



Stephan Flöckner
7. Sept. 1907



BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT

UNTER MITWIRKUNG ZAHLREICHER FACHGENOSSEN

MIT UNTERSTÜTZUNG DES THERIANOSFONDS
DER KÖNIGL. BAYERISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

HERAUSGEGEBEN VON

KARL KRUMBACHER
O. Ö. PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT ZU MÜNCHEN

SECHZEHNTER BAND. JAHRGANG 1907
MIT 5 TAFELN

LEIPZIG
DRUCK UND VERLAG VON B. G. TEUBNER
1907

Inhalt des sechzehnten Bandes.

I. Abteilung.

Seite

II. Abteilung.

III. Abteilung.

Verzeichnis der Autoren
der in der III. Abteilung erwähnten Schriften.



I. Abteilung.

Recherches sur l'Épitomé.

(Théodose de Mélitène, Léon le Grammairien, Syméon Logothète etc.)

Les études pénétrantes de C. de Boor et de E. Patzig, les dépouillements consciencieux de K. Praechter et de S. Šestakov, sans compter les recherches plus anciennes de I. Hardt, de F. Hirsch et de Th. Büttner-Wobst, ont permis de reconnaître l'existence et de déterminer les caractères distinctifs, les formes successives et les dérivations diverses, d'une chronique qui constitue le noyau de tout un cycle, et que l'on est convenu d'appeler *l'Épitomé.*[1])

Cet ouvrage, dérivé de Jean d'Antioche, constitué dans sa forme première, à ce qu'il semble, par Trajan le Patricien[2]), a été conservé et continué dans les compilations byzantines des Xᵉ—XIIᵉ siècles.

Avant d'analyser ici la composition et d'esquisser l'historique de l'une des ramifications les plus importantes de ce cycle, il est nécessaire de préciser l'état de nos connaissances par rapport au cycle entier ou, si l'on veut, de rappeler, en les synthétisant, les résultats auxquels des recherches diverses et indépendantes ont progressivement abouti.

Il est d'usage aujourd'hui de distinguer deux traditions différentes par lesquelles l'Épitomé primitive est parvenue jusqu'à nous. L'une, incomplète et quelquefois altérée, a cependant le mérite de n'avoir mêlé au fond ancien aucun élément d'emprunt: c'est l'Épitomé A. L'autre,

1) Le rapport de Jean d'Antioche avec Léon le Grammairien et les autres chroniques congénères a été précisé par E. Patzig: *Ioannes Antiochenus und Ioannes Malalas.* Dissert. Leipzig 1892. L'Épitomé et ses diverses traditions ont été reconnues par le même: *Leo Grammaticus und seine Sippe.* B. Z. III, 1894, pp. 470—497. E. Patzig a étudié en outre la «source jumelle», tradition parallèle à celle de l'Épitomé: *Über einige Quellen des Zonaras.* B. Z. V, 1896, pp. 24—52 et B. Z. VI, 1897, pp. 322—356.

2) Cf. C. de Boor, Hermes XVII p. 489 et E. Patzig, B. Z. III, 1894, p. 471.

quoique plus fidèle et plus conservatrice dans sa reproduction de l'original, a complété celui-ci au moyen d'une source de renfort ou «source additionnelle». Cette tradition pourrait être figurée algébriquement par l'expression Épitomé $+ n$; elle a reçu de celui qui en a reconnu, avec une rare perspicacité, le caractère propre et les aspects multiples, le nom d'Épitomé B.[1])

Chacune de ces deux traditions, aussi bien celle qui a appauvri l'original que celle qui l'a interpolé, comporte un certain nombre de représentants différents, du moins en apparence, car, malgré la diversité des noms d'auteurs, les textes ne se distinguent entre eux que par des variantes insignifiantes ou par leur état plus ou moins fragmentaire.

L'Épitomé A nous est conservée sous de nombreux aspects, mais aucun de ses représentants ne contient l'ouvrage complet. En voici l'énumération:

1° La chronique de Theodosios Melitenos, où l'histoire romaine de Jules César à Dioclétien fait défaut mais où nous retrouvons pour les autres parties de l'ouvrage le texte le plus pur et la tradition la plus sincère de l'Épitomé A.[2])

2° La chronique de Léon le Grammairien, ou du moins la partie de cet ouvrage antérieure à Dioclétien.[3]) Nous reviendrons plus bas, à propos des représentants de l'Épitomé B, sur la composition factice de cette chronique.

3° Les interpolations et continuations au texte de Georges le Moine, selon les traditions *La* et *Lo*, qu'une mention explicite des manuscrits attribue à Syméon Logothète. La tradition *La* représente une Épitomé A pure, la tradition *Lo* une Épitomé A contaminée par d'autres sources.[4])

4° La chronique de Syméon Logothète, ou du moins celles des compilations conservées sous ce nom qui font alterner des extraits d'une Épitomé A avec des extraits de Georges le Moine. Ces compilations apparaissent dans les manuscrits *Messanensis 85*, *Vindobonensis hist. graec. suppl. 91*, *Holkamensis 295* et *Marcianus 608*.[5])

---

1) Cf. E. Patzig, B. Z. III, 1894, p. 474 ss.

2) Ed. Th. L. F. Tafel. dans les *Monumenta saecularia publiés par l'Académie royale de Bavière* IIIe Classe 1ère Partie. Munich 1859. — Cf. E. Patzig, B. Z. III, 1894, p. 473 ss.

3) Cf. E. Patzig, B. Z. III, 1894, p. 487.

4) Cf. C. de Boor, *Die Chronik des Logotheten.* B. Z. VI, 1897, pp. 233—273, et *Georgii Monachi Chronicon* ed. C. de Boor préf. p. XXXIX, et ss.

5) Cf. C. de Boor, *Die Chronik des Logotheten.* B. Z. VI, 1897, p. 273—284, et *Weiteres zur Chronik des Logotheten.* B. Z. X, 1901, pp. 70—90; accessoirement les

Toutes ces chroniques s'étendent depuis la Création jusqu'au règne de Romain I Lacapène (a. 948).

Quelques manuscrits composites, qui présentent bout à bout des périodes d'histoire empruntées à des sources diverses, contiennent des portions quelconques de l'Épitomé A. Nous n'en citerons qu'un exemple, celui du manuscrit *Parisinus suppl. gr. 665*, où nous trouvons le texte d'une Epitomé A, pour la période qui s'étend du règne de Constantin, fils d'Héraclius, (= Theod. Mel. p. 107) jusqu'à la fin du règne de Théophile (= Theod. Mel. p. 159).

L'Épitomé B, *qui se distingue de l'Épitomé A, à la fois par l'emploi d'une Épitomé complète et par l'adjonction de la source additionnelle*[1]) présente une plus grande diversité de formes. Née d'une contamination de l'Épitomé originale, elle a été elle-même remaniée à diverses reprises.

1° La première étape de cette tradition, ou *Épitomé B du premier degré*, semble nous avoir été conservée par la chronique dite de Léon le Grammairien, ou du moins dans la partie de cet ouvrage qui commence avec Dioclétien, ainsi que dans les notes marginales de la partie antérieure du texte.

Il convient de rappeler que la chronique dite de Léon le Grammairien se compose de deux tronçons empruntés à des manuscrits différents. La partie du texte qui s'étend de Léon l'Arménien à la fin, c'est à dire à Romain I Lacapène, a été publiée la première.[2]) Elle provient du ms. Parisinus 1711, vaste encyclopédie historique, où elle était destinée, sous le nom de *νέων βασιλέων χρονογραφία*, à continuer la chronique de Théophane. Une souscription explicite l'attribue à Léon le Grammairien et déclare qu'elle fut achevée le 8 Juillet 1013.[3]) — La partie antérieure de l'ouvrage a été publiée par Cramer[4]) d'après une chronique *anonyme* contenue dans le ms. Parisinus 854, qui relate, en même temps que l'histoire ancienne depuis la Création, l'histoire

travaux de V. Vasilievsky, *La Chronique du logothète en slave et en grec.* Viz. Vrem. II, 1895, pp. 78—151; et de S. Šestakov, *Un manuscrit parisien de la chronique de Syméon Logothète.* Viz. Vrem. IV, 1897, pp. 167—183; et *Les manuscrits de Syméon Logothète.* Viz. Vrem. V, 1898, pp. 19—62.

1) Le caractère de cette source additionnelle et les emprunts qui lui ont été faits par le rédacteur de l'Épitome B ont été très nettement définis par E. Patzig, B. Z. III, 1894, pp. 473—481.

2) D'après le ms. Paris. gr. 1711 dans les «Auctores post Theophanem» ed. F. Combefis. Paris 1685.

3) Cf. Leo. Gr. ed. Bonn, p. 331 l. 3—5.

4) *Ἐκλογαὶ ἱστοριῶν* ed. A. Cramer. Anecdota Parisiensia t. II pp. 243—381.

romaine et byzantine jusqu'à la 11ième année de Léon le Sage.[1]) Ce manuscrit fournit donc un récit qui, non seulement, rejoint l'époque à laquelle commence celui de Léon le Grammairien, mais qui correspond même à celui-ci pour la période suivante, laquelle s'étend de Léon l'Arménien à la 11ième année de Léon le Sage.

C'est l'identité supposée parfaite des deux textes pour cette période commune, qui a permis de compléter la chronique de Léon le Grammairien au moyen de la chronique anonyme du ms. Parisinus 854 et d'attribuer celle-ci à l'auteur dont l'autre portait la signature.

L'ouvrage ainsi recomposé représente, disions nous, la première forme de l'Épitomé B. E. Patzig, avec sa perspicacité habituelle, en a reconnu la composition. Le rédacteur de cet ouvrage s'est servi de deux exemplaires dont l'un était une Épitomé A, l'autre une Épitomé B, telle que nous l'avons définie déjà. Il a, dans la partie antérieure à Dioclétien, copié l'Épitomé A, en y introduisant ensuite, au moyen de notes marginales, les données que l'Épitomé B présentait seule. A partir du règne de Dioclétien, il a peu à peu abondonné la source A, qu'une comparaison avec la tradition B lui faisait juger trop lacuneuse, et il a reproduit telle quelle l'Épitomé B.

La partie de Léon le Grammairien où il convient de reconnaître une Épitomé B serait donc *la partie du texte qui commence avec Dioclétien et les notes marginales de la partie antérieure.*

Ce qui caractérise cette première étape de l'Épitomé B, c'est la juxtaposition pure et simple, sans souci de cohésion logique ou d'ordre chronologique, des éléments dérivés de l'Épitomé et de ceux empruntés à la source additionnelle.

Il convient de remarquer enfin que l'exemplaire de l'Épitomé B qui a servi à Léon le Grammairien, s'il n'avait point encore confondu les deux traditions composantes de cette chronique, était néanmoins à d'autres égards assez médiocre. Il présentait, de l'Épitomé B, un texte parfois écourté et il n'avait point d'autre part conservé toutes les interpolations provenant de la source additionnelle.

2° C'est, à ce qu'il semble, la tradition *Va* de Georges le Moine qui nous a conservé, dans ses interpolations, la forme la plus pure de *l'Épitomé B du second degré.*[2]) Elle joint à l'avantage de s'accorder mieux que Léon le Grammairien avec d'autres représentants du même cycle, celui de reproduire plus exactement les sources présumées de la chro-

1) Le ms. se termine par les mots ὑπὸ Δαμιανοῦ τοῦ Ἀγαρηνοῦ (= Leo. Gr. ed. Bekker p. 274 l. 2).

2) Cf. C. de Boor, *Römische Kaisergeschichte in byzantinischer Fassung.* B. Z. II, 1893, pp. 1—21.

nique. Toutefois, si elle n'a subi aucune altération dans la rédaction, elle a été l'objet d'un remaniement plus grave. Tandis que Léon le Grammairien présente, au hasard de la juxtaposition, la double série des éléments provenant de l'Épitomé et de la source additionnelle, l'Épitomé B du second degré, au contraire les a restitués dans un ordre chronologique parfait.

3° C'est sans doute à une Épitomé B de ce genre que remonte la chronique perdue que nous désignerons par la lettre π.[1]) Cet ouvrage, qui servit de source à la chronique du Parisinus gr. 1712 et à Cédrénus, avait amalgamé une Épitomé B du second degré, c'est-à-dire un exemplaire où l'ordre chronologique avait été rétabli, avec d'autres sources. Malgré cette contamination, la comparaison du ms. Paris. 1712 avec Cédrénus permet une restitution satisfaisante de l'Épitomé B. Des deux représentants de π, le ms. Paris. 1712 conserve mieux le cadre de l'original mais en altère plus fréquemment le texte. Cédrénus au contraire, bien qu'il ait compilé la source π avec une foule d'autres matériaux, reproduit le texte avec plus de fidélité.

4° Un des manuscrits si divers qui apparaissent sous le nom de Syméon Logothète, le Vindobonensis hist. gr. 37, a combiné avec des extraits de George le Moine, une Épitomé B du premier degré.[2]) Il ne diffère donc de Léon le Grammairien que par l'état fragmentaire de sa tradition.

Entre les aspects divers de l'Épitomé A et les formes successives de l'Épitomé B, K. Praechter a cru discerner une étape intermédiaire. Elle serait représentée par le ms. Vaticanus 163.[3]) Ce ms. présenterait en effet selon l'interprétation ingénieuse de Praechter, l'Épitomé telle qu'on la retrouve dans la tradition B, mais exempte des interpolations tirées de la source additionnelle. Cette théorie est fondée sur un dé-

---

1) Cf. H. Gelzer, *Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie.* Leipzig 1885—1895. t. II pp. 281—293 et pp. 357—384; K. Praechter, *Die römische Kaisergeschichte bis auf Diokletian in cod. Paris. 1712 und cod. Vat. 163.* B. Z. V. 1896, pp. 484—537; K. Praechter, *Quellenkritische Studien zu Kedrenos.* Sitzungsber. der philos.-philol. und der histor. Classe der kgl. bayer. Akad. der Wiss. 1897, p. 307; S. Šestakov, *L'Anonyme du ms. Parisinus grec 1712 dans les limites de Théophane.* Mémoires savants de l'Université de Kazan 1897, Mai-Juin pp. 1—38, Juillet-Août pp. 1—32; la partie du ms. Paris. 1712 qui fait suite à Théophane a été éditée dans les *Scriptores post Theophanem*, sous le nom de Syméon Magister, ed. Bonn pp. 603—760.

2) Cf. C. de Boor, B. Z. VI, 1897, pp. 275—277 et B. Z. X. 1901, p. 75.

3) Cf. C. de Boor, *Zur Chronik des Pseudo-Polydeukes.* B. Z. II, 1893, p. 563 —588 et K. Praechter, op. cit. B. Z. V, 1896, pp. 484—537.

part des notes marginales de Léon le Grammairien; nous aurons l'occasion de la discuter plus tard. Contentons-nous pour le moment de signaler un élément similaire, encore inconnu, de la tradition manuscrite.

Le ms. Parisinus suppl. gr. 665 est, pour la portion du texte qui contient l'histoire impériale, un très proche parent du Vaticanus 163. Ce ms. de papier, rapporté de l'Athos par Minoïde Minas et malheureusement restauré par lui, a été écrit au XVe siècle par deux mains différentes, qui semblent avoir utilisé la même source, puisqu'elles se remplacent dans la copie de parties parfaitement homogènes.

Le ms., dans son état actuel, présente en tête 8 feuillets récents, numérotés par Minas, qui en outre a écrit aux folios 3—4 une table des matières. Il est malaisé de reconnaître si cette table représente un *πίναξ* perdu ou si elle est au contraire l'œuvre de Minas. Je serais porté à croire que le titre seul: *ἀνορθόγραφος μὲν ἡ βίβλος· τῷ δ' εἰδότι εὐανάλεκτος. Περιέχει δὲ τάδ' ἐν πίνακι, τῆς ἀρχῆς λειπούσης* doit être attribué à Minas. En effet, la table se complique de scolies marginales, où nous trouvons le contenu du ms. comparé avec le texte de Malalas, en même temps que de notes historiques qui correspondent plutôt à la manière des compilateurs byzantins qu'à celle, souvent plus prétentieuse et parfois moins savante, de Minoïde Minas.

Le texte de la chronique est contenu dans les folios 9—155 recto. Le récit mutilé du début, commence par l'histoire de Tarquin, fol. 9: ... *εἰς ὕψωσιν πάσης μελέτης ἡγησαμένης· τὸ τῆς πόλεως ἐξεφώνησεν ὄνομα πολιτικὸν Ῥώμη ... κτλ.*; il se continue par l'histoire de Tarquin, Collatin et Brutus, ainsi que par quelques remarques sur les institutions républicaines de Rome: consuls, dictateur, sénat etc. Au fol. 10 v° l'histoire impériale commence par les mots: *Γάϊος Ἰούλιος Καῖσαρ, ἔτη δ' καὶ μῆνας η'* ..., elle-se poursuit jusqu'au règne de Vespasien, jusqu'aux mots (fol. 15 v°): ... *αὐτοκράτωρ δὲ γέγονε ἐν Παλαιστίνῃ καὶ πόλεις τῶν Ἰουδαίων*... Entre le fol. 15 v° et le fol. 16 une partie du texte manque, qui contenait les règnes de Vespasien, Tite, Domitien, Nerva. Le texte reprend fol. 16: ... *οὗτος ἀπηγόρευσεν ἐκτεμεῖν τινων τὰ αἰδοῖα ἐν Ῥώμῃ καὶ τελευτᾷ* ... et se poursuit désormais sans lacune.

Si nous faisons exception pour les règnes de Jules César et d'Auguste, où le Vatic. 163 mêle d'ailleurs à l'Épitomé des extraits de Malalas et d'autres sources, nous constatons que le contenu du ms. Paris. suppl. gr. 665, pour toute la partie suivante de l'histoire romaine et jusqu'à Carinus inclus, est de touts points semblable à celui du ms. Vatic. 163. Il est toutefois impossible de le considérer comme une

copie de ce dernier, à cause des leçons originales et des particularités qu'il présente.

Nous verrons plus loin dans quelle mesure il constitue un critère de la théorie de K. Praechter.

En somme la double tradition et les étapes diverses de l'Épitomé ont été l'objet d'études multiples et approfondies. D'où vient dès lors que l'ensemble de ce cycle présente encore de nombreuses obscurités? C'est, à notre avis, parce que la critique historique, bien qu'appliquée avec une rare pénétration au problème des sources et des dérivés de ce cycle, ne pouvait cependant suffire à déceler certaines erreurs initiales qui s'étaient produites dans le travail philologique. La principale de ces erreurs atteint précisément les premières étapes de l'Épitomé B; c'est elles qui constitueront désormais le sujet principal de notre recherche.

§ 1. La Chronique du ms. Parisinus 854 et Léon le Grammairien.

Comme je le rappelais tout à l'heure, en énumérant les divers représentants de l'Épitomé B, on a coutume de confondre sous un même nom la chronique du ms. Paris. 854, qui ne porte aucun nom d'auteur, et la chronique du ms. Paris. 1711, qu'une souscription explicite attribue à Léon le Grammairien, ou du moins de considérer la première comme la partie initiale, la seconde comme la partie terminale d'un même ouvrage. Pour ce faire, on s'autorise de la parfaite identité des deux textes dans la partie qui leur est commune et qui s'étend du règne de Léon l'Arménien à la 11[e] année du règne de Léon le Sage.

Cette identité est d'autant plus frappante, qu'à l'endroit même où le texte du ms. Paris. 1711 se substitue au texte du ms. Paris. 854, le rapport de notre chronique avec la tradition parallèle de l'Épitomé A change brusquement.

Jusque là notre chronique se différenciait nettement des divers représentants de la rédaction A, d'une part par une tradition plus complète et plus fidèle du texte de l'Épitomé, d'autre part par l'addition de données, telles que les portraits d'empereurs, les noms d'impératrices, la mention des patriarches contemporains, l'indication de la sépulture des empereurs etc. etc., données empruntées à la source additionnelle et parfaitement reconnaissables, à cause de leur caractère uniforme et exactement défini.

A partir du règne de Léon l'Arménien, le rapport de notre texte avec la tradition de l'Épitomé A change complètement de nature. Au lieu d'apparaître moins lacuneux ou moins corrompu, il présente au

contraire des omissions nombreuses et considérables, en même temps que de manifestes altérations. De plus, à partir du même moment, aucune des interpolations si caractéristiques qui, dans le récit antérieur, enrichissaient le fond de l'Épitomé, ne se retrouve plus dans le texte de notre chronique. Comme le remarquait déjà F. Hirsch[1]), le récit de Léon le Grammairien n'est plus, à partir de Léon V, qu'un abrégé souvent défectueux de Theodosios Melitenos ou du continuateur de Georges le Moine.

Ce changement d'aspect correspondant exactement avec un changement de source mérite de retenir notre attention. Est-il vrai que, selon l'assertion de Cramer, l'identification des deux sources est garantie par l'identité de leur partie commune? Et cette identité même a-t-elle été dûment reconnue?

La collation que nous avons effectuée de la portion du texte commune aux deux manuscrits donne à cet égard une réponse catégorique: l'identité des deux chroniques n'est qu'apparente et des différences profondes séparent en réalité les deux textes. Pour faire apparaître ces divergences avec une suffisante clarté, une simple collation fournirait certes tous les éléments désirables. Mais il vaut mieux grouper les variantes logiquement, en sorte que nous puissions reconnaître, en même temps que les faits qui séparent les deux textes, le genre de parenté qui pourtant les unit:

A. Le texte de Léon le Grammairien (= ms. Paris. 1711) a été collationné par Tafel avec celui des deux représentants les plus autorisés de l'Épitomé A: Theodosios Melitenos et le Logothète, continuateur de Georges le Moine. Un examen même superficiel de cet apparat critique permettrait de discerner aussitôt le nombre et l'importance des lacunes du texte de Léon le Grammairien; un classement des mêmes omissions permettra en outre de reconnaître leur origine.

Il n'y a aucun doute que certaines d'entre elles sont dues uniquement à des accidents paléographiques ou à des particularités du texte. Par exemple, l'homœotéleute est la cause évidente des omissions suivantes: Th. M. 160, 3—5; G. M. 722, 5—6 (= L. G. 229, 15) *εἰς τὸ λεγόμενον Μαυροπόταμον . . . τῷ Ἄμερ.* — Th. M. 161, 4—6 (= L. G. 230, 12) *ἐκεῖνος τῶν νουμέρων . . . Θεοφιλίτζης.* — Th. M. 163, 15—17; G. M. 726, 18—20 (= L. G. 233, 18) *ἔπεσεν εἰς τὴν αὐτοῦ κοίτην . . . ἐπιστραφείς.* — Th. M. 171, 16—17; G. M. 742, 4—6 (= L. G. 245, 4) *τῇ χειρὶ . . . παρευθὺ Βασίλειος.* — Th. M. 175, 24—25; G. M. 750,

1) F. Hirsch, *Byzantinische Studien.* Leipzig 1876. p. 99.

1—3 (= L. G. 251, 12) *τοῦ ῥαίκτορος . . . Βασιλείου.* L'omission est également accidentelle dans certains passages où le texte mutilé demeure incompréhensible p. ex.: Th. M. 149, 1—4; G. M. 703, 11—14 (= L. G. 216, 4) *παρευθὺ ἀπέστειλε . . . οἴκημα ἀδικεῖ.* Mais ces cas d'omission involontaire constituent une infime minorité.

D'une façon constante, Léon le Grammairien s'est proposé d'abréger le récit de l'Épitomé, soit en négligeant des faits ou des ensembles de faits qu'il jugeait peu importants, soit en écourtant les développements ou en omettant des détails, soit enfin en allégeant la rédaction d'incises inutiles, de redites dans l'expression, de propositions circonstancielles, etc.

Son parti pris apparaît manifeste dans l'omission de paragraphes entiers, qui lui ont sans doute paru superflus, tels que le récit du voyage de Théophile en Perse, à la rencontre de Théophobe: Th. M. 153, 28—154, 7; G. M. 711, 2—11 (= L. G. 222, 20) *καὶ ἀπειλαὶ . . . εἶναι ὀρθόδοξος* — ou l'histoire de l'hospice dit de Théophile: Th. M. 158, 6—20; G. M. 716, 7—22 (= L. G. 227, 14) *οἶκον δὲ γεγονότα . . . τὰ Θεοφίλου* — ou les menées de Théoctiste après sa défaite et son influence auprès de l'impératrice Théodora: Th. M. 160, 8—17; G. M. 722, 10—20 (= L. G. 229, 18) *Θεόκτιστος δὲ . . . διωρίσατο.*

En vertu de la même préoccupation, Léon le Grammairien a supprimé des traits accessoires du récit, des morceaux de dialogue, etc.: Th. M. 150, 1—2; G. M. 704, 15—18 (= L. G. 217, 8) *ὁ δὲ ἀρχιεπίσκοπος . . . πέπονθας τὰ δεινά.* — Th. M. 154, 24—25; G. M. 712, 4—5 (= L. G. 223, 14) *ὁ δὲ βασιλεὺς . . . τὸν ἵππον.* — Th. M. 157, 3—4; G. M. 715, 8—9 (= L. G. 226, 14) *τῶν ποιητικῶν σχημάτων . . . ᾄσιν ἴαμβοι.* — Th. M. 161, 20—21; G. M. 724, 13—14 (= L. G. 231, 5) *γαμβροῦ δὲ . . . θυγατέρα.* — Th. M. 166, 25—26; G. M. 732, 13 14 (= L. G. 238, 10) *καὶ ὑπέστρεψε . . . τοῦ ῥωμαϊκοῦ στρατοῦ.* — Th. M. 170, 31—171, 7; G. M. 741, 5—7 (= L. G. 244, 12) *ὅτι ληρεῖς . . . σὺ γὰρ διὰ τοῦτο.* — Th. M. 179, 15—16; G. M. 759, 5—7 (= L. G. 256, 20) *ἤρξατο δὲ . . . ἐξωνησάμενος.* — Th. M. 180, 24—25; G. M. 761, 8—9 (= L. G. 258, 13) *πολλὰ στέργων . . . βασιλέων.* — Th. M. 191, 8—9; G. M. 779, 9—10 (= L. G. 273, 16) *οὕτως πᾶσα . . . διὰ Σαμωνᾶ*, etc.

Enfin Léon le Grammairien s'est appliqué systématiquement à alléger la rédaction de tout ce qui pouvait constituer soit un ornement inutile, soit un luxe de précision. Cette volonté est la seule manière d'expliquer des omissions telles que: Th. M. 144, 30—31; G. M. 690, 9 (= L. G. 210, 4) *μοναχοὺς ὁμοίως . . . παρέδωκε.* — Th. M. 145, 17; G. M. 692, 1 (= L. G. 211, 4) *καὶ κατορύττουσιν.* — Th. M. 147, 16; G. M. 700, 16—17 (= L. G. 213, 21) *καὶ τῷ τοῦ γάμου . . . στέφει.* — Th. M. 148, 9—10; G. M. 701, 18 (= L. G. 215, 4) *καὶ τῆς εὐσεβείας*

ἀπείχετο. — Th. M. 148, 11; G. M. 701, 20—21 (= L. G. 215, 6) *καὶ τοὺς ἐπ' εὐλαβείᾳ . . . αἰκιζόμενος*. — Th. M. 148, 27—28; G. M. 702, 6 (= L. G. 215, 21) *ἔθος γὰρ ἦν . . . ἀπέρχεσθαι*. — Th. M. 149, 7—8; G. M. 703, 17—18 (= L. G. 216, 7) *καὶ ἐπ' ὄψεσι . . . Πετρωνᾶς*. — Th. M. 149, 27; G. M. 704, 12 (= L. G. 217, 5) *ὁ δὲ ἀπελθών*. — Th. M. 151, 3; G. M. 705, 25 (= L. G. 218, 22) *καὶ ἐπὶ τούτοις*. — Th. M. 151, 13—14; G. M. 706, 6—7 (= L. G. 219, 10) *καὶ τῇ εὐσεβείᾳ . . . τῆς πατρίδος ἐρᾶν*. — Th. M. 152, 2; G. M. 706, 28 (= L. G. 220, 6) *καὶ τοῦτο ἤδη ἐλπίσαντες*. — Th. M. 152, 8; G. M 707, 4 (= L. G. 220, 12) *μηδὲν . . . συμφυλετῶν*. — Th. M. 152, 12; G. M. 707, 9—10 (= L. G. 220, 16) *ὡς ἀγαθῶν . . . ἡγησάμενος*. — Th. M. 152, 16—17; G. M. 707, 15 (= L. G. 220, 21) *καὶ τοῦ στρατοῦ παντός*. — Th. M. 153, 11; G. M. 710, 10 (= L. G. 222, 3) *καὶ τοῖς τάγμασι*. — Th. M. 154, 10; G. M. 711, 15 (= L. G. 222, 22) *καθὼς εἴθιστο*. — Th. M. 154, 12—13; G. M. 711, 18 (= L. G. 223, 2) *διὰ τὸ αἰφνιδίως . . . προσιέναι*. — Th. M. 156, 8—9; G. M. 713, 26 (= L. G. 223, 13) *καὶ ὅτι τοιούτου . . . αὐτοῦ ἔχει*. — Th. M. 157, 28; G. M. 714, 19 (= L. G. 226, 11) *ἐγκολάψας αὐτοῖς*. — Th. M. 158, 4; G. M. 716, 5 (= L. G. 227, 13) *φιλοτιμησάμενος . . . στεψίμῳ*. — Th. M. 159, 20—21; G. M. 721, 11—12 (= L. G. 229, 4) *ἀδυνατοῦντας . . . ἀνταγωνίσασθαι*. — Th. M. 161, 3; G. M. 723, 15 (= L. G. 230, 12) *ἢ μόνον . . . κρατήσοντος*. — Th. M. 162, 7; G. M. 725, 4 (= L. G. 231, 21) *τοῦ μετὰ ταῦτα κρατήσοντος*. — Th. M. 165, 16; G. M. 730, 3—4 (= L. G. 236, 17) *θηρῶν ὠμότητα . . . ἐνδειξάμενοι*. — Th. M. 165, 18; G. M. 730, 6—7 (= L. G. 236, 19) *καὶ τῶν ἄλλων οἳ τὸν φόνον κατειργάσαντο*. — Th. M. 165, 21—22; G. M. 730, 10—11 (= L. G. 236, 22) *ἀλλ' ὥσπερ κλύδων . . . ἐπείθετο*. — Th. M. 165, 29; G. M. 730, 20 (= L. G. 237, 6) *περιβαλὼν . . . σχῆμα*. — Th. M. 166, 2—3; G. M. 731, 4—5 (= L. G. 237, 9) *δι' ἃ ἐλύπει . . . Θεοκτίστου*. — Th. M. 166, 6; G. M. 731, 8 (= L. G. 237, 12) *καὶ ὑπ' ἐκπλήξεως . . . τὸ φρονεῖν*. — Th. M. 168, 5—6; G. M. 735, 18—19 (= L. G. 240, 3) *συνεχῶς ἐγκαλοῦντι . . . κατεπείγοντι*, etc. etc.

Le parti pris d'abréger est donc manifeste chez Léon le Grammairien; *or la chronique du ms. Paris. 854*, qui devrait, selon l'hypothèse généralement admise, lui être identique, *ne comporte aucune de ces lacunes* et, constamment d'accord avec Theodosios Melitenos et le continuateur de Georges le Moine, présente au contraire le texte intégral.

Il en va de même d'ailleurs pour les altérations nombreuses qui ont défiguré le texte de Léon le Grammairien. Ces altérations doivent être attribuées tantôt aux négligences de la copie, tantôt à l'arbitraire du rédacteur, qui altère le texte pour l'écourter, par ex.: L. G. 207, 12

ἐπανελθὼν : ἐπελθὼν P. (= Paris. 854), Th. M., G. M. — L. G. 207, 14 τὴν ἑαυτοῦ δύναμιν : τὴν περὶ αὐτὸν δύναμιν P., Th. M., G. M. — L. G. 207, 20 ὁ δὲ : ὁ δέ γε P., Th. M., G. M. — L. G. 207, 21 λοχῆσαι : λογχῆσαι P., λογχίσαι Th. M., λογχεῦσαι G. M. — L. G. 208, 2 ἐπαγόντων: ἐπαγαγόντων ⟨τὴν⟩ P., ἐπαγαγόντων Th. M., G. M. — L. G. 208, 3 ἵππους : ἱππεῖς P., Th. M., G. M. — L. G. 208, 4 τὸ ἐκεῖσε : τὸ ἐκεῖσε⟨ὂν⟩ P., Th. M., G. M. — L. G. 208, 22 ἐπετίμησε : ἐπεστόμισε P., Th. M. (G. M. deest.). — L. G. 209, 10 στρατοῦ : στρατοπέδου P., Th. M., G. M. — L. G. 209, 22 προσθεὶς : πεισθεὶς P., Th. M. (G. M. deest.). — L. G. 210, 7 ἡμῶν : ἡμέρας P., Th. M., G. M. — L. G. 211, 2 τὸ τοῦ ἀλιτηρίου σῶμα : τὰ τοῦ ἀλιτηρίου μέλη P., G. M. (Th. M. deest). — L. G. 211, 3 τὰ παμμίαρα αὐτοῦ μέλη : τὸ παμμίαρον αὐτοῦ σῶμα P., Th. M., G. M. (cf. ligne précédente). — L. G. 211, 8 προκατεχούσης : προκατασχούσης P., Th. M., G. M. — L. G. 212, 9 ποιναῖς : πόνοις P., Th. M., G. M. — L. G. 212, 17 κατατάξαντα : κατάρξαντα P., Th. M., G. M. — L. G. 212, 19 πρὸ τούτου: πρὸς τοῦτον P., Th. M., G. M. — L. G. 213, 2 ἀφ' ὧν : σφῶν P., Th. M., G. M. — L. G. 213, 11 ἀγαγοῦσα : ἀναγαγοῦσα P., Th. M., G. M. — L. G. 214, 16 ἔνοχος : ἄξιος P., Th. M., G. M. — L. G. 215, 16 στρουθίον ἑψεξόμενον : στρουθοὶ ἑψεξόμενοι P., Th. M., G. M. — L. G. 215, 19 κατακοσμήσας : κατασκευάσας τοὺς λεγομένους λώρους καὶ τὰ λοιπὰ πάντα P., Th. M., G. M. — L. G. 216, 15 ὑπόληψίν τινα : ὑπολήψεις τινάς P., Th. M., G. M. — L. G. 217, 11 ἅμα τῶν τῆς συγκλήτου : ἅμα τῇ συγκλήτῳ P., Th. M., G. M. — L. G. 218, 5 τοῦ δεσμωτηρίου πεποίηκεν ἐξελθεῖν : τοῦ δεσμωτηρίου ἐκβαλὼν ἀπέδωκεν P., Th. M., τοῦ δεσμωτηρίου ἐξέβαλεν ἀποδοὺς G. M. — L. G. 218, 23 χάριν : χαρὰν P., Th. M., G. M. — L. G. 219, 2 ἀγωνίᾳ : ἀθυμίᾳ P., Th. M., G. M. — L. G. 219, 22 εἰργάσατο : καθίστατο P., καθίσταται G. M. etc. etc.

En face de la leçon altérée de Léon le Grammairien, le ms. Paris. 854, d'accord avec les meilleurs représentants de l'Épitomé A, présente au contraire le texte authentique.

B. Il ne faudrait point toutefois s'autoriser de cet accord apparent entre la chronique du ms. Paris. 854 et les représentants de l'Épitomé A pour conclure qu'elle est elle même un représentant méconnu de ce groupe.

En effet, de même que la chronique du ms. Paris. 854 concorde avec Theodosios Melitenos et le continuateur de Georges le Moine pour s'opposer au texte lacuneux et à la leçon altérée de Léon le Grammairien, de même elle s'écarte de Theodosios Melitenos et du continuateur de Georges le Moine pour opposer, à la tradition altérée de l'Épitomé A, la rédaction de l'Épitomé B ou pour présenter seule les interpolations

empruntées à la source additionnelle, lesquelles, ainsi que nous l'avons vu plus haut, caractérisent la tradition B.

Ces interpolations, grâce à leur caractère bien défini, se reconnaissent à première vue. Il est impossible, par exemple, de ne pas attribuer à la „Zusatzquelle“ la note suivante:

L. G. p. 213, 5 <*'Απέθεντο δὲ τὸ σῶμα αὐτοῦ ἐν τῷ ναῷ τῶν ἁγίων ἀποστόλων. Τὸν πατριαρχικὸν θρόνον κατέχοντος ἔτι 'Αντωνίου τοῦ* <*ἀπὸ*> *Συλαίου. ῎Εσχον δὲ ἀντ' αὐτοῦ τὴν ἀρχὴν Θεόφιλος ὁ υἱὸς αὐτοῦ μετὰ τῆς μητρὸς αὐτοῦ Εὐφροσύνης*>

Θεόφιλος <*ὁ υἱὸς Μιχαὴλ τοῦ 'Αμορραίου*>

(En marge) *Θεόφιλος ὁ υἱὸς Μιχαὴλ τοῦ 'Αμορραίου μετὰ τῆς μητρὸς αὐτοῦ Εὐφροσύνης ͵ςτνς'.*

Nous retrouvons en effet dans cette interpolation quatre des caté gories qui caractérisent la source additionnelle: a) la mention des sépultures impériales, b) le nom du patriarche contemporain, c) la répétition du nom de l'empereur sous sa forme complète, d) l'année mondiale qui, dans la chronique du ms. Paris. 854, accompagne, depuis le règne d'Auguste, le nom de chaque empereur.

Nous disposons d'ailleurs d'un critère pour la provenance de ces notes. Si elles remontent à la source additionnelle qui caractérise l'Épitomé B, nous les retrouverons dans les autres représentants de cette tradition, par exemple dans les dérivés de *π*. Toutefois cette concordance sera moins rigoureuse que pour les périodes précédentes. D'abord elle sera limitée au seul ms. Paris. 1712, puisque, depuis le règne de Michel I, Cédrénus, qui avait été jusque là un témoin précieux de l'Épitomé B, suit au contraire Scylitzès. D'autre part le témoignage unique du Paris. 1712 est, pour la fin de cette chronique, parfois sujet à caution, car il arrive que le ms. Paris. 1712 n'y représente plus qu'une rédaction abrégée de sa source.

Mais, pour être moins constant et parfois moins fidèle, le témoignage concordant du Paris. 1712 ne nous fera cependant pas entièrement défaut. C'est ainsi que nous retrouvons chez lui (p. 624, l. 11—14) au moins deux des éléments de la note du Paris. 854, que nous venons de reproduire.

Par contre la note suivante: L. G. p. 228, l. 8: <*Τὸν δὲ τῆς ἀρχιερωσύνης θρόνον κατεῖχεν 'Αντώνιος ἀπὸ Συλαίου καὶ μετ' αὐτὸν 'Ιωάννης ὁ σύγκελλος, ὁ νέος 'Ιαννής.*>, dont le caractère est de tous points semblable et dont la provenance ne saurait faire de doute, ne se retrouve point dans le ms. Paris. 1712.

En même temps que ces notes, qui apparaissent d'une façon constante et sérielle, la source additionnelle a fourni au Paris. 854 d'autres

éléments encore, dont l'origine nous est d'ailleurs garantie, comme précédemment, par le témoignage concordant du Paris. 1712.

Paris. 854, fol. 410 v° (= L. G. p. 240, l. 15).

Τοῦ δὲ μὴ πεισθέντος Φώτιον πατριάρχην ἀντ' αὐτοῦ χειροτονεῖ πρωτασηκρῆτιν ὄντα κατ' ἐκείνου καιροῦ καὶ λογιώτατον πάνυ ⟨οὗ γνώμῃ καὶ βουλῇ ἐστέφθη ὑπὸ Μιχαὴλ Βασίλειος. Ὁ δὲ πατριάρχης Ἰγνάτιος ὑπὸ Βάρδα καίσαρος, θείου Μιχαὴλ τοῦ βασιλέως, ἐπειδὴ ἐκώλυεν αὐτὸν τῆς κοινωνίας διά τινα σφάλματα, τῆς ἐκκλησίας ἐξώσθη καὶ βασάνοις ἀνηκέστοις ὑπεβλήθη καὶ τὴν παραίτησιν τῆς πατριαρχίας ἐξεβιάζετο ποιῆσαι. Καὶ γὰρ παραδίδωσιν αὐτὸν ὁ Βάρδας Θεοδώρῳ τῷ Μώρῳ κατακλείσειν, πρὸς δὲ καὶ Γοργωνίτῃ Ἰωάννῃ καὶ Νικολάῳ τῷ Σκουτελώπτῃ· ὃν καὶ ἐν τῷ τῶν ἀποστόλων ναῷ ἐν τῇ λάρνακι τοῦ Κοπρωνύμου περικλείσαντες, τοῦτον χειμῶνος ὥρᾳ γυμνὸν εἴασαν· ἔνθεν ὁ ἀθλητὴς ἐκ τῶν κρυφίων μελῶν ἀποβολὴν ἐποιεῖτο σαπρίας καὶ αἵματος. Οὕτως ἐγκαρτερῶν τοῖς δεινοῖς ὁ πανόλβιος οὐκ ἐφθέγξατο πρὸς κύριόν τι πονηρόν. Τοιγαροῦν διανίστησιν αὐτῷ ὁ κύριος τὸν Ἀρμένιον παραμυθούμενον αὐτῷ. Οὗτος γὰρ ἀγγείδιον ἐξ ὑέλου πληρῶν οἴνου πρὸς δὲ καὶ ἄρτιον, ἔστιν ὅτε καὶ μῆλα, τὴν τῶν κακοποιῶν ὑποχώρησιν λανθάνων, τῷ ὁσίῳ εἰσῆγε, καὶ τῆς λάρνακος αὐτὸν καταβιβάζων ἀπεκούφιζε κατ' ὀλίγον τῆς συμφορᾶς μέχρι τῆς ἐκείνων ἐλεύσεως⟩.

Paris. 1712 p. 667, l. 10, ss.

Καὶ δήποτε μέλλοντος κοινωνεῖν τοῦ Βάρδα ὁ πατριάρχης ὡς ἀνάξιον ἀπώσατο· ὃς ὀργῆς πληγεὶς τὴν ψυχὴν τὸν παραινέτην ὡς ἄνομον καὶ φθορέα τῆς ἐκκλησίας ἐξέωσε καὶ παραιτήσασθαι ἀναγκάζων βασάνοις ἀπείροις ὑπέβαλεν (= L. G. p. 240, l. 8—13). *Παραδίδωσι γὰρ αὐτὸν τῷ Θεοδοσίῳ τῷ Μωρῷ λεγομένῳ καὶ τῷ Γοργονίτῃ Ἰωάννῃ καὶ Νικολάῳ τῷ Σκουτελόπτῃ, οἳ καὶ περιέκλεισαν αὐτὸν ἐν τῇ τοῦ Κοπρωνύμου λάρνακι γυμνὸν χειμῶνος ὥρᾳ· ἔνθεν τῇ ἀνάγκῃ τοῦ κρύους ἐκ τῶν κρυφίων σαρκῶν ἀποβολὴν ἐποιεῖτο σαπρίας καὶ αἵματος. Οὕτως ἐγκαρτερῶν τοῖς δεινοῖς ὁ καρτερικώτατος οὐκ ἐφθέγξατό τι πρὸς κύριον πονηρόν. Τοιγαροῦν διανίστησιν αὐτῷ κύριος Κωνσταντῖνον τὸν Ἀρμένιον παραμυθούμενον αὐτῷ· καὶ γὰρ ἀγγείδιον οἴνου καὶ ἄρτον καὶ μῆλα, τοὺς κακοποιοὺς κατὰ χώρας λανθάνων, τῷ ὁσίῳ εἰσῆγε, καὶ τῆς λάρνακος αὐτὸν καταβιβάζων ἐκούφιζε τὸ πολὺ τῆς συμφορᾶς μέχρι τῆς ἐκείνων ἐλεύσεως.*

Le même récit se trouve avec des variantes plus ou moins importantes dans le Théophane Continué (ed. Bonn. p. 193), chez Génésius

(ed. Bonn. p. 100, l. 12, 13) et dans la Vie d'Ignace par Nicétas David (Migne P. G. t. CV p. 521 B, l. 4), mais la comparaison de ces textes permet d'établir à la fois que le Paris. 1712 représente la tradition du Paris. 854 écourtée et que celle-ci, quoique constituant une tradition parallèle à celle des autres textes, en est toutefois parfaitement indépendante.

On reconnaîtra encore sans difficulté la source additionnelle dans les deux passages concordants que voici:

Paris. 854 f° 414 (= L. G. p. 253, l. 1).

⟨Βασίλειος ὁ βασιλεὺς ἐκ Μακεδόνων πόλεως Ἀδριανοῦ. Ἰστέον ὅτι ἡ Ἀδριανούπολις πρότερον μὲν Ὀρεστιὰς ἐκαλεῖτο ἐξ Ὀρέστου υἱοῦ Ἀγαμέμνονος, ὃς ἐξ ἀρχῆς αὐτὴν ἔκτισε διὰ τὸ λοῦσαι ἐν τοῖς ἐκεῖσε οὖσι ποταμοῖς καὶ ἀπαλλαγῆναι τῆς νόσου. Ὕστερον δὲ Ἀδριανὸς Καῖσαρ εὐκτίστοις ἐρύμασιν αὐτὴν μεγαλύνας πόλιν Ἀδριανοῦ μετακέκληκε.⟩ Βασίλειος . . . . κτλ.

Paris. 1712 p. 686, l. 16, 33.

Ὥρμητο δὲ ἀπὸ Ἀδριανουπόλεως τῆς Μακεδονίας, ἥτις πρότερον μὲν Ὀρεστιὰς ἐκαλεῖτο ἐξ Ὀρέστου υἱοῦ Ἀγαμέμνονος, ὃς ζήλῳ δικαίῳ διὰ τὴν πρὸς τὸν πατέρα Κλυταιμνήστρας δολοφονίαν ταύτην σὺν Αἰγίσθῳ ἀπεκτονηκὼς λίαν ἐκμέμηνεν, καὶ ἐν τῇ συνελεύσει Ἕβρου Ἄρξου τε καὶ Ἀρτάβου τῶν τριῶν ποταμῶν λουσάμενος τῆς νόσου ἀπήλλακτο· ἔνθα ταύτην οἰκοδομήσας ἐπὶ τῷ ἰδίῳ ὀνόματι κέκληκεν. Ἀδριανὸς δὲ Καῖσαρ εὐκτίστοις ἐρύμασιν αὐτὴν μεγαλύνας πόλιν Ἀδριανοῦ μετακέκληκεν.

Comme il arrive fréquemment, le Paris. 1712 nous représente ici un état de l'Épitomé B plus complet que celui que nous trouvons dans le Paris. 854; mais le point principal qui résulte de la comparaison des deux textes, c'est que la concordance des deux témoignages autorise l'attribution de ce passage à la source additionnelle.

D'autre part, comme nous le remarquions dès le début du présent travail, l'Épitomé B ne se caractérise pas seulement du fait qu'elle a complété l'Épitomé au moyen d'une source additionnelle, elle se distingue également de l'Épitomé A par une reproduction plus fidèle du texte original de l'Épitomé primitive. C'est précisément ce que nous constatons dans la chronique du ms. Paris. 854 pour la période postérieure à Léon l'Arménien, non moins que pour la précédente.

Une série d'exemples ne laissera subsister aucun doute à cet égard, d'autant que le témoignage concordant du ms. Paris. 1712, garantit toujours la traditionnalité de la leçon du ms. Paris. 854.

Épitomé A.	Épitomé B¹.	Épitomé B².
Th. M. p. 143, l. 2—3; L. G. 207, l. 9; (G. M. deest.).	Paris. 854. f° 398 v°.	Paris. 1712 p. 604, l. 2—3.
. . . βεβαιώσας αὐτὸν ἐγγράφως περὶ τῆς ἑαυτοῦ ὀρθοδοξίας.	. . . βεβαιώσας αὐτὸν ἐγγράφως περὶ τῆς ἑαυτοῦ ὀρθοδοξίας· ⟨οὐ γὰρ οὐκ ἔλαθε τῷ καλῷ ποιμένι ὁ λύκος τῷ κωδίῳ ἐγκεκρυμμένος⟩.	. . . ἐβεβαίωσεν αὐτὸν ἐγγράφως ὡς ὀρθόδοξός ἐστι τῇ πίστει. ⟨Ἀλλὰ γὰρ οὐκ ἔλαθεν τῷ καλῷ ποιμένι ὁ λύκος τῷ κωδίῳ ἐγκεκρυμμένος·⟩
Th. M. p. 143, l. 27—28; G. M. p. 681, l. 3—4; L. G. p. 208, l. 14.	Paris. 854. f° 399.	Paris. 1712 p. 607, l. 1—2.
. . . ἐφάνη ἀστὴρ κομήτης ἐν σχήματι δύο λαμπρῶν σεληνῶν ἑνουμένων . . . κτλ.	. . . ἐφάνη ἀστὴρ κομήτης ἐν σχήματι δύο λαμπρῶν ⟨δίσκων⟩ σελήνης ἑνουμένων . . . κτλ.	. . . ἀστὴρ κομήτης ἐφάνη ἐν σχήματι δύο λαμπρῶν ⟨δίσκων⟩ σεληναίων ἑνουμένων . . . κτλ.
Th. M. p. 148, l. 20—22; G. M. p. 702, l. 25—26; cf. L. G. p. 215, l. 16.	Paris. 854. f° 402.	Paris. 1712 p. 627, l. 13—14.
. . . δένδρον τε χρυσοῦν, ἐν ᾧ στρουθοὶ ἐφεζόμενοι διὰ μηχανῆς τινος μουσικῶς ἐκελάδουν.	. . . δένδρον τε χρυσοῦν ἐν ᾧ στρουθοὶ ἐφεζόμενοι ἐκελάδουν ⟨τοῦ πνεύματος διὰ κρυφίων πόρων εἰσπεμπομένου.⟩	. . . καὶ δένδρον χρύσεον, ἐν ᾧ στρουθοὶ ἐφεζόμενοι διὰ μηχανῆς τινος μουσικῶς ἐκελάδουν, ⟨τοῦ πνεύματος διὰ κρυφίων πόρων εἰσπεμπομένου.⟩
Th. M. p. 148, l. 23—24; G. M. p. 703, l. 1—2; cf. L. G. p. 215, l. 19—20.	Paris. 854. f° 402.	Paris. 1712 p. 627, l. 16—17.
. . . καὶ χρυσοϋφάντους κατασκευάσας τοὺς λεγομένους λώρους καὶ τὰ λοιπὰ πάντα.	. . . καὶ χρυσοϋφάντους κατασκευάσας τοὺς λεγομένους λώρους καὶ τὰ λοιπὰ πάντα· ⟨καὶ τὰ τῆς πόλεως τείχη χθαμαλὰ ὄντα ἀνύψωσε.⟩	. . . τούς τε λώρους καὶ τὰ λοιπὰ πάντα χρυσοῦφαντα κατασκευάσας. ⟨Καὶ τὰ τῆς πόλεως τείχη χθαμαλὰ ὄντα ἀνύψωσε.⟩

Th. M. p. 156, l. 9—11; G. M. p. 713, l. 27—29; L. G. p. 225, l. 14.	Paris. 854. f° 406.	Paris. 1712 p. 640, l. 12—14.
... προσλαβόμενος αὐτὸν εἶχεν ἐν τῷ παλατίῳ τῆς Μαναύρας, παραδοὺς αὐτῷ διδάσκειν καὶ μαθητάς, παρέχων αὐτῷ τὰ πρὸς ὑπηρεσίαν ἅπαντα.	... προσλαβόμενος αὐτὸν εἶχεν ἐν τῷ παλατίῳ τῆς Μαγναύρας, παραδοὺς αὐτῷ διδάσκειν καὶ ἐκπαιδεύειν μαθητὰς ⟨τοὺς εὐφυεστάτους τῶν νέων,⟩ παρέχων αὐτῷ τὰ πρὸς ὑπηρεσίαν ἅπαντα.	. . . προσλαβόμενος αὐτὸν εἰς τὸ παλάτιον ἐν τῇ Μαγναύρᾳ ἔθετο, παραδοὺς αὐτῷ καὶ μαθητὰς διδάσκειν ⟨τοὺς εὐφυεστάτους νέων,⟩ παρέχων αὐτῷ πᾶσαν ἀπάθειαν.
Th. M. p. 156, l. 17—18; G. M. p. 714, l. 4—5; L. G. p. 225, l. 17.	Paris. 854. f° 406.	Paris. 1712 p. 640, l. 22—641, l. 2.
. . . τὸ λεγόμενον μυστήριον, ἐν ᾧ ἐν τῇ μιᾷ γωνίᾳ ὃ ἐὰν εἴπῃ τις, ἐξακούεται ἐν τῇ ἑτέρᾳ.	. . . τὸ λεγόμενον μυστήριον, ἐν ᾧ ἐν τῇ μιᾷ γωνίᾳ ὃ ἐὰν εἴπῃ τις ⟨ἐν μυστηρίῳ προσκεκυφὼς,⟩ ἐξακούεται ἐν τῇ ἑτέρᾳ ⟨φανερῶς.⟩	... τὸ λεγόμενον Μυστήριον, ἐν ᾧ, ἐν τῇ μιᾷ γωνίᾳ ὃ ἐὰν εἴπῃ τις ⟨ἐν μυστηρίῳ προσκεκυφὼς,⟩ ἐξακούεται ἐν τῇ ἑτέρᾳ ⟨φανερῶς.⟩
Th. M. p. 157, l. 14 — p. 158, l. 2; G. M. p. 715, l. 21 — p. 716, l. 3; L. G. 227, l. 3—11.	Paris. 854. f° 406 v°.	Paris. 1712 p. 645, l. 11—13.
Ἐπ' αὐτοῦ ἔπεσεν ἡ χρυσῆ τοῦφα Ἰουστινιανοῦ, τοῦ λεγομένου Αὐγουστέως. Ἀμηχανούντων δὲ πάντων, καὶ πῶς ἀνέλθοιεν διαλογιζομένων, εὑρέθη τις σκαλωτὴς τεχνίτης, καὶ ἀνελθὼν ἐν τοῖς κεράμοις τῆς μεγάλης ἐκκλησίας βέλος ἀφῆκεν μετὰ σχοινίου εἰς τὸν ἱππότην Ἰουστινιανοῦ,	Ἐπ' αὐτοῦ ἔπεσεν ἡ χρυσῆ τοῦφα Ἰουστινιανοῦ τοῦ μεγάλου Αὐγουστέως. Ἀμηχανούντων δὲ πάντων καὶ πῶς ἀνέλθοιεν διαλογιζομένων, εὑρέθη τις σκαλωτὴς ὃς διὰ τοξότου πρῶτα μὲν σχοῖνον λεπτὴν βέλους ἐξαρτήσας, εἶτα διὰ ταύτης παχεῖαν, καὶ δι' ἐκείνης ἔτι παχυτέραν καὶ οἵαν ἀσφαλῶς δύνασθαι	Τῷ αὐτῷ καιρῷ ἔπεσεν ἡ χρυσῆ τοῦφα ἐν τῷ Αὐγουστείῳ Ἰουστινιανοῦ, καὶ ἐδόθη τῷ σκαλωτῇ παρὰ τοῦ βασιλέως νομίσματα ρ'.

τὸν ἐκ χαλκοῦ συνιστάμενον. Καὶ τοῦ βέλους παγέντος ἐκεῖσε, αὐτὸς διὰ τοῦ σχοινίου διαδραμὼν θάμβος μὲν τοῖς ὁρῶσι παρέσχετο, καὶ τὴν τοῦφαν προσήρμοσεν, καὶ τὴν τοῦ βασιλέως ἐπεσπάσατο εὔνοιαν, καὶ τῇ τέχνῃ καὶ τῇ φύσει μέγα προσέθηκεν ὄνομα, φιλοτιμηθεὶς παρὰ τοῦ βασιλέως νομίσμασιν ἑκατόν.	φέρειν βάρος ἀνδρὸς ὑπὲρ τὸν ἵππον τὴν στήλην διαβιβάζει· δι' ἧς σχοίνου καὶ ἀναθέων ἐπὶ τὴν στήλην ἄνεισι καὶ τὴν τοῦφαν τῷ οἰκείῳ πάλιν τόπῳ ἐναποκαθίστησι, πρᾶγμα ἄξιον θαύματος πεποιηκώς. Διὸ καὶ τὴν τοῦ βασιλέως ἐπεσπάσατο εὔνοιαν, καὶ τῇ τέχνῃ ἔτι δὲ καὶ φύσει μέγα προσέθηκεν ὄνομα, φιλοτιμηθεὶς παρὰ τοῦ βασιλέως νομίσμασιν ἑκατόν.

Dans ce dernier exemple, le témoignage du Paris. 1712 est insignifiant, mais la nature même du texte que présente la chronique du Paris. 854 garantit son authenticité. Malgré quelque précision apparente dans le détail[1]), les représentants de l'Épitomé A reproduïsent l'anecdote sous une forme obscure ou même invraisemblable; au contraire la version du Paris. 854 nous la rapporte comme un de ces traits d'ingéniosité, un de ces *παράδοξα*, qui amusaient tout particulièrement les lecteurs byzantins.

Les textes que nous venons de réunir nous permettent de rectifier certaines hypothèses qui ont été formulées. D'une part la source additionnelle s'étendait, au delà du règne de Michel I, jusqu' au règne de Basile inclus — ce qui contredit une hypothèse de Patzig[2]); d'autre part, bien après Léon l'Arménien et jusqu' à Théophile inclus, l'Épitomé B conserve une tradition indépendante et plus pure de la source commune, — ce qui contredit une conclusion de F. Hirsch.[3])

Enfin, de l'ensemble de la comparaison que nous avons effectuée entre Léon le Grammairien et la chronique du ms. Paris. 854, il résulte

1° Que l'identité des deux chroniques est inadmissible.

2° Que Léon le Grammairien (ms. Paris. 1711) n'est qu'un abrégé souvent arbitraire d'une Épitomé A.

---

1) Les mots: *καὶ ἀνελθὼν ... ἐκκλησίας* ne sont en effet qu'un détail imaginé pour parer à l'invraisemblance du récit dans l'Épitomé A.

2) Cf. E. Patzig, B. Z. III p. 494.

3) Cf. F. Hirsch, Byzantinische Studien p. 99.

3° Que, seule, la chronique anonyme du ms. Paris. 854 nous conserve, avec les deux traits qui la caractérisent, ce que nous appelions plus haut la première étape de l'Épitomé B.

§ 2. La composition du manuscrit Paris. 854.

La question n'est toutefois pas si simple que nous puissions désormais identifier le Paris. 854 avec la forme primitive de l'Épitomé B.

Le premier fait qui s'oppose à cette identification est la médiocrité de la tradition que nous représente ce manuscrit. Le texte de l'Épitomé qu'il nous conserve est certainement meilleur que celui de l'Épitomé A, mais il est souvent écourté, souvent condensé, en tous cas très inférieur à celui de certains autres représentants de l'Épitomé B p. ex. de l'interpolateur *Va* de Georges le Moine. Il ne semble pas d'autre part que le ms. Paris. 854 ait conservé intégralement l'apport de la source additionnelle. Son principal mérite est de reproduire exactement l'aspect primitif de l'Épitomé B, où les deux sources composantes étaient juxtaposées et non confondues. C'est en effet grâce à cette particularité que l'on a pu reconnaître le caractère composite en même temps que la marque distinctive de l'Épitomé B.

Une autre difficulté résulte de la composition même du ms. Paris. 854. En effet la chronique contenue dans ce manuscrit n'est pas écrite d'une seule et même main. Le texte, qui a été copié à ce qu'il semble au début du XIII[e] siècle, a dû subir quelque accident peu après sa confection, car il a été complété, à cinquante ans d'intervalle, et, avant sa restauration, il a dû rester quelque temps mutilé, comme en témoigne la note: *λείπει* au fol. 366 v°, que nous trouvons à l'endroit même où la seconde main se substitue à la première.

La numérotation quaternionnaire aidant, il nous est facile de nous représenter l'état primitif du manuscrit et le détail de sa restauration.

Ce qui subsiste de première main constitue les quaternions 2 à 5, les 6 feuillets intérieurs du quaternion 6, les feuillets 2 et 3 du cahier 8, les quaternions 9 à 11.

La seconde main a suppléé les 2 feuillets extérieurs du quaternion 6, le quaternion 7, le cahier 8 à l'exception des feuillets 2 et 3 (ce 8[ième] cahier est un ternion), les cahiers 12 et 13. Le 1[er] quaternion seul n'a pas été restitué.

Le texte occupant dans le manuscrit les fol. 328—419, les feuillets de seconde main sont donc les fol. 360, 367—376, 379—381, 406—419, ce qui représente dans le texte les parties suivantes:

ed. Cramer p. 300, l. 5 *δολίαν αὐτοῦ ψυχὴν . . . τῷ δὲ Οὐάλεντι τὴν ἀνατολήν· ἦν δὲ πρὸ τῆς ἀρχῆς* | p. 302, l. 6 (= fol. 360).

p. 312, l. 26 *τοῦ δὲ παραγενομένου . . . ἐστέφθη δὲ ἅμα* | p. 334, l. 28 (= ff. 367—376).

p. 338, l. 7 *θεμάτιον τῶν Ἀγαρηνῶν παρὰ Στεφάνου Ἀλεξανδρείας . . . ἐν τισι λόχμαις καὶ ὄρεσιν* | p. 343, l. 24 (= ff. 379—381).

ed. Bekker p. 224, l. 19 *ἐν Συρίᾳ αἰχμάλωτοι Θεόφιλος . . . ὑπὸ Δαμιανοῦ τοῦ Ἀγαρηνοῦ* | p. 274, l. 2 (= ff. 406—419).

La première main, ou m¹, qui a copié le texte, et la seconde main, ou m², qui l'a complété après sa mutilation, remontent-elles à la même source? C'est la question qui résulte immédiatement de la constatation que nous venons de faire.

Il est vrai que la description même du manuscrit nous permet d'éliminer quelques hypothèses qui pourraient se présenter à l'esprit.

Par exemple, il est inadmissible que m² ait copié, pour les remplacer, certaines parties endommagées de m¹. Le travail de m² a eu pour objet, non de restaurer un manuscrit abimé, mais de compléter un manuscrit lacuneux. La note *λείπει* au fol. 366 v° en témoigne clairement.

Mais si m² n'équivaut pas à l'état primitif de m¹, son texte dérive-t-il du moins d'une source similaire? La réponse, qui ne saurait être qu'affirmative quand il s'agit de la nature du texte, devient au contraire très douteuse quand il s'agit de sa tradition.

Certes l'archétype de m², comme celui de m¹, était une Épitomé B du premier degré. Deux espèces de constatations nous permettent de l'affirmer. Comparées à la tradition parallèle de l'Épitomé A, les parties m¹ et les parties m² de la chronique du ms. Paris. 854 s'en distinguent également, et par la manière dont elles reproduisent l'Épitomé, et par les interpolations caractéristiques de la source additionnelle (portraits d'empereurs, indication des sépultures impériales, mention des patriarches contemporains, etc.) D'autre part le contenu de m², aussi bien que celui de m¹, se retrouve dans les autres représentants de l'Épitomé B, p. ex. dans la chronique du ms. Paris. 1712, ou Cédrénus.

Enfin il suffit d'une lecture superficielle pour reconnaître que m², non plus que m¹, n'avait encore subi la refonte chronologique qui caractérise l'Épitomé B du second degré.

Mais si les deux exemplaires auxquels remontent respectivement m¹ et m² contenaient une même chronique, ils ne représentaient pas cependant une même tradition de celle-ci. Le seul aspect paléographique des deux textes suffirait à le prouver. Tandis que la partie du texte copiée par m¹ comporte, même pour les règnes postérieurs à Dioclétien[1])

1) L'apparition de ces notes dans la portion du récit postérieure au règne de Dioclétien est d'autant plus caractéristique que, d'après le système d'E. Patzig,

un certain nombre de notules marginales, dont quelques-unes même apparaissent d'une manière systématique et pour ainsi dire sérielle, au contraire la partie copiée par m^2 ne comporte ni scolies, ni dates, ni compléments d'aucune sorte, mais seulement des rappels du texte à la marge, ou, si l'on veut, des sous-titres en manchette.

Cette différence est d'autant plus frappante qu'elle semble traditionnelle. Non seulement toutes les notes de m^1 sont écrites de première main, mais il est évident qu'elles apparaissaient déjà dans l'archétype de m^1, puisque, aux endroits où elles sont particulièrement abondantes, le copiste a modifié la disposition du texte dont il a diminué le nombre de lignes ou rétréci le cadre. En ce qui concerne m^2, l'état de son archétype est moins certain, mais du fait qu'il présente la plupart des additions qui caractérisent la source additionnelle et qu'il omet cependant une certaine catégorie des notes que nous retrouvons aux marges de m^1, il semble bien que son archétype, ou bien ne mettait pas sur le même pied les deux catégories de notes que nous venons de reconnaître, ou bien n'en présentait qu'une seule.

Il en résulte que la tradition de m^2 n'était pas semblable à celle de m^1; le problème se pose immédiatement de savoir quelle est, des deux, la plus autorisée.

L'archétype de m^2 avait-il omis une partie d'ailleurs homogène (dates d'après l'année mondiale, olympiades, indictions, etc.) des données empruntées à la source additionnelle? Ou bien au contraire y a-t-il lieu de distinguer, parmi les données empruntées à la source additionnelle, des apports de sources différentes et de dates successives? En un mot, les additions à l'Épitomé telles que nous les retrouvons dans m^1 représentent-elles un emprunt unique à une source unique? On conçoit l'intérêt de cette question pour la reconstitution de la forme primitive de l'Épitomé B.

Malheureusement les éléments nécessaires pour la résoudre ont fait défaut jusqu'ici et l'insuffisance de l'édition de Cramer a même empêché qu'on l'abordât.

Rappelons brièvement comment Cramer a procédé.

Pour toute la première partie du texte qui correspond à l'histoire juive, il s'est contenté de relever deux références marginales (cf. pp. 250 et 257) qui rappelaient les noms célèbres de Jules l'Africain et d'Eusèbe, ainsi que quelques variantes marginales qui lui permettaient de constituer un semblant d'apparat critique; il a fait bon marché de

---

l'Épitomé B, à partir de ce règne même, s'est substitutée purement et simplement au texte de l'Épitomé A.

tout le reste, références moins significatives, compléments au récit, développements historiques, etc.

Pour la période suivante, à partir de l'histoire romaine et du règne d'Auguste il a relevé une grande majorité des notes, mais il en a omis tout de même une bonne partie, qui n'était ni plus ni moins importante que celle qu'il accueillait, et il a d'ailleurs copié tout ce qu'il choisissait, d'une façon détestable. Enfin, l'édition du texte achevée, il s'est aperçu qu'il avait relevé d'une manière plus libérale les notes marginales de la fin du manuscrit que celles du début et il a jugé bon d'ajouter en appendice un dépouillement de celles-ci, que l'on pourrait dès lors supposer complet, mais que l'on reconnaît bientôt comme parfaitement fantaisiste.

Quelques exemples préciseront cette méthode, s'il convient d'appliquer ce mot à un pareil empirisme.

L'appendice destiné à compléter le relevé des notes pour la partie du texte correspondant à l'histoire juive omet, on ne sait pourquoi: p. 247, l. 13 *ὥς φησι Ἰώσηπος.*[1]) — p. 254, l. 5 *Ἀβραὰμ ἀπὸ Χαρρὰν ἐξερχόμενος σὺν τῷ Λὼτ τῷ ἀδελφιδῷ, ὢν ἐτῶν οε'.*[2]) — p. 254, l. 27 *ὥς φησι Ἰώσηπος.* — p. 256, l. 23 *Ἀβραὰμ παρῴκησε ἐν Γεράροις ἥν τινες Ἀσκάλωνά φασιν εἶναι, ὥς Ἀφρικανός.*[3]) — p. 256, l. 23 *Ὅτι Ἰσαὰκ γέλως μεθ' ἡδονῆς ἑρμηνεύεται· διὰ γὰρ τὸ ἐπιμειδιᾶσαι τὴν Σάρραν τῇ θείᾳ τοῦ ἐν γήρᾳ τοκετοῦ ἐπαγγελίᾳ οὕτω κέκληται κατὰ τὴν περατικὴν διάλεκτον.*[4]) — p. 264, l. 22 *τοῦτον Ἰωάχαζ Ἰεχονίαν ὀνομάζει Ἐσδράς.*

Plusieurs de ces notes[5]) se retrouvent dans le ms. Paris. 1712 et dans Cédrénus; elles apparaissent ainsi comme des éléments traditionnels de l'Épitomé B. Nous verrons d'ailleurs plus loin l'usage qu'on en peut faire.

A partir du règne d'Auguste, Cramer trouvait dans son manuscrit deux espèces de notes, des indications chronologiques qui accompagnent le début de chaque règne et des notices historiques destinées à compléter le récit; il a traité les unes et les autres avec une égale désinvolture.

Sans motif apparent il omet p. 277, l. 22 (Auguste): *ἐν ἔτει ͵εφκα', β' τῆς ρπδ' ὀλυμπιάδος.* — p. 287, l. 28 (Maximin): *͵εψμε', γ' τῆς σν'.*

1) Cf. ms. Paris. 1712 fol. 22 v°; Cedrenus, ed. Bonn I p. 16, l. 11—16; Jos. Antiquit. I 71—72.

2) Cf. ms. Paris. 1712 fol. 30 v°; Cedrenus p. 49, l. 5—9.

3) Cf. ms. Paris. 1712 fol. 31; Cedrenus p. 58, l. 1—2.

4) Cf. ms. Paris. 1712 fol. 31 v°; Cedrenus p. 52, l. 1—3.

5) Nous employons ce mot au sens propre; de même que Cramer nous n'avons pas tenu compte des sous-titres à la marge.

— p. 293, l. 8 (Constance, père de Constantin le Gr.): ͵εωις', κατὰ τὴν σοβ'. — p. 294, l. 2 (Constantin le Grand): ͵εωμα', κατὰ τὴν σοβ' — p. 304, l. 22 (Théodose le Grand): ͵εωϛθ', δ' τῆς σϛβ' — En d'autres endroits il tronque les dates. Il faut restituer p. 281, l. 28 (Titus): ͵εφπθ', γ' τῆς σιδ'. — p. 283, l. 13 (Trajan): ͵εχκδ', β' τῆς σιθ'. — p. 286, l. 9 (Sévère): ͵εψιη', β' τῆς σμγ' etc. etc.

Il en va de même des notes historiques. D'aucunes, parmi les plus importantes, sont omises purement et simplement, par exemple: p. 293, l. 1, une remarque sur Constance et les Césars qui partagèrent avec lui le pouvoir; p. 297, l. 6 une note sur Métrophane et Alexandre, premiers évêques de Byzance, etc. Souvent le texte des notes est tronqué. Par exemple p. 297, note 34, il faut ajouter, après le mot ἀφεστηκὼς, la petite incise ἑνὶ μόνῳ νοσήματι κακοδοξίᾳ ἡττώμενος — p. 283, la note 18 se lit Ἀδριανὸς Αἴλιος· κατὰ τούτους τοὺς χρόνους Πλούταρχος ὁ Χερονεὺς καὶ Φλέγων ὁ χρονογράφος ἐγνωρίζετο. — p. 285 la fin de la note 21 se lit: ἐπὶ τούτου Ὀππιανὸς ὁ τὴν ἁλιευτικὴν συγγεγραφὼς καὶ Σέξτος ἐγνωρίζοντο. — p. 288, la note 26 se termine par les mots: ἑώρτασαν Ῥωμαῖοι μεγίστην θεαμάτων παρασκευήν etc. etc.

Nous ne pousserons pas plus loin cette énumération d'omissions et de mauvaises lectures. Il suffira de comparer quelques-uns des textes que nous reproduirons dans la suite de notre raisonnement avec la notation qu'en a donnée Cramer pour se convaincre de la légèreté avec laquelle il a travaillé. Certes, la lecture du manuscrit est quelquefois difficile, mais encore faut-il signaler les difficultés au lieu de les esquiver. L'éditeur est d'ailleurs tombé dans les moindres pièges de la paléographie courante; par exemple une abréviation très simple du nom d'Auguste a été constamment mal lue, ex.: p. 378, l. 31 Αὐγούστου ms.: αὐτῆς Cramer; — p. 397, l. 4 Αὐγούστου ms.: αὐτῆς Cramer; — p. 397, l. 5 Αὐγούστου ms.: αὐτοῖς Cramer.

Avec les matériaux fournis par Cramer. il était certes impossible d'entreprendre une recherche quelconque relative aux additions marginales de la chronique du manuscrit Paris. 854. Un relevé complet nous permettra d'en reconnaître les éléments composants et d'en discerner l'origine.

§ 3. La Chronique du ms. Parisinus 854 et Georges le Syncelle.

C'est H. Gelzer qui, dans son admirable «Sextus Iulius Africanus» a le premier recherché la source des notes marginales du ms. Paris. 854, pour la partie du texte correspondant à l'Histoire juive.[1]) Sa conclu-

1) Cf. H. Gelzer, op. cit., vol. II, p. 293—294.

sion peut se formuler comme suit: les emprunts du ms. Paris. 854 remontent soit à une chronique issue de Panodore et semblable à Georges le Syncelle, soit au Syncelle lui même.

Nous sommes obligés d'étendre et de vérifier les recherches de Gelzer, mais nous ne nous faisons aucune illusion sur les difficultés que nous rencontrerons. Considérons d'abord les éléments dont nous disposons.

1° Du côté de l'Épitomé A, nous trouvons un seul et unique témoin: Theodosios Melitenos. L'interpolateur de Georges le Moine que nous connaissons par l'édition de Muralt appartient à la tradition *Lo*, qui a combiné l'Épitomé A avec d'autres sources et dont nous ne pouvons par conséquent nous servir comme d'un critère..

2° Du côté de l'Épitomé B, nous trouvons les deux représentants de π, qui présentent au premier abord des différences plus profondes avec l'Épitomé, dans cette partie de l'Histoire juive, que dans les autres parties de l'ouvrage.

En apparence, même avec ces matériaux peu nombreux, la méthode à suivre semble simple: 1° négliger dans le Paris. 854 tout ce qui apparaît également dans la tradition A. 2° attribuer à l'Épitomé B tout ce qui, étant étranger à A, est néanmoins garanti par le témoignage concordant des autres représentants de l'Épitomé B. 3° rechercher l'origine du reste par voie de déduction logique ou de comparaison avec d'autres textes.

Mais, pour méthodique qu'il soit, ce procédé serait sans valeur dans le cas qui nous occupe et dès la seconde étape de ce travail nous serions arrêtés. En effet l'accord du Parisinus 854 avec les autres représentants de l'Épitomé ne peut nous servir de critère pour la composition de celle-ci, puisque d'une part le Parisinus 854 et π, source commune de Cédrénus et du Parisinus 1712, ont été interpolés, l'un et l'autre, au moyen d'un même texte et que, d'autre part ils se trouvent avoir pour source principale une tradition similaire à la source de leurs interpolations. En effet, ainsi que l'a démontré Gelzer, la chronique du Parisinus 854 et π, source commune de Cédrénus et du ms. Parisinus 1712, représentent une tradition panodorienne parallèle à la tradition du Syncelle et, d'autre part, le Parisinus 854 et π, l'un comme l'autre, ont été interpolés au moyen d'emprunts faits au Syncelle.[1])

En ce qui concerne le Parisinus 854, ces emprunts sont manifestes. Si nous prenons par exemple les textes relevés par Cramer en appendice à son édition, nous constatons que toutes ces additions marginales, par lesquelles le Parisinus 854 se différencie de l'Épitomé A, émanent

1) Cf. H. Gelzer, op. cit., t. II, p. 363, 13.

du Syncelle. Même les morceaux étendus, comme l'histoire des Lagides ou celle des Séleucides, qui n'ont pas en apparence le caractère d'extraits, ne sont que des ensembles constitués avec des bribes empruntées au Syncelle, comme en fait foi la comparaison suivante[1]): Cramer. p. 374, l. 2—7 *Ὀλυμπιάς . . . τοὺς ἀγωνιστάς* = Sync. p. 368, l. 13—20; Ibid. p. 374, l. 7—21 *παρ' Αἰγυπτίοις . . . Ὀλυμπιάδων* = Sync. p. 370, l. 21—p. 371, l. 17; Ibid. p. 374, l. 22—25 *ὁ Σαλμανασάρ . . . ἔτει ͵δψο'* = Sync. p. 384, l. 17—18; Ms. fol. 340 v° *τοῦτον Ἰωάχαξ Ἰεχονίαν ὀνομάζει Ἐσδράς* = Sync. p. 409, l. 15; Cramer p. 374, l. 26—31 *Ἀριθμοῦνται . . . ὁμοῦ ο'* = Sync. p. 421, l. 16—21; Ibid. p. 374, l. 32—p. 375, l. 1 *ὅτι Ναβουχοδονόσορ . . . ἔτη κδ'* = Sync. p. 427, l. 2—4; Ibid. p. 375, l. 1—2 *Τοῦτόν φασι . . . τοῦ ἱερέως* = Sync. p. 413, l. 18—20; Ibid. p. 375, l. 3—9 *Οὗτος ὅρος . . . ἔτη ια'* = Sync. p. 443, l. 1—7; Ibid. p. 375, l. 10—12 *ὅτι ἡ Λυδῶν . . . ἔτεσι σλβ'.* = Sync. p. 455, l. 17—p. 456, l. 2; Ibid. p. 375, l. 12—14 *Κροῖσος γὰρ . . . ἔτους Κύρου* = Sync. p. 455, l. 15—17; Ibid. p. 375, l. 15—17 *ἰστέον . . . Βαβυλώνιοι* = résumé maladroit du Syncelle; Ibid. p. 375, l. 19—23 *ὅτι ἐκ τῶν . . . δ' αὖ Χαλδαίων* = Sync. p. 387, l. 13—17; Ibid. p. 375, l. 24—25 *Ἀλέξανδρος . . . ἔτος ͵ερν'* = Sync. p. 496, l. 1—2; Ibid. p. 375, l. 25—26 *καὶ δέ γε πρὸ αὐτοῦ . . . βασιλεῖς* = Sync. ibid.; Ibid. p. 375, l. 27—28 *ὅτι Ἀλέξανδρος . . . ἔτος α'* = Sync. p. 496, l. 17—19; Ibid. p. 375, l. 28—29 *ἀπὸ ζ' ἔτους . . . οἱ αὐτοί* = Sync. p. 496, l. 15—16; Ibid. p. 375, l. 29—30 *ἀπὸ δὲ Κύρου . . . ἔτη σλ'* = Sync. p. 497, l. 2; Ibid. p. 375, l. 32—34 *Οὗτος . . . Θετταλῆς* = Sync. p. 503, l. 14—15; Ibid. p. 376, l. 1—8 *ὅτι Πτολεμαῖος . . . ἀνέστησεν* = Sync. p. 516, l. 3—11; Ibid. p. 376, l. 8—12 *ὁ αὐτὸς . . . γλῶσσαν* = Sync. p. 516, l. 15—18; Ibid. p. 376, l. 13—24 *ὅτι μετὰ τὴν . . . ἀντὶ βασιλέων* = Sync. p. 527, l. 15—p. 528, l. 5; Ibid. p. 376, l. 24—26 *ἐβασίλευσεν οὖν . . . ἔτος ͵εροα'* = Sync. p. 515, l. 11—18; Ibid. p. 376, l. 26—28. Cf. Sync. p. 516, l. 3—11; Ibid. p. 375, l. 28—29 *τρίτος Ἀλεξανδρείας . . . ἔτη κδ'* = Sync. p. 519, l. 1—2; Ibid. p. 376, l. 29—30 *τέταρτος . . . ἔτη ιζ'* = Sync. p. 536, l. 20—21; Ibid. p. 376, l. 30—31 *Αἰγύπτου . . . ἔτη κδ'* = Sync. p. 536, l. 20—21; Ibid. p. 376, l. 31—p. 377, l. 1 *Ἀντίοχος ὁ μέγας . . . παρ' αὐτοῦ* = Sync. p. 337, l. 7—9; Ibid. p. 377, l. 1—3 *Πτολεμαίου δὲ τοῦ ἐπιφανοῦς . . . νεώτερος Εὐεργέτης* = Sync. p. 337, l. 19—22; Ibid. p. 377, l. 3—4 *ὁ δὲ χρόνος . . . ἔτη ξδ'* = Sync. p. 538, l. 20—p. 539, l. 4; Ibid. p. 377, l. 4—6 *ἐβασίλευσεν οὖν . . . ὁ Φιλομήτωρ* = Sync.

---

1) Je cite d'après l'appendice de Cramer, mais en corrigeant les mauvaises lectures d'après la leçon du manuscrit.

p. 549, l. 11—12; Ibid. p. 377, l. 6—7 ἕβδομος . . . Εὐεργέτης = Sync. p. 549, l. 19—20; Ibid. p. 377, l. 7—10 ὄγδοος . . . ἔτος δὲ κόσμου ͵ετοζ' = Sync. p. 550, l. 1—3; Ibid. p. 377, l. 11—18 = phrase de raccord; Ibid. p. 377, l. 18—20 ἐβασίλευσεν . . . ἔτος ͵εροβ' = Sync. p. 520, l. 2—3; Ibid. p. 377, l. 20—27 ἰστέον δὲ . . . ἐκράτησε = Sync. p. 519, l. 3—p. 520, l. 1; Ibid. p. 377, l. 27—29 εἰκότως . . . ἀπαριθμήσεως = phrase de raccord; Ibid. p. 377, l. 29—31 ἐβασίλευσεν οὖν . . . ἔτη λγ' = Sync. p. 520, l. 1—2; Ibid. p. 377, l. 31—32 δεύτερος . . . ἔτη ιθ' = Sync. p. 521, l. 1—2; Ibid. p. 377, l. 32—33 τρίτος . . . ἔτη ιε' = Sync. p. 521, l. 7—8; Ibid. p. 377, l. 33—p. 378, l. 2 Συρίας καὶ Ἀσίας . . . ἔτη κα' = Sync. p. 539, l. 11—13; Ibid. p. 378, l. 2—3 Συρίας . . . ἔτη ϛ' = Sync. p. 540, l. 4—5; Ibid. p. 378, l. 3—4 Συρίας ἕκτος . . . μέγας λϛ' = Sync. p. 540, l. 78; Ibid. p. 378, l. 4—7 οὗτος ὁ μέγας . . . πολεμοῦντος = Sync. p. 541 (résumé); Ibid. p. 378, l. 7—8 Συρίας ἕβδομος . . . ἔτη ιβ' = Sync. p. 542, l. 17—18; Ibid. p. 378, l. 8—19 Συρίας ὄγδοος . . . κληθέντων = Sync. p. 542, l. 19—p. 543, l. 10; Ibid. p. 378, l. 19—22 ἐγένοντο (?) καὶ οἱ . . . τελειωθέντες = Sync. p. 543, l. 12—15; Ibid. p. 378, l. 22—23 ὁ δὲ ἐπιφανὴς . . . Ἀντιόχου = Sync. p. 542, l. 19—20; Ibid. p. 378, l. 23—24 Συρίας ἔνατος . . . μῆνας ϛ' = Sync. p. 544, l. 1—2; Ibid. p. 378, l. 24—25 Συρίας δέκατος . . . Σωτήρ = Sync. p. 550, l. 17—18; Ibid. p. 378, l. 31—p. 379, l. 4 ἐνταῦθα . . . γὰρ τὰ + + + ἔτη = Sync. p. 585, l. 15 —p. 586, l. 1.

Aucune de ces additions, dont le Syncelle est incontestablement la source, ne se retrouve dans la tradition de l'Épitomé A. Ces mêmes additions n'apparaissent pas non plus dans les représentants de π. Elles ne remontent donc pas à l'Épitomé primitive et sont le fait du rédacteur même du ms. Parisinus 854.

Inversement π, c'est-à-dire Cédrénus et la chronique du ms. Parisinus 1712, présente un certain nombre d'emprunts directs au Syncelle, pour des passages où la chronique du ms. Parisinus 854 ne semble pas l'avoir utilisé. Gelzer a noté un grand nombre de ces emprunts[1]; nous n'y reviendrons pas.

Observons seulement que même pour des passages où la chronique du ms. Parisinus 854 représentait la tradition panodorienne analogue à celle du Syncelle, les représentants de π, ou l'un d'eux, ont parfois préféré le texte même du Syncelle. Comme d'autre part, ainsi que nous l'avons vu, la chronique du Parisinus 854 a agi de même, ou du moins a combiné la tradition panodorienne de l'Épitomé avec la

1) H. Gelzer, op. cit., t. II, p. 375 ss.

tradition panodorienne du Syncelle, on comprendra qu'un départ des éléments composants est presque impossible.

D'une manière générale, la comparaison entre les représentants de l'Épitomé ne permet pas de reconnaître si une note du ms. Parisinus 854 remonte à l'Épitomé ou bien au Syncelle.

Comparons, par exemple, les textes ms. Paris. 854 p. 254, l. 5 *Ἀβραὰμ ἀπὸ Χαρρᾶν ἐξερχόμενος σὺν τῷ Λὼτ τῷ ἀδελφιδῷ, ὢν ἐτῶν οε'*; = ms. Paris. 1712, fol. 30 v° *ὅτι ,γτπζ' ἔτει τοῦ κόσμου, ὅπερ ἦν ἑβδομηκοστὸν πέμπτον τοῦ Ἀβραάμ, ἐξῆλθεν ἐκ Χαρρᾶς κατὰ θεῖον χρησμόν*; = Cedrenus p. 49, l. 5—9; = Sync. p. 174, l. 4—6; il semble que les deux représentants de *π* concordent étrangement avec le Syncelle pour s'opposer au Parisinus 854 et cependant la rédaction du Parisinus 1712, introduite par *ὅτι*, correspond bien à la manière de l'Épitomé.

De même si nous comparons: ms. Paris. 854, p. 256, l. 23 (note) *Ἀβραὰμ παρῴκησε ἐν Γεράροις ἣν τινες Ἀσκάλωνά φασιν εἶναι ὡς Ἀφρικανός*; = ms. Paris. 1712, fol. 31 *παροικήσας δὲ ἐν Γεράροις τὴν νῦν Ἀσκάλωνα λεγομένην, μετὰ τὴν τῆς Σάρρας τελευτήν . . . Ἀφρικανοῦ*; = Cedrenus p. 51, l. 1—2; = Sync. p. 187, l. 14—15; nous trouvons un accord plus parfait entre le Parisinus 854 et le Syncelle, qu'entre le Parisinus 854 et les autres représentants de l'Épitomé B. Mais l'hypothèse d'une altération du texte de *π* n'est pas exclue, d'autant plus que Cédrénus omet la référence *Ἀφρικανοῦ*.

En somme, dans le cas où les notes du ms. Parisinus 854 se retrouvent à la fois dans le Syncelle et dans les autres dérivés de l'Épitomé B, leur provenance de l'Épitomé n'est certaine que si les trois représentants de l'Épitomé B s'opposent ensemble, soit par un détail de rédaction, soit par une particularité de fait, au texte du Syncelle. Des faits de ce genre se constatent dans les passages suivants: ms. Paris. 854, p. 374, l. 2—10 = ms. Paris. 1712 fol. 51 v° = Cedrenus p. 189, l. 13—16 = Sync. p. 368, l. 13—20 + p. 370, l. 21—23 (tous les représentants de l'Épitomé remontent à une tradition abrégée). — De même: ms. Paris. 854, p. 374, l. 22—25 = ms. Paris. 1712, fol. 52 *ὅτι πληρουμένου τοῦ ,δψο' ἔτους ἐν ἕκτῳ ἔτει Ἐζεκίου μετῳκίσθη ὑπὸ Σαλμανάσαρ τοῦ βασιλέως καὶ Ναβονασάρου βασιλέως Ἀσυρίων Σαμαρεία αἰχμαλωτισθεῖσα· αὕτη πρώτη αἰχμαλωσία τοῦ Ἰσραήλ* = Cedrenus p. 189, l. 21 —p. 190, l. 1; cf. Sync. p. 384, l. 17—18 (le Syncelle présente une tradition écourtée). — De même: ms. Paris. 854, p. 256, l. 23 (note) *ὅτι Ἰσαὰκ γέλως μεθ' ἡδονῆς ἑρμηνεύεται. Διὰ γὰρ τὸ ἐπιμειδιᾶσαι τὴν Σάρραν τῇ θείᾳ τοῦ ἐν γήρᾳ τοκετοῦ ἐπαγγελίᾳ οὕτω κέκληται κατὰ τὴν περατικὴν διάλεκτον·* = ms. Paris. 1712, fol. 31 = Cedrenus p. 52,

l. 1—3 = Sync. p. 191, l. 17—20 (la présence de ὅτι, qui introduit la note dans les trois représentants de l'Épitomé, garantit l'indépendance de leur tradition par rapport au Syncelle).

Dans ces passages, les marges du Parisinus 854 représentent donc, non plus des emprunts au Syncelle, mais l'apport d'une forme plus complète de l'Épitomé et conforme sans doute à la source de π.

C'est de la même manière qu'il faut expliquer, semble-t-il, les quatre notes marginales qui nous restent à examiner, et qui ont ce trait commun qu'elles constituent des références. Ce sont les notes marginales du Parisinus 854: 1° ms. Paris. 854, p. 247, l. 13 *ὥς φησι Ἰώσηπος* = ms. Paris. 1712, fol. 22 *ἥτις καὶ σώζεται ὡς Ἰώσηπος μαρτυρεῖ* = Cedrenus p. 16, l. 11—16 (= Jean d'Antioche ed. Mueller, F. H. G. vol. IV, fragm. 2, 16) — 2° ms. Paris. 854, p. 250, l. 31 *ὥς φησι Ἀφρικανός* = Cedrenus p. 28, l. 20 — 3° ms. Paris. 854, p. 254, l. 27 *ὥς φησι Ἰώσηπος* — 4° ms. Paris. 854, p. 257, l. 14 *ὥς φησιν Εὐσέβιος ὁ Παμφίλου* (cf. Sync. p. 186, l. 13—15 qui présente une autre rédaction).

Du fait que ces références se retrouvent parfois dans l'un ou l'autre représentant de π, ou même dans la source de l'Épitomé, Jean d'Antioche, ou encore dans la tradition parallèle du Syncelle, il est permis de les faire remonter avec certitude au fond primitif de l'Épitomé.

En résumé, si nous analysons toutes les notes marginales du ms. Parisinus 854, pour la partie correspondante à l'Histoire juive, nous pouvons affirmer qu'elles remontent, les unes, qui sont particulières à notre manuscrit, à Georges le Syncelle, les autres, qui sont garanties par l'accord avec les représentants de π ou par leur caractère authentique, à la forme primitive et complète de l'Épitomé.

Un seul point demeure obscur. Les notes marginales du ms. Parisinus 854 qui remontent à l'Épitomé ont-elles été empruntées à une Épitomé B, comme celle que nous retrouvons dans le ms. Parisinus 1712 et dans Cédrénus, ou à une forme différente de l'Épitomé B, mais plus complète que la tradition A? On conçoit aisément, que si la question doit être posée, il est impossible pour le moment de la résoudre.

§ 4. La Chronique du ms. Parisinus 854, le Chronicon Paschale et le cycle de l'Ecloge.

De même que H. Gelzer nous avait montré la voie à suivre pour l'Histoire juive, K. Praechter nous a fourni, pour l'époque romaine jusqu'à Dioclétien, des matériaux nombreux et méthodiquement classés.[1]

Rappelons brièvement les résultats principaux de son travail. Ils

1) K. Praechter, B. Z. V, 1896, pp. 484—537.

peuvent se formuler comme suit: La chronique du ms. Parisinus 854 nous présente, dans le texte, une Épitomé A et, dans les marges deux séries différentes de notes: a) des additions empruntées à une Épitomé complète et qui sont destinées à combler des lacunes de la tradition A; b) des données empruntées à une source additionnelle qui caractérise l'Épitomé B. Le ms. Parisinus 1712 et Cédrénus reproduisent une Épitomé B du second degré. Le ms. Vaticanus 163 remonte à une Épitomé complète mais libre des intrusions de la source additionnelle; c'est pourquoi ce manuscrit présente la première série seulement des additions marginales du ms. Parisinus 854.

Ces déductions sont rigoureuses et légitimes étant donné les éléments utilisés par K. Praechter. Mais il ne faut pas se dissimuler que ces éléments étaient insuffisants. Pour déterminer l'origine des notes marginales du ms. Paris. 854, Praechter n'a tenu compte ni d'une double série de dates qui accompagnent le début des règnes, ni de quelques notices particulièrement importantes qui apparaissent au seuil de l'Histoire impériale. C'est pourquoi, tout en rendant hommage au mérite de son travail et tout en reconnaissant les services qu'il nous a rendus, nous ne pouvons cependant l'adopter comme point de départ de nos recherches.

Au début de l'Histoire impériale, nous trouvons dans les marges du ms. Parisinus 854 (fol. 347), le texte suivant (= Cramer p. 379, l. 4—9)[1]: *Ἑβδόμῳ ἔτει Αὐγούστου βασιλεύει Ἡρώδης ἔτη λζ'. [Τῷ γὰρ λε'] Τῷ γὰρ μβ' ἔτει ἀρχομένου Αὐγούστου, κη' τῆς καταλύσεως Ἀντωνίου καὶ Κλεοπάτρας, ἔτει λε' ἀρχομένου Ἡρώδου ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἐν ἀνθρώποις γίνεται σαρκωθεὶς ἐκ παρθένου, μηνὶ Δεκεμβρίῳ κε', ἡμέρα α', ὥρα α', ἔτος δ' τῆς ϙϛδ' ὀλυμπιάδος*[2] . . . *ἔτους ἐνεστῶτος ͵εφζ', κατὰ τὰς ἀκριβεστέρας ἀναγραφάς.*

Cette note n'est plus réductible, comme celles qui accompagnaient l'Histoire juive, soit à la tradition de l'Épitomé, soit au texte du Syncelle. Dès l'abord, elle apparaît incompatible avec ces deux sources puisqu'elle articule un système chronologique absolument différent. Ce système est fondé sur l'ère de 5507 (année latine 5506—5507).

La note suivante complète d'ailleurs cette chronologie: ms. Paris. 854, p. 379, l. 13—17 *Τῷ ιε' ἔτει Τιβερίου . . . ὁ Κύριος τριακονταετὴς ὢν βαπτίζεται ὑπὸ Ἰωάννου. Τῷ δὲ ιη' ἔτει τοῦ αὐτοῦ Τιβερίου ὁ Κύριος ἡμῶν ἐπὶ τὸ πάθος παρῆν τῷ τετάρτῳ ἔτει τῆς σβ' ὀλυμπιάδος· ἀπὸ*

1) Ce texte est méconnaissable chez Cramer. Nous restituons ici la leçon du manuscrit.

2) Le manuscrit présente la leçon *ἔτος γ'* qui est erronée, comme le prouve toute la série des indications similaires.

δὲ Ἀδὰμ ἔτος παρῆν ͵εφλθ', ἡμέρα ς', ἐν ᾧ ἐτελέσθη τὸ νομικὸν πάσχα ἡμέρᾳ ζ'.[1])

La même chronologie est d'ailleurs appliquée à l'histoire impériale: ms. Paris. 854, p. 378, l. 26—31 *Τῷ γὰρ ιδ' ἔτει αὐτοῦ, Κλεοπάτραν ἀνελὼν καθεῖλε τὴν τῶν Πτολεμαίων ἀρχήν· καὶ γίνεται ὑπὸ Ῥωμαίων ἡ Αἴγυπτος κρατήσασα ἔτη σϙδ', ἀρξαμένη μὲν ἐκ τῆς τοῦ Πτολεμαίου τοῦ Λάγου, λήξασα δὲ τῷ ιδ' ἔτει Αὐγούστου, ⟨δ'⟩ ἔτει τῆς ρπζ' ὀλυμπιάδος.*

En effet le synchronisme fixé pour la 14[ième] année d'Auguste = 4[ième] année de l'ol. 187 (= an du monde 5479) correspond parfaitement à celui que nous trouvions plus haut pour la 42[ième] année d'Auguste = 4[ième] année de l'ol. 194 = an de monde 5507.

Si, d'après ce système, nous voulons établir la date de l'avènement d'Auguste, nous dirons qu'il doit se placer *la 2[ième] année de l'ol. 184*, en l'an du monde 5465.

Or c'est précisement ce que nous apprend le Parisinus 854, dans une note que Cramer a négligée: ms. Paris. 854, fol. 347 *Ὀκτάβιος Αὔγουστος ἐν ἔτει ͵εφκα', β' τῆς ρπδ' ὀλυμπιάδος.*

On le voit, le calcul de la 2[ième] année de l'ol. 184 correspond exactement au système que nous avons observé plus haut. Mais l'année mondiale 5521 ne correspond pas à la 2[ième] année de l'ol. 184; il s'en faut même de 56 ans. Heureusement cet écart, pour peu important qu'il soit, est caractéristique. 56 ans représentent précisement la durée du règne d'Auguste chez la plupart des chroniqueurs. Nous sommes donc en droit de conclure que la date en olympiades marque le début du règne tandis que l'année mondiale en marque la fin.

Nous nous trouvons donc en face d'un système parfaitement cohérent, fondé à la fois sur l'ère mondiale de 5507 et sur les olympiades.

Ce système ne nous est d'ailleurs pas inconnu. Nous le trouvons appliqué dans deux sources indépendantes

1° dans le Chronicon Paschale, dont les olympiades constituent la base chronologique et où les noms d'empereurs apparaissent régulièrement accompagnés d'une date sous forme d'année mondiale, marquant la fin de leur règne,

2° dans le cycle moins bien connu de l'Ecloge[2]). A. Wirth a publié

---

1) Les mots: *Τῷ ιε' ἔτει Τιβερίου — Τῷ δὲ ιη' ἔτει — τῷ τετάρτῳ ἔτει τῆς σβ'* sont restitués d'après quelques traits à peine perceptibles de l'écriture et d'après une évaluation exacte de l'espace disponible.

2) Nous adoptons ce nom pour la seule commodité de notre exposé et sans nous prononcer sur l'hypothèse de A. Wirth qui identifie la chronique du ms.

en effet sous ce nom[1]) un des représentants les plus défectueux d'un groupe de chroniques dont nous connaissons, pour notre part, d'autres témoins plus dignes de foi: le Chronicon Barberini, le ms. Paris. 1417, etc.

Or nous retrouvons, dans le cycle de l'«Ecloge», des données chronologiques qui correspondent d'une manière textuelle à celles que nous venons de recueillir dans les marges du ms. Parisinus 854. Par exemple les notes relatives à la naissance et à la mort de J.-C. apparaissent en termes analogues: Ecloge ed. Wirth p. 14, l. 14—16 *Τῷ μβ' ἔτει τῆς αὐτοῦ βασιλείας τίκτεται Χριστὸς ὁ Κύριος ἡμῶν· ἔτος τοῦτο κατὰ τὰς ἀκριβεστέρας ἀναγραφὰς ͵εφϛ', μηνὶ δεκεμβρίῳ κε', ἡμέρᾳ τρίτῃ κύκλῳ ἡλίου η̅ καὶ σελήνης ιε'*; et p. 14, l. 18—21 *Τῷ δὲ ιε' ἔτει Τιβερίου Καίσαρος βαπτίζεται ὑπὸ Ἰωάννου ἰνδικτιῶνι α' ἐν Ἰορδάνῃ ποταμῷ. Τῷ δὲ ιη' ἔτει τοῦ αὐτοῦ Τιβερίου ὁ Κύριος ἐπὶ τὸ πάθος παρῆν ἔτος τοῦ κόσμου ͵εφλθ', μηνὶ μαρτίῳ κγ', ἡμέρᾳ ϛ'.*

De même pour la chronologie impériale, le Paris. 1417, dont le texte est souvent préférable à celui de l'Ecloge, indique pour le début d'Auguste l'an du monde 5464: *ἕως τοῦδε τοῦ χρόνου ἠκριβώσαμεν ͵ευξδ'* (cf. Wirth p. 14, l. 8—9). Il attribue ensuite à Auguste un règne de 57 ans et obtient ainsi pour date terminale l'année 5521, celle précisément que nous trouvons dans les marges du Parisinus 854. Le calcul en olympiades était également le même dans les deux sources, puisque le règne de Tibère commence dans l'Ecloge (= Wirth p. 14, l. 13) *δεύτερον ἔτος τῆς ϙϙη' ὀλυμπιάδος*, ce qui correspond exactement à l'année mondiale 5521.

Il est donc manifeste que la source additionnelle du ms. Parisinus 854 et le cycle de l'Ecloge marchent de pair.

Toutefois il convient de remarquer que, malgré cette correspondance frappante dans les termes, malgré l'application d'un système chronologique semblable, les deux chroniques divergent sur un point important. En effet, si toutes deux placent la mort de J.-C. en 5539, l'une, le ms. Parisinus 854, place sa naissance en 5507, l'autre, l'Ecloge, la fixe au contraire en l'an 5506.

L'autre source, où dès l'abord nous avons signalé un système chronologique analogue à celui du Parisinus 854, le Chronicon Paschale, ne semble pas, à première vue, devoir nous aider à élucider cette difficulté. Nous y trouvons au contraire une nouvelle pierre d'achoppement. En effet, si le Chronicon Paschale (ed. Bonn. p. 372, l. 9 et ss.) et la source

---

Vindob. theol. 133 avec l'Ecloge publiée par Cramer, Anecdota Paris. II, pp. 165—230.

1) A. Wirth, Aus orientalischen Chroniken. Francfort 1894. pp. 3—46.

additionnelle du ms. Parisinus 854 s'accordent pour placer la naissance de J. C. en l'année 5507, ils se séparent sur la date de sa mort que l'un fixe en l'année 5540 (Chron. Paschale p. 414—415), l'autre en l'année 5539.

En somme les trois systèmes de la Chronique Pascale, du Parisinus 854 et de l'Ecloge, comparés deux à deux, concordent sur l'un des points de la chronologie et divergent sur l'autre, en telle sorte que, malgré une parenté évidente, nous nous trouvons en présence de trois chronologies différentes, que nous pouvons résumer comme suit:

	Naissance de J.-C.	Mort de J.-C.
Chr. Pasc.	5507	5540
Paris. 854	5507	5539
Ecloge	5506	5539.

Ces trois systèmes ne sont cependant irréductibles qu'en apparence. Notons en effet que le Chronicon Paschale a un système particulier en ce qui concerne le début de l'année, qui commence le 21 Mars. La chronologie est dès lors la suivante: L'Annonciation se place le 25 Mars 5507 (cf. Chron. Pasc. p. 372, l. 9 ss.), la naissance du Christ le 25 Décembre de la même année (cf. p. 380, l. 22 ss.). L'auteur de la Chronique Pascale établit ces dates avec un grand luxe de calculs astronomiques. Mais les choses s'embrouillent quand nous en arrivons au baptême de J.-C. Là nous nous trouvons en face de deux traditions différentes que l'auteur mélange bien qu'elles soient incompatibles.

Un premier calcul nous apprend que J.-C. fut baptisé le 6 du mois Audunaios de l'an 5536 (p. 392, l. 15—16) après trente ans révolus (p. 393, l. 2), le 13ième jour de sa 31ième année (p. 393, l. 3—4); or ce calcul est en contradiction avec la date fixée par le Chronicon Paschale pour la naissance de J.-C. Si le Christ est né le 25 Décembre 5507, il ne peut avoir 30 ans et 13 jours que le 6 Janvier de l'an 5537, l'année 5538 commençant le 21 Mars suivant.

D'autre part les calculs astronomiques de la page 395, l. 14 ss. indiquent clairement aussi la tradition, qui place le baptême de J.-C. en 5536. Cette seconde tradition n'était point conforme au point de départ établi, à propos de la naissance de J.-C., par l'auteur du Chronicon Paschale.

Celui-ci n'y a point pris garde et il a suivi cette tradition même, qui était en opposition avec son système antérieur. C'est d'après elle qu'il poursuit son calcul, fondé désormais sur les 3 Pâques mentionnées par St Luc (XIII 32). Dès lors, le Christ ayant été bapisé le 27 Janvier 5536, la première pâque suivante sera celle du 27 Mars 5537 (p. 395, l. 14 ss.), la seconde, celle du 15 Avril 5538 (p. 405, l. 8 ss.),

la troisième, celle du 4 Avril 5539 (p. 406, l. 13 ss.). J.-C. est crucifié au courant de la pâque suivante (p. 409) soit le 23 Mars 5540 (p. 415, l. 13 ss.) l'année ayant commencé le 21 du même mois.

Pour n'être pas logique avec son point de départ, le système du Chronicon Paschale se reconnaît aisément: J.-C. né le 25 Décembre 5507, meurt le 23 Mars 5540, dans sa 33ième année.

Le système de la source additionnelle du ms. Parisinus 854 est d'ailleurs exactement le même, si l'on tient compte que chez elle l'année (année byzantine) commençait le 1er Septembre. Selon le Parisinus 854, J.-C., né le 25 Décembre 5507, meurt, dans sa 33ième année, le 23 Mars 5539 (l'année 5540 commençant le 1er Septembre suivant). Ce système n'est autre chose que celui du Chronicon Paschale transposé ou adapté à l'année byzantine de Septembre à Août. Il comporte d'ailleurs la même contradiction, qui n'a même pas été masquée. Dans le ms. Parisinus 854, J.-C., mort à 32 ans, la 18ième année de Tibère, aurait eu 30 ans révolus (*τριακονταετής*) la 15ième année du même règne.

En face de ce système contradictoire, le cycle de l'Ecloge représente en apparence un calcul plus rigoureux. La 18ième année de Tibère étant l'an du monde 5539 et J.-C. ayant 30 ans révolus la 15e année du même règne, soit en 5536, J.-C. a dû naître en l'année 5506. C'est la date que présente l'Ecloge. Mais l'Ecloge représente-t-elle seulement une rectification par calcul régressif, comme celle que nous venons d'effectuer? ou remonte-t-elle plutôt à une tradition cohérente, semblable a celle qui jeta le désarroi dans la chronologie du Chronicon Paschale et qui, plaçant le baptême de J.-C., âgé de 30 ans et 13 jours, en Janvier 5536 (p. 392, l. 4—5) fixait nécessairement sa naissance en l'année 5506?

La réponse à cette question nous est fournie par Cédrénus. Celui-ci, parmi les nombreuses sources qu'il a combinées, a utilisé (Cedrenus ed. Bonn. vol. I, p. 304, l. 17—p. 308, l. 8) l'une des deux traditions contradictoires que nous retrouvions plus haut dans le Chronicon Paschale, celle précisement qui fixe en 5506 la naissance de J.-C., son baptême en 5536 et sa mort en 5539. Et comme Cédrénus reproduit sa source in extenso, il nous est facile de constater que c'est à cette source même que remonte l'Ecloge. Le fait est indéniable dès les premières lignes: Cedr. I, p. 304, l. 17—21 *Τούτου (= Ἀντωνίου) τῷ ιδ' ἔτει, Αὐγούστου δὲ Καίσαρος μβ' ἔτει τῆς μοναρχίας αὐτοῦ, τίκτεται Χριστὸς ὁ θεὸς ἡμῶν. Ἔτος τοῦτο κτίσεως κόσμου κατὰ τὰς ἀκριβεστέρας ἀναγραφὰς ,εφϛ', μηνὶ Δεκεμβρίῳ κε', ἡμέρᾳ δ' κύκλος ἡλίου ὀκτωκαιδέκατος, καὶ*

σελήνης κύκλος ιε' = Ecloge ed. Wirth p. 14, l. 12—14. D'autre part si le calcul astronomique qui sert à étayer cette chronologie (Cedr. p. 304, l. 21—p. 305, l. 6) n'est pas le même que celui du Chron. Pasch. (p. 380, l. 22—p. 381, l. 8), la conclusion est la même dans les deux textes dont la parenté est dès lors évidente. Il en va de même pour le baptême de J.-C., où l'une des deux traditions juxtaposées du Chronicon Paschale et l'Ecloge marchent encore de pair: Cedr. p. 305, l. 7—11 *Τῷ ιε' ἔτει Τιβερίου Καίσαρος βαπτίζεται ὑπὸ Ἰωάννου, ἰνδικτιῶνι πρώτῃ ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ποταμῷ, τῇ ιγ' ἡμέρᾳ τοῦ λα' ἔτους αὐτοῦ, ς' τοῦ Ἰανουαρίου μηνός, ἐν τῷ ,εφϛ' ἔτει τοίνυν τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως ἐγεννήθη Χριστὸς ὁ θεὸς ἡμῶν· ἐν δὲ τῷ παρόντι ,εφλϛ' ἔτει ἐβαπτίσθη καθὼς λέλεκται* = Chron. Pasch. p. 392, l. 15—p. 393, l. 6 = Ecloge p. 14, l. 16—17. Le calcul sur lequel repose cette date est cette fois textuellement identique (Cedr. p. 305, l. 16—p. 306, l. 8 = Chron. Pasc. p. 394, l. 11—p. 395, l. 6). Il en va de même pour le calcul de la pâque qui suit le baptême (Cedr. p. 306, l. 9—14 = Chron. Pasc. p. 395, l. 6—13; Cedr. p. 306, l. 14—p. 307, l. 5 = Chron. Pasc. p. 395, l. 14—p. 396, l. 9). Mais, en ce qui concerne la mort de J.-C., les deux textes se séparent; d'après Cédrénus elle se place en l'an 5539, d'après le Chronicon Paschale en l'an 5540. Il semble qu'en cet endroit le Chronicon Paschale ait omis la tradition de la source de l'Ecloge, qu'auparavant il juxtaposait avec son autre source. Le fait est d'autant plus étrange que, pour le calcul de la pâque qui suivit le baptême de J.-C., il concordait encore en tous points avec Cédrénus. D'autre part le calcul de l'Ecloge était lui même contradictoire puisqu'elle comptait quatre pâques après le baptème, et que, tout comme le Chronicon Paschale, elle faisait commencer l'année le 21 Mars. Quelle que soit l'origine de ce désaccord, notons que le texte de Cédrénus p. 307, l. 5—p. 308, l. 8 se retrouve dans l'Ecloge p. 14, l. 18—p. 15, l. 5.

En ce qui concerne l'origine de l'Ecloge, aucun doute n'est plus possible, elle remonte à l'une des deux traditions utilisées par le Chronicon Paschale.

Mais, ainsi que nous l'avons observé plus haut, ce n'est pas à cette même tradition que semble remonter la source additionnelle du ms. Parisinus 854. Celle-ci cadre plutôt avec celle des traditions juxtaposées par le Chronicon Paschale, qui repose sur l'ère de 5507. Et s'il en est ainsi, comment expliquer l'accord évident que nous constatons en divers endroits entre le Parisinus 854 et l'Ecloge. Deux hypothèses seulement peuvent rendre compte de cette double parenté: ou bien la source additionnelle du Parisinus 854 dérive du Chronicon Paschale lui même; ou bien elle remonte à une chronique qui, de même que le

Chronicon Paschale, aurait combiné deux traditions différentes mais pourtant voisines et que, du nom de ses représentants, nous pourrions appeler la tradition Chronicon Paschale-Ecloge. Le choix entre ces deux hypothèses ne peut être motivé que par un examen plus approfondi de la source additionnelle de ms. Parisinus 854.

C'est avec plus de sécurité d'ailleurs que nous en poursuivrons l'étude, l'ayant apparentée à deux textes auxquels nous pourrons désormais faire appel.

Les deux dates qui apparaissent dans le ms. Parisinus 854 à côté du nom d'Auguste et qui ont servi de point de départ à cette discussion ne font que préluder à une série d'indications semblables, dont plusieurs ont été omises, dont beaucoup ont été altérées par Cramer, mais qui se retrouvent d'une manière à peu près constante à côté des noms d'empereurs. Comme nous le remarquions plus haut, de ces deux dates, l'une, qui indique l'année de l'olympiade, marque le début du règne, l'autre, qui indique l'année mondiale, en marque la fin. Pour nous rendre compte si l'accord entre ces deux séries est constant, nous aurons intérêt à modifier l'ordre dans lequel le ms. Parisinus 854 les présente et à les disposer de façon à obtenir un synchronisme. Il suffira pour cela de placer la date initiale du règne (olympiades) en regard de la date terminale (année mondiale) du règne précédent. Cette convention une fois établie, on saura que, pour restituer le texte et l'ordre du manuscrit, il suffit de joindre l'année mondiale à la date en olympiades de la ligne précédente (voir p. 35):

Un coup d'oeil même superficiel jeté sur le tableau ci-contre permet de dégager immédiatement quelques conclusions.

1° Le système chronologique de la source additionnelle du ms. Parisinus 854 apparaît comme parfaitement cohérent et appliqué d'une manière constante. Quelques omissions, des confusions paléographiques entre α et δ, η et β, quelques erreurs dues à l'influence des chiffres environnants, des écarts d'une unité, sont les seules altérations, d'ailleurs purement accidentelles, que l'on y puisse relever.

2° Au contraire le même système est complètement altéré dans le Chronicon Paschale. L'année mondiale y est souvent en contradiction avec la date de l'olympiade et la chronologie n'est pas plus rigoureuse que le synchronisme.

3° La durée des règnes est différente dans la source additionnelle du Parisinus 854, dans le Chronicon Paschale et dans l'Épitomé. Ce dernier fait est significatif: il nous apprend d'abord que l'interpolateur du Parisinus 854 n'a pas eu le moindre souci de concilier la chrono-

	Marge Paris. 854		Chron. Paschale[1]		Durée des règnes		
	Années	Olympiades[2]	Années	Olympiades	Mg. Paris. 854	Chron. Pasc.	Épitomé
		β' τῆς ρπδ'		β' τῆς ρπδ'			
Auguste	͵εφκα'	β' τῆς ϙϛη'	͵εφκα'	β' τῆς ϙϛη'	56	56 a., 6 m.	56
Tibère	͵εφμδ'	κατὰ τὴν σδ'	͵εφμγ'	κατὰ τὴν σδ'	23	22	22 a., 7 m.
Caligula	͵εφμη'	κατὰ τὴν σε'	͵εφμη'	κατὰ τὴν σε'	4	4	3 a., 9 m.
5 Claude	͵εφξβ'	γ' τῆς ση'	͵εφξβ'		14	14	13 a., 5 m.
Néron	͵εφοε'	δ' τῆς σια'			13		13 a., 8 m.
Galba	͵εφοζ'	β' τῆς σιβ'		κατὰ τὴν σιβ'	2		Galba 9 m., 13 j. Othon 3 m., 8 j. Vitellius 1
Vespasien	͵εφπς'	γ' τῆς σιδ'	͵εφπς'	β' τῆς σιδ'	9	9 a., 11 m., 22 j.	10 a., 8 j.
Tite	͵εφπθ'	⟨β'⟩ τῆς σιε'	͵εφπη'	κατα τὴν σιε'	3	2	2 a., 3 m.
10 Domitien	͵εχδ'	κατὰ τὴν σιθ'	͵εχδ'	κατὰ τὴν σιθ'	15	16	15 a., 11 m.
Nerva	͵εχε'	β' τῆς σιθ'	͵εχε'	β' τῆς σιθ'	1	1	1 a., 4 m.
Trajan	͵εχκδ'	κατὰ τὴν σκδ'	͵εχκδ'	δ' τῆς σκγ'	19	19	19 a., 6 m.
Adrien	͵εχμε'	⟨β'⟩ τῆς σκθ'	͵εχμε'	κατα τὴν σκθ'	21	21	20 a., 11 m.
Antonin	͵εχξη'	κατὰ τὴν σλε'	͵εχξη'	δ' τῆς σλδ'	23	23	24
15 Marc Aurèle	͵εχπζ'	⟨δ'⟩ τῆς σλθ'	͵εχπζ'	γ' τῆς σλθ'	19	19	19
Commode	͵εψ'	κατὰ τὴν σμγ'	͵εχϙ'	γ' τῆς σμβ'	13	12	12 a., 5 m.
Pertinax	͵εψα'	β' τῆς σμγ'	͵εχϙθ'	γ' τῆς σμβ'	1	2 m.	87 j.
Didius Julianus .			͵εψ'	κατὰ τὴν σμγ'		7 m.	66 j.
Septime Sévère .	͵εψιη'	γ' τῆς σμζ'	͵εψιθ'	γ' τῆς σμζ'	17	19	17 a., 8 m.
20 Caracalla	͵εψκε'	β' τῆς σμθ'	͵εψκς'	β' τῆς σμθ'	7	7	6 a., 2 m.
Macrin	͵εψκς'		͵εψκζ'	γ' τῆς σμθ'	1	1	1 a., 2 m.
Élagabal		γ' τῆς σν'	͵εψλα'	γ' τῆς σν'		4	3 a., 9 m.
Alexandre Sévère	͵εψμβ'	γ' τῆς σν⟨γ⟩'	͵εψμδ'	δ' τῆς σνγ'	16	13	13 a., 8 m.
Maximin	͵εψμε'	β' τῆς σνδ'	͵εψμζ'	γ' τῆς σνδ'	3	3	6
25 Gordien	͵εψνα'	δ' τῆς σνε'	͵εψνγ'	κατὰ τὴν σνς'	6	6	6
Philippe	͵εψνζ'	β' τῆς σνζ'	͵εψνθ'	γ' τῆς σνζ'	6	6	5
Dèce	͵εψξα'	β' τῆς σνη'	͵εψξ'	κατὰ τὴν σνη'	4	1	2
Gallus			͵εψξγ'	γ' τῆς σνη'		3	2 a., 8 m., Emilien 4 m.
Valérien	͵εψο⟨ς⟩'	κατὰ τὴν σξβ'	͵εψοζ'	κατὰ τὴν σξβ'	15	14	15
30 Claude le j.	͵εψοζ'	β' τῆς σξβ'	͵εψοθ'	γ' τῆς σξβ'	1	2	1
Aurélien	͵εψπγ'	δ' τῆς σξγ'	͵εψπε'	κατὰ τὴν σξδ'	6	6	6
Tacite				κατὰ τὴν σξδ'	1	97 j.	
Florian	͵εψπδ'	κατὰ τὴν σξδ'					2
Probus	͵εψϙ'	γ' τῆς σξε'	͵εψϙα'	γ' τῆς σξε'	6	6	2 a., 4 m.
35 Carus etc.	͵εψϙβ'	κατὰ τὴν σξς'	͵εψϙδ'	β' τῆς σξς'	2	3	2
Dioclétien	͵εωιβ'	κατὰ τὴν σοα'	͵εωιδ'		20	20	20
Constance	͵εωις'	κατὰ τὴν σοβ'		β' τῆς σοα'	4		2
Constantin	͵εωμα'	β' τῆς σοη'	͵εωμς'		25	31 a., 10 m.	33

1) Pour faciliter la comparaison avec le Paris. 854, j'ai restitué sous sa forme grecque la chronologie en olympiades du Chronicon Paschale. Il va de soi que ces rubriques n'apparaissent pas dans ce texte, où la subdivision des olympiades en indictions permet de reconnaître immédiatement quelle est l'année de l'olympiade.

2) cod. Paris. 854 l. 2 ϙπη'. — l. 3 ͵εφμα'. — l. 5 ͵εφξη'. — l. 10 ͵εχα'. — l. 16 ͵εψδ' κατὰ τὴν σμα'. — l. 22 β' τῆς σν'. — l. 24 τῆς σνγ' (γ destiné à la ligne précédente a été fourvoyé par correction). — l. 26 ͵εψνς', β' τῆς σξ'. — l. 27 ͵εψξα': cod. ͵εψνη', la faute s'explique par le voisinage de τῆς σνη'; cette erreur ferait croire que les indications se sont trouvées, à un moment donné, disposées comme dans notre tableau. — l. 30 ͵εψοα'. — l. 33 ͵εψν'. — l. 36 κατὰ τὴν σοβ'.

logie de la source additionnelle avec celle de l'Épitomé; en outre, il nous permet de préciser une question que nous avions précédemment laissée en suspens, c'est-à-dire la nature exacte des rapports qui unissent le Parisinus 854 et le Chronicon Paschale. Nous obtenons, en effet, la certitude que, malgré sa parenté évidente avec le Chronicon Paschale, la source additionnelle du Parisinus 854 n'en dérive point cependant. Elle représente une tradition parallèle, souvent plus pure, en tous cas irréductible.

Mais après ces conclusions positives qui résultent d'un premier examen, il convient de remarquer que le tableau ci dessus se termine sur une difficulté d'autant plus troublante qu'elle se complique d'une série de problèmes de même ordre.

En effet, malgré l'accord entre l'année mondiale et l'année de l'olympiade, la date terminale du règne de Constantin le Grand semble suspecte Ce règne, d'après la plupart des chroniqueurs byzantins, a duré 32 ans (7 ans en Gaule, 5 ans à Rome, 20 ans à Byzance), or dans notre tableau il se trouve réduit, par la source additionnelle du ms. Parisinus 854, à une durée de 25 ans.

D'autre part, à partir de Constantin inclus, l'ère mondiale ne correspond plus à celle que nous avions observée jusqu'ici. Il est aisé de s'en rendre compte par le relevé suivant où, en regard des indications de la source additionnelle du Parisinus 854, nous mentionnons l'année réelle telle qu'elle est établie par l'ensemble des témoignages historiques.[1])

	début du règne	fin du règne	année réelle de la fin du règne ap. J.-C.
Constantin	κατὰ τὴν σοβ'	,εωμα'	337
Constance	β' τῆς σοη'	,εωξε'	361
Julien	β' τῆς σπδ'	,εωξζ'	363
Valens	fin ⟨γ⟩' τῆς σπη'	,εωπβ'	378
Théodose le Gr.	δ' τῆς σϙβ'	,εωϙθ'	395
Théodose II	début κατὰ τὴν σϙϛ' [2])	,εϡνδ'	450
Marcien		,εϡξα'	457
Léon I	ἰνδικτιῶνος ζ'	,εϡοη'	474.

1) Les chiffres des premières colonnes reproduisent les notes marginales du ms. dont les éléments ont été intervertis. La troisième colonne présente la date finale des règnes, telle qu'elle apparaît dans les Chronica minora de Th. Mommsen, Monumenta Germaniae, Auctores antiquissimi, t. XIII, p. 474 et ss.

2) Les jeux olympiques ayant été supprimés sous Théodose le Grand, la date d'après l'année de l'olympiade répond sous Théodose II à un système fictif.

Les deux difficultés que nous avons signalées apparaissent ici clairement. Le règne de Constantin est limité à 25 ans et il inaugure un nouveau système chronologique: *l'ère mondiale de 5504.*

Pour trouver l'explication de cette double difficulté il nous suffira de nous reporter vers la source présumée, vers la tradition Chronicon Paschale-Ecloge. Nous y trouvons en effet le passage suivant qui contient la clé du problème:

Ecloge ed. Wirth p. 17, l. 17—30: *Κωνσταντῖνος ὁ μέγας ἀνελθὼν ἐκ Γαλλίας μετὰ θάνατον τοῦ πατρὸς Κωνσταντίου — ἐκεῖσε γὰρ ἦν τελευτήσας — φθάνει Ῥώμην κατὰ τὸ ἕβδομον τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἔτος, διὰ τὰς Μαξεντίου κακοποιΐας . . . Καὶ δέχονται Ῥωμαῖοι νίκην σωτηρίαν ἀναγορεύοντες· ἰνδ. ιε ἔτους κατὰ Ἀντιοχεῖς χρηματίζοντος τξ — ἀπὸ γὰρ αὐτοκράτορος τοῦ Καίσαρος Γαΐου οἱ Ἀντιοχεῖς τοὺς χρόνους αὐτῶν ἀριθμοῦσιν· — ἀπὸ Ἀλεξάνδρου Μακεδόνος ἔτη χλε' διαγινομένης ὀλυμπιάδος σοβ'· ἔτος δὲ τοῦτο καθ' ἡμᾶς ͵εωκ'. Διαπρέπει δὲ ἐν Ῥώμῃ ἔτη ε'· ὁμοῦ ͵εωκε'.*

La durée de 25 années attribuée par la marge du Paris. 854 au règne de Constantin s'explique à première vue. L'auteur ne compte le règne qu'à partir de l'arrivée de Constantin à Rome; des 32 années traditionnelles, il faut donc en défalquer 7: = reste 25 années.

Quant à la date initiale de ce règne, l'Ecloge présente le conflit de deux traditions.

L'année mondiale, l'ère d'Alexandre[1]), l'ère d'Antioche[2]), indiquent l'année 5820.

Mais l'année de l'olympiade, calculée d'après le système dont nous avons trouvé plus haut l'application constante, indique une autre date, celle de 5816, c'est-à-dire celle-là même que présente la marge du Parisinus 854.

Au point de vue de leur authenticité, le choix entre ces deux traditions ne peut nous arrêter un instant. Tandis que la chronologie fondée sur les olympiades (et, à partir d'un certain moment, sur les indictions) constitue le système propre de la tradition Chronicon Paschale-Ecloge, l'ère d'Alexandre et l'ère d'Antioche lui sont au contraire absolument étrangères. Aucune hésitation n'est possible: c'est la date de 5816 qui représente le texte primitif de l'Ecloge et c'est celle que nous retrouvons dans la marge du Parisinus 854.

D'autre part cette date, augmentée des 25 ans de règne assignés

---

Le fait n'a d'ailleurs rien d'insolite, puisque le Chronicon Paschale applique jusqu'au règne d'Héraclius le système des olympiades.

1) Le cycle de l'Ecloge fixe la mort d'Alexandre en l'année 5185.

2) Ce système place l'avènement de Jules César en l'an 5460.

par l'Ecloge à Constantin, produit la date de 5841, ce qui confirme également l'indication marginale du Parisinus 854.

C'est donc *l'état primitif de l'Ecloge* que reproduit l'interpolateur du Parisinus 854.

Il n'est guère malaisé d'ailleurs de concevoir pourquoi cet état primitif a été modifié dans l'Ecloge. La date de 5816 soulevait de grosses difficultés. L'Ecloge, dans son état primitif conservé par l'interpolateur du Parisinus 854, plaçait la mort de Dioclétien en 5812, celle de Constance en 5816; et cette même année Constantin aurait remporté au pont Mulvius sa victoire sur Maxence, *après 7 années de règne en Gaule.* Il n'y a pas place pour ces 7 années dans la chronologie de l'Ecloge. Un lecteur attentif aura sans doute été frappé de cette contradiction apparente et c'est lui qui aura, pour y obvier, juxtaposé à côté de la tradition de l'Ecloge une tradition différente, qui lui semblait plus raisonnable. Les deux systèmes ont été dans la suite amalgamés tant bien que mal.

La contradiction que nous relevons dans l'Ecloge est également l'origine de la seconde difficulté que nous avions signalée au début de ce raisonnement: la substitution de l'ère de 5504 à l'ère de 5507. Du moment où les 7 années de Constantin en Gaule se trouvaient réduites dans l'Ecloge à 4 années, l'ère de 5507 devenait l'ère de 5504.

C'est de là que provient le changement subit que nous avions observé dans le système chronologique de la source additionnelle du Parisinus 854. Ce changement, qui dès l'abord semblait constituer une difficulté n'est donc qu'une preuve de plus d'un rapport intime qui unit cette source à la tradition de l'Ecloge.

Pour les règnes des successeurs de Constantin, contentons-nous de remarquer d'abord l'hésitation qui se manifeste dans le système de l'interpolateur, lequel emploie l'année de l'olympiade tantôt pour désigner le début, tantôt pour indiquer la fin du règne; ensuite l'emploi de l'indiction, à partir de Léon I[1]), pour marquer le début du règne.

Toutes les données chronologiques que nous trouvons dans les marges du ms. Parisinus 854 se laissent donc ramener à la tradition Chronicon Paschale-Ecloge. Mais rappelons-nous que ces indications de dates ne sont point les seuls éléments qui furent ajoutés au texte de l'Épitomé, dans le Parisinus 854. D'autres notes marginales, d'un caractère très différent, y figurent, qui seules jusqu'ici ont retenu l'attention des historiens.

1) Cette indiction suppose un système qui faisait remonter l'origine des indictions au début du règne d'Auguste, an du monde 5464.

C'est à propos de ces notes d'un caractère spécialement historique que K. Praechter a esquissé une théorie très ingénieuse, que nous avons signalée plus haut. D'après lui, certaines de ces notes, qui se retrouvent dans le ms. Vatic. 163, proviendraient d'une Épitomé complète, les autres, qui n'apparaissent pas dans le Vatic. 163, remonteraient à une source additionnelle.[1])

Ce système élégant semble confirmé par le Vaticanus 163, mais il se peut que ce soit uniquement ce manuscrit qui l'ait suggéré.

Une comparaison avec la tradition Chronicon Paschale-Ecloge, dont nous avons déjà à maintes reprises constaté l'étroite parenté avec la source complémentaire du Parisinus 854, pourrait peut-être, à cet égard aussi, nous fournir quelque critère. Il n'est point invraisemblable a priori que la source qui a fourni les indications chronologiques que nous discutions tout à l'heure ait pu fournir également quelques bribes historiques.

Malheureusement, aussi bien le Chronicon Paschale que l'Ecloge ne nous conservent pour ainsi dire que l'armature de la chronique à laquelle l'interpolateur de la Chronique du Parisinus 854 a fait ses emprunts. Le Chronicon Paschale n'est, à proprement parler, qu'une liste de fastes, subdivisée en olympiades et en règnes; l'Ecloge, plus maigre encore, n'est guère plus éloquente qu'un «laterculus regum». Les notices historiques qui, dans les deux chroniques, interrompent ça et là l'énumération chronologique, sont rares et peu étendues. Si nous pouvions aisément comparer le système chronologique du Parisinus 854 avec celui du Chronicon Paschale ou de l'Ecloge, nous ne pourrions sans présomption prétendre y retrouver de même des notes d'un caractère historique.

Malgré ces conditions peu favorables, nous pouvons tout de même noter une concordance du Parisinus 854 avec ses sources présumées. La note ms. Paris. 854, p. 288: *τῷ δὲ δ' ἔτει Φιλίππου χιλιοστὸν ἔτος πληρωθὲν ἀπὸ Ῥωμύλου καὶ κτίσεως Ῥώμης ἑώρτασαν Ῥωμαῖοι μεγίστην θεαμάτων παρασκευήν* se retrouve Ecloge ed. Wirth p. 16, l. 22—24.

De cette unique concordance entre la source additionnelle et l'Ecloge nous nous garderons de tirer aucune conclusion. Non seulement ce fait isolé fournirait à notre raisonnement une base trop fragile, mais il ne pourrait surtout nous servir de critère pour la théorie de K. Praechter, étant donné que la note en question fait défaut dans le Vaticanus 163.

Ce qui nous manque jusqu'ici pour que nous puissions pousser plus avant notre comparaison entre les notes du Parisinus 854 et leur

1) Cf. K. Praechter, B. Z. V, 1896, p. 536.

source présumée, c'est un témoin du groupe Chronicon Paschale-Ecloge, qui présente autre chose que l'unique armature chronologique conservée par les deux chroniques. Or, ce témoin, nous le trouvons, sous une forme bien menue, il est vrai, mais tout de même parfaitement tangible, dans la tradition *Lo* de Georges le Moine.

C. de Boor a effectué, avec sa maîtrise habituelle, un dépouillement des éléments composants de cette tradition; de la sorte il a pu reconnaître que l'interpolateur *Lo* avait amalgamé, avec une Épitomé A, une source différente, dont il a soigneusement isolé les apports en les faisant suivre régulièrement d'un point d'interrogation. Or la plupart des données ainsi isolées se retrouvent soit dans la tradition Chronicon Paschale-Ecloge, soit dans les marges du Parisinus 854. Par exemple: Georg. Mon. ed. Muralt p. 342, l. 4 l'interpolateur *Lo* place l'existence de Galien sous le règne d'Antonin, se mettant ainsi en contradiction formelle avec le texte authentique de Georges le Moine, qui le dit contemporain de Caracalla (ed. de Boor p. 460, l. 5). Or la note de l'interpolateur *Lo* apparaît également sous Antonin dans le ms. Parisinus 1417, un des représentants de l'Ecloge. — De même G. M. ed. Muralt p. 344, l. 14 le rédacteur *Lo* présente le nom complet de *Περτίναξ* ⟨*'Ελώϊος*⟩, s'opposant ainsi à toutes les autres traditions de Georges le Moine; on se rend compte de l'origine de cette leçon si on la compare à la leçon de l'Ecloge (ed. Wirth p. 26, l. 7): *Αἴλιος Περτίναξ*, qui n'est probablement qu'une altération différente de la leçon de la source commune: *'Ελουΐος* = Helvius. — Les deux notices littéraires G. M. ed. Muralt p. 341, l. 1—2: *'Επὶ τούτου Πλούταρχος ὁ Χερονεὺς καὶ Φλέγων ὁ χρονογράφος ἐγνωρίζοντο* et p. 342, l. 20—21 *'Επὶ τούτου 'Οπιανὸς ὁ τὴν ἀλιευτικὴν συγγεγραφὼς καὶ Σέξτος ἤκμαζον*, dont l'origine a échappé à de Boor, correspondent textuellement aux notes n° 18 = p. 283 et n° 21 = p. 285 de la chronique du ms. Parisinus 854. C'est aussi dans la note n° 19 = p. 284 de la même chronique que nous retrouvons le texte de G. M. ed. Muralt p. 342, l. 6—7: *ἐπὶ αὐτοῦ Οὐαλεντῖνος καὶ Κέδρων καὶ Μαρκίων ἐπὶ τῆς 'Ρώμης ἐγνωρίζοντο*, par lequel l'interpolateur *Lo* se met en contradiction avec Georges le Moine lui-même (cf. ed. de Boor p. 451, l. 6), qui place les mêmes personnages sous le règne précédent.

Il est sans doute inadmissible qu'à côté d'une Épitomé A, l'interpolateur *Lo* ait utilisé, indépendamment, une Épitomé B et un texte de l'Ecloge. Force nous est donc d'admettre que les notes qui se retrouvent dans l'Ecloge et celles qui se retrouvent dans les marges du Parisinus 854 apparaissaient conjointement dans une source quelconque, appartenant sans doute à la tradition Chronicon Paschale-Ecloge.

Du coup la théorie de K. Praechter se trouve gravement atteinte. En effet si le rédacteur *Lo* a trouvé réunies dans un manuscrit de la tradition Chronicon Paschale-Ecloge les notes n° 18 = p. 283, n° 19 = p. 284 et n° 21 = p. 285 de la chronique du ms. Parisinus 854, il n'est guère vraisemblable qu'il faille, selon la classification de Praechter, faire remonter la première et une partie de la seconde, qui concerne Oppien, à l'Épitomé, tandis que la troisième et l'autre partie de la seconde, qui concerne Sextus, proviendraient d'une source additionnelle. Il est hautement probable au contraire que les notes n° 18, 19 et 21 du ms. Parisinus 854 proviennent toutes les trois d'une même source additionnelle, celle-là précisément où le rédacteur *Lo* de Georges le Moine les avait trouvées réunies.

Dès lors la classification que K. Praechter avait établie, en s'inspirant du ms. Vaticanus 163, semble illusoire.

Il y a d'ailleurs un autre motif pour lequel ce départ semble bien précaire: c'est que la tradition du Vaticanus 163 et du Parisinus suppl. gr. 665 avait elle même subi, à un degré non moins appréciable que pour le ms. Parisinus 854, l'intrusion de la tradition Chronicon Paschale-Ecloge. C'est en effet dans le Chronicon Paschale, c'est dans la tradition *Lo* de Georges le Moine, que nous retrouverons toutes les particularités par lesquelles se distingue la tradition du ms. Vaticanus 163 et du ms. Parisinus suppl. gr. 665.

Avant d'aborder le détail de ces particularités, notons que l'influence du cycle Chronicon Paschale-Ecloge sur cette tradition s'affirme dès l'abord d'une manière évidente. Nous trouvons en effet dans le ms. Parisinus suppl. gr. 665, fol. 10 v°, sous le règne d'Auguste, la note suivante: *ἐν τῇ αὐτοῦ βασιλείᾳ ἐγεννήθη ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ⟨ἔτει⟩ ἀπὸ κτίσεως κόσμου ͵εφϛ′*. Cette note équivaut à une signature.

Dans le détail des textes nous constatons la même influence. Les passages les plus originaux, par lesquels la tradition du Vaticanus 163 et du Parisinus suppl. gr. 665 se différencient nettement des autres représentants de l'Épitomé, peuvent presque tous se ramener à la tradition Chronicon Paschale-Ecloge. Par exemple, la longue notice sur la construction du Zeuxippe, sous Septime Sévère (cf. B. Z. V, p. 524), où le Vaticanus 163 se distingue par l'abondance peu commune des détails, correspond à un développement analogue dans le Chronicon Paschale p. 494. — De même le synchronisme qui sert à fixer la date de la prise de Jérusalem sous Titus (cf. B. Z. V, p. 514) se retrouve avec les mêmes éléments de comparaison, sinon avec les mêmes chiffres, dans le Chronicon Paschale p. 463, l. 7 ss. — La note relative à Paul de

Samosate *'Επὶ δὲ Σευήρου* . . . etc., si elle se retrouve dans Cédrénus et dans le Parisinus 1712, apparaît également dans la rédaction *Lo* de Georges le Moine ed. Muralt p. 351, l. 19—20.

On voit par là que, si la tradition du Vaticanus 163 et du Parisinus suppl. gr. 665 ne présente pas certains éléments de la source additionnelle que nous trouvons dans le Parisinus 854, elle conserve par contre un certain nombre d'autres éléments dont l'origine identique est non moins certaine.

Or ce fait a une importance primordiale au point de vue de la classification des différentes formes de l'Épitomé B, car il nous apprend la place qu'il convient d'assigner, dans cette tradition, au rameau Vaticanus 163-Parisinus suppl. gr. 665.

Si nous voulons ramener à l'unité les faits que nous avons successivement reconnus, nous ne pouvons guère concevoir qu'une hypothèse qui suffise à les expliquer tous. Elle peut se formuler comme suit:

Un exemplaire d une Épitomé complète avait été pourvu, pour la partie du texte correspondant à l'histoire impériale jusqu'à Dioclétien, de notes marginales empruntées à une chronique du groupe Chronicon Paschale-Ecloge. Cet exemplaire a été reproduit dans des copies différentes, qui n'ont pas conservé avec une égale fidélité le texte de l'Épitomé et qui n'ont point fait, parmi les notes marginales, dérivées de la source additionnelle, un choix identique.

Parmi ces copies, celle d'où dérivent le Vaticanus 163 et le Parisinus suppl. gr. 665 se distingue par le choix qu'elle a fait parmi les données de la source additionnelle, qu'elle a d'ailleurs incorporées au texte de l'Épitomé.

La chronique du ms. Parisinus 854 représente pour l'histoire impériale une Épitomé A, mais elle a été complétée au moyen d'un représentant de l'Épitomé B, semblable à l'exemplaire dont nous venons de décrire la composition. Il ne semble pas que l'interpolateur du Parisinus 854 ait complété le texte au moyen de la rédaction plus complète qu'il trouvait dans l'Épitomé B, il n'a emprunté à celle-ci que des éléments dérivés de la source additionnelle, avec une préférence marquée pour les indications chronologiques que, seul, il a recueillies.

L'interpolateur V de Georges le Moine remonte à une copie qui avait reproduit très fidèlement le texte complet de l'Épitomé tel qu'elle l'avait trouvé dans l'archétype, qui d'autre part avait conservé une majeure partie des additions marginales dérivées de la source additionnelle, mais qui avait combiné ces deux éléments hétérogènes, en les

pliant à l'ordre chronologique des faits. On a coutume de désigner cette tradition remaniée sous le nom d'Épitomé B du second degré.

Ainsi s'expliquent, en fonction d'une source commune, toutes les particularités des formes diverses de l'Épitomé B et, pour en revenir au Vaticanus 163, ainsi s'explique l'accord fréquent de cette tradition avec le *texte* de V et sa concordance habituelle avec *l'ordre* du ms. Parisinus 854.

Nos conclusions peuvent se résumer par le schêma suivant:

Épitomé complète.

|

Épitomé B = épitomé complète + notes marginales empruntées à une chronique de la tradition Chronicon Paschale-Ecloge

|

Paris. 854.	Vaticanus 163-Parisinus suppl. gr. 665.	Interpol. V de George le Moine.
Les notes marginales de l'Épitomé B, spécialement les indications chronologiques, passent dans les marges d'une Épitomé A.	Reproduction imparfaite du texte de l'Épitomé; choix particulier parmi les notes marginales.	a) Reproduction fidèle de l'Épitomé complète; b) choix de notes marginales à l'exclusion de la chronologie; c) réduction des deux éléments à l'ordre chronologique. | π Combine cette tradition avec d'autres sources.

Ce schêma ne correspond aux faits que pour la période qui s'étend de Jules César à Dioclétien. Pour la période suivante, le texte du ms. Parisinus 854 représente une Épitomé B, et la source additionnelle de l'Épitomé change.

§ 5. L'ère de 5515—5516.

L'analyse de cette *seconde* source additionnelle a été faite avec une méthode rigoureuse par E. Patzig, qui, ne connaissant qu'imparfaitement le ms. Parisinus 854, s'est mépris seulement sur les limites de cette source. Nous avons vu plus haut qu'au lieu de s'interrompre avec le règne de Michel I[e], «*la source additionnelle apparaît dans le Parisinus 854 jusqu'au début du règne de Basile le Macédonien.*» Cette constatation

n'infirme point d'ailleurs les conclusions de Patzig par rapport à la date de composition de cette chronique, qui est antérieure à l'année 887.[1])

Mais il est une série d'indications chronologiques que Patzig a négligées, sans doute parce que l'origine en est douteuse et qu'elles semblent, à première vue, incompatibles tant avec le système de l'Épitomé qu'avec celui de la source additionnelle. A cause même de leur aspect particulier, nous sommes obligés d'en tenir compte.

Elles apparaissent depuis Justinien II jusqu'à Théophile[2]) à côté des noms d'empereurs; nous les reproduisons en renversant l'ordre des termes.

	Indictions.	Années mondiales.	Années ap. J.-C.[3])
Justinien II	ιε'	,ϛσι'	675 + 5515 = 6210
Leontius	ι'	,ϛσιγ'	698 + 5515 = 6213
Apsimar	...	,ϛσκ'	705 + 5515 = 6220
Justinien II	ε'	,ϛσκϛ'	711
Philippicus		,ϛσκη'	713
Artémius		,ϛσλ'	716
Théodose		,ϛσλβ'	716
Léon l'Isaurien	α'	,ϛσνϛ'	741
Constantin V	ι'	,ϛσϙ'	775
Léon IV		,ϛσϙε'	780
Constantin VI et Irène		,ϛτε'	790
Nicéphore		,ϛτκε'	811
Staurakios		,ϛτκζ'	811
Michel I		,ϛτκθ'	813
Léon V l'Arménien		,⟨ϛτ⟩λϛ'	820
Michel II		,ϛτ⟨μδ⟩'	829
Théophile		,ϛτνϛ'	842.

De ce relevé se dégagent quelques faits

1° L'ère mondiale est celle de 5515; elle indique la fin des règnes.

2° L'indiction indique le début des règnes. Cette indiction doit être calculée à partir de la deuxième année d'Auguste = 5465; elle s'obtient donc en divisant par 15 l'année de notre ère augmentée de 5 unités.

La question se pose immédiatement de savoir si l'ère de 5515 est la conséquence d'une altération accidentelle, ou bien une conception systématique. En effet, dans des séries synchroniques (ex: année mondiale et année de l'ère chrétienne), si l'un des termes de l'une des séries

1) Cf. E. Patzig, B. Z. III, 1894, pp. 495—496.

2) Ces limites coincident avec celles de la partie du texte copiée par m[1].

3) D'après Th. Mommsen, Monumenta Germaniae, Auctores Antiquissimi.

est altéré, il en résulte pour les termes suivants un écart numérique différent avec les termes de la série parallèle.

On comprend aussi que la question de l'origine, traditionnelle ou non, du système est connexe avec la précédente: Résoudre l'une c'est résoudre l'autre.

Éliminons d'abord deux hypothèses. L'ère de 5515 ne dérive pas de la source additionnelle définie par E. Patzig, laquelle repose sur l'ère de 5508 (cf. Cramer II, p. 338, l. 5 ss. et p. 297, note 3); elle n'est pas réductible non plus au système primitif de l'Épitomé, qui repose sur l'ère de 5500.

Cependant nous pouvons affirmer qu'elle est traditionnelle dans l'Épitomé B, puisque c'est un autre représentant de cette tradition, la chronique du ms. Parisinus 1712, qui nous fournit le moyen de résoudre les questions que nous venons de poser. Cette chronique, ou son archétype *π*, présente, pour une époque bien antérieure à celle de Justinien II, des traces du même système chronologique. En effet, fol. 91 nous y lisons: *κόσμου ἔτος ͵εωξϛ', τῆς θείας σαρκώσεως ἔτος τν' Κωνσταντίου δὲ ἔτει κβ' . . . κτλ.* Ici le doute n'est plus permis, la réduction de l'année mondiale faite par l'auteur même de la chronique indique qu'il se fonde sur l'ère de 5516. Ce fait n'est d'ailleurs pas isolé: fol. 88 v° nous trouvons une indication semblable pour le début du règne de Constance: *Τῷ πρώτῳ τούτου ἔτει, κόσμου δὲ ἦν ἔτος ͵εωμε', τῆς θείας σαρκώσεως ἔτος τκθ' . . . κτλ.* Cette note, de même que la précédente, correspond à une ère systématique de 5516.

Cette dernière note nous oblige d'ailleurs à ouvrir une parenthèse. D'où vient en effet que, dans le ms. Parisinus 1712, le début de Constance, c'est-à-dire la fin de Constantin, soit fixé en l'an ͵εωμε', alors que les marges du Parisinus 854 indiquent pour le même fait la date de ͵εωμα'. La réponse est aisée; la date ͵εωμε' remonte au même passage de l'Ecloge (ed. Wirth p. 17, l. 17—30) que nous avons discuté à propos de la chronologie du Parisinus 854 et qui présentait le conflit de deux traditions. L'une de ces traditions, qui dérive de l'Ecloge dans sa forme originale et qui fut conservée par l'interpolateur du Parisinus 854, place le début du règne de Constantin, auquel elle assigne une durée de 25 ans, en l'année ͵εωιϛ' = 5816; l'autre tradition, qui dérive d'une source inconnue, certainement étrangère à la tradition primitive de l'Ecloge, plaçait le début du même règne, auquel elle assignait la même durée, en l'année ͵εωκ' = 5820, en sorte que l'année terminale du règne était précisément la date de 5845 que nous retrouvons dans le Parisinus 1712. Toutefois il est erroné de croire pour ce motif que la source du Parisinus 1712 avait choisi entre les deux traditions juxtaposées dans

l'Ecloge; si le ms. Paris. 1712 présente la seconde à la fin du règne de Constantin, il présente la première au début, ainsi qu'en fait foi la note du fol. 83: *Τῷ οὖν ͵εωιϛ' ἔτει τοῦ κόσμου … τῷ οὖν πρώτῳ αὐτοῦ ἔτει, τῆς δὲ θείας σαρκώσεως σϘζ'* … L'influence de l'Ecloge pénétrant jusque dans un derivé médiat de l'Épitomé constitue un fait bien caractéristique et une singulière confirmation de la théorie que nous avons esquissée plus haut sur la composition de cette chronique. Ne dissimulons pas toutefois que la note du fol. 83 contient une difficulté du moins apparente; c'est le chiffre σϘζ' pour l'année de notre ère, qui ne correspond plus à l'ère de 5515—5516. Mais ce chiffre est une restitution malheureuse par calcul régressif; la note du fol. 88 v° donnait, pour la fin du règne de Constantin, la date de l'ère chrétienne 329; la durée traditionnelle du règne de Constantin était de 32 ans; 329 diminué de 32 donne 297, qui est précisément la date assignée au début du règne de Constantin.

Après cette parenthèse, constatons que, dans deux rameaux différents de l'Épitomé B, nous retrouvons des traces d'une ère de 5515 ou 5516, appliquée dans chacun de ces rameaux à une période différente de l'histoire. Si nous tenons compte du fait que la chronologie du Parisinus 854, pour le début de l'histoire byzantine, est parfaitement élucidée en même temps que ses sources sont connues, si nous observons d'autre part que c'est seulement à partir de Justinien II que, dans cette tradition, nous rencontrons une application systématique de l'ère de 5515—16, si enfin, comparant la durée des règnes, nous constatons une concordance parfaite entre cette chronologie et le récit de l'Épitomé, nous pourrons certes, sans invraisemblance, formuler l'hypothèse suivante: Un rédacteur de l'Épitomé, peut-être celui qui, précisément à partir de Justinien II, a continué la chronique de Trajan le patricien, a fixé pour base de sa chronologie l'ère de 5515 ou de 5516. Dans le remaniement chronologique que la source de π a fait subir à l'Épitomé, ce système a été étendu à toute la période impériale.

§ 6. Les formes diverses de l'Épitomé et leurs limites.

A propos d'une question en apparence secondaire, nous venons de toucher au problème si délicat des étapes diverses ou, si l'on veut, des prolongements successifs de l'Épitomé. Peut-être les matériaux relativement nombreux et les nouveaux éléments de comparaison que nous avons réunis, au cours de notre recherche, pourraient-ils élucider quelque peu cette question. Essayons du moins de les systématiser à ce point de vue.

A. *La première rédaction de l'Épitomé* s'étendait, comme Patzig

l'a parfaitement démontré, jusqu'au règne de Justinien II.[1]) Faut-il reconnaître Trajan le patricien comme la source de cette première étape de l'Épitomé? Nous n'avons pour l'admettre que l'unique raison de contemporanéité. Remarquons même que le passage où Théophane[2]), et d'après lui le ms. Parisinus 1712, le citent, n'apparaît précisément pas dans tous les autres représentants de l'Épitomé. Il est vrai toutefois qu'à l'époque de Justinien II les chroniqueurs sont rares.

B. *La continuation de l'Épitomé* s'étendait sans doute *de Justinien II à Théophile.*

Ce fait, non encore reconnu, résulte des deux indices concordants que voici

1° Comme nous l'avons remarqué plus haut, les divergences entre l'Épitomé A et la chronique du Parisinus 854, qui seule nous conserve jusqu'à cette époque la tradition pure de l'Épitomé B, *n'apparaissent que jusqu'au règne de Théophile inclus.* Après cela les deux traditions s'accordent pour fournir un texte de tous points semblable à celui du Logothète, continuateur de Georges le Moine. Ce seul fait est certes bien significatif; car il est hautement probable que la limite des divergences entre les rédactions A et B correspond à la limite même de l'ouvrage dont elles constituent deux traditions indépendantes.

2° La même limite s'obtient d'ailleurs par l'étude de la chronique du ms. Paris. suppl. gr. 665.

Voici quelle est la composition de cette chronique:

fol. 9. Histoire romaine depuis Tarquin jusqu'à Dioclétien. Cette partie du texte correspond au ms. Vaticanus 163 (cf. supra).

fol. 22 v°. Histoire de Dioclétien, Constantin et leurs successeurs jusqu'à Héraclius inclus, d'après Théophane.

.fol. 56. *Κωνσταντῖνος υἱὸς Ἡρακλείου ἔτος ἕν. Οὗτος φαρμάκῳ* ... *κτλ.* = Theod. Mel. p. 107, fol. 91 ... *ἐν τῇ μονῇ Θεοφοβίας πλησίον τῶν Νάρσου κατατεθείκασι* = Theod. Mel. p. 150. Cette partie de la chronique, qui reproduit fidèlement une Épitomé A, finit avec Théophile. Fait plus caractéristique encore, ce qui forme la continuation de cette Épitomé A, ce n'est plus cette fois la continuation de Georges le Moine dans la rédaction du Logothète, mais l'autre continuation de Georges le Moine, celle que nous trouvons dans le ms. Vaticanus 153 et à laquelle on sait que correspond le livre VI du Théophane continué. Le ms. présente ce texte fol. 92 *ἀποστέλλει δὲ κατὰ Κρήτης τὸν λογοθέτην* (= ms. Vat. 153 G. M. ed. Muralt p. 721) ... fol. 139 *οἳ ἐπὶ*

1) Cf. E. Patzig, Joannes Antiochenus und Johannes Malalas.

2) Ed. de Boor p. 66, l. 5

πλεῖστον ἐνδιατρίψαντες (= ms. Vat. 153 G. M. ed. Muralt p. 846, l. 16 = Théoph. Continué VI, p. 433, l. 6).

La coupure à la fin du règne de Théophile est d'autant plus nette qu'entre le texte de l'Épitomé et celui du continuateur de Georges le Moine, le début du règne de Michel III a été suppléé d'après une autre source (fol. 91 *Τελευτῶν δὲ Θεόφιλος κατέλιπε φροντιστὰς καὶ ἐπιτρόπους . . . κτλ.*).

Dès lors il apparaît comme à peu près certain que le rédacteur de la chronique du ms. Parisinus suppl. gr. 665 a connu une Épitomé se terminant avec le règne de Théophile.

Enfin, sans toutefois sans nous en servir comme d'un argument, rappelons encore la coïncidence étrange par laquelle nous trouvons précisément de Justinien II à Théophile une chronologie spéciale dans les marges du ms. Parisinus 854.

Dès lors la conclusion s'impose: l'Épitomé qui nous est parvenue sous deux aspects différents, s'étendait jusqu'à la fin du règne de Théophile. Elle a été continuée ensuite par l'annexion de l'un ou de l'autre des continuateurs de Georges le Moine, dont les limites coïncidaient avec les siennes. Il devient aisé dès lors de caractériser les deux Épitomés.

C. *L'Épitomé A* n'est autre chose qu'une rédaction écourtée de l'Épitomé, continuée par l'adjonction du Logothète, continuateur de Georges le Moine. Le nom de Théodose de Melitène désigne sans doute celui qui a réuni ces deux éléments, comme le nom de Léon le Grammairien désigne celui qui a emprunté à cet ensemble, un extrait destiné à continuer Théophane.

D. *L'Épitomé B* représente une Épitomé complète jusqu'à Théophile, étendue d'ailleurs, tout comme la tradition A, au moyen de la continuation du Logothète, mais complétée en outre au moyen de deux sources additionnelles, dont l'une, qui n'affecte que l'histoire impériale jusqu'à Dioclétien, remonte à la tradition Chronicon Paschale-Ecloge, dont l'autre, utilisée à partir de Dioclétien, est connue, depuis que Patzig en a reconnu l'existence, sous le nom de source additionnelle ou «Zusatzquelle»; étant donné que nous avons déterminé l'emploi de deux sources complémentaires, peut être faudrait-il les distinguer par des appellations ou des sigles différentes.

Nous avons déjà esquissé une première classification des divers représentants de l'Épitomé B pour la partie de cette chronique qui s'étend de Jules-César à Dioclétien. Il nous faut maintenant compléter le tableau.

Parmi les trois représentants de l'Épitomé B, deux sont incomplets et le troisième est altéré.

1° La tradition du Vaticanus 163 et du Parisinus suppl. gr. 665 ne nous est connue que pour la période de Jules-César à Dioclétien; nous en avons déjà déterminé le caractère distinctif.

2° La tradition du Parisinus 854. Cette chronique représente, pour la période antérieure à Dioclétien, une Épitomé A, complétée au moyen des notes marginales d'une Épitomé B; parmi ces notes, elle seule a recueilli les indications chronologiques que nous avons analysées et grâce auxquelles nous avons pu identifier la source de ces apports. — Pour la période qui commence avec Dioclétien la chronique du ms. Parisinus 854 reproduit, sous une forme souvent condensée, une Épitomé B, c'est-à-dire une Épitomé complète pourvue des additions de la *seconde* source complémentaire. Elle se distingue, dans cette seconde partie du texte, par le fait qu'elle présente les éléments dérivés de l'Épitomé et ceux qui proviennent de la source additionnelle au hasard de leur juxtaposition dans l'archétype, sans souci de cohésion logique ou d'ordre chronologique. Enfin la tradition du ms. Parisinus 854 se distingue encore des autres en ce que, au lieu de reproduire intégralement l'Épitomé et la continuation du Logothète, elle a réduit cet ensemble aux limites de la «Zusatzquelle». En effet si le texte du Parisinus 854 s'interrompt à la onzième année de Léon le Sage[1]), ce n'est point par suite d'un accident fortuit. Cette limite est traditionnelle, puisque nous la retrouvons dans l'un des manuscrits qui apparaissent sous le nom de Syméon Logothète, dans le ms. Vindobonensis hist. gr. 37[2]), dont C. de Boor a rattaché la tradition à celle du ms. Parisinus 854.

Si nous cherchons à comprendre la brusque interruption du texte dans la Chronique du ms. Parisinus 854, une explication relativement simple s'offre à nous. La source additionnelle cessant avec Basile le Macédonien, un copiste se sera aperçu, en reproduisant les premières années de Léon le Sage, que désormais son texte n'était plus autre chose que la continuation de Georges le Moine, et il aura interrompu son travail.

3° *L'Épitomé B du second degré.* Cette tradition plus complète et plus pure que celle du ms. Parisinus 854 a néanmoins modifié l'aspect primitif de l'Épitomé B. Elle présente, systématisés d'après l'ordre chronologique les deux éléments composants: Épitomé et source additionnelle, qui se trouvaient juxtaposés, sans être confondus, dans l'arché-

1) Se termine par les mots: . . . *ὑπὸ Δαμιανοῦ τοῦ Ἀγαρηνοῦ* (= L. G. p. 274, l. 4).

2) Se termine par les mots: . . . *ἐπαιδοποίησεν ἄρρενα παῖδα ἐφ' ᾧ* (= L. G. p. 274, l. 8).

X (= chronique dérivée de Jean d'Antioche et s'étendant jusqu'à Justinien II)

X[1] ou Épitomé (= X continué de Justinien II à Théophile inclus)

Épitomé A.

Rédaction écourtée de l'Épitomé continuée au moyen d'un continuateur quelconque de Georges le Moine.

Theodosios Melitenos et Léon le Grammairien = Épitomé A + Continuation *La* de Georges le Moine.

Ms. Paris. suppl. gr. 665 ff. 56 et ss. = Épitomé A + Continuation *Va* de Georges le Moine.

Épitomé B.

Texte complet de l'Épitomé, muni de notes marginales empruntées à deux sources additionnelles:

a) pour la période antérieure à Dioclétien la source additionnelle = tradition Chronicon Paschale-Ecloge;

b) pour la période postérieure à Dioclétien, autre source additionnelle: celle définie par E. Patzig. Elle s'étend jusqu'à Basile inclus.

Continuation du Logothète.

Vaticanus 163 et Paris. suppl. gr. 665.

=Épitomé B de Jules-César à Dioclétien.

Paris. 854.

1° Pour la période antérieure à Dioclétien, reporte les notes marginales d'une Épitomé B (= tradition Chronicon Paschale-Ecloge) sur une Épitomé A.

2° Pour la période postérieure à Dioclétien, rédaction condensée d'une Épitomé B, dont l'ordre primitif est conservé.

3° Le texte s'arrête avec la 11[e] année de Léon le Sage.

Interpolateur V de Georges le Moine.

Épitomé B complète remaniée au point de vue chronologique.

π

ms. Paris. 1712. Cedrenus.

type. Cette tradition se retrouve chez l'interpolateur V de Georges le Moine; elle a été analysée par C. de Boor.

4° C'est à une Épitomé B du second degré que remonte π, source commune de la chronique du ms. Parisinus 1712 et de Georges Cédrénus. Ce groupe a déjà été l'objet de nombreuses études. La complexité des sources qui s'y trouvent mêlées, les remaniements arbitraires qu'ont subis les deux représentants qui nous le font connaître, nous obligent à séparer, de l'histoire de l'Épitomé proprement dite, l'analyse de ce dérivé lointain, qui est d'ailleurs lui même le point de départ d'une tradition nouvelle.

Si nous tentons de résumer l'histoire des premières étapes de l'Épitomé en une esquisse schématique, nous pouvons la figurer comme suit (voir p. 50):

Si l'histoire de l'Épitomé, telle que nous venons de l'exposer, diffère des systèmes qui l'ont précédée par quelques points importants, c'est que la connaissance plus exacte d'un manuscrit peut influer étrangement sur l'histoire d'un cycle littéraire. Il nous a paru intéressant de le prouver pour le cycle de l'Épitomé, qui caractérise si bien la simplicité de moyens et la multiplicité de formes du travail des chroniqueurs à Byzance. Nous nous sommes attachés spécialement à l'étude de ses traditions les plus anciennes et les plus simples, où nous trouvons pour la première fois l'Épitomé en contact avec d'autres sources; c'est chez elles en effet qu'un départ rigoureux des éléments composants est indispensable, si nous voulons pouvoir suivre, dans leur développement et leur succession, les dérivés médiats et les formes plus complexes de l'Épitomé B.

Paris. **D. Serruys.**

Per le fonti dell' Etimologico Gudiano.

Fra le sigle che nel cod. Vatic. Barb. gr. 70 (già Barb. I 70) indicano le fonti a cui hanno attinto i compilatori del così detto Etimologico Gudiano, ce ne sono tre che conviene riprendere in esame, cioè ☧ (anche ☧^{Γ} o ☧^{Γ} e qualche rara volta ☧^{Γ}, ☧, ☧, ☧), ℱ (raramente ℱ) e $\overline{N}$ (anche $\acute{N}$ o $\acute{N}$ e rarissimamente $\overline{N}$, $\overline{N}$, N, $\acute{N}$). Secondo il prof. R. Reitzenstein ('Gesch. der gr. Et.' p. 101. 138 sgg. 193) le prime due sigle significano, l' una *Γεώργιος ὁ Χοιροβοσκός*, l' altra *Φώτιος*, ed indicano, quella gli *Ἐπιμερισμοὶ κατὰ στοιχεῖον* pubblicati nel vol. II (p. 331 sgg.) degli 'Anecdota Oxoniensia' del Cramer, questa l' Etimologico Genuino e la sua appendice, l' Etimologico Parvo; quanto alla terza sigla, siccome una volta, innanzi alla glossa *Πολύς*, appare come indicazione d' autore il nome *Νικήτου*, così essa sta forse per questo nome e designa una fonte non ancora determinata; di speciale importanza è l' identificazione di ℱ, sopra tutto perchè ne risulta ad evidenza che l'esemplare dell' EGen. che nel sec. XI servì alla compilazione dell' EGud., era non solo più completo quanto al contenuto, ma anche spesso meno alterato quanto alla forma, che non sia quello che abbiamo noi ora nei due mss. del sec. X—XI (Vat. gr. 1018 e Laur. di S. Marco 304) che ce l' hanno tramandato. Questo, in sostanza, il risultato a cui giunsero le ricerche dell' acuto professore dell' Università di Strasburgo. Se non che, nell' occuparmi molto da vicino del testo del Gudiano, la mia attenzione fu attirata da una circostanza che muta aspetto alle cose: le tre sigle sono costantemente premesse a glosse illustranti voci che ricorrono rispettivamente nel primo, nel secondo e nel terzo dei Canoni giambici di Giovanni Damasceno.[1]) L' esame d' un paio di lettere

1) Che molte glosse dell' EGud., non meno che degli *Ἐπιμερισμοὶ κατὰ στοιχεῖον* e del Lessico Bachmanniano, dei quali sarà parola in seguito, si riferissero agli inni del Damasceno, aveva prima di me veduto A. Nauck. Cfr. Zeitschr. für die Altertumsw. 1855 XIII 21 e Bull. de l'Acad. Imp. des sciences de St.-Pétersb. N. S. IV (XXXVI) p. 105 sgg. = Mélanges gréco-rom. t. 6 p. 199 sgg. [Allorchè, sette mesi or sono, scrivevo queste parole, ignoravo che anche nel riconoscere il rapporto che passa fra le tre sigle dell' EGud. ed i canoni del Damasceno, ero

dell' EGud. basterà a persuadere chi legge: per conto mio s' intende che ho fatto accuratamente lo spoglio dell' intiero Etimologico.

Sigla ☧: Ἀκίνδυνον = Jo. Dam. 1, 116; Ἄκρατος = 1, 96 ἀκρατῶς; Ἄληκτος = 1, 107 ἄλληκτον; Ἀλλ' ἄνα = 1 acrost.; Ἀμαυρός = 1, 61 ἠμαυρωμένος; Ἀνθοποιόν = 1, 112; Ἀρά = 1, 9 -ᾶς; Ἄρκυον = 1, 99 ἀρκύων; Ἀρκῶ = 1, 67 ἀπαρκέσαι; Ἀρωγός = 1, 91 -έ; Ἄσεμνα = 1, 97; Ἄσπετος = 1, 84 -ον; Ἀσπόρως = 1, 25; Αὐδῶ = 1, 69 προσαυδῶ; Ἄυλος = 1, 28; Ἀφεγγής = 1, 121 -εῖς; Ἄχραντε = 1, 130; Βακχεύω = 1, 97 -εύσασαν; Βάτος = 1, 7 -ῳ; Βεβυσμένα = 1, 41; Βρέφος = 1, 34; Βροτήσιος = 1, 8 -ησίᾳ.

Sigla ∯: Ἀκήρατος = 2, 63 ἀκηράτου; Ἁμαρτία = 2, 38 -αν; Ἀμείνων = 2, 95 -ονα; Ἀμφιέσει = 2, 88 -έσσαο; Ἀμφ' ὤμοισιν = 2, 58; Ἄναρχος = 2, 11 -ε; Ἀντλῶ corretto di 2ª m. in Ἄντλημα ἐκ τοῦ ἀντλῶ = 2, 64 ἄντλημα; Ἄρθρον = 2, 57 διαρθροῖ (l' intiero verso è citato nel corso della gl.); Ἁρπάσαι = 2, 9; Αὐχήν = 2, 8 -ένα; Ἄφυκτος = 2, 57 ἀφύκτοις; Ἀχλύς = 2, 84 -ύν; Βαλών = 2 acr.; Βάπτισμα = 2, 39 βαπτίσει; Βίος = 2, 130 -ν; Βροτός = 2, 70; Βρόχος = 2, 16 -ων.

Sigla *N*: Ἅλις = 3, 23; Ἀμπλάκημα = 3, 51 ἀμπλακημάτων; Ἀτρέκεια = 3, 11 ἀτρεκέστατος (la qual forma è nella gl. presa in considerazione in un' aggiunta di 1ª m.); Ἄφθιτον = 3, 27; Βιαία = 3, 14 -ᾳ; Βραδύς e Βραδύγλωσσος = 3, 1; Βρέτας = 3, 82; Βροντή (dopo cui è aggiunto di 2ª m. καὶ βροντῶ) = 3, 91 κατεβρόντησεν; Βροτοσσόων = 3, 106.

Doppia sigla ∯ ☧Γ: Ἀνάπλασις = 2, 28 ἀναπλάσει e 1, 31 ἀνάπλασιν. ∯ *N*: Ἀπρόσιτον = 2, 54 e 3, 44. ☧Γ ⊕: Ἄρδην = 1, 42 e 2, 4.

Tutti questi articoli, nei quali è data l' etimologia del lemma, quasi sempre il suo significato, spesso la ragione del suo accento (fonte è per solito la Καθολική di Erodiano) e della sua ortografia, non di rado anche l' enumerazione dei varii significati ch' esso o il suo πρωτότυπον può avere, derivano evidentemente (salvo le restrizioni che dovrò fare di qui a poco) da epimerismi ai Canoni giambici del Damasceno. Chi rimanesse ancora incredulo o dubbioso, trova nel cod. Barb. prove anche più esplicite. La voce ἰόν ricorre nei Canoni tre volte in tutto: due come sostantivo (1, 38. 2, 52), una come participio (3, 111

---

stato preceduto dal prof. A. Papadopulos Kerameus nel 'Журналъ Министерства народнаго просвѣщенія' (1898 p. 119—133. Cfr. Byz. Z. VIII 212 sg.), cosa di cui ebbe la gentilezza di avvertirmi il chmo. prof. C. Krumbacher. Del resto, questo è il solo punto di contatto fra me e il P., il quale, non avendo veduta qui tutta intera la verità, ruiuscì, senza sua colpa, a deduzioni del tutto erronee. 21 settembre 1906.]

σωτηριωδῶς αὐτοδεσπότως ἰόν). Or bene, il Barb. ha per i primi due casi una gl. *Ἰός· ἀντὶ τοῦ φάρμακον* ecc. preceduta dalle sigle ☧Γ' φ̄, e per il terzo una gl. *Ἰόν* contrassegnata dalla sigla *N* e contenente un richiamo esplicito al terzo Canone: *Ἰόν· παραγενόμενον. ὅρα δὲ μὴ τὸν τοῦ ὄφεως ὧδε ὑπολάβῃς ἰόν, ἀλλὰ τὸ ἐν τῷ Κανόνι τῆς Πεντηκοστῆς* (*τῆς* $\bar{\nu}$ cod.) *εἰρημένον „αὐτοδεσπότως ἰόν"*, *τουτέστι τὸ ἅγιον πνεῦμα, ἵνα ᾖ μετοχή* (p. 280, 4 Sturz). E non basta. La gl. *Ἄρκυον*, già ricordata fra quelle che hanno la sigla ☧, suona così: *Ἄρκυον· παρὰ τὸ ἁρπάζω ἄρπυον καὶ ἄρκυον· ἐπιτήδειον γὰρ πρὸς τὸ ἁρπάζειν. ἐγράφη εἰς τοὺς Ἐπιμερισμοὺς τῶν Κανόνων.* Le ultime parole, con le quali, secondo l' abitudine dei compilatori dell' EGud., si avverte che la glossa non fu trascritta nella sua interezza, e si rimanda perciò alla fonte, sono state cancellate da una seconda mano, che ha supplito in mg. la parte omessa dal primo amanuense. Con un simile richiano agli Epimerismi termina un' altra gl. del Gud. portante invece la sigla $\bar{N}$: *Βραδύγλωσσος· παρὰ τὸ βραδὺς καὶ τὸ γλῶσσα. ἐγράφη εἰς τοὺς Ἐπιμερισμοὺς τῶν Κανόνων τῶν ἑορτῶν* (le parole *εἰς τούς* ecc. sono di 2ª m.).[1])

A questo punto è difficile conservare alle sigle il significato finora loro attribuito. Già il monogramma ☧ non può essere spiegato col nome *Χοιροβοσκός* senza supporre in questo caso una patente violazione dell' uso costante, che al monogramma dà ben altro significato (*Χριστός, χρόνος* ecc. cf. Gardthausen GP. p. 258 e Reitzenstein op. c. p. 10 nota), ed al nome riserba l' abbreviazione $\overset{οι}{χ}$ (cf. p. es. EMagn. 4, 26. 146, 29. 278, 44. 681, 26); e d' altra parte la cura che i compilatori dell' EGud. pongono nel distinguere glosse pertinenti ad un canone da glosse riferentesi ad un altro, nulla obbliga a credere che stia in relazione con l' uso di più fonti ed autori, mentre è evidente per sè il rapporto delle sigle col titolo dei tre canoni: ☧$Γ^{ε'}$ = *εἰς τὴν Χριστοῦ γέννησιν*, φ̄ = *εἰς τὰ Φῶτα*, *N* = *εἰς τὴν Πεντηκοστήν* (cf. la gl. *Ἰόν* sopra citata).

Le sigle non sono sempre di 1ª mano, perchè chi scrisse la glossa, omise spesso d' indicarne la fonte; trascuranza o dimenticanza, alla quale rimediarono poi in parte i vari revisori del Barb. I quali anzi, siccome nel primo spoglio degli Ep. ai Can. perfino intere glosse erano state neglette dalla 1ª m., ancora parecchie di queste supplirono in margine, anch' essi però qualche volta dimenticando di premettere la sigla; più

1) Mi vien fatto di pensare che i medesimi Ep. abbiano fornito al Gud. le gl. *Ἰωάννης· ἰὼν ἄνωθεν, ἡ χάρις Θεοῦ, ἡ ὑπήκοος Κυρίῳ* e *Δαμασκηνός· παρὰ τὸ θαυμαστῶς κινεῖν, θαυμαστικόν τι ὄν.*

spesso invece s' appigliarono al partito più sbrigativo di contrassegnare con l' una o con l' altra, secondo il caso, delle tre sigle quella qualunque glossa del Gud. già scritta dal primo estensore, fosse o no proveniente dagli Epimerismi, la quale però presentasse un lemma o uguale o affine al lemma ch' essi trovavano in questi. È così che alla gl. *Εὐεργέτης* (p. 217, 11 Sturz), che porta di 1ª m. la sigla Ψ (= Epim. ai Salmi), è premessa di 2ª m. anche la sigla ⳩Γ; e alla gl. *Πηγή* (p. 465, 8 St.), contrassegnata di 1ª m. con Γ̃ (= Georg. Choerob. Orth. in Cramer An. Ox. II 248, 17), è apposta di 2ª m. la sigla ⳩. Per solito i revisori si saranno presa la cura di assicurarsi che anche il contenuto delle due glosse (quella del Gud. e l' altra degli Epim. ai Can.) concordasse, se non altro in parte; ma talora debbono aver tirato via con assai poca attenzione, se è potuto capitar loro un abbaglio come quello che hanno preso nella gl. *Βρόχος*. Questa nell' EGen., che è indubbiamente la fonte dell' EGud. (cf. Reitzenstein op. c. p. 138), è concepita così: *Βρόγχος· ὁ λαιμός, ὃν καὶ φάρυγγα καλοῦσιν· καὶ ἐπὶ τῶν ἰχθύων τὰ βράγχη ἔχοντα* (così il male il cod. *A*, *τῶν βρ. ἐχόντων* cod. *B*). *εἴρηται δὲ παρὰ τὸ βρέχω βρόχος τις ὤν, ὁ ἐν τῷ σιτεῖσθαι καὶ πίνειν βρεχόμενος· καὶ ἡ μὲν συνήθεια βρόγχον λέγει, οἱ δὲ ἀρχαῖοι βράγχον, ὅθεν καὶ βραγχιᾶν τὸ πάθος εἴρηται. καὶ τὸ* ⟨E 863⟩ „*τόσσον ἔβραχ' Ἄρης ἆτος πολέμοιο*". Il Gen. in questo luogo non osserva rigorosamente l' ordine alfabetico, e presenta la glossa fra *Βροῦχος* e *Βρόχθος*. La prima mano del Gud., che sotto questo riguardo è molto accurata, scrive pertanto nel lemma *Βρόχος* e in seguito bensì *βράγχη*, ma poi *βρόχος*, *βράχος*, *βραχιᾶν*. Ebbene, tanto è bastato ad un revisore per premettere a questa glossa la sigla ⳩, quantunque la glossa che negli Epimerismi illustrava la voce *βρόχων* (Jo. Dam. Can. iamb. 2, 16), non dovesse aver nulla di comune con la glossa del Gudiano. La conclusione è che non tutte le glosse con sigla di 2ª m. sono effettivamente attinte agli Epim. ai Canoni. Per tali glosse, come per quelle che non hanno nessuna sigla, un segno sicuro di riconoscimento è qualche volta la forma stessa del lemma, com' è il caso della gl. *Ἐξ ἀνυμφεύτου* (EGud. 192, 23 = Jo. Dam. 1, 27) con sigla ⳩ di 2ª m., e delle gl. *Ἐξ ἐρημέων* (EGud. 192, 45 = Jo. Dam. 1, 112) e *Τελεῖ καθ' ἡμᾶς* (EGud. 524, 43 = Jo. Dam. 1, 27) senza sigla. In altri casi soccorrono gli *Ἐπιμερισμοὶ κατὰ στοιχεῖον* già ricordati, giacchè una delle loro fonti sono appunto gli stessi Epim. ai Can. adoperati nel Gudiano. Le glosse che da questi derivano si riconoscono per solito senza esitazione, perchè, in mezzo alle altre di diversa provenienza, formano delle serie distinte. Di queste basterà qui indicare alcune fra le più ampie ed evidenti. Due ne ha la lett. *A*: (An. Ox. II 343, 1—344, 21) *Ἄπλητα* = Jo. Dam. 1, 82:

Ἀνάσσω = 1, 26 -*ων*; *Ἀ[ρ]ρωγός* = 1, 91 -*έ*; *Ἀμαυρός* = 1, 61 *ἠμαυρωμένος*; [*Ἀγακλυτός*]; *Ἁγνός* = 1, 122 -*ή*; *Ἄχραντος* = 1, 130 -*ε*; *Ἀκήρατος* = 2, 63 *ἀκηράτου*; *Αἶσχος* = 2, 60 *αἴσχους*; *Ἀνηλίων* = 1, 40; *Ἀκεύμενον* = 2, 65 *ἐξακεύμ.*; *Ἄγραυλος* = 1, 23; *Ἄρδην* = 1, 42; [*Ἀλουργίς*]; *Ἄσεμνα* = 1, 97; *Ἄρκυον* = 1, 99 *ἀρκύων*; *Ἀρά* = 1, 9 -*ᾶς*; (ib. 347, 21—348, 10) *Ἀφύκτοις* = 2, 57; *Ἀρθροῖ* = 2, 57 *διαρθροῖ*; *Ἀκηράτων* (l. -*του*) *καὶ ἐξ ἀκηράτων* (l. -*του*) = 2, 63; *Ἀκεύμενον καὶ ἐξακεύμενον* = 2, 65 *Αἰγλῆντα* = 2, 107; *Ἁγιστίαις* = 2, 107; *Ἄλλο* = 3 acr. Nella lett. *B* troviamo: (ib. 352, 28—353, 8) *Βακχεύων* = 1, 97 -*εύσασαν*; *Βρέφος* = 1, 34; *Βεβυσμένα* = 1, 41; *Βρότειος* = 1, 31 *βροτείου*; *Βροτήσιον* = 1, 8 -*ησίᾳ*; *Βάτος* = 1, 7 -*ῳ*. Nella lett. *I*: (ib. 379, 13—26) *Ἰὸν καθάρσει* = 2, 52; *Ἱμερτόν* = 2, 66; *Ἱκνούμενον καὶ ἐξικνούμενον* = 2, 77; *Ἰσθμός* (*Ἰδμός* ediz.) = 2, 92; *Ἰορδάνης* = 2, 125 -*ου*. Nella lett. *N*: (ib. 394, 21—395, 13) *Νεύω* = 1, 16 *νεῦσον*; *Νεανικῶς* = 1, 108; *Νομήν* = 1, 111; [*Νίκος*]; *Νύμφη* = 1, 21; *Νασμός* = 2 acr. *νάμασι* (di *νᾶμα* è data l' etimologia nella seconda metà della glossa); *Ναίω* = 1, 66 -*ων*; *Νυγμός* = 1, 68 *νυγείς*; *Νάουσι* = 2, 114; *Νύμφιος* = 2, 117 *νύμφη*; *Νέαν προσωρμίσθημεν* = 2, 53. Nella lett. *Π*: (ib. 401, 34—403, 2) *Πυρπολῶ* = 1, 102 -*λούμενοι*; *Παφλάζουσα* = 1, 87; *Πλάνη* = 1, 51 -*ης*; *Προσηνής* = 1, 60 -*ῆ*; *Πταισμάτων* = 1, 77; *Παντεπόπτης* = 1, 18 -*α*; *Πανόλβιος* = 1, 21 -*ον*; *Πρόσθεν* 1, 28; *Προμηθία* = 1, 115 -*ᾳ*; *Πολυρρύτοισι* = 2, 59; *Παρθένος* = 2, 123; (ib. 404, 3—28) *Πλατύνω* = 2, 18 -*νωμεν*; *Παμπήδην* = 2, 49; *Πτέρνω* (l. -*α*) = 2, 49 -*ῃ*; *Περαίνω* = 2, 12 -*εις*; [*Ποσαπῶς σοι*] *Πταίω* = 2, 56 *πταισμάτων*; *Πλάστης* = 2, 56; *Πέλεια* = 2, 79; *Πόλοιο* = 2, 76; *Πυρσός* = 2, 31 -*ῷ*.

Ho detto che gli Epim. ai Can. qui adoperati sono gli stessi che incontriamo nell' EGud.: per convincersi di questo basta mettere a confronto con le glosse degli *Ἐπιμ. κ. στ.* le corrispondenti del Gudiano la cui sigla è di 1ª mano. Prendiamo p. es. la lettera *Π*, dove quattro glosse soddisfano a questa condizione.

EGud.	*Ἐπιμ. κ. στ.*
⁂Γ *Πανόλβιος· παρὰ τὸ πᾶν καὶ τὸ ὄλβος, ὃ σημαίνει τὸν πλοῦτον· ὀλόβιος, καὶ ἐν συγκοπῇ ὄλβιος, ἤγουν* ⟨*ὁ*⟩ *πάνυ πλούσιος. ἢ παρὰ τὸ οὖλος κτλ.*[1])	*Πανόλβιος· ἐκ τοῦ ὄλβος· τοῦτο ἐκ τοῦ ὅλος καὶ τοῦ βίος, ὁλόβιος καὶ ἐν συγκοπῇ ὄλβιος, ὁ πάνυ πλούσιος.*
⁂ *Πλάνη· παρὰ τὸ πελάζω, ὅπερ*	*Πλάνη· παρὰ τὸ πελάζω· ὅπερ*

1) Invece di *ὄλβιος*, restituito da me, il cod. Barb. ha di 1ª m. *μετὰ τοῦ βίου*, parole cancellate di 2ª m.

κατὰ συγκοπὴν πλάζω· οἱ γὰρ πελαζόμενοι πρόδηλον ὅτι ἐπλανήθησαν. ἢ παρὰ τὸ πλαγιάζειν τὸν νοῦν. ἢ ἐκ τοῦ ἀλῶ, τὸ πλανῶ, ἄλη καὶ πλάνη.[1])

κατὰ συγκοπὴν γίνεται πλάζω· ὁ γὰρ πελαζόμενος πρόδηλον ὅτι ἐπλανήθη. ἢ παρὰ τὸ πλαγιάζειν τὸν νοῦν.

☧ Πλάστης· παρὰ τὸ πλάσσω, τὸ ταῖς χερσὶ κατασκευάζω, πλάσω, πέπλασμαι, πέπλασται, πλάστης, καὶ σημαίνει τὸν δημιουργόν.

Πλάστης· παρὰ τὸ πλάττω· τὸ δὲ πλάττω παρὰ τὸ πλῶ, τὸ ποιῶ.

⳩ Προμήθεια· ἡ πρόνοια. ἐκ τοῦ προμηθής· τοῦτο ἐκ τοῦ μήδω, τὸ μανθάνω, τροπῇ τοῦ δ̄ εἰς θ̄ μῆθος καὶ προμηθής. ὀξύνεται· ὅσα γὰρ παρὰ ῥῆμα —. κλίνεται τοῦ προμηθοῦς· ὁ κανὼν τοῦ ἀσεβοῦς. καὶ τὸ θηλυκὸν προμήθεια ⟨καὶ προμηθία⟩· τὰ γὰρ παρὰ τὸ μαθεῖν σύνθετα ἅπαντα διφοροῦνται, πλὴν τοῦ ἀμαθία. τὸ δὲ προμηθὴς ἐκ τοῦ μήθω, τὸ μανθάνω κτλ.

Προμηθία· ἡ πρόνοια. ἐκ τοῦ προμηθής· τοῦτο ἐκ τοῦ μήθω, τὸ μανθάνω, προμηθὴς καὶ προμήθεια καὶ προμηθία· τὰ γὰρ παρὰ τὸ μαθεῖν σύνθετα ἅπαντα διφοροῦνται, πλὴν τοῦ ἀμαθία.

Oltre a quelle che provengono dagli Epim. ai Canon., gli Ἐπιμ. κ. στ. contengono altre serie di glosse ai Canoni così del Damasceno come di Cosma Gerosolimitano, cioè quelle che occorrono nelle lettere *B* a p. 355, 26—28, *Γ* a p. 355, 31—33, *Δ* a p. 359, 23—360, 2, *E* a p. 368, 6—8. Queste glosse, insieme con le altre, comprendenti solo la lett. *A*, che sotto il titolo di Λέξεις τῶν κανόνων si trovano nelle Ἐκλογαὶ διαφόρων λέξεων (An. Ox. II p. 473, 25—474, 34) sono, infatti, parte di quelle Λέξεις ἐγκείμεναι τοῖς κανόσι κατὰ στοιχεῖον τῆς Χριστοῦ γεννήσεως, τῶν Φώτων καὶ τῆς Πεντηκοστῆς, pubblicate dal Bachmann nei suoi 'Anecdota Graeca' (vol. I p. 450 sgg.), e nelle quali A. Nauck per il primo riconobbe un lessico ai Canoni di Giov. Damasceno. Il ms. che servì al Bachmann, il Coisliniano 354 (Omont Inv. III 186), è del sec. X; più recente (sec. XI?) pare il Barrocciano 50 (Coxe p. 70), da cui il Cramer ha edito così gli Ἐπιμ κ. στ. come le Ἐκλ. διαφ. λέξ. Ciò non ostante è da escludere che il secondo ms. (*B*) debba al primo (*C*) le glosse ai Canoni, perchè qualche volta (gl. Ἀφεγγεῖς, Ἄπλητα, Ἀπλανῆ ecc.) *B* è più completo o più corretto di *C*. Il medesimo lessico, per solito più povero che

1) La sigla ⳩ di 1ª m. è stata mutata in ☧ di 2ª m. (la parola πλάνη ricorre di fatti anche nel Can. 2, 12), alla quale sigla una 3ª m. ha premesso l'altra ⳩.

non appaia in *BC*, ma talora anche più ricco e perciò indipendente dall' esemplare di quei due mss., è conservato nel cod. Laur. 57, 26 (ff. 69ᵛ—71ʳ) del sec. XIV (Bandini II 372). Anche nell' ordine delle glosse il Laurenziano (*L*) si discosta dagli altri due, senza però che si veda chiaramente in qual modo convenga restituire la successione originaria.[1]) Invece *B* sotto questo rispetto non discorda da *C* che due volte sole, una delle quali (gl. *Ἀφύκτοις*) probabilmente conformandosi all' archetipo, come risulterebbe dal confronto con *L*: nuovo indizio, se ce ne fosse bisogno, della indipendenza di *B* da *C*. E poichè il sussidio di *L* permette di ricostituire in modo meno imperfetto questo anonimo lessico ai Canoni del Damasceno, che, come vedremo, è in istretta relazione con quegli Epimerismi in cui trovammo una delle fonti del Gudiano, non sarà inutile ridarne qui il testo completato ed emendato.

Le glosse sono nell' ordine che hanno in *C* (rispettivam. *BC*), e i numeri in grassino anteposti a ciascuna indicano il suo posto nel cod. *L*; nel quale perciò mancano affatto tutte quelle glosse che non portano tale indicazione. Un asterisco aggiunto al numero d' ordine significa che la corrispondente glossa non appare in *C* (rispettivam. *BC*). I numeri inseriti in parentesi (tonde per Cosma[2]), spezzate per Giov. Dam.) subito dopo il lemma richiamano al canone ed al verso in cui la voce illustrata ricorre; lemmi sprovvisti di questo richiamo risalgono ad un testo a me ignoto.

ΛΕΞΕΙΣ ΕΓΚΕΙΜΕΝΑΙ ΤΟΙΣ ΚΑΝΟΣΙ ΚΑΤΑ ΣΤΟΙΧΕΙΟΝ ΤΗΣ ΧΡΙΣΤΟΥ ΓΕΝΝΗΣΕΩΣ ΤΩΝ ΦΩΤΩΝ ΚΑΙ ΤΗΣ ΠΕΝΤΗΚΟΣΤΗΣ.

Ἀρχὴ τοῦ Α.

1 *Ἀφεγγεῖς* ⟨1, 121⟩· *μὴ ἔχοντας φέγγος ἢ φῶς.* 5

Ἀπεγράφης (2, 88)· *ἠριθμήθης.*

3 *Ἀπαύγασμα* (2, 20)· *ἀκτὶς ἡλίου.*

1—3 Tit. *λέξεις τῶν ἰαμβικῶν κανόνων L*, *λέξεις τῶν κανόνων B* ‖ 4 om. *BL* ‖ 5 *ἔχοντας BL*] *ἔχοντες C*

1) Indubitabile è soltanto che una delle cause perturbatrici è stata la disposizione in doppia colonna che le glosse certo avevano nell' archetipo. Del che è indizio sicuro il trovare nel cod. *C* (*B*) separate in due serie distinte parte delle glosse del cod. *L*, cioè da un lato quelle che in *L* sono di posto pari e dall' altro quelle di posto dispari.

2) Cito Cosma secondo l'‛Anthologia Graeca Carminum Christianorum' pubbl. dal Christ e dal Paranikas.

5 Ἀπήμαντον (2, 105)· ἀβλαβῆ· πῆμα γὰρ ἡ βλάβη.
7* Ἄνα ⟨1 acr.⟩· βασιλεῦ.
9 Ἀφιγμένον ⟨1, 45⟩· ἐληλυθότα.
11* Ἀχράντοιο ⟨2 acr.⟩· ἀχράντου.
Ἀχλύν ⟨2, 84⟩· σκότος. 5
Αὖθις ⟨1, 75 alibi⟩· πάλιν.
Αὐχένα ⟨2, 8⟩· τράχηλον.
Ἀρρήτως ⟨1, 92⟩· ἀλέκτως.
13 Ἀμείνω (2, 33)· καλλίονα, βελτίονα.
15 Ἀγραυλοῦντες (2, 126)· ἐν ἀγρῷ οἰκοῦντες. 10
17 Ἀστροπολοῦντας (2, 173)· ἀστεροσκοποῦντας.
Αὐδῶ ⟨1, 69⟩· προσφωνῶ.
19 Ἀγριωπόν ⟨1, 96⟩· ἀγριόφθαλμον.
21 Ἀπαρκέσαι ⟨1, 67⟩· καταπαῦσαι.
23* Ἀμπλακ[ε]ίην ⟨2 acr.⟩· ἁμαρτίαν. 15
24 Ἄπλητα ⟨1, 28⟩· μέγα, πολύ· ἐπιρρηματικῶς δέ.
26 Ἄσπετον ⟨1, 84⟩· πολύ, ἄφθονον.
28 Ἀρωγέ ⟨1, 91⟩· βοηθέ, λυτρωτά.
30 Ἀνθοποιόν ⟨1, 112⟩· ἄνθη ἐκφέρουσαν.
34 Ἀμφ' ὤμοισιν ⟨2, 58⟩· ἀμφοτέροις τοῖς ὤμοις. 20
32 Ἀθρῶν ⟨2, 56⟩· θεωρῶν.
Αἴσχους ⟨2, 60⟩· ἁμαρτίας, αἰσχύνης, ὀνειδισμοῦ.
Ἀνειμένων ⟨2, 76⟩· ἀνεῳγμένων.
Ἀκηράτου ⟨2, 63⟩· ἀφθάρτου.
2 Ἁγιστία ⟨2, 107⟩· ἁγιοσύνη. 25
4 Αἰγλῆντα ⟨2, 107⟩· ἀστράπτοντα.
Ἀμείνονα ⟨2, 95⟩· βελτίονα.
6 Ἀπηνές ⟨1, 56⟩· σκληρόν.
10 Ἄντλημα ⟨2, 64⟩· ὕδωρ.
12 Ἀρκύων ⟨1, 99⟩· δικτύων. 30
8 Ἀναιρέτην ⟨1, 69⟩· λυτρωτήν.
14 Ἀνηλίων ⟨1, 40⟩· σκοτεινῶν, μὴ ἐχουσῶν ἥλιον.

---

1 Ἀπήματον B ‖ 5 om. B ‖ 7 τράχιλον B ‖ 9 καλλίονα Bachmann] κάλλιον C, καλλίων BL | βελτίονα] om. BC, βελτίων L ‖ 10 Ἀγραυλοῦντος L | αὐλοῦντες C, οἰκοῦντος L ‖ 11 ἀστέρας σκοπείστας B, ἀστεροσκοποῦντες L ‖ 13 ἀγριοπρόσωπον C ‖ 14 Ἀπαρκέσοι· καταπαύσοι L ‖ 16 Ἄπλετα C | μεγάλως L | πολύ· ἐπιρρηματικῶς δέ] om. L, πολύ· ἐπιρρηματικόν C ‖ 17 ἄφθονον om. L ‖ 18 Ἀρηγέ B ‖ 19 Ἀνθοποιῶν L | ἐκφέρουσα L ‖ 21 βλέπων L ‖ 22 Αἴσχους κτλ. post gl. sq. transp. B ‖ 25 Ἁγιστεία C, Ἁγιστίας L | ἁγιωσύνης L ‖ 26 Αἴγληντα· λάμποντα L ‖ 27 Ἀμείνωνα· βελτίωνα B ‖ 28 σκηρόν L ‖ 29 ὕδωρ BC] ἀντλητήριον ὕδατος L ‖ 30 Ἄρκυον L | δεικτύων B, δίκτυον L ‖ 31 Ἀναρέτην B, Ἀνηρέτης L | λυτρωτής L ‖ 32 σκοτεινῶν om. L

16 Ἀντωθουμένη· βαρουμένη.
18 Ἀπεχθοῦς ⟨3, 74⟩· μισητοῦ.
20 Ἀπλανῆ τρίβον ⟨2, 53⟩· εὐθεῖαν.
25 Ἄσεμνα ⟨1, 97⟩· ἀπρεπῆ.
Ἀτρεκέστατος ⟨3, 11⟩· ἀληθέστατος. 5
27 Ἄληπτος ⟨3, 21⟩· ἀκράτητος.
29 Ἅλις ⟨3, 23⟩. ἀρκούντως.
Ἄνασσα ⟨3, 121⟩· βασίλισσα.
31 Ἀλθαίνοντα ⟨3, 128⟩· ἰώμενον.
22 Ἀφύκτοις ⟨2, 57⟩· ἃς οὐδεὶς δύναται φυγεῖν. 10
33 Ἃ πατρακουστής ⟨3, 107⟩· ἃ παρὰ τοῦ πατρὸς ἀκούσας.

Ἀρχὴ τοῦ Β.

35 Βροτησίᾳ ⟨1, 8⟩· τῇ ἀνθρωπίνῃ οὐσίᾳ.
37 Βακχεύσασαν ⟨1, 97⟩· ὀρχουμένην, πλανηθεῖσαν, ἐξεστηκυῖαν.
36 Βατήν ⟨1, 3⟩· βάσιμον. 15
Βεβυσμένα ⟨1, 41⟩· βεβυθισμένα.
38 Βορῶν ⟨2, 17⟩· στομάτων.
39 Βάσει ⟨1, 20⟩· στηρίγματι.
40 Βρόχων ⟨2, 16⟩· ἀγχονῶν, δεσμῶν.
41 Βρέτας ⟨3, 82⟩· εἴδωλον. 20
Βροτοσσόων ⟨3, 106⟩· βροτείων λόγων.

Ἀρχὴ τοῦ Γ.

42 Γεγῶσα ⟨1, 110⟩· γεγονυῖα.
43 Γῆρυν ⟨2, 33⟩· φωνήν.
44 Γενάρχην ⟨2, 9⟩· τὸν τοῦ γένους ἀρχηγὸν Ἀδάμ. 25
45 Γεραίρων ⟨3, 5⟩· δοξάζων.

Ἀρχὴ τοῦ Δ.

46 Διαρτίας (2, 40)· διαπλάσεως.
47 Δορύκλυτον· ἔνδοξον μετὰ δόρατος.
Δορικτήτους (2, 153)· μετὰ δόρατος κτηθέντας. 30
48 Διαμπάξ ⟨1, 57⟩· διόλου.

---

1 Αὐτοθουμένη· ἀνθελκομένη L ‖ 2 Ἀπεχθής BC | μισητούς L, μισητής BC ‖ 3 Ἀπλατῆ C | τρίβον om. BC ‖ 7 ἀρκοῦντα B, αὐτάρκως L ‖ 9 ἰώμενον om. C ‖ 10 Ἀφεύκτοις C, Ἀφεύκτους L (gl. ante 4 Ἄσεμνα transp. B) | ἃ C | -υγεῖν evan. in L ‖ 11 ἤκουσεν C, μὴ ἐκστάς B ‖ 12 om. BL ‖ 13 Βροτησίαν· ἀνθρωπουσίαν L ‖ 14 Βακχεύουσαν C | ἐξεστηκυῖαν om. L ‖ 15 om. B ‖ 16 om. B ‖ 18 Βάσιν· στήριγμα L ‖ 19 ἀγχονῶν om. L ‖ 21 Βροτισίων B ‖ 22 om. BL ‖ 25 τοῦ γένους ἀρχηγὸν om. L | Ἀδάμ om. B ‖ 26 Γεραίρω· δοξάζω L ‖ 27 om. BL ‖ 28 πλάσεως BC ‖ 29 Δορίκλυτον C | μετὰ δόρατος om. L ‖ 30 Δορυκτήτους δὲ B, Δορυκτήτης C | κτισθέντος C ‖ 31 om. B

49 *Διῶσαι* ⟨2, 37⟩· *ἐκβαλεῖν.*
50 *Διαρθροῖ* ⟨2, 57⟩· *διαπλάττει.*
52 *Δίναις* ⟨2, 59⟩· *συστροφαῖς· δῖναι* ⟨*γὰρ*⟩ *τὰ κοιλώματα τῶν ὑδάτων.*
51 *Δρῶσα* ⟨1, 104⟩· *ποιοῦσα.*
53 *Δοξούμενοι* ⟨1, 124⟩· *κατοπτριζόμενοι.*
54 *Δεδορκότες* ⟨1, 122⟩· *ὁρῶντες, ἰδόντες.*
Δόμον ⟨3, 63⟩· *οἶκον.*
55 *Δυσκάθεκτον* ⟨3, 17⟩· *δυσκράτητον.*
56 *Δυσκάθαρτον* ⟨2, 84⟩· *ἀκάθαρτον.*

Ἀρχὴ τοῦ Ε.

Ἐπταικότα (2, 10)· *πταίσαντα.*
57 *Ἐπιπνοίας* (2, 32)· *ἐπιπνεύσεως.*
58 *Εὐτελοῦς* (2, 40)· *ταπεινῆς.*
59 *Ἔχθους* (2, 89?)· *μίσους.*
60 *Ἔμβρυον* (2, 99)· *παιδίον.*
61 *Ἐπισκοτεῖται* ⟨2, 23⟩· *σκοτίζεται.*
62 *Ἐξαλεξῆσαι* ⟨2, 30⟩· *βοηθῆσαι, ὑγιάσαι.*
63 *Ἐξακεύμενον νόσον* ⟨2, 65⟩· *ἐξιώμενον νόσον.*
64 *Ἐξώρουσεν* ⟨2, 69⟩· *ἐξώρμησεν.*
66 *Ἐξικνούμενον* ⟨2, 77⟩· *κατερχόμενον.*
68 *Ἐΰς πάϊς* ⟨2 acr.⟩· *ἀγαθὸς παῖς.*
70 *Ἔχθιστον* ⟨2, 45⟩· *μεμισημένον.*
Ἑστῶσαν ⟨2, 87⟩· *ἐπηρμένην, ἐξεστηκυῖαν.*
Εὐκτῶς ⟨2, 110⟩· *ὑγιῶς.*
Ἐξοιστρημένου ⟨1, 97⟩· *ἠρεθισμένου.*
65 *Ἐξ ἐρημαίων λόφων* ⟨1, 112⟩· *ἐξ ἐρήμων ὀρέων.*
67 *Ἔκριζον* ⟨2, 38⟩· *ἀπορριζῶν τὴν ἁμαρτίαν.*
69* *Εὐεπίης* ⟨1 acr.⟩· *εὐλαλοῦς.*
Εὐπάθεια ⟨2, 100⟩· *εὐτροφία, σπατάλη.*
72 *Ἐνάλιος* (2, 100)· *θαλάσσιος.*
71 *Εὖχος* ⟨1, 109⟩· *δόξα.*
73 *Εἴκαθεν* ⟨1, 84⟩· *ὑπεχώρησεν.*
Ἐθρόησεν ⟨3, 81⟩· *ἐφόβησεν.*
75 *Ἔνθους* ⟨3, 92⟩· *ἐκ θεοῦ κινηθείς.*
Ἐνδίνοισιν ⟨3, 127⟩· *ἐντοσθίοις μέλεσιν.*

---

1 *ἐκβάλαι B, ἀπὸδιώξαι* (sic) *L* ‖ 3 *Δίναις συστροφαῖς* om. *C* | *συστροφαῖς δῖναι* om. *B* | *δῖναι κτλ.* om. *L* ‖ 6 *ὁρῶντες* om. *L* ‖ 9 *ἀκάρθαρτον* (sic) *L* ‖ 10 om. *BL* ‖ 14 usque ad finem glossarii deficit *B* | *Ἔχθους*] *ἐχθροῦ* Cosmas ‖ 17 *ὑγιάσαι* om. *L* ‖ 18 *νόσον* utrob. om. *C* ‖ 19 *ὤρμησεν L* ‖ 20 *κατεχόμενον L* ‖ 21 *Ἐΰς*] *Εὖς παῖς καὶ ἐὺς L* ‖ 26 *λόφων* et *ὀρέων* om. *C* ‖ 27 *Ἐκριζῶν L* | *ἀποριζῶν L, ἀπορριζοῦν C* ‖ 32 *ὑπεχώρισεν C* ‖ 35 *ἐντοσθίοις* scripsi cf. EGud. 186, 30] *ἐν τοῖς θείοις C*

Εὐδίνητον ⟨3, 122⟩· εὔστροφον.
74 Ἐκπεράνας ⟨3, 13⟩· εἰς πέρας εἰσαγαγών.

Ἀρχὴ τοῦ Ζ.

Ζοφώδους ⟨2, 9⟩· σκοτεινοῦ.
76 Ζέσει ⟨3, 40⟩· θέρμη. 5

Ἀρχὴ τοῦ Η.

77 Ἠγκιστρωμένοι ⟨1, 82⟩· ἠγρευμένοι, κεκρατημένοι.
Ἤπειρον ⟨2, 2⟩· πεζὴν γῆν.
Ἠπειγμένον ⟨2, 94⟩. φθάσαντα.
78 Ἠμφιεσμένος (3, 12)· ἐνδεδυμένος. 10
79 Ἥδεται ⟨2, 20⟩· ἡδύνεται.
80 Ἦισεν ⟨3, 116⟩· ὕμνησεν.

Ἀρχὴ τοῦ Θ.

81 Θηρᾷ ⟨2, 47⟩· ἀγρεύει.
Θυμηδίαν ⟨2, 54⟩· χαράν, τέρψιν. 15
Θεόδμητον ⟨2, 26⟩· ἐκ θεοῦ οἰκοδομηθεῖσαν.
Θᾶττον ⟨1, 70⟩· ταχύ.
82 Θέσπιν ὄπα ⟨3, 91⟩· θείαν φωνήν.

Ἀρχὴ τοῦ Ι.

83* Ἰσθμός ⟨2, 92⟩· γῆ μέσον δύο θαλασσῶν. προθμὸς δὲ τὸ ἐναντίον, θάλασσα μέσον δύο γαιῶν. 21
84 Ἱμερτόν ⟨2, 66⟩· ἐπιθυμητόν, ἡδύ, καλόν.
85 Ἰλύν ⟨3, 3⟩· ῥύπον.
Ἴητο ⟨3, 61⟩· ἰᾶτο.
86 Ἰόν ⟨3, 111⟩· παραγενόμενον. ὅρα, ὦ ἀναγινώσκων, μὴ τὸν τοῦ ὄφεως ὑπολάβῃς ὧδε εἰρῆσθαι ἰόν, ἀλλὰ τὸ ἐπὶ τῆς Πεντηκοστῆς πνεῦμα ἐρχόμενον. 27
87 Ἰλιγγιᾷ ⟨3, 124⟩· ἀτονεῖ, σκοτοῦται.
88 Ἱδρυμένος ⟨3, 129⟩· καθήμενος.
89 Ἰσοσθενοῦσαν ⟨3, 134⟩· ἰσοδυναμοῦσαν. 30
Ἰῆς ⟨3, 120⟩· τῆς σῆς. λέγεται δὲ καὶ ἐπὶ μιᾶς.
Ἰσοσθενής ⟨3, 85⟩· ἰσοδύναμος.

---

2 Εἰσπεράνας L | ἑσπέρας C | ἀγαγών L ‖ 3 om. L ‖ 5 Ζέση L ‖ 6 om. L ‖ 7 ἠγριωμένοι L, om. C | κεκρατημένοι om. L ‖ 11 Ἡδύνω· εὐφραίνω L ‖ 12 ἔλεξε L ‖ 13 om. L ‖ 14 θηρεύει L ‖ 18 Θέσπις· θεῖος, ἀληθινός C ‖ 19 om. L ‖ 20 δύο L ‖ 22 ἡδύ καλόν om. L ‖ 25 Ἰών· παραγενόμενος CL, emendavi cf. EGud. 280, 4 | ὅρα ad 27 ἐρχόμενον om. L ‖ 26 αἱρεῖσθαι C ‖ 28 σκοτοῦται om. L

'Αρχὴ τοῦ Κ.

90 *Κευθμῶνας* ⟨1, 95⟩· ἀφεγγεῖς τόπους.
91 *Καββαλών* ⟨2, 48⟩· καταβαλών.
92 *Καθειργνύς* ⟨2, 50⟩· κατακλείσας.
94 *Κλύσαντα* ⟨2, 99⟩· βυθίσαντα.
Κλέος ⟨1, 55⟩· δόξαν.
95 *Κεκευθμένον* ⟨2, 89⟩· κατακεκρυμμένον.
Κεκρύφεις ⟨3, 127⟩· ἔκρυψας.
Καθιδρύει ⟨3, 80⟩· κάθηται καὶ καταμένει.
93 *Κλισμοῖσι* ⟨3, 129⟩· θρόνοις.

'Αρχὴ τοῦ Λ.

96 *Λυγρῶς* ⟨1, 77⟩· ἐλεεινῶς, ἀθλίως. λυπρῶς δὲ ἀντὶ τοῦ λυπηρῶς κεῖται.
97 *Λύμην* ⟨1, 106⟩· φθοράν.
98 *Λόφων* ⟨1, 112⟩· ὀρέων.
Λελιπαρημένον ⟨3, 115⟩· παρακεκλημένον.
99 *Λέσχην* ⟨3, 79⟩· φλυαρίαν, ἀκαιρολογίαν.

'Αρχὴ τοῦ Μ.

100 *Μυχοῖς* ⟨1, 66⟩· ἐνδοτέροις τόποις.
101* *Μολεῖν* ⟨1, 70⟩· ἔρχεσθαι.
102* *Μίμνουσι* ⟨3, 77⟩· μένουσι.
Μύστης ⟨2, 77⟩· μυσταγωγός, ἢ μυστήρια εἰδώς.
103 *Μέλας* ⟨2, 3⟩· σκοτεινός.
104 *Μέδων* ⟨3, 117⟩. βασιλεύς.
105* *Μελέων* ⟨2 acr.⟩· ὕμνων.

'Αρχὴ τοῦ Ν.

124 *Νεηγενές* (2, 187)· ἀρτιγενές.
125 *Ναίων* ⟨1, 66⟩· οἰκῶν.
126 *Νάουσι* ⟨2, 114⟩· ῥέουσι.
127 *Νηδύν* ⟨1, 9⟩· γαστέρα.
128 *Νοσφισμός* ⟨3, 7⟩· χωρισμός.
129 *Νημερτές* ⟨3, 34⟩· ἀληθές.

Ξ.

130 *Ξύμπαντας*· τοὺς σύμπαντας.

---

1 om. *L* ‖ 2 ἀφεγγεῖς τόπους] βαθεῖς *L* ‖ 4 Κατεργνοῖς *L* ‖ 5 ῥυθήσαντα *C* ‖ 7 Κεκεύμενον· κεκρυμμένον *L* ‖ 10 Κλεισμοῖσι *C* ‖ 11 om. *L* ‖ 12 λυπρῶς κτλ. om. *L* ‖ 14 Λύμη· φθορά *L* ‖ 15 Λόφον· κορυφὴν ὄρους *C* ‖ 17 Λέσχη· φλυαρία (ἀκαιρολογίαν om.) *L* ‖ 18 om. *L* ‖ 20 Μολεῖ· ἔρχεται *L* ‖ 25 Μαίον· ὕμνον *L* ‖ 26 om. *L* ‖ 29 Ναίουσι *C* ‖ 33 om. *L* ‖ 34 τοὺς om. *L*

Ἀρχὴ τοῦ Ο.

131* *Ὄπα* ⟨2, 14⟩· *φωνήν.*
132 *Ὄλβον* ⟨1, 93⟩· *χρέως, πλοῦτον.*
133 *Οἰκτρῶς* ⟨2, 97⟩· *ἐλεεινῶς, ἀθλίως.*
134 *Ὄλισθον* ⟨2, 90⟩· *πλάνον.*
135 *Ὀλλύμενον* (2, 13)· *ἀπολλύμενον.*
136 *Οἶος ἐξ οἴου* ⟨3, 31⟩· *μόνος ἐκ μόνου.*
137 *Ὀθνείαν* ⟨3, 133⟩· *ξένην.*
138 *Ὀρεκτόν* ⟨3, 76⟩· *ἐπιθυμητόν.*

Ἀρχὴ τοῦ Π.

106* *Πολύστονα* ⟨1 acr.⟩· *πολυστένακτα.*
107 *Πήματα* ⟨1 acr.⟩· *βλάβη.*
112 *Παρειμένας* ⟨1, 121⟩· *παρεωρημένας. ἢ καὶ παρηγμένας, οἱονεὶ παρελθούσας.*
113 *Προνομεύσας* (2, 64)· *διαρπάσας.*
114 *Παμφαοῦς* ⟨2, 118⟩· *φαιδροτάτης.*
115* *Πυρσῷ* ⟨2 acr.⟩· *φωτί.*
Πηλίνης (2, 39)· *γηΐνης.*
Πενιχρόν ⟨1, 13⟩· *ταπεινόν.*
116 *Πρὸς πατρός* ⟨2, 77⟩· *παρὰ πατρός.*
117 *Παμπήδην* ⟨2, 49⟩· *παντελῶς, ὁλοσχερῶς.*
Πολυρρύτοισι ⟨2, 59⟩· *πολυ⟨ρ⟩ρέουσι.*
118 *Προμηθίᾳ* ⟨2, 70⟩· *ἐπιμελείᾳ, προνοίᾳ.*
119* *Ποντίου* ⟨2, 71⟩· *θαλαττίου.*
120 *Πόλοιο* ⟨2, 76⟩· *πόλου, οὐρανοῦ.*
123 *Ποτνιᾶται* ⟨1, 128⟩· *παρακαλεῖται, ἢ νῦν τιμάζεται, δοξάζεται.*
121 *Πέλειαν* ⟨2, 79⟩· *περιστεράν.*
Προσηνῆ ⟨1, 60⟩· *εὐμενῆ.*
Πανόλβιον ⟨1, 21⟩· *πᾶν ἔχουσαν, πάμπλουτον.*
Πρόσθεν ⟨1, 28⟩· *πρῶτον.*
122 *Περαίνεις* ⟨2, 12⟩· *ποιεῖς, πληροῖς.*
Πορίζων ⟨1, 54⟩· *ἀπεργαζόμενος.*
108 *Πέδας* ⟨3, 16⟩· *δεσμούς.*
Πατροσθενὲς ξύμμορφον ⟨3, 60⟩· *πατροδύναμον καὶ σύμμορφον.*

---

1 om. *L* ‖ 3 *Ὄλβιον L* | *χρέως* om. *L* ‖ 4 *Οἴκτῶς* (sic) *L* | *ἀθλίως* om. *C* ‖ 10 om. *L* ‖ 13 *Παρημένας· παραλελυμένας* (*ἢ καὶ κτλ.* om.) *L* ‖ 16 *Παμφάνους C* (*παντελοῦς* Io. Dam. codd.) | *φαιδρᾶς L* ‖ 19 *Πενιχρῆ· ταπεινά C* ‖ 20 *παρὰ τοῦ π. C* ‖ 21 *Παμπίδην L* | *ὁλοσχερῶς* om. *L* ‖ 23 *Προμήθια· ἐπιμέλεια, πρόνοια C*; *Προμηθεία· ἐπιμελεία* (*προνοίᾳ* om.) *L* ‖ 25 *Πόλοιο* om. *L* ‖ 26 *παρακαλεῖ* (*ἢ νῦν κτλ.* om.) *L* ‖ 27 *Πέλεια· περιστερά L* ‖ 31 *Περαίνοις L* | *ποιεῖς* om. *L* | *πληροῖς* om. *C* ‖ 32 *Πορίζον· ἀπεργαζόμενον C*, corr. Nauck ‖ 33 *δεσμά L* ‖ 34 *Πατρόσθεν ὀξύμορφον C*

109 Προσιτήν ⟨2, 55⟩· βάσιμον.
Πανολβίῳ ⟨2, 66⟩· πολυπλούτῳ.
110 Ποππυσμάτων ⟨3, 79⟩· ὕβρεων, κολακιῶν.
111 Πόντος ⟨2, 3⟩· πέλαγος.

Ἀρχὴ τοῦ Ρ.

139 Ῥώμη ⟨2, 5⟩· ἰσχύς, δύναμις.
140 Ῥοαῖς ⟨2, 94⟩· τοῖς ῥέουσιν ὕδασιν.
141 Ῥυπτόμενον (3, 53)· καθαιρόμενον.
142 Ῥήγνυσι γῆρυν ⟨2, 33⟩· ῥήσσει, διασπαράσσει.
143 Ῥᾶον ⟨1, 117⟩· εὔκολον, εὐχερές.
144 Ῥυπτικόν ⟨3, 75⟩· καθαρτικόν.
145 Ῥήτρας ⟨3, 22⟩· ῥήτορας.

Ἀρχὴ τοῦ Σ.

146 Σπέος ⟨1, 13⟩· σπήλαιον.
147 Σίντιν ⟨2, 89⟩· σκώληκα βλαπτικόν.
148 Σμήχων (3, 16)· καθαίρων.
149 Στείβει ⟨2, 1⟩· περιπατεῖ.
150 Σθένει ⟨2, 44⟩· δυνάμει.
151 Σέλας ⟨1, 39⟩· φῶς.
152 Στέργειν ⟨1, 116⟩· ἀγαπᾶν, ἐμμένειν.
153 Σιωνίταις ⟨3, 77⟩· τοῖς τὴν Σιὼν οἰκοῦσιν.
Σέθεν ⟨3, 119⟩· σοῦ.
154 Σέβας ⟨3, 120⟩· προσκύνησις, τιμή.
155 Συνεδριάζων ⟨3, 9⟩· συγκαθεζόμενος, συγκαθήμενος.

Ἀρχὴ τοῦ Τ.

156 Τελεῖ ⟨1, 27⟩· γίνεται, ὑπάρχει.
Τρίβον ⟨1, 3⟩· ὁδόν.
157 Τριττοὶ θεουδεῖς ⟨2, 106⟩· τρεῖς θεοειδεῖς.
Τρανῶς ⟨2, 42⟩· σαφῶς, φανερῶς.
158 Τεθηγμένους ⟨1, 118⟩· ἠκονημένους.
Τριτταῖς ⟨2, 107⟩· τρισσαῖς.
Τάλαινα ⟨2, 105⟩· ἀθλία.
159 Τιμῆεν ⟨3, 114⟩· ἔντιμον.

2 Πανόλβιοι· πολύπλουτοι C ‖ 3 Πομπύσματα· ὕβρεις L | κολακίας L, om. C ‖ 5 om. L ‖ 6 δύναμις om. L ‖ 9 Ῥήγνυσι γῆρυν Jo. Dam.] Ῥήγνυσιν· ἠχεῖ L qui in verbo ῥήσσει novam orditur glossam, Ῥήγνυσι (γῆρυν om.) C | ῥήκτει C | διασπαράσσει om. C ‖ 10 εὔκολον εὐχερές L] εὐχαρές καλόν C ‖ 11 καθάρτόν L ‖ 13 om. L ‖ 15 Σίντην· σκώλικα (βλαπτικόν om.) L ‖ 16 Σμήχω· καθαίρω L ‖ 17 Στείβοι· περιπατοῖ C ‖ 20 ἀγαπᾶν om. L ‖ 21 οἰκοῦσι L ‖ 23 προσκύνησις om. L | τιμή * (* = ν eras.) L, om. C ‖ 24 συγκαθεζόμενος om. L | συγκαθήμενος om. C ‖ 25 om. L ‖ 26 ὑπάρχει om. C ‖ 30 ἀκονημένους C, ἠκονιμένους L ‖ 33 Τίμιεν L

Ἀρχὴ τοῦ Υ.

160 *Υἷας* ⟨2, 39⟩· υἱούς.
Ὑλικήν (3, 12)· ὑλώδη, φθαρτήν.
161 *Ὑπέσχες* ⟨2, 8⟩· ὑπέδωκας.
Ὑφαίνειν ⟨1, 118⟩· ποιεῖν. 5
162 *Ὕδειν* ⟨3, 126⟩· ὑμνεῖν· παρὰ τὸ ὑάδειν κατὰ συγκοπήν.

Ἀρχὴ τοῦ Φ.

163 *Φύτλης* (2, 42) ⟨3 acr.⟩· φυλῆς ἢ φύσεως.
164 *Φυράματος* (2, 113)· διαπλάσεως.
Φλοιδούμενος ⟨2, 72⟩· φλογιζόμενος. 10
165 *Φέριστον* ⟨2, 29⟩· ἐξοχώτατον.
166* *Φερέζωον* ⟨3, 126⟩· φέρον ζωήν.
167 *Φερέσβιον* ⟨2, 46⟩· ζωοποιόν.
Φλᾶν ⟨2, 25⟩· θλᾶν.
168 *Φρυκτωρίας* ⟨1, 62⟩· λαμπαδουχίας, δᾳδουχίας. 15
Φυεῖσα ⟨1, 46⟩· ὑπάρξασα, γεννηθεῖσα.
169 *Φρυαττόμενος* (2, 191)· ὑπερηφανευόμενος.
Φάους ⟨3, 26⟩· φωτός.

Ἀρχὴ τοῦ Χ.

170 *Χώρου* ⟨2, 9⟩· τόπου. 20
171 *Χειραπτήσας* (3, 180)· κρατήσας, χειρὶ ἀψάμενος.
Χοϊκός (2, 33)· ἀπὸ γῆς ὤν.
Χαὐτῷ ⟨3, 62⟩· καὶ αὐτῷ· καὶ κατὰ ἀποβολὴν τοῦ ῑ τοῦ καί συνδέσμου καὶ κράσει τοῦ ᾱ καὶ $\overline{\alpha\upsilon}$ ⟨καὐτῷ⟩, καὶ διὰ τὸ δασὺ πνεῦμα τοῦ $\overline{\alpha\upsilon}$ τρέπεται τὸ κ̄ εἰς χ̄. 25

Τὸ δὲ Ψ ἐν χρήσει οὐχ εὕρηται.

Ω.

172 *Ὠδίς*· ὠδῖνος· σημαίνει καὶ τὴν γέννησιν.
173 *Ὤκιστα* ⟨3, 80⟩· τάχιστα.
174 *Ὡς ἄημα* ⟨3, 114⟩· ὡς πνεῦμα· ἄημα γὰρ τὸ πνεῦμα παρὰ Διογενιανῷ. 31

Τέλος σὺν θεῷ τοῦ λεξικοῦ
τῶν κανόνων κατὰ ἀλφάβητον.

---

1 om. *L* ‖ 6 παρὰ κτλ. om. *C* | ὑάδειν scripsi ex EGud. cod. Barb.] ᾅδειν *L* ‖ 7 om. *L* ‖ 8 φυλῆς ἢ om. *L* ‖ 10 Φλυδούμενος *C*, emend. Bachmann ‖ 11 ἔξοχον *C* ‖ 13 Φερεσβίω· ζωοποιῶ *L* ‖ 15 λαμπάδας *C* | δᾳδουχίας om. *L* ‖ 19 om. *L* ‖ 21 χειρὶ ἀψάμενος om. *L* ‖ 24 $\overline{\alpha\upsilon}$ scripsi] ε̄ *C* ‖ 25 τρέπει *C* ‖ 26 et 27 om. *L* ‖ 28 σημαίνει καὶ om. *L* | ἡ γέννα *L* ‖ 30 ἅμα pro ἄημα utrob. *C* ‖ 31 διὸ γεννιάῶ (ν suprascr. 2ª m.) *L* ‖ 32 sq. om. *L*

Ma neanche così, come combinando insieme *BCL* l' abbiamo ricostituito, possiamo dire d' avere questo lessico interamente nella sua forma originaria. Chi, per esempio, tenga conto delle gl. *Ἄπλητα* e *Ὡς ἄημα*, non dubiterà un momento che le gl. *Ἔκριζον* e *Ὕδειν* vi si leggessero una volta nella forma in cui ce le dà l' EGud.: *Ἔκριζον· ἀπορριζῶν* (*ἀπὸ ῥιζῶν* codd.), *τὴν ἁμαρτίαν καταβάλλων· ἐπιρρηματικῶς δέ*, e *Ὕδειν· ⟨ὑμνεῖν⟩· παρὰ τὸ ὑάδειν κατὰ συγκοπὴν τοῦ ᾱ, ὥς φησι Διογενιανός*. E parimenti le altre gl. comuni al Lessico e al Gudiano mostrano nel secondo una dicitura più piena[1]), cioè, oltre alla gl. *Ἰόν* citata a p. 54, anche *Λυγρῶς· ἐλεεινῶς, ⟨ἀθλίως⟩· λυπρῶς δέ, ὡς ἔν τισιν εὗρον, κεῖται ἀντὶ τοῦ λυπηρῶς* e N̄ *Χαὐτῷ· ἀντὶ τοῦ καὶ ἑαυτῷ καὶ κατὰ ἀποβολὴν τοῦ ῑ τοῦ εἰς τὸν καί σύνδεσμον καὶ τοῦ ε̄ καὶ κράσει τοῦ ᾱ καὶ ⟨α⟩ῡ εἰς τὴν αῡ δίφθογγον γίνεται καὐτῷ· καὶ ἐπεὶ δασύνεται τὸ ᾱ διὰ τὴν αὐτοπαθῆ ἀντωνυμίαν, ἐτράπη τὸ κ̄ εἰς χ̄ καὶ γέγονε χαὐτῷ*. Dopo ciò non mi pare troppo arrischiato il vedere una più genuina recensione del Lessico anche nelle gl. seguenti del Gudiano: *Πρὸς πατρός· παρὰ πατρός· ἀντὶ γὰρ τῆς παρὰ προθέσεως ἡ πρός.* — *Πέδας· δεσμούς. παρὰ τὸ πιέζειν· ἢ παρὰ τοὺς πόδας, ὡς παρὰ τὸν ὀβολὸν τὸ ἡμιωβέλιον* (*ἡμιώβολον* cod.). — *Σέλας· φῶς, λαμπηδών, λαμπρότης. τὸ φῶς τῆς σελήνης, ⟨ἢ⟩ παρὰ τὸ σαλεύεσθαι τῇ πνοῇ.*

Nell' EGud. le due gl. *Ἰόν* e *Χαὐτῷ* sono contrassegnate (quella di 1ª, questa di 2ª mano) con la sigla N̄. Inoltre ha la sigla § (di 1ª m.?) la gl. *Ἰσθμός· γῆ μεταξὺ δύο θαλασσῶν. εἴω, τὸ πορεύομαι, ἐξ οὗ γίνεται* ecc., il cui principio si legge più completo e sostanzialmente eguale alla corrispondente glossa del Lessico negli *Ἐπιμερισμοὶ κατὰ στοιχεῖον* (An. Ox. II 379, 19): *Ἰσθμός· τί διαφέρει ἰσθμὸς καὶ πορθμός; διαφέρει· ἰσθμὸς λέγεται γῆ μεταξὺ δύο θαλασσῶν, πορθμὸς δὲ θάλασσα μεταξὺ δύο γαιῶν.* Alla gl. *Πέλειαν· περιστεράν* del Lessico corrisponde l' altra *Πέλεια· περιστερά* che gli *Ἐπιμ. κ. στ.* hanno dagli Epim. ai Canoni.[2]) Infine abbastanza spesso glosse del Gud. portanti una delle tre sigle, benchè assai più ampie, s' accordano col Lessico

---

1) Fanno eccezione la gl. *Τελεῖ*, che, almeno stando al cod. *c* (il Barb. in questa parte manca), ha nel Gud. la forma più breve in cui appare nel cod. *C* del Lessico; e la gl. *Παρῃγμένας· οἱονεὶ παρελθούσας*, abbreviatura della corrispondente *Παρειμένας* del Lessico.

2) Che gli *Ἐπιμ. κ. στ.* non debbano questa gl. al Lessico, mi pare certo per due considerazioni: l' una che di questo in quelli non c' è mai traccia fuori delle lettere B—E; l' altra che la gl. *Πέλεια*, inserita fra glosse ricavate sicuramente dagli Ep. ai Can., occupa fra di esse presso a poco il posto che le spetta secondo il testo del Damasceno, mentre nel Lessico è già perduta ogni nozione dell' ordine che i lemmi hanno nei Canoni.

nella voce con cui spiegano il significato del lemma: per es. ☧ *Ἄσεμνα· ἀπρεπῆ· ἐκ τοῦ* ecc. (*ἀπρεπῆ* di 2ª m. sopra il rigo). — ☧Γ *Βεβυσμένα· . . . ἀντὶ τοῦ βεβυθισμένα κατὰ συγκοπήν.* — N̄ *Βρέτας· εἴδωλον ἢ ξόανον σημαίνει, καὶ γέγονεν οὕτως* ecc. — ☧Γ (2ª m.) *Διαμπάξ· διόλου, διηνεκῶς, διὰ παντός, ἐξ ἐναντίας· ἀπὸ τοῦ* ecc. — ☧ *Εἴκαθεν· ἀντὶ τοῦ ὑπεχώρησεν· ἀπὸ τοῦ* ecc. — N̄ *Ἐθρόησεν· ἐφόβησεν· τὸ θέμα θροῶ* ecc. (*ἐφόβησεν* di 2ª m. sopra il rigo). Tutto considerato, mi pare che non si possa sfuggire alla conclusione che nel Lessico abbiamo un estratto o degli Epimerismi ai Canoni o d' una loro fonte.

Firenze, 19 febbraio 1906. **Ed. Luigi De Stefani.**

Unedierte Texte aus der Zeit des Kaisers Johannes Komnenos.

1. Das Todesjahr der Kaiserin Irene.

Während die byzantinische Geschichtschreibung für die Zeit des Kaisers Alexios I sowie des Kaisers Manuel I eingehende zeitgenössische Berichte bietet, ist die dazwischenliegende Regierung des Johannes Komnenos (1118—1143), obwohl sie nicht minder glänzend und erfolgreich war, in dieser Beziehung sehr stiefmütterlich bedacht. Kinnamos und Niketas Choniates, die beiden Hauptzeugen für diese Epoche, behandeln die Regierung des Johannes ziemlich summarisch und gewissermaßen nur als Einleitung zu den von ihnen mit ungleich größerer Ausführlichkeit geschilderten Taten seines Sohnes Manuel, was beide damit motivieren, daß sie darüber nicht als Augenzeugen berichten könnten (Kinn. p. 5, 4—7; Nik. 7, 18—26). Deshalb sind die Schriften des Theodoros Prodromos (etwa 1096—1152), dessen Blüte gerade in die Regierungszeit des Kaisers Johannes fällt und dessen Feder nicht nur die Kriegszüge dieses Kaisers, sondern auch die verschiedenen frohen und traurigen Familienereignisse des ganzen Komnenenhauses in Prosa und Poesie mit gleicher Kunst zu behandeln stets bereit war, von ganz besonderem Wert, indem sie vielfach die Berichte der genannten Historiker teils weiter ausführen und ergänzen, teils berichtigen, so daß La Porte du Theil (Migne, *133*, 1084 B) nicht übertreibt, wenn er gelegentlich sagt: notre poëte, étant contemporain, et surtout adressant son récit au prince dont il chante les exploits, a plus d'autorité que tous les historiens. Auch für die im folgenden zu behandelnde Frage hinsichtlich des Todes der Kaiserin Irene, der Gattin des Johannes, ist Prodromos' Zeugnis von Wichtigkeit.[1])

Der Tod Irenes fiel in die Zeit, wo Kaiser Johannes im Kampfe mit den Seldschuken diesen zweimal die Festung Kastamon in Paphlagonien entriß. Über diese bald nach Beendigung des Krieges mit

---

1) Nach Abschluß dieser Arbeit ging mir das sich mit ihr mehrfach berührende Werk von S. Papadimitriu zu (Feodor. Prodrom, Odessa 1905, vgl. unten, Abteilung II). Von einer Polemik absehend, habe ich in den Fußnoten, wo es nötig erschien, kurz auf Papadimitrius Ansicht verwiesen.

Ungarn unternommenen Feldzüge in Kleinasien erfahren wir aus Kinnamos (p. 13, 9—15, 23) folgendes. Der Kaiser zog gegen Kastamon, nahm es ein und feierte, nach der Hauptstadt zurückgekehrt, einen glänzenden Triumph, indem er mit dem Kreuz in der Hand zu Fuß dem prachtvollen silbernen Triumphwagen voranging, auf welchem statt seiner ein Bild der Gottesmutter thronte. Aber bald schickte sich der Sultan Tanisman an, Kastamon mit Waffengewalt wiederzugewinnen. Johannes zog zum Entsatze der belagerten Stadt aus, aber infolge des Todes seiner Gattin und eigener Krankheit mußte er nach Byzanz zurückkehren, so daß Kastamon in die Hände des Feindes fiel. Tanisman starb jedoch bald darauf, und der Kaiser benutzte die Feindschaft zwischen dem Nachfolger desselben und dem Sultan von Ikonion, um letzteren als Bundesgenossen für sich zu gewinnen. Mit seinen durch das türkische Kontingent verstärkten Truppen zog er jetzt zuerst gegen Gangra. Indes noch vor Beginn der Feindseligkeiten verließen die türkischen Bundesgenossen heimlich das griechische Lager, und der Sturm auf die Stadt mißlang. Johannes gab die Belagerung auf und überwinterte in Rhyndakene. Darauf (d. h. im Frühling des nächsten Jahres) belagerte er zuerst Kastamon, nahm es ein und zog dann wieder vor die starke Festung Gangra, die sich, als die Hoffnung der Belagerten auf Entsatz sich nicht verwirklichte, ergab. Ziemlich das nämliche berichtet über diese Vorgänge auch Niketas (p. 25, 19—29, 5), nur daß er bei der Schilderung des Triumphwagens und des Triumphzuges ausführlicher verweilt und auch die Beschießung der Stadt Gangra eingehender beschreibt, anderseits aber vom Tode der Kaiserin und der dadurch veranlaßten Unterbrechung des zweiten Feldzugs nichts erwähnt.

Prodromos hat die hier besprochenen Ereignisse in fünf Gedichten verherrlicht. Zwei von ihnen, die in politischen Versen abgefaßt und zum Vortrag durch die Demen der Hauptstadt während des Triumphzuges bestimmt sind, liegen bereits gedruckt vor (Migne, Patr. gr. 133, 1373—1387). Die drei übrigen besingen in hexametrischem Versmaß die erste Eroberung Kastamons (vgl. Migne 1069 D), den darauf folgenden Triumph (vgl. Migne 1075 A) und endlich die zweite Eroberung Kastamons und die Einnahme Gangras. Obwohl mir alle drei Gedichte vorliegen, kann ich aus Mangel an Raum leider nur das letzte hier zum Abdruck bringen.

Diese Gedichte des Prodromos bestätigen die von dem einen oder dem anderen der beiden Historiker angeführten Einzelheiten, fügen aber zu der von jenen gegebenen Schilderung noch manche kleine Züge hinzu. Ganz neu z. B. ist die Nachricht, daß der Kaiser auf der

ersten Expedition außer Kastamon noch andere Städte (Alamos, Alazos und Balzon) erobert und die fliehenden Feinde über den Fluß Halys hinaus verfolgt habe; ferner eine lange Reihe von Namen der in Gefangenschaft geratenen türkischen Satrapen und Heerführer (Migne 1380 B; 1378 B; 1381 B). Die so schnell in die Brüche gegangene Bundesgenossenschaft mit dem Sultan von Ikonion wird von Prodromos nicht erwähnt, scheint aber doch auf einem historischen Faktum zu beruhen. Dagegen hängt die Nachricht des Kinnamos, der Kaiser sei zur Zeit des Todes seiner Gattin selbst auch erkrankt, wohl nur mit einer Verwechslung zusammen, da Prodromos eine solche Krankheit zwar wiederholt erwähnt, aber nur bei der Schilderung der ersten Eroberung Kastamons (Migne 1375 B; 1379 B). Auch die Erzählung des Prodromos, daß an Stelle des verstorbenen türkischen Befehlshabers dessen Gattin im zweiten Feldzuge die Verteidigung der Stadt Gangra geleitet habe (V. 24 ff.), ist ein bisher unbekanntes, aber durchaus glaubwürdiges Faktum.

Nach diesen notwendigen Präliminarien können wir jetzt der Frage über das Todesjahr der Kaiserin Irene näher treten. Mit der oben wiedergegebenen Darstellung des Kinnamos stimmt Prodromos überein, wenn er (V. 11—15) erzählt, der Tod der Gattin habe den Kaiser genötigt, den bereits begonnenen Feldzug zu unterbrechen und unter Zurücklassung des Heeres, nur von seinen Kindern begleitet, mit ihrem Leichnam nach der Hauptstadt zurückzukehren. Daß das Heerlager sich beim Tode der Kaiserin bereits in Bithynien befand, erfahren wir aus einem anderen Gedichte des Prodromos, dem kurzen jambischen Epitaph auf Irene (Migne, *133*, 1396), wo es nach Erwähnung dessen, daß die Kaiserin den Nonnenschleier genommen habe (natürlich auf ihrem Sterbebette, wie es byzantinische Sitte war), in V. 24—27 heißt: *θνήσκω δ' ἐπ' αὐτῆς Βιθυνῶν ἐπαρχίας, ἄποικος ἐκ τῆς Αὐσόνων βασιλίδος· κομίζομαι δὲ ναυστολουμένη πάλιν, καὶ τὴν ἐμὴν ἐνταῦθα πιστεύω κόνιν.*[1])

Niketas erwähnt weder den Tod der Kaiserin noch ihren Namen; indirekt wird sie von ihm p. 44, 11 bezeichnet, wo er nach Schilderung der Feldzüge gegen Kilikien und Syrien von erneuten Kämpfen gegen die Seldschuken am Sangarios und von der Rückkehr des Kaisers nach Lopadion (in Bithynien) spricht: *μετ' οὐ πολὺ καὶ τῆς γυναικωνίτιδος ἐξιούσης τὴν πόλιν τὰς Ὀχυρὰς ἐδείματο*, oder nach dem cod. B: *εὑρὼν δὲ καὶ τὴν δέσποιναν ἐκεῖ εἰς τὴν πόλιν ἦλθε τὰς*

1) Beiläufig sei bemerkt, daß du Theil (Migne *133*, 1066 A) bei der Erklärung dieses Gedichts verschiedene Fehler macht; er meint, Irene sei nach dem Tode ihres Gatten als Witwe in ein bithynisches Kloster eingetreten.

ἀχύρας. Diese Notiz ist aber, soweit sie sich auf die Kaiserin bezieht, entschieden falsch und wohl nur eine Verwechslung mit ihrem von Kinnamos erwähnten und, wie wir sehen werden, in eine viel frühere Zeit fallenden Aufenthalt (und Tod) in Bithynien.

Nach der landläufigen Meinung pflegt man den Krieg gegen Ungarn in die Jahre 1124—1126 (vgl. G. F. Hertzberg, Gesch. der Byzantiner, Berlin 1883 S. 289 f.) oder in die Jahre 1124—1125 (vgl. E. Muralt, Essai de Chronogr. Byzant., St. Petersburg 1871) zu verlegen. Für die nachfolgenden Ereignisse, die beiden Expeditionen gegen Kastamon, bietet Hertzberg kein ausdrückliches Datum, aus seiner Darstellung scheint sich aber zu ergeben, daß er an die JJ. 1127—1129 denkt, während Muralt sie in die JJ. 1126—1127 verweist. Hierbei müssen wir uns jedoch gegenwärtig halten, daß weder Kinnamos noch Niketas irgendwo in ihren Berichten eine direkte Jahreszahl bieten und demnach die erwähnten Datierungen, wie ja auch schon die Differenz unter ihnen beweist, eigentlich nicht viel mehr als eine ziemlich unsichere Kombination darstellen, die wir keinen Augenblick zögern dürfen aufzugeben, sobald es sich zeigt, daß ihr ein bestimmtes, von anderer Seite her überliefertes und gut bezeugtes Datum widerspricht. Ein solcher Fall liegt aber hier faktisch vor. In den Spezialwerken für die ältere Geschichte Ungarns ist schon lange darauf hingewiesen, daß nach ungarischen Quellen, die übrigens z. T. Muralt selbst unter dem J. 1129 verzeichnet, der Krieg zwischen Byzanz und Ungarn bedeutend später, d. h. 1128—1130 stattgefunden hat, vgl. A. Huber, Gesch. Österreichs, Gotha 1885 S. 346 f. und K. Grot, Aus der Gesch. Ungarns und des Slaventums im 12. Jahrh. (russ.), Warschau 1889 S. 28. Damit verschieben sich aber auch zugleich die auf diesen Krieg folgenden Ereignisse aus der Regierung des Kaisers Johannes, so daß der erste Zug gegen Kastamon etwa ins J. 1130 (nach Prodromos p. 1380 B geschah die Einnahme der Städte ἐν μέσῳ δεκεμβρίῳ), der Triumphzug ins J. 1131, die Belagerung Kastamons durch Tanisman ins J. 1132, der zweite Zug gegen Kastamon, bei dessen Beginn die Kaiserin Irene (im August) starb, ins J. 1133 und das Ende dieser Kämpfe mit den Seldschuken ins J. 1134 gehört.[1]

Kinnamos (p. 9, 23—10, 8) lobt den frommen und wohltätigen Sinn der Kaiserin, der sich u. a. in der Erbauung des prachtvollen Pantokratorklosters gezeigt habe. Dies hat ihr sogar die Aufnahme

1) Papadimitriu verlegt, von einer Notiz einer arabischen Quelle, daß Tanisman 1135 gestorben sei, ausgehend, die erste Einnahme Kastamons in die JJ. 1134/5, den Tod der Kaiserin in den Herbst 1135, die zweite Einnahme Kastamons in den Winter 1135/6.

in den Heiligenkalender verschafft. In einem Synaxar, das 1301 geschrieben ist (vgl. H. Delehaye, Synax. eccl. Const. p. XLI und 887 ff.), wird wenigstens berichtet, am 13. August werde das Andenken *τῆς ἀοιδίμου καὶ μακαρίας βασιλίσσης καὶ κτητορίσσης τῆς σεβασμίας μονῆς τοῦ Παντοκράτορος Εἰρήνης, τῆς διὰ τοῦ θείου σχήματος μετονομασθείσης Ξένης μοναχῆς* gefeiert, worauf eine Schilderung ihres Lebens und Wirkens folgt. Von einem Herrschergeschlecht des Westens abstammend (sie war bekanntlich eine Tochter des ungarischen Königs Ladislaus) und mit allen Tugenden geschmückt, habe sie sich mit Kaiser Johannes vermählt, dem sie vier Söhne und vier Töchter[1]) gebar. Als Kaiserin sei sie stets eine hilfsbereite Beschützerin der Witwen und Waisen und aller Bittsteller und freigebige Wohltäterin aller Klöster gewesen; ihr größtes Verdienst bestehe aber in der Erbauung des großartigen Pantokratorklosters, für das sie durch fußfälliges Bitten und heiße Tränen auch ihren Gatten interessiert habe, so daß dieser es mit vielen Kostbarkeiten, reichem Grundbesitz und großen Privilegien ausstattete. Bald darauf sei sie in der Provinz Bithynien gestorben und in dem von ihr erbauten Kloster beigesetzt worden. Als dann der Prachtbau vollständig zu Ende geführt war, sei bald darauf auch der Kaiser gestorben und neben ihr bestattet worden (vgl. auch Kinnamos p. 31, 11 ff.).

Über das Pantokratorkloster in Kpel besitzen wir ein authentisches Dokument in dem Typikon, das ihm Kaiser Johannes gegeben und im Oktober 1136 unterschrieben hat. Es ist zuerst von P. Bezobrazov ausführlich besprochen und dann von A. Dmitrijevskij in seinem vollen Bestande ediert worden (vgl. B. Z. II 627 und VI 189). Im Typikon tritt der Kaiser durchaus als alleiniger Ktitor des Klosters auf, als den ihn auch Niketas (p. 66, 7: *τῇ μονῇ τοῦ Παντοκράτορος, ἣ τὸν βασιλέα Ἰωάννην ἔσχε δομήτορα*) bezeichnet; jedoch geschieht auch seiner Gattin als Teilnehmerin am Werke Erwähnung: *προσφέρω .... συγκοινωνὸν τῆς προθέσεως καὶ τῆς προσαγωγῆς καὶ τῆς πράξεως εὑρὼν τὴν τοῦ βίου κοινωνὸν καὶ συλλήπτορα, κἂν πρὸ τῆς ἐντελοῦς τοῦ ἔργου συστάσεως μετέστη τῶν τῇδε τοῖς ἀρρήτοις σου κρίμασι* (Dmitrij. *Τυπικά.* I S. 657). Die Schlußbemerkung paßt zu dem oben gewonnenen Resultate, daß die Kaiserin Irene-Pyriska wahrscheinlich im Jahre 1133 gestorben ist (und zwar am 13. August), jedenfalls viel besser, als zu dem bisher dafür angenommenen Jahre 1127 oder 1126.

---

1) Die bisher nicht vollständig bekannten Namen der Töchter enthält das Typikon des Kaisers Johannes (Dmitrijevskij, *Τυπικά* I p. 663): Maria, Anna, Theodora und Eudokia.

In Anbetracht dessen, daß in den folgenden Abschnitten mehrfach auch das Todesjahr der anderen Irene, der Gattin des Kaisers Alexios I, bei der chronologischen Feststellung der zur Sprache kommenden Ereignisse herangezogen werden muß, wollen wir auch diese Frage schon hier, soweit es unsere Quellen ermöglichen, zu beantworten versuchen.

Über das Todesjahr der Irene Dukaina findet sich bei den für die Komnenenzeit in Betracht kommenden Historikern nicht die geringste Andeutung.[1] Die einzige Notiz, die diesen Punkt berührt, verdanken wir wiederum einem Typikon. Dies Typikon, das der Sebastokrator Isaak Komnenos, der dritte Sohn des Kaisers Alexios I, im J. 1152 dem Kloster der Gottesmutter *ἡ Κοσμοσώτειρα* gegeben hat, ist von M. Gedeon in der *Ἐκκλησ. Ἀλήθεια* (vgl. B. Z. VIII 574) besprochen und durch den Abdruck einiger Kapitel charakterisiert worden. Hier heißt es im 36. Kapitel, wo der Ktitor die alljährliche Gedächtnisfeier seiner verstorbenen Eltern anordnet, von der Mutter: *καὶ γὰρ αὕτη πρὸς κύριον ἱεροπρεπῶς ἐξεδήμησε κατὰ τὴν πρώτην ἰνδικτιῶνα ἡμέραν ἐννεακαιδεκάτην τοῦ φεβρουαρίου μηνός* (Gedeon S. 145). Eine solche Angabe der Indiktion ohne Hinzufügung des entsprechenden Weltjahres oder wenigstens des Wochentages erscheint allerdings etwas verdächtig und könnte zu einem Zweifel an der Richtigkeit der Überlieferung oder vielmehr der von Gedeon benutzten Abschrift Anlaß geben. Da nun der Ktitor gleich am Anfang der Stiftungsurkunde als ihre Abfassungszeit das Weltjahr 6660 und die 15. Indiktion angegeben hat (1. Sept. 1151—31. Aug. 1152 n. Chr.), läge es nahe, die Fortlassung des Weltjahres an der zweiten Stelle dadurch erklären zu wollen, daß er dabei denselben Indiktionszyklus im Sinne habe und also den 19. Februar des J. 1138 als Todestag seiner Mutter bezeichne. Dieser Annahme widerspricht aber das oben erwähnte, im Oktober 1136 abgefaßte Typikon seines Bruders Johannes, in dem der Ktitor seine Mutter Irene als bereits verstorben erwähnt (Dmitrij. *Τυπικά* I S. 662: *τῆς μακαριωτάτης δεσποίνης καὶ μητρὸς τῆς βασιλείας μου*). Demnach bleibt uns nur übrig, die angegebene erste Indiktion auf das J. 1123 zu beziehen und unter dem nötigen Vorbehalt mit dem 19. Februar 1123 als dem Todestage der Kaiserin Irene Dukaina zu rechnen.[2]

---

1) Nach Ducange (Hist. Byz. p. 175), E. Oster (Anna Komnena. I. Rastatt 1868 S. 69) und anderen Gelehrten soll Irene Dukaina sich bald nach dem Tode ihres Gatten unter dem Namen Xene in das von ihr erbaute Kloster zurückgezogen haben. Der Name Xene beruht aber, da Ducange als Belegstelle dafür die Menäen unter dem 13. August anführt, offenbar nur auf einer Verwechslung mit der Kaiserin Irene-Pyriska.

2) Papadimitriu verlegt den Tod Irenes in die Zeit nach 1126.

Da Irene nach der Angabe ihrer Tochter Anna (Alex. I, 95, 15) bei der Thronbesteigung des Alexios (1081 erst 15 Jahre alt und demnach 1066 geboren war, so hat sie ein Alter von 57 Jahren erreicht. Charakteristisch für die kritiklose Wundersucht jener Zeit und zugleich für die Schnelligkeit der höfischen Legendenbildung ist die Mitteilung, die Isaak über die näheren Umstände beim Tode der Kaiserinmutter macht. Er erzählt im 36. Kapitel, daß Irene sich im Beisein aller Verwandten in der Agonie mit eigener Hand die Augen zugedrückt habe und daß aus ihrem Sarge ganz deutlich Myron hervorgesprudelt sei: *μύρου σαφῶς ὑποβλυστάνοντος ἐν τῷ τάφῳ τῆς γεννητρίας μου, ἥτις (ὢ τοῦ θαύματος) χερσὶν ἰδίαις τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτῆς, πάσης τῆς συγγενείας παρουσιαζούσης, ἐκάλυψε κατὰ τὸν χρόνον τῆς ἀποβιώσεως, μή τινος ἑτέρου τοῖς ὀφθαλμοῖς αὐτῆς κατὰ τὸν καιρὸν τοῦ θανάτου τὰς χεῖρας αὐτοῦ ὑφαπλώσαντος.*[1])

⟨Τοῦ σοφοῦ Προδρόμου⟩

Τῷ μεγαλονίκῳ βασιλεῖ κυρῷ Ἰωάννῃ τῷ Κομνηνῷ ἐπὶ τῇ δευτέρᾳ Κασταμόνος ἁλώσει καὶ Γάγγρας.

Καὶ τάδε σου μεγάλαθλα μυθήσομαι ἔργα πολίταις
Ῥώμης κουροτέρης, Κομνηνιάδη πτολίπορθε,
εὖχος ἀνακτορίης, καὶ ἐν βιβλίοισι χαράξω,
ὄφρα καὶ ὀψιγόνοισι μετέσσεται οὐδὲ θανεῖται
5 *καὶ θεὸν ὥς σε τίσωσι μετήλυδες Ἄρεος υἱοί·*
πάντα δέ τοι κατὰ μοῖραν ἐριφραδέως ἀγορεύσω,
ὡς μὲν ἀπ' εὐκτιμένοιο μεγαστεγέος μελάθροιο
ἀντολίηνδ' ἐπόρουσας, ἐναντιβίους κακὰ ῥέξων,
ἐς μόθον ἐγρεκύδοιμον ἐπάλμενος, ἀμφὶ δὲ λαοὶ
10 *χαλκοχίτωνες ἔβαν, θοῦρον πνείοντες ἄρηα,*
ὡς δέ τευ ἄλγος ἄλαστον ἀπήμβλυνε φαίδιμον ὁρμήν,
πότμος ἑῆς ἀλόχοιο, μέγ' εὐσεβέος βασιλίσσης,
ὡς δέ τέ μιν παλίνορσος ⟨ἔβης⟩ ἀνὰ ἄστυ κομίζων,
οἶος σὺν τεκέεσσι, λεὼς δ' ὑπέμιμνεν ἀπείρων
15 *οἷσιν ὑφ' ἡγεμόνεσσι διακριδὸν ἄλλοι ἀπ' ἄλλων.* fol. 124
αὐτὰρ ἐπεὶ πένθησας, ὅσ' ἄλοχον ἐσθλὸς ἀκοίτης,
καὶ κτέρεα κτερέϊξας, ἅπερ μεδέουσιν ἔοικε,

---

1) Dies letztere weiß auch Prodromos an der Schwiegertochter des Bryennios zu loben (vgl. unten 2, 153).

Codex Vaticanus gr. 305 fol. 123^{v}—126^{v} (Nach Papadimitriu von V. 106 an auch im Paris. 2831 fol. 149) Lemma: *τοῦ αὐτοῦ*

θούριδος αὖτε μάχης καὶ ὀκρυόεντος ἰωκῆς
μνήσαο οὐδ' ἀνίη σε μένους παρέλυσε καὶ ἀλκῆς·
20 κόσμον γὰρ σφετέρης ζωῆς ἐπίπροσθεν ἔθηκας·
τούνεκ' ἀνὰ στρατιὴν μεγαλήτορα Αὐσονιήων
λεξάμενος μετὰ Πέρσας ὅλους χαλάσαο χαλινοὺς
καὶ Γάγγρης πτολίεθρον ἔβης ἑλέειν μενεαίνων,
τοῦ μέντ' ἀγὸς ὄλωλε, πρὸ δ' ἠελίου λίπεν αὐγάς,
25 ἀλλὰ καὶ ὧς οἱ ἄνασσε δάμαρ φθιμένοιο ἀγοῖο,
βαρβαρίδων βασίλεια, ἅμ' υἱέσι καὶ θυγάτρεσσιν.
ἔνθ' ὡς οὖν ἐπέλασσας, ἐμήσαο τήνδε προβουλήν,
κρινάμενος στρατιῆθεν ἐρίφρονας ἄνδρας ἀρίστους
πεμπέμεν ἐς πολίαρχον ὑπερμενέα κρατερήν τε,
30 μῦθον ἀπαγγελέοντας, ὃν ἐν φρεσὶν ᾗσιν ὑφήνω,
ἠὲ πόλιν δόμεναι πετάσασαν ἐκ πυλεῶνας
ἠὲ μένος κρατερὸν δαήμεναι αὔσονος αἰχμῆς.
οἱ μὲν ἄρ' ὡς ἀπέβαν σαφήτορες ἄνδρες ὁμοκλῆς,
ἐκ δ' ἔπος ἀγγέλλεσκον ἀηττήτου βασιλῆος·
35 ἣ δ' ἀΐουσα γέλαξε καὶ εὐχομένη φάτο μῦθον·
«Μή με δέδιττε, ἄναξ, καὶ θηλυτέρην περ ἐοῦσαν,
οὐ μὲν ἐγὼ μετὰ χερσὶν ἑκοῦσά τοι ἄστυ ὀπάσσω,
χάρμην δ' αἴ κε θέλησθα, ἴδ' ἔρχεο, ὄφρα δαείης,
ὡς καὶ θηλυτέρῃσιν ἔοι μένος ἄρσενος ἀλκῆς·
40 οὔτοι ἄοπλος ἐγὼ καὶ ἀσύμμαχος ἀντιασαίμην,
ἀλλά μοι ἔνδον ἔασι καὶ ἀνέρες ἀσπιδιῶται
καὶ φαρέτραι τε λόφοι τε καὶ ἔντονα καμπύλα τόξα
καί τε πρὸ τῶν λοφιὴ δυσάμβατος, ἧς ὑπὲρ ἄστυ
ἵδρυται ἠλιβάτοιο, πετρηβόλα τ' ὄργαν' ὕπερθεν.»
45 ὣς ἔφατ' εὐχομένη, κούρην δ' ὑλάασκεν ἄνασσαν,
παρθένον ἀγνοτόκειαν, ὁμοστράτηγον ἄνακτος,
λυσσήτειρα κύων, ὀλοούς δ' ὑποτέτριγ' ὀδόντας·
ἆ σχετλίη, κακόφημα δ' ἀφύβρεεν οὐδ' ὑποτάρβει,
μή μιν ὕπερθε βάλησι κεραυνοφόροισι βολῇσιν·
50 ἀλλὰ μὲν αἴσχρ' ἀγόρευε καὶ ἔκνομα Περσὶς ἀγήνωρ,
βαρβαρὶς ἀγριόθυμος· ἀτὰρ σύ γε οὔτι χολάνθης,
κούρη παρθενόμητερ, ἑόν δε μιμήσαο παῖδα·
ἦ γὰρ ἂν εὐθὺς ὄλωλε καί οἱ σχεδὸν ἤντετο πότμος·
ἀλλὰ τεὸν βασιλῆα μεθ' ἅτερον ἔτραπες ἄστυ
55 Κασταμόνος μεγάλης, τὸ ῥα καὶ πάρος ἔλλαβεν ἄναξ,

---

21 τοὔνεκα 26 θυγάτρῃσιν 41 ἕασσι 49 βάλλησι 53 ἦ γὰρ 55 es folgt der hier versehentlich geschriebene, durch Punkte wieder getilgte V. 62

ἀλλὰ καὶ αὖ παλίνορσον ἔβη μετὰ κλέπτορα Πέρσην·
τούνεκά μιν Γάγγρηθεν ἄγες διὰ νύκτα βαθεῖαν
Κασταμόνος μετὰ ἄστυ καί οἱ πελάσαντα κέλευσας
ὄργανα ῥηξιθέμεθλα πετρορριφέα πτολίπορθα
60 ἀμφιπεριστήσειν μεγάλην πόλιν εὐρυάγυιαν.
οὐδέ σοι οὐδ' ἀπίθησε μέγας χαριτώνυμος ἄναξ,
χωστρίδα δ' ἀμφέστησεν ὀρυκτίδα τ' ἠδὲ χελώνην,
μήχεα ὠλεσίτειχα, χαλαζοβόλει δέ τε πέτρους.
τρίτατον ἦμαρ ἔγεντο καὶ ἔκλυτο γούνατα Πέρσης,
65 λάεσι σιδαρέοις καὶ λαϊνέοις σιδάροισι
βλήμενος ἔνθα καὶ ἔνθα· τέλος δ' ἀναοίγνυσιν ἄστυ
καὶ πρὸ μέγιστον ἄνακτα καλίζετο, χεῖρας ἀείρων,
ἃς πάρος ἐν βελέεσσιν ἀείρετο καὶ λιθάκεσσιν.
οὐδὲ λιτῆς παράκουσεν ἄναξ ἀπ' ἄνακτος ἀτειρής,
70 ἀλλ' ἅμα μέν σφι βίοιο χαρίσσατο δεύτερα κύκλα fol. 124v
καί θ' ἅμα Κασταμόνος μετὰ δεύτερον ἔλλαβε κάρτος.
ὣς Κασταμονίταο διπλῆν λάβες ἄστεος ἀρχήν,
κοίραν' Ἀλεξιάδη, καὶ ὥς σ' ὑποέτρεσε Πέρσης.
καί ῥ' ἀναχασσάμενος λέσχην μετεμήσαο Γάγγρης
75 οὐδ' ἔτλης καὶ ἔμεινας ὕβριν πολιούχου ἀνάσσης,
παρθενικῆς Μαρίης, λαοῦ δ' ἀνὰ γούνατα παύσας
ὄργανά τ' ἐκτελέσας ἀπείρονα πληξιμέλαθρα,
αὖτ' ἐπὶ Γάγγραν ὄρουσας ὑβρίστορα ἀγνοτοκείης
σύν τ' ὀλίγοις ἀνέρεσσιν, ὅσους φέρεν ἵππος ἀγήνωρ,
80 τοὺς δὲ λίπες μετόπισθε δυσιππέας οἶμον ὁδεύειν.
αὐτὰρ ἐπεὶ πέλασας, τείχη δ' ἀνὰ ἄστεος εἶδες,
σημαίας πρό ῥ' ἔφηνας, ὄφρ' ἐμφανέως πολεμίξῃς
μηδέ σε κλεψιμάχην Πέρσης δολόεις ὀνομήνῃ.
καὶ τοὶ μὲν πρὸ πόληος ἔσαν, δάμεν ᾇ ἐνὶ δουρί,
85 οἵ δ' ἐπὶ φύξιν ὄρουον ἀελλόπον, ἀλλὰ καὶ ἔμπης
οὔτι φύγον παλάμην κρατεραλκέα ῥωμαΐην.
ὡς δ' ὁπόταν δασύπους διά τ' ἄγκεα καὶ δρυμὰ θεύῃ,
κύνας ὑπειδόμενος καὶ ἀνέρα ἵστορα θήρης,
καί ῥ' ὁ μὲν ἐκπροθέῃσιν ἐλαφροτέροισι πόδεσσιν
90 ἐν πεδίοις καὶ ὄρεσσι, φόβος δέ οἱ ἄλκαρ ἐγείρει,
θηρητὴρ δέ τ' ὄπισθε μετ' ἴχνια καὶ κύνες ἀργοὶ
ἀμφυλάοντες ἕπονται, ὁρῶντι δὲ χάρμα τέτυκται,
ἀλλὰ καὶ ὣς δασύπουν κεκαφηότα κύνες ἕλοντο,

59 ῥηξίμεθλα 66 ἀναώγνυσιν 72 χάριν, darüber ἀρχὴν 73 περσὴς (also viell. Περσὶς scil. γῆ) 87 διά τ' ἔντεα

ὣς ἄρα καὶ φυγάδας Πέρσας ἕλον Αὔσονες υἱοί·
95 αὐτὰρ ἔπειτα πόλινδε μετέσσυσο ὑψικάρηνον,
ἣν πρὸ μὲν ἠέλιος βλέψεν μέγας ἀντολίηθεν,
λοῖσθα δύων δε λέλοιπε, τοσατίη εὔχεται εἶναι,
πτήσιος ἠερίης ὑπερήορος ἠδὲ βελέμνου,
Γάγγραν δέ σφ' ὀνόμηνε μῦθος πολιῶν λυκαβάντων·
100 ἀνδρὶ γὰρ αἰπολέοντι μυθίζεται αἶγα γεγάμεν,
αἰπολίου βασίλειαν, Ἀμαλθίδος ἔκγονον αἰγός,
τὴν Γάγγρην καλέεσκεν, ἀτὰρ τέρας ἦεν ἀκοῦσαι·
φύγγανε μὲν διφόωντα τὸν αἰπόλον οὐδ' ἐσορᾶτο,
φαίνετο δ' οὐ διφόωντι καὶ ἀμφαδὰ φέρβετο ποίην·
105 δεύτερον ἦμαρ ἔβη καὶ ἐξ ἀγέλης φύγε Γάγγρη·
ἄχνυτο δ' αἰπολέων, φίλην δὲ καλαύροπ' ἀείρας
κίδνατ' ἐνὶ σκοπέλοισι καὶ οὔρεσι, δίζετο δ' αἶγα,
ἄσμασιν ἀγκαλέων τὴν φυγάδα, ἤχεε δ' ἄλσος
ἠχῇ θεσπεσίῃ, περὶ δ' αἰπόλος ἀμφὶς ἑώρα
110 τέρμα καὶ ἐς λοφιὴν μεγαλαύχενα βῆ κεκαφηώς,
καί μιν ἐκεῖ δεδάηκε νεηγενέεσσι τόκοισι
θηλὴν γλαγογένεθλον ἐνὶ στομάτεσφι φοροῦσαν·
καί θ' ἅμα μὲν γήθησεν, ὁμοῦ δ' ὁρόων θηεῖτο·
καί τ' αὐτοῦ δεδόμηκε πόλιν ὁμοώνυμον αἰγός,
115 τῆμος ἀφαυροτάτην, μετὰ δ' εὐκτιμένην γεγαυῖαν.
ὣς ὁ γέρων τόδε ἄστυ μυθήσατο, δέσποτα, μῦθος
ὕψιον ὑψικόρυμβον ὑπερνεφὲς ἠερόθι πρό.
οὐδὲ τόσον περ ἐὸν τόδ' ἄρ' ἐπτήξω πτολίεθρον,
βήσαο δ' ὥστε λέων κρατεραλκὴς καὶ στίχες ἁδραὶ
120 ἀνδρῶν ὁπλιτάων περί τ' ἀμφί τε πάντοθεν ἔσταν·
ὄργανά τ' ἔνθα καὶ ἔνθα πετρηβόλα, θαῦμα ἰδέσθαι,
πολλὰ μάλ' ὥστε ⟨τι⟩ τεῖχος ἐφέστασαν ἔκτοθεν ἄλλο.
καὶ τότε δὴ πολέμοιο γένυς χάνεν ὠγυγίη περ
δεινὴ φθισιάνειρα καὶ ᾤγνυτο χείλεα χάρμης, fol. 125
125 αἵματος ἀνδρομέοιο ἐελδομένης κορέσασθαι.
ἰὰ μὲν ἔκ τε πόληος ἐπὶ στρατὸν εὐρὺν ἄνακτος,
αὔσονος ἔκ τε φάλαγγος ἐπὶ πτόλιν εἵατο πυκνά.
οὐδὲ τόσῃσι ῥάγεσσι καλὴ βέβριθεν ἀλωὴ
τρύγῃ ἐνὶ γλυκερῇ, ὁπότ' ἔκθυμα γάννυται ἀνήρ,
130 οἰνοχαρὴς τελέταρχος ὀλεσσιγόου Διονύσου·
οὐδὲ τόσην βορέης ἀπὸ δένδρων φυλλάδα βάλλει

95 πόλιν δὲ 99 doch wohl μύθος, vgl. 141 λάες 108 τὰν φυγάδα 113 θειεῦτο 114 ὁμοούνυμον 115 ἀφρανοτάτην 127 εἵατο, vgl. 274, etwa εἵσατο?

ὥρῃ ἐνὶ τριτάτῃ καὶ ὀπωράων ὀλετείρῃ.
ὥς δ' ὁπότ' ἀρτοπόνος δμωὴ πρὸ μὲν ἄλεε σῖτον,
μύλῃ ὑπ' ἀμβροσίῃ φορβὴν κυρίοισι πονοῦσα,
135 αὐτὰρ ἔπειτ' ἄχραντον ἐνὶ χθονὶ βάλετο πέπλον,
ἦρε δ' ὑποκλινθεῖσα· καὶ αἰροπίνοιο μετ' ἀγκὰς
λάζετ' ἀλευροδόκου· ταί δ' ἐξ ὀπάων ἀδινάων
νιφάδες ἀλφιτόεσσαι ὑπὲρ ταναοῖο πέπλοιο
χεύοντ' ἄλλῃ ἐπ' ἄλλῃ ἀπείρονες· ὣς ἀπὸ τόξων
140 Περσῶν τ' Αὐσονίων τε βέλη ποτόωντο θαμειά·
σὺν δὲ λάες βελέεσσι βεβλήατο ἔνθα καὶ ἔνθα,
πολλέες, οὔτι τόσους μυθήσεαι οὐδ' ὀνομήνῃς,
οὐδ' εἴ τοι δέκ' ἔασι μετρήτορες ἔνδοθι γλῶσσαι.
πάλλετο νέρθε δ' ἄρα καὶ ὑψόθεν ἤχεεν αἰθὴρ
145 λαῶν βαλλομένων, χαῖρεν δ' ὀλεσίμβροτος Ἄρης.
καὶ τότε δὴ πτολίπορθος ἀφ' ἱππόθεν ἆλτο βασιλεὺς
γαῖαν ἐπὶ στερεήν, ἄνδρας δ' ἐλέηρ' ἐνὶ θυμῷ,
παρθενικὴν Μαρίην δὲ λιτάζετο δάκρυα χεύων·
ἄνσχετο μὲν παλάμην, κρατεραλκέα ἄνσχετο δ' ἦτορ
150 ἐς πόλον ἀστερόεντα καὶ εὐχόμενος φάτο μῦθον·
«Κούρη παμβασίλεια, θεοῦ γενέτειρα καθαρή,
ναὶ μὲν ἐγὼ μυρίοισι τεοῖς ὑποβέβριθα δώροις·
ἔκ τέ με γὰρ βρεφέων ἀνελάζεο, ἐν δὲ κόμισσας
καί τε νόον κάρητι, βίην δε χέρεσσιν ὄπασσας·
155 καί με κάθισσας ἔπειτα πατρώιον ἀμφὶ θόωκον
χρύσεον, ἐν παλάμῃ δὲ κράτος πόρες Αὐσονιήων·
καί μοι ἔπειτα πόδεσσιν ὑπ' ἔθνεα βάρβαρα κάμψας,
ὅσσα θ' ἕως τε δύσις τε, θάλασσά τε καί τ' ἐπὶ βορρῆς
θρέψατο τετραμόροιο πολύσπορα ἔκγονα κόσμου,
160 αὐχένα Σωζοπόληος ἐμοῖς ὑπεκλίναο ταρσοῖς,
Σκυθίδα μυριόγλωσσον ἐμῷ ὑπεδμήσαο δουρί,
ὕδρην πουλυκάρηνον ἐπ' ἠελίοισι νεοχμοῖς·
Λαοδίκειαν ἔπειτα πόλιν πόρες ἐξαλαπάξαι
καὶ Δάκας αὖτ' ἐπὶ τοῖσι παρίστριά τ' ἔθνεα πάντα
165 δμωοὺς ὑδροφόρους πιστοῖς παρέδου πολιήταις.
Κασταμόνα πρὶν ἔδωκας ὑπ' Αὐσονίων παλάμῃσι
καὶ πάλιν αὖ πολὺ κρέσσον ὀπάσσεο ἠὲ πάρος περ.
ὣς καὶ ἐς αὖτις, ἄνασσα μεγακρατὲς ὀλβιόμητερ,
κλῦθι τ' ἐμῶν ἀράων καὶ ἵλαθι, σῶε δὲ λαὸν
170 αὔσονα, δὸς δε πόλιν πιστῶν ὑπὸ χείρεσι Γάγγρην,

---

145 χαῖρε 162 πολυκάρηνον 165 παρεδίδου

γλώσσης τιννυμένη ὑβρίστορος ἄγριον αὐδήν,
ὄφρα τεῆς παλάμης πευθοίατο ἔθνεα ῥώμην.»
ὣς φάτ', ἀρῆς δ' ἀφύπερθε μεγάθρονος ἔκλυε κούρη.
αὐτὰρ ὅ γ' ἀρούρηθεν ἄναξ μεταλάζετο λᾶαν
175 τρηχέα βριθόσυνον, γαίης βροτομήτορος ἄχθος,
σφενδονόεντι δ' ἔθηκ' ἐνὶ μήχεϊ ὠλεσιτείχῳ,
κέκλετο δ' εὐθυβολεῖν λιθοπάλμονας ἄνδρας ἀγανούς·
τοί δ' ἀΰσαντες ἔβαλον, ὅ δ' ἔκθορεν ἠχέτα πέτρος fol. 125[v]
ῥοίζῳ ὑπὸ ζαθέῳ καὶ ἐς μέσον ἔμπεσεν ἄστυ·
180 καὶ μὲν δῶ νεότευκτον ἐπ' οὔδεϊ βάλεν ἐρείψας,
σὺν δὲ γυναῖκας ἔπεφνε καὶ ἀνέρας ἐνναετῆρας·
εὔθυνε γάρ μιν ἄνασσα λαοσσόος αὐσονιοῦχος
ἠέρα ἑσσαμένη, περὶ δ' ὄμμασιν ὄρφναν ἔχευε.
τῷ δ' ἐπὶ λᾶες ἔπιπτον ἀπείρονες ἄλλοι ἐπ' ἄλλοις
185 βλήμενοι ὥστε χάλαζα μετ' ἄστυδε, πίπτε δὲ λαός.
ἔνθ' ἄρα Περσὶς ὕφηνεν ἀτάσθαλον αὐτίκα μῆτιν
βυσσιδίην· ἀνέρας γὰρ ἐναιρομένους ἐσορᾶτο.
τούνεκα δακρυχέουσα θρασὺν μετακέκλετο Πέρσην,
στῆ δ' ἰθύς, ἐν δ' ὀνόμηνε καὶ εὔφραδὲς ἔξ ἔπος ηὔδα·
190 «Ξεῖν', ὁράᾳς τάδε ἔργα καὶ οὔτι τοι ἄλλος ἐνίσπῃ,
ὅσσα πόλιν κάκ' ἔρεξεν ἄναξ μέγας ἠδ' ἔτι ῥέξει·
τείχεα μὲν κέκμηκε προβλήμασι πετροβόλοισι
βαλλόμεν', ἐκ δ' ἀνέρες τοὶ μὲν δάμεν οἳ δὲ καμόντες
ὄμμασιν οἷσιν ἕκαστος ἑὸν περιδέρκετ' ὄλεθρον,
195 Αὔσων δ' οὐκέτι κάμεν ὑπέρθυμος ὅπλα τινάσσων,
ἀλλ' ἄτος ἵστατ' ἄρηος ἀκαμάτοις ὑπὸ νεύροις·
ἦ ῥά οἱ ἐκ σιδάροιο φύσις χαλκεύσατο γυῖα
ἠὲ δέμας λάξευσεν ἀπὸ στερεοῖο πέτροιο.
ἀλλ' ἄγέ μοι πρόφρων ἐπιπείθεο, σῶε δὲ πάτρην,
200 σῶε πάτρην καὶ λαόν, δμῶς δ' ἀπὸ λοιγὸν ἄμυνον·
σπάθην μέντοι ἔγωγε νεηκέα χερσὶν ὀπάσσω,
ἰῷ βαψαμένη δηλήμονι, τήν δ' ὑπὸ μηρὸν
κρύψεαι, αὐτὰρ ἄνω διὰ τείχεος ὑψικορύμβου
σχοίνῳ ἐνὶ πλοκερῇ καταΐξεαι, ἄγχι δ' ἄνακτος
205 στήσεαι ὥσθ' ἱκέτης ⟨πυκνὸν⟩ κατὰ δάκρυον εἴβων,
λισσόμενος πρὸ πάτρης, σπάθην δ' ἀπὸ μηροῦ ἐρύσεις
λαθριδίην, πλήξεις δ' ὑπερήνορα κοίρανον ἀνδρῶν·
οὐδ' ὅ γε θνητὸς ἐὼν ἰὸν προφύγῃσιν ἀτειρής,

174 λάαν, aber vgl. 184 183 ὄφναν 189 viell. ἐκ δ' ὀν., vgl. 230 190 ἐνείσπη 191 ὅσα 196 ἀκαμάντοις 197 ἢ ῥά

ἀλλὰ δαμεὶς κακότητος ἔθνεσσι γένοιτ' ἀλεωρή·
210 καὶ σὲ μὲν ἄρ κτενέουσι διασπαδὸν οὐδ' ὑπαλύξεις,
ἀλλά τοι οὔνομ' ἄληκτον ἐν ὀψιγόνοισι μετείη
καὶ θεὸς ὣς Πέρσῃσι τετίσεαι ἄφθιτος αἰὲν
σωσίπατρίς τ' ἐσέπειτα κεκλήσεαι οὐχ ὑπὲρ αἶσαν·
σὴν δ' ἄλοχόν τε φίλην καὶ νήπια τέκνα καὶ οἶκον
215 πλήσω μὲν κτεάνων, πλήσω δὲ κύδους μεγαδόξου.»
ὣς φάτο, πῦρ δ' ἀΐδηλον ὀμόσσατο Περσὶς ἀγήνωρ.
αὐτὰρ ὃ — ἐκ στέρνων γὰρ ἔβαν φρένες ἀμφιμέλαιναι —
σύνθετό τ' ἀφραδέων καὶ ὑπέστη πάντα τελέσσειν,
ἐλπωρῇ θεότητος ἀλοὺς νόον· ὦρτο δ' ἐπ' ἔργον,
220 δύσθεος, οὐδὲ νόησε παρὰ σχεδὸν οἶτον ἐόντα·
ἀλλὰ πικρήν τε μάχαιραν ἐνάψατο ᾧ ἐνὶ μηρῷ,
ἐκ δὲ πλόκαμον ἔκερσε, κόνιν δ' ἐπέχευε κάρητι,
κεῦθε δ' ἐνὶ πραπίδεσσι, τὰ μὴ τελέεσθαι ἔμελλεν.
ὣς γάρ μιν φρονέοντ' ἐχεπευκὴς οὔτασ' ὀϊστὸς
225 πτάμενος, ἐκ δέ οἱ ἦτορ ἀπὸ στέρνων βάλεν εὐθύς.
χὼ μὲν ἔβη μετὰ νύκτα ἑῷ κακὸν ἥπατι τεύξας,
ἡ δ' ἀφ' ὕπερθ' ὁρόωσα τάδ' ἔκτοπα τέρματα βουλῆς
βαρβαρὶς ἔκ τ' ὀλόλυξε παρηίδα τ' ᾔσχυνε χερσί, fol. 126
τίλλετο δ' ἀμβροσίην χαίτην παρελοῦσα καλύπτρην,
230 Περσίδας ἔκ τ' ὀνόμηνε γοάστορας, ἄρχε δ' ἀοιδῆς·
«Κλῦτε, φίλαι, τὸ μύθημα παρ' ὑμέσιν ὕστατ' ἐνίσπω·
οἰχόμεθ', οὐκέτι μῆχος ἀπότροπον, οὐκέτι λώβης·
οἰχόμεθ', αὐσονίῳ ὑπὸ γούνατα δουρὶ δαμέντες·
ἤριπ' ἐμός τε θόωκος, ἐμός δ' ἀνατέτροπε θρῆνυς,
235 θυέά τ' εἰλαπίναι τε καὶ ἄμβροτ' ἀπέφθορε δεῖπνα·
οὐκέτ' ἐγὼ βασίλεια, μετ' αὐσονίῃσι δὲ δμωαῖς
δούλιον ἔρξομ' ἄροτρον ἰδ' ἡγεμόνεσσι πιθήσω·
οὐδέ μοι ὑψικόρυμβος χραῖσμε πόλις μεγάπυργος·
ἀλλὰ καὶ ὣς φρασόμεσθα βίου φυλάκτορα βουλὴν
240 ὑστατίην, ἱκέτας δὲ μεγαλκέϊ κρίνομεν ἀρχῷ,
οἵ μιν ἱκόμενοι λιτάσονται ζώσιμον αἷμα
ἄμμι χαρισσέμεναι, βριθὺν δ' ἀπαλαλκέμεν οἶτον.»
ὣς ἔφατο κλαίουσα, πόλιν δ' ὀνόμηνε καὶ ηὔδα·
«Χαῖρε, πόλι κρατερή, τὴν μὲν περὶ τείχεα μακρὰ
245 κυκλόθεν ἐστεφάνωσε, λόφος δ' ὑπὲρ αἰθέρ' ἄειρεν,
ἀλλὰ καὶ ὣς παλάμῃ βριαρὴ λάβεν Αὐσονιήων·

---

209 ἔθνεσι 215 κύδος 226 vgl. Hes. OD 265 231 ἐνείσπω 241 οἳ καί μιν ἱκ. λιτάσσονται 243 ηὗδα, aber vgl. 189

χαῖρ' ἐμὰ πάντα μέλαθρα θρόνοι τὲ καὶ ὄλβος ἀπείρων,
οἷσι μέγα φρονέουσα κακῶς ἐφάμην βασιλῆα.»
ἡ μὲν ἄρ' ὣς γοάασκε, λιτὴν δ' ἄγον ἄνδρες ἄνακτι,
250 χεῖρας ἔχοντες ὄπισθε, κόνιν δὲ κάρῃσι βαλόντες
κειράμενοί τε πλόκαμον· ὃ δ' οὐκ ἀπεπέμψατο μῦθον,
ἀλλὰ λιτῆς τ' ἐσάκουσε καὶ ἐς πόλιν ἤλυθ' ἀγαυὴν
πανσυδίῃ, βιότου δὲ κύκλους πόρεν ἐνναετῆρσι.
καὶ τότε Περσὶς ἔμαθεν ὑπέρβιον ἄλκαρ ἄνακτος,
255 προπροκυλινδομένη μεθ' ὁπλῇσιν ἄρραβος ἵππου,
κοίρανον ὃς φορέεσκεν ἑλέπτολιν, ὀλβιονίκην·
χαῖρε δ' ἄναξ ὁρόων καλὴν πόλιν, αὐτὰρ ἔπειτα
νηὸν ἔβη πολιοῖο πρὸ αἰῶνος θυέεσσι
μυσαχθέντ' ἀνάγνοισι καὶ αἴσχεσι βαρβαρικοῖσι·
260 καὶ μὲν τῆσδε πόληος ἀμύμονα ἀρχιερῆα
χερσὶ λαβὼν ἵδρυσεν ἐπ' ἀμβροσίοιο θοώκου,
παμμεδέοντι δ' ὄπασσε θεῷ ἐπινίκιον ὕμνον
καί θ' ἁγνῇ θεόπαιδι μεγαλκέϊ ἐθνολετείρῃ.
ὡς δ' ὁπόταν μετὰ χεῖμα, ὅτ' οὐ μὲν γηπόνος ἀνὴρ
265 γαῖαν ἐπιστείχων μελεδαίνεται οἷο πόνοιο,
μίμνει δ' ἀμφὶ μέλαθρα παρήμενος αἰθούσῃσι,
πῦρ μέγ' ἀναψάμενος· καί οἱ ἐρατὴ παράκοιτις
ὀρθρίῳ ἔδμεν' ἔδωκεν, ἐνέγκασα εἴδατα καλά,
ἀμφῶες δὲ κύπελλον ἐπιστεφὲς ἀκρήτοιο
270 θήκατό οἱ μετὰ χερσὶ καί ἑ πρὸς μῦθον ἔειπε·
«Λάζευ, ἐμὴ κραδίη, καὶ ἔκπιθι αἴθοπα οἶνον,
ὥς κέ τοι ἐν στήθεσφιν ἀεξήσῃ μένος ἠύ.»
αὐτὰρ ὁ χειρί θ' ἕλεσκε καὶ ἔκπιε γηπόνος οἶνον·
οὐρανόθεν νιφάδες δὲ κατὰ χθονὸς εἵατο πυκναί,
275 νιφάδες, αἳ μὲν ὅλην λευκὴν ἐτέλεσσαν ἄρουραν·
πᾶν δέ θ' ὕδωρ προπέπηγε, τετρίγασι δ' ἀνδρὸς ὀδόντες —
ὡς ὅτε γοῦν μετὰ χεῖμα ἐπήρατος εἴαρος ὥρη
φάνη μειδιόωσα ὅ τ' αἰπόλος αἶγα νομεύει,
βουκόλος ἐκ δ' ἐλάῃσι τὰ βοίδια ἧς ἀπὸ μάνδρης
280 ἐς ῥέεθρόν τε πόην θ' ἀπαλόχροα, μῆλα δὲ ποιμήν,
γήθησαν δ' ἀνέρες, περὶ δὲ χθόνα κάλλυνε ποίη,
ὣς ἄρα καὶ πτολίπορθος ἄναξ ἀπ' ἄνακτος ἀγαυοῦ·
καὶ στρατιὴ σύμπασα ὑπέρβιος Αὐσονιήων
παύσατό τ' ἐκ καμάτοιο καὶ ἄμπνυτο, ᾆσμα δὲ λέξε·
285 «Ῥώμη ὀψιγένεθλε πόλις, πολίων βασίλεια,

---

284 ἆσθμα 285 πολήων

Ῥώμη Κωνσταντινιάς, ἀγνῆς κλῆρος ἀνάσσης, fol. 126v
τίς ποτέ τοι Γάγγρην μετενείματο; τίς ποτ' ἀνάκτων
τοῖσιν ἐπ' ἠελίοις καὶ Κασταμόνος πόρεν ἀρχήν;
τίς τοι ἑῷον ἔκαμψεν ἀκαμπέος αὐχένος ὕψος,
290 *δμωὰς βαρβαρίδας δε μεγακρατέας πόρεν ἀρχούς,*
ἄτερ Ἀλεξιάδαο Ἰωάννου βασιλῆος;
τῷ κε μακροὺς λυκάβαντας ἀρώμεθα, Αὔσονες υἱοί.»

---

2. Ein Gedicht des Prodromos auf den Tod der Anna Komnena?

In dem Codex Palatinus gr. 43, der 1623 mit allen übrigen Hss der Bibliotheca Palatina nach Rom gebracht wurde, 1797 nebst einigen anderen von da nach Paris gelangte und endlich 1815 wieder nach Heidelberg zurückkam, soll sich unter verschiedenen Gedichten des Theodoros Prodromos auch ein „Epitaphium uxoris Nicephori Briennii“ befinden. So lautet wenigstens die Notiz bei Fr. Wilken, Gesch. der Bildung, Beraubung und Vernichtung der alten Heidelbergischen Büchersammlungen. Heidelberg 1817, S. 277.[1]) Die Gemahlin des Nikephoros Bryennios ist bekanntlich Anna Komnena, die Tochter des Kaisers Alexios I, die aus der byzantinischen Geschichte durch ihre ehrgeizigen Pläne bekannt ist und in der Literaturgeschichte einen ehrenvollen Platz einnimmt als Verfasserin der die Regierung ihres kaiserlichen Vaters schildernden Alexias. Eine Monodie auf ihren Tod ist also wohl imstande, allgemeines Interesse zu erregen. Denn wenn auch die Erfahrung schon vielfach gelehrt hat, daß byzantinische Monodien und Epitaphe bei allem Wortschwall zur Aufhellung der Lebensschicksale der in ihnen behandelten Personen meist so gut wie nichts beitragen, so konnte man doch die Hoffnung hegen, in diesem Falle vielleicht eine Ausnahme von der Regel zu finden und wenigstens einige noch unbekannte Daten für das Leben oder interessante Züge für den Charakter der hochbegabten Prinzessin zu gewinnen. Leider hat sich diese Hoffnung als eitel erwiesen, freilich nicht aus dem eben angeführten Grunde, sondern deshalb, weil wir es in dem betreffenden

---

291 *ἰάννου*

---

1) Dieselbe Notiz steht auch bei H. Stevenson, Codices manuscripti Palatini graeci Bibl. Vaticanae. Rom 1885, S. 23 (carmen funebre in uxorem Nicephori Bryennii) und bei C. Neumann, Griech. Geschichtschreiber und Geschichtsquellen im 12. Jahrh. Leipzig 1888, S. 22 Anm. 2 (*ἐπιτάφιοι τῇ γυναικὶ τοῦ κυροῦ τοῦ πανευτυχεστάτου καίσαρος κυροῦ νικηφόρου βρυεννίου*). — Papadimitriu bietet die richtige Lesung.

Texte garnicht mit Anna Komnena zu tun haben, sondern mit ihrer Schwiegertochter Theodora.

Der Titel des metrischen Epitaphs ist nämlich bisher nicht richtig gelesen worden. Er lautet in der Hs: *ἐπιτάφιοι τῇ γυναικὶ τοῦ υἱοῦ* (nicht *κυροῦ*) *τοῦ πανευτυχεστάτου καίσαρος κυροῦ νικηφόρου τοῦ βρυεννίου κυρᾷ θεοδώρα*. Ungeachtet des also veränderten Sujets hätte das Gedicht des Palatinus immerhin als Erzeugnis des Theodoros Prodromos eine Edition verdient, wenn es nur nicht infolge des überaus defekten Zustandes des Palatinus, dessen Blätter vielfach am Rande zerfetzt und dazu noch bisweilen mit Pauspapier verklebt sind, unmöglich gewesen wäre, den Text des Gedichts nach dieser Hs allein in wünschenswerter Vollständigkeit wiederzugeben. Zum Glück hat es sich dank den Bemühungen K. Hornas herausgestellt, daß der Codex Neapol. II D 4, der als Fundgrube für Schriften des Prodromos bekannt, aber noch nicht gründlich durchforscht war, dieselben Stücke des Prodromos enthält wie der Palat. 43. Auf Grund beider Hss läßt sich jetzt das Epitaph in einer lückenlosen und durchweg urkundlich gesicherten Gestalt vorlegen.

Beide Hss stehen, wie schon der gleiche Inhalt vermuten läßt und eine Vergleichung der Lesarten in den hier nach ihnen veröffentlichten Gedichten bestätigt, in einem sehr nahen Verhältnisse zueinander. Wenn N nicht direkt aus P abgeschrieben ist, so geht er wenigstens sicher auf dieselbe Vorlage wie P zurück; jedenfalls aber ist der ursprüngliche Wortlaut in P treuer überliefert, so daß N nur insoweit Wert hat, als er zur Ausfüllung der Lücken in P dienen kann, während seine abweichenden Lesarten teils offenbare Fehler, teils irrelevante Änderungen darstellen. Außerdem sind von N drei Verse des Epitaphs ausgelassen.

Das hier mitgeteilte Epitaph behandelt also den Tod einer Theodora, die mit einem Sohne des Nikephoros Bryennios und der Anna Komnena verheiratet war. Nach den im Gedicht gegebenen Notizen stammte Theodora, die der Dichter als eine mit allen Tugenden begabte Zierde des weiblichen Geschlechts preist, aus einem vornehmen Herrscherhause eines fremden Landes (*ἡρωικὴ κήπευσις, βασίλειος ῥίζα*, V. 24 f.). Sie ist in frühester Jugend an den kaiserlichen Hof in Byzanz gekommen (V. 30), wo sie von der Kaiserin Irene und deren Tochter Anna erzogen wurde (V. 36 ff.), um dann mit Johannes (Dukas), dem zweiten Sohne des Bryennios, verheiratet zu werden (V. 67 und 189). Der Ehe scheint nur ein Sohn entsprossen zu sein, der nach dem Großvater den Namen Nikephoros erhielt (V. 60 ff. und 190). Während ihr Gatte seinen Oheim, den Kaiser Johannes, auf einem Kriegszuge in Kleinasien

begleitet (V. 68 f.), erkrankt Theodora an einem hartnäckigen kalten Fieber, das sie acht Monate lang ans Krankenlager fesselt (V. 80) und schließlich zu ihrem Tode führt. Nachdem sich ihr letzter Wunsch, den Gatten noch einmal wiederzusehn, erfüllt hat, nimmt sie nach byzantinischer Sitte auf dem Sterbebette unter dem neuen Namen Katharina den Nonnenschleier und stirbt dann eines seligen Todes.

Zur Bestimmung des Todesjahres der Theodora kann zunächst der Umstand dienen, daß des Kaisar Bryennios, ihres Schwiegervaters, im Gedichte (V. 46 ff.) als eines bereits Verstorbenen gedacht wird. Nach der gewöhnlichen Annahme ist Bryennios im J. 1137 oder 1138 gestorben, nachdem er sich noch an dem 1137 unternommenen Feldzug gegen Syrien beteiligt hatte (vgl. C. Neumann, Geschichtschreiber S. 22 und GBL 272), was sich auf die ausdrückliche Angabe der Alexias stützt, Bryennios sei bereits schwerkrank nach Syrien mitgezogen und von dort in ganz hinfälligem Zustande durch Kilikien, Pamphylien, Lydien und Bithynien in die Hauptstadt zurückgebracht worden, I, 6, 26: *ἔνθεν μὲν γὰρ εἰς Σύρους καὶ Κίλικας δεινῶς νοσῶν ἐξεστράτευεν· εἶτα κἀκεῖθεν Συρία τοῦτον μὲν ἀπέδωκεν ἀρρωστοῦντα Κίλιξι, Κίλικες δὲ Παμφυλίοις, Παμφύλιοι δὲ τοῖς Λυδοῖς καὶ ἡμῖν, ἐξῳδηκότα ἤδη τὸ σπλάγχνον ἐκ τῆς πολλῆς κακοπαθείας.* Aber das dafür angenommene Jahr 1137 kann mit absoluter Sicherheit als falsch und als zu spät gegriffen zurückgewiesen werden, auf Grund des oben erwähnten Typikon des Kaisers Johannes, in dem unter den verstorbenen Verwandten des Stifters, deren alljährliche Gedächtnisfeier besprochen wird, auch Bryennios genannt wird (Dmitrij. *Τυπικά* I S. 662: *τοῦ καίσαρος καὶ γαμβροῦ τῆς βασιλείας μου, τοῦ Βρυενίου*). Bryennios muß also jedenfalls vor dem Oktober 1136, zu welcher Zeit Johannes das Typikon durch seine Unterschrift bestätigte, gestorben sein. Da aber anderseits auch die von Anna mitgeteilte Nachricht von seiner beabsichtigten Teilnahme am syrischen Feldzuge durchaus nicht angezweifelt werden kann, so läßt sich dies Dilemma nicht anders lösen, als daß wir wiederum die landläufige Datierung aufgeben, den syrischen Feldzug um ein Jahr früher ansetzen und den bald nach Beginn der Expedition eingetretenen Tod des Bryennios in die erste Hälfte des J. 1136 verlegen.

Einen zweiten Anhaltspunkt zur Datierung des Todes der Theodora bietet V. 69 des Gedichts, wo es heißt, der Kaiser Johannes habe wiederum den Halys überschritten und die Städte der Barbaren erstürmt. Damit scheint der gleich nach der syrischen Expedition von neuem gegen die Seldschuken von Ikonion aufgenommene Kampf gemeint zu sein, von dem Niketas Choniates p. 44, 7 ff. berichtet,

so daß Theodoras Tod etwa in den Anfang des J. 1138 gesetzt werden kann.

Prodromos hat vorher auch die Hochzeit des Johannes Dukas und der Theodora oder vielmehr die an einem und demselben Tage vollzogene Hochzeit beider Söhne des Bryennios durch ein Epithalamium verherrlicht (Migne *133*, 1397 ff.); doch ist der Ertrag dieser Gratulationsschrift an sicheren historischen Nachrichten über die Gefeierten gleichfalls äußerst dürftig. Die Hochzeit fand am Tage nach der siegreichen Heimkehr des Kaisers Johannes statt (p. 1403 B: *εἴδετε ... ὑμῶν τοὺς υἱέας ... προπεμπομένους τὰ νυμφευτήρια τῷ χθὲς τὰ ἐπινίκια προπεμφθέντι θείῳ καὶ βασιλεῖ*). Am besten nehmen wir wohl an, daß die erwähnte Siegesfeier sich auf die glückliche Beendigung des Kampfes mit den Petschenegen bezog, so daß die Doppelhochzeit im J. 1122 stattgefunden hat. In der Datierung des Sieges über die Petschenegen schließen wir uns Muralt an, während Hertzberg ihn ins J. 1123 verlegt. Niketas (p. 19, 19 ff.) berichtet, der Kampf mit den Petschenegen habe ungefähr im fünften Regierungsjahre des Kaisers Johannes stattgefunden (*περὶ τὸ πέμπτον ἔτος τῆς αὐτοῦ βασιλείας*). Es fragt sich nun, wie Niketas gerechnet hat. Hat er als erstes Jahr genau den Zeitraum von August 1118 bis August 1119 gezählt oder hat er weniger genau das J. 1118 für voll angenommen? Wir entscheiden uns für das letztere, auf Grund anderer Nachrichten, die mit dem Tode des Sebastokrator Andronikos, des zweiten Sohnes der Kaiserin Irene Dukaina, zusammenhängen. Einerseits nämlich ergibt sich aus einem (noch unedierten) Gedichte des Prodromos auf diesen Tod (vgl. Migne *133*, 1068), daß Andronikos vor seiner Mutter Irene (d. h. also vor dem 19. Febr. 1123) starb, und anderseits meldet eine (gleichfalls noch ungedruckte) anonyme Monodie auf denselben Andronikos im Barocc. 131 fol. 228ᵛ, er habe sich nicht lange vorher in dem Kampfe am Istros ausgezeichnet: *ὦ τῶν παριστρίων ἀγώνων ἐκείνων· μέμνημαι γὰρ τῶν πρὸ μικροῦ σου θαυμάτων, γενναιότατε σεβαστοκράτωρ· ἔθνος ἐστὶν ἀμαξόβιον ... εὔστοχα βάλλον ἐν τόξοις καὶ ἱππεύειν καλῶς ἐπιστάμενον, ἀνυπόστατον τὴν ἀλκὴν καὶ τὸν θυμὸν ἀγριώτατον· τοῦτό ποτε καθ' ἡμῶν ἐστράτευσε πανσυδὶ κτλ.* Das sind unzweifelhaft die Petschenegen, deren Niederwerfung durch den Kaiser Johannes also bereits im J. 1122 stattgefunden haben muß. Ein früheres Datum der Hochzeit wird durch das gespannte und geradezu feindselige Verhältnis zwischen Anna und ihrem kaiserlichen Bruder während seiner ersten Regierungsjahre ausgeschlossen, ein späteres wieder dadurch unmöglich gemacht, daß die Kaiserin Irene Dukaina, die am 19. Februar 1123 starb, bei der Hochzeitsfeier zugegen war

(p. 1400 B: ἴδετέ μοι τὴν ἱερὰν ταυτηνὶ βασιλίδα τὴν φερώνυμον Εἰρήνην, τὸν Δουκικὸν ὅρπηκα κτλ.).

Über die Herkunft der beiden Bräute gibt Prodromos in der Hochzeitsrede keine genaue Auskunft; er bezeichnet sie ganz allgemein als αἱ ἐξ ἀρχηγῶν und ἀρχηγῶν θυγατέρες (p. 1403 B; 1404 A). Doch wissen wir aus Zonaras Hist. 18, 28, daß die Braut des älteren Bruders Alexios (Komnenos) eine abasgische Prinzessin war, die im J. 1118, als der Kaiser Alexios im Sterben lag, von einer Gesandtschaft geleitet in Byzanz eintraf, um, wie wir in Anbetracht zahlreicher analogen Fälle hinzufügen können, hier bis zur Erreichung des heiratsfähigen Alters unter der Obhut ihrer zukünftigen Schwiegermutter erzogen zu werden.[1])

So liefert denn das hier abgedruckte Gedicht des Prodromos, abgesehen von dem immerhin bedeutungsvollen negativen Ergebnis, daß es mit dem Tode der Kaisarissa Anna nichts zu tun hat, an positivem Ertrag bloß eine geringfügige Ergänzung zum weitverzweigten Stammbaum der Komnenen.

⟨Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου⟩

Ἐπιτάφιοι τῇ γυναικὶ τοῦ υἱοῦ τοῦ πανευτυχεστάτου καίσαρος κυροῦ Νικηφόρου τοῦ Βρυεννίου, κυρᾷ Θεοδώρᾳ.

Οὐκ οἶδα, πῶς νῦν ἐξοδεύσω τὸν λόγον
καὶ πῶς δραμοίμην τὸν προκείμενον δρόμον
καὶ τίς γενοίμην ταῖς ἐνεστώσαις τύχαις·
ἂν ταῖς ἀβύσσοις ἀτενίσω τοῦ πάθους
5 καὶ τὴν προβᾶσαν ἐννοήσω ζημίαν,
ἄλλας ἀβύσσους ἐκμετρῶ θρηνημάτων,
δάκρυσι κιρνῶ τὸν κρατῆρα τοῦ λόγου,
ὀδυρματώδη τὴν ἀφήγησιν πλέκω
καὶ πρὸς στεναγμοὺς ἐκκινοῦμαι βυθίους.
10 ἂν ἐς τὸ μακάριον ἐμβλέψω τέλος
τῆς νῦν θανούσης καὶ λιπούσης τὸν βίον,

---

1) Die angeführte Stelle des Zonaras erfährt durch Muralt eine höchst willkürliche Interpretation, wenn er (S. 120) sagt: Jean Porphyrogennète . . . s'était mis à la tête des troupes Abasgues, nouvellement arrivées et point instruites des plans de l'impératrice.

Codex Palat. gr. 43 fol. 91ᵛ—92ᵛ = *P*
Codex Neapol. II D 4 fol. 93ʳ—94ᵛ = *N* (nach einer Kollation von Dr. K. Horna)
Lemma: βρυεννύου *N* 4 ἀβύσσοις ἐντρανίσω *N* 5 προβάσαν *PN*
6 ἀ . ύσσους *P*

σκιρτῶ μετ' αὐτῶν τῶν ἐφ' ὕψους ταγμάτων
καί μοι γέγηθεν ἀσφαλῶς ἡ καρδία
καὶ ταῖς ἄνωθεν συγκροτεῖ στρατιαρχίαις,
15 κοινὴν ἑορτὴν καὶ χαρὰν ποιουμέναις
τὸ τηλικαύτης προσλαβεῖν ψυχῆς σέλας.
διχάζομαι γοῦν καὶ μερίζομαι μέσος
καί με τρυτάνη χαρμονῆς καὶ δακρύων
ἐκεῖθεν ἔνθεν θαμινῶς μετακλίνει.
20 Ὡς γὰρ ἀπ' ἀρχῆς ἄχρις αὐτοῦ τοῦ τέλους
τὰς σὰς ἐπέλθω καὶ διαδράμω τύχας,
ὦ θήλεος κόσμημα, καλῶν ἑστία
καὶ δῶρον ὄντως τοῦ θεοῦ λόγου μέγα,
ἡρωικὴ κήπευσις ἐξήνεγκέ σε
25 καὶ ῥίζα βασίλειος ἐβλάστησέ σε
τὴν ἡμερίδα τὴν καλὴν καὶ κοσμίαν·
ἓν τοῦτο καλόν, ἡ γενικὴ σεμνότης·
ἀλλὰ μετῆρε καὶ μετηνέγκατό σε
ὁ τῆς προνοίας κοσμαγωγὸς βραχίων
30 ἐξ εὐτυχοῦς γῆς εἰς τρισευτυχεστέραν
κήποις τὲ χρυσοῖς ἐγκατερρίζωσέ σε,
κήποις ἐκείνοις τοῖς βασιλικωτάτοις,
ἐν οἷς ὑπήνθει μυρίον μὲν τὸ κρίνον,
ἀπείριτος δὲ τῶν ῥόδων ἡ λευκότης,
35 πολύς δ' ὁ κιττὸς εἷρπεν, ὁ σμίλαξ δ' ὅσος·
καὶ τὰς φυτουργοὺς ὡς καλὰς δέδωκέ σοι
αὐτήν τὲ τὴν προὔχουσαν ἐν βασιλίσι,
τὴν παμβόητον ἐν γυναιξὶν Εἰρήνην,
τὴν πρὸς δόσεις ἄβυσσον ἀχανεστάτην,
40 τὴν ἀρεταῖς στέψασαν αὐτὸ τὸ στέφος,
τὴν τῶν παθῶν δέσποιναν, οὐ τῆς γῆς μόνον,
καὶ τὴν ἀπ' αὐτῆς καὶ κατ' αὐτὴν τοῖς τρόποις,
τὸ δουκικὸν θρύλλημα, τὴν σοφὴν Ἄνναν,
τὸν ἄντικρυς νοῦν, τὴν χαρίτων ἑστίαν,
45 τὸ λευκέρυθρον πορφυράνθητον ῥόδον,

---

12 μ..''..τῶν *P* 15 κ.ινὴν *P* 16 προσλαλεῖν *N* 17 μέσος (korrig. aus μέσως) *P* 18 με τ.υτάνη τρυτάνη (aber das 2. durch Punkte getilgt) *P* 19 θαμι... *P* 20 μέχρις *N* 21 ὑπέλθω *N* 24 ἡρωι...'.πευσις *P* 26 ἡμερίδα καὶ *N* κο.μίαν *P* 27 καλὸ *N* 28 μετεῖρε *N* 29 βλαχίων *N*: zwei unleserliche Worte (das erste durch Punkte getilgt) *P* 31 ἐγκατερίζωσέ *N* 33 ὑπήνθη *N* 35 εἷρπε δ' ὡς σμίλαξ *N* 41 οὐ τῆς .ῆς ..'.ον *P* 44 τὴν ἄντικρυς *N* τὴν χα..... *P*

κἂν νῦν μέλαινα τοῦτο καλύπτῃ κάλυξ,
τοῦ δεσπότου μου (στῆθι μοι, ῥοῦς δακρύων),
τοῦ δεσπότου μου (μὴ ῥαγῇς μοι, καρδία),
τοῦ δεσπότου μου (τέτλαθι, στέρνον τάλαν),
50 τοῦ δεσπότου μου τὴν ὅμευνον καίσαρος.
πρὸς ἃς κατευθύνουσα πάντα τὸν βίον
καὶ προστιθεῖσα τὴν μίμησιν τῇ φύσει
καλῶς πεφυτούργησο καὶ συνηυξάνου,
ὅρπηξ νεαρὸς ἀκλινῶς ἀνατρέχων,
55 ὡς ἀναδενδράς, ὡς κυπάριττος νέα.
καὶ τῷ παρ' αὐτῶν φύντι παγκάλῳ κλάδῳ,
τῷ πάντοθεν βρύοντι πολλὴν τὴν χάριν
ἐκ κλήσεως εἴδους τε καὶ σεμνοῦ τρόπου,
θεσμοῖς γαμικῶν συνεκεντρίσθης νόμων.
60 καὶ καρπὸν ἐβλάστησας ἐκ τούτου νέον,
πάσαις περιβρίθοντα χρηστῶν ἰδέαις
καὶ τῇ καλῇ μάλιστα παππωνυμίᾳ.
Τοιαῦτα μέν σου ταῦτα· τάς δ' ἑξῆς τύχας
τίς χάλκεος νοῦς ἢ σιδήρεον στόμα
65 δίχα στεναγμῶν φθέγξεται καὶ δακρύων;
ὁ μὲν γὰρ εἰς νόμιμον ἐλθών σοι λέχος,
ὁ πάντα καλὸς καὶ γλυκὺς Ἰωάννης,
ὑπὲρ τὸν Ἅλυν ἐξεδήμει καὶ πάλιν
τῷ μητραδέλφῳ συστρατεύων δεσπότῃ,
70 ὅλος σιδηρόφρακτος ἱπποτοξότης
καὶ μέχρι ταρσῶν ἐσφυρηλατημένος,
καὶ συγκαθῄρει τὰς πόλεις τῶν βαρβάρων·
σὲ δὲ στρατιὰ βαρβάρων νοσημάτων
ὅλην ἑλεῖν ἔσπευδε, τὴν τούτου πόλιν,
75 νῦν μὲν καμίνους πυρετῶν πρηστηρίων
ὅλας ἀναφλέγουσα καὶ φλέγουσά σε,
νῦν δ' ἀλλεπαλλήλων σε τῶν ῥιγωμάτων
πιμπλῶσα καὶ ψύχουσα κρυστάλλου δίκην·
ἐξ ὧν τὰ πλεῖστα τῶν μελῶν ἔρρευσέ σοι
80 δρόμῳ σελήνης ὀγδόῳ τετηγμένῃ,

---

46 *καλύπτει N* 47—49 *μου* (hinter *δεσπότου*) dreimal korrig. aus *μοι P* 47 *στῆθι μου N* 48 *ῥαγῇς μου N* 50 *δεσπότου μοι P* 53 *συν . . ξ . . ου P* 56 *παρ' αὐτῶ PN* 58 *εἴδους τὲ P* 60 *τίτου νέον PN* (aber tachygr. ist *ι* = *ου*, vgl. Zereteli, De compendiis scripturae p. 123) 62 *παπτωνυμία N* 63 *τὰς δ' P* 68 *ἄλυν P* *ἐξεδήμησε πάλιν N* 73 *βαρβάρων στρατευμάτων N* 75 *πρηστηρίους N* 77 *σε* (korrig. aus *σοι*) *P* 80 *τετηγμένω PN*

ἐν οἷς ὅλοις ἄληκτον ἦν τὸ τῆς νόσου
καὶ συνεχὴς ἡ θλίψις ἐστήρικτό σοι,
ὡς εἰς ποταμὸν Ταρτάρου βεβλημένη
κἀκεῖθεν εἰς κρατῆρας Αἴτνης ἠγμένη·
85 ἦν γὰρ τὸ τέρμα τῆς πυρᾶς ἀρχὴ φρίκης
καὶ τῆς φρίκης τὸ τέρμα τῆς πυρᾶς πάλιν.
καὶ τοῦ κρύους μὲν ἐν μέσῳ καὶ τοῦ θέρους
ἐαρινὴ προῆλθεν εὔκρατος χάρις
οὔτε φλογώδης καὶ πυρώδης ὡς θέρος
90 οὔτε φρικώδης καὶ παγώδης ὡς κρύος,
ἀμφοῖν δ' ὁμαλῶς καὶ καλῶς κεκραμένη·
σύ δ' ἐφλέγου μὲν πυρετῶν λάβρῳ θέρει,
ἐκρυσταλοῦ δε καὶ παροξυσμῶν κρύει,
ἔαρ δὲ λυσίμοχθον οὐκ εἶχες μέσον,
95 μᾶλλον δ' (ὅπως ἂν ἀκριβέστερον φράσω)
τὸ φθινόπωρον εἶχες ἐν τούτοις μέσον,
δεινῶς ἀποφθίνουσα πᾶν τὸ σαρκίον·
καὶ τοῖς μὲν ἄλλοις παντελῶς τεθνηκόσιν
οὕτω τὸ σῶμα καὶ χαοῦται καὶ ῥέει·
100 σύ δ' ἐμπνέουσα καὶ παροῦσα τῷ βίῳ
τῇ συγγενεῖ γῇ σὴν προσεκλήρου κόνιν.
ὦ παμμέγας νοῦς, ἀγγελικὴ καρδία,
τὸ σῶμά σοι πᾶν ἔβλεπες διαρρέον
καὶ τῶν μελῶν ἔθαπτες αὐτὴ τὰ πλέω,
105 καὶ θῆλυς οὐδεὶς ἐξεπέμφθη σοι λόγος
οὐδ' ἡ νόσος γοῦν ἐξεμαλθάκισέ σε
οὐδὲ σχεθεῖσα τὸν λογισμὸν τῷ πάθει
τὴν εἰς θεὸν μεθῆκας εὐχαριστίαν,
ἀλλ' ἀντετίθεις εὐγενῶς καὶ πανσόφως
110 τοῖς πυρετοῖς μὲν τὴν πρὸς αὐτὸν ἐλπίδα,
ἄλλην Ἀερμὼν τυγχάνουσάν σοι δρόσον,
ταῖς δὲ φρίκαις ἔμπαλιν αὐτοῦ τὸν πόθον,
ὃν θερμὸν ἐξέθρεψας ὡς πυρὸς φλόγα.
ἓν ἦν τὸ λυποῦν, ἓν τὸ δάκνον καὶ θλίβον
115 καὶ τὸν μέγαν νοῦν ὑπτιάζον καὶ τρέπον,

88 προσῆλθεν N 91 κεκραμμένης N 92 πυρετῶν ΄. βρω θέ.. P λαύρω σθένει N 93 ἐκκρυσταλοῦ P ἐν κρυσταλοῦ N 95 ἀκριβ.... ρον φράσ. P 98 παντελῶς ..... ΄σιν P 99 οὔτε τὸ N χαοῦται: χνοοῦται PN 101 συγγενῆ N γῇ .̀ .... κόνιν P 104 μελῶν ἔθ ..... τὴ τ. π ... P 106 ἐξεμαλθάκησέ N 107 τῶν λογισμῶν N πάθ.. P 111 Ἀερμών, vgl. Deuteron. 3, 9; 4, 48 114 ἑ..̃ν τὸ λυ .... τὸ δάκνον .. θλιβ . ν P λιποῦν N 115 καὶ τὸν .. γαν νοῦν P

τὸ μὴ παρεῖναι τὸν γλυκὺν ξυνευνέτην
μήτ' οὖν τὰ λοῖσθα καὶ βλέπεσθαι καὶ βλέπειν
καὶ συγγενῆ ῥοῦν συγγενῶν τῶν δακρύων
ὡς ἀπὸ πηγῶν συγγενῶν ἀπορρέειν.
120 ὅθεν τὸ θεῖον ἐκτενῶς ἐλιπάρεις
τόσην παρασχεῖν ἡμερῶν προθεσμίαν,
τόσην βραβεῦσαι πρόσθεσίν σοι τοῦ βίου,
ἕως ἂν ὄψει τοῦ ξυνεύνου τὴν θέαν,
ὡς ἂν παράθῃ τὴν πνοὴν τούτῳ μόνῳ,
125 ὃν ὑπὲρ αὐτὸν ἀνέπνεις τὸν ἀέρα.
καί σοι κατ' εὐχὴν ἐξέβη τὰ πράγματα·
εἶδες γὰρ αὐτὸν καὶ γλυκὺ προσεπλάκης,
οὐ δακτύλοις μὲν τοῖς δὲ δακτύλων τύποις,
ἀλλ' οὐδὲ χερσὶ τοῖς δὲ χειρῶν ὀστέοις,
130 ἀλλ' οὐδὲ σαρξὶ τοῖς δὲ σαρκῶν λειψάνοις·
ἔκλαυσας, ἀντέκλαυσεν, ἀντῴμωξέ σοι,
ἔπλησεν ἐμφὺς δακρύων τὸν αὐχένα,
τιλμῷ κατεσπάραξε τὴν χρυσῆν κόμην
καὶ τὴν παρειὰν τὴν καλὴν ἤμυξέ σοι,
135 τὸ καθ' ἑαυτὸν καὶ προεκτέθνηκέ σου.
καὶ ταῦτα μὲν βρότεια καὶ θνητῶν νόμοι,
τά δ' ἔνθεν ὡς μίμησις αὐτῶν ἀγγέλων·
αἰτεῖς τὸ σεπτὸν σχῆμα τῶν μονοτρόπων·
ποθεῖς τὸ χρῆμα καὶ ποθοῦσα λαμβάνεις
140 βαβαὶ σὺν οἵᾳ θερμότητι καρδίας
καὶ σὺν ὅσῳ φλέγοντι δαλῷ τοῦ πόθου·
καὶ ψυχικὴν ἅψασα λαμπρὰν λαμπάδα
συννυμφαγωγῇ ταῖς φρονίμοις παρθένοις
καὶ τοῦ γεώδους ἐκραγεῖσα νυμφίου
145 αὐτῷ ξυνάπτῃ τῷ νοητῷ νυμφίῳ
καινὴν συναφὴν μυστικῆς κοινωνίας.
εἴπω τὸ μεῖζον; οὐδὲ μέχρι γοῦν θέας
ἔρχῃ πρὸς αὐτὸν τὸν κάτω ξυνευνέτην,
ὡς ἂν φυλάξῃς ἀμιάντους εἰς τέλος
150 τὸν σαρκικὸν τὲ καὶ τὸν ἐν θεῷ γάμον·

116 *συνευνέτην N* 117 *τὰ ..ἴσθα P* 120 *θεῖος N ἐλυπάρεις N* 122—124 fehlen *N* 122 *τόσον P* 126 *καί ... κ..".χὴν ἐξέβη P* 128 *δακτύλοις* (? oder *-λεις*) *τύποις N* 129 .... *τοῖς δὲ P* 131 *ἀντέκλαυσε συνώμωξέ N* 132 *"..λησεν ἐμ..ς P* 135 *προσεκτέθνηκέ PN* 137 *τὰ δ' P* (aber vgl. 35 u. 100) *μίμησιν ἐκ τῶν N* 138 .... *τὸ P* 140 *οἶα θερμότητα N* 143 *ταῖς* (korrig. aus *τοῖς*) *P*, vgl. Matth. 25, 3 ff. 146 *καὶ νὴν N* 148 *πὸς αὐτὸν N*

καὶ τὸ φρικῶδες· ἱερῶν ψαλμῶν μέσον
τὸ πνεῦμα δίδως τῷ θεῷ καὶ νυμφίῳ
αὐτὴ μύσασα τὰς πτύχας τῶν ὀμμάτων,
αὐτὴ περιστείλασα σεμνῶς τὰς χέρας·
155 μᾶλλον δέ, πρῶτα τὴν πνοὴν ἐρυγγάνεις,
σιγᾷ δ' ἔπειτα τοῦ λαλεῖν σοι τὸ στόμα.
ὢ μακαριστοῦ καὶ σεβασμίου τέλους·
κατ' ἀγγέλους ἔζησας ἐν τῷ νῦν βίῳ,
κατ' ἀγγέλους ἐξῆλθες ἐκ τοῦ νῦν βίου,
160 σὺν ἀγγέλοις νῦν τὴν κατοίκησιν φέρεις.
Ὦ βασιλικὴ παμβόητος ἑστία,
ἐν ᾗ τὸ φιλάνθρωπον ἦν πάλαι κάρα,
ἄλλος μὲν εὐτυχῆ σε καλείτω δόμον,
ἐγὼ δέ σε κλαυθμῶνος ἐξείπω τόπον·
165 σὺ γὰρ (σιγῶ δὲ τοὺς μακροὺς τανῦν πόνους
καὶ τοὺς μεγίστους καὶ κορυφαίους λέγω)
πρῶτον μὲν αὐχεῖς τὴν βασίλειον κόνιν
τοῦ παμμεγίστου παγκρατοῦς Ἀλεξίου
καὶ τῆς ἀνάσσης τῆς μεγίστης Εἰρήνης,
170 τοῦ δουκοφυοῦς μυριοβλάστου κλάδου,
καὶ τὸν σοφὸν χοῦν καίσαρος τοῦ πανσόφου
(εἴ τις σοφὸς χοῦς, ἀλλὰ μὴ χοῦς καὶ μόνον)
καὶ τὴν κόνιν νῦν τῆς καλῆς βασιλίδος
τῆς δῶρον οὔσης τοῦ θεοῦ φερωνύμως,
175 εἰ καὶ μετωνόμαστο τοῦ τέλους πέλας,
Αἰκατερίνα προσφυῶς κεκλημένη.
ᾅδου πέδον σὺ καὶ νεκροστόλος τόπος
καὶ βασιλικῶν ὀστέων ψυχρὸς φύλαξ.
Ἀλλ' ὦ περιθρύλλητε τῷ κάλλει γύναι,
180 ταῖς ἀρεταῖς δὲ κοσμιωτέρα πλέον
καὶ παντὸς ἁπλῶς ἀγαθοῦ κατοικία,
νύμφη θεοῦ πάνσεμνε, νύμφη παγκάλη,
αἴτει τὸ θεῖον ἐκτενῶς καὶ λιπάρει
τοὺς ἄνθρακας μὲν τῶν πόνων ἀποσβέσαι
185 τῷ σῷ ξυνεύνῳ, τῆς δὲ τούτου καρδίας
λύπης ἄκανθαν πᾶσαν ἐξανασπάσαι,

157 μακαρικοῦ *N* 161 ὢ *PN* παβόητος *P* 164 κλαυθμῶνος, vgl. Ps. 83, 7 170 μυριοβλάστου (korrig. aus -πλάστου) *P* 174 ... τοῦ θεοῦ *P* 177 . ου.... ὺ καὶ *P* 178 πικρὸς φύλαξ *N* 180 ... σμιωτέρα *P* ἀρεταῖσι κοσμιωτέρα *N* 183 ..῀. καὶ λιπάρει *P* 185 συνεύνω (σ korrig. aus ξ) *N* 186 ..ης ἄκαν.... αν ἐξανασπάσαι *P* ἄκανθα *N*

τῷ παιδί δ' ἀμύθητον ἡμερῶν δρόμον
ζωῆς τε κύκλα προσνεμεῖν πολυχρόνου,
ὡς ἂν ὁ πατὴρ ὁ γλυκὺς Ἰωάννης
190 *ὁρῶν τὸν υἱὸν τὸν καλὸν Νικηφόρον*
σὲ τὴν τεκοῦσαν ὥσπερ ἐν τύποις βλέπῃ.

---

3. Das Testament der Anna Komnena.

Nach Angabe des Katalogs von H. O. Coxe (Catalogi codd. mss. bibliothecae Bodlejanae pars prima. Oxonii 1853, col. 220) steht im Codex Baroccianus 131 auf fol. 231 eine „Oratio sub persona Annae Porphyrogennetae" mit dem Titel: *Πρόλογος εἰς τὴν διάλεξιν τῆς καισαρίσσης κυρίας Ἄννης, ὡς παρ' ἐκείνης ἐκδοθείς.* Nach dieser Notiz wäre man berechtigt, an eine Disputation, welche die durch Geistesgaben und Bildung ausgezeichnete Prinzessin im Kreise der ihr nahestehenden Gelehrten veranstaltete und mit einem Prolog einleitete oder einleiten ließ, zu denken und demnach von dem genannten Texte einen interessanten Einblick in das literarische Treiben am Hofe der Komnenen zu erwarten. Die Tatsachen entsprechen jedoch dieser Erwartung nicht. Coxe hat nämlich gerade das entscheidende Wort des Titels, das in der Hs etwas abgerieben ist, falsch gelesen. Statt *διάλεξιν* ist, wie auch der Inhalt des Textes beweist, *διάταξιν* zu lesen, so daß es sich hier nicht um eine Disputation, sondern um die letztwillige Verfügung der Kaisarissa Anna handelt.[1])

Der überlieferte Text enthält, wie schon der Titel andeutet, nicht das vollständige Testament, sondern bloß die Vorrede dazu, deren Inhalt in Kürze folgender ist. Indem Anna sich als Tochter des Kaisers Alexios und seiner Gattin Irene vorstellt, hebt sie besonders die warme Liebe der Eltern zu ihr und deren herzliche Fürsorge für ihre Erziehung und Bildung hervor und erklärt, daß sie durch einen in allen Lebensstufen bis auf die gegenwärtige Zeit bewährten Gehorsam ihnen dies zu vergelten bestrebt gewesen sei. Aus kindlichem Gehorsam habe sie auch trotz ihres Verlangens nach einem ehelosen Leben (*βίος καθαρώτατός τε καὶ ἄζυξ*) sich zur Ehe mit Nikephoros Bryennios entschlossen, die ihr dann freilich nur Glück und Zufriedenheit gebracht habe, einen durch alle Vorzüge ausgezeichneten Gatten und eine Schar

---

187 *δρόμων* N 189 ..*ἂν ὁ πηρ̀ ὁ γλυκὺς ἰώ* P 191 *βλέπει* N .*λέπη* P (doch fehlt auch der 1. Strich von *λ* und *π* und der 2. von *η*).

---

1) Papadimitriu gibt die richtige Lesung *διάταξιν*, erklärt aber seltsamerweise das Testament für ein „neues Statut" des von Annas Mutter Irene gestifteten Klosters.

vortrefflicher Kinder. Dem Wunsche ihrer Mutter gehorche sie auch jetzt, indem sie über alle bewegliche und unbewegliche Habe ihre letztwillige Verfügung treffe, deren Einzelheiten in dem nachfolgenden Testamente enthalten seien, das aber, wie wir schon sahen, in der Hs nicht mitüberliefert ist.

Aus dem Prologe erfahren wir nicht viel Neues. Etwas überraschend klingt die Behauptung der Prinzessin, sie habe sich eigentlich ein eheloses Leben und, wie wir wohl berechtigt sind hinzuzufügen, klösterliche Abgeschiedenheit gewünscht und sei nur auf Verlangen ihrer Eltern die Ehe mit Bryennios eingegangen. Das stimmt nicht recht mit dem bekannten herrschsüchtigen Charakter und den ehrgeizigen Plänen, welche die auf das Recht der Erstgeburt so stolze Prinzessin (vgl. Alex. II, 299, 1) bei Lebzeiten ihres Vaters hegte und dann sogar in offener Empörung gegen ihren kaiserlichen Bruder Johannes durchzusetzen versuchte. Doch kann die behauptete Sehnsucht, dem Weltleben zu entfliehen, immerhin die Prinzessin vorübergehend und in sehr jugendlichem Lebensalter beherrscht haben, nämlich in den ersten Jahren nach dem frühzeitigen Tode des jungen Konstantinos Dukas, der seit ihrer Geburt (Dezember 1083) als ihr Verlobter galt und anfangs, solange Kaiser Alexios I selbst noch keinen männlichen Leibeserben besaß, als Mitregent und präsumptiver Thronfolger behandelt wurde, bis sein frühzeitiger Tod (um 1094) auch Annas mit seiner Person verknüpfte Aussichten und Hoffnungen definitiv zerstörte. Über den Zeitpunkt, wann Annas Ehe mit Bryennios vollzogen wurde, haben wir keine ausdrückliche Nachricht. Wenn man bedenkt, daß byzantinische Prinzessinnen meist sehr früh heirateten, kann man etwa das J. 1099 dafür annehmen (vgl. J. Seger, Byzant. Historiker des 10. und 11. Jahrhunderts. I. München 1888 S. 18).

Zur Beantwortung der Frage, welcher Zeit etwa die Abfassung des Testaments der Anna angehört, liefert uns der Text selbst als einzigen Anhaltspunkt die Notiz, daß ihr Vater damals bereits gestorben, ihre Mutter aber noch am Leben war. Das Todesjahr des Kaisers Alexios steht unbezweifelt fest (15. August 1118); für seine Gattin Irene Dukaina ist oben (S. 74) 1123 (19. Febr.) als Todesjahr festgestellt worden. Demnach muß Anna zwischen 1118 und 1123 an die Abfassung ihres Testaments gegangen sein. Von diesem Zeitraum können aber gleich die ersten Jahre gestrichen werden, da im Anfang der Regierung des Johannes nach Annas mißglückter Verschwörung ihr ganzes Vermögen eine Zeitlang konfisziert war und ihr erst auf Fürsprache des Großdomestikus Johannes Axuch, dem der Kaiser Johannes es schenken wollte, zurückgegeben wurde (etwa 1120, vgl.

Niketas Chon. p. 15, 25 ff.). Ferner kann auf Grund einer Notiz im Typikon der Kaiserin Irene Dukaina der Terminus a quo noch etwas weiter vorgerückt werden, da Irene hier in dem ums J. 1121 hinzugefügten Nachtrage[1]) die Abfassung eines Testaments seitens ihrer Tochter Anna erst als eine in der Zukunft zu erwartende Eventualität annimmt: *ἡ ποθεινοτάτη μου ἐγγόνη κυρὰ Εἰρήνη ἡ Δούκαινα, ἡ θυγάτηρ τῆς κυρᾶς Ἄννης . . . μετὰ δὲ τελευτὴν τῆς κυρᾶς Εἰρήνης, εἰ μὲν ἐπὶ διαθήκῃ τελευτᾷ ἡ μήτηρ αὐτῆς ἡ πορφυρογέννητος κτλ.* (Migne *127*, 1109 C). Darnach scheint das Testament der Kaisarissa Anna im J. 1122 abgefaßt zu sein.

Über ihre Kinder äußert sich Anna im Prologe leider nicht mit der Genauigkeit, die uns erwünscht wäre. Sie nennt sie bloß *παῖδες κάλλιστοί τε καὶ ἄριστοι, ἐξ ἑκατέρας τῆς φύσεως*, ohne ihre Zahl anzugeben, und fügt mit derselben Unbestimmtheit hinzu, ein Teil von ihnen sei nach Gottes Ratschluß bereits gestorben. Aus anderen Quellen wissen wir von vier Kindern des Nikephoros Bryennios, zwei Söhnen (Alexios und Johannes) und zwei Töchtern, von denen eine Irene hieß. Wenn wir nun in dem Satze, wo Anna den Wunsch ausspricht, daß sie den Tod ihres Gatten und ihrer Söhne nicht erleben möge, den dabei gebrauchten Ausdruck *τῶν υἱέων* (nicht *τέκνων* oder *παίδων*) urgieren dürfen, so würde sich ergeben, daß zur Zeit der Abfassung des Testaments nur noch ihre beiden Söhne am Leben waren. Das ist aber nicht recht glaublich. Denn in dem eben erwähnten Nachtrage ihres Typikon (also ums J. 1121) nimmt die Kaiserinmutter Irene beide Töchter der Anna als eventuelle Patronessen des von ihr gestifteten Klosters in Aussicht (p. 1116 C): *μετὰ δὲ παρέλευσιν αὐτῆς* (scil. *τῆς καισαρίσσης Ἄννης*) *ἔχῃ τὴν ἐφορείαν τῆς τοιαύτης μονῆς ἡ περιπόθητός μου πορφυρογέννητος καὶ θυγάτηρ κυρὰ Μαρία ἅμα τῇ*

---

1) Das Typikon der Kaiserin Irene für das Kloster der Gottesmutter *ἡ Κεχαριτωμένη* (Migne, *127*) ist in seinen Hauptteilen noch bei Lebzeiten des Alexios abgefaßt (also vor dem 15. Aug. 1118), hat aber einige Zeit später, in der unterdes Irenes Tochter Eudokia (ums J. 1120) gestorben war, einen kurzen Nachtrag erhalten. Das für Eudokias Tod vermutete Datum beruht auf folgenden, von dem oben erwähnten Gedichte des Prodromos auf den Tod des Sebastokrator Andronikos übermittelten Tatsachen (vgl. Migne *133*, 1069). Prodromos bespricht dort das traurige Geschick der Kaiserinmutter. Mit dem Tode ihres Gatten (1118) habe es begonnen und darauf sei eine lange Reihe von Todesfällen in ihrer Familie gefolgt, indem nacheinander ihr Schwiegersohn Nikephoros (Euphorbenos), ihre Schwiegertochter, die Gattin des Andronikos, und deren Sohn, ihre Tochter Eudokia und endlich auch Andronikos selbst vom Tode hinweggerafft worden sei. — Papadimitriu verlegt den Tod Eudokias in die JJ. 1123/4, den Tod des Andronikos in die JJ. 1124/5.

περιποθήτῳ μου ἐγγόνῃ κυρᾷ Εἰρήνῃ τῇ Δουκαίνᾳ, τῇ θυγατρὶ τῆς πορφυρογεννήτου κυρᾶς Ἄννης· τούτων δὲ μεθισταμένων τοῦ τῇδε βίου, περιέρχεσθαι τὴν τοιαύτην ἐφορείαν εἰς τὴν ἑτέραν θυγατέρα τῆς πορφυρογεννήτου κυρᾶς Ἄννης κτλ. Und in der Gratulationsschrift des Prodromos zur gemeinsamen Hochzeitsfeier der beiden Söhne der Anna (ums J. 1122) wird zwar nur eine Schwester der beiden Bräutigame, die bereits Witwe ist, erwähnt (p. 1403 C), aber, obschon von der anderen keine Rede ist, so darf deshalb allein doch nicht ex silentio ihre Abwesenheit oder gar ihr Tod gefolgert werden, wie J. Seger (Byz. Historiker S. 26) das tut. Deshalb scheint es doch ratsamer anzunehmen, daß Anna bei dem erwähnten Wunsche, ohne an ihre Töchter zu denken, ihre Söhne als den wichtigsten Bestandteil der Familie speziell im Sinne hat, so daß ihre frühere Bemerkung über die bereits verstorbenen Kinder auf einige uns unbekannte und in frühester Jugend wieder aus dem Leben geschiedene Glieder ihrer Familie bezogen werden muß.

Die Angabe des Titels: *ὡς παρ' ἐκείνης ἐκδοθείς* kann nur so verstanden werden, daß nicht Anna selbst den Prolog zum Testament abgefaßt, sondern einen anderen damit betraut hat. Auf den ersten Blick kann es auffallend erscheinen, daß sie, die gelehrt genug war, um das Lebenswerk ihres kaiserlichen Vaters in ausführlicher Darstellung zu schildern, bei dieser viel kleineren Aufgabe sich der Feder eines Fremden bedient haben soll. Aber diese Erwägung kann doch keinen triftigen Grund abgeben, um die ausdrückliche Angabe des Titels zu verdächtigen, zumal wenn man bedenkt, daß die Abfassung des mit dem Prolog eng zusammenhängenden eigentlichen Testaments außer rhetorischer Bildung auch Kenntnis der juridischen Technik erforderte.

Im Prolog findet sich eine gewisse Zahl von Ausdrücken, die mehr oder weniger an ähnliche Wendungen in der Alexias erinnern. Zeile 11 des Prologs läßt sich mit Alex. I 3, 12 vergleichen: *ταῦτα δὲ διεγνωκυῖα ἐγὼ Ἄννα, θυγάτηρ μὲν τῶν βασιλέων Ἀλεξίου καὶ Εἰρήνης, πορφύρας τιθήνημά τε καὶ γέννημα, οὐ* ⟨*μόνον*⟩ *γραμμάτων οὐκ ἄμοιρος, ἀλλὰ ... καὶ ῥητορικῆς οὐκ ἀμελετήτως ἔχουσα κτλ.* Für Z. 27 vgl. Alex. II 315, 12: *τὴν κατασχοῦσαν τὴν οἰκουμένην ἅπασαν συμφορὰν κτλ.* Für Z. 41 ff. vgl. Alex. I 30, 22: *ὁ εὔνους οὗτος υἱὸς ὑπεῖκε τῷ μητρικῷ θελήματι οὐ τὰ ἐν βρέφει μόνον ἀλλὰ καὶ ἐς μείρακας παραγγείλας καὶ μέχρις ἂν γυναικὶ συνηρμόσθη.* Für Z. 63 vgl. Alex. I, 5, 12: *ὁ καῖσαρ Νικηφόρος εἰς τὴν τῶν Βρυεννίων σειρὰν ἀναγόμενος κτλ.* Für Z. 74 vgl. Alex. I 203, 18: *καὶ μάρτυρες τοῦ τοιούτου ἤθους εἰσί μοι πολλοὶ μὲν τῶν ἀνθρώπων, ἤδη δὲ καὶ πάντες.*

Aber diese Übereinstimmung beider Texte bezieht sich, wenn man genauer zusieht, doch mehr auf äußerliche, naheliegende Punkte und reicht nicht aus, um mit Evidenz ein direktes Abhängigkeitsverhältnis zwischen dem Prolog und der Alexias behaupten zu können.

Wer der von Anna erwählte Verfasser des Prologs gewesen ist, können wir nicht bestimmen. Man könnte an Michael Italikos denken, welcher der Kaiserin Irene und ihrem Schwiegersohne Bryennios sehr nahe stand (vgl. M. Treu, B. Z. IV 9). Für seine Autorschaft scheint auch der Umstand zu sprechen, daß im Barocc. 131 der Text des Prologs direkt hinter der Perdixmonodie steht, die K. Horna unter dem Namen des Italikos herausgegeben hat (Einige unedierte Stücke des Manasses u. Italikos. Wien 1902, S. 19), und daß, wie derselbe Gelehrte nachgewiesen hat (B. Z. XIII 324[2]), die etwas später auf fol. 232ᵛ desselben Baroccianus stehende Weihnachtspredigt mit dem von einem Bologneser Codex ausdrücklich dem Italikos zugeschriebenen Texte identisch ist. Aber die Annahme, daß Mich. Italikos auf die in der Umgebung des Prologs stehenden und anscheinend unter einem gemeinsamen Titel zusammengefaßten Stücke des Barocc. 131 alleiniges oder auch nur hervorragendes Anrecht habe, muß als sehr zweifelhaft bezeichnet werden, wie folgende Darlegung zeigt. Hinter dem etwas unbestimmten Titel *Ἐπιστολαὶ καὶ λόγοι διάφοροι* oben auf fol. 228ᵛ steht zunächst ohne Überschrift eine Monodie auf den Sebastokrator Andronikos, den Sohn des Kaisers Alexios I, sodann eine Monodie auf Konst. Hagiotheodorites (vgl. B. Z. II 102) und darauf eine Rede an die Kaiserin Irene Dukaina, deren Verfasser sich im Texte als *ὁ Ἰταλός* bezeichnet. Dann folgt ein kurzer Brief mit dem Titel *Θεοδώρῳ τῷ Προδρόμῳ*, dessen trivialer Inhalt aber ganz unzweifelhaft Prodromos als Adressaten ausschließt. Der Brief enthält nämlich eine höchst elementare geographische Belehrung über Attaleia in Pamphylien, über das Taurosgebirge, Syrien usw., die unmöglich für den bekannten Polyhistor Prodromos berechnet gewesen sein kann.[1]) Auf diesen Brief folgt mit dem Vermerk *τοῦ αὐτοῦ* die Perdixmonodie, darauf unser Prolog und hinter ihm eine Monodie auf den Arzt Pantechnes, die mitten im Satze unten auf fol. 232 abbricht, doch so, daß noch

1) Wahrscheinlich ist also *Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου* herzustellen, so daß der Brief die Antwort des Prodromos enthält auf eine, wie im Briefe angedeutet wird, vom Adressaten ausgegangene Anfrage. Und diese Anfrage hing wohl damit zusammen, daß die Stadt Attaleia, wo im J. 1142 schnell hintereinander die beiden ältesten Söhne des Kaisers Johannes starben, naturgemäß zeitweilig das Tagesgespräch der Hauptstadt bildete. Ist unsere Vermutung richtig, so würde die Notiz vor der Perdixmonodie (*τοῦ αὐτοῦ*) diese vielmehr dem Prodromos vindizieren.

ein freier Raum für 2—3 Worte übrig geblieben ist. Der Schreiber hat also die Fortsetzung nicht weiter abschreiben wollen oder, was wahrscheinlicher ist, wegen einer Lücke in seiner Vorlage nicht abschreiben können. Daran schließt sich (oben auf fol. 232ᵛ) die Weihnachtspredigt des Italikos (anonym), weiterhin eine Monodie auf den Sebastokrator Andronikos II, den Sohn des Kaisers Johannes, und endlich Briefe des Simokattes. Bei dieser Lage der Dinge sind wir also durchaus nicht berechtigt, die im Barocc. 131 ohne ausdrücklichen Autorenvermerk überlieferten „Briefe und verschiedene Reden“ als Werke eines Verfassers zu betrachten und bloß auf Grund der an vorletzter Stelle (hinter einer nachweislichen Lücke) stehenden Weihnachtspredigt ohne weiteres alles Michael Italikos zuzuschreiben. Doch kehren wir nach dieser Abschweifung zum Prolog des Testaments zurück. Als sein Verfasser könnte ebensogut wie Italikos auch Theod. Prodromos in Betracht kommen, dessen nahe Beziehungen zum Hause des Bryennios seine oben erwähnte Gratulationsschrift (vgl. p. 1397 C: *τίσιν ἄλλοις εἰ μὴ τοῖς κοινῇ τε πάντων καὶ ἡμῶν αὐτῶν ἰδίᾳ δεσπόταις καὶ εὐεργέταις εὐγνωμονοίημεν;*), sein metrisches Epitaph auf Theodora (s. oben 2) und andere Gelegenheitsgedichte beweisen, z. B. sein Bittgedicht an die Kaisarissa Anna (vgl. Migne *133*, 1071), das mit den Worten: *σοὶ γὰρ ἐγὼ βιότοιο ἑοῦ πρυμνήσι' ἀνῆψα* schließt. Natürlich ist es aber keineswegs ausgeschlossen, daß weder Italikos noch Prodromos, sondern irgend ein anderer Rhetor jener Zeit den Prolog verfaßt hat. Jedenfalls aber dürfen wir voraussetzen, daß der Verfasser, wer es auch immer gewesen sein mag, sich in allen Stücken im Sinne seiner Auftraggeberin ausgedrückt hat, so daß, was er sagt, uns als Ansicht der Prinzessin Anna selbst gelten muß.

Πρόλογος εἰς τὴν διάταξιν τῆς καισαρίσσης κυρᾶς Ἄννης, ὡς παρ' ἐκείνης ἐκδοθείς.

Θανάτου μεμνῆσθαι καὶ τίς οὐκ ἂν θείη τῶν ὠφελίμων, καὶ μάλιστα ἐπειδὰν πόρρω θανάτου δοκῶμεν ἑστάναι καὶ μήπω τι τῷ σώματι δεινὸν ἐνοχλῇ μηδὲ πυρετός τις ἢ νόσημά τι κακόηθες τοῦ τέλους τὴν ὑπόμνησιν δίδωσιν, οἷς πολλάκις προσημαινόμεθα θάνατον; τὴν γὰρ 5 *ἑαυτῶν τηνικαῦτα ἐπιγινώσκομεν φύσιν, ὅτι θνητὴ καὶ ἐπίκηρος καὶ διαπαντὸς διαρρέουσα. ἔνθέν τοι καὶ τὸ πρὸς τοῦτον σοφίζεσθαι σοφὸν εἰς ὑπερβολὴν καὶ παντάπασι συμφορώτατον· σοφιζοίμεθα δ' ἄν, εἰ,*

Codex Baroccianus 131 fol. 231ʳ—231ᵛ.

3 *πυρετὸς τίς* 6 *ἔνθέν τι* 7 *συμφερώτατον*

πρὶν ἐπισταίη, τὰ καθ' ἑαυτοὺς εὖ διαθείημεν, ἕως ὁ νοῦς ἐστιν ἐρρωμένος καὶ ἡ γλῶσσα μήπω παράφορος, ἕως μὴ καθάπερ κλέπτης ἐπεισπεσὼν θορυβοίη. 10

Ἔγωγέ τοι τοῦτον τὸν τρόπον τῆς οἰκονομίας ἀεὶ ἀποδεχομένη, Ἄννα πορφυρογέννητος, γραμμάτων οὐκ ἄμοιρος οὐδὲ γραφῶν ἀμελέτητος, ἀλλὰ πλεῖστα τὲ τοῖς θείοις λόγοις ἐμμελετήσασα καὶ μηδὲ τῆς θύραθεν παιδείας ἀπολειφθεῖσα, τόνδε τὸν πρὸ παντὸς τοῦ διατυπωτοῦ μου λόγον ἐκτίθημι· καὶ χάρις τοῖς βασιλεῦσιν ἐμοὶ καὶ γονεῦσι, 15 μετὰ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν μηδὲ τῶν λόγων με ἀποκλείσασιν, ἀλλ' ἀρύσασθαι τῆς πηγῆς ἐφεῖσιν, ὁπόσον βεβούλημαι. ἀλλ' ἐπειδὴ γονέων ἐμνήσθην, τοσοῦτον διδάσκω τὰ περὶ τούτων τοὺς ἐντυγχάνοντας τῇδε τῇ διατάξει μου (ἵνα μηδ' ἐν τοῖς ἐξοδίοις ῥήμασιν ἀμνημονεύτους καταλίποιμι τοὺς δεδωκότας τοῦ βίου τὴν πάροδον), ὅτι ὁ μὲν πατὴρ 20 Ἀλέξιος ἦν ἐκεῖνος ὁ Κομνηνός, ὁ τοῦ ῥωμαϊκοῦ γένους περιφανέστατος βασιλεύς, οὗ τὰ τρόπαια καὶ κατὰ τῶν κύκλῳ βαρβάρων ἀριστεύματά τε καὶ στρατηγήματα οὐδὲ αὐτὸς ὁ κόσμος σύμπας χωρήσειε (κατὰ τὴν θείαν φάναι φωνήν)· Εἰρήνη δὲ μήτηρ, τὸ μέγα τῆς βασιλείας ἀγλάϊσμα, Δουκῶν μὲν ἐκφῦσα, πᾶσαν δὲ τὴν ὑπὸ τὸν ἥλιον γῆν ταῖς 25 ἀρεταῖς καταστράψασα, πρὸς ἣν οὐδεὶς ἐν οὐδενὶ ἀνθρώπων ἐρίσειεν. ἀλλ' ὁ μὲν (φεῦ τῆς κοινῆς ζημίας καὶ τοῦ κατασχόντος πάθους τὴν οἰκουμένην) ἀπῆλθεν ἐνθένδε πρὸς οὐρανούς, τὴν οὐράνιον τῆς ἐπὶ γῆς ἀλλαξάμενος ἀλουργίδα· ἡ δὲ περιελείφθη τῷ βίῳ θαῦμα καὶ τύπος ἀρετῆς ἔμβιος. τοιοῦτοι μὲν οἱ τεκόντες ὡς ἐν βραχεῖ. 30

Ἐγὼ δὲ τὰ κατ' ἐμαυτὴν ἐκθέσθαι μέλλουσα πρότερον ἐκεῖνο πρὸς πᾶσαν τὴν ἀνθρωπίνην ἐξορχησαίμην, ἐπιμαρτυραμένη τὸν ἀλάθητον ὀφθαλμόν, ὡς λίαν ὑπερφιλουμένη τοῖς γονεῦσι καὶ αὐτοκράτορσι καὶ (τοῦτο δὴ τὸ τοῦ Σολομῶντος) ἐν προσώπῳ πατρὸς καὶ μητρὸς ἀγαπωμένη, οὐκ οἶδα ποτὲ τὸν ἅπαντα τοῦ βίου μοι χρόνον, ὃν τοῖς γονεῦσι 35 συμβεβίωκα, παρακούσασα τῶν γονέων καὶ ἄλλό τι διαπραξαμένη περὶ τὸ τούτων θέλημά τε καὶ βούλημα, καθάπέρ τινες παῖδες τοκέων ὑπὸ τοῦ σφόδρα φιλεῖσθαι κολακευόμενοι περὶ τὰ τοῖς πατράσι δοκοῦντα ὡς τὰ πολλὰ διαπράττουσιν· ἀλλ' οὐδ' ἐμὸν τὸ παράπαν ἔσχηκε θέλημα, ὃ ⟨οὐ⟩ κἀκείνοις ἐδόκει, οὐδ' οὐκ ἤθελον, ὃ ἐδόκει, οὔτ' ἐν 40 σπουδαῖς οὔτ' ἐν παιδιαῖς, οὔτε παιδάριον οὖσα οὔτε μεῖραξ οὔτε γυνὴ γεγονυῖα καὶ παίδων μήτηρ πολλῶν καὶ καλῶν ὑπάρξασα, πάσαις δὲ ταῖς ἐκ γενέσεως ἡλικίαις μέχρι τῆς δεῦρο τοῖς τούτων ἐφηρμόκειν

fol. 231v

9 κλέπτης, vgl. 1. Thessal. 5, 2 11 ἔγω mit einem Abkürzungszeichen, das dem Zeichen für γουν in ἤγουν gleichkommt 12 vor ἄννα ein kleines Loch, das schon vor der Schrift vorhanden war 14 προπαντὸς 24 θ. φωνήν, Joh. 21, 25 28 τοῖς. ἐπὶ γῆς 32 ἀνθρωπίνην (scil. φύσιν?) 34 Sprüche Salom. 5, 3 36 περὶ: viell. παρὰ? 43 τῆς (vor δεῦρο) korrig. aus τοῦ

θελήμασι καὶ (ὅπερ φησὶν ἐν εὐαγγελίοις ἐκεῖνος ὁ ἑκατόνταρχος) κε-
45 λεύουσι τούτοις παρήμην καὶ πάλιν ἀπῆν ἐθελόντων, ὥσπερ σκιὰ
συμπαρομαρτοῦσα τοῖς σώμασιν.

Ἐντεῦθεν δή μοι καὶ τὸ πρὸς τὸν βίον ἐπικλινές, πάλαι ποθούσῃ
τὸν καθαρώτατόν τε καὶ ἄζυγα· πρὸς ἐκεῖνον γὰρ ἐπιρρεπῶς ἔχουσα,
τοῦτον ἀντηλλαξάμην τοῦ κρείττονος καὶ σαρκὶ δεδούλευκα μὲν διὰ τὸ
50 βούλημα τῶν τεκόντων, ὧν τὴν παρακοὴν θεοῦ παρακοὴν ἄντικρυς
ἐτιθέμην καὶ νόμου θείου παράβασιν· ὑπηγάγετο δέ με πρὸς τοῦτο
καὶ ἡ ἐμαυτῆς μὲν πρὸς τοὺς αὐτοκράτορας καὶ γονέας ξύμφυτος αἰδὼς
καὶ ἀρρητοτάτη στοργή· πλέον δ' ἔτι καὶ μᾶλλον ἐπερρώννυε πρὸς
τὴν ὑπακοὴν Ἰσαὰκ σφαττόμενος πειθοῖ τῇ πρὸς τὸν πατέρα καὶ Ἰακὼβ
55 εὐλογούμενος ὑπὸ τοῦ πατρὸς διὰ τὴν πρὸς τὸν πατέρα εὐπείθειαν.
τί γὰρ εὐλογίας πατρὸς τιμιώτερον, τί δὲ μητρὸς εὐχῆς μακαριώτερον
ἄλλο, καὶ ταῦτα τούτων, τοσούτων καὶ τηλικούτων τὴν ἀρετὴν πεφυ-
κότων, ὧν οὐδὲ αὐτὸς ὁ κόσμος ἀντάξιος;

Ἀλλ' οὐδὲ τῷ γάμῳ μεμφοίμην φίλην ἀζυγίαν μερισαμένῳ· καὶ
60 γὰρ ἐντεῦθέν μοι τὰ κάλλιστα πάντα ξυμβέβηκεν, ἀνὴρ τῶν ὑφ' ἡλίῳ
κρείττων τὲ καὶ θειότερος, ὅσους ὁ πάλαι χρόνος ἠνέγκατο, καὶ γένος
καὶ ἀρετήν, καὶ σώματος καὶ ψυχῆς, εὐτετυχηκὼς ἐς τὰ μάλιστα, καῖσαρ
Νικηφόρος καὶ τὴν σειρὰν τοῦ γένους ἀνάπτων ἐς Βρυεννίους, καὶ
παῖδες κάλλιστοί τε καὶ ἄριστοι ἐξ ἑκατέρας τῆς φύσεως, ὧν οἱ μὲν
65 τὴν ζωὴν μετηλλάχασι τὴν ἐπίκηρον, τοῦτο δόξαν θεῷ· οἱ δὲ περίεισιν
ἔτι τῷ βίῳ καὶ περιείησάν τε, Χριστὲ βασιλεῦ, μετὰ τοῦ πατρὸς καίσα-
ρος· καί με πρότερον τῇ γῇ παραδοῖεν, μηδὲ θεασαμένην, ὦ ἥλιε,
μήτε τοῦ δεσπότου μου καίσαρος — ἀλλὰ πῶς καὶ φθεγξαίμην τὸ
ἄτοπον; — μήτε μηδενὸς τῶν υἱέων, ὧν ἁπάντων ἐξήρτημαι τῆς ψυχῆς.
70 εἰ δὲ τῶν ἐμῶν μεμνημένη τὰ ἐμαυτῆς ἐπαινῶ οἷον ἐπιδρομάδην, θαυ-
μάζειν οὐ χρή· τῇ τε γὰρ φύσει τὸ εἰκὸς ἀποδίδωμι καὶ τῇ ἀρετῇ τὸ
προσῆκον προσαποδίδωμι· ἐνταῦθα δὲ καὶ ἄμφω συνδεδραμήκατον· οὐ
γὰρ μόνον οἰκεῖα τὰ ἐπαινεθέντα διαβραχέος, ἀλλὰ καὶ κάλλιστα· καὶ
τούτων ἅπαντες μάρτυρες.

75 Ἐγὼ δὲ πρὸς τοὺς αὐτοκράτορας καὶ πάλιν ἀναδραμοῦμαι τῷ
λόγῳ. πάντα μέν μοι ἐκεῖθεν ἐξῆπται, καὶ πνοὴ καὶ ζωὴ καὶ οὐ-
σίωσις καὶ σώματος καὶ ψυχῆς· καὶ χρυσῷ καὶ ἀργύρῳ καὶ πέπλοις
χρυσοϋφέσι καὶ ἄλλως ἐκ σηρικῶν ὑφασμένοις καὶ μέντοι καὶ οἰκήμασι
καὶ γηπέδοις καὶ (ἵνα νομικώτερον περὶ τούτων διαλαβοίμην) ὅση

---

44 ἐν εὐαγγ., Matth. 8, 9 47 ποθούσῃ korr. aus ποθοῦσι 53 στοργῇ. πλ. δέτι ἐπερρώννε 54 πιθοῖ, vgl. Genes. 22, 2 ff. 55 Ἰακὼβ, vgl. Genes. 27 58 Hebr. 11, 38 61 θειότερον 62 εὐτετυχικὼς 63 βρυενίους 65 μετηλάχασι 73 διαβραχέως 77 vor καὶ χρυσῷ scheinen einige Worte ausgefallen zu sein

κινητὴ περιουσία καὶ ὅση ἀκίνητος καὶ ὁπόση τίς ἐστιν αὐτοκίνητος — 80
πάντα ταῦτα τῆς τῶν γονέων χειρὸς ἐξαρτῶ καὶ λογίζομαι· περὶ ἧς αὐτίκα δὴ μάλα καὶ διαλήψεται τῆς οἰκονομίας ὁ παρὼν τῆς διατυπώσεως χάρτης· οὗ καθάπερ τινὰ προαφήγησιν τόνδε τὸν λόγον ἡμεῖς προετάξαμεν, ἐνδιαθήκως τὰ κατ' ἐμαυτὴν διοικοῦσα, μηδ' ἐν τούτῳ τῆς βασιλίδος καὶ μητρὸς παρακούσασα· ἐκείνης γὰρ βουλήσει καὶ αὖθις 85
μὴ ἀντιπίπτουσα τὴν ἔννομον τήνδε διάταξιν ἔγνων μυστικώτερον ἐκτιθέναι κατὰ τόδε καιροῦ, ἐν ᾧ κἀκείνη προσέταττε· δηλώσει δὲ καὶ τὰ ἑξῆς ὁ ξύμπας τῆς διατυπώσεως λόγος.

---

4. Theodoros Prodromos und der Sebastokrator Isaak.

Zu den Gönnern des Prodromos gehörte auch, wie den hier edierten vier Texten zu entnehmen ist, der jüngste Sohn des Kaisers Alexios I, der Sebastokrator Isaak.

Isaak stand anfangs, im Gegensatz zu seinem älteren Bruder Andronikos, der mehr Annas ehrgeizige Pläne begünstigte (Zonar. 18, 24 ex.; Alex. II 282, 7 ff.), in einem sehr freundschaftlichen Verhältnis zu seinem Bruder Johannes und unterstützte ihn bei seiner Thronbesteigung nach Kräften, vgl. Niket. Chon. p. 10, 5; 13, 5—8: (*Ἰωάννης*) *Ἰσαακίῳ τῷ κασιγνήτῳ προστετηκὼς συμφυὴς καὶ ὁμόπνους ἐδείκνυτο, καὶ ὡς φιλοῦντι μὲν ὑπὲρ ἅπαντας, μάλιστα δ' ὡς τὰ πάντα ἢ τὰ πλείω εἰσενέγκαντι πρὸς τὴν ἐπίβασιν τῆς ἀρχῆς.*[1]) Dies brüderliche Verhältnis wurde aber bald aus Gründen, die wir nicht mit Sicherheit bestimmen können (Niket. p. 42, 20 spricht von einer *μικρολυπία*, d. h. einer ganz geringfügigen Ursache der Mißstimmung), gestört, und Isaak entschloß sich zu dem auffallenden Schritt, zusammen mit seinem älteren Sohne Johannes die Heimat zu verlassen und zum Sultan von Ikonion zu flüchten, wo er unablässig, wenn auch vergeblich, gegen seinen Bruder und sein Vaterland konspirierte (Niket. p. 42, 20—43, 13). Das Jahr, in dem Isaaks Flucht stattfand, ergibt sich aus dem bereits mehrfach zitierten Gedichte des Prodromos auf den Tod des Andronikos

81 *τοῖς τ. γ. χειρὸς*

1) Die darauf folgende Bemerkung, Johannes habe seinen Bruder der Ehren gewürdigt, auf die er als Sebastokrator Anspruch hatte, zu welcher Würde ihn bereits sein Vater Alexios erhoben hatte, steht im Widerstreit zur Behauptung bei Zonar. 18, 24, daß Alexios den Andronikos zum Sebastokrator, den Isaak aber zum Kaisar ernannt habe. Auch das nicht lange vor dem J. 1118 abgefaßte Typikon der Kaiserin Irene Dukaina gibt Isaak bloß den Titel eines Kaisar (Migne *127*, 1092 C). Deshalb scheint es richtiger zu sein, die Erteilung der Sebastokratorwürde an Isaak auf den Kaiser Johannes zurückzuführen.

(Migne *133*, 1069 A), wo erzählt wird, daß die Kaiserinmutter Irene nach vielen Todesfällen in ihrer Familie schließlich zu gleicher Zeit ihre beiden Söhne Andronikos und Isaak verloren habe, den ersteren durch den Tod, den letzteren durch seine freiwillige Flucht ins Ausland: *δοιοὺς γάρ τ' ἀπόλεσσας ἅμ' υἱέας, ἄγριε τελχίν, Ἀνδρονίκοιο βίην Ἰσαακίου δέ τε ῥώμην, οὗ μὲν ἐπ' ἀντολίης μακρὰ πείρατα πλαζομένοιο, ζωοῦ τεθνειῶτος, ἰοὺ βαρυσύμφορε μοῖρα, οὗ δ' ἄρ' ἐποιχομένοιο δύσιν σκοτόεσσαν Ἀίδου* (V. 25—29). Für den Tod des Andronikos und damit auch die Flucht des Isaak haben wir oben (S. 86) das Jahr 1122 festgestellt.

Eine interessante Episode aus Isaaks Irrfahrten im Orient behandelt das jambische Gedicht des Prodromos, das unten an erster Stelle abgedruckt ist. Isaak hat nach vielen Gefahren und Schrecken, aus denen ihn aber Gottes Beistand glücklich errettet hat, Gelegenheit gehabt, auch das heilige Grab in Jerusalem und die übrigen Stätten des Heiligen Landes zu besuchen, und dort zum Besten der Pilger und zum Heile seiner eigenen Seele für das Kloster des Täufers Johannes am Jordan auf eigene Kosten eine Wasserleitung erbauen lassen, die aus der nach dem hl. Elisa benannten Quelle schönes klares Wasser über weite Strecken hin bis zum Kloster führt und dieses mit dem bis dahin entbehrten Trinkwasser versorgt. Prodromos hat den Auftrag zu diesem im Namen des Sebastokrator an den hl. Johannes gerichteten Gedichte, wie der Ausdruck *συνενδήμου πάλιν* im letzten Verse beweist, nach Isaaks Rückkehr ins Vaterland erhalten und seinerseits nicht ohne Geschick ausgeführt. Über das Kloster des Täufers Johannes vgl. V. Vasiljevskij, *Διήγησις Ἐπιφανίου*. St. Petersburg 1886, S. 237 und 240, über die Elisaquelle ebda. S. 221.

Von der Versöhnung zwischen Isaak und seinem kaiserlichen Bruder Johannes erzählt Niket. p. 43, 15—44, 6, daß der Kaiser den reuig zu ihm zurückkehrenden Bruder freudig empfangen und ihm ohne jeden Gedanken an Rache die alte brüderliche Liebe bewiesen habe. Die Zusammenkunft beider fand in Kleinasien statt bei der Rückkehr des Kaisers aus dem ersten Feldzug gegen Syrien, also gegen Ende des J. 1136 (vgl. oben S. 85). Als darauf der Kaiser mit seinem Bruder und dessen Sohn in die Hauptstadt einzog, habe das Volk die Großmut des Kaisers gerühmt und über die Heimkehr des Isaak nicht geringere Freude geäußert als über den erfochtenen Sieg.

Auch dies Ereignis hat Prodromos, wohl wieder im Auftrag seines Gönners Isaak, durch ein kleines jambisches Gedicht verherrlicht (vgl. unten Nr. B). Nach der etwas unklaren Überschrift soll es sich dabei um ein von Isaak bestelltes und für den kaiserlichen Bruder bestimmtes

Bild handeln. Aber aus dem Texte selbst ergibt sich vielmehr, daß Isaak bei einem Maler ein Bild seines Bruders für sich selbst bestellt hat, damit er wenigstens im Bilde seinen Bruder stets sehen und um sich haben könne, mit dem ihn von frühester Kindheit an die innigste Liebe und Eintracht verbunden habe, die leider zeitweilig vom Neide gestört, jetzt aber wieder in alter Weise hergestellt sei. Der Widerspruch zwischen der Überschrift und dem wirklichen Inhalte des Gedichts, der sich bisweilen auch sonst in byzantinischen Gedichten nachweisen läßt, erklärt sich einfach dadurch, daß die Überschrift gewöhnlich später vom Rubrikator hinzugefügt wurde, der dabei nicht immer mit der nötigen Aufmerksamkeit und Geschicklichkeit verfuhr.

Der jähzornige und zügellose Sinn des jungen Johannes, des älteren Sohnes des Sebastokrator Isaak, führte jedoch bald zu einem neuen Bruch. Im Feldzuge gegen die Seldschuken (am Sangarios) ließ er sich hinreißen, dem Befehl des Kaisers, sein Roß einem vornehmen fränkischen Ritter für die Schlacht abzutreten, mit dreisten Worten zu widersprechen; und nachdem er es doch widerwillig hatte tun müssen, bestieg er sofort ein anderes Pferd und ritt als Überläufer in das feindliche Lager, wo er als alter Bekannter mit Jubel empfangen wurde. Er blieb fortan bei den Türken (vgl. Migne 1349 AB), verleugnete bald darauf sogar seinen Christenglauben und heiratete eine Tochter des Sultans (Niket. p. 48, 3—49, 2). Aus einer späteren Notiz (Niket. p. 72, 8—12) läßt sich wohl entnehmen, daß er zur Zeit der Kämpfe Manuels um Ikonion im J. 1145 nicht mehr am Leben war, da es dort von seiner Gattin heißt: *συνῳκηκέναι ἐλέγετο τῷ ἐξαδέλφῳ τοῦ βασιλέως*.

Aber auch Isaak selbst muß in den letzten Lebensjahren des Kaisers Johannes sich wieder irgendwie in den Verdacht hochverräterischer Umtriebe gebracht haben. Kinnamos, der merkwürdigerweise vorher die Flucht und Heimkehr Isaaks vollständig mit Stillschweigen übergangen hat, erzählt, daß, während der Kaiser Manuel gleich nach dem Tode seines Vaters in Kilikien nach der Hauptstadt eilte, um sich den ihm vom Vater zugedachten Thron zu sichern, seine Anhänger daselbst in seinem Interesse bereits sowohl seinen Bruder Isaak als auch seinen Oheim Isaak gefangen gesetzt und so unschädlich gemacht hätten. Der letztere, also unser Sebastokrator Isaak, sei bereits vom Kaiser Johannes wegen hochverrätischer Umtriebe nach dem pontischen Herakleia verbannt, im übrigen aber mit aller Rücksicht (*οὐ ξὺν ἀτιμίᾳ*) behandelt, jetzt aber auf Beschluß der erwähnten Anhänger Manuels ins Gefängnis gesetzt worden. Manuel aber habe nach seiner Ankunft in der Hauptstadt sofort die Entlassung beider aus der Haft

verfügt und auch die von seinem Vater angeordnete Verbannung des älteren Isaak aufgehoben und ihm alles verziehen (Kinnamos p. 32, 8—22). Seitdem erfahren wir aus den byzantinischen Historikern der Komnenenzeit über diesen Sebastokrator Isaak nichts mehr.

Die nächste Nachricht über ihn bietet das im J. 1152 von ihm ausgestellte Typikon, von dem bereits oben (S. 74) die Rede war. Hinsichtlich der Angaben des Typikon über die Erbauung, Einrichtung und Ausstattung dieses im Flecken Beron (*Βηρών*) an der Mündung des Hebros gelegenen Klosters der Gottesmutter *ἡ Κοσμοσώτειρα* verweisen wir auf das Referat im Viz. Vremennik V 796 (vgl. B. Z. VIII 574) und heben hier bloß drei Punkte daraus hervor. Erstens die Mitteilung, daß, obwohl Isaak anfangs im Kloster *τῆς Χώρας* in Kpel, wo seine Eltern begraben lagen, auch für sich eine Grabstätte ins Auge gefaßt hatte, er jetzt davon absehe und einen Platz in der Klosterkirche in Beron zu seinem zukünftigen Grabe bestimme. Eine Bestätigung dieser Anordnung liefert Niketas Chon. p. 363, 7—11, indem er erzählt, der Kaiser Andronikos I (1183—1185), der jüngere Sohn Isaaks, dessen Schicksale und Abenteuer bekanntlich noch wechselvoller und romantischer waren, als die seines Vaters und seines Bruders, habe auch dem Grabe seines Vaters einst einen Besuch abgestattet: *κατὰ τὴν πατρῴαν ἀφικνεῖται μονὴν τὴν ἐν τῇ Βήρᾳ διακειμένην καὶ τῷ τοῦ φύσαντος ἐφίσταται μνήματι μετὰ δορυφορίας καὶ δόξης βασιλικῆς, ἧς κἀκεῖνος πάλαι ποτὲ ἐρῶν οὐκ ἐφίκετο, ἐπεὶ καὶ τὸ βασιλειᾶν πατρόθεν Ἀνδρόνικος ὡς κλῆρον καταβὰν διεδέξατο.* Sodann die leider nicht ausführlicher begründete Bemerkung Isaaks im Typikon über sein trauriges Geschick, das ihn den größeren Teil seines Lebens vom geliebten Vaterlande ferngehalten und ihm keinen Anteil vergönnt habe an dem Ruhme seines Geschlechts: *ἐπεὶ δέ με ζωῆς δυστυχοῦς ἡ εὐτέλεια ⟨ἀπὸ⟩ βρεφικῆς ἡλικίας ἐτιθηνήσατο καὶ τῇ φορᾷ τοῦ βίου τοῦδε τῆς δυσπραγίας καὶ ῥεύματι πατρίδος γλυκείας μοι τὸν πλείονα χρόνον τῆς ἐμῆς βιοτῆς ἀλλότριος γέγονα, καὶ ξένος συγγενικῆς εὐκλείας κτλ.* (Kap. 34). Endlich der bemerkenswerte Hinweis Isaaks auf seine eigene literarische Tätigkeit. Bei Erwähnung der dem Kloster geschenkten Bibliothek, deren Katalog im Typikon mitgeteilt wird, sagt Isaak von sich: *συνέταξα βίβλον περιέχουσαν ἡρωικούς, ἰαμβικοὺς καὶ πολιτικοὺς στίχους ἐπιστολάς τε καὶ ἐκφράσεις* (Kap. 44).

Diese bisher ganz unbekannte Seite seiner Persönlichkeit bestätigen und beleuchten in weiterer Ausführung zwei Schriften des Prodromos, ein hexametrisches Loblied auf Isaak und ein langes ihm gewidmetes Enkomion in Prosa (vgl. unten Nr. C und D). In dem ersteren ruft der Dichter den Helios, dessen wachsames Auge jede Tat des irdischen

Geschlechts sehe, zum Zeugen auf und läßt ihn in ausführlicher Rede die Tugenden und Vorzüge des Sebastokrator preisen, dem von Gott alles Edle zumal verliehen sei, kaiserliche Abstammung, eine erlauchte Mutter, ein siegreicher kaiserlicher Bruder, eine dem Vater ähnliche Nachkommenschaft, alle Vorzüge des Körpers und Geistes, umfassende Bildung, die Kunst der Rede und poetisches Talent, dazu alle Künste des Kriegshandwerks und schließlich eine freigebige Hand. In dem mit allen rhetorischen Kunstgriffen ausgeführten Enkomion wiederum stellt der Redner sich den Gefeierten als auf einem Throne sitzend vor, umgeben einerseits von Ares mit seinem ganzen Kriegsgefolge, anderseits von allen Tugenden und Wissenschaften mit ihren Hauptvertretern, und läßt, da er selbst dem Lobe eines solchen Mannes nicht gewachsen sei, statt seiner die Philosophie vortreten und reden. Diese weist darauf hin, daß sie bisher immer von Ares verspottet worden sei; er habe von der gesamten Menschheit die Könige und Heerführer für sich in Anspruch genommen, ihr aber den Geldwechsler Diogenes und den Schiffsreeder Zeno zugewiesen. Ihre Entgegnung, daß doch Alexander der Große, der Römer Cato und der Kaiser Markos Antoninos neben ihrem Königs- oder Feldherrenamt sich auch mit der Philosophie beschäftigt hätten, habe Ares damit zurückgewiesen, daß dies in der Vorzeit geschehen sei und auch da nur in vereinzelten Fällen. So habe sie voll Scham schweigen müssen. Jetzt aber, wo sie zu ihrem Glücke den Sebastokrator, den Sprößling eines Kaiserhauses, stufenweise in alle Wissenschaften habe einführen und bis auf den Gipfel der Bildung führen können, sei dem verruchten Ares der Mund gestopft und ihre Lage eine völlig andere geworden. Jetzt könne im Hinblick auf den Sebastokrator s i e sich rühmen, Ares aber müsse sich beschämt zurückziehen. Und das Wunderbare dabei sei, daß der Sebastokrator beides zu vereinigen wisse, die Pflege der Wissenschaft und den Dienst des Ares, und daß er auf beiden Gebieten das Höchste leiste. Das Enkomion ist jedenfalls nach der Versöhnung mit Kaiser Johannes im J. 1136 abgefaßt, wie Z. 200 ff. beweist: *ὄναιο . . . τοῦ περιποθήτου αὐταδέλφου καὶ αὐτοκράτορος, ᾧ καὶ βρεφόθεν μὲν εἰς μίαν συνεκράθης ψυχὴν κἂν τῇ τῆς ἡλικίας αὔξῃ τὸν πόθον συνηύξανες καὶ πρὸς μικρὸν τοῦ φθόνου νικήσαντος αὖθις συνῆλθες καὶ συνερρώγεις, οὐχ ὑπομείνας τὴν ἐκ τούτου διάστασιν.* Das hexametrische Loblied gibt zur Bestimmung seiner Abfassungszeit keinen klaren Anhaltspunkt, fällt aber wohl in die nämliche Zeit.

Mag nun das von Prodromos der Gelehrsamkeit und den literarischen Studien des Isaak gespendete Lob noch so sehr übertrieben sein, in jedem Falle steht die Tatsache fest, daß neben seiner Schwester

Anna auch der Sebastokrator Isaak sich nicht, wie die übrigen männlichen und weiblichen Mitglieder des Komnenenhauses, auf die materielle Förderung der zu jener Zeit neu aufblühenden byzantinischen Wissenschaft und Literatur beschränkt, sondern sich auch persönlich auf diesem Gebiete zu betätigen Lust und Zeit gefunden hat (vgl. Z. 198: *ἐπιστατεῖν ποιήμασι καὶ φιλοσοφεῖν καὶ θεολογεῖν* und Z. 211: *ὄναιο τῶν βιβλίων καὶ τῆς περὶ ταῦτα σεμνῆς ἀσχολίας*). Und wenn wir uns darnach umsehen, so ergibt sich, daß einige seiner schriftstellerischen Arbeiten auch noch erhalten sind. Da sind zunächst drei kleine, wie es in einer von ihnen heißt, „aus verschiedenen alten Quellen mit vieler Mühe zusammengetragene“ Schriften zu Homer, die in den Hss einem Isaak Porphyrogennetos, resp. einem Porphyrogennetos schlechthin, zugeschrieben werden. In der ersten werden die von Homer übergangenen Ereignisse beim Untergang Trojas erzählt; in der zweiten wird eine genaue Personalbeschreibung aller Helden, die am trojanischen Kriege auf beiden Seiten beteiligt waren, gegeben; in der dritten wird eine durch ein selbständiges Proömium eingeleitete Hypothesis des Homer im engsten Anschluß an die pseudo-plutarchische Schrift De vita et poesi Homeri geliefert (vgl. GBL² § 218). Gewöhnlich nimmt man allerdings an, daß ihr Verfasser der Komnene Isaak gewesen sei, der 1057—1059 den byzantinischen Kaiserthron inne hatte und sich dann freiwillig ins Kloster zurückzog. Aber erstens war dieser Isaak nicht purpurgeboren, und zweitens wird er zwar als tapferer General gerühmt, von einer gelehrten Bildung und literarischen Interessen des Mannes wissen aber unsere Quellen nichts zu berichten. Der Verfasser ist vielmehr, wie schon Fabricius in seiner Bibliotheca graeca es richtig darstellt, Isaak, der Sohn des Kaisers Alexios I.[1]) Ferner findet sich in zwei Jerusalemer Hss, die im Metochion des hl. Grabes zu Kpel aufbewahrt werden (vgl. A. Papadopulos-Kerameus, *Ἱεροσολ. Βιβλιοθήκη* IV S. 55 und 106), mit dem Namen des Sebastokrator Isaak ein sehr umfangreiches Werk unter dem Titel *Περὶ προνοίας ἀπορημάτων*, wie es scheint, in politischen Versen; sein Anfang lautet: *Εἰ πάντων ἐστὶ* (l. *ἔστι*) *πρόνοια.* Auch dies Werk können wir ohne Bedenken dem Sohne des Kaisers Alexios vindizieren. Endlich hat jüngst Th. Uspenskij in der Serailbibliothek in Kpel eine mit zahlreichen Miniaturen geschmückte Oktateuchhandschrift gefunden, an deren Spitze eine Paraphrase des Aristeasbriefes steht; als Verfasser dieser Paraphrase wird „. . . . Sohn des Kaisers Alexios Komnenos“ genannt. Der eigentliche Name ist infolge von Feuchtigkeit nicht mehr zu lesen, wird aber

1) Dieselbe Vermutung äußert Papadimitriu.

von Uspenskij mit Recht auf den Sebastokrator Isaak bezogen (vgl. B. Z. XIV 671).

So wird denn auf Grund der hier zusammengestellten Notizen und namentlich des von Prodromos verfaßten Enkomion fortan an Stelle des Kaisers Isaak Komnenos dem Sebastokrator Isaak dem Älteren in der Geschichte der byzantinischen Literatur ein bescheidener Platz eingeräumt werden müssen.

A.

⟨Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου⟩

Ὡς ἀπὸ τοῦ πορφυρογεννήτου κυροῦ Ἰσαακίου τοῦ Κομνηνοῦ.

Πολλοῖς παλαίσας κινδύνοις, φόβοις, φόνοις,
ζάλαις, ἀνάγκαις, συμφοραῖς, ληστηρίοις,
πάντων δὲ ῥυσθεὶς τῇ θεοῦ συμμαχίᾳ
καὶ προσκυνήσας τὸν σεβάσμιον τάφον
5 καὶ πάντας ἁπλῶς τοὺς ἐκεῖ θείους τόπους,
Ἰορδάνου δὲ ταῖς ῥοαῖς λελουμένος
καὶ τῆς ἐν αὐτῷ σῆς μονῆς τὸ χωρίον,
ὦ λύχνε, φωνή, στρατιῶτα καὶ φίλε,
φωτός, λόγου, μέδοντος, ἁγνοῦ νυμφίου,
10 διψηλὸν εὑρὼν ὡς τὸ Λιβύης πέδον,
ὡς καὶ δοκεῖν τὸ καῦσος αὐτοῦ καὶ πνίγος
τῶν χαλδαϊκῶν ἀνθράκων εἶναι μέρος
καὶ τοῦ πυρὸς τὸ λάβρον ὡς Αἴτνης φλόγα,
πέπονθα κἀγὼ δίψαν εὐλογωτάτην,
15 ἴαμα δίψης προσπορίσαι τῷ τόπῳ·
καὶ μᾶλλον, ὡς ἔβλεψα πολλοὺς τῷ τότε
αὐτὴν ἐρυγγάνοντας ὥσπερ καρδίαν
ἐκ τῶν φλογωδῶν τοῦ τόπου πυρεκβόλων,
ᾤκτειρα τὴν σύμφυλον ἀνθρώπων φύσιν
20 καὶ ζῆλον ἔσχον ἔμπυρον τῇ καρδίᾳ
τοῦ τὴν ἄνυδρον ὑδραγωγῆσαι τέως.
ὁ ζῆλος οὗτος τῶν ἐμῶν σῆς ὀστέων,

Codex Palat. gr. 43 fol. 91—91v = *P*
Codex Neapol. II D 4 fol. 92v—93 = *N* (nach einer Kollation von Dr. K. Horna)
Codex Ottobon. 324 fol. 173v—174v = *O* (desgl.)

Lemma: . . . ομνηνοῦ *P* πφῦ (darüber τ/) *N* 1 φόνοις φόβοις *N* 3 παντ . . δε ρυσθεὶς *P* 10 καὶ ψιλὸν εὑρὼν *N* 11 πνῖγος *O* 12 vgl. Daniel 3, 19 13 λαῦρ° *N* λᾶβρον *O* 18 . . . φλ . . . δῶν τοῦ *P* 22 σῆς ὀστ. Prov. 14, 30

ὁ ζῆλος οὗτος τῶν ἐμῶν πῦρ ἐγκάτων.
περιδραμὼν οὖν τῆς ἐρήμου τὰ πλάτη
25 μόγις μὲν ἀλλ' εὕρηκα πηγαίαν χύσιν,
ἐλισσαϊκὴν προσφυῶς καλουμένην,
ὑμηττίων δὲ ῥευμάτων γλυκυτέραν·
ἣν καὶ μετωχέτευσα πολλῇ δαπάνῃ,
οὐ τοῖς περιττοῖς, ἀλλ' ἀφ' ὑστερημάτων,
30 πολλοὺς ἀνάντεις καὶ κατωρόπους τόπους
τοὺς μὲν κατάξας τούς δ' ἀνυψώσας πάλιν,
ὡς ἂν τὸ ῥεῖθρον εὐοδώτερον ῥέον
ἔσωθεν εἰσρεῖ τῆς καλῆς ὑδρηδόχου,
ἣν αὐτὸς ἐντὸς τῆς μονῆς ἐδειμάμην,
35 καίτοι πλανήτης χρηματίζων καὶ ξένος,
τὸ πορφύρας γέννημα τῆς ἐπιφθόνου
καὶ τῶν κραταιῶν τέκνον αὐτοκρατόρων,
ὡς ἂν ἔχοιεν τῶν ὁδιτῶν τὰ στίφη
ἴαμα τοῦ τρύχοντος ἐκ δίψης πνίγους
40 καὶ τῆς ἐκεῖθεν δυστυχοῦς δυσποτμίας·
ἀνθ' ὧν, δυσωπῶ, τὴν ἐκεῖ φύγω φλόγα,
μὴ δακτύλῳ ψύχουσαν αἰτήσω δρόσον,
ὕδωρ γένωμαι τῇ θεοῦ πόσει πρέπον,
δεξαμενὴν τὸν κόλπον Ἀβραὰμ λάχω
45 λιταῖς πανάγνοις τῆς πανάγνου παρθένου
καὶ σαῖς σὺν αὐτῇ, ναί, προφητῶν ἀκρέμον.
Αὐτός δ' ὁ τούτων ἐκροφῶν τῶν ὑδάτων
καὶ τὸ φλογῶδες ψύχος ἀποφυγγάνων
ἢ καὶ δροσίζων τοὺς φρυγέντας δακτύλους
50 καὶ τὴν παρειὰν εἰ δοκεῖ περιπλύνων
καὶ ψυχαγωγῶν τοῦ προσώπου τὴν φλόγα
ἐξιλεοῦ μοι σαῖς λιταῖς τὸν δεσπότην
κοινῇ μετ' αὐτοῦ τοῦ συνεκδήμου τέκνου
καὶ συμπλανήτου καὶ συνενδήμου πάλιν.

---

23 vgl. Ps. 78, 5 25 *μόλις N* 26 *ἕως ὧδε* am Rande *O* 27 *. μηττίων P ὑμητίων O* 28 *μετοχέτευσα O* 32 *εὐωδότερον N εὐοδότερον O* 35 *πλανίτης O* 39 *τρίχοντος ἐκ δίψους O* 40 *δυστυχῶς O* 41 *φύγω* (darüber *γεῖν*) *O* 42 *δακτ.* vgl. Luc. 16, 24 43 *γένομαι τοῦ θεοῦ O* 44 *δεξαμένην τὸν κόλπον* (ω über den Endungen) *O* 46 *αὐταῖς N ἀκρέμων O* 48 *φλογῶδες δίψος O* 49—54 fehlen *O* 51 *ψυχαγωγὼν N* 54 *συνεκδήμου* (doch ist am κ herumkorriggiert) *N*.

B.

⟨Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου⟩

Ἐπίγραμμα εἰς γραφὴν γραφεῖσαν τῷ βασιλεῖ κυρῷ Ἰωάννῃ τῷ Κομνηνῷ παρὰ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ κυροῦ Ἰσαακίου.

Ἥνωσεν ἡμᾶς καὶ σπορὰ πατρὸς μία,
ἔμιξεν ἡμᾶς καὶ γονὴ μητρὸς μία·
συνῆψεν ἡμᾶς ἐκ τοκάδων πορφύρα,
ἄναξ ἀδελφέ, καὶ παρ' αὐτοῖς σπαργάνοις
5 ἄμφω συνεκράθημεν εἰς ψυχὴν μίαν·
ηὐξάνομεν· συνηῦξεν ἡμῖν ἡ σχέσις·
εἰς ἄνδρας ἦμεν· καὶ συνήνδρωτο πλέον,
ὡς ἐκ μικροῦ σπινθῆρος εἰς δαλὸν μέγα,
ἐκ τοῦ δαλοῦ δὲ πρὸς κάμινον ἠρμένη.
10 ἀλλ' ὢ τύχης κύλινδρος, ὢ τροχὸς βίου, — fol. 123v
εἴληφεν ἰσχὺν καὶ καθ' ἡμῶν ὁ φθόνος
καὶ φεῦ διεῖλε τὴν βίου συμψυχίαν.
ἐπεὶ δὲ νικήσαντος ὡς χρὴ τοῦ πόθου
εἰς ἓν συνερρώγειμεν αὖθις οἱ δύο
15 καί σε σφαδάζω συνεχῶς ἀεὶ βλέπειν,
ἀμήχανον δὲ τοῦτο τῇ θνητῇ φύσει
τόποις μεριστῇ τυγχανούσῃ καὶ χρόνοις
καὶ τῶν τυχηρῶν πραγμάτων τοῖς εὐρίποις,
στηλῶ σε καὶ γράφω σε χειρὶ ζωγράφου,
20 ὃν ἐν μέσῃ γέγραφα πρὶν τῇ καρδίᾳ,
ὡς ἂν ἀεὶ βλέπω σε καὶ σύνειμί σοι
καὶ ψυχαγωγῶ καὶ πλανῶ μου τὸν πόθον,
ὡς πρωτοτύποις ἐντρανίζων τοῖς τύποις.
γένοιτό μοι τοσήδε πρὸς θεοῦ χάρις,
25 ὅσην ἐγώ σοι, βασιλεῦ, τρέφω σχέσιν.

Codex Vaticanus 1882 fol. 123—123v (nach einer Abschrift von Dr. K. Horna). Lemma: τοῦ αὐτοῦ (vorangeht das Gedicht des Prodr. εἰς τὸν Βαρέα) 3 ἐκ τοκετῶν 7 συνηνδρῶ τὸ πλέον 10 vgl. Klagelied der Sebastokratorissa Irene v. 365 Gedeon 14 συνερρώγημεν 17 μεριστή.

C.

⟨Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου⟩

Εἰς τὸν πορφυρογέννητον καὶ σεβαστοκράτορα κυρὸν Ἰσαάκιον τὸν Κομνηνόν.

Ἥλιε ἀστεράναξ, φαεσίμβροτε γίγαν ἀκάμα,
ὄρφνης ἐννυχίης τε καὶ ἠματίης πάτερ αἴγλης,
ὃς φλογέων ὀχέων ἐπιάλμενος ἡνιοχεύεις
οἶμον ἐπ' οὐρανίην, χρυσῆν περι μάστιγα σείων·
5 ναὶ σέ γαρ οὔ τι λέληθε ῥέγμα χθονίοιο γενέθλης,
ὄμμα πέλοντα πέλωρον, ὕπνου ὑπ' ἄδμητον ἀνάγκης·
ἥν τινά που μερόπων ἀπὸ πασάων ἀρετάων
στέμματ' ἔειδες ἔχοντα καὶ ἀμφὶ κάρηφι φορεῦντα,
ἴδριν μὲν σοφίης πολυχανδέος, εὔλογον, εὔνουν,
10 γραμματικήν τ' ἰδὲ μέτρα πολύτροπα θεσμά τε ῥήτρης
καὶ λογικὴν φυσικήν τε μαθηματικήν τ' ἐπὶ τῇσι
πᾶσαν ἀκριβώσαντα μεγαφροσύνῃσι νόοιο,
πτηνοφυᾶ, μεγάβουλον, ἀγάφρονα, θεῖον ἰδέσθαι,
βασιλικόν, μεγάδωρον, ἀμύμονα δώτορ' ἐάων,
15 ἡδυβόαν τὲ φάναι καὶ ἀκοῦσαι ἤπιον ἄνδρα,
ἴδριν δὲ πτολέμοιο καὶ ὀκρυόεντος ἰωκῆς,
πρηστῆρ' ἀντιβίοισι κεραυνοβόλον κατὰ χάρμην,
θούριον, ὀμβριμόχειρα, φίλης ἀκόρητον ἐνυοῦς
τόξῳ θ' ἱπποσύνῃ τε κεκασμένον ἠδέ τε δουρί,
20 υἱέα καρτερόθυμον ὑπερμενέων βασιλήων
καὶ κρατεροῦ μεδέοντος ἀδελφεὸν ἐθνεσιφόντου
καὶ βριαρῶν τεκέων βριαρώτερον αὖ γενετῆρα·
ἥν τινα τοῖσιν ἔειδες ἁπάντεσι κάλλιμον ἄνδρα,
ἀτρεκέως ἀγόρευσον, ἀγάδρομε, μηδ' ἐπικεύσῃς.
25 «Οὔ, μὰ τόν» ὄμνυσ' ὕπερθεν — ἀλαθέα δ' ὄμνυσι πάντως —
«οὐ τοῖον πότ' ἔειδον ἀπ' ἀρχεγόνων λυκαβάντων
παντοίαις χαρίτεσσι περιστεφέα βροτὸν ἄνδρα,
ἄτερ Ἀλεξιάδαο Ἰσαακίου κλυτοβούλου·

Cod. Palat. gr. 43 fol. 91ᵛ—92 = *P*
Cod. Neap. II D 4 fol. 91ᵛ—92ᵛ = *N* (nach einer Kollation von Dr. K. Horna).
Lemma: πφῦτ^{τ} *N* σεβαστροκράτορα *N* 3 ἐπὶ ἄλματος *N* 4 οἶμον *P* χρ . . ῆν περι *P* περι μάλιστα *N* 5 ναι σ. γ . . . . θε ρέγμα *P* 6 ομμ . . πέλλοντ . *P* αδμητον αν . γκ . . *P* ὄμματα *N* 7 . . . ροπ . . . . ων . ῥετάων *P* 8 στίγματ' ἄειδες *N* ἔχ . . . . καὶ *P* 11 τε ἐπὶ τοῖσι *N* 12 μεγαλοφροσύνῃσι *N* 15 τὲ fehlt *N* 16 ἴδριν τὲ *N* ὀκρ . . . τος *P* 17 πτηστῆρ' *N* 18 ἀκόρ . . . . ῀. *P* εὐννοῦς *N* 22 αὖ fehlt *N* 24 μὴ δὲ *N* ἐπι . εύσ . . *P* 25 ὄμνησι πάντως (korr. aus πάντα) *N* 26 ἀπαρχεγόνων *N* 27 περιστροφέα *PN*

τῷ γὰρ ὄπασσεν ἅπαντα θεὸς μέγας ἄμυδις ἐσθλά·
30 ὤπασε μὲν γενέτην βασιλεύτατον ἔξοχον ἄλλων,
ὤπασε καὶ γενέτειραν ἀριστοτόκειαν ἀγαυὴν
καὶ κασίγνητον ἄνακτα μεγήνορα μυριονίκην,
πόρσυνε πορφυρόθεν δὲ βίου πολυανθέα ῥίζαν
καὶ μὲν ἐνὶ μελέεσσι βίην θέτο καὶ μένος ἠύ,
35 γούνασι δ' ὠκυτῆτα χαρίσσατο, χερσί δε κάρτος·
ὤπασε δ' εὐφυΐην τε νόον τε μέγαν βαθύβουλον,
πρόσθετο καὶ σοφίην δ' ἐρικυδέα ἀρχεσίτεχνον,
δήνεα ῥητροσύνης τε μνήσατο γραμματικῆς τε
Καλλιόπης τε μέτροιο πολύτροπον ὑψαγορίην·
40 τοῖς δ' ἐπὶ καὶ πτολέμοιο δαημοσύνην πόρε κεδνήν,
ἵππου ἀρραβίου ἐπιβήμεναι ὁπλοδυτεῦντα,
δουριφόρον γυάλου μετὰ θώρακος, Ἄρεος υἷιν,
στήμεναι ἀντιμέτωπον ἐναντιβίοις μενεχάρμαις,
δουρατίσαι, σπάθηφι κατὰ χθονὸς ἀνέρα πέμψαι,
45 ἐλλοχίσαι τε τάφρον τε περίδρομον ἀμφιδομῆσαι
χωστρίσι τ' ἀντιβίων τεῖχος κλονέσαι μεγάπυργον.
ταῦτα τὲ γοῦν ὀπάσασκε καὶ εὐστομίην ἐπὶ τοῖσι,
πόρσυνε καλλιφάτηρα, ἐν ἤθεσι κάσσε δε κεδνοῖς,
πρόσθετο δ' εὐτοκίην ἐναλίγκιον ᾧ γενετῆρι
50 καί τε χέρα βρυσίδωρον ἔὔρροον ὠκεανείην,
πᾶσιν ὁμοῦ στεφάνοισιν ἐπιστεφάνωσσ' ἀρετάων·
τόνδ' ἐγὼ οἷον ἔειδον ἁπασῶν ἐξ ἀρετάων
στέμματα χρύσε' ἔχοντα καὶ ἀμφὶ κάρηφι φορεῦντα.»
ταῦτά σοι, Ἰσαάκιε, τέκος μεγάλων βασιλήων,
55 μαρτύρετ' ἠελίοιο ἁγνὸν σέλας αἰθερόθεν πρό,
ὄμνυσι νέρθε δὲ γαῖα· καὶ ἀτρεκέες γέ μεν ὅρκοι
ἠελίου τε γίγαντος καὶ βροτομήτορος αἴης.
τίς τοίνυν χθονίων σε λιγήνεται, ὃν μέγας ἀστὴρ
τοῖα λιγήναθ' ὕπερθε; τάχ' ἄξιον οὔτις ἐνίσπῃ
60 σῆς μεγαλοφροσύνης, Ἰσαάκιε, σῶν τ' ἀρετάων,
οὐδ' εἴ κεν δεκάγλωσσος ἔοι καὶ ὀλύμπια βάζοι.

---

29 ὤπασεν N 30 ἅ . . ων P 35 χαρίσατο N 38 ῥητορσύνης PN 42 δαϊφόρον (korr. aus δοριφ.) N viell. υἷυν? 45 ἐλλοχέ . . . τε P ἐλλοχεύσαι N 46 κλονεῦσαι N 47 τὲ fehlt N 48 καλλιφάτειραν P καλλιφάτειρα N κασσε κεδναῖς N 49 ἐναλίγγιον PN 50 ἐύρoον N ὠκεανείη . P 52 οἷον N ἀπασάων PN 55 ἠελίοιο (korr. aus ἡλίοιο) PN ἠθερόθεν N 56 καὶ ∴ . ρεκέες P 58 σε χθονίων λιγήνεται N 59 λιγήνατ' N ἐνείσπῃ P ἐνείπῃ N 60 σῆς φιλοφροσύνης N 61 βάζει P βάζῃ (korr. aus -ει) N.

D.

⟨*Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου*⟩

Λόγος εἰς τὸν πορφυρογέννητον κυρὸν Ἰσαάκιον τὸν Κομνηνόν.

Οὐ φθάνω σοι τοῦ ἐγκωμίου καρποφορῶν τὸ προοίμιον, ἄγαλμά μοι σοφίας, ἥρως πορφυρογέννητε, καὶ λαμπρὰς αὐτόθεν ἀντιλαμβάνω τῆς καρποφορίας τὰς ἀντιδόσεις. οὐ φθάνω σοι τὴν πρώτην κρηπῖδα τοῦ εὐφημητηρίου πηγνύμενος, καὶ ὀροφοῖς μοι τὴν ἀμοιβὴν ὡς μεγα-
5 λοπρεπῆ καὶ βασίλειον. οὔπω τὴν βαλβῖδα τοῦ λόγου διασχίσας ἄρχομαι δρόμου, καὶ ὁλοκλήρους τοὺς στεφάνους τῆς νίκης κομίζομαι. καὶ τί γὰρ ἄν τις τοσοῦτον εὐτυχήσοι ποτὲ καὶ τίνα τηλικαύτην εὐδαιμονίαν εὐδαιμονήσειεν ἢ τοιαύτας αὐτῷ τοῦ λόγου τὰς ἀφορμὰς ἐνιστῶν, ὡς μὲν μειδιώσας καὶ ἱλαράς, ὡς δὲ ὑψηλὰς καὶ εἰς αὐτὴν ἐπελαφριζομένας τὴν
10 ἄναστρον, καὶ οὐ μᾶλλον τοῖς λόγοις ἐξευγενίζων τὸν ἐπαινούμενον ἢ ἐκείνῳ τοὺς λόγους καὶ ἑαυτόν, καὶ τῆς ἐκεῖθεν μεταλαμβάνων ἢ τῆς οἰκείας μεταδιδοὺς ἀρετῆς· καθάπερ γὰρ ἡ τοῦ μύρου φύσις οὐχ ἑαυτῆς ἄχρι μόνης τὸ εὐῶδες ἵστησιν, ἀλλὰ καὶ τοῖς ὑποδεχομένοις τῶν σκευῶν μεταδίδωσιν, οὕτως ἀμέλει καὶ τῶν ψυχῶν εὐγενεῖς καὶ φιλόσοφοι μετα-
15 διδοῦσι τοῦ σφετέρου καλοῦ καὶ τοῖς αὐτῶν ὁπηοῦν μνημονεύουσιν.

Ἐγὼ μὲν οὕτω τὸν παρόντα λόγον μεγαυχοῦμαι καὶ τῷ ὕψει τῆς ὑποθέσεως συμμετεωρίζομαι, τῆς ἐμῆς οὐθενείας ὥσπερ ἐπιλαθόμενος, καὶ ὑπεραναβαίνω μὲν τὴν γῆν, ὑπερίπταμαι δὲ τὸ τοῦ ἀέρος χῦμα βασιλικοῖς πτεροῖς καὶ χρυσοῖς ἀλλ' οὐχὶ κηρίνοις καὶ μυθικοῖς· καὶ
20 διασχὼν τὴν τοῦ ἀέρος λεπτομέρειαν μετὰ τοῦ ἡλίου γίνομαι καὶ τῶν ἄστρων καὶ οὐδὲ μέχρι τούτων ἱστῶ τὴν ἀναδρομήν, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς ἀπλανοῦς καὶ πρώτης ὑπερκαθέζομαι καὶ περιφρονῶ τὸ κάτω βρίθος καὶ πᾶσαν τὴν περιχθόνιον ταπεινότητα καὶ οὐδενὶ τῶν ἁπάντων ἁμιλλᾶσθαί μοι παραχωρῶ τῆς ἀνόδου καὶ τῆς πτερύξεως, εἰ μή μοι Παῦλον
25 εἴποις τὸν ἄχρι καὶ ἐπὶ τρίτον οὐρανὸν ἁρπαγέντα καὶ τὸν τρόπον τῆς ἁρπαγῆς ἀγνοήσαντα. ἐγὼ μὲν οὖν, ὅπερ ἔφην, ὁ ἐπαινέτης οὕτω σεμνολογοῦμαι τὸν ἔπαινον καὶ μετὰ τοιαύτης τῆς ὑψηλολογίας ἔρχομαι πρὸς αὐτόν· τί δὲ σύ, ὦ πορφύρας ἄνθος καὶ μέλημα μὲν λόγων, αὔχημα δὲ εὐγενείας, καλλώπισμα δὲ ἀνδρείας καὶ βασιλέων μεγαλουργὲ
30 ἀπόγονέ τε καὶ σύγγονε; τί διανοήσῃ περὶ ἡμῶν καὶ πῶς διατεθήσῃ πρὸς τὸ ἐγκώμιον;

Ἆρα δυσχερανεῖς τὸν λόγον, πρὸς τὸ μικροπρεπὲς ἀντιβλεπτήσας |
fol. 48 τοῦ λέγοντος καὶ ῥύπον εἶναί σοι τοῦ μακαρίου τὴν ἐκ τοιούτων εὐφημίαν ὑπονοήσεις καὶ ὕφεσιν τῆς δόξης καὶ τῆς λαμπρότητος;

Codex Vaticanus gr. 306 fol. 47ᵛ—50.

Lemma: *τοῦ αὐτοῦ* 8 *αὐτῶ* 13 *τῆς ὑποδεχομένης* 16 viell. *μεγαλαυχοῦμαι*? vgl. Z. 182 20 *τὴν τοῦ πυρὸς λ.* 24 2. Kor. 12, 2

μηδαμῶς γε, ὦ θεσπέσιε, μηδαμῶς· ἔχει γὰρ οὕτως· τὰ μὲν πράγματα 35
ἐπὶ τῶν οἰκείων ἑστᾶσι φύσεών τε καὶ καταστάσεων καὶ οὐδεμίαν οὐ-
δέπω παρὰ τοὺς λόγους καινοτομίαν ὑφίστανται, ἀλλ' ἐπὶ ταὐτοῦ δια-
μένουσι, κἂν μεγαλολογῶνται, κἂν τοὐναντίον ἅπαν μικρολογῶνται· ὁ
μέντοι λέγων συνδιατίθεταί πως τοῖς πράγμασι καὶ ἢ τοῖς ὑψηλοῖς
συμμετεωρίζεται ἢ συμμετριάζει τοῖς ταπεινοῖς· οὐ μέγας ὁ οὐρανὸς καὶ 40
καλός; καὶ πάνυ μὲν οὖν· καὶ πῶς γὰρ οὐ καλός, εἰ τοῖς οἰκείοις
ἐνεοῖς μόνως κέκραται μέρεσι καὶ μουσικῶς ὡς ἐπίπαν αὐτοῖς κατερ-
ρύθμισται; πῶς δὲ οὐ μέγας, εἰ τόδε τὸ πᾶν ἐν ἑαυτῷ περισφίγξας
συνάγει καὶ σπαργανοῖ καὶ πᾶσαν οὐσίαν, ὅση τὲ τῇ φύσει διοικεῖται
μόνῃ καὶ ὅση τῇ ζωῇ μετὰ φύσεως, ἔτι δὲ ὁπόση τῷ νῷ μετὰ ζωῆς οἰ- 45
κονομεῖται καὶ φύσεως, συνέχει καὶ ἀγκαλίζεται; μέγας μὲν οὖν ὡς
ὄντως ὁ οὐρανὸς καὶ οὐκ ἔστιν ὃς τὸν οὐρανὸν εἰπὼν οὐκ εὐθὺς τὸν
μέγαν ἐπήνεγκεν ἢ μὴ ἐπενεγκὼν οὐκ ἀσεβεῖν περὶ τὸ τηλικοῦτον ἔδοξε
χρῆμα· ἀλλὰ τὸν τοσοῦτον τῷ μεγέθει καὶ τῷ ὄγκῳ τοῦ ἀξιώματος
σφαιριδίοις μικροῖς ἐμπεριγράφουσιν ἄνθρωποι, ἢ ἐν λίθῳ λαξεύσαντες 50
ἢ ἐν χαλκοῦ καὶ σιδήρου φύσει σφυρηλατήσαντες, καὶ τὸν μὲν λίθον
ἢ τὸν χαλκὸν ἐσέμνυναν τῷ ποιήματι, τοῦ δ' οὐρανοῦ τὸ μέγεθος οὐκ
ἐσμίκρυναν. οὐ μέγας ὁ σύμπας ὄγκος τῆς γῆς, ὅση τὲ ταῖς ἠπείροις
⟨καὶ⟩ ὁπόση ταῖς νήσοις ἀπονενέμηται; ἀλλὰ καὶ ταύτην κεντροποιοῦμεν
καὶ τῷ ἀμερεῖ ἐμφερῆ σημείῳ τιθέμεθα· τί οὖν; ἀμερὴς παρὰ τοῦτο 55
καὶ ἀδιάστατος ἡ μέχρι μὲν ἀμέτρων πλέθρων εἰς μῆκος ἐκτεταμένη,
μέχρι δὲ παμμυρίων σταδίων εἰς πλάτος εὐρυνομένη καὶ τῷ βαθυρρόῳ
κατὰ τὸν εἰπόντα στεφανουμένη ὠκεανῷ; οὐ δῆτα καὶ αὐτὸς ξυνθεῖο
τῷ λόγῳ. ἢ ἵνα καὶ ἕτερον ἐκ τῶν καθ' ἡμᾶς δανεισαίμην παράδειγμα,
οἱ κατὰ σὲ βασιλέες καὶ βασιλέων οἱ φιλοθῆραι καὶ φιλοπόλεμοι λαμ- 60
πρὰς μὲν ὡς μάλιστα καὶ πολυτελεῖς ἐν ταῖς ἐνεγκαμέναις καὶ ἀναλόγους
τῷ σφῶν αὐτῶν μεγαλοπρεπεῖ τὰς οἰκοδομὰς περιβάλλονται, πόλεις
ἄλλας ἄν τις εἴποι ταύτας ἰδών, μικροτέρας ἐγγεγραμμένας ἐν μείζονι·
πολὺς μὲν γὰρ ὁ χρυσὸς ταῖς ὀροφαῖς ἐπανθεῖ, πολλαὶ δὲ τὸ ἔδαφος
κοσμοῦσι πλάκες θετταλικαὶ καὶ καρύστιοι, τίτανος δὲ μυρία καὶ λίθος 65
ξεστὴ τοὺς τοίχους ἐγείρει καὶ τὰς ἀψῖδας τούτοις ἐπικυρτοῖ· λῆρος
πρὸς ταύτας ἡ τοῦ Σπαρτιάτου ἐκείνου οἴκησις ἥρωος· ἡ μὲν γὰρ
νησιωτικοῦ μειρακίου μικροπρεπεῖς ὀφθαλμοὺς εἰς θάμβος ἑαυτῆς ἐφειλ-
κύσατο, αἱ δὲ κἂν τοὺς μεγαλοπρεπεστάτους τῶν πώποτε συναρπάσαιεν.
ἔχετε μὲν οὖν τοιαύτας τὰς κατοικίας καὶ χλιδὴν περὶ ταύτας περιττὴν 70
καὶ βασίλειον, ἀλλ' ὁπηνίκα θήρας καιρὸς ἢ σάλπιγξ διηχοῦσα τὸ

43 περισφίξας 55 παρὰ τούτῳ 58 Hom. Od. 11, 13 61 ἐν ταῖς | ἐνεγκα-
μέναις, aber in der irrigen Meinung, ἐν ταῖς übergangen zu haben, fügte der
Schreiber vor εγκ ein ταῖς und hinter ἐγ ein γ hinzu 63 μικροτάτερας, korr.
aus μικροτάτας 67 Hom. Od. 4, 71 ff.

ἐνυάλιον, τηνικαῦτα μικράς τινας ἐκ λίνων καὶ ταπεινὰς σκηνὰς σχεδιάσαντες, ἐν ταυταισὶ ποιεῖσθε τὴν οἴκησιν, ἄρτον πιτυρίαν δειπνοῦν-
fol. 48ᵛ τες λιτὸν ἐπὶ τυρῷ καὶ καρδάμῳ, ἔστι δ' ὅτε καὶ ἀγροτικαῖς | καλύ-
75 βαις ἐπαναπαύεσθε, καὶ οὐ σμικρύνεσθε παρ' ἐκείνας ἢ ἐκεῖναι παρ' ὑμᾶς μεγαλύνονται. τί μὴ λέγω τὸ μεῖζον καὶ κορυφαῖον; θεὸς ὑμνεῖται μὲν καὶ γλώσσαις ἀγγέλων, ἅστινας ποτὲ ταύτας τὰς γλώσσας Παύλῳ πειθομένους ὑποληπτέον, καὶ πολὺ πρὸ τούτων ταῖς σεραφικαῖς καὶ χερουβικαῖς, δευτέρως δὲ ταῖς ἀνθρωπίναις καὶ ἡμετέραις, καὶ τούτων
80 μάλιστα ταῖς καθαρωτέραις· ὑμνεῖται δ' ὅμως καὶ χαλάζαις καὶ πάχναις καὶ θηρίοις καὶ κτήνεσι· καὶ τὸ μεῖζον, ὅτι καὶ αὐτὸς εἰς οἰκεῖον ὕμνον ταῦτα καλεῖ διὰ μεγάλου τοῦ κήρυκος, τοῦ μουσικοῦ προφήτου καὶ ἱεροψάλτου καὶ βασιλέως· καὶ οὐχ ὕφεσιν τῆς οἰκείας ἡγεῖται μεγαλειότητος τὸ παρ' ἐμπίδος ἐπαινεῖσθαι καὶ κώνωπος, τούτων δὴ τῶν
85 μικρῶν τε καὶ φαυλοτάτων.

Μὴ τοίνυν μηδὲ δυσχεράνῃς μηδ' ὑπόβασίν σου τοῦ ὕψους ὑπονοήσῃς τὴν ἐξ ἡμῶν εὐφημίαν. σὺ μὲν ἐπὶ τῆς οἰκείας ἐστήξῃ πάλιν περιωπῆς καὶ κοσμήσει σε ἡ πορφύρα καὶ οἱ γεννήτορες αὐτοκράτορες αἵ τε προσοῦσαι τῶν ἀρετῶν σοι κύκλῳ δορυφορήσουσι· καὶ σὺ μὲν οὕτω
90 καὶ τοιούτοις ἔσῃ δορυφορούμενος, ἐγὼ δὲ χαμαί που καὶ ἐπὶ τῆς ἐμῆς ὑπωρείας ἑστὼς τῇ σῇ μνήμῃ μόνως ὡς τὸ εἰκὸς ὑψωθήσομαι. εἶεν· ἀλλὰ τί τοῦτο; καὶ τίς ὁ ἀθρόος ὑποτρέχων με ἴλιγγος; ἅμα γὰρ πρὸς τὰ σὰ προκύπτω πλεονεκτήματα καὶ ἅμα καινήν τινα θεοληψίαν πάσχω καὶ ἔκστασιν. σὲ μὲν ἐφ' ὑψηλοῦ τοῦ θρόνου καθιζόμενον ὁρᾶν φαν-
95 τάζομαι, κύκλῳ δέ σου περιεστάναι πολλοὺς μὲν ἄνδρας ἱεροὺς καὶ θεοπρεπεῖς, ἔστι δὲ ἃς καὶ θηλυτέρας ἐν σεμνοτέρῳ τῷ σχήματι· ἔνθεν μὲν γάρ σοι ὁ Ἄρης αὐτὸς μετὰ τῆς κυνέης, χωστρίδων αὐτῶν καὶ τῶν ὀρυκτίδων καὶ τῶν λόχων, ἐπὶ τούτοις καὶ τῶν ταφρεύσεων τὰς ἰλαρχίας προδεικνῦσαι, τὰς ἱππαρχίας, τὰς ψιλαγίας ἐκμυοῦσαι, τὰς ξεναγίας καὶ
100 τὰς στοιχήσεις, ἐπὶ τούτοις καὶ τὰς συζυγήσεις· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τόλμα καὶ ῥώμη καὶ αὗται τὸ δορυφορικόν σοι συναπαρτίζουσιν, ἡ μὲν ἀνδρικῷ παλμῷ τὴν καρδίαν ἐγείρουσα, ἡ δὲ τὴν χεῖρα, πολεμεῖν δεῆσαν, πρὸς μάχην ὁπλίζουσα. ἐκεῖθεν δέ σοι περὶ τὸ οὖς ἡ φρόνησις ἐπι-
fol. 49 κύψασα ὑποτίθεσθαι δοκεῖ τὸ δέον | ἐν συμβουλίαις· καὶ τῇ μὲν ἡ
105 δικαιοσύνη μετὰ τῆς τρυτάνης καὶ τοῦ ζυγοῦ καὶ τῆς φίλης ἰσορροπίας παρίσταται, τῇ δὲ ἡ σωφροσύνη μετὰ τῆς ὤχρας καὶ τῆς σεμνότητος θαυμαστῷ τινι ζωστῆρι τὴν ὀσφὺν περιζώννυσι· καὶ ὧδε μὲν ἡ γραμματικὴ μετὰ τῶν διαλέκτων αὐτῆς καὶ τῶν ἐτυμολογιῶν καὶ τῶν ἀναλογιῶν καὶ τῆς κρίσεώς γε τῶν ποιημάτων, ἐκεῖθεν δὲ ἡ ῥητορικὴ μένος

---

73 ἄρτον πιτυ . . 77 1. Kor. 13, 1 80—82 Ps. 147, 3—10 87 ἑστύξῃ
95 σου (die Endung unsicher) 98 hinter ταφρεύσεων ist eine Lücke anzunehmen

ὅλον ἀττικοῦ πυρὸς ἀναπνέουσα, χρυσείοις περιδερραίοις καὶ ἐνωτίοις 110
καὶ τῷ λοιπῷ κόσμῳ τοὺς ἐντυγχάνοντας γοητεύουσα· ἐπὶ πᾶσι καὶ πρὸ
τῶν πάντων ἡ τιθηνός σοι φιλοσοφία τῷ τραχήλῳ γνησίως μητρικῶς
περιπλέκεται· συνέπονται δέ οἱ καὶ δῆμος ὅλος ἱερῶν φιλοσόφων·
ἔνθεν μὲν Πλάτων ὁ θεῖος, ἐκεῖθεν δὲ Ἀριστοτέλης μετὰ τῆς συνήθους
κουρᾶς καὶ τοῦ δακτυλίου καὶ ὁ σιωπῶν ἐκεινοσὶ Πυθαγόρας, ἔτι δὲ 115
Εὐκλείδης ὁ μαθηματικὸς καὶ Ἀντισθένης ὁ κυνικὸς καὶ Κλεάνθης ὁ
στωικός, βίβλους ἅπαντες ἐξημμένοι καὶ τόμους ἀμφιγραφεῖς· καὶ
πλείους γε τῶν ἄλλων Ἀριστοτέλης· κἂν μὲν ἀναπτύξῃ τὴν λογικήν,
βαβαὶ τῆς ἐκ τῶν ἀναποδείκτων ἀποτοξεύσεως, ἂν δ' ἐκείνην συμπτύξας
ἀναπτύξῃ τὴν φυσικήν, εὐθὺς ἐκεῖθεν μυρία προκύπτει δείματά τε καὶ 120
φάσματα, τυφῶνες, πρηστῆρες, ἐξαίσιοι κεραυνοί, γῆς παλμοί, χαλάζης
καταπετρώσεις, νιφάδος καταφοραί, ῥᾶβδοι, βόθυνοι, χάσματα· καὶ ὅλως
ἑκάστη τῶν βίβλων ἴδια προβάλλεταί οἱ τὰ δείματα· Πλάτων δὲ κἀκ
μόνης ἐπιγραφῆς θεαγωγεῖ καὶ ἀνάγει καὶ ὑψηλοὺς ἀπεργάζεται· ὁ
μέντοι Εὐκλείδης, κἂν μόνον ἐπὶ τῆς δοθείσης εὐθείας τρίγωνον 125
ἰσόπλευρον ἐπιχειρήσῃ συστήσασθαι, μετὰ τοῦ ἀμηχάνου τῆς ἀποδείξεως
καὶ ἀπόρρητον εὐφροσύνης γάνος ἐπισταλάττει ταῖς ἀκοαῖς.

Πρὸς οὖν ἄνδρα τοσούτοις καὶ τηλικούτοις ὑπηρετούμενον καὶ
δορυφορούμενον τίς οὕτω θρασὺς καὶ ἀτρύτου τόλμης περίπλεως, ὡς
θαρσῆσαι διαγωνίσασθαι τὸν εὐφημητήριον; ἐγὼ μὲν καὶ τὸ ἐκ τῆς 130
ῥητορικῆς σοι παριστάμενον κατέπτηχα πῦρ, μή με κατατεφρώσῃ, καὶ
τὴν ἐκ φιλοσοφίας βροντήν, μή με καταβροντήσῃ, καὶ τὰς τῆς χαλάζης
λίθους, μή με πετροβολήσωσι, καὶ τὰς οὐρανίους ῥάβδους, μή με
μαστίξωσιν. οὐκοῦν ἐγὼ μὲν ἐπ' ἐμαυτοῦ σιγῶν ἑστήξομαι, μή τι καὶ
λάθω ⟨παθὼν⟩ ὑπὸ τοῦ λόγου δεινόν, αὐτὴ δέ σε ἡ φιλοσοφία προσ- 135
φωνείτω λοιπόν· βούλεται γάρ σε προσειπεῖν ὡς ὁρῶ καί τι ὑποψάλ-
λειν ἔοικεν ὑπὸ τὸν ὀδόντα· καὶ ἀκουστέον γέ μοι αὐτῆς, ἵνα μὴ μόνον
θεατὴς θαυμασίων ἀλλὰ καὶ ἀκροατὴς γενοίμην τὴν τήμερον.

«Χαῖρέ μοι, ὦ τέκνον ὀψίτοκον μὲν τῶν δὲ ἐμῶν ὠδίνων ὡς ἐπί-
παν καλλώπισμα· χαῖρέ μοι, ὦ τέκνον, καὶ ὄναιο τῆς εἰς τὴν μητέρα 140
φιλοτιμίας. | οὐχ ὁρᾷς τουτονὶ τὸν θηριώδη, τὸν βλοσυρόν, τὸν fol. 49ᵛ
εὐρὺν τὰ στέρνα, τὸν ⟨πολὺν⟩ τὸ δόρυ τὲ καὶ τὴν κόρυθα; οὗτος,
οἷον μὲν τὸ μέχρι σοῦ, καθ' ἡμῶν ἐμεμήνει· καὶ ὁπόσην ἐνίστη τὴν
βλασφημίαν, τί ἂν καὶ λέξοιμι διαξαίνουσα καὶ ταῖς καθ' ἕκαστον
ἐπεξιοῦσα τῶν ὕβρεων; τὸ δ' οὖν σύμπαν αὐτῷ τοῦ σκώμματος 145
τοιοῦτόν τι ἦν, ὡς παχυλῶς εἰπεῖν καὶ συνεπτυγμένως· εἰσδὺς γὰρ τὸν
ἀνθρώπινον ἅπαντα βίον οὑτοσὶ διελόμενος, βασιλέας λέγω καὶ ἰδιώτας

---

114 Diog. Laert. 5, 1; Ael. v. h. 3, 19   121 παλλμοὶ   124 ἀνάγει (korr. aus — άγῃ?)   132 καταβροντίσῃ   134—135 καὶ λάθων ὑπὸ   141 (u. 156) βλοσσυρὸν

καὶ τὴν ἐγκεκρυμμένην μοῖραν καὶ τὴν ἀπόκριτον, ἑαυτοῦ μὲν ὁ γεννάδας τὸ βασιλικὸν ἐποιήσατο καὶ τὸ κρεῖττον εἰσεποιήσατο μέρος,
150 ἐμοὶ δὲ τὴν ἰδιωτείαν καὶ τὴν χειρωναξίαν προσεκληρώσατο· καὶ διὰ τῆς ἐπαγωγῆς ὁδεύων ἑαυτῷ μὲν Καμβύσας ὅλους καὶ Ξέρξας καὶ Κύρους καὶ τοὺς ἑξῆς κατὰ σειρὰν ἐχαρίσατο βασιλέας, ἐμοὶ δὲ τὸν ἀργυραμοιβὸν Διογένην καὶ τὸν ναύκληρον ἀπονενέμηκε Ζήνωνα· κἄν ποτέ οἱ καὶ αὐτὴ τὸν Μακεδόνα προβάλοιμι καὶ Κάτωνα τὸν Ῥωμαῖον
155 καὶ Μάρκον Ἀντωνῖνον τὸν αὐτοκράτορα, τοὺς μετὰ βασιλείας ἢ στρατηγίας φιλοσοφήσαντας, ὁ δὲ βλοσυρὸν ἀντιβλέψας καὶ τὸν λόφον νεύσας κατὰ τῆς γῆς, 'ἀλλὰ σπάνιόν γε τοῦτ', ἔφη, κἀν τοῖς ἀνέκαθεν χρόνοις γενόμενον ὁμοῦ καὶ ἀπογενόμενον'. ταῦτά μοι τὸ μέχρι σοῦ καὶ εὐαπολόγητά γε, ὦ τέκνον, ὁ μιαιφόνος οὗτος ἀντελογεῖτο· κἀγώ,
160 μὴ στέγουσα τὴν αἰσχύνην, ἦ μὴν χανοῦσαν ηὐχόμην εἰσδεδυκέναι τὴν γῆν ἢ οὐλυμπόνδε ἀναδραμεῖσθαι, λευκοῖς φαρέεσσι καλυψαμένη χρόα καλόν. ἀφ' οὗ δέ σε ἀγαθῇ τύχῃ παραλαβοῦσα, τὸν ἐκ βασιλέων, καὶ κλιμακηδὸν τοῖς μαθήμασι προβιβάσασα μέχρι καὶ ἐπ' αὐτὸν τῆς παιδείας τὸν κολοφῶνα καὶ τὴν ἀκρόπολιν ἤνεγκα καὶ ἄγαλμά σε λόγων καὶ
165 μέλημα σοφίας ἐποιησάμην καὶ πλήρη σοι τοῦ νοῦ τὴν φορτίδα τῶν λογικῶν ἀγωγίμων ἀπέδειξα, πρῶτα μέν σε ταῖς ἀριστοτελικαῖς ἐμβιβάσασα λαβυρίνθοις καὶ τὰς ἀπεριηγήτους τούτου τῶν ἑλίκων περιστροφὰς περιηγησαμένη σοι καὶ ἄριστόν σε τὰ τοιαῦτα ποιησαμένη — ἢ οὐχ οὕτω δοκεῖ καὶ σοί, Ἀριστότελες; ὁρᾷς; ἐπινεύει καὶ 'πάνυ μὲν
170 οὖν, φησίν, ὦ δέσποινα' — ἔπειτά σε τοῖς πλατωνικοῖς ἐνθεαγωγήσασα λόγοις, τοῖς Τιμαίοις, τοῖς Ἀλκιβιάδαις, τοῖς Ἀξιόχοις, τοῖς Φαίδωσι, τοῖς ῥήτορσι Γοργίαις, τοῖς ἐπιστήμοσι Θεαιτήτοις καὶ προσεπιτούτοις τῇ πολιτικῇ δεκαβίβλῳ, καὶ ὑψηλόν σε καὶ ἔνθεον καὶ τοῦτ' ἐκεῖνο θεολόγον ἐργασαμένη — ἢ οὐ ταῦτα, θεῖε Πλάτων, καὶ σὺ μαρτυρεῖς;
175 ὁρᾷς; ἐπινεύει καὶ οὗτος πολὺ πλέον τῇ καταθέσει ἢ τῷ κυρτώματι — μετὰ δέ σε καὶ ἀριθμῶν ἀναλογίας καὶ πᾶσαν τὴν ἐπιπέδοις καὶ στεfol. 50 ρεοῖς γεωμετρικὴν | θεωρίαν μυσταγωγήσασα — συνευδοκοῦσι τῷ λόγῳ Νικόμαχος οὗτος ὁ πυθαγορικὸς καὶ Εὐκλείδης ἐκεινοσὶ ὁ στοιχειωτής — ἀφ' οὗ ταῦτα γέγονε καὶ βασιλικῶς ὄντως ὁ ἐκ βασιλέων
180 φρονήσας τὴν τῶν ἐπιστημῶν ᾠκειώσω βασίλισσαν, ἀφ' οὗ ταῦτα γέγονεν, ἐπεζυγώθη τῷ ἀλιτηρίῳ τούτῳ τὸ στόμα καὶ εἰς τὸ ἐναντίον περιετράπη τὰ πράγματα· κἀγὼ μὲν μεγαλαυχοῦμαι τὰ κατὰ σὲ κἀκ τοῦ προσώπου βαλλομένη τὴν κόμην γυμνῷ τῷ μετώπῳ πρὸς τὸν μιαιφόνον ἀντιθρασύνομαι, ὁ δὲ τὴν κυνέην κατὰ τῶν ὀμμάτων ἐπισπασάμενος
185 ἐπικαλύπτει ταύτῃ τὸ πρόσωπον, τὴν αἰσχύνην μὴ στέγων. καὶ τό γε

---

154 αὐτοὶ 160 ἢ μὴν 161 Hes. O. D. 198 163 κλημακηδὸν 165 νοῦ τὴν φροντίδα 169 ἦ (korr. aus ἢ) 174 ἤ 177 γραμματικὴν

θαυμασιώτερον, ὅτι κἀμὲ τιμήσας καὶ ἐναγκαλισάμενος οὐδὲ τοῦτον ἔξω τίθης φροντίδος οὐδὲ μελέτης, ἀλλ' εἰς ἓν ἄγεις λόγον καὶ μάχην καὶ κυκεῶνα τοῦτον καινὸν συγκιρνᾶς, φιλοσοφίας καὶ ἐννοῦς· ἐκεῖ τοῦτο τὸ Ἀρχιλόχειον· ἀμφότερον θεράπων μὲν ἐνυαλίοιο θεοῖο καὶ μουσάων ἐρατὸν δῶρον ἐπιστάμενος· ἐν μάχαις ἱππότης τοξότης ἱππο- 190 τοξότης δορυφόρος ἀκοντιστὴς πελταστὴς στρατιώτης ὁ αὐτὸς καὶ στρατάρχης, ἐν λόγοις λογικὸς φυσικὸς ἠθικὸς πολιτικὸς οἰκονομικὸς μαθηματικὸς θεολόγος, ἄριστος ἐν ἑκάστῳ καὶ τῆς ἐν πᾶσι μὴ καθυστερίζων ἀκρότητος. ἄλλοι μὲν γὰρ Ἑλλήνων τε καὶ Ῥωμαίων ἄλλα τυχὸν κατωρθώκεσαν· καὶ οἱ μὲν ἐδημαγώγησαν, οἱ δ' ἐστρατήγησαν, οἱ δ' 195 εὐδοκίμησαν περὶ λόγους· καὶ τούτων ὁ μὲν φιλοσοφίαν, ὁ δὲ ῥητορείαν, ὁ δὲ ποιητικὴν ἐκμεμελετήκει. τὸ δὲ τὸν αὐτὸν καὶ στρατηγεῖν ἅμα καὶ ἐπιστατεῖν ποιήμασι καὶ φιλοσοφεῖν καὶ θεολογεῖν καὶ ῥήτορσι διαιτᾶν καὶ ἑκάστῳ τοὺς περὶ ἕκαστον εὐδοκίμους νικᾶν — οὐδενὸς ἂν εἴη τῶν ἁπάντων, ἢ μόνης τῆς Ἰσαακίου ψυχῆς. οὕτως ὄναιο τῶν 200 φιλτάτων, οὕτω σαυτοῦ, οὕτω τοῦ περιποθήτου αὐταδέλφου καὶ αὐτοκράτορος, ᾧ καὶ βρεφόθεν μὲν εἰς μίαν συνεκράθης ψυχὴν κἂν τῇ τῆς ἡλικίας αὔξῃ τὸν πόθον συνηύξανες καὶ πρὸς μικρὸν τοῦ φθόνου νικήσαντος αὖθις συνῆλθες καὶ συνερρώγεις, οὐχ ὑπομείνας τὴν ἐκ τούτου διάστασιν. Κάτωνι μὲν γὰρ τῷ Ῥωμαίῳ τοσοῦτον ἱστόρηται μετεῖναι 205 φιλαδελφίας, ὡς, ἐπεί ποτέ τις αὐτὸν ἔροιτο, τίνα πρὸ τῶν ἄλλων φιλοίη, ὁ δὲ 'τὸν ἀδελφόν' ἀποκρίναιτο, κἀπειδήπερ ἐκεῖνος μετέροιτο, τίνα δὲ μετ' ἐκεῖνον, ὁ δὲ πάλιν φαίη 'τὸν ἀδελφόν', καὶ τοῦτο τρὶς καὶ πολλάκις, ἄχρις ἂν ὁ ἐρωτῶν ἀποκάμοι καὶ σταίη τῆς ἐρωτήσεως· σὺ δὲ οὐκ ἐν πεύσεσι μόνον καὶ ἀποκρίσεσιν, ἀλλὰ καὶ ἔργοις καὶ 210 πράγμασι πολλαχοῦ καὶ πολλάκις τὸ φιλάδελφον ἔδειξας. οὕτως ὄναιο τῶν βιβλίων καὶ τῆς περὶ ταῦτα σεμνῆς ἀσχολίας. καὶ γένοιντό σου αἱ ἡμέραι ὡς αἱ ἡμέραι τοῦ οὐρανοῦ, εὖ μὲν διακειμένου καὶ πρὸς πάντας τοὺς ἐμοὺς ἐραστάς, μάλιστα δὲ πρὸς τοῦτον τὸν ἐμὸν μὲν ὡς ὁρᾷς ὑποφήτην, σὸν δὲ οἰκέτην εὐγνώμονα καὶ εἰ μὴ γοῦν σοφὸν καὶ 215 καλὸν ἀλλὰ φιλόσοφον καὶ φιλόκαλον.»

Da es hier besonders darauf ankam, den sachlichen Inhalt der neuedierten Texte zu behandeln und zur Aufhellung einzelner bisher ungewissen Ereignisse aus der Zeit des Kaisers Johannes Komnenos zu verwerten, so beschränke ich mich hinsichtlich der formalen Seite dieser Texte, ihrer Sprache und ihrer Metrik, auf einige kurze Bemer-

187 ἄγεις (korr. aus ἄγους) 190 ἐρατῶν, aber Archil. (frgm. 1) und Prodr. selbst an einer anderen Stelle (Migne *133*, 1246 A) haben ἐρατόν 205 Plut. v. Cat. min. c. 3 213 Baruch 1, 11

kungen. In den hier mitgeteilten jambischen Gedichten ist an zwei Stellen die Regel über den paroxytonischen Versschluß verletzt, beidemal im Epitaph auf Theodora (Nr. 2). Das eine Beispiel in V. 50 (*καίσαρος*) könnte als nicht zu umgehender Terminus technicus entschuldigt werden, beim zweiten in V. 126 (*πράγματα*) liegt es nahe, an eine alte, schon in der Vorlage von P vorhandene Korruptel zu denken, zumal da der metrische Fehler ohne große Mühe hätte vermieden werden können. Die Hexameter des Prodromos verdienen wegen ihres die alten metrischen Regeln sorgfältig beobachtenden Baus alles Lob; natürlich muß man über die Nichtbeachtung der ursprünglichen Quantität in den mittelzeitigen Vokalen (*α*, *ι*, *υ*) hinwegsehen (vgl. 1, 196 *ἄτος* = *ᾶτος*, *ἄατος*) und ebenso über die häufige Verwendung von unnützen Flickwörtern (*δέ*, *τε* usw.). Jedenfalls übertreffen die hexametrischen Verse des Prodromos bei weitem die gleichartigen Erzeugnisse eines Theodoros Balsamon und Michael Akominatos und erst recht eines Theodoros Metochites, von dessen Hexametern der alte Villoison drastisch, aber nicht unberechtigt einmal behauptet hat: ils ont l'air d'être écrits dans la langue Tatare dont ils ont toute la dureté. Allerdings finden sich auch bei Prodromos bisweilen Fälle, wo den sprachlichen Formen oder dem üblichen epischen Dialekt Gewalt angetan ist, z. B. 1, 142 *πολλέες*; 1, 231 *ὑμέσιν*; 4 C, 46 *κλονέσαι*; 1, 65 *σιδαρέοις*; 1, 126 *ἰὰ*; 1, 183 *ὄρφναν*. Dabei ist nicht einmal überall der Verszwang entscheidend gewesen, denn das regelrechte *ὔμμι* tut dieselben Dienste wie *ὑμέσι*.

Im kritischen Apparate habe ich manche orthographische Besonderheiten, vom Schreiber selbst gemachte Korrekturen nnd ähnliche Quisquilien übergangen. Hinsichtlich der (noch nicht genügend aufgeklärten) Betonung der Encliticae bin ich der Hs oder, wo mehrere Hss vorlagen, der besten von ihnen gefolgt.

Zum Schluß stelle ich die Ereignisse aus der Regierungszeit des Kaisers Johannes Komnenos, deren Datum im Verlaufe der obigen Untersuchungen teils mit völliger Bestimmtheit, teils bloß annähernd festgestellt werden konnte, zu besserer Übersicht in einer chronologischen Tabelle zusammen.

1088	Geburt des Johannes Komnenes (Anna Komn. I 204, 19)
1118	15. August, Tod des Kaisers Alexios I
1120	Tod der Eudokia, der Tochter des Kaisers Alexios I
1121	Nachtrag zum Typikon der Irene Dukaina
1121/22	Krieg mit den Petschenegen
1122	Testament der Anna Komnena
	Hochzeit der beiden Söhne des Nikephoros Bryennios

	Flucht des Sebastokrator Isaak ins Ausland
	Tod des Sebastokrator Andronikos I
1123	19. Februar, Tod der Kaiserin Irene Dukaina
1128/30	Krieg mit Ungarn
1130	Erster Zug gegen Kastamon
1131	Triumphzug des Kaisers in Kpel
1132	Tanisman belagert Kastamon
1133	Zweiter Zug gegen Kastamon
	13. August, Tod der Kaiserin Irene-Pyriska
1134	Eroberung von Kastamon und Gangra
1135	Zug gegen Kilikien
1136	Erster Zug gegen Syrien
	Tod des Nikephoros Bryennios
	Versöhnung zwischen dem Kaiser und dem Sebastokr. Isaak
	Oktober, Typikon des Kaisers Johannes
1137	Neue Expedition gegen die Seldschuken am Sangarios
1138	Tod der Theodora, der Gattin des Jo. Dukas (Bryennios)
1143	8. April, Tod des Kaisers Johannes (Kinnam. p. 29, 2)
1152	Typikon des Sebastokrator Isaak.

Riga. **Ed. Kurtz.**

Christophoros von Ankyra als Exarch des Patriarchen Germanos II.

A. Meliarakes hat in seiner Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου (Athen 1898) die Quellen und Vorarbeiten, welche für die von ihm behandelte Epoche vorliegen, sorgfältig verwertet und dabei auch den in russischer Sprache geschriebenen Abhandlungen und Editionen die gebührende Aufmerksamkeit zugewandt. So haben ihm z. B. die Mitteilungen V. Vasiljevskijs aus der im Codex Petropolit. 250 enthaltenen Korrespondenz des Erzbischofs Johannes von Naupaktos (Epirotica saeculi XIII. Viz. Vremennik III, 1896, 233 ff.) ein reiches und überaus interessantes Material zu eingehenderer Darstellung der politischen und kirchlichen Zustände in Epirus zur Zeit des Despoten Theodoros Dukas Angelos geliefert. Einen anderen Aufsatz des russischen Byzantologen scheint aber Meliarakes nicht gekannt zu haben; sonst hätte er es sich gewiß nicht entgehen lassen, durch dessen Benutzung den betreffenden Abschnitt seines Werkes (S. 291—293) zu ergänzen und weiter auszubauen. Ich meine den Aufsatz: „Die Erneuerung des bulgarischen Patriarchats unter dem Zaren Joann Asan II im J. 1235", und speziell das vierte Kapitel desselben, in dem Vasiljevskij verschiedene neue Dokumente über die Mission des Bischofs Christophoros von Ankyra erklärt und im griechischen Wortlaut mitteilt (Journal des Ministeriums der Volksaufklärung, Bd. 238, 1885, März- und Aprilheft S. 35—56 und S. 234—238).

Ich glaube mir den Dank mancher Leser dieser Zeitschrift zu verdienen, wenn ich im folgenden diese völlig vergessenen und doch so wichtigen Dokumente in einer kritisch verbesserten Gestalt[1]) wieder abdrucke und ihre Bedeutung in freiem Anschluß an Vasiljevskijs Darlegungen bespreche.

Der Kaiser Johannes Batatzes in Nikaia (1222—1254) und der

---

1) Der Güte meines hochgeehrten Freundes Dr. A. Papadopulos-Kerameus in St. Petersburg verdanke ich nicht nur eine neue Kollation der von Vasiljevskij edierten Texte, sondern auch eine Abschrift der zwei von Vasiljevskij besprochenen, aber des Abdrucks nicht gewürdigten Stücke (Nr. 5 und 6).

nach der Eroberung von Thessalonich im J. 1223[1]) sich gleichfalls mit dem Kaisertitel schmückende Despot von Epirus Theodoros Dukas Angelos (1214—1230) hatten sich beide das gleiche Ziel gesteckt, das sie miteinander rivalisierend zu erreichen bestrebt waren. Jeder von ihnen hielt sich für den rechtmäßigen Erben der byzantinischen Kaiserkrone und sah sich schon als zukünftigen Befreier der Hauptstadt von den fränkischen Eindringlingen. Einen sehr regen Anteil an dieser Rivalität und den dadurch hervorgerufenen Streitigkeiten nahm die griechische Geistlichkeit beider Reiche, besonders aber die im Westen. Der Patriarch in Nikaia, der sich als Nachfolger der ökumenischen Patriarchen von Kpel ansah und für die Rechte des von ihm gesalbten Kaisers eintrat, machte den griechischen Bischöfen im Westen in sehr scharfer Sprache Vorwürfe. Diese antworteten in ebenso schroffem Tone und verteidigten die Ansprüche des ihnen näher stehenden und von ihnen zum Kaiser gesalbten Despoten, von dem sie die Verwirklichung der nationalen Hoffnungen auf Wiederherstellung des alten byzantinischen Kaisertums eher erwarteten. Man wies im Westen die vom Patriarchen für dortige Sprengel ordinierten Bischöfe zurück und besetzte die vakant werdenden Bischofsstühle von sich aus ohne Mitwirkung des Patriarchen, indem man dies unkanonische Verfahren durch den Zwang der politischen Umstände rechtfertigte.[2]) Es war also zwischen den beiden orthodoxen Kirchen des Ostens und Westens zum offenen Bruch gekommen. Eine Zeitlang schienen sogar die Aussichten des westlichen Gegenkaisers günstiger zu stehen. Aber die durch seine Treulosigkeit gegen den mit ihm verbündeten Bulgarenzar Asan II. hervorgerufene und für Theodoros unglücklich verlaufende Schlacht bei Klokotnitza (1230) kostete ihm seinen Thron und seine persönliche Freiheit. Theodors Bruder und Nachfolger Manuel konnte sich nur noch in Thessalonich behaupten, hauptsächlich dank seiner Verwandtschaft mit dem Sieger Asan, dessen natürliche Tochter er zur Gattin hatte. Wenn nun auch Manuel seine Herrschaft allmählich zu erweitern wußte, so konnte er doch die hochgespannten Prätensionen und Hoffnungen seines Bruders und Vorgängers nicht mehr aufrecht erhalten. Er mußte zufrieden sein, wenn er durch ein Bündnis mit einem Stärkeren sich einen Rückhalt sichern konnte. Er wandte sich zu diesem Zwecke zunächst an den

1) Nicht im J. 1222; das richtige Datum hat M. Drinov nachgewiesen, vgl. B. Z. V 211 f.

2) Vgl. über diese Verhältnisse Vasiljevskijs Epirotica und Meliarakes, S. 165—170 und 221—232. Einen hierhergehörigen langen Brief des Georgios Bardanes von Kerkyra an Germanos II. (etwa vom J. 1225) hat A. Mustoxidi nach dem Codex Barocc. 131 ediert (Delle cose Corciresi, Append. p. LV sqq.).

Papst (Gregor IX) mit dem Angebot einer kirchlichen Union und erhielt von diesem zu Anfang des J. 1232 auch eine zusagende Antwort. Aber unterdes hatte Manuel bereits seine Politik geändert und suchte nun sein Heil in einem politischen Bündnis mit dem Kaiser in Nikaia und einer kirchlichen Einigung mit dem Patriarchen daselbst.

Über diese Pläne Manuels und ihren Erfolg berichten drei im Vindob. theol. 276 erhaltene und bereits in den Acta et diplomata graeca medii aevi (Wien 1860 ff. III 59—65) abgedruckte Dokumente. Das erste, ein langes schmeichelhaftes Schreiben des Despoten Manuel an den Patriarchen Germanos II, enthält die Bitte, der Patriarch möge zur Versöhnung des Despoten mit dem Kaiser in Nikaia seine hilfreiche Hand bieten und zugleich mit diesem politischen Bündnis auch die kirchliche Einigung der bisher getrennten orthodoxen Kirchen des Ostens und Westens vollziehen. Die unablässigen Ermahnungen und Gebete des Patriarchen seien nicht ohne Erfolg geblieben. Der Despot sei jetzt bereit, sich zu unterwerfen und unter Verzicht auf viele ihm zustehende wertvolle Rechte die Freundschaft des Kaisers zu gewinnen, um den schmachvollen Zwiespalt der Rhomäer auf politischem und kirchlichem Gebiete zu beseitigen. Der Patriarch möge in Zukunft auch den Westen erhellen; er möge sich überzeugt halten, daß es bei den jetzigen Zuständen den Bischöfen der westlichen Kirche faktisch unmöglich gewesen sei, die Seefahrt nach dem Osten zu wagen, um dort in kanonischer Weise persönlich aus der Hand des Patriarchen ihre Ordination zu erhalten. Unter Berücksichtigung dieser besonderen Zeitumstände möge der Patriarch in Fürsorge für die Christenseelen im Westen eins von beiden tun, entweder einen der westlichen Prälaten, den er für geeignet dazu halte, durch Synodalbeschluß bevollmächtigen, als Stellvertreter des Patriarchen die Wahl und Bestallung der hier neu eintretenden Bischöfe zu vollziehen, oder aber, wenn er das nicht wolle, einen der östlichen Bischöfe zu seinem Exarchen einsetzen und zur Erfüllung der notwendigen oberhirtlichen Obliegenheiten hierher senden.

Das zweite Dokument enthält die Antwort des Patriarchen auf die Vorschläge Manuels. Der Patriarch erklärt, er sei besiegt und habe eine Niederlage erlitten, wie sie ihm nie hätte in den Sinn kommen können. Er habe in seinem Verhalten dem Westen gegenüber sich stets auf den festen Grund der Verordnungen der hl. Väter und Konzile und der kaiserlichen Gesetze gestellt und sich immer bemüht, auch den Westen an sich zu ziehen und zum Anschluß zu bewegen. Die Furcht vor den Seeräubern könne er nur für eine leere Ausrede und einen Vorwand zur Abtrennung ansehen, da es auf der See von jeher Piraten

gegeben habe und dennoch in früherer Zeit kein Hierarch sich dadurch von der Erfüllung seiner Pflicht habe abhalten lassen. Ungeachtet dessen sei er, da er sich von der aufrichtigen und jeder Hinterlist baren Liebe des Despoten überzeugt habe, ihm vollkommen zu Willen. Es sei sein sehnlichster Wunsch, sich persönlich zum Despoten begeben zu können, und er hoffe, daß er dies in nächster Zeit werde möglich machen können. Fürs erste sende er in Übereinstimmung mit der Synode den mit allen Tugenden geschmückten Metropoliten von Ankyra als seinen Stellvertreter und Bevollmächtigten in allen Sachen, die den Patriarchen angehen. Der Erwählte sei ein Mann von großer Schlichtheit und Herzenseinfalt; deshalb möge der Despot ihm seinen Rat und seine Hilfe nicht versagen gegenüber den Räubern, die darnach strebten, sich das anzueignen, was ihnen nicht zukomme. Zum Schluß entschuldigt sich der Patriarch wegen der Verzögerung der Ankunft des Exarchen, an der aber nicht der Patriarch schuld sei, sondern derjenige, der zuerst von der Gefährlichkeit einer Seefahrt geredet habe, und wünscht dem Despoten langes Leben, Sieg über seine Feinde und weiteste Ausbreitung seiner Herrschaft.

Aus dem dritten Dokument, von dem aber bloß die Einleitung erhalten ist, ergibt sich, daß auf der am 6. März 1232 zusammengetretenen Synode in Nikaia die Entsendung des Metropoliten Christophoros von Ankyra in den Westen beschlossen und ihm die übliche Vollmacht, dort als Exarch des Patriarchen zu handeln und zu entscheiden, eingehändigt ist.

Es ist nicht recht klar, auf welchen Zeitpunkt sich die vom Patriarchen erwähnte Verzögerung bezieht (vor oder nach der Synode?), in jedem Falle befand sich der Exarch im Anfange des J. 1233 bereits im Lande des Despoten von Epirus, wie die von Vasiljevskij in dem schon erwähnten Codex Petropol. 250 aufgefundenen und mit Recht dieser Zeit zugewiesenen[1]) Dokumente beweisen.

Da ist zunächst ein Dokument (vgl. unten Nr. 1) mit der Überschrift: „An den Patriarchen", das offenbar ein zweites Schreiben des Despoten Manuel an Germanos II darstellt, und zwar die Antwort auf die oben besprochene Zusage des Patriarchen, da seine Anfangsworte (*καλῶς ἡττᾶσθαι μακαριστόν*) direkt auf den vom Patriarchen gebrauchten Ausdruck *ἡττήμεθα* Bezug nehmen. Manuel sagt, eine gesegnete Sache sei es schön besiegt zu werden, welchen Gedanken er dann mit allerlei

1) Von diesen (griechischen) Dokumenten zeigt bloß das sechste eine genaue Adresse, zwei (Nr. 1 und 7) sind in ganz unbestimmter Weise als an den Patriarchen resp. Kaiser gerichtet bezeichnet, und alle übrigen haben gar keine Überschrift.

rhetorischen Spitzfindigkeiten weiter ausführt. Der Patriarch sei selig zu preisen, daß er sich habe besiegen lassen und dem Wunsche des Despoten willfährig sei. Er habe sich dadurch jetzt einen herrlicheren Ruhmeskranz geflochten als früher, wo er in schlimmer Weise jenen Kadmossieg errungen habe; so sei des Patriarchen heftiger Eifer und seine frühere unnachgiebige Schroffheit zu bezeichnen. Von jetzt an gäbe es wieder ein einiges Volk, das einstimmig Gott preise unter Anführung seines großen Patriarchen, der, wie einst Jakob, sich mit beiden Schwestern, dem Orient und dem Okzident, verbunden habe. Von jetzt an werde der ruhmvolle Name des Patriarchen im Westen nicht mehr hie und da mit leisem Flüstern ausgesprochen, sondern überall mit freudigem Munde laut verkündet werden. Dem Patriarchen, der Sonne der ganzen Welt, stünden jetzt alle Wege offen; er möge seinen Weg auch nach dem Westen richten und auch dort alles erleuchten und erwärmen. Das in dieser Hinsicht Nötige werde übrigens eine gewandtere Zunge mit besserem Erfolg aussprechen; er müsse als Krieger, der einer schmuckreichen Rede nicht so mächtig sei, sich auf diese kunstlosen Worte beschränken. Der Metropolit von Ankyra, vom Patriarchen in den Westen entsandt, sei gesund und ungefährdet angekommen, vom Despoten mit Freude und mit den gebührenden Ehren aufgenommen worden und habe den Segen des Patriarchen und das von ihm geweihte Brot (*ἁγίασμα*) dem Despoten übermittelt. Dies alles werde der Brief des Metropoliten bestätigen, Gott aber möge alles Erfreuliche, was der Despot von der durch den Patriarchen vollzogenen Wiedervereinigung des Westens und Ostens für das Seelenheil und auch für das weltliche Wohlergehen seines Landes voraussehe und erwarte, in Erfüllung gehen lassen.

Wen Manuel mit dem gewandteren Redner meint, der es besser verstehen werde, dem Patriarchen die dankbaren Gefühle des westlichen Klerus auszusprechen, ergibt sich aus einem Schreiben des Metropoliten Georgios von Kerkyra (vgl. unten Nr. 2), das Baronius (leider nur in lateinischer Übersetzung) in den Annales ecclesiastici unter dem J. 1180 veröffentlichte, Vasiljevskij aber richtig in die hier behandelte Zeit verlegt hat. Der Metropolit Georgios Bardanes, der schon früher einmal unter dem Kaiser Theodoros von Epirus eine lange, dem damaligen gespannten Verhältnis entsprechend sehr scharfe Antwort an Germanos II geschrieben hatte (vgl. Meliarakes S. 222), schlägt hier natürlich einen ganz anderen Ton an. Im Namen der vom Despoten zusammenberufenen griechischen Prälaten des Westens schreibt er, sie hätten das auf ihrer Versammlung verlesene Schreiben des Patriarchen, diese wie vom Himmel her erschallende, den östlichen und den westlichen Erd-

kreis einigende Stimme, mit der größten Begeisterung aufgenommen. Welcher Mund sei da stumm geblieben? Wer habe da nicht in dankerfüllten Lobgesängen Gott gepriesen? Alle Hörer habe der eine Gedanke beseelt, dem Patriarchen zu folgen und nach Kräften ihm, dem Oberhirten, nachzueifern. Alle stellten sich als seine gehorsamen Söhne unter seine Botmäßigkeit. Wenn sich auch die Synode der Bischöfe noch nicht an einem besonderen Ort versammelt habe (denn es fehlten noch einige wenige), so seien sie doch alle eines Sinnes und alle von der Sorge für das allgemeine Wohl beseelt und von dem Wunsch erfüllt, daß der Patriarch sie alle unter seinen Schutz nehme. Das möge der erste Anfang ihrer Erwiderung und ihr erster Beschluß sein. Das seien die ersten Sprossen der Leiter, deren Ende, wie einst Jakobs Leiter bis zum Himmelsgewölbe, so jetzt bis zu ihm, dem Himmel der Heiligkeit, reiche. Auf dieser Leiter würden wohl auch, wie auf jener, Engelsboten auf- und niederschweben, nämlich die weisheitsvollen Reden des Patriarchen oder seine und des Despoten Sendschreiben. Der Brief schließt mit der Versicherung der devotesten Ergebenheit und mit der Bitte um die brüderliche Liebe und Fürbitte und den Segen des Patriarchen und der mit ihm tagenden Synode.

Das nächste Dokument aus dem Codex Petropol. (vgl. unten Nr. 3) ist ein Sendschreiben des Patriarchen Germanos II, das die materielle Lage seines Exarchen Christophoros von Ankyra sicherstellt. In Erwägung der Mühe und Last, die der Metropolit von Ankyra als Stellvertreter des Patriarchen im Westen auf sich genommen habe, halte der Patriarch es für billig, ihm für seine Ausgaben eine von jeher in der Kirche anerkannte und durch kanonische Regeln legalisierte Einnahme zu sichern, die Eulogie oder das Kanonikon, d. h. den Zehnten, den die Bischöfe nach altem Brauch von den ihnen untergebenen Klöstern, Bethäusern und Presbytern beanspruchen könnten. Diese Einnahme solle dem Exarchen zustehen, solange diese seine Dienstleistung währe. Den zur Zahlung Verpflichteten aber empfehle er, sich als fröhliche Geber zu zeigen, in der Erkenntnis, daß sie dabei mehr empfingen als gäben.

Daran schließt sich ein anderes Schreiben des Patriarchen (vgl. unten Nr. 4), das die bischöfliche Aufsicht über die Klöster im Gebiete des Despoten Manuel regelt. Der Patriarch erklärt, er habe erfahren, daß es im Westen an verschiedenen Orten Klöster gebe, die als sogenannte kaiserliche Klöster jeder bischöflichen Aufsicht entzogen seien. Das sei ein unhaltbarer Zustand. Jedermann wisse, daß zur Grundlegung eines jeden kirchlichen Neubaus die bischöfliche Einweihung und das den Ktitoren von dieser Instanz zugehende und auf dem Bau-

platze aufgepflanzte hl. Kreuz gehören. Derjenige, ohne dessen Beihilfe kein Heiligtum zustande kommen könne, müsse offenbar auch die geistliche Gewalt über diese Gründung haben, indem den Ktitoren, nachdem sie einmal ihre Stiftung Gott dargebracht hätten, für dieses Leben kein anderer Vorzug verbleibe als der, daß das Gedächtnis ihrer guten Tat stets in lebendiger Erinnerung erhalten werde (durch die Kommemoration). Da nun bewiesen sei, daß kein mit bischöflicher Stauropegie schon gegründetes oder noch zu gründendes Kloster ohne bischöfliche Aufsicht bleiben könne, so sei damit zugleich der Beweis geliefert, daß auch die kaiserlichen Klöster der hierarchischen Gewalt unterstellt seien, die zu ihrer Grundlegung das Stauropegion vollzogen hätte. Mit Ausnahme des Patriarchen könne aber natürlich ein jeder Hierarch, unabhängig von dem höheren oder niedrigeren Range seines Thrones, diese und die übrige ihm zukommende kirchliche Gewalt nur in seiner eigenen Diözese ausüben. Der Patriarch befiehlt also seinem Exarchen, dem Metropoliten von Ankyra, nach Zusammenkunft der dortigen hl. Bruderschaft die Verhältnisse der sog. kaiserlichen Klöster in Gegenwart des die betreffende Diözese verwaltenden Bischofs zu untersuchen und wo sich unzweifelhafte Stauropegien erhalten hätten, auf Grund dieser, wo nicht, auf Grund anderer die Wahrheit verbürgenden Gerechtsame sie der zuständigen geistlichen Herrschaft zu unterstellen, sei es des einheimischen Bischofs, sei es des Patriarchen. Wo aber keine Stauropegien und auch keine verbrieften Gerechtsame nachgewiesen werden könnten, da solle das umstrittene Kloster der Partei zugesprochen werden, die für die Epoche vor der eingerissenen Verwirrung eine länger währende Nutznießung des Klosters beweisen könne.

Einer unter dem Vorsitz des Exarchen abgehaltenen Synode aller westlichen Hierarchen tut ein Schreiben des Georgios Bardanes an den Exarchen Erwähnung (vgl. unten Nr. 5). Georgios feiert zunächst den Exarchen als feste Stütze des rechten Glaubens und (auf den Zug Israels zum Sinai anspielend) als eine Feuersäule, welche die heutige Generation leiten, und als eine Wolke, welche sie beschatten müsse. Doch darüber würden die Leute besser reden, die des belebenden Anblicks des Exarchen gewürdigt seien. Georgios aber halte sich schon dadurch für gesegnet, daß er, ohne Augenzeuge des aus der Ferne Vernommenen gewesen zu sein, sich dennoch gehorsam zeige. Es sei ein großer Kummer für ihn gewesen, daß er an der Synode nicht habe teilnehmen können, aber er liege noch immer halbtot auf dem Krankenlager. Ein zweiter Grund seines Kummers sei, daß man an ihn gar nicht denke, so daß er sich ganz verlassen vorkomme. Man dürfe aber, wie auch Davids Geschichte zeige, die Kleinen nicht verachten. Freilich nehme

Georgios in der Verwaltung des Hauses Christi den allerletzten Platz ein, wie ja auch auf diese niedrige Stellung seines Bischofsstuhles der Name Kerkyra hinweise, der vom Worte *κέρκος* herkomme. Dieses bezeichne, wie der identische Ausdruck *οὐρά*, etwas hinten Befindliches, aber doch nicht Unnützes. Könne doch z. B. auf militärischem Gebiete die Queue (*οὐρά*) unter Umständen eine wichtige Rolle spielen. So wolle er sich denn zunächst bescheiden, aber er hoffe, daß der Exarch doch vielleicht auch diese entfernteren Gegenden besuchen und ihm dadurch ein großes Glück bereiten werde. Wenn er (Georgios) aber vor dem ersehnten Besuche des Exarchen sterben sollte, so würde eine Antwort des Exarchen auf diesen Brief das beste Geleit für ihn sein.

Auch in einem Briefe des Johannes von Naupaktos an den Bischof von Joannina (vgl. unten Nr. 6) ist vom Exarchen die Rede. Johannes, der damals bereits sein bischöfliches Amt niedergelegt und die Kutte genommen hatte, beklagt sich über den Exarchen, der ihn brieflich mit Beleidigungen überhäuft habe, und bittet um die Vermittelung des Adressaten, da dieser beim Exarchen in besonderer Gunst stehe.

Das aggressive Vorgehen des Exarchen entspricht nicht recht der vom Patriarchen an ihm gerühmten Herzenseinfalt und Gutmütigkeit, geht aber wahrscheinlich auf die ihm erteilten Instruktionen zurück. Es scheint nämlich, daß Germanos II trotz der reuigen (freilich durch politische Umstände veranlaßten) Unterwerfung des westlichen Klerus damals durchaus nicht gewillt war, alles das zu verzeihen und zu vergessen, wodurch während des Schismas die Führer dieser Partei (Demetrios Chomatianos von Bulgarien, Johannes von Naupaktos, Georgios von Kerkyra) gegen seine Oberhoheit in Wort und Tat gesündigt hatten (es sei nur an ihre eigenmächtige Salbung des Despoten Theodoros zum Gegenkaiser erinnert). Für diese Vermutung gibt ein (undatiertes) Schreiben des Demetrios Chomatianos an den Patriarchen und seine Synode, das M. Drinov (Viz. Vrem. 2, 1895, S. 14) wohl mit Recht zu der Mission des Christophoros von Ankyra in Beziehung gesetzt hat, einen klaren Beweis. Dies Schreiben (Nr. 150 bei Pitra) ist eine für den Bischof von Serbia in Thessalien (und auch im eigenen Interesse) verfaßte Verteidigung, welche die unkanonische, im J. 1223 vollzogene Ordination des genannten Bischofs durch Chomatianos statt durch den zuständigen, aber damals von den Lateinern vertriebenen Erzbischof von Thessalonich als durch die damalige Notlage hervorgerufen rechtfertigt. Christophoros hatte also offenbar den Auftrag erhalten, diese ein Dezennium zurückliegende Handlungsweise des Demetrios jetzt noch nachträglich vor sein Forum zu ziehen.

Auch ein anderes Schreiben des Demetrios Chomatianos (Nr. 106

bei Pitra) gibt wahrscheinlich, wie Drinov (S. 17 Anm. 3) nachgewiesen hat, Zeugnis von der Wirksamkeit des Exarchen Christophoros. Hier ist von einem zu Anfang des J. 1233 bloß designierten, im Frühling des J. 1234 unterdes ordinierten Erzbischof von Thessalonich mit Namen Joseph[1]) die Rede, und die Vermutung liegt nahe, daß eben der Metropolit von Ankyra ihn zu diesem Amte geweiht habe.

Die bisher besprochenen Dokumente enthalten, wie wir sahen, neue wichtige Aufschlüsse über die Zeit der Ankunft des Exarchen Christophoros im europäischen Griechenland (1233), über den Zweck seiner Mission, über die Art ihrer Ausführung und über die Regelung einzelner durch seinen dortigen Aufenthalt hervorgerufenen Spezialfragen. Ungewiß aber bleibt leider, wie lange der Exarch sich in den Besitzungen Manuels aufgehalten hat.

Das letzte der von Vasiljevskij aufgefundenen Dokumente (vgl. unten Nr. 7) führt uns nach Bulgarien, auf dessen politische und kirchliche Zustände zu dieser Zeit dadurch ein unerwartetes, obschon nicht alles völlig aufklärendes Licht fällt. Das Dokument trägt zwar nur die ganz unbestimmte Aufschrift: *πρὸς τὸν βασιλέα*, aber nach den in ihm vorkommenden Andeutungen läßt es sich mit Sicherheit an richtiger Stelle unterbringen. Der Schreiber des Briefs wünscht dem Kaiser Gesundheit und sonstiges Wohlergehen. Dasselbe lasse ihm auch der Patriarch sowie die ganze Synode wünschen, weil er ein echter Sohn der hl. apostolischen Kirche geworden sei und das früher Getrennte wieder glücklich vereinigt und in Zagora eine höchst rechtgläubige Tat ausgeführt habe, die keinem seiner Vorgänger gelungen sei. Deshalb habe ihn auch Gott erhöht und seine Frömmigkeit belohnt. Wenn er auf diesem Wege fortfahre, werde Gott ihm langes Leben schenken und die Grenzen seines Erblandes weithin ausbreiten. Der Absender des Schreibens habe, als er im Lande des vielgeliebten Schwiegersohnes seiner kaiserlichen Hoheit angekommen sei, dem Adressaten sofort seine Ankunft melden wollen; denn er sei als Exarch und Stellvertreter des ökumenischen Patriarchen in den Westen abgesandt, um hier alles, was dem Patriarchenstuhle unterstehe, zu entscheiden und zu besorgen. Als er auf dem Athos den Erzbischof von Trnovo angetroffen habe, sei es seine Absicht gewesen, dem Kaiser zu melden, was er mit jenem dort verhandelt habe, aber weltliche Wirren hätten ihn daran verhindert. Er habe den genannten Erzbischof veranlassen wollen, zu seiner Kirche

---

1) Der Erzbischof Joseph ist von L. Petit in seiner Liste der Bischöfe von Thessalonich (Echos d'Orient V, 1901, S. 31) übergangen, ebenso wie der von Vasiljevskij (Journal, Bd. 238, Aprilheft S. 215) aus einem Briefe des Johannes von Naupaktos (cod. Petropol. 250, fol. 52^{v}) nachgewiesene Nikolaos.

zurückzukehren; jener aber habe Ausflüchte gemacht, denen er keinen Glauben schenken wolle, bevor er dem Kaiser geschrieben habe. Von anderer Seite habe er erfahren, daß der Genannte von seinem Amt zurückgetreten sei. Für das also verwaiste Trnovo müsse demnach ein neuer Erzbischof erwählt werden. Wenn nun der Kaiser bereit sei, seinen Kandidaten behufs Empfang der Weihen nach Nikaia zu senden, so sei Gott und der gottesfürchtige Entschluß des Kaisers gepriesen. Falls aber weltliche Hindernisse dem im Wege stünden, so möge der von dem Kaiser und den zur Diözese gehörigen Bischöfen Erwählte zu ihm geschickt werden, und er werde ihm in kanonischer und unanfechtbarer Weise die Ordination erteilen. Eine von diesen beiden Möglichkeiten läge als zulässig vor. Ein Drittes, daß etwa die Wähler des neuen Erzbischofs ihn auch zu seinem Amte ordinierten, möge dem Kaiser durchaus nicht in den Sinn kommen; dadurch würde er den mit der Kirche geschlossenen Vertrag verletzen, was Gott nicht ungestraft lassen könne. Aber er sei überzeugt, daß der Kaiser seine Mahnung befolgen wolle, wofür Gott ihn mit langem Leben und mit der Erfüllung aller Wünsche belohnen werde.

Nach den Andeutungen, die das Schreiben enthält, unterliegt es keinem Zweifel, daß sein Absender der uns schon bekannte Exarch und Metropolit von Ankyra ist, sein Empfänger aber der Zar von Bulgarien (Zagora) Joann Asan II (1218—1241), der Schwiegervater des Despoten Manuel. Ferner ergibt es sich, daß dem Schreiben Verhandlungen mit dem Patriarchen von Nikaia über eine Wiederanerkennung seiner Oberhoheit seitens der bulgarischen Kirche vorhergegangen sind und mit vollem Erfolg gekrönt wurden (1232), so daß der Exarch in Bulgarien eine ganz analoge Aufgabe zu erfüllen hatte, wie in Epirus. Um zu erklären, wodurch Asan II nebst der bulgarischen Kirche zu dieser bedeutsamen Änderung der bisher festgehaltenen Politik veranlaßt wurde, müssen wir etwas weiter zurückgreifen.

Im J. 1185 war gleich nach der Verkündigung der politischen Unabhängigkeit Bulgariens ohne Befragung und Einwilligung des Patriarchen von Kpel auch eine autokephale, dem Erzbischof von Trnovo unterstellte bulgarische Kirche gegründet worden, die in der Folge (Nov. 1204) die päpstliche Oberhoheit anerkannte und eine förmliche (wenn auch das kirchliche Dogma wohl kaum berührende) Union mit der römisch-katholischen Kirche einging, wobei der Erzbischof von Trnovo vom Papste den Titel eines Primas erhielt. Was bewog nun Asan II im J. 1232 sich vom Papste abzuwenden? Nicht nur Johannes Batatzes in Nikaia und Theodoros Dukas Angelos in Epirus, sondern auch der Bulgarenzar Asan II dachte daran, nach Vertreibung der Lateiner aus

Kpel sich die alte byzantinische Kaiserkrone aufs Haupt zu setzen, und als der lateinische Kaiser Robert von Courtenay 1228 starb und sein Bruder Balduin II, ein elfjähriger Knabe, sein Nachfolger ward, da schien es eine Zeitlang, als ob Asan der Verwirklichung seiner Pläne recht nahe sei. Denn bei mehreren einflußreichen lateinischen Baronen entstand der Gedanke an ein Bündnis mit dem Zaren, das durch die Verlobung Balduins mit der gleichfalls noch minderjährigen Tochter Asans bekräftigt werden sollte. Der Zar ging mit der größten Bereitwilligkeit auf diesen Plan ein, der nicht nur seinem Ehrgeize schmeichelte, sondern ihm auch die faktische Herrschaft in Kpel in ziemlich sichere Aussicht stellte. Aber in Rom wurde die Sache in ganz anderem Sinne entschieden und im Vertrag zu Perugia (1229) vereinbart, daß während der Minderjährigkeit Balduins der Exkönig von Jerusalem Johann von Brienne nach Verlobung seiner Tochter Marie mit Balduin die Regentschaft führen solle. Als Johann von Brienne dann wirklich in Kpel eintraf (Aug. 1231), war die Enttäuschung und Erbitterung Asans groß. Er fühlte sich zurückgesetzt und betrogen. Er brach mit Rom und schloß ein Bündnis mit dem Kaiser von Nikaia, das durch die Verlobung seiner von den Franken verschmähten Tochter Helena mit dem Sohne des Joh. Batatzes noch mehr befestigt wurde. Dieser Koalition, deren Losung der Kampf mit den Lateinern in Kpel war, schloß sich, wie wir oben sahen, auch Manuel, der Despot von Thessalonich, an. Gleichzeitig mit diesem politischen Bündnis fand seitens Asans die Aufhebung der Union der bulgarischen Kirche mit Rom statt, ein Faktum, das bisher nicht bekannt war, nach dem Schreiben des Exarchen an Asan aber nicht mehr bezweifelt werden kann. Das Schreiben gibt auch einen klaren Begriff vom Charakter der jetzt mit der orthodoxen Kirche des Ostens vereinbarten Einigung. Durch diese wird dem Oberhirten der bulgarischen Kirche durchaus keine autonome Stellung eingeräumt, sondern der neu zu erwählende Erzbischof von Trnovo wird, ebenso wie die zur nämlichen Zeit sich unterwerfende griechische Kirche des Westens, angewiesen, sich behufs der Ordination an den Patriarchen von Nikaia oder an den zur Zeit gerade im Westen weilenden Exarchen des Patriarchen zu wenden.

Der Name des im Schreiben des Exarchen erwähnten Metropoliten von Trnovo, der auf sein Amt verzichtet und sich in ein Athoskloster zurückgezogen hatte, ist nicht angegeben und ebenso wenig der Grund seiner Abdankung, aber es liegt sehr nahe, diesen Grund darin zu suchen, daß der bisherige Vertreter der nationalbulgarischen Kirche die neue kirchliche Politik seines Gebieters und den Bruch mit Rom nicht billigte, zumal da eine gewisse Verminderung seiner eigenen hierarchischen

Macht damit verknüpft war. Wenn wir annehmen dürfen, daß er identisch ist mit dem Metropoliten, der kurz vorher die Translation der Gebeine der hl. Paraskeue aus der Umgegend von Kpel nach Trnovo geleitet hatte, so kennen wir auch seinen Namen; in der vom Patriarchen Euthymios verfaßten Lebensbeschreibung der hl. Paraskeue heißt er Basileios. Denselben Namen führte auch der bei der Union mit Rom im J. 1204 an der Spitze der bulgarischen Kirche stehende und vom Papst zum Primas erhobene Hierarch, aber dem Versuche, auch diesen Basileios mit dem späteren Metropoliten gleichen Namens zu identifizieren, stehen chronologische Bedenken entgegen.

Auf die Kriegserfolge der Koalition zwischen dem bulgarischen und den beiden griechischen Reichen, bei der augenscheinlich der Bulgarenzar die anregende und treibende Kraft war, wollen wir hier nicht weiter eingehen, sondern zum Schluß nur noch auf eine spätere Phase in der Stellung der bulgarischen Kirche kurz hinweisen. Wir meinen die sogenannte Erneuerung des bulgarischen Patriarchats im J. 1235, wodurch der bulgarischen Kirche seitens des Patriarchen von Nikaia eine (in ihren Grenzen uns leider nicht vollkommen klare und auch sehr bald zu Streitigkeiten führende) Autonomie zuerkannt wurde, die nach außen hin in der Erteilung des Patriarchentitels an den bulgarischen Erzbischof ihren Ausdruck fand. Dies war eine offenbare Abschwächung des im J. 1232 vereinbarten Übereinkommens und hing wohl mit einer für die Bulgaren günstigen Änderung der politischen Konstellation zusammen, vgl. Georg. Akropol. p. 50, 25 Heisenb.: *τότε καὶ ὁ Τρινόβου ἀρχιερεύς, ὑπὸ τὸν Κπόλεως τελῶν, αὐτονομίᾳ τετίμηται καὶ πατριάρχης ἀναγορεύεσθαι κέκριται βασιλικῷ καὶ συνοδικῷ τῷ θεσπίσματι, χάριτας τῶν προυχόντων ἀποτιννύντων τῷ Βουλγάρων ἄρχοντι Ἀσὰν τοῦ κήδους ἕνεκα καὶ τῆς φιλίας*, wozu Theodoros Skutariotes noch hinzufügt: *Καὶ πρὸς τούτοις, ὅτι ὑπέσχετο αὐτὸς οὗτος τὰ δυνατά οἱ συνάρασθαι τῷ βασιλεῖ εἰς τὴν τῆς Κπόλεως ἐλευθερίαν.*

---

1. Manuel, Despot von Epirus, an den Patriarchen Germanos II.

Πρὸς τὸν πατριάρχην. f. 42v

Καλῶς ἡττᾶσθαι μακαριστόν· εἰ δὲ καὶ τὸ μὴ τέλους ἄχρι τῇ οἰκείᾳ πεισμονῇ συνεκθνήσκειν ἔστιν οὗ τῶν ἐπαινουμένων, μακάριος ἄρα καὶ σύ, πατέρων πάτερ παναγιώτατε, καλῶς παρ' ἡμῶν ἡττώμενος καὶ τᾷ ἡμετέρῳ συγκατανεύσας θελήματι, μᾶλλον δὲ οὐδὲ τῷ ἡμετέρῳ,

2 *ἔστιν οὐ* ‖ 3 *ἡττόμενος*

5 *ἀλλὰ τῷ φυσικῷ, ναὶ δὴ καὶ τῷ θείῳ. καὶ φύσις γὰρ αὐτὴ τοὺς ἰατρούς ποτε τοῖς τῶν νοσούντων θελήμασιν ἄγει συγκατιέναι καὶ ὁ δι' ἐμὲ πτωχεύσας θεὸς λόγος τοσοῦτον τοῖς τῶν δεομένων ὑπεχώρει θελήμασιν, ὥστε καὶ μὴ ζητοῦντος τοῦ ἑκατοντάρχου ἐκείνου, ἐλθεῖν τὸν θεάνθρωπον εἰς τὴν οἰκίαν αὐτοῦ ἐφ' ᾧ τὸν δοῦλον τούτου ἰάσασθαι, ἀλλ'*
10 *ἐκεῖνος ἔλεγεν· Ἐγὼ ἐλθὼν θεραπεύσω αὐτόν. ὁρᾷς, κορυφαῖε παντὸς ἀγαθοῦ, ὡς οὐχ ἡμέτερον ἁπλῶς ἐξεπέρανας θέλημα, ἀλλὰ καὶ πρός τι ἐντρανίσας ὠφειλημένον ἐποίησας; λέγεις δέ, ὅτι παρ' ἡμῶν ἡττήθης, ἀνθρώπων γενναιότατε. τοῦ μυστηρίου βαβαί· ἦ γὰρ ὄντως θαῦμα θαυμάτων, εἰ νενίκησαι ὁ δυσκαταγώνιστος καὶ τρόπαιον ἡμεῖς κατὰ*
15 *τῆς σῆς ἀνδρείας ἐστήσαμεν. ἀλλ' ἴσθι, ὅτι λαμπρότερον σεαυτῷ παρα-*
f. 43 *δόξως ἀνεπλέξω τὸν στέφανον νῦν μᾶλλον, ὅταν τὴν ἧτταν | ταύτην εὐτυχῶς ἐκληρώσω ἢ ὅτε τὴν καδμείαν ἐκείνην δυσκλήρως νίκην νενίκηκας· οὕτω γὰρ ἐγὼ καλεῖν ἐθέλω τὸ προλαβὸν ἐκεῖνο δύσζηλον καὶ τὸ περὶ τὰ πράγματα σκληρόγνωμον καὶ ἀντίτυπον. οὐκέτι γοῦν Ἐφραὶμ*
20 *καὶ Ἰούδας οὐδὲ καταφάγεται οὗτος ἐκεῖνον καὶ ἐκεῖνος τοῦτον, ἀλλ' εἷς λαὸς ὁ ἐξ Ἰακώβ, αἰνοῦντες ὁμοστόμως καὶ εὐλογοῦντες τὸν θεὸν ὑπὸ χορειάρχῃ τῷ μεγάλῳ πατριάρχῃ, τῷ παρ' ἡμῖν Ἰακώβ, τῷ ἐν τοῖς ἐπιτηδεύμασι τῶν χειρῶν αὐτοῦ ἄγοντι καὶ ποικίλλοντι τὴν παρατεθειμένην τούτῳ ποίμνην παρὰ θεοῦ καὶ τὰς δύο ἀδελφὰς νυμφευσαμένῳ,*
25 *τὴν ἀνατολήν φημι καὶ τὴν δύσιν, εἰ καὶ προχρονίως μὲν ἐκείνην, ἀντιχρονίως δὲ τὰ ἡμέτερα. μακάριος εἶ σύ· κατὰ γὰρ τοὺς τῶν παλαιστῶν δοκιμωτάτους ἐπιστημονικῶς ἠγωνίσω καὶ δοκῶν πίπτειν νενίκηκας καὶ τοὺς ὑπερκειμένους ὑπέθου καὶ ὑπόστρωμα τούτους ποιεῖς σεαυτῷ. εὖγέ σοι τοίνυν τῆς τοιαύτης ἥττης, εὖγε ἡμῖν τῆς νίκης· μᾶλλον δὲ*
30 *τὸ ἀνάπαλιν· εὖγε γὰρ τῇ σῇ ἁγιότητι τῆς πανυπερλάμπρου νίκης, ἐπεὶ νενίκηκας ἰδοὺ καὶ τὴν δύσιν, ἣν οὐδεὶς τῶν πρὸ σοῦ καθιδρυνθέντων ἐν τῇ Νικαίᾳ νενίκηκεν, εὖγε καὶ ἡμῖν τῆς ἥττης, ἀπαρακαλύπτως ὑποβαλοῦσιν ἡμᾶς τὲ αὐτοὺς καὶ τὰ ὑφ' ἡμᾶς τῇ πατριαρχικῇ μεταρσιότητι· οὐκέτι γὰρ ὧδε καὶ ἐκεῖ τὸ πατριαρχικὸν ὑποτονθορυσθήσεται*
35 *κλέος ἐν τῇ ἐφ' ἡμᾶς ἐπικρατείᾳ, ἀλλ' ὑπὸ πλατεῖ στόματι καὶ γλώσσῃ εὐφήμῳ δεδοξασμένα περὶ αὐτοῦ λαληθήσεται. τί τοῦτο, ἀνδρῶν μεγάθυμε καὶ ἀήττητε; οὕτως ἡττᾶσθαι μεμάθηκας; οὕτως ἁλίσκει παρ' ἡμῶν, ὁ δυσάλωτος; μακάριος εἶ· τὸ γὰρ τοῦ Χριστοῦ μου πραΰθυμον ὡς ἄγκιστρον ἐκ τῶν ἑῴων σκοπέλων ἐν τῇ δυτικῇ καθυποχαλάσας*
40 *θαλάσσῃ ζωγρίαν ἀνήνεγκας μυριάδας ἀνθρώπων οὔκουν ἀριθμητῶν, ἄριστον ἀρίστως ἡτοιμασμένον αὐτῷ καὶ πανδαισίαν τῇ ἑαυτοῦ τραπέζῃ*

5 *δὴ* P.-Kerameus: *δὲ* ‖ 8 Matth. 8, 5 ff. ‖ 10 *κορυφαία* ‖ 12 *ὀφειλημένον* ‖ 16 *ἧτταν .αὐτην εὐτύχως* ‖ 17 Ps.-Zenob. 4, 45 ‖ 18 *οὔτ. γὰρ* | *ἐ.έλω* ‖ 20 Jes. 11, 13 | 22 1. Mos. 30, 37 ‖ 32 *ὑποβαλούσῃ* ‖ 34 *ὑποτονθορυθήσεται* ‖ 35 *ὑπὸ πλατὺ*

ἁρμόδιον. εὐλογητὸς οὖν αὐτὸς ὁ συνάπτων τὰ νέα τοῖς παλαιοῖς. καὶ πάλαι μὲν γὰρ Παῦλος ὁ τὸν Χριστὸν ὅλον ἐν ἑαυτῷ περιφέρων συνησθένει τοῖς ἀσθενοῦσι καὶ ὑπὲρ τῶν σκανδαλιζομένων ἐπυροῦτο καὶ πάντ' ἐποίει καὶ πάντ' ἔπασχεν, ἵνα πάντας καίπερ ἀπειθοῦντας 45 κερδήσῃ, νῦν δὲ σὺ Παῦλος νέος ὑπὸ θεοῦ ἀνεγήγερσαι καὶ ζήλῳ ζηλοῖς κατ' ἐκεῖνον τὴν ἐκκλησίαν Χριστοῦ καὶ ὑπὲρ πασῶν τῶν χριστιανικῶν ἐκτήκει ψυχῶν. μεριμνῶν οὖν καὶ τυρβάζων καὶ περὶ τοῦ καθ' ἡμᾶς ἐνταῦθα κλίματος, καίπερ μὴ τραχηλιάζοντος εἰς τὸ κατασκηνοῦσθαί σου τὴν δόξαν ἐν τῇ γῇ ἡμῶν, εὗρες, ὅπερ ἐζήτεις· κἂν γὰρ ἡ τῶν 50 ἡμερῶν ἀπραγία προεκώλυέ σου τὸ πρόθυμον, ἀλλὰ θυροκρουστοῦντι συχνὰ δι' εὐχῆς, ὀψέ ποτ' ἀνοίγει θεὸς καὶ τὴν καλοῦ ἐξομαλίζει ὁδὸν καὶ αἴρει τοὺς λίθους ἀπ' αὐτῆς καὶ εὐθεῖαν ποιεῖται αὐτήν. τί γοῦν ἔσται ἀπὸ τοῦ νῦν; τί σοι ἄλλο ποιήσω, ὦ μέγας τῆς οἰκουμένης φωσφόρε; ἠνοίγησάν σοι αἱ ὁδοί, τὰ τῶν λίθων προσκρούσματα μετετέ- 55 θησαν, τοῦ λοιποῦ ἵππευε κἂν τῇ δύσει καὶ διφρηλάτει, ταχὺς ὡς γίγας, καλὸς ὡς νυμφίος ἐκ παστοῦ αὐτοῦ· πάντα περισκόπει, καταφώτιζε ξύμπαντα, μηδεὶς ἢ μηδὲν ἀποκρυπτέσθω τὴν θέρμην σου. τὰ μὲν δὴ περὶ τῶν τοιούτων ἑτέρα τις κομψευομένη γλῶσσα καὶ γλαφυρὰ καὶ καλλιπλοκεῖν εὐφυῶς τὰ τοιαῦτα γινώσκουσα διαλαλείτω τρανότερον, 60 ἡμεῖς δὲ στρατιῶται ὄντες τὴν γλῶσσαν ἀποίκιλοι καὶ πρὸς κάλλος ξέειν τοὺς λόγους μὴ ἐξασκήσαντες, ἐνταῦθα κἂν ἀτέχνως καὶ ἀκαλλῶς τὸν περὶ τούτου λόγον συγκλείομεν.

Ὁ δέ γε παναγιώτατος μητροπολίτης Ἀγκύρας ὁ παρὰ τῆς σῆς ἁγιότητος πεμφθεὶς εἰς τὰ καθ' ἡμᾶς ἑσπέρια, ὥστε τὸν τῆς ἁγιότητός 65 σου τόπον ἀποπληρῶσαι καὶ καταφωτίσαι τὰ ἐπὶ πολὺ τῆς πατριαρχικῆς διανοίας μὴ ἀπολαύσαντα, διεσώθη ἕως καὶ εἰς ἡμᾶς ὑγιῶς, πάσης ἀνίας ὑπέρτερος, καὶ ὑπεδέχθη ἀσμένως παρ' ἡμῶν καὶ μετὰ τιμῆς τῆς ἀξίας· αὐτὸς δὲ πάλιν μετέδωκεν ἡμῖν τῆς σῆς εὐλογίας καὶ τοῦ ἁγιασμοῦ, ὃν δι' αὐτοῦ πρὸς ἡμᾶς ἡ σὴ ἁγιότης ἐξέπεμψεν. ὅμως καὶ τὸ τοῦ 70 Ἀγκύρας γράμμα δύναται βεβαιῶσαι | τὰ περὶ τούτου τῷ σῷ μεγα- f. 43v λείῳ. δοξάζεται οὖν ὁ θεός, εὐλογεῖται καὶ τὸ τῆς σῆς ἁγιότητος ὄνομα, ὅτι διεῖλες τὸ μεσότοιχον τοῦ φραγμοῦ, ὅτι συνῆψας τὰ δύο εἰς ἕν, ὅτι οὐχ ἑτερορεπῶς καὶ περὶ μέρος, ἀλλ' ἐξίσης καταφωτίζεις τὰ ἑῷα καὶ τὰ ἑσπέρια. ἐπὶ τούτοις πίστιν ἔχομεν εἰς τὸν θεόν, ὅπως εὐμενισθήσεται καὶ 75 ἡμῖν τοῦ λοιποῦ τὸ φοβερὸν ὄμμα τὸ ἐπιβλέπον ἐπὶ τὴν γῆν καὶ ποιοῦν αὐτὴν τρέμειν. καὶ ἔσται ἡμῖν οὐ μόνον ἡ ἄνωθεν εἰρήνη καὶ τὸ τῶν ψυχῶν ἀσφαλές, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐγκοσμίων ἀπολαύσομεν ἀγαθῶν γάλα τὲ ἀμέλξομεν

---

44 συνασθένει ‖ 45 1. Kor. 9, 22 ‖ 51 ἡμερῶν ἀκραγία ‖ 52 ἀνοίγοι (ο auf einer Rasur) ‖ 56 διφρηλάττει | Ps. 18, 6 ‖ 57 καλῶς ‖ 60 διαλαλήτω τρανώτερον ‖ 68 ἀνοίας ‖ 71 τ. σῶ μεγαλείω . . ξάζεται ‖ 73 τ. ῦ φ . . . μοῦ | Ephes 2, 14 ‖ 74 viell. παρὰ μέρος? | ἀλ . . ξι . . . καταφωτίζεις ‖ 75 εὐμενισθήσε . . . καὶ ‖ 78 Jes. 60, 16

τῶν ἐκμυζησάντων ἡμᰶς καὶ πλοῦτον φαγόμεθα τῶν ἐκπιεσάντων ἡμᾶς, ἔτι
80 δὲ καὶ τὰ ὄρη τῆς ἐρημωθείσης γῆς ἡμῶν πιανθήσεται καὶ πληρωθήσονται
αἱ ἅλωνες ἡμῶν καὶ ὑπερεκχυθήσονται οἱ ληνοὶ καὶ παλαιὰ παλαιῶν
φαγόμεθα καὶ αἴνεσιν κυρίου λαλήσει τὸ στόμα ἡμῶν. τοιοῦτος ἐγὼ
προφοιβαστὴς καὶ τοῦ μέλλοντος πρόμαντις, πίστει προτεκμαιρόμενος τὰ
ἐσύστερον. ἀλλ' ἐπισφραγίζοι ταῦτα θεὸς ὁ ἀρχηγὸς καὶ τελειωτὴς
85 παντὸς ἔργου ἀγαθοῦ. αἱ ἅγιαι εὐχαὶ τῆς μεγαλειότητός σου εἶεν περι-
φρουροῦσαι ἡμᾶς, ψυχῇ τε καὶ σώματι ἐστηριγμένους τῇ εἰς Χριστὸν
πίστει καὶ προκόπτοντας ἐν παντὶ ἔργῳ ἀγαθῷ.

2. Epistola Georgii metropolitae Corcyrae ad sanctissimum oecumenicum patriarcham, nomine praelatorum, quando acceperunt mandatum ab eo, ut ad synodum convenirent.

Nos, qui in hac occidentali regione pontificalem suscepimus curam
et qui populus tuus et oves pascuae tuae esse et dici non erubescimus,
o superlucens sol patriarcharum lucidorum orbis, nostri principis man-
datum paulo ante congregavit, felicissimi Ducae domini Emmanuelis,
5 qui pietatem armis ornavit et arma pietate illustravit. Sed mandatum
ipsum et congregatio ipsa nihil est, cum litterae sanctitatis tuae, ad
eius altitudinem et celsitudinem missae, ad universale auditorium et
synodum nullo pacto nos efficacius convocarent. Convenimus itaque in
unum alius aliunde et omnes ad sacri coetus complementum, excepto
10 uno aut altero vel fortasse tertio, qui rationabili detenti sunt causa.
Quoniam vero, quasi principio quodam et signo dato, dicto principis
mandato, nostra praelatorum caterva recto tramite se ad iter accinxit
et quicumque et dignitate et armis et dicendi péritia praestabat; quin-
immo quicumque virilem aetatem sunt adepti. Et quis nunc dicere
15 posset divinas illas et caelitus emissas voces et orbi orbem iungentes,
orientali scilicet et superiori orbi occidentalem hunc et inferiorem, descen-
dentem parumper a priore illa ascensione et elatione sua? Oportet enim
quae antiquiora sunt, honorabiliora etiam omnino remanere et solidiora
minus solidis, quemadmodum simpliciora compositis et cor ceteris cor-
20 poris partibus et truncos ipsos ramorum et foliorum soliditate. Priora
enim continent ea, quae ex iis sequuntur, et nullo pacto est ferenda
segregatio ab invicem, siquidem recte coniiceret aliquis, huc tendere
solutionem Danielis, viri scilicet desideriorum, quae declarabat Babylonii
regis insomnia, quibus imaginis et statuae partibus aliud per auri puri-

79 τῶν ἐκπιεσμάτων ἡμῶν ‖ 80 τὰ ὡραῖα τῆς, vgl. Ps. 64, 13 ‖ 81 Joel 2, 24 ‖ 82 Ps. 144, 21 ‖ 84 ἐπισφραγίζει
23 Dan. 2, 32

tatem mystice significatur, aliud per argentum denotatur, aliud per aes 25
et aliud per ferrum et aliud per tegulas ipsas, quorum incongruentiam, quam inter se habent, penitus damnat; testa enim et ferrum natura sua inter se non bene conveniunt et coeunt. Sed per aurum et argentum principatus omni pietatis genere ornati significantur, auro scilicet is qui circa orientem viget principatus, argento is qui hic in 30 occidente quasi argentum relucet principatus demonstratur. Sed nostra convertatur oratio, unde digressa est.

Cum primum nobis patriarchales lectae fuerunt litterae et omnia in eis contenta a principio usque ad finem toto ut par erat accepimus corde, quaenam lingua muta remansit? Quodnam os ad hymnos gra- 35 tiarum plenos non erupit? Et deus magnificatus est per te, domine, eius participatione deificatum simul et deificantem eos qui doctrinae tuae facile obediunt. Ambrosiae namque quasi guttae quaedam visae sunt, quae destillaverunt a felicissimo domino nostro epistolae scriptae, non solum gravitate consiliorum et monitionum, sed proprietate etiam 40 sententiarum sanctorum patrum conditae quasi melle quodam; quinimmo auditores omnes quasi e naribus trahebant omnia, ut nihil aliud amplius cogitarent, quam quod par erat, neque scilicet priores terminos prosiliendos neque leges irritandas, quae a patribus nobis traditae sunt. Hac de causa nos omnes, qui magnitudinis tuae subpastores sumus, 45 virgam tuam et baculum tuum, istam quidem ut disciplinam, illum vero ut consolationem, agnoscimus et tuis vestigiis inhaerere studemus et pro virili te primum pastorem nostrum imitari et ad te unum festinare contendimus et animas gregum nostrorum attente agnoscere nec instar mercenariorum, quorum non sunt oves propriae, illas luporum 50 dimittere insidiis nos ipsos pro viribus accendimus et hortamur. Beatos enim illos divina ostendit scriptura, quorum dimissae sunt iniquitates; nec non tecta fore eorum peccata largitum est ipsis. Hanc vero beatitudinem unde nos adipiscemur et unde hanc metemus messem, nisi per te, bonae poenitentiae seminatorem et praeconem? Inseris enim 55 eam cordibus peccatorum, tum verbis tum operibus. Et ecce messis eorum, quorum mentes non sunt petrarum copiosae neque pertinaces et abruptae et praecipitiorum plenae: reddunt in tempore opportuno copiosam et maturam messem et fruges. Non enim metes, ubi non seminasti, iuxta eum, qui servis suis talenta distribuit, ut in parabola 60 evangelica. Si enim non seminaveris, unde speras te collecturum fructum iustitiae et vitam aeternam? Satisne haec sunt pro anima, quae per se alios consolatur et quae viscera habet misericordiae, qualis videlicet

---

49 Joh. 10, 12 || 52 Ps. 31, 1 || 56 Matth. 13, 5—8 || 59 Luc. 19, 21

tua? Vel addamus aliquid aliud, quo te precemur et obsecremus, su-
65 mentes ex magnis illius Isaiae vocibus: Tolle, o divinissime domine, circumcirca oculos tuos et vide omnes filios tuos; ecce congregati sunt et venerunt ad te, id est, ad tui obedientiam et obsequium, sacrum videlicet et legitimum. Si enim nondum, ut supra dictum est, in aliquo particulari loco est congregata pontificalis synodus (nonnulli enim
70 et hi quidem perpauci defuerunt), sumus tamen omnes concordes et quasi membrorum connexio quaedam et catena, et communis et publici commodi nobis est cura, ut simul omnes tegere et (quod in eadem habetur potentia) omnes nos eadem stola induere valeas et sponsae ornamento ornare et dicere in corde tuo: Quis genuit mihi istos? et
75 quam velox et prompta obedientia et animi promptitudo? Et patrum terminos immobiles, quasi lapides istos quibus facile utimur ad construendas domos, sub te statuunt, donec videlicet sapientiae septem columnis firmata et ornata (et valeat invidia, procul absit omnis calumnia) ut pulchra dei aedificetur domus et augeatur.

80 Hoc sit initium nostrarum responsionum, haec prima constitutio; hae sint nostri coetus scalae primo positae et fundatae, quarum extremitas ad te, sanctitatis videlicet et puritatis caelum, extenditur. Habent autem gressum suum inter nos, qui serpimus humi, ut sit nobis propterea confidendum futuras ascensiones et descensiones angelorum evangelizan-
85 tium pacem et omnia alia bona. Intelliget vero quispiam angelos vel sermones tuae sapientiae, quae deo propinqua est, vel eos quos mittis quotidie tabelliones litterarum, tum a felicissimo domino nostro magno imperatore, qui gratiae donum adeptus est, et a magna sanctitate tua, quae Christum dominum in omnibus imitatur. Quapropter humilem
90 adorationem tibi mittimus et exhibemus, ut tui oratores indesinentes, et totam quae magnae sanctitati tuae assidet et inhaeret sacram et a deo custoditam synodum rogamus simul omnes, ut nobis fraternas dilectiones et orationes et benedictiones largiatur.

3. Patriarch Germanos II sichert die materielle Lage seines Exarchen.

f. 43v *Οὐ φιμώσεις βοῦν ἀλοῶντα, τὸ γράμμα παραγγέλλει τὸ παλαιόν· παραβλητέον δὲ βουσὶν ἀλοῶσι τοὺς περὶ τὰς ἅλωνας ἀναστρεφομένους, τὰς ἐκκλησίας, τῆς καθ' ἡμᾶς ἱεραρχικῆς ἐργολάβας φιλοπονίας, οἷς τῶν δραγμάτων ἐπιβαίνειν ἐφεῖται τῆς μυστικῆς γεωργίας, τῶν ἀνθρωπίνων*
5 *λέγω ψυχῶν, τῷ τοῦ παντὸς δημιουργῷ καρποφορουμένων καὶ συντριβῆς χρῃζουσῶν, ἵν' ἀχυρώδους πάσης ἐκκαθαρθεῖεν ἐπιμιξίας λογισμῶν*

---

65 Jes. 60, 4 ‖ 77 Sprüche 9, 1 ‖ 81 1 Mos. 28, 12
1 5 Mos. 25, 4

(εἴ γε δὴ καὶ ἔργων σαπρότητος) καὶ τῶν ἄνω ἀποθηκῶν εὑρεθεῖεν ἐπάξιοι. τοὺς γοῦν περὶ τὴν πνευματικὴν ἐπτοημένους γεηπονίαν φιμοῦν παρ' αὐτὴν καὶ ταῦτα τῶν καρπῶν τὴν συγκομιδὴν — οὐ καλὸν οὐδὲ ὅσιον· κἂν γὰρ τὸ εὐαγγέλιον ἄμισθον, ἀλλ' οὐχὶ καὶ ἀδάπανον· 10
τίς δὲ καὶ ποιμαίνων ποίμνην ἐκ τοῦ γάλακτος αὐτῆς οὐκ ἐσθίει; εἰ δὲ καὶ ἡμεῖς ὑμῖν τὰ πνευματικὰ ἐσπείραμεν, μέγα, εἰ ἡμεῖς ὑμῶν τὰ σωματικὰ θερίσομεν; ὁ θεσπέσιος Παῦλος ἔστιν οἷς ἐντρεπτικώτερον προσφερόμενος φθέγγεται.

Ταῦτά τοι καὶ ἡ μετριότης ἡμῶν, τοὺς κόπους δυσωπουμένη τοῦ 15
ἱερωτάτου μητροπολίτου Ἀγκύρας τῆς Γαλατῶν ἐπαρχίας, ἀγαπητοῦ κατὰ κύριον ἀδελφοῦ αὐτῆς καὶ συλλειτουργοῦ, οἷς κατὰ θεὸν ὑπέβαλεν ἑαυτόν, τὴν ἐξαρχίαν τῶν κατὰ δύσιν πατριαρχικῶν δικαίων μετὰ τῆς ἡμετέρας τοποτηρησίας ἀναδεξάμενος, ἐδικαίωσεν αὐτῷ εἰς δαπάνην πορισμὸν ἀδιάβλητον καὶ τοῦτ' αὐτὸ κεκανονισμένον καὶ τῇ 20
ἐκκλησίᾳ ἐπεγνωσμένον, ὅς ἐστιν ἡ κατὰ τύπον ἀρχαῖον τοῖς ἐπισκόποις ἀπονενεμημένη λογεία ἢ εὐλογία πρὸς τῶν ὑπ' αὐτοὺς μοναστηρίων, εὐκτηρίων οἴκων καὶ πρεσβυτέρων, ἣν καὶ κανονικὸν ὀνομάζειν εἰώθασι. καὶ ταύτην διοριζόμεθα ἀποφέρεσθαι τὸν ἱερώτατον Ἀγκύρας τοποτηρητὴν καὶ ἔξαρχον εἰς οἰκείαν οἰκονομίαν, ἐφ' ὅσον ἂν χρόνον 25
διέπῃ τὸ παρὸν διακόνημα. παρεγγυώμεθα δὲ καὶ πᾶσι τοῖς ὀφειλέταις τοῦ δόματος μεθ' ἱλαρότητος χαίροντας τοῦτο παρέχειν ἐν τῷ λογίζεσθαι, ὡς οὐ μᾶλλον διδόασιν ἢ λαμβάνουσιν, σμικρῶν ψηγμάτων ὅλους θησαυροὺς ἀντωνούμενοι, καὶ τούτους ἀδαπανήτους. — Εἶχε τὸ μηνὶ καὶ δι' οἰκείων χειρῶν ὑπογραφὴν τοῦ πατριάρχου. 30

4. Patriarch Germanos II inbetreff der kaiserlichen Klöster im Westen.

Εἰσὶ μέν, ὡς ἀνηνέχθη τῇ ἡμῶν μετριότητι, διάφορα μοναστήρια f. 43ᵛ
τῆς τοῦ πανευτυχεστάτου δεσπότου καὶ περιποθήτου θείου τοῦ κρατίστου μου αὐτοκράτορος καὶ ἐν ἁγίῳ πνεύματι ἀγαπητοῦ υἱοῦ τῆς ἡμῶν μετριότητος, τοῦ Κομνηνοῦ κυροῦ Μανουὴλ τοῦ Δούκα, ἐπικρατείας ἑτέρωσε ἕτερον διακείμενα καὶ οὕτω βασιλικὰ κικλησκόμενα, παρὰ δὲ 5
τὴν τοιαύτην κλῆσιν καὶ πάσης ἀφηνιάζοντα χειρὸς ἐπισκοπικῆς, ὑφ' ἧσπερ ἂν ἰθυνόμενα τῆς πρὸς σωτηρίαν φερούσης οὐ παρεκκλίνοιεν· μηδὲ γὰρ ἀνεκτὸν ἡγεῖσθαι τάχα ἱερατικῇ ταπεινοφροσύνῃ καθυποκλῖναι τὸ ὑψηλὸν τοῦ ὀνόματος. τὸ δὲ ὅπως σκῆψις οὐκ εὐπρεπής, | αὐτίκα f. 44
δὴ καὶ φανήσεται. ἠγνόηται γὰρ οὐδενὶ τῶν ἁπάντων, πᾶσαν οἰκοδο- 10
μίαν ἀφιερωμένην θεῷ ἐξ ἱεραρχικῆς τελειότητος λαμβάνειν τὴν πρώτην

10 1 Kor. 9, 7. 11 ‖ 12 ὑμῶν N. T.: ἡμῖν ‖ 17 ἀδελφῷ | ὑπέλαβεν ‖ 21 2 Kor. 9, 5 ‖ 29 τῷ μηνὶ

9 εὐπρεπὴς '. . τίκα ‖ 11 ἀφιερωμέν . . θεῷ | λαμβ . νειν

τοῦ θεμελίου καταβολήν. τοῦ σωτηρίου σταυροῦ τῷ τόπῳ προσπηγνυμένου, ὃν οἱ κτήτορες ἐκεῖθεν ἔχουσι κομισάμενοι, κἂν ἰδιῶται τὴν τύχην ὦσι, κἂν ἄρχοντες, κἂν οἱ τὸ διάδημα περικείμενοι· οὗ δὲ χωρὶς
15 ἱερὸν συστῆναι ἀδύνατον, παντί που δῆλον ὅτιπερ ἐκεῖνος καὶ τὴν πνευματικὴν ἐξουσίαν τῶν δομηθέντων ἀποίσεται, περιλειπομένου τοῖς κτήτορσιν ἑτέρου μὲν οὐδενός, ἐν οἷς καθάπαξ ἀφιεροῦσιν ἐνταῦθα θεῷ, πλὴν ὅτι τῆς μνήμης μόνης καὶ τοῦ διὰ τὴν προσαγωγὴν καὶ τὴν ἐπίδοσιν μακαρίζεσθαι· τῶν γὰρ ἀντιδόσεων ἐς τὸ μέλλον εὐροώτερον
20 ἀπολαύσουσιν. ἀποδεδειγμένου τοίνυν διὰ μετρίων σαφέστατα τοῦ μὴ δύνασθαι ἀνεπισκόπητον εἶναι μηδὲν τῶν παρ' οὑτινοσοῦν τῶν ἁπάντων ἐς δεῦρο καινισθέντων ἢ μετέπειτα καινισθησομένων μοναστηρίων, ἐπὶ σταυροπηγίοις δηλαδὴ ἀρχιερατικοῖς, κἀκεῖνο πάντως συναποδέδεικται, ὅτι καὶ τὰ βασιλικὰ μοναστήρια ὑπὸ ἀρχιερατικὴν αὐθεντίαν ἐτάχθησαν ἀπαρ-
25 χῆς, ἥτις σταυροπήγιον τοῖς θεμελίοις προκατεβάλλετο· ἱεροπρακτεῖ δὲ τά τε ἄλλα καὶ δὴ καὶ τὴν τῶν ναῶν ἐκ πρώτης βάσεως ἵδρυσιν ἕκαστος μὲν τῶν τε τοὺς ὑψηλοὺς καὶ τῶν τοὺς ὑποβεβηκότας ἐπεχόντων θρόνους τῇ ἑαυτοῦ ἐνορίᾳ· παρ' ἐνορίαν δὲ τῶν ἁπάντων οὐδεὶς ποτὲ σταυροπήγιον ἀκινδύνως εὑρεθήσεται παρασχόμενος, χωρὶς τοῦ κατὰ καιροὺς
30 οἰκουμενικοῦ πατριάρχου, ᾧ δηλονότι μετὰ τῶν ἄλλων καὶ τουτὶ τὸ προνόμιον ἐπὶ πάσης ἐφεῖται τῆς διοικήσεως.

Μελήσει τοίνυν τῷ ἱερωτάτῳ μητροπολίτῃ Ἀγκύρας, ἐξάρχῳ τῶν κατὰ δύσιν πατριαρχικῶν δικαίων καὶ τοποτηρητῇ τῆς ἡμῶν μετριότητος, ἀγαπητῷ κατὰ κύριον ἀδελφῷ καὶ συλλειτουργῷ, ἐπὶ συνελεύσει
35 καὶ τῆς ἐκεῖσε ἱερᾶς ἀδελφότητος ἀνερευνῆσαι τὰ περὶ τῶν ὡς εἴρηται βασιλικῶν λεγομένων μοναστηρίων, παρουσιαζόντων πρὸς τὴν ἐξέτασιν καὶ τῶν τὰς ἐνορίας ἐχόντων ἀρχιερέων, ἐν αἷς τὰ τοιαῦτα ἵδρυνται μοναστήρια, καὶ εἰ μὲν σταυροπήγια περισῴζοιντο ἀδιάβλητα, δι' αὐτῶν, εἰ δ' οὖν, ἀλλὰ δι' ὧν ἂν ἑτέρων εὐπορήσῃ δικαιωμάτων, ἀπό τε τῶν ἐκ-
40 κλησιῶν ἀπό τε τῶν μοναστηρίων προϊσχομένων, εὑρεῖν τὴν ἀλήθειαν, ἐκ τούτων ἕκαστον τῇ πνευματικῇ αὐθεντίᾳ καθυποτάξαι, εἴτε τοῦ ἐγχωρίου ἀρχιερέως, εἴτε μὴν καὶ τῆς ἡμῶν μετριότητος, ᾧτινι δηλονότι μέρει καὶ διαφέρον ἐκ τῶν ἐγγράφων ἀποδείξεων εἴτουν παραστάσεων εὑρεθήσεται. ἔνθα δὲ ἴσως μήτε σταυροπήγιον εὕρηται καὶ δικαιωμάτων ἐγγράφων
45 ἀπορία προσίσταται, διὰ τῆς πρὸ τοῦ συγχυτικοῦ καιροῦ χρονιωτέρας νομῆς ἀπαραγράπτως μαρτυρουμένης ἡ νικῶσα τῷ πλεονεκτουμένῳ μέρει ἀποδοθήσεται· καὶ ὑπὸ τὴν τούτου ἀνάκρισιν ἔκτοτε κείσεται τὸ ἀμφίβολον μοναστήριον ἐν τοῖς ψυχικοῖς σφάλμασιν, ἐκεῖθεν καὶ τὴν τῆς ἡγουμενείας σφραγίδα δεχόμενον καὶ πᾶσαν ἄλλην διακυβέρνησιν ἐπισκοπι-
50 κήν, διατράνως δὲ καὶ τὴν ἀναφορὰν ἐν ταῖς ἱεραῖς ἁγιστείαις καὶ ταῖς καθεκάστην ἑωθιναῖς καὶ ἑσπεριναῖς ὑμνῳδίαις ποιούμενον. —

12 προσπηγνύμενον

Εἶχε τὸ μηνὶ ἰουνίῳ ἰνδικτιῶνος ἕκτης διὰ τιμίων γραμμάτων τῆς πατριαρχικῆς χειρός (1233).

5. Georgios von Kerkyra an den Exarchen Christophoros.

Θεοείκελε δέσποτα καὶ τοῦ καθ' ἡμᾶς ὀρθοῦ λόγου στερεμνιώτατε f. 71 *πρόβολε, εἴης ἐπὶ μήκιστον βιοτῆς ἑστηκὼς ἀτίνακτος, ἀπερίτρεπτος, ὡς δ' αὖ καὶ στῦλος πυρὸς τὸ περὶ σὲ ἱερατεῖον, τοὺς τῆς ἡμετέρας λέγω υἱούς, ἐφ' ὅσα θεὸς ἐπαγγειλάμενος ἔχει τοῖς ἀγαπῶσιν αὐτὸν ἀγαθὰ ποδηγῶν καὶ ἕλκων τούτους ὡσεὶ νεφέλη σκιάζουσα. δεῖ γάρ σε καλεῖν* 5 *ἀμφότερα κατ' ἀμφότερον, ὅτι τε πᾶσα νὺξ ὑποχωρεῖ παρὰ σοὶ πραγμάτων συνθολούντων τὸν ἡγεμόνα νοῦν, ὡς ἡ πτερόεσσα φήμη διατρανοῖ, καὶ ὅτι τοῖς καυσουμένοις ἡμῖν ὡς ὑπὸ θερμοτέραις ταῖς θλίψεσιν ἐστάλης ἄνωθεν δροσοβολοῦσα νεφέλη καὶ πλείστοις ἀναλάμπουσα πυραυγήμασιν. ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἄλλοι λεγόντων τρανοτέρᾳ τῇ γλώττῃ, οἷς καὶ λόγου μετα-* 10 *διδοῖς καὶ φερεσβίου θεωρίας τούτους καταξιοῖς· ἐγὼ δὲ μακάριον ἥγημαι ἐμαυτόν, ὅτι καίπερ οὐδέπω παραλαβὼν αὐτοψίᾳ τὰ μακρόθεν ἠκουτισμένα καταπειθής εἰμι καὶ οὐκ ἀντιφθέγγομαι τῷ κηρύγματι. ἓν καθικνεῖταί μου τῆς ψυχῆς διὰ λύπης βαθείας, τὸ ἀπολελεῖφθαι τῆς ἱερᾶς συνόδου καὶ ἔτι κεῖσθαι ἡμιθανής· ὑπὲρ κεφαλὴν γὰρ αἱ νόσοι καὶ ὁλοσώ-* 15 *ματος ἡ τῆς ἀσθενείας κατάσκηψις. δεύτερον εἰς ὀδύνης λόγον, ὅτι περὶ ἡμῶν οὐδεὶς λόγος, ἀλλὰ κοπρίων ἐκβλητότερος γέγονα παρ' ὑμῖν. πλὴν μὴ καταφρονεῖν μηδὲ τῶν μικρῶν ἐκ τῶν εὐαγγελικῶν μέρος μέγιστον ἔξεστιν ἀναλέγεσθαι· μικρὸς γάρ φησι καὶ Δαυὶδ ἤμην ἐν τοῖς ἀδελφοῖς μου· καὶ ὡς ἐκεῖνος ἐν τῷ τοῦ πατρὸς οἴκῳ νεώτερος, οὕτω κἀγὼ* 20 *παρ' ὅλην τὴν δεσποτικὴν οἰκοδεσποτίαν τὸ ἐλάχιστον ἔλαχον καὶ τῶν ἐσχατοθρόνων χαμαιθρονώτερος ἀναδέδειγμαι, οὐκ οἶδα εἴτε κατὰ σύμπτωσιν τούτου γεγενημένου (δοτέον γὰρ τῇ τύχῃ καὶ τὰ θνητῶν, ἀλλ' οὐ κατ' εὐβουλίαν, ὥς πού τις ἐκομψεύσατο), εἴτε τοῦ βαθμοῦ φερωνύμως συστοιχουμένου πρὸς τὸ τοῦ τόπου ἐπώνυμον· Κέρκυρα γὰρ* 25 *πόθεν ἂν καὶ προσλάβοιτο τῆς λέξεως τὴν ἀνάπτυξιν ἢ ἐκ τοῦ κέρκος; οὐρὰ δὲ τοῦτο τοῖς καθέκαστα τῶν ζῴων ἐπιπεφήμισται, μέρος μὲν τελευταῖον τῆς σωματικῆς ὁλοκληρίας, οὐ μὴν παντάπασιν ἀκαλλὲς οὐδ' ἄχρηστον οὐδ' ἀσυντελές, εἴπερ κἂν τοῖς γραφικῶς ἱστοροῦσιν τῶν παλαιοτέρων πράξεων διηγήματα τὸ τῆς οὐραγίας ὄνομα παρειλημμένον* 30 *εὑρίσκω, ὀπίσθιόν τι σύστημα φαίη ἄν τις ἀνὴρ τακτικός, ὃ πρὸς μὲν τοὺς μέσους ἐγγύς, τῶν δὲ προφαλαγγιζόντων ἀπομηκύνεται καὶ ὅμως ἔστι τῆς ὅλης τάξεως ἀναπληρωματικόν· κἂν ἡ προάγουσα μοῖρα πάθοι*

52 *τῶ μηνὶ*

1 *θεοείκελλε* ‖ 3 2 Mos. 13, 21 ‖ 4 1 Kor. 2, 9 ‖ 5 4 Mos. 10, 34 ‖ 17 *ἐκβλητότεροι*, Heraklit bei Plut. mor. 669 A ‖ 19 Matth. 18, 10 ‖ 20 Ps. 151, 1 ‖ 21 *οἰκοδεσποτ . αν* ‖ 23 *τύχῃ* : *ψυχῇ*, Chairemon bei Plut. mor. 97 C ‖ 29 *ἱστο . . . ιν*

τι τῶν ἐν πολέμῳ ἀνιαρῶν, ὁ οὐραγὸς μέντοι τὸν ἐνυάλιον ὑποδέχεται
35 καὶ τοὺς τὰ νῶτα κλίνοντας ἀντερείδει καὶ ὡς ἔρυμα κρατερὸν τὸν τῶν
ἀντιμάχων ῥοῖζον ἀντωθεῖ καὶ ὑφίσταται· οὕτω καὶ τὰ φαυλότερα τῶν
σωματικῶν ἀνυσιμώτερα γίνεται, ὥσπερ οὖν καὶ μέγας ὀρθοῖτο ἂν ὑπὸ
σμικροτέρου κατὰ τὸ πάλαι γνωμάτευμα. ἀλλ' ἐπεὶ τὰ πάντα τοῖς πᾶσιν
καὶ πράγματι προσήκων ἔστι καιρός, στέρξομεν καὶ ἡμεῖς οἱ ἔξω μνημο-
40 σύνης πνευματικῆς νῦν μὲν τὴν ἀκαριαίαν, τῆς νοσερότητος ἐπιπροσ-
θούσης τοῦ σοῦ τιμίου προσώπου ἐνοπτρισμοῖς ἱεροῖς· ἐπὰν δ' ἀνα-
κωχεύσῃ μοι τὰς ὀδύνας ἡ παλαμναία, ἴσως δὲ καὶ ἡ τῆς ἁγιότητός
σου περιωπὴ ἐπὶ τὰ κατώτερα μέρη ταῦτα καὶ ἐπὶ τοὺς χθαμαλοὺς
ἡμᾶς καταβῇ, τότε πάντως ἔσται καιρὸς ἐμοὶ ἐπιτηδειότατος. εἰ δὲ
45 προαποθάνοιμι, δέσποτα, τῆς εὐκταίας σου συναναστροφῆς, ἔσονταί μοι
καλὸν ἐφόδιον τὰ τοῦ παρόντος ἀντίφθογγα ῥήματα· ἃ καὶ ἐπιχορήγει,
προσνέμων μοι τῷ ἐλεεινῷ τὰς ἐκ τῆς δοθείσης σοι ἐξουσίας ἀκραιφνεῖς
λύσεις, ὡς καὶ τῷ ὅλῳ οἶμαι πληρώματι τῆς ἐν Χριστῷ συνοδικῆς ἀδελ-
φότητος. καὶ γὰρ ἀπὼν ὡς παρόντα σε θεωρῶ, προσπτυσσόμενος κε-
50 φαλὴν ὤμους τε καὶ ἄμφω φάεα καλὰ χεῖράς τε πρακτικευομένας πρὸς
ἔργων ἀντίληψιν ἱερῶν καὶ ἐπὶ τούτοις γονάτων ἑκατέρων ῥυθμούς,
εὖ εἰδώς, ὡς τὸ τιμᾶν τὴν εἰκόνα διαβιβάζειν ἔστι τὴν χάριν πρὸς τὸ
πρωτότυπον.

6. *Τῷ ἁγιωτάτῳ Ἰωαννίνων ὁ ἁμαρτωλὸς ποτὲ Ναυπάκτου.*

f. 72ᵛ Ἁγιώτατε Ἰωαννίνων καὶ ἠγαπημένε μοι δέσποτα, εὐχή μοι τὴν
ἁγιότητά σου ἐν ὑγείᾳ διατηρεῖσθαι καὶ μνήμην ἔχειν καὶ τῆς ἐμῆς
ταπεινότητος. ζῶ καὶ ἐγὼ ἐν ἀσθενείᾳ διάγων ἐν τῇ Κοζύλῃ καὶ ὑπο-
μένω τὰς ἐξαρχικὰς ἀπειλὰς καὶ τοὺς ἐν γράμμασι προπηλακισμούς· ὧν
5 οὐδὲν ἐμοὶ μέλει, καὶ τῇ ἀληθείᾳ καὶ τῷ δικαίῳ θαρροῦντι· καὶ ὁ καιρὸς
μάρτυς ἐσεῖται τῶν λαλουμένων σοφώτατος. σὺ δὲ ἐπεὶ μόνος ὑπελεί-
φθης ἡμῖν εἰς παράκλησιν, μὴ λήγῃς καὶ γράμμασιν ἡμᾶς παρακαλῶν
καὶ μηνύμασι. θαρρῶν δὲ εἰς τὴν ἐν κυρίῳ ἀγάπην σου, ἀπέστειλα
τρία κεφάλαια ὑπέρπυρα ἐπὶ τῷ ἐξωνηθῆναι μοι δέρματα ἀλωπέκων·
10 οἶδας γάρ, ὅτι ποθὲν οὐκ ἔχομεν τοιαύτην περιβολήν, εἰ μὴ ἐξ ἑαυτῶν
πορισόμεθα. ἔστωσαν δὲ καὶ μεγάλα καὶ καθαρὰ καὶ ἄξια τῆς ἀγορα-
σίας τοῦ ὠνησομένου αὐτὰ ἡμετέρου παιδὸς τοῦ Καππάδοκα· καὶ κατα-
βήτω καὶ ἐπὶ τὰ δέρματα ταῦτα ἡ ἐπιστασία τῆς σῆς ἁγιότητος, εἴ γε
κεῖται ἐν μνήμῃ σοι τὸ ἐν ὑψηλοῖς κατοικεῖν καὶ τὰ ταπεινὰ ἐφορᾶν.
15 χαρίζου μοι ἀπὸ κυρίου εὔθυμός τε καὶ μακροήμερος, ἡμῖν δὲ κατὰ τὸ
δυνατὸν ἱλέωσαι τὴν τοῦ ἐξάρχου ψυχήν· πείθομαι γὰρ ἀγαπητά σοι

37 Soph. Aj. 161 ‖ 38 Prediger Sal. 3, 1 ‖ 39 μνημόσυνον ‖ 43 περιοπὴ ‖
50 Hom. Od. 16, 15 ‖ 52 Theod. Stud. 422 D.
5 μέλλει ‖ 14 Ps. 112, 56 ‖ 16 πύθομαι

εἶναι τὰ ἐξ αὐτοῦ καί σε τῶν πολλῶν προτιμᾶν καὶ ἀγαπητικῶς δια-κεῖσθαι σοι. | *ἀλλ' εἴης μοι εὔθυμος ἀνθῶν ἀρεταῖς ὡς παράδεισος καὶ* f. 38 *θάλλων ἐν φιλίᾳ ὡς ἰτέα παρ' ὕδατα.*

7. Der Exarch Christophoros an den Zaren Asan II.

Πρὸς τὸν βασιλέα.

Πανευσεβέστατε βασιλεῦ καὶ πνευματικὲ υἱὲ τοῦ ἁγιωτάτου μου f. 70 *δεσπότου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου, εὔχομαί σου τῇ βασιλείᾳ ὑγείαν καὶ εὐθυμίαν καὶ σωτηρίαν ἀπὸ θεοῦ καὶ εὐόδωσιν· ταῦτα δέ σοι ἐπεύχεται καὶ ὁ ἁγιώτατός μου δεσπότης ὁ οἰκουμενικὸς πατριάρχης καὶ ἅπασα ἡ ἁγία καὶ ἱερὰ σύνοδος, ὅτι τῆς ἁγίας καθολικῆς καὶ ἀπο-* 5 *στολικῆς ἐκκλησίας τέκνον ἐγένου γνήσιον καὶ ἥνωσας καλῶς τὰ πρώην διεστῶτα κακῶς καὶ εὐόδωσας πρᾶγμα ὀρθοδοξότατον εἰς τὴν Ζαγοράν, ὅπερ οὐδεὶς τῶν πρὸ σοῦ ἴσχυσε. διὰ τοῦτο καὶ ὁ θεὸς ἀνύψωσε καὶ ἐδόξασέ σε καὶ ἀξίαν τῆς πίστεώς σου δέδωκέ σοι ἀνταμοιβήν. ὁρᾷς τὴν τῆς εὐσεβείας ῥίζαν, ὁποίους ἐπιδίδωσι τοὺς καρπούς; ὁρᾷς τὸν* 10 *τῆς δικαιοσύνης θεμέλιον, ὁποῖα δείκνυσι τὰ οἰκοδομήματα; βλέπεις τὴν τῆς ἀληθείας ὁδόν, εἰς οἷον φέρει τὸ μεγαλεῖον τὸν ταύτην ὁδεύοντα; ταύτης οὖν ἔχου καὶ ἔτι ἀμεταθέτως, ταύτην ὅδευε, ταύτην κράτει, ταύ-την ἀπαρέκκλιτα βαῖνε, καὶ τῷ τρόπῳ τούτῳ καὶ πολὺν ζήσεις χρόνον καὶ προστεθήσεταί σοι ἔτη ζωῆς καὶ πλατυνθήσονται αἱ ἐπαύλεις σου* 15 *καὶ τὰ σχοινίσματα τῆς κληρονομίας σου αὐξηθήσονται· ὅσῳ γὰρ τὸ ψεῦδος καὶ ἡ κακοπραγία θρόνους δυναστῶν περιστρέφει, τοσοῦτον ἡ δικαιοσύνη καὶ ἡ εὐσέβεια ἔθνος ὑψοῖ καὶ δοξάζει καὶ μεγαλύνει.* | f. 70ᵛ *ὅρα γοῦν, μὴ ἐκκλίνῃς μήτε εἰς τὰ δεξιὰ μήτε εἰς τὰ ἀριστερά, ἀλλὰ τὴν μέσην ταύτην βαῖνε καὶ βασιλικωτάτην ὁδόν, ἥτις ἐδόξασέ σε καὶ* 20 *ἐπὶ πλέον δοξάσει σε.*

Ἤθελον δὲ καὶ αὐτός, ἐξότου τῇ τοῦ πανυψηλοτάτου δεσπότου καὶ βασιλέως καὶ περιποθήτου γαμβροῦ τῆς βασιλείας σου χώρᾳ ἐπεδήμησα, γράψαι καὶ παραδηλῶσαι τῇ βασιλείᾳ σου τὴν ἐμὴν ἐπὶ τοῖς δυτικοῖς μέρεσιν ἄφιξιν· οὐ γὰρ ἁπλῶς οὐδ' ὡς ἔτυχεν ἡ ἡμετέρα ἐγεγόνει 25 *κατέλευσις, ὥστε κἂν ταῖς ἱεροπραξίαις καὶ ἄλλῃ πάσῃ ἐκκλησιαστικῇ αὐθεντίᾳ τόπῳ ἑνὶ ἢ χώρᾳ μιᾷ περιγράφεσθαι, ἀλλ' ἐν ἁπάσῃ τῇ δύσει τοποτηρητὴς καὶ ἔξαρχος ἀπεστάλην παρά τε τοῦ ἁγιωτάτου δεσπότου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου καὶ τῆς ἱερᾶς καὶ ἁγίας συνόδου, ἅπαντα κατὰ δύσιν διεξάγειν καὶ ἐνεργεῖν, ὁπόσα προσαρμόζει τῷ θρόνῳ τῷ* 30 *πατριαρχικῷ.*

---

18 *εἴης* P.-Kerameus: ein Abkürzungszeichen (= *ης*?) ‖ 19 *θάλων*

7 *εὐόδωσας* (ο korr. aus ω) ‖ 16 viell. *ὅσον*? ‖ 18 Sprüche 14, 34 ‖ 19 Sprüche 4, 27; 4 Mos. 20, 17 ‖ 20 *βα . . ε καὶ*

Ἐπεπόθουν οὖν, ἀφ' οὗ καὶ τῷ μακαριωτάτῳ ἀρχιεπισκόπῳ Τρινόβου ἐν τῷ ἁγίῳ ὄρει ἐνέτυχον, γράψαι τῇ βασιλείᾳ σου· αἱ δὲ κοσμικαὶ συγχύσεις ἐμποδόν μοι γεγόνασι καὶ διὰ τοῦτο οὐκ ἴσχυσα παρα- 35 *δηλῶσαι τῇ βασιλείᾳ σου, ὁπόσα τῷ τοιούτῳ ἀρχιεπισκόπῳ συνέτυχον· καὶ ἠνάγκασα αὐτὸν ἀπελθεῖν εἰς τὴν ἐκκλησίαν αὐτοῦ· ὁ δὲ μετάνοιαν θεὶς καὶ συγγνώμην αἰτήσας ἀπεκρίνατό μοι τινὰ δοκοῦντα εὔλογα· ἐγὼ δὲ οὐκ ἐπίστευσα ταῦτα, εἰ μήπως γράψω τῇ βασιλείᾳ σου· φθάνει δ' ἑτέρωθεν ἐνηχηθῆναι τῇ ἡμῶν μετριότητι, ὅτι τὴν ἀρχιερωσύνην ὁ* 40 *τοιοῦτος ἀρχιεπίσκοπος παρῃτήσατο· καὶ λοιπὸν ἐν χηρείᾳ ποιμένος ἡ τοῦ Τρινόβου ἐκκλησία καθέστηκε, μελήσει δὲ πάντως ἕτερον προβληθῆναι ἀρχιερέα. εἰ οὖν ἑτοίμως ⟨ἔχεις⟩ ἐν τῇ ἀνατολῇ στεῖλαι τὸν χειροτονηθησόμενον κἀκεῖθεν δέξασθαι τὴν χειροτονίαν, χάρις θεῷ καὶ τῇ εὐσεβεῖ προαιρέσει τῆς βασιλείας σου· εἰ δ' ἴσως ἐμποδοστατήματά* 45 *τινα κοσμικὰ ἐν μέσῳ παραφυόμενα τὸ τοιοῦτον ἀπείργουσιν ἐπιχείρημα, ἐκλεξάσθω ἡ βασιλεία σου ὃν θέλει καὶ ψηφισάτωσαν αὐτὸν οἱ ὑποτεταγμένοι ἀρχιερεῖς τῷ θρόνῳ τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Τρινόβου, καὶ οὕτω σταλήτω πρός με ὁ ψηφισθεὶς καὶ δέξεται ἐξ ἡμῶν τὴν χειροτονίαν δεκτῶς καὶ κανονικῶς ὡς ἐκ τῆς πατριαρχικῆς καὶ θείας χειρὸς* 50 *καὶ ἐσεῖται ὁ χειροτονηθησόμενος κανονικῶς καὶ ἀπροκριματίστως. ἓν γοῦν τῶν δύο τούτων ἐκλεξάσθω ἡ βασιλεία σου, ἄλλος δέ τις μὴ ὑπέλθῃ ταύτῃ σκοπός, ὡς εἴ γε παρ' ὧν ψηφισθήσεται, καὶ παρ' ἐκείνων χειροτονηθήσεται· μηδ' ἕτερός τις λογισμὸς ἀπρεπὴς τὸν τόνον τῆς πίστεώς σου πειραθείη καταχαλάσαι καὶ τὰς πρὸς τὴν ἐκκλησίαν* 55 *ἀθετῆσαι συνθήκας, ἐπεὶ καὶ ἡ ἄνωθεν δίκη ἑνὶ ἑκάστῳ ἀξίαν τῶν πραττομένων τὴν ἀντίδοσιν ἀπονέμει· καὶ εἰ τὰς πρὸς ἀνθρώπους συνθήκας ἐπισφραγίζει θεὸς ἐν μέσῳ παραληφθείς, ὡς οὐκ ἐξὸν ταύτας ἀλλοιωθῆναι, ἵνα μὴ τὸ θεῖον ἐξοργισθῇ, ἆρα τὰς πρὸς αὐτὸν καὶ τὴν ἐκκλησίαν γεγενημένας πῶς οὐ κρατήσει; πῶς οὐ στηρίξει; πῶς οὐ τὸ* 60 *ἑδραῖον ταύταις ἀποχαρισθήσεται; ὥστε, εἰ παράβασις τολμηθείη, γνώριμον ὡς καὶ τὴν δίκην ἀπότομον ἕψεσθαι· φοβερὸν γὰρ τὸ ἐμπεσεῖν εἰς χεῖρας θεοῦ ζῶντος. διὰ τοῦτο παρακαλῶ καὶ συμβουλεύομαι τὴν βασιλείαν σου μηδόλως παραλυπῆσαι θεόν. ἀλλ' ἐν οἷς οὐκ ἔχεις κέρδος, μηδὲ ζημίαν ψυχικὴν ὑποσταίης, ὅτι οὐ μικρὸς ἐκ παραβασίας* 65 *τοῖς ἀνθρώποις ἀπήρτηται κίνδυνος. ταῦτα θαρρῶν ἔγραψα πρὸς τὴν εὐσεβῆ βασιλείαν σου, τὸ μὲν παρακαλῶν, τὸ δὲ καὶ πατρικῶς νουθετῶν· καὶ οἶδα, ὡς αἱ ἡμέτεραι αἰνέσεις δεχθήσονται παρὰ τῆς βασιλείας σου. ὁ θεὸς ἄνωθεν ἀντιμετρήσει ταύτῃ μακρόβιον ζωὴν καὶ τῶν αἰτημάτων αὐτῆς ἀποπλήρωσιν.*

---

44 *εὐσεβῆ* ‖ 61 Hebr. 10, 31

Riga. **Ed. Kurtz.**

Zum Enkomion auf Kaiser Johannes Batatzes den Barmherzigen.

Die anonyme Lobrede auf Johannes Batatzes, welche A. Heisenberg, B. Z. XIV (1905) S. 193ff. erstmals ediert hat, ist von ihrem Herausgeber zugleich auch auf ihre geschichtliche Bedeutung und die Absicht ihres Verfassers geprüft worden. In letzterer Beziehung hat freilich Heisenberg in seinem a. a. O. S. 178 (ebenso Analecta S. 45) abgegebenen Urteile, wie mir scheint, gewisse Partien des Schriftstückes zu ernst genommen und so das Ganze überschätzt. Der Autor bewegt sich zu einem guten Teil im uralten Geleise des Topos *περὶ βασιλείας* und arbeitet mit dem dafür seit Jahrhunderten von der Rhetorik verwendeten Material, und man muß sich hüten, was er dabei von der Tradition erborgt, auf Rechnung einer eigenen tief innerlichen Begeisterung zu setzen. „Man lese nur, mit welchem Spott und welcher Verachtung er von dem Prinzip der Legitimität spricht! Und wie kriegerisch dieser Mönch dachte und schrieb!" bemerkt Heisenberg. Aber die Herabsetzung der Legitimität ist nur ein konventionelles Auskunftsmittel, da es sich darum handelt, einen Fürsten zu feiern, dessen Vorfahren nicht auf dem Thron gesessen haben, und was die kriegerische Gesinnung betrifft, so ist es nur der Papierhelm der Epideiktik, in welchem der Enkomiast einherstolziert. Es würde sich wohl verlohnen, bei diesem, wie bei anderen byzantinischen Enkomien das Verhältnis zur schulmäßigen Rhetorik bis in alle Einzelheiten festzustellen. Ich verfolge hier dieses Ziel nicht und gebe nur ein paar Notizen, für welche ich das Material gerade zur Hand habe. S. 194, 14ff.; 195, 16ff.: der Fürst soll zunächst sich selbst beherrschen; Herrscher, die den Leidenschaften unterworfen sind, sind *δοῦλοι*: vgl. das B. Z. I (1892) S. 403 Angeführte, das sich durch viele weitere Parallelen ergänzen ließe, ferner B. Z. XIII (1904) S. 401 V. 16f. — S. 193, 30ff.: Vermeidung des Unrechts bei großer Macht zum Fehlen: Isokr. Nikokl. 45, Xen. Kyrup. 8, 1, 30, Themist. Rede 1 S. 6a; 2 S. 30c, Agap. Königsspiegel 6. — S. 193, 29: Die vier Kardinaltugenden mit besonderer Bevorzugung der *φρόνησις*: vgl. B. Z. XIV (1905) S. 485. — S. 194, 22:

Der schlechte Herrscher den Seinigen furchtbar, den Feinden ein Spott: Dion Chrys. Rede 1, 25 S. 51 R.[1]) Das Gegenstück S. 213, 12f.: *ἐπιεικὴς τοῖς οἰκείοις, φοβερὸς τοῖς βαρβάροις*: Dion. a. a. O. Themist. Rede 8 S. 115d. — S. 218, 12ff.: *νυκτὸς μὲν γὰρ οὐκ ἀσωτίαις ἑαυτὸν ἐξεδίδου οὐδ' ᾄσμασι πορνικοῖς οὐδὲ κώμοις καὶ μέθαις οὐδ' ὀρχήσεσιν ἀσέμνοις γυναικαρίων δυστήνων* (übereinstimmend S. 224, 36f.) berührt einen in der Königsspiegelliteratur oft betonten Punkt. Einiges habe ich B. Z. I (1892) S. 404, Berl. philol. Wochenschr. XVI (1896) Sp. 872 zusammengestellt. (Entsprechendes Verbot für die Priester Julian Brieffr. S. 389, 20ff. Hertl.). Vgl. auch Sathas *Ἱστ. δοκ. π. τ. θεάτρ. κ. τ. μουσ. τ. Βυζ. σελ. τμα' κτέ.* — S. 218, 20f. (= 231, 27) Barmherzigkeit als ein *δανείζειν* an Gott und Unterpfand göttlicher Vergeltung: Agapet 50; vgl. 44. — Zu S. 200, 4f. *ἀλλὰ ταῦτ' εἰς ποιητὰς ἀνήχθω* (*καὶ λογογράφους*) verweise ich auf Ps.-Menand. S. 369, 8f. Sp. und B. Z. XIV (1905) S. 486 oben.

Es ist anerkennenswert, daß die Sprache des Enkomions im ganzen glatt, die Gedankeneinkleidung durchsichtig ist.[2]) Der Verfasser besitzt eine gewisse sprachliche und literarische Bildung. Von den vielen Zitaten, mit denen er seine Rede spickt, beruht freilich ein großer Teil wohl nicht auf eigener Lektüre der betreffenden Autoren und eigenem Einfall. Sie waren als Schmuck gewisser Sätze Gemeingut geworden, und sie standen ihm aus schriftlicher oder mündlicher rhetorischer Anleitung oder aus anderen Enkomien und Gelegenheitsreden, die er gelesen oder gehört hatte, zur Verfügung. Über das S. 230, 15f. stehende Zitat aus der platonischen Politeia habe ich B. Z. XIV (1905) S. 483 bereits gesprochen. Eine ähnliche Bewandtnis hat es ohne Zweifel mit der S. 219, 2f. angeführten Stelle, Hom. Od. 6, 182ff.: *οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον ἢ ὅθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον ἀνὴρ ἠδὲ γυνή.* Sie ist ein altes Repertoirestück für Hochzeitsreden und Ehetraktate[3]) und war wohl einem gebildeten Byzantiner jener Zeit kaum weniger geläufig als uns gewisse bei Trauungen übliche Bibelzitate. Einen größeren Fonds besitzt der Enkomiast so wenig an

---

1) Die in Frage kommenden Worte hat v. Arnim getilgt, wie mir scheint, ohne genügenden Grund.

2) An Ungeschicktheiten fehlt es zwar nicht ganz. Vgl. z. B. S. 205, 22ff.: *παραπλέοντε δὲ τὴν Κρήτην ἐναντίου πνεύματος προσπέσοντος καὶ ἄκοντε κατηράτην εἰς τὴν Κρήτην ὑπὸ τῶν ἐναντίων βιασθέντε πνευμάτων.* Auch im Ausdruck verrät sich nicht selten die rhetorische Schulung, z. B. S. 204, 22ff: *ἐπιθέμενος δὲ συνετάραξε πάντας τῷ ἀπροσδοκήτῳ καταπλαγέντας καὶ συνταράξας ἐτρέψατο καὶ τρεψάμενος διεσκέδασε*, S. 209, 26f.: *πόνῳ καὶ χρόνῳ* und ähnl.

3) Belege in meiner Schrift „Hierokles der Stoiker" (Leipzig 1901) S. 78f., 136f.

fremden aus der Lektüre gewonnenen, wie an eigenen Gedanken. Hat er deshalb einmal ein Zitat oder eine ihm passend scheinende Gedankenwendung erhascht, so bleibt er auch dabei, und es macht ihm gar nichts, dasselbe nach kurzem Zwischenraum zum zweiten und zum dritten Male zu bringen. So kommt es, daß er trotz seiner rhetorischen Bildung oder vielmehr gerade infolge seiner bloß rhetorischen Bildung den Eindruck der Armut und des Mangels an Biegsamkeit und erfinderischem Sinne zurückläßt. Die Wendung *οὐ γῆρας τίμιον ἦν, οὐ πολιά, οὐ νεότης ἐλεεινή* S. 207, 9 kehrt mit geringfügiger Änderung S. 228, 10f. wieder. Den Vergleich der auseinanderstiebenden Feinde mit Vogelscharen, die vor einem Raubvogel sich zerstreuen, treffen wir dreimal: 209, 10f., 213, 32f., 229, 16f. Am erstgenannten Orte zeigt sich, daß unter den in Betracht kommenden antiken Stellen, Hom. Od. 22, 302ff., Il. 17, 755ff., Alk. fr. 27, Bakchyl. 5, 16ff. (letztere Stelle dem Verfasser sicherlich nicht bekannt), Soph. Aias 168f., die zuletzt genannte (von Heisenberg angeführt) vorgeschwebt hat. Eine Variation ist nur dadurch erreicht, daß für den S. 209, 10 beibehaltenen sophokleischen *αἰγυπιός* S. 213, 33 der *ἀετός* (so Bakchylides), S. 229, 17 nach Hom. Il. 17, 757 der *κίρκος* eingetreten ist. Die Charakterisierung des Gelobten durch *δικαιότερος Αἰακοῦ, σωφρονέστερος Πηλέως* S. 210, 7f. findet sich mit Umstellung der beiden Glieder S. 225, 3 wieder, seine Beredsamkeit wird wie S. 210, 25 so auch S. 225, 8 mit derjenigen Nestors verglichen, *ψυχῆς εὐστάθεια* und *γενναῖον φρόνημα* werden S. 196, 33 und 199, 5f. an ihm gelobt. Die bedrängten Feinde sind *ὡς* (*ὥσπερ*) *ἐν δικτύοις ἀπειλημμένοι* S. 220, 34 und 222, 26. Die Anordnungen und das Leben des Königs erscheinen unter dem Bilde der musikalischen Harmonie S. 210, 17ff. und 225, 21ff., wobei die Worte (*οὐδὲ*) *ἐκμελὲς οὐδὲ ἄρρυθμον* unverändert wiederkehren.[1]) Daß mit den Skythen die Türken gemeint seien, wird zweimal S. 200, 21 und 232, 13 gesagt. Ähnliche Wiederholungen liegen an den oben besprochenen Stellen 218, 13f. = 224, 36f., 218, 21 = 231, 27 vor. Dazu kommen noch einzelne Lieblingswörter, wie z. B. *βέβηλος*, das ich neunmal gezählt habe; es findet sich aber wohl noch öfter.

Einen Vorteil bieten solche Dubletten für die Konstituierung des Textes. S. 208, 24ff. lesen wir: *ὃς τὴν βασιλείαν πεσοῦσαν ἤγειρε καὶ ἐκλελοιπυῖαν ἀνεκτήσατο καὶ νεκρὰν σχεδὸν οὖσαν ἐζωοποίησε τοῖς ἀγῶσιν αὐτοῦ καὶ δρόμοις καὶ τόνοις καὶ κινδύνοις ἀλλεπαλλήλοις.* Es liegt von vornherein nahe, für *τόνοις* zu vermuten *πόνοις*, aber

1) Ähnlich S. 218, 34f. von der Königin *οὐδὲν ἄμουσον οὐδ' ἄρρυθμον ἀκοῦσαι ἢ ἰδεῖν ὑπομένουσα.*

auch *τόνοις* läßt sich erklären. S. 193, 24f.: *μηδενὸς αὐτοῖς πρὸς τὸν ἐπ' αὐτὰς* (sc. *τὰς ἀρετὰς*) *τόνον ἐμποδὼν ἱσταμένου* ist das Wort gleichfalls im Sinne von „Anspannung" „Anstrengung" verwendet. Prüfen wir also die Parallelen. Es sind folgende: S. 209, 11f. *καὶ ἦν θαυμαστὸς ἐξ ἁπάντων, τοῦ τε τάχους καὶ δρόμου* (vgl. auch S. 213, 31 *δρόμῳ καὶ τάχει*) *καὶ τόνου.* S. 214, 6f. *ἐπιτρίβων αὐτοὺς καὶ κόπτων τοῖς συνεχέσι δρόμοις καὶ πόνοις καὶ τοῖς ἀλλεπαλλήλοις κινδύνοις.* S. 221, 13f. *τῶν συνεχῶν ἀπαλλαγέντες κινδύνων καὶ δρόμων καὶ πόνων.* S. 231, 5f. *τοῖς ἑαυτοῦ κινδύνοις καὶ δρόμοις τοὺς μὲν τυράννους ἀπήλασεν.* Von diesen Stellen ergibt die letzte für unsere Frage nichts. Die beiden mittleren und unter diesen besonders die am genausten übereinstimmende S. 214, 6f. sind für *πόνοις* beweisend, und das *τόνου* der die geringste Übereinstimmung zeigenden ersten Stelle kommt demgegenüber nicht in Betracht. Man könnte zweifeln, ob nicht auch hier *πόνου* zu schreiben sei; es in den Text aufzunehmen würde ich nicht wagen. — Ich füge hierzu noch einige weitere kritisch bemerkenswerte Stellen, bei welchen jedoch Parallelen keine oder nur eine untergeordnete Rolle spielen. S. 202, 20f. steht in der Hs: *καὶ τότε δὴ καλῶς ἔγνωσαν ὄχλος ὄντες ἄλως οἱ βάρβαροι καὶ οἷόν ἐστι τὸ χείρους ὄντας ἐπιβουλεύειν τοῖς κρείττοσιν,* S. 227, 31f.: ὃ (sc. *τὸ πλῆθος τὸ μὴ πεφυκὸς εὖ πρὸς τοὺς τοιούτους ἀγῶνας*) *καὶ ἀπέστρεψε πάλιν ὡς ἐσόμενον ὄχλον ἄλως* (aus *ἄλλως*), *αὐτὸς δὲ σὺν τοῖς ὀλίγοις κτλ.* Es scheint selbstverständlich, daß beide Male *ἄλλως* herzustellen ist (= „bloß", wie z. B. Plat. Theait. 176d *λῆροι ... γῆς ἄλλως ἄχθη*). Heisenberg schreibt *ἄλωος*, versäumt aber beizufügen, was er sich unter dem *ὄχλος ἄλωος* vorstellt. — S. 193, 28f. *τῶν καλλίστων ἀγώνων καὶ τῶν ἐπὶ τούτους στεφάνων.* Doch wohl *τούτοις.* — S. 199, 4 *ἐν αὐτοῖς ⟨τοῖς⟩ πράγμασι?* — S. 229, 35ff. *οἶμαι δὲ μὴ τούτων μᾶλλον κατηγορεῖν ἢ τῶν ἐπιστατῶν, οἳ τοιούτους τριταγωνιστὰς αὐτοὺς καὶ γενναίους ἀπέδειξαν.* Hinter *κατηγορεῖν* dürfte *δεῖν* ausgefallen sein. Im Folgenden kann das *καὶ* weder *τοιούτους* noch *τριταγωνιστὰς* mit *γενναίους* verbinden. Es scheint hinter *αὐτούς* ein wie *γενναίους* ironisch gebrauchtes lobendes Adjektivum zu fehlen, etwa *χρησίμους.* — S. 222, 29f. *ὡς οὐκέτ' ὂν αὐτοῖς βιοτόν, εἰ τὴν πόλιν μόνην κατέχοιεν.* Man lese *βιωτόν* und vergleiche S. 216, 21 *ἀβίωτον γὰρ ἡγεῖτο τὸ μὴ προσκτήσασθαι κτλ.* — S. 224, 18f. *ἐκεῖνοι δὲ ἄρα ὑπερβολιμαῖοί τινες ἐτύγχανον ὄντες καὶ νόθοι.* Zu schreiben war *ὑποβολιμαῖοί.* — S. 225, 32 nach *γένεσιν,* 33 nach *ὑβρίζειν,* S. 226, 21 nach *ἀμείλικτον* ist das Komma zu tilgen. — S. 198, 36 beginnen die platonischen Worte erst mit *ἀγαθοί.* — S. 221, 4 (l. *σπείσασθαι*) und 231, 25 (l. *συνεχέσιν*) sind Druckfehler übersehen.

Die zahlreichen Zitate sind von dem Herausgeber größtenteils auf ihre Quellen zurückgeführt. Interessant ist das starke Hervortreten Platons, aus dem S. 211, 31 eine Stelle sogar mit einem einfachen „φησί“ ohne Nennung des Subjektes angeführt wird. Die in Byzanz so viel früher als im Abendlande einsetzenden[1]) platonischen Studien, unter deren Vertretern Georgios Akropolites und Theodoros Metochites unserm Verfasser auch zeitlich nicht allzu fern stehen, machen sich in ihren Nachwirkungen auch hier bemerkbar. Eine lehrreiche Stelle des Akropolites[2]) läßt schließen, daß sich diese platonischen Studien mit neuplatonischen zu verbinden pflegten und Platon selbst wohl auch im Sinne seiner späteren Nachfolger verstanden wurde. Auch dafür bietet das Enkomion einen Beleg an einer Stelle, deren Abhängigkeit von Platon Heisenberg entgangen ist. Das königliche Paar erhält S. 219, 5 ff. folgenden Lobspruch: *προσῆν δὲ αὐτοῖς .... καὶ τὸ φιλοσοφεῖν γνησίως, ὡς ὁ τῆς φιλοσοφίας ὅρος ἀκριβῶς βούλεται, εἴ γε οὗτος ὅρος φιλοσοφίας ἡ πρὸς τὸ θεῖον ὁμοίωσις κατὰ τὸ ἐφικτὸν τῶν ἀνθρώπων τῇ φύσει· καὶ γὰρ δὴ καὶ οὗτοι εἰκόνες τῆς θείας ἐφάνησαν ἀγαθότητος.* Letzte Quelle ist Platon Theait. 176 b: *διὸ καὶ πειρᾶσθαι χρὴ ἐνθένδε ἐκεῖσε φεύγειν ὅτι τάχιστα. φυγὴ δὲ ὁμοίωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν.* Hier steht noch nichts von einem solchen Streben nach Gottgleichheit als Begriffsbestimmung der Philosophie. Erst in der weiteren Entwicklung der griechischen Philosophie, als nach Ausbildung des Telosbegriffes auch für den Platonismus die Frage nach seinem Telos aufgeworfen wurde, deutete man allgemein die Theaitetstelle in diesem Sinne. Dieses Telos ließ sich alsdann auch zur Definition der Philosopie im platonischen Sinne benutzen, wie es von Ammonios in seiner Erklärung der Eisagoge des Porphyrios S. 3, 7 ff. Busse geschieht mit den Worten: *ἔστι δὲ καὶ τοιοῦτος ὁρισμὸς* (sc. *τῆς φιλοσοφίας*) *ἀπὸ τοῦ τέλους ὁ λέγων „φιλοσοφία ἐστὶ ὁμοίωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατὸν ἀνθρώπῳ“. οὕτω γὰρ ὁ Πλάτων ὡρίσατο.*[3]) Ebenso David Proleg. S. 20, 29; 34, 16, Elias prol. 8, 10 u. ö.; Nik. Blemm. S. 721 C Migne. Wie weit auch die Sprache des Enkomions von Platon beeinflußt ist, müßte eine genauere Untersuchung lehren. Die Verbindung *ἀγρίων ἐρώτων* (S. 194, 16) hat Platon Phaidon 81 a, *ἄρδειν καὶ αὔξειν* (S. 226, 4) Politeia 550 b, auch das im Enkomion folgende *πτεροῦν* führt in den platonischen Vorstellungskreis (s. d. Stellen bei Ast, Lexic. Plat. s. v.

1) Vgl. K. Krumbacher, Gesch. d. Byz. Lit.² S. 429.

2) Erklärung zweier Sätze des Gregor v. Naz. II S. 71, 9 ff. Heisenberg.

3) So erklärt sich auch in Akropolites' Grabrede auf Johannes der Satz II S. 28, 12 H: *οὗτος ἐκ φιλοσοφίας θεοειδὴς ἀναπέφανται.* Vgl. im übrigen B. Z. XIV (1905) S. 490 f.

πτεροῦν). S. 210 Anm. zu Z. 17 ist statt „Phaedr.“ „Phaedo“ zu lesen. Die Stelle hat übrigens mit der des Enkomions nichts zu tun. Zu S. 225, 21 ff. ließe sich an Plat. Lach. 188 d, Politeia 431 e erinnern. Zu dem Vergleiche S. 228, 35 ff. könnte Plat. Men. 80 a den Anstoß gegeben haben; mehr als die bloße Möglichkeit läßt sich nicht behaupten. Weitere Ergänzungen zu Heisenbergs Nachweisen gebe ich noch folgende: S. 210, 28 f. *Χίμαιρα πυρφόρος* Hom. Il. 6, 179. 182, Hes. Theog. 319. S. 210, 29 *Γοργὼ δεινὸν δερκομένη* = Hom. Il. 11, 36 f. S. 214, 25 f. *βαρβάρους ὡς σφηκίας ἐκδραμόντας* vielleicht nach Hom. Il. 16, 259. S. 230, 9 *ἐλάφων καρδίαν* Hom. Il. 1, 225. — Die S. 229, 20 ff. erzählte Geschichte erinnert an die in Chorikios' Lyderrede[1]) vorausgesetzte Begebenheit (Ausschmückung des Herod. 1, 155 f., Justin. 1, 7, 12 f. Erzählten). — Bemerkenswert unter dem B. Z. XIII (1904) S. 189 Anm. 1 betonten Gesichtspunkte der vergleichenden Semasiologie ist S. 213, 22 die metaphorische Verwendung von *χεὶρ δεξιά* = rechte Hand, bras droit, von dem ersten Gehilfen und Vertrauensmann einer Person.

Die vorstehenden Zeilen erheben selbstverständlich nicht den Anspruch, ihren Gegenstand zu erschöpfen. Sie möchten nur durch Mitteilung einiger Beobachtungen zu weiterer Beschäftigung mit dem Schriftstücke anregen. Nach alter Byzantinerart klagt der Verfasser — natürlich zweimal, S. 201, 24 f. und S. 207, 35 ff. — über die Vernachlässigung literarischer Studien. Mögen seine Manen, wenn auch nicht in allen Stücken mit den Ergebnissen, so doch mit der Lebhaftigkeit des seiner eigenen Schrift gewidmeten Interesses zufrieden sein.

Bern. **Karl Praechter.**

1) Herausgegeben von Rich. Foerster, Ind. lect. Vratisl. 1891/2 S. 10 ff.

Zu Nikephoros Chrysoberges (vgl. BZ XV 126).

In einer BZ XV 125 ff. von I. R. Asmus edierten und ausführlich kommentierten ἠθοποιΐα des Rhetors Nikephoros Chrysoberges (ca. a. 1200) steht folgender Satz (Z. 16 f.):

μὴ λέγε τὴν Ἑλληνικὴν ἡμῖν ἀπᾴδειν γραφήν, ἀλλὰ (sc. λέγε) τὰς ὕβρεις τῶν θεῶν μὴ δίκαιον ἐξακούεσθαι· μὴ νομοθέτει ...

Statt δίκαιον (sc. εἶναι) vermutet der Herausgeber δικαίου. Diese Konjektur ist rhythmisch falsch; denn sie bringt ein Intervall von drei Silben zwischen die letzten zwei Hochtöne des Satzes, während sich Nikephoros Chrysoberges (ebenso wie seine Zeitgenossen Konstantinos Manasses, Nikephoros Basilakes, Eumathios Makrembolites und andere) streng an die Regel hält, zwischen den zwei letzten Hochtönen eines Satzgliedes nur Intervalle von 2, 4 oder 6 Silben zuzulassen. Diese und ähnliche Regeln der spätbyzantinischen Rhetorik habe ich BZ XI 505—512 dargestellt, wobei auch die Technik des Chrysoberges wiederholt herangezogen wurde (S. 506[1]. 509[1]. 510[2]). Das neuedierte Stück bestätigt alle jene an seinen Reden gemachten Beobachtungen; folglich wird man nicht durch Konjektur Ausnahmen schaffen dürfen. Der vorliegende Fall ist wieder ein prägnanter Beweis für den textkritischen Wert der rhythmischen Technik in der Kunstprosa; auch Interpunktion (cf. BZ XI 505) und Exegese (rhythmischer Zwang!) hängen davon ab. Man sollte keinen derartigen Text edieren, ohne sich selbst und den Lesern Rechenschaft über die rhythmischen Eigenheiten des Autors zu geben.[1])

München. **Paul Maas.**

1) Inzwischen sind sogar Inedita des Konstantinos Manasses ohne jegliche Berücksichtigung der Satzschlüsse veröffentlicht worden (Viz. Vrem. XI 69 ff.), obwohl gerade diese neuen Texte die Regel vollauf bestätigen. Es ist etwas entmutigend zu sehen, wie die sichersten Resultate einer Spezialuntersuchung von einem der wenigen ignoriert werden, denen sie recht eigentlich und ausdrücklich zugedacht waren.

La Manekine grecque et sa source italienne.

En notant que la légende qui fait le sujet du roman français *La Manekine* se trouve aussi dans la littérature grecque et notamment dans le livre intitulé *Ἡ τῶν ἁμαρτωλῶν σωτηρία* (1641) du moine Agapios Landos de Crète[1]), M. Krumbacher (*Gesch. der byz. Lit.* 869) ajoute que personne n'a expliqué le rapport généalogique de ces deux textes.

Je ne veux pas, moi non plus, expliquer le rapport très compliqué entre la *Manekine* et le conte qui se trouve dans le livre d'Agapios; ce que, pour le moment, je voudrais bien essayer, c'est d'examiner le rapport plus direct entre le conte d'Agapios et un autre, italien, qui se trouve dans un recueil analogue de miracles, les *Miraculi de la gloriosa verzene Maria* (1475), et qui a pour titre *Come la gloriosa verzene Maria campa da molte insidie una fiola de uno imperatore ala quale li era state tagliate le mane.*[2]) On a déjà signalé qu'il y a du rapport entre ces deux oeuvres, l'italienne et la grecque, et même on a établi que le conte grec dérive de l'italien; cependant, comme on va le voir tout de suite, la chose a été traitée quelque peu sommairement, et l'on n'est pas au clair si, de la part d'Agapios, il s'agit d'une imitation seulement ou bien d'une véritable traduction.

Voici, comme preuve à ce que nous venons de dire, ce que, autant que je sache, on a écrit jusqu' à maintenant sur les sources de la *Manekine* grecque. — Le premier qui a recherché ces sources est I. V. Leclerc, qui a remarqué que le sujet qui se trouve dans le conte

---

1) Le titre précis de l'ouvrage est le suivant: *Βιβλίον ὡραιότατον καλούμενον Ἁμαρτωλῶν σωτηρία*, etc. (Venise, édit. de 1840); la IIIe partie de l'ouvrage contient les miracles de la Vierge Marie: *Ἐκ τῶν ὑπερφυῶν θαυμάτων τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀεὶ παρθένου Μαρίας*; le conte où se trouve le sujet de la *Manekine* est le onzième (p. 282) et porte le titre *Περὶ τῆς βασιλίσσης τῆς Φραγκίας ἧς τὰς κεκομμένας χεῖρας ἰάτρευσεν ἡ παντοδύναμος Δέσποινα.*

2) Dans l'édit. de 1855, Urbino (*Li Miracoli della Madonna*), dont nous nous servons plus loin, le conte est le dixième du recueil (p. 20); dans l'édit. de 1475, Vicenza, dont nous venons de citer le titre, il est le onzième.

d'Agapios est traité dans la *Manekine*; la lettre où il fait part de cette remarque a été communiquée par M. A. Wesselofsky (*Novella della figlia del re di Dacia*, Pisa, 1866, chap. III), qui, lui aussi, a étudié, comme on sait, la célèbre légende de la Fille sans mains. — En s'appuyant sur l'idée de Leclerc, M. Ch. Gidel (*Etudes sur la litt. grecque moderne*; 1866, p. 289—301) a comparé le conte d'Agapios avec le vieux roman français et y a trouvé „la plus grande ressemblance". — M. A. D'Ancona (*Sacre rappres. dei sec. XIV, XV e XVI*, 1872, vol. III; introd. à la *Rappr. di Stella*, p. 317—319) vient à combattre l'idée de M. M. Leclerc et Gidel, et se prononce pour les *Miraculi de la gloriosa verzene Maria* comme source du conte grec. „Dal testo italiano dei *Miraculi* deriva, secondo noi, la narrazione di Agapio di Creta che il Gidel fa invece derivare dal romanzo francese della *Manekine*; chiunque confronti la versione greca colla leggenda italiana e col poema francese, si avvedrà dell'errore in che è caduto il Gidel" — c'est ainsi que s'exprime M. D'Ancona, sans cependant nous faire voir plus directement dans les deux textes. — M. E. Legrand (*Recueil de contes pop. grecs*, 1881, préface), en parlant du conte d'Agapios, qu'il insère dans son recueil (Nr. 28: *La belle sans mains*), et ne paraissant pas connaître ce que, sur le sujet, ont écrit M. M. Gidel et D'Ancona, dit: „Notre conte rappelle la *Manekine*, mais il ne saurait en découler directement, car il est inadmissible qu'Agapios ait pu connaître ce vieux roman; il est vraisemblable qu'il avait entre les mains quelque imitation italienne de la *Manekine*, et qu'il s'en est servi pour rédiger sa pieuse élucubration". — M. Th. de Puymaigre (*La fille aux mains coupées*, *Revue de l'hist. des relig.* X, 1884, p. 193—209), en développant l'idée de M. Legrand, se souvient des recherches de M. D'Ancona et dit p. 203: „Legrand . . . admet que le moine (Agapios) dut connaître quelque imitation italienne de ce roman (*Manekine*); cela paraît certain: D'Ancona parle d'un vieux roman, *Miracoli della Madonna* . . ., le moine grec dut avoir entre les mains ce livre de *Miracoli*". — M. H. Suchier (*Oeuvres poétiques de Ph. de Remi sire de Beaumanoir*, 1884, I, introd. p. L), enfin, en parlant du conte italien des *Miraculi*, dit simplement: „une traduction grecque de ce miracle se trouve dans le *Salut des pécheurs* (*Ἡ τῶν ἁμαρτωλῶν σωτηρία*)."

J'ai donc cru qu'une petite analyse du conte d'Agapios et de celui des *Miraculi* ne saurait être superflue pour notre question, et que, peut-être, en comparant les deux textes, on pourrait voir quelque chose de plus.

Or, quel est le rapport entre le conte grec et l'italien?

D'abord, le conte d'Agapios n'est pas une „traduction", et c'est

évident pour quiconque a eu les deux textes entre les mains. Le conte d'Agapios n'est véritablement qu'une imitation, et une imitation qui suit de près son original et qui en contient tous les principaux moments et dans le même ordre.[1]) Dans les deux contes, un empereur de France, étant demeuré veuf avec une fille, se remarie; sa seconde femme, qui était d'une très grande beauté, se met tout de suite à haïr sa belle-fille, parce que celle-ci était encore plus belle. Profitant d'une absence de son mari, la nouvelle impératrice donne ordre de tuer la jeune fille et de lui couper les mains comme preuve du crime accompli. L'ordre n'est exécuté qu'à demi, et les serviteurs qui en étaient chargés, appitoyés par les pleurs et les prières de la malheureuse, se contentent de lui couper les mains et de la laisser au désert. La jeune fille n'y reste pas longtemps; le fils d'un duc la trouve, la conduit chez lui, et, quelque temps après, la prend pour épouse. Vient ensuite, de la part de l'empereur, une invitation du duc à un tournoi; le jeune duc s'y rend, son père étant vieux et faible. Pendant l'absence du jeune duc, sa femme accouche de deux enfants; on envoie immédiatement un courrier pour annoncer la bonne nouvelle au jeune père, et celui-ci répond par une lettre où il recommanda chaleureusement sa femme à son père. Cette lettre, l'impératrice (informée déjà que la femme du jeune duc n'était autre que sa belle-fille) la prend, en enivrant le courrier qui la portait, et en substitue une autre (ou change la première) où elle donna ordre de tuer la jeune femme avec ses enfants. De nouveau, la vie est sauvée à l'héroïne, que, pour toute punition, le vieux duc fait conduire au désert avec les deux enfants. Au désert, la malheureuse est recueillie par un ermite; la Vierge Marie, à laquelle elle était très-dévouée et qu'elle ne cessait de prier, lui apparaît bientôt et lui restitue les mains. Le jeune duc, étant de retour et apprenant ce qu'est devenue sa femme, se met tout de suite à la chercher, la trouve bientôt et la conduit chez lui; alors elle fait connaître sa naissance, soigneusement cachée jusque-là. On se rend auprès de l'empereur, qui reçoit avec joie sa fille et son gendre et fait brûler la méchante marâtre.

L'analogie de ces deux contes n'a pas besoin d'être analysée d'une manière plus détaillée, tant elle est évidente; aussi avons-nous dans cette courte analyse, que nous avons faite moins pour prouver cette analogie que pour donner un résumé de nos contes, omis bien des détails qui les rapprochent encore plus. Ce qui est important ici, ce

---

1) L'ordre n'est interrompu qu'une seule fois. Dans le conte d'Agapios, le jeune duc revient du tournoi avant que la Vierge Marie restitue les mains à l'héroïne; dans le conte des *Miraculi*, cela arrive immédiatement après.

ne sont pas les analogies mais les différences des deux contes; et ces différences sont les suivantes.

D'abord, le conte d'Agapios est plus long, et plus amplifié que le conte italien. Ce qui dans le conte italien n'est qu'indiqué, dans le conte grec est bien des fois traduit en une scène entière; si dans le premier p. ex. on mentionne que tels personnages tenaient conseil ou se disaient quelque chose, dans le second tout ce qu'on y disait est souvent exprimé in extenso, sous forme de dialogue. Le conte italien, p. ex. n'a pas un mot de ce que l'héroïne disait aux serviteurs qui devaient la tuer et lui couper les mains, et se contente de dire qu'elle „con grandissimi pianti si raccomandava alla gl. V. Maria"; le conte grec, au contraire, y a un dialogue complet entre elle et les serviteurs, et assez long; etc. Outre les dialogues, le conte d'Agapios a aussi des amplifications d'autre espèce; les descriptions y sont quelquefois plus détaillées et les choses sont racontées avec plus d'ampleur. Le conte italien, p. ex., raconte simplement comment le jeune duc trouva sa femme, et ses enfants („pervenne alla spelonca . . . dov'era la detta giovane, e trovandola . . ."); le conte grec, cependant, y met plus de relief et sait raconter comment la jeune duchesse, „le jour étant paru, entendit des voix d'hommes, et, en sortant, vit son mari" etc.

Mais, outre ces amplifications, le conte d'Agapios a aussi quelquefois des détails et des motifs qui ne se trouvent pas dans le conte italien. Ces motifs, les voici. Dans le conte grec, l'héroïne a son nom, Marie; dans l'italien, elle n'est désignée que par des expressions: la giovane, la detta giovane, etc. Lorsque l'impératrice cherche à séduire le serviteur à tuer la jeune fille, elle lui promet, dans le conte grec, de le récompenser fort bien et de le faire le premier de l'empire („*καὶ ἐγὼ νὰ σοῦ δώσω τόσα χαρίσματα ὁποῦ νὰ γένῃς πρῶτος εἰς τὰ βασίλεια*", lui dit-elle); dans le conte italien, elle n'appelle qu'à la fidélité des serviteurs („e allora conoscerò certamente essere miei fedeli servi", leur dit-elle). Dans la même occasion, l'impératrice dénigre sa belle-fille comme étant fille naturelle („*ἡ πρώτη γυνὴ ὁποῦ εἶχεν ὁ βασιλεὺς ἔκαμεν αὐτὴν τὴν θυγατέρα ὄχι μετ' αὐτοῦ ἀλλὰ μὲ ἄλλον τινὰ κακότροπον ἄνθρωπον*"); dans le conte italien, pas un mot de ce dénigrement. L'impératrice, d'ailleurs, avant de chasser sa belle-fille au désert, la trompe en lui disant qu'elle l'envoie se promener dans un lieu où elle-même va la suivre bientôt („*ὕπαγε, Μαρία μοῦ, . . . εἰς τὸν δεῖνα τόπον, ὅπου ἔρχομαι καὶ ἐγὼ εἰς ὀλίγην ὥραν νὰ περιδιαβάσομεν*"); dans le conte italien, la marâtre ne voit même pas la jeune fille à la veille du supplice. Dans le conte grec, c'est à la chasse que le jeune duc trouve la pauvre fille abandonnée („*εἷς νέος εὐγενὴς*

ἐκυνήγει εἰς ἐκεῖνα τὰ μέρη τοῦ δάσους" etc.); dans le conte italien, cela arrive pendant un simple passage à travers le désert („un figliuolo di un duca passando per quel deserto, etc"). Lorsque l'empereur, étant de retour, demande sa fille, l'impératrice lui répond qu'elle s'est enfuie une nuit furtivement („*ἔφυγε κρυφὰ μίαν νύκτα*"); dans le conte italien, cette explication n'est pas donnée. En enivrant le courrier et en prenant la lettre du jeune duc, l'impératrice, d'après le conte grec, écrit une autre („*λαβοῦσα τὸ γράμμα κρυφά, ἔγραψεν ἄλλο*"), tandis que, d'après le conte italien, elle ne fait qu'effacer quelques mots dans la lettre du duc et écrire d'autres mots („e in questo luogo dove diceva, della mia donna e de' miei figliuolini buona cura, rase sottilmente, e scrisse cosi, etc"). L'ermite, en voyant pour la première fois l'héroïne au désert, croit voir le diable devant lui („*ὅς τις ἰδὼν αὐτήν, ἐνόμισεν ὅτι ἦτον φάντασμα τοῦ ἐχθροῦ*"); l'ermite du conte italien est plus calme et n'y voit rien de surnaturel („vedendola così abbandonata, con que' due figliuolini in braccio, si commosse a grande pietà). Etc.

Il est intéressant de remarquer que tous ces motifs que nous venons d'énumérer et qui se trouvent dans le conte d'Agapios et pas dans celui des *Miraculi*, se trouvent aussi dans un autre ouvrage italien qui dérive de celui-ci; je veux nommer *Stella*, drame religieux du siècle XV ou XVI. Dans ce drame aussi, l'héroïne a son nom (Stella); l'impératrice fait aussi des promesses à des serviteurs („farò voi grandi ed alti nel mio regno", leur dit-elle) et dénigre sa belle-fille de la même manière que dans le conte grec („del mio sposo imperier la falsa nata", dit-elle en parlant de la jeune fille). Là aussi, la jeune fille est trompée sur le but de voyage qu'on lui fait entreprendre, et les serviteurs lui disent qu'on la conduit „incontro al padre tuo ch'oggi s'aspetta"; là aussi, c'est à la chasse que le jeune duc trouve l'héroïne (v. la scène entière où le jeune homme prie son père de lui permettre d'aller à la chasse); là aussi, l'impératrice répond à „l'imperadore" qui demande „or dov'è Stella mia?" qu'un matin on ne la vit plus. La lettre du jeune duc est aussi remplacée par une autre: „la regina . . . gli (au courrier) toglie la lettera e pouvenne un'altra contrafatta". L'ermite, en voyant la pauvre sans mains, fait le signe de la croix et dit: „Domin, che cosa mostruosa fia!"[1])

Est-il permis de croire que le vieux moine grec s'est inspiré du drame aussi bien que du conte italien pour écrire le sien? Il a peut-

1) N'ayant pas pour le moment le texte de la *Stella* entre les mains, et ne me servant que de notes que j'ai faites pendant la lecture de ce drame à la Bibliothèque de l'Université de Vienne en 1903, je ne puis continuer la liste des analogies du conte des *Miraculi* et du drame de *Stella*.

être pu voir une représentation de *Stella* à Venise, où l'on peut supposer qu'il habita quelque temps et assez longtemps, puisque son livre a été imprimé dans cette ville italienne et n'a paru qu'en 1641 bien qu'il fût achevé en 1639, comme on le voit dans un manuscrit de son ouvrage qui se trouve au Mont Athos. (Voir *Sp. Lambros,* Catalogue of the greek mss. on Mount Athos, 1900, II vol. Nr. 4462).

Belgrade. **Pavle Popović.**

La biographie de Kasia dans la littérature serbe.

Dans un roman de Milovan Vidaković (romancier serbe, 1780—1841), intitulé *Selim et Merima* (1839), il y a un passage (p. 45, 46) qui renferme la biographie de Kasia la poétesse (cf. Krumbacher, Gesch. der byz. Lit.[2] S. 715), brièvement racontée, et qui représente, autant que je sache, la seule trace de cette biographie dans la littérature serbe. Voici ce passage: — «Ma gouvernante, Grecque d'origine, — dit Merima, héroïne du roman — m'a conté l'histoire de Kasia. Il y avait autrefois, disait-elle, un empereur grec qui était jeune et voulait se marier. Pour pouvoir trouver celle qu'il choisirait pour épouse, il fit venir dans son palais Kasia et une autre jeune fille. Toutes les deux étant extrêmement belles, l'empereur, en les regardant, ne put décider laquelle des deux épouser; alors il leur posa certaines questions afin de connaître, par les réponses, leur cœur et leur intelligence. Les réponses faites, l'empereur choisit l'autre, et laissa partir Kasia. Celle-ci lui dit alors: ««Sire, puisque je n'ai pas le bonheur extrême de devenir votre épouse, je ne serai l'épouse de personne.»» En disant ces mots, elle alla dans un couvent, se fit religieuse et passa toute sa vie à servir Dieu et chanter sa gloire. Elle a composé, dit-on, plusieurs cantiques et hymnes qu'on chante encore dans les églises.»

Belgrade. **P. Popović.**

A propos du „Weiberspiegel“.

(Ein vulgärgr. Weibersp. von K. Krumbacher, 8°, München 1905 = Sitzungsb. d. philos.-philol. u. d. hist. Kl. d. k. Bayer. Ak. d. W., 1905, 335—433).

Quelques remarques adressées à l'auteur.

Les comptes-rendus ou corrections de textes par lettres adressées à l'auteur (B. Z. XV [1906] 504—509) me paraissent une heureuse innovation. On va droit au fait — *in medias res* — et l'on supprime les analyses. Voici donc les réflexions et corrections que me suggèrent, tant votre intéressante *Vorbemerkung* que le **Weiberspiegel** lui-même.

P. 343, 5. J'espère que les *Medizinische Traktate* feront l'objet de votre prochaine publication. *Fervet opus.* Nous avons trop peu de textes médicaux en grec vulgaire proprement dit, qui aient vu le jour (cf. *Byz. Litter.*[2], 616 suiv., surtout 619, 4; *Rev. d. ét. gr.* XVIII (1905) 321, à propos de Crönert, *Arch. f. Pap. F.* II (1903) 475; C. Bursian, *Fr. med. gr.*, 1873—4, est d'un vulgarisme relatif, qui se manifeste tout juste dans quelques mots et quelques formes, p. 7—14). D'après Omont, *Inv.* (1898), 136, art. *Médecine*, et voulant entreprendre une série de recherches de ce genre, j'ai parcouru, sans fruit, le *Gr.* 2316.

Vous nous auriez rendu service en nous indiquant si la langue de vos *Med. Tr.* se rapprochait, p. e., de celle du *γιατροσόφι* de Legrand, *B. gr. vulg.*, II, 1—27.

P. 365. Dans *τὰς λωλὲς* v. 489 et autres combinaisons de ce genre, fréquentes dans votre poème (*τὰς κοπρὲς* 248 etc.), il n'y a aucun flottement arbitraire (*schwanken*). La combinaison est normale et nous donne le degré de transition attendu entre *τ̀Ας—Ες* et *τ̀Ες—ες*, cf. *Essais*, I (1886), 119 suiv., 130 suiv. A Pyrgui (Chio), encore aujourd'hui, on dit couramment *τὰς ὦρες* etc. Il n'y a pas la moindre influence savante dans ces désinences.

P. 369. Le *Tamerlan* se trouve complètement collationné dans les *Essais*, II (1889), 231—233. Le mot *Ὁδηγήτρια*, qui vous arrête un moment, p. 423, v. 778, se lit dans les ms: *τῆν ὁδιγητρίαν καὶ τον.*

(*Essais*, II, 233). *Essais*, II, 247—257, se trouve également donnée la collation entière de *Georg. Rhod.* I (= Wagner, *Carm.* 32—52). Laissez-moi même ajouter, à propos de votre p. 369, que j'ai dû être un des premiers, si ce n'est le premier (*Essais*, I, 50; *Essais*, II, 247), à contrister quelques excellents amis, quelques «emendationslustige Freunde», en signalant la très défectueuse méthode de W. Wagner. — *Odessaer Jahrb.* (*Weibersp.*, 369, n. 1) ne m'est point accessible en ce moment.

P. 371—2. La plupart des mots cités comme italianismes particulièrement caractérisés (entre autres *μπαγάσα*, *πουτάνα*, *μπουρδέλο*, *κουφέτα*, *ρουφιάνος*, *μπαστάρδος*, *λαοῦτο* — je reviens plus loin sur les formes mêmes de votre texte) — sont archicommuns. Dans *λαβοῦτα*, v. 602, le *β* peut être un développement hystérogène purement grec (cf. *ἀβοράζω* = *ἀγ.*, Foy, *Lauts.* 22). — Quant à *φόρον* (*foro*), G. Meyer, dès 1877 (Bezz. Beitr. I 228) en avait signalé la présence dans Syntip. I 87, 4 (Eberhard) et, pour le contester, dans Apoll. 477. Pour ce qui est de *κοντράδα*, le mot a dû pénétrer en grec anciennement. Toujours est-il qu'on lit *contrata* dans Muratori (éd. Lapi) XXII, II, 26, 9 (et très fréquemment). C'est un mot qui a rayonné un peu partout (v. le Du Cange lat., s. v.). — En ce qui touche *μισκήνην*, v. 385 (cf. B. Z. l. l. 505, l'opinion de Papadopoulos Kérameus), d'après ce que nous apprend Clermont-Ganneau (*Rev. d'arch. or.* VI [1905], 56—58), le mot a dû très probablement entrer directement en grec dès l'époque byzantine. Veuillez remarquer, au surplus, que la prononciation *vulgaire*, c.-à-d. courante du t. meskîn (مسكين) est miskîn (B. de Meynard, II, 761, 1); v. ibid. *miskîn-hanè*, léproserie, etc. Donc, avec *i*, pas avec *e*, comme dans l'it. *meschino*. Il est vrai que *miskîn*, où il y a assimilation *régressive*, peut être dû à une influence du gr.: le mot aurait ainsi fait retour en t. M. Barbier de Meynard me fait toutefois remarquer que des exemples d'assimilation *régressive*, de tous points semblables au cas de *miskîn*, sont fréquents dans le t. *parlé*. Une notation phonétique exacte du turc — ou de l'arabe — *tels qu'ils se parlent*, devrait bien être entreprise par quelque jeune orientaliste. — Je relève aussi *miskín* à Malte (Falzon, *Diz. malt.-ital.-ingl.*, 1845, s. v.); mais on a également *mischin* en vfr. (H. Berger, *Die Lehnw. in d. fr. Spr. ält. Z.*, 1899, 325; rien de particulier dans Dozy).

P. 372, *πλάτζα*. Dans Gröber, *Grundr.* I², p. 678, § 81, aucun traitement semblabe de *pl* en it. n'est indiqué; j'ai vainement cherché, d'autre part, dans les lexiques spéciaux pour les Abruzzes (Finamore), Bellune (Vénétie, G. Nazari, 1884), Bologne (Ungarelli, Ferrari et Car. Coronedi Berti (1869—1874); dans ce dernier *plazza*, mais dans le sens de *pellaccia*), Calabre (Cotronei), Gênes (Casaccia), Malte (Falzon),

Milan (Angiolini, Fr. Cherubini), Mirandole (Meschieri, 1876), Naples (d'Ambra), Piémont (M. Ponza, 1847), Reggio (*Voc. Regg.-ital.*, 1832), Sicile (Mortillaro, Pecorella, Traina, où *piazza* = *stipendio de' soldati*, etc.; dans le vieux Pasqualino, *Voc. sic. etim.*, IV, 1790, on lit bien *plazza*, mais d'après un texte qui paraît mi-populaire, mi-savant), Tarante (Vincentiis), Trieste (Kosovitz), Venise (Boerio[2]), Vicence (Bortolan, XIVe—XVIe s., 1894; G. Nazari, 1876); pour Bergame (cf. Kretschmer, B. Z. l. l. 508), il serait intéressant de poursuivre la piste (les moyens me manquent présentement).

A Malte (!), je trouve cependant «*plajja*, litorale, lido», Falzon, s. v. (it. spiaggia, piaggia). En sarde, on a aussi *plàzza*, dans le midi de le Sardaigne (cf. *Voc. sardo-it. e ital. s.*, du Ch. T. Ispanu, 1851; voir aussi au voc. it.-sard. *piazza* et, *ibid.*, *prazza*, où $r = l$). Mais un plus sûr indice nous serait fourni par l'*ο* de *ποταvίτζα* (cf. Körting, N. 7578 *pūtidana*) et celui de *ῥοφιάνος*, *ῥοφιάνα* (Kört. 8188 «mhd. ruf»; Dict. de Hatzf. Darmest. Thomas «origine incertaine»). Körting, s. v., dit.: «ital. (mundartlich) ruff, rufa, rofia». On a quelques phénomènes semblables en Bolonais (Ungarelli, *Voc. d. dial. bol.*, 1901, p. XX), pas assez concluants pour *ū* atone; v. plutôt W. Meyer (Meyer-Lübke), *Gr. des l. rom.*, Paris, 1889, I, 80, 38 (et phénomènes analogues à Bergame).

P. 373 (cf. B. Z. l. l. 507), il ne saurait être douteux pour moi que *εὐτιμία* (v. 574) est un traitement grec (traitements semblables très fréquents aujourd'hui *'P. κ. M.*, *B'*, 19 suiv.) Dans un acte émané du Patriarchat écuménique de CP. et revêtu, en tête, du monogramme de Joachim III, je lis *ἐνταῦτα*, où il n'y a assurément aucun italianisme. L'acte est du 27 mars [A. S.] 1906, N° d'enregistrement 2157, N° d'ordre 19. En ce qui touche les graphies $\tau = \nu\tau$ de votre ms (cf. B. Z. l. l. 506), je relève dans le même document *αἰτούτων* = *αἰτούντων*. J'ai recueilli aussi bien des fois des traitements tels que *εἰς θῆλυν* (p. 373, v. 186) = *εἰς τῆλιν* (ms), supposés par Pernot, B. Z. l. l. 507.

Voici maintenant deux réflexions d'ordre plus général, dont la seconde est indispensable aux corrections que je vais vous proposer.

P. 364 suiv. et surtout 367 suiv. (*Zur Textkonstitution*), je me permettrai de ne point m'associer aux principes exposés. J'oserai même être d'un avis diamétralement opposé au vôtre.

Dans une édition de texte vulgaire médiéval, je crois qu'il faut relever au bas de la page *toutes* les leçons du ms. Une édition doit être impersonnelle. Si nous choisissons, nous faisons intervenir nos propres appréciations. Ce qui nous paraît ne présenter aucun intérêt aujourd'hui, peut en avoir un demain, à un tournant de la science.

Dès à présent, la notation de la *Doppelkonsonanz* (p. 375, note) ne me semble pas pouvoir être rangée parmi les «gleichgiltige orthographica». Le fait qu'un ms présente beaucoup de fautes d'orthographe, qu'il en présente, si vous voulez, à chaque mot, est un fait instructif en lui-même; la *qualité* de ces fautes nous fournit un autre renseignement, souvent précieux pour un dialecte encore inconnu. Wagner disait dans le temps (*Carm.* p. 248): «*Non omnes scribae errores in annotatione critica ut recoquerem* (!) *a me impetrare potui.*» Il se trouvait toutefois que ces *errores* étaient les vraies leçons (*Essais*, I, 50). Je crois donc beaucoup plus prudent pour ma part de tout donner, et je m'en tiens aux quelques arguments énoncés jadis (*Essais*, I, 50—54; II 247).

Par contre, je ne crois pas, à vous parler franchement, que nous devions professer un respect superstitieux pour l'*écriture*, c.-à-d. pour le *manuscrit*, dans la constitution de notre texte, surtout lorsque, comme vous le dites (p. 370), un copiste a passé par là et que les vers ont pu être *dictés*.

D'une façon générale, il ne convient pas d'attacher à l'écriture plus d'importance que n'en attachaient les auteurs eux-mêmes et que, d'ordinaire, on n'en attache en dehors des cercles avertis, littéraires ou scientifiques. Spécialement, pour tout ce qui touche aux productions en vers, soit médiévales, soit quelquefois modernes, une distinction me paraît devoir être établie entre ce que j'appellerai le vers *écrit* et le vers *oral* (ou *mental*).

Voici ce que je veux dire. On fait d'abord son vers dans sa tête: il se tient. On veut le fixer sur le papier: le mouvement initial se ralentit par cela même; le rythme n'est plus aussi facilement perçu. *Plusieurs* causes de trouble interviennent, en tout premier lieu l'orthographe, l'habitude orthographique, surtout si, en composant mentalement son vers, on a triché sur le nombre des syllabes, par élisions, synizèzes ou rapides transpositions d'accent. Puis les formes de la langue commune ou, parfois, les formes dialectales, familières à l'auteur, se substituent sous sa plume aux formes primitives. Enfin, il peut arriver que l'auteur — ou le copiste — prenne trop d'intérêt à ce qu'il écrit; alors, il paraphrase, il amplifie, oubliant qu'il écrit en vers; sa participation est trop vive sur le moment — ou bien elle se ralentit . . . et alors il passe des mots. Pour me résumer, on écrit son vers autrement qu'on ne l'a fait dans sa tête.

Ce ne sont point là de pures hypothèses psychologiques. Il existe quelques faits à l'appui.

Il n'est jamais venu à l'esprit d'aucun de nous de suspecter dans

Passow (*Pop. Carm.*, DXVII, 1) la graphie du célèbre vers du *Βουρκόλακας*:

Μάννα μὲ τοὺς ἐννιά σου γιοὺς καὶ μὲ τὴ μιά σου κόρη.

Je l'ai cependant recueilli, tout autrement accentué, de la bouche même du peuple. En 1886, à Pyrgui, j'avais un excellent sujet d'étude dans la personne de *Καλή*, une aveugle âgée de 40 ans. Elle disait très nettement — elle *disait, elle ne chantait pas:*

Μαννά etc.

De même, au v. 4:

Στα σκότεινα etc. (Passow: *σκοτεινά*; mais *σκότεινος*, proparoxyton, existe, tandis que *μαννά*, oxyton, n'existe pas).

Cela signifie que je recueillais directement le vers tel qu'il avait été *mentalement* rythmé; le rythme strict exige ici, en effet, l'accent sur la seconde syllabe, où *Καλή* le mettait toujours en disant des vers, même quand elle ne l'y mettait pas *en causant* (ce dont je suis sûr); en parlant, elle disait donc *μάννα*, comme dit tout le monde et comme cela est imprimé dans Passow.

Voici une confirmation de mon hypothèse de tout à l'heure dans le W lui-même. *'Επειδὴ* se lit en tête aux v. 5, 19, 20, 25, 35, 49, 123, 126, 368, 405, 692. C'est une coïncidence remarquable que, sauf dans ce dernier vers (692), lequel est bon, il suffise de rétablir *πειδή*, pour que le 1er hémistiche se tienne sur ses pieds (au v. 5, il faudrait, de plus, *βουλ.*, au lieu de *ἐβουλ.*, ce qui est facile; au v. 19, lisons, tout de go, *πειδὴ ὁ νοητὴς τῶν μέλλοντων* — à moins qu'il n'y ait là une simple note jetée sur le papier, pour être utilisée plus tard; le v. 405 a bien d'autres impédiments). Il est évident que l'auteur scandait intérieurement *πειδὴ* et que l'*ε* initial est dû à l'habitude orthographique. P. 360, vous vous étonnez avec raison que, pouvant s'en tirer avec *διατὶ* (v. 9), il ait écrit *ὁδιατί*: c'est que cette forme, probablement familière à son dialecte, lui revenait sous la plume, une fois l'inspiration refroidie.

J'introduis ici une troisième observation. J'avais prié une dame, qui appartenait à la meilleure société athénienne et qui était vulgariste ardente, de me recueillir quelques phrases populaires, en écoutant parler sa domestique, que je connaissais et qui parlait sans mélange. Elle voulut bien; mais l'éducation orthographique l'emporta sur l'exactitude de la notation. Dans des phrases ou locutions qui m'arrivaient ainsi d'Athènes, je retrouvais, entre autres, des mots tels que *γιά*, *λέτε*, *ὅλη τὴν ὥρα*, ainsi prononcés par la domestique d'après mes propres constatations, orthographiés maintenant: *διὰ* (d'une façon régulière), *λέγετε*, *ὅλην τὴν ὥραν*. Voilà, me semble-t-il, le problème de la critique

verbale bien posé: si nous publions, dans notre texte, la leçon du *manuscrit* — dans l'espèce, les notations qui m'étaient transmises, sur le papier — nous donnons la leçon de l'*écriture*, nous ne donnons pas la leçon orale, qui est la vraie. Le vers nous permet de la rétablir plus facilement que ne nous le permettrait la prose.

En tout cas, nous ne pouvons, sans essayer de reconstituer, nous prononcer sur la métrique d'un auteur: tant qu'il y a moyen de rétablir un vers, nous devons, pour le moins, envisager la probabilité — ou la possibilité — que le premier jet était bon. Il n'y a pas que le copiste qui se trompe; l'auteur se trompe tout autant. Vous proposez vous-même au v. 679 (p. 423) de lire *ὅ τί* = *ὅτι*, ce qui est fort juste. On a peine à croire qu'un vers aussi aisé que le vers politique soit déformé par d'autres raisons que par les raisons énumérées, tant il semble être devenu naturel à quelqu'un qui s'occupe de versifier.

Mais, dans ce genre de corrections, il faut aussi tenir grand compte d'un élément qui me paraît jouer un rôle sérieux dans la métrique — ou la phonétique médiévale, je veux parler de l'*i* et de l'*e* réduits, c.-à-d. *i*, *e* sur le point de devenir consonnes et perdant leur accent. Cet *i* réduit nous est donné par le W lui-même: v. 364 *μιδιὰν*, où il y a d'autant moins lieu de corriger, à mon avis, que, d'après votre propre observation (p. 373), l'auteur emprunte la forme italienne de ce nom, *Μαιδιάν* v. 346 = Medéa (et remarquons encore une fois, dans *μιδιὰν*, le premier *i* du grec par assimilation régressive!). P. 396, v. 681, nous retrouvons ce même *i* réduit dans *διαβουλιὰν* du ms. B. Z. l. l. p. 505, Papadopoulos Kérameus propose avec raison, au v. 950, *γενεὰν* = *γενναίαν*. Enfin, comme nous écrivons nos livres pour qu'ils puissent servir à quelque chose, je me permettrai de vous signaler le nombre considérable de phénomènes de ce genre, commentés et relevés d'après les mss mêmes dans les *Essais*, II (*e réduit* pp. LIII, LXVII, LXXI, LXXVIII; *i réduit* LXVIII, LXXI, LXXXI). Dans tous les cas de même espèce, mettons bravement l'accent où le mètre l'exige. Je vous avoue ne pas saisir l'avantage d'une graphie telle que, p. e., celle-ci dans la *Chr. of M.*, éd. J. Schmitt, v. 77 P: *τὴν Ἀρμενίαν ἐπέρασαν, εἰς Ἀντιοχείαν ἀπῆλθον.*

Nous y gagnons un quindésyllabe de dix-huit syllabes, alors que, de toute évidence, l'auteur n'en voulait que quinze. Et je ne dis point qu'il faille se servir de l'*hyphen* (Schmitt, XXV, 6). Je dis qu'il y a lieu d'imprimer *Ἀρμενιὰν* et *Ἀντιοχειάν*. Les exemples de Solomos, *σπαθία* et même *κρανία*, cités p. XXVI, appartiennent à la phonétique zantaise (*γρία*, *ματία*, *Ῥ. κ. Μ., Β'*, 311); nous ne savons pas comment orthographiait Solomos (voir *Ἅπαντα*, 1901, p. *νθ'*, préface de Palamas).

L'édition actuelle et son orthographe emanent de Politis (*ibid.*). Palamas, poète, à mon sens, aussi grand que Solomos, si ce n'est plus, accentue toujours comme il scande. Quand j'étais enfant, je disais et l'on disait autour de moi:

ποὺ μὲ βιὰ μετράει τὴ γῆ.

J'ai fait l'expérience, sans le prévenir, sur un Zantais, fort instruit, en lui faisant répéter toute la strophe (No 1). Il prononce très distinctement *βι̯ὰ* (pas *βιά*, donc *i* cons.). Quand je lui apprends la chose, il remarque: «*Δὲν μπορεῖ νὰ τὸ πῆ κανεὶς διαφορετικά.*» J'ai renouvelé la même expérience sur une jeune femme, qui est la fille d'un professeur à l'Université d'Athènes, pour la strophe 10 (cf. Schmitt, p. XXVI) et j'entends de la façon la plus nette: *ἡ χρειὰ τὲς κουρταλεῖ* (avec *i* voy., pas cons., comme dans *βι̯ά*). Avertie, la jeune femme me dit avec la plus grande assurance: «*Βέβαια! χρειὰ θὰ τὸ πῶ*». Il ne saurait, en effet, en être autrement.

On est entrainé par le rythme, comme l'était Solomos lui-même.

Dans ce qui suit, je me contente de donner la leçon qui rétablit le vers. Les mots entre parenthèses sont supprimés

V. 7 *ποὺ. γν.* — 9 *διατὶ.* — [v. 10 *μάτης* serait-il pour *μάτους* = matto?]. — 17 (*κανεὶς*) *νὰ λέγῃς.* — 20 *τσ ὀρ.*? — 27 *στὰς.* — 28 *ἐπῆγε.* — 29 *ποὺ.* — 31 (*ὅτι*). — 32 (*καὶ*). (*ὁ*) *Ἀ.* — 33 *ποίσῃ.* — 37 (*ὅτι*). — 38 *στὸ* (*ἀμμή*). — [39 *ὁ μέγα Αὐγουστῖνος* du ms est bon; on dit de même *ὁ μέγα Κωσταντῖνος*, *ὁ μέγ(α) Ἀλέξαντρος*, *ὁ Μεγαρήτορας*, *ὁ Μεγακανόνας*, *Ῥ. κ. Μ., Β'*, 24]. — 48 *ποὺ.* — 50 (*ἀλλ'*). — 51 *παιδιά.* — 53 *πράττετο.* — 56 *στὸ.* — 60 *στὴ.* — 65 *βρίσκονται.* — 66 (*ἀμμή*). — 69 *καὶ ἄλλη γυναῖκα* | commençait peut-être un vers resté en suspens. — 71 (*ἡ*) *παναγιὰ.* — 76 *κ'.* — 79 *πίβ.* — 81 *Παναγιᾶς.* — 83 *ἀπ'.* — 85 *ποὺ.* — 90 (*ἀμμή*). — 91 *ποὺ.* — 94 *διανὰ.* — 95 (*ἀμμή*). (*οὐ*) *δὲ ποσῶς.* — 96 (*ἀμμή*). — 97 *στὸν.* [et *τῶν παλαίων*, cf. 339]. — 98 (*καὶ τὴν*). Donc, *γυν.* sans art. comme *ἄνδραν* ib. — 100 *σκοτῶναν.* — 101 *στὰ μεριά.* De plus, il faut ici *φύσῃ*, puisqu'il s'agit du *αἰδοῖον.* — 108 (*οὐδὲ*). — 112 *στὸ.* — 115 *στὴν. ἀτυχιά.* — 116 (*ὅτι*). *ὁμι̯λιάν.* — 117 *στὴν. εὐσπλαγχνιάν.* — 120 (*κάμνουν*). — 121 ou *νεὰν* (ou *καὶ*) *στὴν.* ⟨*τὴ*⟩ *γρ.* — *ποὺ.* — 123 *ἄνδρα* au lieu de *ἄνθρ.* — 124 *κατέβ.* — 126 *ε* s'élide devant *Εὔα.* — 129 *μαρτυριὰν.* (*νὰ*). — 133 *ἔν(αι). σ' ὅ.* — 134, lisons: *στὴ γυνή.* — 137 *ποὺ.* — 140 *ποὺ.* — 143 *κάμε ἴσα.* — 144 (*καὶ ἐσὺ*). La dittographie est trop évidente. — 146 *ποὺ. σ' ἐ.* — 156 *σ' ὅ.* — 161 (*οὐ*)*δὲν.* — 165 (*ἔλα*). — 176 *στὸ.* — 179 *στὰ.* — 182 *σήμερα.* — 184 *στὰ.* — 187 *χαλκεὰς.* — 189 *στὴν.* — 190 *ποὺ. λέει.* — 192 *ἤφερε.* — 194 (*οὐ*)*δὲν.* — 195 *στὰ.* — 197 *Μιχαιὰς.* — 198 *ἀσεβειὰν.* — 199

πλεὸ. — 202 (ὅτι). — 204 (δὲ). Peut-être ᾽Ιὼβ est-il explétif. — 205 ἤλεγε. — 214 ἀνδρειάν. — 217 ποκάτω — ou synizèse dans la rapidité de l'émission. — 218 διατὶ. ἀνδρειάν. — 219 ἀγνωσιάν. — 221 καρδιά. — 225 κ᾽. στὸ. — 226 στὴν. — 227 ἀπ᾽. — 229 ποὺ. κ᾽ εἶπε. — 232 αὕτην. — 233 (καὶ). ὅσο. — 235 ποὺ. — 236 λιγαρεάν. — 237 ἔποισεν. ἄνομη. — 238 (τὸν). ᾽Ηλιὰν. — 241 στὴν. διανὰ. — 245 φωτιὰ (δια). — 246 ῥήξῃ. — 247 στὴν. νὰ βρῇ au lieu de ὁρίσῃ? — 249 σὰν. ἔποικε. (καὶ). — 253 λέει. (ὅτι). φείδιον. — 255 λέει. (ὅτι ἔναι). (διὰ). — 257 σὰν au lieu de ὅτ. — 258 σὰν. — 260 (σου). — 262 σὰν pr ὅτ. — 265 λέει. — 267 κ᾽. — 271 στὴν. — ιάν. — 272 πορ. ἔβγωμε. — 273 (ἀμμὴ). σὰν παιδιά. — 274 στὴν. — ιάν. — 276 στὸν. — 278 ποὺ. — 279 ὁ Σολωμὼν .... Et v. 279^b à la suite. — 280 (ἔναι). — 283 στὰ. — 285 (εἶσὶν). — 286 ἀπ᾽. — 287 ἤγου? — 290 κ᾽. — 291 (οὐ)δὲν. — 295 νὰ χάσκῃ. — 297 σὰν pr ὅ. — 300 ποὺ. — [304 a été rétabli par Hatzidakis, B. Z. l. l. 505]. — 307 ἀπ᾽. — 309 (τώρα). — 310 Dans α—α, synizèse comme dans 217. — 311 se scande: τοῦ ἁγιου ᾽Ιωαννοῦ ou -άννου sans τὸ. — 312 ἐποίησε. — 318 ὕστερα. — 323 -ιάν. — 324 ποὺ. — 329 (καὶ εἰ)ς. ἁγιοῦ. — 332 ποιὸς. — 337 τοῦ. — 338 λέει. — 339 ἅγιων. Mais le vers m'échappe. — 341 (ἤγουν). ῾Ρωμ. τ. ἐξ. (τῶν). — 347 ἔποικε. — 351 στὴν. — 355 ἐτότε. — 356 χαλ. — 358 δυὸ παιδιά. — 363 ποὺ. — 365 στὸ. — 366 στὴν. — 368 (, νὰ) ποίσει? — 369 ὁποῦ τὸν εἶπε ... Et v. 369^b Γυν. etc. avec ἀπ᾽. — 370 (δὲ). — 371 (τὴν). — 372 ἀπ(ὸ ἐκεῖ,)᾽. — 373 en tout cas χουν. — 375 κ᾽. στὸ. — 376 — μιὰ. — 377 μιὰ (γυναῖκα). — 378 ποὺ. — 379 δὲν. — βαινε. — 381 ποὺ. — διὰ. — 389 τὸ ἴ. (τὸ). — 394 κ᾽ εἶπε (τὴν). — 397 (καὶ). — 401 στρ. στὴν. — 409 στὴν φούρκα. ποὺ. — 410 ἐπιάσαν. δυό. — 412 στὴν. 414 στὸν. — 415 κ᾽. στὴν φούρκα. — 417 — μιὰ. (δὲ). Mais δἔναι = δὲν ἔναι est une combinaison possible, recueillie par moi à Pyrgui (Chio) et relevée aussi chez Pallis, *Il.* (R. C. 1901, N. 24, p. 471, δὲν pour δὲν εἶναι). — 420 στὸ. — 424 πρῶτο. — 426 στοὺς. ἐπερπάτεις. — 427 στὸν. σὰν. — 429 σοφιὰν et, naturellement, — νὰ εὕρ. ποὺ. — 432 ἀπ᾽. Pour ε—α, cf. v. 217. — 433 — ιὰς. — 445 (διατὶ) ou (φορὰ). μιὰ. — 446 (ἀκόμη). — 448 φωτιὰ. (καὶ). — 449 (ἤγουν). — 450 πέ. — 451 ἀπ᾽. ποὺ. — 453 ῥωτ. τους ... Et v. 453^b Τὸ ἕνα etc. — 454 (ἔλα). — 455 στὰ. — ιᾶς. — 461 . μιὰ. — 469 στὰς. στὰς γειτονιὰς. — 470 (καὶ ἂν ἦτον). — γούμουν. — 473 (τους). πὸ. στὰ. — 474 (καὶ). — 482 ὅσο. — 483 τριῶν λογιῶν. — 488 (καὶ). — 499 ποὺ. — 517 ὀτὶ. — 520 σὰν. — 526 γυαλιά. — 527 μαλλιά. — 529 ποὺ. — 530 ἔχου cf. 505, 514, 515, il est vrai, en finale. — 535 σὰν. — 539 (διὰ). — 542 προσώπατα (τοὺς)? — 550 πτυοῦσι trop évident, à

cause de la rime même. — 551 (καὶ) ἀλλεῶς. — 554 ποὺ. — 556 ἀθλία. Le mètre ici change, ou, du moins, le rythme, jusqu'à 559, lequel n'a même plus le nombre de syll. des autres. — 564 στὸ. — 566 στὰ. — 577 (αὐτὴν). — 586 καὶ ἐμ. Ici avec deux *e* bien distincts. — 587 μαλλιὰ. — 589 στὸ. — 591 μαλλιὰ. — 610 κεῖνοι. — 611 τοῦτες. — 613 λέν. — 615 (καὶ). — 640 (καὶ). (καὶ). — 648 γνοῦνε. Je fais remarquer, contrairement à Hatzidakis, B. Z. l. l. 505—506, que dans un verbe aussi usité tout est possible, cf. Crönert, *Mem. gr. Herc.*, 217; γνῶ peut fort bien se former sur γνοῖς, γνοῖ ibid. — 654 ἒν. — 656 — ιὲς. — 661 ποὺ. — 678 παρθενιάν. — 679 Ἔσφαξές. — 681 διαβουλιὰν ms. — 682 δουλειάν. — 687 σὰν. — 712 (ὅτι). — 722 μοιχειὰν. — 727 πῆ. — 754 ὀτὶ et même τὶ. — 759 σὰν pr ὅτ. — 765 (ὡσὰν). — 766 λέει. — 770 καρδιά. — 775 δέτε. — 783 (ἀμμὴ). — 784 τάσσου? — 787 (ἤγουν). βαρείομοιρασμένοι. — 795 φτάσῃ. — 798 προικιόν. — 802 (τοὺς). — 811 στὸ. — 821 ἄλλο (exigé par le sens même). — [825 écrivons λείπει]. — 842 ὀτὶ. — 847 γιὰ ἰδὲ. — μιάν. — 848 ἀστοχιά. — 856 στὴν. — 871 κι ἄπο τὰς πικριὰς. Ces corrections, qui peuvent paraître forcées, n'ont rien que de très *naturel* dans une bouche grecque. J'ai souvent observé des scansions de ce genre. — 880 ντρέψω. Le sens précis m'échappe; actif de ντρέπουμαι? — 881 πορῶ. — 883 ν(ὰ τὸν) ἀ. Ce verbe peut ici s'employer sans régime. — 884 (εἰς) πρ. serait ainsi le régime. — 894 (νὰ). — 898 ξαγορ. — 899 λέει. — 901 πορῶ. — 904 ἐκεινοὺς. Cette accentuation est même de règle pour le pron. proprement dit, sans nom. — 909 στάρι. — 927 λέει. — 931 στὸ. — 951 λέει. ἀπ'. — 957 ἄτχη? Pas impossible. ποὺ. — 962 σὰν. μὴ(δὲ)ν. — 985 (ἄλλοι). Dittographie, cf. v. 986. — 990 ἀνθρῶποι. — 994 —γιὰ ἀ. — 1002 στὸ. — [1014 peut-être μυαλός]. — 1015 τὴν γ. τ. δὲ δέρνει. — 1029 λέει. — 1059 ἀδειά. — 1060 —ριά. — 1062 σὰν. — 1070 ἔγιν'? — 1074 ἐκδίκησῃ. — 1076 μᾶλλο. 1091 ποὺ. — 1096 ληθινὰ? Sur des phénomènes aussi inattendus d'aphérèse, voir *Essais*, II, LXIII. — 1098 (λέγει). Dittographie évidente, cf. 1097. — 1116 ἀνθρῶποι. — 1117 ἄμμη. Voir la remarque au v. 871, ci-dessus. — 1119 ποὺ. — 1128 μόνο. — 1129 κι. — 1134 ἀλλίμονο. — 1149 γῆν. — 1155 καὶ <νὰ>. — 1169 πῦρι. Exigé par la rime, v. 1170. — 1179 λιγωρ. — 1197 συκεᾶς. — 1198 ξαδ. λέει. — 1202 ἀγαπτικόν. On dit très bien ἀγαφτικός. — 1209 στὰ.

Les vers rebelles, c.-à-d. mal *écrits*, sont: 49, 88, 124 (mais écrivons toujours κατέβ.), 150, 178, 234, 296, 336 (φορῆ?), 345 (écr. ποιητὴ), 353, 367, 405 (peut-être en supprimant ἐπειδὴ), 422 (σὲ peut-être de trop), 425 (peut-être τὸ ἀρὶ. Voir sur ce mot et le vers 425 la jolie remarque de P. E. Pavolini, *Atene e Roma*, VIII (1905), 380,

et Hesseling, B. Z. XV 506. En tout cas, λὲν), 447, 457, 636, 662 (ϑὲν?), 771, 823, 824, 1065, 1066, 1206.

Les autres corrections me paraissent d'autant plus indiquées et plus faciles, que la rime même souvent nous montre à quel point il faut peu se fier à l'écriture, p. e. aux v. 504—506, où l'on ne peut pourtant pas supposer qu'un homme ait, de propos délibéré, fait rimer *χάνου* avec *φτειάνουν*, ou aux v. 474—5 *διαβόλοι* avec *ὅλην*. Le vers grec a plus de liberté, est plus prompt aux synizèses qu'on ne le suppose d'ordinaire. En voici une preuve: Varlentis (*Βαρλέντης*), qui est poète et qui sait ce que c'est qu'un vers, publiait le 9 Avril [A. S.] 1906, dans la *Ἑσπερινή*, une pièce dont je détache les deux vers suivants:

Θαῤῥῶ ἀπ' τὰ εὐγενικώτερα τοῦ κόσμου τὰ βλαστάρια.

Il faut scander *Θαῤῥω͡ ἀπ'* et *τα͡εβγεν*. en faisant *à peine* sentir le *o* et le *e* (v. ma remarque au v. 871). L'autre vers justifie davantage encore ma remarque au v. 217:

Καὶ σὰν πλατάνια φουντωτά, ὑψηλὰ σὰν κυπαρίσσια.

La synizèse a lieu d'un hémistiche à l'autre. L'auteur me prévient qu'on lui a changé son orthographe au journal. Supposons donc qu'il ait écrit *ἀψηλά*. Il n'en est pas moins vrai que le correcteur ou le poète scandaient *α͡—ι*. Ouvrez l'*Iliade* de Pallis, qui s'y connaît pourtant: vous trouverez mille cas de ce genre, ne fût-ce que cet hémistiche *μὰ ἴσα ἐνῶ ὁρμοῦσε τοῦ 'μπηξε* (R. C. l. l., p. 471). Je n'ai même pas cru, pour ma part, devoir vous marquer plus haut tous les vers qui se tiennent, pourvu qu'on sépare ou réunisse comme il convient les voyelles d'un mot à l'autre.

Je termine par quelques réflexions sur vos suggestives *Anmerkungen zum Texte*, p. 413 suiv.

P. 413, v. 9. A côté de Dieterich 19 suiv. et Hatzidakis 330, je glisse *Et. ng.* (1892), p. 47, car les exemples pour *e* et *i* ne se trouvent que là; pour *a*, on ne lit que là *ξελαγιάζω*, donc à l'*Inlaut*, car ce mot n'a aucun appui étymologique dans la locution *τὰ σκυλιὰ ξελαγιάζουνε τὸ λαγό*, qui me vient à l'esprit; avec *λαγός*, ou aurait eu *ξελαγώνω*. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait là un phénomène d'assimilation régressive. Ainsi le comprennent aujourd'hui Thumb, I. F. VII (1897), 35 (où excellente bibliographie), et Kretschmer, *Lesb.* 103—6. Ajoutez *'P. κ. M.*, *B'*, 24, n. 1, 32 et surtout 169, 1, qui me paraît concluant. On entend même *ἥσοχος* v. *Νουμᾶς*, n. 177, p. 9, col. 2.

P. 415, v. 35 *διπανίτισσα*. Aux exemples de suff. en *-ισσα*, il faut joindre *R. ét. gr.* XVI (1903) 483 *γάλλισσα, dinde* (que Hatzidakis,

Ἀπάντ. 840—43 ne conteste plus) et *μεγαλειότισσα*, *majesté*, qui m'a été fourni en Thessalie (Pélion) par Drossinis, comme usité chez «les vieux braves». Aucun sens péjoratif, comme on voit. Lire aussi *πορτιέρισσα*, *Κ. Παρορίτης*, *Ἀπὸ τὴ ζωὴ τοῦ Δειλινοῦ*, *Ἀθήνα*, 1906, p. 116.

P. 419, v. 283. Il me semble, malgré tout, que *ἰστία* peut aussi bien reposer sur une assimilation régressive.

[P. 420, v. 389 *ἄρχου*; *Σαμψέ*, 165, *Σαμψοῦ*, 230. Ces formes s'expliquent comme *Παρθενός*, *Ῥωμ. θέ.*, 78—79. Kretschmer, à qui ce passage avait échappé, explique autrement, *Lesb.* 233. Voir aujourd'hui *N. Βέης* (c.-à.-d. *Μπέης* et non Weiss, *Rev. des Et. gr.* XVIII (1905) p. [408]; il est de la Morée et *Μπέης* est fréquent comme nom propre), *τὸ Παρθενὼν — Παρθενὸς καὶ τἀνάλογά του*, *Νουμᾶς*, n. 141, 25 mars 1905, p. 2—5 et mon *Ἀπολογία*, *Νουμᾶς*, n. 182, 22 Janv. 1906, p. 10, col. 3, § 71 — n. 183, 29 Janv. 1906, p. 9, col. 3, § 84, où je viens d'ajouter, pour l'impression en volume, aux exemples de *Βέης* les trois vôtres. L'explication du *Ῥωμ. θέ.*, l. c., est pleinement confirmée.]

P. 420—1, v. 452. La correction de Pernot, B. Z. l. l. 507, pour moi ne fait pas de doute. J'ai très naturellement écrit moi-même *ξαστενημένη* *Ζ. κι Ἀγ.* 221.

P. 421, v. 460 + *ἐνάλωτε*. L'explication de M. Pantazopoulos (ibid.) par *ἕν' ἄλλοτε* . . . *widerstrebt ganz und gar meinem Sprachgefühl!* Cela ne saurait être grec — et ne saurait non plus, je crois, être d'aucune langue. On dit bien, en allemand, *ein andermal*, comme on dit *une autre fois* en français, ou *μιὰν ἄλλη φορά*, en grec, parce que ce sont des *substantifs*, susceptibles, par conséquent, d'une qualification pronominale. Mais ni en allemand, ni en français, ni en grec, on ne dira: *ein ehemals*, *ein sonst*, *un autrefois*, *ἕνα κάποτες*. *Ἕν' ἄλλοτε* ne peut signifier en grec autre chose si ce n'est: *un mot qui est ἄλλοτε*, p. e. *μοῦ εἶπες ἕνα ἄλλοτε ποὺ δὲ μοῦ ἄρεσε.* Avec *ἐνομοῦ* = *ἓν ὁμοῦ* (J. Schmitt, *Chr. Mor.*, p. 606), on est d'autant plus angoissé qu'il faudrait supposer là une création savante (*ἕν*), car avec *ἕνα*, *α* ne disparaîtrait pas devant *ο*. Les exemples cités ib., 606, n'ont point trait à une formation de ce genre. Je ne comprends pas davantage pourquoi Papadopoulos Kérameus, B. Z. l. l. p. 505, veut lire *ἓν ἄλλο τι* qui ne s'adapte nullement et qui gêne. Il est de toute évidence que dans *ἐνάλλοτε*, *adverbe de temps*, il n'y a pas autre chose qu'une influence de l'*adverbe de temps ἐνίοτε* et des *locutions adverbiales de temps ἐν τοσούτῳ*, *ἐν τούτοις*, dont le *ἐν* paraît au créateur, peu soucieux d'étymologie, absolument de même nature que celui de *ἐνίοτε*. *Ἐνάλ-*

λοτε peut donc être ajouté aux lexiques. (Des formes telles que *ἐνοστι-μάδα* Sen. Puell. 43 sont étrangères à cette formation).

P. 423, v. 751 *προβάτο — κτημάτο*. Ces nomin. plus abondamment expliqués *Essais*, II, 172.

P. 426, 1020. *Κουζουλάες* (= *-άδες*) peut très bien nous reporter à un dial. où *δ* intervocalique disparaît, ce qui, entre autres est le cas pour Pyrgui (Chio), certains villages de Naxos etc.

P. 427, 1153 *συχνοχαρχαρίζῃ*. Il faut évidemment songer à *κάρ-χαρος* (voyez les sens dans les dict.); le *χ*, comme dans bien d'autres cas de ce genre, cf. *Observ. phon.*, *Mem. Soc. Ling.* VI (1888) 303—305. Je rapproche — simplement — *κιχλίζω* qui m'est donné par le Dr. Siotis (C. P.) avec la mention suivante: «*τὰ κορίτσια κιχλίζουνε στὴ βρύση, μιλοῦνε καὶ γελοῦνε κρυφά, μάλιστα σὰν περάσῃ παλλη-κάρι*». Cf. Rumpel, *Lex. Theocr.* (1879), s. v. *κιχλίσδω*.

Enfin: p. 427, 1197: «Sie nennt den Buhlen laut Vetter — von der Milch des Feigenbaumes.» Pourquoi ne pas dire:

Vetter nennt sie laut den Buhlen
Von der Milch des Feigenbaumes?

Nous aurions là un premier vers — digne assurément de l'original!

Il ne me reste qu'à vous remercier de votre importante publication. Vous voyez que j'en ai fait mon profit.

P. S. La combinaison *pl* (v. ci-dessus), subsiste, en effet, dans le dial. de Bergamo, à *Gandino* (cf. K. v. Ettmayer, *Bergamaskische Alpenmundarten*, Leipzig, 1903, p. 83); mais le rapport entre Gandino et le *Weiberspiegel* semble bien lointain! Dans les dial. vén., qui sont bien plus près du grec, rien de tel (cf. A. Ive, *I dial. lad.-ven. dell' Istria*, 1900, p. 30); cf. cependant, pour le vieux vén., la note suggestive de P. E. Pavolini (*Atene e Roma*, l. l.). — Pour l'*o* dans *πο-τανίτζα* et dans *ροφιάνος*, il faut se rappeler des formes telles que *ὀρὰ* = *οὐρὰ* (*Νουμᾶς*, N. 187, 26 F. 1906, p. 12, 3, d'après Politis, *Παραδ.*, à Sténimachos de Thrace); j'ai moi-même recueilli chez un Épirote la forme *ὑποργός* = *ὑπουργ.* C'est que dans les dial. où l'*u* atone disparaît, parfois, sous l'influence de la langue commune, un *o* se développe à la place de l'*u* atone, c. à d. qu'au lieu de l'*u*, le sujet parlant entend un *o*.

Paris. **Jean Psichari.**

Chrysostomos-Fragmente im Maximos-Florilegium und in den Sacra Parallela.

Indem ich beabsichtigte, die mannigfachen Einwirkungen der Schriften des hl. Chrysostomos auf die Literatur der griechischen Nachwelt zu verfolgen und den in indirekter Überlieferung erhaltenen Spuren verlorener Chrysostomosschriften nachzugehen, mußte ich dem Florilegium des hl. Maximos Confessor, Loci communes, PG 91, 721—1018, und den Sacra Parallela, PG 95, 1069—1588 und 96, 9—442, eine besondere Aufmerksamkeit zuwenden, da in ihnen unter den nachnicänischen Kirchenvätern neben Basilios und Gregor von Nazianz insbesondere der hl. Chrysostomos vertreten ist.

Die vielerörterten Fragen über die Echtheit, die ursprüngliche Gestalt und die späteren Überarbeitungen des Maximos-Florilegiums und der dem Damaszener zugeschriebenen Sacra Parallela werden im folgenden nicht berührt, da sie außerhalb der Aufgabe liegen, die ich mir gestellt habe. Den Gang der Kontroverse über das Verhältnis des Maximos-Florilegiums zu den Sacra Parallela hat A. Ehrhard in Krumbachers Geschichte der byzantinischen Literatur, 2. Aufl. S. 216ff. und in der B. Z. X 1901 394—415 übersichtlich dargestellt.

Zur Erreichung des Zieles, das ich vor Augen hatte, war eine Identifikation aller Chrysostomos-Fragmente, wie sie in den bisherigen Ausgaben des Maximos-Florilegiums und der Sacra Parallela vorliegen, notwendig; und diese geschah am besten durch eine direkte Vergleichung derselben mit den edierten Chrysostomosschriften. Für die Sacra Parallela hat zwar deren Herausgeber Le Quien teils auf Grund handschriftlicher Lemmata, teils durch eigene Untersuchung etwa 60 Zitate verifiziert; und damit waren auch für mehrere Fragmente des Maximos-Florilegiums, die sich mit verifizierten Fragmenten der Sacra Parallela decken, die Fundorte indirekt angegeben, während sich sonst die Lemmata in den vorliegenden Ausgaben des Maximos durchgehends nur auf die Autorennamen beschränken. Vgl. die Zusammenstellung der Chrysostomos-Zitate der Sacra Parallela von Fabricius-Harles, abgedruckt bei Migne, PG 94, 49.

Diese Quellenuntersuchung würde zwar an und für sich unverhältnismäßig viel Zeit und Mühe in Anspruch nehmen; da ich sie aber als *πάρεργον* zu anderen Arbeiten durch mehrere Jahre fortsetzte, so darf ich mir in dieser Sache den Vorwurf der Zeitvergeudung ersparen. Übrigens müssen auch solche Arbeiten, wie die vorliegende, einmal abgetan werden.

Man weiß, daß beim wiederholten Abschreiben und Überarbeiten der Florilegien einzelne Lemmata vollständig ausfallen oder an eine unrichtige Stelle gerückt werden konnten. Daher war die Quellenuntersuchung auch auf jene Fragmente auszudehnen, die das Lemma *Χρυσοστόμου* nicht tragen, jedoch eine Verwandtschaft mit der Diktion des hl. Chrysostomos verraten. Auf diesem Wege gelang es, mehrere Anepigrapha sowie eine Anzahl Pseudepigrapha mit dem Lemma des Klemens Alexandrinus, Basilios, Gregor von Nazianz und Gregor von Nyssa dem hl. Chrysostomos zu vindizieren, während sich umgekehrt mehrere Chrysostomos-Zitate als Pseudepigrapha erwiesen und anderen Autoren, nämlich Methodios, Basilios, Gregor von Nazianz, Gregor von Nyssa, Nilos, Eusebios Alexandrinus, Gregor von Antiochia, Iohannes Nesteutes, Iohannes Klimax oder überhaupt Pseudo-Chrysostomos zuzuweisen sind.

Es ergab also die Untersuchung vorerst dieses eine Resultat, das zwar unserer bisherigen Kenntnis der Chrysostomosschriften nicht zu gute kommt: eine Sichtung des Bestandes der Chrysostomos-Fragmente in den vorhandenen Ausgaben des Maximos-Florilegiums und der Sacra Parallela sowie die Angabe ihrer Fundorte. In dieser Hinsicht dürfte ein annähernd abschließendes Ergebnis gewonnen und wenig mehr nachzutragen sein, wenn ich auch eine absolute Bürgschaft hiefür nicht zu übernehmen wage.

Eine Neuausgabe der identifizierten Fragmente halte ich für zwecklos. Hier liegt ja die Sache doch wesentlich anders als in Betreff der Fragmente vornicänischer Väter aus den Sacra Parallela, welche K. Holl[1]) untersucht und herausgegeben hat. Der Text der identifizierten Chrysostomos-Fragmente steht uns in so überreicher direkter Überlieferung zu Gebote, daß ein vollständiger Neudruck dieser Fragmente überflüssig erscheint, wenn auch zuzugeben ist, daß die direkte Textüberlieferung durch die indirekte hie und da eine Verbesserung erfahren kann. Und insofern es sich hier um Florilegien-Fragmente handelt, deren Texte vom Wortlaut der benutzten Quelle abweichen oder in den Florilegien-

1) Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela herausgegeben. Leipzig 1899. (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur. N. F. V, 2. Leipzig 1901.)

Handschriften variieren, so wird deren kritische Behandlung jenen zufallen, die eine mehrfach gewünschte Neuausgabe der Florilegien, insbesondere der Sacra Parallela, unter Benutzung eines umfassenden und mir vorläufig unerreichbaren Handschriftenmaterials unternehmen wollen. Übrigens ergeben sich manche Korrekturen des Florilegientextes schon aus einem bloßen Vergleiche mit den identifizierten Fundorten.

Aber auch für die Kenntnis der Chrysostomosschriften selbst war die Untersuchung nicht ohne alles Ergebnis; vorzüglich die Sacra Parallela haben uns wertvolle Fragmente verlorener Chrysostomosschriften aufbewahrt und zwar insbesondere aus den Homilien: *Πρὸς τοὺς νεοφωτίστους*, *Ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν* und *Εἰς τὴν χήραν τὴν τὰ δύο λεπτὰ προςενέγκασαν ἐν τῷ γαζοφυλακίῳ.*[1]) Andere Fragmente, deren Fundorte in den Chrysostomosausgaben nicht nachzuweisen sind, tragen nur das Lemma *Χρυσοστόμου* ohne nähere Quellenangabe; manche derselben zeigen trotz ihrer Kürze ein echtes Gepräge; bei anderen ist die Echtheit zweifelhaft oder die Unechtheit offenkundig. Ob mir bei wiederholter Durchsicht der Chrysostomosschriften nicht doch der Fundort des einen oder anderen Zitates entgangen ist, kann ich nicht verbürgen; doch hoffe ich, nichts Bedeutendes übersehen zu haben.

Ein paar Bemerkungen, auf die ich übrigens in den Quellenangaben noch zurückkommen werde, möchte ich hier eigens hervorheben.

1) Unter dem Namen des Klemens (Alexandrinus) steht sowohl bei Maximus PG 91, 965 B als auch in den Sacra Parallela PG 95, 1285 A folgendes Fragment:

Μάλιστα πάντων Χριστιανοῖς οὐκ ἐφίεται τὸ πρὸς βίαν ἐπανορθοῦν τὰ τῶν ἁμαρτημάτων πταίσματα. Οὐ γὰρ τοὺς ἀνάγκῃ τῆς κακίας ἀπεχομένους, ἀλλὰ τοὺς προαιρέσει, στεφανοῖ ὁ Θεός.

Die Stelle wird von K. Holl a. a. O. Nr. 306 unter den nicht nachweisbaren oder zweifelhaften Klemens-Zitaten angeführt und bei Migne PG 9, 756 als Nachtrag zu den Werken des Klemens Alexandrinus abgedruckt. Das Fragment stammt aber aus Chrysostomos, De sacerdotio II, Montfaucon, Chrys. opp. 1, 374 BC[2]) und ist aus zwei voneinander getrennten Stellen kompiliert, 374 B: *Μάλιστα μὲν γὰρ ἁπάντων Χριστιανοῖς οὐκ ἐφίεται πρὸς βίαν ἐπανορθοῦν τὰ τῶν ἁμαρτανόντων*

1) Vielleicht gehören die beiden letzten Homilientitel zu einer einzigen Überschrift: *Εἰς τὴν χήραν τὴν τὰ δύο λεπτὰ προςενέγκασαν ἐν τῷ γαζοφυλακίῳ καὶ ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν.*

2) Die Fundorte der Chrysostomos-Zitate werden im folgenden immer nach der Maurinerausgabe angeführt.

πταίσματα, 374 C: *οὐ τοὺς ἀνάγκῃ τῆς κακίας ἀπεχομένους, ἀλλὰ τοὺς προαιρέσει ταύτης ἀπεχομένους στεφανοῦντος τοῦ Θεοῦ.*

2) Maximos und Sacra Parallela benützen verhältnismäßig häufig einen Sermo de poenitentia et continentia et virginitate, der vielfach unter dem Namen des hl. Chrysostomos geht, gegenwärtig aber gewöhnlich dem Iohannes Nesteutes zugeschrieben wird und mehrere längere Exzerpte aus Chrysostomos enthält, Migne PG 88, 1937—1978[1]); und diese Chrysostomos-Exzerpte werden in den Florilegien gerade in der überarbeiteten Fassung angeführt, in der sie bei Iohannes Nesteutes vorliegen.

3) Im Maximos-Florilegium PG 91, 868 A steht unter mehreren Basilios-Zitaten folgendes Chrysostomos-Fragment: *Ἡ ἁμαρτία, ἕως μὲν ὠδίνεται, ἔχει τινὰ αἰσχύνην· ἐπειδὰν δὲ τελεσθῇ, τότε ἀναισχυντοτέρους ποιεῖ τοὺς ἐργαζομένους αὐτήν* = Chrysostomos, 9, 80 C hom. 10 in acta. Dieses Fragment kann sich freilich durch einen bloßen Zufall unter die Basilios-Zitate verirrt haben; doch fällt es auf, daß es auch in die 7. Basilios-Ekloge *Περὶ ἁμαρτίας*, Migne PG 32, 1197 C, Eingang gefunden hat, während sonst die 24 Basilios-Eklogen PG 32, 1115—1382 durchweg nur aus Basilios-Zitaten kompiliert sind. Es scheint also doch ein nicht zufälliges Verhältnis zwischen den Basilios-Eklogen und der vorliegenden Rezension des Maximos-Florilegiums zu existieren, sei es, daß der Kompilator der Basilios-Eklogen in den Zitaten des Florilegiums eine Direktive für die Auswahl seines Materials suchte, sei es, daß umgekehrt ein späterer Redaktor des Florilegiums die Basilios-Eklogen zu Rate zog, die nach gewöhnlicher Annahme freilich erst im 10. Jahrhundert entstanden sind. Sodann sei noch angedeutet, daß sich bei näherem Zusehen auch auffallende Berührungspunkte finden bezüglich der Chrysostomos-Zitate im Maximos-Florilegium und in den Chrysostomos-Eklogen, deren Kompilation dem Theodor Daphnopates oder Magister zugeschrieben und ins 10. Jahrhundert verlegt wird, Chrys. opp. 12, 432—775; genauer auf diese Fragen einzugehen, ist hier nicht am Platze.

A. Fragmente, die in Chrysostomosausgaben fehlen.

Die in den Chrysostomosausgaben nicht nachweisbaren Fragmente führe ich, insoweit mir ihre Unechtheit nicht festzustehen scheint, schon aus dem Grunde im Wortlaut an, weil die Bemerkungen zum Texte dessen ausführlichen Abdruck erheischen. Dabei bin ich mir bewußt, daß eine abschließende textkritische Behandlung der Fragmente nur

1) Vgl. Zeitschrift für katholische Theologie XXVI (1902) 380—385.

auf Grund eines genügenden, mir unzugänglichen Handschriftenmaterials möglich ist. Bei offenkundigen Textfehlern der Ausgaben wird eine Korrektur versucht. Die Echtheit einzelner Fragmente durch Anführung von Parallelstellen aus Chrysostomos zu erhärten, erachtete ich als zu weitgehend. So oft mir aus inneren Gründen die Unechtheit eines Fragmentes unzweifelhaft schien, habe ich dies ausdrücklich angemerkt. Die ausführlich lemmatisierten Fragmente wurden vorangestellt und nach ihrem gemeinsamen Lemma geordnet. Dann folgen die mit dem bloßen Autornamen *Χρυσοστόμου* versehenen Fragmente in jener Reihenfolge, in der sie sich im Maximos-Florilegium und in den Sacra Parallela vorfinden. Fragmente, die in beiden Florilegien zugleich oder in einem wiederholt vorkommen, werden in den fortlaufenden Nummern **1)—56)** nur einmal gezählt.

1) Sacra Parallela PG 95, 1276 D—1277 A, *Πρὸς τοὺς φωτισθέντας*:

Εὐλογητὸς ὁ θεός, ὁ ποιῶν θαυμάσια μόνος, ὁ ποιῶν πάντα καὶ μετασκευάζων αὐτά. Οἱ χθὲς αἰχμάλωτοι, νῦν ἐλεύθεροι καὶ πολῖται τῆς ἐκκλησίας. Οἱ πρώην ἐν αἰσχύνῃ ἁμαρτημάτων, νῦν ἐν παρρησίᾳ δικαιοσύνης.

2 *μετασκευάζων*] *κατασκευάζων* Ed

2) Sacra Parallela PG 96, 17 AB, *Πρὸς τοὺς νεοφωτίστους*:

Ὁ Μωϋσῆς φησιν· Θύσατε ἀμνὸν προβάτων ἄμωμον καὶ τὸ αἷμα αὐτοῦ ἐπιχρίσατε ἐπὶ ταῖς θύραις. Τί λέγεις; Αἷμα ἀλόγου σώζειν ἀνθρώπους λογικοὺς οἶδε; Ναί, φησί. Καθάπερ οἱ ἀνδριάντες οἱ βασιλικοί, ἄψυχοι καὶ ἀναίσθητοι ὄντες, τοὺς καταφεύγοντας εἰς αὐτοὺς
5 *ἀνθρώπους ἐμψύχους καὶ αἴσθησιν ἔχοντας διασώζουσιν οἱ ἄψυχοι καὶ ἀναίσθητοι, οὐκ ἐπειδὴ χαλκός ἐστιν, ἀλλ' ἐπειδὴ εἰκὼν τοῦ βασιλέως ἐστίν· οὕτω δὴ καὶ τὸ αἷμα ἐκεῖνο τὸ ἀναίσθητον καὶ ἄψυχον τοὺς ψυχὰς ἔχοντας ἀνθρώπους ἔσωσεν, οὐκ ἐπειδὴ αἷμα ἦν, ἀλλ' ἐπειδὴ τοῦ αἵματος τούτου τύπος ἦν. Εἰ ὅτε εἶδεν ὁ ὀλοθρεύων ταῖς θύραις*
10 *ἐπικεχρισμένον τὸ αἷμα, οὐκ ἐτόλμησεν εἰςπηδῆσαι· νῦν ἂν ἴδῃ ὁ διάβολος οὐχὶ ταῖς θύραις ἐπικεχρισμένον τὸ αἷμα τοῦ σήματος, ἀλλὰ τῷ στόματι τῶν πιστῶν ἐπικεχρισμένον τὸ αἷμα τῆς ἀληθείας, τὸ αἷμα τοῦ ναοῦ τοῦ Χριστοφόρου, οὐ πολλῷ μᾶλλον καθέξει; Εἰ γὰρ ἄγγελος ἰδὼν τὸν τύπον ᾐδέσθη, πολλῷ μᾶλλον ὁ διάβολος ἰδὼν τὴν ἀλήθειαν*
15 *φεύξεται.*

9 *Εἰ ὅτε*] *Ὅτε* Ed ‖ 10 *οὐκ*] *καὶ οὐκ* Ed | *ἴδῃ ὁ*] *ἴδῃ σε ὁ* Ed ‖ 11 *σήματος*] *σώματος* Ed

3) Sacra Parallela PG 96, 17 B:

Ἔνυξε τὴν πλευρὰν ὁ στρατιώτης ἐκεῖνος καὶ ὤρυξε τὸν τοῖχον τοῦ

ἁγίου ναοῦ, κἀγὼ τὸν θησαυρὸν εὗρον καὶ τὸν πλοῦτον ἔλαβον. Οὕτω καὶ ἐπὶ τοῦ ἀμνοῦ γέγονεν. Ἰουδαῖοι ἔσφαζον τὸ πρόβατον, κἀγὼ τὴν θυσίαν ἐκαρπωσάμην. Ἐκ τῆς πλευρᾶς αἷμα καὶ ὕδωρ.

4) Sacra Parallela PG 95, 1433 CD, *Πρὸς τοὺς φωτισθέντας*:
Ἀπὸ τῆς πλευρᾶς ἄρα τὴν ἐκκλησίαν ἐδημιούργησεν ὁ Χριστός, καθάπερ ἀπὸ τῆς πλευρᾶς τοῦ Ἀδὰμ τὴν Εὔαν ἐποίησεν. Διὰ τοῦτο Παῦλός φησιν· Ἐκ τῆς σαρκὸς αὐτοῦ καὶ ἐκ τῶν ὀστέων αὐτοῦ ἐσμεν, τὴν πλευρὰν αἰνιττόμενος. Ὥσπερ γὰρ τότε ἔλαβε τὴν πλευρὰν ὁ Θεὸς καὶ ἔπλασε τὴν γυναῖκα, οὕτως ἔδωκεν ἡμῖν αἷμα καὶ ὕδωρ ἐκ τῆς 5 *αὐτοῦ πλευρᾶς καὶ ἀνέπλασε τὴν ἐκκλησίαν. Καὶ ὥςπερ τότε ἐν ἐκστάσει ἔλαβε τὴν πλευρὰν καθεύδοντος τοῦ Ἀδάμ, οὕτω καὶ νῦν μετὰ θάνατον τὸ αἷμα καὶ τὸ ὕδωρ δέδωκε· καὶ ὅπερ τότε ἔκστασις ἦν, τοῦτο νῦν θάνατος.*

5) Sacra Parallela PG 96, 17 B:
Ὥςπερ γυνὴ τὸ τεχθὲν οἰκείῳ τρέφει αἵματι καὶ γάλακτι, οὕτω καὶ ὁ Χριστὸς οὓς ἐγέννησεν, αὐτὸς οἰκείῳ τρέφει διηνεκῶς αἵματι.

1)—5) führe ich deshalb im Wortlaut an, weil ihre Originalquelle verloren und nur indirekt in der lateinischen Übersetzung des Pelagianers Anianus überliefert ist, nämlich in der Homilie Ad neophytos, deren Initium lautet: Benedictus Deus, ecce stellae etiam de terra micuerunt. Dieselbe ist abgedruckt bei Fronton, Chrys. opp. lat. (Paris 1614) V 158—162. Vgl. Zeitschrift für kath. Theol. XXVIII 1904 168—193: Eine unbeachtete Rede des hl. Chrysostomos an Neugetaufte. Nach der Übersetzung des Anianus hatte Iulian von Eclanum einen längeren Absatz aus dieser Homilie zitiert in seiner verlorenen Schrift ad Turbantium libri IV, desgleichen der hl. Augustin in seiner Schrift Contra Iulianum PL 44, 654—655, worin Augustin außerdem noch zwei kurze Fragmente des Originaltextes mitteilt, ebenda 656 und 658. Zwei Stellen des griechischen Textes finden sich auch im Evangelienkommentar des Theodor Meliteniotes PG 149, 957 C—960 A und 956 A; diese decken sich inhaltlich größtenteils mit den unter Nr. **2)** und **5)** mitgeteilten Stücken, weichen aber in Einzelheiten vom Texte der Sacra Parallela nicht unbedeutend ab.[1]) Über die Echtheit der Homilie Ad neophytos, die Montfaucon unbegründeter Weise als Spurium bezeichnet und aus seiner Ausgabe ausgeschieden hat, kann kein Zweifel bestehen.

6) Sacra Parallela PG 95, 1200 C, *Ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν*:

1) Zum Kommentar des Theodor Meliteniotes vgl. B. Z. XI (1902) 370—387.

Ὁ ἐπευξάμενος εἰρήνην ἅπασι τὸν πόλεμον τῶν παθῶν ἐξέβαλε, τὴν ἁμαρτίαν τῶν ἀτόπων λογισμῶν, τὴν ταραχὴν τῶν ἐπιθυμιῶν, τὴν ζάλην, τὰ κύματα, τὸν χειμῶνα, καὶ λιμένος εὐδιωτέραν τὴν ψυχὴν κατεσκεύασε, τὴν μητέρα καὶ κοινὴν τροφὸν τῶν ἀγαθῶν ἁπάντων 5 εἰρήνην μετὰ πολλῆς τῆς σπουδῆς εἰς τὴν ψυχὴν τῶν δεξαμένων τὴν εἰρήνην πιστῶν εἰςαγαγών.

Steht auszüglich und in kürzerer Fassung im Florilegium des Maximos PG 91, 905 C.

1 *τῶν παθῶν* Maximos] *παθῶν* Sacra Parallela

7) Sacra Parallela PG 96, 280 B, *Ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν*[1]):

Βίος λόγου δυνατώτερος καὶ τρόπος ῥημάτων καὶ ἡ διὰ τῶν ἔργων ἐπίδειξις τῆς διὰ τῶν λόγων διδασκαλίας· οὐ τὰ θαύματα μόνον ἐπὶ τῶν ἀποστόλων ἐπεσπᾶτο τοὺς πιστεύοντας, ἀλλὰ πρὸ τῶν θαυμάτων ὁ βίος.

Der erste Satz dieser Stelle steht auch im Florilegium des Antonios Melissa PG 136, 1224 B.

8) Sacra Parallela PG 96, 289 AB, *Ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν*:

Ὁ πένης οὐ δέδοικε μεταβολήν· κἂν συμβῇ δέ τινα γενέσθαι περίστασιν, ῥαδίως οἴσει μεμελετηκὼς ἅπαξ φιλοσοφεῖν διὰ τῆς ἐνδείας. Ὁ δὲ πλούσιος οὐ μόνον οὐχ ὑπομεῖναι δύναταί τινα μεταβολήν, ἀλλὰ κἂν προςδοκήσῃ μόνον, καταγέλαστος γίνεται ἀλύων, δυςανασχετῶν, 5 παντὸς θανάτου ζωὴν χαλεπωτέραν ζῶν. Καὶ καθάπερ οἱ μὲν διηνεκῶς ἐν μεσογείῳ τραφέντες, ἐὰν εἰς λιμένα κατέλθωσι μόνον καὶ τὸ σκάφος ἐπιβῶσι, καὶ πρὶν ἐξελθεῖν τὸ στόμα τοῦ λιμένος ναυτιῶσιν, ἀλύουσι, δυςανασχετοῦσι, περιστρέφεσθαι πάντα δοκοῦσι σκοτοδίνῳ κατεχόμενοι· οἱ δὲ πολλὰ διατρίβοντες πελάγη οὐδὲ ναυαγίας προςδοκωμένης θορυ-10 βοῦνται εὐκόλως νήξασθαι δυνάμενοι καὶ διαφυγεῖν τὸν ἐπικείμενον κίνδυνον· οὕτω καὶ ἐπὶ τῶν πλουσίων καὶ ἐπὶ τῶν πενήτων συμβαίνει. Οἱ μὲν εὔποροι οὐδὲ τὴν τυχοῦσαν δέχονται μεταβολὴν γενναίως, ἀλλὰ ἀκαρτέρητοι ὑπάρχουσιν ἅτε διηνεκῶς ἐν τρυφῇ ζῶντες· οἱ πένητες δὲ πολλὰ κύματα διαπλεύσαντες καὶ πολλῶν ναυαγίων πεῖραν λαβόντες 15 πρὸς ἅπαντα μένουσιν ἀπερίτρεπτοι καὶ πάντων καταγελῶσι τῶν χειμώνων. Καὶ οὐ τοῦτο μόνον ἐστὶ θαυμαστόν, ὅτι τὰς μεταβολὰς εὐκόλως

8 *σκοτοδίνῳ*] *σκότῳ δεινῷ* Ed ‖ 9 *οὐδὲ*] *οὔτε* Ed ‖ 16 *Καὶ οὐ τοῦτο*] *Καὶ τοῦτο* Ed | *ὅτι τὰς*] *οὐχ ὅτι τὰς* Ed

---

1) Zu Sacra Parallela PG 96, 260 B, *Παγὶς μεγίστη* zitiert Le Quien aus den Parallela Rupef. das Lemma *Τοῦ αὐτοῦ* (= *Χρυσοστόμου*), *ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν*. Allein dieses Fragment steht Chrys. opp. 2, 156 B h. 15 de statuis.

φέρουσιν, ἀλλ' ὅτι οὐδὲ ταχέως ταύταις ἁλίσκονται. Τίς γὰρ ἕλοιτο πένητι πρᾶγμα παρασχεῖν οὐδὲν μέλλων κερδαίνειν ἀπὸ τῆς ἐκείνου πενίας;

Zur Homilie *Ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν* gehören vielleicht auch die Fragmente unter Nr. **39), 40), 41)**, sowie **53)** und **54)**.

Die Fragmente **6), 7)** und insbesondere **8)** sind meines Erachtens unzweifelhaft echt.

9) Sacra Parallela PG 96, 289 BC, *Εἰς τὴν χήραν τὴν τὰ δύο λεπτὰ προςενέγκασαν ἐν τῷ γαζοφυλακίῳ*:

Οἱ πενίᾳ προςφιλοσοφήσαντες ἐγγίζουσιν ἀεὶ τῷ Θεῷ. Ὢ πηλίκον ἀξίωμα τῆς πενίας· Θεοῦ γίνεται προςωπεῖον. Κρύπτεται ἐν πενίᾳ Θεός· καὶ πένης μὲν ὁ τὴν χεῖρα προτείνων, Θεὸς δὲ ὁ δεχόμενος.

Steht auch bei Maximos PG 91, 793 C, Antonios Melissa PG 136, 892 C, 23. Ekloge *Περὶ ἐλεημοσύνης καὶ φιλοξενίας* 12, 591 AB.

Οἱ πενίᾳ — τῷ Θεῷ fehlt bei Maximos und in der 23. Ekloge und steht bei Antonios im Anschluß an den übrigen Teil des Fragmentes ‖ 2 *Θεοῦ*] *τοῦ Θεοῦ* 23. Ekloge | *πενίᾳ*] *πένητι* Antonios Melissa

Die Echtheit dieses Fragmentes, so kurz es ist, unterliegt meinerseits keinem Zweifel. Maximos Confessor erwähnt die Homilie des hl. Chrysostomos *Εἰς τὴν χήραν τὴν τὰ δύο λεπτὰ προσενέγκασαν ἐν τῷ γαζοφυλακίῳ* im Tomus spiritualis et dogmaticus ad Dorensem episcopum Stephanum PG 91, 168 BC, erwähnt außer dem Homilientitel auch das Incipit: *Ἁπλῆ μὲν ἡ τῆς νηστείας προςηγορία* und teilt einen Passus daraus mit, der die Zweiheit der Willenstätigkeit in Christus betont: *Καὶ ἐν μὲν τοῖς ἄλλοις τῶν συναφθεισῶν φύσεων διάφορος ἡ ἐνέργεια τῆς ἀνθρωπότητος, καὶ τῆς θεότητος διάφορος ἡ ἰσχύς. Οἷόν τι λέγω· Κάτω κοπιᾷ καὶ ἄνω συγκροτεῖ τὰ στοιχεῖα· κάτω πεινᾷ καὶ ἄνωθεν ὑετοὺς χορηγεῖ· κάτω δειλιᾷ καὶ ἄνω βροντᾷ· κάτω δικαστηρίῳ παρέστηκε καὶ ἄνωθεν ἑαυτὸν θεωρεῖ. Περὶ δὲ τὴν ἐλεημοσύνην συντρέχει τὸ τῆς διπλῆς ἐνεργείας· ὁ γὰρ ἄνωθεν ἐκ τῶν Χερουβὶμ βραβεύων τοῖς ἐλεήμοσιν, οὗτος πρὸ τοῦ γαζοφυλακίου καθήμενος δοκιμάζει τοὺς φιλανθρώπους.* Auch dieses Zitat ist des hl. Chrysostomos vollkommen würdig. Maximos teilt es nochmals auszüglich mit PG 91, 176 D. Auch Theodor Studites führt es in gekürzter Fassung, aber ohne genauere Quellenangabe an in einem Briefe an den Bischof Theophilos von Ephesus, Epistolarum liber II. n. 41 PG 99, 1244 B:

Κάτω κοπιᾷ καὶ ἄνω συγκροτεῖ τὰ στοιχεῖα· κάτω πεινᾷ καὶ ἄνωθεν ὑετοὺς χορηγεῖ· κάτω δειλιᾷ καὶ ἄνω βροντᾷ· κάτω δικαστηρίῳ παρίσταται καὶ ἄνωθεν πάντα θεωρεῖ.

Im Eingang der Homilie In Heliam et in viduam et de eleemosyna 3, 328 redet der hl. Chrysostomos von zwei wohltätigen Witwen, von

denen eine dem Alten Bunde und eine dem Neuen Bunde angehört, nämlich von der Witwe von Sarepta und von der Witwe, die zwei Heller in den Opferstock warf, und stellt eine ausführliche Predigt auch über die letztgenannte in Aussicht 3, 329 B: *Ἀλλὰ περὶ ἐκείνης μὲν ἐν ἑτέρῳ καιρῷ· τήμερον δὲ περὶ τῆς ἐν τῇ παλαιᾷ πρὸς ὑμᾶς ἐροῦμεν.* Die mit diesen Worten angekündigte Predigt über die Witwe, die zwei Heller in den Opferstock warf, ist verloren gegangen; sie darf aber jedenfalls identifiziert werden mit der Homilie *Εἰς τὴν χήραν τὴν τὰ δύο λεπτὰ προςενέγκασαν ἐν τῷ γαζοφυλακίῳ*, von der uns der hl. Maximos, die Sacra Parallela, Antonios Melissa, Theodor Studita und die 23. Chrysostomos-Ekloge spärliche Überreste aufbewahrt haben.

Übrigens sind aller Wahrscheinlichkeit nach auch einige nicht genauer lemmatisierte Chrysostomos-Fragmente der Sacra Parallela PG 95, 1468 D—1469 C der Homilie *Εἰς τὴν χήραν τὴν τὰ δύο λεπτὰ προςενέγκασαν ἐν τῷ γαζοφυλακίῳ* entnommen; siehe **37)**.

10) Sacra Parallela PG 95, 1085 C, In s. Stephanum:

Ἀκράτητος καὶ οὐρανοδρόμος ἡ θεία φύσις, ἀνέφικτος τοῖς διώκουσιν, ἐγγίζουσα τοῖς πιστεύουσιν.

Eine echte Chrysostomos-Homilie auf den hl. Stephanos liegt nicht vor und in den unechten Predigten mit diesem Titel fehlt das Fragment.

11) Sacra Parallela PG 95, 1240 B In s. Romanum martyrem:

Οὐ μήρινθον λεπτὴν διαθέουσιν — ἐν τῷ πάσχειν ἀσκούμενοι.

Fehlt in den beiden Chrysostomos-Homilien auf den hl. Martyrer Romanos 2, 611 und 617; in den Parallela Rupef. wird das Fragment dem hl. Gregor von Nyssa zugeschrieben mit dem Lemma: *Τοῦ Νύσσης, ἐκ τοῦ εἰς τὸν ἅγιον Ῥωμανόν*, PG 96, 476 D.

12) Sacra Parallela PG 95, 1292 A, De Constantino imperatore, Parallela Rupef. PG 96, 513 C, *Τοῦ Χρυσοστόμου, ἐκ τοῦ εἰς Κωνσταντῖνον τὸν βασιλέα*:

Βασιλεία τῶν ἐπὶ τῆς γῆς πραγμάτων τὰς τραχύτητας ὁμαλίζει.

13) Sacra Parallela PG 95, 1309 C, *Τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἐκ τοῦ εἰς τὰς Βασιλείας γʹ λόγου.* Das Lemma ist erhalten in einem Codex Vaticanus, aus dem A. Mai das Fragment edierte PG 64, 501 C:

Φέρει γηπόνοις ἡδονὴν τὸ ἐξ ὑπτίων τε καὶ βαθυγείων χωρίων πολύν τινα δρέπεσθαι τὸν καρπόν. Εἰ δέ ποτε καὶ ἐκ πετρώδους γῆς καὶ λεπτῆς καὶ ὑποψάμμου δυνηθείη μετὰ πολλὴν ἐπιμέλειαν χρηστοῦ τινος ἀπολαῦσαι καρποῦ, μείζων ἐντεῦθεν ἡ ἡδονὴ τῷ γηπόνῳ, διότι πρὸς
5 *τὴν τῆς γῆς φύσιν ἀγωνισάμενος καὶ τοὺς οἰκείους πόνους ἀντειςάξας*

3 *ὑποψάμμου*] *ὑπὸ ψάμμου* Mai || 5 *τὴν τῆς γῆς φύσιν*] *τὴν τῆς φύσιν* Sacra Parallela

τῇ στειρώσει τῆς γῆς νίκης τινὰ μαρτυρίαν ἀποφέρεται παρὰ τῶν τὸ γεώργιον θαυμαζόντων.

Vielleicht gibt das Fragment, an dessen Echtheit ich nicht zweifeln kann, die Eingangsworte einer verlorenen Homilie wieder. Vgl. die Eingänge zur I. und IV. Homilie In illud, Vidi Dominum 6, 95 und 120.

14) Sacra Parallela PG 95, 1433 BC, *Εἰς τὴν β' Βασιλειῶν*:

Εὐσεβείας σημεῖον τὸ συνεχῆ μνήμην ποιεῖσθαι τῶν θειοτέρων τόπων καὶ τὸ πυκναῖς ἐντεύξεσιν ἐξιλεοῦσθαι τὸν Θεόν. Βούλεται γὰρ τοὺς ἀνθρώπους ὁ Θεὸς περὶ τοὺς τῶν ἁγίων οἴκων λιμένας καθορμίζεσθαι.

Steht in kürzerer Fassung Sacra Parallela PG 95, 1357 C, Maximos PG 91, 952 D. Ich halte die Stelle für echt; besonders der Gedanke, daß die heiligen Orte Hafenplätze für die Menschheit sind, ist dem hl. Chrysostomos eigentümlich; vgl. 2, 367 B hom. de baptismo Christi: „Gleichsam als Hafenplätze im Meere hat Gott in den Städten die Kirchen errichtet".

15) Sacra Parallela PG 95, 1433 C, *'Εκ τῆς εἰς τὸν Βασίλειον ὁμιλίας*:

Τὸ θυσιαστήριον οὐράνιός ἐστι τράπεζα τὰ ἀπὸ γῆς δεχόμενον καὶ οὐρανῷ παραπέμπον, τὸ ἀπ' οὐρανῶν δεχόμενον καὶ τῇ γῇ χορηγοῦν, ἐπὶ γῆς ἐρηρεισμένον καὶ τῷ ἄνω παρακείμενον θρόνῳ. Θυσιαστήριον γὰρ αὐτοῖς φοβερὸν τοῖς ἀγγέλοις τοῖς τὴν οὐράνιον ὑπερπετομένοις ἀψῖδα. 5

Ob der Wortlaut des Lemmas richtig überliefert ist, muß ich unentschieden lassen; vielleicht hatten diese und die vorausgehende Stelle ursprünglich ein gleichlautendes Lemma. Gegen die Echtheit des Fragmentes dürfte nichts einzuwenden sein.

16) Sacra Parallela PG 96, 232 D—233 A, In martyrem Iulianum:

Εἰ τὰ σωματικὰ δίχα πόνων οὐκ ἐμπορίζεται τοῖς ἀνθρώποις, ἀλλὰ καὶ ἄρτος καὶ τροφὴ κόπων δέονται καὶ ἱδρώτων, καὶ ἡ ἀνάγκη τῆς φύσεως ἀπελαύνει τὸν ὄκνον καὶ τῆς χρείας ἡ μάστιξ τὸν πηλὸν συνωθεῖ πρὸς ἀπαραίτητον κάματον· τίς οὐκ ἂν διαιωνίζουσαν ἀκούων ζωὴν πρὸς τοὺς πόνους διηγέρθη; Τίς οὐκ ἂν ἡδέως ἱδρώσειεν ὑπὲρ 5 *οὐρανῶν βασιλείας; Τίς οὐκ ἂν ὀδύνης ὑπερφρονήσειεν ὑπὲρ ἡδονῆς ἀπεράντου; Τίς οὐκ ἂν ταῖς τῶν πειρασμῶν ἐπικυβιστεύσειε τρικυμίαις, ἵνα πρὸς τὸ ἀλήστευτον τῶν οὐρανῶν ἐμπόριον παραγένηται; Καὶ γὰρ οἱ πόνοι πανταχοῦ τῶν ἀγαθῶν χορηγοί.*

Der letzte Satz steht auch Sacra Parallela 96, 401 D: *Οἱ πόνοι τῶν ἀγαθῶν πανταχοῦ χορηγοί.* Das Fragment ist meines Erachtens sicher echt; es fehlt in der Chrysostomos-Predigt In s. Iulianum martyrem 2, 671.

17) Sacra Parallela PG 96, 233 A, In Lazarum:

Ψευδεῖς τῶν ἀνοήτων αἱ δόξαι· ψευδεῖς τῶν κακοδόξων αἱ ὑπολήψεις, πλούτῳ καὶ ἐλευθερίᾳ καὶ δυνάμει τὸ ἐν τῷ βίῳ μακάριον προςνεμόντων· ἀγνοούντων, ὅτι καὶ δουλείαν ἔστιν ἰδεῖν ἐλευθερίας ἁπάσης ὑψηλοτέραν καὶ ἀσθένειαν ἁπάσης δυνάμεως στερροτέραν καὶ 5 *πτωχείαν καταμαθεῖν πλούτου πολυτελεστέραν παντός.*

Fehlt in den Chrysostomos-Predigten über den armen Lazarus und über den vom Tode auferweckten Lazarus. Über die Echtheit des Fragmentes möchte ich nicht entscheiden.

18) Sacra Parallela PG 96, 401 D, *Ἐκ τῆς πη' ἐπιστολῆς*:

a) *Ὅπου πλείων ὁ κόπος, ἐκεῖ μείζων ἡδονή.*

b) *Οὐκ ὀκνεῖ ὁ εὖ φρονῶν πρὸς τοὺς πόνους διὰ τοὺς ἐκ τῶν πόνων καρπούς.*

Beide Fragmente stehen im Anschluß an zwei Zitate aus der Rede des Iohannes Nesteutes De poenitentia PG 88, 1956 D und 1977 C und fehlen meines Wissens in den Chrysostomos-Briefen.

Fragmente ohne ausführliches Lemma.

Maximos-Florilegium PG 91:

768 B *Τυφλὸς οἶδεν* siehe **37)** Sacra Parallela PG 95, 1468 D.

769 A *Ὅταν διαθρέψῃς* siehe **37)** Sacra Parallela PG 95, 1469 A.

769 A *Μὴ φοβηθῶμεν* siehe **37)** Sacra Parallela PG 95, 1469 A.

19) 784 D *Οἱ πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων τῶν μὲν ἰδίων ἁμαρτημάτων συνήγοροι γίνονται, τῶν δὲ ἀλλοτρίων κατήγοροι.*

Steht auch in der 24. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ ἁμαρτίας καὶ ἐξαγορεύσεως* 12, 601 E.

793 C *Ὦ πηλίκον ἀξίωμα* siehe **9)** Sacra Parallela PG 96, 289 BC.

20) 804 C *Πρὸς χρείαν, ἀδελφοί, οὐ πρὸς ἡδονὴν ἡ ζωὴ συμμετρεῖται. Τὸ οὖν περιττὸν τῆς φύσεως ἀποθέμενοι τὸ ἀναγκαῖον μόνον ἀσπασώμεθα.*

Steht auch in der 4. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ νηστείας καὶ σωφροσύνης* 12, 462 B.

21) 808 D *Ὅταν ἐκ καθαρῶν χειλέων ἐξέρχηται δέησις καὶ ἐκ καρδίας ἀνυποκρίτου, οἶδε φθάσαι τὸ ἀκολάκευτον οὖς τοῦ Δεσπότου.*

Mit den Eingangsworten dieser Stelle beginnt eine dem hl. Chrysostomos zugeschriebene und von den Maurinern als unecht übergangene Erklärung zu Ps. 11; siehe das alphabetische Initienverzeichnis der Chrysostomos-Schriften 13, 316: *Ὅταν ἐκ καθαρῶν χειλέων ἐξέρχηται δέησις*, in Ps. 11, spuria et omissa.

809 A *Ὅταν δι' εὐχῆς* siehe **35)** Sacra Parallela PG 95, 1441 C.

809 A *Ἐν ταῖς ἀναβολαῖς* siehe **36)** Sacra Parallela PG 95, 1441 D.

22) 817 A *Συμφέρει δάκνεσθαι διὰ τῆς τῶν ῥημάτων ἀλγηδόνος τοὺς ἁμαρτάνοντας, ἵνα τῆς διὰ τῶν πραγμάτων ἀσχημοσύνης ἀπαλλαγῶσιν.*

2 ἀσχημοσύνης] αἰσχύνης 6. Chrys.-Ekl. 12, 478 D

Steht in der 6. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ διδαχῆς καὶ νουθεσίας* 12, 478 D. Cod. gr. Taurin. 320 (nach Pasinus) f. 601 ss enthält eine von den Herausgebern als unecht übergangene Chrysostomos-Homilie Contra eos, qui cum scientia scripturas non legunt; incipit: *Συμφέρει δάκνεσθαι διὰ τῆς τῶν ῥημάτων ἀλγηδόνος τοὺς ἁμαρτάνοντας κτἑ.* Vgl. das alphabetische Initienverzeichnis der Chrysostomos-Schriften 13, 325.

821 B *Ὥςπερ γῆν μὴ βρεχομένην* siehe **46)** Sacra Parallela PG 96, 13 CD.

23) 852 A *Κρεῖσσον γὰρ ψωμὸς ἐν ἅλατι μεθ' ἡσυχίας καὶ ἀμεριμνίας ἢ παράθεσις ἐδεσμάτων πολυτελῶν ἐν περισπασμοῖς καὶ μερίμναις.* Cf. Prov. 17, 1.

24) 857 D *Οἱ τῆς τῶν παίδων κοσμιότητός τε καὶ σωφροσύνης ἀμελοῦντες πατέρες παιδοκτόνοι τυγχάνουσι· καὶ χαλεπώτερον ἢ ἐκεῖνοι, ὅσῳ καὶ πρὸς ψυχὴν ἡ ἀπώλεια καὶ ὁ θάνατος.*

Dieses sicher echte Fragment steht auch in der 27. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ παίδων ἀνατροφῆς* 12, 635 D.

25) 869 B *Ὥςπερ γὰρ ὁ ἐν ἁμαρτήμασιν ὢν ἑτέρων κατηγορῶν ἑαυτοῦ πρὸ ἐκείνων κατηγορεῖ, οὕτω καὶ ὁ ἐν συμφορᾷ ὢν καὶ ὀνειδίζων ἑτέρου συμφορὰς ἑαυτὸν πρὸ ἐκείνου ὀνειδίζει.*

Steht ohne eigenes Lemma inmitten anderer Chrysostomos-Zitate.

889 C *Πανταχοῦ διὰ δυςκολίας* siehe **29)** Sacra Parallela PG 95, 1309 C und 96, 401 D.

905 C *Ὁ ἐπευξάμενος* siehe **6)** Sacra Parallela PG 95, 1200 C.

948 C *Οἶμαι τοὺς ἀρχαίους* siehe **50)** Sacra Parallela PG 96, 61 B.

26) 952 A *Πίστις μήτηρ καὶ στεφάνη καὶ συμπεραίωσις τῶν ἀρετῶν ὑπάρχει.*

Steht ohne eigenes Lemma unter Chrysostomos-Zitaten.

952 D *Εὐσεβείας σημεῖον* siehe **14)** Sacra Parallela PG 95, 1433 BC.

27) 993 A *Λαμπρὸν καὶ ἐπίσημον οὐ περιφάνεια προγόνων, ἀλλὰ ψυχῆς ἀρετὴ ποιεῖν εἴωθε.*

Sacra Parallela PG 95:

1085 C *Ἀκράτητος* siehe **10)**.

28) 1108 A *Τί ὠφέλησαν* — C *ἀλλ' ἐκ τῆς πλευρᾶς.*

Ist offenbar unecht, wie schon Le Quien bemerkte.

1200 C *Ὁ ἐπευξάμενος* siehe **6)**.

1240 A *Οὐ μήρινθον* siehe **11)**.

1292 A *Βασιλεία* siehe **12)**.

29) 1309 B *Γηπόνος τὸν ὕπνον ἀποσεισάμενος πρὸς τὴν τῆς γῆς ἐργασίαν ἐπείγεται καὶ τοῦ μὲν οἰκίσκου καὶ τῆς ἐπαύλεως τὸ ἔρημον ὑπερασπίζεται καὶ ἀναγκάζεται ὅμως καὶ φλογμῷ καὶ χειμῶνι ἀπὸ ταλαιπώρου σαρκὸς διαμάχεσθαι. Πανταχοῦ γὰρ διὰ δυςκολίας καὶ 5 πόνων τοῖς ἀνθρώποις πέφυκε τὰ χρήσιμα παραγίνεσθαι.*

Der letzte Satz *Πανταχοῦ — παραγίνεσθαι* steht auch Sacra Parellela PG 96, 401 D und Maximos PG 91, 889 C. Die Echtheit bezweifle ich nicht.

30) 1329 B *Ἀφόρητός ἐστι — μαλακίαις μαγεύουσα.*

Unecht; steht im Anschluß an ein Zitat aus Pseudo-Chrysostomos. Die beiden nachfolgenden Anepigrapha 1329 A *Γυνὴ τὸ ὑποζύγιον* und C *Οὐ τῷ ξύλῳ* — 1332 C *χάριν βραβεύσας* können ebenfalls nicht von Chrysostomos stammen.

31) 1353 A *Οὐχὶ φύσις αὐτὴ τῶν κινήσεων καθ' ἑαυτὴν πονηρά, ἀλλ' ἡ τῶν φυσικῶν κινημάτων παρατροπὴ τῆς ψυχῆς τὰς ὁρμὰς ὡς πάθη διέβαλεν. Ὁ γὰρ δημιουργὸς τὴν λύραν καλὴν καὶ εὔφθογγον ἡρμόσατο, οἱ δὲ κρούοντες διαφόρως ἅπτονται τῶν χορδῶν· καὶ ἀπὸ 5 τῆς αὐτῆς κιθάρας ὁ μὲν ὕμνον, ὁ δὲ ἀπηχεῖ βλασφημίαν, οὐχ ὡς τῆς τῶν χορδῶν φύσεως τὸ διεστραμμένον ἐχούσης, ἀλλ' ὡς τῆς τῶν ψηλαφώντων ἀμαθίας παραφθειρούσης τὸ ὄργανον.*

Ist sicher als echt zu betrachten.

1357 C *Εὐσεβείας σημεῖον* siehe **14)**.

32) 1381 A *Οὐχ ὁ τόπος τὴν ἀρετήν, ἀλλ' ἡ ἀρετὴ πέφυκε τὸν τόπον σεμνύνειν.*

Steht in der 26. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας* 12, 626 A, bei Iohannes Klimax, Scala paradisi (Scholien) PG 88, 921 D und bei Antonios Melissa PG 136, 793 A.

33) 1425 A *Τῶν τὸν πατέρα μὴ μιμουμένων ὁ πατὴρ πατέρα καλούντων οὐκ ἐπακούεται. Μετὰ τῶν γνωρισμάτων οὖν πρόςελθε τῷ Δεσπότῃ καὶ ὡς τέκνον ἀσπάσεταί σε.*

34) 1429 A *Ὅταν μηδαμόθεν ἀνθρωπίνης βοηθείας ἐλπὶς ἡμῖν ὑπάρχῃ, μὴ ἀπογνῶμεν, μὴ ἀτονήσωμεν, ἀλλὰ τὴν ἄγκυραν τῆς πίστεως ἀναρπάσωμεν, ῥίψωμεν τὸ ἐργαλεῖον τῆς ἐλπίδος μὴ εἰς θάλασσαν, ἀλλ' εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ τὸ χειμαζόμενον σκάφος τῶν κινδύνων ἀπαλλα- 5 γήσεται.*

Schließt sich unmittelbar an ein Chrysostomos-Zitat an und steht bei Antonios Melissa PG 136, 788 D mitten unter Chrysostomos-Zitaten. Ich halte das Fragment für echt.

1433 B *Εὐσεβείας σημεῖον* siehe **14)**.

1433 C *Τὸ θυσιαστήριον* siehe **15**).

35) 1441 C *Ὅταν δι' εὐχῆς αἰτησώμεθά τι τὸν Δεσπότην, μὴ ταχέως ἐξατονήσωμεν, ἀλλὰ τὸ συνεχὲς τῆς ἀποτυχίας τῇ συνεχείᾳ τῆς αἰτήσεως ἐκνικήσωμεν.*

Maximos PG 91, 809 A.

36) 1441 D *Ἐν ταῖς ἀναβολαῖς καὶ ταῖς ὑπερθέσεσι τῶν δωρεῶν τοῦ θεοῦ μὴ προκάμνωμεν μηδὲ προαναπίπτωμεν. Πολλάκις γὰρ ὁ Δεσπότης τὴν δοκοῦσαν ἀναβολὴν εἰς τὴν τῆς πίστεως γυμνασίαν παρέλκει.*

Maximos PG 91, 809 A. Ich halte beide Fragmente für echt.

2 *προκάμνωμεν* Maximos] *προκάμωμεν* Sacra Parallela || 3 *εἰς τὴν τῆς πίστεως* Maximos] *εἰς πίστεως* Sacra Parallela

37) 1468 D *Τυφλὸς οἶδεν ἐλεούμενος εἰς οὐρανῶν βασιλείαν χειραγωγεῖν καὶ ὁ τοίχοις προςκρούων καὶ βόθροις ἐνολισθαίνων, οὗτος ὁδοποιὸς γίνεται τῆς εἰς οὐρανοὺς ἀναβάσεως. Διὰ πενήτων ὁ ἡμέτερος δικαστὴς δωροδοκεῖται· διὰ τῆς χειρὸς τοῦ πένητος τοῦ δικαστοῦ τὴν παράθυρον κροῦσον. Δέχεται γάρ σου τὰ δι' αὐτοῦ δῶρα καὶ παραχαράττει τοὺς νόμους· δέχεται καὶ ἀντὶ δικαίου φιλάνθρωπος γίνεται· δέχεται καὶ τῆς ἀληθείας προτάττει τὸν ἔλεον καὶ τῇ πλάστιγγι τῶν ἁμαρτημάτων ἀντικρεμᾷ τὴν χεῖρα τοῦ πένητος. — Ὅταν διαθρέψῃς τὸν πένητα, σαυτὸν νόμιζε διατρέφειν. Τοιαύτη γὰρ ἡ τοῦ πράγματος φύσις· ἐξ ἡμῶν εἰς ἡμᾶς μεταχωρεῖ τὰ διδόμενα. Ὁ γὰρ φιλάνθρωπος ἡμῶν Δεσπότης τὸ ἡμέτερον ἐπιδὼν μικρόψυχον εἰς ὑπερβολὴν ἄμετρον ἀναπέμπει τὸ ἔργον καὶ ἑαυτὸν χρεώστην τῆς ἐλεημοσύνης καλεῖ· Θεοῦ δάνεισμα τὴν εὐποιΐαν προσαγορεύει. Ὦ πόση τῆς ἐλεημοσύνης ἡ δύναμις· μόνη τὸ θεῖον ὑπειςέρχεται δικαστήριον. Μὴ φοβηθῶμεν δικαστὴν πρὸ τοῦ δικαστηρίου τὴν χεῖρα προτείνοντα· μὴ φοβηθῶμεν δικαστὴν οὐκ ἀρνούμενον τὸ λαβεῖν. — Καθίσας ὁ Ἰησοῦς ἀπέναντι τοῦ γαζοφυλακίου ἐθεώρει, πῶς οἱ ὄχλοι βάλλουσι χαλκόν. Παραδραμὼν τὸ θυσιαστήριον τῷ γαζοφυλακίῳ προςτρέχει· παραδραμὼν τοὺς θύοντας ἐπὶ τὸ τῆς εὐποιΐας ἐπιγίνεται θέατρον, δεικνὺς διὰ τῶν ἔργων αὐτῶν, ὅτι μόνῳ Θεὸς τούτῳ ἐπιτέρπεται τῷ θεάματι· δεικνύς, ὅτι τὸν θεῖον ὀφθαλμὸν τούτου μόνου δυνατὸν ἀφομοιοῦσθαι τῷ πλάσαντι· δεικνύς, ὅτι τοῦτο μόνον ἄνθρωπον συνάπτει Θεῷ· δεικνύς, ὅτι τοῦτο μόνον τὸν πηλὸν προςπελάζει τῷ πλάστῃ. Γίνεσθε γάρ, φησίν, οἰκτίρμονες, ὡς ὁ Πατὴρ ὑμῶν ὁ οὐράνιος οἰκτίρμων ἐστί. Μία γάρ ἐστι τῆς θείας συγγενείας εἴςοδος ἡ εὐποιΐα. — Ὦ τῆς φιλανθρώπου ψυχῆς,*

19—21 ist der Text in Unordnung geraten und kann nur auf Grund von Hss sicher berichtigt werden. Dem Sinne nach würde man etwa erwarten: *δεικνὺς διὰ τῶν ἔργων αὐτῶν, ὅτι μόνῳ τούτῳ ἐπιτέρπεται θεάματι ὁ θεῖος ὀφθαλμός· δεικνύς, ὅτι τὸν πλασθέντα τούτῳ μόνῳ δυνατὸν ἀφομοιοῦσθαι τῷ πλάσαντι.*

ὢ τῆς ἐλεήμονος γνώμης. Οὐκ ἐξέτεμεν ἡ πτωχεία τὸ τῆς προαιρέσεως συμπαθές, οὐκ ἐξήλεγξεν ἡ πτωχεία τὸ τῆς γνώμης φιλότιμον, οὐ συνέστειλεν ἡ ἔνδεια τὸ τῆς ψυχῆς δαψιλές.

Einige Teile dieses Fragmenten-Komplexes stehen in der 23. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ ἐλεημοσύνης καὶ φιλοξενίας* 12, 591 A und bei Maximos PG 91, 768 B *Τυφλὸς οἶδεν*, 769 A *Ὅταν διαθρέψῃς* und *Μὴ φοβηθῶμεν.* Da hier von der Witwe, die zwei Heller in den Opferkasten warf, die Rede ist, so besteht die begründete Vermutung, daß wenigstens diese Teile aus der Homilie *Εἰς τὴν χήραν τὴν τὰ δύο λεπτὰ προςενέγκασαν ἐν τῷ γαζοφυλακίῳ* entnommen sind und als Ergänzung zu den unter **9)** stehenden Fragmenten dieser Homilie angesehen werden dürfen.

38) 1509 B *Λέοντες μὲν καὶ ἄρκτοι καὶ παρδάλεις ἐν μέσαις ταῖς πόλεσι τίνος χάριν φιλοτίμως σιτίζονται, ὁ δὲ πτωχὸς ἐπὶ τοῦ ἐδάφους ἕρπει συντετηκώς; καὶ ὁ λέων θαλπόμενος τῶν δημοσίων κρεῶν τὴν κνίσσαν ἐρεύγεται. Οὕτινος τὴν χρείαν ἐὰν ἐρωτήσω, μᾶλλον ἐγκα-
5 λυφθήσομαι. Θηρίων γὰρ ὀδόντας ἀκονῶσιν οἱ ἄνθρωποι κατὰ ἀνθρώπων.*

Eine ähnliche Stelle des hl. Chrysostomos siehe 8, 282 B h. 47 in Ioannem.

39) 1517 C *Ὁ πρὸς τοὺς ἐν ὑπεροχῇ βλέπων τῆς οὔσης αὐτῷ εὐπορίας οὐ δυνήσεται λαβεῖν αἴσθησιν· οἷον ὁ κεκτημένος ἑκατὸν χρυσίνους, ἐὰν νοήσῃ τὸν διακοσίους ἔχοντα, οὐδὲν ἡγήσεται ἔχειν, τῆς ἐπιθυμίας τῶν πλειόνων αὐτὸν κεντούσης. Κἂν αὐτὰ λάβῃ, τὴν
5 ἐπιθυμίαν οὐδὲ οὕτως ἀποθήσεται ἑτέρων πλειόνων ἐφιέμενος. Καὶ ἡ τῶν οὐδέπω κτησθέντων ἐπιθυμία διηνεκῶς αὐτὸν ἐνοχλοῦσα τῶν ἤδη συνηγμένων τὴν ἡδονὴν οὐκ ἀφίησι φαίνεσθαι.*

Der erste Satz des Fragmentes steht inmitten von Chrysostomos-Zitaten bei Antonios Melissa PG 136, 901 B.

40) 1517 C *Ἐπισφαλὴς ὁ βίος τοῖς πλουτοῦσι καὶ δυςμεταχείριστος ἡ μεταβολή. Εἰ δὲ λέγεις· Πολλοὺς οἰκέτας περιάγει καὶ πολλὰ κέκτηται πλέθρα γῆς ὁ πλουτῶν, πρῶτον μὲν γνῶθι, ὅτι χαλεπὰς ἕξει τὰς εὐθύνας πάντων τῷ Θεῷ τὸν λόγον ὑπέχων. Οὐ γὰρ ὅπως ἀπο-
5 λαύσειε μόνον ἔλαβεν, ἀλλ' ὅπως καὶ ἑτέροις γένοιτο χρήσιμος· δεύτερον δέ, ὅτι πλέον οὐδὲν ἀπὸ τῆς περιουσίας αὐτῷ γίνεται ταύτης ἢ φροντίδες καὶ μέριμναι καὶ ὀργαὶ καθημεριναὶ καὶ ἀγανακτήσεις καὶ τὸ διὰ παντὸς εἶναι ἐν ταραχαῖς καὶ θορύβοις. Οὐ γὰρ οὗτος μὲν μυρίας πληροῖ γαστέρας, ὁ δὲ πένης μίαν πληροῖ μόνον, ἀλλὰ καὶ οὗτος κἀκεῖνος*

2 *Εἰ δὲ λέγεις* Melissa] *Ἔτι δὲ λέγεις* Sacra Parallela ‖ 3 *πρῶτον μὲν γνῶθι ὅτι*] *πρῶτον μὲν* Sacra Parallela *πρῶτον γνῶθι ὅτι* Melissa ‖ 8 *Οὐ γὰρ οὗτος μὲν* Melissa] *Οὗτος μὲν γὰρ* Sacra Parallela

μίαν καὶ ἓν ἀμφότεροι θεραπεύουσι σῶμα· ἀλλ' ὁ μὲν χωρὶς ἀγωνίας καὶ δέους, ὁ δὲ μετὰ τοῦ τρέμειν καὶ δεδοικέναι τὰς ἐπαναστάσεις καὶ μυρίων δεῖσθαι τῶν συνεφαψομένων αὐτῷ τῆς τῶν πραγμάτων οἰκονομίας. Μὴ τοίνυν ἴδῃς, ὡς πολλὴν ἔχει περιουσίαν, ἀλλ' εἰ πλέον τι τῆς πολλῆς ταύτης ἀπολαύει. 5

Steht bei Antonios Melissa PG 136, 888 AB, dessen Text einige Korrekturen bietet:

4 ἴδῃς Melissa] εἶδε Sacra Parallela

41) 1520 A *Ὁ καταμαλακισθεὶς καὶ τοῖς παροῦσιν ἑαυτὸν προςηλώσας, ἀποσπώμενος καὶ χωριζόμενος μειζόνως δάκνεται καὶ μᾶλλον ὀδύρεται καὶ θρηνεῖ. Ὁ δὲ πένης οὐχ οὕτως, ἀλλὰ πολλὰ φιλοσοφήσας κατὰ τὸν ἔμπροσθεν χρόνον οὐ μετὰ τοσαύτης δέξεται τῆς ἀθυμίας τὸν θάνατον, ὥςτε καὶ παρὼν καὶ προςδοκώμενος ἐκείνῳ μᾶλλόν ἐστι* 5 *φοβερὸς ἢ τούτῳ.*

Den Fragmenten **39)**, **40)** und **41)** geht ein Zitat aus Eusebios Alexandrinus voraus 1517 B *Ἧψας λύχνον,* das jedoch der Verfasser der Sacra Parallela als Chrysostomos-Zitat betrachtete und unter dem Lemma „Eiusdem = Chrysostomi“ anführt; daher müssen die Lemmata „Eiusdem“ der Fragmente **39)**, **40)** und **41)** ebenfalls mit „Chrysostomi“ aufgelöst werden; an der Echtheit der Fragmente ist durchaus nicht zu zweifeln. Es ist die Vermutung nicht unberechtigt, daß diese Fragmente, wenigstens **39)** und **40)**, aus der verlorenen Chrysostomos-Homilie *Ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν* entnommen sind gleich den Fragmenten unter den Nummern **6)**, **7)** und **8)**; hier wie dort werden die Nachteile des Reichtums und die Vorteile der Armut einander gegenübergestellt.

42) 1528 C *Τάφος καὶ φθορὰ καὶ κόνις τὸ τῆς βιωτικῆς εὐημερίας συμπέρασμα.*

43) 1529 A *Τάφος διαδέξεται τὸ τῆς δόξης τέλος.*

44) 1545 D *Βούλει μαθεῖν, ὅση τῶν ἱερέων ἐστὶν ἡ δύναμις; Ἐννόησον τὸ βάπτισμα, τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἄφεσιν, τὴν υἱοθεσίαν, τὰ μυρία ἀγαθά, ἃ διὰ τῆς ἐπιθέσεως τῶν χειρῶν τούτων σοι παραγίνεται καὶ διὰ τῆς ἐπικλήσεως τῆς ὑπὸ τούτων σοι γινομένης. Ἀλλ' ἐπειδὴ ῥαθύμως προσερχόμεθα καὶ ἠμελημένῳ λογισμῷ, διὰ τοῦτο ἅπας* 5 *ὁ βίος ἡμῶν ἀνατέτραπται.*

Ich halte das Fragment für echt.

45) 1557 A *Ἐγὼ ὁ δημιουργὸς* — B *ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ.*
Lemma: S. Chrysostomi. Ich halte das Fragment für unecht.

Sacra Parallela PG 96:

46) 13 C *Ὥςπερ γῆν μὴ βρεχομένην οὐκ ἔστι, κἂν μυρία τις βάλλῃ*

σπέρματα, στάχυας ἐξενεγκεῖν, οὕτω ψυχὴν οὐκ ἔστι μὴ ταῖς θείαις γραφαῖς ποτισθεῖσαν πρότερον, κἂν μυρία τις ἐκχέῃ ῥήματα, καρπόν τινα ἐπιδείξασθαι.

Maximos PG 91, 821 B, Anastasios Sinaita, Quaestiones, PG 89, 672 C, 8. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ ψυχῆς* 12, 486 D. Ist sicher echt.

1 u. 2 *ταῖς θείαις γραφαῖς* Maximos] *ταῖς γραφαῖς* Sacra Parallela | *ποτισθεῖσαν*] *φωτισθεῖσαν* Maximus, 8. Ekloge

47) 13 D *Ἀγαπητέ, ὅμως αὐτὰ τὰ ῥήματα κάτεχε· καὶ γὰρ ἁγιάζει ψυχὴν καὶ ψιλὴ τῶν γραφῶν ἡ ἀνάγνωσις. Οὐ τοῦτο δὲ μόνον ἔσται τὸ κέρδος ὑμῖν, ἀλλὰ καὶ τῷ χρόνῳ πλείονα οἴσῃ τῇ συνεχείᾳ τῆς ἀναγνώσεως αὐτομάτως σου τῆς διανοίας ἀνοιγομένης.*

48) 49 A *Οἱ καταβαίνοντες εἰς θάλασσαν ἐν πλοίοις, αὐτοὶ εἶδον τὰ θαυμάσια Κυρίου ἐν τῷ βυθῷ. Ποῖα θαυμάσια; Πέλαγος ἄχρι νεφῶν ἀνοιδαῖνον, γῆν ἐν μέσοις ὕδασιν ὑπολάμπουσαν, τὸ σκάφος ἀπὸ μετεώρου κρεμάμενον κύματος καὶ νῦν μὲν καθάπερ κρημνοῖς τοῖς 5 κοιλώμασι τῶν ὑδάτων ἐνολισθαῖνον, νῦν δὲ κορυφουμένου τοῦ κύματος ἀνασφενδονούμενον εἰς ἀέρα.*

Eine echte Erklärung des hl. Chrysostomos zu Psalm 106, aus dem hier V. 23 und 24 angeführt sind, fehlt in den Ausgaben. Ob dieses Fragment ein Überrest aus den verlorenen Teilen des Psalmenkommentars des hl. Chrysostomos ist, kann nur vermutet werden; doch halte ich es für echt.

49) 49 B *Ταρασσομένη θάλασσα ταῖς ἐμβολαῖς τῶν πνευμάτων ἐκ πυθμένος καὶ ὠθουμένη βιαίως τῆς ψάμμου τοὺς ὅρους οὐχ ὑπερβάλλεται. Ὅριον γὰρ ἔθου, φησίν, ὃ οὐ παρελεύσεται. Ἀλλ' ὅταν ἐκ πελάγους κυλιόμενον διαδράμῃ τὸ κῦμα καὶ παφλάζον κοιλανθῇ καὶ 5 βρυχώμενον, εὐθὺς ἀνακλᾶται καὶ ἀνελίττεται καὶ ὥςπερ ἐπὶ κεφαλῆς παλαιόμενον ὑποκύπτει αἰδοῖ καὶ δέει καὶ εἰς ἑαυτὸ διαλύεται καὶ ὀρθοθέσιον οὐχ ὑπερτρέχει τοῦ ψάμμου. Ὢ τοῦ θαύματος· τὴν μεγάλην καὶ φοβερὰν θάλασσαν ἡ εὔριπος ψάμμος ἀποτειχίζει καὶ γῆ λεπτὴ καὶ χνοώδης ἡ ὑπὸ τῶν πνευμάτων τῇδε κἀκεῖσε διαχεομένη μαινομένοις 10 κύμασι γίνεται χαλινός.*

3 Psalm 103, 9 ‖ 5 *εὐθύς*] *καὶ εὐθύς* Ed ‖ 7 *ὑπερτρέχει*] *ὑποτρέχει* Ed

Es ist möglich, daß dieses Fragment aus der verlorenen Erklärung des hl. Chrysostomos zu Psalm 103, 9 stammt; die Echtheit ist mir nicht zweifelhaft.

50) 61 B *Οἶμαι τοὺς ἀρχαίους τῶν ἰατρῶν οὐχ ἁπλῶς οὐδὲ ἀλόγως νομοθετῆσαι δημοσιεύεσθαι τὴν τῶν ποικίλων ἐργαλείων ἐπίδειξιν, ἀλλ' ἵνα τοὺς ὑγιαίνοντας ἀσφαλίζωνται προδεικνύντες αὐτοῖς, ὁπόσων ἀτακτοῦντες δεήσονται.*

3 *προδεικνύντες αὐτοῖς* Maximos, 13. Ekloge] *προςδεικνύντες αὐτοὺς* Sacra Parallela

Maximos PG 91, 948 C, Antonios Melissa PG 136, 952 D, 13. Chrysostomos-Ekloge *Περὶ ἀρρωστίας καὶ ἰατρῶν* 12, 520 A. Ist sicher echt.

51) 89 B *Τὸ συνειδὸς ἀγαλλόμενον συγκαλλωπίζει αὐτῷ καὶ τὸ πρόςωπον καὶ ἄρδει τὰς παρειὰς ἡ τῆς ψυχῆς εὐρωστία. Καὶ γὰρ οὐχ ἁπλῶς εἴρηται τῷ Σοφῷ· Καρδίας εὐφραινομένης πρόςωπον θάλλει.*

2—3 Prov. 15, 13.

Das Fragment kann dem hl. Chrysostomos angehören; bedenklich ist aber der äußere Umstand, daß das unmittelbar vorhergehende Chrysostomos-Zitat 89 B *Οὐδὲν οὕτως* dem hl. Gregor von Nyssa zugeschrieben wird; vielleicht ist also auch das Lemma des vorliegenden Fragmentes unrichtig.

52) 96 A *Εἰ πειθαρχεῖς τῷ θείῳ ἀποστόλῳ διαρρήδην βοῶντι, ὅτι λοίδοροι οὐδαμῶς τεύξονται βασιλείας οὐρανῶν, φεῦγε τὴν φλυαρίαν καὶ τὸ διασύρειν ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχε τοὺς μηδὲν ἀδικοῦντας.*

53) 188 D *Κἂν μηδὲν ἔχῃς εἰςενεγκεῖν τῷ κάμνοντι διὰ τὴν πενίαν, σεαυτὸν εἰςάγαγε καὶ τὴν ἀπὸ τῶν ῥημάτων αὐτῷ παράκλησιν προςένεγκε. Ἀσθενὴς εἰμι(!) καὶ ἐπεσκέψασθέ με. Οὐκ ἔχεις χρήματα; Ἀλλὰ πόδας ἔχεις καὶ στόμα καὶ ῥήματα. Εἴςελθε, παρακάλεσον, διόρθωσον τὴν ἀθυμίαν, εὐθυμώτερον ποίησον καὶ καρτερικώτερον.* 5

Das Fragment trägt zwar das Lemma Eiusdem = S. Gregorii Nazianzeni. Allein der Nazianzener pflegt nicht in dieser Art zu reden; und das Fragment darf meines Erachtens mit voller Sicherheit dem hl. Chrysostomos zugewiesen werden, dessen Redeweise es vollkommen entspricht. Vielleicht stammt es aus der Predigt *Ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν*, da es den bei Chrysostomos öfters behandelten Gedanken ausführt, daß die Armut kein Hindernis bildet für das Almosengeben.

54) 188 D *Μὴ ἐπαισχυνθῇς, ἄνθρωπε, τοὺς σοὺς ἀδελφούς. Μὴ γὰρ αἱ τοιαῦται ἐπισκέψεις καὶ παραδείσων καὶ λειμώνων καὶ πάσης ἑστιάσεως οὐχ ἡδίους εἰσίν; Ἀπὸ μὲν γὰρ τῶν λειμώνων καὶ τῶν παραδείσων οὐδὲν οἴκαδε φέρομεν ἀγαθόν, ἀπὸ συμποσίων δὲ μέθην καὶ παραφροσύνην καὶ μυρία κακά. Ἀπὸ δὲ τῶν τοιούτων ἐπισκέψεων* 5 *χρηστὰς ἐλπίδας, τὴν πρὸς Θεὸν ἔννοιαν, τὴν ἄνωθεν παρρησίαν, τὴν τῆς ψυχῆς ἐπιείκειαν, τὸ μηδενὶ τῶν συμπιπτόντων ἁλύειν, τὸ ῥᾳδίως ἐν πᾶσι τοῖς ἀνθρωπίνοις φιλοσοφεῖν κερδανοῦμεν.*

Das Fragment ist mit Sicherheit als echt anzusehen. Es schließt sich dem Inhalt nach enge an das vorausgehende Zitat an. Ähnliche Gedanken entwickelt der hl. Chrysostomos in der 15. hom. de statuis 2, 153 ss im Anschluß an die Schriftstelle Eccl. 7, 3: Melius est ire ad domum luctus, quam ad domum convivii.

232 D *Εἰ τὰ σωματικὰ* siehe **16)**.
233 A *Ψευδεῖς τῶν ἀνοήτων* siehe **17)**.
280 B *Βίος λόγου* siehe **7)**.
289 A *Ὁ πένης οὐ δέδοικε* siehe **8)**.
289 B *Οἱ πενίᾳ προςφιλοσοφήσαντες* siehe **9)**.

55) 337 C *Βελτίων ἔσο σωφρονιζόμενος τοῖς ἀλλοτρίοις κακοῖς*.

56) 389 C *Ὅτε ἐπὶ τὴν Σαρεπτίαν χήραν ὁ προφήτης εἰςῆλθεν, ὅτε λιμώττων ὁ ξένος παρεγένετο πρὸς τὴν λιμώττουσαν ξενοδόχον, δρακὸς ἀλεύρου πηγὴν ἀένναον τὴν ὑδρίαν ἐργάζεται, οὐ τὴν ποσότητα τῆς δωρεᾶς ἐξετάσας, ἀλλὰ τῇ προθυμίᾳ τῆς φιλοξενίας ἀντιμετρήσας* 5 *τὴν ἀμοιβήν. Τοιαῦτα γὰρ τὰ τῆς χάριτος· μικρὰ λαμβάνουσα μεγάλα χαρίζεται.*

Ähnliches liest man in der Hom. In Petrum et Heliam 2, 730 und In Heliam et viduam 3, 328.

401 D *Ὅπου πλείων* siehe **18)**.
401 D *Οὐκ ὀκνεῖ* siehe **18)**.
401 D *Πανταχοῦ διὰ δυςκολίας* siehe **29)**.
401 D *Οἱ πόνοι* siehe **16)**.

B. Identifizierte Fragmente.

I. Maximos, Loci communes, PG 91, 721—1018.

724 C *Σπάνιον* = Gregorius Naz. PG 35, 420 C oratio de fuga[1])
C *Ἄμισθος* = Gregorius Nyss. PG 36, 472 C Supremum vale
D *Οὐκ ἔστι τὸν* = 7, 197 E — 198 A h. 15 in Matth.
725 A *Δυςεπίτευκτον* = Gregorios Nyss. PG 44, 1273 B de beatitudinibus VI
A *Εἰ γὰρ τῶν* = 3, 25 AB h. de angusta porta etc.[2])
A *Ὥςπερ ἐπὶ* = 3, 3 C h. de decem millium tal. deb.
B *Μὴ τοίνυν* = 10, 13 D h. 2 in I. Cor.[3])
732 C *Πηγή* = 8, 246 E — 247 A h. 41 in Io.
737 C *Χλεύη, τὰ μὲν* = Methodios PG 18, 205 C — 208 A Convivium or. XI cap. I[4])

1) Lemma: *Χρυσοστόμου.*

2) Diese vielfach zitierte Homilie stammt nicht von Chrysostomos, sondern von einem späteren Verfasser, welcher Chrysostomos und andere Auktoren benützt hat.

3) Die vier folgenden Anepigrapha sind aus Gregor von Nyssa exzerpiert:
725 B *Οὐχ ὑπομένει* = PG 44, 1157 A oratio III de oratione dominica
B *Ἐλευθέραν* = PG 44, 1156 C oratio III de oratione dominica
B *Ἀδέσποτον* = PG 44, 877 A h. 5 in cantica canticorum
C *Οὐκ ἔστιν* = PG 45, 24 D — 25 A oratio catechetica cap. 5.

4) Lemma: *Χρυσοστόμου.*

C *Μὴ καταμαλάττωμεν* = 1, 244 B — E contra eos qui subintroductas habent
745 B *Οὔτε παραιτεῖσθαι* = 7, 253 DE h. 19 in Matth.
752 B *Οὔτε πάντας* = 7, 177 A h. 13 in Matth.
757 A *Ὥςπερ ψυχὴ* = 9, 861 B Pseudo-Chrys. h. de caritate
A *Οὐδὲν ὁμονοίας* = 8, 463 A — D h. 78 in Io.
B *Βέλτιον γὰρ ἡμῖν* = 11, 438 B, 437 C—F, 438 B h. 2 in I. Thess.
765 C *Ἐλεημοσύνη, ἡ πάσης* = 8, 482 B h. 81 in Io.[1])
C *Ἐκεῖνα μόνα* = 11, 608 BC h. 11 in I. Tim.
D *Ἐλεημοσύνης χωρὶς* = 11, 695 E, 696 AB h. 6 in II. Tim.
D *Ὧν βουλόμεθα* = 11, 788 BC h. 3 in Philem.
768 A *Ἔκτεινόν σου τὰς* = 11, 664 DE h. 1 in II. Tim.
B *Εἰ μὴ πένητες* = 11, 627 E — 628 A h. 14 in I. Tim.
C *Τί ματαιοπονεῖς* = 5, 568 DE Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7
C *Οὐδὲν οὕτως* = 11, 225 A — C h. 4 in Philipp.[2])
769 B *Πολλῆς ἀλογίας* = 1, 348 A ad viduam iuniorem
772 C *Εὐεργετῶν νόμιζε μιμεῖσθαι Θεόν* = Gregorius Naz. PG 37, 909 A poëmata moralia XXX v. 5[3])
C *Ὁρῶμεν πολλοὺς* = 4, 763 E h. 2 de Davide et Saule
C *Εὐεργετῶμεν τοὺς* = 9, 316 A h. 41 in acta
C *Ἀρκεῖ πολλαχοῦ* = 8, 325 C h. 55 in Io.
D *Οὐκ εὖ ποιεῖ* = 11, 627 E, 628 A h. 14 in I. Tim.
773 A *Ὁ μὲν πρῶτον* = 8, 157 C h. 27 in Io.
777 B *Τιμῆς μέγεθος* = 7, 60 A h. 4 in Matth.
B *Βασιλείας τοῦ* = 10, 371 E h. 39 in I. Cor.
C *Ὅταν ἄρχων* = 1, 416 CD de sacerdotio V
C *Οὐδὲν οὕτω* = 10, 546 C h. 15 in II. Cor.
C *Οὐκ ἐν τῇ* = 3, 665 A epist. 124
784 C *Ὥςπερ τὸ καλῶς* = 2, 43 E — 44 A h. 3 de statuis
C *Οὐ δυνατὸν* = 7, 192 B h. 15 in Matth.
C *Εἰ οἱ παραδεχόμενοι* = 3, 8 D h. de decem mill. tal. deb.
C *Μὴ τὸ κακῶς* = 7, 197 B h. 15 in Matth.
789 A *Ὅταν μεταβολή τις* = 5, 508 DE in Ps. 48
793 C *Ὥςπερ ἐξ* = 6, 118 h. 3 in illud, Vidi Dominum

---

1) Lemma: *Θεολόγου*; bezieht sich auf die folgenden acht Chrysostomos-Zitate bis 768 C, insgesamt Anepigrapha.

2) Folgen Anepigrapha aus Gregor von Nazianz:
768 D *Μὴ χρήσῃ* = PG 35, 1008 D — 1009 A or. 18 funebris in patrem
D *Κρεῖσσον τὸ* = PG 36, 173 A or. 32 De moderatione in disputando
769 A *Γενοῦ τῷ πλησίον* = PG 35, 892 C or. 14 De pauperum amore.

3) Lemma: *Χρυσοστόμου.*

804 C *Οὐ πλούσιος* = 11, 209 E h. 2 in Philipp.
808 C *Μέγα ἀγαθὸν* = 5, 531 D — 532 A in ps. 145
809 A *Καλὸν πάντοτε* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1973 A h. de poenitentia etc.[1])
A *Πολλάκις ὁ Θεὸς* = 5, 532 AB in Ps. 145
B *Ἀνθρώπων μὲν* = 5, 533 BC in Ps. 145[2])
813 B *Τότε μάλιστα* = 1, 294 BC de virginitate cap. 35
B *Οὐκ ἀκίνδυνον* = 1, 688 B h. 8 adv. Iudaeos
C *Ἔστι γνῶσις* = 10, 9 B h. 2 in I. Cor.
817 A *Μὴ ἄλλους* = Gregorius Naz. PG 35, 424 A or. de fuga[3])
A *Μὴ δὴ βαρύνεσθε* = 8, 189 BC h. 32 in Io.
821 B *Ἐντυγχάνειν δεῖ* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1944 A h. de poenit.[4])
829 B *Ἓν μόνον* = 1, 172 D ad Stagirium I
837 C *Ὅταν σέ τις* = 8, 286 DE, 287 A h. 48 in Io.
D *Οὐδὲν οὕτω* = 1, 390 AB De sacerdotio II
D *Εὐτονωτέρας* = 3, 3 D h. de decem mill. tal. deb.
D *Ὀργίλος εἶ* = 11, 14 C h. 2 in Eph.
845 A *Οἱ πολλοὶ τῶν* = 2, 43 BC h. 3 de statuis
852 A *Οὐ γάρ ἐστιν* = 2, 44 A h. 3 de statuis
856 C *Ὁ γὰρ μὴ* = 1, 727 D h. 2 de Lazaro
C *Ὁ τὴν ἑαυτοῦ* = 1, 727 D h. 2 de Lazaro
857 D *Ὡς οἰκέτης* = 4, 663 A sermo 4 in Genesim
861 D *Οὐ τοσοῦτον* = 2, 151 E h. 15 de statuis
864 A *Καθάπερ ἐν* = 2, 152 BC h. 15 de statuis
865 C *Ὁ μετανοήσας* = 1, 11 D ad Theodorum lapsum I
868 A *Ἡ ἁμαρτία* = 9, 80 C h. 10 in acta[5])
D *Τοιοῦτον ἡ ἁμαρτία* = 3, 585 E epist. 7 ad Olympiadem

---

1) Das Lemma *Χρυσοστόμου* der vorausgehenden Stellen bezieht sich jedenfalls auch auf dieses Anepigraphon, da die Predigt des Iohannes Nesteutes vielfach unter dem Namen des hl. Chrysostomos ging und diesem auch vom Verfasser des Florilegiums zugeschrieben wurde.

2) Das folgende Anepigraphon *Εὐηχός ἐστιν* steht in den Sacra Parallela PG 95, 1440 D unter dem Lemma des Nysseners.

3) Lemma: *Χρυσοστόμου*. 4) Lemma: *Διδύμου*.

5) Die Stelle lautet: *Ἡ ἁμαρτία, ὡς (ἕως) μὲν ὠδίνεται, ἔχει τινὰ αἰσχύνην· ἐπειδὰν δὲ τελεσθῇ, τότε ἀναισχυντοτέρους ποιεῖ τοὺς ἐργαζομένους αὐτήν.* Dieses Fragment steht unter Basilios-Zitaten, deren erstes das Lemma *Βασιλείου* trägt. Es steht auch in den Basilios-Eklogen, die unter dem Namen des Symeon Metaphrastes gehen, Sermo VII *Περὶ ἁμαρτίας* PG 32, 1197 C, wozu der Herausgeber J. Garnier, der die Eklogenstellen sorgfältig verifizierte, keine Quelle angeben konnte, da es eben nicht von Basilios, sondern von Chrysostomos stammt.

869 A Ἀπόστηθι τῆς = 1, 499 BC h. de beato Philogonio
A Ὥσπερ γὰρ = Ioannes Nesteutes PG 88, 1973 D—1976 A h. de poenit.
= 2, 551 D—552 A de s. Babyla etc.[1])
B Καθάπερ οἱ διὰ = 8, 40 E h. 5 in Io.
C Ἐπὶ ἑνὸς = Ioannes Nesteutes PG 88, 1969 C h. de poenitentia
873 C Φαγὼν καὶ πιὼν = 9, 132 D h. 16 in acta
877 B Καιρὸς ἀθυμίας = 1, 224 D ad Stagirium III
880 D Ὕπνος οὐδὲν = 4, 762 D h. 2 de Davide et Saule
884 B Τοῖς ἐν μέθῃ = 1, 701 B h. in Kalendas
888 A Τὸ μὲν ἁπλῶς = 2, 547 B de s. Babyla etc.
A Ἔννομος ζωὴ παρρησίας δημιουργός = 5, 694 E Ps.-Chr. in Ps. 118
A Μεγίστη παρρησία = 1, 489 BC h. 5 de incomprehensibili
893 A Οἱ συκοφάνται = 5, 568 A Pseudo-Chrys. in Ps. 18, 7
896 A Εἰκότως ἄρα = 8, 24 BC h. 3 in Io.
897 B Οὐδεμιᾶς δεῖται = 2, 539 B de s. Babyla etc.
901 C Εἰ πόλιν = 1, 729 C h. 2 de Lazaro
C Καθάπερ σῶμα = 8, 200 BC h. 34 in Io.
908 D Ἀμήχανον τοῦ = 6, 166 C Domine non est in homine
912 A Ὁ ἔχων = 8 (II) 3 D Pseudo-Chrys. h. in decoll. praecurs.
A Δεινὸν πενιχροτέραν = 1, 40 C ad Theodorum lapsum II
913 C Μὴ πρὸς τοὺς = 8, 32 CD h. 4 in Io.
917 B Πολιὰ οὐ = 5, 575 B Pseudo-Chrys. in Ps. 50
B Μὴ τὸν νέον = 5, 575 B Pseudo-Chrys. in Ps. 50
921 B Οὐδὲν οὕτως = 9, 116 C h. 14 in acta
B Καθάπερ τοῖς = 2, 576 DE de s. Babyla etc.
C Ὅταν τις = 8, 502 A h. 84 in Io.
C Οὐδὲν γὰρ οὕτω = 3, 563 B epist. 3 ad Olymp.
C Ὅπερ γὰρ ἂν = 7, 131 E h. 9 in Matth.
924 C Ὁ γὰρ ἐπαινῶν = 4, 760 A h. 2 de Davide et Saule
D Οὐχ οἱ τὰ = 4, 760 AB h. 2 de Davide et Saule
928 A Τίς ἀρετὴ = 11, 572 CD h. 4 in I. Tim.
929 C Καθάπερ ἡμεῖς = 3, 7 A h. de decem mill. tal. deb.
C Οὐδὲν ὅλως = 1, 11 DE ad Theodorum lapsum I
D Οἱ τὰ πολλὰ = 9, 101 AB h. 12 in acta
932 A Εἰ γὰρ οἱ = 8, 71 A h. 12 in Io.

---

1) Dieses Zitat ist nicht direkt aus Chrysostomos geschöpft, sondern aus Iohannes Nesteutes, mit dessen Predigt De poenitentia es wörtlich übereinstimmt, während Nesteutes seine Chrysostomosvorlage nicht unbedeutend überarbeitet hat. Der Verfasser des Florilegiums hielt übrigens auch die Predigt des Nesteutes für eine Predigt des hl. Chrysostomos.

936 C *Εἰ γὰρ ὑπὲρ* = 8, 235 BC h. 39 in Io.
C *Ἡ μὲν γὰρ* = 4, 733 E h. 4 de Anna
C *Ἅπασαν τὴν* = 3, 528 E—529 A epist. 1 ad Olymp.
940 B *Λόγος ἁπλῶς* = 3, 8 A h. de decem mill. tal. deb.
941 D *Οὐδεὶς οὕτως* = 1, 226 C ad Stagirium III
944 A *Οὐκ οἶδας* = 5, 532 DE in Ps. 145
945 B *Οὐδὲν οὕτω* = 7, 42 C—43 A h. 3 in Matth.[1])
949 D *Τοῦτο μάλιστα* = 7, 119 C h. 8 in Matth.
952 A *Τὸν εὐσεβῆ* = 1, 168 D ad Stagirium I
A *Καθάπερ γὰρ* = 3, 261 E h. 1 Habentes eundem Spiritum
953 A *Εἰ εἰκόνα* = 5, 527 C in Ps. 145
956 B *Πάντα διπλᾶ* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1945 B h. de poenit.[2])
C *Ψυχή ἐστιν* = 4, 102 B h. 13 in Genesim[3])
960 B *Ὦ φθόνε* = 10, 759 D Pseudo-Chrys. h. Exeuntes Pharisaei
B *Ὁ δαίμων* = 10, 283 DE h. 31 in I. Cor.
964 C *Οὐ τοὺς ἀνάγκῃ* = 1, 374 BC de sacerdotio II
D *Οὐκ ἀνάγκῃ* = 8, 40 A h. 5 in Io.
D *Οὐδεὶς καρπὸς* = 5, 635 E Pseudo-Chrys. in Ps. 95
965 A *Ὥσπερ τῷ* = 2, 155 D h. 15 de statuis
B *Μάλιστα πάντων Χριστιανοῖς* = 1, 374 BC de sacerdotio II[4])
968 C *Οὗτος μάλιστα* = 7, 312 C h. 25 in Matth.
972 D *Οὐκ εὐεργετῶν* = 2, 253 A, 254 AB h. daemones non gubernare mundum
976 D *Ἴσασι καὶ* = 11, 13 B h. 2 in Eph.
980 C *Διὰ τοῦτο πτερὰ* = 2, 155 E h. 15 de statuis[5])
984 A *Οὐδὲν οὕτω* = 8, 246 D h. 41 in Io.

---

1) Folgt das Anepigraphon *Μηδεὶς ἄπονον* = Gregorios Nyss. PG 44, 1200 D —1201 A or. I de beatitudinibus.

2) Lemma: *Χρυσοστόμου.*

3) Folgt das Anepigraphon: *Ψυχή ἐστιν οὐσία γεννητή, οὐσία ζῶσα νοερά* = Gregorios Nyss. PG 46, 29 B de anima et resurrectione.

4) Lemma: *Κλήμεντος*, das zum nachfolgenden Zitat *Οὐ δυνατόν τινα* aus den Klementinischen Homilien gehört; vgl. K. Holl, Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela Nr. 14. Das vorstehende Chrysostomos-Fragment findet sich auch in den Sacra Parallela PG 95, 1285 A unter dem Lemma *Τοῦ αὐτοῦ*, das durch das unmittelbar vorausgehende Lemma *Κλήμεντος τοῦ στρωματέως* bestimmt wird; vgl. K. Holl a. a. O. Nr. 306, wo dieses Chrysostomos-Fragment unter den nicht nachweisbaren und zweifelhaften Zitaten des Klemens von Alexandria angeführt wird. Unter Berufung auf die Loci communes von Maximos hat man dieses Chrysostomos-Fragment unter die Nachträge zu den Werken des Klemens von Alexandria aufgenommen PG 9, 746 B.

5) Das folgende Anepigraphon *Οὐ παύεται λογισμοὺς* steht in einer dem hl. Nilos zugeschriebenen Spruchsammlung PG 79, 1256 A.

985 B *Εἰ παιδὸς* = 7, 501 B h. 48 in Matth.
989 A *Οὐδὲν οὕτως* = 10, 59 C h. 7 in I. Cor.
A *Τινὲς τῶν* = 10, 60 DE h. 7 in I. Cor.
B *Δεινὸν ἡ συνήθεια* = Nilos PG 79, 785 C de monastica exercitatione cap. 54 [1])
B *Ψυχὴ ἅπαξ* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1973 D h. de poenitentia = 2, 551 D de s. Babyla etc.
B *Πολλάκις τὴν φλόγα* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1976 A h. de poenitentia
= 2, 551 D, 552 BC de s. Babyla [2])
997 A *Εἰ βούλει* = 7, 422 A h. 37 in Matth.
1000 A *Οἱ μέθῃ* = 3, 453 AB Quod nemo laeditur nisi a seipso [3])
B *Ὁ τοῖς ὀνείροις προςέχων εἰς ἅπαν ἀδόκιμος* = Ioannes Klimax PG 88, 672 B scala paradisi, gradus III [4])
1001 B *Οὐδεὶς κακὸν κακῷ ἰᾶται, ἀλλ' ἀγαθῷ κακόν* = 8, 303 A h. 51 in Ioannem [5])
B *Ὅταν ἐννοήσωμεν* = 3, 14 B h. de decem mill. tal. deb.
C *Εἰ γὰρ δεῖ* = 3, 14 B h. de decem mill. tal. deb.
C *Ἂν ἀφῆτε* = 3, 170 B—E h. in illud, Si esurierit inimicus
1004 A *Ὃ τοίνυν διὰ* = 3, 171 B h. in illud, Si esurierit inimicus
A *Παντὸς ἁμαρτήματος* = 3, 13 D h. in decem mill. tal. deb.
A *Τὸ κακίας ἐλεύθερον καὶ ὑφορᾶσθαι κακίαν ἀργότερον* = Gregorios Naz. PG 37, 81 B ep. 40 [6])
A *Ὅταν ἴδῃς* = 4, 756 A h. 1 de Davide et Saule
B *Ἐλύπησέ τις* = 8, 303 A h. 51 in Io.
1005 C *Ὥςπερ γὰρ ἡ* = 11, 796 D Pseudo-Chrys. h. in publicanum et pharis. [7])

---

1) Steht als Anepigraphon inmitten von Chrysostomos-Zitaten.

2) Ist direkt aus Iohannes Nesteutes geschöpft, der auch hier seine Quelle überarbeitet hat.

3) Anepigraphon nach Basilios-Zitaten.

4) Lautet bei Iohannes Klimax: *Ὁ ἐνυπνίοις πεισθεὶς εἰς ἅπαν ἀδόκιμος.* Das Lemma *Χρυσοστόμου* gehört zum Anepigraphon 1000 A *Οἱ μέθῃ*, das Lemma *Ἰωάν. Κλίμ.* zum Fragment 1000 B *Ὁ τοῖς ὀνείροις.*

5) Anepigraphon. Das vorausgehende Zitat hat das Lemma *Θεολόγου.*

6) Steht als Anepigraphon inmitten von Chrysostomos-Zitaten.

7) Folgen mehrere Anepigrapha, die nicht von Chrysostomos stammen. 1008 A *Πάντων σου τῶν πραγμάτων* wird sowohl im Maximos-Florilegium PG 91, 829 D als auch in den Sacra Parallela PG 95, 1529 B unter dem Lemma *Νείλου* angeführt. 1008 A *Ἐν τῇ εὐδίᾳ* = Basilios PG 31, 417 D h. in principium proverbiorum. 1008 A *Τὸ περὶ τὰ φαινόμενα* = Gregorios Nyss. PG 44, 1136 B de oratione dom. II.

1010 C *Δὸς τῷ δεομένῳ* = 8, 253 BC h. 42 in Io.
1012 C *Οὐδεὶς φίλος* = 7, 601 ECD, 602 E h. 59 in Matth.[1])
1016 C *Πολλὴ μὲν ἡδονὴ* = 8, 209 BC h. 36 in Io.[2])
1017 B *Οὐ τῷ μέτρῳ* = 7, 533 D h. 52 in Matth.[3])

II. Sacra Parallela, PG 95, 1069—1588; 96, 9—442.[4])

PG 95, 1069—1588:

1076 A *Διὰ τοῦτο καὶ ἐπὶ* = 8, 462 A h. 78 in Io. (Ed)
1092 D *Οὐ τοσοῦτον ἐργάζεσθαι* = 2, 151 E, 152 BCD h. 15 de statuis (Ed)
1093 A *Φόβος οὐδὲν* = 2, 154 B h. 15 de statuis (Ed)
1105 C *Οὐχ ἵνα φάγωμεν* = 6,163 B—D h. Domine non est in homine[5])
1112 A *Οὐ πάντα ἡμῖν* = 2, 502 E—503 A h. 5 de laudibus Pauli[6])
B *Εἰδότες, ὅτι* = 6, 167 B h. Domine non est in homine
1125 B *Ἀεί, μάλιστα* = 3, 381—384 D h. in Eutropium (Ed)
1132 A *Ταράσσεται ἄνθρωπος* = 5, 566 B—567 C Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7 (Ed)
1133 A *Τὰ παρόντα πάντα* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1948 D, 1952 D, 1953 A, 1976 C h. de poenitentia[7])
1144 C *Ὅσωπερ ἂν* = 1, 233 CD contra eos qui subintroductas habent (Ed)
D *Οὐχ ἁπλῶς πρὸς* = 1, 374 E de sacerdotio II (Ed)
D *Ἓν μόνον* = 4, 773 C, 779 D h. 3 de Davide et Saule (Ed)
1145 A *Τότε μείζους* = 4, 781 E h. 3 de Davide et Saule
A *Ὅταν ἐννοήσωμεν* = 3, 14 B h. de decem millium tal. deb.[8])

---

1) Das folgende Anepigraphon *Ὁ μὴ καταδεχόμενος* steht in den Sacra Parallela PG 96, 337 B im Anschluß an ein Basilios-Zitat.

2) Steht als Anepigraphon nach Zitaten aus Gregor von Nazianz.

3) Das folgende Anepigraphon *Ἐν ἁμίλλαις πονηραῖς* steht bei Basilios PG 31, 357 B h. adversus iratos.

4) Quellenangaben der Herausgeber (= Ed) werden angemerkt, auch wenn sie nicht vollständig sind.

5) Lemma: Chrys. Homo cur conditus. Diese Bemerkung steht in der Ausgabe von Le Quien nicht als Lemma, sondern als Randglosse.

6) Dieses und das folgende Fragment stehen auch PG 86, 2060, Leontii et Ioannis rerum sacrarum liber II, unter dem Lemma: *Τοῦ Μακαρίου ἐκ τῆς εἰς τὸν ἅγιον Παῦλον ὁμιλίας*, und: *Τοῦ αὐτοῦ, ἐκ τοῦ· Οὐκ ἐν ἀνθρώπῳ ἡ ὁδὸς αὐτοῦ*. Das erste Lemma lautete bei Leontios ursprünglich jedenfalls richtig: *Τοῦ μακαρίου Χρυσοστόμου κτἑ.*

7) Wird unter dem Namen des Chrysostomos angeführt; der Großteil der Stelle ist tatsächlich aus Chrysostomos geschöpft: A *ὥςπερ τῆς ἰδίας σκιᾶς* — B *ἀπ' ἐκείνου πρὸς ἄλλον* = 2, 430 E—431 A h. de resurrectione.

8) Lemma: Eiusdem, Quid in iniuria spectandum.

B Ἐὰν ἔχῃς τι = 2, 384 E C D, 385 A B h. 1 de proditione Iudae (Ed)
1165 A Ἡ ἁμαρτία, ἕως = 9, 80 C h. 10 in acta (Ed)
A Οὐ τὸ θλίβεσθαι = 9, 123 D E h. 15 in acta
A Οὐχ οἱ ἀσεβοῦντες = 1, 626 D h. 4 adv. Iudaeos[1])
A Μὴ προςεύξῃ = 1, 683 D E h. 8 adv. Iudaeos
D Οἱ πολλὰ πταίοντες = 9, 101 A B h. 12 in acta
1185 B Οὐδὲν ὅλως = 1, 11 D E ad Theodorum lapsum I
C Ἀντίστασις ἔσται = 1, 33 D E ad Theodorum lapsum I
C Μνημονεύετε = Ioannes Nesteutes PG 88, 1944 C h. de poenitentia
D Ἐπὶ τοῦ ἑνὸς = Ioannes Nesteutes PG 88, 1969 C h. de poenitentia
D Καθάπερ ἡμεῖς = 3, 7 A de decem mill. tal. deb.
1200 B Τοιοῦτον τῶν = 2, 38 A h. 3 de statuis (Ed)
B Ἡ τῆς ἀγάπης = 3, 2 A B h. de decem mill. tal. deb. (Ed)
C Ὥςπερ ψυχή = 9, 861 B C Pseudo-Chrys. h. de caritate (Ed)
D Ὅσοι τοίνυν = 9, 861 D—862 C Pseudo-Chrys. h. de caritate
1205 B Οὐδεμιᾶς δεῖται = 2, 539 B de s. Babyla etc.
C Οὔτε τὸ φῶς = 2, 542 B C de s. Babyla etc.[2])
1209 A Τοὺς ὑπὸ βασιλέως = 4, 757 E—758 A h. 1 de Davide et Saule
1212 B Πάσης δαιμονικῆς = 1, 224 C ad Stagirium III (Ed)
B Καιρὸς ἀθυμίας = 1, 224 D ad Stagirium III
1224 B Ἡ εὐτελὴς δίαιτα—μαθήματα = Nilos PG 79, 792 C de monastica exercitatione cap. 59[3])
1228 B Οὐκ ἐν τοῖς πολέμοις = 1, 369 C D, 370 D de sacerdotio I[4])
1229 D Ὁρῶμεν πολλοὺς = 4, 763 E h. 2 de Davide et Saule
1240 A Τοιαῦται τῶν ἁγίων = 4, 756 E h. 1 de Davide et Saule[5])
1245 C Τότε μάλιστα = 7, 168 C h. 13 in Matth. (Ed)[6])

1) Laut Anmerkung des Herausgebers Le Quien hat das Zitat im Cod. Rupef. das Lemma: Τοῦ αὐτοῦ, ἐκ τοῦ α' πρὸς Ἰουλιανόν. Da von Chrysostomos keine Schrift gegen Iulian bekannt ist, denkt Le Quien an das Werk des Kyrillos von Alexandrien gegen Iulian. Wie man sieht, liegt im Lemma ein Schreibfehler vor, der durch unrichtige Auflösung einer Abkürzung entstanden ist: ἐκ τοῦ α' πρὸς Ἰουδ.

2) Lemma: S. Iustini. Dieser Irrtum wurde korrigiert und der Fundort des Fragmentes angegeben von Holl a. a. O. Nr. 126.

3) Unter dem Lemma „Chrysostomi" geht im unmittelbaren Anschluß voraus: Τὸ καλῶς ἔχειν ὀλίγα πολὺ τιμιώτερον τοῦ κακῶς ἔχειν πολλά. Dieses Zitat steht zweimal im Florilegium des Maximos sowohl unter dem Lemma Γρηγορίου Νύσσης PG 91, 793 C als auch unter dem Lemma Θεολόγου PG 91, 804 C.

4) Lemma: Basilii.

5) Lemma: Eiusdem = Gregorii Nysseni in orat. domin.

6) Lemma: Hom. 14 in Matth. — Das folgende Anepigraphon Ἁρμόζει τῷ

1257 B *Οὔτε ὁ μὴ* = 1, 33 B ad Theodorum lapsum I
1265 B *Ὅπου θεὸς* = 6, 392 B h. in nativitatem Christi (Ed)
1269 B *Ὁ τὸν θεὸν* = 4, 782 B h. 3 de Davide et Saule
1276 D *Εὐλογητὸς ὁ θεὸς* = Fronto, Chrys. opp. lat. (Paris 1614) V, 158 C h. ad neophytos (Ed)
1284 A *Ὅρα, ἀγαπητέ* = 5, 567 C — E, 568 A Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7 (Ed)
1285 A *Μάλιστα πάντων* = 1, 374 BC de sacerdotio II [1])
D *Τοὺς ἐν τῇ πόλει* = 2, 18 D h. 1 de statuis
1288 A *Καθάπερ ὁ λίθον* = 1, 463 BC h. 3 de incomprehensibili (Ed)
1296 C *Τὸν πνευματικὸν* = 2, 373 CD de baptismo Christi [2])
1305 B *Βίον ἀλλότριον* = 2, 43 B, 44 A h. 3 de statuis
B *Καὶ ἄλλως δὲ* = 1, 418 B de sacerdotio V (Ed)
1325 A *Οὐδὲν τοίνυν ἐφάμιλλον* = 8 (II), 2 A — 3 D Pseudo-Chrys. h. in decollationem praecurs.
1332 C *Τί ἐστιν εὔμορφος* = 5, 575 DE Pseudo-Chrys. in Ps. 50 [3])
1340 A *Φαγὼν καὶ πιὼν* = 9, 132 D h. 16 in acta
1345 C *Λόγος ἁπλῶς* = 3, 8 A h. de decem millium tal. deb.
1349 B *Ὅπου θεὸς βούλεται* = 6, 392 B h. in nativitatem Christi [4])
1361 A *Οἱ τοὺς ἀγαθοὺς* = 4, 760 B h. 2 de Davide et Saule [5])
1364 D *Οὐ δυνατὸν* = 7, 192 B h. 15 in Matth.
D *Οὐκ ἔστι τὸν* = 7, 197 E h. 15 in Matth.
1372 B *Ἐπειδὰν εὕρωσι* = 3, 9 AB h. de decem millium tal. deb. [6])
1376 A *Τότε μάλιστα* = 1, 294 BC de virginitate cap. 35
D *Ὁ διαβάλλων* = 2, 42 AB, 43 A h. 3 de statuis
D *Βίον ἀλλότριον* = 2, 43 BC h. 3 de statuis [7])
1377 B *Ὥςπερ τὸ καλῶς* = 2, 43 E h. 3 de statuis

ἐγκρατεῖ steht in den Sacra Parallela PG 96, 181 A wieder als Anepigraphon, ferner in den Parallela Rupef. PG 96, 482 D unter dem Lemma *Τοῦ ἁγίου Σεραπίωνος, ἐκ τῆς νε´ ἐπιστολῆς.*

1) Lemma: Eiusdem = Clementis Alexandrini; vgl. die Bemerkung zum Florilegium des Maximos zu PG 91, 965 B und Holl a. a. O. Nr. 306.

2) Nach Holl a. a. O. Nr. 128 führt eine Hs dieses Zitat unter dem Namen des Iustinus an.

3) Der unmittelbar sich anschließende Teil des Zitates *Αἱ γυναῖκες — ἀνθυβρίσαι* findet sich nicht in der zitierten Predigt, die ihrerseits wieder aus verschiedenen Quellenschriften kompiliert ist.

4) Anepigraphon im Anschluß an ein Basilios-Zitat; das nämliche Fragment steht oben PG 95, 1265 B.

5) Anepigraphon.

6) Lemma: Eiusdem = Basilii.

7) Vgl. oben PG 95, 1305 B.

1381 A Ὥςπερ ἐπὶ τῆς κιθάρας = 3, 3 C h. de decem millium tal. deb.[1])
1396 A Ὅταν αὐτός τις = 1, 416 CD de sacerdotio V[2])
1400 C Ἐξετασθήσονται = 3, 7 C de decem millium tal. deb.
1416 D Τοσοῦτον τὸ μέσον = 1, 459 A h. 2 de incomprehensibili[3])
1420 D Ὅπερ ἐπὶ τῆς = 3, 2 D h. de decem millium tal. deb.[4])
1429 A Ἀμήχανόν ἐστι = 6, 166 CD h. Domine, non est in homine[5])
1433 C Ἀπὸ τῆς πλευρᾶς = Fronto, Chrys. opp. lat. (Paris 1614) V, 160 CD (Ed) h. ad neophytos
D Καθάπερ λιμένας = 2, 367 B—D h. de baptismo Christi
1436 A Μὴ ἀπέχου = 3, 391 D de capto Eutropio (Ed)
1441 C Ὁ τοῦ πονηροῦ = Gregorios Nyss. PG 44, 1192 D—1193 A de oratione domin. V[6])
D Καλὸν πάντοτε = Ioannes Nesteutes PG 88, 1973 A h. de poenitentia
D Μέγα ἀγαθὸν = 5, 531 D—532 A h. in Ps. 145
1444 A Μέγα ὅπλον = 5, 533 B—E h. in Ps. 145
C Ἐξῆλθεν ὁ Ἰησοῦς = 3, 435 C—437 C, 439 A, 440 D—443 E h. de Chananaea (Ed)
1468 D Οὐκ ἔστι κώλυμα — ὑπερακοντίσασα = 3, 7 B h. de decem millium tal. deb.
1505 C Μὴ ἀπόρει = 9, 791 E—793 B Pseudo-Chrys. h. de eleemosyna
1509 A Τί ματαιοπονεῖς = 5, 568 DE Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7 (Ed)
B Αὐτοῦ αἱ ἁρπαγαὶ = 5, 566 C—567 A Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7
C Μή μοι λέγε = 9, 790 A—C Pseudo-Chrys. h. de eleemosyna.
1512 A Διὰ τὰ χρήματα = 5, 567 E—569 A Pseudo-Chrys. in Ps 38, 7 (Ed)

---

1) Nach Holl a. a. O. Nr. 324, der dieses Zitat identifizierte, steht dasselbe in einer Hs unter dem Lemma Κλήμεντος.

2) Nach dem Lemmataverzeichnis von Fabricius-Harles PG 94, 49 müßte das Lemma zu dieser Stelle lauten: Εἰς τὸν Ἀθανάσιον. Dieser Irrtum entstand wohl dadurch, daß sich das Lemma Ἀθανασίου von der nächstfolgenden Stelle verschoben hat und unrichtig aufgelöst wurde.

3) Anepigraphon.

4) Das Lemmataverzeichnis von Fabricius-Harles PG 94, 49, das die Paginierung der Ausgabe von Le Quien vor Augen hat, bemerkt: Εἰς τὸν ἐν Πράξεσι δεσμοφύλακα, 456 sequ. = 1420 D nach der Migne-Ausgabe. Richtig sollte es heißen: 466 sequ. = 1441 D sequ., wo zwei Zitate aus der Erklärung des hl. Chrysostomos zu Ps. 145 stehen, deren Titel mit den Worten abschließt: καὶ εἰς τὸν ἐν Πράξεσι δεσμοφύλακα 5, 525.

5) Folgen zwei Basilios-Zitate unter dem Lemma Eiusdem = Chrysostomi:
1429 B Μὴ πεποίθετε = PG 29, 417 B in Ps. 45
B Ὅταν ἐν ταῖς = PG 29, 417 CD in Ps. 45.

6) Lemma: Chrysostomi.

1513 C Ἴδετε τὸν πλοῦτον = 3, 388 B—389 B h. de capto Eutropio (Ed)
1516 B Μέχρι πότε = 3, 390 C—391 C h. de capto Eutropio (Ed)
1517 B Ἥψας λύχνον = Eusebios Alexandrinus PG 86 (I), 342 AB sermo IV[1])
1533 B Ὅταν ἴδῃς = 4, 756 AB h. 1 de Davide et Saule
B Οὐδὲν ἀσφαλέστερον = 4, 762 E h. 2 de Davide et Saule
C Πολλῷ μεῖζον = 4, 763 CD h. 2 de Davide et Saule
1536 C Ὁ τὰ ἑτέρου — ἐσχάτην = 8, 77 C h. 13 in Io.[2])
C Εὐσεβὴς γὰρ — ἀδικῶν = Nilos PG 79, 1249 Capita paraenetica 5
C Εἰ σπείρεις — δύνασαι = Nilos PG 79, 1244 Sententiae 42[3])
1544 D Τοσοῦτον ἀνώτερον = 1, 381 A de sacerdotio III (Ed)
1545 A Οὐ γάρ ἐστι = 1, 390 DE de sacerdotio III
A Οὐ χρὴ τὴν = 1, 380 B de sacerdotio II
A Οἱ πολλοὶ ὅταν = 1, 396 C de sacerdotio III
A Μηδεὶς μήτε νέον = 5, 575 A—C Pseudo-Chrys. in Ps. 50 (Ed)
1548 A Εἰ ὁ πατριάρχης = 2, 35 C—36 A h. 3 de statuis (Ed)
B Τοιαῦτα τῶν ἁγίων = 2, 36 B h. 3 de statuis
1553 D Πόθεν, εἰπέ μοι = 1, 387 CD de sacerdotio III
D Οὐδὲν διδασκάλου = 9, 5 DE h. 1 in acta
D Ὅσον πρὸς μείζονα = 3, 7 DE h. de decem millium tal. deb.
1557 B Ὥςπερ τῷ στρουθίῳ = 2, 155 DE h. 3 de statuis[4])
PG 96, 9—442:
13 C Ἀκόρεστος ἡ γλυκύτης = 2, 809 C Pseudo-Chrys. h. in sancta Theophania
13 C Εἰκόνα τις — εἰκόνες εἰσίν = 5, 527 C in Ps. 145
D Εἰ σώματος = 4, 772 AB h. 3 de Davide et Saule (Ed)

---

1) Lemma: Chrysostomi. Wird von Holl a. a. O. Nr. 474—496 unter den Fragmenten des Eusebios Alexandrinus nicht erwähnt.

Hier haben wir ein Beispiel dafür, daß ein direkt überlieferter Text durch ein Fragment der Sacra Parallela eine notwendige Korrektur erfahren kann. Bei Eusebios Alexandrinus heißt es PG 86, 342 B: *Μὴ ἀδικήσῃς τὸν πλησίον σου, τὸν ὀρφανὸν μὴ κονδυλίσῃς, τὴν χεῖρα μὴ κατὰ δεῖνα ὀπεύσῃς* [σπεύσῃς Ed]. Der letzte, unverständliche Passus ist nach dem obigen Fragment der Sacra Parallela zu korrigieren und muß lauten: *τὴν χήραν μὴ καταδυναστεύσῃς.*

2) Steht samt der folgenden Stelle *Εὐσεβὴς γὰρ* im Florilegium des Maximos PG 91, 856 B im Anschluß an Basilios-Zitate. Der Gleichklang des Satzes *Εὐσεβὴς γὰρ — ἀδικῶν* mit der Nilos-Sentenz beweist noch nicht, daß diese als Quelle gedient hat, da die Capita paraenetica des Nilos teilweise aus älteren Schriften kompiliert sind.

3) Anepigraphon.

4) Anepigraphon.

16 A *Ἐντυγχάνειν δεῖ* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1944 A h. de poenitentia
17 A *Ὁ Μωϋσῆς* = Fronto, Chrys. opp. lat. (Paris 1614) V, 160 ABD h. ad neophytos
C *Τί ποιεῖς* = 2, 374 D—375 C h. de baptismo Christi (Ed)
25 B *Ὑπὲρ ὧν πάθωμεν* = 7, 132 A h. 9 in Matth.[1])
32 A *Μὴ τοίνυν ἀπίδῃς* = 1, 764 D—765 E h. 5 de Lazaro
37 B *Ὅρα εἰς τὴν* = 11, 468 A—472 B h. 6 in I. Thess. (Ed)[2])
44 C *Μὴ φθόνει* = 10, 426 AB h. 1 in II. Cor.
69 A *Ἓν μόνον* = 1, 172 D ad Stagirium I (Ed)
72 D *Ἐάν τίς σε* = 4, 774 CD h. 3 de Davide et Saule
73 A *Τῶν κακῶς — πᾶν τὸ πῦρ* = 1, 257 B Quod regulares feminae etc.
A *Οὐχ οἱ κακῶς* = 1, 255 A Quod regulares feminae etc.
D *Τὸ μὲν ἁπλῶς* = 2, 547 B de s. Babyla etc.
88 B *Οὐδὲν ὅλως* = 1, 11 DE ad Theodorum lapsum I (Ed)[3])
B *Εἷς ἐστι νεκρῶν* = 5, 568 D Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7
B *Ὅταν ὁ Θεὸς* = 4, 749 B h. 1 de Davide et Saule[4])
89 B *Οὐδὲν οὕτως ἡμᾶς* = 1, 245 D contra eos qui subintroductas habent[5])
93 B *Τί μαχόμεθα* = Gregorios Antiochenus PG 88, 1880 CD sermo II de baptismo Christi[6])
D *Κἂν τις βούληται* = 7, 197 AB h. 15 in Matth.
96 A *Εἰ οἱ παραδεχόμενοι* = 3, 8 B h. de decem millium tal. deb.
104 A *Ὁ κατέχων* = 2, 43 D h. 3 de statuis (Ed)
B *Ἤκουσας λόγον* = 2, 43 D h. 3 de statuis
113 D *Εἰ μὲν πάθος* = 1, 5 BC ad Theodorum lapsum I (Ed)
114 A *Κἂν μὴ πᾶσαν* = 1, 8 A ad Theodorum lapsum I (Ed)
A *Οὐ χρόνον* = 1, 8 D ad Theodorum lapsum I (Ed)

---

1) Die unmittelbar sich anschließende Stelle *Ἐὰν γλίχῃ εἰςελθεῖν* steht bei Nilos als 285. Brief des III. Buches seiner Briefsammlung PG 79, 525 A.

2) Folgen unter dem Lemma Eiusdem = Chrysostomi drei Basilios-Zitate:
41 C *Μὴ γὰρ ἀδαμάντινος* = PG 31, 232 AB h. de gratiarum actione
D *Ἠτιμάσθης* = PG 31, 236 BC h. de gratiarum actione
D *Μήτε τὰ φαιδρὰ* = PG 31, 236 C h. de gratiarum actione.

3) Dieses Zitat steht auch oben PG 95, 1185 B.

4) Lemma: S. Basil. hom. 1 de Davide et Saule.

5) Lemma: S. Greg. Nyss.

6) Die Predigt wird unter dem Namen des Gregor von Nyssa in den Parallela Rupef. PG 96, 509 B zitiert und geht auch unter dem Namen des Chrysostomos 13, 232—237, gehört aber sicher dem Gregor von Antiochia an; vgl. Zeitschrift für kath. Theol. XXV (1901) 367—369.

A *Ὁ μετανοήσας* = 1, 11 D ad Theodorum lapsum I (Ed)
A *Ὅταν ἁμάρτῃς* = 5, 574 B—D, 575 B—580 C, 581 D Pseudo-Chrys. in Ps. 50 (Ed)
125 C *Διὰ τοῦτο ἀκροθίνια* = 5, 585 E—589 E Pseudo-Chrys. in Ps. 50 (Ed)
133 B *Ἡ πρόφασις* = 2, 730 B—732 D h. in Petrum et Eliam
137 C *Εἴ τίς ἐστι* = 5, 608 AB Ps.-Chrys. sermo de turture (Ed)
D *Μηδεὶς ἀπογινωσκέτω* = 3, 434 D—435 C h. de Chananaea
140 B *Κλαῦσον πρὸ καιροῦ* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1941 B, 1956 B h. de poenitentia
C *Οὐκ ἔστι χρεία* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1974 B h. de poenitentia
C *Μὴ ἀπογίνωσκε* = 3, 11 C h. de decem millium tal. deb.[1])
144 B *Εἶπεν, Ἐλέησόν με* = 5, 585 CD Pseudo-Chrys. in Ps. 50 (Ed)
D *Ἐπειδή τινες* = 1, 821 A—822 E Pseudo-Chrys. contra Iudaeos et Gentiles etc.
149 B *Εἶπεν ὁ Ἰησοῦς* = 10, 789 B—E Pseudo-Chrys. h. in triduanam resurr.[2])
153 C *Οὐ τὸ πεσεῖν* = 1, 9 A ad Theodorum lapsum I (Ed)
C *Πολλοὶ τῶν ἁμαρτ.* = 3, 10 E h. de decem millium tal. deb. (Ed)
D *Ψυχὴ ἅπαξ* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1974 D—1976 A h. de poenitentia
= 2, 551 E, 552 A—D de s. Babyla etc.[3])
165 D *Τοῖς ἐν μέθῃ* = 1, 701 B h. in Kalendas
189 A *Πολλοὶ τῶν πλουσίων* = 10, 826 BC Pseudo-Chrys. h. in centurionem (Ed)
200 B *Νηστεύων μὴ* = 10, 846 B—D Pseudo-Chrys. h. de ieiunio (Ed)
C *Νηστεύοντες τῆς* = Eusebios Alexandrinus PG 86, 316 A—317 D sermo de ieiunio[4])
204 A *Νηστεία καὶ δέησις* = 10, 847 CD Pseudo-Chrys. h. de ieiunio (Ed)
A *Οὐκ ἀποχὴ* = Ioannnes Nesteutes PG 88, 1945 D h. de poenitentia

1) Das folgende Anepigraphon *Δέχεται καὶ λίαν* dürfte kaum von Chrysostomos stammen.

2) Lemma: Eiusdem = Eusebii. Holl a. a. O. Nr. 495 spricht dieses Zitat mit Recht dem Eusebios Alexandrinus zu, dem auch Fabricius-Harles, bibl. gr. X, 249 die Hom. In triduanam resurrectionem zuerkennen.

3) Das Zitat liegt hier in der überarbeiteten Fassung des Iohannes Nesteutes vor, aus dem es also direkt entnommen ist.

4) Lemma: Eiusdem = Chrysostomi; das Zitat wird von Holl a. a. O. Nr. 474—496 unter den Fragmenten des Eusebios Alexandrinus nicht erwähnt.

A *Φιλήσωμεν τὴν* = 4, 670 D sermo 6 in Genesim
A *Τὸ μετὰ νηστείας* = 5, 531 CD in Ps. 145
213 C *Ἐπιγνῶμεν* = 2, 156 E—157 A h. 15 de statuis
221 D *Οὐχ οὕτω κεντεῖ* = 2, 158 DE h. 15 de statuis (Ed)
228 B *Οἶδα ἐγὼ* = Eusebios Alexandrinus PG 86, 344 AB sermo V [1])
236 A *Οὐκ οἶδας* = 5, 532 DE in Ps. 145 [2])
248 B *Γάμος συγγνώμη πάθους* = Gregorios Naz. PG 37, 634 v. 20 exhortatio ad virgines [3])
B *Οὐδὲν οὕτως ἀνάξιον* = 1, 237 B contra eos qui subintroductas habent [4])
256 C *Μὴ εἴπῃς* = 5, 581 D—583 A Pseudo-Chrys. in Ps. 50
260 B *Παγὶς μεγίστη* = 2, 156 B h. 15 de statuis [5])
B *Οὐδὲν δυςωδέστερον* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1937 C h. de poenitentia
B *Κυνὶ ἔοικεν* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1952 C h. de poenitentia [6])
B *Φεῦγε τὴν τέρψιν* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1977 D h. de poenitentia
261 D *Πεῖρα μήτηρ συνέσεως* = Gregorios Naz. PG 37,353 A epist. 216 [7])
D *Ἑκάστῳ ἡ πεῖρα* = 2, 155 E—156 A h. 15 de statuis [8])
265 A *Ὅλως, εἰ χρὴ* = 1, 164 CD Ad Stagirium I
272 C *Καθαροὶ θυμοῦ* = 9, 140 C h. 17 in acta
C *Ἐπικατάρατος* = 9, 140 C h. 17 in acta
C *Ὁ θυμὸς* = 9, 141 B h. 17 in acta (Ed)
D *Οὐδὲν οὕτως* = 1, 390 B de sacerdotio III (Ed)
D *Ἔθος τοῖς πολλοῖς* = 2, 565 D de s. Babyla etc. (Ed)
D *Ἐπειδὰν ἅπαξ* = 1, 375 A de sacerdotio II (Ed)
D *Τυραννικὸν* = 3, 3 D h. de decem millium tal. deb.

1) Lemma: Incerti auctoris. Holl a. a. O. Nr. 479 hat das Zitat identifiziert. Die Homilie steht auch bei Pseudo-Chrysostomos 10, 840—842.

2) Holl a. a. O. Nr. 499 führt das Fragment unter den unechten Eusebios-Zitaten an; nach zwei Hss Holls stammt das Stück aus Chrysostomos *ἐκ τοῦ εἰς Εὐτρόπιον*; auch Fabricius-Harles bemerken in ihrer Zusammenstellung der Chrysostomos-Zitate PG 94, 49 zu dieser Stelle: Adversus Eutropium (qui locus in editis deest).

3) Lemma: Chrysostomi.

4) Anepigraphon; das Lemma der vorausgehenden Stelle gehört hierher.

5) Nach der Anmerkung von Le Quien lautet das Lemma der Parallela Rupef. *τοῦ αὐτοῦ, ὅτι χρὴ γενναίως φέρειν τὴν πενίαν.*

6) Parall. Rupef.: *ἐκ τοῦ Περὶ μετανοίας.*

7) Lemma: Chrysostomi.

8) Anepigraphon; das Lemma der vorausgehenden Stelle gehört hierher.

273 C Ὅταν αὐτὸς = 1, 416 CD de sacerdotio V (Ed)[1])
308 A Τίνος ἕνεκεν = 3, 383 BDE h. in Eutropium (Ed)
317 D Ὑπὲρ ὧν ἂν πάθωμεν = 7, 132 A h. 9 in Matth.[2])
321 C Τὸ μηδὲν τοὺς = 8, 217 A h. 34 in Io.
C Οἱ πολλὰ = 9, 101 AB h. 12 in acta[3])
D Ὅταν εὐημερίας = 7, 174 C h. 13 in Matth.[4])
324 C Ἀκούσας Ἀβραάμ = 1, 770 A—E h. 5 in Lazarum
332 A Τοιαύτη ἡ τοῦ = 2, 546 D de s. Babyla etc.
333 A Ἡ συνήθεια = Ioannes Nesteutes PG 88, 1940 C h. de poenitentia
340 B Τὸ ἐλέσθαι = 6, 164 E—165 A h. Domine, non est in homine[5])
360 D Οὐ χρὴ τὴν σύνεσιν ἡλικίᾳ κρίνειν = 1, 380 B de sacerdotio II
361 D Ναῦται μὲν = 2, 367 B h. de baptismo Christi
368 C Εἴ τι ὑπέστη = 2, 822 D—823 A Pseudo-Chrys. h. in venerabilem crucem (Ed)
369 C Τί ἐστι τελώνιον = 3, 434 CBC h. de Chananaea[6])
376 C Ὕπνος οὐδὲν = 4, 762 D h. 2 de Davide et Saule
386 B Οὐδὲν οὕτως αἰδεσίμους = 9, 116 C h. 14 in acta
B Μηδέποτε φοβηθῇς πειρασμὸν = 3, 433 BC h. de Chananaea
389 D Ἦλθεν Ἠλίας = 2, 736 A—E h. in Petrum et Eliam[7])
396 B Οὐδεὶς οὕτως ἑαυτοῦ = 1, 226 C in Stagirium III
B Τοιαύτη ἡ τοῦ = 2, 576 DE de s. Babyla etc.[8])
B Οὐδέποτε παύεται = 2, 576 E—577 A de s. Babyla etc.
C Ἐπὶ ἡμῶν = 3, 9 BC h. de decem millium tal. deb. (Ed)
D Τὴν ἄφατον = 3, 12 B h. de decem millium tal. deb. (Ed)
397 D Ἔθος τοῖς πολλοῖς = 2, 565 D de s. Babyla etc.[9])
400 A Οὐχ ἡ τῶν λεγομένων = 4, 780 C h. 3 de Davide et Saule[10])

1) Steht oben PG 95, 1396 A.

2) Steht oben PG 96, 25 B.

3) Anepigraphon, steht oben PG 95, 1165 D.

4) Anepigraphon. Das folgende Anepigraphon Οἱ τελείως δυςκάθαρτοι stammt nicht von Chrysostomos.

5) Lemma: Chrysost. hom. 28; dies stimmt mit der Zählung bei Savile, Chrys. opp. 5, 168—175.

6) Lemma: Chrys. Hom. de conv. Matth.

7) Anepigraphon. Fabricius-Harles bemerken richtig PG 94, 46: Incertus 707 sequ. = PG 96, 389 D ss. forsan Chrysostomos.

8) Anepigraphon.

9) Das Lemma der vorausgehenden Stelle: Chrysost. orat. 2 in S. Babyl. gehört hierher; das Fragment steht auch oben PG 96, 272 D. Die vorausgehende Stelle lautet: Τὸ ἑκούσιον λυπηρὸν τοῦ ἀκουσίου τερπνοῦ τιμιώτερον; sie steht im Anschluß an mehrere Zitate aus Gregor von Nazianz.

10) Anepigraphon.

A *Πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων* = 4, 765 C h. 2 de Davide et Saule[1])
B *Οἶδε(ν) πολλάκις* = 1, 680 C h. 8 adversus Iudaeos
401 C *Μικρὸν κοπιάσωμεν* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1956 D h. de poenitentia
C *Πρὸς ὀλίγον χρόνον* = Ioannes Nesteutes PG 88, 1977 C h. de poenitentia
405 C *Οὐχ οὕτω πυρετὸς* = 3, 1 C h. de decem millium tal. deb.[2])
408 D *Ἡ πρὸς ἀλλήλους* = 5, 567 E Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7
417 E *Τί ἂν γένοιτο* = 1, 704 BC h. in Kalendas
420 A *Ὦ φθόνος* = 5, 576 D Pseudo-Chrys. in Ps. 50
424 D *Κἄν τις βούληται* = 7, 197 AB h. 15 in Matth.[3])
D *Οὐ τὸ ζηλοῦν* = 4, 759 D, 760 AB h. 2 de Davide et Saule[4])
436 A *Τὸ ψεῦδος* = 5, 567 E, 568 A Pseudo-Chrys. in Ps. 38, 7

Salzburg. **Sebastian Haidacher.**

---

1) Anepigraphon.

2) Anepigraphon; das Lemma Chrysostomi des vorhergehenden Nazianzener-Zitates gehört hierher; vgl. Maximos PG 91, 756 C, wo dieses Zitat zwischen einem Basilios-Fragment und Nazianzener-Zitaten steht.

3) Steht oben PG 96, 93 D.

4) Anepigraphon.

Λείψανον κονδακαρίου σιναϊτικοῦ.

Κατὰ τὸν κατάλογον τοῦ Gardthausen *ἐν τῇ Σιναϊτικῇ βιβλιοθήκῃ εὑρίσκονται πέντε κονδακάρια, δύο μεμβράνινα τοῦ* 10-*ου καὶ* 11-*ου αἰῶνος* (*ἀριθ.* 925 *καὶ* 926) *καὶ τρία χάρτινα τοῦ* 14-*ου αἰῶνος* (*ἀριθ.* 698, 927, 928).[1] *Ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ τὸ τροπολόγιον δὲν εἶναι διάφορον τοῦ κονδακαρίου, πρέπει νὰ ὑποθέτωμεν ὅτι ὑπάρχουσιν ἐν τῷ Σινᾷ πλείονα τῶν εἰρημένων, διότι ἐν τῷ καταλόγῳ του ἀπαριθμεῖ ὁ* Gardthausen *καὶ πέντε τροπολόγια, τρία τοῦ* 11-*ου καὶ δύο τοῦ* 12-*ου αἰῶνος* (*ἀριθ.* 556, 759, 777, 784, 789).[2] *Τούτοις δέον νὰ προστεθῇ ἓν ἕτερον κονδακάριον, τοῦ ὁποίου οὐδὲ ἴχνος φαίνεται ἐν τῷ καταλόγῳ τοῦ* Gardthausen· *τοῦτο δὲ γνωρίζομεν ἐξ ἑνὸς φύλλου, ὅπερ ὁ Πορφύριος Οὐσπένσκης ἀπέσπασεν ἔκ τινος χαρτῴου σιναϊτικοῦ κώδικος τοῦ ἔτους* 6793 $\left(=\frac{1284}{1285}\right)$, *γραφέντος, ὡς αὐτὸς ὁ Πορφύριος βεβαιοῖ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ φύλλου, ἐν τῇ μονῇ τοῦ Σινᾶ, καὶ νῦν ὑπ' ἀριθ.* 451 *εὑρίσκεται ἐν τῇ Δημοσίᾳ Αὐτοκρατορικῇ Βιβλιοθήκῃ Πετρουπόλεως.*[3] *Τὸ φύλλον τοῦτο, μήκους* 21 *ἑκατ. καὶ πλ.* 13 *ἑκατ. τοῦ γαλλικοῦ μέτρου, ἔχει κείμενον μονόστηλον ἐκ στίχων* 21 *ἐφ' ἑκατέρας τῶν σελίδων· ὅπερ ἀνήκει εἰς τετράδιον ὕμνων τοῦ μηνὸς Νοεμβρίου καὶ ἄρχεται ἀπὸ ἀκεφάλου κονδακίου τῆς* 3-*ης ἡμέρας οὕτω· „. . . σατε καὶ θεῷ λατρεύσατε“. Αἱ λέξεις δὲ αὗται ἀποτελοῦσι τὴν ἀκολουθίαν κονδακίου εἰς τοὺς ἁγίους μάρτυρας Ἀκεψιμᾶν, Ἀειθαλᾶν καὶ Ἰωσήφ, οὗ ἡ ἀρχή· „Φωτὶ τῷ νοητῷ“.*[4] *Καὶ μετὰ τοῦτο ὑπάρχει ἐν τῷ φύλλῳ „ὁ οἶκος“, ἡ πρώτη στροφὴ τῶν εἰς τοὺς αὐτοὺς μάρτυρας οἴκων τοῦ Ῥωμανοῦ, ἣν ἐξέδωκεν ἤδη ὁ* P. Maas *καὶ ἧς ἡ ἀρχή· „Τὴν χερσωθεῖσαν καρδίαν μου“.*[5] *Μετὰ δὲ τὴν στροφὴν ταύτην ὑπάρχει τὸ κονδάκιον καὶ εἷς οἶκος εἰς τὰ ἐγκαίνια τοῦ ἐν Λύδδῃ ναοῦ τοῦ μεγαλομάρτυρος Γεωργίου, ὧν ἡ μνήμη τελεῖται ὡσαύτως τῇ* 3-*ῃ Νοεμβρίου. Ἀμφότερα δὲ ἀνέκδοτα ὄντα μέχρι τοῦδε ἔχουσιν οὕτω·*

---

1) V. Gardthausen, Catal. cod. graec. sinaiticorum, *σ.* 157 *καὶ* 197. *Πρβλ.* K. Krumbacher, Die Akrostichis in der griechischen Kirchenpoesie, *σ.* 556.

2) V. Gardthausen, *ἔνθ. ἀνωτ. σ.* 134, 166, 167, 169, 170.

3) *Ὅρα* Отчетъ Импер. Публ. Библіотеки за 1883 г. СПБ., 1885, *σ.* 152, *ἀριθ.* 62.

4) *Πρβλ. Ἀρχιμανδρίτου Ἀμφιλοχίου* Кондакарій въ греческомъ подлинникѣ XII—XIII в., *σ.* 238. Krumbacher, Die Akrostichis, *σ.* 571. P. Maas, Byz. Z. XV, *σ.* 36.

5) Byz. Z. XV, *σ.* 37.

Κονδάκιον. Τὰ ἐγκαίνια.[1]

Ἦχος δ'. Πρ(ὸς τὸ) Ἐπεφάνης σήμερον.

Οὐρανὸς πολύφωτος
ἡ Ἐκκλησία
ἀνεδείχθη ἅπαντας
φωταγωγοῦσα τοὺς πιστούς,
ἐν ᾗ ἑστῶτες κραυγάζομεν·
„Τοῦτον τὸν οἶκον
Χριστὸς ἐστερέωσεν".

Ὁ οἶκος.

Ἄνωθεν μὲν ὁ Σολομὼν δεξάμενος
τὸ πλῆθος σοφίας ἐν καρδίᾳ
ὁρᾶται παρὰ πάντας
σοφοὺς καὶ ῥήτορας τῆς γῆς.
Οὗτος οὖν κοσμήσας
ἐγκαινίσας τε λαμπρῶς[2]
ναὸν θεοῦ ἠγάλλετο
θεατὴς γενέσθαι
τοῦ σπουδάσαντος τῆς τέχνης·
ὀργάνων μουσικῶν δὲ τοῖς φθόγγοις[3]
ἀνυμνεῖ τὸν θεὸν
καὶ δι' αἱμάτων ζῳοθύτων τυπικῶς
τὰς λειτουργίας ἦν ἐπιτελῶν·
ἡμεῖς δὲ οὕτως βοῶμεν·
„Τοῦτον τὸν οἶκον
Χριστὸς ἐστερέωσε."

Μετὰ τὸν οἶκον τοῦτον ὑπάρχει ἐν τῷ σιναϊτικῷ φύλλῳ ἁπλῶς τὸ ἑξῆς· „Μηνὶ τῷ αὐτῷ ε̄ κονδάκιον τοῦ ἁγίου μάρτυρος ...", ὅπου καὶ λήγει τὸ κείμενον τοῦ φύλλου. Νοεῖται οἴκοθεν ὅτι θὰ ὑπῆρχε κατόπιν τὸ κονδάκιον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Γαλακτίωνος. Ἐλπίσωμεν ὅτι νεώτεραι ἔρευναι ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ Σινὰ θὰ φέρωσιν εἰς φῶς ἢ τὸν κώδικα, εἰς ὃν ἀνήκει τοῦ Πορφυρίου τὸ φύλλον, ἢ λείψανα αὐτοῦ.

Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς.

---

1) Παραλείπεται ἡ δήλωσις τῶν ἐν τῷ κειμένῳ γραφικῶν σφαλμάτων.

2) Ἐν τῷ χειρ. οὕτως ... ἐγκαινίσασθε λαμπρὸς κτλ. Ὁ στίχος λήγει εἰς τὸ γενέσθαι. Προφανῶς ἡ μελικὴ παῦσις δὲν εἶναι ἀκριβής, καὶ διὰ τοῦτο δὲν τηρῶ αὐτὴν ἐν τῷ κειμένῳ· τηρῶ ὅμως αὐτὴν εἰς τοὺς κατόπιν στίχους ὡς ἔχει ἐν τῷ χειρογράφῳ, διότι οὐδαμοῦ προσκόπτει κατὰ τὴν ψαλμικὴν ἀπαγγελίαν.

3) Ἐν τῷ χειρ. τῆς φθόγγεις.

Saint Démétrianos, évêque de Chytri (île de Chypre).

L'île de Chypre a été illustrée par un grand nombre de saints personnages, dont ses historiens se sont complus à dresser l'interminable liste. Parmi ces bienheureux, les uns ont joui et jouissent encore d'une renommée universelle, comme l'apôtre Barnabé, S. Epiphane, Spyridon le Thaumaturge, évêque de Trimithonte; d'autres sont des saints purement locaux, et leurs noms ne se sont point répandus en dehors de l'île.[1])

Le plus obscur peut-être de ces saints indigènes était, jusqu'à présent, S. Démétrianos. Le seul texte ancien où son nom figurât était la Chronique de Léonce Machaeras, qui le cite deux fois, dans une liste d'évêques[2]), puis au milieu d'une série de thaumaturges: *ὁ ἅγιος Ἡράκλειος ... ὁ ἅγιος Ὀρέστης καὶ ὁ ἅγιος Δημητριανὸς ὁποῦ πολομοῦν* (= *οἳ ποιοῦσιν*) *ἄπειρα θαύματα* (p. 19).

A Chypre même, ce saint national était bien mal connu. Dans un livre publié à la fin du XVIIIe siècle, l'archimandrite Kyprianos en faisait par conjecture un contemporain de St Epiphane.[3]) Il existe pourtant un ouvrage[4]), imprimé à Venise sous la surveillance du même archimandrite Kyprianos, qui contient, sur Démétrianos, une

1) Liste des saints chypriotes dans Léonce Machaeras, ed. Miller-Sathas, p. 18—25. — „Oltra li santi nominati ve ne son molti altri, che quasi in più di cento casali si ritrouano ò uno, ò 3 ò 4 Santi di Cipro.“ Fr. Steffano Lusignano di Cipro, OP, *Chorograffia et Breve Historia universale dell'Isola de Cipro.* Bologna 1573. P. 27. — Cf. *Ἱστορία χρονολογικὴ τῆς νήσου Κύπρου, ὑπὸ τοῦ ἀρχιμανδρίτου Κυπριανοῦ, ἐν Ἐνετίῃσιν*, 1788.

2) Léonce Machaeras, ed. Miller p. 18. *Δημητριανοῦ, Πάππου, Ἀθανασίου, Εὐσταθίου, Νικήτα ἐπισκόπου Κυθηρέων.*

3) Kyprianos, *op. laud.* p. 46.

4) *Ἀκολουθίαι τῶν ὁσίων Ἀναστασίου, Χαρίτωνος, Αὐξεντίου καὶ Κενδέα. τοῦ ἀποστόλου καὶ εὐαγγελιστοῦ Λουκᾶ, τοῦ ἁγίου Δημητριανοῦ Κυθήρης, καὶ Κωνσταντίνου μάρτυρος. Νῦν τὸ πρῶτον ἐκδοθεῖσαι σπουδῇ μὲν καὶ δαπάνῃ τοῦ Μακαριωτάτου καὶ Σεβασμιωτάτου ἀρχιεπισκόπου πάσης Κύπρου κυρίου κυρίου Χρυσάνθου, δι' ἐπιστασίας δὲ τοῦ Κυπριανοῦ ἀρχιμανδρίτου, διορθωθεῖσαί τε ὡς οἷόν τε ὑπὸ τοῦ Ἱεροδιακόνου Ἀνθίμου τῶν Κυπρίων. ͵αψοθ' Ἐνετίῃσιν.* 1779. *Παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων.* Con licenza de' Superiori e Privilegio.

notice en langue vulgaire. Cet ouvrage rarissime, dont M. Simos Menardos, l'érudit chypriote, m'a aimablement adressé le seul exemplaire à lui connu, renferme aussi une acolouthie en l'honneur du saint. Acoluthie et *βίος ἐν συντόμῳ* sont l'oeuvre de l'hiéromoine Cyprien (p. 106).

L'acolouthie ne fournit sur Démétrianos aucun détail intéressant; tout au plus peut-on y glaner ces mots qui attestent sa qualité de *myroblyte*: *Ἀρωμάτων παντοίων μυρεψικῶν, χαρισμάτων ποικίλων πνευματικῶν ταμεῖον ἀκένωτον ἡ σορὸς τῶν λειψάνων σου χρηματίζει, τρισμάκαρ, πατὴρ ἡμῶν ὅσιε· ἐξ αὐτῆς γὰρ ναμάτων πηγαὶ ἀναβλύζουσιν, ὅθεν οἱ νοσοῦντες ἀρυόμενοι πίστει παθῶν ἀπαλλάττονται καὶ τρανῶς ἐκβοῶσί σοι, Δημητριανὲ Πανένδοξε, πρέσβευε Χριστῷ τῷ θεῷ, τῶν πταισμάτων ἄφεσιν δωρήσασθαι, τοῖς ἑορτάζουσι πόθῳ τὴν ἁγίαν μνήμην σου.*

Quant à la *Vie* en grec vulgaire (p. 100—101) c'est un bref résumé, assez exact, de la *Vie* originale qui fait l'objet du présent article.

J'ai découvert ce texte, probablement unique, pendant mon séjour au Mont Sinaï (janvier — mars 1906). Voici ce que nous y apprenons sur le saint.

Démétrianos naquit de parents vertueux et craignant le Seigneur, dans le village de *Sykai* ou *Sykès*, diocèse de Chytri (Chypre) au commencement du règne de l'iconoclaste Théophile (829—840). A quinze ans, on le maria à une jeune fille qui mourut vierge au bout de trois mois.

Démétrianos, alors, suivant ses pieux instincts, forma le projet de s'initier à la vie monastique. Après un noviciat au monastère de S. Antoine, il prit l'habit dans ce même couvent, alors âgé de seize ans; et il y vécut quarante années d'une vie exemplaire.

L'évêque de Chytri, Eustathios, ayant eu connaissance de ses vertus, l'ordonna prêtre, et lui confia la charge d'économe de l'évêché. Mais Démétrianos, qui abhorrait le siècle et qui regrettait la paix conventuelle, ne cessait d'implorer le prélat afin qu'il le délivrât de ces fonctions; Eustathios y ayant enfin consenti, Démétrianos retourna à Saint-Antoine, où les moines, qui venaient de perdre leur prieur, le choisirent pour higoumène.

A quelque temps de là, l'évêque de Chytri fut unaniment désigné par l'épiscopat chypriote pour occuper le trône métropolitain de Salamine; et l'église de Chytri étant devenue veuve, le nouveau métropolite ne put lui trouver de meilleur pasteur que Démétrianos. Celui-ci, effrayé à la nouvelle qu'on le recherchait pour lui confier ce périlleux honneur, quitta son monastère et se cacha dans une grotte située en des lieux

déserts. Atteint néanmoins, et amené devant l'archevêque, il fut intronisé malgré sa résistance.

La fin de son épiscopat (qui dura vingt-cinq ans) fut douloureusement marquée par une invasion des Arabes, qui pillèrent Chytri et emmenèrent en captivité beaucoup de ses ouailles. Quoique très-vieux, le saint prélat suivit son troupeau à „Babylone", c'est à dire à Bagdad; et il y obtint du chef (ἀρχηγός) des Babyloniens, du Khalife abbasside, la mise en liberté des pauvres gens.

Quant aux miracles proprement dits, bien qu'on nous assure à maintes reprises que Démétrianos en fit beaucoup, il ne nous en est point raconté. L'auteur de la *Vie* prend à partie les railleurs, les hommes de peu de foi qui réclament des récits miraculeux. Ce qui ne l'empêche pas de qualifier de θαύματα le succès de la mission à Bagdad et un acte de charité du saint, épisode insignifiant et touchant.

L'évêché de Chytri.

Le nom de cette ville revêt dans les textes les formes les plus diverses. Ces divergences ont trompé certains géographes, et leur ont fait admettre un dédoublement dont notre texte achèvera de montrer l'inanité. Dans la région située au centre de l'île, à l'O. de la *Messaria*, et désignée tout entière sous le nom de *Kythraea*, la bourgade florissante de *Tsirká* (Κυρκά), officiellement Κυθραία[1]), occupe un site vanté par tous les voyageurs. Sakellarios (Κυπριακά, 2e éd., I, 202—205) place ici l'antique *Cythère* de Chypre (Κύθηρα, Κυθερεία) dont les ruines, dit-il, s'aperçoivent à une distance de 20 minutes à l'E. du village moderne.

Mais à deux heures au S. de *Tsirká* se voient les vestiges d'une autre ville antique. Un hameau près des ruines s'appelle aujourd'hui encore Παλαίκυθρον (Παλόκυθρο). M. Sakellarios reconnaît ici la cité de Χύτροι ou Κύθροι, qui fut le siège d'un évêché au Moyen Age.

On serait tenté de donner raison à M. Sakellarios, lorsqu'on voit un seul et même prélat, Spyridon, qui siégea au VIIe Concile, figurer dans les actes de ce concile comme ἐπίσκοπος Κύτρων (sic), puis comme ἐπίσκοπος Παλαιᾶς Κύτρων; car ceci paraît démontrer que le titre épiscopal était attaché à Παλαίκυθρον, en opposition avec Κυθραία.

Toutefois M. Oberhummer[2]), par la simple réunion de tous les

---

1) Harpocrat. s. v. (disc. de Lysias). Steph. Byz. s. v. (cf. FHG III, 236, 94; FHG IV, 527, 10). Ptolém. V, 14, 6 Χύτρος. Plin. n. hist. V, 130 *Chytri*. Tab. Peut. X *Citari*; Gregor. Rav. V, 20 *Cythara* (Cités par Oberhummer ap. Pauly-Wissowa, 6, 2530 (art. *Chytroi*). Suid. s. v.

2) Dans Pauly-Wissowa, 6, 2529—2531.

textes relatifs à la vieille cité chypriote, prouve sans réplique que *Κυθραία*[1]) *Κυθέρεια* et *Χύτροι Κύθροι* désignent la même ville.

La forme la plus ancienne du nom est certainement *Χύτροι*; mais le culte d'Aphrodite (Paphia) florissant à Chytri[2]) amena bientôt une confusion avec Kythera (l'île), confusion favorisée, dit M. Oberhummer, par la forme *Κύθροι* qui ne tarda pas à s'introduire dans l'usage.

Nous ajouterons que cette métathèse de l'aspirée doit vraisemblablement être attribuée à l'analogie de *κύθρα* pour *χύτρα* (cf. *πάθνη* pour *φάτνη*, *κιθών* pour *χιτών*. Thumb, *Gr. Sprache*, p. 74.) un ionisme passé dans la *κοινή*. L'étymologie, peut-être[3]), en tout cas l'étymologie populaire, a dû aider au rapprochement et par suite à la transformation phonétique.[4]) S'il était besoin après la démonstration de M. Oberhummer, d'une preuve plus convaincante, nous n'aurions besoin que de rappeler le passage cité de Léonce Machaeras: Démétrianos, Pappos, Athanase sont évêques *Κυθηρέων*, et l'auteur mentionne ailleurs *Παλαίκυθρον*, qu'il ne confond pas avec cette ville. Notre texte dit *ἐπίσκοπος Χυτρίδων*, forme nouvelle, mais qui n'est qu'une variété de plus dans la famille *Χύτροι Χύτρος* Chytri. Et à peu de distance à l'O. de la cité antique fouillée par di Cesnola et Ohnefalsch-Richter, s'élèvent sur une colline les ruines de l'église de *Hagios Dimitrianos.* Bien plus cette partie même de la région s'appelle aujourd'hui H. Dimitrianos.[5])

Quant à *Παλαίκυθρον*, il faut remarquer que le nom apparaît très tard; le premier exemple est celui que nous avons cité. M. Sakellarios dit qu'on voit au village moderne ainsi nommé les ruines d'une église byzantine. Comment expliquer que le titre épiscopal s'y soit passagèrement attaché? On peut considérer *Παλαίκυθρον* comme un

---

1) Ce nom se trouve dans une chanson publiée par M. Sakellarios, *Κυπριακά*, Ière éd., t. III, Nr. 8: *Κὴ ὄντας περάσῃς τὰ βουνὰ καὶ πᾶς εἰς τὴν Κυθρέαν.* A l'époque franque, on disait „la Quithrie". M. Mondry Beaudouin, *Etude sur le dialecte chypriote,* p. 48, cite aussi la forme *Χυρκά* qu'il dit venir de *Χυτραία* pour *Κυθραία*, comme *γραῖα* a donné *ρκά*.

2) Cf. Ohnefalsch-Richter, *Kypros,* p. 14 passim.

3) Cf. Bürchner, ap. Pauly-Wissowa, 6, 2529: *οἱ Χύτροι* = Kochtöpfe, Name von Quellen und anderen Höhlungen, dann auch von Ortschaften. Il y a des *Χύτροι* aux Thermopyles et en Béotie. Pour *Chytroi* de Chypre, cf. Oberh. ibid. col. 2531: Die Lage von Chytroi ist wesentlich bedingt durch eine mächtige . . . Doppelquelle auf welche offenbar auch der Name zurückzuführen ist.

4) Hiéroclès 44 *Κύθροι*. Georg. Cypr. 1108 *Κύθροι*. Const. Porphyrog. Them. I, 45 *Κυθέρεια*. Not. du Vatic. p. 2181 (= B Z I (1892) p. 258) *Κυθέρεια*.

5) Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, *die Bibel u. Homer* (Textband), p. 3; Tafel I (Nr. 23—24).

des villages ou *quartiers* formant l'agglomération de Kythraea, laquelle est très dispersée, ainsi qu'il ressort de toutes les descriptions. Il est probable que cette partie de la ville avait acquis à un certain moment une importance prépondérante, de sorte que les évêques joignirent ce nom à celui de *Κύθροι* (*ἐπίσκοπος παλαιᾶς Κύτρων* à côté de *Κύθρων* et de *παλαιᾶς ἤτοι Κύτρων*, Harduin, *Conc.* IV, 37, 273, 448 = Le Quien, II, 1070).

Les évêques de Chytri.

Le Quien (*Or. Christ.* II, 1069—1070) cite quatre évêques de Chytri Grâce à Machaeras et à notre *Vie* nous pouvons ajouter quatre personnages, ce qui nous donne la liste suivante:

1. Le premier est *Pappos* dont il est question dans la Vie d' Epiphane.[1]) Il fut martyr sous Licinius, Maximin ou Constance. Ce nom se retrouve dans une liste de Léonce Machaeras (p. 18), *Δημητριανοῦ, Πάππου, Ἀθανασίου, Εὐσταθίου, Νικήτα ἐπισκόπου Κυθηρέων*, où, à cause du style de cet auteur on peut méconnaître qu'on a affaire à une *série* d'évêques de Chytri.[2])

Grâce à notre texte, cependant, le doute n'est plus possible. V. D. 688: *πρὸς τὴν αὐτῷ ἐγκεχειρισμένην ἐξαπέστειλε πόλιν, ἐν ᾗ πρὸ πολλῶν ἄλλων Πάππος τε καὶ Ἀθανάσιος οἵ τῷ τῆς φύσεως συνδέσμῳ ὡς τῷ τοῦ πνεύματος συνδεόμενοι . . . κατὰ διαδοχὴν τὴν καθέδραν ἐδέξαντο.*

2. Donc *Athanase* fut le successeur de Pappos.
3. *Photinos* (Lequien, 1069) siégeait au Concile de Chalcédoine (451).
4. *Spyridon* déjà cité (Lequien, 1070). (année 768).
5. D'après notre vie, *Eustathios* précéda Démétrianos sur le siège de Chytri, qu'il quitta vers 885. Il faut aussi ajouter ce personnage à la liste des métropolites de Chypre (Lequien, 1052), entre les numéros XXIV et XXV. Peut-être fut-il le successeur d'Epiphane III.
6. *Démétrianos* (885—912?).
7. Je ne sais quand il faut placer le *Nikétas* de Léonce Machaeras, n'ayant aucun moyen de décider s'il est antérieur ou non à
8. *Germanos* (?) qui siégea au VIIIe concile.

Sykai. Le monastère de S. Antoine.

Le village de *Συκαῖς* (faut-il voir ici la forme populaire du pluriel des féminins en *α*?) pourrait se retrouver dans le nom de *Σχιά*

---

1) Vita Epiphanii XXXIV (= Migne, PG, 41, 65 D): *ἦν δέ τις τῶν ἐπισκόπων ὅσιος ἀνὴρ ἀπὸ σημείων κε´ τῆς Σαλαμινέων πόλεως χειροτονηθεὶς ἐν πόλει οἰκτρᾷ Κυθρίᾳ καλουμένῃ* . . . 68 A *ἦν δὲ τὸ αὐτοῦ ὄνομα Πάππος.*

2) Les traducteurs s'y sont trompés. V. p. 21 de la traduction Miller-Sathas.

(Isha — Sia — Siá)[1]), qui est celui d'une localité moderne de la Kythraea, mais on se déciderait plus volontiers encore pour une forme plus voisine de la nôtre qui figure dans un document du XVe siècle[2]): «Lo baliazzo de Palochitro, casali sottonominati, videlicet:

Casal Palochitro
Casal *Sicha*
Casal Voni
Casal Exometóchi
Casal Chiprio, etc. . . .»

Ceci nous permet de situer approximativement Sykai. Le village devait être à peu de distance de Palaeokythron et de Voni, qui se trouve à deux heures environ au N. de Chytri.

Σχιά est-il identique à Sicha? Nous l'ignorons.

Quant au monastère de S. Antoine, nous n'en avons découvert aucune trace, ni dans Machaeras, ni dans Kyprianos, ni dans aucun ouvrage moderne sur la géographie ou l'histoire de Chypre.

Ce monastère devait se trouver sur une haute montagne (*ὄρος ἠλίβατον*). Démétrianos, lorsqu'il le quitte pour se cacher, se dirige vers le Nord (*καταλαμβάνει τὰ βορειότερα μέρη τοῦ ὄρους* [414]); puis il se réfugie au bord de la mer (424—425).

Le couvent de S. Antoine s'élevait donc vraisemblablement sur un point de la chaîne de montagnes qui court parallèlement au rivage N. de l'île de Chypre et qui forme de ce côté la limite de la Kythraea.[3])

Les Invasions arabes.

Conquise par les Arabes de Moawiah[4]) pour le compte du Khalife Othman, vers le milieu du VIIe siècle, l'île de Chypre fut pendant trois cents ans l'enjeu de la lutte maritime entre Byzance et l'Islam.

En l'année 686, Abd-el-Melek conclut un traité de paix avec l'empereur Justinien Rhinotmète. Il s'engagea à lui payer annuellement 1000 pièces d'or, un cheval et un esclave. De plus, les revenus de l'île de Chypre devaient être partagés par moitié entre les deux puissances.[5])

1) Mas-Latrie, *L'île de Chypre*, Paris 1879, p. 192, n° 28.

2) Mas-Latrie, *Histoire de l'île de Chypre,* III, p. 509.

3) Les boeufs de la Kythraea, qui jouent un certain rôle dans la vie du Saint, ont été de tout temps renommés. V. Mas-Latrie, *L'île de Chypre*, p. 37 (Les boeufs et les poules du district sont les meilleurs de l'île. Les boeufs de Voni sont, par exception, gras et recherchés).

4) Théophane, *Chronogr.* ed. de Boor, 343, 30.

5) Théophane, *Chronogr.* ed. de Boor, 363, 11: *ἵνα ἔχωσιν κοινῶς κατὰ τὸ ἴσον τοὺς φόρους τῆς Κύπρου καὶ Ἀρμενίας καὶ Ἰβηρίας*. *Chronique* de Michel le

Ce traité plusieurs fois déchiré par les Byzantins, semble avoir été confirmé dans sa clause esentielle chaque fois qu'un *modus vivendi* est intervenu entre les puissances rivales. Certains auteurs arabes veulent faire remonter la clause du partage à la première invasion de l'île, celle que conduisit Moawiah.[1]) Mais la comparaison des textes montre qu'il s'agit ici d'une confusion avec le traité de 686.

Ravagée en 802 par Haroun al Raschid[2]), l'île était administrée par Byzance en 816. En 867, Basile le Macédonien la délivra d'une nouvelle mais passagère occupation arabe.

En 902, (Constantin Porphyrogénète, *de Caer. aul. Byz.* 657) le protospathaire Léon gouvernait l'île pour Léon le Sage.

Mais en 904, Jean Caméniate raconte (ed. Bonn 579) que fait prisonnier par les Arabes à Thessalonique il fut emmené par eux en Chypre, dans le port de Paphos, puis à Tripoli de Syrie. Ce qui paraît démontrer que cette année les Arabes avaient repris pied dans l'île. M. Sakellarios, dans son résumé de l'histoire de Chypre, exprime l'opinion que depuis cette époque Chypre resta sous la domination musulmane jusqu'au règne de Nicéphore Phokas, qui la reconquit définitivement en 967.

On voit que ces quelques faits ne permettent pas de se faire une idée absolument satisfaisante de la succession, en Chypre, des deux dominations. Nous manquons de renseignements sur la reconquête de l'île par les Arabes entre 867 et 902, entre 902 et 904.

Toutefois, nous croyons qu'on aurait tort d'attacher trop d'importance à ces épisodes. Du côté arabe, et peut-être aussi du côté byzantin, il s'agissait chaque fois moins d'une occupation effective et durable que d'un retour offensif, suivi de retraite.

Les chroniqueurs arabes en parlent comme d'un terrain favorable à de fructueuses razzias, comme d'un pays en paix avec les Musulmans parce qu'il a traité avec eux (El Istachri, [915—921] ap. Oberhummer, p. 42) „L'île de Chypre, remarque Mukaddasi, appartient à celle des deux nations qui possède momentanément la maîtrise de la mer" (Oberh. p. 45 = Mukaddasi trad. Gildemeister p. 222). Abu'l Faradj Kodâma Ibn Djafar (928) p. 195 (Oberh. p. 41) la désigne comme une base maritime de la flotte syro-égyptienne.

Grand (arm.) trad. Langlois (Vienne 1868), p. 244. Cf. Bar Hebraeus, *Chronicon* trad. Kirsch, p. 117: (‚Pacti etiam sunt) Cyprum dividendam esse, alteram partem Romanis tributariam fore, alteram Arabibus'. Cf. E. Oberhummer, *Die Insel Cypern*, qui cite ces textes p. 37 et 35. G. Hertzberg, *Gesch. Griechenl.*, I, 174.

1) El Mas' ûdi cité par Oberhummer p. 45. Eutychius ib. p. 43—44.

2) Théophane, *Chronogr.* ed. de Boor, p. 482, 21—23.

Mais rien dans les textes orientaux ne permet de croire qu'elle ait jamais été incorporée à l'empire arabe, comme la Crète par exemple. Chaque fois que Byzance avait le loisir d'y envoyer une flotte, la réoccupation se faisait sans coup férir. Nous ne nous étonnerons donc pas comme M. Schlumberger[1]) de la brièveté des mentions consacrées par Cédrénus et Zonaras à la reprise de Chypre par Nicéphore Phokas. Ce ne dut pas être un grand fait de guerre. Les Arabes ne s'étaient jamais solidement installés à Chypre, comme ils l'avaient fait dans la *θεόλεστος Κρήτη*.

La vie de S. Démétrianos confirme absolument cette impression qui résulte de la lecture des chroniqueurs arabes. Remarquons qu'elle ne fait aucune allusion à une conquête de l'île par les Arabes entre 867 et 902, ni à la reprise par Himérios. Parle-t-elle au moins de l'invasion qui suivit immédiatement et qui permit aux pillards de Thessalonique de ramener à Paphos Jean Caméniate? Au premier abord, on peut être tenté de rapporter à ce fait attesté par l'expérience personnelle de l'écrivain byzantin, le récit que notre hagiographe appelle le premier miracle du Saint Démétrianos. Mais nous pensons, et le lecteur pensera avec nous, qu'il s'agit d'un autre événement.

Mas'ûdi[2]) raconte une descente de ce genre, qui eut lieu en 299 de l'Hégire (911—912) „A la même époque, Dimnanah, chef de la croisière musulmane qui opérait dans le Méditerranée, s'empare de l'île de Chypre, dont les habitants avaient violé le traité conclu à l'origine de l'Islam . . . Pendant quatre mois, Dimnanah livra cette île à l'incendie et au pillage, fit beaucoup de prisonniers et s'empara de plusieurs localités où il se fortifia".

M. Oberhummer, citant ce passage, observe que cette razzia n'est pas connue d'ailleurs. Bien que, comme nous l'avons dit, il ait dû se produire des faits semblables entre 867 et 902, et entre 902 et 904, nous croyons que l'expédition conduite par Dimnanah est bien celle dont il est question dans la vie de S. Démétrianos. Le saint devait toucher au terme de son épiscopat et de son existence: *ἔτι δὲ αὐτοῦ ἐν σαρκὶ διατρίβοντος, τῷ γήρᾳ πιεζομένου καὶ τὴν ἐκεῖθεν ἀνάλυσιν ἐκδεχομένου.* Il ne devait donc pas être loin de sa 80e année.[3]) Or il

1) *Nicéphore Phokas,* p. 472—474.

2) *Les prairies d'or.* Barbier de Meynard et Pavet de Courteille (9 voll. Paris 1861—77), VIII, p. 282. Cité par E. Oberhummer, *Die Insel Cypern,* p. 45.

3) La *Vie* dit qu'il n'avait pas tout à fait 80 ans lorsqu'il mourut (625): *σχεδὸν περὶ τὰ ὀγδοήκοντα ἔτη.* Mais elle dit aussi qu'il prit l'habit monastique à 16 ans; qu'il fut moine quarante ans, et évêque vingt-cinq ans (627—630); $16 + 40 + 25 = 81$.

était né vers le commencement du règne de Théophile. Cette expression assez vague pourrait s'appliquer à l'année 832, même à l'année 833. Il n'est donc nullement impossible qu'il fût encore en vie l'an 299 de l'Hégire. Pour le reste, l'accord est parfait entre le récit arabe et le récit grec. Pillage de plusieurs localités, nombreux prisonniers, riche butin. Les Arabes, dit Mas'ûdi, ne restèrent que quatre mois en Chypre: μετὰ τάχους ἀπέστρεψαν, dit la V. D. Bien plus une phrase de la V. D. semble être une réponse directe à une affirmation de Mas'ûdi. „Les habitants, dit le chroniqueur arabe, avaient violé le traité. Et la *Vita Demetriani*, réfutant évidemment le grief ou le prétexte allégué par les Agarènes: *γέγονεν ἐπανάστασις Βαβυλωνίων βαρβάρων κατὰ τὴν τῶν Κυπρίων νῆσον, οὐ φόρων παραβάσεως ἐγκαλεῖν ἐχόντων, οὐκ ἐπαναστάσεως αἰτίαν, ἀλλὰ τὸν ληστρικὸν τρόπον συνεργὸν ἐχόντων.*

Ce passage est précieux; il prouve sans conteste possible par la protestation même de l'hagiographe, que le traité de 686 existait encore au début du Xe siècle. Ceci constaté, disons que le chrétien peut avoir ici raison contre les Musulmans. L'histoire du voyage de Démétrianos à Bagdad est parfaitement vraisemblable; et s'il entreprit ce voyage, il faut croire qu'il avait le bon droit de son côté. Remarquons d'ailleurs dans quelles termes Mas'ûdi raconte la razzia; il s'agit du coup de main d'un amiral, et non d'une expédition envoyée par le Khalife. Celui-ci a donc pu ordonner la mise en liberté des prisonniers.

Quand fut composée la *Vita Demetriani*?

L'auteur de cette biographie ne nous donne sur lui-même aucun renseignement. La formule hypocrite par laquelle il s'excuse de son ignorance et de son style imparfait est un des clichés de la rhétorique byzantine; et son œuvre même nous convainc qu'il savait, aussi bien que tous les hommes instruits de son époque, construire de pompeuses périodes et faire alterner les périphrases fleuries et les citations bibliques.[1]) Il semble même n'avoir pas été tout à fait ignorant des lettres profanes, ainsi que le prouve sa phrase sur les pommes Delphiques et l'olivier d'Olympie[2]), et sa dissertation sur les catégories de la vertu

1) Il ne faut pas d'ailleurs exagérer les qualités de son style. Les périodes sont souvent bien gauches dans leur grandiloquence. Il n'a pas évité non plus le fâcheux écueil du solécisme, où se heurte si souvent la rhétorique prétentieuse des écrivains qui se servent d'une langue morte. Cf. l. 389—340; 362—363 (nominatif absolu); *ἀρετῶν ἁπάντων* l. 52, etc.

2) Il connaissait peut-être l'épigramme de l'*Anthologie* (XI, 357):

Τέσσαρές εἰσιν ἀγῶνες ἀν' Ἑλλάδα, τέσσαρες ἱροί
οἱ δύο μὲν θνητῶν, οἱ δύο δ' ἀθανάτων·
Ζηνός, Λητοΐδα, Παλαίμονος, Ἀρχεμόροιο·
ἆθλα δὲ τῶν, κότινος, μῆλα, σέλινα, πίτυς.

indique qu'il possédait une certaine connaissance des doctrines philosophiques. Le présent morceau est un *λόγος πανηγυρικός*, composé probablement à l'occasion de la fête du saint (cf. *τοῦ νῦν εὐφημουμένου πατρός... ὁ νῦν ἡμῖν εἰς εὐφημίαν προκείμενος Δημητριανὸς ὁ μακαριώτατος οὗ τὸν βίον καὶ τὰ θαύματα προτραπεὶς παρ' ὑμῶν, ἱερώτατοι, ἐντάξαι τῷδε τῷ διηγήματι*), à l'invitation de saints personnages (probablement du clergé de Chytri). En tout cas l'auteur écrit en Chypre et pour des Chypriotes, puisqu'il invite les incrédules à aller se rendre compte sur place et par eux-mêmes des prodiges accomplis par Démétrianos.

Le morceau fut-il composé *longtemps* après la mort du saint? Nous ne le pensons pas.

Tout en effet dans notre document montre que le souvenir de Démétrianos était encore assez vivant. D'insignifiantes anecdotes comme celle du boeuf, le nom d'un personnage infime comme le berger Makédonios, n'auraient pu se conserver longtemps. L'absence de tout récit miraculeux est frappante. L'auteur a beau dire que les miracles du saint sont innombrables; sa réserve qu'il essaie de justifier ainsi: „*πάσης διηγήσεως θαυμαστικῆς πιστωτέραν τὴν ὄψιν τῶν βουλομένων κρίναντες*“ nous étonne. Le récit de la V. D. si simple, si croyable, si mince aussi, prouve, nous semble-t-il, que la *légende* de S. Démétrianos n'était pas à ce moment créée et consacrée. Démétrianos était encore le bon évêque, le Fénelon chypriote dont se souvenaient avec émotion les laboureurs de la Kythraea, ce n'était pas encore le saint thaumaturge et „myroblyte“ que connaîtra Léonce Machaeras.

Ajoutons que la sortie contre les *φιλοσκῶπται* démontre que la sainteté de Démétrianos était discutée au moins par quelques esprits forts, qui paraissaient s'opposer à ce qu'on instituât un culte public en l'honneur du bienheureux. Je ne crois pas forcer le texte en interprétant de cette manière la phrase (615 suiv.) *τίς ἔτι ἀμφιβολίας ἀφορμὴ λείπεται ταῖς φιλοσκώπταις εἰς τὸ μὴ ἀνυπερθέτως ἐπιγράφειν τούτων τὴν ἁγιότητα*; „quelle raison les railleurs pourraient-ils invoquer pour hésiter encore à proclamer, sans retard, la sainteté de sa vie?“

Enfin, nous trouvons dans les dernières lignes de la V. D. un argument de plus. Cette fin est malheureusement mutilée. Néanmoins, nous y pouvons lire de très claires allusions. L'auteur invoque le secours de Démétrianos, si puissant auprès de Dieu, en faveur de son troupeau qu'assaillent des ennemis visibles et invisibles: *τὰς καθ' ἡμῶν ἐπαναστάσεις τῶν ὁρατῶς καὶ ἀοράτως ἡμᾶς πολεμούντων.* Dans une émouvante prosopopée, il le presse d'intervenir, car l'heure est grave. „*Ὁρᾷς γὰρ τὴν ἀγριότητα τῶν ἐπανισταμένων αὐτῇ πολεμίων καὶ τὴν ἐπικειμένην*

ἐκ πάντων συντριβὴν τῆς καθ' ἡμέραν ταλαιπωρίας". Les derniers mots s'appliquent certainement à des ennemis et non point seulement à des dangers spirituels. Que l'on compare les expressions ici employées: *ἐπαναστάσεις*, *ἐπανισταμένων* avec celles qui se rapportent, plus haut, à l'invasion de l'île, et l'on se rendra compte qu'il s'agit du même péril.

Chypre, en effet, abandonnée par Byzance ne tarda pas à retomber aux mains des Agarènes détestés. Abu'l Faradsch Kodâma ibn Djafar[1]) écrivant vers 928 nous dit „Lorsque le gouvernement a décrété une expédition les gouverneurs d'Egypte et de Syrie reçoivent ordre de faire les préparatifs nécessaires. Le lieu de réunion de la flotte est Chypre. Le gouverneur des frontières syriennes en a le commandement en chef".

Cette situation, comme nous l'avons vu plus haut, dura jusqu'en 967, époque à laquelle le patrice Nikitas Chalkoutzis délivra l'île au nom de Nicéphore Phokas. Nous obtenons ainsi, je crois, un *terminus ante quem.* Mais il ne faudrait pas repousser la composition de la V. D. jusqu'à cette limite extrême. Aux raisons exposées plus haut qui nous paraissent plaider en faveur d'une rédaction postérieure de très peu à la mort de Démétrianos, ajoutons celle-ci. Malgré l'état d'extrême délabrement où se trouve le dernier feuillet du ms., on y distingue:

. . . μετὰ σὲ καὶ τοῦ
θρόνου διάδοχον του . . . οσ
τὸν ἱερώτατον . . ,
πω ἀνάδειξον . . . μιμη
τὴν πίστεως.

Nous n'osons traduire un texte aussi fragmentaire. Mais on peut conjecturer qu'il s'agit ici d'une prière à Démétrianos auquel on demande d'éclairer son successeur. *Μετὰ σέ* ferait croire qu'il s'agit bien du successeur immédiat de l'évêque mort vers 911.

En résumé, notre conviction est que la Vita Demetriani, oeuvre d'un clerc de l'Eglise de Chytri, ne peut avoir été rédigée après le premier quart du X[e] siècle.

Le Manuscrit.

La vie de S. Démétrianos est conservée dans le cod. Sin. graec. 789[2]), manuscrit liturgique du XII[e] siècle, contenant des *κανόνες*, *καθίσματα*, *θεοτοκία*, avec en marge, des noms d'auteurs ou de *compositeurs.*

---

1) V. supra; Oberhummer, *op. laud.*, p. 41.
2) Cf. Gardthausen, *Catal. cod. graec. Sinaït.*

Les feuillets ont été numérotés pendant mon séjour au Sinaï. Ils sont au nombre de 210.

Au recto du f. 188r, immédiatement après le dernier texte liturgique, on lit, en caractères un peu plus grands que l'écriture des hymnes, mais certainement de la même main que la première partie du ms:

Εὐαγγέλιον τοῦ ὄρθρου τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Δημιτριανοῦ ἐκ τοῦ κατὰ Ἰωάννην.[1] *Εἶπεν ὁ Κύριος + ἐγώ εἰμι ἡ θύρα + δι' ἐμοῦ ἐάν τις εἰσέλθῃ σωθήσεται. Des.* 188r *καὶ γενήσεται μία ποίμνη εἷς ποιμήν.*

Suit *l'Apostolos* de *l'orthros*: *Πρὸς Ἑβραίους ἐπιστολὴ Παύλου.*[2]

Ἀδελφοὶ τοιοῦτος ἡμῖν ἔπρεπεν ἀρχιερεύς, ὅσιος ἄκακος κεχωρισμένος τῶν ἁμαρτωλῶν. Des. f. 189r: *ἣν ἔπηξεν ὁ Κύριος καὶ οὐκ ἄνθρωπος· ἄλλος ἦχος Β'· οἱ ἱερεῖς σου κύριε ἐνδύσονται δικαιοσύνην καὶ οἱ ὅσιοί σου ἀγαλλιάσονται.*

Puis la liturgie proprement dite:

Evangile selon S. Luc: *τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἔστη ὁ Ἰησοῦς ἐπὶ τόπου. Des. καὶ ἐκβάλω.* Il manque ensuite un feuillet, qui contenait sans doute la fin de l'Evangile, et *l'Apostolos* de la liturgie.

A partir du feuillet 190r commence la *Vie*. Les feuillets qui la composent (190—210) forment un cahier certainement indépendant du ms proprement dit, et qui a été plus tard relié avec lui. L'écriture est de la même époque que celle du *codex* liturgique (le *ductus* paraît appartenir à la même école). Mais d'après M. C. R. Gregory, que j'ai consulté à ce propos, elle est non moins évidemment d'une autre main. D'ailleurs le format du parchemin était différent; les marges semblent avoir été rognées lors de la reliure. Tandis que la partie liturgique est un texte couvrant toute la page, le cahier hagiographique est écrit en deux colonnes.[3]

Le fait que les textes relatifs à S. Démétrianos, à la fin du cod. 789, sont de deux mains différentes, dont la première est celle du scribe même qui a écrit ce volume, s'explique, je crois, ainsi:

Le ms. était destiné à l'église de Chytri. Comme il arrive en pareil cas[4], le scribe l'a terminé par les documents relatifs au culte

---

1) Jo. 10, 9—16.

2) Hebr. 7, 26 — 8, 2.

3) Gardthausen (*Catal.*, p. 170) avait aussi reconnu cette différence entre les deux parties du manuscrit. Mais forcé d'aller vite, il n'avait pas lu entièrement le titre de la vie: *βίος καὶ πολιτεία τοῦ πατρὸς ἡμῶν . . . τριανοῦ ἐπισκόπου.*

4) Un autre ms. sinaïtique, le cod. 522 (non hagiographique) écrit pour l'higoumène Kyprianos du monastère de S. Nicolas de Calamizzi (Reggio; voir Byz. Zeitschrift II 619—620 et IV 61), porte à la fin les vies des SS. Cyprien

du Saint le plus vénéré de cette église. Il a écrit l'office. Pour la Vie, il s'est épargné la peine de la copier, et il a simplement incorporé au *codex* un fascicule qui la contenait.

De ce fascicule, composé sans doute de 3 quaternions (= 24 feuillets) nous n'avons plus que 20 feuillets; et le dernier (210) est en très mauvais état. Le verso est presque illisible.

Il me reste avant de terminer cette introduction, le devoir de remercier M. le professeur C. R. Gregory, de l'Université de Leipzig, qui pendant les heures pénibles de notre séjour commun au *θεοβάδιστον Ὄρος*[1], n'hésita pas à m'offrir son concours pour copier et collationner ce texte et voulut bien consacrer à ces *curae minores* les loisirs que lui avaient créés la malveillance vexatoire de quelques *Πανοσιώτατοι*.

* * *

et Nicolas. Peut être ne sera-t-il pas sans intérêt de faire connaître la souscription métrique de ce manuscrit, dont Gardthausen n'a copié que trois vers:

Ἔγραψε ταύτ[ην τὴ]ν ἱερὰν δέλτον
ὁ Λαυρέντιος αἱμύλως μονοτρόπως
πεισθεὶς κελεύσει καθηγέτου τιμίου
μάνδρας λογικῆς τῆς τῶν Καλαμιτζίων
Κυπριανοῦ στέργοντος Θεὸν ἀμέτρως,
ὃς ἐφθαρμένης οὔσης τῆς πρωτοτύπου
ἐῇ δαπάνῃ ἀνεκτήσατο ταύτην
πολλῇ τῇ σπουδῇ καὶ διαπύρῳ πόθῳ,
ὥς τι δὲ θεῖον καὶ σεβάσμιον δῶρον
τέθεικε τῷδε τῷ ὑπ' αὐτοῦ σεμνείῳ,
εἰς δόξαν εἰς ἔπαινον τῆς μακαρίας
καὶ ἀρχιφώτου ζωαρχικῆς τριάδος,
ἣν εὐμενῆ ἕξοι ὅταν τῶν τῇσδε
πρὸς τὴν ἐκεῖθεν μεταστῇ κληρουχίαν,
ἔχων εἰς τοῦτο θερμῶς ἐκλιπαροῦντα
τὸν λαμπρὸν ἐν θαύμασι θεῖον λαμπτῆρα
τὸν ἐκκλησίας Νικόλαον τὸν μέγαν,
καὶ Κυπριανὸν τὸ μονότροπον στέφος
τὸν (sic) *ἀγλαΐαις θαυμάτων παραδόξων*
καταλαμπρύναν τὸ περίγειον ἅπαν.
Εὗρε δὲ τέλος ἕκτης χιλιοντάδος
ἄρτι τρεχούσης, πεντήκοντα σὺν ταύτῃ
πρὸς τοῖς ἑκατὸν συμμετρουμένοις
κἀρτίως πρὸς τὸν μέσον μῆνα τοῦ χρόνου.

1) Cf. K. Krumbacher, *Die Photographie im Dienste der Geisteswissenschaften*, p. 647 (= 47 du tirage à part).

Dans ce qui suit les crochets simples [ ] indiquent les restitutions, les crochets doubles ⟦ ⟧ les interpolations que nous retranchons du texte, et le signe ⟨ ⟩ les additions.

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἁγίοις καὶ θαυματουργοῦ πατρὸς ἡμῶν f. 190r *Δημητριανοῦ, ἐπισκόπου Χυτρίδων, μιᾶς τῶν ὑπὸ τὴν Κυπρίων νῆσον ⟨πόλεων⟩. Εὐλόγησον Κύριε.*

Ἡ παντουργὸς καὶ ὑπερούσιος καὶ παντεπίσκοπος μία θεότης καὶ δύναμις, ἡ συνανάρχως καὶ ὁμοφυῶς καὶ ὁμοσθενῶς νοουμένη τρισυ- 5 *πόστατος φύσις, ἡ ἐκ πάντων ὁμοίως γινωσκομένη τε καὶ κηρυττομένη — ἔκ τε τῶν περὶ αὐτὴν ἰδιωμάτων, καὶ τῶν δευτέρων ἐξ αὐτῆς εἰλιχόων τάξεων, λέγω δή, τῶν ἀγγελικῶν καὶ ὑπερκοσμίων δυνάμεων, τρίτην τε τὴν ἐν ἡμῖν ἐκ τῶν ὁρωμένων καὶ νοουμένων καλῶς φυραθεῖσαν οὐσίαν — ἡ τόδε τὸ πᾶν διακοσμήσασα, καὶ εἰς κάλλος καὶ* 10 *μέγεθος αὐξήσασα, καὶ ποικίλης ἐξ ἁπάντων τῶν ὑπ' αὐτῆς γεγονότων κτισμάτων, τῇ προνοητικῇ δυνάμει, πάσῃ ζωτικῇ αἰσθήσει τὴν λειτουργίαν κατασκευάσασα, ἡ καιροὺς καὶ χρόνους καὶ ἡμέρας καὶ ἐνιαυτοὺς τῇ τῶν ἄστρων φορᾷ διαλλάττουσα, ἡ ἐκ μεγέθους καὶ καλλονῆς κτισμάτων ἀλόγως γινωσκομένη τε καὶ κηρυττομένη κατὰ τὸ λόγιον, ἡ δια-* 15 *κρατοῦσα καὶ | συμβιβάζουσα πάντα εἰς μίαν δοξολογίαν καὶ ἕνωσιν* f. 190v *τῶν τριαδικῶν ὑποστάσεων τῆς μιᾶς καὶ ἀχράντου θεότητος, ἐκ τῆς ἐπ' ἐσχάτων τῶν χρόνων γενομένης παγκοσμίου σωτηρίας διὰ τῆς τοῦ μονογενοῦς Θεοῦ Λόγου ἐνσάρκου οἰκονομίας, πᾶσαν ἁγιωσύνης ὁδὸν τῷ τῶν ἀνθρώπων ὑπανοίξασα γένει, εὐδόκησε τὸν ἄνω κόσμον διὰ* 20 *τούτων ἀναπληρωθῆναι, καὶ γενέσθαι τοὺς ἐπὶ γῆς οὐρανίους, κατὰ τὸν ἀνυπέρβλητον πλοῦτον τῆς ἐμφύτου ἀγαθότητος, πᾶσι προκειμένη διὰ τῶν ἐμπράκτων αὐτουργημάτων ποικίλη πρὸς σωτηρίαν ὁδός. Οὐ γὰρ λόγῳ μόνῳ ὁ τοῦ Θεοῦ πατρὸς λόγος ἐπιδημήσας ἡμῖν τὸ τῆς εὐσεβείας μυστήριον ἔδειξε — τοῦτο γὰρ ἑλληνικῆς σκαιομυθίας ἐφεύρε-* 25 *μα — ἀλλ' ἐν οἷς αὐτὸς ὁ Ἰησοῦς ἀπήρξατο ποιεῖν, καὶ τὴν διδασκαλίαν ἐσφράγισε· ἀθάνατος γὰρ αὕτη ἡ τῆς νομοθεσίας στήλη δι' αὐτῶν τῶν πραγμάτων ἐναργεῖς παριστῶσα τῶν θείων γραμμάτων τὰς μαρτυρίας· δι' αὐτῆς καθ' ἑκάστην γενεὰν οἱ συμμορφούμενοι τούτῳ τῷ πάθει καὶ κοινωνοὶ τῆς αὐτοῦ δόξης γενέσθαι καταξιούμενοι, οὓς καὶ προωρισ-* 30 *μένους ὁ μέγας ἀπόστολος Παῦλος προέφησε, ὑπὸ τῆς αὐτοῦ πυ|ρω-* f. 191r

2 *δημιτριανοῦ* presque toujours | *μιὰσ τῶν ὑπὸ τῶν* K | *νῆσσον* ‖ 5 *συνάναρχος* ‖ 12 *προνοητικεῖ δυνάμη* | *πάση ζωτική* ‖ 14. 15 *κτησμάτων* ‖ 16 *εἰ* ‖ 20 *τὸ* ‖ 22 *πάση* ‖ 29 *διὰ τῆς* | *τοῦτο*

8 *εἰλιχόων.* Mot inconnu, probablement corrompu (*μειλιχίων? ἡλιοχρόων?*). 30—31 Rom. 8, 29.

θέντες ἀγάπης καὶ ὅλον τὸ τοῦ φίλτρου ἱστίον πρὸς αὐτὸν ἀναπετάσαντες πρὸς τὸν εὔδιον λιμένα τῆς τούτου συναφείας κατήντησαν. Ὅθεν καὶ τὸ φιλόνεικον ἐν τούτῳ μόνῳ ἐκτήσαντο, καίτοι τἄλλα εἰρη-
35 νικοί τε ἐν ἑαυτοῖς καὶ πᾶσιν ὄντες, ὥστε ἀλλήλους ὑπερβάλλειν ἐν τῇ κατ' ἀρετὴν ἀσκήσει — καὶ τοῦτο πάλιν οὐ βασκάνως οὐδὲ ἀνελευθέρως, ἀλλὰ καὶ λίαν ⟨ἀν⟩επιφθόνως. Πᾶν γάρ, ὃ ἕκαστος ἑαυτῷ ἐθησαύρισε, τῷ πλησίον διακονεῖν οὐ κατώκνησε. Ἐν τούτῳ γὰρ καὶ ἡ τῶν πραττομένων σπουδή, ἵνα διὰ τῆς ἀλλήλων οἰκοδομῆς τῇ πρώτῃ
40 συνδεσμούμενοι ἀγάπῃ εἰς μίαν Θεοῦ δόξαν συντρέχωσιν. Ἐπειδὴ δὲ πολλὰς μονὰς παρὰ τοῦ σωτῆρος ἐν τῇ τοῦ πατρὸς οἰκίᾳ εἶναι διδασκόμεθα, τοῦ λόγου δηλοῦντος τὸ τῶν ἀμοιβῶν διάφορον κατὰ τὴν ἀναλογίαν τῶν ἑκάστῳ βεβιωμένων, μία δὲ ἡ τοῦ Χριστοῦ βασιλεία, ἡ πάντας τοὺς ἐν τῷ τοῦ βίου σκάμματι ἀγωνισαμένους ὑποδεχομένη, ἐπ' ἴσης
45 πᾶσι παρέχουσα τὴν ἐκ τῆς ἡδονῆς ἀνάδοσιν τῷ ὑστερουμένῳ τε καὶ ἐλαττουμένῳ, κατὰ τὴν ἀνταπόδοσιν — ἀπέδρα γὰρ ἐν ταύτῃ πᾶσα ὀδύνη, λύπη τε καὶ στεναγμός — εἰκότως καὶ τοῖς ἐνταῦθα ἀγωνιζομένοις ἡ τῶν
f. 191^v ἀρε|τῶν ποικιλία παρέπεται. Τοῦτο δὲ λέγω οὐχ ὅτι δίκαιον ἔστιν κληθῆναί τινα μὴ πᾶσαν ἀρετὴν κατορθώσαντα. Καὶ γὰρ διαρρήδην
50 περὶ τούτου ὁ μακαριώτατος ἀπόστολος Ἰάκωβος ἐδήλωσε λέγων· ὅστις ὅλον τὸν νόμον τηρήσει, πταίσει δὲ ἐν ἑνί, γέγονε πάντων ἔνοχος. Ἀλλὰ τῶν ἀρετῶν μὲν ἁπάντων (sic) οἱ δίκαιοι μέτοχοι γεγόνασι, κατὰ τὴν δεδομένην ἑκάστῳ ὑπὸ τοῦ πνεύματος δύναμιν, κατ' ἐκεῖνο δὲ τὸ μέρος ἕκαστος καὶ τὸν ὕμνον ἐδέξατο, καθ' ὅσον ὑπερκειμένη τῆς αὐτοῦ
55 δόξης ἡ ἀρετὴ ἔσχε τὸ πλεονέκτημα. Ἔνθεν Ἀβραὰμ ἐπὶ τῷ φιλοξένῳ θαυμαζόμενος τρόπῳ, ἐν οὐδενὶ τῶν ἁπάντων μερῶν τῆς ἀρετῆς ἐδείκνυτο ὑστερούμενος. Ἐκ πίστεως γὰρ καὶ ἐλπίδος τὸ ἐνυπόστατον τῶν οὐ βλεπομένων πραγμάτων βεβαιωθεὶς ταῖς ἐπαγγελίαις, τῇ τοῦ Θεοῦ διαπύρως ἀγάπῃ συνεδέθη· ὅθεν καὶ πατρῴαν γῆν καταλέλοιπεν, καὶ
60 τὴν ἀλλοτρίαν ὡς ἰδίαν κατῴκησε, τῷ αὐτοῦ μὴ ἀπειθήσας προστάγματι. Ἐκ τῶν ἀναγράπτων δὲ τριῶν ἀρετῶν, πᾶσα καὶ ἡ τῶν ἄλλων ὁμήγυρις τούτῳ συνείπετο· διὸ καὶ τῶν ἐπαγγελιῶν ⟨οὐ⟩ διήμαρτεν, πατὴρ ἁπάντων χρηματίσας ἐθνῶν κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν. Οὕτως
f. 192^r Ἰσαὰκ εἰς τύπον τῆς καινῆς θυσίας, πατρικῷ πι|θήσας θελήματι,
65 ἀθύτως προσενεχθείς, καὶ προφητικοῦ μετασχὼν χαρίσματος, ἐπὶ τῷ

32 ἵστεῖον | αὐτοὺς ‖ 33 τοῦτον ‖ 34 φιλονικον ‖ 37 λίαν ἐπιφθόνως (ἀνεπιφθόνως ne se trouve point ailleurs, mais l'adverbe négatif est absolument nécessaire) ‖ 38 τὸ . κατώκεισε ‖ 40 σὺν δεσμούμενοι ‖ 41 μονᾶς | οἰκεία ‖ 45 πάσῃ | ἀνάδωσιν ‖ 46 ἀνταπόδωσιν ‖ 49 διαρρίδην ‖ 51 πταίσι ‖ 55 Ἀβραάμ ‖ 57 τῷ ἐνυπ. ‖ 59 ou διαπύρῳ? | καταλέλειπεν ‖ 60 τὸ ‖ 62 συνήπετο | οὐ addidi ‖ 64 πειθήσας

41 Ioann. 14, 2. 46—47 Is. 35, 10. 51, 11. 50 suiv. Iac. 2, 10.

τῶν εὐλογιῶν μερισμῷ, πασῶν τῶν ἀρετῶν ὑπῆρχεν ἀνάπλεος. Οὕτως Ἰακὼβ ἐφ' ἁπλότητι καὶ ἀκακίᾳ μαρτυρηθεὶς οὐδενὶ τῶν ἄλλων μερῶν τῆς ἀρετῆς ἀπελείπετο. Οὕτως Ἰωσὴφ ἐπὶ σωφροσύνῃ βοώμενος διὰ τὸ κατ' αὐτοῦ ἐκτιναγὲν πορνικὸν βέλος τῆς Αἰγυπτίας, οὐδεμιᾶς τῶν ἑτέρων τριῶν γενικῶν ἀρετῶν ἔρημος ἦν. Αὐτίκα γὰρ τῇ τῆς ἀνδρείας 70 στερρότητι τὴν πρὸς τοὺς ἀδελφοὺς ἀμνησικακίαν τελείως ἐπεδείξατο, καὶ τῇ τῆς φρονήσεως πάλιν ἀρετῇ τῶν ἐνυπνίων τὰς συγκρίσεις ἐξεῖπεν, δικαιοσύνῃ δὲ διῴκησεν Αἴγυπτον. Οὕτως Ἰὼβ ἐπὶ τῇ τῶν πειρασμῶν ὑπομονῇ ᾀδόμενος, οὐδενὶ δεύτερος τῶν ἄλλων γέγονεν ἁπάντων. Ὑπὸ τῆς θείας γὰρ φωνῆς μεμαρτύρηται ἄμεμπτος, ἄκακος, θεοσεβής, ἀπε- 75 χόμενος ἀπὸ παντὸς πονηροῦ πράγματος. Οὕτως Μωϋσῆς πρᾳότατος παρὰ πάντας μαρτυρούμενος ἀνθρώπους, ἰσοταχῶς τὰς ἄλλας συμπεριέλαβεν ἀρετάς. Οὕτως Ἀαρὼν ὁ πρῶτος ἱερεὺς καὶ ἀδελφὸς τούτου ἐπὶ ἁγιωσύνῃ χρηματίσας συμπε|ριεκτικωτέραν ἔσχε τῆς ἀρετῆς ἐν ἑαυτῷ f. 192[v] τὴν ἀνάληψιν. Οὕτως Ἰησοῦς μὲν ἐπὶ ἀνδρείᾳ, στρατηγίᾳ τε καὶ 80 κληροδοσίᾳ τῆς παρὰ Θεοῦ ἐπηγγελμένης γῆς, Σαμουὴλ δὲ ἐν τοῖς ἐπικαλουμένοις τὸν κύριον, Δαυὶδ ἐπὶ ἀκακίᾳ καὶ πρᾳότητι καὶ ἀμνησικακίᾳ, ἐξ ὧν κατὰ τὴν τοῦ Θεοῦ καρδίαν ἀνὴρ ὠνόμασται, καὶ τῶν λοιπῶν ἕκαστος τῶν εὐαρεστηκότων τῷ κυρίῳ ἐκ τῶν μερικῶν τῆς ἀρετῆς πλεονεκτημάτων, τὸ ὅλον τούτων ἀποδείξαντες ὕφασμα, εἰκότως 85 καὶ τοῦ τῆς δικαιοσύνης ὀνόματος τετυχήκασι· καὶ γὰρ αὕτη μία τῶν γενικῶν ἀρετῶν ὑπάρχουσα, πασῶν ὑπέρκειται τῷ ὀνόματι· ὡς ἐν ἑαυτῇ δεξιουμένη τὴν τῶν λοιπῶν ὑποδοχὴν καὶ μόνη τῷ τῶν ἁπασῶν καλλωπιζομένη ὀνόματι. Οὐ μόνον δὲ τῶν παλαιῶν ἀνδρῶν ἡ διήγησις ποικίλας ἡμῖν προβάλλει τὰς τῶν ἀρετῶν καλοκἀγαθίας, ἀλλὰ πολλῷ 90 μᾶλλον τῶν τῆς νέας ἀπολαυσάντων χάριτος τῆς ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ γενομένης, διαφερόντως καὶ ἡ τῶν ἀρετῶν τελειότης ἐπηκολούθησεν (εἴπερ ὁ νόμος μὲν ἐν σκιαῖς, ἡ δὲ χάρις κατὰ ἀλήθειαν)· ἔνθεν ἀνέλαμψαν ἐκ τῶν πρώτως δεξαμένων τὸ τῆς διδασκαλίας ταύτης μυστήριον | ὡς φωστῆρες ἐν κόσμῳ, λόγον ζωῆς ἐπέχοντος Θεοῦ, ἄνθρωποι, οὐδὲν f. 193[r] ἢ μικρὸν τῶν πρώτων παραδειγμάτων λειπόμενοι. Διὰ τοῦτο καὶ ὁ 96 θεῖος σπόρος εἷς μέν, ἀλλὰ διάφορα τὰ φυόμενα· σπόρον δὲ λέγω, τὸν ἐν τῇ καλῇ καὶ ἀγαθῇ πεπτωκότα γῇ, ἐξ οὗ καὶ ἡ καρποφορία ἐν τριάκοντα καὶ ἐν ἑξήκοντα καὶ ἐν ἑκατόν, καθὼς ἐν τοῖς Εὐαγγελίοις ἠκού-

69 *οὐδενί*. Bien que cette erreur (le masculin pour le féminin) ne soit pas impossible sous la plume d'un auteur tardif, nous préférons croire à une simple distraction de copiste, causée par la suite presque semblable des mots de la ligne 67 ‖ 81 *ἐπιγγελμένης* ‖ 86 *τετυχίκασι* ‖ 88. 89 *καλλοπιζομένη* ‖ 92 *ἐπικολούθησεν* ‖ 94 *πρώτος*

96—99 Matth. 13, 1—9. Mc. 4, 1—9. Luc. 8, 4—8.

100 σαμεν. Καὶ ἡ μὲν τῆς γεωργίας διαφορὰ κατά τε αὔξησιν καὶ μείωσιν δήλη τοῖς ἀναγινώσκουσι, ἡ δὲ τῶν καιρῶν ἐναλλαγὴ τοῖς ἀμελεστέροις ὑποτιθεμένη τὸ ἀδύνατον μέχρι τούτων τὴν ἀρετὴν περιορίζειν ὑποβάλλει, μήτε τὸ συγγενὲς ἀναλογιζομένοις τῆς φύσεως τῶν ἀνδρῶν, μήτε τὴν τῆς θείας δυνάμεως ἐνέργειαν εἰς ἀεὶ διαμένειν ἀναλλοίωτον, ἀλλὰ 105 τοσοῦτον τὴν χαύνωσιν αὔξουσιν, ὡς ἂν τῶν ψυχικῶν δυνάμεων κατακρατῆσαι ἰσχύσειεν. Ὅμως εἰ καὶ τῶν ἀμελέστερον βιούντων ἔκλυτος ἡ προθυμία, καὶ μόνῃ τῇ τῆς ἀσθενείας ἐπερειδομένη αἰτίᾳ τῶν τῆς ἀρετῆς διαμαρτάνει καλῶν, ἀλλ' οὖν ἡ τῶν μεγάλων πραγμάτων πρόνοια οὐ παύεται κατὰ γενεὰν καὶ γενεὰν τοὺς αὐτῆς ἀξίους εἰς ἐπανόρf. 193^v θωσιν τῶν κειμένων ἐγείρουσα, ἵνα | οἱ τοῖς πρώτοις μὴ πειθόμενοι 111 παραδείγμασιν, ἐγγύθεν τὰς ἀφορμὰς ἔχοντες πρὸς μίμησιν διϋπνίζωνται· εἰ γὰρ καὶ ὁ τῶν μαρτυρικῶν στεφάνων νῦν καιρὸς ἐπιλέλοιπε, διὰ τὴν δεδομένην Θεοῦ χάριτι παντὶ τῷ κόσμῳ ἐλευθερίαν τῆς εἰδωλικῆς πλάνης, ἀλλ' οὖν πρόκειται πᾶσι τοῖς βουλομένοις τὸ τοῦ συνει- 115 δότος μαρτύριον πρὸς ἀνταγωνιστὴν βιαιότατον, τὸν ἄρχοντα λέγω τοῦ σκότους, καὶ τὰ τῆς πονηρίας πνεύματα, ὧν τοῖς περιγινομένοις οὐ κότινος ὀλυμπικὸς ἢ μῆλα δελφικὰ ⟦παίγνια⟧ δίδοται τὸ ἀγώνισμα, ἀλλὰ τῶν ἄνωθεν βραβείων καὶ στεφάνων τὰ ἔπαθλα· ἐπ' ἴσης τοῖς ἐντέχνως δι' ἅλματος ὑποβᾶσι τὸν ἀντίπαλον, καὶ τοῖς τοῦ ἀγωνοθέτου

---

103 ἀναλογιζομένη ‖ 105 αὔξουσαν | ὅσα ‖ 106 ἀμελεστέρων ‖ 107 ἐπαιριδομένη ‖ 110 τῆς ‖ 111 ἐγγῦθεν ‖ 111. 112 διύπνίζονται | ἐπιλέλυπε ‖ 114. 115 συνειδότως ‖ 116 ὤν ‖ 116. 117 οὐκ ὅτινος ‖ 118 ἐπείσης ‖ 119 αἵματος ὑποβάση

---

100 suiv. Je crois que la double correction de *ἀναλογιζομένη* en *ἀναλογιζομένοις*, et de *αὔξουσαν* en *αὔξουσιν*, permet de trouver un sens relativement clair à cette période, au premier abord fort embrouillée. — *Μέχρι τούτων τὴν ἀρετὴν περιορίζειν ὑποβάλλει.* Les changements fréquents de la température (ou des circonstances) engagent les hommes à *réserver* leur vertu pour une occasion favorable. Le sens ne serait-il pas plus satisfaisant si au lieu de *τὴν ἀρετήν* on écrivait *τὸν ἄροτον*?

119 *δι' αἵματος ὑποβᾶσι τὸν ἀντίπαλον.* Ce texte est peu intelligible. *Αἷμα* n'a rien à faire ici, puisque „le temps des martyrs est passé". *Ὑποβαίνω* ne se rencontre que très rarement dans le sens de *ὑποχωρῶ* (v. Thesaurus s. v.); mais c'est bien cette signification qu'il doit avoir ici. La construction avec l'accusatif s'explique, elle aussi, par l'analogie de *ὑποχωρῶ*. Cf. notamment Lucien, Toxar. c. 36 *ὑποχωρῶμεν τοὺς ἐπιόντας.* L'auteur veut donc dire que seront récompensés non seulement ceux qui vaincront Satan, mais encore ceux qui lui échapperont par une retraite habile (*ἐντέχνως*). Or la plus rapide retraite, le plus efficace moyen d'éviter un corps à corps dangereux, c'est le bond en arrière: *δι' ἅλματος.*

δόξης ἠξιωμένοις· οὐδεὶς δὲ πράγμασιν ὑλικοῖς συνδεδεμένος καὶ πάσῃ 120
τῇ περὶ τὸν βίον ῥαστώνῃ, τὸν νικητήριον τοῦτον τῆς ἀθλήσεως ἀναδήσασθαι δυνήσεται στέφανον· ἀλλ' ὁ ἑαυτὸν διὰ τῆς παντελοῦς τοῦ κόσμου σταυρώσεως ἔξω πάντων ποιήσας τῶν ἐπιγείων, οὗτος τῶν τελείων τῆς ἀρετῆς τεύξεται πλεονεκτημάτων· ἐξ ὧν πάλιν ἵνα μὴ καὶ οὗτος καταστρατηγῇ τὸ ἀδύνατον, διάφοροι τῶν | ἀρετῶν ἀναθάλ- f. 194r
λουσιν αἱ βλαστήσεις· οἱ μὲν γὰρ τὸν πάντη μοναδικὸν ἀσπάζονται βίον, 126
θεῷ μόνῳ συγγινόμενοι καὶ ἀθλητικὴν μονίαν ἀνύοντες, οἱ δὲ σὺν ὁμοψύχοις δυσὶ ἢ τρισὶ ἀλλήλους πρὸς ἀρετὴν παραθήγοντες, ὁμοφρόνως βιοῦσιν· οἱ δὲ μεγίστῃ συμμορία γενόμενοι, ὡς παράδεισος Θεοῦ ποικίλοις δένδροις κατακοσμούμενος διαφόρους καρποφορίας τῷ κυρίῳ 130
προσφέρουσιν. Εἰσὶ δὲ τούτων οἳ πᾶσαν εἰς κάλλος καὶ μέγεθος αὐξήσαντες ἀρετὴν, καὶ πρὸς τὸ τέλος αὐτῆς καταντήσαντες, ὑπὸ τῆς ἄνωθεν χάριτος ἐπὶ μείζοσι προβαλοῦνται βαθμοῖς, καὶ τῶν ἑπομένων τοῖς ἐρημικοῖς ἀρετῶν διὰ τὴν σπάνιν ἀπολειφθῆναι μὴ καταλιμπανόμενοι, ἀλλὰ καὶ προσκαλούμενοι καὶ ἐκ δόξης εἰς δόξαν μετοχετευόμενοι, 135
πλειόνων καὶ τῶν χαρισμάτων καταξιοῦνται τοῦ πνεύματος. Ὧν εἷς ὑπάρχει καὶ ὁ νῦν ἡμῖν εἰς εὐφημίαν προκείμενος Δημητριανὸς ὁ μακαριώτατος, οὗ τὸν βίον καὶ τὰ θαύματα προτραπεὶς παρ' ὑμῶν, ἱερώτατοι, ἐντάξαι τῷδε τῷ διηγήματι, κοινὸν τοῖς ἀκούουσιν ὄφελος, λίαν ἐπὶ τούτῳ ἰλιγγίασα, τῆς ἐμῆς ἀμαθίας καὶ ἀτέχνου | τοῦ λόγου κατα- f. 194v
σκευῆς τὸν κίνδυνον ὑφορώμενος, ὅμως ταῖς τοῦ νῦν εὐφημουμένου 141
ἱερωτάτου πατρὸς πρεσβείαις τεθαρρηκὼς τῆς προκειμένης ἀπάρχομαι διηγήσεως·

Δημητριανὸς τοίνυν ὁ ἅγιος τὸ γένος ἦν Κύπριος ὑπὸ τὴν ἐπαρχίαν τελῶν τῆς Χυτρίδων πόλεως, ἐκ κώμης τινὸς ὁρμώμενος καλου- 145
μένης Συκαῖς, πατρὸς μὲν λίαν ἐναρέτου καὶ φοβουμένου τὸν Κύριον, ὃς καὶ διὰ τὴν τῆς ἀρετῆς ὑπερβολὴν τῷ τῆς ἱερωσύνης κατεκοσμεῖτο ἀξιώματι· πρεσβύτερος γὰρ ταύτης ὑπῆρχεν τῆς κώμης, ὡς καὶ πάντων τῶν ἐν ταύτῃ οἰκούντων κρατῶν, καὶ λίαν παρὰ πάντων φιλούμενός τε καὶ ἀγαπώμενος· μητρὸς δὲ λίαν εὐσεβοῦς καὶ φιλοθέου, ὡς εἶναι ταύ- 150
την ἐν γυναιξὶ τῶν τῆς κώμης, ὅπερ ἐν ἀνδράσιν ὁ πατὴρ ἐγνωρίζετο. Ἐκ ταύτης τῆς καλλίστης συζυγίας ὁ μέγας ἤνθησε Δημητριανὸς ἐν ἀρχῇ τῆς βασιλείας Θεοφίλου τοῦ μισοχρίστου βασιλέως. Ἐν τούτοις

---

120. 121 πᾶσι τῆς ‖ 123 οὕτως; qu'on pourrait à la rigueur conserver ‖ 126 τὸν πάντιμον ἄδικον ‖ 133 μείζωσι | Peut-être faut-il écrire προβάλλονται | λειπομένων ‖ 138 ἡμῶν ‖ 140 εἰλιγγίασα ‖ 145 τελῶν ‖ 151 Peut-être ταῖς est-il préférable à τῶν

140 καὶ τὸν νοῦν αὐτοῦ βεβαιῶσαι, δεινῶς ἰλιγγιῶντα ἐν τοῖς λογισμοῖς Vita Barl. et Joasaph p. 35 Boissonade.

τοῖς χρόνοις γεννηθεὶς ὁ τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπος, μητρικῶν εὐθὺς ἐκ
155 σπαργάνων καθάπερ τις ἕτερος Σαμουὴλ τῷ τοῦ Θεοῦ κλήρῳ ἐγκατα-
λέγεται, καὶ πᾶσαν ἐκ νεαρᾶς ἡλικίας ἀσκήσας τὴν ἐν τοῖς θείοις ἤθεσί
f. 195ʳ τε καὶ | μαθήμασι παίδευσιν, τοῖς πατρικοῖς διέλαμπε κατορθώμασι.
Τούτῳ γὰρ ἐν πωλικῷ παραθέων φρυάγματι, τῶν ἴσων τρόπων οὐδὲ
τὸ βραχύτατον ἀπολειφθῆναι ἠνέσχετο. Ἐκ δὴ τούτων πάντας μὲν τοὺς
160 καθ' ἡλικίαν ἴσους ἢ καὶ ὑπερβεβηκότας ἦν ὑπερβάλλων, πᾶσιν δὲ τῶν
ὕστερον αὐτοῦ κατορθωμάτων ἐδίδου προβλέπειν τὸ μέγεθος, εἴπερ
ἐξ ὀνύχων καὶ λεοντός ἐστιν ἴχνη καταμαθεῖν τοῖς μὴ πάντη τυφλώτ-
τουσιν. Γενομένου δὲ αὐτοῦ πεντεκαιδεκαέτους καὶ ἡβήσ⟨αντος⟩, ἐκ
ταύτης τῆς ἡλικίας βουλὴν οἱ τοῦτον γεννήτορες βουλευσάμενοι τὴν
165 ἀκινδυνοτέραν [[ὁδὸν]] ὡς ᾤοντο πρὸς τὴν τῆς ψυχῆς φυλακήν, εἰ καὶ
δευτέραν πρὸς τὸ τῆς παρθενίας καλόν, νομίμῳ καθ' ὑπερβολὴν προσέ-
θεντο γάμῳ· καὶ τὸν ἀναντίλογον τοῦτον ὡς ἐν ἅπασι κατὰ πάντα
ὑπήκοον ἔχοντες, πείθουσι καὶ μὴ βουλόμενον τῷ γαμικῷ ὑποκῦψαι
ζυγῷ, καὶ δουλείαν τῆς ἐλευθέρου ζωῆς ἡγήσασθαι κρείττονα. Οἱ μὲν
170 οὖν οὕτως βουλευσάμενοι καὶ πέρας τῇ αὐτῶν ἐπιθέντες γνώμῃ, τῷ
νέῳ τὴν γαμήλιον ἑορτὴν ἐπετέλεσαν, κόρην τινὰ τῇ ὥρᾳ καὶ τῷ κάλλει
f. 195ᵛ διαφέρουσαν, καὶ ἀξίαν ἐν τοῖς ἤθεσι τῆς τούτου ψυχῆς, τού|τῳ
συζεύξαντες. Ὁ δέ γε φιλάνθρωπος Κύριος, ὁ γινώσκων τοὺς ὄντας αὐτοῦ
καὶ πρὸ γενέσεως, τάχιστα τῶν αὐτοῦ ἀγκαλῶν τὴν συζευχθεῖσαν ἀπέ-
175 ζευξε. Τριμηναίου γὰρ παρελθόντος μετὰ τὴν συνάφειαν χρόνου, ἡ
τοῦ μακαρίου Δημητριανοῦ σύνευνος τὸν ἀνθρώπινον μεταλλάττει βίον,
πρὸς δὲ τὸν ἄλυπον καὶ ἀμείνονα μετατίθεται, τῆς θείας προνοίας τῶν
ἀμφοτέρων τὸ συμφέρον οἰκονομησάσης καλῶς κατὰ τὸ ἄπειρον βάθος
τῆς αὐτοῦ (sic) ἀνεξιχνιάστου γνώσεως. Καὶ γὰρ ἀμφοῖν τὰ τῆς παρ-
180 θενίας σῷα διαφυλάξας σήμαντρα, οὕτω τὴν διάζευξιν ᾠκονόμησε·
κἀκείνην μὲν τῶν οὐρανίων θαλάμων σὺν ταῖς φρονίμοις καταξιώσας
παρθένοις, τῷ δὲ μειζόνων ἔργων καὶ στεφάνων ἐκ τούτου τοῦ
δράματος ὑπάρξας παραίτιος. Ὁ δὲ μακαριώτατος Δημητριανὸς τὸ ἐπ'
αὐτῷ γενόμενον θείας ἔργον εἶναι κρίνας προνοίας, πᾶσαν τὴν ἐξ
185 ἀθυμίας ἐπισυμβαίνουσαν ἐν τοῖς τοιούτοις ἀποτιναξάμενος λύπην, εἰς

158 πολικῷ ‖ 159 τὸν ‖ 163 ἥβης ‖ 165 ὁδὸν me paraît une interpolation ‖ 166. 167 προέθετο ‖ 171 κόριν ‖ 182 μειζώνων ‖ 183 δράγματος ‖ 185 ἀποτειναξάμενος

161. 162 Proverbe souvent cité dans la littérature hagiographique. *An. Boll.*, XIII (1894), p. 90, l. 26 Suppl. ad acta S. Lucae Junioris εἰ δὲ χρὴ καὶ ἀπὸ μικρῶν τινων συμβάντων οἷον ἐξ ὀνύχων φασὶ τὸν λέοντα . . . δεικνύειν. Mais il semble y avoir ici une contamination du proverbe et de l'expression ἐξ ἁπαλῶν ὀνύχων.

166. 167 προστίθεμαι· τοῦ μὲν πικροῦ τῆς ἀπάτης ἀφίσταντο σκότους, τῷ δὲ γλυκεῖ τῆς ἀληθείας φωτὶ προσετίθεντο. Vit. Barl. et Joas. p. 7 Boissonade.

εὐχαριστίαν δὲ κινήσας πᾶσαν αἴσθησιν, τοιοῖσδε πρὸς τὸν δεσπότην εὐχαριστηρίοις ἐχρήσατο ῥήμασι. „Σοί, Κύριε, παρατίθημι τὴν ἐκ πατρικοῦ βουλήματος δεδομένην μοι βοηθόν· τῷ σῷ γὰρ πειθόμενος προστάγματι, τοῖς αὐτοῦ οὐκ ἀντεῖπον θελήμασι. Σοῦ γὰρ τῷ νεύ- f. 196r ματι τὸν ὑποσκελισμὸν τῶν ἐμῶν ἀφείλου ποδῶν πανσόφως, τάχιστα 190 τὴν παγίδα συνθλάσας, καὶ ἀμέτοχόν με τῆς φθοροποιοῦ ἐργασάμενος ἁμαρτίας. Σοὶ θαρρῶν τὴν ἐμὴν ἀνατίθημι παρθενίαν, ἣν καὶ μετὰ τὴν συζυγίαν σῴαν ἐφύλαξας· σοὶ πάντα τὸν ἐμὸν προσάγω βίον διὰ τῆς πρὸς σὲ ὁλοψύχου εὐαρεστήσεως.“ Τούτοις καὶ ἑτέροις πλείοσι πρὸς τὸν Θεὸν χρησάμενος λόγοις, καὶ ἐκ τῆς συμπεσούσης αὐτῷ ἀθυ- 195 μίας διεγείρας ἑαυτόν, ὁ καὶ πρὸ τῆς πολιᾶς πολιός, περιαγαγών τε κύκλῳ τὸ τῆς ψυχῆς ὄμμα, ἐκ τῆς ἔξω περιπλανήσεως, καὶ εἰδὼς πάντα τὰ τοῦ βίου ὡς ἀνωφελῆ, ὡς μάταια, ὡς πάσης ὀνειρώδους τέρψεως εὐτελέστερα, χαίρειν πᾶσιν εἰπὼν καὶ αὐτοῖς τοῖς γεννήτορσι, μετανάστης πάντων τῶν τοῦ κόσμου γίνεται πραγμάτων, ὄρος δὲ τοῦτον 200 ἠλίβατον ὑποδέχεται, ἐν ᾧ μοναστήριον ὑπῆρχεν τοῦ μεγάλου φωστῆρος τῆς οἰκουμένης Ἀντωνίου, οὐ πολλῶν μὲν ἐν τούτῳ ἀσκουμένων διὰ τὸ λίαν τραχὺ τοῦ τόπου καὶ ἀπαράκλητον, πάντων μὲν ὅμως τελείων ἀνδρῶν καὶ ἐν μηδενὶ λειπομένων τῶν τῆς ἀρετῆς πλεονεκτημάτων. Οὓς ἰδὼν Δημητριανὸς ἐζήλω|σεν ἐν καλῷ· καὶ τέως μὲν καὶ πρὸ f. 196v τῆς ἀσκητικῆς παλαίστρας ἑαυτὸν ἐν τοῖς πόνοις ἐθίζων, νηστείαις καὶ 206 ἀγρυπνίαις καὶ ταῖς ἄλλαις κακοπαθείαις τὸ ἑαυτοῦ ἐγύμναζεν σῶμα, πάντων μὲν τῶν [[ὅσα]] πρὸς τὸ τῆς ἡδονῆς ἑλκόντων λεῖον ἀποστρεφόμενος· μόνην δὲ τὴν κακοπάθειαν τῆς δαψιλοῦς ἀεὶ προτιμῶν καρυκείας, ὡς ἐκ τῶν προοιμίων, πάντας τοὺς χρόνῳ καὶ ἡλικίᾳ προβεβη- 210 κότας ὑπερέβαλλεν ἐν τῇ κατὰ θεὸν ἀσκήσει, σπουδῇ τε καὶ προθυμίᾳ· ὅθεν ὁρῶντες τὴν τούτου καλλίστην ἀναστροφὴν οἱ τοῦ τόπου πατέρες, πρὸς τὴν τοῦ μονήρους βίου ἀμφίασιν τοῦτον παραινεῖν ἀπήρξαντο, τοιοῖσδε χρώμενοι ῥήμασι· Οὐ δίκαιόν σε, τέκνον, τοῦ σχήματος ἀλλοτριοῦσθαι, οὗ περ τοὺς τρόπους μετ' ἐπιστήμης ἀνύειν μεμάθηκας. 215 Τοίνυν εἰ ταῖς ἡμετέραις πείθῃ γνώμαις, καλῶς σοι συμβουλεύουσι· τάχιστα τούτῳ κατακοσμηθῆναι θέλησον, ὅπως πλείονα τὸν ἐκ τούτου δεξάμενος φωτισμὸν τῶν μυστικωτέρων τῆς ἀρετῆς κατορθωμάτων ἐπιτεύξῃ. Ὁ δὲ μακαριώτατος Δημητριανὸς τοῖς τῶν πατέρων λόγοις ἡσθείς, γονυπετῶν ἐλιπάρει τὰ καλῶς αὐτῷ παρ' αὐτῶν βεβουλευμένα 220 δεξιὸν | δέξασθαι πέρας, ἐπὶ τούτῳ γὰρ ἔφασκε πᾶσαν καταλελοιπέναι f. 197r κοσμικὴν προσπάθειαν καὶ γονέων φίλτρον, ἵνα τῆς τοιαύτης χάριτος

186 εὐχαριστείαν ‖ 190 ὑποσκελλισμόν ‖ 192 σὺ ‖ 195 χρησάμενον ‖ 196 πολιὰς πολιὰς ‖ 209 δαψιλοὺς ‖ 209. 210 καρυκίας ‖ 211 ὑπὲρ βάλλειν ‖ 213. 214 ἀπήρξατο, τοιοῖς δὲ ‖ 215 μετεπιστήμεις ‖ 218. 219 ἐπιτεύξει ‖ 221 τούτων | καταλελυπέναι

μέτοχος γένηται. Εὐθέως οὖν τῆς συνήθους ἐπ' αὐτῷ τελεσθείσης ἀκολουθοῦ τάξεως τῆς μοναχικῆς ἱερολογίας, τὸ οὐράνιον καὶ ἀγγελικὸν
225 *περιβάλλεται σχῆμα, οὗ τινος καταξιωθεὶς ὁ μακαριώτατος τοῖς προτέροις πόνοις πόνους προσετίθει, καὶ ἐπὶ τῷ προκαταβληθέντι θεμελίῳ καλῶς ἐπῳκοδόμησε χρυσόν, ἄργυρον, λίθους τιμίους καὶ τέσσαρας ἐν αὐτῷ οὐρανομήκεις στύλους πηξάμενος τὰς πασῶν ὑπερκειμένας ἀρετάς, φρόνησιν, ἀνδρείαν, σωφροσύνην καὶ δικαιοσύνην, τῷ κύκλῳ τῶν λοιπῶν*
230 *ἀρετῶν τούτους κατεστεφάνωσε· ἐξ ὧν ἄρτιον ἑαυτὸν οἶκον τοῦ παναγίου ἐργασάμενος πνεύματος, τῆς τούτου ὑποδοχῆς κατηξίωται οὗ τινος τῇ ἐπιδημίᾳ πᾶσα ἡ τῶν πονηρῶν δαιμόνων φάλαγξ μὴ εὑροῦσα παρείσδυσιν φροῦδος γίνεται. Ἔνθεν αὐτοκράτωρ ἁπάντων γενόμενος τῶν παθῶν. καὶ ἔξω τῆς αὐτῶν χρηματίσας ὀχλήσεως, τελείας ἐλευθερίας*
235 *ἀπήλαυσε. Ἐν γὰρ τῇ καλλίστῃ συζυγίᾳ τῆς πρακτικῆς ἀρετῆς, νηστείας*
f. 197ᵛ *τέ φημι | καὶ ἀγρυπνίας, τὰς ψυχικὰς νευρώσας δυνάμεις, τῶν σωματικῶν ἀνώτερος ἀπεφάνθη παθῶν. Τῶν δὲ ψυχικῶν δυνάμεων τοσοῦτον κατεκράτησεν, ὡς μηδὲ ὁρμὴν παρασχεῖν ταύτης τῆς παρὰ φύσιν ἐνεργείας, ἀλλ' ἣν ἐκ τοῦ δημιουργοῦ* [[*ἐκ*]] *τῶν ἀντικειμένων ἔσχεν διά-*
240 *κρισιν, ταύτην ἔχειν εἰς ἁπάντων τῶν ἀγαθῶν ἐπανάληψιν· τὸ δὲ τριμερὲς τῆς ψυχῆς ὡς θέμις οἰκονομήσας, τὸ ἀπηγορευμένον τούτου καλῶς ἀπεπέμψατο, κατανύξεως δὲ καὶ συννοίας τοσοῦτον ἐπεμελήθη, ὡς μηδὲ ὁρμὴν μειδιάματος προβάλλεσθαι πώποτε· εἴσω δὲ συννενευκὼς καὶ ἀεὶ Θεῷ τε καὶ ἑαυτῷ συγγινόμενος, τὰς ἀκαίρους φιλολαλίας ὑπεξέκλινεν·*
245 *ἔνθεν αὐτῷ τοσοῦτον ἐπεγένετο δακρύων πλῆθος, ὡς διὰ παντὸς ἐν νυκτὶ καὶ ἡμέρᾳ κοιταζομένῳ τε καὶ ἀνισταμένῳ καὶ τροφῆς μετέχοντι καὶ ποτοῦ, τούτων ὑπάρχειν ἀχώριστον. Ἐν δὲ ταῖς ἀγρύπνοις ἀναγνώσεσι καὶ πρὸς Θεὸν ὁμιλίαις τόσῳ μάλιστα ὁ τῶν δακρύων πλεονασμὸς αὐτῷ προσετίθετο, ὡς ἐπαρκοῦν εἰς πᾶσαν ἐργασίαν ἔχειν τοῦτο*
250 *ἀένναον, λέγω δὴ τὴν τῆς θείας ἀγάπης κίνησιν, τὴν κάθαρσιν τῶν ἐξ*
f. 198ʳ *ἀγνοίας ὀλισ|μάτων, τὴν τῆς κρίσεως ἔννοιαν, τὴν τοῦ θανάτου ἀνάμνησιν, τὴν ἀποκειμένην τοῖς ἁμαρτάνουσι κόλασιν, τῶν οὐρανίων μονῶν τὴν ἀνάμνησιν, τὴν τοῦ μετεωριζομένου ἀνάκλησιν, τὸν ἐκ συμπαθείας ἐπὶ τοῖς ἁμαρτάνουσιν εὐκτικῆς δεήσεως ἔλεον, καὶ πολλῶν*
255 *ἑτέρων τρόπων, ἐν οἷς ἅπασι τούτῳ τῷ καλλίστῳ κεχρημένος βοηθή-*

---

223 *τελεσθήσεις* ‖ 224 *ἀκολούθου* ‖ 225 *σχῆμα. οὐ τίνος* ‖ 226 *πρὸς ἐτέθη* ‖ 228 *οὐρανομίκης* | *πιξάμενος* ‖ 232 *πάσα* | *φύλαξ* ‖ 238 *ταύτης παραφύσιν* ‖ 239 *ἔσχον* ‖ 241 *ἀπειγορευμένον* ‖ 242 *ἐπεμελίθη* ‖ 243 *συνενευκῶς* ‖ 247 *ὑπάρχει* ‖ 249 *ἐπαρκεῖν* ‖ 255 *κεχριμένος*

---

254 et suiv. *πολλῶν ἑτέρων τρόπων.* L'auteur s'est évidemment embrouillé dans sa périphrase; les génitifs qui précèdent bien que dépendant tous d'accusatifs lui ont sans doute suggéré cette anacoluthe. La suite est difficile à construire. Dans tous ces exercices, usant de ce précieux auxiliaire (les larmes), il s'aidait lui-même

ματι, ἑαυτῷ τε καὶ τοῖς πέλας ἐξήρκει εἰς τὴν ἐκ τούτου γινομένην παράκλησιν, εἰ δέ που καὶ περισσοτέρας †ἐπιμελουμένῳ ταπεινοφροσύνης, εἰς ἁμαρτιῶν ἀνάμνησιν, ὧν αὐτῷ οὐ κατείργαστο, τοῦτο μετωχέτευεν· φιλοῦσι γὰρ αἱ φιλόθεοι ψυχαὶ ἐν ταῖς τοιαύταις ἐργασίαις μάλιστα ἑαυτὰς ὁρᾶν ὑποκάτωθεν πάσης τῆς κτίσεως. † Τί χρὴ λέγειν, ὅσων 260 ποταμίων ῥευμάτων τὰ ἐκ τούτων ῥεῖθρα μιμεῖσθαι εἰκάζοντι; Ἵνα δὲ μὴ μακρὸν ἀποτείνω λόγον τῶν τούτου δακρύων μεμνημένος τὸ πλῆθος, ὧν ἐκ τῆς θείας χάριτος ἐκεῖνος ἔσχε τὸ χάρισμα, ἐπὶ τὸ τῶν ἄλλων αὐτοῦ ἀρετῶν διήγημα τρέψω τὸν κάλαμον. Εὐχῆς μὲν γὰρ τοσοῦτον ἐπεμελήθη, ὡς ἑαυτὸν αὐτῷ τῷ Θεῷ συνάψαι, καὶ χωρῆσαι 265 τὴν αὐτοῦ φαντασίαν ὅσον τοῖς δεσμίοις ἐφεῖται τῆς σαρκὸς εἰς τοιαύτην κατανόησιν. Πρῶτον γὰρ ἐκ τῶν ποιη|μάτων καταμαθὼν ἀκριβῶς f. 198v τὴν τοῦ πάντα ποιήσαντος δύναμιν, καὶ ἐκ ταύτης φωτισθεὶς τῆς πρώτης ἐργασίας, εἶτα τῆς οἰκονομίας Χριστοῦ ἐξερευνήσας τὸ μέγεθος, καὶ συσταυρώσας ἑαυτὸν τῷ ὑπὲρ ἡμῶν ἐπὶ σταυροῦ τὰς χεῖρας γεν- 270 ναίως ἐκτείναντι, καὶ πάντας ὑπελθὼν τοὺς βαθμοὺς τοὺς πρὸς τελείωσιν ἀναφέροντας, οὕτω τῆς τῶν θείων μυστηρίων κατατρυφᾶν ἀξιοῦται μυήσεως τε καὶ ἀπολαύσεως διὰ τῆς ἔξω σαρκὸς ἐν σαρκὶ γινομένης τοῖς ἐπιμόνως ἐν ταύτῃ σχολάζουσιν συναφείας Θεοῦ καὶ μεγαλοδώρου φιλοτιμίας. Τὸν οὖν τοιαύταις σχολάζοντα θεωρίαις καὶ 275 πνευματικοῖς ἀριστεύμασιν οὐκ ἦν εἰκὸς ἀεὶ τοῖς πολλοῖς συναγελάζεσθαι, ἀλλ' ἐπὶ μικρὸν χρόνον ἑαυτὸν ἀποδιορίζων τῶν συνασκουμένων ἀδελφῶν, ἡνίκα πλείονος ἔρωτος τῆς πρὸς Θεὸν ὁμιλίας ἐκάλει καιρὸς, καὶ τοὺς ἄκρως ἡσυχωτέρους καταλαμβάνων τόπους τοῦ ὄρους, τὴν τῆς ἐπιθυμίας φλεγμονὴν ἀνέψυχεν. Καὶ ταύτης ὅσον ἐβούλετο κορεν- 280 νύμενος, πάλιν ἑαυτὸν τούτοις συγκατεμίγνυ, τὸ τοῦ τύφου κέρας κλῶν πανσόφως καὶ ἀπρόσκοπος τοῖς τῶν βασκάνων ὀφθαλμοῖς ἀεὶ φυλαττόμενος. | Τοσούτοις δὲ κατορθώμασι φαιδρυνόμενος, ἀνάξιον f. 199r ἑαυτὸν πάσης ἡγεῖτο τῆς ἀδελφότητος τῷ τῆς ταπεινοφροσύνης κάλῳ ταινιούμενος. Πᾶν γὰρ τὸ κατορθούμενον ταύτης χωρὶς ἀκατόρθωτον 285

268 παντὸς || 274 γινομένοις || 278 καιρὸν || 280 φθεγμονήν || 281 ἑαυτούς | 282 ἀπρόκοπος || 284 καλῷ

et il aidait son prochain εἰς τὴν παράκλησιν, à obtenir la consolation qui est le fruit des larmes. Le datif ἐπιμελουμένῳ est injustifiable. Il faudrait ἐπιμελούμενος ou ἐπεμελεῖτο· ὧν, accord du relatif. Lorsqu'il voulait atteindre à plus d'humilité encore, (il se servait de ce moyen) pour aboutir à la repentance de péchés qu'il n'avait pas commis. Cf. Macch. 1, 29 καὶ πάντα τρόπον μετοχετεύειν.

260 et suiv. Cette phrase obscure deviendrait à peu près claire si l'on avait: τί χρὴ λέγειν, ὅσων ποταμίων ῥευμάτων (τὸν) τὰ ἐκ τούτων ῥεῖθρα εἰκάζοντα (sc. χρὴ) μιμεῖσθαι. Que dire! Quels torrents devrait imiter (par son discours) celui qui voudrait évaluer la quantité des larmes versées!

καὶ ἀνεπιστήρικτον· τάχιστα γὰρ κυλίνδρου δίκην τῶν ἐπιβεβηκότων ἐπὶ ταύτης τῆς βάσεως ὑπεκτρέχον, ἐλεεινῷ πτώματι τοὺς ἐκπίπτοντας ὑποβάλλει. Συνεπηκολούθει δὲ τούτοις τοῖς κατορθώμασι καὶ ἡ οὐρανοπολῖτις ἐν σαρκὶ ἀπάθεια, ἧς ὁ πανδαμάτωρ τῶν παθῶν καταξίωται 290 διὰ τὴν προκατορθωθεῖσαν τούτῳ τῶν τρόπων εὐθύτητα. Ἐκ δὴ τούτων καὶ τῶν τοιούτων, οὐδὲ τῶν τοῦ πνεύματος χαρισμάτων γέγονεν ἄμοιρος. Ἔνθεν νοσήματα χαλεπὰ τῷ τοῦ Δημητριανοῦ λόγῳ ἐφυγαδεύοντο, δαίμονες ἀπηλαύνοντο, παθῶν παντοίων ἡ θεραπεία ἐπηκολούθει. Ἦν οὖν ἐν μέσῳ τοῦ πνευματικοῦ συστήματος οἷα φωστὴρ 295 παμφαὴς πάντας καταυγάζων τῇ λάμψει τῶν οἰκείων κατορθωμάτων, καὶ τύπος ὠφελείας γινόμενος τοῖς πρὸς αὐτὸν ἀτενῶς ἀεὶ βλέπουσι· οὐ μόνον δὲ τούτοις τοιοῦτος ἦν, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐν μέσῳ στρεφομένους f. 199ᵛ τοῦ κόσμου, ὡς μαγνήτης ἕλκων παραπλήσιον | σιδήρῳ, τῆς οἰκείας ὠφελείας μετεδίδου· πολλοὺς δὲ τούτων καὶ τῆς τῶν ὀχλούντων παθῶν 300 ἕνεκα θεραπείας, τὸ βιαιότατον τῆς ἀνάγκης πρὸς τοῦτον κατήπειγεν· οὐδεὶς δὲ τῶν ἐλπίδων κενὸς ἀπεπέμπετο, ἀλλὰ πάντες τῶν ποθουμένων δαψιλῶς ἀπολαβόντες, χαίροντες τὰ οἰκεῖα κατελάμβανον. Καὶ γὰρ καὶ τοῖς θεραπείας ἕνεκα παραγινομένοις, προηγουμένως τὴν ψυχικὴν ὠφέλειαν διὰ τῆς διδασκαλίας προετίθει, καὶ οὐ πρότερον ἡ τῶν σωματικῶν ἐπη- 305 κολούθει παθῶν ἀπαλλαγή, πρὶν ἡ τῆς ψυχικῆς δυνάμεως χωλεύουσα ἐνέργεια τὴν θεραπείαν ἐδέχετο· εἶθ' οὕτως δευτέρᾳ τάξει τὸ σωματικῶς ἀρρωστοῦν ὑγιάζεται· καὶ ἦν ὁ αὐτὸς ἡδὺς ἅπασι καὶ τοῖς παρὰ τοῦ σωτῆρος δι' αὐτοῦ δεχομένοις τὴν θεραπείαν, καὶ τοῖς διὰ θείαν τινὰ οἰκονομίαν ταύτης ἀστοχοῦσι τῆς χάριτος· τοῖς μὲν γὰρ εὐεργέτης, 310 τοῖς δὲ παράκλησις γινόμενος, πάντας ἀλύπως ἀπέπεμπε. Ἡ γὰρ τοῦ λόγου τούτου ὠφέλεια πάσης θεραπείας τῷ ταύτης ὑστερουμένῳ χρησιμωτέρα ἐγίνετο. Διὸ καὶ πάντες καὶ τὴν νουθεσίαν καὶ τὴν θεραπείαν ὡς ἐκ θείας ἐνεργείας λαμβάνοντες, σὺν μεγίστῃ εὐφροσύνῃ ὑπέστρεφον. f. 200ʳ Ταύτης τῆς φήμης | καὶ ὁ τῆς Χυτρίδων πόλεως ἐπίσκοπος Εὐστάθιος 315 ἔργον ἐγένετο — ἀληθὴς γὰρ ἡ λέγουσα παροιμία ὅτι „φήμη ἀγαθὴ πιαίνει ὀστᾶ“. τὴν γὰρ πιότητα δεξάμενος ἐν καρδίᾳ τὴν γεωργοῦσαν ταύτην ῥίζαν θεάσασθαι ἐπεθύμησεν, καὶ ἐπιθυμήσας εὗρε, καὶ εὑρὼν τῷ ἰδίῳ παραδείσῳ μεταφυτεῦσαι ἠθέλησεν, καὶ θελήσας τοῦ ἔρωτος οὐκ ἠστόχησεν, καὶ πάλιν τῇ ῥίζῃ εἰς τὴν ἰδίαν μετακλινούσῃ γῆν 320 ἀκώλυτον ἐδίδου τὸ μέγα φύτευμα. Τὸ γὰρ ἀειθαλὲς αὐτῆς πείρᾳ μαθὼν καὶ ἀείζωον, οὐδεμίαν λύμην ταύτην ὑποστῆναι καλῶς ὑπελάμ-

287 ὑπεκτρέχων ‖ 288 συνεπικολούθει ‖ 288. 289 οὐρανοπολίτης ‖ 293. 294 ἐπικολούθει ‖ 295 παμφαείς ‖ 298 οἰκίας ‖ 300 κατήπηγεν ‖ 302 ἀπολάβοντες. Faut-il écrire ἀπολαύοντες? ‖ 303 τῆς ‖ 304. 305 ἐπικολούθει ‖ 316 πειότητα ‖ 317 ἐπεθύθησεν εὗρε ‖ 319 μετακλινοῦσι ‖ 320 πεῖρα.

315—316 Prov. 16, 2 (15, 30).

βανεν ἐκ τῆς ὧδε κἀκεῖσε μετοχετεύσεως. Ὅρα γὰρ τὸ ἐσόμενον. Ἀνελθὼν πρὸς τὸν ὅσιον ὁ εἰρημένος ἐπίσκοπος Εὐστάθιος καὶ καταμαθὼν πᾶσαν τὴν τοῦ βίου τούτου ἀκρίβειαν, πολλαῖς ἱκεσίαις καὶ παρακλήσεσι λιπαρήσας τὸν ἐν παντὶ ἀναντίλογον, πείθει καὶ μὴ βουλόμενον τὸ ἐπισκοπεῖον σὺν αὐτῷ καταλαβεῖν. Καὶ τούτου γεγονότος, πρεσβύτερον τὸν μακαριώτατον χειροτονεῖ Δημητριανόν, καὶ διὰ τῆς ὑφεδρίας ταύτης τὴν προεδρίαν πόρρωθεν ὑπεμφαίνει τῆς πόλεως, οἰκονόμον τε πάντων τῶν ὑπὸ τὴν αὐτοῦ ἐκκλησίαν διοικουμένων κατέστησε πραγμάτων. | Ὅθεν οὐκ ἄμισθον αὐτῷ τὸ τῆς οἰκονομίας ἔργον, εἰ καὶ δεύτερον τοῦ προτέρου γέγονε βίου, εἰς τὴν τῶν λειπομένων ἀρετῶν ἐπανάληψιν. Καὶ γὰρ τὸν πρῶτον κανόνα τῆς ἀσκήσεως τηρῶν ἀπαράτρωτον, τῶν συντρόφων εἴχετο πόνων ἔν τε νηστείᾳ καὶ ἀγρυπνίᾳ καὶ ταῖς ἄλλαις τῶν ἀγαθῶν ἐργασίαις. Τὸ γὰρ ἄλλοις δυσεπιχείρητον ἢ καὶ ἀδύνατον — ἀληθὴς γὰρ ἡ λέγουσα τοῦ Κυρίου φωνή, οὐδεὶς δύναται δυσὶ κυρίοις δουλεύειν — τούτῳ παραδόξως ἀνεμπόδιστον γέγονεν, ὡς εἶναι μᾶλλον μετὰ πάντων καὶ τοῦτο θείας οἰκονομίας ἔργον, εἰς ἐκκοπὴν παντοίας ἀφορμῆς τῶν νωθρῶς καὶ ἠμελημένως ἅπασαν τεμνόντων βίου ὁδόν. Ἐκ πάντων γὰρ τῷ βουλομένῳ πολλαὶ τῶν ἀρετῶν αἱ βλαστήσεις ἐκφύουσι πρὸς τὴν τῆς σωτηρίας ἀνάληψιν. Ἐκ δὴ τούτων τῶν τῆς οἰκονομίας ἐπιχειρημάτων πᾶσιν ὑπῆρχεν ὁ μακαρίτης Δημητριανὸς εὐπρόσιτος, γαληνός, πρᾶος, ἡσύχιος, μέτριος, συμπαθὴς καὶ τούτοις οὐ φαινόμενος μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔργοις βεβαιούμενος, πᾶσαν δὲ χορηγίαν πένησι καὶ πτωχοῖς, ὀρφανοῖς τε καὶ χήραις ἐκ τῶν παρὰ Θεοῦ ἐμπεπιστευμένων αὐτῷ δωρεῶν πλουσίως οἰκονομῶν, | προῖκα χρηστὸς ἦν. Συνεπηκολούθει δὲ τούτοις ἅπασι τῷ μακαρίτῃ καὶ ἡ ἄνωθεν αὐτῷ δεδομένη παρὰ τοῦ ἁγίου πνεύματος χάρις τῶν ἰαμάτων. Τὰς γὰρ ἀλεξικάκους αὐτοῦ παλάμας ἅπασιν ἀφθόνως ἐπιτιθεὶς τοῖς χρῄζουσιν, τὴν τῶν θαυμάτων χάριν ἐβράβευεν, ἔνθεν πάλιν δαίμονες ἀπηλαύνοντο, ἐδραπέτευον νόσοι, καὶ πάθη παντοῖα ἐθεραπεύοντο. Ἡ γὰρ τοιαύτη χάρις αὐτῷ προπεπρωμένη τυγχάνουσα μέχρι βίου παντὸς ταῖς ὑπαλλαγαῖς τῶν βίων ἀχωρίστως συνῴκησεν· ἀμεταμέλητα γὰρ τὰ τοῦ Θεοῦ χαρίσματα καὶ αἱ δωρεαὶ κατὰ τὸν θεῖον ἀπόστολον.

[Marginal line numbers: 325, 331, 335, 340, 345, 350; folio marks: f. 200v, f. 201r]

328 ὑφαιδρείας ‖ 331. 332 λιπομένων ‖ 338 νοθρῶς ‖ 339 ἠμελιμένος ‖ 346 συνεπικολούθει ‖ 351 προπεποιωμένη cf. 476

327. 328 διὰ τῆς ὑφεδρίας ταύτης τὴν προεδρίαν πόρρωθεν ὑπεμφαίνει, „faisant présager de loin, par cette fonction inférieure, la charge épiscopale qui attendait Démétrianos“. Ὑφεδρία s'oppose à προεδρία; et πρόεδρος était à l'époque byzantine, synonyme d'évêque. C'est le titre que se donnent eux-mêmes les prélats sur les bulles de plomb (V. Schlumberger, *Sigill. de l'Empire byzantin,* passim). 352 2. Cor. 7, 10. Rom. 11, 29.

355 Οὕτω μὲν οὖν ὁ μέγας Δημητριανὸς, ἐπὶ χρόνους ἱκανούς, οἰκονόμος τῶν τοῦ Θεοῦ γενόμενος πραγμάτων, καὶ πολλοῖς ἐκ τούτου τοῦ ἐγχειρήματος φανεὶς ἐπιτήδειος, τῷ ἔρωτι πάλιν τῆς πρώτης βληθεὶς ἡσυχίας, καὶ πολλαῖς ἱκεσίαις τὴν τοῦ ἐπισκόπου Εὐσταθίου χαυνώσας τῆς ἐνστάσεως στερρότητα, πρὸς τὸ ἑαυτοῦ ἐξαποστέλλεται μοναστήριον, 360 ταῖς καλαῖς ἐλπίσι τῆς πρὶν ἀποβουκολούμενος ἡσυχίας, ἀλλὰ πάλιν αὐτὸν ἑτέρα φροντὶς μείζων τῆς προτέρας διαδέχεται· μήπω γὰρ | f. 201ᵛ τῶν ἐντὸς ὁδῶν τῆς ἰδίας μονῆς ἐπιβὰς ὁ ταύτης τὴν ἡγεμονίαν ἰθύνων μακαριώτατος ἀββᾶς πρὸς τὴν ἀγήρω ζωὴν μετατίθεται. Εὗρε δὲ πάντας τοὺς πνευματικοὺς ἀδελφοὺς αὐτοῦ τὴν ἑαυτῶν ἀποδυρο-365 μένους ὀρφανίαν, καὶ μεγάλης τραγῳδίας τὸ δρᾶμα τούτοις ὑπάρχον παραίτιον. Ἀλλὰ τὸν μακαρίτην ἰδόντες Δημητριανὸν καὶ τὴν ἀθυμίαν ἐκείνην πᾶσαν ἀφ᾽ ἑαυτῶν ἐκτιναξάμενοι, εἰς ἱκεσίαν τρέπονται τούτου, καὶ πολλοῖς αὐτὸν πείσαντες δάκρυσι τὴν τούτων ἀναδέχεται προστασίαν, ἔργῳ καὶ ἐν τούτῳ τὸν μακάριον μιμούμενος ἀπόστολον μὴ τὸ ἑαυτοῦ 370 ζητῶν, ἀλλὰ τὸ τῶν πολλῶν, ἵνα τῆς ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τύχωσι σωτηρίας. Ἆρ᾽ οὖν οὕτω μὲν τὴν προστασίαν ἐδέξατο, ἐβίω δὲ ἀναξίως ταύτης, ἢ συνετῶς μὲν ἐπιδεικτικῶς δέ, ἢ τετυφωμένως μὲν καὶ ὑπεροπτικῶς δέ, ἢ κατήσχυνέ τι τῶν τοῦ προτέρου βίου καλῶν, ὡς ἄν τις τὸ ἐκ ταύτης ἐμποδῶν προβαλλόμενος; Οὐ μὲν οὖν, ἀλλ᾽ ὁμοῦ τὰ πάντα ἔχων 375 ἐν ἑαυτῷ τῆς πρώτης τέ φημι ἡσυχίας καὶ τῆς οἰκονομικῆς ἐπιστήμης, ἀρίστως τὴν ἐμπιστευθεῖσαν αὐτῷ ποίμνην διΐθυνεν, ὡς εἶναι πάντα f. 202ʳ τὰ ἐπ᾽ αὐτῷ | προλαβόντα, θείας οἰκονομίας γνωρίσματα. Ἐξ ἀμφοτέρων γὰρ τὴν ἰσχὺν προσλαβόμενος εἰς μίαν ἐπιστημόνως ἐμπειρίαν καλῶς συνεκέρασε. Φρόνιμος δὲ λίαν ὑπάρχων, τῆς ἐπαινουμένης ἁπλό-380 τητος οὐκ ἐλείπετο ἀλλὰ καὶ τούτοις ἄριστος ὤφθη διαιτητής· οὔτε γὰρ τὸ φρόνιμον ἀσυγκατάθετον εἴασε, οὔτε τὸ ἁπλοῦν ἀνοικονόμητον. Πάντα δὲ ὁμοῦ εἰς ἓν τὰ τῶν ἀγαθῶν συλλέξας ἀποτελέσματα, μίαν στήλην ἐξ ἁπάντων τὸν ἐκείνου βίον ὁρᾶσθαι πεποίηκε, οὐ μόνον τοῖς ἐπηκόοις, ἀλλὰ καὶ πᾶσι τοῖς πρὸς αὐτὸν πίστει συντρέχουσιν ὠφελείας 385 ὁμοῦ καὶ ἰαματικῆς ἕνεκα χάριτος. Ἤρκει γὰρ καὶ μόνον βλεπόμενος Δημητριανός, πάσης ἐντέχνου διδασκαλίας τε καὶ παιδεύσεως χωρίς, τοὺς λείποντας τῇ ἑκάστου ψυχῇ τῶν ἀρετῶν ἐντυπῶσαι χαρακτῆρας. Τούτων οὕτως Θεοῦ χάριτι καλῶς οὐρανοδρομούντων, ὁ τῆς Σαλαμινίων μητροπόλεως ἀρχιεπίσκοπος πρὸς Κύριον ἐξεδήμησε, πάντων δὲ τῶν 390 ὑπὸ τὴν Κυπρίων τελούντων νῆσον ὁσιωτάτων ἐπισκόπων, συμψήφων καὶ ὁμογνωμόνων γεγονότων, προβάλλονται τὸν εἰρημένον ἐπίσκοπον f. 202ᵛ Εὐστάθιον τῆς Χυτρίδων πόλεως ὡς ἐν ἅπασι ἱκανώτατον | εἰς τὴν

357 ἐπιτίδιος ‖ 363 ἀγείρω ‖ 365 τὸ δράμα ‖ 366 εἰδόντες ‖ 372 τετυφωμένος ‖ 376 διήθυνεν ‖ 385 ἕνεκε(?)

369—370 1. Cor. 10, 33.

τῆς πρώτης αὐτῶν καθέδρας ἀρχήν. ὁ μὲν οὖν οὕτως τὴν τοῦ μεγάλου ἀποστόλου Βαρνάβα καθέδραν καὶ τοῦ ὕστερον διαλάμψαντος φωστῆρος τῆς οἰκουμένης Ἐπιφανίου διαδεξάμενος ἐν οὐδενὶ τῶν ἁπάντων τῆς 395 ἀρετῆς χαρακτήρων τῶν προηγησαμένων γέγονε δεύτερος, ἀλλ' ὁσίως καὶ δικαίως καὶ ἀμέμπτως τὴν ἐμπεπιστευμένην αὐτῷ ἴθυνε ποίμνην κατὰ τὸν πρέποντα κανόνα τῇ ἀρχιερατικῇ τελειότητι. Ἐπειδὴ δὲ τὴν πρώτην αὐτοῦ ποίμνην ἀποίμαντον καταλέλοιπε, διὰ σπουδῆς μεγάλης ἐτίθετο τὸν ἄξιον ταύτης εὑρεῖν ποιμένα τε καὶ διδάσκαλον. Καὶ δὴ 400 εἰς ἀνάμνησιν ἐλθὼν τοῦ μακαριωτάτου Δημητριανοῦ, βουλὴν ἀρίστην καθ' ἑαυτὸν βουλευσάμενος, τοῦτον ὡς ἐπ' ἄλλῳ τινὶ ἠθέλησεν πρὸς ἑαυτὸν μεταστείλασθαι, καὶ τῆς εἰρημένης πόλεως Χυτρίδων χειροτονῆσαι ἐπίσκοπον, ἐγίνωσκε γὰρ τὸν πρότερον αὐτοῦ βίον, καὶ τὴν ἐκ τοῦ ἁγίου πνεύματος δεδομένην αὐτῷ τῶν ἰαμάτων χάριν. Ὁ δέ γε Κύριος 405 ὁ ἀποκαλύπτων τοῖς δούλοις αὐτοῦ ἅπαντα τὰ μυστήρια, ὁ καὶ ἐν τοῖς προφήταις ἐνεργήσας τῇ τοῦ ἁγίου πνεύματος χάριτι, καὶ τῷ Δανιὴλ τὴν τῶν ἐνυπνίων δηλώσας σύγκρισιν· ὁ τῷ | Ἐλισσαίῳ φανερώσας τὴν f. 203ʳ βουλὴν τοῦ τῆς Συρίας ἄρχοντος κατὰ τῶν υἱῶν Ἰσραήλ, οὗτος τούτῳ διά τινος θείας ἐμφανείας τὰ κατ' αὐτοῦ μελετώμενα ὑποδείκνυσιν, 410 καὶ ταῦτα μαθὼν οὐκ ἐξ ἀνθρωπίνης ἀγγελίας, ἀλλ' ἐκ θείας δυνάμεως τὰ ἐν χερσὶ καταλιπὼν ἅπαντα καὶ μόνοις τοῖς ποσὶ συνεργοῖς πρὸς τὴν φυγαδείαν χρησάμενος, λάθρα τῆς μονῆς ἀνεχώρησε, καὶ καταλαβὼν τὰ βορειότερα μέρη τοῦ ὄρους, τόπον ἀποκρυβῆς ἑαυτῷ περιεσκόπει, τὸ τῆς ἀρχιερωσύνης φεύγων ἐγχείρημα. Τοῦτο δὲ διὰ πολλῆς ποιούμενος 415 φροντίδος ὁ μακαρίτης καὶ τοῦ προκειμένου μὴ ἐπιτυγχάνων σκοποῦ, παραγίνεται πρός τινα γνήσιον αὐτοῦ φίλον, Παῦλον ὀνόματι, καὶ τὸν σκοπὸν τῆς αὐτοῦ φυγῆς φανερώσας τούτῳ, παρακαλεῖ τόπον αὐτῷ ὑποδεῖξαι τὸν ἄγνωστον πᾶσιν, ὅπως ἐν αὐτῷ τὴν οἴκησιν ποιησάμενος τοῖς τῶν ζητουμένων ὀφθαλμοῖς ἀθεώρητος διαμείνῃ. Ὁ δὲ καὶ ὑπο- 420 δείξειν ὑπέσχετο, καὶ τῆς προθυμίας οὐδὲν ἀποδέοντα· „εἰ γὰρ βούλοιτο μέχρι βίου παντὸς οὐδενὶ τῶν ἁπάντων κατάδηλος γενήσεται". Ὁ δὲ ἅγιος ἐπὶ τοῖς Παύλου λόγοις μεγάλως ἡσθεὶς | σὺν αὐτῷ τὸν f. 203ᵛ τόπον κατέλαβε. Σπήλαιον δὲ σμικρότατον ὑπῆρχεν παρὰ ταῖς ὄχθαις τῆς θαλάσσης, ἀπῃωρημένον, φοβερώτατον καὶ λίαν δύσβατον, εἰς ὃ 425 μετὰ πολλῆς ἀνῆλθε τῆς προθυμίας ὁ μακαρίτης, τὸ τῶν ἀνθρώπων κενὸν διαφεύγων δοξάριον, ὁρκώσας δὲ τὸν Παῦλον, μηδενὶ τῶν ἁπάντων ποιῆσαι τοῦτον κατάδηλον, οὕτως ἀνέκαμψεν. Ὁ δὲ Παῦλος εἰς τὸν ἑαυτοῦ οἶκον ἀπελθών, λεληθότως τῷ ἁγίῳ πᾶσαν ὑπηρεσίαν ἐποίει. Ὁ δὲ ἀρχιεπίσκοπος Εὐστάθιος ἀποστείλας ἐν τῷ μοναστηρίῳ, 430 ἐζήτει τὸν μακάριον καὶ μὴ εὑρών, ἀπέστειλε πανταχοῦ μετὰ πάσης

---

419 ὑπόδειξιν

ἐπιμελείας τοῦτον ἀνερευνώμενος. Ἐπεὶ οὖν ἀδύνατον ἦν τὸν τοιοῦτον λύχνον ἐν τῷ ἀφεγγεῖ ἐκείνῳ μοδίῳ καλύπτεσθαι, φανεροῖ αὐτὸν ὁ Κύριος τρόπῳ τοιῷδε. Ἀνὴρ γάρ τις τῶν ἐν τοῖς μέρεσιν ἐκείνοις ἐν
435 οἷς ὁ ἅγιος λαθεῖν ἐνόμιζε, τοῦτον μετὰ τοῦ Παύλου ἀφανῶς θεασάμενος, κατάδηλον τοῖς ἐρευνῶσι πεποίηκε· καὶ τὸν τόπον δὲ καθ' ὃν ὁ Παῦλος ᾤκει, καὶ τὴν κώμην ὑπέδειξε, καὶ αὐτὸν τὴν τοῦ ἁγίου ἀποκρυβὴν εἰδέναι διϊσχυρίσατο. Οἱ δὲ τὸν Παῦλον συλλαβόμενοι, καὶ πολλαῖς
f. 204ʳ πρότερον λιπαρήσαντες παρακλήσεσιν ὑποδεῖξαι τούτοις τὸν τοῦ θεοῦ
440 δοῦλον Δημητριανόν, ὡς ἀνανεύοντα εἶδον καὶ ἄκαμπτον πάντη πρὸς τὸ αὐτοῖς καταθύμιον, ἐπὶ μάστιγας τρέπονται, καὶ τοῦτον οὐ μετρίως ταῖς τῶν βουνεύρων πληγαῖς αἰκισάμενοι ἰσχυροτέραν τῆς ἐνστάσεως τὴν βίαν πεποιήκασιν. Ἄκων γὰρ ταῖς ἐκ τῶν μαστίγων ἀνάγκαις στρεβλούμενος, τῶν ὅρκων παραβάτης γενέσθαι καταναγκάζεται, καὶ σὺν
445 τάχει πολλῷ τὸν τόπον καταλαβὼν τοῖς ζητοῦσι κατάδηλον πεποίηκε. Ὡς δὲ τόπον ἐθεάσαντο ἀνῆλθον ἐν τῷ σπηλαίῳ πρὸς τὸν ἅγιον καὶ ὑποδεικνύουσιν αὐτῷ τὸ τοῦ ἀρχιεπισκόπου Εὐσταθίου ἔνταλμα καὶ τὴν τούτου ἀνυπέρθετον ἀπῄτουν ἐκπλήρωσιν. Ὁ δὲ μετὰ πολλῶν καὶ ἀφάτων δακρύων τοῦ σπηλαίου ὑπέξεισι, μηκέτι δυνάμενος ἀνανεύειν,
450 διὰ τὸ μὴ δύνασθαι ἀσφαλεστέραν ταύτης εὑρεῖν τῆς ἀποκρυβῆς οἴκησιν, ἴσως δὲ καὶ θείας ἐμφανείας ἐν τούτῳ σχολάζων κατηξίωται εἰς τοῦτο ἀγούσης αὐτὸν καὶ μὴ βουλόμενον, παραγενόμενος οὖν σὺν αὐτοῖς πρὸς τὸν ἀρχιεπίσκοπον Εὐστάθιον πρῶτον μὲν τὸν ἐν Κυρίῳ ἀσπασμὸν τούτῳ ἀπέδωκεν, καὶ παρ' αὐτοῦ ὁμοίως ἀντεδέξατο. Ἔπειτα περὶ τῆς προ-
f. 204ᵛ κειμένης ἤρετο συζητήσεως. | Ὁ δὲ καὶ τὸν σκοπὸν εἶπεν, καὶ τὸ
456 πρὶν ἀλάθητον δι' οἰκείας ἐφανέρου γλώσσης. Ὁ δὲ μακαριώτατος Δημητριανὸς· „Ἀντέλεγον ἄν σοι, τιμιώτατε δέσποτα, καὶ σκληρότερος τῆς πρῴην ἐδεικνύμην ἐνστάσεως, εἰ μὴ θείας ἔγνων εἶναι προνοίας τὸ τελούμενον". Ὁ δὲ ἀρχιεπίσκοπος „Ἐν τοῖς ἀμφιβόλοις τὴν τῆς ἀντι-
460 λογίας ἰσχὺν ἀρίστην εἶναι διδασκόμεθα, πάτερ Δημητριανέ, ἐν δὲ τοῖς τῶν καλῶν ὁμολογουμένοις ἀναμφίλεκτον ἔχειν τὸν λογισμόν· ἢ οὐκ οἶδας ὅσα δι' ἀντιλογίαν ὑπέστη κακὰ ὁ παλαιὸς ἐν τῇ ἐρήμῳ λαός"; Ὁ δὲ μακαρίτης· „Καὶ νῦν ἔχεις με νενικημένον ὡς πρότερον. Ἀντιλέγειν γὰρ Θεῷ ἐπικίνδυνον". Ἐν τούτοις τῆς συνήθους ὑπηρεσίας
465 γενομένης τῆς ἐκκλησιαστικῆς καταστάσεως, ἀναδείκνυσι τοῦτον τῆς προειρημένης Χυτρίδων πόλεως ἐπίσκοπον, διὰ τῆς ἰδίας χειρὸς τὴν τοῦ παναγίου ⟨πνεύματος⟩ δηλώσας ἐπὶ τῇ τοῦ μακαρίου Δημητριανοῦ κεφαλῇ ἐπιφοίτησιν, καὶ τὴν ἀναίμακτον θυσίαν τοῦτον ποιήσας προσαγαγεῖν, τὴν θείαν μυσταγωγίαν τετέλεκε. Οὕτως τε ἐν τῷ ἐπισκοπείῳ
470 φιλοφρόνως αὐτὸν δεξιωσάμενος καὶ πάνδημον ἑορτὴν ἐκτελέσας, μετὰ

439 ὑποδείξαι ‖ 450 οἴκεισιν ‖ 461 ὡμολογουμένοις

πολλῆς περιφανείας καὶ | φιλοφροσύνης, πρὸς τὴν αὐτῷ ἐγκεχειρισμένην f. 205[r]
ἐξαπέστειλε πόλιν· ἐν ᾗ πρὸ πολλῶν ἄλλων, Πάππος τε καὶ Ἀθανάσιος
οἱ τῷ τῆς φύσεως συνδέσμῳ ὡς τῷ τοῦ πνεύματος συνδεόμενοι, καὶ
μεγάλων αὐτουργοὶ θαυμάτων γενόμενοι, κατὰ διαδοχὴν τὴν καθέδραν
ἐδέξαντο. Ὑπεδέχθη οὖν παρὰ πάντων μετὰ πάσης εὐφροσύνης ἀγαλ- 475
λιάσεώς τε καὶ περιφανοῦς δεξιώσεως. Προπεπυσμένοι γὰρ ὑπῆρχον
τῶν εὐεργεσιῶν τούτου καὶ ἰαματικῶν δωρεῶν, ἐκ τῆς πρῴην αὐτῶν
συνδιατριβῆς, ἡνίκα ταύτης τῆς ἐπισκοπῆς τὴν οἰκονομικὴν φροντίδα
ἀμέμπτως διήνυσεν.

Ὁ δὲ μακαρίτης Δημητριανὸς ταύτης τῆς πόλεως ἐπειλημμένος 480
τοὺς οἴακας πᾶσαν ἐπιμέλειαν ποιμαντικῆς ἐπιστήμης ἐν αὐτῇ ἐπεδείξατο.
Εἰς κάλλος γὰρ καὶ μέγεθος ταύτην αὐξήσας τῇ τοῦ ἐνδυναμοῦντος
Θεοῦ χάριτι, πᾶσαν ἀρετῆς καλοκἀγαθίαν ἐν αὐτῇ κατεφύτευσε. Ταῖς
ἐκκλησιαστικαῖς οὖν μεριζόμενος φροντίσιν τῶν τῆς ἐρήμου καλῶν
ἑαυτὸν οὐκ ἐγύμνωσεν, ἀλλὰ ἀπὸ δόξης εἰς δόξαν κληθεὶς τὸ τῆς 485
τελειότητος ὕψος κατείληφε. Ὅσα γὰρ τούτῳ ἐν τῇ ἐρήμῳ διὰ τὴν
σπάνιν παρημέληντο τῶν ἀρετῶν ἀρι|στεύματα ἐνταῦθα, τῆς ὕλης, f. 205[v]
δαψιλῶς ὑπαρχούσης, μετὰ προσθήκης κατώρθωσε, λέγω δὴ τὴν τῶν
πενήτων ἐπιμέλειαν, τὴν τῶν χηρῶν προστασίαν, τὴν τῶν ὀρφανῶν
ἀντίληψιν, τὴν τῶν ἀδικουμένων ἐκδίκησιν, τὴν τῶν ξένων δεξίωσιν, 490
τὴν τῶν ἀσθενούντων ἐπίσκεψιν, τὴν τῶν ἐν φυλακῇ συμπάθειαν, τὴν
τῶν γυμνῶν ἀμφίασιν, τὴν τῶν πεινώντων τροφήν, τὴν τῶν διψώντων
ἀνάψυξιν, τὴν τῶν μαχομένων εἰρήνην· τοῖς πᾶσιν ἁπλῶς ἦν ἰδεῖν
τοῦτον προσνοούμενον ὡς πατέρα καὶ πᾶσι πάντα γινόμενον ἵνα πάντας
κερδήσῃ, κατὰ τὸν μέγαν ἀπόστολον. Τῶν γὰρ τοῦ Θεοῦ δωρεῶν οὐκ ἔχων 495
⟦ὡς⟧ ἀνθρώποις ὑπέχειν λόγον, ⟦καὶ⟧ ⟨ὡς ὅτε⟩ οἰκονομικὴν ἐμπεπιστευ-
μένος ἦν διακονίαν, ἀλλὰ κυρίως καὶ ἐλευθερίως ἁπάντων ἔχων τὴν ἐξου-
σίαν, κυρίως καὶ ταύτας διένεμε, ἐπαρκῶν μὲν ἅπασι τοῖς διαφόροις συνε-
χομένοις θλίψεσιν, μετὰ δὲ πάντων καὶ σὺν τούτοις, τυφλοῖς τε καὶ
ἀναπήροις, ἀδυνάτοις τε καὶ πτωχοῖς, μάλιστα τοῖς ὑπὸ τῆς ἱερᾶς νόσου 500
συνεχομένοις καὶ παντοίαν λώβην ἐκ ταύτης ὑφισταμένοις, αἰχμαλώτους
ῥυόμενος, τοὺς ἐν ἀνάγκαις λυτρούμενος, ξένους δεξιούμενος, | τῶν f. 206[r]
οἰκείων ἐπιμελούμενος ὅτι μάλιστα· ταῦτα Δημητριανὸς ἐν τῷ τῆς ἐπι-

476 προπεποιωμένοι ‖ 488 κατόρθωσε ‖ 489 χειρῶν ‖ 492 πεινόντων | διψόντων ‖ 495 κερδήσει ‖ 496 ὑπέχων | λόγων ‖ 499 θλήψεσιν ‖ 500 ἀναπείροις ‖ 501 συνεχομένους | ὑφισταμένους

476 Προπεπυσμένοι. Au lieu de ce participe, le scribe a écrit προπεποιωμένοι; cette forme rare et savante doit en effet avoir souvent égaré les copistes. Appien, Civ. 2 143 (II p. 826 Mendelssohn) τυράννου μὲν κατηγορίας προπεπυσμένοι. A (= cod. Augustanus) προπεπωμένοι d'où Bekker fit προπεπομένοι. — L. 351, le même προπιποιωμένος cache une autre forme. 494—495 cf. 1. Cor. 9, 19—21.

σκοπῆς κατώρθωσεν ἀξιώματι, ἅπερ ἐν τῇ ἐρήμῳ διὰ τὴν σπάνιν οὐκ
505 *ἦν τούτων ἐπιμελήσασθαι. Καὶ οὗτος τῶν ἐκ τοῦ κόσμου μετέχων ἀγαθῶν πλεονεκτημάτων, τῶν τῆς ἐρήμου καλῶν οὐχ ὑστέρει τὸν ὑπ' αὐτοῦ ποιμαινόμενον ⟨λαὸν⟩, ἀλλ' ἦν ἅπασι πρᾶος, γαληνὸς, ἡσύχιος, φίλος, ἱκέσιος, εὐπρόσιτος, συμπαθής, μέτριος, θείας φιλανθρωπίας ἀνάπλεος. Πρὸς τούτοις δὲ πᾶσι καὶ ἰατρείαν ἦν καλὴν παρέχων τοῖς*
510 *χρήζουσι. Τῷ γὰρ λόγῳ, ἅλατι ἠρτυσμένῳ, τὸ τῆς ψυχῆς ἄναλον ἤρτυεν, τῷ δὲ χαρίσματι τῶν ἰαμάτων πᾶσαν ἀπήλαυνεν νόσον καὶ μαλακίαν κατὰ τὸ λόγιον, οὐ τέχνῃ χρώμενος ἰατρικῇ τῶν ἐξ Ἱπποκράτους καὶ Γαληνοῦ βοηθημάτων, Χριστοῦ δὲ μόνον τῇ θελήσει καὶ τῇ τοῦ σταυροῦ σφραγῖδι ἡ δοθεῖσα τούτῳ χάρις τῶν ἰαμάτων ἐπηκολούθει, ἔνθεν δαι-*
515 *μόνων πάλιν ἐφυγαδεύετο πλήθη τῷ λόγῳ Δημητριανοῦ, καὶ οὐ λόγῳ μόνῳ ἀλλὰ καὶ τῇ κλήσει. Ἐκ μακρῶν γὰρ διαστημάτων οὐκ ἔλαττον τοῦ λόγου ἡ χάρις ἐνήργει· τὸ δὲ τούτων ἔτι παραδοξότερον, ὅτι καὶ*
f. 206v *μετὰ τὴν τοῦ σώματος διάζευξιν, ἡ ἰαματοφόρος χάρις τῶν | αὐτοῦ λειψάνων οὐκ ἀπεζεύχθη, ἀλλ' ἣν ἐκ τῆς ἄνωθεν εἴληφεν χειρὸς ταύ-*
520 *την καὶ μετὰ ⟨τὸ⟩ τέλος ἔσχεν ἀναλλοίωτον· εἰς βεβαίωσιν μὲν τῶν αὐτοῦ μέχρι τέλους ἀγωνιστικῶν παλαισμάτων, δόξαν τε καὶ αἶνον τοῦ δοξάζοντος αὐτὸν διὰ βίου παντός [δοξάζοντάς τε καὶ μεγαλύνοντας]. Μικρὸν δὲ ἔτι τῇ ἐν σαρκὶ αὐτοῦ βιοτῇ προσδιατρίψαντες, καὶ ἓν ἢ δύο τῶν ὑπ' αὐτοῦ γενομένων διηγησάμενοι, οὕτω τῇ τοῦ βίου τούτου*
525 *καταλύσει τὸν λόγον συγκαταλύσομεν, πάσης διηγήσεως θαυμαστικῆς πιστοτέραν τὴν ὄψιν τῶν βουλομένων κρίναντες. Οἱ γὰρ τοῖς ἡμετέροις μὴ πειθόμενοι λόγοις, ἐπὶ τῇ ἰαματοφόρῳ λάρνακι τοῦ ἁγίου παραστάντες, αὐταῖς ὄψεσι διδαχθήτωσαν τὴν ἐκβλύζουσαν τοῦ μύρου πηγήν, ἐξ ἧς δραπετεύει τῶν νοσημάτων ἡ ὄχλησις.*

530 *Ἔτι δὲ αὐτοῦ ἐν σαρκὶ διατρίβοντος, τῷ γήρᾳ πιεζομένου, καὶ τὴν ἐκεῖθεν ἀνάλυσιν ἐκδεχομένου δι' ἧς ὁ τῆς δικαιοσύνης ἀπάρχεται στέφανος, γέγονεν ἐπανάστασις Βαβυλωνίων βαρβάρων κατὰ τὴν τῶν Κυπρίων νῆσον, οὐ φόρων παραβάσεως ἐγκαλ⟨εῖν αὐτ⟩οὺς ἐχόντων, |*
f. 207r *οὐκ ἐπαναστάσεως αἰτίαν, ἀλλὰ τὸν λῃστρικὸν τρόπον συνεργὸν ἐχόν-*
535 *των, καὶ τὴν ἔμφυτον ἀγριότητα. Οἱ ταύτης ἐπιβάντες τῆς νήσου καὶ πολλὰς ληϊσάμενοι χώρας, πλῆθός τε ἀπείρων αἰχμαλώτων συναγαγόντες καὶ πολλὴν προνομὴν ποιησάμενοι σκύλων, ἧκον καὶ ἐπὶ ⟨τὴν⟩ τοῦ μακαριωτάτου Δημητριανοῦ πόλιν, καὶ ταύτην λαφυραγωγήσαντες καὶ ἐξανδραποδισάμενοι, πρὸς ἥνπερ ὥρμηντο, μετὰ τάχους ἀπέστρεψαν,*

---

504 *κατόρθωσεν* | *σπάνην* ‖ 506 *τὴν* ‖ 508 *συμπαθεὶς* ‖ 509 *βουλὴν* (sic) ‖ 510 *τῷ γὰρ λόγῳ ἅλατι ἠρτυσμένος τὸ* ‖ 512. 513 *ἱππουκράτους καὶ γαλινοῦ* ‖ 520 *μετὰ τέλους* ‖ 522 *δοξάζοντας τε καὶ μεγαλύνοντας* incompréhensible ‖ 523 *προσδιατρίψαι* ‖ 525 *συγκαταλύσωμεν* ‖ 533 *νίσων* | *ἐγκαλούς* certainement corrompu ‖ 536 *συναγαγώντες* ‖ 539 *ἐξανδραποδησάμενοι. προσείπερ*

πολλῶν θρήνων καὶ ὀδυρμῶν παραίτιοι τοῖς ὑπολειφθεῖσιν ἐν τῇ Κύπρῳ 540
νήσῳ γενόμενοι. Πῶς γὰρ ἦν ἀδακρὺ τὴν τοιαύτην παρελθεῖν τραγῳδίαν, ὁρῶντας ὑπὸ ἀνηλεῶν βαρβάρων ἄνδρας μὲν ὡς ἐν μακέλλῳ τοῖς ξίφεσι κατατμηθέντας, γυναῖκας ἁρπαγείσας, νήπια φειδοῦς μὴ τυχόντα, παρθένων αἰδῶ καθυβρισθεῖσαν, νεανίσκους δοριαλώτους γεγενημένους, πάντων τῶν ὑπαρχόντων ἅπαντας γυμνωθέντας, καὶ μηδὲν τῶν αἰχ- 545
μαλωτισθέντων φιλανθρωπότερον ἔχοντας. Γενομένης δὲ ταύτης τῆς ἐλεεινῆς τραγῳδίας, πάντες μὲν τοῖς ἑαυτῶν πλησίον κακὰ διετίθεσαν· | *ὁ δὲ μέγας Δημητριανὸς τοῦ ἰδίου ἀπορφανισθεὶς ποιμνίου, ἐποτνιᾶτο* f. 207[v]
καὶ ἔστενε καὶ δάκρυσι πολλοῖς τὸν τοῦ Θεοῦ ἐπεκαλεῖτο ἔλεον, εἰς ἀνάρρυσιν τῆς ὑπὸ λύκων ἀγρίων διεσπαρμένης καὶ διεφθαρμένης, 550
⟨ποίμνης⟩· καὶ δὴ μὴ φέρων ἐπὶ πολὺ τὴν ἐξ ἀθυμίας αὐτῷ γινομένην ἐγκάρδιον θλῖψιν, ὀπισθόπους καὶ αὐτὸς εἵπετο τῶν αἰχμαλώτων· δύο τὰ μάλιστα συμβουλευσάμενος, ἢ συγκακουχεῖσθαι τούτοις καὶ τὸ πολὺ ἐπικουφίζειν τῆς θλίψεως, ἢ πάντως τῶν κινδύνων τούτους λυτρώσασθαι καὶ πρὸς τὴν θρεψαμένην ἐπαναγαγεῖν. Καὶ δὴ καταλαβὼν τὴν 555
Βαβυλῶνα, καὶ τῷ ταύτης ἐμφανισθεὶς πρωτεύοντι, τήν τε παράβασιν τῶν συνθηκῶν εἶπεν, καὶ τὴν τῶν βαρβάρων ἀγριότητα ὅτι μάλιστα τούτῳ ἐνεφάνισεν. Τοῦτο δὲ οὐ παρέργως ἀλλὰ μετὰ πολλῶν καὶ πικροτάτων δακρύων ἀπήγγειλεν· ἦν γὰρ εἰς φύσιν λοιπὸν μετελθὸν τὸ ἐκ πολλῶν πόνων προστεθὲν σωτήριον φάρμακον. Ὁ δὲ τῶν βαρβάρων 560
ἔξαρχος τοῖς δάκρυσι τούτου καταπλαγεὶς καὶ μεταβαλὼν τὴν φυσικὴν ἀγριότητα· „Παῦσαι ἄνθρωπε, ἔφη, καὶ τὸ πολὺ τοῦ πένθους περίκοψον· ἀπολήψει γὰρ πάντως τῆς ἐπιθυμουμένης σου | *δεήσεως τὴν περαίωσιν“.* f. 208[r]
Τὴν αἰτίαν οὖν μαθὼν ὁ εἰρημένος βάρβαρος καὶ τὴν τῶν διωκτῶν ἀπάνθρωπον ὠμότητα, μετὰ τρίτην ἡμέραν προσκαλεσάμενος τὸν μακα- 565
ριώτατον Δημητριανὸν παραδίδωσιν αὐτῷ τά τε σκῦλα καὶ τοὺς αἰχμαλωτισθέντας ἅπαντας, καὶ οὕτως μετ' εὐφροσύνης πολλῆς πρὸς τὴν ἰδίαν γῆν ἐξαπέστειλεν. Ὁ δὲ μακαρίτης σὺν παντὶ τῷ αἰχμαλώτῳ λαῷ τὴν οἰκείαν καταλαβὼν πατρίδα καὶ δόξαν ἀναπέμψας σὺν αὐτοῖς τῷ σεσωκότι Θεῷ, χαίροντες καὶ ἀγαλλιώμενοι εἰς τὰ ἴδια ὑπέστρεψαν. 570

Τούτων τῶν μακρῶν αὐτοῦ νηστειῶν καὶ κακοπαθειῶν πολὺ τιμιώτερον τοῦτο τῶν ἄλλων ἁπάντων κατορθωμάτων ἐξαίρετον· ἕτερον δὲ τῶν αὐτοῦ διηγήσομαι θαυμάτων. Σπόρου ποτὲ καταλαβόντος

---

540 *ὑπολειφθήσιν* ‖ 541 *νήσσω* ‖ 543 *φήδους* ‖ 544 *ἐδῶ* ‖ 547 *τῆς ἑαυτῶν πλησίων* ‖ 548. 549 *ἐποτνίατω καὶ ἔστεναι* | *ἔλαιον* ‖ 551 *γινομένης* ‖ 554 *θλήψεως* ‖ 555 *ἐπαναγάγει* ‖ 559. 560 *μετελθόντων ἐκ* | *προστιθὲν* ‖ 561 *μεταλαβὼν* ‖ 565 *ἀπανθρώπων* ‖ 566 *σκύλα* ‖ 570 *ὑπέστρεψαν*, conjecture pour *ἐξαπέστειλε*, répété de 568

547 L'auteur de la vie (inédite) de S. Grégentius, parlant d'un massacre semblable: *ταῦτα τὰ μέγιστα καὶ τραγῳδίας ἀνάπλεα* | *κακὰ διετίθεσαν.* Cf. Theodoret 2, 888 ed. Bonn *ἐπαναστάντες μυρία διέθεσαν αὐτοῖς κακά.*

ἦλθέν τις τῶν τοῦ ἐπισκοπείου γεωργῶν αἰτῶν παρὰ τοῦ ἁγίου βοῦν
575 εἰς ἐργασίαν. Ὁ δὲ ἀπέστειλε Μακεδόνιον τὸν αὐτοῦ νομέα ὀνήσασθαι τὸν ἐπιτηδειότατον βοῦν. Παραγενόμενος οὖν ὁ ἐπὶ τούτῳ ἀποσταλεὶς καὶ πολλὰ ἐρευνήσας, οὐκ ἠδυνήθη εὑρεῖν εἰ μὴ ἕνα βοῦν ἀκαμβῆ καὶ
f. 208ᵛ ἀγέρωχον, πολλὴν ὅμως ἐπιτηδειότητα ⟨ἐπιδεικνύμενον⟩ | πρὸς τὴν ζητουμένην ἐργασίαν. Δοὺς δὲ τὸ τίμημα τῷ κυρίῳ τοῦ βοὸς ἦλθεν
580 μετ' αὐτοῦ συλλαβέσθαι τοῦτον. Καὶ μὴ δυνηθέντες μόνοι διὰ τὸ φύσει αὐτοῦ ἄγριον, προσέλαβον μεθ' ἑαυτῶν καὶ ἑτέρους πλείονας, οὓς μὲν πεζοὺς οὓς δὲ μεθ' ἵππων καὶ ἡμιόνων. Πολλὰ οὖν καμόντες καὶ μὴ δυνηθέντες τοῦτον κατασχεῖν, διὰ τὸ ἀπεχθέσθαι πᾶσιν καὶ τοῖς τῶν κεράτων ὅπλοις ἀμύνεσθαι, ἔασαν τοῦτον ἅπαντες. Ὁ δὲ
585 Μακεδόνιος παραγενόμενος πρὸς τὸν ἅγιον ἀπήγγειλεν αὐτῷ τὴν τοῦ βοὸς ἐπιτηδειότητά τε καὶ ἀγριότητα. Καὶ δὴ σὺν τῷ Μακεδονίῳ μόνος παραγενόμενος, τὸν βοῦν μακρόθεν παρεκελεύσατο τοῦτον καθυποδεῖξαι. Ὁ δὲ ὑπέδειξέν τε καὶ τοῦ μὴ γενέσθαι πλησίον παρεγγυήσατο. Ὁ δὲ ἅγιος — ἀτάραχος οὕτως ἦν καὶ πρᾷος — προσῆλθεν τῷ βοΐ,
590 καὶ τῶν αὐτοῦ κεράτων δραξάμενος, ὡς πρόβατον εἷλκε, μηδὲν ἐπιδεικνύμενον λείψανον τῆς πρώτης αὐτοῦ ἀγριότητος. Εἶπεν δὲ πρὸς τὸν Μακεδόνιον· ὄντως, οὐδέποτε τοιοῦτον βοῦν ἐθεασάμην πρᾳότερον. Ἔκστασις δὲ μεγάλη συνέσχεν τὸν Μακεδόνιον ἐπὶ τῷ παραδόξῳ τοῦ
f. 209ʳ θαύματος. | Ὁ δὲ ἅγιος, τὸν κάλων περιθεὶς τοῖς τοῦ βοὸς κέρασι,
595 δέδωκεν τῷ Μακεδονίῳ ἔμπροσθεν τούτου ἕλκειν. Ὡς δὲ τὴν ὁδοιπορίαν ὁμοῦ διήνυον, ἔρχονται κατά τινα τόπον τοῦ ἀναπαύσασθαι. Καὶ ἰδοὺ

---

574 ἐπισκοπίου || 575 Μακεδώνιον τὸν αὐτοῦς ὀνομαίας (sic.) || 576 ἐπιτιδιώτατον | τούτου || 578 ἀγέροχον | ἐπιτηδιότητα. L'addition ἐπιδεικνύμενον s'impose || 583 ἀπέρχεσθαι || 584 τοὺς ἔασαν || 586 ἐπιτηδιώτητά τε καὶ ἀγριώτητα | Μακεδωνίω || 590. 591 ἐπιδεικνύμενος || 592 Μακεδώνιον || 593 ἔκστασεις | Μακεδώνιον || 594 κάλον || 595 ὀδυπωρίαν

---

576 suiv. Voyez une histoire miraculeuse de ὑποζύγιον ἄτακτον, *Vita Epiphanii* (Migne PG 41 25—28). Ἀκαμβής. Pour ἀκαμπής. Ce mot ne se trouve qu'ici. La sourde du radical est remplacé par la sonore correspondante selon une tendance générale dans le grec postérieur, et qui est due à l'analogie. La langue ancienne présente des phénomènes semblables, qu'on explique de même par l'analogie (cf. G. Meyer *Gr. Gr.* 271—272). L'inscription d'Andanie (Cauer² 47. 77) a κεκλεβώς de κλέπτω. Cf. κρύβη (Diodore, N. T.) ἐκρύβην, καλύβη; βλάβη. Ces formes ont été refaites sur les aoristes d'après l'analogie de τρίβω: ἔτριψα: τρίβω = ἔβλαψα: βλάβω. Le radical analogique se rencontre d'abord que dans les aoristes seconds passifs, les parfaits et les noms dérivés (ἐκρύβην, κρύβη, καλύβη sont antérieurs à κρύβω καλύβω). Ce n'est guère qu'à l'époque moderne que le procédé règne en maître dans la formation du présent (Hatzidakis, *Einleitung* 403—404). Ἀκαμπής au sens précis d'indocile (ἄτακτος dans l'histoire citée de la *Vita Epiphanii*) ne se rencontre pas ailleurs (cf. *Thesaurus* s. v.).

μία γραῦς προσελθοῦσα τῷ ἁγίῳ ᾔτει παρ' αὐτοῦ ἐλεημοσύνην. Ὁ δὲ ἅγιός φησι πρὸς αὐτήν· „Πίστευσόν μοι γύναι· οὔτε ἄργυρον οὔτε χρυσίον ὑπάρχει μοι· ἀλλ' εἰ βούλει, μίσθωσαι σεαυτῇ ζῷον, καὶ ἐλθὲ ἐν τῷ ἐπισκοπείῳ, καὶ παρέχω σοι χρείαν πᾶσαν τὴν ἐπιζητουμένην παρὰ 600 *σοῦ, καὶ τοῦτο οὐχ ἅπαξ, ἀλλ' ὁσάκις βούλει, καὶ ὑπὸ τῆς πενίας καταναγκάζει". Ἡ δὲ ἔφη· „οὐκ ἐστίν μοι εὐπορία, φιλανθρωπότατε δέσποτα, πρὸς ἐφεύρεσιν ζῴου, ἀλλὰ ὡς ἂν βούλῃ, τὴν ἐμὴν μὴ ἀπαξιώσῃς πτωχίαν παραμυθήσασθαι" Ὁ δὲ πάσης συμπαθείας ἀνάπλεος τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπος Δημητριανὸς, ἀναστὰς καὶ ἰδίαις χερσὶ λύσας τὸν* 605 *βοῦν, δέδωκεν τῇ ἀπόρῳ εἰπών· „Δέξαι τοῦτον, καὶ δὸς ἀροτριᾶν, καὶ τὸν ἐκ τούτου κάματον ἕξεις ἐπαρκοῦν εἰς διατροφήν σου καὶ τοῖς τέκνοις σου". Οὕτως οὖν μετὰ πάσης εὐφροσύνης ἡ γραῦς δεξαμένη παρὰ τοῦ ἁγίου τὸν βοῦν, ἀπῆλθεν εἰς τὰ ἴδια εὐχαριστοῦσα τῷ Θεῷ καὶ τῷ | ἁγίῳ αὐτοῦ θεράποντι. Πολλὰ μὲν οὖν καὶ ἕτερα τοῦ* f. 209v *ἁγίου τούτου γεγόνασιν θαύματα, καὶ ἀξιομνημόνευτα πράγματα, ἅτινα* 611 *διὰ τὸ πλῆθος παριδεῖν ἐγνώκαμεν. Ἀρκεῖ γὰρ τοῖς πιστεύσασιν καὶ θαυμάτων χωρίς, ἐκ τοῦ πρακτικοῦ αὐτοῦ βίου τὴν ὠφέλειαν δρέπεσθαι. Εἰ δὲ καὶ ταῦτα εἰς προσθήκην μείζονα ὁ μεγαλόδωρος Κύριος τούτῳ παρέσχεν τῷ ἁγίῳ καὶ ζῶντι καὶ μετὰ θάνατον, τίς ἔτι ἀμφιβολίας* 615 *ἀφορμὴ λείπεται τοῖς φιλοσκώπταις εἰς τὸ μὴ ἀνυπερθέτως ἐπιγράφειν τούτων τὴν ἁγιότητα; Τοῖς γὰρ πάντα ῥαδίως διαβάλλειν θέλουσιν, οὔτε ὁ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου βίος ἀρέσει, οὔτε ὁ τοῦ τῶν ὅλων δεσπότου, ὅτι ὁ μὲν δαιμονῶν ἤκουσεν διὰ τὸ ἄγαν ἀτρύφητον, ὁ δὲ φάγος καὶ οἰνοπότης διὰ τῶν τελωνῶν καὶ ἁμαρτωλῶν ἐπιμικτὸν καὶ συνέστιον.* 620 *Ἀλλ' ἡμεῖς δεξάμενοι καὶ θαυμάσαντες τὴν τοῦ ἁγίου τούτου μεγάλην βίου ἀκρίβειαν, κατὰ δύναμιν ⟨ταύ⟩την εἰς ὠφέλειαν τῶν ἐντυγχανόντων γραφῇ παρεδώκαμεν, ἡμᾶς γε αὐτοὺς τῇ μνήμῃ ταύτῃ καθαγιάζοντες καὶ τῶν ἡμᾶς προτρεψαμένων εἰς τοῦτο τὸν πόθον ἀφοσιούμενοι. Ζήσας δὲ σχεδὸν περὶ τὰ ὀγδοήκοντα ἔτη ὁ μακάριος Δημητριανὸς καὶ τὸν* 625 *δαυιτικὸν ὅρον πληρώσας ἐν γήρει καλῷ καταλύει τὸν βίον πρεσβύτης ⟨καὶ⟩ | πλήρης ἡμερῶν. Τὸ δὲ τέλος αὐτοῦ γέγονεν κατὰ τὴν ἕκτην* f. 210r *τοῦ νοεμβρίου μηνός, ἐκκαίδεκα μὲν χρόνων ἀποταξάμενος, τεσσαράκοντα δὲ χρόνους ἐν τῇ ἀσκητικῇ τελέσας παλαίστρᾳ, εἴκοσι δὲ καὶ πέντε τὸν τῆς ἐπισκοπῆς Χυτρίδων ἰθύνας θρόνον· τὸ δὲ τίμιον αὐτοῦ* 630

---

597 *ἤτι* ‖ 599 *ἡ βούλῃ* | *μίσθωσε* | *σεαυτήν* ‖ 600 *ἐπισκοπίω* ‖ 603 *ὡς ἂν βούλει* ‖ 604 *παραμυθίσασθαι* ‖ 607 *καμάτων* ‖ 614 *μείζωνα* | *τοῦτο* ‖ 615 *ζώντι* ‖ 620 *συνεσθίον* ‖ 622 *ἀκρίβιαν* ‖ 628 *ἐκκέδεκα* ‖ 629 *ἤκοσι*

618—620: Matth. 11, 18. 19 *ἦλθεν γὰρ Ἰωάννης μήτε ἐσθίων μήτε πίνων καὶ λέγουσιν· Δαιμόνιον ἔχει· ἦλθεν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐσθίων καὶ πίνων καὶ λέγουσιν ἰδοὺ ἄνθρωπος φάγος καὶ οἰνοπότης τελωνῶν φίλος καὶ ἁμαρτωλῶν* cf. Luc. 7, 33—34.

λείψανον κατετέθη ἐν τῇ ἐμπιστευθείσῃ αὐτῷ ὑπὸ τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐκκλησίᾳ. Καὶ νῦν ὁρᾶται καθ' ἑκάστην μύρων ἀναβλύζων πηγάς, ἐξ ὧν ἅπας (sic) *νόσος τοῖς πίστει τούτων μετέχουσιν ἀπελαύνεται, δαίμονες δραπετεύουσιν καὶ πάντων τῶν παθῶν ἀλεξητήριον φάρμακον*
635 *πίνονται. Ἡ δὲ ἁγία αὐτοῦ ψυχὴ ἐν ἀγαλλιάσει τοῦ σκήνους ὑποχωρήσασα ταῖς οὐρανίαις δυνάμεσιν ἐμφιλοχωρεῖ τῷ προσώπῳ Κυρίου ἐμφανιζομένη καὶ τῶν αἰτουμένων τὰς δωρεὰς ἀκωλύτως λαμβάνουσα. Ἔνθεν παρρησίαν ἔχων πρὸς ὃν ἐκ ψυχῆς ἐπεπόθησας, ὦ ἱερώτατε πάτερ, μέμνησο ἡμῶν τῶν ἀναξίων ὑμνῳδῶν σου, καὶ τὰς καθ' ἡμῶν*
640 *ἐπαν[ασ]τάσεις τῶν ὁρατῶς [καὶ] ἀοράτως ἡμᾶς πολεμούντων κατ[άλυσον], καὶ τὸν κόσμον [μὲν ὅλον?] αἰωνίως ταῖς σαῖς [πρεσ]βείαις πρυτάνευσον [πάτερ], ἐξαιρέτως δὲ, τὴν σοὶ ἀνατεθεῖσαν ποίμνην φυλάττων μὴ διαλείποις ἐκ παντοίας βλάβης τῶν συνεπιτιθεμένων κακῶν.*
f. 210ᵛ *Ὁρᾷς γὰρ | τὴν ἀγριότητα τῶν ἐπανισταμένων αὐτῇ πολεμίων, καὶ*
645 *τὴν ἐπικειμένην ἐκ πάντων συντριβὴν τῆς καθ' ἡμέραν ταλαιπωρίας. Στῆσον τὰ νέφη καὶ τὴν καταιγίδα τῶν πειρασμῶν καὶ παράσχου εἰρήνην. εἰρηνοβράβευ[τε]*

. . . . π ν τε ταῖς ὑ
. . . . . . νε μέ
650 *. . . . . . . αις ὑπὸ*
. . . . ριωναιχ
. . . . νο
. . . . . . ἐπαινου
. . . . . . ε παρα
655 *. . . . φόρους ἀέ*
.
. . . . . σίαν καρ
. . . . τῆς γῆς ευ
η νίαν απαντωνα
660 *ων θυμιαν του*
μετὰ σὲ καὶ τοῦ
θρόνου διάδοχον τον . . οσ
τον ἱερώτατον πιτρου
πω ἀνάδειξον . . μιμητὴν πίστεως ὀφθαλμ [ὲ] .
τῶν σῶν κατορθωμάτων
κατανοήσας τὸ μέγεθος
665 *τοῦτον σου τὸν βίον εἰς ὦ*

---

632 *ὁρᾶτε* ‖ 635 Lire *πίνεται?* ‖ 635. 636 *ὑποχωρήσας* ‖ 637 *ἀκολύτως·* ‖ 641 Ma copie porte *καὶ τὸν κόσμον την . . .* | *αἰωνίος* ‖ 643 *συνεπιτιθειμένον*

φέλειαν τῶν ἐντυγχανόν
των, εἰς προτροπὴν δ 670
ἔγραψ . . . .
τὰς . γλ . . . . αὐτὸν
καὶ διδάσκαλον καὶ κυ
βερνήτην τησ . . .
παντὶ τῷ λαῷ 675
. . . .
ἁγία σου ποίμνη. . .
. . δεομένων ἀντιλή-
ψεως καὶ βοηθείας σου
πρὸς σωτηρίαν. . . . 680
ὡς ἂν ἄλλο . . . . .

Index verborum.

Athènes.

Henri Grégoire.

Ἀντώνιος ὁ Βυζάντιος

διδάσκαλος τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μεγάλης τοῦ γένους σχολῆς.

Νικηφόρος Καλογερᾶς ἔτει ͵αωπα΄ ἐδημοσίευσεν ἐν Ἀθήναις βιβλίον ὑπὸ ἐπιγραφὴν „Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου συγγραφέως τῆς ια΄ ἑκατονταετηρίδος Χρηστοήθεια ἤτοι τρόποι τοῦ ἑλληνοπρεπῶς φέρεσθαι ἐκδιδόμενοι χάριν τῆς ἑλληνικῆς νεολαίας μετὰ καὶ τῆς εἰς τὴν καθωμιλημένην παραφράσεως". ἐν ᾧ λέγει „Πατὴρ τοῦ πονηματίου τούτου ὑπῆρξεν Ἀντώνιος ὁ Βυζάντιος, οὗτινος ἡ μὲν πολυμάθεια εἶναι εἰς ἡμᾶς γνωστή, ἀλλὰ τὰ τοῦ βίου αὐτοῦ ὅλως εἰσέτι ἄγνωστα διατελοῦσι. Τοῦτο δὲ μόνον δυνάμεθα ὁριστικῶς περὶ αὐτοῦ νὰ εἴπωμεν, ὅτι ἤκμασε κατὰ τὸ ἔτος 1000—1100. Ἢ ὁριστικώτερον, ἐπὶ τοῦ αὐτοκράτορος τοῦ Βυζαντίου Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ, βασιλεύσαντος ἀπὸ τοῦ ἔτους 1071—1117. Ἐπίσης δὲ συμπεραίνομεν ἐκ τῆς προσωνυμίας αὐτοῦ ὅτι πατρίδα εἶχεν αὐτὸ τὸ Βυζάντιον. Ὅτι πολυμαθὴς ἦτο ὁ ἀνήρ, μαρτυρεῖται ἐκ τοῦ πονήματος αὐτοῦ, Μελίσσης καλουμένου" (σ. ια΄)· καὶ „εἶναι ὄντως περίεργον ὅτι, ἐνῷ ἡ Μέλισσα, πόνημα ὄν, ὡς εἴπομεν, Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου, τοσάκις ἤδη παρὰ διαφόρων κατὰ καιροὺς ἀνετυπώθη· ἡ Χρηστοήθεια, ἔργον ὁμοίως οὖσα τοῦ αὐτοῦ, καὶ προϊὸν μάλιστα καθαρὸν τῆς ἰδίας γραφίδος, μόνον ἅπαξ μέχρι τοῦδε εἶδε τὸ τῆς δημοσιότητος φῶς. Φερομένην, ὡς φαίνεται, ἀπὸ χειρὸς εἰς χεῖρα χειρόγραφον, ἢ ἐντὸς τῶν θηκῶν βιβλιοθήκης τινὸς κρυπτομένην, πρῶτος καθόσον ἡμεῖς γνωρίζομεν, ἐξέδωκεν ἐν Βενετίᾳ τῷ 1815 μετὰ τῶν μονοστίχων γνωμῶν Ἐμμανουὴλ τοῦ Χρυσολωρᾶ, τῶν ἀντιφώνων τῆς Ὀκτωήχου Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ καί τινων ἄλλων, ὁ ἱερομόναχος Δαμασκηνὸς ὁ ἐκ Δημητζάνης" (σ. ιδ΄, 105). Ταῦτα δὲ γράφων Νικηφόρος Καλογερᾶς περὶ Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου καὶ τῆς Χρηστοηθείας αὐτοῦ παρεπλάνησε τοὺς Γερμανοὺς Α. Ἐβερχᾶρδον[1]) καὶ Κάρολον Κρουμβάχερον[2]) παραδεξαμένους Ἀντώνιον τὸν Βυζάντιον ζή-

1) Deutsche Litteraturzeitung (Berlin 1883) S. 301—2.

2) K. Krumbacher, Geschichte der byz. Litteratur² S. 464 f.

σαντα ἑνδεκάτῳ αἰῶνι, ἐν ᾧ τοὐναντίον ἔζησεν ὀκτωκαιδεκάτῳ αἰῶνι καὶ ἡ Χρηστοήθεια αὐτοῦ ἐδημοσιεύθη πολλάκις.

Πρώτην ἔκδοσιν τῆς Χρηστοηθείας γιγνώσκω γενομένην ἔτει ͵αψπ' ὑπὸ ἐπιγραφὴν „Χρηστοήθεια συντεθεῖσα παρὰ τοῦ τιμιωτάτου καὶ λογιωτάτου, ἀρίστου τε ἔν τε γραμματικῇ καὶ φιλοσοφίᾳ καὶ πάσῃ ἄλλῃ παιδείᾳ διδασκάλου τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου. ἣ νῦν πρῶτον τύποις ἐξεδόθη παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ, Ἐνετίῃσι, ͵αψπ'“. Ἡ ἔκδοσις αὕτη, ἧς τὴν ἐπιγραφὴν νομίζω ἀτελῆ, μνημονεύεται ἐν χειρογράφῳ βιβλίῳ, περὶ οὗ προϊὼν διηγήσομαι, καὶ ὑπὸ Γεωργίου Ζαβίρα.[1])

Τὸ δεύτερον ἐδημοσιεύθη ἐν „Ἐγκυκλοπαιδείᾳ φιλολογικῇ ἐν τέσσαρσι τόμοις διῃρημένῃ Ἰωάννου Πατούσα τοῦ ἐξ Ἀθηνῶν, ͵αψπ' Ἐνετίῃσιν 1780“ *εἰς* 8^{ov}. *Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν τόμῳ πρώτῳ, σ.* 423—61.

Τὸ τρίτον ἐδημοσιεύθη ὑπὸ ἐπιγραφὴν τήνδε „Ἡ Χρηστοήθεια πρὸς διακόσμησιν ἠθῶν τῶν νέων πάνυ λυσιτελής, ἐκ τῆς λατινίδος μέν ποτε εἰς ἁπλῆν μετενεχθεῖσα φράσιν, κοσμηθεῖσα δὲ τῷ κάλλει τοῦ ἑλληνικοῦ χαρακτῆρος καὶ ἔν τισι προσαυξηθεῖσα χάριν τῶν σπουδαίων ὑπὸ τοῦ ἐλλογιμωτάτου καὶ ἐν σπουδαίοις ἀρίστου κυρίου Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου· ἤδη ἀκριβῶς διορθωθεῖσα τὸ πρῶτον τύποις ἐξεδόθη, ͵αψπη' Ἐνετίῃσιν 1788 *παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων*“ (*εἰς* 8^{ov}, *σ.* 1—52). *τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Παῦλος Λάμπρος.*[2])

Τὸ τέταρτον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αψϙβ' παρὰ τῷ αὐτῷ τυπογράφῳ Νικολάῳ Γλυκεῖ Ἐνετίῃσιν (*εἰς* 8^{ov}, *σ.* 1—52).

Τὸ πέμπτον ἐδημοσιεύθη ἐν „Ἐγκυκλοπαιδείᾳ φιλολογικῇ ἐν τέσσαρσι τόμοις διῃρημένῃ Ἰωάννου Πατούσα“ *͵αψϙε' Ἐνετίῃσιν εἰς* 8^{ov}. *Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν τόμῳ πρώτῳ, σ.* 421—462.

Τὸ ἕκτον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αω' παρὰ τῷ αὐτῷ τυπογράφῳ Νικολάῳ Γλυκεῖ Ἐνετίῃσιν (*εἰς* 8^{ov}, *σ.* 1—47). *τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Παῦλος Λάμπρος.*[3]) *Τῷ αὐτῷ ἔτει ἐδημοσιεύθη Ἐνετίῃσι παρὰ Πάνῳ Θεοδοσίῳ* (*εἰς* 8^{ov}, *σ.* 1—38). *τῆς ἐκδόσεως ταύτης ἀντίτυπον κέκτηται ὁ ἐν Ζακύνθῳ Λεωνίδας Ζώης.*

Τὸ ἕβδομον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αωβ' ἐν Ἐγκυκλοπαιδείᾳ φιλολογικῇ Ἰωάννου Πατούσα Ἐνετίῃσιν, εἰς 8^{ov}. *ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν τόμῳ*

---

1) *Γεωργίου Ζαβίρα Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν Θέατρον,* (*ἐν Ἀθήναις,* 1872, *εἰς* 8^{ov}), *σ.* 178.

2) *Παύλου Λάμπρου Κατάλογος* β^{ος} *σπανίων βιβλίων τῆς νεοελληνικῆς φιλολογίας,* (*Ἀθήνησι,* 1864, *εἰς* 8^{ov}), *σ.* 31, *ἀρ.* 89.

3) *Παύλου Λάμπρου Κατάλογος* β^{ος} *σπανίων βιβλίων, σ.* 31, *ἀρ.* 89 *σημ. Τοῦ αὐτοῦ Βιβλιακά, ἐν Πανδώρᾳ συγγράμματι περιοδικῷ,* (*Ἀθήνησι,* 1859, *εἰς* 4^{ov}), *τόμ.* θ', *σ.* 390.

πρώτῳ, σ. 421—462. τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Ἀνδρέας Παπαδόπουλος Βρετὸς[1]) καὶ Παῦλος Λάμπρος.[2])

Τὸ ὄγδοον ἐδημοσιεύθη ἔτει ,αωγ′ παρὰ Πάνῳ Θεοδοσίῳ Ἐνετίῃσιν (εἰς 8ον, σ. 1—38), ἐν ᾗ λέγεται „ἤδη δεύτερον ἀκριβῶς διορθωθεῖσα τύποις ἐξεδόθη“. τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Πᾶνος Θεοδόσιος ἐν τῷ Καταλόγῳ τῆς τυπογραφίας αὐτοῦ τοῦ ἔτους ,αωιβ′.[3])

Τὸ ἔνατον ἐδημοσιεύθη τῷ αὐτῷ ἔτει ,αωγ′ σὺν τοῖς Μύθοις Αἰσώπου τοῦ Φρυγὸς Ἐνετίῃσιν· τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Μανουὴλ Γεδεών.[4]) Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν σελίσι 133—174.

Τὸ δέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ,αωδ′ ἐν Ἐγκυκλοπαιδείᾳ φιλολογικῇ Ἰωάννου Πατούσα Ἐνετίῃσιν, εἰς 8ον. Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν τόμῳ πρώτῳ, σ. 421—462.

Τὸ ἑνδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ,αωε′ παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ Ἐνετίῃσιν, (εἰς 8ον, σ. 1—47). τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Νικόλαος Γλυκύς[5]), Ἀνδρέας Παπαδόπουλος Βρετὸς[6]) καὶ Παῦλος Λάμπρος.[7])

Τὸ δωδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ,αωι′ παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ Ἐνετίῃσιν (εἰς 8ον, σ. 1—47)· τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Ἀνδρέας Παπαδόπουλος Βρετός[8]), Παῦλος Λάμπρος[9]) καὶ Νικόλαος Γλυκύς.[10])

Τὸ τρισκαιδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ,αωια′ Ἐνετίῃσι σὺν τοῖς Μύθοις Αἰσώπου τοῦ Φρυγὸς παρὰ Πάνῳ Θεοδοσίῳ· τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται ὁ Κατάλογος τῆς τυπογραφίας Πάνου Θεοδοσίου τοῦ ἔτους ,αωιβ′.[11])

Τὸ τεσσαρακαιδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ,αωιγ′ σὺν τοῖς Μύθοις Αἰσώπου τοῦ Φρυγὸς ὑπὸ ἐπιγραφὴν „Αἰσώπου τοῦ Φρυγὸς βίος καὶ μῦθοι μετὰ τῆς Χρηστοηθείας Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου, ᾗ προσετέθησαν

---

1) Ἀνδρέου Παπαδοπούλου Βρετοῦ Νεοελληνικὴ φιλολογία, (ἐν Ἀθήναις, 1857, εἰς 8ον), μέρ. β′, σ. 121, ἀρ. 336.

2) Παύλου Λάμπρου Κατάλογος βος σπανίων βιβλίων, σ. 31, ἀρ. 89 σημ. Τοῦ αὐτοῦ Βιβλιακά, ἐν Πανδώρᾳ συγγράμματι περιοδικῷ, τόμ. θ′, σ. 390.

3) Κατάλογος τῆς τυπογραφίας Πάνου Θεοδοσίου, (ἐν Βενετίᾳ, 1812, εἰς 8ον), σ. 6.

4) Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Χρονικὰ τῆς πατριαρχικῆς ἀκαδημίας, (ἐν Κωνσταντινουπόλει ,αωπγ′, εἰς 8ον), σ. 146.

5) Κατάλογος τῶν βιβλίων τῆς τυπογραφίας Νικολάου Γλυκῦ, (Ἐνετίῃσιν, 1805, εἰς 8ον), σ. 4.

6) Νεοελληνικὴ φιλολογία, μέρ. βον, σ. 136, ἀρ. 385.

7) Κατάλογος βος σπανίων βιβλίων, σ. 31 σημ., τοῦ αὐτοῦ Βιβλιακά, ἐν Πανδώρᾳ συγγράμματι περιοδικῷ, τόμ. θ′ σ. 390.

8) Νεοελληνικὴ φιλολογία, μέρ. βον, σ. 136, ἀρ. 385, σημ.

9) Κατάλογος βος σπανίων βιβλίων, σ. 31, ἀρ. 89, σημ., σ. 52, ἀρ. 164. Τοῦ αὐτοῦ Βιβλιακά, ἐν Πανδώρᾳ, τόμ. θ′, σ. 390.

10) Κατάλογος τῶν βιβλίων τῆς τυπογραφίας Νικολάου Γλυκῦ, (ἐν Βενετίᾳ, 1812, εἰς 8ον), σ. 26.

11) Κατάλογος τῆς τυπογραφίας Πάνου Θεοδοσίου, (ἐν Βενετίᾳ, 1812, εἰς 8ον), σ. 5.

καὶ ἄλλα τινὰ πάνυ ὠφέλιμα, Ἐνετίῃσι παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ ͵αωιγʹ". Ἡ *Χρηστοήθεια κεῖται ἐν σελίσιν* 133—174. *Τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Νικόλαος Γλυκὺς*[1]) *καὶ Ἀνδρέας Παπαδόπουλος Βρετός.*[2])

Τὸ πεντεκαιδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αωιεʹ Ἐνετίῃσιν ὑπὸ Δαμασκηνοῦ ἱερομονάχου τοῦ ἐκ Δημητζάνης. Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν σελίσιν 101—158. *Τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Νικηφόρος Καλογερᾶς.*[3])

Τὸ ἑκκαιδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αωιςʹ Ἐνετίῃσιν σὺν τοῖς Μύθοις Αἰσώπου τοῦ Φρυγός, εἰς 8ον. *Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν σελίσιν* 133—174. *τῆς ἐκδόσεως ταύτης μέμνηται Παῦλος Λάμπρος*[4]) *καὶ Νικόλαος Γλυκὺς ἐν τῷ Καταλόγῳ τῶν παρ' αὐτῷ πωλουμένων βιβλίων τοῦ ἔτους ͵αωιηʹ.*[5])

Τὸ ἑπτακαιδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αωιθʹ Ἐνετίῃσιν σὺν τοῖς Μύθοις Αἰσώπου τοῦ Φρυγός, εἰς 8ον. *Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν σελίσιν* 133—174.

Τὸ ὀκτωκαιδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αωκʹ Ἐνετίῃσιν, σὺν τοῖς Μύθοις Αἰσώπου τοῦ Φρυγός, εἰς 8ον. *Ἡ Χρηστοήθεια κεῖται ἐν σελίσιν* 133—174. *Ἐκ τοῦ Καταλόγου τῶν παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ πωλουμένων βιβλίων τοῦ ἔτους ͵αωκαʹ μέμνηται ταύτης Κάρολος Ἴκενος.*[6]) *Ἀλλ' αἱ φαινόμεναι ἐκδόσεις τῶν Μύθων Αἰσώπου τοῦ Φρυγὸς σὺν τῇ Χρηστοηθείᾳ τῶν ἐτῶν ͵αωιγʹ, ͵αωιςʹ, ͵αωιθʹ καὶ ͵αωκʹ εἰσὶ μία καὶ ἡ αὐτὴ μεταλλασσομένου μόνου τοῦ ἔτους τῆς ἐπιγραφῆς ὑπὸ τοῦ τυπογράφου ὅπως ὑποτεθῇ ὑπὸ τῶν ἀγοραστῶν νέα ἔκδοσις.*

Τὸ ἐννεακαιδέκατον ἐδημοσιεύθη ἔτει ͵αωπαʹ ἐν Ἀθήναις ὑπὸ Νικηφόρου Καλογερᾶ (*εἰς* 8ον, *σ. αʹ—ιςʹ*, 1—108).

Τῆς Χρηστοηθείας Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου γνωστά μοι ἐν χειρογράφοις βιβλίοις ἀντίγραφά εἰσι τάδε·

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Γρηγορίου κεῖται ἀντίγραφον ἀτελὲς ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ ρθʹ χειρογράφῳ τεύχει.[7])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Σταυρονι-

1) *Κατάλογος τῶν βιβλίων τῆς τυπογραφίας Νικολάου Γλυκῦ,* (*ἐν Βενετίᾳ*, 1812, *εἰς* 8ον), *σ.* 5. 2) *Νεοελληνικὴ φιλολογία, μέρ. βον, σ.* 169, *ἀρ.* 508.

3) *Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου συγγραφέως τῆς ιαʹ ἑκατονταετηρίδος Χρηστοήθεια,* (*ἐν Ἀθήναις*, 1881, *εἰς* 8ον), *σ.* 103.

4) *Κατάλογος βος σπανίων βιβλίων, σ.* 60, *ἀρ.* 196.

5) *Κατάλογος τῶν κοινῶν βιβλίων τῆς τυπογραφίας Νικολάου Γλυκῦ,* (*ἐν Βενετίᾳ*, 1818, *εἰς* 8ον), *σ.* 7.

6) Karl Iken, Leukothea. Eine Sammlung von Briefen eines geborenen Griechen über Staatswesen, Litteratur und Dichtkunst des neueren Griechenlands, (Leipzig, 1825, in-8°), Bd. II, S. 161.

7) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου ὄρους Ἑλληνικῶν κωδίκων,* (*ἐν Κανταβριγίᾳ τῆς Ἀγγλίας*, 1895, *εἰς* 4ον), *τόμ. αʹ, σ.* 58.

κήτα κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ ϱμη' χειρογράφῳ τεύχει ὑπὸ ἐπιγραφὴν „Χρηστοήθεια· συντεθεῖσα παρὰ τοῦ τιμιωτάτου καὶ λογιωτάτου, ἀρίστου ἔν τε γραμματικῇ καὶ φιλοσοφίᾳ καὶ πάσῃ ἄλλῃ παιδείᾳ διδασκάλου τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς [Ἀντωνίου] τοῦ Βυζαντίου" (*φύλ.* 95ᵅ).[1])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Ξενοφῶντος κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ οε' χειρογράφῳ τεύχει.[2])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Δοχειαρίου κεῖνται ἀντίγραφα δύο ἐν τοῖς ὑπ' ἀριθμοῖς σξθ' καὶ σοζ' χειρογράφοις τεύχεσι.[3])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Ξηροποτάμου κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ πγ' χειρογράφῳ τεύχει.[4])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου τῶν Ἰβήρων κεῖνται ἀντίγραφα τέσσαρα ἐν τοῖς ὑπ' ἀριθμοῖς ϱμ' (*φύλ.* 56ᵅ), *σδ'* (*φύλ.* 138ᵅ), *χνγ' καὶ χξδ' χειρογράφοις τεύχεσι.*[5])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Παντελεήμονος κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ φϛ' χειρογράφῳ τεύχει.[6])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς ἐν Μηλεαῖς σχολῆς κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ μα' (*φύλ.* 182ᵅ—223) *χειρογράφῳ τεύχει.*[7])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς ἐν Σμύρνῃ Εὐαγγελικῆς σχολῆς κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ μϛ' (*Β—β*) *χειρογράφῳ τεύχει.*[8])

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Θεράπναις μοναστηρίου τῶν ἁγίων Τεσσαράκοντα μαρτύρων κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ ξδ' (*φύλ.* 1ᵅ) *χειρογράφῳ τεύχει.*[9])

Ἐν τῇ ἐν Ἀθήναις ἐθνικῇ τῶν Ἑλλήνων βιβλιοθήκῃ κεῖνται ἀντίγραφα δύο ἐν τοῖς ὑπ' ἀριθμοῖς ͵αρκβ' καὶ ͵αφκε' χειρογράφοις τεύχεσι.[10])

---

1) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου, αὐτόθ., τόμ. α', σ.* 88.

2) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου, αὐτόθ., τόμ. α', σ.* 69.

3) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου, αὐτόθ., τόμ. α', σ.* 263, 265.

4) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου, αὐτόθ., τόμ. α', σ.* 204.

5) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου, αὐτόθ., τόμ. α', σ.* 30, 58, 191, 196.

6) *Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου, αὐτόθ., τόμ. β', σ.* 402.

7) *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Κατάλογος τῶν Ἑλληνικῶν κωδίκων τῆς ἐν Μηλεαῖς βιβλιοθήκης, ἐν Ἐπετηρίδι τοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου Παρνασσοῦ,* (*ἐν Ἀθήναις,* 1901, *εἰς* 8ᵒᵛ), *ἔτει ϛ'*, *σ.* 34—5.

8) *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς ἐν Σμύρνῃ βιβλιοθήκης τῆς Εὐαγγελικῆς σχολῆς,* (*ἐν Σμύρνῃ,* 1877, *εἰς* 4ᵒᵛ), *σ.* 31.

9) *Νίκου Βέη Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Θεράπναις μονῆς τῶν ἁγίων Τεσσαράκοντα, ἐν Ἐπετηρίδι τοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου Παρνασσοῦ,* (*ἐν Ἀθήναις,* 1904, *εἰς* 8ᵒᵛ), *ἔτει η'*, *σ.* 138.

10) *Ἰωάννου καὶ Ἀλκιβιάδου Σακκελίωνος Κατάλογος τῶν χειρογράφων· τῆς ἐθνικῆς βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος,* (*ἐν Ἀθήναις,* 1892, *εἰς* 8ᵒᵛ), *σ.* 204.

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν τῇ νήσῳ Πάτμῳ μοναστηρίου ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου κεῖνται ἀντίγραφα δύο ἐν τοῖς ὑπ' ἀριθμοῖς φπϛ' καὶ φϙ' χειρογράφοις τεύχεσι.[1]

Ἐν τῇ ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχικῇ βιβλιοθήκῃ κεῖνται ἀντίγραφα δέκα ἐν τοῖς ὑπ' ἀριθμοῖς τθ', υνδ' (φύλ. 1—44), *υξα' (φύλ.* 1—*κέ.*), *υξβ' (φύλ.* 1—*κέ.*), *υξε', υοε' (ἀκέφαλον ἀντίγραφον), υπγ', φ', ξδ' (φύλ.* 164—9β) *καὶ ρθ' χειρογράφοις τεύχεσι.*[2]

Ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς ἐν Βουκουρεστίοις βιβλιοθήκης τῆς Ἀκαδημίας ἐν τοῖς ὑπ' ἀριθμοῖς μδ' (φύλ. λε') καὶ οϛ' (φύλ. λθ') χειρογράφοις τεύχεσι κεῖνται ἀντίγραφα δύο.[3]

Ἐν Βελεγράδοις κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ 43 *χειρογράφῳ τεύχει.*[4]

Καὶ ἄλλα βεβαίως λανθάνουσί με ἀντίγραφα τῆς Χρηστοηθείας Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου μὴ δυνηθεὶς ἵνα ἴδω πάντας τοὺς γνωστοὺς ἐμοὶ καταλόγους χειρογράφων βιβλίων.

Ὁ Ἀντώνιος ἦν Κωνσταντινουπολίτης καὶ ἀδελφὸς τοῦ ἐπίσης ἐλλογίμου ἀνδρὸς Χουρμουζίου.[5] *ἐὰν δ' ὁ Ἀντώνιος οὗτος, ὡς γράφει Ἀλέξανδρος Λαυριώτης, εἶναι ὁ γράψας θέματα εἰσαγωγικὰ κατὰ τὴν γραμματικὴν Λασκάρεως (συντεθέντα παρὰ τοῦ ἀρίστου ἐν διδασκάλοις κυρίου Ἀντωνίου Κεφαλεωνᾶ), βεβαίως οὗτος ἐπεκαλεῖτο Κεφαλεωνᾶς.*[6]

---

1) *Ἰωάννου Σακκελίωνος Πατμιακὴ βιβλιοθήκη ἤτοι ἀναγραφὴ τῶν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς κατὰ τὴν νῆσον Πάτμον .. μονῆς .. ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου τεθησαυρισμένων χειρογράφων τευχῶν, (ἐν Ἀθήναις, ͵αωϙ', εἰς φύλ.), σ.* 243—4, 245.

2) *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη ἤτοι κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις .. τοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων Ἑλληνικῶν κωδίκων, (ἐν Πετρουπόλει,* 1894, *εἰς* 8ον), *τόμ. β*ος, *σ.* 435, 554, 557, 558, 561, 563, 568. *τόμ. γ*ος *(ἐν Πετρουπόλει* 1897, *εἰς* 8ον), *σ.* 122—3, *τόμ. δ*ος, *(ἐν Πετρουπόλει,* 1899, *εἰς* 8ον), *σ.* 103.

3) Constantin Litzica, Manuscrisele Grecesci din biblioteca Academiei Române, (Bucuresci, 1900, in-4⁰) pp. 47, 68. *πρβ.* D. Rousso, Manuscrisele Grecești din Academiei Romana (Bucuresci, 1901, in-8⁰), p. 13—14, 16.

4) *Ἀνθίμου Ἀλεξούδη Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς ἱεραῖς ἐκκλησίαις τῆς συνοικίας κάστρου, πόλεως Βερατίου τῆς μητροπόλεως Βελεγράδων εὑρισκομένων ἀρχαίων χειρογράφων, ἐν Δελτίῳ τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, (ἐν Ἀθήναις,* 1897, *εἰς* 8ον), *τόμ. ε' σ.* 367—8.

5) *Δημητρίου Προκοπίου Ἐπιτετμημένη ἐπαρίθμησις τῶν κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα λογίων Γραικῶν καὶ περί τινων ἐν τῷ νῦν αἰῶνι ἀνθούντων, ἐν* Ioannis Alberti Fabricii Bibliotheca Graeca sive notitia scriptorum veterum Graecorum, ed. Gottlieb Christophoro Harles, (Hamburgi, 1808, in-4⁰), tom. XI, p. 545 *καὶ ἐν Κωνσταντίνου Ν. Σάθα Μεσαιωνικῇ βιβλιοθήκῃ, (ἐν Βενετίᾳ,* 1872, *εἰς* 8ον), *τόμ.* 8ῳ, *σ.* 491. *Γεωργίου Ζαβίρα Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν Θέατρον, σ.* 547. *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Ἔκθεσις περὶ τῶν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς Παλαιᾶς Φωκαίας Ἑλληνικῶν χειρογράφων, (ἐν Σμύρνῃ,* 1876, *εἰς* 4ον), *σ.* 3. *Γεωργίου Βεντότη Προσθήκη τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας Μελετίου, (ἐν Βιέννῃ,* 1795, *εἰς* 4ον), *τόμ. δ', σ.* 72.

6) *Ἀλεξάνδρου Ε. Λαυριώτου Βιογραφία Κυρίλλου Λαυριώτου, ἐν Ἐκκλησιαστικῇ*

ἐγεννήθη δὲ περὶ τὰ τέλη τοῦ ἑπτακαιδεκάτου αἰῶνος καὶ ἠκροάσατο τῶν ἐν Κωνσταντινουπόλει διδασκάλων ἐν τῇ μεγάλῃ τοῦ γένους σχολῇ, ἐν οἷς τοῦ τὴν φιλοσοφίαν καὶ ῥητορικὴν διδάσκοντος Ἰακώβου Μάνα τοῦ Ἀργείου· τὴν δὲ λατινίδα ἐδιδάχθη παρὰ Νικολάῳ Μαυροκορδάτῳ, ὡς ἐκ τοῦδε τοῦ γραπτοῦ σημειώματος αὐτοῦ τούτου γίγνεται δῆλον·

„Ἰδιόχειροι ἀποσημειώσεις τοῦ αὐτοῦ (Ἀντωνίου).

͵αψγ΄ ἔτει φεβρουαρίου ιζ΄ „ἠρξάμεθα τῆς ῥητορικῆς τέχνης ἐπὶ Ἰακώβου διδ(ασκάλου)".

καὶ ͵αψδ΄ ἔτει φεβρουαρίου ιη΄ „Θεοῦ συναιρομένου πέρας ἐπεθέμεθα. Ἰστέον μέντοι, ὅτι ἀπὸ ἰουλίου 1ης μέχρι κης τοῦ ὀκτωβρίου ἐκεχειρίας εἴχομεν καὶ παύλαν τοῦ ἀναγινώσκειν διὰ τὴν τότε τοῦ δήμου πρὸς τὸν κρατοῦντα ἀνταρσίαν" (εἰς τὸ τέλος τοῦ περὶ ψυχῆς τοῦ Ἀριστοτέλους ὑπομνήματος τοῦ Κορυδαλ(έως)).

Τῇ πανθειουργῷ Τριάδι δόξα ἔστω
κράτος ἅμα τε εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας·
δῶρον προνοίας καὶ πόνος Ἀντωνίου.

Ἐν ἔτει ͵αψε΄ πυανεψιῶνος τὴν πρώτην δεκάδα παραλλάξαντες.

Ἐν τῇ ἀπαριθμήσει τῶν ὧν ἀνέγνω ὁ αὐτὸς λατινικῶν βιβλίων.

+ ͵αψθ΄ ἔτει φεβρουαρίου ιγ΄, ἄρχισα τὴν λατινίδα παρὰ τῷ ἐνδοξοτάτῳ καὶ σοφωτάτῳ μεγάλῳ ἑρμηνεῖ τῆς κραταιᾶς βασιλείας, κυρίῳ Νικολάῳ Μαυροκορδάτῳ, καὶ μεγάλῳ λογοθέτῃ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας· Ἀντώνιος".

Ἐκ τῶν αὐτῇ χειρὶ σημειωμάτων τοῦ Ἀντωνίου δὲν φαίνεταί μοι ἀκριβὲς ὅτι ἀπὸ τοῦ ἔτους ͵αψε΄ ἦν διδάσκαλος τῆς πατριαρχικῆς μεγάλης τοῦ γένους σχολῆς, ὅτε προσεφώνησε τὸν πατριάρχην Γαβριὴλ τὸν ἀπὸ Χαλκηδόνος, διότι λέγει ἐν τῇ προσφωνήσει „κοινὸν ἡμῖν προὔθηκεν (ὁ πατριάρχης) πρυτανεῖον τῶν λόγων καθηγητὰς ἡμῖν τοὺς μηδένα πόνον ἀποσειομένους, ὅπως τι ὄφελος πρὸς παιδείαν γένοιτο"[1]· ὁ Ἀντώνιος προσεφώνησε τὸν πατριάρχην ἐκ μέρους τῶν μαθητῶν τῆς σχολῆς, ἧς ὀψιαίτερον ἐγένετο διδάσκαλος· ὅτε δ' ἔτει ͵αψη΄ προσεφώνησε τὸν πατριάρχην Κυπριανὸν τὸν ἀπὸ Καισαρείας τῆς ἐν Καππαδοκίᾳ ἐδίδασκεν ἐν τῇ σχολῇ, διότι λέγει ἐν ταύτῃ „καὶ ἡμεῖς οἱ τῆς παιδείας ἔμποροι"[2]) ὡς διδάσκαλος δὲ τῶν γραμματικῶν προϊσταμένου τῆς σχολῆς Ἰακώβου Μάνα τοῦ Ἀργείου, ὅτε καὶ λογοθέτης γενικοῦ

ἀληθείᾳ συγγράμματι περιοδικῷ, (ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1887, εἰς 8ον), περιόδῳ δευτέρᾳ, τόμ. δ΄, σ. 117.

1) Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Χρονικὰ τῆς πατριαρχικῆς ἀκαδημίας, σ. 115. Ἐπαμεινώνδου Σταματιάδου Ἐκκλησιαστικὰ σύλλεκτα, (ἐν Σάμῳ, 1891, εἰς 8ον), σ. 57. Χειρόγραφον τεῦχος παρ' ἐμοὶ κείμενον, φύλ. ιζα.

2) Χειρόγραφον τεῦχος παρ' ἐμοὶ κείμενον, φύλ. λςβ.

τῆς μεγάλης ἐκκλησίας ἦν, διότι ἔτει ͵αψι΄ ὢν τοιοῦτος ἔγραψε τρία ἐπιγράμματα προτασσόμενα τῆς Πανοπλίας δογματικῆς Ἀλεξίου Κομνηνοῦ τῆς ἔτει ͵αψι΄ δημοσιευθείσης ἐν Τεργοβύστῳ, εἰς ἃ ὑπογράφει „λογοθέτης γενικοῦ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας καὶ διδάσκαλος τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει σχολῆς". ὥστε τὸ τοῦ Ματθαίου Παρανίκα λεγόμενον ὅτι ἡγήσατο τῆς σχολῆς μετὰ Ἰάκωβον τὸν Ἀργεῖον ἔτει ͵αψκα΄ ἔστιν ἀνακριβές.[1]) Πιθανῶς ὁ Ἀντώνιος ἐδίδαξεν ἐν τῇ σχολῇ μέχρι τέλους τοῦ ἔτους ͵αψκ΄, ὅτε καὶ ἀπέθανε· κατὰ τὸ ἐν τέλει δημοσιευόμενον σημείωμα τῶν ὧν συνέγραψεν ὁ Ἀντώνιος, ἡ Χρηστοήθεια ἐσχεδιάσθη μηνὶ νοεμβρίῳ τοῦ ἔτους ͵αψκ΄· ὁ δὲ Δημήτριος Προκόπιος ὁ μηνὶ ἰουνίῳ τοῦ ἔτους ͵αψκα΄ συγγράψας τὴν „ἐπιτετμημένην ἐπαρίθμησιν" γράφει περὶ τοῦ Ἀντωνίου ὡς προαποθανόντος τάδε „Ἀντώνιος Βυζάντιος, διδάσκαλος τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει σχολῆς, ἀνὴρ ἐλλόγιμος, φιλόπονος, φιλομαθής, δαήμων τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, πεπαιδευμένος τήν τε θύραθεν φιλοσοφίαν καὶ τὴν καθ' ἡμᾶς ἱερὰν θεολογίαν· πολλῆς ἂν εἴη ὠφελείας πρόξενος τοῖς φιλολόγοις τῶν νέων τῇ προόδῳ τοῦ χρόνου, εἰ μή γε κομιδῇ νέος ἐξ ἀνθρώπων ἐγένετο".[2]) καὶ Δημήτριος Καντεμίρης[3]), καὶ Γεώργιος Βεντότης[4]), καὶ Γεώργιος Ζαβίρας[5]), καὶ Κάρολος Ἴκενος[6]), καὶ Κωνστάντιος ὁ ἀπὸ Σιναίου[7]) μέμνηνται τοῦ Ἀντωνίου. Τῶν μαθητῶν τις τοῦ Ἀντωνίου ἀπήγγειλε λόγον εἰς τὸ μνημόσυνον αὐτοῦ ὄντα λόγου ἀνάξιον, ἐν ᾧ ἀποκαλεῖ τὸν Ἀντώνιον „μυροθήκην τῶν

1) *Ματθαίου Παρανίκα Σχεδίασμα περὶ τῆς ἐν τῷ Ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1867, *εἰς* 8ον), *σ.* 27.

2) *Δημητρίου Προκοπίου Ἐπιτετμημένη ἐπαρίθμησις τῶν κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα λογίων Γραικῶν καὶ περί τινων ἐν τῷ νῦν αἰῶνι ἀνθούντων, ἐν* Ioannis Alberti Fabricii Bibliotheca Graeca sive notitia scriptorum veterum Graecorum, ed. Gottlieb Christophoro Harles, tom. XI, p. 545 *καὶ ἐν Κωνσταντίνου Ν. Σάθα Μεσαιωνικῇ βιβλιοθήκῃ, τόμ. γ΄, σ.* 491.

3) Histoire de l'empire Othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence, trad. par M. de Joncquieres (Paris 1743, in-4°), tom. II, p. 38.

4) *Γεωργίου Βεντότη Προσθήκη τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας Μελετίου, τόμ. δ΄, σ.* 66—7, 222.

5) *Γεωργίου Ζαβίρα Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν Θέατρον, σ.* 177—8.

6) Karl Iken, Leukothea. Eine Sammlung von Briefen . . . Bd. II, S. 161.

7) *Κωνσταντίου τοῦ ἀπὸ Σιναίου περὶ τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς, ἐν Θεοδώρου Μ. Ἀριστοκλέους Κωνσταντίου τοῦ ἀπὸ Σιναίου βιογραφίᾳ καὶ συγγραφαῖς ταῖς ἐλάσσοσιν ἐκκλησιαστικαῖς τε καὶ φιλολογικαῖς, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1866, *εἰς* 8ον), *σ.* 354—5. *Τοῦ αὐτοῦ Κωνσταντινιὰς παλαιά τε καὶ νεωτέρα ἤτοι περιγραφὴ Κωνσταντινουπόλεως, (ἐν Βενετίᾳ,* 1820, *εἰς* 8ον), *σ.* 113 *καὶ (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1844, *εἰς* 8ον), *σ.* 147. *Τοῦ αὐτοῦ ἐπιστολὴ περὶ τῆς μεγάλης τοῦ γένους σχολῆς, ἐν Περιοδικῷ συγγράμματι τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου, (ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1864, *εἰς* 4ον), *ἔτει β΄, σ.* 289.

χαρίτων, ἔμψυχον ἄγαλμα τῆς ἀρετῆς, παράδεισον στολισμένον, περικαλλῆ ναόν". Καισάριος Δαπόντες ταυτίζει τὸν Ἀντώνιον μετὰ Σπανδωνῆ τοῦ Βυζαντίου.

Ἐκ τῶν συγγραμμάτων τοῦ Ἀντωνίου ἡ Χρηστοήθεια ἐγένετο τῶν ἐν τῇ διδασκαλίᾳ χρησιμωτάτων βιβλίων, τοῦτο δηλοῦται ἐκ τῶν πολλῶν ἐκδόσεων καὶ τῶν πολλῶν ἐν χειρογράφοις ἀντιγράφων ταύτης. Καισάριος Δαπόντες περὶ ταύτης λέγει ὅτι „παρεδίδετο μάθημα εἰς τὰ σχολεῖα διὰ τὴν καλὴν φράσιν".[1]) καὶ Κωνσταντῖνος Κούμας λέγει ὅτι ὁ Ἀντώνιος „ἡρμήνευσεν ἐκ τοῦ λατινικοῦ τὴν εἰς ὅλους μας γνωστὴν Χρηστοήθειαν".[2]) ἀλλ' ὁ Ἀντώνιος δὲν ἡρμήνευσεν ἐκ τοῦ λατινικοῦ τὴν Χρηστοήθειαν, ἀλλὰ ταύτην ἑρμηνευθεῖσαν παρ' ἄλλου μετήνεγκεν εἰς τὸ ἀρχαῖον· περὶ τούτου ἐν τῇ ἐκδόσει τοῦ ἔτους ͵αψπ' κεῖνται τάδε „Χρηστοήθεια τὸ παρὸν ὀνομάζεται σύγγραμμα, χρηστότητα ἠθῶν καὶ κοσμιότητα τρόπου ὑποτιθέμενον. Μετενήνεκται δ' ὑπό τινος ἐκ τῆς λατινίδος φωνῆς εἰς ἁπλῆν φράσιν. Μετωχετεύσατο δ' αὖθις εἰς τὴν Ἑλληνικὴν ὁ ἐλλόγιμος καὶ ἐν σπουδαίοις ἄριστος Ἀντώνιος ὁ Βυζάντιος, ὁ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει σχολῆς τῶν γραμματικῶν μαθημάτων καθηγητής, ἃ μὲν προσθείς, ἃ δὲ ἀφελόμενος, τοῦ ἁπλοῦ ἀτελοῦς καὶ ἀκόσμου τυγχάνοντος. Καταγλαΐσας δ' ἐκεῖνος τῷ κάλλει τοῦ Ἑλληνικοῦ χαρακτῆρος ναὶ μὴν καὶ κοσμήσας ποικίλῃ τῇ προσθήκῃ τῶν νοημάτων εἰς φῶς ἤγαγε καὶ τοῖς φιλολόγοις καὶ ἀναγινώσκουσιν αὐτὸ (ὡς ἔχουσιν ἐντεῦθεν ῥυθμίζειν, καὶ τὰ ἤθη κοσμεῖν) πολλοῖς τε ὑποθήκας ἐνέθηκεν· ᾧ τινι οἱ ἐντυγχάνοντες τὸν ἄνδρα θαυμαζόντων, τῷ τε ὕψει τῆς φράσεως, καὶ τῇ τοῦ λόγου ἰδέᾳ, καὶ δι' εὐφήμου γλώττης ὅ τι μάλιστα ἀγόντων. Χρηστοήθεια δ' ἐστι καὶ ἡ παρ' Ἰταλοῖς Galaleo καλουμένη βίβλος".[3]) Ἐν δὲ χειρογράφῳ τεύχει παρ' ἐμοὶ ἀποκειμένῳ λέγονται περὶ τῆς Χρηστοηθείας τάδε „Χρηστοήθεια συντεθεῖσα παρὰ τοῦ τιμιωτάτου καὶ λογιωτάτου ἀρίστου τε ἔν τε γραμματικῇ καὶ φιλοσοφίᾳ καὶ πάσῃ ἄλλῃ παιδείᾳ διδασκάλου τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου·

Τοῦτο λοιπὸν τὸ σύγγραμμα, ἐτοῦτο τὸ βιβλίον
λέγεται Χρηστοήθεια, καλῶν ἠθῶν σχολεῖον,

1) Καισαρίου Δαπόντε Κατάλογος ἱστορικὸς ἀξιόλογος τῶν καθ' ἡμᾶς χρηματισάντων ἐπισήμων Ῥωμαίων .., ἐν Κωνσταντίνου Ν. Σάθα Μεσαιωνικῇ βιβλιοθήκῃ, τόμ. γ', σ. 190 καὶ ἐν Constantin Erbiceanu Cronicariĭ Grecĭ cariĭ au scris despre Românĭ in epoca Fanariota, (Bucureştĭ, 1888, in-4°), p. 201.

2) Κωνσταντίνου Κούμα Ἱστορίαι τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων, (ἐν Βιέννῃ, 1832, εἰς 8ον), τόμ. ιβος, σ. 574. Ἀναγέννησις τῶν γραμμάτων ἐν τῇ Ἀνατολῇ, ἐν Χρυσαλλίδι συγγράμματι περιοδικῷ, (ἐν Ἀθήναις, 1866, εἰς φύλ.), τόμ. δ', σ. 578.

3) Ἰωάννου Πατούσα Ἐγκυκλοπαιδεία φιλολογικὴ εἰς τέσσαρας τόμους διῃρημένη, (Ἐνετίῃσιν, 1780, εἰς 8ον), τόμ. α', σ. 423.

ὅτι χρηστότητα ἠθῶν αὐτὸ μᾶς ἑρμηνεύει,
ὅλους μεγάλους καὶ μικροὺς ἄριστα συμβουλεύει.
αὐτὸ ἀπ' τὴν λατινικὴν διάλεκτον καὶ στάσιν 5
ἕνας τὸ ἐμετέφρασεν εἰς τὴν ἁπλῆν μας φράσιν·
ἔπειτα ὁ Ἀντώνιος σχολῆς τῶν ἐγκυκλίων
τῆς Κωνσταντινουπόλεως διδάσκαλος καλλίων,
ἄλλα αὐτὸς προσθέτοντας, ἄλλα δὲ ἀφαιρώντας,
ἀκόσμητον καὶ ἀτελὲς τὸ πρῶτον ἁπλοῦν ὄντας 10
τὸ ἔκαμεν Ἑλληνικὸν καὶ ὑπερεπαινεῖται,
ὅθεν καὶ παραδίδεται μάθημα κ' ἐξηγεῖται.

"Ἡ νῦν πρῶτον τύποις ἐξεδόθη παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ Ἑνετίησι ͵αψπ΄."

Ἡ Χρηστοήθεια τοῦ Ἀντωνίου μετεφράσθη σλαβωνιστὶ καὶ ἐδημοσιεύθη ἐν Βιέννῃ ἔτει ͵αψπς΄.[1]) Καισάριος Δαπόντες μεθηρμήνευσε τὴν Χρηστοήθειαν τοῦ Ἀντωνίου εἰς στίχους ἁπλοῦς δημοσιευθεῖσαν ἐν Βενετίᾳ ἔτει ͵αψο΄ παρὰ Δημητρίῳ Θεοδοσίῳ.[2]) Ὁ δὲ Δανιὴλ Κεραμεὺς μεθηρμήνευσεν τὴν Χρηστοήθειαν εἰς στίχους ἰαμβικούς, ἧς ἀντίγραφον κεῖται ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ χμη΄ χειρογράφῳ τεύχει τῆς ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει βιβλιοθήκης τοῦ μοναστηρίου ἁγίου Παντελεήμονος[3]), καὶ ἕτερον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ 8234 χειρογράφῳ τεύχει τῆς ἐν Λονδίνῳ βιβλιοθήκης τοῦ Βρεττανικοῦ μουσείου τῆς συλλογῆς Additional ὑπὸ ἐπιγραφὴν τήνδε „Παράφρασις διὰ στίχων ἰάμβων τῆς Χρηστοηθείας Ἀντωνίου Βυζαντίου τοῦ διδασκάλου, φιλοπονηθεῖσα χάριν τῶν εἰσαγωγικῶν παρὰ Δανιὴλ μοναχοῦ Πατμίου τοῦ Κεραμέως τῆς κατὰ Πάτμον σχολῆς καὶ γραμματικοῦ διδασκάλου." Καὶ ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ χξθ΄ χειρογράφῳ τεύχει τῆς ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει βιβλιοθήκης τῶν Ἰβήρων κεῖται „Ἡ ἐξήγησις τῆς Χρηστοηθείας, ποίημα".[4]) Καὶ ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ νη΄ χειρογράφῳ τεύχει τῆς βιβλιοθήκης τοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων κεῖται „Ἐξήγησις

1) Ἑρμῆς ὁ Λόγιος ἢ φιλολογικαὶ ἀγγελίαι ὑπὸ Ἀνθίμου Γαζῆ ἐκδιδόμεναι, (ἐν Βιέννῃ, 1811, εἰς 8ον), περιόδ. α΄, σ. 79. Ἀνδρονίκου Δημητρακοπούλου Προσθῆκαι καὶ διορθώσεις εἰς τὴν νεοελληνικὴν φιλολογίαν Κωνσταντίνου Σάθα, (ἐν Λειψίᾳ, 1871, εἰς 8ον), σ. 97.

2) Ἀνδρέου Παπαδοπούλου Βρετοῦ Νεοελληνικὴ φιλολογία ἤτοι κατάλογος τῶν ἀπὸ τῆς πτώσεως τῆς Βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας . . τυπωθέντων βιβλίων, (ἐν Ἀθήναις, 1854, εἰς 8ον), μέρ. α΄, σ. 90, ἀρ. 253. Γεωργίου Ζαβίρα Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν Θέατρον, σ. 392. William Martin Leake, Researches in Greece. (London, 1814, in-4°), p. 89. Karl Iken, Leukothea. Eine Sammlung von Briefen . . ., Bd. II, S. 111.

3) Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου ὄρους Ἑλληνικῶν κωδίκων, τόμ. β΄, σ. 410.

4) Σπυρίδωνος Π. Λάμπρου Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου ὄρους Ἑλληνικῶν κωδίκων, τόμ. β΄, σ. 196.

τῆς Χρηστοηθείας Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου τοῦ διδασκάλου κυρίου Κυρίλλου".[1])

Ἔγραψε δὲ ὁ Ἀντώνιος κατὰ σημείωμα κείμενον ἐν τέλει τοῦ εἰρημένου χειρογράφου βιβλίου τάδε·

„Συγγράμματα τοῦ αὐτοῦ γυμνασιάρχου Ἀντωνίου. Τὸ παρὸν πόνημα ἐπιγραφόμενον Χρηστοήθεια, σχεδιασθὲν ἐν ἔτει ͵αψκ', μηνὶ νοεμβρίῳ, ὃ καὶ τύποις ἐξεδόθη Ἑνετίησιν 1780 παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ.

Περὶ φιλίας, οὗ ἡ ἐπιγραφὴ πῶς χρηστέον τοῖς φίλοις· καὶ τόδε τυπωθὲν μετὰ τῆς Χρηστοηθείας καὶ περιεχόμενον ἐν τῷ ἐσχάτῳ κεφαλαίῳ αὐτῆς.

Ἀνθεὼν ὕλης ἠθικῆς εἰς διαφόρους ἠθικὰς ὑποθέσεις συμβαλλούσας καὶ εἰς ἐξοδίους μονῳδίας παννυχίῳ πόνῳ σχεδιασθείς.

Ἀνθολογικόν, οὗ μνείαν ποιεῖται εἰς τὸν Κατάλογον τῶν ἀνεγνωσμένων αὐτῷ Ἑλληνικῶν βιβλίων, ἀριθμῷ 18.

Σημειώματα πρὸς ἱεροκήρυκας χρήσιμα.

Φιλοχρηματιστὴς ἢ φιλορρήμων, ἤτοι σύνοψις περὶ τοῦ σχηματισμοῦ τῶν κατὰ τὰ ῥήματα χρόνων, εἰς ἁπλῆν διάλεκτον ἐκτεθεῖσα κατὰ πεῦσιν καὶ ἀπόκρισιν, ἐκδοθεῖσα ἐν ἔτει ͵αψη' κατὰ μῆνα σεπτέμβριον.

Περὶ ἐγκλιτικῶν, ἐγκλινομένων τε καὶ συνεγκλιτικῶν πρὸς τὸν αἰτήσαντα, ἔτει ͵αψα' ἐν μεταγειτνιῶνι.

Περὶ μέτρων ἔτει ͵αψθ'.

Κατάλογος τῶν ὧν ἀνέγνω ὁ αὐτὸς ἑλληνικῶν καὶ λατινικῶν βιβλίων μετ' ἐπικρίσεως ἑκάστου συγγραφέως.

Ἐγκώμια εἰς πατριάρχας.

Ἐπιστολάς."

Ἐκ τῶν συγγραμμάτων τούτων τοῦ Ἀντωνίου περὶ μὲν τῆς Χρηστοηθείας διέλαβον ἀπαριθμήσας τὰς γνωστὰς ἐμοὶ ἐκδόσεις καὶ τὰ γνωστὰ ἐμοὶ ἀντίγραφα ἐν χειρογράφοις τεύχεσι.

Τὸ δὲ περὶ φιλίας συνεξεδίδετο μετὰ τῆς Χρηστοηθείας. ἀντίγραφον τούτου κεῖται ἰδίᾳ ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν τῇ νήσῳ Πάτμῳ μοναστηρίου ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ φϛ' χειρογράφῳ τεύχει ὑπὸ ἐπιγραφὴν „τοῦ σοφωτάτου καὶ λογοθέτου τοῦ γενικοῦ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει σχολῆς, περὶ τοῦ πῶς χρηστέον τοῖς φίλοις."[2]) ἐδημοσίευσε δ' αὐτὸ ὡς ἀνέκδοτον Κύριλλος Ἀθανασιάδης.[3])

1) Ἀθανασίου Παπαδοπούλου τοῦ Κεραμέως Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, τόμ. δ^{ος}, σ. 81.

2) Ἰωάννου Σακκελίωνος Πατμιακὴ βιβλιοθήκη ἤτοι ἀναγραφὴ τῶν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς κατὰ τὴν νῆσον Πάτμον . . μονῆς . . ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου τεθησαυρισμένων χειρογράφων τευχῶν, σ. 245.

3) Νικηφόρου Καλλίστου Ξανθοπούλου Ἑρμηνεία εἰς τοὺς ἀναβαθμοὺς τῆς Ὀκτωήχου. (ἐν Ἱεροσολύμοις, 1863, εἰς 8^{ον}), σ. να'—ε'.

Τοῦ δὲ „περὶ ἐγκλιτικῶν, ἐγκλινομένων τε καὶ συνεγκλιτικῶν“ κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῇ ἐν Ἱεροσολύμοις βιβλιοθήκῃ τοῦ παναγίου Τάφου ἀντιγραφὲν ἔτει ͵αψη' [1]*, πιθανῶς τὸ ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ ρνε' κείμενον ἀντίγραφον.* [2] *ἕτερον δ' ἀντίγραφον τούτου κεῖται ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου τῆς Λαύρας ὑπὸ ἐπιγραφὴν „Ἀντωνίου λογοθέτου γενικοῦ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας καὶ διδασκάλου τῆς κατὰ τὴν Κωνσταντινούπολιν πατριαρχικῆς σχολῆς περὶ ἐγκλιτικῶν καὶ ἐγκλινομένων ὡς ἐν εἴδει ἐπιστολῆς κατά τινα φίλον αὐτοῦ“, ὧν τὸ προοίμιον ἐδημοσίευσεν Ἀλέξανδρος Ε. Λαυριώτης.* [3] *τούτου ἀντίγραφον ἴσως εἶναι τὸ κείμενον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ ιβ^{ῳ} χειρογράφῳ τεύχει τῆς ἐν τῇ Παλαιᾷ Φωκαίᾳ βιβλιοθήκης ὑπὸ ἐπιγραφὴν „Ἐπιστολιμαία γραμματικὴ διατριβὴ Ἀντωνίου πρός τινα αὐτοῦ φίλον.“* [4]

Ἐκ δὲ τῶν εἰς πατριάρχας ἐγκωμίων τοῦ Ἀντωνίου γνωστὰ ἐμοὶ εἶναι τάδε·

Προσφώνημα εἰς τὸν οἰκουμενικὸν πατριάρχην Γαβριὴλ τῷ ͵αψε' ἔτει. ἑτέρα χεὶρ προσέθετο, „τοῦ μακαρίτου διδασκάλου Ἀντωνίου.“ [5] *ἀντίγραφον τούτου κεῖται ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ φοθ' χειρογράφῳ τεύχει τῆς βιβλιοθήκης τοῦ ἐν τῇ νήσῳ Πάτμῳ μοναστηρίου ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου.* [6]

Προσφώνημα τοῦ αὐτοῦ Ἀντωνίου τῷ αὐτῷ πατριάρχῃ. [7]

Προσφώνημα τοῦ αὐτοῦ πρὸς τὸν αὐτὸν πατριάρχην ͵αψζ'. [8]

Προσφώνημα εἰς τὸν παναγιώτατον οἰκουμενικὸν πατριάρχην κύριον Κυπριανὸν τῷ ͵αψη' ἔτει. [9]

Ἐκ δὲ τῶν ἐπιστολῶν τοῦ Ἀντωνίου τρεῖς κεῖνται μεταγεγραμμέναι ἐν τῷ προειρημένῳ χειρογράφῳ τεύχει ἐπιστελλόμεναι Κωνσταντίνῳ πρωταποστολαρίῳ, Κωνσταντίνῳ Σούτσῳ καὶ ἀνωνύμῳ τινί· τὴν πρὸς Κωνσταντῖνον πρωταποστολάριον ἐδημοσίευσεν Ἐπαμεινώνδας

---

1) *Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Χρονικὰ τῆς πατριαρχικῆς ἀκαδημίας*, σ. 147.

2) *Ἀθανασίου Παπ. Κεραμέως Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, τόμ. δ^{ος}, σ. 141.

3) *Βιογραφία Κυρίλλου Λαυριώτου, ἐν Ἐκκλησιαστικῇ ἀληθείᾳ συγγράμματι περιοδικῷ*, περ. β^{α}, τόμ. δ', σ. 118.

4) *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Ἔκθεσις περὶ τῶν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς Παλαιᾶς Φωκαίας Ἑλληνικῶν χειρογράφων*, σ. 6.

5) *Χειρόγραφον τεῦχος κείμενον παρ' ἐμοί*, φύλ. 17^{α}—24^{α}.

6) *Μανουὴλ Ι. Γεδεὼν Χρονικὰ τῆς πατριαρχικῆς ἀκαδημίας*, σ. 147. *τοῦ αὐτοῦ Πατριαρχικοὶ πίνακες. Εἰδήσεις ἱστορικαί, βιογραφικαὶ περὶ τῶν πατριαρχῶν Κωνσταντινουπόλεως*, (ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1885—90, εἰς 8^{ον}), σ. 617. *Ἰωάννου Σακκελίωνος Πατμιακὴ βιβλιοθήκη ἤτοι κατάλογος τῶν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς κατὰ τὴν νῆσον Πάτμον . . μονῆς . . τεθησαυρισμένων χειρογράφων τευχῶν*, σ. 241.

7) *Χειρόγραφον τεῦχος κείμενον παρ' ἐμοί*, φύλ. 25^{α}—30^{α}.

8) *Χειρόγραφον τεῦχος κείμενον παρ' ἐμοί*, φύλ. 30^{α}—34^{β}.

9) *Χειρόγραφον τεῦχος κείμενον παρ' ἐμοί*, φύλ. 35^{α}—38^{α}.

Σταματιάδης ἀποδοὺς ἡμαρτημένως εἰς ἕτερον Κωνσταντῖνον πρωταποστολάριον ζήσαντα ἑκκαιδεκάτῳ αἰῶνι.[1])

Τοῦ Ἀντωνίου ἐσώθησαν „Θέματα εἰς τὴν γραμματικὴν Ἀλεξάνδρου τοῦ ἐξ ἀπορρήτων, συντεθέντα παρὰ τοῦ ἐντιμωτάτου, λογιωτάτου, ἀρίστου ἔν τε γραμματικῇ καὶ φιλοσοφίᾳ καὶ πάσῃ ἄλλῃ παιδείᾳ διδασκάλου τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς κυρίου Ἀντωνίου Βυζαντίου.“ τούτων κεῖνται ἀντίγραφα δύο ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς Παλαῖας Φωκαίας[2]), *ἕτερον ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου τῆς Λαύρας*[3]), *καὶ ἕτερον ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Θεράπναις μοναστηρίου τῶν ἁγίων Τεσσαράκοντα ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ λγ' χειρογράφῳ τεύχει, ἐν ᾧ καὶ ἐπιστολαὶ τοῦ Ἀντωνίου*[4]), *ψυχαγωγικῆς διδασκαλίας οὖσαι ὡς ἔγραψέ μου ὁ ἐλλόγιμος Α. Σ. Ἀντωνόπουλος.*

Τρία δ' ἐπιγράμματα τοῦ Ἀντωνίου πρὸς τὸν ἡγεμόνα Οὐγγροβλαχίας Κωνσταντῖνον Βασαράβαν Μπραγκοβᾶνον, Στέφανον Μπραγκοβᾶνον καὶ τὸν Δρύστρας μητροπολίτην Ἀθανάσιον ἐδημοσιεύθησαν ἐν τῇ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ Πανοπλίᾳ δογματικῇ.[5])

Τὰ κατὰ Ἀντώνιον τὸν Βυζάντιον καὶ Χρύσανθον τὸν Αἰτωλὸν ἔτει ‚αωπε' ἐδημοσίευσα ἐν περιοδικῷ καλουμένῳ Πλάτωνι[6])· *ἀλλ' οἱ ἐπὶ τοῦ περιοδικοῦ ἐξ ὀλιγωρίας καὶ ἀσεβείας ἀφῆκαν τὸ ἐμὸν δημοσίευμα εἰς τὴν εὐμένειαν τοῦ στοιχειοθέτου, ὃς καθ' ὅλα ἐκάκωσεν αὐτὸ (οὐχὶ ἐκ κακῆς προαιρέσεως) ἤτοι τὰ ἔτη, τὰς παραπομπὰς καὶ τὸ κείμενον, οὗ ἕνεκα τὸ ἐμὸν δημοσίευμα οὐδεμίαν ἔχει ἀξίαν.*[7])

Ἐν Δελλαγράτσιᾳ. **Περικλῆς Γ. Ζερλέντης.**

---

1) Ἐπαμεινώνδου Σταματιάδου Ἐκκλησιαστικὰ σύλλεκτα, σ. 60—1.

2) *Ἀθανασίου Παπαδοπούλου Κεραμέως Ἔκθεσις περὶ τῶν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς Παλαιᾶς Φωκαίας Ἑλληνικῶν χειρογράφων*, σ. 3, δ', ζ'.

3) *Βιογραφία Κυρίλλου Λαυριώτου, ἐν Ἐκκλησιαστικῇ ἀληθείᾳ συγγράμματι περιοδικῷ, περιόδῳ βα, τόμ. δω*, σ. 117.

4) *Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Θεράπναις μονῆς τῶν ἁγίων Τεσσαράκοντα, ἐν Ἐπετηρίδι τοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου Παρνασσοῦ*, ἔτει ηω, σ. 122.

5) *Πανοπλία δογματικὴ Ἀλεξίου βασιλέως Κομνηνοῦ*, (ἐν Τεργοβύστῳ, ‚αψι', εἰς 4ον).

6) *Περικλέους Γ. Ζερλέντου Δύο διδάσκαλοι τῆς μεγάλης τοῦ γένους (πατριαρχικῆς) σχολῆς Ἀντώνιος Βυζάντιος καὶ Χρύσανθος ὁ Αἰτωλός, ἐν Πλάτωνι συγγράμματι περιοδικῷ παιδαγωγικῷ καὶ φιλολογικῷ*, (ἐν Ἀθήναις, 1885, εἰς 8ον), τόμ. ζ', σ. 289—303.

7) Über eine weitere Hs der *Χρηστοήθεια* s. unten S. 282 Nr. 136, 5. — Anm. d. Redaktion.

Die Gesetzgebung des bulgarischen Fürsten Krum.

Suidas (Ausg. Bernhardy) s. v. *Βούλγαροι* erzählt folgendes: „*Ὅτι τοὺς Ἀβάρις κατακράτος ἄρδην ἠφάνισαν οἱ αὐτοὶ Βούλγαροι· ἠρώτησε δὲ Κρὲμ τοὺς τῶν Ἀβάρων αἰχμαλώτους, Πόθεν συνίετε, ὅτι ἀπώλετο ὁ ἄρχων ὑμῶν καὶ τὸ ἔθνος ὅλον. Καὶ ἀπεκρίθησαν, Ὅτι ἐπληθυναν αἱ κατ' ἀλλήλων κατηγορίαι, καὶ ἀπώλεσαν τοὺς ἀνδρειοτέρους καὶ φρονιμωτέρους· εἶτα οἱ ἄδικοι καὶ οἱ κλέπται κοινωνοὶ ταῖς κριταῖς ἐγένοντο· εἶτα ἡ μέθη· πληθυνθέντος γὰρ τοῦ οἴνου πάντες ἐγένοντο μέθυσοι· εἶτα ἡ δωροδοκία· εἶτα ἡ πραγματεία· πάντες γὰρ ἐγένοντο ἔμποροι καὶ ἀλλήλους δολιούμενοι. καὶ ἡ ἀπώλεια ἡμῶν ἦλθεν ἐκ τούτων. ὁ δὲ ταῦτα ἀκούσας συνεκαλέσατο τοὺς Βουλγάρους πάντας, καὶ διετάξατο νομοθετῶν· Ἐάν τις κατηγορήσῃ τινός, μὴ ἀκουέσθω πρότερον, ἢ δεθεὶς ἐξετασθῇ. καὶ εἴγε συκοφαντῶν εὑρεθήσεται καὶ ψευδόμενος, ἀναιρείσθω. μηδὲ ἐξέστω τινὶ κλέπτοντι μεταδοῦναι τροφῆς· ἢ τάχα τοῦτο τολμῶν τις δημευέσθω· καὶ τοῦ κλέπτου μὲν συγκλᾶν τὰ σκέλη. τοὺς δὲ ἀμπελῶνας πάντας ἐκριζῶσαι ἐκέλευσε· τῷ δὲ αἰτοῦντι παντὶ μὴ ἁπλῶς διδόναι, ἀλλὰ τὴν αὐτάρκειαν αὐτοῦ, ὡς μὴ καὶ αὖθις δέεσθαι· ἢ τάχα δημευέσθω ὁ μὴ οὕτω ποιῶν.*“

Das ist die einzige Nachricht, die wir über die angebliche Gesetzgebung des furchtbaren bulgarischen Chans Krum besitzen. Über ihre Glaubwürdigkeit sind die Meinungen der Historiker geteilt. Hilferding[1]) sieht in dieser Überlieferung einen Wiederhall der gesetzgeberischen Tätigkeit Krums; die historische Grundlage dieser Nachricht darf nach ihm nicht angezweifelt werden. Derselben Meinung ist auch der bulgarische Historiker G. Balasčev.[2]) Andere haben die Nachricht gänz-

1) Werke (russ.), Bd. I, S. 38.

2) „Bemerkungen über die materielle Kultur des altbulgarischen Chanats“ (bulg.), Sofia 1902, S. 41. Balasčev hat die Worte Suidas': *καὶ εἴγε συκοφαντῶν εὑρεθήσεται καὶ ψευδόμενος, ἀναιρείσθω* übersehen; sonst hätte er nicht S. 41 die seltsame Behauptung aufgestellt: „man nimmt an, daß in dieser Gesetzgebung für falsche Verleumdung Todesstrafe bestimmt sei; im Texte Suidas' steht nichts davon.“ Über das Buch Balasčevs s. die Rezension J. Trifonovs in „Periodičesko Spisanie“ der bulg. litter. Gesellsch. LXIV (1904), S. 298 fg. Über Krum handelt auch A. Iširkov, „Blgarski Pregled“, Jahrg. II, Heft 7, S. 72 fg.

lich verworfen: so K. Jireček, der in seiner „Geschichte der Bulgaren“[1]) von derselben keinen Gebrauch gemacht hat, ebenso R. v. Scala[2]) und andere. Zur Lösung dieser Frage wollen wir hier einiges beitragen.

Es läßt sich nicht leugnen, daß verschiedene Gründe gegen die Glaubwürdigkeit der Nachricht sprechen. Es ist z. B. nicht glaublich, daß Krum den Weinstock auszurotten befohlen hat; denn wir wissen, daß er bei seinen Gelagen aus dem Schädel des Nikephoros Wein zu trinken pflegte. Nicht minder verdächtig ist auch das letzterwähnte Gesetz: sollen wir glauben, daß Krum seinen Untertanen die Pflicht auferlegt hat, den Armen soviel zu geben, als sie für ihren Unterhalt nötig hatten? Oder was für einen anderen Sinn kann dieses Gesetz haben? Endlich ist auch der Anlaß der Gesetzgebung nicht geeignet uns Vertrauen einzuflößen.

Diese Erwägungen lassen uns die Vermutung als naheliegend erscheinen, daß diese Erzählung von dem Gewährsmann des Suidas erfunden ist, um die Erfolge Krums gegen die Byzantiner zu erklären; überhaupt ist die moralisierende Tendenz der Nachricht ziemlich durchsichtig. Es ist bekannt, daß bei den griechischen Historikern seit der Zeit Herodots sich gelegentlich idealisierende Schilderungen der Barbarenvölker finden; ihre Verfassung, ihre Sitten werden als Muster für die Hellenen aufgefaßt. Dieses Verfahren wird sich vielleicht hier und da auch bei byzantinischen Historiographen finden, die ja überhaupt in den Bahnen der antiken Tradition wandern.[3]) So ist unserer Meinung nach auch die Nachricht des Suidas oder besser seiner Quelle zu beurteilen. Wir möchten weiter vermuten, daß der Gewährsmann des Suidas bei der Abfassung seiner Erzählung die Nachrichten Strabos (VII, 3, 11, p. 304) über die Reformen des dakischen Königs Burbista vor Augen gehabt hat. Strabo erzählt, daß in der Zeit, als Burbista den Thron bestieg, die Daker durch häufige Kriege sehr geschwächt waren; mit Hilfe des Priesters Decaeneus gelang es dem König seine Reformen durchzuführen, welche Ausrottung der Laster und Veredelung der Sitten bezweckten.[4]) Auf seinen Rat wurde sogar der Weinstock

---

1) Russ. Odessaer Ausg. 1878, S. 176 fg.

2) Bei Helmolt, Weltgesch. V, 73; vgl. auch S. 325.

3) Vgl. K. Krumbacher, Gesch. d. byzant. Litter.² S. 226 fg.

4) *Βοιρεβίστας, ἀνὴρ Γέτης, ἐπιστὰς ἐπὶ τὴν τοῦ ἔθνους ἐπιστασίαν, ἀνέλαβε κεκακωμένους τοὺς ἀνθρώπους ὑπὸ συχνῶν πολέμων καὶ τοσοῦτον ἐπῆρεν ἀσκήσει καὶ νήψει καὶ τῷ προσέχειν τοῖς προστάγμασιν, ὥστ' ὀλίγων ἐτῶν μεγάλην ἀρχὴν κατεστήσατο, καὶ τῶν ὁμόρων τοὺς πλείστους ὑπέταξε τοῖς Γέταις.* Vgl. Brandis bei Pauly-Wissowa, R.-E. IV, 1958 fg. 2244. Suppl. Heft I, 261 fg.

ausgerottet.[1]) Nachher kommen die großen kriegerischen Erfolge der Daker. — Wir sehen also, daß auch Krum dasselbe wie Burbista getan hat; nur hat der byzantinische Geschichtschreiber die Reformtätigkeit Krums nach seinem eigenen Ideal näher ausgeführt. Zur Bestätigung unserer Vermutung möchten wir auch die Übereinstimmung der Worte des Suidas: *ὅτι τοὺς Ἀβάρις κατακράτος ἄρδην ἠφάνισαν* mit denen Strabos: *Βοΐους δὲ καὶ ἄρδην ἠφάνισε* hervorheben.

Es bleibt zuletzt noch eine Frage. Einige von den Gesetzen, von denen Suidas spricht, können erdichtet sein; aber damit ist noch nicht gesagt, daß Krum überhaupt keine Gesetze gegeben hat. Diese Möglichkeit dürfen wir nicht ohne weiteres leugnen. In diesem Fall könnten wir uns diese Gesetzgebung als Kodifizierung des damals geltenden Gewohnheitsrechtes vorstellen. Spuren solcher Rechtsbräuche finden sich wirklich in den „Responsa Nicolai ad consulta Bulgarorum“[2]); vgl. 86: si fur vel latro deprehensus fuerit, et negaverit quod ei impingitur, asseritis apud vos, quod iudex caput eius verberibus tundat et aliis stimulis ferreis, donec veritatem depromat, ipsius latera pungat; 84: requirendum a nobis ducitis quid de eo iudicandum sit, qui quemlibet falso criminatus fuerit, et postmodum accusator fallax apparuerit. Diese Rechtsbräuche können mit den betreffenden bei Suidas erwähnten Gesetzen gut in Einklang gebracht werden. Wir können uns die Sache vielleicht so denken: der gefangene Dieb oder Räuber wurde erst gefoltert, um die Wahrheit zu gestehen, dann wurden ihm als Strafe die Schenkel gebrochen; Suidas erwähnt die Strafe des Verbrechens, Boris nur die Prozedur der Untersuchung; von der falschen Verleumdung spricht Boris, ohne die bei den Bulgaren übliche Strafe zu erwähnen; dieselbe wird uns von Suidas mitgeteilt. Boris hat es vielleicht nicht über sich bringen können, dem Papst diese unmenschlichen Strafen mitzuteilen; er fragt nur, wie solche Verbrechen zukünftig bestraft werden sollen. Anderseits dürfen wir nicht außer Acht lassen, daß bulgarische Gesetze von Boris ausdrücklich nicht genannt werden; vielmehr verlangt er vom Papst weltliche Gesetze; vgl. 13: inter quaestiones vero et consulta leges vos mundanas postulare perhibetis. Wenn wir das in Betracht ziehen, wird uns die Möglichkeit einer förmlichen Gesetzgebung Krums nicht ganz unbedenklich erscheinen. Über diese Fragen werden andere besser urteilen können; sie müssen auf vergleichender Grundlage gestellt und beantwortet

---

1) *Ἐπείσθησαν γὰρ ἐκκόψαι τὴν ἄμπελον καὶ ζῆν οἴνου χωρίς.*
2) Migne, Patrologia Lat. t. CXIX, p. 978 sq.

werden.[1]) Nur das möchten wir am Ende hinzufügen: es ist denkbar, daß der Verfasser der Erzählung über die Gesetzgebung Krums einige bulgarische Rechtsbräuche gekannt hat; diesen wahren Kern hat er in dem oben angedeuteten Sinn weiter ausgeschmückt und den Chan zum förmlichen Gesetzgeber gestempelt.

Sofia. **Gawril Kazarow.**

1) Einen Versuch macht N. Blagoev in der „Zeitschr. der juristischen Gesellsch." in Sofia (bulg.), Jahrg. IV (1905), S. 308 fg.

Zu Romanos 18 ι'.[1])

Petrus folgt dem gefangenen Christus und tritt in den Hof des Hohenpriesters; da sieht er denn

3 *τὸ πῦρ δεδεμένον καὶ τὸν χόρτον καϑήμενον,*
Χριστὸν παρεστῶτα τῷ ἱερεῖ.

Hier ist die Überlieferung (QCV) von den Herausgebern als sinnlos verworfen worden; Pitra (Analecta p. 111) und Krumbacher (Stud. zu Romanos 123) schreiben *τὸ πῦρ δεδαιμένον, τὸν χορὸν προσκαϑήμενον* (*προκαϑήμ.* Pitra). In Wirklichkeit steckt hinter dem anscheinenden Unsinn eine der feinsten Pointen des Dichters: *τὸ πῦρ* ist Christus, der oft als *τὸ πῦρ τῆς ϑεότητος* bezeichnet wird, z. B. in Lied 6 ε' 7 (Stud. 190); *χόρτος* ist Kaïphas, der Mensch, der *ὡς ἄνϑος χόρτου* (Jes. 40, 7) dahinwelkt; denn *πᾶσα σὰρξ χόρτος* (Jes. ebenda). Also: „da sieht Petrus das Feuer gebunden und das Gras sitzend, Christus stehend vor dem Priester" (der sitzt); v. 4 ist weiter nichts als eine Exegese zu v. 3; um jeden Zweifel zu heben, sagt Petrus gleich darauf: *δεδέσμευσαι Χριστέ.* — In derselben Bedeutung kehrt der Gegensatz *πῦρ — χόρτος* in einem noch unedierten Gedicht des Romanos auf Mariae Verkündigung wieder: 43 α' 2 *πῶς πῦρ* (Christum) *φέρων ὁ χόρτος* (Maria) *οὐ φλέγεται.* Dagegen ist an einer dritten Stelle dieselbe Antithese ganz anders und kaum recht verständlich verwertet: 12 γ' 2 (Stud. 137) *μιμησώμεϑα τὸν νέον* (den keuschen Joseph), *πῶς κατέσβεσε τῆς πορνείας τὸ πῦρ χόρτῳ σαρκός.*

München. **Paul Maas.**

1) Zur Zitierweise vgl. BZ XV 1.

Der älteste Stammbaum der Herzöge von Naxos.

Unter den Handschriften des verstorbenen Herrn Cicogna, die in der Bibliothek des Museo Correr zu Venedig aufbewahrt sind, befindet sich ein Band, der früher 868 jetzt aber 2531 numeriert ist. Dieser Band enthält den ältesten und besten Stammbaum der Herzöge von Naxos, der sehr wichtig für die Geschichte der Frankenherrschaft in Griechenland ist. Als ich denselben vor einigen Monaten studierte, fand ich eine kleine Bemerkung Karl Hopfs auf der Rückseite der Handschrift, er hätte nämlich den Stammbaum im Jahre 1854 gelesen, und halte ihn für den ältesten und besten, den er kenne. Trotzdem hat er ihn nie veröffentlicht, obwohl er ihn mehrmals zitiert, noch ist er, so viel ich weiß, von jemand anderem gedruckt worden. Es scheint mir also der Mühe wert, den Stammbaum nun einmal in die Öffentlichkeit zu geben.

Auf der Rückseite der Handschrift stehen die folgenden Worte: Arboro delli Duchi di Nassia, et Arcipelago per quanto si è potuto cavare da un altro antichissimo stracciato. Wir können wohl die Zeit bestimmen, in der der Stammbaum verfaßt worden ist. Sie liegt zwischen den Jahren 1480, Regierungsantritt des „neunten Herzogs“ Joannes[1]), und 1485, weil Petronilla, die in der Handschrift noch immer als nubilis erscheint, schon im letzteren Jahre heiratete.[2]) Wir wissen auch, warum dieser Stammbaum entstanden ist; er war nämlich eines der Dokumente im großen, langen Prozesse, den Domenico Pisani gegen den damaligen Herzog von Naxos Johann III Crispo wegen der Rückgabe der Insel Santorin in Venedig geführt hat.[3]) Dieser Prozeß hat vom J. 1480 bis zum J. 1486 gedauert und hat auch Anlaß dazu gegeben, daß die Assisen von Romania vom Notar Pietri wieder abgeschrieben wurden.[4])

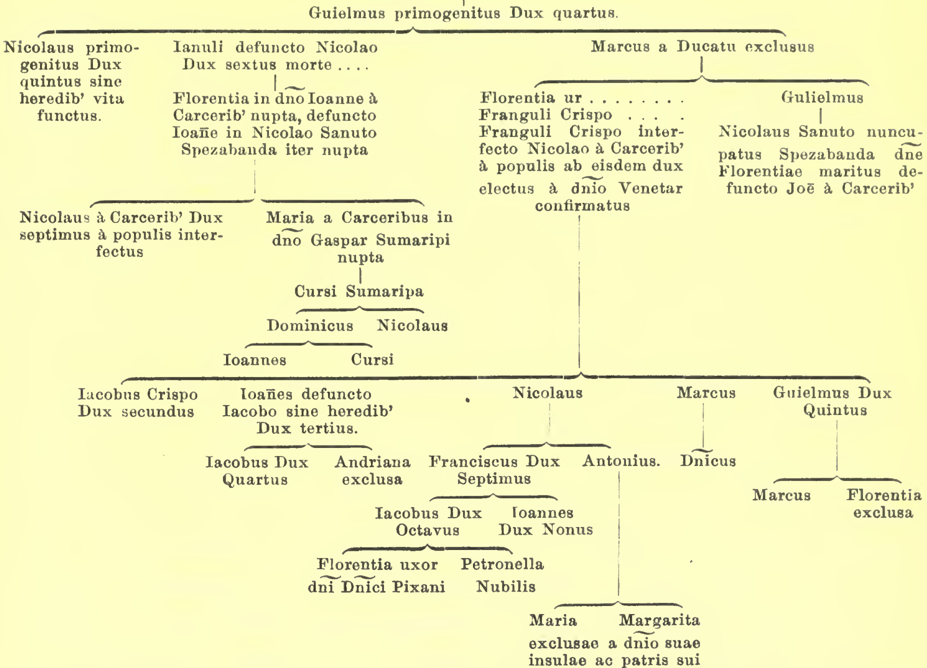
---

1) Stefano Magno, Annali Veneti apud Hopf, Chroniques gréco-romanes, S. 209.

2) Hopf apud Ersch und Gruber, Allgemeine Encyklopädie, B. LXXXVI, S. 164.

3) Magno, a. a. O.; Hopf, Veneto-Byzantinische Analekten in den Sitzungsberichten der Wiener Akademie, B. XXXII, S. 403.

4) Canciani, Barbarorum Leges antiquae, 111, 485.



Arboro delli Duchi di Nassia, et Arcipelago per quanto si è potuto cavare da un altro antichissimo stracciato.

Der Stammbaum braucht nur ein paar Erklärungen. Die fehlende Jahreszahl der Eroberung der Kykladen durch den Herzog Marco I Sanuto ist allbekanntlich 1207. Marcus a Ducatu exclusus war Herr von Melos (1341—1376)[1]), und wurde „vom Herzogtume ausgeschlossen", weil damals, unter den Sanuti, das Salische Gesetz nicht existierte. Um die Crispi nicht zu verletzen, hat der Verfasser geschrieben, Nicolaus à Carcerib' (Nicolò dalle Carceri) sei a populis interfectus, während Francesco (Franguli) Crispo dessen Mörder war. Er macht aber einen Fehler, wenn er sagt, Maria, Frau von Gasparo de Sommaripa, gehöre dem Geschlecht der Dalle Carceri. Sie war bekanntlich die Stiefschwester von Nicolò dalle Carceri, und Tochter des Nicolò „Spezzabanda" Sanuto, der den jungen Herzog veranlaßt hat, sie mit der Insel Andros zu belehnen, deren sie später vom Francesco Crispo beraubt worden ist.[2]) Erst nach 56 Jahren ist es ihrem Sohne,

1) Magno, op. cit., S. 183.

2) Magno, op. cit., SS. 182—185; Sáthas, *Μνημεῖα Ἑλληνικῆς Ἱστορίας*, 1, 204.

Cursi, oder Crusino I, von Paros gelungen, die Insel Andros wieder zu bekommen.[1]) Er war es, den der berühmte Reisende, Cyriacus von Ancona, in Paros zweimal besucht, wo der Inselbaron Ausgrabungen machte und damit einen schlagenden Beweis für die Kultur einiger fränkischen Kleinfürsten in Griechenland geliefert hat.[2]) Seine Söhne Dominicus und Nicolaus — er hatte auch andere Kinder — waren, der eine Herr von Andros, der andere Herr von Paros und Dreiherr von Negroponte.[3]) Die Söhne von Dominicus waren alle beide Herren von Andros. Cursi, oder Crusino II, der erst gegen 1500 gestorben, war damals noch am Leben.[4])

Wenden wir uns jetzt zu den Crispi, so finden wir Florentia, Tochter des Marcus von Melos, ganz richtig als ur (uxor) von Franguli Crispo beschrieben. Es ist aber nicht wahr, daß „der zweite Herzog" dieses Geschlechts, Jacobus Crispo kinderlos gestorben sei; zur Zeit seines zu Ferrara im J. 1418 stattgefundenen Todes lebten noch seine zwei Töchter; unter den Crispi waren aber die Frauen vom Herzogtume ausgeschlossen[5]), wie zum Beispiel, Adriana, wie wir sogleich sehen werden. Man wird auch bemerken, daß der sechste Herzog dieser Dynastie ganz fehlt; das erklärt sich dadurch, daß das Kind Giovanjacopo, Sohn des „vierten Herzogs" nicht mitgerechnet wird. Geboren im Todesjahr seines Vaters, 1447, lebte er unter der Regentschaft seiner Onkel, Nicolò und Guglielmo von Namfio, welch letzterer, da Adriana ausgeschlossen worden, ihm nach seinem, im J. 1452 schon stattgefundenen Tode als Herzog folgte; Guglielmo sollte also als „sechster", und Giovanjacopo als fünfter Herzog gerechnet sein.[6]) Von den Kindern Guglielmos starb Marcus in der Jugend, während Florentia die kleine Insel Namfio[7]) erbte — da auch unter den Crispi die weibliche Erbfolge in den Apanagen, nicht aber in dem Herzogtum selbst, noch immer gültig war. Von der großen Familie des Nicolaus werden nur zwei Mitglieder hier angeführt; der zweite von diesen, Antonius, Herr von Syra, starb im J. 1476, worauf seine Töchter von ihrem Vetter, dem „achten Herzoge" Jacobus aus Syra verdrängt wurden

1) Sáthas, op. cit., 1, 199—208.

2) Tozzetti, Relazione di alcuni viaggi fatti in .... Toscana, B. V. SS. 423—424; Bulletino dell' Istituto (1861), S. 187.

3) Hopf, Dissertazione documentata sulla storia dell' isola di Andros tradotta da G. B. Sardagna, S. 123.

4) Hopf, op. cit., SS. 129. 130.

5) Sáthas, op. cit., 1, 96—100.

6) Lichtle, mss. Histoire de Naxie; Magno, op. cit., S. 198; Sauger, Histoire nouvelle des anciens ducs, SS. 215. 224—226.

7) Magno, op. cit., 207.

(exclusæ a dominio suae insulae ac patris sui). Es war dieser Herzog, der Santorin seinem Schwiegersohne, Domenico Pisani (der vollständige Name in der Handschrift ist von Hopf mit Bleistift geschrieben worden) bei seiner im J. 1480 zu Fastnacht gefeierten Hochzeit gegeben.[1])

Ich bemerke nur zum Schluß, daß Nicolò „Spezzabanda" Sanuto nicht Enkel des Marco von Melos, sondern eines anderen Marco, Herrn von Gridia, war, der auch einen Sohn Guglielmo hatte.[2])

Roma. **William Miller.**

1) Magno, op. cit., 209; Tucher apud Feyerabend, Reyssbuch des Heyligen Lands, f. 371.

2) Hopf apud Ersch und Gruber, op. cit., LXXXV, 372.

Δύο μολυβδόβουλλα.

1. *Διαμέτρου τριῶν ἑκατοστῶν· ἐπὶ τῆς ἑτέρας τῶν πλευρῶν εἰκόνισται ἡ* МР ΘV *προσευχομένη, τὰς χεῖρας ἀνατείνουσα δεξιᾷ τῷ ὁρῶντι. Παρ' ἀρχαιοκαπήλῳ, ἀγοράσαντι παρὰ χωρικοῦ ἐκ Χαλκιδικῆς.*

ΟVϹΦΡΑΙ▒	*Οὗ σφρά[γι]-*
ϹΜΑϹΕΜΝ▒	*σμα σεμν[ὴ Π]-*
ΑΡΘΕΝΕΔΕΟ▒	*αρθένε δέο[υ]*
ΤΙΤѠϹѠϹΕΒ	*Τίτῳ σῷ σεβ-*
ΑϹΤѠΠΑΝ	*αστῷ παν-*
ΑΡΕΤѠ	*αρέτῳ.*

2. *Διαμέτρου δύο ἑκατοστῶν. Παρὰ τῷ κ. Θωμᾷ Δεληβασίλῃ, ἀγοράσαντι ἐν Κωνσταντινουπόλει.*

+ ΘΕΟ	+ ΔΟΥ
ΔΟϹΙΟΥ	ΛΟΥΤΗϹ
ΑΠΟΕΠΑ	ΘΕΟΤΟ
ΡΧѠΝ	ΚΟΥ

'Εν Θεσσαλονίκῃ. ***Π. Ν. Παπαγεωργίου.***

Neugriechisch τριάντα usw.

Zu den unaufgeklärten Fragen der griechischen Grammatik gehört die Synkope der inneren Silbe -κο- in τριάντα, σαράντα usw. — eine mit den Gesetzen der neugriechischen Phonetik völlig unvereinbare Erscheinung (siehe G. N. Hatzidakis, Einleitung p. 150). Aus mancherlei Gründen fehlerhaft erscheint mir daher der Versuch K. Dieterichs (Untersuchungen 125) τριάντα, σαράντα, πεντῆντα usw. aus τριάκοντα, (τεσ)-σαράκοντα, πεντήκοντα usw. durch Dissimilation zu erklären. Der verdiente Κοινή-Forscher beging hier den Fehler, daß er zur Erklärung einer Erscheinung aus dem frühen Mittelalter analoge Beispiele aus dem Neugriechischen anführte. Diese Beispiele versagen nun auch vollkommen (vgl. A. Thumb, Byz. Zeitschr. IX 239).

Dissimilationserscheinungen werden im allgemeinen durch vier Faktoren begünstigt: 1) durch beschleunigtes Tempo, 2) durch Vielsilbigkeit der betreffenden Wortformen, 3) durch artikulatorische Ähnlichkeit aufeinander folgender Konsonanten, 4) durch die verwirrende Menge gleicher Vokale. In den von Dieterich (Untersuchungen 124) angeführten Beispielen der Dissimilation spielen die Vielsilbigkeit der Wörter und das im Verhältnis zum hellenistischen Griechisch beschleunigte Tempo des Neugriechischen die Hauptrolle. In ψολογῶ, ξαταλαγιάζω usw. hat außerdem die verwirrende Menge gleicher Vokale, in κυμοθάλασσα jene sowohl wie die gleiche Artikulationsstelle zweier aufeinanderfolgenden Silbenanlaute die Dissimilation begünstigt (so Thumb, Byz. Zeitschr. IX 239). Nichts Ähnliches liegt aber für τριάκοντα, (τεσ)σαράκοντα, πεντήκοντα usw. vor, denn die Konsonantenverbindung -ντ- scheint sich nach Dieterichs eigener Behauptung (Untersuchungen 105) schon früh in -νd- verändert zu haben. In der verhältnismäßig kurzen Form τριάκοντα haben wir also nur zwei artikulatorisch ähnliche Laute, in ἑξήκοντα gleichfalls usw. Dissimilation kann also der Grund dieser eigentümlichen Synkope nicht sein. Richtiger als die Behauptung Dieterichs erscheint mir die Auffassung Thumbs (Byz. Zeitschr. IX 239), „daß die verkürzten Zehnerformen mit dem Aufkommen der Zählweise τριάκοντα καὶ δύο, τριάκοντα καὶ πέντε usw. entstanden sind.

Es ist zu bemerken, daß durch diese Dissimilation die beiden nebeneinanderstehenden Zählformen der nachklassischen Zeit: *τριάκοντα καὶ δύο* einerseits und *τριάκοντα δύο* andererseits gleiche Silbenzahl erhielten."[1]) — Die lautphysiologische Möglichkeit der Dissimilation von nicht unmittelbar aufeinanderfolgenden Silben bezweifle ich nicht (s. auch Stolz und Schmalz, Lateinische Grammatik[3] p. 94 sq.), doch muß bemerkt werden, daß sie schnelle Sprechweise voraussetzt und zur Bekräftigung der Tatsache müßten analoge Beispiele aus dem frühesten Mittelalter nachgewiesen werden. Gerade der Umstand, daß wir keine älteren Beispiele eines derartigen Dissimilationsvorgangs besitzen, spricht meiner Ansicht nach dafür, daß im frühesten Mittelalter das Sprechtempo im Vergleich zum Neugriechischen ein bedeutend langsameres war. Es muß also ein anderer Grund vorliegen.

Wie bekannt, besitzen wir für die synkopierten Zehnerformen Belege aus recht früher Zeit; der Schwund der Silbe -*κο*- gehört also dem frühen Mittelalter oder der *Κοινή* an. Vgl. *τριάντα* auf einer argivischen Inschrift L. et F. 137 (bei *Κουμανούδης*, *Συναγωγὴ λέξεων ἀθησαυρίστων* s. v. *τριάντα*), außerdem alle synkopierten Zehnerformen in Gloss. Laod. (9. Jahrh.) p. 211. Siehe Hatzidakis, Einleitung 150; Dieterich, Untersuchungen 186; Jannaris, Historical greek grammar 172. Die Synkope der Silbe -*κο*- ist, wie bereits erwähnt, mit den Gesetzen der griechischen Phonetik völlig unvereinbar (siehe Hatzidakis, Einleitung a. a. O.). Es muß also in diesem Falle fremdsprachlicher Einfluß vorliegen: zur Zeit der römischen Herrschaft liegt lateinischer Einfluß jedenfalls am nächsten. Um diese Zeit waren spätlateinische Zahlwörter wie trienta (siehe F. Sommer, Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre p. 497), quarranta (Sommer a. a. O. p. 498), cinquaginta, sexaginta, septuaginta, octoginta, nonaginta in Griechenland gang und gäbe. Das -g- dieser Formen war bereits spirantisch, d. h. = griech. *γ'* vor palatalen Vokalen (siehe W. Meyer-Lübke, Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft 152; Sommer, Handbuch p. 276), daher konnten die betreffenden lateinischen Formen wegen ihrer griechisch klingenden Endungen den Griechen griechisch erscheinen und konnten neuen volksetymologischen Bildungen als Grundlage dienen. Aus *πεντ*-, *ἑξ*-, *ὀγδο*- + *γ'*inda entstanden auf solche Weise Formen wie *πεντήντα*, *ἑξήντα*, *ὀγδοήντα*, *ἐννενήντα* usw. Von diesen Formen mit scheinbarer Synkope des -*κο*- ausgehend konnte man Formen bilden, wie *ἑβδομήντα*, *τριάντα*, *σαράντα*. Die letztere

---

1) Um dieses zu erreichen wäre es doch entschieden einfacher gewesen das vollständig überflüssige *καὶ* der ersten Zählweise verschwinden zu lassen.

Form kann auch unter dem direkten Einflusse von lat. quarranta entstanden sein, τριάντα vielleicht direkt aus lat. trienta[1]) mit Anlehnung an σαράντα.

Der von mir aufgestellte Erklärungsversuch der verkürzten Zehnerformen wird durch mehrere Gründe gerechtfertigt: 1) Zur Zeit der römischen Herrschaft befand sich die Geldwirtschaft und Verwaltung Griechenlands in den Händen der Römer (dafür spricht u. a. die Entlehnung des lat. Suffixes -arius; s. Hatzidakis, Einleitung 318). 2) Beim alltäglichen Handelsverkehr waren es gerade die lateinischen Zehnerformen, die am meisten im Gespräch gebraucht wurden (z. B. beim Handeln mit Trödlern, Hausierern usw.) und wegen der Ähnlichkeit der Endungen wohl imstande waren, eine Veränderung der entsprechenden griechischen Zahlwörter herbeizuführen.

Die anderen griechischen Zahlwörter blieben vom lateinischen Einfluß unberührt, und zwar aus Gründen, die wiederum nicht gegen meine Erklärung sprechen. Denn:

1) Werden die höheren Zahlformen im alltäglichen Verkehr der niederen Volksschichten, von denen ja die neuen Zehnerformen ausgegangen sein müssen, wenig gebraucht. 2) Fehlt allen anderen Zahlwörtern die Ähnlichkeit der griechischen und lateinischen Suffixe, die in unserem Falle, wie bereits erwähnt, gerade die Veränderung verursachte.

Auch Formen wie σαρακοστή sprechen nicht gegen meine Behauptung: die Bedeutung dieses Wortes kann es frühzeitig zum Substantivum gemacht haben, so daß es seine Zahlwortbedeutung und damit auch den Zusammenhang mit den oben angeführten Zehnerformen schon zur Zeit der römischen Herrschaft verloren haben kann. Diese Form spricht aber ganz entschieden gegen den Beweis Dieterichs, denn wenn in σαράκοντα die beiden Tenues τ-κ die Dissimilation verursacht hätten, dann wäre dieselbe Erscheinung auch in σαρακοστή zu erwarten, wo gleichfalls zwei Tenues (κ-τ) stehen: Niemand wird wohl einsehen, warum σαράκοντα „viel schwerfälliger" klingen soll als σαρακοστή, wie Dieterich (Untersuchungen 125) annimmt. — Um nicht mißverstanden zu werden, wiederhole ich meine Behauptung in anderer Form: Die Annäherung der lateinischen und griechischen Zehnerformen scheint von der Zahl octoginta ausgegangen zu sein. Nachlässig ausgesprochen

---

1) Da im Mgr. der Lautwandel ευ > αυ eintritt (von Dieterich, Untersuch. p. 19 fälschlich als Assimilation aufgefaßt), so kann mgr. τριάντα als lautgesetzliche Umbildung von vulgärlat. trienta angesehen werden. Darüber vgl. meine Abhandlung in „Kuhns Zeitschrift f. vergl. Sprachforschung" N. F. I, deren Erscheinen in nächster Zeit bevorsteht.

klingt die Form: ogdoγ'inda. Diese Form erscheint vom griechischen Standpunkte in der Tat als synkopierte Form von ὀγδοήκοντα und sie konnte daher auch zum Ausgangspunkt bei der folgenden Veränderung sämtlicher Zahlwörter 30—90 werden.

Ich benutze die Gelegenheit, um auf die Formen ἔξι, ἔξε, „sechs" einzugehen. „Das ι in ἔξι ist aus dem σ des ξ entwickelt", behauptet Hatzidakis, Einleitung 150, nach ihm auch Dieterich, Untersuchungen 186. Er nimmt also phonetische Gründe an, was mir keineswegs gerechtfertigt erscheint, denn analoge Beispiele fehlen uns. Zu bemerken ist, daß ἕξ im frühen Mittelalter die einzige Zahlform mit doppelkonsonantischem Auslaut war, wobei konsonantischer Auslaut überhaupt sonst nur in wenigen Fällen vorkommt. Auch die Einsilbigkeit der Form ἕξ neben πέντε, ἑπτά, ὀκτώ u. a. wirkte störend. Lautlich am nächsten zu ἕξ nach Schwund des Spiritus asper erscheint mir die Form εἴκοσι. Durch Anlehnung an diese Form ist ἕξι entstanden (siehe die Beispiele aus byzantinischer Zeit bei Dieterich, Untersuchungen 186), gleichwie ἕξε durch Anlehnung an πέντε gebildet worden ist (s. Hatzidakis, Einleitung 150). Zu bemerken ist noch, daß auf solche Weise Gleichsilbigkeit der Formen πέντε und ἕξι erzielt worden ist; die Veränderung von ἕξ zu ἕξι war hier folglich durch das rhythmische Gefühl bedingt. Der Übergang von ἕξ zu ἕξι, ἕξε scheint mir also nicht durch phonetische Gründe, sondern durch Analogie bedingt zu sein. Genau ebenso ist auch ngr. τέσσερις (s. Thumb, Handbuch § 109) durch Einfluß von τρεῖς entstanden, und in ngr. τρακόσιοι, 300 wurde die Dispalatalisation durch Anlehnung an das folgende τετρακόσιοι, 400 herbeigeführt. Endlich erklärt sich ngr. ἐννιακόσιοι = 900 (s. Thumb l. c.) aus agr. ἐνακόσιοι durch Anlehnung an ἐννιά = ἐννέα.

Petersburg. **M. Vasmer.**

Οἱ κώδικες τῆς Ἀδριανουπόλεως.

Συνεχίζοντες τὰ περὶ τῶν κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἑλληνικοῦ Γυμνασίου τῆς Ἀδριανουπόλεως (ἴδ. Byz. Z. XIV 588 καὶ ἑξ.) συνοπτικὰ σημειώματα ἡμῶν, παρατίθεμεν κυρίως ἐνταῦθα τοὺς εἰς τὰ θύραθεν γράμματα ἀναφερομένους κώδικας. Ἀλλὰ τῶν κωδίκων τούτων τινὲς, ὡς ἐκ τῶν καθέκαστα δείκνυται, εἶναι μικτοῦ περιεχομένου καὶ ἑπομένως δὲν ἦτο δυνατὸν νὰ γίνῃ αὐστηρὰ αὐτῶν διάκρισις καὶ κατάταξις.

Πρὸς τούτοις κώδικές τινες, καθαρῶς θεολογικοὶ, διαφυγόντες πρότερον τὴν προσοχὴν ἡμῶν καὶ ἀνευρεθέντες ἐσχάτως, κατὰ τὴν γενικὴν τῆς βιβλιοθήκης ἀνασύνταξιν καὶ καταγραφὴν, παρατίθενται καὶ οὗτοι ἐνταῦθα.

Ἡ κατάτμησις αὕτη τῶν κωδίκων καὶ αἱ ἐν σελίδι 610 (τόμ. XIV) γενόμεναι προσθῆκαι κατέστησαν ἀνεφάρμοστον τὴν ἐν ἀρχῇ διατυπωθεῖσαν πρόθεσιν ἡμῶν, νὰ τηρήσωμεν τὴν αὔξουσαν σειρὰν τῶν ἐπὶ τῶν κωδίκων ὑπαρχόντων ἀριθμῶν.

Καὶ ἐν τῇ ἀναγραφῇ ἡμῶν ταύτῃ, κατ' ἀνάγκην, ἐτηρήσαμεν τὴν αὐτὴν καὶ πρότερον μέθοδον.

81.

ἀριθ. 377, κῶδιξ χάρτινος (0,215 × 0,155). Γραμματικὴ λατινικὴ, μετὰ πίνακος τῶν περιεχομένων.

82.

ἀριθ. 379, κῶδιξ χάρτινος (0,21 × 0,17). Ἐξηγήσεις εἰς τὴν τοῦ Ἡρωδιανοῦ ἱστορίαν. ἀρχ. „οἱ περισσότεροι οἱ πλείους“.

83.

ἀριθ. 382, κῶδιξ χάρτινος (0,21 × 0,17).

1) ἀριθμητικὴ, λατινιστί.

2) Φιλοθέου ἱεροδιακόνου ⟨τοῦ⟩ Βυζαντίου, ἐγχειρίδιον γεωμετρίας, κατὰ μετάφρασιν ἐκ τῆς περσικῆς. ἐν ἔτει ͵αψμη'. ἀρχ. „τὸ τοιοῦτον σχῆμα καλεῖται ὀδὸς“.

3) περὶ τοῦ πότε ἀποφασίζειν τὸ καλὸν ἢ κακὸν ἢ μέσον. ἀρχ. „θεώρησον τοὺς προστάτας“.

4) *περὶ τοῦ γνῶναι τὸ τοῦ νοὸς πρόβλημα. ἀρχ. „ἐπειδὴ περὶ τούτου τὸ πάλαι“.*

5) *περί τινων ἐρωτημάτων. ἀρχ. „ἐάν τις ἐρωτήσῃ τὴν* [ὁ] *δεῖνα ὑπόθεσιν βούλομαι“.*

6) *περὶ τοῦ εὑρίσκειν τὴν διορίαν τῆς ὑποθέσεως. ἀρχ. „ποιῶν τέλειον ψηφισμόν“.*

7) *περὶ τοῦ γνῶναι τὸ πάθος τοῦ ἀσθενοῦς. ἀρχ. „ἐρωτῶντός τινος περὶ ἀσθενοῦς“.*

8) *περὶ ἑκάστου σχήματος ὁποίαν περιγραφὴν ἔχει. ἀρχ. „συντείνει τοῦ τῷ μεγέθει“.*

9) *Παύλου Σιλεντιαρίου, εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμά, ἡμειαμβία* (sic) *δίμετρα καταληκτικά. ἀρχ. „βούλει μαθεῖν ανε* (= *ἄνθρωπε*) *πῶς καὶ πόθεν νοσοῦσι“. Ἡ σελὶς διαιρεῖται εἰς δύο στήλας.*

10) *Εὐκλείδου, γεωμετρικόν. ἀρχ. „ἡμίονος καὶ ὄνος φορέουσαι οἶνον ἔβαινον“.*

11) *εἰς τοὺς ἑπτὰ πλανήτας καὶ τὰς ἐν ἡμῖν δυνάμεις καὶ πάθη. ἀρχ. „ἑπτὰ πολυπλανέες κατ᾽ ὀλύμπιον ἀστέρες ὁδόν“.*

12) *εἰς τὸν Πτολεμαῖον. ἀρχ. „γαίης ἐννώτισιν* (= *ἐν νώτοισιν*) *ὀχούμενος ὦ πτολεμαῖε“.*

13) *Ἑρμοῦ τοῦ Τρισμεγίστου, περὶ σεισμῶν. ἀρχ. „φράζεο δὴ καὶ τόνδε λόγον, τέκος, ὁπότε κὲν δή“.*

84.

ἀριθ. 398, *κῶδιξ χάρτινος* (0,195 × 0,16). *„Ἐξήγησις, εἴτ᾽ οὖν ἑρμηνεία εἰς τὸ περὶ Κύρου παιδείας τοῦ Ξενοφῶντος“. ͵αψγ΄. φεβρ. κ΄. Τὰ τέσσαρα πρῶτα μόνον βιβλία.*

85.

ἀριθ. 409, *κῶδιξ χάρτινος* (0,195 × 0,12). *Πέτρου Λαμπαδαρίου, καταβασίαι τῶν δεσποτικῶν καὶ θεομητορικῶν ἑορτῶν. Χειρόγραφον μουσικόν.*

86.

ἀριθ. 514. *κῶδιξ χάρτινος* (0,175 × 0,115).

1) *„συλλογὴ γραμμάτων ἀναγκαίων, διδομένων τοῖς νέοις ἀρχιερεῦσι, γραφέντα παρ᾽ ἐμοῦ Κωνσταντίνου Γεωργιάδου, Ἀδριανουπολίτου“. ἐν ἔτει ͵αωκθ΄. φεβρ. ιβ΄.*

2) *τάξις τῶν τοῦ Οἰκ. θρόνου Μητροπολιτῶν. Μετὰ τῶν τίτλων μνημονεύονται καὶ τὰ ὀνόματα τῶν συγχρόνων τότε Μητροπολιτῶν* (*͵αωκθ΄, Αὔγουστος*).

87.

ἀριθ. 524, *κῶδιξ χάρτινος* (0,18 × 0,12). *Ἰούστου Λιψίου, περὶ εὐσταθείας. κεφ. κζ΄. ἀρχ. „πρὸ ἐνιαυτῶν τινων ἀπερχόμενος εἰς τὴν*

Βιένναν". πρβλ. Byz. Z. XIV σελ. 589. 4. ἀριθ. 1060. ἔνθα ἀντὶ Λιψίου κεῖται Λιτίου.

88.

ἀριθ. 534, κῶδιξ χάρτινος (0,235 × 0,175). Μαξίμου Πλανούδη, ἐπιστολαὶ πρὸς τὸν αὐτοκράτορα καὶ ἄλλα ἐπίσημα πρόσωπα.

89.

ἀριθ. 535, κῶδιξ χάρτινος (0,235 × 0,17). Ἀχιλλέως Τατίου ⟨τοῦ⟩ Ἀλεξανδρέως, τὰ περὶ Κλειτοφῶντα καὶ Λευκίππην. ἀρχ. „Εἰδὼν (sic) ἐπὶ θαλάττῃ πόλις, ἀσουρίων ἡ θάλασσα, μήτηρ φοινίκων ἡ πόλις". Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων 206.

90.

ἀριθ. 543, κῶδιξ χάρτινος (0,22 × 0,165).

1) ⟨Ν⟩ικήτα τοῦ καὶ Δαβίδ, τοῦ φιλοσόφου, ἑρμηνεία εἰς τὰ τετράστιχα Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου.

2) τοῦ αὐτοῦ, ἑρμηνεία εἰς τὰ μονόστιχα Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου.

3) τοῦ αὐτοῦ, ἑρμηνεία εἰς τὰ εἰς τὸν Μ. Βασίλειον ἐπιγράμματα Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου. Προηγεῖται ἡ ἑξῆς παρατήρησις „Ζαχαρίου ἱερέως οἶμαι εἶναι καὶ ταύτην τὴν παράφρασιν καὶ οὐχ ἑρμηνεία Νικήτα τοῦ καὶ Δαβὶδ λεγομένου καὶ τὰ ἕτερα ἑρμηνεύσαντος τοῦ μεγάλου πατρός". Εἰς τὸν Ζαχαρίαν τοῦτον ἀναφέρεται σημείωσίς τις ἐν ἀρχῇ τοῦ κώδικος· „... Ζαχαρίου ἱερέως Σκορδυλίου, Κρητός, τοῦ ἐπιλεγομένου Μαραφαρᾶ καὶ ἐπιτρόπου τοῦ τῆς Κωνσταντινουπόλεως Οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου κυρίου Ἰωάσαφ".

4) τοῦ αὐτοῦ, εἰς Κυπριανὸν τὸν μάρτυρα. ἀρχ. „ἀνωτέρω τῆς ναζιαζοῦ (sic) ὄρος ἐστὶ".

91.

ἀριθ. 548, κῶδιξ χάρτινος (0,225 × 0,165).

1) „εἰσαγωγὴ εἰς τὰ ἀριθμητικὰ τοῖς κατὰ τὴν ἀθωνιάδα Ἀκαδημίαν τῶν ἐπιστημῶν ἀκροωμένοις, συντόμως σχεδιασθεῖσα". ἀρχ. „ἀριθμητική ἐστιν ἐπιστήμη περὶ τὸ διορισμένον (sic) ποσόν".

2) περὶ προθέσεως. ἀρχ. „ἅ τε δὴ ὑστέρα τὴν φύσιν".

3) ποικίλα χωρία ἐκ διαφόρων συγγραφῶν μετὰ τῶν παραπομπῶν.

4) Θεοδώρου τοῦ Γαζῆ, ἐπιστολὴ πρὸς τοὺς ἀδελφοὺς αὐτοῦ, ἐν Κωνσταντινουπόλει διαμένοντας. ἀρχ. „διανοουμένῳ μοι ἐπιστεῖλαι". Ἐν Ῥώμῃ νοεμβρίῳ μηνὶ τοῦ ͵αωνα' ἔτους.

5) Βησσαρίωνος καρδηναλίου, ἐπιστολὴ πρὸς Μιχαὴλ Ἀποστόλην. ἀρχ. „ἀφίκετο ὡς ἡμᾶς".

6) θέματα μετὰ τοῦ ἀρχαίου καὶ νεοελληνικοῦ κειμένου.

7) Εὐγενίου τοῦ Βουλγάρεως, ἐπιστολαὶ πρὸς Νεόφυτον ἱεροδιδάσκαλον, Κύριλλον Οἰκ. πατριάρχην, Γεράσιμον μητροπολίτην Κυζί-

κου, Μελέτιον μητοπολίτην Λαρίσσης, Μακάριον μητροπολίτην[1]), μητροπολίτην Ἀχριδῶν[2]), Γερμανὸν μητροπολίτην Βοδενῶν, Ἰωακεὶμ διδάσκαλον τὸν Ἰβηρίτην, Ροβέρτον Στίβενσων, Ἐρβέρτον Στίβενσων.

8) Χερσῶνος Εὐγενίου <τοῦ Βουλγάρεως>, ἐπιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Πιέριον. 1787.

92.

ἀριθ. 592, κῶδιξ χάρτινος (0 25 × 0,195). Ἡ ἐπιστήμη τοῦ διοικεῖν. ἀρχ. „γενικῶς ὁριζομένη ἡ πολιτική". Τόμος ἕκτος. Ἐν ἀρχῇ πίναξ τῶν περιεχομένων, ἐν τέλει εὑρετήριον. Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων 657.

93.

ἀριθ. 593, κῶδιξ χάρτινος (0,255 × 0,175). Θεοδώρου τοῦ Προδρόμου, „ἐξήγησις εἰς τοὺς ἐν ταῖς ἱεραῖς δεσποτικαῖς ἑορταῖς ἐκτεθέντας κανόνας παρὰ τῶν ἁγίων μελῳδῶν Κοσμᾶ καὶ Ἰωάννου". Προηγεῖται προοίμιον. ἀρχ. „ἐπειδὴ κανόνων ἑρμηνεία ἐστὶ τὸ παρόν." πρβλ. Byz. Z. XIV σελ. 593, ἀριθ. 1149'. σελ. 610, ἀριθ. 889, § 4 καὶ 5.

94.

ἀριθ. 594, κῶδιξ χάρτινος (0,24 × 0,175). Ἀλεξάνδρου <Μαυροκορδάτου> τοῦ ἐξ ἀπορρήτων, ἑρμηνεία εἰς τὴν περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς τοῦ Ἀριστοτέλους πραγματείαν. ἀρχ. „περὶ τοιαύτην ἄρα καταγινόμεθα". πρβλ. ἀριθ. 1101.

95.

ἀριθ. 596, κῶδιξ χάρτινος (0,24 × 0,17).

1) Ἰσαὰκ τοῦ ταξιώτου, ἰατροσόφιον. Ἐν τέλει· „ἀθανασίου κερκυραίου".

2) ἀνωνύμου ἰατροσόφιον. ἀρχ. „κατὰ τὴν συνήθειαν τῶν παλαιῶν". Ἐν ἀρχῇ καὶ ἐν τέλει πίνακες τῶν περιεχομένων.

96.

ἀριθ. 695, κῶδιξ χάρτινος (0,235 × 0,18).

1) στοιχεῖα ἀριθμητικῆς. ἐν τέλει· „κατὰ τὸ ͵αψοε', ἰανουαρίου κβ'. ἀντιγραφείσης παρὰ Ἰωάννου Καλοδοκίδη τοῦ Συμαίου, ἐξ ἐπιταγῆς τοῦ ἐκ ψυχῆς αὐτῷ πεφιλημένου καὶ μὲν δὴ καὶ ἀντιφιλοῦντος τοῖς μέτροις κυρίου Γεωργίου Νικολάου τοῦ Κῴου".

2) τριγωνομετρία ἐπίπεδος καὶ σφαιρική, ἐκ τῆς ἐγκυκλοπαιδείας τοῦ Γασπάρου Σκοτίου. ἐν τέλει· „͵αψοε', φεβρ. ιγ'. ἐν Κωνσταντινουπόλει. — μεταγραφείσης παρὰ Ἰωάννου Καλοδουκίδη Μίγκλη τοῦ Συμαίου, προσανατεθείσης δὲ τῷ σοφολογιωτάτῳ διδασκάλῳ κῳ Γεωρ-

1) Δὲν μνημονεύεται τὸ ὄνομα τῆς Μητροπόλεως.
2) Δὲν μνημονεύεται τὸ ὄνομα τοῦ Μητροπολίτου.

γίῳ Νικολάου τῷ Κῴῳ, ὅτῳ οὐκ οἶδ' ὅ,τι ποιήσας μάλιστα ἂν κεχαρισμένα πράττοιμι". ἀκολουθοῦσι σχήματα τριγωνομετρικά.

97.

ἀριθ. 706, *κῶδιξ χάρτινος* (0,20 × 0,145). *Μιχαὴλ Ψελλοῦ, περὶ δυνάμεως τροφῶν, πρὸς βασιλέα μοναχόν.*

98.

ἀριθ. 885. *κῶδιξ χάρτινος* (0,245 × 0,17).

1) *Λουκιανοῦ, ψευδοσοφιστής, μεθ' ἑρμηνειῶν.*

2) *Ἡφαιστίωνος, περὶ μέτρων.*

3) *ἐγκώμιον εἰς τὴν ἀνάστασιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „ἧκεν ἡμῖν σήμερον". — ἕτερον. ἀρχ. „φαιδρὰ καὶ χαρμόσυνος ἡ παροῦσα". — ἐγκώμιον εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „τοῦτο ἐκεῖνο, γαληνότατέ μοι". — ἕτερον. ἀρχ. „μέγα ὄντως τὸ τῆς ἐνσάρκου". — ἐγκώμιον εἰς τὴν ἀνάστασιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „πενταχῶς διαιροῦσι". — ἐγκώμιον εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „χ̅υ̅ γεννέθλια ἑορτάζομεν". — ἐγκώμιον εἰς τὴν ἀνάστασιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „χαρᾶς τὰ πάντα πεπλήρωται". — ἕτερον. ἀρχ. „τύπον ὡς ἀληθῶς". — ἐγκώμιον εἰς τὸν Μ. Βασίλειον. ἀρχ. „τῷ ὄντι καὶ ὑπὲρ αὐτόν". — ἕτερον. ἀρχ. „ἐπειδὴ κατὰ τὰς παρελθούσας". — ἐγκώμιον εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „νῦν συγχαίρουσι τοῖς ἀ̅ν̅ο̅ι̅ς̅* (= *τοῖς ἀνθρώποις*) *οἱ ἄγγελοι". — ἐγκώμιον εἰς τὴν ἀνάσταστιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „καίπερ ἡ μετὰ τρεῖς ἡμέρας". — ἕτερον. ἀρχ. „ὄντως ἡμέρα χαρμόσυνος". — ἕτερον. ἀρχ. „ἀκένωτος ὁ ὠκεανὸς". — ἕτερον. ἀρχ. „εὐφραίνεσθε προφῆται σήμερον". — ἐγκώμιον εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „δεσποτικὴ πανήγυρις σήμερον". — ἕτερον. ἀρχ. „λαμπρὰ καὶ περιφανής". Τὰ ἐγκώμια ταῦτα ἐλέχθησαν ἐπὶ παρουσίᾳ τοῦ ἡγεμόνος τῆς Οὐγκροβλαχίας Ἰωάννου Γρηγορίου Γκίκα καὶ πολλῶν μεγιστάνων.*

99.

ἀριθ. 890, *κῶδιξ χάρτινος καὶ μεμβράνινος ἀναμὶξ* (0,26 × 0,16), *ἀκέφαλος, ἄρχεται ὡς νῦν ἔχει· „εἴη δὲ ἂν ὁ μὲν εἴσω περιρραντηρίων τόπος ἔνθεος". Πολυδεύκους, ὀνομαστικὰ βιβλία* (10). *Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων* 361.

100.

ἀριθ. 911, *κῶδιξ χάρτινος* (0,285 × 0,19), *ἀκέφαλος καὶ λίαν ἐφθαρμένος.* 1) *Χρονογραφία. Κατέρχεται μέχρι Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου καὶ Ἰωάννου τοῦ πορφυρογεννήτου. τέλος „ὁ δὲ μανουὴλ καταλαμβάνει τὸν θρόνον". + „ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον μηνὶ ἀπριλίῳ, ἐπὶ ἔτους ϛϡλ, ἰνδ. ι̅ε̅".*

2) *Μενάνδρου, γνῶμαι κατὰ στίχον. ἀρχ. „ἄ̅ν̅ο̅ν̅* (= *ἄνθρωπον*)

ὄντα δεῖ φρονεῖν τἀνθρώπινα". ὑπὸ μεταγενεστέρας χειρὸς ἐπὶ ἀγράφων ἐν τέλει σελίδων.

101.

ἀριθ. 975, κῶδιξ χάρτινος (0,23 × 0,17). Ἄλλεν, σύνοψις πρακτικῆς ἰατρικῆς. Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων 608.

102.

ἀριθ. 981, κῶδιξ χάρτινος (0,32 × 0,215).

1) γεωμετρία, μετὰ σχημάτων ἐν τῷ κειμένῳ.

2) περὶ παλιῤῥοιῶν. ἀρχ. „ἐμοὶ μὲν εἰς τὴν παροῦσαν περίστασιν". Ἀφιεροῦται τῷ Καμπανίας Θεοφίλῳ. Ὁ κῶδιξ φαίνεται νεώτερος.

103.

ἀριθ. 980, κῶδιξ χάρτινος (0,72 × 0,225). Γεωργίου Κορέσση, ἀνεπίγραφος πραγματεία. ἀρχ. „εἰς τὴν ι' ὥραν ἄνθρωπός τις ἦν ἐν χώρᾳ τῇ αὐσίτηδι (sic)". Ἐν ἀρχῇ πίναξ τῶν περιεχομένων κατὰ κεφάλαια. Ἐκ φύλλων ἠριθμημένων 67.

104.

ἀριθ. 1043, κῶδιξ χάρτινος (0,225 × 0,15).

1) Ἀγαπητοῦ διακόνου, κεφάλαια τῷ βασιλεῖ Ἰουστινιανῷ. ἀρχ. „τιμῆς ἁπάσης ὑπέρτερον".

2) Πρόκλου Κωνσταντινουπόλεως, ἐγκώμιον εἰς τὸν πρωτομάρτυρα Στέφανον.

3) Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου, λόγος εἰς τὸν πρωτομάρτυρα Στέφανον.

4) τοῦ αὐτοῦ, λόγος εἰς τὸν αὐτὸν ἅγιον.

5) Βασιλείου τοῦ Μεγάλου, παραίνεσις πρὸς τοὺς νέους.

6) τοῦ αὐτοῦ, κατὰ τῶν ὀργιζομένων.

7) τοῦ αὐτοῦ, περὶ τοῦ μὴ προσηλῶσθαι τοῖς βιωτικοῖς.

8) τοῦ αὐτοῦ, ὅτι οὐκ ἔστιν ὁ Θεὸς αἴτιος τοῦ κακοῦ.

Πάντα τὰ ἀνωτέρω ἑρμηνεύονται ψυχαγωγικῶς.

9) Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, εἰς τὸν Μ. Βασίλειον.

10) εἰς τὴν καινὴν κυριακὴν καὶ εἰς τὸ ἔαρ.

Ἐν ἀρχῇ πίναξ τῶν περιεχομένων.

105.

ἀριθ. 1044, κῶδιξ χάρτινος (0,225 × 0,17). Λεξιλόγιον λατινικόν, μετὰ παραπομπῶν. ἀρχ. abominamur 3. b.

106.

ἀριθ. 1047, κῶδιξ χάρτινος (0,225 × 0,16).

1) ἐξήγησις εἰς τοῦ Κορυδαλέως προοίμιον. ἀρχ. „ἤγουν φέροντες ὅσα".

2) *προοίμιον λογικῆς. ἀρχ. „ὅσα ἕνεκά του κινεῖται". Ἐπὶ τῆς κόψεως φέρει τὴν ἐπιγραφὴν „Λογικὴ Κορυδαλέως". Ἐκ φύλλων ἠριθμημένων* 271.

107.

ἀριθ. 1048, *κῶδιξ χάρτινος* (0,23 × 0,165). *Ἱστορία τῆς βασιλείας τοῦ σουλτάνου Ἰμπραήμ. ἀρχ. „εὐθὺς ὁποῦ ὁ τέταρτος". Τὸ κείμενον διορθούμενον ἐν πολλοῖς φαίνεται αὐτόγραφον τοῦ ἀγνώστου συγγραφέως. Ὁ γραφικὸς χαρακτὴρ ὅμοιος τῷ τοῦ ὑπ' ἀριθ.* 1332 *κώδικος. Ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ ὑπὸ μεταγενεστέρας χειρὸς τάδε· „ἐκ τῶν τοῦ Δωροθέου Πρωΐου". Ἴσως οὗτος εἶναι ὁ συγγραφεύς.*

108.

ἀριθ. 1058, *κῶδιξ χάρτινος* (0,175 × 0,125). *Ἰωάννου Κουκουζέλους* (sic), *„μέθοδος πρὸς μαθητάς". Μουσικὸν χειρόγραφον.*

109.

ἀριθ. 1091, *κῶδιξ χάρτινος* (0,21 × 0,16).

1) *Ἰσοκράτους, πρὸς Δημόνικον.*

2) *τοῦ αὐτοῦ, πρὸς Νικοκλέα.*

3) *τοῦ αὐτοῦ, ἐγκώμιον πρὸς Εὐαγόραν.*

4) *⟨τοῦ αὐτοῦ⟩, Νικόκλης* (= *Νικοκλῆς*) *ἢ συμμαχικός.*

5) *Λουκιανοῦ, περὶ τοῦ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν τῇ διαβολῇ.*

6) *Πλουτάρχου, περὶ παίδων ἀγωγῆς.*

Πάντα τὰ ἀνωτέρω ἑρμηνεύονται ψυχαγωγικῶς. Ἐν τῇ πρώτῃ σελίδι ἀπαντᾷ ἡ χρονολογία· ͵αψζ'. φεβρουαρίου ζ'. Ἐν ἀρχῇ πίναξ τῶν περιεχομένων.

110.

ἀριθ. 1094, *κῶδιξ χάρτινος* (0,22 × 0,15). *Ἐτυμολογικόν. ἀρχ. „. . . . τοῦ ἦλθον, ἱκόμην δὲ ἐπὶ παθητικοῦ". Ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ·* + *„κτῆμα γεωργίου ῥήτορος τῆς μητροπόλεως αἴνου".*

111.

ἀριθ. 1095, *κῶδιξ χάρτινος* (0,215 × 0,155). *Ρητορική. ἀρχ. „τὴν ἔμφυτον ἐπιθυμίαν καὶ ἔφεσιν".*

112.

ἀριθ. 1100, *κῶδιξ χάρτινος* (0,225 × 0,165). *Ἱλαρίωνος Κιγάλα, ἐκ τῆς θεωρητικῆς καὶ πρακτικῆς τέχνης θέσεις γραμματικαί.*

113.

ἀριθ. 1101, *κῶδιξ χάρτινος* (0,22 × 0,165). *Ἀλεξάνδρου ἑρμηνέως τοῦ Βυζαντίου, πραγματεία εἰς τὰ τοῦ Ἀριστοτέλους περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς. ἀρχ. „περὶ τοιαύτην ἄρα καταγινόμεθα". πρβλ. ἀριθ.* 594.

114.

ἀριθ. 1104, κῶδιξ χάρτινος (0,215 ⨯ 16). „ὑποθέσεις διαφόρων ἐκκλησιαστικῶν γραμμάτων εἰς καισάρειαν τῆς καπαδοκίας, ἤτοι σχέδια πρόχειρα“. Τὸ κείμενον τῶν γραμμάτων τουρκιστὶ δι' ἑλληνικῶν χαρακτήρων. Ἐν ἀρχῇ ἡ χρονολογία· ͵αψογʹ, ὀκτωμβρίου (sic) αʹ.

115.

ἀριθ. 1105, κῶδιξ χάρτινος (0,215 ⨯ 0,16).

1) Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, λόγος πρὸς Ἥρωνα τὸν φιλόσοφον. ἀρχ. „τὸν φιλόσοφον ἐπαινέσομαι“. ἀπὸ τῆς 44 σελίδος ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

2) Κοσμᾶ, κανὼν εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „χριστὸς γεννᾶται δοξάσατε“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς. Ἐν ἀρχῇ ἔγχρωμος μικρογραφία (0,4 ⨯ 0,11), παριστάνουσα μεθ' ἱκανῆς τέχνης τὴν ἐν τῷ σπηλαίῳ γέννησιν τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ.

3) τοῦ αὐτοῦ, κανὼν εἰς τὴν βάπτισιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „βυθοῦ ἀπεκάλυψε πυθμένα“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς. Ἐν ἀρχῇ ἔγχρωμος μικρογραφία (0,5 ⨯ 0,105), παριστάνουσα μεθ' ἱκανῆς τέχνης τὴν βάπτισιν τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ. Ἐν τέλει τοῦ κανόνος ὑπὸ τῆς αὐτῆς ἴσως χειρὸς, ἀλλὰ δι' ἄλλης μελάνης καὶ μεταγενεστέρως φέρεται ἡ χρονολογία· ͵αψπγʹ, ἀπριλλίου (sic) κθʹ.

4) τοῦ αὐτοῦ, κανὼν εἰς τὴν ἑορτὴν τῶν βαΐων. ἀρχ. „ὤφθησαν αἱ πηγαί“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

5) Μάρκου μοναχοῦ, ἐπισκόπου Ἰδροῦντος, κανὼν τοῦ μ. σαββάτου. ἀρχ. „κύματι θαλάσσης“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

6) Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ, κανὼν τῆς κυριακῆς τοῦ πάσχα. ἀρχ. „ἀναστάσεως ἡμέρα“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

7) Ἰωάννου μοναχοῦ, κανὼν τῆς κυριακῆς τοῦ Θωμᾶ. ἀρχ. „ἄσωμεν πάντες λαοί“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

8) τοῦ αὐτοῦ, κανὼν εἰς τὴν ἀνάληψιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „τῷ σωτῆρι θεῷ“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

9) Κοσμᾶ, κανὼν εἰς τὴν ἑορτὴν τῆς πεντηκοστῆς. ἀρχ. „πόντῳ ἐκάλυψε φαραὼ“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

10) τοῦ αὐτοῦ, κανὼν εἰς τὴν μεταμόρφωσιν τοῦ Χριστοῦ. ἀρχ. „χοροὶ ἰσραήλ“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς. Ἐν ἀρχῇ τοῦ κανόνος ὑπὸ μεταγενεστέρας χειρὸς φέρονται τάδε· „γρηγόριος ἱεροδιάκονος, ἀδριανουπολίτης, παρ' ἰγνατίου ἱερομονάχου, θείου μου, ἠρξάμην εἰς καισάρειαν“.

11) τοῦ αὐτοῦ, κανὼν εἰς τὴν ὕψωσιν τοῦ σταυροῦ. ἀρχ. „σταυρὸν χαράξας μωσῆς“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς. Ἐν ἀρχῇ τῆς δευτέρας σελίδος ὑπάρχει ἔγχρωμος μικρογραφία (0,35 ⨯ 0,11) παριστῶσα

τὴν ὑπὸ τοῦ Μωϋσέως κατατρόπωσιν τοῦ Ἀμαλήκ· μετὰ τὴν μικρογραφίαν ἀκολουθεῖ τὸ σχετικὸν τροπάριον τοῦ κανόνος. Ἐν τέλει τοῦ κανόνος φέρεται ἡ χρονολογία· ͵αψπβ′ δεκεμβρίου κα′.

12) *Δαμασκηνοῦ μοναχοῦ τοῦ Στουδίτου, κανὼν εἰς τὴν κοίμησιν τῆς Θεοτόκου. ἀρχ. „εὖ τε μήτηρ κλειτή". ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.*

13) *ἐγκώμιον τοῦ μεγαλομάρτυρος Γεωργίου. ἀρχ. „ἀναγινώσκω τὴν ἀποκάλυψιν".*

14) *ἐγκώμιον εἰς τὴν παραμονὴν τῶν φώτων, ἐκφωνηθὲν ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ. ͵αω′. ἀρχ. „τίς ἂν ἀξίως τὸ μέγεθος".*

15) *ἐγκώμιον εἰς τὴν γέννησιν τοῦ σωτῆρος, ἐκφωνηθὲν ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ. ἀρχ. „παράδοξον πάντως καὶ λόγου".*

16) *ἐγκώμιον τῇ ἁγίᾳ καὶ μεγάλῃ παρασκευῇ, ἐκφωνηθὲν ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ. ͵αω′, ἀπριλλίου* (sic) *ϛ′. ἀρχ. „τίς οὐκ ἂν ἐκπλαγείη".*

Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων 406, *ὧν αἱ τελευταῖαι ἄγραφοι· εἰς τὰ ἐν ἀρχῇ ἄγραφα φύλλα ἐγράφησαν μεταγενεστέρως καὶ ὑπ' ἄλλης χειρὸς τέσσαρες ἄνευ ἀξίας ἐπιστολαί, ὧν ἡ τελευταία φέρει τὴν χρονολογίαν ͵αωα′.*

116.

ἀριθ. 1109, *κῶδιξ χάρτινος* (0,21 × 0,145). *Στοιχιράριον μουσικὸν τῶν δώδεκα μηνῶν, τοῦ τριωδίου καὶ πεντηκοσταρίου. Χειρόγραφον μουσικόν.*

117.

ἀριθ. 1110, *κῶδιξ χάρτινος* (0,205 × 0,15). *Ρητορική. ἀρχ. „τὰ προλεγόμενα τῆς ῥητορικῆς τέχνης".*

118.

ἀριθ. 1113, *κῶδιξ χάρτινος* (0,215 × 0,16). *Ἰσιδώρου τοῦ Πηλουσιώτου, ἐπιστολαί. ἡ πρώτη Νείλῳ τῷ μοναχῷ. ἀρχ. „οἱ μὲν ἅγιοι τῆς μοναχικῆς φιλοσοφίας". ἡ τελευταία Θεοδοσίῳ ἐπισκόπῳ. ἀρχ. „οἶδα πολλάκις ἐμαυτῷ". Ἐν τῇ πρώτῃ σελίδι, ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ, κεῖνται ὑπ' ἄλλης χειρὸς γεγραμμένα τάδε· „ἐκ τῶν τοῦ τζερβενοῦ σεραφείμ".*

119.

ἀριθ. 1115, *κῶδιξ χάρτινος* (0,22 × 0,165). *Ἰατροσόφιον.*

120.

ἀριθ. 1116, *κῶδιξ χάρτινος* (0,22 × 0,15). *Ἰσιδώρου τοῦ Πηλουσιώτου, ἀρχ. „τὸν μάχαις χαίροντα καὶ θορύβοις τερπόμενον". Ἡ ἐπιγραφὴ ἐσβεσμένη, ἐν τοῖς περιθωρίοις σημειώσεις διασαφητικαί. Ὁ κῶδιξ ἀτελής.*

121.

ἀριθ. 1118, κῶδιξ χάρτινος (0,20 × 0,145). Ἱστορία τῆς Ρωσσίας. Ἐν ἀρχῇ πίναξ τῶν περιεχομένων καὶ κατάλογος τῶν ῥώσσων ἡγεμόνων ἀπὸ τοῦ Ρούρικ μέχρι Μπούρη τοῦ Γουδενόβ. Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων 332.

122.

ἀριθ. 1119, κῶδιξ χάρτινος (0,205 × 0,155).

1) Θεοφίλου Κορυδαλλέως, σύνοψις ῥητορικῆς τέχνης.

2) Ἀφθονίου σοφιστοῦ, προγυμνάσματα. πρβλ. ἀριθ. 1135. § 2.

123.

ἀριθ. 1120, κῶδιξ χάρτινος (0,205 × 0,145).

1) Μανουήλ, συλλογὴ ἀττικῶν ὀνομάτων. ἄρχεται ἀπὸ τῆς ἑρμηνείας τῆς λέξεως ἀγορὰ καὶ φθάνει μέχρι τῆς λέξεως πρόωρος.

2) „ὑποτύπωσις τῶν ἁγίων πατέρων καὶ ἀρχιερέων, ὁποῖον εἶναι δεῖ τὸν ἀρχιερέα καὶ πῶς τὴν αὐτοῦ οἰκονομεῖν ἐκκλησίαν". ἀρχ. „δεῖ τὸν ἀρχιερέα τὸν ψηφισθέντα". Ἐν τέλει τάδε.

+ „νίψον ἀνομήματα μὴ μόναν ὄψιν".

+ „<ἱ>ερεῖ ἔφην ἔγωγε, νῆφε ἱερεῦ".

+ „νόμιμον ἀββᾶ φᾶγε μέγα φάββα νόμιμον".

Αἱ φράσεις αὗται καὶ ἀντιστρόφως αἱ αὐταὶ ἀναγινώσκονται.

5) ἀνεπίγραφος πραγματεία. ἀρχ. „εἰδέναι πᾶς ὀφείλει πιστός".

4) Ἰωάννου τοῦ Καβάσιλα, ἄνευ ἄλλης ἐπιγραφῆς ἀκολουθεῖ πραγματεία, ἀρχομένη· „ἡ μὲν τοῦ διακόνου στολή".

5) ἀττικισμοὶ τῶν λογίων. ἀρχ. „ἀντὶ τοῦ εἰπεῖν μνημονεύω τοῦ δεῖνος, διὰ μνήμης ἔχω τὸν δεῖνα λέγεται".

124.

ἀριθ. 1135, κῶδιξ χάρτινος (0,195 × 0,14).

1) Ἐπικτήτου, ἐγχειρίδιον. ἀρχ. „τῶν ὄντων τὰ μὲν ἐστὶν ἐφ' ἡμῖν".

2) Ἀφθονίου σοφιστοῦ, προγυμνάσματα. ἀρχ. „ὁ μῦθος ποιητῶν μὲν προῆλθε". πρβλ. ἀριθ. 1119. § 2.

3) Γεωργίου ἱερέως Σουγδουρῆ, προδιοίκησις εἰς ἅπασαν τὴν λογικὴν μέθοδον τοῦ Ἀριστοτέλους. ἀρχ. „ἡ περὶ τὴν φιλοσοφίαν σπουδή". Ἐν τέλει παρατίθενται τὰ ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ Μελετίου (ιζ'. ιϛ') καὶ τῆς Βιβλιοθήκης τοῦ Φαβρικίου (ια'. 799) σχετικὰ πρὸς τὸν ἐξ Ἰωαννίνων ἱερέα Γεώργιον Σουγδουρῆν.

125.

ἀριθ. 1143, κῶδιξ χάρτινος (0,215 × 0,16).

1) ἀνωνύμου, ἐπιγράμματα.

2) Μαξίμου τοῦ Μαργουνίου, ἐπιγράμματα.

3) *Μιχαὴλ Σοφιανοῦ* (τοῦ εἰς τὴν λατινικὴν μεταφραστοῦ τοῦ περὶ ψυχῆς συγγράμματος τοῦ Ἀριστοτέλους), ἐπιγράμματα.

4) ἐκ τῆς εἰς τὸν Ἡσαΐαν ἐξηγήσεως. ἀρχ. „Βασιλ. ἂν δευτερονομήσῃς ἀπηγόρευται ἀροτριᾶν ἐν μόσχῳ καὶ ὄνῳ ἐπὶ τὸ αὐτό“.

5) περιεχόμενα κατὰ κεφάλαια τῆς ἀκριβοῦς ἐκδόσεως τῆς ὀρθοδόξου πίστεως Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ.

6) *Συμεών*, ἐπιγράμματα.

7) περὶ τῶν ιβ ἄρθρων (τοῦ συμβόλου τῆς πίστεως).

8) *Βλεμμύδου*, ἐπιγράμματα.

9) *Γαβριὴλ τοῦ Φιλαδελφείας*, „ποῖα δεῖ ἐρωτᾶν τὸν πνευματικὸν τοὺς πρὸς αὐτὸν προσερχομένους καὶ μετανοοῦντας“.

10) περὶ μνηστείας. ἀρχ. „ἴστε ὅτι κατὰ τὸν θεῖον παῦλον“.

11) ἀποσπάσματα μικρὰ ἐκ διαφόρων πατερικῶν συγγραφῶν.

12) *Συμεὼν τοῦ καὶ Συνεσίου*, ἐπιγράμματα.

13) *Θεοδωρήτου*, ἐκ τοῦ τρίτου λόγου τοῦ ἐρανιστοῦ.

14) *Συνεσίου*, ἐπιγράμματα.

126.

ἀριθ. 1145, κῶδιξ χάρτινος (0,21 × 0,15).

1) *Ἀντωνίου*, περὶ ἐγκλιτικῶν· ἀρχ. „ὁ μὲν μῦθος Ἡφαίστῳ συνοικίζει τὰς χάριτας“. πρβλ. ἀριθ. 1296 § 4.

2) *Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου*, ἴαμβοι παραινετικοί, μονόστιχοι. ἀρχ. „ἀρχὴν ἁπάντων καὶ τέλος ποιοῦ θεόν“.

3) *Θεμιστίου* ⟨τοῦ⟩ *φιλοσόφου*, περὶ φιλίας. ἀρχ. „τί δή ποτε, ὦ μακάριοι“. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς. Ἐν τέλει· „πληρώσας εἶπον, χριστέ, σοὶ δόξα πρέπει | βασιλιάδης ἀρετῆς ὅλως ξένος“.

4) *Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου*, λόγος εἰς τὸν Μ. Ἀθανάσιον. ἀρχ. „ἀθανάσιον ἐπαινῶν, ἀρετὴν ἐπαινέσομαι“. μετ' ἐκτενῶν ἑρμηνειῶν. Ἐν τέλει· „τῷ συντελεστῇ τῶν καλῶν Θεῷ χάρις“.

5) *Πλουτάρχου*, περὶ πολυπραγμοσύνης. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς.

6) *τοῦ αὐτοῦ*, περὶ τοῦ ἀκούειν, κατὰ νεοελληνικὴν μετάφρασιν. Ἐν τέλει· ͵αψπα΄, κατὰ ἰανουάριον.

7) *Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου*, περὶ προσευχῆς. ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς. Ἐν τέλει· „ἤχθη πρὸς τέλος τοῦτο ἐν δεκεμβρίῳ | ὀγδοάτῃ τῇ τούτου, ἑβδομάδος δ' ἕκτον ἦμαρ“.

8) *Βασιλείου τοῦ Μεγάλου*, κατὰ τῶν ὀργιζομένων, μετ' ἐξηγήσεως. Ἐν τέλει· „μὴν ἀπρίλλιος (sic) ἡνίκ' ἐτελειώθη ἔαρ ὑπῆρχε, | ἀνθ' ὅτου εἴη κλέος τῷ δόντι Θεῷ | ἡμῖν καιρὸν χ' ὑγείαν ἐλθεῖν ἐν | ἦρι καὶ τουτὶ ἀπαρτίσαι“.

9) *τοῦ αὐτοῦ*, *πρόσεχε σεαυτῷ, μετ' ἐξηγήσεως. Ἐν τέλει τὸ κρυπτογράφημα τόδε:*

λέγσ ξέν ολ'ζσ ηθωγοὐλγλχ ὀλξλω ωφύωγν θ"
κθνψθω ςγςθ'ωθσν ψλ κ9λώπυεγν
ψέλ (= 9) *ξ' ἐνψθχαθ ἔγοβφε ψλ̄ πθψθ' ολ'ψλν,*
ολ'ζο ςὲ ψσ̄ "θνθπψγ μχ̀ν ψ̄β 'θνθ'ωωβ
θὖνλν ἐπ ηθ'αλχω π9θ (= θ9) *ςύβω θ'νθηεξησ.*

Ἐπὶ τῆς ἀπέναντι ἀγράφου σελίδος παρέχεται ἡ μετάφρασις, ἔχουσα ὧδε· „θείῳ μὲν λόγῳ βασιλίοιο (sic) *λόγος σφίσιν ᾄ|σαντας διδάσκων τὸ προσέχειν· | τέρμ' ἐνταῦθα εἴληφε τὸ κατὰ λόγον | λόγῳ δὲ τῷ ἄνακτι ξὺν τῇ ἀνάσσῃ | αἶνον ἐκ βάθους καρδίας ἀναπέμπω".*

10) *Ἰσοκράτους, πρὸς Δημόνικον, κατὰ νεοελληνικὴν μετάφρασιν. Ἐν τέλει· „ἐν ἡμέραις ἓξ τὴν κτίσιν κτίζεις λόγε, | οὐχ ὡς ῥοπῇ τὰ πάντα ἀσθενῶν κτίσαι, | ἀλλ' ἵνα ταῖς ἓξ προστιθῇς τὴν ἑβδόμην, | τὸν σαββατισμὸν τὸν τελευταῖον μάθω".*

11) *Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου, περὶ τῶν τοῦ βίου ὁδῶν, μετ' ἐξηγήσεως.*

12) *τοῦ αὐτοῦ, εἰς τὸν Μ. Βασίλειον, μετ' ἐξηγήσεως.*

13) *Κοσμᾶ, κανὼν εἰς τὴν ὕψωσιν τοῦ σταυροῦ. ἀρχ. „σταυρὸν χαράξας μωσῆς". ἑρμηνεύεται ψυχαγωγικῶς. Ἐν τέλει· „ἔτει ἀπὸ τῆς θεογωνίας* (sic) *͵αψοζ', ἰουλίου κδ'".*

14) *θέματα ἐκ τοῦ ἁπλοῦ εἰς τὸ ἑλληνικόν.*

15) *Ἐπικτήτου, ἀποφθέγματα. ἀρχ. „ὁ τύχῃ βίος συμπεπλεγμένος".*

127.

ἀριθ. 1148, *κῶδιξ χάρτινος* (0,21 × 0,15). *Νομοκάνων.*

128.

ἀριθ. 1163, *κῶδιξ χάρτινος* (0,225 × 0,165). *Συνταγολόγιον ἰατρικὸν εἰς λατινικὴν καὶ ἑλληνικήν.*

129.

ἀριθ. 1164, *κῶδιξ χάρτινος* (0,215 × 16).

1) *„σύνοψις εἰσαγωγικωτέρα εἰς γεωγραφίαν καὶ πρότερον εἰς θεωρίαν σφαιρικήν, συγγραφεῖσα ἀπὸ τῆς φωνῆς τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου κυροῦ Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλέως". ἀρχ. „ὅλος οὗτος ὁ αἰσθητὸς κόσμος". Προηγεῖται ἀφιέρωσις τῷ „Σκαρλάτῳ τῷ πανευκλεεῖ ἀνδρὶ λογίῳ τε καὶ εὐγενεστάτῳ" καὶ προοίμιον.*

2) *ἀπόκρισις πρὸς τοὺς ζητοῦντας τὴν πρόγνωσιν τοῦ ἀέρος. ἀρχ. „ἐκεῖνος ὅπου ζητᾷ τὴν πρόγνωσιν". ἐν τέλει· „ἐν ἀθήναις* 1631".

3) *Νικηφόρου τοῦ Γρηγορᾶ, ἐπιστολὴ Δημητρίῳ τῷ Καβάσιλᾳ, περὶ πάσχα. ἀρχ. „ἐπειδὴ φίλος εἶ".*

4) „σύγγραμμα ἤτουν ποίημα φιλοσόφου καὶ ἀστρολόγου· πυθαγόρας τηλαυγεῖ (;) χαίρειν“. ἀρχ. „πολλὰ παθὼν καὶ πολλὰ πειρασάμενος“.

5) *Μαξίμου τοῦ Μαργουνίου*, ἐπισκόπου Κυθήρων, ἐπιστολὴ τῷ ὁσιωτάτῳ Ἀμβροσίῳ τῷ Καλονᾷ. ἀρχ. „καὶ τῇ πυθαγόρου βίβλῳ“. τέλος „οὐκ ἂν φθάνοις τὸν πρὸς ἡμᾶς ἀπόπλουν ἑλόμενος“. ,αφπθ'.

6) *Βασιλείου τοῦ Μεγάλου*, ἀποσπάσματα μικρὰ ἐκ διαφόρων αὐτοῦ συγγραμμάτων, μίαν σελίδα καταλαμβάνοντα.

7) „τοῖς ἐντευξομένοις ὁποιουδήποτε βαθμοῦ τε καὶ τάξεως“. ἀρχ. „τὸ καλὸν τίμιον“.

8) „περὶ τοῦ πῶς διαιτᾶσθαι τὸν καθ' ἕκαστον μῆνα“. ἀρχ. „μάθε διαιτᾶσθαι οὕτωσι, διὰ παντὸς μανουὴλ μουσικώτατε“.

9) ἀπολογία τῶν καταδικασθέντων καθολικῶν κριτῶν. ἀρχ. „ἐξ ἀδίκου ψήφου“.

10) *Ἰωάννου τοῦ Βυζαντίου*, „ἀποδείξεις ἀπὸ τῶν θείων λογίων“, συλλογὴ διαφόρων θεολογικῶν ἀποσπασμάτων κατ' ἐπιταγὴν τοῦ Κορυδαλλέως.

11) ἐπιστολὴ πρὸς τὸν οἰκ. πατριάρχην Κύριλλον. ἀρχ. „ἐπειδὴ ἁγιώτατε κύριε“. Ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ κεῖνται τάδε· „σφαλερὰ ἐπιστολὴ τῶν ἐγκλέζων, ἥντινα τῷ κυρίλλῳ πεπόμφασιν“.

12) περὶ τοῦ πρωτείου τοῦ Ῥώμης. ἀρχ. „δὲν εἶναι ἄλλο τί ποτες“.

13) μαρτυρίαι ἐκ τῆς ἁγ. Γραφῆς καὶ τῶν πατέρων περὶ διαφόρων ζητημάτων.

14) „ἐπιστολὴ τῷ ἀπὸ γραικῶν ἰταλῷ ἀδελφῷ Μαξίμῳ, τῆς τάξεως τῶν κηρήκων (= κηρύκων)“. ἀρχ. „ἐν ἐρήμῳ μοι διατρίβοντι“.

15) „τῷ ἀρίστῳ τὴν σοφίαν ἀνδρὶ καὶ εἰς πᾶν εἶδος ἐξησκημένῳ παιδείας, εὖ πράττειν“. ἀρχ. „ἄχρι μὲν τοῦ παρόντος“.

16) „ὑπόθεσις τῆς ἐπιστολῆς“. Πάντως ἀναφέρεται εἰς τὴν προηγουμένην ἐπιστολήν, ἥτις παρίσταται ἐν τῇ ὑποθέσει ταύτῃ ὡς ἐπιστολὴ τοῦ ἐκ Ζακύνθου ἱερέως Ἰωάννου Βαμβακίου εἰς Ῥώμην, πρὸς τὸν Κρῆτα Καρυοφύλλην, ζητήσαντα, ἀλλ' ἀνεπιτυχῶς νὰ προσελκύσῃ „τοὺς τῶν Ζακυνθίων παῖδας“ εἰς τὸν καθολικισμόν.

17) ἐπιστολὴ τῷ σοφωτάτῳ Κορυδαλλεῖ. ἀρχ. „εἶναι τὸ καλὸν φυσικά“. τέλος „εἰς πολλῶν ἡλίου κύκλων περιόδους“.[1])

18) *Μεταξᾶ*, ἀπάντησις πρὸς τὸν Πατελάρον. ἀρχ. „ἔστι πως καὶ ἀγνῶτας γινώσκειν“. τέλος „οὐδ' ἀπὸ σκυθῶν ῥῆσις τὸ λεγόμενον“.

19) *Εὐριάδου*, ἐπιστολὴ Κίμωνι. ἀρχ. „ἐπαγγέλῃ (sic) πολλὰ καὶ πράττεις ὀλίγα“. τέλος „ὡς ἀληθείας ὑπάρχων ἀμέτοχος“.

1) Ἡ ἐπιστολὴ αὕτη, ὡς καὶ αἱ ἑπόμεναι, εἶναι λίαν βραχεῖα. Μὴ δυνάμενοι νὰ ἐξακριβώσωμεν τὴν ἀκεραιότητα αὐτῶν, σημειοῦμεν καὶ τὸ τέλος τῶν ἐπιστολῶν.

20) *Κορυδαλλέως*, ἐπιστολὴ τῷ Κορεσσίῳ. ἀρχ. „τῶν προτερημάτων τῆς εὐγενοῦς σου ψυχῆς". τέλος „τοὺς ποτ' εὐκλεεστάτους ἐν ἑκατέροις ἕλληνας". ,αχλ' (;) ἀνθεστηριῶνος.

21) *Κορυδαλλέως*, ἐπιστολὴ πρὸς τὸν οἰκ. πατριάρχην. ἀρχ. „διττῆς στοχάζεται τὰ γράμματα προθέσεως".

22) τὰ κατ' ἔννοιαν σχήματα τῆς ῥητορικῆς. ἀρχ. „*προδιώρθωσις* ἐστὶν ὅταν θεραπεύωμεν". Παρατίθενται καθέτως τὰ διάφορα ῥητορικὰ σχήματα, ἀπέναντι δ' αὐτῶν ἡ ἑρμηνεία.

23) „Βυζαντίου τινὸς πρὸς τὸν πατριάρχην μιχαὴλ περὶ χυμικῆς ἤτοι χρυσοποιΐας". ἀρχ. „ὁρᾷς ὅ με ποιεῖς ὁ ἐμὸς δυνάστης". Ὑπὸ τοῦ πατριάρχου Μιχαὴλ προτραπεὶς ὁ γράφων, ἀφήσας τὴν φιλοσοφίαν, εἰς ἣν κατεγίνετο, ἐπεδόθη εἰς τὴν ἀλχημίαν. Ἐν τῷ πίνακι τῶν περιεχομένων ὑπὸ μεταγενεστέρας χειρὸς σημειοῦται ἐν τῇ ὤᾳ, ἔναντι τῆς πραγματείας ταύτης, τὸ ὄνομα Μιχαὴλ τοῦ Ψελλοῦ.

24) ἀνεπίγραφος πραγματεία. ἀρχ. „ἐπειδὴ τοῖς μὲν κατὰ τὸ σῶμα .....[1]) πολὺ τῶν ἄλλων ζῴων ἐκ φύσεως ἠλάττωται ἄνος (= ἄνθρωπος)". Ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ· „1617 ἀπὸ χυ, μηνὸς μεμακτηριῶνος ὀγδόῃ φθίνοντος".

25) ἐπιστολὴ πρὸς τὸν μητροπολίτην Βερροίας. ἀρχ. „ὅλον ἀσμ ἀγαθῶν τὰ παρ' ἡμῖν".

26) ἐπιστολή, προσφωνουμένη οὕτω· „μακαριώτατε καὶ λογιώτατε δέσποτα πάσης κύπρου τῆς νέας ἰουστινιανῆς, σεβασμιώτατε καὶ ὑπέρτιμε πρόεδρε κλ.". ἀρχ. „ὁ περὶ ὑμᾶς μου πόθος". Ἀπὸ τῆς πάλαι Βύζαντος αχμ, ἰουνίου 7.

27) ἀνεπίγραφος ἐπιστολή. ἀρχ. „γράμματα τίμια καὶ σεβάσμια ἐδεξάμεθα παρὰ τῆς σῆς παναγιότητος".

28) ἀνεπίγραφος ἐπιστολή. ἀρχ. „τοὺς τῆς σοφίας δεινοὺς καὶ περὶ τοὺς λόγους αὐτῆς διατρίβοντας ὑπάρχεις αὐτός, ὦ τῶν κληρικῶν ἄριστε".

29) ἐπιστολὴ Ἀλεξάνδρῳ καὶ Ἀνδριανῷ (sic). ἀρχ. „εἰ μὲν διχῶς ἦτε τὴν γνώμην".

30) „ὁ αὐτὸς τοῖς αὐτοῖς". ἀρχ. „τὴν τῶν ὀφθαλμικῶν ὑελίων δυάδα".

31) ἐπιστολὴ Ἱερεμίᾳ τῷ πατριάρχῃ. ἀρχ. „ἀφίκετο πρὸς τοὺς ἐνθάδε ἐφόρους τοῦ μεγάλου γεωργίου". τέλος „τὰ τῆς ὀργῆς οὐκ ἐνδείκνυται".

32) *Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλλέως*, ἐπιστολή. ἀρχ. „ἀνδρὸς εὐγένεια κυριωτάτη καὶ μάλιστ' ἀναφαίρετος".

33) ἀνεπίγραφον. ἀρχ. „ἐκείνου τοῦ γένους ἐστὶ ἡ πρόθεσις τοῦ παρόντος συνταγματίου".

---

1) λέξις δυσανάγνωστος.

34) *ἀνεπίγραφον. ἀρχ. „ὀλιγοστὸς αἱ γεδαιὼν* (sic) *ἀναμεταξὺ τῶν Ἰσραηλιτῶν“.*

35) *ἀνεπίγραφον. ἀρχ. „ὁ σκοπὸς τοῦ ζητήματος τούτου τῆς τιμιότητός σου εὐγενέστατε“.*

36) *περὶ σώματος καὶ γνώμης ἵππου ἀγαθοῦ. ἀρχ. „ἀπὸ μὲν τοῦ σώματος ὁπλαὶ κοῖλαι“.*

37) *Κλαυδίου Πτολεμαίου, ἁρμονικῶν πρῶτον. ἀρχ. „ἁρμονικὴ μέν ἐστι δύναμις“. μετὰ σχημάτων.*

38) *„περὶ τοῦ νομικοῦ πάσχα καὶ περὶ τῆς πανσελήνου διαφωνίας“. ἀρχ. „ἄριστα μὲν πάντων“. τὸ κείμενον συμπληροῦται ὑπὸ μεταγενεστέρας χειρός. Ἐν ἀρχῇ ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ φέρονται τάδε· + „ὁ Βλάσταρις Ματθαῖος ἱερομόναχος Θεσσαλονικεύς, συγγραφεὺς τῆς νομικῆς ἐπιτομῆς· ἤκμαζε δὲ ἐν ἔτει ϛωμγ', ὡς φαίνεται ἐξ ὧν αὐτὸς γράφει περὶ τοῦ ἁγίου πάσχα“.*

39) *αἱ συνθῆκαι τοῦ μητροπολίτου τῆς Ἐρδελίας. ἀρχ. „αἵτινες συνθῆκαι ἐν τοῖς βίβλοις, αἱ μετὰ χρυσοβόλων* (sic) *εἰσὶν ἐν ἰσχύϊ* (;) *ἐν ͵αχμγ' ἔτει παρὰ τοῦ φωτεινοτάτου ἡγεμόνως* (= *ἡγεμόνος*) *τοῦ τότε καιροῦ ἐν τῇ Ἐρδελίᾳ“. Μνημονεύονται ὁ μητροπολίτης τῆς Ἐρδελίας Σάββας καὶ Γεώργιος Ρακότζης καὶ ὁ πρίγκηψ Μιχαὴλ Ἀπάφης. Ἐν τέλει φέρονται τάδε· „διὰ τὴν βίαν τὸ γράψιμον, ὅπου εἶναι διὰ τὴν χρείαν τῆς αἰτίας ταύτης, δὲν ἠμπόρεσα νὰ τελειώσω“.*

40) *Μελετίου ἰατροῦ, ἰατροσόφιον. ἀρχ. „ὅταν ἐξεύ⟨γ⟩ουν τὰ ἔντερα“. Προηγεῖται πίναξ τῶν περιεχομένων.*

41) *περὶ ψυχῆς. ἀρχ. „παρελθούσης μιᾶς ἡμερὸς* (sic)*“.*

42) *ἐπιστολὴ πρὸς τὸν λογιώτατον κὺρ Ζαχαρίαν. ἀρχ. „ἡμεῖς περισπώμενοι ἐνταῦθα“. Ἀτελὴς οὖσα κατέχει δύο σελίδας συνεχῶς ἐκ τῶν πλαγίων.*

43) *σημειώματα περὶ τῆς τάξεως μητροπολιτῶν τινων καὶ ἐπισκόπων.*

44) *σημειώσεις δι' ὧν γινώσκονται οἱ δαιμονιζόμενοι καὶ περὶ ἐξορκισμοῦ. ἀρχ. „πρέπει ἐκεῖνοι“.*

Ἐν ἀρχῇ τοῦ κώδικος πίναξ τῶν περιεχομένων λεπτομερής. Ἐκ φύλλων ἠριθμημένων 222.

130.

ἀριθ. 1179, *κῶδιξ χάρτινος* (0,22 × 0,16). *Λόγοι διάφοροι εἰς κυριακὰς καὶ ἄλλας ἑορτάς, τουρκιστὶ δι' ἑλληνικῶν χαρακτήρων. Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων* 445.

131.

ἀριθ. 1229, *κῶδιξ χάρτινος* (0,135 × 0,9).

1) *Γενναδίου τοῦ Σχολαρίου, ἄνευ ἄλλης ἐπιγραφῆς ἀκολουθεῖ πραγματεία ἀρχομένη· „τοῦτον τὸν ἅγιον Αὐγουστῖνον οἱ Λατῖνοι“. τέλος „τοῖς ἐπιστημόνως καὶ ἀπαθῶς κρίνουσιν“. Ἕπονται δι'*

ἐρυθρᾶς μελάνης γεγραμμένα τάδε· „ταύτας τὰς εὐχὰς εὑρὼν ἐν Ἰταλίᾳ ὁ Ἐφέσου κὺρ Μάρκος ὁ Εὐγενικὸς τὰς μετεγλώττισεν ὕστερον κὺρ Δημήτριος ὁ Κυδώνης".

2) Αὐγουστίνου Ἱππῶνος, „ἐκ τῶν θεωρητικῶν καὶ ἐρωτικῶν εὐχῶν· τί ἂν εἴποι ψυχὴ μόνον πρὸς θν (= Θεόν)· περὶ τῆς ἀρρήτου γλυκύτητος αὐτοῦ τοῦ θῦ (= Θεοῦ)". ἀρχ. „ἐπιγνοίην σε κε (= Κύριε) τὸν ἐπιγινώσκοντά με".

3) Κριτοπούλου μ^χ (= μοναχοῦ) τοῦ Ἰμβρίου, στίχοι. ἀρχ. „ὅστις ἔρωτα θν ἔσχεν εὐ ....[1]) καὶ πῦρ ἀνῆψεν ἀγάπης ἐν καρδίᾳ".

4) τοῦ αὐτοῦ, εὐχή. ἀρχ. „δέσποτα κε, ιυ, χε, ὁ θς ἡμῶν ὁ μόνος συμπαθὴς καὶ εὐδιάλλακτος".

132.

ἀριθ. 1233, κῶδιξ χάρτινος (0,14 × 0,10). Φαίνεται μᾶλλον σημειωματάριον σπουδαστοῦ, περιέχον ἀναμίκτους σημειώσεις, ὡς

1) διαλόγους ἑλληνολατινικούς,

2) περὶ ἑλληνικῆς συντάξεως,

3) περὶ μέτρων καὶ ἐπῶν.

133.

ἀριθ. 1251, κῶδιξ χάρτινος (0,185 × 0,13).

1) Στεφάνου Ἀλεξανδρέως, οἰκουμενικοῦ διδασκάλου καὶ φιλοσόφου, περὶ ἀργυροποιΐας καὶ ἱερᾶς τέχνης (εἰς 9 πράξεις). ἀρχ. „⟨Θ⟩εὸν τὸν πάντων ἀγαθῶν αἴτιον". Προηγεῖται διάλογος ἀκέφαλος μεταξὺ Διοσκόρου καὶ φιλοσόφου.

2) Ἡλιοδώρου ἀρχιερέως καὶ φιλοσόφου, πρὸς Θεοδόσιον τὸν μέγαν βασιλέα, περὶ τῆς τῶν φιλοσόφων μυστικῆς τέχνης, δι' ἰάμβων στίχων. ἀρχ. „σκῆπτρα γάλησ (;) μέδοντε ὡς πανέμφρονες | μυστηπόλοι ἔποντες ἄκρῳ δακτύλῳ".

134.

ἀριθ. 1283, κῶδιξ χάρτινος (0,21 × 0,16). ἀνωνύμου, περὶ ψυχῆς. ἀρχ. „τὸ φιλοσοφικὸν τῆς θεωρίας μέρος κάλλιστα συντείνει εἰς γνῶσιν τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως".

135.

ἀριθ. 1276, κῶδιξ χάρτινος (0,215 × 0,16).

1) Συμεὼν πρωτοβεστάρχου τοῦ Ἀντιόχου, περὶ τροφῶν δυνάμεως, κατὰ στοιχεῖον. ἀρχ. „πολλῶν καὶ λογίων".

2) Γαληνοῦ, „ἀπὸ τῶν ἁπλῶν σύναξις εἴς τινα κεφάλαια" (α' — σκθ'). ἀρχ. „θερμὸν ἐστὶ καὶ ξηρὸν τὴν δύναμιν". προηγεῖται ἀναλυτικὸς τῶν περιεχομένων πίναξ. Σελίδες ἠριθμημέναι μέχρι τῆς 74ης.

---

1) λέξις δυσανάγνωστος.

136.

ἀριθ. 1296, *κῶδιξ χάρτινος* (0,165 × 11).

1) *Θεοδώρου* <*τοῦ Γαζῆ*>, *γραμματικῆς εἰσαγωγῆς τῶν εἰς τέσσαρα τὸ δον. ἀρχ.* „*λοιπὸν δὲ περὶ συντάξεως*". *Ἐν τέλει φέρονται τάδε·* „. . . . *ἐτελειώθη αὕτη ἐξηγηθεῖσα παρὰ ἀντωνίου διδασκάλου. ͵αψζ. ὀκτωμβρίου* (sic) *αη.*"

2) *Ἀλεξάνδρου* <*Μαυροκορδάτου*>, *τοῦ ἐξ ἀπορρήτων*, „*περὶ τῆς γραμματικῆς συντάξεως κατὰ τὰ ὀκτὼ μέρη τοῦ λόγου*". *ἀρχ.* „*χρώμεθα τοῖς προτακτικοῖς ἄρθροις*".

3) <*τοῦ αὐτοῦ*>, „*περὶ μωρίων τῆς ἑλληνικῆς, πραγματεία[ς] σύντομος διάλεκτος*". *ἀρχ.* „*τῶν μὲν μορίων ψιλή τις ἐστί*". *Ἐν τέλει·* „*ἀτελὲς ἐστὶ τόδε τοῦ ἀλεξάνδρου*".

4) *Ἀντωνίου, περὶ ἐγκλιτικῶν. ἀρχ.* „*ὁ μὲν μῦθος ἡφαίστῳ συνοικίζει τὰς χάριτας*". *πρβλ. ἀριθ.* 1145 § 1. *Ἐν τέλει φέρονται τάδε·* „+ ͵αψη' *ἔτει. ὁ λογοθέτης γενικοῦ* (sic) *τῆς μεγάλης ἐκκλησίας καὶ διδάσκαλος τῆς κατὰ τὴν κωνσταντινούπολιν πατριαρχικῆς σχολῆς ἀντώνιος*".

5) *Ἀντωνίου, χρηστοήθεια. ἀρχ.* „*τιμιώτατον μὲν τῶν ἐν ἀνθρώπῳ*". *Ἀποτελεῖται ἐξ ἐννέα κεφαλαίων, μέχρι δὲ τοῦ τρίτου περίπου τὸ κείμενον συνοδεύεται καὶ ὑπὸ διασαφητικῶν σημειώσεων, γεγραμμένων ὑπὸ μεταγενεστέρας χειρός. Προηγεῖται, ὑπὸ μεταγενεστέρας ἐπίσης χειρὸς γεγραμμένη, εἰσαγωγὴ εἰς τὴν χρηστοήθειαν, περὶ ἧς παρέχεται ἡ πληροφορία, ὅτι ἀρχικῶς ἐγράφη λατινιστί, μεταφρασθεῖσα δὲ εἰς τὴν δημώδη ἑλληνικήν, μετηνέχθη εἰς τὴν ἀρχαίαν ὑπὸ τοῦ καθηγητοῦ τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου. Ἔν τινι ἀγράφῳ ἐν ἀρχῇ τοῦ κώδικος φύλλῳ φέρονται τάδε·* „*τὸ παρὸν ὠνησάμην ἐν κωνσταντινουπόλει κατὰ τὸ ͵αψνη', σεπτεμβρ. ιδ'*".

137.

ἀριθ. 1297, *κῶδιξ χάρτινος* (0,16 × 0,11). *Λεξικὸν λατινοελληνικόν*".

138.

ἀριθ. 1325, *κῶδιξ χάρτινος* (0,22 × 0,17). „*σημειώσεις διατριβῶν Ἰγνατίου*", *γραμματολογικαὶ σημειώσεις.*

139.

ἀριθ. 1326, *κῶδιξ χάρτινος* (0,225 × 0,155). *Γραμματικὴ ἑλληνική.*

140.

ἀριθ. 1332, *κῶδιξ χάρτινος* (0,23 × 0,16). *Ἱστορία τῆς ὀθωμανικῆς βασιλείας. ἀρ.* „*οἱ ὀθωμανοὶ τῶν ὁποίων ἡμεῖς*". *Τὸ κείμενον διορθούμενον ἐν πολλοῖς φαίνεται αὐτόγραφον τοῦ ἀγνώστου συγγραφέως.*

Ὁ γραφικὸς χαρακτὴρ ὅμοιος τῷ τοῦ ὑπ' ἀριθ. 1048. Ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ ὑπὸ μεταγενεστέρας χειρὸς τάδε· „ἐκ τῶν τοῦ Δωροθέου Πρωΐου". Ἴσως οὗτος εἶναι ὁ συγγραφεύς. Ἐν τέλει· „τέλος τοῦ πρώτου τόμου". Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων 655.

141.

ἀριθ. 1333, κῶδιξ χάρτινος (0,245 × 0,175). ⟨Βησσαρίωνος μοναχοῦ⟩ „σύνοψις τῆς Καινῆς Διαθήκης, ἤτοι τὰ τέσσαρα εὐαγγέλια εἰς ἓν ἑνωθέντα". Προηγεῖται προοίμιον, ἀρχόμενον· „ἐπειδή περ καὶ ἡ θεία πρόγνωσις καὶ ὁ προορισμός", ἐν τέλει τοῦ ὁποίου ὑπογράφεται „τῆς ὑμετέρας μουσοτρόφου σοφολογιότητος δοῦλος ἐλάχιστος βησσαρίων, ἐλέει Θεοῦ μοναχός". Ἕπονται ἐπιγράμματα διαφόρων ἀναφερόμενα εἰς τὸ σύγγραμμα. Ὁ κῶδιξ ἀτελὴς καὶ ἀστάχωτος φαίνεται νεώτερος.

142.

ἀριθ. 1339, κῶδιξ χάρτινος (0,325 × 0,215). ἀκολουθίαι διαφόρων ἑορτῶν εἰλημμέναι ἐκ τῶν μηναίων.

143.

ἀριθ. 1345, κῶδιξ χάρτινος (0,32 × 0,215). Χρηστομάθεια λατινικὴ μετὰ λεξιλογίου.

144.

ἀριθ. 1387, κῶδιξ χάρτινος (0,225 × 0,17).

1) στοιχεῖα Γεωγραφίας (= Γεωμετρίας).

2) Νικηφόρου Βλεμμύδου, ἐπιτομὴ λογικῆς.

3) Γεωμετρία.

4) Βικεντίου δαμοδοῦ (sic), εὐπ̄ρίδος (= εὐπατρίδου;) κεφαληνίου, ἐπιτομὴ γεωμετρίας καὶ κοσμογραφίας. ͵αψλη'. δεκέμβριον.

Ἕπονται μαθηματικαί τινες πραγματεῖαι ἀνεπίγραφοι. Ἐκ σελίδων ἠριθμημένων 186.

145.

ἀριθ. 1389, κῶδιξ χάρτινος (0,24 × 0,18). Ἰσοκράτους πρὸς Δημόνικον, ἑρμηνευόμενος ψυχαγωγικῶς.

146.

ἀριθ. 1390, κῶδιξ χάρτινος (0,225 × 0,155). Θεοφίλου Κορυδαλλέως, προδιοίκησις πρὸς φιλοσοφίαν. Ἐν τῇ ἄνω ὤᾳ φέρονται τάδε· „ἐκ τῶν τοῦ Δωροθέου ἱερομονάχου Πρώη (ὅπερ διορθοῦται εἰς Πρωΐου) τοῦ ἐκ Χίου". Ἕπονται τάδε· „1723, ἀπριλίῳ 26, ἡμέρα ς'. ἐν τῇ ἁγίᾳ μαύρᾳ ἠρξάμην τοῦ ταύτην γράφειν", ἐν τῇ αὐτῇ σειρᾷ δι' ἄλλης χειρὸς γεγραμμένα κεῖνται· „ἐκ τῶν τοῦ δημητρίου πρώη".

147.

ἀριθ. 1394, *κῶδιξ χάρτινος* (0,215 × 0,16). *Ἡμερολόγιον μετὰ πινάκων.*

148.

ἄνευ ἀριθμοῦ, κῶδιξ χάρτινος (0,185 × 0,135). *Μιχαὴλ τοῦ Ψελλοῦ, διδασκαλία παντοδαπή.*

149.

ἄνευ ἀριθμοῦ, κῶδιξ χάρτινος (0,21 × 0,155). *Γεωμετρία μετὰ σχημάτων ἐν τέλει τοῦ κειμένου.*

150.

ἄνευ ἀριθμοῦ, κῶδιξ χάρτινος (0,205 × 0,145).

1) *κατὰ τῶν ἐπικρινόντων τὰ ἄμφια τῶν ἀρχιερέων. ἀρχ.* „*ὁ χρόνος ἔδειξε καὶ ἐφανέρωσε*“.

2) *περὶ ἱερωσύνης. ἀρχ.* „*εἰς τὸ πρῶτον κεφάλαιον τῆς ἀποκαλύψεως*“.

3) *κατὰ τῶν ἐπικρινόντων τὰ ἱερὰ σκεύη καὶ ἄμφια. ἀρχ.* „*σκιὰ τῶν ἔργων εἶναι οἱ λόγοι*“.

4) *περὶ κανονικῶν καὶ ἐμβατικίων. ἀρχ.* „*καιρὸς εἶναι λέγει ὁ ἐκκλησιαστής*“.

5) *κατὰ τῶν κατηγορούντων τὴν ἐκκλησίαν ὡς σημωνιακήν. ἀρχ.* „*κάθε πρᾶγμα ἀπὸ τὴν ἐνέργειάν του*“.

151.

ἄνευ ἀριθμοῦ, κῶδιξ χάρτινος (0,20 × 0,145), *ἀκέφαλος καὶ ἀτελής. Ῥητορική.*

152.

ἄνευ ἀριθμοῦ, κῶδιξ χάρτινος (0,225 × 0,165). *Νικηφόρου τοῦ Βλεμμύδου, λογική.*

Ἐν Ἀδριανουπόλει. **Βασίλειος Κ. Στεφανίδης.**

Βυζαντιακὴ ἐπιγραφὴ ἐκ Νάξου.

Τῷ εἰσιόντι, εἰς τὴν χώραν τῶν Ποταμιτῶν ἐν Νάξῳ διὰ τῆς Καβαλλαριᾶς, δεξιᾷ κεῖται βουνὸς καλούμενος Κοκιμᾶς, εἰς οὗ τοὺς πρόποδας κεῖται κῆπος καὶ ἀγροὶ ἐν οἷς κεῖται ἡ θερινὴ διαμονὴ τοῦ Φράγκου τῆς νήσου ἱεράρχου· ὅ τε κῆπος καὶ οἱ ἀγροὶ γνωστοί εἰσιν διὰ τοῦ ὀνόματος Ἁϊμάμας· ἐγένετο δ' ὁ Ἁϊμάμας τῶν τιμαρίων τῆς νήσου ἐπὶ Φράγκων, μνημονευόμενος ἐν τῇ μόνῃ κατ' ἀρχαιότητα σωθείσῃ ἀναγραφῇ τῶν τιμαρίων τῆς νήσου ἔτει ͵αχοβ'.[1]) ἐκ τοῦ ὀνόματος τούτου ὑπολαμβάνει τις ὅτι τὸ τιμάριον τοῦτο ἐκλήθη ἐξ ὁμωνύμου ναοῦ ἀνήκοντος τῷ ἁγίῳ Μάμαντι. οὐδὲν ὅμως ἴχνος τοιούτου ναοῦ ὑπάρχει, οὐδ' ἐκ παραδόσεων γιγνώσκουσιν οἱ ἀγρόται ὅτι ὑπῆρξέ ποτε ἐκεῖ· ἐν τῷ κήπῳ ὑπάρχει ναὸς ἀρχαῖος βυζαντιακοῦ ῥυθμοῦ ἐν ἐρειπίοις, τιμώμενος κατὰ τὴν παράδοσιν τῶν ἐπιχωρίων ἐπ' ὀνόματι τῆς Ὑπαπαντῆς τῆς Παναγίας τῆς ἑορταζομένης μηνὸς φεβρουαρίου δευτέρᾳ· ἐκ παραδόσεων φέρουσιν οἱ Ποταμῖται ὅτι ὁ εἰρημένος ναὸς τῆς Παναγίας ἦν τὸ Καθολικὸν τῆς Ἑλλήνων ἐκκλησίας ἐν τῇ νήσῳ ἀφαιρεθὲν ἔτει ͵αϛζ' ὑπὸ τῶν Φράγκων ἐπιδρομέων καὶ δοθὲν τῇ φραγκικῇ ἐκκλησίᾳ· ἀεί ποτε δ' οἱ Ποταμῖται σεβόμενοι τὸν ἁρπαγέντα ναὸν κρύφα ἐλειτούργουν ἐν αὐτῷ, ὡς τοῦτο γίγνεται δῆλον ἐκ σημειώματος τοῦ Φράγκου τῆς νήσου ἱεράρχου Ἀνδρέου Βεγκέτη μηνὸς αὐγούστου ἑβδόμῃ καὶ εἰκοστῇ τοῦ ἔτους ͵αωκ', οὗ ἀντίγραφον ἔπεμψέ μοι ὁ ἐν Νάξῳ Μιχαὴλ Ἰακώβου Μαρκόπολις ἔχον ὧδε· „1820, 27 agosto. Il sig^{r} Costantino Dellarocca trovandosi in campagna, mi mandò a dire per mezzo del Giovane sig^{r} Francesco Sommarippa q^{m} Giovanni suo cognato, che Nicola nostro giardiniere di S. Mamante ha attentato di chiamare di quando in quando un prete Greco secretamente a celebrarsi la messa nella chiesa antica metropolitana, che si trova nel recinto della possessione della mensa anciole, chiamata S. Mamante, e che ciò glie l' ha riferito un uomo avanzato d' età di Potamia, Greco contadino, degno di fede secretamente; e perciò si dee chiudere la porta di

1) Vicenzo Coronelli Isolario, descrittione geografico-istorica, sacro-profana, antico-moderna . . di tutte l'isole . . tomo II del atlante Veneto, (Venetia, 1696, in-fol.), p. 233, καὶ Βουνά, πάσκουλα καὶ ἐντριτίαι, ἐν Βύρωνι μηνιαίῳ περιοδικῷ συγγράμματι (ἐν Ἀθήναις, 1874, εἰς 4^{ον}), τόμ. α^{ον}, σ. 265.

detta chiesa a chiave, perchè detto Nicola non seguiti ad operare un tal attentato. Io già ho dato ordine, che si chiudi a chiave detta chiesa."

Ἐπὶ τοῦ ὑπερθύρου τῆς πρὸς ἀνατολὰς πύλης τοῦ εἰρημένου ναοῦ ἔκειτο μάρμαρον καταπεσὸν ἤδη μήκους 1,78 καὶ πλάτους 0,13 τοῦ γαλλικοῦ μέτρου, ἐφ' οὗ κεῖται ἐπιγραφὴ ἐν ἀρχαΐζούσῃ γλώσσῃ, ἀποτελουμένη ἐξ ὀκτὼ ἀνωμάλως καὶ πλημμελῶς ἐνιαχοῦ γεγραμμένων ἱππονακτείων χωλιάμβων κατὰ τόνους, πενθημιμερῶς πάντων τετμημένων· μόνος ὁ τέταρτος στίχος εἶνε καθαρὸς τρίμετρος ἰαμβικὸς ἀκατάληκτος. Ἡ ἐπιγραφὴ ἐν δυσὶ στίχοις περιλαμβανομένη καταλαμβάνει ἅπαν σχεδὸν τὸ μῆκος τοῦ μαρμάρου Τὸ ὕψος τῶν γραμμάτων ποικίλλει ἀπὸ 45 μέχρι 8 χιλιοστομέτρων. Ἐν ἀρχῇ τῆς ἐπιγραφῆς φέρεται σταυρός· ἐν μέσῳ αὐτῆς εἶνε ἐγκατεσπαρμένοι μικρότεροι τοιοῦτοι δηλωτικοὶ τοῦ τέλους ἐνίων χωλιάμβων· ἐν τέλει τῆς πρώτης σειρᾶς σημειοῦται ἄγκυρα ὑπεμφαίνουσα ὅτι ἡ Παναγία εἶνε ἄγκυρα ψυχικῆς σωτηρίας· ἱκανῶς νῦν ὑπὸ τῶν ἐπηρειῶν τοῦ χρόνου βεβλαμμένη ἔχει ὧδε·

Τὸν πρὶν βραχύν τε καὶ κατηυτελισμένον
εὑρὼν δόμον σοῦ τῆς πανάγνου παρθένου
θυηπόλος σὸς εὐτελὴς Λέων, πόθῳ
τοῦτον νεουργεῖ καὶ πρὸς πᾶσι κρείττονα
[νῦν] εὐπρεπῆ τε καὶ [κε]καλλωπισμένον· 5
ὅν περ προσηνῶς προσδέχου, [σὺ] παρθένε,
οἴκησιν ταύτην τοῦ πανε[υλογημένου]
[Χριστοῦ, προστάτου] τοῦ νεουργήτου δόμου.

Ἐκ τῆς ἐπιγραφῆς ταύτης ἐπικυροῦται ἡ παράδοσις τῶν Ποταμιτῶν ὅτι ὁ ναὸς ἐτιμᾶτο ἐπ' ὀνόματι τῆς Παναγίας. Μανθάνομεν προσέτι ὅτι Λέων ὁ ἐπίσκοπος Ναξίων εὑρὼν αὐτὸν μικρὸν καὶ εὐτελῆ ἐνεούργησεν ἐπὶ τὰ κρείττω μέγαν καὶ εὐπρεπῆ· ἐκ τῆς γλώσσης, τοῦ μέτρου καὶ τοῦ σχήματος τῶν γραμμάτων δικαιούμεθα νὰ συμπεράνωμεν ὅτι ὁ Λέων ἦν ἀνὴρ λόγιος οὐχὶ προγενέστερος τοῦ ὀγδόου ἀπὸ Χριστοῦ αἰῶνος, καὶ νὰ τάξωμεν αὐτὸν μικρὸν μετὰ Γεώργιον ἐπίσκοπον Ναξίας τὸν παρακαθήσαντα ἐν τῇ ἕκτῃ οἰκουμενικῇ συνόδῳ· πρὸς τὸν χρόνον τοῦτον δὲν ἀντιμάχεται καὶ ἡ ἄτεχνος οἰκοδομία ὡς τὰ πολλὰ τοῦ ναοῦ, ὃς ὅμως ἐσωτερικῶς διεσκεύασται κατὰ τοὺς δυτικούς.

Ἔγραφον ἐν Δελλαγράτσιᾳ. **Περικλῆς Γ. Ζερλέντης.**

Περὶ τῶν ἀχειροποιήτων τῆς ἁγίας Σοφίας εἰκόνων.

Κατὰ τὸ θέρος τοῦ 1904 παρετήρησα ἐπὶ τῆς ὀρθομαρμαρώσεως τῶν πεσσῶν τοῦ βορείου ὑπερῴου τῆς ἐν ΚΠ. ἁγίας Σοφίας ὅτι αἱ συμφυῶς συνηρμοσμέναι πλάκες ἀποτελοῦσιν ἑξάκις τὰς παρατεθειμένας ἀνθρωπίνους μορφάς, ἁπλῶς ὑπὸ τῶν κηλίδων σχηματιζομένας.[1]) Καὶ τὸ μὲν μικρότερον ὁμοίωμα εἶνε παρεμφερὲς δεομένῃ βυζαντινῇ Θεοτόκῳ[2]), ἐνῷ τὸ μεγαλείτερον δύναται νὰ ἐκληφθῇ εἴτε ὡς κεφαλὴ Προδρόμου, εἴτε ὡς ἅγιον Μανδήλιον. Σημειωτέον μόνον ὅτι ἐκ τῆς



Αἱ ἀχειροποίητοι τῆς Ἁγίας Σοφίας εἰκόνες. Κλῖμαξ $= \frac{1}{20}$ ·

παρούσης εἰκόνος ἀφήρεσα τὰς ἐκτὸς τῶν ἀνθρωπίνων μορφῶν κηλῖδας καὶ φλέβας τῶν μαρμάρων.

1) Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος ΚΠ., συνεδρίασις τῆς 1/14 Νοεμβρίου 1904. Ὡσαύτως Ἀρχαιολογικοί μου Πίνακες τῆς Ἁγίας Σοφίας, Παρίσιοι, 1905, σ. γ′.

2) Ὡς εἶδεν ὁ Salzenberg ἐν τῇ ἑῴᾳ τοῦ ναοῦ ἀψῖδι· „Maria als Mutter Gottes (μήτηρ θεοῦ) bezeichnet; nach griechischer Art betend mit ausgebreitet erhobenen Armen und Händen“ (Altchristliche Baudenkmale von Constantinopel, Βερολῖνον, 1854, σ. 31).

Ἀχειροποιήτων εἰκόνων ἐν τοῖς ἀριστεροῖς τοῦ ναοῦ ὑπερῴοις μνείαν ποιεῖται ὁ Κλάβιχος[1]), *γράψας τῷ* 1403· „Y en vna pared deſtos ſobre dichos ſobrados de hazia la mano hizquierda como hombre ſobia arriba; eſtaua vna grandiſſima loſa blanca pueſta en la pated, entre otras muy muchas en que eſtaua de ſuyo debuxado muy naturalmente ſin ningum artificio humano de eſculpido ni pintado, la sacratissima y bien auenturada virgem ſancta Maria, con nueſtro ſenor Ieſu Christo en ſus ſanctiſſimos braços, e al glorioſiſſimo precurſor ſuyo ſant Iuan Baptiſta de la otra parte".[2])

Εἶνε κάπως δύσκολον νὰ ἀποφανθῇ τις περὶ τῆς ταυτότητος τῶν εἰκόνων τοῦ Κλαβίχου καὶ τῶν εἰσέτι διασωθεισῶν. διότι μολονότι ἡ θέσις συμφωνεῖ πληρέστατα, αἱ ἐκφράσεις „una grandiſſima loſa blanca ...., entre otras muy muchas" *καὶ* „ſancta Maria, con nueſtro ſenor Ieſu Christo en ſus ..... braços", *δὲν φαίνονται συμβιβαζόμεναι τοῖς ὑπάρχουσιν ὅροις. Ἀναλογιζόμενός τις ὅμως τὴν ἀνακρίβειαν τῆς τοῦ Κλαβίχου περιγραφῆς τοῦ ναοῦ, ἠδύνατο νὰ συμπεράνῃ ὅτι αἱ ἀχειροποίητοι τοῦ ἱσπανοῦ πρεσβευτοῦ εἰκόνες δὲν εἶνε ἄλλαι εἰμὴ ἐκεῖναι ἐφ' ὧν ἔσυρα τὴν προσοχὴν πρὸ διετίας. Ἀλλ' ἐν πάσῃ περιπτώσει, εἰς ὁριστικὸν περὶ τῆς ταυτότητος συμπέρασμα δὲν δύναταί τις νομίμως νὰ καταλήξῃ ἔμπροσθεν τῶν ἄνω ἀντιφάσεων.*

1906, *Σεπτ.* 24. **Ε. Μ. Ἀντωνιάδης.**

---

1) Clavijo.
2) Historiæ del Gran Tamerlan, *Σεβίλλη*, MDLXXXII, *σ.* 13.

II. Abteilung.

S. Papadimitriu, Theodoros Prodromos. Eine historisch-literarische Untersuchung (russ.). Odessa 1905. XXVI, 452 S. 8⁰. 4 Rbl.

Nachdem Papadimitriu schon früher einzelne Punkte des so schwierigen Problems, das mit dem Namen Prodromos verknüpft ist, behandelt hat. hält er jetzt die Zeit für gekommen, um in abschließender Zusammenfassung alle Resultate darzulegen, zu denen er auf grund des ihm bekannten, z. T. noch ungedruckten Materials gelangt ist.

Als Einleitung gibt P. zunächst eine chronologisch geordnete Bibliographie der sich auf Prodromos beziehenden Ausgaben und Abhandlungen, sowie ein Verzeichnis der in Betracht kommenden Hss (S. I—XXVI). In der bibliographischen Übersicht fehlen jedoch nicht nur ältere Ausgaben von F. Morellus (*Κήπου ἔκφρασις* 1609; Prosopopoeia virtutum et vitiorum 1611; *Στίχοι ἀδήλου περὶ τῆς ἁγ. Βαρβάρας* 1614), sondern auch neuere Editionen, wie N. Piccolos, Supplément à l'Anthologie Grecque 1853 (p. 220ff.: *Εἰς τὰς ἀρετὰς καὶ κακίας*) und L. Sternbach, Spicilegium Prodromeum 1904 (mit mehreren Inedita); sogar das von V. Vasiljevskij im Viz. Vrem. III (1896) edierte Epitaph auf Leo Tzikandyles ist P. völlig unbekannt geblieben. Die Notizen über die Hss sind meist recht dürftig; außerdem fehlt manches, z. B. der Marc. 524, der Paris. 854 und der aus ihm abgeschriebene Marc. 512.

In dem ersten Teile seines Werkes bespricht P. in vier Kapiteln die Personen, die bei dem zu behandelnden Problem eine gewisse Rolle spielen und teils wirklich in irgend einer Beziehung zu Prodromos stehen, teils irrtümlich mit ihm identifiziert worden sind: 1) der angeblich ältere Prodromos, dessen Existenz sich aber nur auf verschiedene nicht kontrollierbare Angaben des Nic. Comnenus Papadopoli (1697) über ihn als Verfasser eines kirchenrechtlichen Kommentars stützt (S. 1—13); 2) Christos Prodromos, der Oheim des Theodoros, 1077—1088 Metropolit von Kiew unter dem Namen Joann II (S. 14—20); 3) der anonyme Verfasser der zahlreichen Gedichte im Marc. XI.22 fol. 1—87, dem P. auch den Namen Prodromos (*ὁ Μαγγάνειος Πρόδρομος*) vindiziert (S. 20—44); 4) Hilarion Prodromos resp. Ptochoprodromos als Verfasser von zwei zuletzt von E. Legrand in verschiedenen Redaktionen (Nr. 3 = 4 und 5 = 6) veröffentlichten vulgärgriechischen Gedichten (S. 44—83). Bei den drei ersten Personen brauchen wir uns nicht weiter aufzuhalten, da P. darüber nur seine bereits früher veröffentlichten und von uns in dieser Zeitschrift (XIII 227 und 535)

besprochenen Ansichten wiederholt. Auch inbetreff des Hilarion wird die bereits bekannte Ansicht von Chatzidakis, daß ihm zwei der vulgärgriechischen Gedichte gehören (vgl. B. Z. VI 601), wiederholt und gegen die von Papadopulos-Kerameus erhobenen Einwände (vgl. B. Z. X 244) verteidigt, zugleich aber dahin erweitert, daß Hilarion ein Sohn des Theodoros Prodromos gewesen sei. Der Beweis dafür lautet: Aus dem Benehmen des Autors der Gedichte gegenüber dem Kaiser ergibt sich, daß er diesem persönlich bekannt und der Sohn irgend einer dem Kaiser nahestehenden Person gewesen sein muß; eine solche Person war Th. Prodromos, der einen Sohn besaß und auch seine Töchter gelegentlich der Fürsorge des Kaisers empfohlen hat; folglich war Hilarion Ptochoprodromos höchst wahrscheinlich der Sohn des Theodoros Prodromos. Ein weiteres Eingehen auf diese Beweisführung wird niemand verlangen. Übrigens stützt sich die Existenz eines Sohnes des Th. Prodromos nur auf das vulgärgriechische Gedicht (Nr. 1 bei Legrand), dessen seltsame und feststehenden Tatsachen widersprechende Angaben P. selbst an anderen Stellen (S. 95 und 211) gebührend kennzeichnet. Aber P. geht noch weiter und meint, es sei nicht unmöglich, daß Hilarion auch mit dem Prodromos identisch sei, von dem Nikeph. Blemmydes in seiner Selbstbiographie (S. 4) erzählt, daß er ihn ums J. 1223 (wo der vom 67 jährigen Theodoros erzeugte Hilarion ein Greis von 85 Jahren gewesen sein muß) im kleinasiatischen Städtchen Skamandros zum Lehrer gehabt habe usw.

Im zweiten Teile seines Werkes beschäftigt sich P. mit Theodoros Prodromos selbst und behandelt in vier Kapiteln seine Abstammung (S. 84—95), sein Geburtsjahr (S. 96—113 und S. 442—445, ein gegen den Referenten gerichtetes Postscriptum), seine Lebensumstände (S. 114—216) und schließlich sein Todesjahr (S. 217—230). Hinsichtlich der Abstammung des Th. Prodromos handelt es sich um die Frage, ob sein Vater, wie Korais vermutete, von niedrigem Stande war. Die Angaben, die Prodromos gelegentlich über sich und seinen Vater macht, widerlegen diese Vermutung.

Bei der Feststellung des Geburtsjahres des Prodromos spielt bekanntlich eine in der Monodie auf den Metropoliten Steph. Skylitzes von Trapezunt enthaltene Notiz über den Abfall des griechischen Gouverneurs dieser Stadt die Hauptrolle. Nach der Ansicht von P. ist damit Gregorios Taronites (1105) gemeint und die Geburt des Prodromos in die JJ. 1070—1075 (nach S. 229 ums J. 1070) zu verlegen, während ich nach dem Vorgang von L. Petit bei dem in Rede stehenden Empörer an Konst. Gabras (1126—1140) denke und Prodromos ums J. 1098 oder etwas früher geboren sein lasse. Da P. bei seiner Ansicht bleibt, meine Einwände jedoch nicht widerlegt hat, verweise ich auf das früher von mir Gesagte (B. Z. XIII 536) und beschränke mich hier darauf, die von P. zur Stütze seiner Ansicht neu ins Feld geführten Gründe zu beleuchten. Zunächst versteht P. die Stelle *καὶ τὸ ἐπὶ τούτοις τεσσαρεσκαιδέκατον ἔτος ὁ μὲν ἦγεν ἀποστατῶν* ganz falsch, wenn er übersetzt „im darauf folgenden, und zwar im 14. Indiktionsjahre, setzte er seine Empörung fort“. Ganz abgesehen von dem völlig aus der Luft gegriffenen Indiktionsjahre, gehört der Artikel *τὸ* gar nicht zu *ἔτος*, sondern nur zu *ἐπὶ τούτοις* (adverbial = hierauf, demnächst, vgl. Plato Gorg. 512 E; ebenso *τὸ ἀπὸ τοῦδε* Thuc. 4, 114, 5; *τὸ πρὸ τούτου* Thuc. 2, 15, 3). Der Satz besagt also ganz klar, daß der Empörer 14 Jahre lang sein

Wesen trieb. Ebenso unberechtigt ist die Auslegung des Satzes *ὁ γάρ τοι πρὸς βασιλέως τὴν τῆς Τραπεζοῦντος ἐμπεπιστευμένος ἡγεμονίαν φθάνει τὴν ἐκ μακροῦ ὠδινημένην αὐτῷ τυραννίδα τότε τεκών*, als ob damit gesagt werde, daß der Gouverneur sich sogleich nach seiner Ernennung empört habe. Vielleicht will P. seine Ansicht durch *φθάνει* beweisen, aber *φθάνω* ist bei den Byzantinern schließlich zu einem einfachen Hilfszeitwort geworden, bei dem der ursprüngliche Nebensinn „zuvor“ vollständig geschwunden ist, ein Nebenbegriff „sofort“ aber niemals existiert hat, vgl. Georg. Akropol. Hist. p. 83, 3 Heisenb. Eine wichtige Bestätigung seiner Datierung sieht P. in seiner neuen Entdeckung, daß Prodromos ein jüngerer Zeitgenosse des Mich. Psellos gewesen sei. Das ergebe sich aus der Vorrede des Kommentars zu den Kirchengedichten des Kosmas und Jo. Damaskenos, die zwar nach Angabe der meisten Hss an Alexios Aristenos, nach einer Hs jedoch, die mehr Glauben verdiene, *εἰς τὸν ὀρφανοτρόφον κυρὸν Κωνσταντῖνον τὸν τοῦ Νικομηδείας* gerichtet sei. Das sei aber der weltliche Name des Mich. Psellos, der also, wie auch von anderer Seite (Sonny in B. Z. III 602) behauptet ist, ums J. 1096 noch am Leben gewesen sein müsse. Ferner spreche dafür der von Prodromos verfaßte Dialog *Ξενέδημος*. Unter Xenedemos, der im Dialoge von seinem Zusammentreffen mit dem berühmten Gelehrten Theokles erzählt, sei Th. Prodromos, unter Theokles aber Psellos zu verstehen. Wenn es nämlich von Theokles heißt: *τὴν αὐτὴν ἀνεδίπλου ἐνίοτε συλλαβὴν καὶ φωνήν, οὐ μὰ τόν, ὡς ἐκεῖνος ἐπιεικευόμενος ἔλεγε, διὰ πλημμέλειαν φύσεως, ἀλλ' ἵνα τῇ διπλόῃ τῆς ἀπηχήσεως διπλασιάζοι τὴν ἐκεῖθεν ἀπορρέουσαν ἡδονήν*, so seien diese Worte doch eine deutliche Anspielung auf Psellos (= Stotterer). Der Name Psellos war also nicht sein Familienname, sondern zunächst ein ihm von seinen Mitschülern wegen dieses Sprachfehlers gegebener Spitzname, der allgemeinen Beifall fand und schließlich auch von dem dadurch Betroffenen selbst gebilligt und angenommen wurde, so daß sein ursprünglicher Familienname *ὁ τοῦ Νικομηδείας* oder (nach Mich. Attaleiat. p. 181) *ὁ Νικομήδης* davor ganz zurücktrat (vgl. auch den Exkurs auf S. 437—441). P. hat bei dieser phantasievollen Kombination ganz übersehen, daß Prodromos denselben Sprachfehler mit ganz denselben Worten in einer anderen Schrift (Migne 1298 A: *σκάζει μοι ἡ γλῶσσα ἐνιαχοῦ — φυσικὸν λαχοῦσα τοῦτο πλημμέλημα*) sich selbst zulegt. Daraufhin könnte mit viel größerem Rechte behauptet werden, unter Theokles sei Prodromos selbst zu verstehen. Wir möchten dies freilich nicht behaupten, sondern sind der Ansicht, daß Prodromos unter Theokles seinen etwas älteren Freund Mich. Italikos geschildert hat (vgl. auch p. 205 ex. *τὸ γάρ οἱ γένος ἐξ Ἰταλίας ὡρμῆσθαι ἔλεγε*), aber jedenfalls wird man gut tun, diesen von Prodromos zweimal verschieden verwerteten Sprachfehler fürs erste, bis dieser Punkt befriedigend erklärt ist, aus dem Spiele zu lassen und nicht als Eckstein einer so überraschenden Hypothese zu benutzen. Eine weitere Stütze seiner Hypothese findet P. in dem Ausdrucke zu Beginn des Dialogs Xenedemos: *Θεοκλέους, ὃς περὶ τὴν τρύγα μὲν ἐξέφυ τοῦ βίου, τὸ δὲ μὴ τὸν γενάρχην γηράσαι χρόνον τοῖς καθ' ἑαυτὸν ἐπιστώσατο*. In den Worten *περὶ τὴν τρύγα* sei ja ganz klar darauf hingewiesen, daß Theokles-Psellos beim Zusammentreffen mit dem jungen Xenedemos-Prodromos „bereits in vorgerücktem Alter“ gestanden habe. Mußten wir eben die lebhafte Phantasie P.'s bewundern, so staunen wir hier über seine Unfähigkeit, einen klar aus-

gedrückten Gedanken richtig zu erfassen. Der von Prodromos hier und in der von P. beigebrachten Parallelstelle (Vita Meletii p. 41 Vasilj. ἀνὴρ . . . περὶ τὴν τρύγα μὲν τοῦ βίου καὶ τὸν ἐξουθενημένον τοῦτον αἰῶνα γενόμενος) ausgedrückte Gedanke ist, wie P. schon aus der von Vasiljevskij gegebenen richtigen Übersetzung hätte ersehen können, folgender: Theokles und Meletios haben uns den Beweis geliefert, daß auch unsere späte Zeit, der schale Rest der Menschheit, noch imstande ist, tüchtige Persönlichkeiten hervorzubringen, die den vielgepriesenen Männern der Vorzeit in nichts nachstehen. P. rechnet schließlich (S. 444) heraus, daß, wenn man an dem von mir behaupteten Geburtsjahr des Prodromos (ca. 1098) festhalten wolle, wozu aber unbedingt noch drei Jahre hinzugeschlagen werden müßten, weil nach W. Fischer (d. h. nach einer unbewiesenen Vermutung desselben) die Unterwerfung des Gabras wohl erst unter Manuel stattfand, Prodromos im Alter von noch nicht 17 Jahren nach eigener Aussage sich bereits mehrfach mit Erfolg auf literarischem Gebiete abgemüht habe und also ein richtiges Wunderkind gewesen sein müsse. Wenn P. meint, auf diese Weise die Ansicht des Ref. ad absurdum geführt zu haben, irrt er sich. Er vergißt, wie „kindlich naiv", um einen Ausdruck von P. zu gebrauchen, eine solche Beweisführung ist, die ihren Berechnungen eine erst von ihm aufgestellte, aber völlig in der Luft schwebende Datierung der herangezogenen Gedichte zugrunde legt. Auch hier hat P. wieder gelegentlich den klaren Ausdruck des Schriftstellers falsch gedeutet. P. meint, es sei doch ganz undenkbar, daß ein „im 35. Lebensjahre" stehender Mann sich bereits einen „Greis" nennen könne, indem er sage: καὶ συνελὼν ἀπόξυσαι τὸ γῆρας ὥσπερ ὄφις (Migne 1354 C). Aber γῆρας deutet hier garnicht auf das Greisenalter des Angeredeten hin, sondern bezeichnet bekanntlich die von der Schlange abgestreifte Haut, und der ganze Ausdruck besagt nichts weiter als „Verjünge dich, wie eine Schlange, die sich häutet".

Unter der Rubrik „Lebensumstände" stellt P. die kargen und meist sehr allgemein gehaltenen Notizen zusammen, die sich in den gedruckten und ungedruckten Schriften des Prodromos über sein Äußeres, seinen Studiengang, seine Lebensstellung, seine Beziehungen zu verschiedenen Mitgliedern des kaiserlichen Hauses und anderen Gönnern und Freunden (bes. Mich. Italikos) auffinden lassen. Auch hier können die von P. gezogenen Folgerungen und Vermutungen meist vor einer nüchternen Kritik nicht bestehen. Zum Beweise dessen, daß dies Verdikt nicht zu streng ist, genügen folgende Beispiele. P. erzählt, Prodromos sei bald nach Vollendung seiner Studien zum Lehrer der Prinzessin Anna ernannt worden; das müsse man aus dem an sie gerichteten Gedichte (Migne 1071 B) schließen; denn nur als früherer Lehrer der Prinzessin konnte Prodromos in einem so nahen Verhältnisse zu ihr stehen, daß er sie um ihren Beistand bitten durfte (S. 119). Es sei ferner „sehr wohl möglich", daß Prodromos zu gleicher Zeit auch die Stelle eines Lehrers der Grammatik an der Schule des hl. Paulos erhalten habe (S. 120). Aber das Glück des Prodromos war nicht von Dauer, da er bereits 1105 mit seiner Lage unzufrieden die Heimat verlassen wollte (Συντακτήριοι τοῖς Βυζαντίοις, Migne p. 1085 C). Diese seine Stimmung hing wohl mit den Angriffen des Barys auf seine Rechtgläubigkeit zusammen (Migne p. 1405 D), zu denen Prodromos vermutlich durch unvorsichtige Äußerungen über eine theologische Streitfrage Anlaß

gegeben hatte. Es sei Prodromos gelungen, sich zu rechtfertigen, so daß die Beschuldigungen des Barys keine schlimmen Folgen für ihn hatten (S. 125). „Nichtsdestoweniger“ sei die Sache wohl nicht ohne Schaden für Prodromos verlaufen (S. 129). Vor allem mußte er wohl seine Stelle an der Schule des hl. Paulos aufgeben und konnte wohl auch, da er das Zutrauen des Publikums verloren hatte, nicht weiter auf Privatschüler hoffen. Dadurch erkläre sich die trübe Stimmung in seinem Gedichte *Συντακτήριοι*. Aber dank der Protektion des Alexios Aristenos habe Prodromos „aller Wahrscheinlichkeit nach“ bald die Gunst des Hofes und der Kirche wiedergewonnen und „vielleicht“ von neuem eine Anstellung an der Schule erhalten usw. (S. 135). Von den Zeitbestimmungen, die sich auf die oben besprochene, von P. mißverstandene Stelle der Skylitzesmonodie stützen, wollen wir ganz absehen, aber welchen Nutzen soll eigentlich die Prodromosforschung von allen diesen, vom Verf. als „höchst wahrscheinlich“ und „möglich“ hingestellten, aber durch nichts Tatsächliches bewiesenen Hypothesen haben? Darauf hatte, meint P., Prodromos eine Zeitlang keinen besonderen Grund, sich über sein Schicksal zu beklagen, aber in den ersten Jahren der Regierung des Kaisers Johannes habe er offenbar eine geraume Zeit sich nicht der kaiserlichen Gunst erfreut. Die Ursache davon sei nicht klar, lasse sich aber „unschwer“ in den damaligen Zeitereignissen vermuten. Daß nämlich Prodromos an den hochverräterischen Umtrieben der Anna Komnena teilgenommen habe, das „unterliege keinem Zweifel“, obgleich wir in seinen Schriften keinem Hinweis darauf begegnen, aber wir hätten dafür das Zeugnis seines Freundes Mich. Italikos, der in einem Briefe an die Kaiserin Irene geradezu sage: *διὰ σὲ κακοπραγοῦμεν μέχρι τοῦ νῦν καὶ τῷ βασιλεῖ ἀπηχθήμεθα*. Das sind wiederum nur eitel Hypothesen, die zudem auf höchst unsicherem Grunde ruhen. Denn, was der Ausdruck des Italikos (?) *ἀπηχθήμεθα* (ein plur. maiestatis) für Prodromos bezeugen soll, bleibt unklar, und außerdem muß erst bewiesen werden, daß der im Barocc. 131 ohne Autorangabe stehende Brief wirklich Mich. Italikos gehört. Im Texte desselben nennt sich, was P. nicht bemerkt hat, der Verf. selbst ausdrücklich *Ἰταλός* (fol. 230: *εἰ γὰρ τὰ φίλτατά μοι καὶ τὰ ἀπόρρητα κατεπίστευσας κἂν τούτοις ἐν τοῖς πρώτοις ἡμᾶς ἡγοῦ — ἔνθεν τοι καὶ ὁ Ἰταλὸς ἦν ἁπάντων μόνος εὐνούστατος, μόνος πιστότατος, μόνος τοῦ συμφέροντος διορατικώτατος· ἢ οὐχὶ ταῦτα τὰ δεσποτικὰ ῥήματα; . . . — πῶς οὖν ἡ τῶν μειζόνων ἀξιοῦσα τῶν ἐλαχίστων οὐ μεταδέδωκας;*), und es ist kein Grund vorhanden, diese Angabe zu verwerfen und den Brief Joh. Italos abzusprechen. Weiter soll ums J. 1134 der arme Prodromos wiederum von neuem beim Kaiser und beim Patriarchen für längere Zeit in Ungnade gefallen sein. Diesmal beruft sich P. auf einen Brief im Laurent. 31, 2, wo es u. a. heißt: *ἡ βασιλικὴ ἐπέσκηψέ μοι ὀργή*. Der Brief trage allerdings die Überschrift *τοῦ ἀρχιδιακόνου*, daß er aber dem Prodromos gehöre, darüber könne „nicht der geringste Zweifel“ herrschen, da erstens der Brief in der Hs unter anderen Schriften des Prodromos stehe und zweitens sein Stil und Inhalt dieser Annahme nicht widerspreche. Deshalb müsse man in der Überschrift *τῷ ἀρχιδιακόνῳ* herstellen. Es bedarf nicht vieler Worte, um zu zeigen, wie ungerechtfertigt und unsicher es ist, einen Text bloß wegen der Nachbarschaft einem vorher oder nachher genannten Autor zuzuweisen. Und ebensowenig stichhaltig ist die zweite Behauptung inbetreff des Inhalts und

Stils des Briefes. Denn der Ausdruck ἡ οὐρανομήκης μεγάλη σου ἁγιότης, mit dem der Adressat angeredet wird, deutet wohl eher auf den Patriarchen hin, als auf einen simpeln Archidiakon, und auch die Bitte um Vermittelung bei der Sicherstellung des dem Absender von der seligen Kaiserin zugewiesenen (?) ὀσπήτιόν μου καὶ τὸ ἀμπελίτζιν μου stimmt durchaus weder mit der sonst bezeugten Armut des Prodromos noch mit der sonst von ihm in seiner Korrespondenz benutzten Kunstsprache. Mit solchen Resultaten, die von P. aus frei schaffender Phantasie mit z. T. höchst unsicherem Beweismaterial gewonnen werden, ist der Wissenschaft wenig gedient. Wenn in den wirklichen Schriften des Prodromos Klagen über sein unglückliches Schicksal und andere allgemeine Ausdrücke der Niedergeschlagenheit vorkommen, so müssen wir uns dabei bescheiden und nicht darauf ausgehen, diese unbestimmten Ausdrücke als sichere „Ungnade beim Kaiser und Patriarchen" deuten und chronologisch genau fixieren zu wollen. Diese ars nesciendi ist P. leider völlig fremd; er ist stets bereit, aus jeder Stelle eine sichere Tatsache herauszulesen. Wie arge Mißverständnisse dabei vorkommen, zeigt z. B. die Behauptung (S. 125), aus V. 51 im Gedichte gegen Barys (εἰς ὕψος ἀδίκημα λαλήσας μέγα) könne man entnehmen, daß Barys „dem Hofe nahe stand". P. weiß eben nicht, daß hier ein biblischer Ausdruck (Psalm. 72, 8) vorliegt, den Luther vortrefflich durch „reden und lästern hoch her" verdeutscht hat.

Den Tod des Prodromos verlegt P. jetzt ins J. 1153. Wenn er aber dafür auch die Gedichte im Laur. 58, 25 als Beweis anführt, so ist ihm dabei wieder ein schlimmes Versehen passiert. In der genannten Hs stehen auf fol. 4—6 vier anonyme Gedichte, eins mit der Akrostichis ὁ Θεόδοτος und der Überschrift πρὸς τὸν ἱερομόναχον Θεόδωρον. P. meint nun, daß wir, da der Gefeierte „in der Akrostichis Theodotos", in den Gedichten selbst aber Theodoros genannt werde, es hier mit zwei Namen desselben Mannes zu tun hätten, indem Theodotos wahrscheinlich sein Mönchsname gewesen sei. Damit könne aber niemand anders gemeint sein, als der bekannte Patriarch Theodotos (1151—1153), der auch von Muralt (S. 160) unter dem Namen „Theodore" angeführt werde. Da nun dieser Patriarch beim Antritt seines Amtes von Prodromos mit einem Gedicht begrüßt wurde und die Epitaphe im Laur. hinter Gedichten des Prodromos stünden, so sei es nicht „zu kühn", Prodromos für den Autor der Grabgedichte zu erklären, so daß wir in ihnen „den Schwanengesang" unseres Dichters besäßen. Mißverständnis über Mißverständnis! Zunächst ist die Angabe bei Muralt wahrscheinlich[1]) ein einfacher Druckfehler statt „Theodote", wie der Mann auf der nächsten Seite richtig genannt wird. Sodann gibt die Akrostichis den Namen des Verfassers an, der sich als solchen auch im Texte nennt

1) Die Quellenangabe Muralts „Ius gr. Rom. I 224 (?)" läßt sich nicht kontrollieren, weil die Zahlen falsch sind. Die Polyonymie dieses Theodoros Theodotos soll übrigens noch weiter gehen, insofern er in dem erwähnten Gratulationsgedichte des Prodromos nach P.s Ansicht „mit poetischer Freiheit aus metrischen Gründen" sogar mit einem dritten Namen „Theodosios" bedacht wird. P. hat wieder in falscher Interpretation nicht beachtet, daß im Gedichte zwei Personen unterschieden werden: Theodosios, der frühere Beichtvater (und Abt?) des neuerwählten Patriarchen (ἡ θεοῦ δόσις V. 65; Θεοδόσιε V. 86) und der Patr. Theodotos selbst (τὸν τῷ θεῷ δοτόν V. 66).

(1, 119 f. Θεόδοτος σὸς . . . φίλος, Καλλιπολίτης, also aus Gallipoli in Unteritalien); der Gefeierte aber ist ein Priestermönch Theodoros, aus Kursia in Apulien gebürtig, der u. a. in Hydrus (Otranto) gewirkt hat und als Stütze des orthodoxen Griechentums in Unteritalien gerühmt wird (3, 44 Ἀπουλίας καύχημα und 3, 9 f. χώρας Ὑδρούσης ἐγκύκλιον κεντρίον, τὸ πάγιον στήριγμα τοῦ Γραικῶν μέρους). Nach den Angaben P.'s über das Geburts- und Todesjahr des Prodromos hat dieser also ein sehr hohes Alter erreicht, indem er etwa 83 Jahre alt geworden sein muß. Ich hatte (B. Z. XIII 537) dem gegenüber auf die in der Monodie des Niketas Eugenianos enthaltene Notiz hingewiesen, nach der Prodromos schon früh an einem chronischen Leiden erkrankt und von den neidischen Keren vorzeitig (παρὰ καιρόν) hinweggerafft sei. P. glaubt diesen Einwand entkräften zu können durch die Behauptung, man müsse dies als „usuelle Phrase der byzantinischen Rhetorik" ansehen. Weiter meint er, das von Papadopulos-Kerameus veröffentlichte Grabgedicht auf Prodromos (vgl. B. Z. X 245) weise gleichfalls darauf hin, daß Prodromos „ein hohes Alter" erreicht habe (αὐτὰρ ἐπεὶ βιότοιο μέτρ' ἐξεπέρησεν) und bereits ein „hinfälliger Greis" gewesen sei (σῶμα λόγοιο πόνοισιν ἐπασσυτέροισι κεκμηός). P. hat wieder nicht richtig interpretiert. Der erste Ausdruck ist zu übersetzen: „als er das (ihm vom Schicksal bestimmte) Lebensmaß vollendet hatte", und der zweite besagt nur, daß sein Körper durch die unablässigen Beschäftigungen mit den Wissenschaften geschwächt war.

Im dritten Teile seines Werkes gibt P. eine Übersicht über den literarischen Nachlaß des Prodromos, indem er zunächst seine Prosawerke (theolog., philosoph., philolog., rhetor. und Briefe) und sodann seine poetischen Erzeugnisse bespricht. Die letzteren sind im allgemeinen nach dem bei ihnen angewandten Metrum zusammengestellt (Epigramme, lyr. Gedichte, seltenere Metra, Hexameter, jamb. Trimeter, politische Verse, Krebsverse), wobei in jeder Abteilung die Gedichte meist alphabetisch nach ihrem Incipit geordnet sind (S. 231—404). Dieses recht äußerliche Einteilungsprinzip ist keine glückliche Wahl, weil es die Übersichtlichkeit stört und Zusammengehöriges auseinander reißt. Nach unserer Ansicht hätte in der Hauptsache der behandelte Stoff als Prinzip der Anordnung dienen müssen, so daß z. B. alles, was Prodromos zur Verherrlichung der Kriegszüge des Kaisers oder zur Feier der verschiedenen traurigen und freudigen Ereignisse im kaiserlichen Hause geschrieben hat, oder alles, was auf eine bestimmte Person aus dem Kreise seiner Gönner und Freunde Bezug hat, beisammen stehen sollte. Über das Metrum hätte der Leser nebenbei in einer mit kurzen Verweisungen versehenen Übersicht orientiert werden können. Vor allem aber wäre eine nach dem Anfangswort alphabetisch geordnete Liste aller Gedichte nötig gewesen, wie sie jetzt meist den Ausgaben beigegeben wird. Dankenswert wäre auch bei den noch nicht gedruckten Gedichten die Angabe ihrer Verszahl gewesen. Ein zweiter Mangel der von P. gegebenen Übersicht besteht darin, daß er alles, was unter dem Namen Prodromos resp. Ptochoprodromos oder auch anonym hinter bekannten Prodromea in irgend einer Hs vorkommt, ohne eingehende Kritik sofort seiner Liste einverleibt und sich nicht bemüht hat, die sicheren Resultate auf diesem Gebiete der strittigen Autorschaft kennen zu lernen. So sind z. B. mit Bestimmtheit die Gedichte auf S. 314, 26; 365, 51; 403, 12 als sicheres

Eigentum des Christoph. Mitylenaios auszuscheiden, vgl. Nr. 108, 73, 99 in meiner Ausgabe; ebenso das Gedicht auf S. 356, 31 als Eigentum des Kallikles, vgl. Nr. 12 in Sternbachs Ausgabe; ebenso die Gedichte auf S. 401f., 2—7, die P. seltsamerweise für Rätsel hält, als Eigentum des Jo. Geometres, vgl. Migne Bd. 106 p. 947, 938, 953 und Cramer, Anecd. Paris. IV p. 309. Auch die auf S. 247 ff. besprochene anonyme Sprichwörtersammlung im Vatic. 306 hat, trotzdem daß sie unter sicheren Prodromea steht, unzweifelhaft durchaus nichts mit Prodromos zu tun, sondern ist schon längst von L. Cohn (Philologus, Supplbd. VI, 1 S. 235 ff.) als zu einer der bekannten Rezensionen des sog. alphabetischen antiken Sprichwörterkorpus gehörig erkannt und beurteilt worden, so daß sich P. die angekündigte Ausgabe des in seinen Augen so wertvollen Fundes im Hinblick auf das von Crusius und Cohn in Aussicht gestellte abschließende Corpus Paroem. Graec. ersparen kann. Auch die Frage, ob das astrologische Gedicht Prodromos oder Manasses zukommt, läßt sich nicht so einfach bloß mit den Worten „die Argumente erscheinen uns unbegründet" abmachen, vgl. K. Horna, Einige unedierte Stücke des Manasses S. 24. Bei etwas tieferem Eindringen in die byzant. Literaturgeschichte wäre es P. auch gelungen, die von ihm (S. 242 ff.) weitläufig besprochenen anonymen Briefe im Paris. 2652 als sicheres Eigentum des Mich. Glykas zu erkennen, vgl. den Mosq. 219 (Vladimir, Katalog S. 293) und K. Krumbacher, Mich. Glykas 1895. Das Studium des zuletzt genannten Werkes (S. 425) hätte ihn auch vor dem groben Fehler bewahrt, den für einen dieser Briefe als Empfänger genannten *μεγαλενδοξότατον κ. Ἀνδρόνικον Παλαιολόγον* mit einem der Kaiser dieses Namens zu identifizieren. Da P. alle diese und andere Einzelheiten nicht gekannt und nicht zur Sichtung des von ihm Gebotenen berücksichtigt hat, bildet seine Übersicht eine nur mit Vorsicht zu benutzende rudis indigestaque moles.

Anderseits fehlen einzelne echte Gedichte des Prodromos. Wir erwähnen außer dem schon oben genannten Gedicht auf Tzikandyles (ed. Vasiljevskij) aus dem Marc. 524 die Gedichte *Εἰς ἐγχείριον τῆς Ὁδηγητρίας* (fol. 104, 15 Verse); *Εἰς κάτοπτρον κτλ.* (fol. 182, 2 Ged. in 4 resp. 8 Versen); *Εἰς λαμπάδα κτλ.* (fol. 182, 6 Verse); ferner aus dem Laur. conv. soppr. 627 fol. 15 das Gedicht auf Alexios Kontostephanos (ed. Sternbach), das freilich aus chronologischen Gründen nicht recht zu Prodromos paßt.

An verschiedenen Stellen seines Buches hat P. eine Anzahl von bisher unedierten Schriften des Prodromos in ihrem vollen Bestande veröffentlicht, viel häufiger aber aus solchen bloß kürzere oder längere Exzerpte gegeben. Zu den vollständig edierten Texten gehört z. B. auf S. 89 das Gedicht an die Kaisarissa Anna aus dem Vatic. 305 fol. 93; auf S. 334 zwei kurze Gedichte *Ἱλαστήριοι εἰς τὸν Χριστόν* aus demselben Vatic. fol. 90; auf S. 286 und 289 zwei Briefe an Alexios Aristenos aus dem Barocc. 131 fol. 173; auf S. 295 ff. ein Brief des Mich. Italikos nebst der Antwort des Prodromos aus dem Paris. 2872 fol. 120—122; auf S. 369 zwei Gedichte aus dem Neapol. II Δ 4 fol. 99, die eine Liste der Patriarchen seit Kaiser Isaak Komnenos geben; sie sind schwer zu verstehen, weil die betreffenden Personen in versteckter Weise bloß durch eine Anspielung auf ihren Namen gekennzeichnet werden (z. B. Kerularios — *λυχνία*, Xiphilinos — *ξίφος*, Kosmas — *κόσμημα*); ferner auf S. 342 ein titelloses Gedicht aus dem cod. Thom. Roe 18 fol. 458v; dasselbe Gedicht steht auch, was P. entgangen

ist, mit der Überschrift *Εἰς ἄνθρακα ἐπιστολὴ πρὸς τὸν κανικλείου* im Marc. 524 fol. 103ᵛ; ferner auf S. 316—327 ein ganzer Zyklus von Gedichten in verschiedenen Versmaßen an die Geliebte aus dem Urbin. 134 fol. 119ᵛ—121ᵛ; sie sind anonym überliefert und werden von P. ohne alles Bedenken für Prodromos in Anspruch genommen, weil sie „mitten unter“ anderen Gedichten desselben stehen, ein, wie schon bemerkt, höchst zweifelhaftes Beweismittel; endlich auf S. 343 ff. ein Gedicht mit der Überschrift *τοῦ Πτωχοπροδρόμου τεχνοποιία μηχανικὴ καὶ ἀντηχητικὴ πρὸς τὸ ἐπιστρέψαι Νάββατον εἰς θεοσέβειαν* aus dem Paris. 3058 fol. 38; obwohl P. wiederum nicht den leisesten Zweifel äußert, ist hier die Autorschaft des Theodoros Prodromos unbedingt durch die bei ihm ganz undenkbaren metrischen Zügellosigkeiten ausgeschlossen, deren große Zahl und regelmäßige Wiederkehr (z. B. Spondeus in den geraden Versfüßen) die Annahme etwaiger Korruptelen strikt ausschließen.

Während wir für die Mitteilung der vollständigen Texte P. dankbar sein müssen, können wir uns mit seinen viel zahlreicheren Exzerpten weniger befreunden. Wir können diese Gepflogenheit überhaupt nicht billigen, schon deshalb, weil sie uns der Möglichkeit beraubt, die vom Herausg. vorgetragene Auslegung der Exzerpte aus eigener Kenntnis des ganzen Textes zu kontrollieren; wie aber die oben gelegentlich erwähnten Beispiele beweisen, ist es durchaus nicht ausgeschlossen, daß P. vielleicht gerade mit den ominösen Punkten einen für die Auffassung der ganzen Situation bedeutungsvollen Zug unterdrückt hat.[1]) Zudem sind die Exzerpte meist recht umfangreich, und es fehlen augenscheinlich oft nicht viele Zeilen. Wozu also diese Auslassungen, für deren Abdruck sich der Raum leicht hätte schaffen lassen durch Vermeidung unnützer Wiederholung derselben Exzerpte, durch Weglassung der überflüssigen, oft halbe und ganze Seiten füllenden Stellen aus den bereits bei Migne gedruckt vorliegenden Texten und endlich durch eine straffere, weniger breitspurige Darstellungsweise? In jedem Falle ist auf diese Weise von P. nur halbe Arbeit geliefert, die nun von anderer Seite aufs neue gemacht werden muß.

Was die Akribie des Herausgebers beim Abdruck der neuen Texte und Exzerpte betrifft, so sind wir in der Lage, einiges nach uns vorliegenden Photographien kontrollieren zu können. Als Resultat dieser teilweisen Nachprüfung ergab sich eine lange Reihe von falschen Lesungen P.'s, doch kann hier davon nur eine Auswahl gegeben werden: S. 89, 28 hat die Hs *χαλκολόφας* (nicht *-λόφος*); 91, 63 *τόσσα* (nicht *τόσα*); 94 *στήθεσφιν* (nicht *-θεσσιν*); 116, 19 *σὲ ὁ Φοίνιξ* (nicht *σε Φοῖνιξ*); 20 *ἄρχε* (nicht *ἄρχεο*); 21 *θώκων*

1) Ein weiteres Beispiel mag die Notwendigkeit einer solchen steten Kontrolle illustrieren. In einem Briefe des Prodromos an den in Philippopel weilenden Italikos (im Barocc. 131 fol. 176ᵛ) ist von einem Priester Kampsorymes die Rede, der, von Italikos abgesetzt, ihn beim Patriarchen verklagt hat. Dann geht Prodromos (mit den Worten: *περὶ οὗ καὶ τὴν προτεραίαν ἠξίωσα τὴν σὴν ἀρετήν, οὗτος ὑπὸ σοὶ ποιμένι τάττεται καὶ πατρί· καλείσθω δὴ παρὰ σοῦ καὶ κατ' ὄνομα καὶ εἰσαγέσθω πρὸς σὲ καὶ ⟨τῆς⟩ σῆς ἀξιούσθω καὶ κηδεμονίας καὶ χάριτος καὶ τῶν σῶν καλῶν μειλιγμάτων· Ἰωάννης τούτῳ τὸ ὄνομα κτλ.*) auf eine andere Person (Johannes) über, die er, wie schon früher, der Gunst des Italikos empfiehlt. P. trennt hier nicht nur durch falsche Interpunktion *οὗτος* von seinem Relativsatze ab, sondern bezieht auch diese Worte noch weiter auf Kampsorymes, woraus er dann wieder bestimmte Kombinationen zu erschließen weiß.

(nicht *θωκῶν*); 22 *φθάσειε* (nicht *-σῃ*); 148, 35 *κατὰ τόδε* (nicht *τότε*) *καιροῦ*; 36 *ξύμπας* (nicht *σύμπ.*); 161, 22 *τὴν ἐρωμένην* (nicht *τῆς -νης*); 162, 14 *αὐτοὶ καθεστήκαμεν* (nicht *ἀντικαθ.*); 173, 5 *μέτροιο* (nicht *μεγάροιο*); 193, 34 *ἀπερρυηκότι* (nicht *ἀπερρύη*); 201, 13 *πατριαρχικῆς* (nicht *-χείας*); 17 *τὴν πατρικὴν εὐλογίαν* (nicht *τῷ πατρὶ τὴν εὐλ.*); 202, 24 *δὲ* (nicht *καὶ*); 28 in der Hs steht vor *μεταβολῇ* noch *μέλει καί*; 35 *προβαλλόμενος* (nicht *παραβ.*); 203, 16 *πιμελώδεις* (nicht *πεμπελ.*); 18 *δῆτα* (nicht *δή*); 24 *γράψαιμι* (nicht *γράφοιμι*); 215, 120 *πρόσθεσιν* (nicht *πρόθ.*); 227, 3 *θυτῶν τ' ἄριστος* (nicht *θετῶς τἄριστον*); 5 *ὅς* (nicht *ὁ*); 7 *ὁ κοινὸς* (nicht *ἐκεῖνος*); 8 *πνευματορήτωρ* (nicht *πνεύματι ῥήτωρ*); 18 *σαφῶς* (nicht *σοφόν*); 281, 31 *συμβουλῇ* (nicht *-βολῇ*); 35 *τοῖς ἐκεῖθεν ῥεύμασι* (nicht *τῆς ἐκ. ῥήμασι*); 39 nach *ὅλοις* steht in der Hs noch *ἱστίοις*; 292, 14 *ὑπηχούσας* (nicht *ὑπεχ.*); 16 *πενίαν* (nicht *-ας*); 32 *ἀρχεῖα, νεὼς* (nicht *ἀρχαῖα, νέα*); 33 *μῦσος* (nicht *Μυσὸς*); 313 Nr. 16 die bekannte Abkürzung bedeutet *σεβασμίας* (nicht *σεμνῆς*); 332, 6 *ἐριφραδέως* (nicht *καὶ ἀριφρ.*); 8 *ῥέξων* (nicht *ῥέζων*); 10 das unmetrische *τ'* fehlt in der Hs; 333, 16 *ἐσθλὸς* (nicht *-λὸν*); 65 *ἔκλυτο* (nicht *-λυτα*); 68 *πρὸ* (nicht *πρὸς*); 335, 13 *ἐμῶν* (nicht *ἐμοῦ*); 405, 10 *ῥήτρης* (nicht *ῥητόρων*); 406, 37 *ἀρχεσίτεχνον* (nicht *ἀρκ.*); 42 *Ἄρεος* (nicht *Ἄρηος*); 407, 18 *πυρεκβόλων* (nicht *παρεκβολῶν*); 20 *ἔμπυρον* (nicht *ἔκπ.*); 408, 30 *κατωρόπους* (nicht *κατωρόφους*); 409, 10 *προσφωνείτω* (nicht *προσφωνεῖ τὸ*); 410, 1 *τῆς ἐν* (nicht *τοῖς ἐπὶ*) usw.

Auch an Fehlgriffen in der Kritik der zum erstenmal edierten Texte fehlt es nicht, sei es daß falsche Änderungen an der Überlieferung vorgenommen oder auch notwendige Korrekturen unterblieben sind; nicht selten sind auch Verstöße gegen die Metrik geduldet oder sogar durch P.'s Änderung in den Text hineinkorrigiert: S. 296, 4 lies *ὥσπερ* (st. *ὥστε*); 9 *παραιτησάμενος* (st. *παραστησάμενος*); 306, 17 *ἀγυιὰς* (st. *ἀγέλας*); 316, 14 *φλογισμὸν* (st. *φωτισμὸν*); 319, 1 *ἄλλο* (st. *ἄλλον*); 4 *δύω* (das von P. beliebte *δύο* ist metrisch falsch); 19 *ἀκηδίαν* (st. *ἀκηδείαν*); 320, 17 *συνθακεῖτε* (cod. *συνθανεῖτε*, P. *συνθάνητε*); 322, 17 das von P. ergänzte *νῦν* verstößt gegen das Metrum; 324, 10 *ἐναλίγκιος* (st. *ἀναλίγκιος*); 342, 7 *ψυχροκαυτῆρας* (st. *ψυχοκ.*); 15 *ἀφθεὶς* (st. *ὀφθεὶς*); 362, 9 *λάχους* (st. *λέχους*) usw.

Bei Besprechung der bereits früher veröffentlichten Schriften des Prodromos teilt P. jedesmal Berichtigungen aus den Hss und eigene Verbesserungsvorschläge mit. Die ersteren sind dankenswert, und auch die letzteren wollen wir, obwohl einen von Migne oder Cramer besorgten Druck zu korrigieren keine große Kunst ist, gelten lassen, wenn die Änderungen nur das Richtige treffen, was leider nicht immer der Fall ist. Lies z. B. 245, 33 *δὶς τὰ καλὰ* (cod. *διὸ*, P. *δύο*); Migne 1271 A *σιμούμενος* (cod. *σημαινόμενος*, P. *συγκαμπτόμενος*); 1253 B *αὐτοπρωσοποίης* (P. *-πείης*); 1410 B *ἐν λάχε* (cod. *ἔλαχε*, P. *ἔλεγχε*); 1336 A *φαγέσθαι τῶν σελευκίδων πλέον* (Migne *Σελευκίδων*, P. *Σελευκιδῶν*; es handelt sich nicht um die Seleukiden, sondern um den Vogel *σελευκίς*, dessen Gefräßigkeit sprichwörtlich war); 1319 A *ἐποτνιῶντο τὸν Σωφρονίσκον* (scil. Sokrates) ist untadelig (P. *τοῦ Σωφρονίσκου!*); 1408 B *στέγειν* (P. *στέργειν*, obwohl jedes Schullexikon über *στέγω* = aushalten, ertragen Auskunft gibt); 1415 A *ἐνδομυχῶν* untadelig (P. *ἐνδομύχων*) usw.

Auf die zahlreichen Druckfehler können wir nicht eingehen, aber folgende unliebsame lapsus calami seien notiert: S. 118, 7 *Μενέξενος* (viel-

mehr Ξενέδημος); 120, 2 Tochter der Anna Komnena (vielmehr Schwiegertochter); 222, 4 der Tod der Kaiserin Irene, der Gemahlin Manuels, erfolgte 1153 (vielmehr 1160); 283, 15 Ἀνδρόνικον τὸν Καματηρόν (vielmehr Κομνηνόν); 377, 9 Nikeph. Bryennios (vielmehr Phorbenos).

Von den am Schlusse des Bandes hinzugefügten vier Beilagen haben wir zwei (über das Todesjahr des Psellos und das Postscriptum über das Todesjahr des Prodromos) bereits oben besprochen. Von den beiden übrigen behandelt die erste Isaak Komnenos, den Bruder des Kaisers Johannes (S. 405—412), dessen hohe Bildung Prodromos in mehreren Gedichten und in einem Enkomion preist und dem P. die zwei kleinen Schriften zu Homer zuweist, die in Krumbachers Literaturgeschichte (S. 525) dem Kaiser Isaak Komnenos zugeschrieben sind. Dieselbe Vermutung hat neulich auch Th. Uspenskij ausgesprochen (vgl. B. Z. XIV 671) und vor diesem schon der alte Fabricius in seiner Bibliotheca Graeca.

Die zweite Beilage (S. 413—436) handelt von der Schedographie. Das Wort σχέδος hat zunächst den Sinn, daß es eine Schrift bezeichnet, die ohne besondere Vorbereitung improvisiert ist (ἐκ τοῦ παρατυχόντος, ἐκ τοῦ ἑτοίμου, αὐθωρόν). P. weist aber auf mehrere im Monac. 201 und in anderen Hss erhaltene Stücke des Prodromos, Manasses und Niketas Skutariotes hin, aus denen sich ergibt, daß in ihnen, wohl zur Übung des Schülers in der Rechtschreibung, absichtlich itazistische Verunstaltungen und falsche Silbenzusammenstellungen vorgenommen sind, deren Witz darin besteht, daß man diese Gebilde, die an sich zwar griechische Wörter darstellen, aber im Zusammenhang der Rede keinen vernünftigen Sinn geben, in richtiger Schreibweise und Silbentrennung herstellen muß, um so den in ihnen versteckten Gedanken herauszukriegen, z. B. οὐχὶ τονώσοντα φάρμακα bedeutet eigentlich οὐχὶ τῶν νόσων τὰ φάρμακα und δὸς δ' αἶψ' ὠμὴν τῷ πινῶντι bedeutet δὸς δὲ ψωμὶν τῷ πεινῶντι usw. Das Faktum eines solchen grammatischen Charadespiels scheint uns gesichert. Ist nun aber darin die ganze von den Byzantinern so hoch gepriesene Schedographie beschlossen? Darüber werden wir hoffentlich Aufklärung erhalten, wenn die Schrift des Longibardos (Παρεκβόλαιον τῆς σχεδογραφίας) gedruckt vorliegen wird. Eine von P. beiläufig vorgetragene Hypothese dürfen wir dem Leser nicht vorenthalten, weil sie wieder seine leichtfertige Sucht, aus nichts großartige Kombinationen zu gestalten, illustriert. In den Hss finden sich solche Scheden auch unter dem Namen des sonst als Homilet bekannten Niketas Skutariotes. P. meint nun, die Beschäftigung dieses Niketas Skutariotes mit der auch von Prodromos geübten Schedographie einerseits und die Begeisterung, die anderseits Niketas Eugenianos in seiner Monodie auf Prodromos für diese Beschäftigung äußert, alles das lasse die Annahme zu, daß Niketas Skutariotes und Niketas Eugenianos vielleicht eine und dieselbe Person gewesen sei. Die verschiedenen Beinamen seien in diesem Falle dadurch zu erklären, daß der Geburtsort des Niketas eine doppelte Benennung führte, „in der Volkssprache Σκούταρι, in der Literatursprache etwa τὰ Εὐγενίου“. Das sieht wie ein Scherz aus, ist aber von P. ganz ernst gemeint.

Der Fleiß, mit dem P. bemüht gewesen ist, sich das noch unedierte Material für den von ihm erwählten Schriftsteller zugänglich zu machen und es zusammen mit den bereits bekannten Schriften des Prodromos zu

verarbeiten, ist anerkennenswert. Wenn aber die dabei erzielten sicheren Resultate im allgemeinen nicht der darauf verwandten Mühe und dem Umfang des Buches entsprechen, so liegt das z. T. an der Sprödigkeit des Materials, wo seitenlange Reden und Gedichte kaum eine brauchbare Notiz und klare historische Beziehung bieten, zum größten Teile aber liegt die Schuld an Papadimitriu selbst, an seiner falschen Interpretation des griechischen Wortlauts, an seiner Vorliebe für unbewiesene Hypothesen und an seinen krampfhaften Bemühungen, aus den vagen Angaben byzantinischer Rhetorik mit allzu lebhafter Phantasie überall bestimmte Tatsachen und Situationen erschließen zu wollen. Überhaupt ist der Versuch, jetzt bereits eine zusammenfassende Darstellung des Lebens und der Wirksamkeit des Theodoros Prodromos zu liefern, verfrüht, da die bisherige Forschung in den meisten Fragen noch lange nicht die erwünschte Klarheit und Gewißheit geschaffen hat. Welche verdienstvolle Förderung hätte dagegen P. auf den 450 Seiten seiner Schrift der Prodromosforschung erweisen können, wenn er, statt jetzt schon eine abschließende Untersuchung aller in Betracht kommenden Punkte zu unternehmen und uns dabei mit einer Masse von bloßen Bruchstücken aus den ihm zugänglichen unedierten Schriften des Prodromos zu überschütten, sich vielmehr unter Ausschluß alles unsicheren Materials, zu dem namentlich auch die vulgärgriechischen Gedichte gehören, zunächst darauf beschränkt hätte, etwa alle noch nicht edierten unbezweifelt echten Prodromosschriften aus dem Vaticanus 305 vollständig mitzuteilen und sie in vorsichtiger und nüchterner Auslegung zu verwerten.

Riga. Ed. Kurtz.

W. E. Crum, Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum. London 1905, at the British Museum, in-4°. XXIII, 623 pp., 15 planches.

L'apparition du catalogue des manuscrits coptes du Musée Britannique est par elle-même un gros événement. Pour en souligner encore la portée, il suffira d'ajouter que cet instrument destiné à rendre service à tant de travailleurs, est l'œuvre de M. W. E. Crum. Le magnifique volume que nous avons sous les yeux ne démentira pas les espérances qu'il a dû faire concevoir à tous les intéressés, depuis tantôt onze ans que son impression était en voie d'exécution (cf. Introduction, p. XXI). Par son format imposant, par sa luxueuse apparence et plus encore par la richesse de son contenu, il s'assortit dignement à la série monumentale des catalogues de manuscrits du British Museum. Il s'en faut toutefois que M. C. ait trouvé dans les publications similaires de ses devanciers un plan tout fait pour le travail dont il était chargé. Le paléographe qui entreprend un catalogue scientifique de manuscrits coptes, se trouve à chaque instant aux prises avec des difficultés d'un ordre tout spécial, que les autres littératures anciennes ne présentent que par exception. Les textes, presque toujours mutilés, le sont souvent à un point qui les rend absolument méconnaissables. Que tel menu fragment insignifiant ou banal provienne d'un ouvrage disparu sans laisser d'autres traces, ou qu'il appartienne à un document connu d'ailleurs ou susceptible de l'être, la difficulté est égale dans les deux cas pour le bibliographe consciencieux, qui cherche à l'iden-

tifier avec exactitude. S'il ne s'agissait que d'en définir le contenu, le problème serait déjà terriblement ardu, dans l'état où se trouve la quasi totalité de la littérature copte, inédite et dispersée; il l'était bien plus encore à l'époque, déjà ancienne, où M. C. commençait son travail. Mais la simple description du manuscrit est par elle-même un incroyable supplément de difficulté. Dans un très grand nombre de cas, les débris conservés d'un même exemplaire se trouvent éparpillés par le monde au fond de dépôts très distants, parfois peu accessibles et non catalogués. Le cas échéant, il faut à propos de chaque fragment à décrire entreprendre le recolement de ces disiecta membra, dont beaucoup sont à peine signalés par des inventaires décevants ou insuffisants à ce point de vue. Celui qui voudra y réfléchir sera effrayé de la somme de recherches que supposent de simples rubriques comme la suivante, qui ne sont pas rares dans le catalogue de M. C. „From the same MS. as Zoega nos. CLXXIII, CCCIX, Paris, vol. 129[12], foll. 18—41 ...... Mingarelli, l. l. ⟨Aegyptiorum codicum reliquiae⟩ nos. VII, VIII, Leyden no. 88 ..... and Cairo no. 8016 ...“ (n° 355, p. 166—67). Même pour les manuscrits antérieurement publiés par d'autres, M. C. n'a pas toujours rencontré un secours bien efficace dans les indications données par les éditeurs. Certaines rectifications qu'il s'est trouvé amené à formuler (cf. p. 157, col. 2, note 2) montrent en tout cas avec quel soin scrupuleux les renseignements de ce genre ont été contrôlés.

Il va de soi que pour caractériser suffisamment tel ou tel débris de document, sans queue ni tête, la seule manière pratique est parfois de le publier intégralement. M. C. a pratiqué largement cette méthode libérale, et l'a même étendue à des passages d'une longueur relativement considérable. Mentionnons comme exemple un passage ou plutôt deux passages intéressants de la vie de S. Antoine par S. Athanase (n° 320, p. 142—143). Un vrai joyau en ce genre sont les deux fragments des lettres festales de S. Athanase, publiés in extenso (n° 173, p. 64—67). Par surcroît de zèle, l'auteur a tenu à ce que ces citations fournies à titre de spécimens fussent de véritables éditions: leçon du manuscrit, corrections conjecturales, et, en cas de besoin, commentaire explicatif par dessus le tout. On conçoit que le volume du catalogue se serait accru dans des proportions démesurées si chaque passage cité avait été accompagné d'une traduction. Mais ce secours qui pourrait être désirable en quelques endroits, eût été en beaucoup d'autres un simple encombrement, grâce aux indications et aux éclaircissements par lesquels M. C. l'a fort avantageusement remplacé pour son public spécial. Les quinze planches en phototypie, comprenant une cinquantaine de facsimile sont d'un choix excellent et supérieurement exécutées.

L'ordre des matières est le suivant:

Manuscrits de la Haute-Égypte n°s 1—491; supplément n°s 932—1220. — Manuscrit d'Akhmîm n° 432, et mss. de la Moyenne-Égypte n°s 433—711; supplément n°s 1221—1224 et 1252. — Mss. de la Basse-Égypte n°s 712—931; supplément n°s 1245—1251. Notons à titre de simple observation, que les différentes divisions du catalogue ne sont pas entièrement symétriques entre elles quant à l'agencement des subdivisions. Ainsi les lectionnaires qui pour les manuscrits saïdiques sont confondus avec les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, forment, pour les mss. bohaïriques une catégorie à part. En outre, dans la partie bohaïrique, les documents relatifs à la

liturgie ont été répartis, comme la matière y prêtait, en variétés fort speciales: Missels, livres d'heures, rituels, sacramentaires, etc.; mais ailleurs, et dans l'ensemble, M. C. a eu le bon esprit d'éviter un sectionnement trop détaillé, qui eût abouti, par la force des choses, à d'inextricables confusions.

Il est curieux d'observer que les deux rubriques: «Lettres» et «Documents de droit ou d'affaires» sont entièrement absentes de la partie consacrée aux mss. de la Basse-Égypte. Les ouvrages biographiques et historiques y sont à peine représentés.

Autant qu'il m'est possible d'en juger, le catalogue ne donnera prise qu'à de légères critiques de détail. Voici quelques imperfections relevées de préférence dans les chapitres consacrés aux documents hagiographiques. Certains parallélismes auraient pu être indiqués par une formule plus précise n° 287 (p. 125) les actes de S. André publiés par M. Guidi appartiennent à une recension assez différente. — N° 309 (p. 136). Le ms. est comparé à une autre pièce publiée par M. Guidi, qui est qualifiée de «very similar»; c'est peut-être beaucoup dire. — N° 295 (p. 130). Ce récit copte du Transitus Iohannis aurait dû être rapproché non de la recension éthiopienne tout à fait secondaire, mais du texte syriaque publié par Wright (Apocryphal acts of the Apostles t. I, p. 68 et suiv.) et la conjecture proposée à la première ligne, modifiée en conséquence. — Les n°s 314 et 315 (p. 139—140) rapprochés tous deux de la recension éthiopienne du martyre de S. Thomas, devraient par conséquent être aussi rapprochés l'un de l'autre. — N° 330 (p. 150). Ce n'était pas la peine d'intituler le ms.: «Colluthus of Antinoe» pour ajouter incontinent: «But this is quite uncertain». Le trait distinctif qui est invoqué ici n'est pas loin d'être un lieu commun hagiographique, comme M. C. lui-même le remarque en note, en apportant à l'appui une citation du synaxaire éthiopien. — N° 342 (p. 159). J'avoue ne pas voir pourquoi le dernier fragment est rapproché des textes arabe et bohaïrique de la vie de S. Pakhôme plutôt que du texte saïdique de la même vie. — N° 341 (p. 157). Il me paraît impossible que ce passage de la vie de Moïse le moine ait une connexion proprement dite avec celui du ms. de la Clarendon Press allégué l. c. — N° 344 (p. 161). Les deux frères martyrs Pamun et Sarmata sont des personnages énigmatiques. Le fragment cité les donne pour deux disciples d'Apa Moïse. Il n'aurait pas été superflu de mettre en évidence dans la notice, ce renseignement qui pourra servir à les identifier.

Çà et là un doute pourrait être élevé à propos des termes grecs que M. C. avec le concours de M. Kenyon (cf. Introduction p. XXIII) a mis en regard de leurs équivalents empruntés: p. 383, col. 1: *κυμίλιον* pour *κειμήλιον*. — p. 132, col. 1: Le verbe *σύρειν* convient mieux pour le sens que *συλᾶν*; mais c'est ce dernier mot que l'écrivain copte a voulu employer, comme on le voit derechef deux lignes plus loin. — p. 374, col. 2, note: il semble peu probable que *παράληξις* réponde aux emplois de la rubrique ⲡⲁⲣⲁⲗⲉⲝ et occasionnellement ⲡⲁⲣⲁⲗⲉⲝⲓⲥ. D'après les endroits où ce mot intervient, j'y verrais plutôt l'adverbe *παραλλάξ* (éventuellement le nom *παράλλαξις*) et le terme serait une indication sur la manière dont certaines hymnes devaient être exécutées. — P. 165, col. 1, note 2: *λόγκη*.

La correction typographique du livre laisse fort peu à désirer. Les quelques fautes qui m'ont frappé sont presque toutes imputables à une dé-

fectuosité de la gravure du caractère dont certains traits sont décidément trop grêles. Ex.: p. 136, col. 2, l. 8 du texte: ⲙⲛⲧⲣⲙⲙⲁⲟ. — p. 137, col. 1, l. 1 ⲛⲁϥ pour ⲛⲁⲩ. — p. 148, col. 2, l. 28: ⲉⲛⲉⲥⲉⲁⲙⲉⲁⲉⲓ. — p. 150, col. 1, l. 27: ⲧⲁⲧⲟⲧϥ etc. — Il y a un peu plus d'incorrections dans les textes arabes, mais presque certainement elles appartiennent aux manuscrits. — p. 139, col. 2, la référence: «Guidi, Rendiconti II, 514» est inexacte; lire: Rendiconti III, p. 76. On nous permettra d'observer à ce propos que, dans un ouvrage qui n'est pas destiné à une lecture suivie, il n'est pas heureux de remplacer les titres déjà cités par un simple l. c. ou l. l. si l'on n'indique l'endroit où le lecteur pourra retrouver la citation complète.

Je tiens à faire observer moi-même que toutes les critiques ci-dessus, se réduisent à des détails sans importance. M. C. a mis aux mains des travailleurs un instrument de tous points excellent. Il est d'autant plus équitable de le proclamer bien haut, que l'auteur sera moins dignement récompensé de ses peines. Toutes choses égales d'ailleurs, un catalogue de manuscrits coptes exige plus d'efforts pour moins de résultats tangibles. C'est un surcroît de mérite pour le savant distingué qui s'est dévoué à cette tâche ingrate.

Bruxelles. P. Peeters.

Gerhard Ficker, Amphilochiana. I. Teil. Leipzig, J. A. Barth 1906. VI, 306 S. 8°.

Die neuere theologische Forschung bringt den griechischen christlichen Schriftstellern des 4. Jahrh. ein besonderes Interesse entgegen. Eine Reihe wertvoller Monographien aus jüngster Zeit hat dazu beigetragen, in diese vielfach noch recht wenig aufgeklärte Periode der Kirchengeschichte neues Licht zu werfen. Persönlichkeiten, die vorher noch ziemlich im Dunkel standen, traten dadurch in helle Beleuchtung. Den Bischof Amphilochios von Ikonium hat (vgl. Byz. Zeitschr. XV 331—335) Karl Holl zu einer weiter bekannten Persönlichkeit gemacht. Es ist aber in seiner Monographie noch keineswegs alles, was sich von der schriftstellerischen Tätigkeit des Amphilochios erhalten hat, zur Verwertung gelangt. F. tritt nun in diese Lücke ein und will das noch unbekannte Material publizieren und untersuchen.

Im vorliegenden ersten Bande ediert er das Fragment eines Traktates, dem er den etwas zu allgemein lautenden Titel: „Bekämpfung falscher Askese" gibt, und eine ebenfalls nur fragmentarisch, und zwar in koptischer Übersetzung erhaltene Homilie auf Isaaks Opferung. Einleitungsweise publiziert er sechs Amphilochiosfragmente aus Konzilsakten (Lateransynode v. J. 649, zweites Nicänum 787, Synode von Konstantinopel 1166) und ein siebentes aus Anastasios Sinaites, Contra Monophysitas, welche alle in der Migneschen Sammlung der Amphilochiosfragmente fehlen. Interessant ist darunter besonders Fragment 4, worin sich Amphilochios gegen die Bilder von Heiligen ausspricht (*οὐ τοῖς πίναξι τὰ σαρκικὰ πρόσωπα τῶν ἁγίων διὰ χρωμάτων ἐπιμελὲς ἡμῖν ἐντυποῦν . . . ἀλλὰ τὴν πολιτείαν αὐτῶν δι' ἀρετῆς ἐκμιμεῖσθαι* S. 6), und das längere Fragment 5, in welchem die Frage beantwortet wird, warum der Vater größer ist als Jesus und doch ihm gleich. Die Antwort weist darauf hin, daß der Vater größer ist als Christus, wenn dieser rein menschliche Handlungen vollzieht, ihm aber

gleich, wenn er mit göttlicher Macht auftritt, z. B.: *μείζων τοῦ ἐρωτῶντος· ποῦ τὸν Λάζαρον τεθείκατε, ἴσος τοῦ τὸν Λάζαρον ἀνιστῶντος λόγῳ κτλ.* S. 13 Z. 7 scheint mir das erste Glied der Antithese ausgefallen zu sein; es wird den Gedanken: Gott ist größer als der, welcher frug: womit die Menge sättigen (z. B. *μείζων τοῦ λέγοντος· πόθεν ἀγοράσωμεν ἄρτους, ἵνα φάγωσιν οὗτοι*, vgl. Joh. 6, 5), enthalten haben. Daran schloß sich dann erst passend: *ἴσος τοῦ ἐκ πέντε ἄρτων δῆμον ὁλόκληρον κορεννύντος.* Mit dem Hinweis auf weiteres noch nicht untersuchtes (zwei Pseudo-Chrysostomos-Homilien) oder noch völlig unediertes Material (Homilien *εἰς τὴν ἀνάστασιν τοῦ Χριστοῦ* und *εἰς τὸ ἅγιον πάσχα*) schließt die Einleitung.

Der Hauptteil des Buches (S. 23—280) ist der Herausgabe und Untersuchung der äußerst interessanten „Bekämpfung falscher Askese“ gewidmet. F. hat den Traktat in einer Bombyzin-Hs der Klosterbibliothek des Escorial T I 17 saec. XIII entdeckt und bereits in seiner Schrift: Die Petrusakten. Beiträge zu ihrem Verständnis (Leipzig 1903) S. 51—56 eine genaue Beschreibung dieser Sammelhs geliefert. Anfang und Ende des Traktates, der auf f. 172—190 steht, sind verloren gegangen. Auch innerhalb des Textes ist eine Unordnung dadurch eingetreten, daß die äußere Blattlage der zwei Quinionen, welche den Traktat enthalten (f. 172—181 und f. 182—190 — die Heftung des 2. Quinio muß wohl zwischen f. 185 und 186, nicht wie F. S. 81 angibt, zwischen 186 und 187 erfolgt sein) beide Male vertauscht wurde. Später ging dann das letzte Blatt des zweiten Quinio verloren, vermutlich weil es als das letzte und unterste des nur mehr aus 20 Blättern bestehenden Heftes der Beschädigung am meisten ausgesetzt war (F. meint S. 82, der Grund des Wegfalls lasse sich kaum erklären). Über die Zeit, wann dieses Heft dem ganzen Sammelkodex einverleibt wurde, läßt sich nur mit Sicherheit bestimmen, daß es vor 1586 (Abfassungszeit des Katalogs der griechischen Hss des Antonius Augustinus, Erzbischofs von Tarragona, dem der Kodex damals gehörte) geschehen ist.

S. 23—77 bietet nun F. eine exakte Edition des bisher unbekannten Textes. Da die Hs auch im einzelnen recht defekt ist, blieben dem Scharfsinn des Herausgebers zahlreiche Lücken zur Ergänzung. Wiederholt waren dieselben aber so groß, daß eine Ausfüllung überhaupt nicht möglich war. Manchmal kann man zweifeln, ob die Ergänzung von Worten in einer Lücke der Hs oder im philologischen Sprachgefühl des Editors ihren Grund hat. So wenn 68, 7 oder 69, 22 ein *ἄν* zum Irrealis (im Nachsatz) eingeschoben wird. Unbedingt nötig ist nämlich diese Korrektur nicht; vgl. Beispiele von fehlendem *ἄν* bei einem ungefähr gleichzeitigen Schriftsteller in meinem Titus von Bostra an den im Index S. 267 bezeichneten Stellen. Daß in unserem Traktate an anderen Stellen *ἄν* zum Irrealis gesetzt ist, darf keine Instanz bilden. Denn unser Autor wechselt häufig seine Konstruktionen, z. B. *ἀποτάσσεσθαι* bald mit Genetiv, bald mit Dativ — einmal sogar im gleichen Satze, vgl. 37, 19 ff. *ἔξεστί μοι Χριστιανῷ ὄντι . . . ἀποτάξασθαι χρημάτων, ἀποτάξασθαι κακίας, ἀποτάξασθαι ὅλῳ τῷ κόσμῳ, τουτέστι τῶν κοσμικῶν φροντίδων.* F. trägt auch sonst der späteren Gräzität zu wenig Rechnung. Das beweist seine Bemerkung S. 122 Anm. 2. Nur mit Zögern wagt er den „sehr merkwürdigen Ausdruck“ einer Synaxariumsnotiz: *κατέλαβε τὸν Ἑλλήσποντον ἐν τῷ Παρίῳ παρὰ θάλασσαν*, zu übersetzen mit: er ging nach

dem Hellespont und zwar nach Parium am Meere"; möglicherweise bedeute der Ausdruck doch, daß Onesiphoros — von diesem Zeitgenossen Pauli ist die Rede — den Hellespont als Missionsgebiet zur Christianisierung „in Besitz nahm". Tatsächlich läßt sich aber für die Bedeutung καταλαμβάνειν (= ankommen) eine große Zahl von Belegen beibringen; vgl. den Artikel von K. Krumbacher, Studien zu den Legenden des hl. Theodosios, Münchener Sitzungsber. 1892 S. 366 ff.; Leontios von Neapolis herausgeg. von H. Gelzer, S. 176; 43, 2 gebraucht der Verfasser unseres Traktates das Wort ebenfalls in diesem Sinne. Daß F. den textkritischen Apparat und den Nachweis der zitierten Bibelstellen ineinandermengt, mag durch den geringen Umfang beider Abschnitte entschuldigt werden. Immerhin hätte F. in der Namhaftmachung von Schriftstellen mehr bieten sollen; z. B. zu 40, 20 f. Lk 1, 1.; zu 49, 21 Mt 25, 4; zu 38, 12 Mt 24, 38 (über das ἐκγαμίζεσθαι vgl. Biblische Zeitschrift III 62 Anm. 2). Die Textgestaltung selbst gibt zu wenig Beanstandungen Anlaß. 43, 18 liest F. ⟨πρ⟩οώσαντες γὰρ τούτους (= τοὺς ζῶα ἔχοντας) οἱ μὴ ἔχοντες ὡς ἀκαθάρτους κτλ. Wahrscheinlicher dünkt mir die Konjektur ὁρίσαντες (oder χωρίσαντες); die Hs liest οοίσαντες. 51, 24 wird wohl Σαμαρείτου ὄνομα zu lesen sein. Sicher unrichtig ist F.s Textgestaltung S. 65, 12 ff. Es wird dort als eine providentielle Fügung hingestellt, daß in der Hl. Schrift nur von Menschen die Rede ist, die entweder der Ehe oder der Speise oder des Weines sich enthalten haben. Die nähere Ausführung lautet: ἀλλ' ε⟨ἰ ἐπαι⟩νοῦσι τόνδε τὸν ἅγιον . . δι' ἁγνείαν, διὰ τὰ βρώματα αὐτὸν κατακρίνουσι. πάλιν ἐὰν εὕρωσί τινα οἴνου ἀπε⟨χόμενον⟩, διὰ τὸν γάμον τοῦτον βδελύσσονται. καὶ ὅλως οὐχ εὑρ⟨ήσ⟩εις τινὰ τῶν ἁγίων δι' ὅλου τῷ δόγματι αὐτῶν συντρέχοντα. Demnach kann der dieser Ausführung vorangehende Satz doch wohl nur lauten: οὐδὲ γὰρ ἔστιν εὑρεῖν ἐν ταῖς γρ⟨αφαῖς⟩ τοῦ θεοῦ τινα τῶν ἁγίων ⟨πάν⟩των (F. liest ⟨βρωμά⟩των) ἀπεχόμενον, ἵνα μὴ δῶ⟨σιν⟩ (oder δῷ ⟨τοῖς⟩?) αἱρετικοῖς λαβήν. Eigentümlich ist das von F. angewendete griechische Worttrennungssystem, wonach θρησ-κεία (27, 20), ja sogar Χρισ-τοῦ (28, 3) und ἐπισ-κόπου (14, 13) möglich ist. Daß es aber tatsächlich Systemlosigkeit ist, beweisen wieder die richtigen Trennungen ἀνθρωπαρέ-σκειαν (247), ἐπαγγείλα-σθαι (45, 1), ἔ-φθασεν (48, 11) u. a. Wer diese Beanstandungen pedantisch findet, möge aus ihnen entnehmen, daß F.s Textedition zu ernsteren Bedenken keinen Anlaß gibt. Immerhin wird sich durch erweitertes Studium noch manche Lücke ausfüllen und manche unklare Stelle deuten lassen.

Inhaltlich stellt nun der Traktat die Bekämpfung einer noch wenig bekannten Häresie dar. Was wir um sie wissen, ist fast alles dem Traktate selbst zu entnehmen; F. stellt es in § 4 (S. 216—258) zusammen. Sie trug vorwiegend aszetischen Charakter. Das Schlagwort war: ἐγκράτεια καὶ ἀπόταξις. Man enthielt sich der Ehe, des Weines und animalischer Speisen (τὰ ἔμψυχα, wie Fleisch und Eier). Der Name der so lebenden Christen war Apotaktiten; eine strengere Richtung unter ihnen, welche nicht einmal den Besitz von Tieren dulden wollte, nannte sich Gemelliten. Auch diese waren unter sich wieder uneinig über die Frage, ob wollene Kleider (als animalisch) noch erlaubt sind, oder ob man nur in Säcken (σάκκινα) einhergehen dürfe. Das Bedenkliche dieser enkratitischen Bewegung bestand darin, daß ihre Anhänger sich für die allein gerechten und reinen

Christen hielten und infolgedessen von der Kirche, welche ihre aszetischen Übertreibungen nicht billigte, sich absonderten, ja sogar Schüsseln und Teller unberührt ließen, wenn sie von Leuten, die nicht zu ihnen gehörten, gebraucht worden waren. Auch eine dogmatische Heterodoxie trennte sie von der Kirche. Sie verwarfen den Genuß des Blutes Christi. F. glaubt zwar (S. 227), daß sie nicht bloß den eucharistischen Wein, sondern auch das eucharistische Brot zurückwiesen, muß aber selbst zugeben, daß die letztere Zurückweisung auch nicht einmal ausdrücklich erwähnt ist. Er sucht sie deshalb (S. 227 Anm. 2) aus Andeutungen herauszulesen; so aus 36, 4 ff.: *οἶδεν* (sc. *ὁ θεός*), *ὅτι νενέκρωσαι* (nämlich der Enkratit) *ἐν τοσούτῳ χρόνῳ ἄρτον μὴ γευσάμενος*. Indes ist der ganze Absatz nichts anderes als eine Anwendung der Parabel vom verlornen Sohn auf die Enkratiten. Diese würden im Falle der Rückkehr zur Kirche ebenso freudig von Gott wieder aufgenommen, wie der heimkehrende Sohn, der „tot war" (Lk 15, 32), mit der Nahrung der Schweine sich begnügt hätte (15, 16) und nach dem Brote, das die Taglöhner im Hause seines Vaters im Überfluß haben, sich sehnte (15, 17). Der Ausdruck *ἄρτον μὴ γευσάμενος* redet also, ebenso wie das folgende: *περιπτυξάμενός σε φιλήσει σε τὸν αὐχένα σου* (vgl. Lk 15, 20) die Sprache der Parabel und darf nicht als Andeutung des eucharistischen Brotes aufgefaßt werden. Noch weniger kann die Stelle 68, 7 f. als Stütze für F.s Ansicht in Betracht kommen. Es wird da die von den Evangelien erzählte wunderbare Speisung des Volkes gegen den Enkratismus geltend gemacht. Ironisch stellt der Verfasser unseres Traktates an seinen Gegner die Frage: „Hättest du, wenn du dabei gewesen wärest, die von Christus gesegnete Speise angenommen, oder hättest du wegen der Fische die gesegnete Speise zurückgewiesen (*εἰ παρῇς, ἐλάμβανες* ⟨*ἂν*⟩ *τὴν εὐλογίαν τοῦ Χριστοῦ, ἢ διὰ τοὺς ἰχθύας τὴν εὐλογίαν* ⟨*ἀ*⟩*πεστρέφου*)?" Nach F. scheint an dieser Stelle den Häretikern ironischerweise zugemutet zu werden, daß sie, weil Christus auch Fische segnete und darbot, nun auch auf das Brot verzichteten. Indes ist diese Einschränkung und Urgierung von *εὐλογία* keineswegs notwendig. Der Zusatz *διὰ τῶν ἰχθύων* weist ausdrücklich auf das Streitobjekt hin, so daß die ironische Insinuation lautet: „Ihr hättet das, was doch Christus selbst gesegnet hat, zurückgewiesen, weil es Fische, also eine verbotene Speise, waren". Wie ferner der Satz 29, 18 f.: *σῶμα γὰρ ἄνευ τοῦ αἵματος νεκρόν ἐστιν* für F.s Meinung sprechen soll, ist mir fast unerfindlich. Denn wenn die Enkratiten sowohl den Leib, wie das Blut Christi zurückwiesen, so ist der genannte Satz vollständig gegenstandslos. Wohl aber hat er einen guten Sinn, wenn die enkratische Zurückweisung des Blutes Christi damit bekämpft werden soll. Es wird dadurch dem Gegner eine Halbheit, die Verehrung eines Leibes ohne Blut, also die Verehrung von etwas Totem vorgeworfen. Zudem wird im vorausgehenden Satz (29, 16 ff.) *τὸ σῶμα ἄνευ τοῦ αἵματος* ausdrücklich unter den Dingen genannt, welche die Häretiker verehren: *κἂν ἐκκλησίας εἴπῃς, κἂν γραφάς, κἂν κατηχήσεις, κἂν βάπτισμα, κἂν θυσιαστήριον, κἂν αὐτὸ τὸ σῶμα ἄνευ αἵματος, οὐδέν ἐστι* = du magst dich zu kirchlichen Gemeinschaften, zur Hl. Schrift bekennen, du magst auf deinen katechetischen Unterricht, auf deinen Empfang der Taufe, auf deine Teilnahme am Opfer, auf deinen Glauben an den Leib Christi hinweisen, allerdings ohne den Glauben an das Blut Christi damit zu ver-

binden — es ist nichts (weil du unter deinen Glaubensartikeln das Bekenntnis zu etwas Halbem und Totem hast). Und wenn noch ein Zweifel bliebe, so müßte er angesichts der Aussage 53, 26 ff. schwinden. Dort werden die drei großen Gaben aufgezählt, welche die Häretiker einstens von der Kirche empfangen hatten: *ἐβαπτίσθησαν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ παρὰ τῶν ἱερέων τοῦ θεοῦ· μετὰ τὸ βάπτισμα ἐτράφησαν τῷ ἁγίῳ σώματι καὶ τῷ τιμίῳ αἵματι τοῦ Χριστοῦ.* Ein und derselbe Priester (= Bischof) habe auch diese „Dreiheit der Mysterien" (*τὸ βάπτισμα, τὸ σῶμα, τὸ αἷμα*) gespendet, von welchen man nicht eines (!) leugnen kann, ohne das Ganze zu leugnen (*ἓν τούτων* [= *παραδόσεων*] *ἐάν τις ἀρνήσηται, ὅλα ἠρνήσατο*). Ja, wenn einer die Taufe gespendet hätte, ein zweiter den Leib Christi und ein dritter das Blut Christi, dann hätte der Enkratit vielleicht mit Recht sagen können: „Zwei haben mir der Wahrheit gemäß dargeboten, der dritte aber hat mich zum besten gehabt (*οἱ δύο ἀληθῶς μοι παρέδωκαν, ὁ δὲ τρίτος ἐνέπαιξέ μοι*)". Nun aber hätten die Enkratiten von ein und demselben Priester alle drei Mysterien empfangen (*νυνὶ δὲ παρ' ἑνὸς ἱερέως πάντα τὰ μυστήρια ὑπεδέξω*). Also müßten sie auch die volle Dreiheit der Mysterien anerkennen. Es verhalte sich hier ebenso, wie bei der Trinität Gottes, wo auch die Leugnung nur einer Person (hingewiesen ist auf Arianer mit den Worten: *οἱ εἰς τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ βλασφημοῦντες*, und auf die Pneumatomachen mit: *οἱ τῷ πνεύματι ἁγίῳ ἀπιστοῦντες*) die Leugnung der beiden andern in sich schließt. Was kann aber nun aus der ganzen Erörterung anderes gefolgert werden, als daß die Enkratiten nur einen Punkt in der Trias der Mysterien, nämlich das Blut Christi leugneten, daß sie aber in den beiden andern Punkten: Taufe und Leib Christi orthodox dachten? Die ganze Beweisführung beruht ja auf dem Gedanken, man kann nicht nur einen Punkt der zusammengehörigen Dreiheit leugnen, und als Konsequenz des häretischen Standpunktes wird immer die Leugnung auch der beiden andern Punkte dargestellt. Hätten die bekämpften Häretiker von dieser ihnen vorgehaltenen Konsequenz wenigstens noch die Hälfte (auch Leugnung des Leibes Christi) konzediert, dann wäre die ganze Beweisführung und insbesondere auch die Parallele zu den Arianern und Pneumatomachen wertlos. Ich glaube übrigens, auch F. hätte sich der Stringenz dieser Folgerungen nicht entzogen, wenn ihm die im Vorworte (S. III f.) nachgetragenen abendländischen Bekämpfungen von Leugnern des Blutes Christi bekannt gewesen wären. Sowohl Leo I (Serm. 42 [41] verurteilt Häretiker, welche „ita in sacramentorum communione se temperant, ut ... ore indigno Christi corpus accipiant, sanguinem autem redemptionis nostrae haurire omnino declinent", wie Papst Gelasius (Ep. 37) solche, die „sumpta tantum corporis sacri portione a calicis sacri cruore abstineant".

Bildete sonach die Zurückweisung des Genusses des eucharistischen Weines[1]) — aber nur diese — die dogmatische Differenz, so hat die aszetische Übertreibung der Enkratiten noch einige Nebenerscheinungen gezeitigt oder wenigstens mit übernommen, die gleichfalls die Mißbilligung der kirch-

1) Ich halte es trotz F.s gegenteiliger Behauptung S. 227 recht gut für möglich, daß die Verwerfung des Weingenusses überhaupt der Anlaß hiefür war. Daß bei den Enkratiten statt des eucharistischen Weines kein Wasser gebraucht wurde, wie bei den Hydroparastaten, bildet noch keine Instanz dagegen.

lichen Kreise hervorriefen. Es ist vor allem das sog. Syneisaktentum, das Zusammenleben der Aszeten mit *ἀλλότριαι γυναῖκες* oder *γυναικάρια*. Das weibliche Element scheint überhaupt stark vertreten gewesen zu sein und bedeutenden Einfluß ausgeübt zu haben. Man lebte zurückgezogen auf dem Lande. Im allgemeinen waren es kleine Leute ohne besondere Bildung, aus welchen sich die neue Häresie rekrutierte. Zu einer fertigen, abgeschlossenen Separation von der Kirche hatten sie es zur Zeit unseres Traktates noch nicht gebracht, wenn sie auch auf dem Wege dazu waren. Es war ihnen offenbar noch nicht gelungen, Altar gegen Altar zu stellen, wahrscheinlich weil keine hierarchischen Persönlichkeiten unter ihnen sich befanden. Sie waren wohl durchweg Laien, welche sich z. T. trotz der Aszese durch den Betrieb von Geldgeschäften ihren Lebensunterhalt verdienten.

F. vergleicht nun diese Häretiker mit den bereits bekannten enkratitischen Bewegungen. Namentlich weisen die von Epiphanios erwähnten Enkratiten und die ebenfalls von ihm angeführten Apostoliker oder Apotaktiter große Ähnlichkeiten auf. Immerhin lassen sich auch wieder manche Differenzen aufzeigen, die aber vielleicht doch in der unzulänglichen Berichterstattung und Gruppierung des Epiphanios ihren Grund haben. Ähnlich steht es mit den Messalianern u. a. Der Enkratismus hat ja damals sicher ebenso wie in den Zeiten des Gnostizismus eine große Verbreitung besessen und bedeutende lokale Differenzierungen in sich geduldet. Mit einer solchen haben wir es hier zu tun.

Besonders interessant wäre ein näheres Eingehen auf das Verhältnis dieser enkratitischen Kreise zu den Manichäern gewesen. F. selbst bekennt (S. III), daß er die Verbindung der von ihm behandelten Häretiker mit den Manichäern nachträglich enger gezogen wünschte. Daß diese Enkratiten es ablehnten, Manichäer zu sein, geht aus dem Traktate deutlich hervor. Es wird ihnen ja wiederholt vorgeworfen (58, 62, 76), daß sie Manichäismus treiben. Das kann nur dann als Vorwurf gelten, wenn die Enkratiten die Manichäer gleichfalls verurteilen. Aber trotzdem sind der Berührungspunkte so viele, daß man fast sagen könnte, die hier bekämpften Häretiker haben die manichäische Sittenlehre, aber nicht ihre Dogmatik übernommen. Mit Recht leitet der Verfasser unseres Traktates (76, 13 ff.) auch das *ἀπέχεσθαι πάντων τῶν ἐμψύχων* von den Manichäern her. Er kann ihnen aber auch vorhalten, daß die manichäische Lehre so weit gehe, daß sogar die Pflanzen (überhaupt *τὰ φυόμενα ἐκ τῆς γῆς* vgl. Dan. 3, 76) als beseelt erklärt werden. F. meint S. 213 A. 2, diese nur noch von Theodoret bezeugte manichäische Anschauung sei sonst in den griechischen Quellen über den Manichäismus nicht belegbar. Tatsächlich bekämpft aber z. B. Titus von Bostra in seiner Streitschrift gegen die Manichäer c. 60 (ed. P. A. de Lagarde S. 63) den Manes, weil er *οὐκ αἰσχύνεται καὶ τοὺς λίθους ἐψυχῶσθαι λέγων καὶ τὰ πάντα ἔμψυχα* (*καὶ τὰ σαφῶς ἄψυχα*) *εἰσηγούμενος* (vgl. auch Augustinus, De haeres. 46: edit. Maurin. VIII 16 B).

Wegen der Verwandtschaft unserer Häresie mit dem Manichäismus bewegt sich auch der sie bekämpfende Traktat vielfach in Gedankengängen, welche man ähnlich bei antimanichäischen Schriftstellern findet (z. B. die Zurückweisung gewisser Speisen als unrein ist eine Beleidigung Gottes u. a.; vgl. S. 225). F. führt Berührungspunkte mit anderen Schriften, so den Katechesen des Kyrill von Jerusalem, den Apostolischen Konstitutionen und

den pseudoklementinischen Briefen De virginitate an. Aber eine weitgehende literarische Abhängigkeit unseres Traktates von einer anderen Schrift läßt sich nicht nachweisen. Der Verfasser geht selbständig seinen Weg. Er will gegenüber dem hinterlistigen Treiben der Enkratiten — er nennt sie *μικραὶ ἀλώπεκες* 23, 17 — nachweisen 1. *τίς ὁ καθηγητὴς τῶν αἱρέσεων τούτων;* (25, 12) und 2. *ὅτι ἀπὸ Σίμωνος τοῦ μάγου αὗται αἱ αἱρέσεις* (38, 17). Vom Teufel wird behauptet, daß er jetzt, nachdem er durch Verführung zum Götzendienst und durch Christenverfolgungen nichts mehr ausrichten könne, *εἴδωλα ἐκκλησιῶν* 26, 16 — das geht nicht auf eine spezielle Häresie, wie F. S. 240 A. 2 als möglich hinstellt, sondern auf „die *ἐκκλησίαι* der Häretiker im allgemeinen" — aufgerichtet habe. Simon Magus, dessen Geschichte fast ganz im Anschluß an die Apostelgeschichte erzählt wird, sei ein Werkzeug Satans gewesen. Die Brücke von Simon zu den bekämpften Enkratiten liefert dem Verfasser der Sondername Gemelliten. Er bringt ihn in Zusammenhang mit dem Gemellus, welchen die apokryphen Petrusakten als Anhänger Simons nennen. Dieser habe nach dem Tode des Meisters Rom verlassen, sei in das Land des Verfassers des Traktates gekommen und habe das Volk verführt. Daß die uns heute erhaltenen Petrusakten (Actus Vercellenses) den Gemellus nach dem schrecklichen Tode Simons sich bekehren lassen, beweist, daß unserem Traktate noch eine andere Rezension vorgelegen hat. Die Enkratiten werden nun im folgenden dringendst zur Umkehr ermahnt. In ihrer Verblendung seien sie noch gottloser als der sich rühmende Pharisäer im Tempel (Lk 18, 11) geworden und ihre Separation von der Kirche sei schlimmer zu beurteilen, als die der Samariter (= der Wächter des Gesetzes 51, 23) von Jerusalem. Durch zahlreiche Beispiele aus dem Alten und Neuen Testamente wird dann nachgewiesen, daß die enkratitischen Speiseverbote schriftwidrig sind. In einer Rekapitulation bricht der Text ab. Viel ist wohl nicht mehr gefolgt. Auch am Anfang fehlt m. E. nicht allzuviel. Leider fehlt aber die Überschrift, welche uns wohl den Verfasser des Traktates genannt hätte. Um diesen zu ermitteln, konnten infolge des Fehlens jeglichen äußeren Zeugnisses[1]) nur innere Kriterien befragt werden. Es ist aber den eingehenden Untersuchungen F.s hierüber (§ 2 S. 111—169) der m. E. vollständig stringente Beweis gelungen, daß niemand anders, als Amphilochios von Ikonium der Verfasser sein kann. Es war nämlich relativ leicht, Zeit und Ort der Abfassung des Traktates festzustellen. Zeitlich wies alles auf die 2. Hälfte des 4. Jahrh. hin. Im Briefwechsel des Basilios mit Amphilochios von Ikonium werden ausdrücklich Enkratiten, Sakkophoren und Apotaktiten genannt (Ep. canon. 2 = Ep. 199 des Basilios Kan. 47 vom Jahre 375; zu vergleichen ist auch Ep. can. 1 = Ep. 188 und Ep. 236). Enkratitische Sekten und speziell Apotaktiten werden ungefähr um die gleiche Zeit von staatlichen Gesetzen bekämpft, so i. J. 381/383 vom Codex Theodosianus XVI 5, 7 und 11 gegen Manichäer, Enkratiten, Apotaktiten, Hydroparastaten, Sakkophoren. Als Ort der Abfassung ergab sich Ikonium. 55, 22 ff.

---

1) Daß Theodoret unter den *ὑπομνήματα* des Amphilochios gegen die Messalianer unseren Traktat verstehe, wie F. S. 209 vermutet, halte ich nicht für wahrscheinlich. Der Gegner kommt in unserer Schrift nur wenig zu Wort; auch weist sie keinen synodalen Charakter auf. Beide Characteristica sind aber für die *ὑπομνήματα* bezeugt.

wird nämlich auf die Apostel hingewiesen, welche keine eigenen Schüsseln und Teller mit sich herumtrugen, um sich von Berührung mit Ungläubigen frei zu halten, sondern einfach in heidnische Häuser eintraten und da, wo sie Glauben fanden, sofort aus diesem Hause eine Kirche machten (*εὐθὺς τὸν οἶκον ἐκκλησίαν ἐποίουν*). Dann fährt der Verfasser weiter fort: *ὃ γέγονε καὶ ἐπὶ τῆς ἡμετέρας πόλεως γενομένου τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Παύλου ἐν τῷ οἴκῳ Ὀνησιφόρου.* Von einem Eintritt des Paulus in das Haus des Onesiphoros erzählen nun die alten und viel gelesenen Theklaakten[1]) (Kap. 5), ja sie bringen auch noch den weiteren charakteristischen Zug, daß Paulus in diesem Hause Gottesdienst abgehalten habe (Kap. 7: *καὶ ταῦτα τοῦ Παύλου λέγοντες ἐν μέσῳ τῆς ἐκκλησίας ἐν τῷ Ὀνησιφόρου οἴκῳ*). Nun spielte sich dieses Ereignis nach den Theklaakten in Ikonium ab. Somit ist Ikonium auch der Abfassungsort unseres Traktates. Um aber diesen für die Beweisführung sehr wichtigen Punkt ganz sicher zu stellen, geht F. allen Notizen über die Verehrung des Onesiphoros nach. Er kann dabei feststellen, daß die Angaben der Theklaakten mancherlei Ausgestaltungen und Hinzufügungen erfahren haben. Eine Synaxariumsnotiz macht ihn zum Angehörigen des *γένος τῶν Ἀννικιόρων* (= gens Aniciorum), das in nachdiokletianischer Zeit große Bedeutung erlangt hat. Andere Nachrichten machen ihn dann zum Bischof von Kolophon oder von Korone oder gar von Ephesus, verlegen sein Martyrium nach Parium am Hellespont usw. Aber so verworren diese Legenden im einzelnen sind, keine widerstreitet der Herkunft des Onesiphoros von Ikonium. Ja selbst aus 2. Tim. 1, 16—18 und 4, 19 ist nicht unbedingt zu schließen, daß „das Haus des Onesiphoros" in Ephesus war. Übrigens ist diese exegetische Frage nebensächlich, weil es nur darauf ankommt, wohin der von den Theklaakten abhängige Autor unseres Traktates das Haus des Onesiphoros verlegte, und hier kann die Antwort nur lauten: nach Ikonium. Da weiterhin feststeht, daß der Verfasser des Traktates in leitender kirchlicher Stellung ist, so darf seine Identifizierung mit Bischof Amphilochios von Ikonium, von welchem, wie wir gesehen haben, bekannt ist, daß er sich von Basilios wegen der bei ihm aufgetauchten enkratischen und apotaktitischen Bewegung Rat erholte und erhielt, den Sicherheitsgrad beanspruchen, der in solchen literarischen Fragen überhaupt erreichbar ist.[2]) Um aber noch etwas Übriges zu tun, hat F. ein echtes Amphilochiosfragment, nämlich Aussprüche des Amphilochios *περὶ τῶν ψευδεπιγράφων τῶν παρὰ αἱρετικοῖς*, welche auf dem zweiten Nicänum zitiert wurden, zur Vergleichung herbeigezogen (S. 137—157) und fast für jeden Gedanken des Fragments Parallelen aus unserem Traktat beibringen können, so daß auch von hier aus die Autorschaft des Amphilochius gesichert ist. F. geht noch weiter und hält es für „möglich und wahrscheinlich", daß diese Aussprüche nicht einer eigenen Schrift über

1) Zu vergleichen wäre jetzt auch C. Holzhey, Die Theklaakten. Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche (Veröffentl. aus dem kirchenhist. Seminar München. II. Reihe Nr. 6. München 1905).

2) F. hätte vielleicht auch noch auf Kan. 28 des zweiten kanonischen Briefes des Basilios (Migne 32, 725) hinweisen können, worin das Gelübde *ὑείων ἀπέχεσθαι κρεῶν* als lächerlich und undankbar gegen Gottes Schöpfung erklärt wird. Auch in unserem Traktate (57, 12 f.) wird auf das enkratitische Verbot, Schweinefett zu genießen, Bezug genommen.

ψευδεπίγραφα entnommen sind, sondern sogar dem verlorenen Teile unseres Traktates angehören (S. 157). Mehr als die bloße Möglichkeit kann ich ihm aber hierin nicht zugeben. Größere Wahrscheinlichkeit hat die Annahme F.s, daß die auch in unserem Traktate sich offenbarende Tätigkeit des einflußreichen Amphilochios gegen die Enkratiten die erwähnten kaiserlichen Gesetze gegen sie beeinflußt hat. Die Bekämpfung der ebenfalls enkratitisch gesinnten Messalianer durch Amphilochios, welche namentlich auf einem von ihm präsidierten Konzil von Side (nach 383 — nicht 393, wie ich fälschlich B. Z. XV 332 angegeben habe) zutage trat, hat F. vorläufig noch aus dem Spiele gelassen, da, wie Exkurs I (S. 259—268) dartut, bei den nicht ganz übereinstimmenden Nachrichten des Theodoret und Photios auch eine Verwechslung mit Amphilochios von Side, einem Zeitgenossen Kyrills von Alexandrien, vorliegen kann. Auch die Athinganer, welche sich gleichfalls ängstlich vor Berührung mit Andersgläubigen hüteten — Exkurs II S. 269—273 sammelt die Nachrichten über sie — sind erst so spät bezeugt, daß sie mit unseren Enkratiten nicht in sichere Beziehung gesetzt werden dürfen.

Gegenüber diesem die Enkratiten bekämpfenden Traktat bietet die von F. noch mitgeteilte von A. Jacoby gefertigte deutsche Übersetzung der fragmentarisch erhaltenen koptischen Homilie des Amphilochios auf die Opferung Isaaks sehr untergeordnetes Interesse. Im wesentlichen handelt es sich um eine ganz nach Art apokrypher Schriftstellerei ausgeschmückte Nacherzählung der biblischen Begebenheit. Es wird z. B. berichtet, wie Sara ihren noch schwächlichen Sohn Isaak anfänglich dem Abraham nicht mit auf den Weg geben will, dann aber in der Erwartung, er werde bald wiederkehren, ihn doch fortläßt, ihm aber dabei gute Ermahnungen gibt (z. B. er solle mit zurückgeworfenen Händen, wie ein Gebundener, sich zum Gebet niederwerfen). Isaak erkennt dann auf dem Weg, daß er selbst das Schlachtopfer sein soll und ist voller Freude darüber. Ja als Abraham infolge des Steifwerdens seines Armes und der folgenden göttlichen Eingebung Isaaks Tötung nicht vollzieht, ist dieser unglücklich und kann sich erst beruhigen, als er in dem Lamme, das sich im Baume Sabek (= Verzeihung) verfangen hatte, den Beweis des göttlichen Willens erkannt hat. Die ganze Erzählung wird dann typisch ausgenutzt. Abraham habe daraus, wenn auch nur im Schattenbilde, bereits erkennen können, was in Christus Wirklichkeit wurde. F. meint S. 284, die Homilie breche dort ab, wo sie sehr interessant zu werden beginnt. Ich glaube aber nicht, daß noch viel gefolgt ist. Es beginnt ja am Schlusse die direkte Anrufung Gottes, die häufig das Ende von Homilien bildet. Die Echtheit der Homilie ist durch die Überschrift in der koptischen Hs der vatikanischen Bibliothek (Nr. LXI) bezeugt. An ihr zu zweifeln, besteht kein Grund.

Die Reichhaltigkeit der hochinteressanten Monographie F.s kann aus dem Angegebenen nicht völlig ersehen werden. Eine erstaunliche Belesenheit ermöglichte es dem Verf. für eine Menge von Detailfragen neue Belege und Parallelen anzuführen. Namentlich ist die syrische Didaskalie (sie ist nach F. von Amphilochios benutzt worden), Kyrill von Jerusalem, der Kommentar des Theodor von Mopsueste zu den paulinischen Briefen, das Opus imperfectum in Matthaeum häufig beigezogen worden. Viele Anmerkungen F.s enthalten wertvolle Materialiensammlungen über interessante

Parerga, so S. 166 A. 1 über das auf das Verhältnis von Gott Vater und Gott Sohn angewandte Gleichnis vom Verhältnis eines irdischen Herrschers zu seinem Sohn; 174, 2 über den jüdischen Charakter der Apostel; 185, 1 über die Herrschsucht der Häretiker; 195, 5 über den Ausdruck *συνείσακτος* und seine Synonyma; 235, 1 über das Cherchez la femme in der Geschichte der Häresien; 237, 1 über die Zinsfrage usw.

Das von H. Achelis, Virgines subintroductae über das Syneisaktentum gesammelte Material hat F. in Exkurs III S. 273—278 noch vermehrt (namentlich aus einer unter Chrysostomos' Namen gehenden Homilie *Ὅτι οὐ χρὴ εὐτραπελίζειν τὸν ἀσκητήν*). Exkurs IV S. 278—280 behandelt die da und dort in der altchristlichen Literatur und auch von Amphilochios vertretene Gleichung Kirche = Paradies. Auch die Tatsache, daß Amphilochios ähnlich wie Theodor von Mopsueste und der Verfasser der Apostolischen Konstitutionen die apokryphen Apostellegenden als Dämonenwerk bezeichnet, veranlaßt F. zu einem allerdings nicht äußerlich ausgeschiedenen Exkurs S. 148—154. Da diese Apokryphen meist häretischen Charakter haben, so ist übrigens dieses Verdikt keineswegs so auffallend, wie F. es hinstellt. Mit Bemühungen der Kirche um „Abgrenzung des neutestamentlichen Kanons" hängt es sicher nur sehr lose — wenn überhaupt — zusammen. Den Irrtum in Glaubenssachen auf teuflische Verführung zurückzuführen, war schon ein den Apologeten geläufiger Gedanke.

Hoffentlich sorgt F. durch gute Indices am Schlusse des ganzen Werkes, daß das von ihm gesammelte Material auch leicht benützt werden kann. Nachdem schon der erste Band von F.s Amphilochiana so viel des Neuen und Interessanten geboten hat, darf man mit Spannung die Fortsetzung des Werkes erwarten.

Als Corrigenda von Druckfehlern notiere ich noch: 37, 5 lies *ἧς*; 52, 17 *σήμερον*; 54, 1 *ἐν*; 76, 7 *θεοῦ·*; 109, 11 *διαβολικά*; 214 Anm. Z. 8 Daniel 3, 76; 231, 7 S. 55, 21 f.; 247, 10 v. u. *διά*. Nach der neuen Ausgabe der Apostolischen Konstitutionen von F. X. Funk ist 152, 3 *ἐστιν* und 152, 4 *παραδέχεσθε* zu lesen.

Breslau. Joseph Sickenberger.

Friedrich Schulthess, Christlich-Palästinische Fragmente aus der Omajjaden-Moschee zu Damaskus. Abh. d. k. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philol.-hist. Kl. N. F., Bd. VIII, Nr. 3. Berlin 1905, Weidmannsche Buchhandlung. 138 S., 4°. Mit 5 Tafeln in Lichtdruck.

Wie die griechische Kirchenpoesie in ihrer ersten Jugendzeit von der orientalischen christlichen Dichtung beeinflußt wurde, so hat sie später auch vielfach wieder ihr griechisches Gewand abgelegt und in Übersetzung im Orient im Gottesdienst Verwendung gefunden. Sachau hat in einem interessanten Aufsatz (Studie zur syrischen Kirchenliteratur der Damascene, Sitz.-Ber. d. Berl. Ak. 1899, 502ff.) sich mit den syrischen Übersetzungen der jüngeren griechischen Liturgiebücher, also besonders der Menäen, des Triodions, Pentekostarions und der Oktoëchos beschäftigt; und aus einer eingehenderen Untersuchung dieser Übersetzungen, die nicht so unmittelbar unter dem kpolitanischen Einflusse standen, sind vielleicht noch manche wertvolle Aufschlüsse zu gewinnen.

Zu den syrischen Übersetzungen sind neuerdings Übertragungen in den christlich-palästinischen Dialekt hinzugekommen, die jetzt von Fr. Schulthess herausgegeben worden sind.

Einige Worte zunächst über die Vorgeschichte dieser Funde! Die sog. Schatzkuppel, ein auf Säulen ruhender Bau im Hofe der Omajjaden-Moschee zu Damaskus, von deren Inhalt man viel zu fabeln wußte, hatte das Interesse des Prof. D. H. Freiherr von Soden erregt; auf diplomatischem Wege suchte er durchzusetzen, daß das Heiligtum geöffnet und die darin aufbewahrten unbekannten Schätze einer Prüfung unterworfen würden. Der Plan gelang. Dr. Br. Violet unterzog sich der ebenso ehrenvollen wie mühsamen Aufgabe, unter den ungünstigsten äußeren Verhältnissen die Hss zu untersuchen. Arbeiter stopften die in der Kuppel durcheinanderliegenden und mannshoch aufgeschichteten Hssreste in Säcke und schütteten ihre Schätze dann vor dem Gelehrten in einem Nebenraume der Moschee aus. Man kann sich leicht vorstellen, welch unerschöpfliche Geduld nebst ausgedehnten Kenntnissen nötig war, diese schmutzigen Massen zu sichten. 150 vollgestopfte Säcke wurden wieder in das Dunkel der Kuppel zurückgeschleppt. Die Hoffnung auf Funde ersten Ranges wurde freilich nicht erfüllt. Immerhin wurden interessante Texte in Menge gefunden. Für den Byzantinisten und Linguisten ist von hohem Interesse ein längeres Psalmenfragment, in zwei Kolumnen, links griechischer Text (Majuskel etwa des 8. Jahrh.), rechts arabische Übersetzung, aber auch mit griechischen Buchstaben geschrieben, das der Finder, Dr. Violet, in der Orient. Lit.-Zeitung IV (1901) 384 ff. mit einem ausführlichen Kommentar herausgegeben hat.[1]) Die Hauptmasse, über 99 Proz., bestand aus arabischen Texten, darunter sehr alten Koranstücken; daneben wurden Fragmente in allen möglichen Sprachen gefunden: lateinische, altfranzösische, hebräische, samaritanische, armenische, georgische, koptische, syrische, diese natürlich in großer Zahl. Von den griechischen Majuskelfragmenten, die vom 4. Jahrh. an bis zum 8. vertreten sind, werden vielleicht die aus s. VI—VIII stammenden Reste aus Liturgiebüchern von Bedeutung werden.[2]) Ziemlich umfangreich sind schließlich die paläst.-aram. Fragmente, deren Wert Dr. Violet sofort richtig erkannte. Zum Glück für die Wissenschaft wurde die von ihm zusammengestellte Sammlung vom Sultan „leihweise" nach Berlin geschickt und konnte so erst ausgenützt und für die Wissenschaft fruchtbar gemacht werden. Neidlos überließ Dr. Violet diese Aufgabe dem Göttinger Gelehrten Prof. Fr. Schulthess, der auf diesem Gebiete sich schon heimisch gemacht hatte.

---

1) Zu dem von Violet a. a. O. p. 475 beigebrachten Material über Umschreibung des Arabischen mit griechischen Buchstaben wäre eine lehrreiche Stelle hinzuzufügen aus der fälschlich dem Patriarchen von Kpel, Germanos I., zugeschriebenen Rerum ecclesiasticarum contemplatio, Migne P. Gr. 98, p. 416: *Ἄνθρωπος τὸ λογικόν. Ἄνθρωπος μὲν τὸ ἐγκέφαλον· Λατῖνοι δὲ λέγουσι ῥατζιωνάβιλε, Ἕλληνες δὲ λέγουσι φρόνησιν καὶ λογιότητα· οἱ δὲ Ἄραβες ἤτοι Σαρακηνοὶ ἐλαφάκαρ, ἐλακὶλ, ἐλτζινοῦν . . . λέων, θυμικόν, Λατῖνοι λέγουσιν ἱρασκίβιλε. Καὶ ἄλλως· Τὸ θυμικὸν, ἀνδρίαν καὶ δειλίαν· Λατῖνοι ἱρασκίβιλε, Σαρακηνοὶ ἐλγαδὰβ, ἔνιγδε, οὐελγίβην.* Der griech. Text scheint nicht ganz in Ordnung zu sein, auch die arab. Wörter sind mir nicht alle klar.

2) Siehe: D. H. Frh. von Soden, Bericht über die in der Kubbet in Damaskus gefundenen Handschriftenfragmente, Sitz.-Ber. der Berl. Ak. 39 (1903) 825 f.

Unter dem christlich-palästinischen Dialekt versteht man den aramäischen Vulgärdialekt, der von den in Palästina lebenden Christen gesprochen und für ihre literarisch-liturgischen Zwecke auch zur Schriftsprache erhoben wurde. Etwa seit dem 8. Jahrh. mußte er im täglichen Verkehr dem Arabischen weichen, hielt sich aber in der Literatur bedeutend länger. Grammatisch ist er von Nöldeke ZDMG 22 (1868) 443 ff. dargestellt worden, das lexikographische Material ist von Schwally, Idioticon des christl.-paläst. Aramäisch, Gießen 1893, und besonders von Schulthess, Lexicon Syropalästinum, Berolini 1903, zusammengefaßt worden. Schulthess hatte für sein Lexikon die jetzt in der zu besprechenden Publikation vorliegenden Texte schon ausgebeutet.

Den einleitenden Worten von Sch. schließt sich ein Bericht von Dr. Violet über seine Tätigkeit in Damaskus an. Dann folgt eine Beschreibung der Hss. Wir haben es fast ausnahmslos mit Pergament-Palimpsesten zu tun, da der aram. Text in der Regel arabisch überschrieben ist; einmal läuft über den aram. Grundtext ein griech. Text und darüber ein arabischer. Zwei Tabellen über den Hssbestand und über den Inhalt der Fragmente ermöglichen einen leichten Überblick. p. 19 beginnen dann die aram. Texte, zuerst zahlreiche biblische Stücke aus A. T. und N. T., die uns, so groß auch ihr Wert für Bibelkritik und Sprachgeschichte ist, hier nicht weiter beschäftigen sollen. Dann folgt (p. 86 f.) ein hagiographischer Text, die Akten des Andreas und Matthias, in einer Textgestalt, die mit keiner der griechischen Rezensionen ganz übereinstimmt. Interessante Fragmente aus apokryphen Evangelien, Bruchstücke aus dem bekannten Sendschreiben Lucians über die Auffindung der Gebeine des h. Stephanos (auch diese Bruchstücke enthalten eine neue Rezension des Sendschreibens), umfangreiche Teile aus den Akten des Adrian, die ebenfalls öfter vom gedruckten griechischen Texte abweichen, vervollständigen die Ausbeute auf hagiographischem Gebiet. Prof. E. von Dobschütz und A. Berendts haben sich durch Mitarbeit verdient gemacht.

p. 121 beginnt der für den Byzantinisten interessanteste Teil, die Mitteilung der Hymnen. Leider ist es nur zu wenig! Ein Doppelblatt und zwei einzelne Blätter (Papier), im 13. Jahrh. beschrieben, enthalten die Texte; Interpunktion und Vorschriften sind rot. Es ist Schulthess schon gelungen, einige der griechischen Originaltexte nachzuweisen, soweit sie in Christs Anthologie sich finden. Es lassen sich diese Nachweise natürlich bei geduldigem Suchen und einiger Kenntnis der liturgischen Bücher bedeutend vermehren, aber auch über die Art und das ungefähre Alter der Übersetzung, über die benutzte Vorlage läßt sich einiges ermitteln.

I.

Schulthess p. 121, 3. Str.:	Triod. p. 43:
Nach: „Deine Kunde". Ich habe gehört, Herr, die Kunde deiner Vorsehung, und habe dich gelobt, Menschenliebender.	*Εἰσακήκοα, Κύριε, τῆς οἰκονομίας σου τὸ μυστήριον, κατενόησα τὰ ἔργα σου καὶ ἐδόξασά σου τὴν Θεότητα.*

Vgl. aber auch: Triod. p. 263: *Εἰσακήκοα Κύριε τὴν ἀκοήν σου, καὶ ἐφοβήθην, καὶ ἐνόησα τὰ ἔργα σου καὶ ἐδόξασα τὸ κράτος σου Δέσποτα.*

Keiner der beiden griech. Texte stimmt genau mit der aram. Übersetzung überein, der Übersetzer hat vielmehr verschiedene im Griech. ähnlich lautende Strophen bewußt oder unbewußt zusammengeschweißt und gekürzt.[1]) — Dann folgt eine Hirmusnotiz: Nach „Des Nachts“, d. h. *ἐκ νυκτός*. Die Anmerkung, daß damit viele Hymnen beginnen, ist mißverständlich. So beginnt vielmehr die Musterstrophe (Hirmus) der 5. Ode des von Andreas von Kreta gedichteten „Großen Kanon“, die später öfter als Muster benützt wurde. Andreas starb um 730, so ist für unsere Übersetzung schon ein terminus post quem festgelegt.

p. 121, vorl. Strophe: Du hast durch sein Kreuz ... erneuert ...

Pentek. p. 15: ... *ἀνεκαίνισας ἡμᾶς διὰ τοῦ Σταυροῦ σου.*

p. 123: Nach: „Ich habe gerufen“. Der äußerste Abgrund meiner Sünden umgibt mich, aber wie den Propheten Jonas, Herr, rette und führe hinauf mein Leben aus dem Verderben.

a) *Ἄβυσσος ἐσχάτη ἁμαρτημάτων ἐκύκλωσέ με καὶ τὸν κλύδωνα μηκέτι φέρων ὡς Ἰωνᾶς τῷ δεσπότῃ βοῶ σοι· ἐκ φθορᾶς με ἀνάγαγε* (von Sch. angeführt).

b) *Βυθῷ ἁμαρτημάτων συνέχομαι ἀεὶ καὶ ἐν πελάγει τοῦ βίου βυθίζομαι· ἀλλ' ὥσπερ τὸν Ἰωνᾶν ἐκ τοῦ θηρὸς κἀμὲ τῶν παθῶν ἀνάγαγε καὶ διάσωσόν με.*

c) *Ἐβόησα ἐν ὅλῃ καρδίᾳ μου πρὸς τὸν οἰκτίρμονα θεὸν καὶ ἐπήκουσέ μου ἐξ Ἅιδου κατωτάτου καὶ ἀνήγαγεν ἐκ φθορᾶς τὴν ζωήν μου.*

Ein sehr lehrreiches Beispiel! a) ist aus dem Triod. p. 365 entnommen und von Kosmas († etwa 760!) gedichtet; b) ist die 1. Strophe der 6. Ode eines Kanon des Andreas, der *Τὴν Μωσέως ᾠδήν* beginnt; c) ist die Hirmusstrophe (cf. Triod. p. 82 u. 90) der 6. Ode des Großen Kanon des Andreas. Alle drei Strophen haben zu dem aram. Texte beigesteuert: der Anfang entstammt dem Kanon des Kosmas, das Mittelstück einem Kanon des Andreas, die Wendung am Schluß ist aus den zwei Schlußwendungen des Andreas zusammengeschmolzen. Natürlich ist darin keine bewußte Absicht zu suchen, dem Übersetzer waren alle diese vielgesungenen Strophen geläufig und er vermischt sie bei seiner auch kürzenden Übersetzung. Übrigens ist der Hirmusvermerk „Ich habe gerufen“ ganz falsch, da die zwei mitbenützten Kanones Idiomela sind, nicht nach dem „Großen Kanon“ gebaut sind. — Da der Übersetzer mit seinen Vorlagen so frei umging, ist es natürlich oft schwer, diese nachzuweisen; so ist mir dies nicht gelungen bei der Strophe: „Der Dornbusch ...“; die sinnverwandten Strophen entfernen sich alle zu sehr vom mutmaßlichen Original.[2])

p. 123, 3. Str. Warum suchet ihr wie einen Toten den ... Er ist ja auferstanden in seiner Gotteskraft.

Triod. p. 407: *Τί μετὰ νεκρῶν τὸν ζῶντα λογίζεσθε; ὡς θεὸς γὰρ ἐξανέστη τοῦ μνήματος.*

p. 123, 5: Der im Schoß der hl. Jungfrau wohnte ...

Pentek. p. 48: *Τὸν ἐν γαστρί σου σκηνώσαντα*

---

1) Am nächsten kommt dem aram. Text: *Εἰσακήκοα, Κύριε, τὴν ἀκοὴν τῆς σῆς οἰκονομίας καὶ ἐδόξασά σε, μόνε φιλάνθρωπε*: Menäum, 8. Sept., *ᾠδὴ δ'*, von Johannes Damascenus?

2) In einem Kanon des Andreas (Menäen, 1. Aug.) auf die Makkabäer, *ᾠδὴ γ'* ***Θεοτοκίον*** steht: *Βάτος προεγνώσθης ἄφλεκτος ἐν Σινᾷ τῷ ὄρει.*

p. 123, 6: Der das Kreuz ertrug ... und den Tod auflöste

Triod. p. 7: *Σταυρὸν γὰρ ὑπομείνας . . . διὰ ἡμᾶς θανάτῳ θάνατον ὤλεσεν*

p. 123, 7: Der in die Unterwelt hinabstieg freiwillig, Gnädiger, und zermalmte .... und das Tor des Todes

Pentek. p. 12: . . . *καὶ εἰς Ἅιδου κατελθὼν δυνατὲ τοῦ θανάτου τὰ δεσμὰ ὡς θεὸς διέρρηξας . . . Πύλας Ἅιδου συνέτριψας*; cf. Triod. p. 401: *Ἑκουσίως Σῶτερ κατελθὼν ὑπὸ γῆν*

8) ... tue Fürbitte bei deinem Kind für deine Knechte!

Triod. p. 33: . . . *πρέσβευε τῷ ἐκ σοῦ τεχθέντι ὑπὲρ ἀχρείων δούλων σου.*

Nach „Die Werke"

Τὰ ἔργα τῆς οἰκονομίας . . .

Den, der am Kreuzesholz seine Hände ausbreitete ... und mit seinem Tod den Tod in großer Macht niedertrat . . .

Ἄξιον ἐστὶ μεγαλύνειν σε τὸν Ζωοδότην τὸν ἐν τῷ Σταυρῷ τὰς χεῖρας ἐκτείναντα καὶ συντρίψαντα τὸ κράτος τοῦ ἐχθροῦ (aus dem Großen Kanon)

9) Den, der auferstand von den Toten und Tote mit sich auferweckte und den spezereibringenden Frauen den Gruß bot und den Aposteln gebot, über seine Auferstehung zu berichten, segnet . . .

Pentek. p. 7: *Εἰ καὶ . . . καὶ ἀνέστης ὡς νικητὴς Χριστὲ ὁ θεός, γυναιξὶ μυροφόροις φθεγξάμενος· Χαίρετε καὶ τοῖς Ἀποστόλοις εἰρήνην δωρούμενος* . ., ib. p. 48. . . . *ὁ Χριστὸς γὰρ ἀνέστη καὶ συνήγειρε νεκρούς . . . Ὁ μυροφόροις τὸ χαίρετε ἀναστὰς ἐκ τοῦ τάφου προσφωνήσας, Ἀγαθέ, καὶ Ἀποστόλοις· Κηρύξατε τὴν ἔγερσιν μου* . . .; ähnliche Wendungen öfter.

p. 125, 1: Zu dem Gott, der unsertwegen von einer Jungfrau Mensch ward und in Ewigkeit vom Vater geboren ist . . .

Triod. p. 430: *Ὁ σάρκα δι' ἡμᾶς ἐκ Παρθένου ἀτρέπτως φορέσας ἐκ Μητρὸς* (!) *ἐπ' ἐσχάτων τῶν χρόνων* . . .

p. 125, 2: *Ἡ τὸν ἀχώρητον θεὸν* . . . von Kosmas gedichtet; der Text bei Migne PG 98, 473 hat mit der Übersetzung: *Θεοτόκε παρθένε*, das Triod.: *παναγία παρθένε.*

p. 125, 4: Dich, der von den Toten auferstand in Ehre am dritten Tage, und allen Leben schenkte für die Ewigkeit . . .

Pentek. p. 12: . . . *ἀνέστης γὰρ ἐκ τῶν νεκρῶν σωτηρίαν* (auch: *ζωὴν καὶ ἀφθαρσίαν*!) *τῷ γένει τῶν ἀνθρώπων δωρούμενος* . . .

p. 125, 6: *Τῷ τὴν ἄβατον* Triod. p. 344, das von Kosmas stammende Original vom Übersetzer auch hier gekürzt.

p. 125, 7 Dem, der durch sein Kreuz das Paradies, das Adam mit dem Baum der Speise [verrammelt] hatte, geöffnet . . .

Triod. p. 60: *Ἁγία Δέσποινα, ἡ διανοίξασα Παραδείσου τὰς πύλας πιστοῖς ἃς Ἀδὰμ ἀπέκλεισε* . . .

p. 125, 8: . . . und die Unterwelt . . . entblößte . . .

Triod. p. 401: *καὶ τὸν Ἅιδην ἀπεγύμνωσας*

p. 127, 1: Nach „Er ward befestigt" (?). Auf dem Fels des Glaubens festige mich. Weit aufgetan hat sich mein Mund gegen meine Feinde, denn mein Geist ward

Triod. p. 357: *Τῆς πίστεως ἐν πέτρᾳ με στερεώσας, ἐπλάτυνας τὸ στόμα μου ἐπ' ἐχθρούς μου· εὐφράνθη γὰρ τὸ πνεῦμα μου ἐν τῷ ψάλλειν· Οὐκ ἔστιν ἅγιος ὡς ὁ θεὸς ἡμῶν καὶ οὐκ ἔστι*

erfreut, daß ich dir lobsinge; denn einen Gerechten gibts nicht vor unserem Gott, und keinen, der heiliger wäre als du, Herr.

δίκαιος πλήν σου κύριε: von Kosmas! (Migne 98, 473). Die von Sch. auch angegebene Übersetzung: „hat er mich befestigt" verdient wohl den Vorzug; für *ἐπλάτυνας* kann der Übersetzer nur *ἐπλατύνθη* gelesen haben[1]); beachte: *ὡς ὁ θεὸς* u. *πρὸς τὸν θεόν*!

II.

p. 127 u. Nach: „Lob". Als du genagelt wardst [ans] Kreuzesholz, da hast du getötet die [Kraft?] des Todes. Es erbebte die Schöpfung [aus] Furcht vor dir, und die Unterwelt wurde geplündert durch [deine Macht]; die Toten ließest du aus den Gräbern aufstehen, und dem Schächer öffnetest du [das Paradies]. Christus, Gott... [Lob] dir.

Parakl. *ἦχος α', τῇ κυριακῇ· Ὅτε προσηλώθης τῷ ξύλῳ τοῦ Σταυροῦ, τότε ἐνεκρώθη τὸ κράτος τοῦ ἐχθροῦ· ἡ κτίσις ἐσαλεύθη τῷ φόβῳ σου καὶ ὁ Ἅιδης ἐσκυλεύθη τῷ κράτει σου, τοὺς νεκροὺς ἐκ τῶν τάφων ἀνέστησας καὶ τῷ λῃστῇ τὸν παράδεισον ἤνοιξας· Χριστὲ ὁ θεὸς ἡμῶν δόξα σοι.*

p. 129, 1: In Furcht kamen die Frauen an dein Grab mit Spezereien [um] deinen Leib [mit Spezereien zu versehen], eilends; und als sie ihn nicht fanden, erstaunten sie untereinander, nicht wissend, wie du auferstanden warst. Aber ein Engel trat vor sie und sprach: Aufgestanden ist Christus von den Toten und hat uns geschenkt große Barmherzigkeit.

Pentek. p. 42: *Μετὰ φόβου ἦλθον αἱ γυναῖκες ἐπὶ τὸ μνῆμα ἀρώμασι τὸ σῶμά σου μυρίσαι σπουδάζουσαι· καὶ τοῦτο μὴ εὑροῦσαι, διηπόρουν πρὸς ἀλλήλους ἀγνοοῦσαι τὴν Ἀνάστασιν· ἀλλ' ἐπέστη αὐταῖς Ἄγγελος καὶ εἶπεν· Ἀνέστη Χριστὸς δωρούμενος ἡμῖν τὸ μέγα ἔλεος.*

III.

p. 131, 1: Christus, unser Heiland, unser Schuldbuch hast du getilgt, indem du ans Kreuz genagelt wurdest, und die Kraft des Todes vernichtet. Wir beten an deine Heilsauferstehung mit dem Erzengel; laßt uns singen der Auferstehung Christi, denn er, unser Erlöser, ist der Heiland unserer Seelen. Er, der uns erlöst hat von dem Tor des Todes, er hat uns geschenkt, was unvergänglich ist, und Leben ...

Pentek. p. 9 u. 41; Paracl. *ἦχος β', σάββατον*: *Χριστὸς ὁ σωτὴρ ἡμῶν χειρόγραφον προσηλώσας τῷ σταυρῷ ἐξήλειψε καὶ τοῦ θανάτου τὸ κράτος κατήργησε. Προσκυνοῦμεν αὐτοῦ τὴν τριήμερον Ἔγερσιν.*

Σὺν ἀρχαγγέλοις ὑμνήσωμεν Χριστοῦ τὴν Ἀνάστασιν· αὐτὸς γάρ λυτρωτής ἐστι καὶ σωτὴρ τῶν ψυχῶν ἡμῶν· καὶ ἐν δόξῃ.... Das Folgende ganz abweichend; cf. Pentek. p. 13: ... *ἔσωσας ἡμᾶς ἐκ τῶν πυλῶν τοῦ θανάτου* ...

Die Gliederung in zwei Strophen ist durch verstärkte Interpunktion auch im Aram. angedeutet, wie ja im allgemeinen die Kola-Einteilung des

1) . . . *ἐπλατύνθη ἐπ' ἐχθρούς μου τὸ στόμα μου, εὐφράνθη ἐν σωτηρίῳ σου* wirklich in einem Kanon des Andreas (Menäum, 8. Sept., *ᾠδὴ γ'*) in einer Hirmusstrophe, die beginnt: *Ἐστερεώθη ἡ καρδία μου ἐν Κυρίῳ*!

griech. Originales beibehalten wird. Der Übersetzer hat die zweite Person gewählt, und übersetzt (die aram. Form läßt keinen Zweifel zu): ὅτε προσηλώθης; προσηλώσας als schwierigere und geziertere Lesart verdient wohl den Vorzug. Statt τριήμερος las er σωτήριος.

Die Ergänzung des . . . tichos in „Oktoëchos“ ist mir wenig wahrscheinlich; ich würde eher an στίχος denken. Es folgt ja auch ein στιχηρὸν ἀναστάσιμον, Pentek. p. 9 u. 14, auch in der Parakl. vorhanden mit einigen unerheblichen Abweichungen: Anfang: Διὰ σταυροῦ statt: Ἐν τῷ σταυρῷ, am Schlusse: ζωοδότα statt εὐεργέτα.

. . . von dir Fleischeskleid annahm . . . Mutter Gottes; bei ihm leg Fürbitte ein, daß er unsere Seelen errette.

Pentek. p. 21: . . . ἐκ παρθένου γὰρ ἁγνῆς σάρκα προσλαβόμενος . . . θεὸν τεκοῦσα ἀληθινὸν αὐτὸν ἱκέτευε σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Wer preist dich nicht selig, geheiligte Jungfrau, wer lobt dich nicht und dein Kind ohne [Unterlaß], das zeitlos vom Vater ausstrahlte, [als] der einige Sohn, und dann kam und von Dir, Hehre, Fleischeskleid annahm, und . . . der φύσις nach ist er Gott . . . nach . . . wurde er . . . unserthalben . . .[1])

Pentek. p. 15: Καὶ νῦν Θκίον: Τίς μὴ μακαρίσει σε παναγία παρθένε; Τίς μὴ ἀνυμνήσει σου τὸν ἀλόχευτον[2]) τόκον; ὁ γὰρ ἀχρόνως ἐκ Πατρὸς ἐκλάμψας Υἱὸς μονογενής, ὁ αὐτὸς ἐκ σοῦ τῆς ἁγνῆς προῆλθεν ἀφράστως σαρκωθείς· φύσει θεὸς ὑπάρχων καὶ φύσει γενόμενος ἄνθρωπος δι' ἡμᾶς· οὐκ εἰς δυάδα προσώπων τεμνόμενος . .

. . . unter den Toten ein Freier.

Parakl. ἦχος α', κυριακῇ: ἀνέστη ὁ ἐν νεκροῖς ἐλεύθερος.

Die gottgekleideten Frauen . . .: Eine genau entsprechende Strophe findet sich nicht, doch lassen sich aus den zahlreichen Strophen dieses Themas (Pentek. p. 42) sämtliche Wendungen auch griechisch zusammenstellen. —

Wir haben also Reste aus liturgischen Büchern vor uns, vermutlich aus Triodion und Pentekostarion. Die Übersetzung muß nach 760 erfolgt sein, und dazu stimmt die Anmerkung von Schulthess p. 121: Die sprachlichen Unebenheiten beweisen, daß die Hymnen (d. h. Kanones) nach Aussterben des Dialektes verfaßt (übersetzt!) sind. Andreas und Kosmas kommen hauptsächlich zu Wort; daß sich von Johannes Damascenus nichts (oder fast nichts?) findet, hat seinen Grund wohl darin, daß seine Dichtungen in der Oktoëchos standen. Von den kpolitanischen, so fruchtbaren Kanonesdichtern, den Studiten, Joseph dem Hymnographen usw. ist (noch?) nichts vorhanden. Freilich sind die Reste zu gering, um weitgehende Schlüsse daraus zu ziehen; auch ist leider die Zeit der Übersetzung (zwischen 760 und etwa 1250) nicht näher zu bestimmen.

Den Beschluß des Buches machen fünf sehr instruktive, vorzüglich reproduzierte Tafeln, von welchen die letzte ein Blatt mit Kanones zeigt. Man braucht nur selbst einen Versuch zu machen, um zu sehen, welche Kenntnisse, Mühe und Geduld nötig waren, um die Palimpseste zu entziffern. Der Entdecker unserer neuen christlich-palästinischen Fragmente und ihr Herausgeber haben sich durch ihre entsagungsvolle, aber fruchtbare

---

1) Die Hirmusnotiz davor: . . . sul ist mir ganz rätselhaft.
2) Die Vermutung von Sch. trifft hier nicht das Richtige.

Arbeit ein großes Verdienst um die semitische Sprachwissenschaft und um die Bibelkritik erworben, wie auch die byzantinische Literaturgeschichte manches wertvolle Neue gelehrt. Besonders die peinliche Sorgfalt und die echt deutsche Gründlichkeit des Herausgebers müssen rückhaltlos anerkannt werden.

München. W. Weyh.

J. Marquart, Erānšahr nach der Geographie des Ps.-Moses Xorenaċi. Mit historischem Kommentar und topographischen Exkursen. Berlin (Weidmann) 1901. Aus den Abh. d. kgl. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, philol.-hist. Kl., N. F., Band III, No. 2. 358 S., 4°. 30 ℳ

Im Jahre 1881 verkehrte in meinem eben begründeten Hause monatelang ein bescheidener und kenntnisreicher junger armenischer Mönch vom Mechitaristenkloster San Lazaro in Venedig, Pater Arsen Soukry, als mein lieber Freund schied er von München und starb bald darauf in der Blüte der Jahre. Er hatte mir, gewissermaßen als Empfehlungsbrief und Gastgeschenk zugleich, seine Erstlingspublikation mitgebracht, die Ausgabe der Geographie des Pseudo-Moses-Chorenazi, armenisch nebst beigefügter französischer Übersetzung. Der darin enthaltene Abschnitt über Iran ist eine höchst interessante Beschreibung der Provinzen und Städte des Sassanidenreiches, so daß es eine überaus lohnende Aufgabe für Orientalisten war, denselben zu kommentieren und so als Fachwerk einem größeren Bau zugrunde zu legen. Wie das ungefähr zu machen wäre, hat seiner Zeit Theodor Nöldeke in seiner deutschen Übersetzung des die Sassanidenzeit behandelnden Abschnittes von Tabaris Weltgeschichte in vorbildlicher Weise gezeigt. Wie einer, der den alten Orient in zusammenhängender Weise darstellen will, eigentlich babylonisch-assyrisch, ägyptisch, altarabisch (vor allem die südarabischen Inschriften), hebräisch (inkl. phönizisch) und aramäisch in gleicher oder nahezu gleicher Weise beherrschen sollte — wo gibt es aber heutzutage einen so universalen Gelehrten, der hier überall aus erster Quelle zu schöpfen im stande wäre? — so muß für den nachchristlichen Orient, speziell für die hier in Betracht kommende Zeit, einer zum mindesten in den arabischen, syrischen und mittelpersischen Quellen gut beschlagen sein, wie es z. B. bei Nöldeke in hervorragender Weise der Fall war. Trotzdem reichen solche nur bei wenigen unserer orientalistischen Zeitgenossen sich beisammen findenden Kenntnisse für einen Idealkommentar zur Sassanidengeographie noch nicht aus; abgesehen davon, daß, der ihn unternimmt, außer den landläufigen modernen Sprachen auch noch russisch können muß, so braucht er in orientalibus vor allem noch armenisch. Wer von den lebenden Gelehrten könnte aber dann eine solche Aufgabe auch nur versuchen zu lösen? Und doch haben wir in dem hier kurz zu besprechenden Werke Marquarts eine Leistung, die in geradezu glänzender Weise all dem gerecht wird, was eben als Idealforderung von uns aufgestellt worden ist; und zwar nicht bloß als ein Polyglott nach Art Mezzofantis und als ein Polyhistor, wie es letztere ja manche gibt, ist dieser Gelehrte zu bezeichnen, sondern er verbindet mit diesen allein schon beneidenswerten Eigenschaften, die ihn aber noch nicht zum eigentlichen Gelehrten und Forscher stempeln würden, kritische Durchdringung des ungeheuren Stoffes und historisch-philologische Methode. So liegt denn in der

Tat in Eranschahr ein Meisterwerk vor uns, dessen Inhalt kurz zu skizzieren mir nun noch übrig bleibt. Daß ein großer Teil seiner Ausführungen und Ergebnisse die byzantinische Forschung aufs engste berührt, liegt dabei in der Natur der Sache, da ja doch Byzanz und Persien Grenznachbarn (und zwar mit oft fluktuierenden Grenzen) waren; noch mehr ist das der Fall bei dem bald darauf erschienenen Buche des gleichen Verfassers, Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge, ethnol. u. hist.-topogr. Studien zur Geschichte des 9. und 10. Jahrhunderts[1]), welches vor allem für die älteste Geschichte der Slaven neue bisher nicht benutzte Quellen erschließt, das zu beurteilen oder auch nur den reichen Inhalt desselben auszugsweise wiederzugeben ich aber weder berufen bin, noch mich selbst dazu für fähig erachte.

Marquart stellt zunächst eine neue, kritischere Ausgabe des betreffenden ganzen Abschnittes der Ausgabe Soukrys an die Spitze seines Buches, S. 8—15. Dann folgt S. 16f. die deutsche Übersetzung des ersten Teiles, nämlich des Provinzenverzeichnisses in vier Abteilungen: Westen (Medien usw.) 9 Provinzen, und zwar die nestorianischen Kirchenprovinzen; Süden (Persien usw.) 19 Provinzen; Osten (Chorasan) 26 Provinzen; Norden (Aderbaidschan, Armenien usw.) 13 Provinzen; insgesamt also 67 Provinzen[2]) oder besser Kreise, bzw. Bezirke, da manche dieser Provinzen einen sehr kleinen Umfang haben. Daran schließt sich nun S. 17—136 Marquarts eigener Kommentar, etwas knapper zu den beiden ersten Vierteln (S. 17—25 und S. 25—47) und mit ausführlichen und interessanten Einleitungen vermehrt zum dritten Abschnitt, Chorasan (S. 47—93, wovon S. 47—70 eine „historische Übersicht über die Grenzbewegungen“ gibt) und zum vierten (S. 94—136). Der Kommentar zum vierten Abschnitt hat eine „Umfang und historische Übersicht“ überschriebene Einleitung (S. 94—107), die sich hauptsächlich um die Grenzstreitigkeiten zwischen Byzanz und Persien dreht, also für die Leser dieser Zeitschrift besonders wichtig ist.

An die Übersetzung des zweiten Teiles unserer armenischen Geographie Irans, der dort die Überschrift „Länderbeschreibung nach Ptolemaios“ führt und in die Unterabschnitte Medien, Elymais, Arîk (= Chorasan, nebst einem hier eingereihten Abschnitt über das hyrkanische, d. i. kaspische Meer), Skythien, Mesopotamien und Babylonien zerfällt (S. 137—142), reihen sich zunächst (S. 143—165) 70 in kleinerem Druck gegebene „Anmerkungen“, die wiederum eine Fülle von Detailforschung interessantester Art enthalten; ich hebe nur die Ausführungen über das avestische Airyanem waiǧo (= Chovarism, wie auch der Stein Cholozmik auf eine dialektische Nebenform Chorism zurückgehen wird) und die anwohnenden Tuirya sowie die Gleichsetzung von Kilmar, Chlomar mit dem assyrischen Kullimmir und von *κάστρον 'Αφουμῶν* mit Ubûmu oder Bûmu, syr. Fûm und von *Σουπιρῖτις* (wie statt des zweiten, von Sper = *Συσπιρῖτις* zu trennenden *Συσπιρῖτις* herzustellen ist) mit ass. Šupria hervor, und füge zu dem S. 144 über Schuschter Gesagten noch hinzu, daß die älteste Form dieses von Marquart

1) Leipzig (Dieterich) 1903, L und 557 (also über 600) S. in 8°, Preis ebenfalls 30 Mk.

2) Also um gerade 60 weniger als zu Anfang des Esterromanes (Buch Ester, Kap. 1, Vers 1) die Zahl der Provinzen Persiens unter Xerxes gewesen sein soll.

als Schosch + Komparativ- oder Richtungssuffix -tar gedeuteten elamitischen Ortsnamens wohl das bereits in altbabylonischen Tempelurkunden erwähnte Chuchturri (geschrieben Chu-uch-nu-ri) sein wird.

Es folgen dann noch auf S. 165ff. drei Exkurse: Die armenischen Markgrafen (S. 165ff.), zur historischen Topographie von Kerman und Mukran (S. 179ff.) und der eine große Monographie für sich bildende über Tocharistan (S. 179—304, über ein Drittel des ganzen Buches); auch in diesem letzteren Abschnitt spielt gelegentlich Byzantinisches mit herein, wie die ausführlichen Indizes (S. 335—358, darunter der der griechisch überlieferten Namen S. 348—350) für jeden Interessenten rasch und bequem nachweisen. Verbesserungen und Zusätze, die natürlich bei einem Werke, dessen Druck längere Zeit in Anspruch nimmt, nicht ausbleiben können, zumal bei einem Gelehrten wie Marquart, der immer eifrig weiterforscht und also auch immer Neues findet, nehmen doch einen verhältnismäßig kleinen Raum ein (S. 305—320).

Zum Schluß gebe ich dem Wunsche Ausdruck, daß ein Mann von dem Fleiß und den geradezu stupenden Kenntnissen, wie sie Marquart besitzt, bald an die Stelle gesetzt wird, die ihm allein gebührt. Er war jahrelang Privatdozent an derselben Universität, an der Alfred von Gutschmid wirkte, und von der man ihn unbegreiflicher Weise ziehen ließ; er mußte, um weiter zu leben, am ethnologischen Reichsmuseum in Leiden den Posten eines Direktorialassistenten übernehmen.

München, Febr. 1906. Fr. Hommel.

Ernst Harder, Deutsch-arabisches Handwörterbuch. Heidelberg 1903, Carl Winter 1903. VIII, 804 S., 8⁰. Preis: geheftet 18 *M.*

In meiner in dieser Zeitschrift Bd. IX, S. 561—563 abgedruckten Rezension der arabischen Konversations-Grammatik Ernst Harders habe ich mich bemüht, den Lesern den Unterschied zwischen neu-arabisch und vulgärarabisch auseinanderzusetzen. Zu der dort empfohlenen „neu-arabischen" Grammatik ist nun ein sehr praktisches deutsch-neuarabisches Wörterbuch des gleichen Verfassers (ca. 27 000 Stichwörter enthaltend) getreten. Wer rasch erfahren will, wie in der modernen arabischen Schriftsprache das und das Wort ausgedrückt wird, dem wird dieses solid gearbeitete Buch vorzügliche Dienste leisten. Es muß keineswegs sein, daß nur einer, der einen arabischen Brief oder sonst eine Urkunde (Quittung, Annonce usw.) zu schreiben hat, nach einem derartigen Buch als Hilfsmittel greift, sondern in allen möglichen andern Lagen ist ein orientalisch Interessierter, zumal ein Gelehrter, veranlaßt, schnell aufschlagen zu können, was irgendein ihm gerade wichtiger Begriff auf arabisch heißt, oder, falls er den schon weiß, was es noch für andere Synonyme und Wendungen dafür gibt. So entspricht also Harders Buch einem wirklichen Bedürfnis und ich möchte zum Schluß nur noch darauf hinweisen, daß wer sich als Ergänzung noch ein handliches arabisch-europäisches (bzw., um mich wie ein Orientale auszudrücken, arabisch-fränkisches) Wörterbuch dazu anschaffen will, das um den billigen Preis von 8 *M.* in der 6. Auflage von Belots vorzüglichem Vocabulaire arabe-français (Beyrouth 1899, 1012 S. in 8⁰) tun kann.

München. Fr. Hommel.

Corpus scriptorum christianorum orientalium. — Scriptores syri. — Series tertia. — Tomus IV. — Chronica Minora, pars tertia, ediderunt et interpretati sunt **E.-W. Brooks, I. Guidi, I.-B. Chabot.** Paris, Poussielgue; Leipzig, Harrassowitz 1905.

La troisième et dernière partie des *Chronica minora* du *Corpus christianorum orientalium* donne le texte et la traduction de huit documents historiques syriaques conservés, pour la plupart, dans des manuscrits du British Museum.

I. Le premier document est une chronique anonyme, très mutilée, qui commence, dans son état actuel, à la mort du patriarche jacobite Jean, survenue en 754, et s'arrête au meurtre du calife Al Amin, en 813. Elle nous est parvenue dans le manuscrit palimpseste (add. 14, 642), qui nous a transmis le document publié à la fin du t. II des *Chronica minora.* Son auteur a puisé aux mêmes sources que Michel le Syrien; mais si les événements racontés sont à peu près identiques chez les deux chroniqueurs, le récit de l'auteur anonyme est souvent beaucoup plus détaillé que celui de Michel.

Le texte de cette chronique avait été édité, avec une traduction et des notes, par M. Brooks dans la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. LIV (1900), p. 195 sqq. La publication, depuis lors, de la partie de la Chronique de Michel à laquelle elle correspond, a permis à M. Brooks d'en mieux combler les nombreuses lacunes et d'en donner un texte plus correct.

II. Le deuxième document est la célèbre chronique de Jacques d'Édesse. Écrite pour continuer celle d'Eusèbe, elle débute par une longue introduction, suivie d'une notice sur une erreur de trois années dans la supputation d'Eusèbe, puis reprend l'exposé chronologique des faits en 326 de notre ère et le poursuit, ou plutôt le poursuivait — elle s'arrête dans le manuscrit, l'add. 14, 685 (X^{e}—XIe siècle), en 630, après avoir présenté à maintes reprises d'importantes lacunes — jusqu'en 692. C'est là du moins ce que nous apprend Élie de Nisibe. Michel le Syrien qui déclare avoir inséré tout entière dans son œuvre la Chronique de Jacques, rapporte que le tableau chronologique de Jacques descendait jusqu'en 710; Jacques étant mort en 708, il faut supposer, dit-il, ou bien que son canon a été continué jusqu'en 710, ou bien que la date de sa mort est erronée. Les hypothèses de Michel partent de l'idée que Jacques a continué son Canon jusqu'à l'année de sa mort. Si l'on admet qu'il l'a arrêté en 692, date assignée par Élie à la composition de sa Chronique, il faudra nécessairement supposer que le Canon de Jacques a été continué pendant dix-huit ans, de 692 à 710, par l'un ou l'autre de ses amis ou de ses disciples.

La Chronique de Jacques se compose d'un canon chronologique qui occupe le milieu de la page du manuscrit et dans lequel les années de l'ère de Jacques — cette ère commence en 326 — sont mises en concordance avec les années des Olympiades et les années des souverains romains, perses et arabes, puis de notices historiques qui encadrent le canon. Wright avait édité l'introduction de la Chronique de Jacques dans son *Catalogue of syriac Mss. in the British Museum* (p. 1062—1064), et M. Brooks avait publié la Chronique proprement dite, avec une traduction et des notes, dans la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft,*

t. LIII, (1899), p. 261 sqq. M. Brooks édite aujourd'hui l'œuvre de Jacques *in-extenso*; comme pour le document précédent, la Chronique de Michel le Syrien lui a permis d'en donner un texte plus correct et plus complet.

III. Les trois récits historiques que M. Brooks publie sous le titre de *narrationes variae*, paraissent pour la première fois et sont empruntés au manuscrit Sachau 315 de Berlin, qui a été exécuté en 1481. Les deux premiers ont trait à des calamités qui affligèrent la ville d'Amid, et le troisième concerne le juif Mousa, fils de Mouçʿab, que Abou Djafar établit comme gouverneur à Djézireh. Le deuxième récit est tiré de l'Histoire ecclésiastique de Pseudo-Zacharie le Rhéteur; les deux autres proviennent de sources que M. Brooks n'est pas parvenu à déterminer.

IV. La chronique intitulée *Expositio quomodo se habeant generationes et familiae et anni ab Adamo usque ad hunc diem* paraît également pour la première fois, comme d'ailleurs aussi les documents V et VII. Elle est conservée dans l'add. 14, 683, qui date, selon Wright, du Xe siècle. Commençant à la création du monde, elle ne consiste jusqu'en 724 qu'en une simple liste de patriarches, juges, rois, empereurs et califes; à partir de 724 jusqu'en 775 où elle se termine, elle fournit quelques brèves notices historiques qui semblent être dues à un témoin contemporain des événements.

V. Le cinquième document est la *descriptio populorum et plagarum* contenue dans l'add. 25, 875, un manuscrit nestorien daté de 1709. Cette description énumère d'abord les peuples issus de Sem, Cham et Japhet, qui possèdent une écriture, puis donne des renseignements curieux sur les quatre régions: orientale, occidentale, septentrionale et méridionale, qui se trouvent aux extrémités du monde. Cette dernière partie, la plus longue, est attribuée au chronographe byzantin Andronicus qui vécut, d'après le témoignage d'Élie de Nisibe, sous le règne de l'empereur Justinien et dont l'œuvre fut traduite en syriaque à l'époque de Chosroès II.

VI. Le document *De familiis linguarum* est publié d'après l'add. 14, 541, que Wright fait remonter au IXe siècle. Il est de même nature que le document précédent: il donne la liste complète de tous les descendants des fils de Japhet, Cham et Sem. Cette liste présente de grandes analogies avec celle qui figure dans le *Livre de l'Abeille*. Attribuée dans le manuscrit à Eusèbe, elle provient, selon toute apparence, de la Chronique d'Andronicus, que les Orientaux, au dire d'Élie de Nisibe, considéraient comme l'œuvre d'Eusèbe.

VII. Le septième document, intitulé „Écrit du sage Diqlios", raconte des légendes relatives à Hercule, Romulus et Auguste, et finit par une courte biographie du Christ. D'abord publié en traduction anglaise par Cowper dans ses *Syriac Miscellanies*[1]), d'après l'add. 12, 152, daté de 837, Lagarde en donna pour la première fois le texte syriaque, d'après le même manuscrit, dans ses *Analecta syriaca*, et l'attribua à Dioclès de Peparethos, un historien grec de l'époque alexandrine. M. I. Guidi, qui en publie et en traduit aujourd'hui deux recensions — la seconde recension est contenue dans un manuscrit appartenant à M. Nöldeke — le considère comme un

1) M. Guidi ne signale pas la traduction de Cowper.

écrit de basse époque, composé dans le genre historique populaire inauguré par Malalas.

VIII. Le dernier document est relatif à l'histoire ecclésiastique des IV[e] et V[e] siècles. Il est tiré du *Vaticanus* syriaque 179, daté de 1703, et a été composé par un Nestorien peu instruit, d'après quelque épitomé syriaque. Publié et traduit en 1901 par M. Goeller dans l'*Oriens christianus,* M. Chabot en donne aujourd'hui une édition et une version plus correctes, grâce en partie à une excellente collation du manuscrit que lui a adressée l'infatigable M. Guidi.

Trois Orientalistes de valeur ont collaboré au tome III des *Chronica minora:* M. Brooks a édité et traduit les six premiers documents, dont quatre étaient inédits; M. Guidi le septième, et M. Chabot le huitième. Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'ouvrage dû à cette savante collaboration est digne des plus grands éloges.

Nous avons exprimé à la fin de notre compte-rendu du t. II des *Chronica minora* le regret que la traduction ne fût pas accompagnée d'un commentaire. A ce regret nous en ajoutons aujourd'hui un autre: que la traduction du dernier tome des *Chronica minora* ne soit pas suivie d'un *index nominum et rerum.* Un ouvrage sans tables étant un ouvrage incomplet et d'un accès difficile, nous espérons que M. Chabot aura à cœur de donner aux volumes de son *Corpus* la forme définitive qui leur convient, et qui seule leur permettra de rendre aux travailleurs les services qu'ils en attendent.

Bruxelles. M. A. Kugener.

N. Jorga, Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen. 2 Bde. 2 Bl. u. XIV S. 402 und XIII S. 541 S. 8⁰. Gotha, Fr. A. Perthes 1905. 20 *M.*

Eine deutsche Darstellung der rumänischen Geschichte durch einen Rumänen ist an sich schon eine gute Empfehlung und erweckt günstige Erwartungen, weil man zugleich mit der Beherrschung der deutschen Sprache auch die der deutschen wissenschaftlichen Forschungsmethode voraussetzt sowie deren Forderung nach strenger Sachlichkeit und Unparteilichkeit. Zu der Erfüllung des letzteren hat sich der Verf. im Vorwort ausdrücklich verpflichtet und ist, soweit Ref. beurteilen kann, ihr auch nach Kräften gerecht geworden. Auch von dem Standpunkt der kritischen Methode aus betrachtet, steht das Werk durchaus auf europäischer Höhe, wie es ja von dem bei uns nicht mehr unbekannten, rastlos tätigen Forscher nicht anders zu erwarten war. Wir glaubten es aber doch eigens hervorheben zu müssen, weil man in deutschen Gelehrtenkreisen ein gewisses Mißtrauen allen wissenschaftlichen Arbeiten aus dem europäischen Südosten entgegenbringt.

Jorgas Werk ist also durchaus ernst zu nehmen und um so mehr willkommen zu heißen, als es nicht nur die äußere, politische, sondern auch die innere, die soziale, wirtschaftliche und geistige Entwicklung des rumänischen Volkes eingehend darstellt.

Der Aufbau des Ganzen ist, von einigen Inkongruenzen abgesehen, natürlich und übersichtlich: nach einer Einleitung, die den geographischen

und historischen Hintergrund des Rumänentums schildert, folgt im 1. Abschnitt die Entstehungsgeschichte der Rumänen, im 2. eine Darstellung des (primitiven) Wirtschafts- und Geisteslebens, im 3. die Periode der Staatenbildungen bis zu Stephan d. Gr., im 4. und 5. der Verfall des Bauernstandes unter den Türken und Bojaren, im 6. die Fanariotenzeit, im 7. das Erwachen des neuen Nationalgefühls und im 8. eine Übersicht über die wirtschaftlichen, sozialen und geistigen Zustände der Gegenwart.

Unser Hauptinteresse beansprucht der Inhalt des 1. Bandes, und zwar besonders derjenige Teil, der das Auftauchen des rum Volkes aus dem osteuropäischen Völkerchaos und die Herausbildung seines ethnographischen und geistigen Habitus behandelt. Denn dieser Prozeß fällt nicht nur zeitlich in wichtige Perioden der byzantinischen Geschichte, sondern empfängt auch von dieser sein erstes Licht und vollzieht sich innerhalb ihres geistigen Bannkreises.

Hier sind es nun mehrere Punkte, die uns zu Ausstellungen an Jorgas Werk Anlaß geben und die wir kurz hervorheben möchten.

Zunächst eine allgemeine Beobachtung. Wenn J. im Vorwort sagt, daß es ihm darauf ankam, die Geschichte der Rumänen auch 'in ihrer Beziehung zu den Nachbarvölkern zu schildern, um so die Einwirkungen, die andere Völker auf die Rumänen ausgeübt haben, wie diejenigen, die von ihnen ausgegangen sind, für das Verständnis der Weltgeschichte, *die gewiß als Kulturgeschichte existiert*, nutzbar zu machen' — so scheint mir gerade der Reflex dieser mannigfachen Kulturwirkungen, der sich im Rumänentum spiegelt, nicht scharf genug zur Erscheinung zu kommen.

Wir müssen unterscheiden zwischen dem ethnographischen, politischen und geistigen Charakter der Rumänen; denn ein jeder hat seine besondere Grundlage. Ihre ethnographische Grundlage ist thrako-dakisch und illyrisch-dalmatisch, wie das J. im 1. Abschnitt dargelegt hat. Ihre politische Grundlage ist vorliegend slavisch (bulgarisch), zum Teil ungarisch, wie ebenfalls aus J.'s Ausführungen deutlich hervorgeht; ihre geistig-kulturelle Grundlage ist im letzten Grunde byzantinisch, wenn auch nur latent und durch bulgarisches Medium gegangen, und diese Tatsache tritt bei J. nicht mit der nötigen Schärfe hervor, sie wird nicht in das rechte Licht gerückt, man erfährt es nur durch gelegentliche Andeutungen.

Die Byzantinistik ist noch jung, und die auf ihr fußende Balkanforschung noch jünger, ihre Ergebnisse sind noch nicht immer fest und sicher, aber was sicher ist, sollte sich jeder, dessen Arbeitsgebiet sich mit ihr berührt, aneignen, und das ist 1. der Einfluß der griechischen Kirche, Rechts- und Verwaltungspflege auf die übrigen Balkanvölker, und 2. die einheitliche Denk-, Anschauungs- und Ausdrucksweise der Balkanvölker, hervorgerufen durch ihre alte Kulturzusammengehörigkeit in byzantinischer Zeit.

Beides ist der Herr Verf. geneigt zu unterschätzen. Dies läßt sich in seinem Werke nach drei verschiedenen Richtungen hin beobachten: in der Art der Benutzung der byzantinischen Quellen; in der Art der Heranziehung der auf Byzanz bezüglichen wissenschaftlichen Literatur und endlich in der Art der Stoffbehandlung.

In dem 3. Abschnitt der Einleitung (S. 60—85) gibt J. ein Bild von dem Völkergewimmel auf dem Boden des späteren Rumänien — von dem romanischen Element im Osten, wie J. sich ausdrückt, obwohl von einem

solchen noch nichts zu merken ist; es handelt sich vielmehr um das Auftreten der Slaven, (türkischen) Bulgaren, Petschenegen und Kumanen als Vorläufer der „Vlachen“ —, wie es sich auf Grund byzantinischer Quellen darstellt. Man muß zugeben, daß J. diese Quellen gut kennt und nach Möglichkeit ausbeutet, wie die zahlreichen Fußnoten beweisen. Diese zeigen aber auch noch etwas anderes: nämlich, daß man zwar mit den byzantinischen Autoren vertraut sein kann, nicht aber mit der byzantinistischen Wissenschaft und ihrem gegenwärtigen Stande. Es mag noch hingehen, wenn Konstantin Porphyrogennetos nach französischer Weise als „Porphyrogenetes“ (Porphyrogénète), Akropolites als Akropolitas (lateinisch wäre Acropolita), Niketas Akominatos als Choniates bezeichnet wird; dagegen ist es entschieden und scharf zu mißbilligen, daß so wichtige und häufig benutzte Autoren, wie Theophylaktos, Theophanes, Georgios Monachos, Anna Comnena und Georgios Akropolites nach der Bonner Ausgabe zitiert werden J. muß also wohl die neuere Entwicklung der Byzantinistik nicht verfolgt haben, sonst dürften ihm Namen wie de Boor, Reifferscheid und Heisenberg nicht unbekannt sein; und diese haben ihre Ausgaben doch nicht nur für Philologen, sondern auch für Historiker gemacht. Darum durfte J., wenn er gewußt hätte, wie es um die Überlieferung des Symeon Magister steht, diesen nicht als byzantinische Quelle für die S. 77 angeführten Worte „*Βουλγαρία ἐκεῖθεν τοῦ Ἴστρου*“ in Anspruch nehmen und nun gar noch den griechischen Sprachgebrauch vergewaltigen, wenn er meint, *ἐκεῖθεν* kann den Sinn von cis neben dem gewöhnlicheren von trans gehabt haben, was in keiner Periode des Griechischen der Fall war. Man kann vorläufig über diese Stelle gar nichts sagen, als daß sie jedenfalls nicht als historische Quelle dienen kann.

Kommen diese Quellen nur der rumänischen Vorgeschichte zu gute, und ist der daraus etwa entspringende Irrtum für das Rumänentum selbst kaum von Belang, so wird die Sache schon anders, wenn wir uns zu der Frage wenden, inwieweit der Verf. die neuere historische Literatur der Byzantinistik und ihrer Nachbargebiete beherrscht, soweit sie für die äußere und innere Geschichte der Rumänen selbst von Bedeutung ist.

Für die äußere gilt das vor allem von den Beziehungen zu Petschenegen und Bulgaren. Hier glaubt Referent beobachtet zu haben, daß gerade die neuere russische Literatur nicht genügend zu Rate gezogen wurde; auch scheint die für die südslavische Ethnographie wichtige Arbeit von Jagić im Arch. slav. Phil. 17, 47—87 nicht berücksichtigt zu sein, ferner nicht die von Vasiljevskij, Byzanz und die Petschenegen, Journ. Min. 1872, Bd. 164 (Nov. Dez.); für die Geschichte des zweiten, vlacho-bulgarischen Reiches vermißt man einen Hinweis auf die Arbeit von Uspenskij, Die Bildung des zweiten bulgarischen Reiches, Odessa 1879, wozu Arch. slav. Phil. 4, 627—637 zu vergleichen ist. Nicht erwähnt ist auch die Abhandlung von J. L. Pič und A. Amlacher, Die dacischen Slaven und Csergeder Bulgaren in den Sitzgsber. der k. böhm. Gesellsch. der Wiss., phil.-hist. Kl. 1888, S. 227—280. Überhaupt scheint sich der Verf. für die Geschichte der Bulgaren zu ausschließlich auf das Werk von Jireček beschränkt zu haben.

Für die innere Geschichte, Sprache, Kirche, Recht und Verwaltung, sind zwar die slavischen Einflüsse gebührend betont, die byzantinischen

aber sehr stiefmütterlich behandelt. War es auch nicht des Verf. Aufgabe, eine Darstellung der rumänischen Sprache zu geben, so wäre es doch zur Kennzeichnung ihres Charakters nötig gewesen, auf die inneren und äußeren Einflüsse hinzuweisen, die sie vom Balkan her erfahren hat, weil dies auch für die Frage der Abstammung der Rumänen wichtig ist. Die hierher gehörigen Untersuchungen von Sandfeld-Jensen und Shaineanu sind leider völlig ignoriert, so daß man den Eindruck bekommt, als enthalte das Rumänische nur slavische Elemente. Die starke Hervorhebung dieser, besonders der Ortsnamen, hängt offenbar mit der Theorie des Verf. über das Ursprungsgebiet des rumänischen Volkes zusammen, das nach ihm nicht auf der Balkanhalbinsel zu suchen ist; vgl. das 2. Kap. des 1. Abschn., dessen Beweisführung aber dem Ref. nicht gelungen zu sein scheint, das vielmehr starke Widersprüche und Unklarheiten enthält; es sei hier nur bemerkt, daß es doch sehr auffallend ist, wenn in Siebenbürgen slavische Ortsnamen vorkommen, die sich in keinem andern von Rumänen bewohnten Lande finden, und wenn umgekehrt hier die echt rumänischen Namen auf -eștĭ und -enĭ in der Minderheit sind (S. 114 des 1. Bandes). J. macht angesichts dieser Tatsachen die etwas resignierte Bemerkung: „Die Ortsnamen reden zwar eine Sprache, aber sie sagen doch nicht alles“. (S. 117.)

Allerdings scheint es verfehlt, sich für die Lösung der Herkunftsfrage auf die Ortsnamen allein zu stützen. Wären aber die Rumänen wirklich von Norden und nicht von Süden her in ihr heutiges Gebiet eingewandert, so würde ihre ganze geistige Physiognomie eine andere sein, sie würden nicht jene auffallende geistige Verwandtschaft mit den übrigen Balkanvölkern zeigen, die der unbefangene Beobachter sofort bemerkt, die aber J. verborgen geblieben ist, offenbar weil er hierin von der vorgefaßten Meinung der meisten Rumänen ausgeht, daß diese nicht mehr zu dem Kulturkreise des Balkans gehören. So erklärt sich auch seine Neigung, die byzantinisch-balkanischen Kulturmomente zu ignorieren.

Sie spiegelt sich auch — und damit kommen wir zu dem dritten Punkte, der Art der Behandlung — in der Darstellung des inneren Lebens. Bezeichnend hierfür ist das 3. Kap. des 2. Abschnittes: Die rumänischen Dörfer (I, 198 ff.), das die primitiven Rechtsgewohnheiten, Wirtschaftsverhältnisse und Volksgebräuche schildert.

Man braucht nur das Sachregister am Schluß durchzusehen, um auf Ausdrücke zu stoßen wie: Aspern (Münze = *ἄσπρα*), Ctitorĭ (Wohltäter), Drum (Weg), Farmece (Zauberkünste), Hora (Tanz), Logofăt (Dorfnotar), Perperi (Münze), Pogon (Landmaß), Spătar (Hofbeamter), etc., und um zu erkennen, daß viele dieser und andere Wörter Reste byzantinischer Kultur sind und nicht alle erst aus der Fanariotenzeit stammen.

Sehr lehrreich sind auch die mancherlei übereinstimmenden und offenbar dem Griechischen nachgebildeten Bezeichnungen für Handlungen des Gewohnheitsrechtes, wie „fraţĭ de cruce“, genau dem griech. *σταυραδερφοί* entsprechend (S. 204), oder „fiŭ de suflet“ (S. 205), wie das griech. *ψυχογυιός* gebildet; die Sitte des „a fi într' o pită“ (in einem Brote sein mit jem. S. 216) erinnert an das griech. *σύψωμος*; wenn die Etymologie, die Thumb (Indog. Forsch. 14, 347 ff.) von *σύμπλιος* (= *σύμπληγος* anstoßend) gab, richtig ist, so würde dazu das rum. marginaș, wie man in der Walachei, oder lateraș, wie man in der Moldau den freien Bauern nennt (s. Jorga II,

153) gut passen. Solche Übereinstimmungen können sich m. E. nur aus einem alten, schon in byzantinischer Zeit vorhandenen Gewohnheitsrechte erklären, und es wäre daher wünschenswert, wenn man versuchte, diese Zusammenhänge aufzudecken. Jorga hat alle diese Dinge wie etwas spezifisch Rumänisches behandelt, ein Fehler, in den er nicht allein verfallen ist. Auf Beziehungen zwischen byzantinischem und rumänischem Recht ist übrigens schon wiederholt hingewiesen worden, zuletzt von L. Pić, Les lois Roumaines et leur connexité avec le droit Byzantin et Slave (Bucarest 1887). Auch diese Arbeit scheint J. entgangen zu sein. Über die Beziehungen des rumän. Folklore zu dem der Byzantiner ist die Geschichte der rumän. Volksliteratur von M. Gaster (Buc. 1883) zu vergleichen.

Die herausgegriffenen Proben werden hoffentlich den Beweis erbracht haben, daß tatsächlich eine Darstellung der inneren Geschichte des rumänischen Volkes nicht möglich ist ohne eine festere Fühlung mit der byzantinischen Philologie und der Balkanforschung. Das erfreuliche Aufblühen der ersteren wird auch der letzteren zugute kommen, wobei freilich zu bedenken ist, daß jene ein neutrales Gebiet darstellt, das „der Parteien Gunst und Haß“ entzogen ist, während die modernen Balkanvölker die verhängnisvolle Neigung haben, sich gegeneinander zu isolieren und nicht einsehen wollen, daß sie trotz aller nationalen Eifersüchteleien und Reibereien eine geistige Einheit bilden. Möge Rumänien, das auch sonst an der Spitze der Balkanvölker marschiert, auch in dieser Erkenntnis den übrigen vorangehen! Dieser Wunsch ist auch in mir bei der Lektüre von Jorgas Werk wieder rege geworden.

Leipzig-Connewitz. Karl Dieterich.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Aug. Heisenberg in Würzburg (A. H.), Ed. Kurtz in Riga (E. K.), P. Marc in München (P. M.), J. Strzygowski in Graz (J. S.), R. Vari in Budapest (R. V.), Carl Weyman in München (C. W.) und dem Herausgeber (K. K.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitte ich dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für mich bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet mich stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerke ich, daß die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes aufgeführt sind.
Der Bericht ist bis zum 10. Nov. 1906 geführt. K. K.

Vorbemerkung.

Bei dem nachgerade unheimlichen Zuwachsen von neuen Zeitschriften und Rezensionsorganen hat sich eine vollständige Aufzählung der Besprechungen als untunlich erwiesen. Die gehaltreichen und wahrhaft instruktiven Beurteilungen wurden in unseren Listen mehr und mehr erdrückt durch die Masse bloß referierender, oft ganz flüchtiger Anzeigen. Eine andere Schwierigkeit ergab sich durch die gewaltige Steigerung der Produktion auf den orientalischen, slavischen und abendländischen Grenzgebieten der byzantinischen Studien. Das Byzantinische im genauen Sinne des Wortes drohte allmählich durch die Nachbargebiete in den Hintergrund gedrängt zu werden. Es wird daher von Band XVI an folgende Neuerung durchgeführt:

1) Von Besprechungen der zum engeren Programm der B. Z. gehörenden Schriften werden nur noch die aufgeführt, die selbständige Beiträge oder neue Gesichtspunkte enthalten.

2) Orientalia, Slavica usw., die unser Gebiet nur streifen, werden einmal notiert; dagegen sollen Besprechungen solcher Publikationen künftig nur ausnahmsweise verzeichnet werden, namentlich wenn die Besprechung die Grundlage unserer Notiz über ein (der Redaktion selbst unzugängliches) Werk bildet. Wer über sie reichere Nachweise wünscht, muß auf die einschlägigen Fachorgane verwiesen werden; für alle Orientalia dient die „Orientalische Bibliographie“ herausgegeben von L. Scherman (Berlin, Reuther & Reichard). K. K.

1. Literatur und Sagen.

A. Gelehrte Literatur.

U. v. Wilamowitz, K. Krumbacher usw., Die griechische und lateinische Literatur und Sprache. (Vgl. B. Z. XV 343.) Besprochen von **Hermann Peter**, Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 4 Sp. 110—118; von **Henri Weil**, Journal des Savants N. S. 4 (1906) Nr. 2 S. 75—81 (nur die griechische Literaturgeschichte von v. Wilamowitz); von **Thaddäus Zielinski**, Der antike Logos in der modernen Welt, Neue Jahrbb. f. d. klass. Altertum 17 (1906) 529—544. C. W.

M. N. Speranskij, Übersetzungssammlungen von Sprüchen im slavisch-russischen Schrifttum. (Perevodnye sborniki izrečenij v slavjano-russkoj pisjmennosti.) Ausgabe der Kaiserlichen Gesellschaft für russ. Geschichte und Altertümer bei der Moskauer Universität. Moskau 1904. VI, VI, 577, 245 S. 8⁰. 5 Rubel. Großartige Zusammenfassung der Gnomen- und Spruchliteratur in slavischem Gewande. Bes. werden die russischen, bulgarischen und serbischen „Bienen" behandelt. Von griechischen Quellen kommen Menander, Gregor von Nazianz, Johannes Chrysostomos, Euagrios und die Heiligen Parallelen des Johannes von Damaskos in Betracht. Das ausgedehnte Verzeichnis der vom Verf. benützten griechischen und slavischen Hss (S. 575—577) gibt eine Vorstellung der tiefgehenden Studien des Verfassers. Das Werk darf niemand, der sich mit der griechischen Florilegienliteratur befaßt, ungenützt lassen. K. K.

H. Reich, Der Mimus I. (Vgl. B. Z. XIV 659.) Besprochen von **Anonymus**, Literarisches Centralblatt 57 (1906) Nr. 7 Sp. 251—254; von **Wilhelm Creizenach**, Euphorion 13 (1906) 138—143; von **Achille Cosattini**, Rivista di filologia 32 (1904) 128—134. C. W.

Gottfried Bohnenblust, Beiträge zum τόπος περὶ φιλίας. Berlin 1905. 48 S. 8⁰. Berner Inauguraldiss. Berührt unser Gebiet mit dem 2. Abschnitt, in dem nachgewiesen wird, daß Themistios in seiner 22. Rede bei der Erzählung von Herakles die Prodikosfabel mit der Darstellung des Dion Chrysostomos or. 1 kontaminiert. Vgl. die Besprechung von **Max Pohlenz**, Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 44 Sp. 1391 f. C. W.

J. Negrisoli, Studio critico intorno alle 'Dionisiache' di Nonno. (Vgl. B. Z. XIV 302.) Besprochen von **Domenico Bassi**, Rivista di filologia 32 (1904) 142—144. C. W.

Paul Allard, Julien l'Apostat. 3ième édition revue et augmentée. T. I. La société au IVe siècle, la jeunesse de Julien, Julien César. Paris, Lecoffre 1906. IV, 512 S. 8⁰. Besprochen von **Maurice Besnier**, Revue des questions historiques 80 (1906) 647 f. C. W.

A. Bauer und **J. Strzygowski**, Eine alexandrinische Weltchronik. (Vgl. B. Z. XV 347.) Besprochen von **Erich Bethe**, Deutsche Literaturzeitung 27 (1906) Nr. 3 Sp. 185—188; von **J. Leipoldt**, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft 60 (1906) 387—390; von **D. Ajnalov**, Viz. Vrem. 12 (1906) 272—288. C. W.

Ernst Degen, Welches sind die Beziehungen [von] Albert's des Grossen 'Liber de causis et processu universitatis' zur Στοιχείωσις θεολογική des Neuplatonikers Proklus und was lehren

uns dieselben? München 1902. 58 S. 8⁰. Ausführlich besprochen von **Johannes Dräseke**, Zeitschr. f. wiss. Theologie 49 (1906) 282—287. C. W.

Procopii opera recogn. **J. Haury** vol. I. II. (Vgl. B. Z. XV 347.) Besprochen von **C. O. Zuretti**, Bollettino di filologia classica 12 (1905) Nr. 3 S. 52—54; von **H. van Herwerden**, Museum 13 (1905) Nr. 3 Sp. 83—85; von **Wilhelm Crönert**, Göttingische Gelehrte Anzeigen 168 (1906) Nr. 5 S. 382—396. C. W.

Procopii Caesariensis opera omnia. Recogn. **Jac. Haury**. Vol. III 1: Historia quae dicitur arcana. Leipzig, Bibliotheca Teubneriana 1906. XXXII, 186 S. 3,60 *M*. Wird besprochen. K. K.

Georgii Monachi chronicon ed. **C. de Boor** vol. II. (Vgl. B. Z. XV 348.) Besprochen von **U. Ph. Boissevain**, Göttingische Gelehrte Anzeigen 168 (1906) Nr. 4 S. 371—381 (Bd. I und II). C. W.

V. Istrin, Das griechische Original der sogenannten bulgarischen Übersetzung der Chronik des Georgios Hamartolos. (russ.) Viz. Vremennik 13 (1906) 36—57. Neben der serbischen Übersetzung der Chronik des Georgios Monachos, die sicher auf die ursprüngliche Redaktion des Coisl. 310 zurückgeht, gibt es noch eine andere, sog. bulgarische Übersetzung, von der in Odessa eine Edition vorbereitet wird. Da jedoch der Abschluß dieser Edition nicht sobald zu erwarten ist, teilt Istrin über das Verhältnis dieses slavischen Textes zum griechischen einige vorläufige Beobachtungen mit, die sich ihm bei einer auf einzelne ausgewählte Abschnitte beschränkten Vergleichung beider Texte ergeben haben. E. K.

Lexikon des Photios. Ein wichtiger Fund wird veröffentlicht werden von **R. Reitzenstein**. Er schreibt darüber in Teubners „Mitteilungen" 1906 Nr. 2[2] S. 38: „Herr Geheimrat Valentin Rose hat vor einigen Jahren für die Berliner Bibliothek eine aus Macedonien stammende Handschrift erworben, welche unter anderem das Lexikon des Photios von der Vorrede bis zur Glosse *Ἄπαρνος* enthält. Selbst an der Herausgabe verhindert, hatte er die Güte, mir die Veröffentlichung seines Fundes anzubieten, und ich habe sie in der Überzeugung übernommen, daß es sich zunächst ähnlich wie bei wichtigeren Papyrus-Funden nur darum handeln kann, das für viele Gebiete unserer Wissenschaft wichtige neue Material möglichst rasch allgemein zugänglich und verwendbar zu machen. Denn außer etwa dreihundert kurzen oder längeren neuen Fragmenten bietet die Handschrift einen im wesentlichen neuen Einblick in die unmittelbaren Quellen und die Arbeitsart des Photios und läßt besonders die Wirkung, welche die *σοφιστικὴ προπαρασκευή* des Phrynichos auf die spätere Lexikographie geübt hat, in ihrem vollen Umfange hervortreten." — Die Ausgabe ist inzwischen erschienen (Leipzig, Teubner 1907, 7 *M*.). Vgl. das nächste Heft. (Nachtrag bei der Korrektur.) K. K.

Excerpta historica jussu imper. Constantini Porphyrogeniti confecta ed. Boissevain, C. de Boor, Th. Büttner-Wobst. Vol. I: Excerpta de legationibus ed. **C. de Boor**. Berlin 1903. (Vgl. B. Z. XII 640.) Besprochen von **M. Kraseninnikov** im Viz. Vrem. 13 (1906) 113—224; von **E. Schwartz**, Berliner philol. Wochenschrift 26 (1906) Nr. 28 Sp. 865—877. E. K.

Des **Metaphrasten und Logotheten Symeon** Beschreibung der Welt von ihrer Erschaffung an und Chronik, gesammelt aus ver-

schiedenen Chronisten. (slav.) St. Petersburg 1905. Notiert von **P. Lavrov** im Journal des Minister. der Volksaufklärung N. S. Bd. 4, 1906, Juliheft S. 180. E. K.

Ed. Kurtz, Ist Psellos so schwer zu übersetzen? Viz. Vrem. 13 (1906) 227—238. Ref. zeigt (in deutscher Sprache), daß J. Dräseke in seiner Übersetzung und Erläuterung der Anklageschrift des Psellos gegen den Patr. Kerularios (vgl. B. Z. XIII 584) sich viele grobe Fehler und arge Mißverständnisse hat zuschulden kommen lassen. E. K.

Dimitrij Brjancev, Johannes Italos, der byzantinische Philosoph gegen Ende des 11. Jahrhunderts. (russ.) Vjera i Razum 1905 Nr. 5—7. Bietet eine systematische Darlegung der philosophischen und theologischen Anschauungen dieses unter Kaiser Alexios I verurteilten Mannes. In derselben Zeitschrift (Jahrgang 1904) soll Brjancev bereits eine Skizze über das Leben und die Tätigkeit des Italos, sowie über die Synoden, auf denen seine Lehre verurteilt wurde, veröffentlicht haben. Vgl. Viz. Vrem. 12 (1906) 301. E. K.

Ed. Kurtz, Noch zwei unedierte Schriften des Konstantinos Manasses. (russ.) Viz. Vrem. 12 (1906) 69—98. Von den beiden nach dem Barocc. 131 veröffentlichten Schriften enthält die erste eine Beschreibung einer Falkenbeize auf Kraniche, die zweite eine Lobrede auf Kaiser Manuel Komnenos, deren Hauptthema der Triumph bildet, den Manuel mit seiner ungarischen Politik im J. 1173 erlebte, als nach dem Tode des Königs Stephan der ungarische Thron ohne jedes Blutvergießen mit dem in Byzanz erzogenen und dem Kaiser verschwägerten Prätendenten Bela III besetzt wurde. Eine ausführliche und mit besonderem Interesse behandelte Episode der Lobrede bildet die in dieselbe Zeit fallende endgültige Unterwerfung des wiederholt abtrünnig gewordenen serbischen Großžupans Stephan Nemanja oder Dese (*Δεσέ*). Daß beide Namen eine und dieselbe Person bezeichnen, ist von Vasiljevskij bis zur Evidenz nachgewiesen. E. K.

Joannes Kayser, De veterum arte poëtica quaestiones selectae. Diss. Lipsiae 1906. 100 S. 8⁰. Zu unserm Studiengebiet gehört der zweite Teil der Arbeit, der über das Anecdoton Estense handelt. Von dem reichen Inhalt dieser Hs (Cod. Estens. a V 9, 22, früher III C 14 saec. XV) war bisher der Schluß fol. 206^r—210^v noch nicht bearbeitet worden. K. veröffentlicht denselben nach einer ihm von Immisch überlassenen Abschrift. Der erste Teil des Traktates handelt über die verschiedenen Arten der lyrischen Dichter, der zweite über die Dichter der Tragödie, Komödie und des Satyrspiels, der dritte über die Bukolik, im besonderen über Theokrit. Verf. zeigt, daß der erste und der zweite Teil aus denselben Quellen geschöpft sind, die auch Tzetzes in den Prolegomena zu Lykophron, in den Jamben *περὶ διαφορᾶς ποιητῶν* und in den Prolegomena zu Hesiod benutzt hat, nämlich aus den Scholien zu Dionysios Thrax, Proklos, Orion und Didymos. Von dem dritten Abschnitte stammt das Stück über *βουκόλος* aus Orion, vermittelt durch Proklos. Das Anecdoton Estense ist vielleicht im 6. Jahrh. verfaßt worden, seine jetzige Gestalt geht wahrscheinlich auf Tzetzes zurück. A. H.

Kurt Emminger, Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln. I. Zum *ἀνδριὰς βασιλικός* des Nikephoros Blemmydes. Gymnas.-Progr. München 1905/6. München 1906. 40 S. 8⁰. Der Fürstenspiegel

des Nikephoros Blemmydes ist in der ursprünglichen Fassung und in einer Paraphrase erhalten. Die letztere ist vollständig herausgegeben, von dem Original veröffentlichte Angelo Mai nur ein Stück, da der Rest in dem von ihm allein benützten Cod. Vat. (?) (V) fehlte. Vollständig steht das Werk im Cod. Marc. gr. 445 saec. XIV/XV (M). Es ist sehr zu begrüßen, daß E. die von A. Mai gelassene Lücke ausfüllt und uns jetzt nach M eine neue Ausgabe vorlegt. Dabei ist ihm nicht entgangen, daß diese Hs an Güte weit hinter V zurücksteht, so daß er selbst erklärt, V müsse Grundlage des Textes sein; große Bedenken wird daher sein Schluß hervorrufen, daß V am besten aus der Ausgabe von Mai wieder zu erkennen sei. Einfacher wäre es, und das hätte natürlich geschehen müssen (E. war doch 2 Jahre dort!), die Hs in Rom zu suchen oder eine Bitte an die nie versagende Güte von P. Ehrle zu richten. So gibt E. zwar einen vollständigen Text nach M, den er nicht ohne Fehler beschreibt, aber die Ausgabe bleibt doch ein leicht zu antiquierendes Provisorium. Der Fürstenspiegel des Blemmydes hat wie die anderen Stücke der Gattung in erster Linie Wert als Glied einer Kette. Infolgedessen wird die Arbeit vor allem auf die Quellenuntersuchung gerichtet sein müssen. E. hat dazu beachtenswerte Anfänge gemacht, aber es ist zu wünschen, daß er im weiteren Verlaufe seiner Arbeiten auf diesen Punkt besonders sein Augenmerk richtet; der Hinweis auf Beziehungen zu Sedulius Scottus (S. 7; vgl. B. Z. XV 350) verdient vielleicht vor anderem Erweiterung. A. H.

G. Zolotas, *Γεωγραφικὰ εἰς Παχυμέρην*. *Ἐπετηρὶς τοῦ φιλολ. συλλόγου Παρνασσοῦ* 9 (1906) 5—18. Erörtert im Anschlusse an eine Untersuchung von Sp. Lampros über *Ὠρεοί* bei Pachymeres (vgl. B. Z. XIII 682) in scharfsinniger Weise einige andere Geographica im Geschichtswerke des Georgios Pachymeres. K. K.

Heinrich W. H. Müller, De metamorphoseon Ovidii codice Planudeo. Greifswald, Abel 1906. 98 S. 8⁰. Diss. Hält die von Planudes für seine Übersetzung benützte Hs für eine sehr wertvolle und glaubt, daß an einer Reihe von Stellen 'cod. P vel solus vel cum uno tantummodo libro consentiens adversus alios libros verba genuina exhibet'. Vgl. dagegen **Hugo Magnus**, Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 35 Sp. 1099—1103. C. W.

A. Chachanov, Die trapezuntische Chronik des Michael Panaretos. Griechischer Text mit Übersetzung, Einleitung und Kommentaren (russ.). Moskau 1905. Besprochen von **E. Pridik** im Journal des Minist. der Volksaufkl. N. S. Bd. 5, 1906, Septemberheft S. 181—185. E. K.

Johannes Dräseke, Zu Bessarion und dessen neuen Briefen. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 49 (1906) 366—387. Chronologische Einordnung und Erläuterung der von Lampros, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 2 (1905) edierten drei neuen Briefe. C. W.

A. Papadopulos-Kerameus, *Στίχοι ὡραιότατοι*. Viz. Vremennik 12 (1906) 489—496. Der Verf. veröffentlicht nach einer Hs der Gymnasialbibliothek in Mitylene 14 gnomische Gedichte (von 7 bis 11 Versen) in politischem Versmaß. Er weist darauf hin, daß einige dieser Gedichte, die fälschlich zu dem Spaneas in Beziehung gesetzt worden sind, bereits von Gedeon (*Παρνασσός* I, 1877, 526) und vorher z. T. auch von K. Daponte (*Καθρέπτης γυναικῶν* 1766, S. 411) ediert sind, hätte aber noch hinzufügen

können, daß auch W. Lundström dieselben Gedichte und noch 17 andere derselben Art als carmen paraeneticum nach dem cod. Upsal. 8 veröffentlicht hat (vgl. B. Z. XII 350). E. K.

J. P. Stamatules, *Βυζαντινὰ αἰνίγματα.* Ἐπετηρὶς τοῦ φιλολ. συλλόγου Παρνασσοῦ 9 (1906) 130—132. Lösungen zu einigen in demselben Organ vom J. 1904 publizierten Rätseln (vgl. B. Z. XIV 310). K. K.

E. Golubinskij, Die Frage über die Entlehnung der sogenannten Schedographie durch die vormongolischen Russen von den Griechen (russ.). Izvjestija der Abteilung der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften für russ. Sprache und Literatur IX, 2 S. 49—59. E. K.

B. Volksliteratur, Sagen, Folklore.

R. Reitzenstein, Hellenistische Wundererzählungen. Leipzig, Teubner 1906. VI, 172 S. 8°. 5 *M*. Der Verf. ist von den in der letzten Zeit so häufig besprochenen (vgl. Reitzenstein selbst im Archiv f. Religionsgesch. VIII) zwei 'Hymnen' der Thomasakten ausgegangen, bei denen er die Wahrnehmung gemacht hat, daß nicht nur sie selbst, 'sondern auch die mit ihnen unlöslich verbundenen Wundererzählungen mit geringfügigen Änderungen heidnischen Quellen entnommen sind'. 'Der sogen. Hymnus der Seele ist ein alter heidnischer *ἱερὸς λόγος* (von Horus, dem ägyptischen Thronerben, der aber für den christlichen Verf. der Akten kein anderer, als Christus ist) in dürftigster Überarbeitung' und 'läßt sich leicht und zwanglos auf eine ägyptisch-hellenistische Sage zurückführen'. Der zweite Hymnus, das Hochzeitslied, und das zweite Wunder der Thomasakten repräsentieren eine ursprüngliche 'Prophetenerzählung', die noch auf heidnischem Boden, vielleicht in Syrien, ins Asketische umgebildet und in der nicht tiefgehenden christlichen Überarbeitung noch mit Einzelzügen ausgestattet wurde. Aber nicht bloß die Thomasakten, sondern auch die übrigen apokryphen Apostelakten, die Mönchserzählungen, ja schon die Evangelien, 'an die sich als Spätling die kanonische Apostelgeschichte reiht', also 'die drei großen Epochen frühchristlicher Wundererzählung', weisen innige Zusammenhänge mit der hellenistischen Literatur auf. Soweit es sich dabei um 'planmäßiges schriftstellerisches Schaffen', d. h. bewußte Nachahmung einzelner Vorbilder, nicht nur um 'gleiche Grundanschauung' oder 'volksmäßige d. h. legendarische Nachbildung' handelt, 'stehen wir vor demselben Rätsel, das im Grunde schon Lukian (vgl. S. 1 ff.) beschäftigt hat. Ernste, tiefreligiöse Männer verüben bewußt Fälschungen, ohne sie als Fälschungen zu empfinden. Die Auffassung des Wunders oder Zaubers als *ἀρετὴ θεοῦ* macht es zum Drang und zur Pflicht, *ἀρετὰς θεοῦ λέγειν*'. Über die hellenistische Aretalogie oder Wundererzählung, ihren Ursprung, ihren Begriff, ihre Umbildung ins Weltliche (der Titel kann 'nur vom religiösen aufs weltliche, nicht vom weltlichen aufs religiöse Gebiet übertragen sein', und zur Erklärung dieser Übertragung muß über die griechische Literatur hinaus- und auf die orientalische speziell die ägyptische Wundererzählung eingegangen werden), über die Propheten- und Philosophen-Aretalogien (diese haben 'das literarische Vorbild' für die christlichen Apostelakten gegeben), über das Verhältnis von Aretalogie, Geschichtswerk und Roman nach antiker Theorie wird daher im ersten Teile des Buches eingehend gehandelt. Vgl. bes. S. 55 ff. über die Vita Antonii

des Athanasius und S. 64 ff. über die Historia Lausiaca des Palladius und ihre Erzählungen von Sarapion. Der Verf. schließt mit dem Wunsche nach der baldigen Epiphanie des (von ihm beneideten) Theologen, 'der einmal mit voller Kenntnis der beiden Literaturen (d. h. der heidnischen und der altchristlichen) das ganze Gebiet dieser Erzählungen durchwandern wird; er wird nicht nur eine Fülle falscher Auslegungsversuche mühelos beseitigen, sondern sich und uns erst ganz zur Anschauung bringen, wie stark das Christentum und wie stark wir selbst vom Hellenismus beeinflußt sind'. C. W.

R. Reitzenstein, Poimandres. (Vgl. B. Z. XIII 587.) Besprochen von **W. Kroll,** Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 16 Sp. 481—489. C. W.

A. Audollent, Defixionum tabellae. (Vgl. B. Z. XV 353.) Besprochen von **Erich Ziebarth,** Wochenschrift für klassische Philologie 23 (1906) Nr. 5 Sp. 113—118. C. W.

D. Chabiaras, *Ὁ θάνατος τοῦ Διγενῆ* (*Ἆισμα Συμαϊκόν*). Viz. Vremennik 12 (1906) 499. A. Meliarakes hat in der Einleitung zu seiner Ausgabe des Digenes Akritas (Athen 1881) bloß die zwei ersten Verse eines kretischen Volksliedes über den Tod dieses Helden (Incip. *Ὁ Διγενῆς ψυχομαχᾷ*) anführen können. Chabiaras veröffentlicht den vollständigen Text dieses Liedes (15 Verse). E. K.

Ad. J. Adamantiu, *Τὰ Χρονικὰ τοῦ Μορέως. Συμβολαὶ εἰς τὴν φραγκοβυζαντινὴν ἱστορίαν καὶ φιλολογίαν.* S.-A. aus dem *Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, τόμ. ς'*, Athen 1906. δ', S. 453—675. Es ist wahrhaftig schade, daß unser trefflicher John Schmitt, dessen Nekrolog das letzte Heft hat bringen müssen, diesen prächtigen Kommentar zu seiner Ausgabe der Chronik von Morea nicht mehr erlebt hat. Wenn auch manches in seiner Textgestaltung und manche seiner Ansichten von A. bekämpft werden, so wäre es ihm doch eine glänzende Genugtuung gewesen, zu sehen, wie befruchtend sein Lebenswerk auf die frankobyzantinischen Studien gewirkt hat. Der Verf. gibt eine eingehende Charakteristik der griechischen, französischen, italienischen und aragonischen Chronik und des Pseudodorotheos von Monembasia. An der Glaubwürdigkeit der Chronik wird scharfe Kritik geübt, die geographischen Namen erklärt, die gesetzlichen, sozialen und kulturellen Grundlagen des merkwürdigen Werkes analysiert. Wer sich immer mit der eigenartigen Zwitterbildung „Lateinischer Orient" beschäftigen wird, dem wird das Buch von Adamantiu reiche Dienste leisten. K. K.

The Chronicle of Morea, edited by **J. Schmitt.** London 1904. (Vgl. B. Z. XIV 288 und die vorige Notiz.) Besprochen von **S. Šestakov** im Viz. Vrem. 12 (1906) 243—254. E. K.

N. Bees, *Ὁ „Πουλολόγος" τοῦ Κώντικα* 701 *τῆς Ἐθν. Βιβλιοθήκης τῆς Ἀθήνας. Ὁ Νουμᾶς* 1906 Nr. 209—216. Der Verf. gibt eine genaue Analyse der früher nicht benützten Athenischen Hs des mittelgriechischen Vogelbuches, auf die ich schon in der Gesch. d. byz. Lit.[2] S. 880 hingewiesen hatte, und fügt zu den fünf von mir a. a. O. aufgezählten Hss noch eine sechste, den Cod. Lesbius, *μονῆς Λειμῶνος* Nr. 92 (A. Papadopulos-Kerameus, *Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη* S. 80 f.). Sehr zu begrüßen ist sein Plan einer neuen Ausgabe des interessanten

Werkchens auf Grund aller sechs Hss. — Warum nur beliebt Bees die Ergebnisse seiner energischen Forschungen in allen möglichen Zeitungen und Zeitschriften, meist in der Form minimaler Artikel und Notizen, zu zerstreuen? Der vielgeplagte Bibliograph muß da einfach die Waffen strecken, und auch wenn er Zeit und Kraft hätte, alle diese Sächelchen zu buchen, so wäre es ohne rechten Nutzen, weil sie den meisten Mitforschern doch unzugänglich blieben. Wenn der Verf. gut beraten ist, wird er künftig seine Notizen zu größeren Arbeiten zusammenfassen und nur in wissenschaftlichen Organen publizieren. Ich will damit ja nichts gegen den braven *Νουμᾶς* gesagt haben; im Gegenteil, ich schätze ihn hoch und glaube, daß er dereinst in der Geschichte der neugriechischen Sprache und Literatur einen wichtigen Platz einnehmen wird. Aber für die Veröffentlichung wissenschaftlicher Spezialuntersuchungen ist er (wie alle ähnlichen Blätter) nun einmal nicht der richtige Ort. Erstens wegen der geringen Verbreitung in wissenschaftlichen Kreisen außerhalb Griechenlands, zweitens wegen der fatalen Notwendigkeit größere Artikel in einen Bandwurm von Fortsetzungen aufzulösen, drittens wegen der in einer Zeitung ja verzeihlichen, in einer wissenschaftlichen Arbeit aber unerträglichen zahllosen Druckfehler, endlich viertens, weil solche Fremdkörper dem Organe selbst, das auf die Teilnahme der weitesten Kreise berechnet ist, schweren Schaden bringen müssen. Es ist ungefähr, wie wenn Maximilian Harden die Leser seiner „Zukunft" auf einmal mit spinosen Untersuchungen über griechische Präpositionen oder lateinische Verbalendungen unterhalten wollte! K. K.

K. Krumbacher, Ein vulgärgriechischer Weiberspiegel. (Vgl. B. Z. XV 504 ff.; 711 f.) Besprochen von **P. E. Pavolini,** Atene e Roma 8 (1905) 379 ff.; von **G. N. Hatzidakis,** Deutsche Literaturztg. 27 (1906) Nr. 18 Sp. 1114—1116 (von der rezensierten Schrift ist aber so gut wie gar nicht die Rede); von **K. Dieterich,** Berl. philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 21 Sp. 650 f.; bes. ausführlich von **N. A. Bees,** *Ἐπετηρὶς τοῦ φιλολ. συλλ. Παρνασσοῦ* 9 (1906) 133—143. Vgl. auch oben S. 156 ff. und unten S. 340 (Chatzidakis). C. W.

D. C. Hesseling, Oud- en Nieuwgrieks Volksgeloof. S.-A. aus: De Gids 1906 No. 7. 30 S. 8°. Aus Anlaß des Buches von N. Polites (vgl. B. Z. XV 356) wird nachgewiesen, welchen Nutzen die allgemeine Mythologie aus dem vergleichenden Studium des griechischen Volksglaubens ziehen kann. An einigen Beispielen wird gezeigt, wie sich ältere Überlieferungen aus dem heutigen Folklore erklären lassen (z. B. S. 7) und wie gefährlich es ist, aus den Namen der Götter ihr ursprüngliches Wesen erklären zu wollen (Gorgo-Gorgona S. 21 ff.). K. K.

N. G. Polites, *Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ Ἑλλ. λαοῦ. Παραδόσεις.* (Vgl. B. Z. XV 356.) Eingehend besprochen von **K. Dieterich,** Neue Jahrbücher f. das klass. Altertum 17 (1906) 81—101; von **F. Hiller v. Gaertringen,** Göttingische Gelehrte Anzeigen 168 (1906) Nr. 5 S. 367—371. K. K.

M. Chalanskij, Materialien und Bemerkungen zur Geschichte des altrussischen heroischen Epos. I. Die Erzählung von der Einnahme Cargrads durch die Großfürstin Olga. II. Die Klage des Großfürsten Iurij Vsevolodovič († 1238). (russ.) Izvjestija der Abteilung der Kaiserl.

Akademie der Wissenschaften für russ. Sprache und Literatur VIII, 2, 1903. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 315. E. K.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Handschriften- und Bücherkunde.

Aem. Martini et **Dom. Bassi**, Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae. 2 tomi. Mailand, U. Hoepli 1906. XXXVI, 1161 S. 8⁰. 50 lire. Wird besprochen. K. K.

N. A. Bees, *Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἐν Ἀροανείᾳ μονῆς τῶν ἁγίων Θεοδώρων. Ἐπετηρὶς τοῦ φιλολ. συλλόγου Παρνασσοῦ* 9 (1906) 43—80. Der unermüdliche Fleiß des Verf. beschert uns hier ein Verzeichnis einer den meisten wohl kaum dem Namen nach bekannten Sammlung griechischer Hss; sie liegt im Kloster der hll. Theodoros Teron und Stratelates im Demos Aroaneia der Provinz Kalabryta (Peloponnes). Es sind 23 Hss, meist aus der neuesten Zeit (17.—19. Jahrh.). In einer Hs stehen 6 vulgärgriechische Sprichwörter, die der Verf. S. 77 mitteilt. K. K.

Ch. J. Papaioannu, *Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Κύπρου. Ἐπετηρὶς τοῦ φιλολ. συλλόγου Παρνασσοῦ* 9 (1906) 81—127. Eine Sammlung von 45 griechischen Hss, die, wie leider die meisten heute noch im Orient aufbewahrten griechischen Hss, zum größten Teil der neueren Zeit angehören. Doch findet man auch einige ältere Stücke wie eine Hs des Kyrillos von Jerusalem saec. X, einen Psalmenkommentar ebenfalls saec. X, eine Hs der Chronik des Michael Glykas s. XIV. K. K.

R. Sabbadini, Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV. Florenz, Sansoni 1905. IX, 233 S. 8⁰. 5 L. Berührt unser Gebiet mit dem 3. Kapitel über die Entdeckungen der griechischen Hss. C. W.

St. Beissel S. J., Geschichte der Evangelienbücher in der ersten Hälfte des Mittelalters. Mit 91 Bildern. Freiburg i. Br., Herder 1906. VIII, 366 S. 8⁰. 6,50 *M.* Wird besprochen. K. K.

B. Kübler, Die Lebensstellung der Stenographen im römischen Kaiserreich. Archiv für Stenographie 57 (1906) 144—152; 177—186. Auf gründlicher Kenntnis der römischen Gesetzgebung beruhende Skizze der rechtlichen Stellung der Stenographen und der Stenographie im römischen Reiche, bes. im 5. und 6. Jahrh. K. K.

W. Weinberger, Bericht über Paläographie und Handschriftenkunde (1901—1902). Jahresber. f. Altertumswissenschaft, Bd. 127 (1905. III), 214—256. Berichtet auch über zahlreiche in unsere Studien einschlägigen Publikationen. K. K.

N. K. Ch. Kostes, *Σμυρναϊκὰ Ἀνάλεκτα. Ἔκδοσις β'. Τεῦχος Α'.* Athen 1906. 112 S. 8⁰. Der Verf., der schon im *Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλ.* 6 (1903) 164 ff. einige Urkunden aus Smyrna herausgegeben hatte, bietet im vorliegenden Bande eine Fortsetzung: Aktenstücke aus der Zeit von 1690—1864, die für die neuere Geschichte von Smyrna wertvoll und auch sprachgeschichtlich nicht uninteressant sind. K. K.

Jos. von Karabacek, Arabic Palaeography. Wiener Zeitschr. f. d. Kunde des Morgenlandes 20 (1906) 131—148. In dieser ausführlichen Besprechung der „Arabic Palaeography“ von **B. Moritz** (Cairo 1905) interessieren unseren Kreis die griechischen Formeln S. 140 ff. K. K.

Karl Krumbacher, Die Photographie im Dienste der Geisteswissenschaften. Neue Jahrbb. f. d. klass. Altertum 17 (1906) 601—659 (mit 15 Tafeln). Auch selbständig im Buchhandel (B. G. Teubner, Leipzig) mit Vorwort und Sachregister 2 Bl., 60 S. 8°. 3,60 *M.* Nach einem kurzen einleitenden Überblicke über die Leistungen der Photographie im Dienste der Naturforschung, Geographie, Medizin usw. bespricht K. in Kap. 1—3 die Hauptgebiete der Anwendung der Photographie für philologische, historische und kunsthistorische Zwecke (Herstellung von Lehrbüchern und sonstigen Lehrmitteln, Faksimilierung vollständiger Werke, private Aufnahmen für Spezialforschungen), die Arten der photographischen Aufnahme und ihre Preisverhältnisse (am empfehlenswertesten und billigsten für die Reproduktion von Hss ist der von dem Orientalisten R. Graffin in die Wissenschaft eingeführte Apparat mit Umkehrprisma) und die Hauptarten der Reproduktion (Lichtdruck, Zinkotypie, Autotypie und Spitzertypie, letztere besonders für wissenschaftliche Reproduktion geeignet). Er appelliert dann in Kap. 4 an das Entgegenkommen und die tätige Mitwirkung der Bibliotheken, Archive und Museen, zieht in Kap. 5 die praktischen — allem Anschein nach geradezu revolutionären — Folgerungen für den philologisch-historischen Wissenschafts- und Lehrbetrieb und faßt in Kap. 6 die wichtigsten aus seinen Ausführungen resultierenden Forderungen in einigen Schlußthesen zusammen. Wir heben aus Nr. 3 folgenden auf die photographischen Pflichtexemplare bezüglichen Wunsch hervor: 'Keine Negative und keine Doubletten der Prismaaufnahmen; eine Positivkopie nur in besonders motivierten Fällen; stets ein Pflichtexemplar der Publikation'. Von den beigegebenen Tafeln illustrieren 1—2 das S. 621, 3—7 das S. 622 ff., 11—15 das S. 637 ff. Ausgeführte, während 8—10 den Prismaapparat und den Zyklographen in Tätigkeit sowie eine mit dem Zyklographen hergestellte Aufnahme einer Vase zeigen. C. W.

B. Gelehrtengeschichte.

J. E. Sandys, A history of classical scholarship from the sixth century B. C. to the end of the middle ages. Second edition. Cambridge. At the University Press 1906. XXIV, 702 S. 8°. 10,6 Sh. Noch ehe der versprochene zweite Band dieses Werkes, der die Entwicklung der Philologie von Petrarca bis auf die Gegenwart schildern soll, erscheinen konnte, ist eine zweite Auflage des ersten Bandes (vgl. B. Z. XIII 235) nötig geworden — ein erfreuliches Zeichen für die Teilnahme, welche unseren unzeitgemäßen Studien in England noch immer gesichert ist. Obschon der Umfang des Bandes nur mäßig gewachsen ist, verspürt man doch allenthalben die bessernde Hand des Verfassers. Selbst einige Handschriftenfaksimiles sind beigefügt worden. Besonders reiche Nachträge hat das der byzantinischen Periode gewidmete Book V erfahren. Der zweite Band befindet sich schon unter der Presse. K. K.

Hubert Pernot, Notice sur la vie et les oeuvres d'Émile Legrand. Paris, E. Guilmoto, 6 rue de Mezières 1906. 41 S. gr. 8°. Dem hoch-

verdienten Gelehrten und Lehrer setzt hier ein dankbarer Schüler ein würdiges Denkmal. An ein warm empfundenes Lebensbild des merkwürdig bescheidenen Mannes, dem die Pforten des Instituts immer verschlossen blieben, reiht sich eine vollständige Zusammenstellung seiner zahlreichen Werke, die zum größten Teile unsere Studien eng berühren. (Vgl. B. Z. XIII 311 f.) K. K.

Rudolf Helssig, Oskar von Gebhardt †. Zentralblatt für Bibliothekswesen 23 (1906) 253—256. Nekrolog. C. W.

In dem Viz. Vremennik 12 (1906) sind folgende Nekrologe veröffentlicht worden: von **A. Vasiljev** über Alfred Rambaud (S. 577—579); von **A. Palmieri** (in franz. Sprache) über Joseph Cozza-Luzi (579 bis 582) und über Giuseppe Botti (582—583); von **G. I(ljinskij)** über Marin Drinov (583—585) und über P. Syrku (585—586); von **M. Vasmer** über Curt Wachsmuth (586—588), über Th. Büttner-Wobst (588 bis 590) und über H. Usener (590—592). Desgleichen in dem Viz. Vremennik 13 (1906): von **M. Vasmer** über John Schmitt (S. 251—254), über Gustav Meyer (S. 244—251) und über W. v. Christ (S. 254—255); von **G. I(ljinskij)** über den Archimandriten J. Ruvarac (S. 256) und über M. J. Sokolov (S. 256). Im Journal des Minist. der Volksaufkl. Neue Serie Bd. 4, 1906, Augustheft. Zeitgenöss. Chronik S. 190—206 veröffentlicht **J. Kulakovskij** einen Nekrolog über M. Drinov. E. K.

3. Sprache, Metrik und Musik.

Alb. Thumb, Die Forschungen über die hellenistische Sprache in den Jahren 1902—1904. Arch f. Papyrusforschung 3 (1906) 443—473. Reichhaltige Fortsetzung des früheren von Thumb gegebenen Berichtes (Archiv II 396—427), in dem natürlich eine Masse auch für die byzantinischen Studien wichtige Schriften und Fragen besprochen werden. K. K.

A. Deißmann, Neues Testament. Die Sprache der griechischen Bibel. Theologische Rundschau 9 (1906) 210—229. Bei der unheimlichen Fruchtbarkeit, die heute auf den meisten philologischen Gebieten herrscht, sind zusammenfassende Berichte immer unentbehrlicher geworden, und sie sind doppelt zu begrüßen, wenn sie so frisch und lichtvoll geschrieben sind wie der vorliegende, der die verwandten Übersichten von Thumb und Witkowski ergänzt. K. K.

D. C. Hesseling, De Koine en de oude dialekten van Griekenland. Verslagen en Mededeelingen der K. Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde, 4^e^ Reeks, Deel VIII (Amsterdam 1906) 133—169. Polemisiert zuerst gegen die Theorie von P. Kretschmer über die Entstehung der Koine (vgl. B. Z. XI 184 ff.): man könne annehmen, daß zu verschiedenen Zeiten und an verschiedenen Orten dieselben lautlichen und morphologischen Veränderungen sich vollziehen konnten; K.s Theorie rechne nicht genug mit dem Einfluß der Schriftsprache auf die weitere Entwicklung des Dialektes, aus dem sie stammt. — Das Zakonische hält H. für eine Mischsprache, die sich durch den Verkehr dorisch sprechender Griechen mit Einwanderern uroaltaischer Herkunft (Bulgaren?) erkläre. — „Die mündliche Koine errang den definitiven Sieg über die alten Dialekte erst in der Epoche, als wegen der Stagnation im literarischen Leben der Griechen

die Schriftkoine eine Zeitlang aufhörte, das intellektuelle Band aller Griechen zu bilden. Von dieser Epoche an (der Zeit nach Kaiser Heraklios) datiert das Neugriechische". Ich muß gestehen, daß ich den Ausführungen des Verf. zum Teil sehr skeptisch gegenüberstehe; doch ist hier nicht der Ort zu einer eingehenden Erörterung. K. K.

J. Vendryes, Traité d'accentuation grecque. Paris, C. Klincksieck 1904. XIII, 276 S. 12⁰. Berührt gelegentlich auch die spätere Zeit, bes. die Lehren der Grammatiker. Sehr dankenswert ist die Zusammenstellung der ganzen neueren auf den griechischen Akzent bezüglichen Literatur (S. XV—XVIII). K. K.

Georg Kesselring, Beitrag zum Aussterbeprozeß des Infinitivs im Neugriechischen. Wiss. Beilage zum Jahresber. d. K. Theresiengymnasiums. München 1906. 31 S. 8⁰. Unter diesem nicht sehr zutreffend formulierten Titel birgt sich eine dankenswerte Untersuchung über die im Mittelalter weit verbreitete freie (in Textausgaben öfter voreilig korrigierte) Konstruktion des Infinitivs mit *τοῦ* (z. B. *σπεύδω, κελεύω, βούλομαι τοῦ ποιεῖν*), die Winer mit Unrecht auf den Einfluß des Hebräischen zurückgeführt hatte. In Wahrheit steht diese ganze Erscheinung auf derselben Stufe wie die bekannten romanischen Konstruktionen des Infinitivs mit de oder di. Der Unterschied ist nur, daß im Griechischen auch diese Stütze den Infinitiv nicht zu halten vermochte. Eine Übergangsstufe bildet zunächst die Konstruktion mit *τοῦ νὰ*, die schließlich durch das einfache *νὰ* (mit Konjunktiv) abgelöst wurde. K. K.

G. N. Chatzidakis, *Φιλολογικὰ Ἀνάλεκτα. Ἐπετηρὶς τοῦ πανεπιστημίου*, Athen 1906. S. 3—37. 1. Handelt zuerst über einige Punkte in der mittel- und neugriechischen Wortbildung wie die Wörter auf *-ᾶς*, z. B. *γαλατᾶς, Κρασᾶς, Ψαρᾶς*, über die Deminutiva auf *-ι*, z. B. *σπόρι, ψάρι, κλειδί* usw. 2. S. 24 ff. bringt der Verf. sehr wertvolle Beiträge zu dem von mir edierten Vulgärgriechischen Weiberspiegel. (Vgl. B. Z. XV 504 ff. und 711 f., sowie oben S. 156 ff. und 336.) 3. Betont Ch., daß trotz der Verwirrung in gewissen Präsensstämmen wie *χαιρετίζω-χαιρετῶ, σκορπίζω-σκορπῶ* doch beim Aorist die alte ursprüngliche Orthographie beizubehalten ist, also *ἐχαιρέτισα, ἐσκόρπισα* usw. Denn der Aorist hat sich ja nicht verändert. K. K.

H. van Herwerden, Appendix lexici Graeci. (Vgl. B. Z. XV 361.) Besprochen von **F. Blaß**, Göttingische gelehrte Anzeigen 167 (1905) Nr. 11, S. 862—865. C. W.

D. Magie, De Romanorum iuris .... vocabulis in Graecum sermonem conversis. (Vgl. B. Z. XV 440.) Ausführlich besprochen von **B. Kübler**, Deutsche Literaturzeitung 27 (1906) Nr. 23 Sp. 1455—1457; von **Paul Viereck**, Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 38 Sp. 1201—1205. C. W.

S. Šestakov, Die Sprache des „Erotokritos", hinsichtlich ihres lexikalischen Bestandes. (russ.) Viz. Vremennik 13 (1906) 58 bis 112. Der Verf. bespricht in alphabetischer Reihenfolge einzelne Ausdrücke aus dem für die Kenntnis der griechischen Volkssprache des 16. Jahrhunderts so wichtigen romantischen Epos des Vinzent Cornaro, mit steter Berücksichtigung der übrigen mittelgriechischen volkstümlichen Literatur. Manch lehrreichen Beleg ergäbe auch der „Vulgärgriechische Weiberspiegel" (s. o.

S. 336). Der bisher erschienene Abschnitt seiner Arbeit umfaßt die Buchstaben α—κ. E. K.

B. Ἀποστολίδης, Γλωσσικαὶ μελέται ἐξ ἀφορμῆς τῶν ἀκαδημεικῶν ἀναγνωσμάτων τοῦ κ. Γ. Ν. Χατζηδάκι. Ἡ σήμερον λαλουμένη καὶ αἱ σχέσεις αὐτῆς πρὸς τὴν Ἀρχαίαν. Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ 1906, S. 165—253. 8⁰. (Vgl. B. Z. XV 363.) Diese Fortsetzung der früher charakterisierten Abhandlung zeigt aufs neue, daß der Verf. der Sprachforschung vollkommen fern steht. Als Beweis genüge die Behauptung S. 167, die gelehrten Ionier hätten seit der Annahme des phönikischen Alphabetes im 9. Jahrhundert die eine Art Sprachtypen wie ὀδούς-όντος, ὄνυξ-υχος, χήν-ός festgehalten, die ihre Vorfahren in Syrien(!) gebildet und dann in Griechenland abgeschlossen hätten; daneben hätte das ungelehrte Volk seine vorionischen Typen beibehalten, wie τὸ δόντι, τὸ νύχι, ἡ χήνα, die auch schon entwickelt gewesen wären, bevor die Ionier sich in Griechenland niedergelassen hätten. Überraschungen dieser Art bietet jede Seite des Heftes, es ist also zwecklos darauf einzugehen. A. H.

H. Pernot, La metathèse dans les dialectes de Chio. Revue des ét. gr. 19 (1906) 10—23. Über die Erscheinungen, wie δρεπάνι > δερπάνι, die ja auch schon in der byzantinischen Zeit vorkommen. K. K.

K. Dieterich, Neugriechisches und Romanisches. II. (Vgl. B. Z. XI 224 und XIII 597.) Besprochen von **Kr. Sandfeld Jensen,** Zeitschrift für romanische Philologie 30 (1906) 109—112. C. W.

Karl Brugmann, Schrift- und Volkssprache und die „Sprachfrage" der heutigen Griechen. Die hochbedeutende Abhandlung (vgl. B. Z. XV 665 f.) erschien in neugriechischer Übersetzung von **L. Arbanites** in der Zeitung Νουμᾶς 1906 Nr. 217 ff. Ob nun die eingeschworenen Verteidiger der „Reinsprache" den Mut finden werden, auch dem anerkannten Führer der griechischen Sprachwissenschaft παραγνώρισις γλωσσολογικῶν ἀρχῶν, μεροληπτικὴ ἐξέτασις τοῦ ζητήματος, ἀδικήματα, ἀντιφάσεις, ψευδογλωσσολογία (vgl. B. Z. XV 364) vorzuwerfen? Hoffentlich sieht Chatzidakis jetzt ein, daß die deutsche Bearbeitung seiner Streitschrift, durch die er τοὺς ἔξωθεν zu bekehren hoffte, nichts gefruchtet hat. Aber auch sein dickleibiges griechisches Buch hat offensichtlich seinen Zweck nicht erreicht. Denn alle aufstrebenden jungen griechischen Schriftsteller, auf denen die Zukunft der neugriechischen Literatur beruht, gebrauchen eine mehr oder weniger volksmäßige Sprache und kümmern sich keinen Deut um die grauen Professorentheorien. Die Bewegung nimmt, wie ich öfter vorausgesagt habe (z. B. Beilage der Allgemeinen Zeitung 1904, Nr. 7 und B. Z. XIV 323), ihren natürlichen Verlauf, ohne Rücksicht auf uns Schulmeister. Und so ist es recht! K. K.

Alb. Thumb, Zur neugriechischen Sprachfrage. Neue Jahrbücher für das klass. Altertum usw. 17. Band (1906) 704—712. Th. hatte sich schon in einer Besprechung meiner Schrift (Deutsche Literaturzeitung 1903 Sp. 2547 ff.) für die Sprachreform ausgesprochen. Nun ergreift er noch einmal, viel ausführlicher, das Wort zur Frage, wohl zum Teil dadurch veranlaßt, daß Chatzidakis in seinen zwei Streitschriften (vgl. B. Z. XIV 676 und XV 665) einen Satz aus jener Besprechung aus dem Zusammenhang gerissen und derart angeführt hatte, daß der Leser den Eindruck erhalten mußte, Thumb habe gegen mich Stellung genommen.

Th. betont energisch, daß die neugriechische Schriftsprache im sprachgeschichtlichen Sinne eine tote Sprachform ist und daß dieser Satz auch durch Chatzidakis nicht widerlegt worden ist. Des Weiteren zeigt der Verf., daß Chatzidakis irrt, wenn er die altgriechischen Formen der neugriechischen Schriftsprache (z. B. ὁ πατήϱ) auf eine Stufe mit der deutschen Umgangssprache stellt. Die Tatsache, daß alle hervorragenden nichtgriechischen Forscher auf dem Gebiete der griechischen und besonders der neugriechischen Sprache[1]), die Gelegenheit nahmen sich zur Sprachfrage zu äußern, für die Reform im volkssprachlichen Sinne sind, müßte den berühmten Verteidiger der „Reinsprache" doch nachdenklich stimmen und an der Richtigkeit seiner Theorie irre machen. Hoffen wir, daß Chatzidakis mit der Zeit Wasser in seinen archaistischen Wein gießen und vielleicht eines Tages auf die Seite der „Jungen" treten werde! Hat er ja doch selbst vor vielen Jahren ein begeistertes Loblied der Volkssprache gesungen ... et on revient toujours à ses premiers amours! K. K.

W. Fritz, Die handschriftliche Überlieferung der Briefe des Bischofs Synesios. (Vgl. B. Z. XV 675.) Besprochen von **P. Maas**, Berl. philol. Wochenschr. 1906, Nr. 25, Sp. 775 ff. Diese Besprechung wird besonders notiert, weil Maas hier (mit Rücksicht auf die Textkritik des Synesios) eine Ergänzung zum Meyerschen Satzschlußgesetz gibt (vgl. B. Z. XI 505): „Zwischen den beiden letzten Hochtönen jedes Satzgliedes sollen 2 oder 4 oder 6 Silben stehen. Die Intervalle von 5, 7 und mehr Silben werden mit derselben Intensität gemieden wie die von 0, 1 und 3 Silben, während 6silbige Intervalle zulässig, bei manchen Autoren sogar häufig sind." K. K.

Georgios J. Papadopulos, Ἱστοϱικὴ ἐπισκόπησις τῆς Βυζαντινῆς Ἐκκλησιαστικῆς Μουσικῆς. Athen 1904, 269 S. — Das Buch ist nach der Anzeige in Νέα Σιών II (1905) 951—953 eine Überarbeitung der 1890 von demselben Verfasser erschienenen Συμβολαὶ etc. P. M.

Rassegna Gregoriana per gli studi liturgici e pel canto sacro. Anno V. 1906. Roma, Piazza Grazioli (Pal. Doria). — Da es uns unmöglich ist, die reiche Literatur über Kirchengesang und Kirchenmusik konsequent zu verfolgen — viele, namentlich griechische Publikationen bleiben uns auch unzugänglich —, so verweisen wir die Interessenten ein für allemal auf die obige Monatsschrift. K. K.

4. Theologie.

A. Literatur (mit Ausschluß von B u. C).

A. Baumgartner, Die lateinische und griechische Literatur der christlichen Völker. (Vgl. B. Z. XV 366.) Besprochen von **Carl Weyman**, Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 38 Sp. 1197 bis 1201. C. W.

A. Harnack, Die Chronologie der altchristlichen Literatur

---

1) Gust. Meyer, K. Brugmann (s. o.), M. Deffner, A. Thumb, K. Dieterich u. a. Die von Chatzidakis zu seinen gunsten angeführte, im J. 1888 niedergeschriebene Bemerkung von K. Foy sagt, wie Thumb (S. 711) richtig bemerkt, nichts über den Kernpunkt der Frage.

Bd. II. (Vgl. B. Z. XV 366.) Besprochen von **Erwin Preuschen**, Berliner philologische Wochenschrift 25 (1905) Nr. 48 Sp. 1525—1529. C. W.

Gerhard Rauschen, Grundriß der Patrologie mit besonderer Berücksichtigung der Dogmengeschichte. 2. verb. und verm. Aufl., Freiburg i. B., Herder 1906. XVI, 253 S. 8⁰. Der Grundriß kann in seiner neuen Gestalt noch angelegentlicher empfohlen werden, als in der ersten, über die B. Z. XII 656 referiert wurde. C. W.

Josephus Cozza-Luzi, Novae Patrum bibliothecae ab Ang. Card. Maio collectae tomus X. Rom, Bibl. Vaticana 1905. XXVIII, 420; 266; 289 S. 4⁰ mit 5 Zinkotypien. 40 L. Nach dem sorgfältigen Berichte G. Mercatis in der Theolog. Revue 1905 Nr. 9 Sp. 265 ff., zerfällt der nach Cozza-Luzis Tod durch P. Rocchi zur Veröffentlichung gebrachte Band in drei (eigens paginierte) Teile: einen oratorischen, einen liturgischen und einen biblischen. Im ersten Teile werden veröffentlicht: 1) Sermo 78—111 der Magna catechesis des Theodor von Studion aus cod. Par. gr. 891 (vgl. A. Ehrhard in Krumbachers Gesch. d. byzant. Lit. S. 150²); jetzt auch in der neuen Ausgabe (von Papadopulos Kerameus), Petersburg 1904; 2) die zweite Rede des Metropoliten Georg von Nikomedia über die Empfängnis der Gottesmutter (9. Jahrh.; vgl. Ehrhard a. a. O. S. 166 f.), aus cod. Vat. Palat. gr. 325, bei Migne, Patrol. Gr. C, 1399 ff. nur in lateinischer Übersetzung; 3) eine von Cozza-Luzi dem Johannes Chrysostomus zugeschriebene Rede 'de vita functis', im wesentlichen schon bei Migne LX, 723 ff. (vielleicht kann der gründlichste Kenner des Chrysostomus, S. Haidacher, näheres darüber mitteilen); 4) ein *λόγος δογματικός* des Markus Monachus aus einer (vom hl. Nilus geschriebenen; vgl. S. Gassisi im Oriens christ. IV [1904] 308 ff.) Hs von Grottaferrata, bereits bei Papadopulos Analecta I und in der B. Z. V 364 notierten Schrift von J. Kunze über Markus Eremita ediert; 5) ein Gedicht des Metropoliten Theodor von Durazzo aus einer Hs von Grottaferrata; 6) die Anklageschrift des Michael Psellus gegen den Patriarchen Michael Kerularios vom J. 1159 aus cod. Paris. gr. 1182, fast gleichzeitig von L. Bréhier ediert; vgl. B. Z. XIII 584; 7) das 3. Buch der Historia dogmatica des Georgius Metochita († 1308), das über die Unionsversuche zwischen der griechischen und lateinischen Kirche am Ende des 13. und am Anfang des 14. Jahrh. berichtet, aus cod. Vatic. gr. 1583; 8) ein neues Fragment der von St. Gradi verfaßten Vita des Leo Allacci aus cod. Vatic. lat 6905; 9) Verzeichnis der Vizebibliothekare und der ersten und zweiten Kustoden der Vaticana. Der zweite Teil enthält: 1) Die Erklärung der byzantinischen Liturgie von Patriarch Germanus I von Konstantinopel († 723) in der Übersetzung des Anastasius bibliothecarius, jetzt in besserem Texte von S. Petrides in der Revue de l'Orient chrétien X (1905) 289 ff., 350 ff. herausg.; 2) die alte antiochenische Liturgie des cod. Vat. gr. 2282; 3) u. 4) Auszüge aus den Typika von S. Salvatore in Messina und S. Nicola di Casole bei Otranto; 5) bis 7) kirchliche Dichtungen aus Hss von Grottaferrata; 8) zwei lateinische Hymnen auf den hl. Terentianus, den ersten Bischof von Todi, und den hl. Felix, 'episcopus Martanensis et martyr' aus cod. Vat. lat. 10405. Vgl. des näheren über den zweiten Teil des Bandes Mercati in der Rassegna Gregoriana 1906 Sp. 139 ff. — Vom dritten (biblischen) Teile kann an dieser Stelle wohl abgesehen werden. C. W.

Coptic and Greek Texts of the Christian period from ostraka,

stelae etc. in the British Museum. By **H. R. Hall**, London, sold at the British Museum 1906. XI, 159 S., 100 Taf. 2⁰. £ 2. Der Redaktion nicht zugegangen. Vgl. die Besprechung von **J. Leipoldt**, Literarisches Centralblatt 57 (1906) Nr. 17/18, Sp. 623 f. C. W.

F. Zucker, Spuren von Apollodoros περὶ θεῶν bei christlichen Schriftstellern. (Vgl. B. Z. XIV 327.) Ausführlich und vielfach ablehnend besprochen von **Felix Jacoby**, Berliner philologische Wochenschrift 25 (1905) Nr. 51 Sp. 1617—1623. C. W.

Clemens Alexandrinus 2. Bd. Stromata Buch I—VI. Herausgeg. von **Otto Stählin.** Leipzig, Hinrichs 1906. XIV, 520 S. 8⁰. 16,50 ℳ. Die griechischen christlichen Schriftsteller Bd. 15. Einrichtung und Wert dieser Ausgabe sind aus den zahlreichen und durchweg anerkennenden Referaten, welche dem ersten Bande gewidmet wurden, zur Genüge bekannt. In der kurzen Einleitung des zweiten Teiles gibt der Herausgeber eine dankenswerte 'Zusammenstellung der wichtigsten Lesarten, wo die neue Ausgabe auf Grund der (schon in den Prolegomena zu Bd. I beschriebenen) Hs von dem bisher gedruckten Texte abweicht oder wo die ausdrücklichen Angaben Dindorfs über die Lesart der Hs falsch sind'. S. 519 etliche Nachträge und Berichtigungen, größtenteils Verbesserungsvorschläge von R. Münzel. C. W.

J. Tixeront, Le 'Pédagogue' de Clément d'Alexandrie. L'Université catholique N. S. 51 (1906) 161—184. Conférence donnée aux Facultés catholiques de Lyon, le 26 janvier 1906. Populärer Vortrag, inhaltlich etwa von der Art des B. Z. XV 369 notierten Programms von Glaser. Auch separat u. d. T. 'Vie mondaine et Vie chrétienne à la fin du IIᵉ s. Le 'Pédagogue' de Cl. d'Al'. Lyon, Druck von Vitte 1906, 24 S. 8⁰. C. W.

Thomas Whittaker, Apollonius of Tyana and other essays. London, Sonnenschein and Co 1906. VIII, 211 S. 8⁰. Enthält S. 54—122 einen Aufsatz 'Celsus and Origen'. Vgl. Deutsche Literaturzeitung 27 (1906) Nr. 38 Sp. 2368 f. C. W.

Jules Martin, La critique biblique chez Origène. Annales de philosophie chrétienne 77 (1906) 268—294. Fortsetzung und Schluß des B. Z. XV 669 notierten Aufsatzes. Wäre Origenes immer korrekt geblieben, so wäre er an Genie ein Augustinus, als Kritiker mehr als Hieronymus geworden. C. W.

Emil Dorsch S. J., Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten christlichen Kirche. 4. Origenes und seine Zeit. Zeitschrift für katholische Theologie 30 (1906) 227—265. Origenes, der wiederholt die Wahrheit des biblischen Berichtes preisgab, vermochte 'beim Gros des christlichen Volkes' mit diesem Prinzip nicht durchzudringen. 5. a. a. O. S. 430—453. Die Gegner des Origenes. 6. a. a. O. S. 671—692. Die Freunde des Origenes (Didymos, Eusebios usw.). C. W.

P. Batiffol, Où en est la question des Tractatus Origenis. Bulletin de littérature ecclésiastique 1905 Nr. 10 S. 307—323. Der Prediger ist vor Lucifer von Cagliari, somit auch vor Hilarius u. a. anzusetzen und als 'le plus ancien commentateur latin de l'Écriture' zu betrachten. Gegen diesen Aufsatz richtet sich

D. Donatien de Bruyne, Encore les 'tractatus Origenis'. Revue

Bénédictine 23 (1906) 165—188. Die Tractatus sind zwischen 400 bezw. 410 und 542 bezw. 552, wahrscheinlich in Norditalien entstanden. C. W.

J. Lebreton, Le traité de l'âme de S. Grégoire le thaumaturge. Bulletin de littérature ecclésiastique 1906 Nr. 3 S. 73—83. Zwischen dem 5. und 7. Jahrh. von einem Unbekannten mit Benützung von Nemesios *Περὶ φύσεως ἀνθρώπου* verfaßt. C. W.

Adolf Bauer, Die Chronik des Hippolytos. Mélanges Nicole, Genf 1905, S. 1—9. Kurze Charakteristik auf Grund des neuentdeckten Textes; vgl. B. Z. XV 669 ff. C. W.

Johannes Dräseke, Zur Frage der Eschatologie bei Hippolytos Refut. IX, 10. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 49 (1906) 239—252. Polemisiert gegen die Ansicht von G. Schäfer, Die Philosophie des Heraklit von Ephesus, Leipzig und Wien 1902, daß Hippolytos kein sicherer Gewährsmann für heraklitische Aussprüche sei. C. W.

Andreas Frhr. Di Pauli, Die Schlußkapitel des Diognetbriefes. Theologische Quartalschrift 88 (1906) 28—36. Weist nach dem Vorgange Bunsens die Schlußkapitel (11 f.) des Diognetbriefes dem Epiloge der Philosophumena des Hippolytos zu. C. W.

Adhémar d'Alès, La théologie de Saint Hippolyte. Paris, Beauchesne 1906. LIV, 242 S. 8⁰. 6 Fr. Bibliothèque de théologie historique. Der Verf. handelt nach einer literarhistorischen Einleitung in 5 Kapiteln 1) über den Streit zwischen Hippolytos und dem Papste Kallistos, 2) über Hippolyts antihäretische Polemik, 3) über die Bibel bei H. (Inspiration, Kanon, Exegese), 4) über sein Wissen auf profanem und kirchlichem Gebiete (in diesem Abschnitt bespricht der Verf. seinen Osterkanon, seine Chronik und die sogen. Kanones Hippolyti, in deren Beurteilung er sich zu Funk neigt), 5) über seine Eschatologie. S. 207 ff. eine zusammenfassende Würdigung des Mannes; S. 215 ff. ein 'Saint Hippolyte devant la tradition' betitelter Anhang, in dem auf Grund der Sammlungen von Lightfoot, Harnack u. a. die testimonia über H. und die seine Benutzung bezeugenden Stellen vom 3. bis zum 14. Jahrhundert verzeichnet werden. C. W.

Anton Swoboda, Über neue Bruchstücke eines gnostischen Psalmes von Christi Höllenfahrt. Wiener Studien 27 (1905) 299 bis 301. Erblickt in den von Grenfell-Hunt, Fayûm towns II 82 ff. veröffentlichten anapästischen hinkenden Dimetern, die ein schauerliches 'Inferno' (Crusius) enthalten, Bruchstücke des Naassenischen Psalmes, dessen Einleitung Hippolytos Philos. V 10 aufbewahrt hat. C. W.

Ed. Freiherr v. d. Goltz, Die Taufgebete Hippolyts und andere Taufgebete der alten Kirche. Mitgeteilt nach G. Horners Übersetzung der äthiopischen Kirchenordnung. Zeitschrift für Kirchengeschichte 27 (1906) 1—51. 1) Einleitung; 2) der Anfang von Hippolyts *ἀποστολικὴ παράδοσις*; 3) das äthiopische Taufbuch, bei dem sich 3 Schichten (die älteste aus Hippolytos, die zweite etwa aus dem 4. Jahrhundert, die dritte und jüngste aus Dubletten mit Erweiterungen teils zur ersten, teils zur zweiten bestehend) unterscheiden lassen. C. W.

Unbekannte Fragmente altchristlicher Gemeindeordnungen. Nach G. Horners englischer Ausgabe des äthiopischen Kirchenrechtsbuchs. Mitgeteilt von **Eduard Freiherrn von der Goltz**. Sitzungsberichte der preußischen Akademie 1906 S. 141—157. v. d. G. gewinnt

u. a. den Anfang und mehrere Bruchstücke von Hippolyts ἀποστολικὴ παράδοσις, die Achelis in den sogen. Kanones Hippolyti hatte wiederfinden wollen. Diese Schrift Hippolyts, die παράδοσις, bildet tatsächlich eine 'Hauptwurzel' der zahlreichen erhaltenen orientalischen Kirchenkonstitutionen, liegt aber in den Kanones Hippolyti nicht in so unversehrter Gestalt vor, wie Achelis gemeint hat. C. W.

D. Donatien de Bruyne, Prétendus écrits d'Hippolyte. Revue Bénédictine 23 (1906) 422—429. Skeptische Randbemerkungen zu den soeben notierten Aufsätzen von v. der Goltz. C. W.

Ed. Freiherr von der Goltz, Die Anfänge christlicher Kirchenordnung in den drei ersten Jahrhunderten. Für den Kreis der Gebildeten dargestellt. Deutsch-evangelische Blätter 31 (1906) 295—313. Die alten Kirchenordnungen, über die der Verf. in quellenmäßiger, aber populärer Weise handelt, haben noch keinen gesetzlichen Charakter, bilden aber die Vorstufe der späteren, bei denen dieses Moment dazu kommt. C. W.

De Lacy O'Leary, Apostolical Constitutions and cognate documents, with speciale reference to their liturgical elements. London, S. P. C. K. 1906, 78 S. 16⁰. 1 sh. Uns nicht zugänglich. C. W.

Anonymus, Der Monarchianismus und die römische Kirche im 3. Jahrhundert. Der Katholik 85 (1905 II) 182—201; 266—282. Fortsetzung und Schluß des B. Z. XV 370 wegen **Hippolytos** notierten Aufsatzes. C. W.

J. Gg. Brambs, Zu der pseudokonstantinischen Rede an die heilige Versammlung. Blätter für das (bayerische) Gymnasialschulwesen 42 (1906) 398 f. Zwei Bemerkungen zu der Übersetzung von Vergil Eclog. 4: S. 183, 18 Heikel ist am Schlusse des Verses 'ὄλλυται ⟨ἰός⟩' zu lesen; S. 184, 29 ist 'ἤγοντο' zu halten und auf Grund der nachfolgenden Erklärung = 'εἰς χρείαν ἤγοντο' zu fassen. C. W.

The Bodleian Manuscript of Jerome's Version of the Chronicle of Eusebius, reproduced in collotype. With an introduction by **John Knight Fotheringham**. Oxford, Clarendon Press 1905. 65 u. 122 S. 4⁰. 50 sh. Enthält wichtige Bemerkungen über die äußere Form der Chronik des Eusebios und über den Einfluß griechisch-christlicher Hss auf die altlateinischen. Vgl. die Besprechung von **A. Harnack**, Theologische Literaturzeitung 31 (1906) Nr. 8 Sp. 251; von **E. Schwartz**, Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 24 Sp. 744—752. C. W.

Augusto Mancini, Osservazioni sulla Vita di Costantino d'Eusebio. Rivista di filologia 33 (1905) 309—360. M. urteilt über die hsliche Überlieferung, die Urkunden und die Integrität der Vita Constantini wesentlich anders als ihr neuester Herausgeber Heikel (Vgl. B. Z. XIII 613.) Er schätzt den cod. Vat. 149 höher ein, hält einige Urkunden für gefälscht (und zwar in der kaiserlichen Kanzlei) und ist geneigt, Interpolationen und anderweitige Textstörungen anzunehmen. C. W.

Eusebius' Werke Bd. IV. herausgeg. von **E. Klostermann.** (Vgl. B. Z. XV 672). Besprochen von **Paul Koetschau**, Theologische Literaturzeitung 31 (1906) Nr. 22 Sp. 597—600 (mit zahlreichen Detailbemerkungen). C. W.

Leonhardt Fendt, Die Dauer der öffentlichen Wirksamkeit

Jesu. München, Lentner 1906. VIII, 148 S. 8⁰. 3,50 *M.* Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München II. Reihe Nr. 9. Vgl. S. 38 ff. die Erörterungen über die Ansichten des Clemens von Alexandria, Origenes usw. und S. 67 ff. über die Brechung und teilweise Beseitigung des Einflusses von Lukas 4, 19 (*ἐνιαυτὸς Κυρίου δεκτός* als ein Jahr aufgefaßt) durch Eusebius und die selbständige Verarbeitung des eusebianischen Prinzips (*ἐνιαυτός* bei Lukas in übertragenem Sinne aufzufassen und mehrjährige Wirksamkeit des Herrn anzunehmen) bei den Späteren. C. W.

E. O. Winstedt, The original text of one of St. Antony's letters. The Journal of Theological Studies 7 (1906) 540—545. Veröffentlicht ein koptisches Fragment eines Briefes des bekannten ägyptischen Klostergründers aus einer Hs zu Neapel. C. W.

C. H. Turner, Fragment of an early Ms of St. Athanasius. The Journal of Theological Studies 7 (1906) 600—603. Dieses Fragment läßt sich nachweisen mittels einer von G. Bertolloto in den Atti della Soc. Ligure di storia patria 1892 veröffentlichten Korrespondenz zwischen Genua und Rom aus dem J. 1602. C. W.

J. Popov, Das religiöse Ideal des hl. Athanasios. (russ.) Bogoslovskij Vjestnik 1904. III 440—483; V 91—123. E. K.

Basilius der Große. Rede an die Jünglinge, wie sie mit Nutzen heidnische Schriftsteller lesen können. Über die Aufnahme und Erziehung der Kinder im Kloster. — Johannes Chrysostomus. Seine pädagogischen Grundsätze dargestellt in ausgewählten Kapiteln und Zitaten aus seinen Homilien über die paulinischen Briefe. Bearbeitet von **Aloys Hülster.** Paderborn, F. Schöningh 1906. VI, 55 S. 8⁰. 60 ₰. Sammlung der bedeutendsten pädagogischen Schriften aus alter und neuer Zeit. Mit Biographien, Erläuterungen und erklärenden Anmerkungen herausgeg. von J. Gansen, A. Keller, B. Schulz. 31 Bd. C. W.

Theophylaktos Papakonstantinos (Papakonstantinu?), *Πραγματεία περὶ τοῦ βίου, τῆς διδασκαλίας, τῶν συγγραμμάτων, τοῦ χαρακτῆρος καὶ τῆς δεινότητος τοῦ ἐν ἁγίοις Πατρὸς ἡμῶν Μεγάλου Βασιλείου,* Patrai 1904. — Notiert in *Νέα Σιών* II (1905) S. 619. P. M.

Th. Sinko, Studia Nazianzenica. Pars I. De collationis apud Gregorium Nazianzenum usu et de Terrae et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana. Krakau 1906. 1 Bl., 64 S. 8⁰. Sonderabdruck aus den Abhandl. der philol. Kl. d. Krakauer Akad. 41, 249—312. Interessante, auch für die Chronologie einiger Reden ergiebige Untersuchungen über den ausgedehnten Gebrauch, den nach dem Vorgang der Rhetoren Polemon und Himerios Gregor von Nazianz (bes. in den Lobreden auf Athanasios, Basileios, seinen Vater und seine Schwester Gorgonia) und von Gregor beeinflußt Gregor von Nyssa (Lobreden auf Basileios, Ephraem und Meletios), Johannes Chrysostomos (I. Rede auf Paulus) und die Gazäer Prokopios und Chorikios von einem rhetorischen Kunstmittel, nämlich der enkomiastischen (durch Vergleichung lobenden oder tadelnden) Synkrisis gemacht haben. Eine andere Art der Synkrisis, deren Prototyp die bekannte Erzählung des Sophisten Prodikos von Herakles am Scheidewege bildet (vgl. O. Hense — nicht, wie S. konstant schreibt, Henze —, Die Synkrisis in der antiken Litt., Freiburg i. B. 1893), hat Gregor, verbunden mit der Form des 'Traumes'

bei Lukian, zweimal in seinen Gedichten angewendet. Am Schlusse seiner Abhandlung (die mit der Darlegung der rhetorischen Theorie über die ältere in den Gerichtsreden und Schuldeklamationen de praemiis zur Anwendung gelangende Gattung der Synkrisis beginnt) analysiert und ediert S. einen kleinen im cod. Par. gr. 929 s. XV. unter dem Namen des Gregor von Nazianz erhaltenen 'Streit des Meeres und der Erde'. Das Werkchen ist spät, vielleicht erst nach dem 10. Jahrhdt. entstanden, aber mehrere Sätze und die Grundidee des Ganzen stammen tatsächlich aus den Reden des 'Theologen', mit denen sich ja die byzantinischen Schulrhetoren sehr eifrig befaßt haben. S. stellt es als späten Ausläufer der Synkrisenliteratur mit dem von Krumbacher veröffentlichten mittelgriechischen Fischbuch und analogen Texten zusammen. C. W.

Richard Gottwald, De Gregorio Nazianzeno Platonico. Breslau, Fleischmann 1906. 54 S. 8⁰. Inaug. Diss. d. philos. Fak. Resultat: Gregorium 'dignum esse quem Platonicum appellemus, nemo negabit, qui tantum eius sententias de ratione inter deum et animum humanum, de confusione cum deo cognoverit, etiamsi locutiones et vocabula Platonis et Platonicorum propria ubique sparsa neglexerit'. C. W.

Basileios Metropolit von Anchialos, *Μελέτη περὶ Γρηγορίου τοῦ θεολόγου* (Bibliothek Marasli Nr. 216), Athen 1903. — Besprochen in *Νέα Σιών* I (Jerusalem 1904) S. 80—85. P. M.

J. H. Srawley, St. Gregory of Nyssa on the Sinlessness of Christ. The Journal of Theological Studies 7 (1906) 434—441. 'Christ assumed our sinful human nature, but from the very moment of its assumption the union of the divine nature with it cleansed it from its sinful propensities'. Ebenso hat das Konzil von Ankyra (358) gelehrt. C. W.

L. Méridier, L' Influence de la seconde sophistique sur l'oeuvre de Grégoire de Nysse. Rennes, Druck von Simon 1906. IX, 293 S. 8⁰. Thèse. Uns unzugänglich. C. W.

H. Lietzmann, Apollinaris von Laodicea I. (Vgl. B. Z. XV 372.) Besprochen von **Ad. Jülicher**, Göttingische gelehrte Anzeigen 168 (1906) Nr. 10 S. 792—799. C. W.

Georg Grützmacher, Hieronymus. Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte. II. Bd. Sein Leben und seine Schriften von 385—400. Berlin, Trowitzsch und Sohn 1906. VIII, 270 S. 8⁰. 7 *M.* Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche Bd. X. Vgl. bes. S. 74—84 'Zwei Übersetzungsarbeiten des Hieronymus, die 39 Lukashomilien des Origenes und das Buch des Didymus über den hl. Geist' und S. 84—91 'H. als Mönchsbiograph' (Vita Malchi und V. Hilarionis). Aber auch in anderen Abschnitten des Buches finden sich interessante Bemerkungen über die Art und Weise, wie Hieronymus mit seinen griechischen Vorlagen, bes. Origenes und Eusebios, umgegangen ist (vgl. S. 56 ff. über das Onomastikon, S. 67 ff. über das Buch über die hebräischen Örtlichkeiten, S. 128 ff. über den Schriftstellerkatalog). Über Bd. I vgl. B. Z. X 679. C. W.

Thomas Barns, The Magnificat in Niceta of Remesiana and Cyril of Jerusalem. The Journal of Theological Studies 7 (1906) 449—453. Auch Kyrillos weist das Magnifikat der Elisabeth zu, ohne daß

deswegen (in diesem Punkte) Abhängigkeit des Niketas von Kyrillos angenommen zu werden braucht. C. W.

P. Ponomarev, Die Lehre des hl. Kyrillos, des Erzbischofs von Alexandreia, über die Eucharistie. (russ.) Pravoslavnj, Sobesjednik 1903, V—VI. E. K.

L. Pisarev, Die Autorität des sel. Augustin, des Bischofs von Hippo, auf dem Gebiet der christlichen Theologie nach dem Urteil der alten christlichen Schriftsteller. (russ.) Bogoslovskij Sobesjednik 1903 X. E. K.

Epiphanios *Ἔκθεσις πρωτοκλησιῶν* etc. und Nilos Doxopatres *Τάξις τῶν πατριαρχικῶν θρόνων* herausgeg. von **F. N. Finck** (Vgl. B. Z. XIII 250.) Besprochen von **Erwin Preuschen**, Göttingische Gelehrte Anzeigen 167 (1905) Nr. 10 S. 833—841. C. W.

S. Eustathii in Lazarum . . . homilia ed. **F. Cavallera** (Vgl. B. Z. XV 675.) Besprochen von **Fr. Diekamp**, Theologische Revue 5 (1906) Nr. 13/14 Sp. 405 f. (der Bedenken gegen die Echtheit der Homilie äußert); von **L. Saltet**, Bulletin de littérature ecclésiastique 1906 Nr. 7 S. 212—220 ('une prétendue homélie d' Eustathe'). C. W.

Sebastian Haidacher, Chrysostomus-Fragmente unter den Werken des hl. Ephraem Syrus. Zeitschrift für katholische Theologie 30 (1906) 178—183. 1. Assemani, Ephraemi opp. III 70—74 *Κατὰ τῶν πονηρῶν γυναικῶν*, vollständig angeführt in den Quaestiones et responsiones des Anastasios Sinaita (Migne 89, 632 ff.), im ersten Teile identisch mit der unechten, als Strafpredigt des Chrysostomos gegen Eudoxia kursierenden Rede über Johannes den Täufer und Herodias, im Schlusse wörtlich entlehnt aus Chrysostomos hom. 2 de prophetarum obscuritate, kann schwerlich ein Werk des Ephraem sein, sondern hat vielleicht einen böswilligen Gegner des Chrysostomos zum Verfasser. 2. Assemani III 365—368 *Λόγος ψυχωφελής*, in der zweiten Hälfte Kompilation aus Ephraem selbst, Chrysostomos und Pseudo-Chrysostomos. 3. A. III 455—458 *Περὶ προσευχῆς* 'bildet einen Teil des moralischen Epiloges der 5. Predigt des heil. Chrysostomos de incomprehensibili Dei natura I, 488 B—491 B.' 4. A. III 608—610 'de sanctissimis et vivificantibus Christianis sacramentis' (lateinisch) identisch mit der 9. Homilie des Chrysostomos de paenitentia II 348—351. C. W.

Sebastian Haidacher, Drei unedierte Chrysostomus-Texte einer Baseler Hs. Zeitschrift für katholische Theologie 30 (1906) 572—582. Veröffentlicht aus dem Baseler cod. 39 olim B *Π*. 15 s. IX—X. 1. die Homilie *Περὶ σωφροσύνης* (mit Parallelen aus sonstigen Predigten des Chrysostomos). C. W.

J. Arbuthnot Nairn, On the text of the De Sacerdotio of St. Chrysostom. The Journal of Theological Studies 7 (1906) 575—590. Bespricht 1. die Hss; 2. die Zitate aus der Schrift; 3. die Übersetzungen in andere Sprachen. C. W.

Henry Cook Sperbeck, Chrysostom the preacher. The Bibliotheca sacra 63 (1906) 518—527. Kurze Charakteristik. C. W.

D. Chrysostome Baur, S. Jérôme et S. Chrysostome. Revue Bénédictine 23 (1906) 430—436. Facundus von Hermiane erwähnt eine vom Patriarchen Theophilos von Alexandria verfaßte, von Hieronymus ins

Lateinische übersetzte Schrift gegen Chrysostomos. Von der Übersetzung des Hieronymus liegt ein mit den Worten 'paucis in exordio' beginnendes Fragment bei Migne P. L. XXII 931 vor. C. W.

Sebastian Haidacher, Die Chrysostomus-Homilie de Chananaea unter dem Namen des Laurentius Mellifluus. Zeitschrift für katholische Theologie 30 (1906) 183. Die erste der 3 Reden unter dem Namen des Laurentius Mellifluus, 'der zu Beginn des 6. Jahrhunderts als Bischof von Mailand oder Novara gewirkt haben soll', ist 'nur eine Übersetzung der Predigt *εἰς τὴν ἐπίλυσιν τῆς Χαναναίας*, welche der hl. Chrysostomus nach der Rückkehr aus der ersten Verbannung gehalten hat III 432—443'. Der Übersetzer ist wahrscheinlich der Diakon Annianus von Celeda. C. W.

P. Constantin Bacha, 1. L'ancienne version arabe du traité du sacerdoce de saint Jean Chrysostome 207 S. 2. Le texte arabe de neuf traités de Théodore Abou-Kurra, évêque de Harran. Beiruth, Imprimerie Alfanaid 1904, 200 S. 8°. 5 Fr. (vgl. B. Z. XIV 690, wo der Herausgeber irrig Bachia genannt wurde.) 3. Un traité des oeuvres arabes de Théodore A.-K. publié et traduit en français pour la première fois. Selbstverlag, à l'évêché grec catholique de Tripoli de Syrie oder Paris, Leroux 47 und 33 S. 8° Fr. 1,50. Besprochen von **F. Nau**, Revue de l' Orient chrétien 10 (1905) 442, von **J. Guidi**, Rivista storico-critica delle scienze teologiche 2 (1906) 164—166 (2 und 3.) C. W.

Georg Kopp, Die Stellung des hl. Johannes Chrysostomus zum weltlichen Leben. Münster i. W. 1906. 62 S. 8°. Inaug.-Diss. der theol. Fakultät. Uns nicht zugänglich. C. W.

P. Ponomarev, Die Lehre des hl. Johannes Chrysostomos über die Eucharistie (russ.) Pravoslavnyj Sobesjednik 1904. IV S. 510—528; V S. 654—673. E. K.

Anton Naegele, Über Arbeitslieder bei Johannes Chrysostomos. Patristisch-literarisches zu K. Bücher 'Arbeit und Rhythmus'. Leipzig, Teubner 1906. 42 S. 8°. Sonderabdr. aus den Berichten der sächsischen Gesellsch. d. Wissensch. C. W.

Dom T. L. Almond O. S. B., Ein Lieblingsthema des hl. Johannes Chrysostomus. Nach dem Englischen des D. T. L. A. in der Zeitschrift The Downside Review, July 1902, bearbeitet von **P. Odilo Stark O. S. B.** Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner- und Cisterzienser-Orden 26 (1905) 546—551. Das 'Steckenpferd' des großen Kanzelredners ist das Almosen. C. W.

Schulte, Das Verhältnis von Theodorets 'Therapeutik' zu den Schriften Kaiser Julians. Theologische Quartalschrift 88 (1906) 492 f. Eine an Theodorets Wortlaut anklingende Stelle des Basileios (Migne 31, 569 C) verbietet es, an der betr. Stelle des Theodoret p. 55, 15 Gaisf. eine Beziehung auf Julian p. 202 A. anzunehmen. C. W.

G. Mercati, Eine angebliche Sammlung von Briefen des hl. Makarius. Theologische Revue 5 (1906) Nr. 15 Sp. 464. Die Angabe des Inventars, daß im cod. Paris. Suppl. gr. 1176 s. XIV auf fol. 18 ff. capita ascetica des hl. Makarios und auf fol. 26 ff. Briefe des nämlichen Autors stehen, ist nicht zutreffend. Nur Kap. α'—κα' stammen von Maka-

rios, die übrigen (nach Angabe des Kopisten) von dem Autor, der ohne Zweifel die Briefe verfaßt hat, nämlich vom hl. Nilos. C. W.

G. Krüger, Severian, Bischof von Gabala, gest. nach 408. Realencyklopädie für protest. Theol. und Kirche 18³ (1906) 246 f. C. W.

Anonymus, Der hl. Ambrosius und Kaiser Theodosius. Archiv für katholisches Kirchenrecht 86 (1906) 168—172. Übersetzung eines Aufsatzes in der Scuola cattolica. Die Darstellung des Theodoret ist auf den Effekt berechnet und enthält legendarische Zutaten. Vgl. dazu jetzt auch **P. Lejay** in der Revue d'hist. et de litt. relig. 11 (1906) 465—468. C. W.

F. X. Funk, Die ägyptische Kirchenordnung. Theologische Quartalschrift 88 (1906) 1—27. Abermalige Untersuchung auf Grund des durch Horners Publikation (vgl. B. Z. XV 371) vermehrten Materiales. Die Ansicht von Wordsworth (Vgl. B. Z. XIII 635), daß der äthiopische Text Spuren höheren Alters aufweise, als der arabische und der koptische, wird abgelehnt. C. W.

S. D. Dib, Les versions Arabes du 'Testamentum Domini nostri Jesu Christi'. Revue de l'Orient chrétien 10 (1905) 418—423. Cod. Par. 251 und 252 und Vat. 150 repräsentieren eine arabische Übersetzung, die von der von Rahmani entdeckten (R) verschieden ist. R ist aus dem Koptischen, die andere (M) aus dem Syrischen geflossen. Die letztere ist von sklavischer Treue. C. W.

C. F. Georg Heinrici, Beiträge zur Geschichte und Erklärung des Neuen Testamentes. III. 1. Die Bergpredigt (Matth. 5—7. Luk. 6, 20—49) begriffsgeschichtlich untersucht. 2. Aus der Hinterlassenschaft des Petrus von Laodicea. Leipzig, Dürr 1905. IV, 120 S. 8⁰. Für uns kommt nur die 2. Abhandlung in Betracht, die sich mit dem noch nicht näher bekannten Exegeten Petrus von Laodicea (gewöhnlich ins 7. Jahrhundert gesetzt; vgl. J. Sickenberger, Titus von Bostra S. 119 ff.) beschäftigt. H. gedenkt den unter dem Namen des Petrus gehenden in zahlreichen Hss und in verschiedenen Fassungen vorliegenden Matthäuskommentar zu edieren und veröffentlicht zunächst einige andere ihm zugeschriebene Stücke, 1. eine Vaterunsererklärung, 2.—4. Erklärungen der Hymnen der Maria, des Zacharias und des Symeon, 5. eine kirchenrechtliche Abhandlung; 1. und 5. nach einer Abschrift von Sirmond (cod. Par. Suppl. gr. 407), 2.—4. nach dem seltenen Drucke von F. Morellus (Paris 1601). Daß Nr. 5 nur zufällig im Paris. auf Nr. 1 folgt und faktisch gar nichts damit zu tun hat, ist von **J. Sickenberger**, Theologische Quartalschr. 86 (1904) 18 f. gezeigt worden. C. W.

Gerhard Loeschcke, Sokrates. Sozomenos. Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche 18³ (1906) 481—486; 541—547. C. W.

G. Morin, Le témoignage perdu de Jean évêque de Tomi sur les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. The Journal of Theological Studies 7 (1905) 74—77. Im cod. Laud. misc. 92 s. IX—X der Bodleiana finden sich die 'sermones' d. h. nicht die Predigten, sondern die Worte des Bischofs Johannes von Tomi (1. Hälfte des 5. Jahrhunderts), deren Anführung in dem letzten Fragmente des Marius Mercator gegen Nestorianismus und Eutychianismus angekündigt wird. C. W.

K. Popov, Der selige Diadochos, Bischof von Photike im alten Epirus, und seine Schriften. I: Die Schriften des sel. Diadochos. Griechischer Text, redigiert nach alten griechischen Handschriften, mit einer Einleitung, russischen Übersetzung, Anmerkungen und Beilagen. Kiew 1903. XXIV, 620 S. 5 Rubel. E. K.

G. Glaizolle, Un empereur théologien. Justinien; son rôle dans les controverses; sa doctrine christologique. Thèse. Lyon, impr. et libr. Rey et Co., 1905. 145 S. 8°. Fr. 2,75. Uns unzugänglich. C. W.

Fr. Diekamp, Notiz über Pamphilus, einen theologischen Schriftsteller des 6. Jahrhunderts. Theologische Revue 5 (1906) Nr. 5 Sp. 157. Pamphilus ist der Verfasser einer von A. Mai, Nova Patr. Bibl. II p. 597 ff. edierten, wörtliche Übereinstimmungen mit Leontios von Byzanz aufweisenden Schrift und hat, da er bereits die monophysitischen Tritheiten bekämpft, 'frühestens in den 40er Jahren des 6. Jahrh. geschrieben'. C. W.

S. Grossi, Evagrio e un preteso nuovo documento su lo scisma Acaciano. Rivista storico-critica delle scienze teologiche 2 (1906) 470—476. Gegen die B. Z. XV 678 notierte Publikation von Conybeare. Der Brief des Petrus Mongus bei Euagrios III 17 ist echt, die von Conybeare edierten Briefe des Petrus Mongus und des Acacius sind gefälscht. C. W.

H. Straubinger, Die Christologie des hl. Maximus Confessor. Bonn, Hanstein 1906. XI, 135 S. gr. 8°. ℳ. 2,50. Eingehende Darlegung 'der Zweinaturenlehre des Bekenners und seiner Spekulationen über das Wirken und Wollen Christi'. Uns nur bekannt aus der Besprechung von **P. J. Junglas**, Theologische Revue 5 (1906) Nr. 17 Sp. 516 f. C. W.

Ed. Sachau, Literatur-Bruchstücke aus Chinesisch-Turkistan. Sitzungsber. d. preuß. Ak. d. Wiss. 1905. Nr. XLVII (S. 964—978). Zu den überraschenden Funden die uns immer deutlicher zeigen, wie die syrische Schrift und das syrische (größtenteils nestorianische) Christentum von Ktesiphon bis ins Herz von China gewandert sind, kommen hier neue Ergänzungen. Uns interessiert bes. eine Probe aus einer Sammlung von Gesängen für alle Festtage des Kirchenjahres mit Angabe der Melodien und sonstigen auf den Gottesdienst bezüglichen Notizen. Dankenswert ist, daß S. mit Rücksicht auf die des Syrischen unkundigen Leser (zu denen leider auch der Unterzeichnete gehört) eine Übersetzung der dem Preise der Mutter Gottes gewidmeten Strophen gibt. Die Antithesen in der ersten Strophe (S. 967) erinnern sehr an die Art des Romanos. K. K.

Marin, Saint Théodore (759—826). Paris, Lecoffre 1906. IV, 197 S. 8°. 2 Fr. Sammlung 'Les Saints'. Der Redaktion unzugänglich. C. W.

Alice Gardner, Theodore of Studium, his life and times. London, Edward Arnold 1905. XIII, 284 S. 8°. 10 sh. 6 d. Uns nur durch Besprechungen bekannt. Vgl. **E. W. Brooks**, The English Historical Review 21 (1906) 352 f. C. W.

V. K. Jernstedt, Auszüge des Paisios Ligarides aus den Homilien des Patriarchen Photios. (Vyderžki Paisija Ligarida iz besjed patriarcha Fotija). **A. A. Kunik**, Über drei Abschriften der Homilien des Photios vom Jahre 865 (O trech spiskach Fotievych

besjed 865 goda). Mémoires (Zapiski) de l'Acad. Imp. des Sciences de St.-Pétersbourg. VIIIe série, classe historico-philol. vol. VII. No. 8. Petersbourg 1906. XI, 39 + 87 S. gr. 8^0 (mit 2 Lichtdrucktafeln) (russ.). P. V. Nikitin ediert hier aus dem Nachlasse zweier Freunde und Kollegen zwei inhaltlich sich eng berührende Arbeiten. In der ersten Arbeit handelt es sich um Auszüge, die der Grieche Paisios Ligarides — er lebte seit 1662 in Moskau — aus den bekannten Homilien des Photios über den Einfall der Russen und anderer veranstaltete und den Text derselben in der Hs des Iberischen Athosklosters. In der Einleitung gibt Nikitin sehr interessante Mitteilungen über das Verhältnis der Ausgabe der Homilien des Photios von dem Großlogotheten Aristarches (vgl. B. Z. XII 668) zu der Ausgabe von Aug. Nauck und bemerkt, wenn man Aristarches trauen würde, so müßte Nauck als ein ganz flüchtiger und gewissenloser Herausgeber erscheinen. Aber das Zeugnis des Lichtbildes — *ἠελίου, ὃς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει* — d. h. die von Sevastianov ausgeführten Photos, beweisen, daß die Fehler bei Aristarches liegen — Kunik handelt ausführlich über das Leben des oben erwähnten Paisios Ligarides und geht dann auch auf sein Verhältnis zu den Homilien des Photios ein. K. K.

Chr. Loparev, Eine Kirchenrede des Metropoliten von Mitylene Dorotheos (russ.) Viz. Vremennik 12 (1906) 166—171. L. veröffentlicht nach dem Laurent. 10, 31 eine Rede (*διδασκαλία*) des Dorotheos von Mitylene, der als Anhänger der Union am Konzil zu Florenz (1438) teilnahm und auch eine Geschichte dieses Konzils geschrieben hat. Die Rede ist in Kpel bei dem Angriff der Türken auf diese Stadt gehalten (Juni 1452), ist aber nichts weiter als ein Cento aus den bekannten zwei Homilien des Photios aus dem J. 860. L. will die wörtliche Übereinstimmung dadurch erklären, daß Dorotheos früher bei seinen rhetorischen Studien die Homilien auswendig gelernt und nun die ihm für sein Thema passend erscheinenden Stellen derselben aus dem Gedächtnis wiederholt habe. Wir sehen darin nur ein neues Beispiel für die schon bekannte überaus weitherzige Stellung, die die Byzantiner in der Frage des geistigen Eigentums einnahmen. E. K.

Une 'Apologie de Cyrille Lucar' publiée par le Rev. archimandrite **Chrysostome A. Papadopoulos**. Revue internationale de Théologie 14 (1906) 327—330. Französische Übersetzung des 1904 in Genf entdeckten und zuerst in der *Νέα Σιών* edierten Dokumentes. C. W.

D. S. Balanos, *Ἡ ὁμολογία Κυρίλλου τοῦ Λουκάρεως*. Athen 1906. 32 S. 8^0. Wird besprochen. K. K.

Addai Scher, Étude supplémentaire sur les écrivains syriens orientaux. Revue de l'Orient chrétien 2. S. 1 (1906) 1—33. Berichtigung falscher Identifizierungen bei Assemani bibl. orient. III. C. W.

Bernhard Schmidt, Die Bildersprache in den Gedichten des Syrers Ephräm. I. Teil. Bilder aus dem Bereiche der Natur. Breslau 1905. 52 S. 8^0. Dissertation. Nach einigen einleitenden Bemerkungen über Ephräms Poesie im allgemeinen (trotz des vielen Reflektierten und Nüchtern-Verstandesmäßigen sowie der zahlreichen aus dem praktischen kirchlichen Zwecke der Dichtungen erklärlichen Wiederholungen 'ist ein gewisser poetischer Schwung in Ephräms Liedern unverkennbar') und über das Verhältnis seiner Bildersprache zu der des Aphraates (letzterer 'be-

deutet hinsichtlich der Verwendung des Bildermaterials lediglich eine von Ephräm noch weit entfernte, niedere Vorstufe') führt der Verf. die aus der Natur entnommenen Bilder nach den Rubriken 1. Erscheinungen und Gebilde am Himmel, in der atmosphärischen Luft und auf der Erdoberfläche, 2. der Mensch, 3. das Tierreich, 4. das Pflanzenreich, 5. das Mineralreich vor und verzeichnet jeweils an erster Stelle die an eine Vorlage angelehnten, an zweiter Stelle die Ephräms eigener Phantasie entstammenden Bilder. Im Schlußwort betont Schmidt, daß die Bilder aus dem Bereiche der Natur für homiletische Zwecke 'am passendsten, weil am greifbarsten' sind und dem Ephräm besonders nahelagen, da er in seiner jahrelangen Einsamkeit reichlich Gelegenheit hatte, 'das ganze Leben in der Natur nach seinen erhabenen und furchtbaren Seiten hin kennen zu lernen'. C. W.

G. Krüger, Severus, Bischof von Antiochien, gest. 538. Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 18^3 (1906) 250—256. C. W.

C. Bezold, Das arabisch-aethiopische Testamentum Adami. Orientalische Studien, Th. Nöldeke zum siebzigsten Geburtstag (2. März 1906) gewidmet von Freunden und Schülern und in ihrem Auftrage herausgegeben von Carl Bezold. Gießen, Töpelmann 1906, 8⁰, S. 893—912. Ein aus dem Griechischen geflossener, auch syrisch vorhandener gnostischer Traktat, der in die arabische und die aethiopische Übersetzung der syrischen 'Schatzhöhle' eingeschaltet ist. Von speziellem Interesse ist die darin vorkommende Stundentafel. C. W.

P. Žuze, Der christliche Einfluß auf die moslemitische Literatur (russ.) Pravoslavnyj Sobesjednik 1904. II S. 247—263; V S. 727—738. E. K.

B. Apokryphen.

W. Lüdtke, Die koptische Salome-Legende und das Leben des Einsiedlers Abraham. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 49 (1906) 61—65. Die in koptischen Fragmenten erhaltene Salomegeschichte, über die Revillout gehandelt hat (vgl. B. Z. XV 379), hat vermutlich der von Lamy mit Unrecht dem hl. Ephraem zugeschriebenen Biographie des hl. Abraham Kidunaia Motive geliefert, nicht umgekehrt. C. W.

Ivan Franko, Beiträge aus dem Kirchenslavischen zu den neutestamentlichen Apokryphen. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 7 (1906) 151—171; 224—235. (Vgl. B. Z. XII 392.) III. Revelatio sancti Stephani. Die in den späteren Bearbeitungen als anstößig getilgten Teile des von dem Priester Lukian in Jerusalem im 2. Viertel des 4. Jahrhunderts verfaßten und 415 lateinisch umgearbeiteten Berichtes über das Martyrium des hl. Stephanus und die Auffindung seiner Reliquien haben sich in kirchenslavischer Übertragung erhalten. IV. Das Martyrium der hl. Photine. C. W.

Christian Burdo, La Sainte vierge et les Apocryphes. Études... de la Compagnie de Jésus 108 (1906) 600—628. C. W.

Paul Vetter, Die armenischen apokryphen Apostelgeschichten. I. Die Petrus- und Paulus-Akten. Theologische Quartalschrift 88 (1906) 161—186. Durch die von den Mechitharisten veranstaltete Ge-

samtausgabe der armenischen Apokryphen (vgl. B. Z. XV 378) hat sich Vetter veranlaßt gesehen, die von ihm begonnene Edition der armenischen apokryphen Apostelakten (vgl. B. Z. XIV 337) nicht weiter fortzusetzen. Er bietet aber dafür eine deutsche Übertragung der noch nicht übersetzten Stücke und zwar zunächst der von den Mechitharisten III 30—45 edierten kürzeren Rezension der Petrus- und Paulus-Akten. Vorausgeschickt ist eine 'soweit möglich chronologisch geordnete Tabelle der für die venetianische Edition benutzten Hss' und eine Erörterung über das Verhältnis der längeren und kürzeren Rezension zum griechischen Originaltexte (jene sicher aus letzterem geflossen, diese 'eine innerarmenische Umarbeitung' des längeren armenischen Textes). C. W.

P. Corssen, Der Schluß des Paulusakten. (Vgl. B. Z. XV 380.) Bekämpft von **P. P⟨eeters⟩,** Analecta Bollandiana 25 (1906) 354—356. C. W.

Kellner, Zur Geschichte des Apostels Andreas. Der Katholik 86 (1906 I) 161—166. Das Rundschreiben des Klerus von Achaia über das Lebensende des hl. Andreas ist die Überarbeitung einer älteren Urkunde der Kirche von Patras, die vielleicht bei Gelegenheit der Auffindung der Reliquien im J. 357 erfolgt ist. C. W.

N. Bokadorov, Die Legende vom Gang der Gottesmutter zu den Qualen (russ.). Kievskij Izbornik 1904 S. 39—94. E. K.

C. Hagiographie.

H. Delehaye, Les légendes hagiographiques. (Vgl. B. Z. XV 381.) Besprochen von **v. D⟨obschütz⟩,** Literarisches Centralblatt 56 (1905) Nr. 49 Sp. 1652; von **Jules Doizé,** Études .... de la Compagnie de Jésus 105 (1905) 420—425; von **A. Pieper,** Theologische Revue 4 (1905) Nr. 20 Sp. 602—604; von **H. R. Mackintosh,** Review of Theology and Philosophy 1 (1905) Nr. 6 S. 431—433; von **J. Mac Caffrey,** The Irish Theological Quarterly 1 (1906) 232—236; von **Paul Allard,** Revue des questions historiques 80 (1906) 223—226; von **Heinrich Schrörs,** Literarische Rundschau 32 (1906) Nr. 11 Sp. 481—486. C. W.

Agnes B. C. Dunbar, A Dictionary of saintly women. London, Bell und Söhne 1905. 2 Bde. X, 480 und 335 S. 8⁰. Uns unzugänglich. Besprochen von **H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩,** Analecta Bollandiana 25 (1906) 100. C. W.

H. Leclercq, Les martyrs. Recueil de pièces authentiques sur les martyrs, depuis les origines du christianisme jusqu'au XX. siècle. Traduit et publié par H. L. T. IV: Juifs; Sarrasins; Iconoclastes. Paris, Oudin 1905. CXLII, 355 S. 8⁰. In der Einleitung zwei Abhandlungen über 'Christen und Juden' und über die offizielle Kritik der Martyrerakten (vgl. B. Z. XIII 629). Besprochen von **H. D⟨elehaye⟩,** Analecta Bollandiana 25 (1906) 102—105; von **S. Vailhé,** Échos d'Orient 9 (1906) 184—186. C. W.

Arthur James Mason, The historic martyrs of the primitive church. London, Longmans, Green and Co 1905. 434 S. 8⁰. 10 sh., 6 d. Uns unzugänglich. Besprochen von **John Herkless,** Review of Theology and Philosophy 1 (1905) Nr. 3 S. 177. C. W.

C. Erbes, Nachträgliches zum syrischen Martyrologium und

dem Weihnachtsfestkreis. Zeitschrift für Kirchengeschichte 26 (1905) 463 f.; vgl. B. Z. XIV 694. C. W.

Synaxarium ecclesiae Cpolitanae ed **H. Delehaye.** (Vgl. B. Z. XV 381.) Besprochen von **Hans Lietzmann,** Theologische Studien und Kritiken 1907 S. 144—148. C. W.

Iv. Franko, St. Klemens in Chersonesus. Ein Beitrag zur altchristlichen Legende. Lemberg 1906. XVII, 307 S. 8⁰. S. A. aus der Zeitschrift der Ševčenko-Gesellschaft 1902—1905. (Ruthenisch.) Erörtert die gesamte Überlieferung über den hl. (oder die hll.) Klemens, die Reflexe der Pseudo-Klementinen in der spätern christlichen Literatur, die Legende von Theodora und Sisinios, das Martyrium des Klemens, die Legenden über die chersonesischen Märtyrer, die Wiederauffindung der Klemensreliquien, endlich die vormetaphrastische Vita Clementis. Den griechischen Text findet man S. 292—301. K. K.

H. Delehaye, Les versions grecques des Actes des Martys persans sous Sapor II. Textes et traductions. Paris, Firmin-Didot et Cie 1905. 160 S. Lex. 8⁰. Patrologia orientalis II 4. Soll besprochen werden. C. W.

Andreas Freiherr Di Pauli, Quadratus Martyr der Skoteinologe. Archiv für Geschichte der Philosophie 19 (1906) 504—508. Bespricht anknüpfend an A. Patins B. Z. VIII 569 besprochenen Aufsatz eine heraklitische Spur in den Acta Quadrati cap. 6 (Anall. Bolland. 1, 455 f.). C. W.

Elie Batareikh, Une nouvelle récension de la vie d'Abercius. Publiée par l'Abbé E. B. Oriens christianus 4 (1904) 278—307 mit 1 Tafel. Ausgabe des Textes einer bisher unbekannten dritten Rezension nach einem codex des griechischen Patriarchats in Jerusalem (St. Sabas 27) s. XI. Die nämliche Rezension findet sich im Paris. gr. 1540, der aber nicht verglichen werden konnte, da die Publikation infolge einer 'circonstance extrinsèque et indélicate' beeilt werden mußte. C. W.

E. Ciaceri, La festa di S. Agata e l'antico culto di Iside in Catania. Archivio storico per la Sicilia orientale 2 (1905) 265—298. Über Zusammenhänge des Kultes der hl. Agathe mit dem Ceres- und Isiskult. K. K.

H. Grégoire, Note sur un nouveau manuscrit de la Vie d'Euthyme. Bulletin de corresp. hell. 30 (1906) 481 f. Codex Sinaiticus 524 saec. X. enthält das Leben das hl. Euthymios von Kyrillos von Skythopolis. K. K.

H. Grégoire, Saints jumeaux. (Vgl. B. Z. XV 384.) Besprochen von **Ludwig Deubner,** Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 1 Sp. 21—23; von **D. G⟨ermain⟩ M⟨orin⟩,** Revue Bénédictine 23 (1906) 150 f. C. W.

Henri Grégoire, La vie de St. Abraamios par Cyrille de Scythopolis. Revue de l'Instruction publique en Belgique 49 (1906) 281—296. Publiziert aus Cod. Sinaiticus 494, saec. IX, den (leider verstümmelten) griechischen Text jener Vita des Abraamios, von der wir bisher nur eine arabische Übersetzung kannten (vgl. B. Z. XIV 509 ff. und Anall. Boll. XXIV 349 ff.). Dem Texte sind reichhaltige Bemerkungen über das Verhältnis des griechischen Textes zum arabischen, zur Chronologie des

Heiligen usw. beigefügt. Einige Monate später ist derselbe Text aus derselben Hs noch einmal (ohne Kommentar) ediert worden: von **Kl. M. Koikylides** als Beilage (*Παράρτημα*) zur *Νέα Σιών*, Juli-Augustheft 1906 S. 1—7 (mit der Vita des Euthymios und des Johannes von der Laura des hl. Sabbas von Kyrillos von Skythopolis). So ist denn der arme Abraamios, der so lange stiefmütterlich behandelt worden war, auf einmal zu einem wahren embarras de richesse gekommen: einer Ausgabe und zwei Übersetzungen seiner arabischen Vita und zwei Ausgaben der griechischen Lebensbeschreibung. Die Vergleichung der zwei Ausgaben zeigt, daß es selbst bei so kleinen und leichten Texten schwer ist, absolute Korrektheit zu erreichen. Wer freilich in jedem einzelnen Falle gesündigt hat, ließe sich nur durch Einsicht in die Hs entscheiden. Sicher falsch ist bei Koikylides S. 1 die starke Interpunktion nach *ἐκπαιδευθείς*. Aber zweifelhaft bleibt z. B. die Stelle (Grégoire S. 283, 19), wo Grégoire *τὸ γλυκὺ τῆς ἐντεύξεως*, Koikylides *τ. γλ. τ. συνεντεύξεως* liest, beide ohne eine Note im Apparat. Die meisten Abweichungen betreffen allerdings belanglose Kleinigkeiten (-*ν* paragogicum, Schwanken zwischen *αὐτοῦ* und *αὑτοῦ* usw.). K. K.

F. Nau, Notes sur les mots *πολιτικός* et *πολιτευόμενος* et sur plusieurs textes grecs relatifs à Saint Étienne. Revue de l'Orient chrétien 2 S. 1 (1906) 198—216. 1. Ein Beleg unsicheren Datums für *πολιτευόμενος* = Alexandriner und 'wegen politischen Verbrechens verurteilt'; 2. über das Verhältnis einiger auf das Martyrium des hl. Stephanus und die Auffindung seiner Reliquien bezüglicher Texte (1. Zusatz zu einer Vita des hl. Isaak im cod. Paris 1453; 2. Martyrium im Paris. 881 s. XI, vielleicht das Original des von Avitus ins Lateinische übersetzten Lukianbriefes; 3. Martyrium im Paris. 1179 s. XI, verbindet den Anfang von Nr. 2 mit dem — von Anastasius bibliothecarius übersetzten — Berichte über die Translation der Reliquien nach Kpel und der bei dieser Gelegenheit gehaltenen Homilie des Metrophanes; 4. Martyrium im Paris. 1176 s. XII, ins Synaxar übergegangene metaphrastische Umarbeitung von Nr. 3). C. W.

F. Nau, Le chapitre *Περὶ ἀναχωρητῶν ἁγίων* et les sources de la vie de Saint Paul de Thèbes. Revue de l'Orient chrétien 10 (1905) 387—417. Nau hält es für sicher, daß Hieronymus sich für seine vita Pauli schriftlicher Quellen bedient hat, so einer Redaktion des Kapitels *Περὶ ἀναχωρητῶν* (eines Teiles des Apophthegmata Patrum), das N. zuerst im griechischen Texte vorlegt, während es bisher lateinisch, syrisch und koptisch veröffentlicht war, und für äußerst wahrscheinlich, daß die Redaktion a der griechischen Paulusvita 'n'est qu'une révision de b, faite sur le latin'. C. W.

Card. Rampolla del Tindaro, Santa Melania giuniore, senatrice Romana. Documenti contemporanei e note. Rom, Tipografia Vaticana 1905. LXXIX, 306 S. 2⁰. 30 L. Kardinal Rampolla hat 1884 als Nuntius in Spanien das Glück gehabt, im cod. lat. a. II 9 vom J. 954 des Eskurial den ersten vollständigen lateinischen Text der bisher nur griechisch (in der Bearbeitung des Symeon Metaphrastes) vorliegenden Vita der hl. Melania d. Jüngeren (geb. 383, † 31. Dez. 439 in Jerusalem, wo sie — zuletzt in dem von ihr gegründeten Frauenkloster auf dem Ölberge — ein Leben strengster Askese führte) aufzufinden. Die Veröffentlichung dieses Textes sowie der von den Bollandisten entdeckten griechischen Vita

im Barberin. III 37 s. XI (letzterer, welche die Grundlage für die Bearbeitung des Metaphrasten gebildet hat, mit italienischer Übersetzung) nebst den einschlägigen Abschnitten aus der Historia Lausiaca des Palladius ist nun, nachdem der Herausgeber durch seine Enthebung vom Amte des päpstlichen Staatssekretärs mehr Muße zu wissenschaftlicher Arbeit erhalten hat, in dem oben verzeichneten Prachtwerke erfolgt, das außer den genannten Texten 48 mehr als die Hälfte des Bandes füllende und die Vita allseitig illustrierende 'Noten' enthält. R. nimmt eine in lateinischer Sprache abgefaßte Originalvita an, der der von ihm hervorgezogene lateinische Text näher stehe, als der griechische, und betrachtet als ihren Autor den im J. 485 gestorbenen 'Kaplan' der Melaniaklöster (Melania hatte nämlich auch ein Mönchskloster gegründet) auf dem Ölberge, Gerontius. Vgl. die Besprechungen von **G<abriel> M<eier>**, Aus der Urzeit des Christentums. Die hl. Melania, Histor.-polit. Blätter CXXXVII (1906) 584 ff.; von **H. D<elehaye>**. Anal. Bolland. XXV (1906) 204 ff.; von **M. J. Lagrange**, Revue biblique N. S. III (1906) 300 ff.; von **F. Diekamp**, Theolog. Revue 1906 Nr. 8 Sp. 241 ff.; von **G. Goyau**, Une patricienne chrétienne au Ve siècle. M. la Jeune, Revue des deux mondes, tom. XXXIII (1906) 84 ff.; von **E. C. Butler**, The Journal of Theological Studies 7 (1906) 630—632. C. W.

Franz Cumont, Sarin dans le testament des martyrs de Sébaste. Analecta Bollandiana 25 (1906) 241 f. Zwischen Tourkhal (Ibora) und Zileh (Zela) gelegen. C. W.

Apocalypsis Anastasiae ed. **R. Homburg** (Vgl. B. Z. XIV 337). Besprochen von **B<lass>**, Literarisches Zentralblatt 57 (1906) Nr. 4, Sp. 122 f. C. W.

Vie et office de sainte Marine (textes latins, grecs, coptes-arabes, syriaques, éthiopiens, haut-allemand et français) publiés par **Léon Clugnet**, avec la collaboration de MM. E. Blochet, L. Guidi, H. Hyvernat, F. Nau et F.-M.-E. Pereira. Paris, Picard 1905. XL, 298 S. 8°. 9 gravures. 10 Fr. Bibliothèque hagiographique orientale t. 8. Buchausgabe der sukzessiv in der Revue de l'Orient chrétien (vgl. zuletzt B. Z. XIV 695) erschienenen Publikation. Vgl. die Besprechung von **Louis Chavanet**, L'Université catholique N. S. 50 (1905) 265—272. C. W.

Georgios D. Zekides, *Διορθώσεις εἰς Ἕλληνας συγγραφεῖς. Τόμος* I. *τεῦχος* 1. Athen, Saliberos 1904. 160 S. 8°. 2 Dr. Enthält S. 156 bis 160 Besserungsvorschläge zur Vita des hl. Johannes des Barmherzigen von Leontios. Nach der Notiz von *β*, Wochenschrift für klassische Philologie 22 (1905) Nr. 50, Sp. 1363 f. C. W.

Miraculum Sanctorum Cyri et Johannis in urbe Monembasia ed. **P. P<eeters>**. Analecta Bollandiana 25 (1906) 233—240. Arabischer, aus dem Griechischen übersetzter Text aus cod. Paris. 276 s. XIII., Bestandteil der in der nämlichen Hs. stehenden Erzählung des Bischofs Paulus von Monembasia (Anfang des 9. Jahrhunderts) über die beiden Heiligen. C. W.

Die Erzählungen über die 42 Märtyrer von Amorion und ihre kirchliche Liturgie. Herausgegeben von **V. Vasiljevskij** und **P. Nikitin** (russ.). St. Petersburg 1905. (Vgl. B. Z. XV 386.) Besprochen von **S. Žebelev** im Journal des Minist. der Volksaufklärung. Neue Serie,

Band I, 1906, Januarheft S. 167—176; von **P⟨aul⟩ P⟨eeters⟩**, Analecta Bollandiana 25 (1906) 121 f. E. K.

Siméon Vailhé et **Sophrone Petrides**, Saint Jean le Paléolaurite, précédé d'une notice sur la Vieille Laure. Paris, Picard 1905. 46 S. 8⁰. 3 Fr. L. Clugnet, Bibliothèque hagiographique orientale VII. Buchausgabe der B. Z. XIV 688 notierten Aufsätze. Vgl. die Notiz von **L. Bardou**, Échos d'Orient 8 (1905) 376. C. W.

N. Festa, A propos d'une biographie de St. Jean le Miséricordieux. Viz. Vremennik 13 (1906) 1—35. Festa bespricht einige für die Beurteilung der von A. Heisenberg (B. Z. XIV 193 ff.) herausgegebenen Biographie des Kaisers Joh. Batatzes des Barmherzigen wichtige Punkte und verwirft die von jenem darüber geäußerten Ansichten. Er erklärt den Text der Biographie im Vatic. gr. 579 nicht für eine Abschrift, sondern für das Brouillon des Verfassers selbst, der dies Enkomion in Kpel um die Mitte des 15. Jahrhunderts (nicht zwischen 1365 und 1370, wie Heisenberg meint) unter Benutzung älterer Quellen verfaßte, wohl in der Absicht, dem auf die Stadt Magnesia in Kleinasien beschränkten Kult des hl. Johannes Batatzes auch in der Hauptstadt Eingang zu verschaffen. Daran schließt Festa den Abdruck einer (nicht beendeten) Fastenpredigt, die in demselben Vaticanus 579 gleich hinter dem Enkomion steht und nach seiner Ansicht demselben Verfasser gehört. E. K.

Synaxarium Alexandrinum ed. **J. Forget** t. I fasc. 1. Beiruth, Impr. cathol. 1905. 136 S. 8⁰. Corp. script. orient. III 18. Besprochen von **P⟨aul⟩ P⟨eeters⟩**, Analecta Bollandiana 25 (1906) 187—189. C. W.

Le synaxaire arabe-jacobite (rédaction copte), I. Les mois de Tout et de Babeh. Texte arabe publié, traduit et annoté par **René Basset**. Paris, Didot et Cie 1905, 165 S. gr. 8⁰. Patrologia orientalis t. I fasc. 3. Besprochen von **J. Guidi**, Oriens christianus 4 (1904) 432—437. C. W.

Émile Galtier, Contribution à l'étude de la littérature arabe-copte. Bulletin de l'institut Français d'archéologie orientale 4 (1905) 341—343. Hagiographischen Inhaltes. (Nach **P. P⟨eeters⟩**, Analecta Bollandiana 25 (1906) 341—343.) C. W.

F. Lanzoni, Bollettino agiografico. Rivista storico-critica delle scienze teologiche 1 (1905) 608—622; 2 (1906) 218—228. Die Berichte umfassen Lavori d'indole generale, Pubblicazione e studi di documenti, Vite, Reliquie e santuari. C. W.

E. C. Butler, Hagiographica. The Journal of Theological Studies 7 (1906) 304—315. Literaturbericht. C. W.

Bibliothèque hagiographique orientale, éditée par **L. Clugnet**. 5—6. Paris 1904. (Vgl. B. Z. XIII 264.) Besprochen von **Chr. Loparev** im Viz. Vrem. 12 (1906) 235—240. E. K.

Anonymus, Hagiologisches aus Alt-Livland. Der Katholik 85 (1905 II) 217—230; 282—294. Fortsetzung und Schluß des B. Z. XV 387 notierten Aufsatzes. C. W.

D. Dogmatik. Liturgik usw.

A. Harnack, Dogmengeschichte. 4. verbesserte und bereicherte Auflage. Tübingen, Mohr 1905. XII, 446 S. 8⁰. 6 *M.* Grundriß der theologischen Wissenschaften IV 3. Uns nicht zugegangen. C. W.

Enchiridion symbolorum et definitionum, quae de rebus fidei et morum a conciliis oecumenicis et summis pontificibus emanarunt. In auditorum usum ed. **Henricus Denzinger.** Editio nona aucta et emendata ab **Ignatio Stahl.** Freiburg i. B., Herder 1905. XIV, 486 S. 8⁰. Weist gegenüber der vorhergehenden Auflage (vgl. B. Z. X 266) nur geringfügige Veränderungen auf. C. W.

D. Placide de Meester, Études sur la théologie orthodoxe. Revue Bénédictine 23 (1906) 45—61; 232—240. Über die Ansichten der griechischen Theologen von den Hauptsätzen der katholischen Dogmatik und Moral C. W.

Friedrich Loofs, Leitfaden zum Studium der Dogmengeschichte. 4. völlig umgearbeitete Aufl. Halle a. S., Niemeyer 1906. XXIV, 1002 S. 8⁰. Für uns kommen hauptsächlich Kap. 3 und 4 des 2. Hauptteiles in Betracht, in denen die Ausbildung der Trinitätslehre und Christologie in den dogmatischen Kämpfen der Jahre 318—680, die Einschränkung und schließliche Beseitigung des Origenismus und das Absterben schöpferischen Lebens in der Ostkirche behandelt werden. C. W.

G. Barker Stevens, The christian doctrine of salvation. Edinburgh, Clark 1905. 546 S. 8⁰. Uns nur aus der Notiz von **J. Tixeront,** L'Université catholique N. S. 51 (1906) 292(294)—295 bekannt. C. W.

F. C. Conybeare, Die jungfräuliche Kirche und die jungfräuliche Mutter. Eine Studie über den Ursprung des Mariendienstes. Aus dem Englischen übersetzt von **Ottilia C. Deubner.** Archiv für Religionswissenschaft 8 (1906) 373—389; 9 (1906) 72—86. Es hat zu einer bestimmten Zeit eine Anzahl griechischer und lateinischer Hymnen gegeben, die die Kirche anriefen und priesen, später aber in Hymnen auf Maria umgewandelt wurden. Von diesen verlorenen Hymnen können wir uns durch erhaltene armenische eine Vorstellung machen. C. W.

Anton Baumstark, Die leibliche Himmelfahrt der allerseligsten Jungfrau und die Lokaltradition von Jerusalem. Oriens christianus 4 (1904) 371—392. 'Ein landfremder Gast ist der Glaube an die leibliche Himmelfahrt der allerseligsten Jungfrau allzeit geblieben, so sehr er seit dem 8. Jahrhundert natürlich auch hier der unbestritten herrschende ist.' Ebenso ist es im eigentlichen Syrien gewesen. C. W.

P. de Labriolle, La polémique antimontaniste contre la prophétie extatique. Revue d'histoire et de littérature religieuses 11 (1906) 97—145. 'Il est aisé de suivre à travers les textes des plus notables écrivains ecclésiastiques la trace d'une vive réaction contre les théories que le montanisme avait essayé d'accréditer dans l'Église'. Aber man bekämpfte nicht die Ekstase als solche und bestritt niemals prinzipiell die Möglichkeit charismatischer Prophetengabe. C. W.

Wilhelm Liese, Der heilsnotwendige Glaube. Sein Begriff und Inhalt. Eine biblisch-patristische Untersuchung. Freiburg i. B., Charitas-Druckerei 1902. XV, 184 S. 8⁰. 2 *M.* Der zweite Teil der Arbeit

enthält eine eingehende Untersuchung der Lehre der Väter bis auf Johannes von Damaskus C. W.

Franz Schmid, Die verschiedenen Formen des Monophysitismus in theologischer Beleuchtung. Zeitschrift für katholische Theologie 30 (1906) 266—294. Ein in der Hauptsache an den Artikel Monophysitismus von Hefele im Freiburger Kirchenlexikon angeschlossener Versuch, 'die verschiedenen Ausgestaltungen dieser veränderlichen Irrlehre systematisch zu ordnen und im einzelnen des näheren zu würdigen.' C. W.

J. Popov, Die mystische Rechtfertigung des Asketismus in den Schriften des ehrwürdigen Makarios aus Egypten (russ.). Bogoslovskij Vjestnik 14 (1905), Januarheft S. 27—59. E. K.

S. Zarin, Die Bedeutung der Lüste im geistlichen Leben, ihr Wesen und ihre hauptsächlichsten Entwicklungsmomente nach der Lehre der hl. Asketen (russ.). Christianskoje Čtenije 1904 IV, S. 483—515; V, S. 660—669. E. K.

S. Zarin, Die asketische Lehre über die Bedeutung und das Wesen der sogenannten „fleischlichen Lüste" (russ.). Christianskoje Čtenije 1904 VI, S. 788—795. E. K.

Funk, Das Weihnachtsfest. Theologische Quartalschrift 88 (1906) 158 f. Einige Bemerkungen gegen die B. Z. XIV 339 und 694 notierten Aufsätze von C. Erbes. C. W.

Don Placido de Meester O. S. B., Osservazioni sull' indirizzo da darsi all' insegnamento della liturgia con applicazione al rito greco. A proposito d'una recente pubblicazione. Rivista storico-critica delle science teologiche 2 (1906) 201—217. Auf Grund der 'Praelectiones de liturgiis orientalibus habitae in universitate Friburgensi' (in der Schweiz) des Prinzen Max von Sachsen (Bern 1904 und 1905; 2 Bde.). C. W.

Heinrich Kellner, Heortologie oder geschichtliche Entwicklung des Kirchenjahres und der Heiligenfeste von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. 2. vollständig neubearbeitete und vermehrte Aufl. Freiburg i. B., Herder 1906. 303 S. 8⁰. 6 *M.* Wie ich aus der Notiz in der Deutschen Literaturzeitg. 27 (1906) Nr. 36 Sp. 2258 ersehe, sind in der 2. Auflage (über die 1. vgl. B. Z. X 689) z. B. Kapitel über die Geschichte des Festes der unbefleckten Empfängnis Mariae und über die geschichtlich und liturgisch wichtigen Kalendarien bis zum 11. Jahrhdt. hinzugekommen. Eine italienische Übersetzung der 2. Auflage hat **Angelo Mercati** (Rom, Desclée 1906 LII, 356 S. 8^0) geliefert; vgl. **Paul Lejay**, Revue d'hist. et de litt. relig. 11 (1906) 371. C. W.

Karl Holl, Die Entstehung der Bilderwand in der griechischen Kirche. Archiv für Religionswissenschaft 9 (1906) 365—384. 'Die Bilderwand ist das Proskenion des antiken Theaters'. C. W.

H. Grisar S. J., Note archeologiche. La messa vescovile delle cosi dette Costituzioni apostoliche. La civiltà cattolica 56 (1905) vol. 4 S. 708—712. Vergleichung einiger charakteristischer Eigentümlichkeiten dieser Messe, die für uns 'un eco della messa primitiva' ist, mit der im 1. römischen Ordo (neu ediert von **E. G. Cuthbert F. Atchley**, London

1905; vgl. The Saturday Review No. 2, 614 Vol. 100 [2. Dez. 1905] 725) beschriebenen Papstmesse. C. W.

A. Baumstark, Liturgia Romana e liturgia dell' Esarcato (Vgl. B. Z. XV 390). Besprochen von **P. Drews**, Göttingische gel. Anzeigen 168 (1906) Nr. 10 S. 771—786. C. W.

A. Baumstark, Ein weiterer Nachhall altantiochenischer beziehungsweise altlibanesischer Liturgie. Oriens christianus 4 (1904) 405—409. Ein solcher findet sich im syrischen Texte der Biographie des Severos von Zacharias Scholastikos. Vgl. B. Z. XV 390. C. W.

Edmund Bishop, The Litany of Saints in the Stowe Missal. The Journal of Theological Studies 7 (1905) 122—136. Der von B. aus zwei Hss des britischen Museums (dem Äthelstanpsalter s. IX—X und einer Hs s. XII) mitgeteilte griechische Litaneientext ist gegenüber dem lateinischen (aus dem sogen. Book of Cerne und anderen Quellen) Original und von Rom nach England gekommen. Zwei Stellen haben die liturgischen Neuerungen des Papstes Sergius (687—701) zur Voraussetzung. C. W.

N. Ter-Mikaëlian, Das armenische Hymnarium. Studien zu seiner geschichtlichen Entwicklung. Leipzig, Hinrichs 1905. IV, 110 S. gr. 8°. 4,50 *M.* Besprochen von **Fred. C. Conybeare**, The Journal of Theological Studies 7 (1906) 285—292; von **Franz Nikolaus Finck**, Göttingische gelehrte Anzeigen 168 (1906) Nr. 3 S. 239—249. C. W.

B. Evetts, Le rite copte de la prise d'habit et de la profession monachale. Revue de l'Orient chrétien 2. S. 1 (1906) 60—73. Der von E. aus einer Hs der Bodleiana edierte Ritus weist große Übereinstimmung mit dem griechisch-orthodoxen auf und muß vor dem Konzil von Chalkedon (451) entstanden sein. C. W.

Korn. Kekelidze, Zur Frage über die Zeit der Feier der Geburt Christi in der alten Kirche (russ.). Trudy der Kievschen geistlichen Akademie 46 (1905) I 149—158. Der Verf. teilt in russ. Übersetzung ein von ihm in einer grusischen Hs gefundenes Dokument mit, das den Titel trägt: „Lektion über die Feste Mariä Verkündigung und Christi Geburt, Beschneidung und Taufe, geschrieben in Jerusalem von dem rechtgläubigen Kaiser Justinian." Darnach hatte sich die Feier der Geburt Christi am 25. Dez. getrennt von der seiner Taufe am 6. Jan. im 6. Jahrh. noch nicht vollständig festgesetzt. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 302. E. K.

A. Petrovskij, Die Liturgie nach dem neuentdeckten Denkmal „Testamentum Domini nostri Jesu Christi" (russ.). Christianskoje Čtenije 1904 IV, S. 473—482. E. K.

A. Petrovskij, Der alte Akt der Darbringung des Elements für das Sakrament der Eucharistie und die Akoluthie der *Προσκομιδή* (russ.). Christianskoje Čtenije 1904 III, S. 406—431. E. K.

A. Petrovskij, Zur Geschichte der Akoluthie des Sakraments der letzten Ölung (russ.). Christianskoje Čtenije 1903 VII, S. 44. E. K.

A. Dmitrievskij, Liturgie zu Ehren des byzantinischen Kaisers Nikephoros Phokas. S.-A. (leider eigens paginiert) aus dem Organ des Obščestvo Nestora-ljetopisca 1906(?). Bringt zu den von L. Petit in der B. Z. XIII (1904) 398—420 edierten Texten, die er früher selbst herauszugeben beabsichtigte, wichtige Ergänzungen aus einer Hs des Athosklosters

Simonopetra. Bezüglich des Verfassers der Liturgie vermutet Dm., daß er ein Mönch des Lauraklosters war. K. K.

E. Vermischtes. Literaturberichte.

Paul Lejay, Ancienne philologie chrétienne. Monachisme oriental. Ouvrages divers. Revue d'histoire et de littérature religieuses 11 (1906) 240—280; 366—384; 459—469; vgl. B. Z. XV 683. C. W.

Adhémar d'Alès, Bulletin d'ancienne littérature chrétienne. Études ... de la compagnie de Jésus 106 (1906) 393—415. Berichtet u. a. über neuere auf Hippolytos, Eusebios und die hagiographische Literatur bezügliche Arbeiten. C. W.

J. Tixeront, Revue de Patrologie. L'Université catholique N. S. 51 (1906) 442—456. Literaturbericht. Vgl. B. Z. XIV 678. C. W.

Hans Lietzmann, Die Berliner Kirchenväterausgabe. Theologische Rundschau IX (1906) 239—253. Bericht über die bisher erschienenen Bände. C. W.

Slavorum litterae theologicae. Conspectus periodicus. Dirigentibus **Jos. Tumpach, Ant. Podlaha, Ad. Špaldak, J. Urban, L. Jelić.** Annus II. Nr. I—V. Pragae Bohemorum, Rohliček & Sievers 1906. 285, XI S. 8⁰. 6 *M*. Auf diese wichtige theologische Bibliographie, die unseren Bericht ergänzt, sei abermals nachdrücklich hingewiesen. K. K.

5. Geschichte.

A. Äußere Geschichte.

Ch. Diehl, Études Byzantines. (Vgl. B. Z. XV 393.) Eingehend besprochen von **H. Grégoire**, Revue de l'instruction publique en Belgique 48 (1905) 252—260; **J. B. Bury**, The Engl. Hist. Review 21 (1906) 143—145. K. K.

F. Martroye, L'Occident à l'époque byzantine. (Vgl. B. Z. XIV 700.) Besprochen von **René Poupardin**, Le moyen âge 2. Série 9 (1905) 41—45; von **M. Roberti**, Archivio storico Italiano S. V t. 36 (1905) 158—165. C. W.

Julian Kulakovskij, Die Vergangenheit von Tauris (Prošloe Tavridy). Mit drei Karten und sechs Bildern. Kiev 1906. IV, 144 S. 8⁰ (russ.). In einem hübsch ausgestatteten Bändchen gibt der Verf. eine kurz gefaßte, aber auf langjährigen Spezialstudien beruhende historische Darstellung der Halbinsel Krim, die unter Griechen, Römern, Byzantinern, Goten, Chazaren, Italienern, Tataren und Russen so merkwürdige Schicksale erlebt hat. Das Buch verdiente in eine westeuropäische Sprache übersetzt zu werden. K. K.

Vasile Pârvan, Câteva cuvinte cu privire la organizația provinciei Dacia Traiana (Einige Bemerkungen über die Organisation der Provinz Dacia Traiana). S. A. aus der Zeitschr. „Convorbiri literare" Jahrgang 40, Bukarest 1906. 64 S. 8⁰. Die unser Programm nur streifende Schrift ist in der Hauptsache eine scharf ablehnende Besprechung einer dem gleichen Thema gewidmeten Studie von **V. P. Andronescu** (Constanța 1905). Der Verf. handelt u. a. über die wirtschaftliche Stellung Dakiens im Altertum, über die Bedeutung der großen Verkehrs- und Handelswege für die

Erschließung des Landes, über die westliche (nicht östliche) kulturelle Orientierung der Provinz, über den Kampf zwischen Römertum und Griechentum an der Grenze Dakiens, endlich über die Rolle des einheimischen thrakischen Elements in der Ausbildung des neuen romanischen Zentrums. K. K.

A. Schulten, Zwei Erlasse des Kaisers Valens über die Provinz Asia. Jahreshefte des österreich. archäolog. Instituts 9 (1906) 40—70. Kommentiert 1) den lateinischen Erlaß an Eutropius über das Gemeindeland — Eutropius ist wohl identisch mit dem Verfasser des Breviarium. Die Inschrift stammt aus dem Jahre 370 —, 2) den lateinisch-griechischen Erlaß an Festus über die Provinzialspiele. Dieses Gesetz ist nach dem 25. April 372 erlassen, wahrscheinlich nicht viel später. Der Erlaß an Festus ist von einer Übersetzung ins Griechische begleitet, der des Eutropius nicht, „offenbar, weil dieser im wesentlichen den Statthalter, jener ebensoviel die Provinzialen angeht, die durch ihn die Bedingungen der Übernahme des Asiarchats erfahren". K. K.

W. G. Holmes, The age of Justinian and Theodora. A History of the sixth century A. D. vol. I. London, Bell 1905. Dieses der Redaktion noch immer nicht zugängliche Buch (s. B. Z. XV 394) scheint nach der mit feinem Humor gewürzten Besprechung von **E. W. Brooks**, The Engl. Hist. Review 21 (1906) 553 ff. ein ganz wundersames Erzeugnis zu sein. K. K.

Karl Güterbock, Byzanz und Persien in ihren diplomatisch-völkerrechtlichen Beziehungen im Zeitalter Justinians. Ein Beitrag zur Geschichte des Völkerrechts. Berlin, J. Guttentag 1906. VIII, 128 S. 8°. Wird besprochen. K. K.

A. Pernice, L'imperatore Eraclio. (Vgl. B. Z. XV 301 ff.; 394.) Besprochen von **E. W. Brooks**, The Engl. Hist. Review 21 (1906) 141—143. K. K.

A. Vasiljev, Die Herkunft des Kaisers Basileios Makedon. (russ.) Viz. Vremennik 12 (1906) 148—165. Nach einer Übersicht über die Meinungen der bisherigen Forscher und einer Prüfung der von den griechischen, arabischen und armenischen Quellen gegebenen Nachrichten kommt V. zu folgendem Resultate: Basileios stammte von Armeniern, die sich in Makedonien angesiedelt hatten. Seine kaiserliche Abstammung ist aller Wahrscheinlichkeit nach eine Erfindung von Photios. Die Nachrichten der arabischen Quellen lassen zwei Annahmen als möglich erscheinen: entweder ist der von ihnen gebrauchte Ausdruck „der Slave" identisch mit „Makedonier" d. h. „Einwohner von Makedonien", oder aber Basileios stammte in der Tat aus der Ehe eines Armeniers mit einer Slavin. E. K.

G. Schlumberger, L'Épopée Byzantine III. (Vgl. B. Z. XV 395.) Besprochen von **F. Chalandon**, Bibliothèque de l'école des chartes 66 (1905) 576—579. C. W.

F. Chalandon, Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène. Paris 1900. (Vgl. B. Z. XI 524.) Besprochen von **A. Vasiljev** im Viz. Vrem. 12 (1906) 266—270. E. K.

E. Gerland, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Kpel I. (Vgl. B. Z. XV 395.) Besprochen von **N. Jorga**, Literarisches Centralblatt 57 (1906) Nr. 3 Sp. 85 f.; von **Walter Norden**, Deutsche Literaturzeitung 27 (1906) Nr. 29 Sp. 1829—1834. C. W.

F. Gregorovius, Geschichte der Stadt Athen. Übersetzt von **Sp. Lampros**. Band III. Athen 1906. κζ', 427 S. 8⁰ (= *Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ* 322—323). Schon in den ersten zwei Bänden dieser Übersetzung (der Redaktion unzugänglich) hatte Lampros auf Ergänzungen zu dem Werke hingewiesen. Der vorliegende Band bringt sie. Es sind ausschließlich lateinische und italienische Aktenstücke aus dem Archive des Vatikans, der Biblioteca Laurenziana, dem Archiv der Baronin Firidolfi-Rikazoli in Florenz, den Archiven in Palermo, Venedig, Turin und Mailand. Die meisten Stücke stammen aus dem 14. und 15. Jahrh. Einen Teil des Materials hatten schon Gregorovius und Rubió y Lluch durchgearbeitet; aber Lampros gebührt das große Verdienst, all diese sehr zerstreuten Belegstücke für die Geschichte der erlauchten Stadt im späten Mittelalter mit kundiger Hand nun jedermann zugänglich gemacht zu haben. K. K.

Io. Lamprides, *Ἠπειρωτικά. Ἱστορικὰ μελετήματα.* Athen 1904. 698 S. 8⁰. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 394. E. K.

Demetr. Papadopetrakes, *Ἱστορία τῶν ἐπαναστάσεων τῆς Κρήτης.* Athen 1904. VI, 576 S. 8⁰. Der erste Teil enthält eine Beschreibung des kretischen Bezirks Sphakia, der zweite eine Geschichte der kretischen Aufstände vom 9. Jahrh. an bis auf unsere Zeit. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 394. E. K.

Will. Miller, The mad duke of Naxos. The Engl. Hist. Review 21 (1906) 737—739. Berichtigt Angaben Hopfs, dem Mas Latrie folgte, über Francesco III, Herzog von Naxos, der in geistiger Umnachtung im J. 1510 seine Gemahlin ermordete. K. K.

Will. Miller, Ithake under the Franks. The Engl. Hist. Review 21 (1906) 513—517. Sammelt und bespricht mit großer Gelehrsamkeit die wenigen Nachrichten, die uns über die Schicksale von Ithaka (ital. Val di Compare) vom 12. bis 18. Jahrh. überliefert sind. K. K.

L. M. Hartmann, Geschichte Italiens im Mittelalter II 2. (Vgl. B. Z. XIV 701.) Ausführlich besprochen von **Ernst Mayer**, Göttingische gelehrte Anzeigen 168 (1906) Nr. 6 S. 425—436. C. W.

Erich Caspar, Die Chronik von Tres Tabernae in Calabrien. Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken, herausgegeben vom k. preuß. hist. Institut in Rom, Band 10 (1906) 1—58. Erklärt die von Ughelli, Italia Sacra² IX c. 358 ff., edierte, früher von mehreren Forschern als unecht verdächtigte Chronik für echt und verwertet sie für die Geschichte Süditaliens in der Griechenzeit. Jules Gay (vgl. B. Z. XV 396) hatte sie ganz beiseite geschoben. Eine neue Ausgabe nach zwei vatikanischen Hss bildet den Beschluß der Arbeit. K. K.

K. A. Kehr, Die Urkunden der normannisch-sizilischen Könige. (Vgl. B. Z. XIV 701.) Ausführlich besprochen von **Karl Uhlirz**, Göttingische gelehrte Anzeigen 168 (1906) Nr. 6 S. 436—444. C. W.

H. Kretschmayr, Geschichte von Venedig. I. Band. (Vgl. B. Z. XV 396.) Eingehend besprochen von **E. Gerland**, Mitteil. aus d. histor. Lit. 34 (1906) 277 ff.; von **H. Simonsfeld**, Beilage zur ⟨Münchener⟩ Allgemeinen Zeitung 1906 Nr. 157—159; von **B. Schmeidler**, Historische Vierteljahrschrift 9 (1906) 244—249; **Manfroni**, La Cultura 25 (1906) 72—74. K. K.

Emil Daniels, Der Staat von Venedig in seiner älteren Zeit.

Preußische Jahrbücher 123 (1906) 1—48. Im Anschluß an die neueren Arbeiten von Kretschmayr, Hodgson, Hartmann usw. C. W.

Giambattista Cervellini, Documento inedito Veneto-Cretese del Dugento. Padova 1906. 23 S. 8⁰. Es ist ein Schreiben der Kretenser vom J. 1224 (?) an den Dogen Pietro Ziani, in dem sie sich bedanken für die Wahl des neuen Gouverneurs, Domenico Davanzago, und über seinen Vorgänger Paolo Querini die bittersten Klagen führen. C. gibt den lateinischen Text der Urkunde mit kurzem Kommentar; die Details werfen helles Licht auf die ersten Jahre der venetianischen Verwaltung. A. H.

A. Audollent, Carthage romaine. (Vgl. B. Z. XV 396.) Besprochen von **R. Cagnat**, Journal des Savants N. S. 3 (1905) Nr. 12 S. 651—659. C. W.

P. Gir. Golubovich O. F. M., Biblioteca bio-bibliographica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano. Tomo I (1215—1300). Quaracchi presso Firenze, tipografia del Collegio di S. Bonaventura 1906. VIII, 479 S. 8⁰. In esclusiva vendita presso l'editore Otto Harrassowitz, Leipzig, al prezzo che verrà indicato nei suoi cataloghi. Wird besprochen. K. K.

F. Tournebize, Histoire politique et religieuse de l'Arménie. Revue de l'Orient chrétien 10 (1905) 365—386. N. S. 1 (1906) 74—91. Fortsetzung der zuletzt B. Z. XV 397 notierten Aufsatzserie. C. W.

Hagob Thopdschian, Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Ašot I und Smbat I. Nach armenischen, arabischen, syrischen und byzantinischen Quellen bearbeitet. Berlin, Druck der Reichsdruckerei 1905. S. 98—215. 8⁰. S.-A. aus den 'Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin'. Abt. II (Westasiatische Studien). Besprochen von **N. Bonwetsch**, Deutsche Literaturzeitung 27 (1906) Nr. 28 Sp. 1774. C. W.

B. Innere Geschichte.

P. Grenier, L'empire byzantin. Son évolution sociale et politique I. II. Paris 1904 (vgl. B. Z. XIII 641). Besprochen von **N. Suvorov** im Viz. Vrem. 12 (1906) 199—233. E. K.

W. Liebenam, Reichsgewalt und Reichsteilungen im 4. Jahrhundert n. Chr. Festschrift Albert von Bamberg zum 1. Okt. 1905 gewidmet vom Lehrerkollegium des Gymnasiums Ernestinum zu Gotha. Gotha, Perthes 1905 S. 90—108. C. W.

N. Turchi, I caratteri della civiltà bizantina. Rivista storico-critica delle scienze teologiche 2 (1906) 432—457. Im Anschluß an die zwei, B. Z. XV 685, notierten Studien gibt der Verf. ein farbenreiches, auf selbständigen Studien beruhendes Bild einiger Seiten der byzantinischen Zivilisation. K. K.

G. Bonolis, I titoli di nobiltà nell' Italia bizantina. (Vgl. B. Z. XV 685.) Besprochen von **E. Gerland**, Literarisches Centralblatt 57 (1906) Nr. 29 Sp. 997—999. C. W.

René Poupardin, L'onction impériale. Le moyen âge 2. Série 9 (1905) 113—126. Führt gegen Kleinclausz den Nachweis, 'qu'il existe assez de textes précis pour attester que les empereurs de la maison carolingienne ont depuis Louis le Pieux reçu l'onction comme empereurs'.

Letztere ist übrigens weder byzantinischen noch römischen Ursprungs. S. 121 ff. tritt P. abermals für die Echtheit des Briefes Ludwigs II an Basileios den Makedonier ein. C. W.

C. Kirchengeschichte. Mönchtum.

Alois Knöpfler, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 4. vermehrte und verbesserte Aufl. Freiburg 1906. XXVIII, 810 S. 8⁰. 10 *M.* Nur um wenige Seiten vermehrt, aber allenthalben verbessert und ergänzt. C. W.

J. Marx, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 2. und 3. Aufl., verbessert und vermehrt. Trier, Paulinus-Druckerei 1906. XVI, 903 S. gr. 8⁰. 9 *M.* Ausführlich besprochen von **Hugo Koch**, Theologische Revue 5 (1906) Nr. 9 Sp. 274—279. C. W.

Heinrich Brück, Lehrbuch der Kirchengeschichte für akademische Vorlesungen und zum Selbststudium. 9. teilw. umgearbeitete Aufl. herausgeg. von **Jak. Schmidt**. Münster, Aschendorff 1906. XVI, 940 S. gr. 8⁰. 11 *M.* Besprochen von **G. Allmang** Obl. M. I., Literarischer Handweiser 44 (1906) Nr. 11 Sp. 437—440. C. W.

Weingartens Zeittafeln und Überblicke zur Kirchengeschichte. 6. Aufl. vollständig umgearbeitet und bis auf die Gegenwart fortgeführt von **Carl Franklin Arnold**. Leipzig, Hinrichs 1906. VI, 264 S. Lex. 8⁰. 4,80 *M.* Besprochen von **Paul Lejay**, Revue critique 61 (1906) Nr. 24 S. 458—460. C. W.

F. J. F. Jackson, History of the Christian church from earliest times to death of St. Leo the Great, A. D. 461. 4th edit. London, Simpkin 1905. 584 S. 8⁰. 7 s. 6 d. Uns unzugänglich. C. W.

Adolf Harnack, Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten. 2. neu durchgearbeitete Auflage mit 11 Karten. 2 Bde. Leipzig, Hinrichs 1906. XIV, 422 und 312 S. gr. 8⁰. 13 *M.* Besprochen von **D. de Bruyne**, Revue Bénédictine 23 (1906) 314—316; von **H. Holtzmann**, Theologische Literaturzeitung 31 (1906) Nr. 13 Sp. 379—381; von **Herman Schell** (†), Die Gotteskräfte des Christentums. Complexio oppositorum oder Sprachenfülle des Pfingstfestes. Hochland 3 (Juni 1906) 257—280. C. W.

Paul Allard, Die Christenverfolgungen und die moderne Kritik. Aus dem Französischen übersetzt von **Joseph Holtzmann**. Straßburg, Le Roux und Cie 1905. 63 S. 8⁰. 50 Pf. Besprochen von **Karl Löschhorn**, Mitteilungen aus der historischen Literatur 34 (1906) 159—161. C. W.

K. H. E. de Jong, Dienstweigering bij de oude Christenen. Leiden 1905. I, 56 S. 8⁰. Ausführlich besprochen von **Franz Görres**, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 49 (1906) 273—280. C. W.

Religions et sociétés, leçons professées à l'école des hautes études sociales. Paris, Alcan 1905. XII, 287 S. 8⁰. 6 Fr. Enthält an zweiter Stelle einen Aufsatz von **Aimé Puech**, Le christianisme primitif et la question sociale, den **M. D.**, Revue critique 61 (1906) Nr. 17 S. 291 als 'excellente étude sur la conception et la pratique de la bienfaisance dans le christianisme aux quatre premiers siècles' charakterisiert. C. W.

Reinhold Seeberg, Aus Religion und Geschichte. Gesammelte Aufsätze und Vorträge. I. Bd. Biblisches und Kirchengeschichtliches.

Leipzig, Deichert Nachf. (Böhme) 1906. VIII, 400 S. 8⁰. Für uns kommen die beiden Aufsätze S. 145—161 'Warum verfolgte der römische Staat die Christen?' (zuerst erschienen in 'Der Gang der Kirche' Berlin 1902; vgl. B. Z. XII 688) und S. 311—331 'Nikon, Patriarch von Rußland', der Reformator der russischen Kirche (bisher nicht gedruckt), in Betracht. C. W.

C. A. Kneller S. I., Zur Berufung der Konzilien. Zeitschrift für katholische Theologie 30 (1906) 1—37; 408—429. 1) Nach der theologischen und juridischen Seite hin sind die Bemerkungen Bellarmins 'einfach abschließend', ohne dabei in die Rechte des Historikers einzugreifen. Hefele hat mit Recht an Bellarmin wieder angeknüpft, aber leider nur dessen historische Ausführungen berücksichtigt. 2) Der Kaiser 'schreibt sich nicht im eigentlichen Sinn das Recht zu, ein ökumenisches Konzil anzubefehlen oder befehlsweise zu berufen'. Vgl. B. Z. XIV 355. C. W.

Alfr. Leon. Feder S. I., Die Zahl der Bischöfe auf dem Konzil von Nicaea 325. Zeitschrift für katholische Theol. 30 (1906) 172—178. Man kann nur sagen: 'ungefähr, gegen, etwas mehr als 300'. Dazu ein Nachtrag von einem **Anonymus** S. 382—384. C. W.

J. Turmel, Constantin et la Papauté. Revue catholique des églises 1906 avril S. 204—218. C. W.

Oskar Braun, Syrische Texte über die erste allgemeine Synode von Kpel. Orientalische Studien für Nöldeke, Gießen 1906 S. 463—478. Eine von einem Unbekannten redigierte Sammlung im cod. Borg. sir. 82 des Vatikan, bestehend 1) aus einer Übersetzung der einschlägigen Abschnitte des Theodoret, 2) dem Symbol, den (zu vier zusammengezogenen) sechs ersten Kanones und den Unterschriften der Teilnehmer, 3) einem im wesentlichen einen Kanon gegen die Apollinaristen repräsentierenden Texte (vielleicht einem Stücke der von der Synode in ihrem Berichte an Theodosius erwähnten *ὅροι σύντομοι*). C. W.

F. Cavallera, Le schisme d'Antioche (IVᵉ—Vᵉ siècle). Paris, Picard et Fils 1905. XIX, 342 S. gr. 8⁰. Besprochen von **Adhémar d'Alès**, Une soutenance en Sorbonne, Études . . . de la Compagnie de Jésus 107 (1906) 72—77; von **D. G. Morin**, Revue Bénédictine 23 (1906) 318 f.; von **L. Saltet**, Bulletin de littérature ecclésiastique 1906 Nr. 7 S. 201—211. C. W.

H. Bergère, Étude historique sur les chorévêques. Paris, Giard et Brière 1905. II, 121 S. 8⁰. 3,25 Fr. Thèse. Besprochen von **Jacques Zeiller**, Revue d'histoire ecclésiastique 7 (1906) 86 f.; von **Fr. Gillmann**, Theologische Revue 5 (1906) Nr. 17 Sp. 521—525. C. W.

Jacques Zeiller, Le chorévêque Eugraphus. Note sur le chorépiscopat en occident au Vᵉ siècle. Revue d'histoire ecclésiastique 7 (1906) 27—32. Aus einer Inschrift von Monastirine lernen wir einen dalmatinischen Chorbischof des 5. Jahrh. kennen. C. W.

J. Pargoire, L'église Byzantine. (Vgl. B. Z. XV 287 ff. u. 402.) Besprochen von **S. J. Ramsay Sibbald**, Review of Theology and Philosophy 1 (1905) Nr. 5 S. 322—326; von **Albert Vogt**, Revue des questions historiques 79 (1906) 662—664. C. W.

F. Homes Dudden, Gregory the Great. His place in history and thought. 2 Bde. London, Longmans, Green and Co. 1905. XVI,

476 S. mit Titelbild, VI, 473 S. 8⁰. (Der Redaktion nicht zugegangen.) Vgl. besonders I 123 ff. über Gregor in Kpel und II 201 ff. über Gregors Beziehungen zu den Kirchen des Ostens. C. W.

L. Bréhier, La querelle des images. Paris 1904. (Vgl. B. Z. XIV 353.) Besprochen von **D. Ajnalov** im Viz. Vrem. 12 (1906) 288—291. E. K.

A. P. Lebedev, Der Klerus der ursprünglichen allgemeinen Kirche von den Zeiten der Apostel bis zum 9. Jahrhundert (russ.). Moskau, Snegirev 1905. VI, 494 S. 8⁰. Der Redaktion unzugänglich. C. W.

Gerhard Ficker, Der Häretiker Eleutherius. Bekannt gemacht durch G. F. Theologische Studien und Kritiken 1906 S. 591—614. Durch die Eskurialhs R I 15 erhalten wir nähere Mitteilungen über den von Konstantinos Harmenopulos in dem von den Messalianern handelnden Abschnitte seines Werkes de opinionibus haereticorum (Migne Patrol. gr. 156) erwähnten Eleutherios. Seine Haupttätigkeit fällt in die 1. Hälfte des 10. Jahrhunderts, die entscheidenden Aktionen gegen seine Anhänger fanden um 1030 statt. C. W.

A. Papadopulos-Kerameus, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν Τραπεζοῦντος.* 1—4. Viz. Vremennik 12 (1906) 132—147. 1. Theodoros Gabras, Gouverneur von Trapezunt am Ende des 11. Jahrhunderts, heißt bei Zonaras *σεβαστὸς καὶ μάρτυς*, was W. Fischer als „einfach lächerlich" in *σεβαστοκράτωρ* verbessern zu müssen meinte. Aber Th. Gabras wurde wirklich wegen des gewaltsamen Todes, den er als Gefangener der Seldschuken seinem Christenglauben treubleibend erlitt (ums Jahr 1098), in der Kirche am 2. Oktober als Märtyrer gefeiert, wie eine Stelle des Joseph Lazaropulos (Fontes histor. imperii Trapez. I 59) und eine von P.-K. aufgefundene Akoluthie nebst Synaxar erweisen. Von letzterem gibt P.-K. einen Abdruck. 2. Athanasios ὁ *Δαιμονοκαταλύτης*, Metropolit von Trapezunt, den man bisher in den Anfang des 17. Jahrhunderts verlegte, lebte vielmehr in der 2. Hälfte des 9. Jahrhunderts, wie der schon genannte Lazaropulos berichtet. Auch über ihn existiert eine Akoluthie, aus der P.-K. die Synaxarvita veröffentlicht. 3. Basileios, Metropolit von Trapezunt, lebte im Anfang des 10. Jahrhunderts und wird gleichfalls zu den Heiligen der trapez. Kirche gezählt (20. Oktober). Aus einer ihn betreffenden Akoluthie veröffentlicht P.-K. die Erzählung von einem durch ihn verrichteten Wunder. 4. Zu der Liste der Metropoliten von Trapezunt gibt P.-K. reichliche Nachträge und Berichtigungen. E. K.

G. P. Kremos, Histoire du schisme entre les deux églises grecque et romaine. Tome I. Athènes 1905. 520 S. 8⁰. Mir nur aus der Besprechung von **Louis Bréhier**, Revue des ét. gr. 19 (1906) 68 ff., bekannt, nach dem das Buch „une fougueuse plaidoirie en faveur de l'église grecque" ist. Ich werde aus der Besprechung nicht recht klar, ob das Buch griechisch oder französisch abgefaßt ist. Ich denke aber doch das letztere, da der Titel in dieser Sprache notiert wird. K. K.

W. Norden, Das Papsttum und Byzanz (Vgl. B. Z. XV 403). Besprochen von **R.**, Revue critique 60 (1905) Nr. 52 S. 510—514. C. W.

Louis Bréhier, L'église et l'orient au moyen âge. Les croisades.

Paris, V. Lecoffre 1907. XV, 377 S. 12⁰. 3,50 Frs. Soll besprochen werden. K. K.

Ed. Kurtz, Drei Synodalschreiben des Metropoliten von Ephesos Nikolaos Mesarites. (russ.) Viz. Vremennik 12 (1906) 99—111. Die nach dem Ambros. F. 93 sup. edierten Dokumente vom J. 1216 sind alle durch eine jedesmal im Wortlaut mitgeteilte Ordre des Kaisers Theodoros I Laskaris an den Erzbischof von Ephesos und Exarchen von ganz Asien Nikolaos Mesarites veranlaßt und enthalten die unter dem Vorsitz des genannten Erzbischofs getroffene synodale Entscheidung der vom Kaiser angeregten Fragen. Das erste Dokument betrifft die Frage, ob der Kaiser auch außerhalb der Hauptstadt (Nikaia) im Feldlager die Wahl eines neuen Patriarchen vornehmen dürfe. Das zweite betrifft die Untersuchung gewisser Fahrlässigkeiten des Abtes Nikon im Kloster *τῆς Ἱερᾶς* (auf dem Berge Latros). Das dritte betrifft die zeitweilige Besetzung des vakanten bischöflichen Thrones in Anea (bei Mykale) durch den von den Lateinern vertriebenen Erzbischof von Mitylene. E. K.

K. Radčenko, Studien zum Bogomilentum. Zur Frage von der Beziehung der Apokryphen zum Bogomilentum. (russ.) Kievskij Izbornik. Kiev 1904 S. 29—38. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 382. E. K.

J. Sokolov, Die Kirche von Konstantinopel im 19. Jahrhundert. I. St. Petersburg 1904 (russ.). (vgl. B. Z. XIV 710). Besprochen von **O. Kurganov** im Viz. Vrem. 12 (1906) 254—266. E. K.

Leon Arpee, Armenian Paulicianism and the key of Truth. The American Journal of Theology 10 (1906) 267—285. Vgl. B. Z. IX 197 ff. C. W.

N. Marr, Arkaun, die mongolische Bezeichnung der Christen, im Zusammenhang mit der Frage über die armenischen Chalkedoniten. (russ.). Viz. Vremennik 12 (1906) 1—68. Die Vorstellung, als ob die Armenier ausschließlich zu den Antichalkedoniten gehört hätten, ist unrichtig. Die armenischen Chalkedoniten haben sich um die Hebung des religiösen und kulturellen Lebens in Armenien sehr verdient gemacht und eine eigene reichhaltige Literatur geschaffen. Nach dem Siege der Antichalkedoniten begannen sie auf dem Wege der Entnationalisierung zu verschwinden, wobei sich ein Teil den Grusiern, ein anderer den Griechen und ein dritter den syrischen Melkiten (die möglicherweise den Namen Arkaun führten) anschloß. Ein solcher grusinisierter armenischer Chalkedonit war Gregorios Pakurianos, der im 11. Jahrh. ein grusisches Kloster in Bulgarien gründete, welchem Kloster gewisse Privilegien seitens der byzantinischen Regierung vielleicht im Hinblick auf einen zu unternehmenden Kampf gegen die örtlichen Paulikianer zugestanden wurden. Die gräzisierten armenischen Chalkedoniten haben einen sehr wesentlichen Anteil an dem staatlichen und kirchlichen Leben des byzantinischen Reiches genommen. Eine Kolonie armenischer Chalkedoniten, die sich den Melkiten in Syrien angeschlossen hatte, existierte in Zentralasien seit dem 8. Jahrh., und von ihnen entlehnten vielleicht im 13. Jahrh. die Mongolen das Wort Arkaun, das ebenso wie das syrische Wort Melkite ursprünglich die Bedeutung „kaiserlich" hatte. E. K.

V. Jagić, V. Lamanskij, A. Brückner, Iv. Franko, Cyrillo-Methodiana. Arch. f. slav. Philol. 28 (1906) 161—255. Cyrill-Method und

kein Ende! Die drei von Jagić mit philosophischer Objektivität eingeleiteten Abhandlungen liegen größtenteils außerhalb des eigentlich byzantinischen Gebietes, und wir begnügen uns daher mit dem kurzen Hinweise auf diese neuen Beiträge zur Slavenapostelliteratur, deren Reichtum im umgekehrten Verhältnis zum Reichtum der wirklich brauchbaren Quellen steht. Zum Thema gehört auch **G. Wilpert**, Le pitture della basilica primitiva di San Clemente, Rom 1906, eingehend besprochen von **M. Rešetar**, Arch. f. slav. Philol. 28 (1906) 421—429. K. K.

Antoine Maloy, Publications sur les églises orientales. Études . . . de la Compagnie de Jésus 107 (1906) 680—689. Referat über Arbeiten von Maltzew (Oktoichos), Charon, Silbernagl, einige russische Bücher und die Publikationen der Eastern Church Association. C. W.

H. Plenkers, Neuere Forschungen zur Geschichte des alten Mönchtums. 2. Bericht. Der Katholik 85 (1905 II) 294—306; 350—367. I. Untersuchungen über die Quellen der älteren Mönchsgeschichte. Referat über die neueren Arbeiten über die Mönchsbiographien des hl. Hieronymus (Bidez, Nau usw.) und über Butlers Ausgabe der Historia Lausiaca. II. Darstellungen zur Geschichte des älteren Mönchtums (Besse, Schiwietz, Leipoldt). C. W.

Abt Christophoros, *Προσκυνητάριον τῆς ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ τῇ πόλει Σερρῶν σταυροπηγιακῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου.* Leipzig 1904. 110 S. Fol. Die Arbeit handelt von der Gründung des Klosters und seinen Altertümern, von seinen Stiftern, von der Geschichte des Klosters seit dem J. 1270 und von der Akoluthie zu Ehren des Stifters, die von Manuel von Korinth (15.—16. Jahrh.) zusammengestellt ist. Im Anhange werden 20 Dokumente mitgeteilt, darunter 16 Chrysobullen und Erlasse der Kaiser Andronikos II und Andronikos III Palaiologos. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 394—395. E. K.

Louis Petit, Typicon de Grégoire Pacourianos. (Vgl. B. Z. XIV 358.) Eingehend besprochen von **P. Karolides**, *Παναθήναια* 1906 Nr. 130—131. K. K.

Actes de l'Athos. III. Actes d'Esphigménou, publiés par **L. Petit** et **W. Regel.** St. Petersburg. 1906. XXXIV, 122 S. Beilage Nr. 1 zu dem 12. Bande des Viz. Vremennik. Von den hier veröffentlichten 44 Dokumenten gehören zwei dem 11., zwanzig dem 14., zwei (slavische) dem 15. Jahrhundert, alle übrigen (darunter zwei in slavischer Sprache und zwei bloß in französischer Übersetzung) dem 16.—19. Jahrhundert an. Die Ausgabe ist mit einer Einleitung und einem Namenregister versehen. E. K.

Ed. Kurtz, Zu den Akten des Klosters Esphigmenu. Viz. Vremennik 13 (1906) 238—240. Ref. gibt zu Nr. VII der von Petit und Regel veröffentlichten Akten des Athosklosters Esphigmenu nach einer besseren Abschrift einige Verbesserungen und Ergänzungen (in deutscher Sprache). E. K.

S. Smirnov, „Der geistliche Vater" oder Starec (= *γέρων*) in den alten orientalischen Klöstern (russ.) Bogoslovskij Vjestnik 1904, II, 473—508 und 682—716. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 355. E. K.

S. Smirnov, Beichte und Buße in den alten Klöstern des Orients. (russ.) Bogoslovskij Vjestnik 1905, II 371—400, III 453—480 und IV 733—774. E. K.

D. Chronologie. Vermischtes.

Arthur Mentz, Beiträge zur Osterfestberechnung bei den Byzantinern. Dissert. Königsberg 1906. 133 S. 8⁰. Die vorliegende Abhandlung ist auf das lebhafteste zu begrüßen. Sie nimmt ein Gebiet in Angriff, das seit Petavius ungebührlich vernachlässigt worden ist, die technische Chronologie der Byzantiner. Wenn man das vorzügliche Werk von van der Hagen nennt, Observationes in Heraclii imperatoris methodum paschalem etc., Amsterdam 1723, so ist für zwei Jahrhunderte nichts anderes mehr zu erwähnen außer einzelnen Hinweisen von Usener und Gelzer; erst die tiefgreifenden Untersuchungen von Ed. Schwartz (bei Pauly-Wissowa III 2460—2477 zum Chronicon paschale) rückten die schwierigen Fragen wieder in den Vordergrund. Unter der Führung Rühls hat M. den richtigen Ausgangspunkt gewählt in einer Gruppierung der Quellen. Er unterscheidet in einer recht unglücklich gewählten Nomenklatur a) Pseudo-Byzantiner, d. h. Byzantiner, die sich eines anderen als des später bei ihren Landsleuten üblichen Systems bedienen. Dahin gehört nach M. 1. der Computus des Kaisers Heraklios (im Chronic. pasch. II 214 ff ed. Bonn.) vom Jahre 623; das letzte Jahr des Maurikios bildet darin den Ausgangspunkt zur Berechnung der Epakten. Es folgt 2. der Computus von Maximos Martyr aus der Zeit vom 1. Sept. 640 bis 11. Febr. 641. Der Verfasser kennt die byzantinische Rechnungsart, benutzt aber die Ära des Panodoros, deren Epochetag, wie M. gegen Unger einleuchtend zeigt, der 29. Aug. 5493 v. Chr. ist. 3. Das Chronicon Paschale, für das M. eine ältere bis 354 reichende Redaktion als erwiesen annimmt. Gegen Schwartz versucht er den Nachweis, daß der Chronist nicht die Ära der Byzantiner umgearbeitet habe, sondern daß seine Ära eine Vorstufe der byzantinischen darstelle. Doch wird der Beweis auf zu schmaler Basis geführt, um ganz überzeugend zu wirken. Zur Gruppe b) Voll-Byzantiner gehört 1. der Computus des Cod. Paris gr. 854, verfaßt am 7. Febr. 1079, veröffentlicht von Cramer Anecdot. Paris. I 352 ff. 2. Das Werk des Michael Psellos *Περὶ τῆς κινήσεως τοῦ χρόνου τῶν κύκλων τοῦ ἡλίου κτλ.*, das nach Angaben der Hs, die Usener richtig gedeutet hat, im Jahre 1092 verfaßt worden ist, ein neuer Beweis dafür, daß Psellos das Ende des Jahrhunderts nahezu erreichte. An dritter Stelle stehen c) die Reform-Byzantiner. Hierher gehören alle Arbeiten, die von dem Gedanken der Kalenderreform beherrscht sind. 1. An der Spitze steht Nikephoros Gregoras, der wahrscheinlich eine besondere Schrift über die Fragen verfaßt hat. 2. Der Computus des Mönches Matthaios aus derselben Zeit, von dem M. drei Hss nachweist. 3. Der im Jahre 1372 verfaßte Computus des Isaakios Argyros. Auch er geht wie die beiden Vorgänger davon aus, daß der metonische Cyklus nicht völlig mit dem Sonnenjahr übereinstimme, gibt aber auch Anweisungen zur Osterberechnung. 4. Der Computus von 1377, den Petavius ohne ausreichende Gründe ebenfalls Argyros zuschreiben wollte. 5. An das Ende des byzantinischen Reiches gehört auch ein unter dem Namen des Andreas von Kreta überlieferter

und in seinem Nachlasse veröffentlichter Computus. Ich habe mir vor Jahren notiert, daß diese Schrift u. a. im Cod. Ambros. gr. I 91 inf. fol. 126r—135v unter dem Titel *πῶς δεῖ εὑρεῖν τὸν κύκλον τοῦ ἡλίου* erhalten ist. M. handelt nach dieser Gruppierung der Quellen in mehreren Kapiteln eingehend über Mondzirkel und Themelios, d. h. das Alter des Mondes am 1. Januar, über die Ostergrenze und das Mondalter beliebiger Daten, über Sonnenepakten, Ostern und Osterfasten. Der zweite Teil der Dissertation gibt eine neue Ausgabe des Anonymus Parisiensis und eine Auswahl von Kapiteln aus dem Werke des Psellos und der Abhandlung des Matthaios. Sehr dankenswert ist die beigefügte Übersetzung, die in der Tat bei der Schwierigkeit des Gegenstandes nicht zu entbehren war. So viel ich sehe, ist die Übersetzung gut, einige Fehler erklären sich aus einer willkürlichen Änderung des griechischen Textes. So ist z. B. S. 116 Z. 12 ein *συμβαίνει* ergänzt worden, während das Gerippe des Satzes ist Z. 6 *συμβαίνει . . . . τῆς σελήνης . . . . διερχομένης, ᾧ . . . . ἕπεται,* jetzt in Parenthese — *οὕτω . . . . ὀνομάζεται,* — dann *καὶ . . . . τῆς σελήνης . . . . ὑπολευκαινούσης, ἐκείνους . . . . τὴν ἑορτὴν ἄγειν.* Der Text namentlich des Pariser Traktates ist bedeutend verbessert worden, doch wirkt die ständig wiederholte Verwunderung, daß Cramer so falsch habe lesen können, nicht angenehm. Falsch ist S. 76, Z. 3 v. u. *εἰ δὲ λάχει* st. *λάχῃ*, S. 80 Z. 11 v. u. die Änderung *ταῦτα λεγόμενα λεπτά* st. des überlieferten *λέγοντα* = sogenannt, ebenda *ἔφθασας* st. *ἔφθασες*, S. 98, Z. 4 *ὀπισθοδραμοῦμεν* st. *ὀπισθοδρομοῦμεν*, denn auch S. 96 Z. 6 v. u. ist *ὀπισθοδρομῶν* zu lesen; falsch ist auch S. 106 Z. 6 v. u. *οὕτως ποίει. καὶ οὐδέποτε ἂν ἐκπέσοις,* die Hs bietet richtig *οὕτω ποίει καὶ οὐδέποτε ἐκπέσῃς* (als Fut.); S. 108 Z. 1 v. u. *ἰσχυόντων* st. *εἰσκόντων* (intransitiv) in beiden Hss; Druckfehler sind nicht selten. Das handschriftliche Material ist natürlich bei weitem nicht erschöpft, aber als Grundlage weiterer Untersuchung scheint mir die Arbeit vortrefflich gelungen zu sein. (Vgl. unten S. 414 Anm. d. Red.) A. H.

E. Schwartz, Christliche und jüdische Ostertafeln (Vgl. B. Z. XV 686.) Besprochen von **Hans Lietzmann,** Theologische Literaturzeitung 31 (1906) Nr. 18 Sp. 506—509 (mit Bemerkungen über die Datierung der Weihnachtspredigt des Johannes Chrysostomos). C. W.

E. Schwartz, Osterbetrachtungen. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 7 (1906) 1—33. Der Verf. teilt in diesem Aufsatze die Hauptresultate seines in der vorigen Notiz genannten Buches mit. C. W.

Joseph Schmid, Die Osterfestfrage auf dem ersten allgemeinen Konzil von Nicäa. Wien, Mayer u. Co., 1905. XV, 151 S. 8°. 4 M. Theologische Studien der Leo-Gesellschaft 13. Hauptthese: Die Synode hat sich nur gegen den Protopaschatismus, nicht auch gegen den Quartadecimanismus gewandt. Vgl. die Besprechung von **K. Lübeck,** Theologische Revue 5 (1906) Nr. 16 Sp. 481—483. C. W.

F. Hirsch, Byzantinisches Reich. Berliner Jahresberichte der Geschichtswissenschaft XXVII (1904) III 114—127. Reichhaltige von kritischen Bemerkungen und kurzen Inhaltsangaben begleitete Übersicht der im Jahre 1904 veröffentlichten Arbeiten zur byzantinischen Geschichte. K. K.

6. Geographie. Topographie. Ethnographie.

Adolf Jakoby, Das geographische Mosaik von Madaba. Die älteste Karte des heiligen Landes. (Studien über christl. Denkmäler hgg. v. Joh. Ficker, 3. Heft Leipzig, Dieterich 1905. X, 109 S. 8⁰ mit einem Plan und 4 Abbildungen. (Vgl. B. Z. XV 687.) Der unseren Lesern aus der Bibliographie der letzten Jahre wohlbekannte Verfasser gibt hier auf Einladung des Herausgebers der „Studien" einen Vortrag, erweitert durch einen archäologischen Rahmen wieder. Die Einleitung bringt einen Katalog syrisch-palästinensischer Mosaiken. Möchte Euting recht bald seine Aufnahmen von Mosaiken aus Edessa bringen, die J. an der Spitze aufführt. Sehr dankenswert sind die Parallelen, die aus Nordafrika beigebracht werden. In der Karte selbst findet J. dieselbe kräftige Realistik wieder, die alle syro-palästinensischen Mosaiken kennzeichnet, ausgeführt zu dem Zweck, die Gemeinde an Macht und Ausbreitung des Wortes vom Kreuze zu erinnern. Etwa 520—50 entstanden, sollte neben der biblischen Geographie auch Legende und kirchliches Leben Berücksichtigung finden. Aus der sehr eingehenden Untersuchung über die einzelnen dargestellten Orte hebe ich nur die Besprechung von Jerusalem heraus. J. stimmt, ohne meine Einwürfe Orient oder Rom S. 127 f. zu beachten, Mommert zu, der den ganzen Kirchenkomplex der Grabeskirche unter ein Dach brachte. Dazu und zu der wichtigen Frage der Orientierung haben wir wertvolle Aufschlüsse von Heisenberg zu erwarten. J. S.

Ch. Wessely, Une observation méthodique pour l'étude de la topographie égyptienne à l'époque grecque. Actes du XIVᵉ congrès international des Orientalistes (Paris, E. Leroux 1906), t. II 43—46. Zeigt, daß die alten Namen von den arabischen Eroberern in arabisierter Form übernommen wurden und dadurch oft leicht zu identifizieren sind. K. K.

D. Chabiaras, *Μελέται περὶ τῆς νήσου Σύμης. Α΄.* Viz. Vremennik 12 (1906) 172—190. Handelt von dem Kastell auf der Insel Syme unter der Herrschaft der Rhodiserritter (seit 1309). E. K.

Elias Tsitseles, *Κεφαλληνιακὰ σύμμικτα. Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν καὶ λαογραφίαν τῆς νήσου Κεφαλληνίας εἰς τόμους τρεῖς. Τόμος πρῶτος: Βιογραφικά. Οἴκων ἱστορίαι. Δημοσιεύματα.* Athen 1904. 20 + 939 S. 8⁰. Notiert im Viz. Vrem. 12 (1906) 393—394. E. K.

F. W. Hasluck, Dr. Covel's notes on Galata. The Annual of the British School at Athens 11 (Session 1904—1905) S. 50—62. Covel war Kaplan bei der englischen Gesandtschaft in Kpel 1669—1677 und hat sehr interessante Aufzeichnungen hinterlassen, die z. t. schon 1893 von der Hakluyt Society herausgegeben worden sind. Hasluck gibt nun Ergänzungen, die sich auf den damaligen Zustand von Galata (Tore, Grabschriften usw.) beziehen. K. K.

Jordan Ivanov, Das nördliche Mazedonien. Eine historische Untersuchung. Sofia 1906. VII, 420 S. 8⁰ (mit Abbildungen und Kartenskizzen) (bulg.). Betrifft größtenteils die neuere Zeit. Uns interessiert nur die Sammlung griechischer, lateinischer, slavischer und sogar türkischer Inschriften aus Küstendil und Umgebung (S. 381 ff.). K. K.

J. B. Bury, The Homeric and the historic Kimmerians. Klio 6 (1906) 79—88. Die von Prokop Bell. Goth. IV. 20 erwähnte Insel

Βριττία die in der Nordsee zwischen *Βρεταννία* und Thule, d. i. Skandinavien liegen soll, ist in Wahrheit, wie die von Prokop mitgeteilten Charakteristika der angeblichen Insel zeigen, die britannische Insel selbst. Prokop nahm eine besondere Insel an, weil die Nachrichten, die er von den im kaiserlichen Heere dienenden Herulern empfing, nicht auf die ihm wohlbekannte Insel Britannien zu passen schienen. A. H.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines. Quellen. Varia.

A. Michel, Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. I. Paris 1905. (Vgl. B. Z. XV 687). Besprochen von **D. Ajnalov** im Viz. Vrem. 12 (1906) 291—293. E. K.

Modesto C. Catalano, L'Arte cristiana primitiva. Neapel, Tipogr. pontif. M. D'Auria 1906. 2. Band eines 'Corso Fondamentale di Archeologia cristiana, compilato sui più moderni autori ad uso delle scuole teologiche d'Italia'. Besprochen von **D. Paoloni**, La scuola cattolica 34 (1906) 505—508. C. W.

J. P. Richter und **A. C. Taylor**, The golden age of classic christian art. (Vgl. B. Z. XV 410.) Ablehnend besprochen von **Arthur Haseloff**, Deutsche Literaturzeitung 27 (1906) Nr. 38 Sp. 2400—2402. C. W.

J. L. Heiberg, Et par puncter at den byzantiniske Kunsts Historie. Tidsskrift for Industri VII (1906) 149—171 mit 53 Abbildungen. Wir freuen uns, daß H. in Kopenhagen aufnimmt, was Kinch dort zuerst wohl angeregt hat: die Beschäftigung mit den Forschungen unseres Kreises. Ich ersehe aus den Abbildungen, daß H. das Material in moderner Auswahl sieht und freue mich besonders, daß er die Platte im Museo Baracco in Rom (B. Z. XV 426) mit hereinzieht. Auch aus S. Maria antiqua bringt er einige Photographien, was bei der Haltung der Herren Boni-Wilpert auffällt. Auf den Inhalt vermag ich leider der Sprache wegen nicht einzugehen und wäre dankbar, wenn mir in Zukunft in solchen Fällen Auszüge in einer Weltsprache zur Verfügung gestellt würden. J. S.

A. Palmieri, Découvertes byzantines (Sarcophage byzantin à Syracuse. Les fresques byz. de l'église des Saints Apôtres à Venise. Le Sarcophage de Théodose le Grand). Viz. Vremennik 12 (1906) 570—571. E. K.

Anton Baumstark, Abendländische Palästinapilger des ersten Jahrtausends und ihre Berichte. Eine kulturgeschichtliche Skizze. Vereinsgaben der Görres-Gesellschaft, Köln, Bachem 1906 XII, 88 S. 8°. Die vom Verf. als Vorbereitung für seine Palästinafahrt gemachte Zusammenstellung wird auch für den Kunsthistoriker wertvoll, weil er das Material bequem vor sich ausgebreitet findet und sicher sein kann, daß nichts von spezifisch kunsthistorischem Interesse übergangen ist, aus dem sehr einfachen Grunde, weil B. selbst für unsere Zwecke gereist ist. Mit dem vorliegenden Hefte beginnt er die Publikation seiner Studien. Ich verweise auf die S. 60f. gegebene Zusammenstellung dessen, was die Pilger über die Denkmäler des Orients berichten und die am Schlusse stehenden Bemerkungen über den Einfluß dieser Strömung auf das Abendland. „Eine umfassende und selbst-

verständlich durch ein erstklassiges Illustrationsmaterial zu unterstützende Darstellung" über diese Dinge möchten auch wir für ein zeitgemäßes Unternehmen halten. J. S.

D. Ajnalov, Anmerkungen zum Texte des Werkes des Antonij von Novgorod „Der Pilger". I—VIII (russ.). Mit drei Abbildungen. Journal des Minister. der Volksaufkl. Neue Serie Bd. 3, 1906, Juniheft S. 233—276. Die Beschreibung des Antonij von seiner Pilgerfahrt nach Byzanz enthält eine Masse von wichtigen Notizen über die Reliquien, Heiligtümer und Kirchen von Byzanz kurz vor der Plünderung durch die Lateiner im J. 1204. A. gibt zu einzelnen dunkeln Notizen des Antonij ausführliche Erklärungen auf Grund des sorgfältig zusammengetragenen Materials, das sich darüber zerstreut in der russischen und in der ausländischen Literatur findet, z. B. über den hl. Stein vom Grabe des Herrn und den hl. Brunnen in der Sophienkirche u. a. E. K.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

Carl Maria Kaufmann, Die Ausgrabung der Menas-Heiligtümer in der Mareotiswüste. Bericht über die von C. M. Kaufmann und I. C. E. Falls veranstaltete Ausgrabung des Nationalheiligtums der altchristlichen Ägypter. Cairo, Finck & Baylaender 1906, 107 S. 8⁰ mit 54 Abbildungen. 7,50 *M.* Dem Zeitungsbericht Bindernagels, abgedruckt B. Z. XV, 691 f., läßt nun K. selbst eine ausführlichere Abhandlung folgen, der leider alle Maßaufnahmen fehlen. Das soll kein Vorwurf sein, sondern nur bezeugen, wie gern wir dergleichen rasch in den Händen hätten, wo es sich um kunstgeschichtlich so bedeutungsvolle Entdeckungen handelt, wie in der Mareotis. K. beschreibt zuerst, wie er durch Schwierigkeiten von seiner ersten Absicht in der Kyrenaïka zu graben abgedrängt, auf die Nachrichten des Patriarchen Severus und einen von Quatremère edierten arabischen Geographen hin das Menasheiligtum gesucht habe und im November 1905 die Ausgrabungen begannen. Bis Juni 1906 konnte folgendes festgestellt werden.

Die eigentlichen Heiligtümer liegen auf einem mittleren Plateau, der 'Akropolis'. Genauer untersucht ist die an die ältere Anlage stoßende Arkadiusbasilika. Sie ist 57,60 m lang und im Querschiff 50 m breit. Fünfzig Säulen trugen Emporen und Zentralkuppel über den in T-form angeordneten Schiffen. Die Apsis hat 5,90 m Radius, unter ihr drei Grabkammern. Sie wird durch eine Säulenreihe gegen das Hauptschiff abgeschlossen, davor steht auf Stufen der Bischofsthron am Ende des von Schranken umgebenen Altarraumes. Neben den drei Schiffen liegt im Süden ein Atrium, davor führen allerhand Stollen zu Grüften.

Im äußersten Westen von der Arkadiusbasilika liegt die „Menasgruft", die durch eine Marmortreppe zugänglich ist, eine Riesenkrypta so angelegt, daß man von oben herab das einst von kostbaren Lampen und Mosaikwerk umgebene Marmorgrab sehen konnte. Die Heiligtümer des H. Menas wurden im J. 849 von einem Nestorianer Eleazar geplündert, der cum mandatis ab imperatore nach Ägypten kam, um Säulen und wertvolles Material zu sammeln. Man erinnert sich der Entstehungsgeschichte der Ibn Tulun in Kairo, die ausnahmsweise ohne solche Räubereien zu stande kam (vgl. meinen koptischen Katalog, Einleitung) und der Art, wie die Venetianer das orientalische Museum an der Fassade von S. Marco schufen. Es ist also be-

greiflich, wenn K. keine wertvollen Museumsfunde macht, Eleazar hat sehr gründlich gehaust. Aber vielleicht findet man auswärts noch etwas von seiner Beute. Die eigenartige Menasbasilika ist dreischiffig, 38 m lang, 22,50 m breit. Das Baptisterium ist dem der Orthodoxen in Ravenna verwandt.

Außerhalb der Akropolis wurden Coemeterialanlagen gefunden, darunter eine Basilika mit, scheint es, syrischem Chorschluß. K. beschäftigt sich dann noch mit der Frage der Wasserzuleitung. Die Zisternentypen sind ohne besonderes kunsthistorisches Interesse. (Vgl. über Alexandrien B. Z. IV 592.) Sehr dankbar wären wir, wenn K. das Xenodochion genau aufnähme und dem am Orte typischen Hausbau Beachtung schenkte. Diese Dinge gewinnen für die Geschichte der Klosterbaukunst immer mehr an Bedeutung.

Zum Schlusse bespricht K. die Eulogienfabrikation und die Kleinkunst. Die Öfen zum Brennen der Tonware sind sehr interessant, manches, was ich in meinem Katalog besprochen habe, wird mir jetzt erst klar. Eine von den vielen Ampullen, die auf der Rückseite angeblich das Martyrium der Thekla zeigt, wurde Römische Quartalschrift 1906 S. 82 f. besprochen. K. glaubt auf Grund einer Inschrift, man habe Wasser in den Menasflaschen mitgenommen.

Wir können nur unserer Befriedigung Ausdruck geben, daß die Stadt Frankfurt so energisch mit Geldspenden für ihren Landsmann eingetreten ist und wünschen, daß das auch in Zukunft geschehe. K. sollte den Boden nicht verlassen, bevor er das ganze Terrain wissenschaftlich durchforscht hat, nicht nur die Kirchen, sondern vor allem auch die Klöster und Privatbauten. J. S.

J. C. Ewald Falls, Ein Besuch in den Natronklöstern der sketischen Wüste. Frankfurter Zeitgemäße Broschüren XXV 3. Hamm i. W. 1905. 87 S. 8⁰. mit 9 Originalaufnahmen der Kaufmannschen Expedition in die libysche Wüste. Allgemein orientierende Schilderung ohne besondere wiss. Bedeutung. J. S.

Jean Clédat, Le monastère et la nécropole de Baouît. Zweiter Teil der B. Z. XIV S. 717 f. notierten Publikation. Mémoires de l'institut franç. d'arch. orient. du Caire XII 2. Le Caire 1906. S. 70—164 und Tafel XXXIX—CXI. — Der 1. Teil besprochen von **D. Ajnalov,** Viz. Vrem. 12 (1906) 293—295. J. S.

J. Strzygowski, Kleinasien ein Neuland. (Vgl. B. Z. XV 412.) Ausführlich besprochen von **Anton Baumstark,** Oriens christianus 4 (1904) 414—442. C. W.

Samuel Guyer, Aus dem christlichen Kleinasien. Vorläufiger Bericht über eine Reise in Kilikien und Lykaonien. SA aus der Neuen Züricher Zeitung 1906 S. 1—23 in 8⁰ mit einer Abbildung von Kirchentüren von Mariamlik auf dem Titel. Wie vor zwei Jahren Muñoz in Rom, so erhebt nun Guyer in der Schweiz seine Stimme in meinem Sinne und sagt seinen Landsleuten, wie völlig verkehrt die schulmäßigen Ansichten über die Entwicklung der christlichen Kunst sind. Seine Stütze sind außer den Studien von Harnack und mir eigene auf einer Reise April bis Juli 1906 gesammelte Beobachtungen. Er hat z. t. dieselben Gegenden bereist wie G. Lowthian Bell. Der erste Teil seiner Reise ging von Mersina bis Alaja.

Besonders fielen ihm Eski Anamur und Korgos durch den Reichtum an Ruinen auf. In Meledsch fand er, was ich im Streite um die Roccelletta suche, eine vollständig gewölbte Pfeilerkirche mit kreuzförmigem Grundriß. Bei Alaja stieß G. auf eine Klosterstadt mit einem Dutzend Kirchen. — Der zweite Teil der Reise betraf das rauhe Kilikien. Die Ausbeute war geringer. Etwa hundert Sarkophage, den ravennatischen ähnlich, und die Kirchen von Mut und Kodscha Kalessi entschädigten allerdings immer noch reichlich genug. — Dann ging G. wieder nach Korykos, Elaiussa, Sebaste und vor allem nach Meriamlik. Auch da konstatierte er wieder Sachen, die in dem Streite mit Groeschel entscheidend für mich sein dürften: Krypten von so großer Mannigfaltigkeit, daß die Roccelletta kaum noch aus dem Rahmen dieser Parallelen fallen dürfte. Der zweite Hauptteil der Reise betraf Lykaonien. Binbirkilisse war da Zentrum.

Die Konsequenzen, die G. aus seinen Erfahrungen zieht, sind so ziemlich die gleichen, die ich immer aufs neue predigen muß. Die christliche Archäologie von heute hat völlig umzusatteln, Hellas und Orient d. h. Vorderasien, nicht Rom und Byzanz hatte die Führung. Der Fall liege so, als wenn die klassischen Archäologen von Griechenland und dem westlichen Kleinasien nur einen ganz blassen Schimmer hätten. Im Orient der Eindruck einer alles übersprudelnden Schöpferkraft, in Rom ein die Jahrhunderte hindurch einförmig wiederholtes Einerlei. Zum Schluß verweist G. noch auf Edessa und Persien, hält dem Leser seine niederschmetternden Beobachtungen über die Zerstörung der Denkmäler durch Benutzung als Steinbrüche für Neubauten vor und schließt damit, daß er aufruft, sich mit allen Mitteln an die rasche Erforschung der christlichen Denkmäler des Orients zu machen. Ich kann den Aufsatz nicht genug zur Verbreitung empfehlen. J. S.

Gertrude Lowthian Bell, Notes on a journey through Cilicia and Lykaonia. Revue archéologique 1906 I 1—29 und 385—414, mit 52 Textabbildungen und II, 7—36 mit 29 Abbildungen; 1907, 7—34, mit 26 Abbildungen. Die Textkolumne der Revue arch. ist 10,4 cm breit, die größten Clichées, die sie bringen kann, entsprechen dem Photographien-Format 9×12 cm. Dazu kommt, daß die Ätzungen auch noch höchst undeutlich wirken und kaum je ein Detail erkennbar ist. Darauf aber käme in dem Aufsatze L. B's. sehr viel an. Die Dame hat eine flüchtige Tour durch die für uns wichtigsten Gebiete Kleinasiens gemacht, hat in Kanytelideis z. B. an einem Tage fünf Kirchen im Grundriß aufgenommen und photographiert, und gibt nun einen Reisebericht — hoffentlich als Vorläufer ihrer eigentlichen Arbeit. Wäre das nicht der Fall, dann müßte man S. Reinach fragen, warum er von den kunstgeschichtlich wertvolleren Aufnahmen keine Tafeln gegeben hat. Es sind manche darunter, die trotz aller hasty measurements Beachtung verdient hätten. Die Originalaufnahmen sind zum größten Teil vorzüglich. Ich danke ihren Besitz der kollegialen Liebenswürdigkeit der Verfasserin.

L. B. machte im Frühjahr 1905 einen Ritt durch die nordsyrischen Ruinenfelder und ging dann am 16. April nach Kilikien. Wir verdanken ihr eine ganze Reihe genauerer Aufnahmen von Kirchen, die ich „Kleinasien, ein Neuland" nur sehr skizzenhaft anführen konnte. So gleich Budrum (Hierapolis Kastabala). Von dem bei mir S. 53 im Grundriß vorgeführten

Bau S. 6 nur eine Außenansicht der Apsis gebend, wendet sie sich am selben Ort einem Nordbau zu, der dem ersteren sehr nahe kommt, bisher aber nicht aufgenommen war. Im Vorbeireiten macht sie zwei Aufnahmen einer ähnlichen Kirche in Kars Basar und kommt dann nach Anazarba, der Stadt, von der ich Kleinasien S. 51 gesagt habe, sie werde einen Hauptort für unsere Forschung abgeben. Der erste Teil ihrer Arbeit ist hauptsächlich den drei Basiliken gewidmet, von denen L. B. zwei der Zeit Justinians zuschreibt, während die dritte bekanntlich ein armenischer Umbau ist. (Vgl. Alishan, Sissouan p. 275.) Basilika I ist eigenartig; obwohl dreischiffig und von nicht unbedeutenden Dimensionen (ca. 60 m l. und 27 m br.) hat sie doch nur eine große halbrunde Apsis und keinen Narthex. Mir will scheinen, daß sie weit älter ist, als L. B. annimmt und ich wundere mich, daß nicht wenigstens Langlois' Schätzung in das IV./V. Jahrh. sie zu dem allereingehendsten Studium veranlaßt hat. Die Kirche lohnt eine eigene Expedition. Die zweite Kirche, ebenfalls auffallend groß und mit einer einzigen Apsis gab durch ein Inschriftfragment Anlaß zu Datierungsfragen, die L. B. m. E. irreführten.

Im zweiten Teile steht die Ruinenstätte von Kanytelideis im Zentrum, von der ich (Kleinasien a. a. O.) hervorgehoben hatte, daß auch sie einer der Hauptplätze für unsere Forschung sein müßte. Vorher aber werden auf der Hinreise Scheher und Ak Kale mit interessanten Bauten aufgenommen, freilich am letzteren Orte nur ein kleiner Nebenbau. Unberücksichtigt blieb die Hauptsache: „an immense place consisting of vaulted parallel chambers with an entrance hale running at right angles along them, a door way at the southern end of it and a winding stair at the northern. Beyond the buildings there is an enormous cistern roofed by a vault supported on rows of columns like the cisterns of Constantinople".

Auch in Kanytelideis widmet L. B. der Basilika (IV), von der ich eine Grundrißskizze geben konnte, keine neuen Messungen, sondern beschränkt sich auf drei photographische Aufnahmen (24—26), die erst deutlich machen, wie wertvoll der Bau ist. Die Basilika I gibt einen guten Vertreter des zentral-kleinasiatischen Typus, II ist eigenartig, besonders durch die Radialbögen um die Apsis herum, III fällt durch die der Westwand vorgelagerte Mauer auf. Der dritte Aufsatz ist Korghoz, dem alten Korykos gewidmet, von dem alle Reisenden berichten, daß es eine Nekropole mit großen Kirchen und unzähligen Grabanlagen aufweise. L. B. fand dort, eine Art via sacra entlang vier Kirchen, die vielleicht Zentren mönchischer Anlagen gewesen sein mögen. Nach den Inschriften der zwischen ihnen liegenden Gräber (C J Gr 9163 f, L. B. läßt sie ganz beiseite) scheint die Anlage dem IV. bis VI. Jahrh. anzugehören. Die Kirchen haben im allgemeinen basilikalen Grundriß, stellen aber so eigentümliche Versuche dar, den Chor zu erweitern, daß von einem einheitlichen Typus nicht die Rede sein kann. Basilika I zeigt hinter einem Querschiff eine große Hauptapsis und daneben Zugänge zu einem Hinterchor mit zwei seitlichen Apsiden. Basilika II zeigt mitten im basilikalen Baukörper einen mächtigen quadratischen Einbau. L. B. sieht darin ein Altarciborium; ich möchte nach den monumentalen Dimensionen glauben, daß es sich um ein Baptisterium handelt. Das wäre freilich für Kleinasien etwas Neues. Aber fürs erste ist der Bautypus der gleiche wie in dem neben der Basilika von Gül-bagtsche stehenden Baptisterium (Strzy-

gowski, Kleinasien S. 49). Auch die ganze Anordnung der Baulichkeiten (Narthex mit apsidialer Endigung) stimmt mit dieser Ruine bei Smyrna überein. Und dann muß es Kirchen mit in das Hauptschiff eingebauten Baptisterien gegeben haben, wie das der Bauriß von St. Gallen fordert. In der Tat fand ich einen sicheren Beleg dafür in Oberägypten in der jetzt zerstörten Basilika von Medinet Habu (unpubliziert). Basilika III hat durch Umgestaltungen fünf Apsiden bekommen und fällt durch einen großartig wirksamen Altarvorbau auf. Basilika IV hat hinter den normalen drei Apsiden noch einen Hinterbau mit zwei Apsiden.

Im IV. Artikel führt uns L. B. den Ort zwischen der Bahnstation Aryk Euren und Binbirkilisse vor, Daouleh, das ich in meinem Buche über Kleinasien mit zu Maden Schehr gezogen hatte. Sie beschreibt daselbst 21 Kirchen, Kapellen und Gräber und merkt an, daß da noch zwei Klöster u. a. aufzunehmen blieben. Sechs Kirchen sind dreischiffig von dem Typus, wie ich ihn in Binbirkilisse beschrieben habe. Hervorzuheben wären die Gewölbe und eine Inschrift, worin Ramsay liest, ein Presbyter Basilios habe das Presbyterium unter dem Metropoliten Leon [erneut?]. Diesen Leo identifiziert R. mit dem Bischof von Ikonium, der 787 dem Konzil von Nikaea beiwohnte. Sehr merkwürdig ist der Bau V: fast quadratisch mit vier Mittelpfeilern, die eine Kuppel getragen haben könnten. Die Fassade teilweise in Schichtenmauerwerk und mit Blendarkaden. Das Mausoleum 7 hat kreuzförmigen Grundriß wie S. Nazaro e Celso in Ravenna. Der quadratische Bau ohne Apsis mit vier Mittelstützen könnte der Turm eines Klosters sein. Ich denke dabei an Orsanmichele.

Einleitungsweise wird in diesem Aufsatz auch über die Datierung der Kirchen gesprochen. Wenn Ramsay (Athenaeum 1905, 15. Dez.) Recht hätte, daß sie zwischen dem IX. bis XI. Jahrh. entstanden seien, dann könnte jedenfalls seine Datierung der Inschrift von Daouleh nicht richtig sein. Denn dann hätte ein Presbyter in einer von den Moslim (660—965) zerstörten Stadt, vor deren Wiederaufbau ein Presbyterium gebaut. Oder es sind die Kirchen von Daouleh um Jahrhunderte älter als die von Binbirkilisse. Das glaubt doch wohl niemand.

Im fünften und letzten Abschnitte setzt L. B. ihre Studien in Daouleh fort und bespricht zuerst die Klosteranlage 13, zu der die von mir veröffentlichte Kirche Binbirkilisse II und der Turm L—B 9 (in ihrem Texte fälschlich 10 bezeichnet) gehört. Es handelt sich um einen zweischiffigen und einen dreischiffigen Pfeilersaal, zwischen denen sich tonnengewölbte Längsräume aneinanderreihen. Die Bauteile bilden zusammen drei Seiten eines Hofes, der sich nach der Nordwestecke der Kirche zu öffnet, daneben in der Ecke steht noch ein Turm. Die Anlage ist wie Ak Kale von außerordentlichem Wert für die Entwickelung des Klostertypus und sollte bald einmal genau aufgenommen werden. Auch die Anlagen XIV und XV sind wertvoll. Wir müssen von allem Anfang an bei solchen Baukomplexen verweilen und nicht in den Fehler der klassischen Archäologen verfallen, nur die Kirchen, wie sie die Tempel aufzunehmen. Dabei können sich nur einseitige Anschauungen entwickeln. L. B. ist vielleicht selbst noch in der Lage die Klöster, die sie entdeckt hat, genauer zu studieren. Das wäre für die Wissenschaft eine Wohltat. — Der Schluß behandelt Bauten in der Nähe von Konia, zwei Kreuzkuppel-Kirchen in Silleh, davon eine in den Felsen

gearbeitet und reich geschmückt mit Nischen in Hufeisenform und die eigenartige kleine Kirche von Miram, die doch einmal auf das hin untersucht werden müßte, was unter der Tünche liegt. — Ich kenne Gertrude L. B. nicht persönlich, weiß nicht, ob sie jung oder alt ist, bin daher in meinem Urteil ganz unbefangen: was sie geleistet hat, sollte Männern vorbildlich sein. Mit Margaret Ramsay zusammen hat sie uns die christliche Kunst Kleinasiens in einer Weise näher gebracht, daß hoffentlich bald alle Welt dahinströmt, um sich mit eigenen Augen zu überzeugen, daß Kleinasien wirklich ein überaus fruchtbares Neuland der Kunstgeschichte ist. J. S.

Wilhelm Wilberg und **Rudolf Heberdey**, Der Viersäulenbau auf der Arkadianestraße. Forschungen in Ephesos I, 132—142 mit 14 Abbildungen. Wilberg beschreibt zuerst die Funde und ihre Rekonstruktion, wobei er vergißt anzuführen, daß unter den ausgegrabenen Kapitellen der Stoa auch ionische Kämpferkapitelle vorkommen, was nicht, wie er annimmt, auf einen geraden Architrav, sondern unmittelbar auf Bogen schließen läßt. Ich entnehme einer Arbeit Niemanns über die Seldschukenmoschee in Ephesos, daß die Herren jonische Kämpferkapitelle für islamisch halten! Die vier, wie Heberdey am Schluß nach Inschriften feststellt, von einem Frontinos gestifteten Säulen sind nicht ephesisch-kleinasiatischer Art — das hätte W. beim Vergleich mit der Saloniker Kanzel bemerken können — sondern sie vertreten einen syrischen Typus, der sich ebenso in Konstantinopel eingeführt hatte. Entscheidend dafür ist nicht nur das Tetrakionion an sich, sondern der unbeholfene Reliefschmuck in den Zwickeln mit dem Granatzweig (von W. für eine Sonnenblume angesehen), der Eichel u. dgl. m. Solch wertvolle Dinge sollte ein Fachmann bearbeiten. J. S.

Gustave Mendel, Seconde note sur les fouilles exécutées à Aphrodisias par M. Gaudin. Campagne de 1905. Compte rendu de l'Acad. des inscr. et belles-lettres 1906, p. 158—183 mit vier Tafeln und sechs Abbildungen im Texte. Uns interessiert der Grundriß der Thermen. Endlich einmal eine Anlage, wie ich sie im Orient suche. In Rom ein uniformer Typus, zurückgehend auf Apollodor von Damaskus: Im Orient ein völlig neuer, unerhörter Komplex kolossaler Bauten, deren Kern ein vielschiffiger Pfeilerbau mit einem Riesentor bildet. Was ich erwartete, trifft ein: mir wenigstens scheint die Verwandtschaft mit sassanidischen Palastanlagen außer Zweifel. Um diesen zentralen Perserbau herum liegen griechische Säulenhöfe. Hoffentlich werden die ungemein wichtigen Grabungen systematisch zu Ende geführt. J. S.

Michel und Rott sind unterwegs auf einer dritten Expedition in Kleinasien. Über die Ergebnisse dieses Sommers schreibt mir Herr Dr. Michel am 10. August: „Seit kurzem erst sind wir von der Reise zurück. Sie ist, abgesehen von einer Blutvergiftung, die sich Herr Dr. Rott durch Unfall an der rechten Hand zuzog, ganz glücklich verlaufen, wenn wir auch nur einen Teil des Programms bisher durchführen konnten.

Wir untersuchten zunächst noch einmal die eigenartige Höhenkirche von Dinair und prüften die Weberschen Angaben nach (Strzygowski, Kleinasien S. 56). Dann begaben wir uns nach Uluburlu (Apollonia), wo man auch von Ihnen sprach, kehrten nach Dinair zurück und ritten am folgenden Tage nach Isbarta, um von da aus die ganze Umgegend nach christl. Denkmälern zu durchforschen. In Isbarta untersuchten und photographierten wir die alte,

datierte Tekketür, die mit den Türen am Diokletianspalaste und an der alten Moschee in Adalia große Ähnlichkeit hat; leider hat uns der Photograph beim Entwickeln die Platte verdorben, so daß wir demnächst eine zweite Aufnahme machen müssen.

Höchst interessante Ornamente fanden wir schon bei sehr vorgerückter Tageszeit in Agras, von denen wir einige photographierten; die anderen müssen bei der nächsten Gelegenheit aufgenommen werden. Auch ein Stein mit fast unleserlicher Datierungsinschrift war in den Fußboden eingemauert.

Ein interessantes Architekturstück fand sich in Islamköj, dessen Name sich vielleicht noch durch alte Schriftsteller feststellen läßt. Hier sahen wir in der alten Moschee, die wir aufnahmen, einen dreichörigen Backsteinbau mit Flach- und Rundnischen, die an Ütsch-ajak (Strzygowski, Kleinasien S. 32) erinnern. An den Brunnen in der Nähe fanden sich alte, z. t. datierte Ornamentstücke, die von einem älteren oder demselben Baue (Fassade u. Eingang verbaut) herrühren. Wir haben uns zweimal daselbst aufgehalten.

Entwicklungsgeschichtlich wichtig sind auch die Kirchen von Egerdir, besonders die eine, deren Fresken wir noch genauer photographieren wollen; wir müssen dabei mit Magnesiumlicht arbeiten. Während uns Kremna, wo die Bauten bis auf die Fundamentsteine durch Erdbeben zerstört sind, stark enttäuschte, fanden wir in Adalia und in Perge sehr lohnende Arbeit und kamen auch zu eigenartigen Ergebnissen. Von Perge aus, wo wir mehrmals uns aufhielten, durchsuchten wir dann die Küste bis Alajah, wo wir in Side, Seleukia, Hamaseia Kirchen aufnahmen. In Alajah hörten wir von Dr. Guyer, der kurze Zeit vorher hier durchgekommen war.

Bis Ende des Monats wollen wir wieder aufbrechen und zwar zunächst Kappadokien, dann Lykien besuchen und zuletzt an den früheren Stätten eine Nachlese halten". J. S.

Palästina. Für die christliche und speziell kirchliche Archäologie und Epigraphik von Palästina besteht seit 1904 ein neues Organ in der ***Νέα Σιών***, die von den Griechen Jerusalems herausgegeben wird. Da die Zeitschrift weniger durch einzelne epochemachende Untersuchungen, als durch die in all ihren Beiträgen mehr oder weniger hervortretende Vertrautheit mit den Örtlichkeiten und Denkmälern Palästinas unsere Beachtung verdient, so wird am besten in Kollektivform über ihren Inhalt regelmäßig Bericht erstattet werden. Vgl. u. S. 409 ff. P. M.

Anton Baumstark, Palaestinensia. Röm. Quartalschr. 20 (1906) 123—149 (Schluß folgt). Gibt als Frucht einer längeren Studienreise in Palästina vorläufige Mitteilungen, die namentlich die für die Geschichte der altchristlichen und byzantinischen Kunst so wichtige palästinische Architektur und Kirchenmalerei betreffen. K. K.

J. Strzygowski, Mschatta. (Vgl. B. Z. XV 412.) Besprochen von **Anton Baumstark**, Oriens christianus 4 (1904) 423—428. C. W.

Ad. Michaelis, Mschatta. Deutsche Rundschau 1906, 442—4. M. spricht sich gegen Schulz' Deutung auf ein Standquartier von Truppen aus. Dann kennzeichnet er den Gegensatz in den Anschauungen des Unterzeichneten und Brünnows und schließt: „Es sind zwei Richtungen der Kunstforschung, die hier einander gegenüberstehen; hie Byzanz und Rom! (Brünnow) hie Orient! (Strzygowski). Der Kampf unter diesem Zeichen hat erst be-

gonnen; er wird noch auf längere Zeit im Vordergrunde des kunstgeschichtlichen Interesses stehen". J. S.

Nik. G. Georgáras, *Ὁ βυζαντιακὸς ναὸς τῆς ἐπισκοπῆς ἐν Σκοπέλῳ καὶ ὁ ἐπίσκοπος Ἀναστάσιος. Ἐπετηρὶς τοῦ φιλολ. συλλόγου Παρνασσοῦ* 9 (1906) 19—28. Den Inhalt gibt der Titel an. K. K.

R. M. Dawkins, A visit to Skyros. The Annual of the British School at Athens 11 (Session 1904—1905) 72—80. Beschreibt u. a. auch die alte Bischofskirche von Skyros mit einer Inschrift aus dem Jahre 895 n. Chr. K. K.

Josef Zemp unter Mitwirkung von **Robert Durrer**, Das Kloster S. Johann zu Münster in Graubünden. Kunstdenkmäler der Schweiz. Mitt. der schweizerischen Ges. f. Erhaltung hist. Kunstdenkmäler N. F. V und VI, Genf, Mai 1906. 40 S. fol. und Tafel XXVI—XXXV. Zemp, der den Studien unseres Kreises offenbar aufmerksam folgt, fand in dem alten Monasterium Tuberis zunächst eine Gruppe ornamentaler Reliefs, die stark mit den langobardischen Italiens übereinstimmen. Diese Tatsache ist für ihn sehr einfach damit erklärt, daß über Münster die alte Straße von Mailand nach dem Norden geht, es sich also wie in Parallelbeispielen in Chur um die nördlichsten Ausläufer eines von Süden kommenden Kunststromes handle. Ich kann Z. nur insofern zustimmen, als auch ich wie er überzeugt bin, daß dieser Strom vom Orient kommt. Aber nach Chur und Münster gelangt er nicht vom Süden, sondern diese Steinskulpturen sind die ersten Spuren der Übertragung des von Norden her nach dem Süden vordringenden germanischen Ornamentstiles in Holz und Bronze auf den im Süden üblichen Stein. Bezeichnend für diesen Hergang sind die in Italien ganz unerhörten, beim Übergang von Nord nach Süd aber wohlverständlichen irischen Wirbelmotive in Stück 3 und das Tierornament auf Stück 2.

Hochwichtig ist das zweite Kapitel über die karolingischen Bauten. Z. hebt da ein ganzes Nest aus, und seine Entdeckung wirkt um so schlagender, als sie die vom Unterzeichneten in seinen Arbeiten über den Dom zu Aachen und über Kleinasien ausgesprochenen Überzeugungen in glänzender Weise bestätigt. Das Kloster zu Münster zeigt wie die ebenfalls auf karolingische Zeit zurückzuführenden Kirchen von Disentis, Müstail, Zillis, Wimmis u. a. O. das einschiffige Langhaus in drei meist hufeisenförmige Apsiden endigend und außen mit Blendarkaden geschmückt — alles Motive, die zweifellos im Orient ihren Ursprung haben. Bezüglich der Blendarkaden hätte an Ütschajak und die Roccelletta erinnert werden können. Woher dieser orientalische Einfluß? Diesmal mit dem Kirchenbau überhaupt wohl vom Süden über Mailand her, wo ich ja Kleinasien, ein Neuland S. 211 tatsächlich (aber bis jetzt ohne Nachfolge) den Schlüssel gesucht habe. Nicht minder bedeutungsvoll ist der dritte Teil. Zemp beschreibt da die karolingischen Wandgemälde, die er auf dem Dachboden über den gotischen Gewölben bezw. unter der dreifachen Tünche entdeckte. In der Hauptapsis fand man unten noch das den Sockel bildende Velum. Zemp hätte feststellen können, daß als Muster passend der in frühchristlicher Zeit übliche Schmuck des Altares, das Kreuz zwischen Broten und Gamma-Ecken (vgl. das Abel-Melchisedek-Mosaik von S. Vitale), genommen ist. Das Kreuz, anstelle des Kelches, mit den hier rautenförmig gestalteten *μῆλα* des Konstantinkreuzes (vgl. darüber unten Grüneisen). Es ist ein Vergnügen, wie

hier Schlag auf Schlag die Bestätigungen für meine „Hypothesen“ des hellenistisch-orientalischen Ursprunges der frühmittelalterlichen Kunst des Abendlandes folgen. Zemp vergleiche nur einmal für die Eckhülsen der Bildrahmen das Chironbild des Wiener Dioskurides (Strzygowski, Byz. Denkmäler III, Taf. II, 1) oder die Salbung Davids im kleinasiatischen Psalter (Omont, Fac-similés pl. III, dazu meine Alex. Weltchronik S. 182) usf. Und weiter schlage er meine Byz. Denkmäler I, Taf. VI, 2 nach und wird überrascht auch die Vorbilder der Medaillonköpfe in den Ecken finden. Könnte ich nur bei allen solchen Entdeckungen mitarbeiten, die Dinge würden, von vornherein auf die notwendige Folie gelegt, noch durchschlagender wirken, als sie es ohnehin tun. So ist auch das Wandbild am Triumphbogen keine Majestas domini sondern eine Himmelfahrt Christi nach dem bekannten syrischen Typus. Die Apostel knieen nicht, sondern stehen und auch Christus war kaum nur im Brustbild gegeben. Die wichtigen Freskenreste aus der Geschichte Davids hätten müssen mit den zahlreichen altchristlichen Zyklen desselben Gegenstandes und auf Realien und Stil hin mit dem Pariser Gregor 510 durchverglichen werden. Aber das kann ja noch alles kommen. Die Arbeit ist ohnehin vorläufig nur halb getan: es müssen Grabungen veranstaltet und die Tünche von den Malereien entfernt werden. Zemp ist der Mann dazu, das mit aller nötigen Pietät und Sorgfalt durchzuführen. Die Schweiz aber kann stolz sein auf diese Entdeckungen. J. S.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

W. de Grüneisen, La grande croce di Victoria nel foro Constantiniano. Bullettino della Società Filologica Romana Nr. 8 (1906) 1—8 des S.-A., mit einer Tafel und einer Textillustration. Der Autor bereitet eine Monographie über S. Maria antiqua vor. Unter den Malereien dieser Forumskirche findet man unter anderem drei Kreise mit Regenbogenrand, darin Kreuze mit Medaillons in der Kreuzung (Deesis o. dgl.), die Arme durch Ketten verbunden mit *A* und *Ω* usf. Die Enden der Kreuzarme setzen an kurzen Mittellinien kleine Kreise an. G. deutet diesen Kreuztypus mit Recht auf Nachbildungen des Konstantinskreuzes auf dem Forum von Kpel *ἐν τοῖς ἀκρωτηριακοῖς μέρεσι στρογγύλοις μήλοις*. Er verfolgt dies Auftreten des Typus in zahlreichen Beispielen und verspricht, darauf in seiner Monographie näher einzugehen. Das Fresco in S. M. ant. ist sehr interessant auch wegen der Schafe, Pfauen und Votivkronen, die neben den Kreuzmedaillons darin vorkommen. J. S.

W. de Grüneisen, Studj iconografici in Santa Maria antiqua. Archivio della R. Soc. Rom. di storia patria XXIX (1906) 85—95 mit drei Tafeln und zwei Textabbildungen. Der erste Abschnitt behandelt den ikonographischen Typus der stehenden Anna mit Maria im Arm, die in der Rechten ein Kreuz hält. Er kommt in der Forumkirche zweimal vor. — Im zweiten Artikel wendet sich Grüneisen gegen Wilpert B. Z. XIV, 578 f., der angenommen hatte, der Kopf des Stifters der Quiricuskapelle, des Primicerius Teodotos, sei auf Leinwand mit Nägeln befestigt worden. G. zeigt, daß wie sonst in S. M. a., so auch in der Quiricuskapelle mehrere Bildschichten übereinander zu scheiden seien und daß wie der Kopf des Papstes Zacharias,

so auch der des Primicerius nicht auf Leinwand sondern auf einer jüngeren Stuckschicht angebracht war. Vgl. dazu B. Z. XV, 700. J. S.

A. Muñoz, Rappresentazioni allegoriche della „Vita" nell' arte byzantina. L'Arte IX 3—6 d. S.-A. B. Z. XIII, 660 wurde über Studien von M. den Kairos—Bios betreffend berichtet. Bei seinem Aufenthalte in Kpel lernte er das rohe Relief des ottomanischen Museums kennen, das er hier veröffentlicht, zusammen mit anderen Nachträgen. J. S.

W. de Grüneisen, Intorno all' antico uso egiziano di raffigurare i defunti collocati avanti al loro sepolcro. Archivio della R. Soc. rom. di storia patria XXIX, 229—239 mit 8 Illustrationen. Mit Bezug auf Wilperts Herleitung des quadratischen Nimbus (B. Z. XV, 696) von der Umrahmung der Köpfe auf ägyptischen Mumien, verweist G. darauf, daß es sich dort um die Darstellung des Grabpylon handle und daß auch auf der vatikanischen Mumie, die Wilpert leider nur in einer Kopie von Tabanelli publiziert, Sonnenscheibe und Uräus nicht fehlen. Er verweist ferner auf die Analogie mit dem von mir Alex. Weltchronik S. 179 nach Goleniščev veröffentlichten Grabtuch und stellt alle auf das Alter und den Gebrauch des „signum viventis" bezüglichen Angaben zusammen. J. S.

A. Gaffre, Les Portraits du Christ. Paris, Lecoffre (1905). XI, 233 S. 4⁰. 25 Tafeln und 130 Gravüren im Texte. 40 Fr. Uns nur bekannt durch die Besprechung von **Gaston Sortais**, Études . . . de la Compagnie de Jésus 107 (1906) 835—840. C. W.

St. Beissel, Geschichte der Evangelienbücher. S. o. S. 337. P. M.

N. P. Kondakov, Darstellung einer russischen fürstlichen Familie in Miniaturen des XI. Jahrh. St. Petersburg 1906. 8⁰. 123 S. Mit 6 Tafeln. (Vgl. B. Z. XV 694.) Ausgehend von der Publikation Sauerlands und Haseloffs „Der Psalter des Erzbischofs Egbert von Trier" beschreibt Kondakov die sog. byzantinischen Miniaturen dieses Kodex noch einmal, vergleicht dann die Darstellung Jaropolks mit anderen Darstellungen russischer Großfürsten vom XI.—XIV. Jahrh. und untersucht besonders eingehend die Bedeutung der einzelnen Kleidungsstücke, der Krone, des Mantels, des Kaftans etc. beim Großfürsten, der Krone, der Dalmatik, des Thorakion etc. bei der Großfürstin und weist interessante Beziehungen zur byzantinischen Hoftracht nach. Der Frage inbezug auf den Stil und die Entstehungszeit der Miniaturen steht K. heutzutage skeptischer gegenüber, als beim Erscheinen von Haseloffs Publikation, dessen Ausführungen er damals beigepflichtet hatte; er befürwortet eine neue, eingehende Untersuchung und hält vorläufig dafür, daß sie nicht in Kiev, wie Haseloff meinte, sondern irgendwo außerhalb, vielleicht in Vladimir (p. 123) oder in Luzk (p. 10) und zwar bald nach dem Tode des *δίκαιος* Jaropolk († 1085) entstanden seien. Besprochen von **Muñoz**, Nuovo Bull. di arch. crist. XII (1906) 190—1. J. S. nach Stegensek.

D. Architektur.

L. Bréhier, Les basiliques chrétiennes; les églises byzantines; les églises romanes; les églises gothiques. Paris, Bloud, 4 Bde, je 64 S. 16⁰. Science et Religion Nr. 379—382. Besprochen von **G. Des-**

devises du Dézert, Revue internationale de l'enseignement 51 (1906) 374—376; von **Louis Bordet,** Bulletin critique 27 (1906) Nr. 9 S. 175—177.
C. W.

Josef Strzygowski, Spalato, ein Markstein der romanischen Kunst bei ihrem Übergange vom Orient nach dem Abendlande. Studien aus Kunst und Geschichte Friedrich Schneider zum 70sten Geburtstage gewidmet. Freiburg i. Br. Herder, 1906. S. 325—336 mit 10 Abbildungen auf 6 Tafeln. Die Lauheit, mit der die Arbeiten am Diokletianspalaste von Wien aus betrieben werden, veranlaßt mich erneut auf seine große Bedeutung hinzuweisen. Robert von Schneider hat sich geistvoll über die schwierigen Probleme hinweggesetzt, die den Hellenismus ebensogut wie die altorientalische Kunst betreffen. Die Überhöhung der Interkolumnien und das Motiv des Torbogens sind in ihrem Ursprung auseinander zu halten. Ebensowenig darf Nikomedien als der Ort gelten, wo in erster Linie der Spaten einzusetzen hätte, um die Untersuchung auf festen Boden zu bringen; auch in dieser Frage müssen wir zu Forschungen auf dem Boden Antiocheias drängen. Ich weise an der Hand einer Stelle des Libanios nach, daß der von Diokletian vollendete Kaiserpalast auf der Orontesinsel in Lage wie Einteilung dem Palaste bei Salona auffallend nahekam.
J. S.

Niemann-Heberdey, Der Rundbau auf dem Panajirdagh. Forschungen in Ephesos I, S. 143—180. Wenn wir doch in dieser mustergültigen Weise aufgenommen den Diokletianspalast vor uns liegen hätten! Aber davon steht vielleicht noch zu viel aufrecht, die Aufgabe ist nicht so interessant, wie das Rekonstruieren aus einzelnen Fragmenten. Heberdey datiert den Bau um 133/2 als Siegesdenkmal. Er sieht in ihm die Äußerung einer Sezession im Rahmen des hellenistischen Klassizismus. Wenn ich die Arbeit hier anzeige, so geschieht es, weil man schon für diese frühe Zeit der Grundstock an Fehlern legt, auf dem die klassischen Archäologen dann weiterbauen. Die Sezession soll im II. Jahrh. v. Chr. die naturgemäße Reaktion gegen die Wiederholung abgestumpfter Reize sein. Die Parallelen, die H. anführt, Phidias, Praxiteles, Skopas sind individuelle Fortschritte, nicht Entwicklung auf Grund von Ermüdung. Und so sind auch die „eigenartig launenhaft und bizarr" wirkenden Neuerungen an dem ephesischen Rundbau nicht Anzeichen einer Ermüdungsreaktion, sondern Äußerungen der Unterschicht, die allmählich zu der großen Erhebung des Orients gegen die Herrschaft der griechischen Kunst führt. H. verfällt in denselben Fehler wie Altmann (Die römischen Grabaltäre. Vgl. meine Rezension, Gött. gel. Anzeigen 1906 S. 907), wenn er mit Bezug auf die Zeit nach der pergamenischen Blüte schreibt: „Die Kraft des Volkes ist verbraucht und es kommt nur zu einem schwächlichen Zurückgreifen auf die Vergangenheit, bis das Römertum durch neugestellte Aufgaben frische Impulse schafft". Gerade H. wird uns eines Tages vom Gegenteil zu berichten wissen, wenn er nur erst wieder über Ephesos und das westliche Kleinasien, Tempelbauten und dgl. hinausblickt. Die Kraft der Griechen wurde neu belebt durch den orientalischen Einschlag.
J. S.

Swoboda-Wilberg, Bericht über Ausgrabungen in Grado. Jahreshefte des österr. arch. Instituts 1906. Beiblatt Sp. 9—24 mit 10 Abbildungen. Im Jahre 1905 wurden vom Direktor des Museums in Aqui-

leja Majonica auf der Piazza della corte in Grado Ausgrabungen vorgenommen, die über römischen Mauern eine einschiffige Kirche und darüber eine dreischiffige Basilika zutage förderten. Die erste Kirche datiert Swoboda bald nach 452 und identifiziert sie mit einer von dem Chron. Gradense erwähnten Agathakirche. Sie wurde später nach Westen erweitert und erhielt einen breiten Narthex mit im Norden angebautem Turm. Daß sie schon dadurch und auch in ihrer Chorbildung dem östlichen Kunstkreise angehört, läßt Sw. unerwähnt. Die Kapitelle, die er dem V. Jahrh. zuschreibt, gehören schwerlich in diese Zeit. Der vor den Altarraum gebaute Ambo hat mit östlichen Beispielen verglichen nichts Auffälliges. Daß er auf dem Pavimentmosaik aufgemauert ist, setzt nur voraus, daß der ältere Ambo beweglich, vielleicht wie der islamische Mimbar aus Holz war.

Die dreischiffige Basilika bekommt wieder den syrischen Chorschluß, Sw. hätte sich doch überwinden und entsprechende Bauten heranziehen sollen. Die gesamte Kunstforschung an der Adria wird ihre Bedeutung lediglich durch zielbewußte Aufdeckung der Zusammenhänge mit dem Orient bekommen. Die Datierung in das Jahr 808 ca. scheint mir zu jung. Ich bedaure, daß die Herren in Wien die österreichischen Schätze unter den Scheffel stellen, nur damit sie einer ernsten Beschäftigung mit dem Orient ausweichen können. J. S.

Walter Altmann, Die italischen Rundbauten. Eine archäologische Studie. Berlin, Weidmannsche Buchh. 1906. 101 S. 8⁰ mit 21 Abbildungen. Das Buch verfolgt die Entwicklung des Rundbaues, wie er in paläolithischer Zeit schon als einzige Form des Hausbaues vorkommt und erst verhältnismäßig spät durch das rechteckige Haus ersetzt wird, bis auf das Pantheon und darüber hinaus. Handhabe der Beobachtung sind die Grabbauten. A. führt den Nachweis, daß der ursprünglich wie in ganz Europa, so auch in Italien vorherrschende Rundbau eine durchaus selbständige Entwicklung durchgemacht hat. Uns interessiert hier nur die Spätzeit. Und da muß gesagt werden, A. läßt sich von dem Milieu, in dem das Buch geschrieben ist, Rom, hinreißen, wenn er das Pantheon mit Sybel für den ersten wirklich großen Gewölbebau ausgibt. In Rom vielleicht, und möglicherweise nicht einmal da. Die Entwicklung ist, als Rom anfängt mitzugehen, im hellenistischen Orient wahrscheinlich längst über diesen Typus hinaus beim Kuppelbau mit eingestellten Mittelstützen, dem Polygon und Pendentif angelangt. Warum sich Altmann in keiner Weise um die Arbeiten unseres Kreises gekümmert hat, ist mir unerfindlich. Bei seiner weltmännisch bedeutenden Art ist es gewiß nicht Archäologendünkel, vielleicht aber Eiligkeit aus privaten Gründen. Das Auftreten des sphärischen Dreieckes und die unbeholfene Bauart von S. Costanza im Gegensatz zu dem, was ich, Kleinasien ein Neuland, über die östlichen Rundbauten des vierten Jahrhunderts vorgebracht habe, hätten ihn doch zu einer modernen Fragestellung führen können. J. S.

E. Plastik.

Etienne Michon, Sarcophages du type d'Asie-Mineure. Mélanges d'archéologie et d'histoire XXVI (1906) 79—89 mit 6 Skizzen im Texte. Vorführung einiger neuerdings in den Besitz des Louvre gelangten Fragmente aus Kleinasien. Das eine Stück stammt aus Sardes, wohin

Ramsay die ganze Gruppe zu verlegen geneigt ist, drei andere kommen aus Denizli und scheinen drei verschiedenen Denkmälern anzugehören. Ob Michon sich durch diese schließlich doch wieder auf Kleinasien führende Ausbeute bestimmen ließ, die Bezeichnung type d'Asie mineure im Titel anzunehmen? Vielleicht werden sich die Herren Reinach und Mendel doch noch mit der Zeit bekehren lassen, wenn sie dem Beachtung schenken, was ich in den Neuen Jahrbüchern für das klass. Altertum XV über die Schicksale des Hellenismus in der bildenden Kunst gesagt habe. J. S.

A. Muñoz, Sarcofagi asiatici. L'arte IX, 3—6 d. S. A. mit 5 Abbildungen. B. Z. XV, 419 wurde die Erwartung ausgesprochen, daß M. nach seiner Rückkehr aus Kpel nochmals auf die kleinasiatischen Sarkophage zurückkommen würde. Er veröffentlicht jetzt zwei neue Belege für den kleinasiatischen Ursprung, einen im Museum in Brussa und einen zweiten, der in Ismid (Nikomedeia) ausgegraben wurde. M. stellt dann die zwanzig ihm jetzt bekannten Vertreter des Typus zusammen; zwölf davon rühren aus Kleinasien her. Dazu kommt das Berliner Christusrelief aus Kpel. M. glaubt im ottomanischen Museum auch ein Stück aus Tyrus von dieser Art gesehen zu haben und schließt sich jetzt schon entschiedener meiner Lokalisierung der ganzen Gruppe an: „e se nel mio precedente lavoro ho emesso gravi dubbi sull' origine asiatico dei sarcofagi, oggi mi avvicino molto di più à riconoscere che l'Asia Minore fu il centro in cui tale forma d'arte nacque, si svolse e fiori". Einer also wäre gewonnen. Ich empfehle den Aufsatz klassischen Archäologen. J. S.

Joseph Wittig, Die altgriechischen Skulpturen im Museum der deutschen Nationalstiftung vom Campo santo in Rom. Rom 1906. Supplement zur Römischen Quartalschrift, 143 S. fol. mit 6 Tafeln und 57 Textabbildungen. Ein Katalog der Sarkophagfragmente, für unsern Kreis leider nicht nutzbar gemacht, weil der Autor ganz im engen Rahmen des kaiserlichen Rom bleibt und unsere Arbeiten zum größten Teil garnicht kennt bezw. nur so streift und hereinzieht, daß der Leser ihre Bedeutung kaum ahnt. W. vermeidet eine Auseinandersetzung. Vgl. meine eingehende Besprechung in den Monatsheften für kunstwiss. Literatur 1906 Dez. J. S.

Antonio Muñoz, Sculture bizantine. Nuovo Bullettino di Archeologia cristiana XII (1906) 107—121 (mit 4 Textabbildungen und einer Tafel). M. veröffentlicht eine Reihe von Bildwerken minderer Bedeutung des k. ottomanischen Museums. Direktor Halil-Bey hatte die Güte, auch mir Photographien zu senden, Heiberg bringt in seinem oben zitierten Aufsatze ebenfalls einiges davon. M. bespricht einleitend den fett und zackig gebohrten Akanthus und erwähnt dabei auch die Pilasterkapitelle von S. Maria antiqua in Rom, von denen ich B. Z. X, 713 berichtet habe. Auch bezüglich des von M. zum ersten Male, wie er glaubt, für das 4. Jahrh. in Rom festgestellten erneut hellenistischen Stromes möchte ich ihn auf mein Kleinasien S. 194 f. hinweisen. M. hat ganz recht, das Studium der altchristlichen Denkmäler Roms muß aus dem archäol. Fahrwasser in das kunsthistorische gebracht werden. — Von den Skulpturen in Kpel bespricht er zuerst das zum alten Museumsbestande gehörige vorzügliche Relief der drei Jünglinge im Feuerofen (das mich auch immer wegen des Ornamentes interessiert hat) und daneben die rohe Neuerwerbung, ein Relief des gleichen Inhaltes. M. hätte damit zugleich ein im Stil durchaus gleichartiges Kalk-

steinrelief des Jonas abbilden sollen; beide Tafeln sind zusammen nahe bei Psamatia gefunden. Die Stücke sind interessant, weil sie unbyzantinisch sind, in dem Relief mit den drei Jünglingen fehlt der Engel, im Jonasrelief überwiegen dekorative Tendenzen, die Drachen und Fische sind die Hauptsache. — Ein Relieffragment mit Lazarus bringt M. ganz passend mit dem Berliner Mosesrelief zusammen. Es folgen einige jüngere Reliefs im Museum, in der Kahrijé und in Galata, dann ein antikes Relief, das durch Kreuze christianisiert wurde; wofür Parallelen in den ἐκφράσεις vorliegen. J. S.

Emmerich Herzig, Die longobardischen Fragmente in der Abtei S. Pietro in Ferentillo (Umbrien). Rom 1906. 33 S. 8⁰ (mit sieben Abbildungen). Die Abtei S. Pietro bei Ferentillo verdiente eine monographische Behandlung. Grüneisen mit Wüscher-Becchi haben dort gearbeitet, Schmarsow hat (Rep. f. Kunstw.) die Gemälde vorgenommen, Herzig greift jetzt darauf zurück, daß sie 595 zuerst gegründet — also eine der ältesten Klostergründungen überhaupt —, 721 ca. von Faroald II neu aufgebaut worden sei. Er stellt die aus dieser langobardischen Zeit übriggebliebenen Reste steinerner Kirchenmöbel zusammen und kommt, präludierend zu einer Bearbeitung der langobardischen Ornamentstücke Roms, zu zwei Resultaten von allgemeinerem Interesse. Zunächst sieht er in der Arbeit des M(agister) Ursus im Gesamtaufbau eine Chorschranke, wovon zwei Transennae, ein Pfeiler und Reste des Mittelbogens erhalten seien. Möglich; es könnte sich aber auch um ein Baptisterium handeln. Auch bin ich nicht überzeugt, daß die Tafel mit den beiden „Oranten“ wirklich rein ornamental zu deuten sei und Ursus mit den drei Flabella nicht doch die Trinität, mit den Oranten aber die Schächer am Kreuz hat geben wollen.

Das zweite Resultat betrifft die Herleitung des langobardischen Ornamentstiles aus der Metalltechnik. Das habe auch ich bereits Preuß. Jahrbücher Bd. 73, 448 f. angenommen. Ob als Nachweis aber vorgebracht werden kann, was H. für die Nachbildung einer Halskette hält, bezweifle ich. Dafür kommen ausschlaggebend viel allgemeinere Gesichtspunkte in Betracht, wie ich sie z. t. oben in der Besprechung von Zemp geltend gemacht habe. Die lang. Plastik repräsentiert den orientalischen Nordstrom auf italischem Boden, die Bindeglieder mit dem Orient (Persien) sind jene Schmucksachen, in denen die Verroterie cloisonnée mit dem dreistreifigen Bandgeflecht zusammenwirkt. Die germanische Weiterbildung des zu Lande vom Schwarzen Meere ausgehenden orientalischen Imports stellt für das Geflecht das Tiergerimsel dar; auf den gotischen und langobardischen Ablegern dieses mächtigen Kunststromes erscheint es noch in seiner ursprünglichen orientalischen Gestalt. H. scheint S. 26/7 wie für das Wirbelmotiv so ganz allgemein antiken Ursprung anzunehmen. Es wird interessant sein dafür in seiner größeren Arbeit über Rom den Nachweis zu lesen. J. S.

Alan J. B. Wace, Laconia. V. Frankish Sculptures at Parori and Geraki. The Annual of the British School at Athens 11 (Session 1904—1905) 139—145. Über einige zum Teil sehr seltsame Reliefs, die wohl alle zwischen 1209—1262 entstanden sind. K. K.

F. Malerei.

J. Wilpert, Die Malereien der Katakomben Roms. (Vgl. B. Z. XV 419.) Besprochen von **G. Ficker,** Zeitschr. für Kirchengeschichte

27 (1906) 113—125; von **P. M. Abel**, Les Peintures des Catacombes et l'histoire religieuse à l'occasion d'un ouvrage récent. Bulletin de littérature ecclésiastique 1906 Nr. 2 S. 50—61. C. W.

Charles Diehl beanstandet eine Stelle meines Berichtes über Muñoz, I musaici di Kachrié Giami (B. Z. XV 699), in der es heißt „gegen Diehl u. a. lehnt er mit Recht rundweg alle Annahmen ab, die abendländische Einflüsse hereinziehen". Diehl tritt selbst, Études byz. p. 426 sehr entschieden gegen jede solche Annahme auf und bei Muñoz heißt es T. 17: er wundere sich, daß irgend jemand diese Hypothese, e tra altri il Diehl, abbia potuto, sia pure per confutarla, prenderla in considerazione un momento. Ich bitte den Irrtum zu entschuldigen. J. S.

Jean Ebersolt, Fresques byzantines de Néréditsi d'après les aquarelles de M. Brajlovskij. Monuments Piot XIII, 1—23 des S.-A. pl. IV und V und 6 Abbildungen. Néréditsi liegt drei Werst von Novgorod, seine Kirche ist 1198 erbaut, die Gemälde wurden 1199 ausgeführt. Das Dedikationsbild stellt Jaroslav (1182—1199) mit dem Kirchenmodell vor Christus dar. Der Zyklus in der Kuppel ist der gewöhnliche, im Apsisraum fällt die Häufung der Gerichtssymbole: Alter der Tage, Hetoimasia und Deesis auf, trotzdem in der Wölbung die thronende Muttergottes, die Kommunion und die Kirchenväter gegeben sind. Auch in der Anordnung des Festzyklus an drei Kirchenwänden findet sich manches Eigenartige. So beginnt er z. B. mit der Geburt Christi an der Westwand über dem jüngsten Gericht. E. beschreibt die Bilder im einzelnen und vergleicht sie mit den übrigen russischen und griechischen Zyklen. J. S.

Antonio Muñoz, I codici miniati della biblioteca Chigi in Roma. Revue des. bibliothèques 1905 S. 5—22. Zuerst sind die griechischen Miniaturhandschriften aufgezählt, die M. auch in seinen Codici greci delle minori biblioteche di Roma (B. Z. XV 420) besprochen hat, die Catena in prophetas und der Dioskorides. Nach den lateinischen Codices, die folgen, werden in einem Appendix noch drei andere griechische angeführt, Apostelakten vom J. 1394 mit einem Zierblatt, ein Evangelistar des 14. Jahrh. und ein Dionysios v. Halikarnaß mit einem Autorenbild, das aber nicht wie Montfaucon annahm, dem 10. sondern dem 17. Jahrh. angehört. J. S.

E. Rjedin, Das Portrait des Kosmas Indikopleustes in den russischen illustrierten Handschriften seines Werkes (russ.). Mit 14 Textbildern. Viz. Vremennik 12 (1906) 112—131. R. beschreibt und beurteilt die verschiedenen Typen des Porträts des Kosmas, das sich in den russischen Hss seines Werkes regelmäßig vorne auf einem Vorsatzblatte findet. E. K.

G. Kleinkunst (Elfenbein. Email usw.).

Otto Pelka, Koptische Altertümer im Germanischen Nationalmuseum. Mitt. des Germ. Nationalmus. 1906 S. 1—42. 8⁰ mit zwei Tafeln und 107 Abbildungen im Texte. P., der sich durch seine Arbeit über Altchristliche Ehedenkmäler eingeführt hat, gibt hier einen Katalog der koptischen von Forrer erworbenen Sammlung eines Museums, in dem man dergleichen nicht suchen würde. Ich freue mich, P. aus voller Überzeugung in meinem Fahrwasser zu sehen. Die Anordnung des Kataloges

lehnt sich an meinen Catalogue du Musée du Caire, zunächst äußerlich in den vorzüglichen Abbildungen, die dem beschreibenden Texte beigegeben sind. Für die Lampen ist eine Klassifizierung nach Körperformen genommen: Typus A eiförmig, B kreisförmig, C vierseitig, D herzförmig, E und F außergewöhnlich (Max Bauer wird darüber hoffentlich urteilen). Zu den Menasflaschen wird bemerkt, daß ihr häufiges Vorkommen vielleicht durch fabrikmäßigen Export von Alexandrien aus erklärbar sei. Von den Stempeln werden die Abbildungen auf Tafeln gegeben, II 6 ist der Tonschirm einer Lampe. Die Vorführung der beiden Gefäße ruft mir in Erinnerung, daß der Bissingsche Gefäßkatalog des Kairiner Museums leider noch immer aussteht. Er wird für die Bearbeitung der Keramik die eigentliche Stütze werden. — Unter den Gegenständen in Metall stehen die Räuchergefäße obenan. P. verwirft meine Einteilung nach zwei Hauptgruppen und setzt dafür nach der Faßform vier Gruppen. Entscheiden kann da nur die Erfahrung. Dasselbe gilt für die Lampen; auch da ersetzt er meine Einteilung nach der Gebrauchsart durch eine solche nach der Gestalt des Ölgefäßes. Ich kam aus der ägyptischen Praxis, P. aus der Theorie, er hat überhaupt nur zwei Bronzelampen zu katalogisieren. Sein Grundsatz ist: „Die rein nach antiquarischen und archäologischen Normen bisher fast ausschließlich erfolgte Sonderung hat einer Betrachtungsweise Platz zu machen, die nach der Seite der, wenn man bei den Handwerksprodukten so sagen darf, stilistischen Entwicklung hin zu einem letzten Resultat zu kommen sucht“. Meines Erachtens entscheidet im Kunsthandwerk die volkstümliche Wurzel, d. h. Material und Gebrauchszweck; erst in diesem Rahmen sollen künstlerische Gesichtspunkte zur Geltung kommen.

Ohrringe, Gewichte, Tierfiguren, Kreuze, Varia sind die nächsten Gruppen. Dann folgen Beinschnitzereien, Holz- und Steinsachen, entsprechend zumeist den in meinem koptischen Kataloge veröffentlichten Stücken. Ich möchte nur herausheben die wegen des riesigen Beckens auffallende „Puppe“ Nr. 77, den in der Tat Kairo 8786 merkwürdig verwandten Vogel 97 und ein neues Beispiel des Reiterheiligen Nr. 120. — Möchte die gewissenhafte Arbeit zahlreich Nachfolge finden. Besonders erfreulich ist, daß das Kaiser Friedrich-Museum in Berlin solchen Arbeiten mit Rat und Tat beisteht. J. S.

M. Dreger, Die Stoffe aus dem Reliquienschreine Karls des Großen. Österreichische Rundschau 1906 S. 175—179. Aus Anlaß der Entnahme des Stoffes für die Reproduktion in Lessings großem Gewebewerk erinnert D. an seine Feststellung, daß das Elefantenmuster in die Reihe der aus dem buddhistischen Osten kommenden Motive gehört. Er nimmt mit Recht für diejenigen gegen die Zeitungen Partei, die weitblickend genug waren, das Stück von neuem (vgl. B. Z. IV 227) unter die Sonde der Wissenschaft zu liefern. Hoffen wir, daß dieser einzige Schatz nicht wieder in das Dunkel des Totenschreines eingesperrt wird. Über solche Pietätsduselei sollten wir doch allmählich hinaus sein. Das Stück gehört in das kleine Museum des Aachener Domschatzes, es sollte dauernd der öffentlichen Besichtigung und dem Studium vor Augen gestellt werden. Man halte sich an das Beispiel, wie die Hohenstaufenreliquien im Dom zu Palermo zugänglich gemacht sind. Vgl. die „Jugend“ 1906 Nr. 49.

J. S.

V. V. Stasov (†), Eine silberne orientalische Schüssel in der kaiserl. Ermitage. St. Petersburg 1904. 76 S. 8⁰. Bald nachdem diese Schüssel aus dem Bezirk von Perm in die kaiserl. Ermitage gekommen war, wurde sie in den „Materialien“ für die Archäologie Rußlands von den drei Gelehrten Chvolson, Pokrovskij und Smirnov gemeinsam ediert (vgl. B. Z. IX 605) und als sassanidische Arbeit des 6.—7. Jahrh. angesprochen. Stasov führt dagegen in überzeugender und glänzender Weise den Beweis, daß wir es mit einer zentral-asiatischen, türkischen Arbeit zu tun haben; ferner deutet er in richtiger Weise einige von den ersten Editoren mißverstandene oder nicht genügend berücksichtigte Einzelheiten in den Darstellungen und weist das Werk dem 13.—14. Jahrh. an. Unseres Erachtens ist diese Datierung nicht genügend begründet und die ikonographischen Eigentümlichkeiten dürften für ein viel höheres Alter (8. Jahrh. oder bald nachher) sprechen. J. S. nach Stegensek.

H. Grisar S. I., Il „Sancta sanctorum“ in Roma e il suo tesoro novamente aperto. Civiltà cattolica 1906 II 513—544, 708—730, III 161—176 mit 25 Abbildungen. Wir danken es Grisar, wenn Pius X und Kardinal Satolli gestatteten, daß endlich der Schatz, von dem es heißt non est in toto sanctior orbe locus, geöffnet und aufgenommen werden durfte. Die Überraschung ist für uns Byzantinisten eine ebenso große wie angenehme: was schon die Fresken von S. Maria antiqua durchschlagend lehrten, das erhält eine Bestätigung ohne gleichen auf dem Gebiete der Kleinkunst, durch diesen in einem Schreine Leos III (795—816) aufbewahrten Schatz. G. prüft zuerst die alten Kataloge und geht dann auf das Hauptstück, ein Kreuzreliquar, über, das in Zellenschmelz Verkündigung, Begegnung, Geburt, Reise nach Bethlehem (nicht wie G. angibt, die Flucht), Anbetung, Darbringung und Taufe aufweist. Man erwartet immer, daß nun die kunstwissenschaftliche Untersuchung folgen werde. Statt dessen stellt G. alle Notizen zusammen, die wir über ein nach dem liber pontificalis von Sergius I (687—701) gefundenes Kreuzreliquar haben, das mit dem oben entdeckten identisch ist. Das ist die gute alte Art archäologischer Forschung, über die wir denn doch allmählich hinaus sein sollten. Zuerst das Kunstwerk ikonographisch und stilkritisch abgehandelt, dann all der historische Kram, der sich etwa damit vereinigen läßt. Auf diesem Wege käme auch hier Klarheit in eine Sache, die jetzt ganz uferlos in Konjekturen aufgeht. Solche Arbeiten muß eben ein Kunsthistoriker machen. Am Schluß des ersten Artikels wird dann noch das Silberkästchen behandelt, in dem dieses Kreuz ruht. Es zeigt einen ähnlichen Zyklus und auf dem Deckel Christus thronend zwischen Petrus und Paulus usw.

Der zweite Aufsatz beginnt mit der Frage, in welche Zeit vor Sergius unser von ihm gefundenes Kreuz gehöre. Die Datierung vor Sergius gilt also schon als bewiesen. Wenn Grisar diese Literaturberichte durchsieht, wird er bald finden, wie dilettantisch seine Vorstellung vom Stande der heutigen Forschung über das Email ist. Die Untersuchung läuft darauf hinaus, das Kreuz hinterlasse den Eindruck eines Werkes, che raccoglie in sè la tradizione artistica della tarda età romana. Daß das Emailkreuz aus Jerusalem stammen könnte, fällt G. nicht ein, und er wird glauben, ich spräche irre, wenn ich sage, daß man zur Beurteilung von Zeit und

Ort der Entstehung dieses Kreuzes nicht die römische, sondern die armenische Kunst kennen müsse.

Es folgt ein Artikel über die Kreuzverehrung und die Salbung mit Balsam, dann über ein zweites Goldkreuz, dieses mit Gemmenschmuck, das G. dem 5. oder dem Ende des 6 Jahrh. zuschreibt, entstanden im territorio dell' arte imperiale romana. Die Hauptsache ist G. daran, daß sich das Kreuz identifizieren lasse mit jenem, in dem nach dem Diakon Johannes saec. XII die Vorhaut Christi bewahrt wurde. G. widerlegt das; er schreibt für Leser der Civiltà cattolica, sein Freimut verdient daher Verständnis.

Im dritten Artikel wird das kreuzförmige Kästchen, in dem die Reliquie der Beschneidung ruht, besprochen. Sie ist inschriftlich in die Zeit eines Paschalis episcopus datiert. Wenn aber G. glaubt, sie sei das Werk eines Franken aus Karls d. Gr. Zeit, dann irrt er neuerdings. Auch dieser Kreuzschrein muß zweifellos im Orient seinen Platz finden. — Es folgt das Reliquar der Sandalen Christi. Darin fand sich ein Jagdstoff in Seide. G. schweigt bezüglich seiner Provenienz und Datierung. Es wäre besser gewesen, er hätte diese reservierte Haltung allen seinen Funden gegenüber bewahrt. Es handelt sich um ein wertvolles sassanidisches Muster. — Das cofanetto d'argento mit dem Haupt der hl. Agnes gehört der Zeit Nikolaus' III (1277—80) an. Für uns ist dagegen wieder sehr wertvoll das Reliquar mit dem Kopf der hl. Praxedis. Es wird schon unter Leo X als capsula argentea graeco opere caelata bezeichnet. Glücklicherweise stehen auf dem Kästchen griechische Buchstaben, sonst würde G. das womöglich auch noch anzweifeln. Auf dem Deckel ist in Zellenschmelz die Deesis, ringsum die Apostel gegeben, auf der Rückseite in Relief Gregorios Theologos und Basilios. Die Emails datiert G. ins 10. Jahrh., die Reliefs nahe an die Zeit Nikolaus' III.

Am Schluß des dritten Artikels wird ein ovales Silberkästchen vorgeführt, auf dem die Verkündigung gegeben ist. G. datiert sie ins 5.—6. Jahrh. Sie geht in der That zusammen mit der afrikanischen Pyxis gleicher Form und einer andern in Grado. Wir dürfen gespannt sein auf die weiteren Aufsätze. Der Schatz ist unerschöpflich reich und G. erledigt die antiquarische Arbeit mit aller an ihm so geschätzten Gewissenhaftigkeit. Wenn ich ihm trotzdem hier freimütig entgegentrat, so geschah es, weil eine Entdeckung, wie die vorliegende nicht alle Tage vorkommt und sie sehr gut zum Anlaß genommen werden kann, in einen offenen und ehrlichen Kampf gegen die überlebte römische Art der archäologischen Forschung einzutreten. G. soll nicht glauben, daß seine Arbeit irgendwie kunsthistorisch befriedigend ist; vielleicht entschließt er sich doch noch, wie seinerzeit F. X. Kraus, mit sich selbst zu brechen und rechtzeitig die neuen Wege zu gehen. Zur Bearbeitung des Schatzes Sancta Sanctorum gehören modern geschulte Kunsthistoriker. Hoffen wir, daß die mit besseren Abbildungen ausgestattete Gesamtausgabe die kunsthistorische Untersuchung etwas genauer nimmt, sonst können wieder Dinge unterlaufen wie die Datierung des Omophorions von Grottaferrata. J. S.

Ph. Lauer, Le trésor du „Sancta sanctorum“ au Latran. La revue de l'art ancien et moderne. Nr. 112 (1906) 5—10 mit 1 Tafel und 10 Textillustrationen. Wie das so geht, nachdem P. Grisar den permesso durchgesetzt und den Schatz aufgenommen hatte, mußte ein Franzose

dasselbe tun. Freilich hatte er wissenschaftlich mehr Anrecht auf den permesso als G. Während nun der Deutsche erst lange eine „wissenschaftliche" Arbeit vorbereitet, springt L. vor und rettet für die Académie des inscriptions „la primeur dans le monde savant". L.s Abbildungen sind wesentlich besser als die G.s, der, wie gesagt, besser getan hätte, sich für den kunsthistorischen Teil mit einem Fachmann zusammenzutun. L. hat auch mehr Geschmack als G. und ist über die moderne kunstwissenschaftliche Bewegung mehr auf dem Laufenden als Grisar. J. S.

Antoine Muñoz, L'art byzantin à l'exposition de Grottaferrata. Rome, Danesi 1906. 195 S. mit 146 Textabbildungen und 3 Tafeln. Von dieser Ausstellung war B. Z. XIV 402 und XV 426 f. die Rede. M. gibt hier den ausführlichen Katalog nach dem Material: Bilder, Stoffe, Elfenbein, Goldschmiedekunst geordnet, nicht wie ich gewünscht hätte, in entwicklungsgeschichtlichem Aufbau. Wir müssen vor allem der Firma Danesi warmen Dank sagen für die den Forderungen des Zinkdruckes entsprechende gediegene Ausstattung. Man sieht, daß Danesi durch seine Arbeiten mit P. Ehrle, Venturi und Muñoz zur vollen Beherrschung der Technik herangewachsen ist Wir dürfen begierig sein, wie die Firma die von Muñoz vorbereitete farbige Ausgabe des Rossanensis durchführen wird.

Im vorliegenden Werke studiert M. im ersten Abschnitte die Entwicklung der orientalischen Malerei nach dem 14. Jahrh. unter Benutzung der russischen Vorarbeiten. Zuerst ist nach Johannes Chrysostomus von dem Zusammenhang der antiken Porträt- mit der christlichen Ikonenmalerei die Rede, wobei die enkaustischen Bilder in Kiev Erwähnung finden. Dann folgt ein Blick auf die Geschichte der Malerei in Rußland, die Malerbücher, Ekphraseis und die Darstellung der Pentekoste, dazwischen eingestreut die Bemerkungen über die Bilder in Grottaferrata, das Ganze mehr eine Orientierung für Laien, als eine wissenschaftliche Arbeit und in erster Linie durch das reiche Abbildungsmaterial wertvoll.

Der zweite Abschnitt behandelt den orientalischen Ursprung der süditalischen Miniaturenmalerei. Ich freue mich des Feuers, mit dem M. Eindrücke in Thesen umsetzt. Er findet, daß gewisse Basilianer-Handschriften mit einer von Kondakov auf dem Sinai aufgenommenen Handschrift übereinstimmen. Daraus folgt für ihn der Schluß, daß Süditalien in der Miniatur von Syrien abhänge. Wenn M. der Sache genauer nachgeht, wird er finden, daß der Stil, den er in Süditalien heimisch glaubt, es noch mehr in Oberitalien und den langobardischen Handschriften ist. So einfach, wie er sich die Zusammenhänge denkt, liegen sie denn doch nicht. Der Weg vom Orient nach Italien geht über den Norden. Der dritte Abschnitt über Elfenbein und Speckstein bringt die bekannten Sachen der Vaticana und aus Bologna und ordnet auch das große Triptychon der Casanatense ein. Der vierte Abschnitt behandelt die Stoffe, zuerst die ägyptischen, dann zwei 1314 vom Patriarchen von Aquileja an die Kollegiatkirche von Castell' Arquato gewidmete Stickereien mit Darstellung der Kommunion, wobei die Arbeit von Dobbert im Repertorium für Kunstwissenschaft übersehen ist. Das Omophorion von 1618 und ein Buchdeckel mit dem Paläologenmonogramm bilden den Schluß.

Der vorletzte Abschnitt beginnt mit der Engelschale des Grafen Gr. Stroganov, der afrikanischen Silberpyxis des Vatikan, den Emailkreuzen

von Cosenza und Gaeta u. a. O. und beschreibt die kleinen Tafelmosaiken usf. Den Schluß bilden die Holzsachen, vor allem der Kasten von Terracina. Die Arbeit stellt einen in lesbarer Form und anregend durch eigene Beobachtungen geschriebenen Katalog bester Art dar und wird die Ausstellung selbst sehr lange überdauern. J. S.

H. Byzantinische Frage.

Franz Cumont, Rome et l'Orient Revue de l'instruction publique en Belgique XLIX (1906) 73—89. Es ist der erste von sieben Vorträgen, die C. im November 1905 am Collège de France über die orientalischen Religionen gehalten hat. Die in meinem „Orient oder Rom" ausgesprochenen Überzeugungen werden hier auf einen breiteren Boden gestellt. S. 78 f. wird die Geltung einer römischen Reichskunst abgelehnt; Rom sei dem Orient „tributaire" gewesen. J. S.

Beda Kleinschmid O. F. M., Die mittelalterliche Malerei Westfalens und die byzantinische Frage. Wiss. Beilage zur Germania 1906 Nr. 316—318. Der Autor nimmt Bezug auf Herm. Schmitz' Studie über die mittelalterliche Malerei in Soest (Münster 1906), worin gezeigt wird, welch bedeutenden Anteil der byz. Kunst an der ersten Blüte der westfälischen Malerei zufällt. Während jedoch Schmitz dabei bleibt, diesen Einfluß nur als anregend nicht als eigentlich stilbildend anzusehen, geht Kl. weiter. Soest müsse neben Goslar und Halberstadt geradezu als ein Mittelpunkt byzantinisierender Malweise in Norddeutschland bezeichnet werden. Beweis die 1166 ausgemalte Apsis des Patroklidomes und der Kirche S. Maria zur Höhe und die alten westfälischen Tafelgemälde. Das Antependium aus dem Walpurgisstifte und die Kreuzigung aus der Wiesenkirche zeigten den byz. Stil in Westfalen auf seiner Höhe. J. S.

J. Strzygowski, Die Miniaturen des serbischen Psalters der Kgl. Hof- und Staatsbibliothek in München. Besprochen von **Muñoz**, Nuovo Bullettino di Archeologia Cristiana XII, 193—196; **Victor Schultze**, Monatshefte für kunstwiss. Literatur II (1906) 153—4; **Aug. Stegensek**, Časopisza zgodovino in narodopisje 1906, 108—110. J. S.

Anton C. Kisa, Die römischen Antiken in Aachen. Westdeutsche Zeitschrift f. Gesch. u. Kunst XXV (1906) 1—83. Uns interessiert hier nur Abschnitt III „Die Antiken Karls des Großen" und IV „Das Pantheon am Ambo Heinrichs II". Den Schluß von III bildet der Satz: „Vorläufig 'wage' ich es, trotz Strzygowskis Verbot, die Pigna nicht nur für ein von Rom angeregtes, sondern direkt für ein römisches Werk zu halten" und gegen Ende von IV, wo K. mir vorwirft, extrem in der Betonung des Orients zu sein, heißt es wörtlich: „Wie die mittelalterliche Kunst geworden ist, erscheint doch heute kaum mehr zweifelhaft, auch nicht, wo der Entwicklungsprozeß sich zuerst abgespielt hat. Der Ort liegt allerdings soweit von dem Gebiete entfernt, das Strzygowski mit besonderem Eifer und Erfolge bisher gepflegt hat, nämlich von Kleinasien, daß die Lücken in seiner Beweisführung und die einseitige Beurteilung, welche er dieser Frage zuteil werden läßt, sich leicht erklären." Kisa hat sich diese Kritik leicht gemacht, indem er meine Ansicht über die Mschattafassade bekämpft, ohne eine Ahnung zu haben, daß ich darüber eine große Arbeit

geliefert habe, und mir vorgefaßte Meinungen bezüglich des „reitenden Heiligen" vorwirft, ohne meinen Aufsatz über den koptischen Reiterheiligen und den hl. Georg zu kennen oder zu wissen, daß mein Teil des Catalogue gén. du Musée du Caire „Koptische Kunst" seit 1904 vorliegt. Er hält mir weiter die autochthonen Züge in der gallischen Kunst vor und weiß nicht, daß ich selbst für die Anerkennung derselben in meinem Aufsatze über die Wilczekbronze eingetreten bin — kurz Kisa kanzelt mich in Bausch und Bogen ab, ohne außer Kleinasien, das er zitiert, meine Hauptarbeiten angesehen zu haben. Es sei daher, wie so oft schon die regelmäßige Durchsicht dieser Bibliographie empfohlen. — Ich möchte nicht, daß die Gesinnungsgenossen von Kisa gering denken. Ich wenigstens schätze K. als wissenschaftliche Arbeiter sehr hoch und wünschte, daß er beim Durchnehmen meiner Arbeiten darauf käme, um wie viel besser es wäre, wir wirkten zusammen, als wir wettern gegeneinander. Auf Einzelheiten will ich in dieser Zeitschrift nicht eingehen, stehe aber auf Wunsch zur Verfügung. J. S.

J. Museen. Zeitschriften. Bibliographie usw.

A. Muñoz, Monumenti d'arte medioevale e moderna. (Vgl. B. Z. XV 688.) Das zweite Heft bringt das Enochbild des Kosmas Indikopleustes der Vaticana, den Paulus Martyr aus den neuentdeckten Fresken von S. Maria in via lata in Rom und das interessante Silberkreuz aus S. Giovanni in Laterano (saec. XIII). Das dritte Heft gibt als Tafel 12 eine Außenansicht der Theodoroskirche in Athen. Die Gesinnungsgenossen werden gebeten auf dieses Lieferungswerk zu abonnieren (Danesi Rom, Via Bagni). Der Preis des Jahrganges beträgt für das Ausland 12 Lire. J. S.

K. A. Inostrancev und **Z. I. Smirnov**, Materialien zu einer Bibliographie der muselmannischen Archäologie nach den Büchern des Baron G. B. Tiesenhausen herausgeg. Petersburg 1906, S.-A. aus den Schriften der oriental. Abt. der k. russ. archäol. Gesellschaft XVI, 79—145 und 213—416. Wertvolle Zusammenstellung, die auch die Byzantinisten interessieren dürfte. J. S.

A. Palmieri, La Société Archéologique chrétienne d'Athènes. (Son histoire, son organisation et ses travaux.) II. Viz. Vrem. 12 (1906) 500—515 (vgl. B. Z. XIII 670). E. K.

A. Palmieri, Le centenaire de Grottaferrata. Les fêtes du neuvième centenaire de Grottaferrata et l'Exposition d'art Italo-byzantin. Mit 1 und 5 Textbildern. Viz. Vrem. 12 (1906) 545—550. 550—570. E. K.

H. Stuart Jones, Art under the Roman Empire. The Quarterly Review Nr. 406 (Jan. 1906) 111—137 (mit einer Tafel). Im Anschluß an Hartel-Wickhoff, Wiener Genesis, Strzygowski, Orient oder Rom und sonstige Literatur. C. W.

8. Numismatik.

Warwick Wroth, On the study of byzantine numismatics. Corolla Numismatica, Oxford 1906 S. 325—335 (mit zwei Lichtdrucktafeln). Äußerst instruktive lichtvolle Charakteristik des seit Sabatier so ungebührlich vernachlässigten byzantinischen Münzwesens, in der besonders

die verschiedenen Prägestätten, die Typen und der Kunstcharakter der Münzen besprochen werden. Als Einleitung dient eine dankenswerte Übersicht der auf das Thema bezüglichen Studien von Du Cange bis auf die Gegenwart. K. K.

D. Chabiaras, *Τέσσαρα βυζαντινὰ σταθμία.* Viz. Vrem. 12 (1906) 497—498. Beschreibt vier kupferne Münzgewichte aus Syme. E. K.

9. Epigraphik.

Gabriel Millet, Inscriptions inédites de Mistra. Bull. de corr. hell. 30 (1906) 453—466 mit 4 Abbildungen. Millet, der sich für Mistra aufopfert, dort 1896—98 ein Museum eingerichtet und im Bull. de corr. hell. 23 seinen ersten Inschriftenbericht gebracht hat, verbrachte auch 1905 lange Zeit im mittelalterlichen Sparta. Er lenkt die Aufmerksamkeit auf drei Texte, die für den Kunsthistoriker von Wert sind. Auf dem einen ist *ζαμπεα ντε λεξηναω*, d. h. Isabelle de Lusignan genannt. Die Ornamente dieses Steinarchitravs, die Millet wohl erst in seinem Werke über Mistra behandeln wird, sind äußerst interessant. Die zweite Inschrift findet sich auf einem *ἁγιαστήριον* ohne künstlerischen Wert. An dritter Stelle bringt er einen Nachtrag mit Bezug auf die Fassadeninschriften der Pantanassa. Es gelingt ihm auch das fünfte Monogramm aufzulösen. Für jede einzelne Inschrift ist ein gewissenhafter historischer und sachlicher Kommentar gegeben. J. S.

L. Jalabert S. I., Inscriptions grecques et latines de Syrie. Mélanges de la Faculté Orientale (de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth). Vol. 1 (Beyrouth 1906) 132—188. Reichhaltige Sammlung, der der Gedanke zugrunde liegt, eine Neubearbeitung der Sammlung der griechischen und lateinischen Inschriften Syriens von Waddington vorzubereiten. K. K.

10. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

Theodosiani libri XVI edd. **Th. Mommsen** et **Paulus M. Meyer** vol. I. (Vgl. B. Z. XV 429.) Besprochen (sehr eingehend) von **P. Maas**, Götting. Gel. Anz. 1906 S. 641—662; von **O. Gradenwitz**, Berliner philologische Wochenschrift 26 (1906) Nr. 8 Sp. 235—240. C. W.

E. Vacandard, Le pouvoir coercitif de l'église et l'inquisition. Revue du Clergé français 45 (1906) 225—248. 1) In den ersten vier Jahrhunderten (époque des persécutions); 2) in der Zeit von Valentinian I bis Theodosius II (l'église et le code criminel des empereurs chrétiens contre l'hérésie). C. W.

Nikodemus Milaš, Das Kirchenrecht der morgenländischen Kirche. Übersetzt von Dr. **Alexander v. Pessić**, Mostar 1905, 2. Aufl., 742 S. (vgl. die Besprechung der ersten Auflage B. Z. VII 196 ff.). Die „zweite, verbesserte und vermehrte Auflage" des Originals ist im J. 1902 erschienen; ihre hier vorliegende Übersetzung verdient durch Berücksichtigung der inzwischen erschienenen Gesetze und neueren Werke und durch sonstige Umarbeitungen eine dritte verbesserte Auflage genannt zu werden. — Vgl. den Bericht von **Edmund Müller**, Beilage zur ⟨Münchener⟩ Allgemeinen Zeitung (1906) Nr. 241. P. M.

N. Zaozerskij, Die böswillige Verlassung eines Gatten durch den anderen als Grund der Ehescheidung (russ.). Bogoslovskij Vjestnik 1904, III, 318—341 und 422—445. E. K.

V. Beneševič, Die kanonische Sammlung von 14 Titeln von dem zweiten Viertel des 7. Jahrh. bis zum J. 883 (russ.) St. Petersburg 1905 (vgl. B. Z. XV 429). Besprochen von **N. Suvorov** im Journal des Minister. der Volksaufkl. Neue Serie Bd. 3, 1906, Juniheft S. 409—426. E. K.

N. Zaozerskij und **A. Chachanov**, Der Nomokanon des Joannes Nesteutes in seinen Redaktionen, der grusischen, griechischen und slavischen (russ.). Moskau 1902 (vgl. B. Z. XII 711). Besprochen von **N. Marr** im Viz. Vrem. 12 (1906) 191—198. E. K.

V. Beneševič, Eine Entscheidung des Patriarchen Alexios vom J. 1027 (russ.). Viz. Vremennik 12 (1906) 515—517. Beneševič veröffentlicht nach dem cod. Vatic. 842, dessen übriger Inhalt beiläufig genau verzeichnet wird, die *Ψῆφος τοῦ πατριάρχου κυροῦ Ἀλεξίου πρὸς Θεοφάνην ἐπίσκοπον Θεσσαλονίκης περὶ ἁρπαγῆς γάμου.* E. K.

V. Beneševič, Eine Entscheidung des Patriarchen Kerullarios (russ.) Viz. Vremennik 12 (1906) 517—518. Beneševič veröffentlicht nach dem cod. Vatic. 842 die *Ψῆφος τοῦ πατριάρχου κυροῦ Μιχαὴλ περὶ γυναικὸς ἱερέως μοιχευθείσης.* E. K.

V. Beneševič, Die Antworten des Chartophylax Nikephoros auf die Fragen des Mönches Maximos (russ.). Viz. Vremennik 12 (1906) 518—524. Beneševič ediert nach dem cod. Vatic. 2019 (mit Varianten aus dem cod. Vindob. jur. gr. 11) fünf Fragen des Maximos *περὶ διαφόρων κεφαλαίων* und die darauf erfolgten Antworten des Nikephoros. Im Gegensatz zu Zachariae hält er diesen Chartophylax Nikephoros für identisch mit dem Verfasser des Sendschreibens an den korinthischen Mönch Theodosios und verlegt ihn ins letzte Viertel des 11. Jahrhunderts, so daß es wahrscheinlich eben der Chartophylax Nikephoros ist, der als Adressat in dem Briefwechsel des Theophylaktos von Bulgarien und auch in zwei Dokumenten aus den JJ. 1081 und 1090 vorkommt. E. K.

V. Beneševič, Zu den Antworten des Joasaph an Georgios (russ.). Viz. Vremennik 12 (1906) 525. Berichtigung einiger Druckfehler seines in der B. Z. XV 430 notierten Aufsatzes. E. K.

M. G. Tselepides, *Τὰ προνόμια τῆς ἐκκλησίας ἐν Τουρκίᾳ ἢ εἰσαγωγὴ εἰς τὸ παρὰ τῷ οἰκουμενικῷ πατριαρχείῳ ἰσχῦον κληρονομικὸν δίκαιον.* Athen 1906. 72 S. 8°. 4 Dr. K. K.

L. K. Götz, Das Kiever Höhlenkloster. — Kirchenrechtliche und kulturgeschichtliche Denkmäler Altrusslands (Vgl. B. Z. XV 430.) Ausführlich besprochen von **F. Kattenbusch**, Theologische Literaturzeitung 31 (1906) Nr. 15 Sp. 436—439. Die zweite Arbeit auch von **N. Bonwetsch**, Deutsche Literaturzeitung 27 (1906) Nr. 32 Sp. 2003 f. C. W.

B. Mathematik. Astronomie. Naturkunde. Medizin. Kriegswissenschaft usw.

Eilhard Wiedemann, Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften. IV. Über Wagen bei den Arabern. V. Auszüge aus

arabischen Enzyklopädien und anderes. Sitz.-Ber. der phys.-mediz. Sozietät in Erlangen 37 (1905) 388—455. VI. Zur Mechanik und Technik bei den Arabern, ebenda 38 (1906) 1—56. Aus diesen reichen Abhandlungen seien folgende für unser Studiengebiet wichtige Einzelheiten hervorgehoben. S. 402 f. wird von den Brennspiegeln gehandelt, die u. a Agathias S. 293 ed. Bonn. beschreibt. Über Uhren und Uhrtürme in Konstantinopel spricht W. S. 412; hinzuzufügen ist das Horologium bei der Apostelkirche, de cerem. I 535, 10. Über mechanische Musikwerke wie die bekannten singenden Vögel auf der goldenen Platane, etc. S. 428 f. Über Orgeln spricht W. VI 3 f.., über Wagen S. 7 f. Isidors Etymologien sind übrigens fast immer wertlos, seine Verbindung von campana mit Campania verdient kaum Beachtung. Über Kriegsmaschinen vgl. S. 21 ff., über Mühlen S. 40 ff. Wer sich mit irgend einem Zweige der Technik bei den Byzantinern beschäftigt, wird in diesen Aufsätzen W.s die reichste Fundgrube erschlossen finden. A. H.

F. Boll, Sphaera. (Vgl. B. Z. XIV 372.) Besprochen von **Domenico Bassi**, Rivista di filologia 31 (1903) 344—348. C. W.

11. Bibliographische Kollektivnotizen.

Papyrusforschungen.

Vgl. XV (1906) 432 ff.

Von dem Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, herausgeg. von **Ulrich Wilcken**, liegt das 4. Heft des III. Bandes vor, Leipzig, Teubner 1906, das neben den Indizes nur Referate und Besprechungen enthält: S. 443—473 Die Forschungen über die hellenistische Sprache in den Jahren 1902—1904 von **Albert Thumb**; S. 473—502 Literarische Texte mit Ausschluß der christlichen von **Friedrich Blass**; S. 502—569 Papyrus-Urkunden von **U. Wilcken**. Von den Studien zur Palaeographie und Papyruskunde, herausgeg. von **C. Wessely**, sind Heft V und VI, Leipzig, Avenarius 1905 und 1906, erschienen.

Zur allgemeinen Orientierung dienen folgende Publikationen:

Egypt Exploration Fund. Archaeological Report comprising the work of the Egypt Exploration Fund and the progress of Egyptology during the year 1904—1905 edited by **F. Ll. Griffith**. London 1905. 4°. Darin berichten wieder **B. P. Grenfell** and **A. S. Hunt** über Excavations at Oxyrhynchus, die sie im Winter 1904—5 vorgenommen haben, wobei abgesehen von Ostraka (vgl. unten S. 403) viele Papyri von der ptolemäischen bis in die byzantinisch-arabische Zeit gefunden worden sind, **F. G. Kenyon** über Graeco-Roman Egypt und **W. E. Crum** über Christian Egypt. Über die italienischen Ausgrabungen in Hermupolis gibt **E. Breccia**, *Ἑρμοῦ πόλις ἡ μεγάλη*, Bulletin de la société archéol. du musée d'Alexandrie Nr. 7 (1905) S. 18—43, einen interessanten Bericht, in dem er ähnlich wie Grenfell, Hunt und Hogarth in den Fayum towns und Wilcken im Archiv f. Papyrusf. II S. 294 ff. (vgl.

B. Z. XII 716) die Bedingungen, unter denen man Papyrusfunde erwarten darf, darlegt, die Lage der Stadt und die Ausgrabungen beschreibt und S. 43 eine Liste der bis dahin publizierten Hermupolitanischen Papyri beifügt. **N. Hohlwein**, La papyrologie grecque, Löwen, Peeters 1905, 178 S. 8⁰, hat die im Musée Belge erschienenen einzelnen bibliographischen Artikel zusammengefaßt (vgl. B. Z. XV 432) und gibt somit eine Übersicht der bis zum 1. Jan. 1905 erschienen Papyruspublikationen, einschließlich der literarischen. **Seymour de Ricci**, Bulletin papyrologique III, Revue des études grecques XVIII (1905) S. 303—382, setzt seine Bibliographie gleichfalls bis zum 1. Jan. 1905 fort (vgl. B. Z. XIII 674).

Neue Papyrustexte, Urkunden und literarische Stücke, sind in folgenden Publikationen enthalten:

C. Wessely, Corpus Papyrorum Hermopolitanorum. I. Teil. XXVI, 86 S. Folio, Studien zur Palaeographie und Papyruskunde, Heft V, 1905. W. vereinigt hier unter 127 Nummern Papyri, fast alle aus der Sammlung Erzherzog Rainer, die sich auf die Verwaltung der Stadt Hermupolis Magna, jetzt Uschmunên, beziehen. Über den mannigfachen Inhalt orientiert das Verzeichnis S. V—VI. Die Indices S. VII—XXVI geben Auskunft über die die Verwaltung, Religion, den Kult betreffenden Dinge, über die Namen der Kaiser, die geographischen, grammatischen und palaeographischen Sachen. Die Texte sind autographiert und ohne Kommentar aneinandergereiht. Wir haben Auszüge aus Tagebüchern der Stadtverwaltung und der Beamten, Inspektionsberichte, Eingaben aller Art, Erlasse, die Steuern betreffende Urkunden u. a. Die Papyri stammen zumeist wohl aus der Zeit des Gallien. Anzeigen von **C. O. Zuretti**, Bolletino di filol. class. 12 (1906) Sp. 220—222 und **U. Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. III (1906) S. 538—548.

W. Crönert, Kolothes und Menedemos, Texte und Untersuchungen zur Philosophie- und Literaturgeschichte. Mit einem Beitrag von **P. Jouguet** und **P. Perdrizet** und einer Lichtdrucktafel. 198 S. Folio, Studien zur Palaeographie und Papyruskunde, Heft VI, 1906. Der Beitrag S. 148—161 enthält Le papyrus Bouriant No 1, un cahier d'écolier grec d' Égypte (vgl. auch die Nachträge von Crönert S. 185.) Dies Heft eines vielleicht christlichen Schülers des 3. oder 4. Jahrh.'s n. Chr. ist vollständig erhalten und besteht aus 9 Seiten, auf denen zuerst Monosyllaba, dann zwei-, drei- und viersilbige Eigennamen, weiter fünf Diogenessprüche mit ägyptischem Kolorit und 24 alphabetisch geordnete Sentenzen in fünffüßigen Jamben, teils bekannte ältere, teils unbekannte neuere, und endlich der erste Prolog zu den Babriusfabeln stehen. Am Schluß ist eine Unterschrift in der Form der Anrede an den Leser, wie wir sie zahlreich aus den mittelalterlichen Handschriften kennen, hinzugefügt.

Papiri greco-egizii pubblicati dalla R. Accademia dei Lincei sotto la direzione di **C. Comparetti** e **G. Vitelli**. Vol. I Papiri Fiorentini: Documenti pubblici e privati dell' età romana e bizantina per cura di **Girolamo Vitelli**. Fasc.° 2: N.ⁱ 36—105, con indici e 9 tavole in fototipia. Milano, Hoepli 1906, S. 65—257. Gr. 4⁰. Dieser 2. Faszikel schließt den 1. Band der Ausgabe ab (vgl. B. Z. XV 433.) In der jetzt hinzugefügten Einleitung wird über die Herkunft der Papyri und ihre Verteilung an verschiedene Museen und Bibliotheken Auskunft gegeben.

Aggiunte e Correzioni zu beiden Faszikeln enthalten S. IX—XVI, ebenso auch die Besprechung von **U. Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. III S. 529—538. Zum ersten Faszikel vgl. auch die Anzeige von **C. Wessely**, Woch. für class. Philol. 1906 Sp. 425—428. Von den 70 Papyri des 2. Heftes stammen c. 25 aus dem 4.—7. und von ihnen wieder der größere Teil aus dem 4. Jahrh. n. Chr. Einzelne waren schon früher in Atene e Roma und in den Rendiconti della R. Accad. dei Lincei publiziert. Wir haben hier Eingaben, Erlasse, Mietsverträge, Quittungen, Register über Grundbesitz (Nr. 64 u. 71), Nr. 52 ist eine Erklärung einer großen Zahl von Dorfbewohnern an den *πολιτευόμενος Ἑρμοῦ πόλεως*, Ersatz für Brandschaden leisten zu wollen, Nr. 93 eine Scheidungsurkunde v. J. 569; andere betreffen das Liturgiewesen, allerlei Geld- und Rechtsgeschäfte.

Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig. Erster Band. Mit Beiträgen von **Ulrich Wilcken** herausg. von **Ludwig Mitteis.** Mit 2 Tafeln in Lichtdruck. Leipzig, Teubner 1906, XII, 380 S. 4°. Diese Publikation ist an die Stelle der B. Z. XIII 675 erwähnten, aus dem Buchhandel zurückgezogenen getreten. Statt der Autographie ist der Druck verwandt. Die Urkunden sind namentlich nach der juristischen Seite hin ausführlich kommentiert. Die 123 Papyri dieses Bandes sind abgesehen von den im Anhang nachgetragenen in sachlichen Gruppen und innerhalb dieser Gruppen chronologisch geordnet: a) Rechtsgeschäfte, b) Gerichtsakten, c) Verwaltungsurkunden, d) Rechnungen, e) Briefe und Anweisungen. Die größere Zahl der Urkunden gehört dem 4. und den folgenden Jahrhunderten an. Sie stammen aus den verschiedensten Orten Ägyptens. Die schon in der ersten Publikation enthaltenen und andere schon früher von Mitteis veröffentlichte (vgl. B. Z. XII 713, XIII 675, XIV 374) sind als solche kenntlich gemacht. Aus der 1. Gruppe erwähne ich eine Adoptions- und eine Stiftungsurkunde (Nr. 28 u. 30), aus der 2. eine Urkunde (Nr. 33), durch die eine *παραγγελία ἐξ αὐθεντίας* d. i. eine denunciatio ex auctoritate vollzogen wird — der verbindende Text des Verhandlungsprotokolles ist lateinisch —. Nr. 34 ist ein an die Kaiser gerichtetes Gesuch des officialis der *τάξις ἡγεμονίας Θηβαίδος*, der in einem ersten Prozeß von der Unterschlagung von Rekrutengeldern freigesprochen, in einem zweiten aber verurteilt, sich auf die res iudicata des ersten Prozesses beruft. Nr. 64 ist eine Sammlung von verschiedenen Amtsaufträgen, Nr. 44 enthält ein lateinisches Reskript der Augusti Diocletianus und Maximianus und der Caesares Constantius und Maximinianus an die synodus xysticorum et thymelicorum. Auf den Richterspruch eines Bischofs, die besonders zahlreichen Gestellungsbürgschaften, auf die Rekrutengelder und Präsentation liturgiepflichtiger Personen betreffenden Papyri u. a. habe ich schon B. Z. XIII 675 hingewiesen. Außer den ausführlichen Indices zu den Papyri ist ein insbesondere juristischer Sachindex zu den Kommentaren hinzugefügt. Vgl. die Besprechung von **U. Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. III S. 558—569.

Veröffentlichungen aus der Heidelberger Papyrus-Sammlung III. Papyri Schott-Reinhardt I. Mit Unterstützung des großherz. badischen Ministeriums der Justiz, des Kultus und Unterrichts herausg. u. erklärt von **C. H. Becker.** Mit 12 Tafeln in Lichtdruck. Heidelberg, C. Winter 1906, IX, 119 S. Gr. 4°. In dieser Publikation arabischer Urkunden findet sich auch eine Reihe griechischer

Texte. Becker gibt einen Überblick über die Entwicklung der arabischen Papyruskunde und über die früheren Veröffentlichungen arabischer oder griechisch-arabischer Papyri und weiter über Entstehung und Inhalt der meist aus arabischen Papyri, Pergamenten usw. bestehenden Sammlung Schott-Reinhardt. Aus der großen Masse publiziert er die Urkunden des Statthalters Qorra b. Šarīk (709—715), dem auch das ganze Steuerwesen, Geld- und Naturalsteuern, untergeben war. Von der Eintreibung dieser Steuern handeln die meisten Papyri. Von ihnen sind doppelsprachig, arabisch-griechisch, die an die ganze Gemeinde sich wendenden Schriftstücke. Es läßt sich an diesen und andern Urkunden deutlich der allmähliche Übergang der byzantinischen Verwaltung in die arabische und die allmähliche Verdrängung der griechischen Sprache aus der Verwaltung erkennen. Griechische Übersetzungen der arabischen Texte bieten Nr. V—IX, ferner Nr. XXI, das Protokoll einer *ὁμολογία*, und Nr. XXII, das Fragment einer Urkunde, die sich auf Getreidetransport zu Schiff bezieht. In einem Anhang sind noch 12 zweisprachige Qorrapapyri der K. Universitäts- und Landesbibliothek zu Straßburg i./E. hinzugefügt, alles Erlasse, in denen die Höhe der zu zahlenden Abgaben mitgeteilt wird.

B. P. Grenfell und **A. S. Hunt**, The Hibeh Papyri Part I edited with translations and notes. With ten plates. XIV, 410 S. Egypt Exploration Fund. London 1906, 4⁰, publizieren aus Mumienkartonnage gewonnene literarische Papyri und Urkunden aus Hibeh am rechten Nilufer in Oberägypten, die alle dem 3. Jahrh. v. Chr. angehören.

Ägyptische Urkunden aus den Königl. Museen zu Berlin herausgeg. von der Generalverwaltung. Griechische Urkunden, Vierter Band, Heft 4 (1906), enthält, von **P. Viereck** ediert, Nr. 1062—1083, darunter mehrere interessante Urkunden der 2. Hälfte des 3. Jahrh.'s und einen Privatbrief, Nr. 1082, des 4. Jahrh.'s. Zu Band IV Heft 2 und 3 (vgl. B. Z. XIV 373, XV 434) siehe die Besprechung von **U. Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. III S. 504—511.

Von den Berliner Klassikertexten erschien Heft IV: Hierokles' ethische Elementarlehre (Papyrus 9780) nebst den bei Stobaeus erhaltenen ethischen Exzerpten aus Hierokles. Unter Mitwirkung von **W. Schubart** bearbeitet von **H. v. Arnim.** Mit 1 Lichtdrucktafel. Berlin, Weidmann 1906, XXXVI, 76 S. 4⁰.

Sodann sind eine Reihe von Sonderpublikationen, soweit sie die Leser der B. Z. interessieren, zu nennen:

Jules Nicole, Un catalogue d'œuvres d'art conservées à Rome à l'époque impériale. Texte du Papyrus latin VII de Genève transcrit et commenté. Avec un facsimile. Genf und Basel, George u. Co. 1906, 34 S. 8⁰. Nach Nicoles Vermutung ist es ein c. 225 n. Chr. geschriebener Katalog der Kunstwerke einer stadtrömischen Sammlung (Der Hercules des Glycon, der im Papyrus erwähnt wird, wird der Hercules Farnese sein, der in den Thermen Caracallas aufgestellt war). Vgl. die Besprechung von **B. Keil**, Deutsche Literaturzeit. 1906 Sp. 2802—2805.

Edgar J. Goodspeed, A group of greek papyrus texts, Classical Philology (The University of Chicago) Vol. I (1906) S. 167—175, veröffentlicht 12 Papyri aus seiner Privatsammlung. Nr. XI ist ein Erlaß eines Strategen an die Eirenarchen, Komarchen und *κεφαλαιωταὶ πιττακίων*

eines Dorfes in betreff der Zahlung einer Summe für Arbeiten bei dem Dorfe Pelusium (Ende d. 3. Jahrh.'s), Nr. XII eine verstümmelte Eingabe an den Präfekten (c. 300 n. Chr.).

G. A. Gerhard und **O. Crusius**, Mythologische Epigramme in einem Heidelberger Papyrus, Mélanges Nicole, Recueil de mémoires de philologie classique et d'archéologie, Genève, Kündig et fils, 1905, S. 615—624, veröffentlichen eine Reihe von Epigrammen, die auf dem Heidelberger Papyrus Nr. 1271 stehen, dem Rest eines Papyruscodex etwa des 6. Jahrh. n. Chr. (Phönix an Achill, eine Griechin an Helena usw.). Metrik und Sprache zeigen, daß die Epigramme aus der Schule des Nonnos sind. Wahrscheinlich gehören sie dem Kreise der Schulmythologie an.

E. Pistelli, Papiri evangelici, Studi religiosi 1906 fasc. 2, Sonderabdruck 12 S. mit einer Tafel mit Faksimiles, publiziert den Florentiner Papyrus Nr. 14 aus dem 5./6. Jahrh., auf dessen Rückseite (I) der griechische Text des Evang. Joh. 12, 12—15, auf dessen anderer Seite (II) die koptisch-saidische Übersetzung von Luc. VII, 22—24 steht. Ein anderer Papyrus enthält eine Reihe von Fragmenten des Protevangeliums des Jacobus und ist die älteste Handschrift, die wir davon haben (4. Jahrh. n. Chr.).

E. J. Goodspeed, Greek documents in the Museum of the New York Historical Society, Mélanges Nicole, 1905, S. 177—191, ediert sechs Holztäfelchen, die als Mumienetiquette gedient haben (*εὔμοιρος* = verschieden, gestorben, *λάξος* = *λαοξόος*), drei mit Schreibübungen zu Schulzwecken, mehrere Ostraka mit Privatbriefen und einem *λόγος σκευῶν*, sowie drei fragmentierte Papyri aus Hermupolis von J. 292 n. Chr., die aus einer Liste von *ἀπογραφαί* stammen.

G. Lefebvre, Fragments grecs des Évangiles sur Ostraka, Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale IV (1904), Le Caire. Sonderabdruck 15 S. mit 3 Tafeln mit Faksimiles, gibt den Text von 20 griechischen Ostraka aus Ägypten mit Bruchstücken aus den 4 Evangelien, besonders aus Lukas. Die Ostraka stammen aus dem 7. Jahrhundert, sie waren für die Armen, die keinen Papyrus kaufen konnten, ein billiges Lese- und Vorlesebuch mit ausgewählten evangelischen Perikopen. Vgl. **A. Deißmann**, Licht vom Osten. 14 Evangelienfragmente auf ägyptischen Tonscherben. Die christliche Welt 1906, S. 19—21. Ein Pergamentblatt mit einem Bruchstück eines verlorenen Evangeliums (45 Zeilen) wurde mit vielen andern wichtigen literarischen Stücken von **B. P. Grenfell** und **A. S. Hunt** bei den letzten Ausgrabungen in Oxyrhynchos gefunden, vgl. die Times 14. Mai 1906 = Berl. phil. Woch. 1906 Sp. 701—704.

Über Ostraka, die sich in den Sammlungen in Amerika befinden, gibt Auskunft **E. J. Goodspeed**, Greek ostraka in America, American Journal of philology 25 (1904) S. 45—58 (von 26 aus Theben und 17 aus Syene wird auch der Text mitgeteilt), über solche, die bei den Ausgrabungen 1904/5 in Oxyrhynchus gefunden sind, berichten **B. P. Grenfell** and **A. S. Hunt** im Archaeological Report 1904—1905 S. 15—17, darunter ist eins aus dem 6.—7. Jahrh. mit einer Rechnung, in der einige merkwürdige Maße angeführt werden.

H. R. Hall, Coptic and greek texts of the Christian period

from Ostraka, Stelae etc. in the British Museum. One hundred plates. London, Printed by order of the Trustees, 1905, XI, 159 S. Fol., veröffentlicht die verschiedenartigsten Urkunden aus dem 5.—12. Jahrh., allerlei religiöse Texte, Hymnen, Gebete usw., das Bruchstück einer griechisch-koptischen Grammatik, ein Ostrakon mit einer Schulübung, S. 148 die Quittung eines Priesters und Priors des Klosters des heiligen Elias über Zahlung der *συντέλεια* (7. Jahrh.).

Zu den B. Z. XV 433 erwähnten Publikationen von **Th. Reinach**, Papyrus grecs et démotiques und **G. Vitelli**, Papiri Fiorentini Fasc. 1 sind einige ergänzende Arbeiten erschienen: **L. Mitteis**, Neue Urkunden, Zeitschr. d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgeschichte. Rom. Abt. XXVI (1905) S. 484—494, bespricht viele der rechtshistorisch wichtigen Urkunden jener Sammlungen. **C. Wessely**, Die Abfassungszeit der Korrespondenz des Heroninos, Anzeiger der philos.-hist. Klasse der K. Akademie zu Wien 1906, Nr. VIII, 7. März, Sonderabdruck, 7 S., veröffentlicht nach Zusammenstellung dessen, was von der Heroninoskorrespondenz erhalten resp. publiziert ist, ein ihm selbst gehöriges Fragment jener Korrespondenz, das vom 18. Dez. 260 datiert ist. Zugleich hat **E. Breccia** in seiner Anzeige von Vitellis Publication, Bulletin de la société archéol. d'Alexandrie No. 8 (1905), S. 135—137, mitgeteilt, daß von vier im Museum von Alexandria befindlichen Heroninosbriefen einer vom Jahre 259 n. Chr. datiert ist. Somit ist also diese Streitfrage in dem Sinne Vitellis definitiv entschieden. Zu Reinachs Publikation vgl. außerdem die Besprechung von **Wilcken**, Arch. f. Papyrusf. III, S. 521—528.

Zu der Publikation von **Bauer** und **Strzygowski**, Eine alexandrinische Weltchronik (s. B. Z. XV 434f.) ist jetzt zu vergleichen **E. Kornemann**, Eine neue griechische Weltchronik aus Ägypten mit Illustrationen, Klio, Beiträge zur alten Geschichte V (1905) S. 287—290, **J. Dräseke**, Theol. Literaturzeit. 30 (1905) S. 594—601, **F. Blaß**, Arch. f. Papyrusf. III S. 491 f.

Von den inzwischen erschienenen juristischen Arbeiten erwähne ich **L. Wenger**, Zur Vormundschaft der Mutter, Zeitschr. d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgeschichte, Rom. Abt., XXVI (1905) S. 449—456, und **L. Wenger**, Die Zession im Rechte der gräko-ägyptischen Papyri, Studi in onore di Carlo Fadda, Neapel, Pierro e figlio, 1906. Sonderabdruck 19 S. Beide Aufsätze zeigen die Beeinflussung des römischen Rechts durch das Provinzialrecht. Das klassische römische Recht versagte der Mutter die Fähigkeit zur Vormundschaft über ihre Kinder, während sie, wie die Papyri bestätigen, dem gräko-ägyptischen Rechte entsprach. Wenn nun die römischen Rechtsquellen auf Abweichung von dem klassischen römischen Recht hindeuten, so wird das unter dem Einflusse des provinzialen Rechts geschehen sein. Ebenso zeigen die Papyri die Bekanntschaft des hellenistischen Rechts im Ägypten der ersten Kaiserzeit mit dem Institute der Forderungsübertragung, und dies wird auch die römische Rechtsordnung beeinflußt haben.

Weiter **L. Wenger**, Die Stellvertretung im Rechte der Papyri. Festschrift der K. K. Karl-Franzens-Universität in Graz aus Anlaß der Jahresfeier am 15. November. Leipzig, Teubner 1906, VI, 277 S. 8⁰. In dieser umfassenden Studie behandelt der Verfasser in drei Abschnitten die Ver-

tretungsverhältnisse im öffentlichen Recht, die Prozeßstellvertretung und die Stellvertretung im Privatrechte.

Jean Lesquier, Les actes de divorce gréco-égyptiens. Étude de formulaire, Revue de philologie XXX (1906) S. 5—30, bespricht die 5—6 Scheidungskontrakte, die uns die Papyri erhalten haben, darunter auch Grenfell-Hunt, Greek Papyri II, N. 76 vom Jahre 305/6, und behandelt ihr Formular, nach dem die Urkunden in *ὁμολογίαι* und *χειρόγραφα* zu scheiden sind.

Zu der agrargeschichtlichen Untersuchung **St. Waszynski's**, Die Bodenpacht, I. Bd. (s. B. Z. XV 436) vgl. die Anzeige von **E. Rabel**, Deutsche Literaturzeit. 1906, Sp. 1006—1009. Dasselbe Thema wie Waszynski behandelt **G. Gentilli**, Dagli antichi contratti d'affitto, Studi italiani di filol. class. 13 (1905) S. 269—378. Er bespricht nacheinander die Kontrahenten, Form und Inhalt der Pachtverträge, die Lösung der Kontraktsverpflichtung und kommt auf Grund der Urkunden zu dem gleichen Resultat wie Waszynski, daß sich in der Kaiserzeit die Lage der Pächter allmählich immer mehr verschlechtert habe. Im Appendix I (S. 328—361) stellt er die in den Kontrakten begegnenden Redewendungen und Formeln zusammen, im Appendix II veröffentlicht er zwei Pachtverträge und eine *κοινωνία*, einen Kontrakt über Teilnahme an einer Pacht aus Hermupolis (röm. Zeit), Urkunden, die ihm von Vitelli zur Publikation überlassen worden sind.

Eine Fortsetzung zu seinen Untersuchungen über die Dorfbeamten (vgl. B. Z. XV 437) liefert **N. Hohlwein**, L'administration des villages égyptiens à l'époque gréco-romaine, Le Musée Belge X (1906) S. 38—58, und zwar werden von ihm besprochen I *οἱ ἀπὸ τῆς κώμης*; II *ὁ κωμογραμματεύς*. Daß er jedoch mit Unrecht in den ersten Dorfbeamte sieht, betont **Becker**, Papyri Schott-Reinhardt I S. 114.

L. Mitteis, Zur Statthalterliste der Thebais, Mélanges Nicole 1905, S. 367—377, stellt, veranlaßt durch die neuen Papyruspublikationen, zusammen, was wir über die Statthalter der Thebais im 4. Jahrh. wissen, und weist auf die Schwierigkeit hin, bei der wenig scharfen Sonderung der Titel zwischen den Statthaltern der Thebais und denen von ganz Ägypten zu scheiden. Hierbei sei erwähnt, daß **J. Mair**, Zwei Präfekten Ägyptens, Berl. philol. Wochenschrift 1905, Sp. 1134—1136, aus dem Martyrologium Romanum (zum 13. Sept.) als Präfekten Ägyptens Philippus und Terentius nachweist, anzusetzen wahrscheinlich zwischen 249 und 268.

P. Jouguet, En quelle année finit la guerre entre Constantin et Licinius?, Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles-lettres 1906, S. 231—236, glaubt aus der Datierung einiger von ihm hier publizierter Papyri aus Kairo *τοῖς ἐσομένοις ὑπάτοις τὸ δ'*, die er im Zusammenhang mit Pap. Oxyrh. I N. 42 und 60 auf das Jahr 324 deutet, folgern zu müssen, daß das in den Papyri häufiger vorkommende Gegenkonsulat der beiden Licinius, Vater und Sohn, in das Jahr 322, der Krieg zwischen Konstantin und Licinius in das Jahr 324 gefallen sei (was mir nicht richtig erscheint).

Die Theologie gehen folgende Arbeiten an: **Ch. Taylor**, The Oxyrhynchus Sayings of Jesus found in 1903 with the Sayings called 'Logia' found in 1897. Oxford, At the Clarendon Press, 1905, 36 S.

8⁰. T. weist die Bruchstücke des sogenannten verlorenen Evangeliums der gleichen oder einer ähnlichen Sammlung von Worten Jesu zu, wie die andern Stücke (vgl. B. Z. XIV 373 f., XV 438 f.). **A. Hilgenfeld**, Noch einmal die neuesten Logia-Funde, Zeitschr. f. wiss. Theol. 49 (1906), S. 270—273, stellt, weil **Preuschen**, Antilegomena, Die Reste der außerkanonischen Evangelien und urchristlichen Überlieferungen, 2. Aufl. Gießen, Töpelmann 1905, S. 22—26, seine Ergänzungen nicht berücksichtigt hatte, diese den von Preuschen angeführten Deißmanns und Swetes gegenüber.

A. Merk, Zum Psenosirisbrief, Zeitschr. f. kathol. Theologie XXIX (1905) S. 724—737 ist den B. Z. XV 440 genannten Aufsätzen hinzuzufügen.

E. v. Dobschütz, Jews and Antisemites in ancient Alexandria, The American Journal of Theology VIII (1904) S. 728—755, erörtert noch einmal die Protokolle über Gerichtsverhandlungen alexandrinischer Juden und Antisemiten vor dem kaiserlichen Tribunal und spricht einige Bedenken gegen den literarischen Charakter dieser Schriftstücke oder wenigstens gegen ihren rein apologetischen Zweck (vgl. B. Z. XI 287 f.) aus.

A. Swoboda, Über neue Bruchstücke eines gnostischen Psalmes von Christi Höllenfahrt, Wiener Studien XXVII (1905) S. 299—301, erklärt das seltsame Gedicht, das uns die Schrecken des Inferno vorführt (Grenfell-Hunt-Hogarth, Fayum towns N. 2), für ein Bruchstück des Naassenischen Psalmes, von dem uns ein anderes Bruchstück bei Hippolyt, Refutatio V, 10 erhalten ist, in dem Christus erklärt, er wolle alle Äonen durchwandern und die Geheimnisse der heiligen Wanderung überliefern.

E. Nestle, Christus, Michael, Gabriel, Berl. philol. Wochenschrift 1906, Sp. 381—384, trägt die verschiedenen Deutungen, die die in den Papyri und anderswo so häufig begegnenden drei Buchstaben ΧΜΓ erfahren haben, zusammen, hält aber an der schon früher wiederholt von ihm gegebenen Auflösung *Χ(ριστὸς) Μ(ιχαὴλ) Γ(αβριήλ)* fest, während **A. Dieterich**, ebendaselbst Sp. 510, ΧΜΓ für eine Zauberformel erklärt, die vorkomme in der Form *Χριστὸς Μαρία γέννα*, *Χριστοῦ Μαρία γέννα* und *Χριστὲ Μαρία γέννα* (als Anrufung). *Χριστοῦ γέννα* sei in der alten christlichen Literatur für „Christi Geburt“, ja geradezu für „Weihnachten“ in Gebrauch gewesen. Endlich teilte **J. J. Smirnoff**, ΧΜΓ, ebenda Sp. 1082—1088, seine früher in der russischen archäologischen Gesellschaft geäußerten Vermutungen mit. Wie ϘΘ = 99 = *ἀμήν*, so ist ΧΜΓ = 643 auf isospsephischem Wege zu erklären: 1. = *ἅγειος ὁ θεός*, 2. = *Νέος Ἥλιος*, 3. = *θεὸς βοηθός*. Die anderen Deutungen lehnt er ab, meint aber, die Formel habe noch einen tieferen, geheimnisvolleren Sinn: ΧΜΓ = ΓΜΧ = אחד = *εἷς* oder *ἕν*. Es werden m. E. die verschiedenen Deutungen ruhig nebeneinander bestanden haben, wie auch **Perdrizet** in der Revue des études grecques XVII (1904) S. 357 ff. urteilt. •

H. Lietzmann, Griechische Papyri ausgewählt und erklärt, Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Übungen herausgeg. v. H. Lietzmann, Heft 14, Bonn, Marcus u. Weber, 1905, 16 S. kl. 8⁰, will den Theologen, da Deißmann zu seinen sprachlichen Untersuchungen auch die Papyri heranzieht, Proben der Papyri selbst geben. Zumeist hat er Privatbriefe des 1. Jahrh. n. Chr. ausgewählt.

W. Weinberger und **Fr. Preisigke**, Der Ausdruck *σημεῖον*, Arch. f. Stenographie 57 (1906) S. 233—236, kommen noch einmal auf die Bedeutung des Ausdrucks *σημεῖον* zurück (vgl. B. Z. XV 441). Weinberger faßt Cic. ad Att. 13,32, 3 *διὰ σημείων* als „in Andeutungen", Preisigke, der die Zustimmung von **V. Gardthausen**, ebenda S. 3 u. 5, und **Dewischeit** in der Anmerkung zu Weinbergers Notiz gefunden hat, verteidigt seine Auffassung von *διὰ σημείων* = „stenographisch". Doch macht **Morgenstern**, ebenda, darauf aufmerksam, daß Cicero den Ausdruck bildlich meint: „in stenographischer Kürze". Mir scheint Preisigke nachgewiesen zu haben, daß das Wort *σημεῖον* zur Bezeichnung von Stenographie gebraucht wurde, doch faßt Weinberger mit Recht Pap. Oxyrh. II N. 293 *οὔτε διὰ γραπτοῦ οὔτε διὰ σημείου* auf als: „weder durch ein Schriftstück noch durch irgend eine Andeutung", wobei es unentschieden bleiben muß, welche Art von Andeutung gemeint ist.

V. Gardthausen, Geschichte der griechischen Tachygraphie. I. Die griechische Tachygraphie im Altertum, Arch. f. Stenographie 57 (1905) S. 1—10, stellt die Literatur und die Nachrichten über den Gebrauch der Stenographie bei den Griechen zusammen und führt die auf Inschriften, besonders zahlreich aber auf Papyri erhaltenen Überreste stenographischer Schrift auf.

Zum Schluß sei hingewiesen auf **K. Schmidt**, Aus der griechischen Papyrusforschung, Das humanistische Gymnasium XVII (1906) S. 33—48, den Abdruck eines Vortrags, der am 28. Mai 1905 in der Generalversammlung des niederrheinischen Zweigverbandes des Gymnasialvereins in Elberfeld gehalten worden ist und an einer Reihe von literarischen Papyri und Urkunden die Bedeutung der Papyrusforschung für die Altertumswissenschaft erläutert.

Berlin. P. Viereck.

Νέος Ἑλληνομνήμων** ἐκδιδ. ὑπὸ **Σπυρ. Π. Λάμπρου, Bd. III Heft 1 und 2, Athen 1906, S. 1—128 und 129—256 (vgl. zuletzt B. Z. XV 707 ff.):

1. *Ἀνέκδοτα ἀρχαῖα ποιήματα* (S. 3—11): aus Cod. Vatic. Ottob. 59 saec. XIII; der wertvolle Fund harrt der Untersuchung durch einen Spezialisten.

2. *Ὑπόμνημα τοῦ καρδιναλίου Βησσαρίωνος εἰς Κωνσταντῖνον τὸν Παλαιολόγον* (S. 12—50. 128): diese aus dem Bessarionkodex Marc. 533 herausgegebene Denkschrift an den damaligen Despoten von Morea ist ein neues (vgl. B. Z. XV 709) Zeugnis für die Reformbestrebungen im Peloponnes, die sich an den Namen des Gemistos Plethon knüpfen.

3. *Γεωργίου Ἀμηρούτζη ἀνέκδοτος εὐχὴ πρὸς τὸν θεόν* (S. 51 bis 55) aus Cod. Athous Batopediu 410.

4. *Ὁ κατ' Ἀρσενίου τοῦ Ἀποστόλη ἀφορισμὸς τοῦ πατριάρχου Παχωμίου Α'* v. J. 1514 (S. 56—58): aus Cod. Barocc. 216; Apostoles ist der bekannte Humanist und Freund der Lateiner.

5. *Ὁ Μελέτιος Ἀθηνῶν ὡς ἀρχαιοδίφης καὶ στηλοκόπας* (S. 59 bis 105. 128): als Ergänzung zu den im 1. und 2. Band des *Νέος Ἑλληνομνήμων* (vgl. B. Z. XIV 377—378. 743; XV 443—444) veröffentlichten

epigraphischen Sammlungen behandelt L. hier die Inschriften, die der gelehrte Metropolit Meletios in seiner 1728 erschienenen »*Γεωγραφία παλαιὰ καὶ νέα*« publiziert hat.

6. *Λαρνακίδιον φέρον εἰκόνας ἡρώων τοῦ ἱεροῦ ἀγῶνος*, d. h. des Befreiungskrieges (S. 106—108 mit 3 Tafeln): das holzgeschnitzte Kästchen, das im Besitz eines Händlers in Kairo ist, wird von L. mit Athosschnitzereien in Verbindung gebracht; eine solche, der Deckel des Cod. Dionys. 33, ist abgebildet.

7. *Δημώδεις παραδόσεις ἐκ τῶν Τζουμέρκων* (S. 109—112): Beitrag zum neugriechischen Folklore.

8. *Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς ἐν Ἀθήναις βιβλιοθήκης τῆς Βουλῆς* (S. 112—121. 243—248; Forts., vgl. B. Z. XV 708): darunter Fragmente von Reden des Nikephoros Gregoras saec. XIV und eine Klimaxhs saec. XI.

9. *Σύμμικτα*: *Ἀλέξιος Δισύπατος* (S. 122) ist in abendländischen Quellenwerken entstellt in *Bissipati*; die Disypatoi sind eine bekannte byzantinische Familie. — *Ἐπίγραμμα εἰς ξυλίνην ἕδραν τοῦ Κωνσταντίνου ἢ τοῦ Ἰωάννου Λασκάρεως* (S. 122—123): Distichon aus Cod. Berol. Phill. 1581. — *Μετρολογικὸν σημείωμα* (S. 123) aus Cod. Paris. gr. 2671. — *Δημήτριος ὁ ἐξ Ἀθηνῶν βιβλιογράφος* (S. 123—124) v. J. 1613. — *Ἀνύπαρκτον ἔργον τοῦ Θεοδοσίου Ζυγομαλᾶ* (S. 124) ist die im Cod. Mutin. 172 und anderen Hss überlieferte *Διήγησις* über den Persereinfall unter Herakleios. — *Διορθώσεις εἰς Ἰωάννην τὸν Ἀντιοχέα* (S. 124—126): vgl. zuletzt B. Z. XV 709. — *Καὶ πάλιν ἡ ἀρχιεπισκοπὴ Λοπαδίου* (S. 126—128): vgl. zuletzt B. Z. XV 708.

10. *Ὁ βίος Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε* (S. 129—228. 256). Der hl. Nikon mit dem sprechenden Beinamen *Μετανοεῖτε* (fälschlich auch ὁ *Ἀρμένιος* genannt) wirkte im 10. Jahrhundert in der Gegend von Sparta; der umfangreiche Text seiner für die mittelalterliche Geschichte und Topographie von Morea wichtigen Biographie war bisher nur in einer mangelhaften lateinischen Übersetzung zugänglich und wird hier zum ersten Mal im Original nach dem Cod Athous Kutlumusiu 210 saec. XVII herausgegeben.

11. *Αἱ εἰκόνες Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου* (S. 229—242 mit 2 Tafeln): L. weist den apokryphen Charakter der zahlreichen neueren Porträts des letzten byzantinischen Kaisers nach und publiziert, als authentisch, zwei Goldbullen und die Zeichnung der illustrierten Zonarashs in Modena (Cod. 122), auf die schon Krumbacher GBL² (1897) 375 aufmerksam gemacht hat; endlich wird eine symbolische Darstellung aus der Venezianer Orakelhs, Marc. Class. VII cod. 22, reproduziert.

12. *Σύμμικτα*: *Ἀνέκδοτος περιγραφὴ τῆς Κπόλεως* (S. 249 bis 250): kleines Stück aus Cod. Ambros. N 87 sup. — *Ἡ βιβλιογράφος Εὐγενία* (S. 250—251) hat in der Grammatikerhs Paris. lat. 7560 die Überschriften und die Unterschrift mit griechischen Lettern transskribiert. — *Κῶδιξ ὁμιλιῶν τοῦ πατριάρχου Κπόλεως Φιλοθέου* (S. 251—252) in griechischem Privatbesitz. — *Πρῶτοι δισταγμοὶ περὶ τοῦ Δωροθέου Μονεμβασίας* (S. 252—253): Franz Karl Alter i. J. 1799; vgl. B. Z. XI 4 ff. — *Ἐπιγραφὴ τῆς ἐν Καλάμαις* (= Kalamata) *ἐκκλησίας τοῦ ἁγ. Ἀθανασίου* (S. 253) v. J. 1626. — *Μητρωνυμικὰ οἰκογενειακὰ*

ὀνόματα ἐν Σύμῃ (S. 253—255): vgl. B. Z. XIV 375 f. und XV 708. — *Συμπλήρωμα εἰς τὰ περὶ Κατσιβέλλων* (S. 255—256): zakynthischer Familienname *Κατσιβέλη*; vgl. zuletzt B. Z. XV 709 unten. — *Τὸ ἐπίγραμμα τοῦ ὀρθογράφου Τιμοκράτους* (S. 256): Versuch, die Inschrift in Hexameter abzuteilen. — Lancie *ἀντὶ* Londre (S. 256) in den venezianischen Relazioni ed. Lampros, *Δελτίον τῆς Ἱστ. καὶ ἐθν. ἑταιρείας* V S. 251 (vgl. B. Z. XII 409). P. M.

Νέα Σιών.

Neben die zahllosen kirchlichen Zeitschriften tritt diese neue als ein ausgesprochen lokales Organ der Griechen in Palästina und vornehmlich in Jerusalem: sie dient nicht eigentlich dem, was in Europa Palästinaforschung genannt wird, sondern ist in erster Linie für die dortigen Griechen bestimmt, denen sie eine Chronik des kirchlichen Lebens in Palästina bietet und denen sie auch von religiöser Zeitgeschichte berichtet, von Rußland und Japan, von Friedrich Nietzsche und preußischer Konfessionsschule. Daneben stehen gelehrte Abhandlungen und Rezensionen aus der christlichen Kirchen- und Literaturgeschichte, die, zum Teil wenigstens, von wissenschaftlicher Selbständigkeit sind; glücklicherweise ist in der Mehrzahl dieser Artikel die Beziehung auf das hl. Land festgehalten: aus der lebendigen Kenntnis der Gegenwart heraus können die Mitarbeiter der *Νέα Σιών* mit einer gewissen Autorität uns von palästinensischer Vergangenheit erzählen. In dem spezifisch palästinensischen Charakter der Zeitschrift liegt ihr Reiz und auch ihre allgemeine wissenschaftliche Bedeutung, während man Untersuchungen, die mit Palästina garnichts zu tun haben, doch lieber in einem weiter verbreiteten Organ untergebracht sehen würde.

Die Ausstattung der *Νέα Σιών* ist eine durchaus würdige und gediegene; auch die ziemlich zahlreichen Abbildungen und Ansichten erscheinen, seit sie auf eigenen Tafeln gegeben werden, wenigstens einigermaßen brauchbar. Als Mißstand, vor allem vom wissenschaftlichen Standpunkt aus. ist die recht weitgehende Zerstückelung der Aufsätze zu bezeichnen; dem kann hier nur durch Berichterstattung in Kollektivform begegnet werden, für die übrigens in dem gleichartigen Grundton auch eine innere Berechtigung vorliegt.

Bisher sind vollständig zwei Jahrgänge erschienen: *Νέα Σιών, Ἐκκλησιαστικὸν περιοδικὸν σύγγραμμα ἐκδιδόμενον κατὰ διμηνίαν: τόμ. Α΄* (672 S.) und *τόμ. Β΄* (984 S.), Jerusalem 1904 und 1905. Für den Studienkreis unserer Zeitschrift kommen die folgenden Artikel in Betracht:

1. **Chrysostomos A. Papadopulos**, *Αἱ κατὰ τὸν Δ΄ αἰῶνα τελεταὶ τῆς ἐκκλησίας Ἱεροσολύμων* (I 1—32): schildert das liturgische Leben vor allem nach der peregrinatio Silviae, so daß sich die Studie vielfach mit der B. Z. V 629 notierten von Cabrol berührt. — Gewissermaßen eine Ergänzung dazu bilden die durch die vorliegenden zwei Bände fortlaufenden Schilderungen der Festfeiern und Zeremonien im heutigen Jerusalem und Bethlehem.

2. M. Archidiakonos **Kleopas <Koikylides>**, *Ὁ ἐν Ἰορδάνῃ τόπος τῆς βαπτίσεως τοῦ Κυρίου καὶ τὸ μοναστήριον τοῦ τιμίου Προ-*

δρόμου (I S. 35—48. 118—134. 453—468; II S. 288—303): über die Separatausgabe dieser Abhandlung vgl. B. Z. XV 408 f.

3. **M. Metaxakes**, *Ἡ Μαδηβά* (I S. 49—57. 540—568; II S. 449 —474; Forts. folgt): eine Übersicht über die Denkmäler der Stadt, über Kirchen, Mosaikböden und Inschriften, mit zum Teil ganz leidlichen Abbildungen.

4. **Dionysios Marankudakes**, *Λουκιανὸς ὁ Σαμοσατεὺς ὡς πολέμιος τοῦ Χριστιανισμοῦ* (I S. 135—149. 425—445; II S. 36—56. 207—226. 475—496).

5. **N. Spyridonos**, *Ἡ ὕδρευσις τῆς πόλεως Ἱερουσαλὴμ τὸ πάλαι καὶ νῦν* (I S. 214—226. 579—589): über die für Jerusalem stets aktuell gewesene Frage der Wasserversorgung, ihre natürlichen Quellen und künstlichen Bauten.

6. **A. E. Kopases**, *Ἔλεγχος κενοφωνιῶν περὶ τοῦ τάφου τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ* (I S. 352—361. 446—452): verteidigt gegen Peladan (vgl. B. Z. XIV 711) die Authentizität des hl. Grabes und die Konstantinische Uranlage der heutigen Anastasiskirche.

7. **N. Spyridakes**, *Διορθωτικὰ εἰς ἐπιστολὰς Φωτίου καὶ Ταρασίου* (I S. 515—520): zu der Ausgabe von A. Papadopulos-Kerameus; vgl. die kritischen Beiträge von P. Papageorgiu B. Z. VII 299 —308 und VIII 700.

8. Archimandrit **Kallistos**, *Μελέτη περὶ τοῦ Νομοκάνονος τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου Κπόλεως Φωτίου* (II S. 57—67. 343—355. 510—524. 878—893; Forts. folgt): über die eingehende Untersuchung läßt sich mit wenigen Worten kaum berichten; das Thema deckt sich ziemlich genau mit Zachariä von Lingenthal, Über den Verfasser und die Quellen des Ps.-Photianischen Nomokanon in 14 Titeln, Mémoires de l'Acad. de S.-Pétersbourg VII[e] série, t. 32 (1885) Nr. 16. Vgl. außerdem den oben S. 398 notierten Aufsatz von Beneševič.

9. **Petros Lubaris**, *Τὰ ἐν Ἱεροσολύμοις Κωνσταντίνεια οἰκοδομήματα καὶ ὁ Γολγοθᾶς ἐπὶ μωσαϊκοῦ τοῦ Δ' αἰῶνος* (II S. 149 —163. 304—321): d. h. auf dem berühmten Apsidenmosaik von S. Pudenziana in Rom.

10. **Chr. A. Papadopulos**, *Ἐπεισόδιον ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐθνισμοῦ ἐν Παλαιστίνῃ κατὰ τὸν Ε' μ. Χ. αἰῶνα* (II S. 164—171) nach der Vita des Bischofs Porphyrios von Gaza, verfaßt von Markos Diakonos.

11. **Christophoros Danielides**, *Ἡ μοναχικὴ ζωὴ ἐν Παλαιστίνῃ μέχρι τῆς ἐπιδρομῆς τῶν Περσῶν* (II S. 172—190): populäre Skizze.

12. **Chrysost. A. Papadopulos**, *Χρονολογικὸν σημείωμα περὶ τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ λῃστρικῆς συνόδου* (II S. 414—419): kurze Aufzeichnungen eines Teilnehmers an der Synode, überliefert in einem Kodex der Patriarchalbibliothek zu Kairo.

13. **Georg. Lampakes**, *Περὶ τοῦ ἐν τῇ συνειδήσει καὶ τῇ τέχνῃ τῶν ἀρχαίων χριστιανῶν σχήματος τοῦ Ἀστέρος τῆς Βηθλεέμ* (II S. 542—554 mit zahlreichen Abbildungen); wichtig sind vor allem die Ausführungen über die symbolische Bedeutung des Sterns und seine Verwendung in christlichen Monogrammen.

14. **Chrysost. A. Papadopulos**, *Ἡ ἱερὰ μονὴ τοῦ Σταυροῦ* (II S. 555—563. 643—783): gibt eine bibliographische Übersicht und be-

handelt die, aus byzantinischer Zeit freilich nicht sehr zahlreichen, Nachrichten über die Geschichte des berühmten Ibererklosters bei Jerusalem; eine Reihe von Tafeln veranschaulichen Ansichten und Kunstdenkmäler des Klosters, aus älterer Zeit vor allem ein Pavimentmosaik mit Vögeln.

15. **A. Papadopulos-Kerameus**, *Ἀντώνιος Στουδίτης. Σύμμικτα* (II S. 807—815. 833—855): bereits notiert B. Z. XV 678—679.

16. **Panteleemon Athanasiades**, *Ὁ Ὠριγένης ὡς ἱδρυτὴς καὶ διδάσκαλος τῆς ἐν Καισαρείᾳ τῆς Παλαιστίνης κατηχητικῆς σχολῆς* (II S. 856—870). P. M.

Bessarione, Pubblicazione periodica di studi orientali. Serie II, Anno IX (1904—1905) Vol. VIII Fasc. 83—84; Anno X (1905—1906) Vol. IX Fasc. 85—87 und Vol. X Fasc. 88—90. In den neuen Heften (vgl. zuletzt B. Z. XIV S. 747 f.) kommen für unsere Studien in Betracht:

Vol. VIII:

1. **Niccolò Marini**, L'Immacolata Concezione di Maria Vergine e la Chiesa ortodossa dissidente (S. 117—127. 241—254; Vol. IX S. 1—11; Vol. X S. 1—15. 221—227; Forts. folgt): Fortsetzung der B. Z. XIV 747 charakterisierten Abhandlung.

2. **G. Balestri**, Il martyrio di S. Luca Evangelista (S. 128—140): koptischer Text mit Übersetzung.

3. **Aurelio Palmieri**, Una versione greca della „Constitutio Cypria“ di Alessandro IV (S. 141—149): die hier aus Cod. Vat. Ottob. 436 mitgeteilte *Τάξις καὶ κατάστασις γραικῶν καὶ λατίνων ἐκκλησίας Κύπρου* v. J. 1260 ist von der bei Migne P. gr. 140, S. 1527 ff. edierten Version verschieden; sie ist unvollständig und trägt wohl volkstümlichen Charakter.

4. **Eugène Revillout**, Le premier et le dernier des moralistes de l'ancienne Égypte. Supplément (S. 53—58. 158—165. 255—263; Vol. IX S. 12—22): als Gegenstück und Anhang zu den in früheren Heften des Bessarione behandelten „Moralisten“ Phibfhor und Autor des Kufi übersetzt und analysiert R. hier das Synodikon des Athanasios.

5. **C. Tondini de Quarenghi**, Les titres exprimant directement la divine Maternité de Marie dans le Théotocarion du patriarcat de Cple. A propos du nestorianisme contemporain (S. 166—179. 281—291; Vol. IX 62—72. 128—145): Der Zusammenstellung der 27 im Theotokarion vorkommenden Epitheta der Gottesmutter gehen allgemein dogmatische Erörterungen über den Beinamen „Theotokos“ voraus, die besonders auf die nestorianischen Lehren Bezug nehmen. Mit „nestorianisme contemporain“ dagegen zielt der Autor auf den modernen Rationalismus ab.

6. **U. Delpuch** gibt in der *Corrispondenza dall' Oriente* S. 185—213 anläßlich der Inthronisation des neuen Sinaibischofs Porphyrios Logothetes eine Skizze über den kirchlichen Bestand und die hierarchische Verwaltung des Sinai-Klosterbergs.

7. **P. Theopistos**, La complainte du Christ (S. 225—230): Publikation eines neugriechischen, volkstümlichen am Karfreitag gesungenen *τραγοῦδι τοῦ Χριστοῦ*.

8. **Aurelio Palmieri**, Le riforme e le nuove aspirazioni della Chiesa Russo-ortodossa nel 1905 (S. 264—275; Vol. IX S. 23—32. 146—153).

9. **Niccolò Marini**, Impressioni e ricordi di un viaggio in Oriente (S. 311—321; Vol. IX S. 96—101. 219—225; Vol. X S. 77—92. 311—316; Forts. folgt). Vgl. B. Z. XIV S. 748.

10. L' Eucaristia e l' Oriente nell' ultimo Congresso eucaristico di Roma (S. 330—340): Referat.

Vol. IX:

11. **G. Balestri**, Il martirio di Apa Sarapione di Panefôsi *sub Diocletiano* (S. 33—50. 179—192; Vol. X S. 48—59): Kopt. Text und Übersetzung.

12. **Carlo Pacini**, Alcune osservazioni filologiche e storiche sopra la forma esterna del culto cristiano (S. 73—83. 154—161): im besonderen über jüdische Elemente; interessant sind mancherlei Bemerkungen zur eucharistischen Terminologie.

13. **Alexander Chachanow**, Le fonti della storia del cristianesimo in Georgia (S. 84—95. 171—178): über die Missionslegenden, vor allem über die hl. Nina.

14. **Lodovico Ciganotto**, Della preghiera. Saggio di ascetica Origeniana ricavato dal libro «De Oratione» (S. 193—204. 299—307; Vol. X S. 137—150; Forts. folgt): Gedankengang und Auszüge aus der Schrift des Origenes *Περὶ εὐχῆς* in italienischer Übersetzung.

15. **Aurelio Palmieri**, Un arcivescovo latino di Nicosia nel secolo XV. Fra Guglielmo Goneme O. S. A. (S. 205—214): Beitrag zur Kirchengeschichte von Cypern.

16. **Joseph Wilpert**, Das „Pallium discolor" der „Officiales" im Kleidergesetz v. J. 382 (S. 215—218): vgl. B. Z. XV 696 f.

17. **A. Papadopulos-Kerameus**, *Γαβριὴλ* 1-ος, *οἰκουμενικὸς πατριάρχης* (S. 286—298): Feststellungen, besonders chronologische, über Leben und Patriarchatsregierung (um das J. 1595) auf Grund bisher unedierter Briefe. Anhangsweise teilt P.-Kerameus aus Cod. Petropol. 250 einen Brief des Joannes Apokaukos an einen Jasites, Metropoliten von Ephesos, mit und sucht diesen Jasites unter die Metropoliten von Ephesos am Beginn des 13. Jahrh. einzureihen.

18. **G. Cozza-Luzi**, I grandi lavori del Cardinale Angelo Mai (S. 308—317; Vol. X S. 169—182): vgl. B. Z. XIV 747.

Vol. X:

19. **Astorre Pellegrini**, Di un suggello italo-bizantino (S. 60—62) ungefähr aus dem 14. Jahrh.; die Aufschrift lautet ΚΟϹΤΑ ο̍ ΔΗΜΟ, worin wohl die beiden auch sonst in Unteritalien nachweisbaren Namen *Κώνστας* und *Δήμης* stecken.

20. **G. Balestri**, Il martirio di S. Teodoro l'Orientale e de' suoi compagni Leonzio l'Arabo et Panigiris il Persiano *sub Diocletiano* (S. 151—168. 248—263; Forts. folgt): Koptischer Text und Übersetzung ins Italienische.

21. **Aurelio Palmieri**, La poesia delle tombe presso i Greci moderni (S. 191—198. 305—310): Studie zum neugriechischen Folklore.

22. **Ces. Tondini de Quarenghi**, Notice sur le calendrier liturgique de la nation Arménienne (S. 275—294; Forts. folgt): über die

für das armenische Kirchenjahr charakteristische Beweglichkeit der Feste und über den Osterzyklus.

23. **Girolamo Golubovich**, Cenni storici su Fra Giovanni Parastron (*Παράστρων*), minorita di Cpoli, legato dell' imperatore greco Michele VIII al papa Gregorio X, interprete al concilio di Lione (S. 295—304) nach dem Bericht des Pachymeres.

24. **Benedetto Gemma**, La capsella delle reliquie di S. Nicola (S. 317—328) in Bari. P. M.

12. Mitteilungen und Notizen.

Das rumänische Seminar in Leipzig.

„Zwölfter Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache zu Leipzig", herausgegeben von dem Leiter des Instituts Prof. Dr. **Gust. Weigand.** Leipzig, J. A. Barth 1906. VIII, 232 S. 8⁰. 5 *M*. Das Institut wurde im verflossenen Jahre von 19 Studierenden besucht. Der von W. schon lange gehegte Wunsch, das Seminar zu einem Institut für vergleichendes Studium aller Balkansprachen zu erweitern, ist wenigstens zum Teil verwirklicht worden: das bulgarische Unterrichtsministerium hat in Verbindung mit dem rumänischen Institute ein solches für bulgarische Sprache errichtet. Hoffentlich gesellt sich dazu bald ein ähnliches Institut für neugriechische Philologie! Aus dem Inhalt des Bandes nenne ich folgende Arbeiten:

1. **Joan Stoian**, Der Grammatiker Cipariu (S. 1—90). Cipariu († 1887) hat sich um die rumänische Nationalbildung große Verdienste erworben; mit einer Idee aber hat er — zum Glück für das rumänische Geistesleben — gründlich Schiffbruch gelitten, mit seiner Rücklatinisierung der Sprache, bei der er ähnliche Grundsätze befolgte, wie man sie im 19. Jahrh. in der neugriechischen Schriftsprache beobachtet. Wäre sein Latinismus durchgedrungen, so wäre zwischen der Literatur- und der Volkssprache eine unüberbrückbare Kluft entstanden. Der gesunde Sinn der hervorragendsten Schriftsteller Rumäniens ist zum Glück über die unnatürliche Künstelei C.s bald zur Tagesordnung übergegangen.
2. **Gust. Weigand**, Semasiologische Beiträge.
3. **M. Hiecke**, Die Neubildung der rumänischen Tiernamen.

K. K.

Erhaltung frühbyzantinischer Denkmäler in Griechenland.

In der Sitzung der griechischen Abgeordnetenkammer vom 8. Juni 1906 befürwortete der Abgeordnete für Sparta, Russopulos, unterstützt von mehreren Kollegen, die Erhaltung des frühbyzantinischen Klosters des hl. Lukas bei Mistras (Sparta). Es wurde die bisherige gute Erhaltung des Bauwerkes, sein architektonischer Charakter und die historische Bedeutung hervorgehoben. Die Leichen der Despoten von Morea sind im Narthex bestattet und ihre Porträte an den Wänden dargestellt. So sind dort beerdigt: Andronikos Palaeologos, Theodora Tokku, die erste Gemahlin des letzten byzantinischen Kaisers, und Manuel Laskaris. Als erste Beisteuer hat die Archäologische Gesellschaft in Athen 30000 Drachmen zur Ver-

fügung gestellt. — Auch Anregungen zur Begründung eines neuen Museums für Altertümer aus der byzantinischen Zeit wurden in dieser Kammersitzung gegeben. L. Bü⟨rchner⟩ (aus der Beilage der Allgemeinen Zeitung).

Ein neuer Lehrstuhl für byzantinische Philologie.

Zur Ergänzung unserer früheren Notiz (B. Z. XV 710) teilen wir mit, daß das Kgl. italienische Kultusministerium auf Vorschlag der philosophischen Fakultät der Universiät Rom und des Consiglio Superiore di pubblica istruzione für das akademische Jahr 1906/1907 dem ordentlichen Professor der griechischen Literatur **Nik. Festa** einen Lehrauftrag für byzantinische Philologie übertragen hat. K. K.

Zur Osterfestberechnung.

Il computo di Matteo hieromonachos trovato da Arthur Mentz nel cod. Vindob. philol. gr. 190 e nel Vat. gr. 1059, e da lui edito nei Beiträge zur Osterfestberechnung bei den Byzantinern (cf. sopra p. 372 f.) pp. 108—132, è un semplice estratto dal *Syntagma canonum* di Matteo Blastaris *Π*, κ(εφ., non κανών,) ζ′, P. G. 145, 65—85; Rhallis — Potlis 6, 404 sqq.

Al Blastaris allude apertamente il titolo nel codice Vaticano: *Ματθαίου ἱερομονάχου τοῦ συντεταχότος ἐξήγησιν εἰς τοὺς ἱεροὺς καὶ θείους κανόνας.*

Roma. G. Mercati.

S. Vailhé, Chronique byzantine de Palestine. Viz. Vremennik 12 (1906) 528—544. Vgl. B. Z. XIV 400. E. K.

Anton Baumstark, Literaturbericht. Oriens christianus 4 (1904) 215—260; 441—478. 1. Sprachwissenschaft; 2. Orts- und Völkerkunde, Kulturgeschichte, Folklore; 3. Geschichte; 4. Dogma, Legende, Kultus und Disziplin; 5. die Literaturen; 6. die Denkmäler; 7. Geschichte der orientalischen Studien. C. W.

Der Oktateuchcodex des Serai,

dessen Ausgabe schon in der B. Z. XV 712 angekündigt worden war, ist nun nahezu fertiggestellt und wird im Januar 1907 als Band XII der Izvjestija des russischen archäologischen Instituts in Kpel erscheinen. Um dieselbe Zeit soll auch Band XI desselben Organs ausgegeben werden, der das Album von Kachrié-Dschami enthält (86 Lichtdrucktafeln usw.; Textband von Theodor Schmidt). K. K.

Eine Crux der Bibliographie.

Seit dem Jahre 1895 schickt die Redaktion der B. Z. ihrer bibliographischen Abteilung jedesmal die dringende Bitte voraus, „bei Separatabzügen den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem Exemplare zu notieren“ (s. o. S. 329). Die Bitte um Beibehaltung der ursprünglichen Seitenzahl hat vor einem Jahre

auch Prof. K. Brugmann, Leipzig, unter dem Titel „Eine typographische Torheit“ in der Beilage der Allgemeinen Zeitung (1905, Nr. 156) eindringlichst vorgetragen, und die Redaktion des Archivs für slav. Philologie (1906 S. 610) hat sich seiner Klage energisch angeschlossen. Wie schwer aber sogar die selbstverständlichsten Reformen durchdringen, kann man auch hier beobachten; noch immer halten zahlreiche Zeitschriften, auch deutsche (z. B. die „Wiener Studien“) an der leidigen Gewohnheit fest, auch den kleinsten Ausschnitten die Ehre einer eigenen Pagination zu gewähren. Nicht so häufig, aber auch noch immer häufig genug, trifft man die andere Sünde, daß auf den Sonderdrucken die periodische Publikation, aus der sie stammen, oder Jahrgang und Band in keiner Weise verzeichnet sind.

Wie viel Unheil die zwei erwähnten Unsitten der Umpaginierung und der Unterdrückung des Zeitschriftentitels in der wissenschaftlichen Literatur anstiften, davon könnte ich eine Odyssee erzählen. Die unter der falschen Maske selbständiger Schriften gehenden Abzüge machen sich überall breit, in zusammenfassenden Bibliographien, in Literaturverzeichnissen wissenschaftlicher Monographien, in einzelnen Zitaten. Nachkommende Forscher geben sich dann vergeblich Mühe in einer öffentlichen Bibliothek das vermeintliche „Buch“ zu erjagen; den Bibliotheksbeamten werden zahllose Scherereien bereitet. Die unstimmigen Seitenzahlen setzen sich in der Literatur wie schädliche Insekten fest und stiften allenthalben Verwirrung. Es handelt sich hier wirklich nicht um eine Äußerlichkeit, nicht um eine Bagatelle, sondern um einen ernsten Hemmschuh der wissenschaftlichen Kleinarbeit. Ich richte also mit Brugmann und Jagić an alle Redaktionen wissenschaftlicher Organe noch einmal die Bitte: Sonderabzüge künftighin nur mit der Originalpagination (oder wenigstens dieser neben der von 1 an) und nur mit Angabe des Titels der Zeitschrift und einer Andeutung (sei es auch nur im Seitenwurm) über die Bandzahl drucken zu lassen. Da ich nun gerade mit Redaktionen spreche, möchte ich noch eine andere Anregung geben: Es wäre wünschenswert, daß allgemein die Sitte durchgeführt würde, bei jedem Heft auf der ersten Seite des Umschlags das Datum der Ausgabe zu verzeichnen. K. K.

Druckfehlerberichtigung.

B. Z. XV 663 Zeile 13 von oben ist statt „im aktiven“ zu lesen „im attischen“. Ebenda 685 Zeile 26 statt „Kultur und Gegenwart“ Kultur der Gegenwart“. K. K.

Neue Antiquariats- und Verlagskataloge.

Gustav Fock, Leipzig, Schloßgasse 7—9: Kat. 290 und 294, Klassische Philologie I und II (Handapparat W. von Christ). — **Otto Harrassowitz,** Leipzig, Querstraße 14: Kat. 296, Levante, Byzanz, Neugriechenland, Palästina (Bibliothek W. von Heyd) 1906; Kat. 297, Slavica, 1906; Verzeichnis der Verlags-, Kommissions- und Partieartikel, 1. Juli 1906. — **Herder & Co.,** München, Löwengrube 18: Literarische Nachrichten Nr. 1, Mai 1906 (jährlich dreimal erscheinendes Organ: 1. Mitteilungen der Herderschen Verlagsbuchhandlung zu Freiburg. 2. Verzeichnis von Neu-

erscheinungen des Buchhandels). — **Karl W. Hiersemann**, Leipzig, Königsstraße 3: Kat. 328, Architektur. — **Emil Hirsch**, München, Karlstr. 6: Kat. 47, Rara et Curiosa. — **Parker & Son**, Oxford, 27 Broad street: Catalogue of Classical books on sale by P. & Son. — **Franz Richter**, Leipzig, Kreuzstr. 16: Kat. 6, Bibliothek Fleckeisen III., 1906. — **Simmel & Co.**, Leipzig, Roßstr. 18: Kat. 215, Philosophie (darunter auch Griechisch-Römische, Biblische, Patristische und Scholastische); Kat. 216, Litterae graecae et romanae; Kat. 217, Semitica I (Nordsemitische Völker und Länder mit Einschluß der Alttestamentlichen Theologie), Leipzig 1906. — **Süddeutsches Antiquariat**, München, Galleriestr. 20: Kat. 80, Klassische Philologie mit Einschluß der Byzantiner (darunter Bibliothek Spengel), 1906.

P. M.

V. V. Stasov †.

Am 10./23. Oktober ist in Petersburg der Bibliothekar der Kaiserlichen öffentlichen Bibliothek, welcher die kunstwissenschaftliche Abteilung leitete, Vladimir Vasiljevič Stasov verschieden. Stasov ist am 2./14. Januar 1824 geboren, erhielt seine Bildung in der Rechtsschule, widmete sich aber nicht der juristischen Tätigkeit, sondern gab sich ganz der Kunstwissenschaft hin. Kunstwissenschaft — nicht Kunstgeschichte: Stasovs Arbeiten betreffen nicht nur die bildenden Künste, sondern namentlich auch Musik, und nicht nur die Kunst älterer Zeiten, sondern auch die modernsten Strömungen.

S.s erste Arbeit erschien 1847: es war eine Studie über die Kompositionen Berlioz'. Seit 1847 hat S. dann eine riesige Anzahl Aufsätze über allerhand ästhetische und historische Fragen veröffentlicht, die gegenwärtig gesammelt vier starke Bände füllen (die ersten drei erschienen St. Petersburg 1894, der letzte soeben, im Herbste 1906). Außer diesen kleineren Arbeiten hat S. zwei größere publiziert, die den Lesern der B. Z. nicht unbekannt sein dürften: 1. „Das slavische und orientalische Ornament“, hauptsächlich nach miniierten Handschriften, und 2. „Das jüdische Ornament“, hauptsächlich nach den von Firkovič gesammelten und der öffentlichen Bibliothek testamentarisch vermachten älteren hebräischen Handschriften.

S. ist kein zünftiger Gelehrter gewesen — dazu war er bis an das Ende seines langen Lebens viel zu leidenschaftlich, viel zu impulsiv, auch wohl viel zu stark am modernen künstlerischen und politischen Leben beteiligt. In russischen wissenschaftlichen Kreisen erfreute er sich keiner Autorität, trotz zahlreicher Arbeiten, welche er selbst in den „Zapiski“ der Akademie der Wissenschaften, im „Journal des Ministeriums der Volksaufklärung“, in den „Izvjestija der russischen archäologischen Gesellschaft“, also in den solidesten russischen Zeitschriften, veröffentlicht hat. Dennoch ist er eine markante Persönlichkeit gewesen, und gerade auch um die Kunstforschung wohlverdient.

J. S. nach Th. Schmidt.

William Fischer †.

Dem Rektor des Plauener Gymnasiums, Dr. Angermann, verdanken wir die folgenden Mitteilungen über den Lebensgang des verstorbenen Gelehrten: Julius William Fischer ward 1846 zu Falkenstein i. V. als Sohn eines Arztes geboren; er besuchte das Gymnasium in Plauen und empfing seine philologische und historische Ausbildung an der Universität Leipzig, wo er 1869 mit der Dissertation *De fontibus Cassii Dionis* promovierte. Seine Lebensstellung hat er am Gymnasium in Plauen gefunden; über dreißig Jahre lang lehrte er hier vornehmlich Deutsch und Geschichte. Am 10. November 1906 ist er einem Lungenschlag erlegen. Als Forscher ist er ein Pionier unserer Wissenschaft geworden: 1883 erschienen als Plauener Schulprogramm seine in mancher Beziehung epochemachenden „Studien zur byzantinischen Geschichte des 11. Jahrhunderts". Der erst nach diesem Zeitpunkt allmählich immer stärker hervortretenden byzantinistischen Forschung hat er sein dauerndes Interesse zugewendet und gelegentlich auch in der „B. Z." zu einzelnen Spezialfragen sich geäußert (vgl. B. Z. IV 627 f.; V 137 ff.; VII 455; VIII 306 ff. und 718). Das größte Verdienst aber hat er sich erworben, als er nach dem 1894 eingetretenen Tode Zachariäs von Lingenthal es unternahm, das Erbe des großen Rechtshistorikers zu verwalten und nach Kräften für die Wissenschaft nutzbar zu machen: angefangen von dem in der B. Z. III 645 ff. erschienenen Nekrolog hat er in zahlreichen Berichten, Besprechungen (vgl. z. B. B. Z. VIII 163 ff.) und Untersuchungen auf die Bedeutung Zachariäs hingewiesen und aus dessen Nachlaß Mitteilungen gemacht. Und wir wissen an Fischers Grabe nichts Besseres zu wünschen, als daß er auf diesem bisher so wenig erforschten Gebiete der byzantinischen Rechtsgeschichte einen Nachfolger finde.

P. M.

Heinrich Gelzer †.

Heinrich Gelzer war nach Geburt ein Berliner (geb. 1. Juli 1847[1]), gest. 11. Juli 1906), nach Sprache und Lebensgewohnheit ein Schweizer, nach seiner Gesinnung ein Deutscher. Er pflegte gern zu erzählen, wie er im Kriegsjahr 1870/71 von Basel aus als junger Gymnasiallehrer an der schweizerischen Hilfsaktion zugunsten der deutschen Verwundeten teilgenommen habe. Auch in seinen späteren akademischen Stellungen (1872 Privatdozent in Basel, 1873 außerordentlicher Professor in Heidelberg, 1878 Ordinarius für klassische Philologie und alte Geschichte in Jena) nahm er am politischen Leben Deutschlands den regsten Anteil. Dem Verfasser wird es unvergeßlich bleiben, mit welch frischer Begeisterung sich Gelzer im Jahre 1892 der Deputation anschloß, die dem Altreichskanzler Fürsten Bismarck auf seiner Heimreise von Wien über Süddeutschland eine Einladung nach Jena überbrachte. Nach der Rückkehr

1) Der Vater, Heinrich Gelzer, war von 1843—1850 Professor für neuere Geschichte in Berlin. Nachdem er seine Professur aufgegeben hatte, lebte er als Privatmann in Basel. Hier widmete er sich hauptsächlich publizistischer Tätigkeit. Am bekanntesten wurde er als Herausgeber der „Protestantischen Monatsblätter für innere Zeitgeschichte".

unterbrach Gelzer seine Vorlesung, um statt altorientalischer Geschichte seine Erlebnisse in der ihm eigenen energischen und rückhaltlosen Art zu schildern. Auch dem politischen Parteileben ist Gelzer nicht fern geblieben. In seinen Grundanschauungen gemäßigt liberal, wandte er sich im späteren Leben der von Friedrich Naumann vertretenen nationalsozialen Richtung zu. Erst als er merkte, daß diese Partei in seinem Wahlkreise nicht den erhofften Anklang fand, zog er sich vom politischen Leben mehr zurück.

Gelzer war nach seiner äußeren Erscheinung und seinem Charakter eine echt männliche Natur. Bieder und derb, rasch zufahrend und tatkräftig, von eisernem Fleiß und schier unerschöpflicher Schaffensfreude, verband er mit diesen Eigenschaften ein ungemein gütiges Herz. Den Bittenden vermochte er nicht ohne Geschenk zu entlassen; wurde er um Unterstützung angegangen, so versagte er seine Mitwirkung nicht leicht. Darum fühlte er sich auch so wohl in dem von ihm begründeten Evangelischen Männerverein. Er empfand es als soziale Pflicht, hier alle Standesvorurteile aufzugeben, und er war unermüdlich, für Belehrung und Unterhaltung seiner Vereinsmitglieder zu sorgen. Hierbei unterstützte ihn seine eigene Befähigung zu populärer Vortragsweise. Seine Rede war fließend und eindringlich, die Gedanken wickelten sich in rascher Folge ab. War auch die Ausdrucksweise manchmal sprunghaft, so blieb doch der Gesamteindruck einer klar durchdachten und energisch durchgeführten Disposition. So konnte Gelzers Vortrag weder auf seine Schüler in den Vorlesungen noch im weiteren Kreise des Eindrucks entbehren. Nur der mit unglaublicher Zähigkeit festgehaltene schweizerische Dialekt war imstande, Fernerstehenden das Verständnis zu erschweren und den Genuß zu stören.

Wie Gelzer sich mündlich an weitere Kreise zu wenden verstand, so hat er dies auch schriftlich geliebt. Sowohl über seine Reisen als über die Resultate seiner wissenschaftlichen Forschertätigkeit hat er in der „Zukunft“ und anderen Zeitschriften geschickt zu plaudern verstanden. Seine schriftliche Ausdrucksweise ist das Abbild seiner mündlichen. Voll erschließt sie sich nur demjenigen, dem der lebhafte mündliche Vortrag des Mannes dabei gegenwärtig ist. Dazu gehört nun auch die eigenartige Befähigung Gelzers zu Witz und Humor. Wie er die Unterhaltung durch witzige Einfälle, komische Reminiszenzen und drollige Geschichtchen zu beleben verstand, so hat er sich selbst in seinen gelehrtesten Abhandlungen absichtlich die merkwürdigsten Seitensprünge erlaubt. Man hat manchmal den Eindruck, als suche er sich hierdurch über die Trockenheit des Gegenstandes hinwegzuhelfen.

Am liebenswürdigsten kommt dieser Zug Gelzers in dem gutmütigen Humor zum Ausdruck, mit dem er das Leben und Treiben seiner nächsten Freunde, der Geistlichen der verschiedensten Konfessionen, zu schildern gewußt hat. Das feine Verständnis für kirchliche Dinge bildet ja eine der wichtigsten Seiten in Gelzers wissenschaftlicher Tätigkeit. Er selbst war sich dessen wohl bewußt und führte den Titel eines „D. theologiae“, den ihm die Universität Gießen verliehen hatte, mit besonderem Stolz. Diese Fähigkeit und sein freier weltmännischer Sinn erleichterte ihm auch den Verkehr mit den Würdenträgern der verschiedensten Kirchen. Vor mir liegt ein merkwürdiges Dokument. Es ist das gedruckte Verzeichnis der Adressen

derjenigen, denen Gelzer die Dissertationen der Mitglieder des Jenaer Seminars für alte Geschichte zugehen ließ. Es umfaßt in 86 Nummern außer den befreundeten Gelehrten die höchsten Würdenträger der orientalischen Kirchen, sowie die bedeutendsten Geistlichen der römisch-katholischen Kirche, die durch ihre Stellung oder persönliche Neigung für den christlichen Orient interessiert sind. Mit all diesen Männern hat Gelzer in persönlichem oder brieflichem Verkehr gestanden. Man fühlt sich in der Tat an die Beziehungen des Tübinger Gelehrten aus dem 16. Jahrhundert, Martin Crusius, erinnert, und man kann wohl sagen, daß seit langer Zeit kein deutscher Professor eine ähnliche Bedeutung für die orientalischen Kirchen gehabt hat.

Dem entspricht, daß sich um Gelzers Katheder stets ein Kreis jugendlicher Vertreter des Ostens, meist Griechen und Armenier, auch Südslaven, gesammelt hat. Sie nahmen die Liebe für den verehrten Lehrer in die Heimat mit und haben ihn häufig im späteren Leben durch wissenschaftliche Zusendungen unterstützt oder auf den Reisen in Gelzers letzten Lebensjahren[1]) mit Freuden in ihrem Vaterlande begrüßt. Dabei machte es nichts aus, daß Gelzer sich nicht scheute, nationale Aspirationen auf ein vernünftiges Maß zurückzuführen oder politisch-religiöse Legenden durch seine eindringende wissenschaftliche Kritik zu zerstören. Denn die Kritik ist der Faden, der in Gelzers wissenschaftlicher Tätigkeit den entscheidenden Einschlag bildet. Er selbst hat sich in der Gedächtnisrede, die er als Prorektor am 19. Januar 1901 in der Universitätskirche zu Jena für den verewigten Großherzog Carl Alexander gehalten hat, darüber sehr charakteristisch geäußert: „Die Kritik mordet die Poesie. Nur unbestechlicher Sinn für die reine Wahrheit schreckt auch vor solchen wirklichen Opfern nicht zurück. Darum hat aber auch die Äußerung:“ — des Großherzogs nach Anhörung einer Vorlesung des Professors Drews über die Stellung des Kurfürsten Friedrichs des Weisen zur Reformation — „„„Sie sagen die Wahrheit“““, einen solchen Eindruck auf mich gemacht . . . Darin zeigte er sich als der wahre Rector Magnificentissimus unserer Hochschule, daß er das Palladium der freien, voraussetzungslosen Wissenschaft unter allen

1) Es ist Gelzer erst verhältnismäßig spät vergönnt gewesen, die Stätten zu besuchen, denen er seine Studien gewidmet hat. Zwar weilte er im Jahre 1871 mit E. Curtius, Fr. Adler u. a. auf einer Ferienreise in Kleinasien und Griechenland. Allein Thrakien und Makedonien blieben ihm verschlossen. Im späteren Leben hat er es immer bereut, in seiner Jugend das Anerbieten des Fürsten Wilhelm von Wied nicht angenommen zu haben. Der Fürst war im Gelzerischen Hause zu Basel erzogen und besuchte mit dem jungen Gelzer das Gymnasium. Nach Ablegung der Reifeprüfung unternahm er eine Reise in den Orient, auf die er seinen Schulkameraden gern mitgenommen hätte. Gelzer glaubte „für eine solche Reise nicht genügend vorbereitet zu sein.“ — Die wissenschaftlichen Reisen der letzten Jahre (Ende 1899 nach Konstantinopel, Kleinasien und Athen, Herbst 1902 bis Frühjahr 1903 auf den Athos, nach Makedonien und Albanien, Athen und Rom) müssen sehr ergebnisreich gewesen sein. In einer seiner letzten Mitteilungen schrieb mir Gelzer, daß er ca. 40 Hefte handschriftlicher Sammlungen besitze; von ihnen ist wohl erst der geringere Teil verarbeitet. Leider scheinen die Reisen der Gesundheit des Mannes nicht zuträglich gewesen zu sein. Um so mehr bedauere ich es, daß es mir die leidigen Verhältnisse unmöglich machten, meinen lieben Lehrer auf seiner ersten Reise, wie er es wünschte, zu begleiten. Auch hierbei bewährte Gelzer seine ganze Opferfähigkeit. Allein ich mußte in meinem und seinem Interesse das hochherzige Anerbieten ablehnen.

Umständen hochhielt. Wir Jünger der Wissenschaft können und dürfen deshalb unseren verewigten Rector Magnificentissimus nun und nimmer vergessen."

Diese Neigung und Befähigung zu kritischer Prüfung und Sichtung zeigt sich schon in Gelzers frühesten, Problemen der altgriechischen Geschichte gewidmeten Arbeiten. Überhaupt ist es überraschend, wie wenig Gelzers wissenschaftliche Physiognomie im Laufe der Jahre sich geändert hat. Wie seine zwar unschöne, aber deutliche und energische Handschrift meines Wissens schon in früheren Lebensjahren dieselbe wie späterhin gewesen ist, so tritt er uns auch in seinen ersten Arbeiten bereits als jener Meister philologischer und historischer Kritik entgegen, der er bis an sein Lebensende geblieben ist. Die Erklärung für Gelzers erfolgreiche kritische Tätigkeit bietet natürlich zunächst die ihm eigentümliche wissenschaftliche Veranlagung. Sucht man aber nach einer äußeren Anregung, nach einem Vorbild, dem Gelzer nachstrebte, so wird man in erster Linie Alfred von Gutschmid nennen müssen. Nicht der von Gelzer hochverehrte Lehrer aus der Göttinger Studienzeit, Ernst Curtius, mit dem ihn innige Freundschaft bis zum Tode verband, sondern Gutschmids Schriften sind als der eigentliche Lehrmeister Gelzers zu betrachten.

An Gutschmid erinnert auch jener eigenartige Zug eines wirklich außergewöhnlichen Wissens, der an Gelzer sofort auffallen muß. Man staunt bei der Lektüre der Erstlingswerke, mit welcher Leichtigkeit der noch nicht Dreißigjährige selbst entlegene Tatsachen der alten — orientalischen und griechisch-römischen — Geschichte beherrscht und wie frei er mit seinem Wissen zu schalten versteht. Denselben Eindruck empfängt man aus den späteren Werken. Gelzer muß unendlich viel gelesen und das Gelesene vorzüglich behalten haben. Nur so ist es erklärlich, daß ihm bei seinen historischen Arbeiten Vergleiche und Parallelen zu Ereignissen der mittelalterlichen und neueren Geschichte, der Universal- und Territorial-, namentlich der Schweizergeschichte, literarische Reminiszenzen und selbst harmlose Anekdoten so leicht und mühelos zufließen konnten, die ihm dann meist in überaus geschickter Weise zur Veranschaulichung der geschilderten Personen und Zustände dienen mußten. Erstaunlich war auch Gelzers Wissen auf sprachlichem Gebiet. Zwar pflegte er eigentlich sprachwissenschaftliche Schulung und derartige Interessen bescheiden abzulehnen, dennoch besaß er z. B. auf dem Gebiet der griechischen — auch mittel- und neugriechischen — Sprache ein überaus feines Verständnis und ganz bedeutende Kenntnisse. Das Französische sprach er — ein Vorteil seiner schweizerischen Erziehung — fließend und bediente sich desselben auch gern in seiner Familie. Englisch und Italienisch waren ihm durchaus geläufig. Den slavischen Sprachen hielt er sich persönlich fern; wie er mir häufig versicherte, „da er zu alt sei, um nach dem Armenischen noch weitere Sprachen sich anzueignen." Dagegen versäumte er nie, seine Schüler auf die Wichtigkeit namentlich des Russischen energisch hinzuweisen. Das Armenische hat er als gereifter Mann von einem armenischen Schüler erlernt. Nimmt man hinzu, daß er die meisten anderen westasiatischen Sprachen — Hebräisch, Arabisch, Syrisch, Koptisch, auch etwas vom Türkischen — verstand, so muß man in der Tat über die Ausdehnung dieser sprachlichen Kenntnisse staunen.

Ich habe oben auf den Einfluß Alfred von Gutschmids hingewiesen. Man wird diesen Einfluß auch dann stark berücksichtigen müssen, wenn man sich fragt, was Gelzer seinem speziellen Arbeitsgebiet, den byzantinischen Studien, gewonnen hat. Mancherlei Momente mögen zusammengewirkt haben. Zunächst Gelzers Vorliebe für den Orient. Auch sie tritt uns bereits in den Erstlingsarbeiten entgegen. Zwar sind diese nicht sämtlich dem alten Orient gewidmet, allein man merkt auf Schritt und Tritt, wie weit der junge Gelehrte sich bereits mit Problemen der orientalischen Geschichte vertraut gemacht und sich die notwendigen Vorkenntnisse verschafft hat. Diese Vorliebe für den Orient mußte noch wachsen, je mehr Gelzers Kenntnisse sich steigerten und der Gesichtskreis sich erweiterte. Abhandlungen, wie die „Ein griechischer Volksschriftsteller des 7. Jahrhunderts" und die beiden Reisewerke zeigen uns den Verfasser in dieser Hinsicht auf der Höhe. Sie verraten ein so feines Verständnis für die Regungen der orientalischen Volksseele, wie man es selten finden dürfte.

Einen zweiten Anreiz für die byzantinischen Studien wird man in der Vorliebe für historisch-geographische Forschung finden dürfen. Gelzer hat auf diesem Gebiet ungemein umfängliche Studien gemacht. Die Grundlage, auf der er arbeitete, war breiter als selbst derjenige vermuten wird, dem die Forschungen des Gelehrten auf dem Gebiete der kirchlichen Geographie nicht unbekannt sind. In der Vorlesung über „die Geschichte der Geographie" (bis zum Zeitalter der großen Entdeckungen) kamen diese Studien aufs schönste zur Erscheinung. Natürlich haben an einer kleinen Universität wie Jena nur sehr wenige — im Winter von 7—8 Uhr morgens — sich den eigenartigen Genuß verschafft, einen Mann von dem Wissen Gelzers über diesen ihm so vertrauten Gegenstand sprechen zu hören.

Es ist bezeichnend, daß schon eine der ersten Arbeiten Gelzer aus Anlaß einer topographischen Frage Gelegenheit gab, sich mit Hierokles und den Konzilsakten zu beschäftigen.[1]) So wurde Gelzer schon früh auf den Kreis von Quellen hingewiesen, dem er dann drei Jahrzehnte hindurch sein eigenes Interesse gewidmet hat und für den er seine Schüler zu interessieren verstand. Daß er aber bei einer anscheinend so trockenen, an Fleiß und Ausdauer ungemeine Anforderungen stellenden Aufgabe so geduldig ausgehalten hat, hängt wieder mit seiner Arbeitsfreudigkeit und mit seiner Lust an verwickelten Problemen zusammen. „Hartes Holz zu bohren" war ihm ein Bedürfnis, und hierzu suchte er auch seine Schüler zu erziehen.

Dieser Lust durfte Gelzer auch bei seinen chronologischen Arbeiten fröhnen. Die Beschäftigung mit dieser spröden Wissenschaft aber war der Weg, der Gelzer der Byzantinistik am sichersten und unwiderruflich in die Arme führen mußte. Denn seit er mit der christlichen Chronologie sich zu beschäftigen begonnen hatte, ruhte er mit der ihm eigenen Gründlichkeit nicht eher, als bis er die Nachwirkung der Arbeiten des Vaters dieser Chronologie, des Sextus Julius Africanus, bis in die fernsten Verzweigungen hin dargelegt hatte. Damit aber war er in den Bannkreis der byzantinisch-orientalischen Chronographie gekommen und hatte sich eine Aufgabe gestellt, die ihn gleich den historisch-geographischen Fragen jahrzehntelang beschäftigen sollte.

---

1) S. Das Zeitalter des Gyges, Rhein. Mus. XXXV, 519.

Auch bei diesen Studien mußte Gelzer immer wieder den Arbeiten Alfred von Gutschmids begegnen, und es ist bezeichnend, daß derselbe Gelehrte ihm auch da entgegentreten sollte, wo Gelzer von den Byzantinern auf ein Nachbargebiet, zu den Armeniern, überging. Auch in der Kritik der armenischen Überlieferung hatte Gutschmid den ersten Grund gelegt. Gelzer baute darauf weiter, und diesen Bemühungen ist es zu danken, wenn heute die ältere Geschichte des christlichen Armeniens, von falschen Traditionen gereinigt, einen ganz anderen Anblick zeigt, als das noch vor 10 Jahren der Fall sein konnte. Gelzers kritische Tätigkeit hat hier einen der schönsten Erfolge gezeitigt.

Zum Schluß möge es mir noch einmal vergönnt sein, die wichtigsten Probleme der Studien Gelzers zusammenzufassen und auf das erreichte Resultat hin zu prüfen. Wir sahen, bei den chronologischen Arbeiten handelte es sich um eine Rekonstruktion der schriftstellerischen Tätigkeit des Sextus Julius Africanus. In den zwei Bänden, die Gelzer hierüber hat erscheinen lassen, ist es dem Verfasser gelungen, diese Tätigkeit in ihren weitverzweigten Nachwirkungen bloßzulegen. Mit anderen Worten: der Knoten der christlichen Chronologie ist entwirrt, das Gebäude, das Africanus und seine Genossen gezimmert haben, liegt klar vor unseren Augen. Gelzer hat also in dieser Hinsicht einen Abschluß seiner Tätigkeit erreicht. Nur in einem Punkte ist er hinter dem Gewollten zurückgeblieben. Er beabsichtigte auch eine Ausgabe der Fragmente des Africanus. Sie war ursprünglich für den 2. Band seines Werkes bestimmt; als dieser zu umfänglich geworden war, sollte sie in die Publikationen der Berliner Kirchenväterkommission eingereiht werden. Natürlich würde erst diese Ausgabe die Africanusstudien endgültig beschlossen haben. Es fehlt also, so sehr man mit dem Erreichten zufrieden sein wird, gewissermaßen die krönende Zinne des gesamten Werkes.

Weniger gut steht es mit dem geographischen Problem. Hier ließ Gelzer seine Augen weit schweifen. Sein Ideal war nicht nur Feststellung der historischen Geographie des byzantinischen Reiches auf Grund der profanen und kirchlichen Quellen, sondern auch im Zusammenhang mit der letzten Quellengruppe eine gereinigte Ausgabe der Notitiae episcopatuum, die geeignet wäre, uns Partheys Ausgabe zu ersetzen, schließlich, wenn irgend möglich, die Anfänge zu einer Sammlung der orientalischen Bischofslisten. Ein neuer Le Quien war ein Plan, vor dem Gelzers Schaffensfreudigkeit in gehobenen Augenblicken nicht zurückschreckte. Ansätze zu einer Verwirklichung dieses Planes wird man in manchen seiner Studien (auch in meinen Neuen Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras) finden. Allein Gelzer war verständig genug, solch weitausschauenden Plänen nicht allzu großen Einfluß zu gestatten und sich zunächst auf das Erreichbare zu beschränken. Es galt also, die Ausgabe der Notitiae episcopatuum in die Wege zu leiten. Hierzu sind die wichtigsten Vorarbeiten gemacht. Die handschriftlichen Quellen sind gesammelt und z. T. bereits kritisch bearbeitet, die Chronologie der einzelnen Notitiae ist festgestellt, das Verhältnis der kirchlichen Geographie zur profanen und ihre gegenseitige Beeinflussung ist mehrfach untersucht worden, die wichtigsten profanen Reichsbeschreibungen liegen von der Hand Gelzers und seiner Schüler in neuen brauchbaren Ausgaben vor. Genug, es ist alles geschehen, was dem

Schlußresultat vorangehen mußte. Allein die Ausgabe der Notitiae ist nicht erschienen; wir stehen vor einem Gebäude, dessen Bausteine zwar behauen, aber noch nicht geschichtet sind.

Verwickelter ist die Frage nach den Resultaten Gelzers bei der dritten Gruppe seiner Arbeiten: sie umfaßt die rein historischen Studien. Wir können sie gruppieren in Arbeiten zur Kirchengeschichte, zur politischen Geschichte und zur inneren Geschichte von Byzanz. Auf dem Gebiete der Kirchengeschichte bedeutet Gelzers Tätigkeit eine Art Revolution. Er hat uns zum erstenmal gelehrt, ganz konsequent hinter den dogmatischen Streitigkeiten nationale Spaltungen zu suchen, und er hat auf diese Weise unsere Anschauung von diesen Dingen in jeder Hinsicht berichtigt und vertieft. Vielleicht hätte er noch einen Schritt weitergehen können. Vielleicht hätten sich auch soziale und wirtschaftliche Gründe nachweisen lassen[1]), allein über gelegentliche Andeutungen ist Gelzer in dieser Hinsicht nicht hinausgegangen.

Auf dem Gebiete der politischen Geschichte hat Gelzer sich die größten Verdienste um die Aufhellung des sog. „dunklen" (7.) Jahrhunderts erworben. Auch für diese Studien war gerade er der geeignete Mann. Seine Kenntnis der orientalischen Sprachen und zumal des Armenischen ermöglichten es ihm, den Mangel an griechischen Quellen durch Benutzung der orientalischen zu ersetzen, seine Beschäftigung mit Sextus Julius Africanus vermittelte ihm eine überraschende Sicherheit in der Auswahl und Wertung der einzelnen Überlieferungen, seine Belesenheit erlaubte ihm, bis dahin unbeachtete Schriften ins richtige Licht zu stellen und für seine Zwecke auszubeuten. So ist er derjenige geworden, der, wie für die Geschichte des altchristlichen Armeniens, so auch für die byzantinische Geschichte des 7. Jahrhunderts die eigentlichen Grundlagen gelegt hat. Die Spuren seiner Tätigkeit werden hier unverwischbar bleiben.

Was Gelzer am 7. Jahrhundert anzog, mochte die Erwägung sein, daß die Zeit des Herakleios und seiner Dynastie das Fundament für das spätere byzantinische Reich gelegt hat, daß hier der eigentlich byzantinische Staat beginnt. Er fand das auch bei seinen Arbeiten zur inneren Geschichte von Byzanz, bei den geographisch-statistischen Untersuchungen und bei der Studie über die Themenverfassung bestätigt. Gerade die letztere und die Abhandlung über den Patriarchat von Achrida beweisen uns, wie tief Gelzer auch in die innere Geschichte des Reiches eingedrungen ist. Gleichwohl pflegte er im Gespräch eigentlich volkswirtschaftliche Studien abzulehnen. Er erkannte die Wichtigkeit derartiger Arbeiten vollauf an, allein er meinte, daß sie nicht seines Amtes seien. Liest man aber seine Schriften genau, so wird man eine Fülle wirtschaftsgeschichtlicher Bemerkungen entdecken, die uns beweisen, daß die Bedeutung der betreffenden Quellenstellen ihm nicht entgangen ist. Man darf daher annehmen, daß Gelzer auch in dem Werk, zu dessen Abfassung ihn seine Freunde seit Jahren zu bewegen suchten, die Wirtschaftsgeschichte nicht unberücksichtigt gelassen haben

---

1) Man vergleiche die Bemerkungen Ad. Schultens über die Donatisten in der Abhandlung „Die römischen Grundherrschaften", Zeitschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte III, 1895, S. 156, 368, 385 ff.

würde.[1]) Ich meine eine ausführliche Geschichte des byzantinischen Reiches, die uns die Kenntnisse Gelzers in noch ausgedehnterem Maße als der durch eine Fülle neuer Resultate und eine originelle Gesamtauffassung ausgezeichnete „Abriß" hätte vor Augen führen können. Diese Arbeit war tatsächlich geplant; sie sollte in Lamprechts Sammlung der „Allgemeinen Staatengeschichte" erscheinen.

Vor einem Jahre schrieb mir Gelzer, daß er mit Rücksicht auf seine Gesundheit den Gedanken habe aufgeben müssen. So ist auch auf diesem Gebiete der zusammenfassende Abschluß nicht erreicht. Die Schuld liegt nicht an dem Forscher. Nicht zu hoch gespannte Ziele, nicht allzu großes Selbstvertrauen, sondern nur das Versagen der physischen Kraft hat Gelzer des erhofften Erfolges beraubt. Der Nachwelt bleibt eine bedeutende Aufgabe. Ob sie gelöst werden wird? Ob andere in die Fußtapfen Gelzers treten werden? Der Verfasser glaubt es nicht. Wenn ihn nicht alle Anzeichen trügen, so wird Gelzers eigenartige schriftstellerische und akademische Tätigkeit in der Geschichte der deutschen Universitäten — und das heißt trotz allem, was man dagegen einwenden mag, in der Geschichte der deutschen Wissenschaft — eine Episode bleiben.

Verzeichnis der Schriften.

1. De Branchidis. Diss. Leipzig 1869.

2. Die Sitzinschriften im Dionysostheater in Athen. Monatsberichte der Berliner Akad. 1872.

3. Kleinasiatische Inschriften. Rhein. Mus. N. F. XXVII, 1872.

4. Eine Wanderung nach Troja. Vortrag Basel 1873. Vgl. Bursian, Jahresbericht II, 1088—1089.

5. Lykurg und die delphische Priesterschaft. Rhein. Mus. XXVIII, 1873.

6. Jahresbericht für griechische Geschichte. Bursian, Jahresbericht II für 1873 u. IV für 1874—1875.

7. Sinope in den Keiltexten. Zs. f. ägypt. Sprache und Altertumskunde XII, 1874.

8. Kappadocien und seine Bewohner. Ibid. XIII, 1875.

9. Die Kolonie des Osnappar. Ibid.

10. Zum Kultus der assyrischen Aphrodite. Ibid.

11. Anhang zu K. F. Hermann, Lehrbuch der griechischen Staatsaltertümer. 5. Aufl. bearbeitet von Dr. K. B. Stark. Heidelberg 1875. S. 775—818: I. Die Könige von Lakonien, II. u. III. Die Könige und Archonten von Athen, IV. u. V. Alphabetisches Verzeichnis der attischen Demen.

12. Das Zeitalter des Gyges. I u. II. Rhein. Mus. XXX, 1875 u. XXXV, 1880.

13. Die Wanderzüge der lakedämonischen Dorier. Rhein. Mus. XXXII, 1877.

14. Die hellenischen Seezüge nach Ägypten. Ausland 1877, Nr. 28 und 29.

---

1) Den besten Beweis hierfür liefert der kleine Artikel „Die Agrarpolitik der oströmischen Kaiser" in der Deutschen Volksstimme 1905.

15. Eine uralte Abendmahlsordnung der apostolischen Christengemeinde. Christlicher Volksbote aus Basel 1878, Nr. 21.

16. Die politische und kirchliche Stellung von Byzanz. Verhandlungen der 33. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner zu Gera. Leipzig 1879.

17. Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie. I u. II, 1—2. Leipzig 1880, 1885 u. 1898.

18. Zu Africanus. Jahrb. f. prot. Theol. VII, 1881.

19. Kosmas, der Indienfahrer. Jahrb. f. prot. Theol. IX, 1883.

20. Kastors attische Königs- und Archontenliste. Histor. und Philolog. Aufsätze, Festgabe an E. Curtius zum 2. Sept. 1884.

21. Zwei deutsche Patriarchen in Ostrom, Jahrb. f. prot. Theol. X, 1884.

22. Eusebii canonum epitome ex Dionysii Telmaharensis chronico petita, edd. H. Gelzer et C. Siegfried. Leipzig 1884.

23. Zur Zeitbestimmung der Notitiae episcopatuum. Jahrb. f. prot. Theol. XII, 1886.

24. Kallistos' Enkomion auf Johannes Nesteutes. Zs. f. wiss. Theol. XXIX, 1886.

25. Zur Praxis der oströmischen Staatsgewalt in Kirchensachen. Jahrb. f. prot. Theol. XIII, 1887.

26. Der Streit über den Titel des ökumenischen Patriarchen. Ibid.

27. Die evangelischen Märtyrer und Bekenner Ungarns auf den neapolitanischen Galeeren (1675 und 1676). Für die Feste und Freunde des Gustav-Adolfs-Vereins. Barmen, Verlag von Hugo Klein. 1888, Nr. 137.

28. von Gutschmids Diorthose der ägyptischen Königsliste des Eratosthenes. Rhein. Mus. XXXXIV, 1889.

29. Eine katholische Kirchengeschichte auf dem Index. Jahrb. f. prot. Theol. XV, 1889.

30. Ein griechischer Volksschriftsteller des 7. Jahrhunderts. Hist. Zs. LXI, 1889.

31. Georgii Cyprii descriptio orbis Romani. Leipzig 1890.

32. Ägyptisches. Zs. der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. XLV, 1891.

33. Analecta Byzantina. Index lectionum für das Wintersemester 1891/2. Jena 1891.

34. Die kirchliche Geographie Griechenlands vor dem Slaveneinbruche. Zs. f. wiss. Theol. XXXV, 1892.

35. Beiträge zur russischen Kirchengeschichte aus griechischen Quellen. Zs. f. Kirchengesch. XIII, 1892.

36. Josua Stylites und die damaligen kirchlichen Parteien des Ostens. Byz. Zs. I, 1892.

37. *Σῶμα* oder *Σῆμα*. Jahrb. f. prot. Theol. XVIII, 1892.

38. Reichsstädtische Epitaphien: Altmodische Betrachtungen eines hinter der Zeit Zurückgebliebenen. Kirchenblatt für die reformierte Schweiz 1892, Nr. 27—29.

39. Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche. Byz. Zs. I u. II, 1892 u. 1893.

40. Der gegenwärtige Bestand der armenischen Kirche. Zs. f. wiss. Theol. XXXVI, 1893.

41. Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien. (Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, herausg. von G. Krüger, 5. Heft.) Freiburg i. Br. u. Leipzig 1893.

42. Chalkedon oder Karchedon, Beiträge zur Geschichte des Kaisers Herakleios. Rhein. Mus. N. F. XLVIII, 1893.

43. Zu der Beschreibung Palästinas des Georgios Kyprios. Zs. des deutschen Palästinavereins XVII, 1894.

44. Inschrift aus Kaisareia. Ibid.

45. Inschrift aus Mūristān. Ibid.

46. Byzantinische Inschriften. Byz. Zs. III, 1894.

47. Die vorflutigen Chaldäerfürsten des Annianos. Ibid.

48. Zu Africanus und Johannes Malalas. Ibid.

49. Zum 6. November 1894. Ernst Curtius. Ein Erinnerungsblatt zur Feier seiner fünfzigjährigen Lehrtätigkeit. Deutsches Wochenblatt VII, 1894, Nr. 45.

50. Die Ausbreitung der römischen Hierarchie unter dem Pontifikate Leos XIII. Zs. f. praktische Theol. XVI, 1894.

51. Griechische Inschrift vom Ölberg. Mitteilungen und Nachrichten des deutschen Palästinavereins 1895, S. 17 ff.

52. Noch einmal das palästinensische Städteverzeichnis bei Georgios Kyprios. Zs. des deutschen Palästinavereins XVIII, 1895.

53. Die Anfänge der armenischen Kirche. Berichte der Sächs. Ges. der Wiss. 1895.

54. Zur armenischen Götterlehre. Ibid. 1896.

55. Armenien. Herzogs Real-Encyklopädie für Theologie und Kirche. 3. Aufl., II, 1896 (armenisch von Kalemkian, Wien 1897).

56. Armenien und Europa. Die christliche Welt, ed. Rade. 1896, Nr. 43.

57. Ein Besuch im armenischen Kloster S. Lazzaro in Venedig. Christlicher Volksbote aus Basel 1896, Nr. 10 u. 11.

58. Wanderungen und Gespräche mit E. Curtius. Deutsche Revue, Juni—August 1897.

59. Die römische Kaiserzeit ein Spiegel unserer Zeit. Die Wahrheit, ed. Chr. Schrempf. VII, 1897.

60. Abriß der byzantinischen Kaisergeschichte. Anhang zu Krumbachers Geschichte der byzantinischen Literatur. 2. Auflage. München 1897.

61. Patrum Nicaenorum nomina edd. H. Gelzer, H. Hilgenfeld, O. Cuntz. Leipzig 1897.

62. Zu Luthers Gedächtnis. Die Hilfe, ed. Fr. Naumann. III, 1897, Nr. 48.

63. Geographische Bemerkungen zu dem Verzeichnis der Väter von Nicaea. Beiträge zur alten Geschichte und Geographie. Festschrift für Heinrich Kiepert. Berlin 1898.

64. In Armenien und Turan. Die christliche Welt, ed. Rade. 1898, Nr. 23.

65. Pro monachis oder die kulturgeschichtliche Bedeutung der Klosteraufhebung in der ersten Hälfte unseres Jahrhunderts. Zs. f. Kulturgeschichte V, 1898.

66. Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. Abhandlungen der philol.-hist. Klasse der Sächs. Ges. der Wiss. XVIII, 1899.

67. Zu den Graeca Eusebii. Byz. Zs. VIII, 1899.

68. Die Zukunft unseres Christenglaubens. Die Hilfe V, 1899, Nr. 32—34.

69. Das Promotionsrecht der technischen Hochschulen. Hochschulnachrichten IX, 1899, Nr. 9, S. 174.

70. Ein Blatt aus unserer Schweizergeschichte. Christlicher Volksbote aus Basel 1899, Nr. 37 u. 38.

71. Jacob Burckhardt. Zs. f. Kulturgeschichte VII, 1900.

72. Der religiöse Sinn des griechischen Volkes und die Eusebeia. Die christliche Welt 1900, Nr. 42.

73. Die Konzilien als Reichsparlamente. Deutsche Stimmen, Halbmonatsschrift für Vaterland und Denkfreiheit. Köln, 15. Oktober 1900, Nr. 14.

74. Ungedrucktes vom Bischof v. Hefele. Deutsche Revue, Dezember 1900.

75. Geistliches und Weltliches aus dem türkisch-griechischen Orient. Leipzig 1900.

76. Aus dem alten Byzanz. Bilder aus Byzanz. Die Türken. Zukunft 1900, XXXII S. 25, XXXIII S. 8 u. 110.

77. Der Codex 80 der theologischen Schule von Halki und die Legende von den heiligen Bildern. Byz. Zs. X, 1901.

78. Rede bei der Gedächtnisfeier für den verewigten Großherzog von Sachsen Carl Alexander in der Universitätskirche am 19. Januar 1901. Jena 1901.

79. Das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz. Hist. Zs. LXXXVI, 1901.

80. Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatuum, ein Beitrag zur byzantinischen Kirchen- und Verwaltungsgeschichte. Abhandlungen der philos.-philol. Klasse der Bayr. Akad. d. Wiss. XXI, 1901.

81. Seneca. Zukunft XXXV, 1901, S. 19—24.

82. Sittengeschichtliche Parallelen. I. Das Theater. II. Der Zirkus. Zukunft XXXVI, 1901, S. 29—35.

83. Byzantinische Inschriften aus Westmakedonien. Mitteilungen des Kais. Deutschen Archaeol. Instituts in Athen XXVII, 1902.

84. Der Patriarchat von Achrida. Geschichte und Urkunden. Abhandlungen der philol.-hist. Klasse der Sächs. Ges. der Wiss. XX, 1902.

85. Eznik und die Entwicklung des persischen Religionssystems. Zs. f. armen. Philol. I, 1902.

86. Auf dem Heiligen Berge. Zukunft XXXXI, 1902, S. 25.

87. Geographische und onomatologische Bemerkungen zu der Liste der Väter des Konzils von 381. Byz. Zs. XII, 1903.

88. Sechs Urkunden des Georgsklosters Zografu. Ibid.

89. Der wiederaufgefundene Kodex des hl. Klemens und andere auf den Patriarchat Achrida bezügliche Urkundensammlungen. Berichte der philol.-hist. Klasse der Sächs. Ges. der Wiss. 1903.

90. Pergamon unter Byzantinern und Osmanen. Anhang zu den Abhandlungen der Preuß. Akad. d. Wiss. 1903.

91. Auf dem Athos. Ochrida. Im Lande der Toska. Kastoria. Zukunft 1903, XXXXII S. 107 u. 222, XXXXIII S. 66 u. 336.

92. Vom heiligen Berge und aus Makedonien. Leipzig 1904.

93. Die Sprache der Wissenschaft. Die Zukunft XLIV, 1904, S. 15—19.

94. Die Agrarpolitik der oströmischen Kaiser. Deutsche Volksstimme 1905, No. 22.

Bücherbesprechungen.

1. M. Duncker, Geschichte des Altertums I u. II, Leipzig 1874: Hist. Zs. XXXV, 1876, S. 153 ff.

2. B. Arnold, De Atheniensium saeculi ante Chr. n. quinti praetoribus: Jenaer Literaturzeitung 1877, Nr. 18, S. 282.

3. A. Hoeck, De rebus ab Atheniensibus in Thracia et in Ponto gestis: Ibid. S. 283.

4. N. Wecklein, Über die Tradition der Perserkriege: Ibid., Nr. 19, S. 299.

5. A. Freund, Beiträge zur antiochenischen und konstantinopolitanischen Stadtchronik: Zs. f. wiss. Theol. XXVI, 1883, S. 500 ff.

6. E. Meyer, Geschichte des Altertums I, Stuttgart 1884: Hist. Zs. LXI, 1889, S. 114.

7. A. v. Gutschmid, Geschichte Irans und seiner Nachbarländer von Alexander d. Gr. bis zum Untergange der Arsaciden, Tübingen 1888: Hist. Zs. LXIII, 1889, S. 541.

8. Th. Nöldeke, Aufsätze zur persischen Geschichte. Leipzig 1887: Ibid. 544.

9. A. Güldenpenning, Die Kirchengeschichte des Theodoret von Kyrrhos, Halle a. S. 1889: Hist. Zs. LXV, 1890, S. 125.

10. Ch. Diehl, Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne, Paris 1888: Ibid. S. 180 ff.

11. K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, 1. Aufl., München 1891: Berl. Philol. Woch. X, 1891, S. 837 ff. u. 869 ff.

12. Treppner, Das Patriarchat von Antiochien von seinem Entstehen bis zum Ephesinum 431. Würzburg 1891: Theol. Literaturzeitung 1892, S. 447.

13. E. Patzig, Unerkannt und unbekannt gebliebene Malalas-Fragmente, Leipzig 1891: Berl. Philol. Woch. XI, 1892, S. 141 ff.

14. J. M. Flasch, Constantin d. Gr. als erster christlicher Kaiser, Würzburg 1891: Ibid. S. 1073 ff.

15. C. W. C. Oman, The Byzantine Empire, London 1892: Ibid. S. 1394.

16. G. v. d. Gabelentz, Confucius und seine Lehre: Hist. Zs. LXIX, 1892, S. 364 ff.

17. Kattenbusch, Lehrbuch der vergleichenden Konfessionskunde, Freiburg i. B. 1891: Hist. Zs. LXX, 1893, S. 484 ff.

18. Aršak Ter Mikelian, Die armenische Kirche in ihren Beziehungen

zur byzantinischen (vom 4. bis zum 13. Jahrhundert). Leipzig 1892: Hist. Zs. LXX, 1893, S. 490.

19. *Μανουὴλ Ἰ. Γεδεών, Πατριαρχικοὶ πίνακες.* Konstantinopel 1890: Byz. Zs. II, 1893, S. 152.

20. Vernier, Histoire du patriarchat arménien: Theol. Literaturzeitung 1893, S. 571.

21. K. Krumbacher, Studien zu den Legenden des H. Theodosios: Deutsche Literaturzeitung XIV, 1893, Nr. 25.

22. C. Thomas, Theodor von Studion und sein Zeitalter, Osnabrück 1892: Berl. Philol. Woch. XII, 1893, S. 1257 ff.

23. C. E. Zachariae a Lingenthal, De dioecesi Aegyptiaca lex ab imp. Justiniano anno 554 lata. Leipzig 1891: Berl. Philol. Woch. XIII, 1894, S. 11.

24. A. Burckhardt, Hieroclis Synecdemus, Leipzig 1893: Berl. Philol. Woch. XIII, 1894, S. 168 ff.

25. Chronica minora coll. C. Frick I. Leipzig 1893: Berl. Philol. Woch. XIV, 1894, S. 1255.

26. A. Billerbeck, Susa, eine Studie zur alten Geschichte Westasiens. Leipzig 1893: Hist. Zs. LXXIV, 1895, S. 263.

27. Karapet Ter-Mkrttschian, Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreich und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien. Leipzig 1893: Ibid. S. 277.

28. Stiglmayr, Das Aufkommen der Pseudo-Dionysischen Schriften: Wochenschrift für klassische Philologie XIII, 1896, S. 1147 ff.

29. K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, 2. Aufl., München 1897: Berl. Philol. Woch. XVII, 1897, S. 801 u. 838.

30. A. Wirth, Aus orientalischen Chroniken. Frankfurt a. M. 1894: Ibid. S. 971.

31. C. P. Tiele, Geschichte der Religion im Altertum bis auf Alexander d. Gr., übersetzt von G. Gehrich I. Gotha 1896: Hist. Zs. LXXX, 1898, S. 101.

32. A. Wirth (s. Nr. 30): Ibid. 479.

33. Ch. Diehl, L' Afrique byzantine, Paris 1896: Ibid. 480.

34. Ch. Diehl (s. Nr. 33): Byz. Zs. VII, 1898, S. 181.

35. *Παῦλος Καλλιγᾶς, Μελέται βυζαντινῆς ἱστορίας.* Athen 1894: Ibid. 190.

36. K. Krumbacher, Eine neue Vita des Theophanes Confessor (Sitz. philos.-philol. u. hist. Cl. Bayr. Ak. 1897, III): Berl. Philol. Woch. XIX, 1899, S. 264.

37. K. Krumbacher, Kasia (Sitz. philos.-philol. u. hist. Cl. Bayr. Ak. 1897, III): Berl. Philol. Woch. XIX, 1899, S. 330.

38. Ch. Diehl, Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle. Paris 1901: Byz. Zs. XI, 1902, S. 526.

Herausgabe fremder Schriften.

1. Wilhelm Vischer, Kleine Schriften I, Historische Schriften, Leipzig 1877.

2. Scriptores sacri et profani. Leipzig 1897 ff.

P. S. Wie mir Frau Geheimrat Gelzer nachträglich mitteilt, befindet sich im handschriftlichen Nachlaß „sehr viel unverarbeitetes Material, besonders sehr viele Kollationen für die Notitiae episcopatuum". Da die Berliner Akademie für die Herausgabe der Notitiae eine größere Summe bewilligt hatte, sind diese Sammlungen von den Hinterbliebenen Herrn Geheimrat Prof. Dr. Ad. Harnack überwiesen worden.

Homburg v. d. Höhe. E. Gerland.





I. Abteilung.

Note preliminari su Longibardos.

Alcuni anni addietro, esaminando il codice V(indob. gr. phil. 321) m' imbattei in uno scritto acefalo che occupa i fogli 151^{r}—158^{v} e il cui compimento si trova nel f. 219^{r}. Ben sapendo quanto l' ordine attuale dei fogli di quel codice sia diverso dall' ordine originario, cercai con ogni diligenza il foglio contenente il principio di quello scritto, ma dovetti convincermi ch' esso era andato perduto prima che quella preziosa raccolta venisse messa insieme e legata nel volume che oggi possediamo. Ma mi parve che, pur così mutilo, quello scritto meritasse di essere conosciuto, e ne feci a tale scopo una copia, che in seguito ebbi cura di collazionare ripetutamente. Per qualche dubbio sorto in me durante la elaborazione del testo per la stampa ricorsi anche non senza frutto alla cortesia del mio caro collega Emanuele Loewy, che a mia richiesta esaminò appositamente il manoscritto in Vienna nell' autunno 1905.

Avevo già preparato interamente il testo, accompagnato dalle numerose glosse e postille che il codice contiene, e avevo redatto l'apparato critico e un *index verborum*, allorché mi venne (molto a proposito, come si vedrà) l' idea di pubblicare in appendice al mio testo il *παρεκβόλαιον* di Costantino Arabites, che io non conoscevo ancora direttamente, ma dalla notizia del Krumbacher (GBL^{2} p. 577 s.) dovevo ritenere molto simile al mio. Non m' ingannai in questo, ma la ricerca del testo dell' Arabites ebbe per me un risultato ben più importante. Nel Febbraio scorso, profittando di un breve congedo, potei recarmi a Firenze e accingermi a collazionare sul cod. L(aurent. XV, 7) la copia che del testo suddetto mi aveva preparata un mio giovine alunno romano, il Dr. Sabatucci. Ma gettando l' occhio sullo scritto che nel f. 353^{r} (= 346 dell' antica numerazione) precede immediatamente il titolo + *παρεκβόλαιον τοῦ ἀραβίτου κυροῦ κωνσταντίνου ἢ μικρὰ ὠφέλεια*: vidi subito che si trattava della chiusa di quello stesso testo

che avevo già copiato dal codice viennese, quantunque in questo si leggano infine le parole *εἶπον σιγῆσαι· τοιγαροῦν σιγητέον*, che nel laurenziano mancano. Il laurenziano è anche, in genere, mancante di quelle glosse e postille che nel viennese avevano più attirato la mia attenzione. In compenso il laurenziano è integro da principio; sicché finalmente potei sapere con che testo avessi da fare. Mi trovai cioè in presenza dei *παρεκβόλαια περὶ συντάξεως καὶ ἀντιστοίχων πάνυ ὠφέλιμα τοῦ σοφωτάτου ἀνδρῶν Λογγιβάρδου.*[1])

Lasciai quindi da parte per il momento l' Arabites per rivolgere tutta la mia attenzione a Longibardos. Innanzi tutto copiai il principio mancante in *V*, poi collazionai per intero il testo di *V* con quello di *L*; ma in questo mi trovai spesso costretto a trascrivere intere pagine di *L*, giacché *V*, come vedremo, ha un testo rimaneggiato e ridotto, al cui confronto quello di *L* è da considerare come integro e genuino. Esaminai più tardi in Roma il cod. Vatic. greco 883 (*G*), che generalmente si accorda con *L*, confermando la buona impressione che questo mi aveva fatto.

Il mio proposito non può ora essere quello di presentare un' edizione di Longibardos. Per questo occorrerà innanzi tutto che io mi procuri esatta notizia del codice, o dei codici, di Parigi a cui accenna il Krumbacher.[2]) Ma varrà la pena intanto di dare alcune notizie preliminari sul contenuto e sulla forma dell' opera; dopo aver presentato dei saggi del testo in conformità dei codici *V*, *LG* e del commento scolastico che l' accompagna, copioso in *V* e piuttosto scarso in *G* e in *L*.

Il principio dell' opera secondo i codici *L* e *G*.

Παρεκβόλαια περὶ συντάξεως καὶ ἀντιστοίχων πάνυ ὠφέλιμα
τοῦ σοφωτάτου ἀνδρῶν Λογγιβάρδου — *L*, 345r
τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου Λογγιβάρδου
τοῦ μακαρίτου παρεκβόλαιον ὠφέλιμον σχεδογραφ⟨ίας⟩ — *G*, 45r

Πολλοὶ τῶν ἀρχιαιτέρων καὶ ἀρχαιοτέρων καὶ ἀρχαιτέρων συνετωτέρων τε καὶ σπουδαιοτέρων καὶ ἐλλογιμωτέρων καὶ πολύ τι χρῆμα ἔτει μακρῷ σοφῶν λόγων συνειληχότων καὶ μετειληφότων καὶ συνηλι-

Glosse: 1 *ἀρχιαιτέρων*] *ὁ ἄρχων τῶν ἑταίρων L*

Note: 1 *ἀρχιεταίρων*? v. la glossa di *L* *ἀρχαιτέρων τε L*

1) V. Krumbacher GBL² p. 591; e cfr. la nota seguente.

2) l. c. Negl' indici dell' Omont ho cercato invano il nome Longibardos. Questo si trova invece negl' indici del Bandini. Siccome il Krumbacher non nomina il Laurenziano, può trattarsi di uno scambio involontario fra Parigi e Firenze?

κότων καὶ συνηθροικότων καὶ συναγηοχότων καὶ βιβλίων ἱκανῶν ἐν περιλήψει γεγενημένων καὶ ἱστορικῶν πεῖραν κεκτημένων ἱκανὴν λόγων, καὶ ῥητῶν παλαιῶν πλεῖστον συνηρανικότων ἑαυτοῖς πλοῦτον, τὸ μὲν φθονοῦντες τῷ μεθ' αὐτοὺς τῶν λόγων, τὸ δὲ καὶ περὶ τὸν τοιοῦτον πόνον τὸν λόγον ἀπασχολάζειν περιττὸν ἡγούμενοι, οὐκ ἠβουλήθησαν 5 κοίλαις χερσὶν ἀλλ' ἄκροις δακτύλοις καὶ ἀπηγκωνισμένῃ χειρὶ καὶ ἐσφιγμένῃ τὸ ῥεῖθρον ἐκχεῖν τῶν λόγων, ἐμοὶ δοκεῖ τῷ φθόνων ἔχειν τὸν λογισμὸν ἐκκεκαυμένον (φθόνον γὰρ τῶν τοιούτων καινουργὸν ἴσμεν, τὸν δημιουργὸν τῶν φόνων), ἄλλως τε ἐπιπονωτέραν δὴ ἀξιεραστοτέραν καὶ ὠφελιμωτέραν καὶ ποθεινοτέραν τὴν γνῶσιν ποιεῖν ὀρεγό- 10 μενοι, τῷ τοιούτῳ περιεπάρησαν ζήλῳ. τὸν γὰρ μετὰ σπουδασμῶν ὅτι πλείστων ἐπιγεγενημένον πλοῦτον μᾶλλον ἀσπαζόμεθα τῶν ἀπονητὶ καὶ ἀκονιτὶ καὶ ἀμαχητὶ καὶ ἀνιδιτὶ καὶ ἀμαχεὶ καὶ ἀμοχθεὶ ἡγμένων. εἴωθε γὰρ τὸ προχείρως καὶ ἑτοίμως λαμβανόμενον καταφρονεῖσθαι ὡς οἰστῶν τῶν τῆς ἐπαναλήψεως (45v G) λόγων ὑπηργμένων. ἡμεῖς δὲ τὸ φθονεῖν 15 χαίρειν ἐάσαντες καὶ τῷ βασκαίνειν ἐρρῶσθαι προσειπόντες καὶ λογισμῶν ὄκνον ἀπηχθικότες καὶ ἀποπεφορτικότες οἰκείων καὶ ἀπηχθημένως ἔχοντες τῷ ἠμελημένως διαβιώσκειν καὶ ἐρραστωνευμένως, προσέτι γε μὴν ὥσπερ τι ἄχθος ἐπωμάδιον τὸν ὄκνον ἀποτιναξάμενοι καὶ τὸν ἀχθεινὸν τῆς νωθρείας καὶ νωχελίας καὶ νωθείας λίθον σκοπῶν ἐξορίσαντες οἰ- 20 κείων, νοθείᾳ λόγων παλαιῶν ἐνασχολησόμεθα, τὸν μὲν νοθεύοντες τῶν λόγων, τὸν δὲ καὶ λογισμῶν προφέροντες οἰκείων, τὸν δὲ καὶ βιβλίων ἱστορικῶν ἐρανίζοντες, ἄλλον δὲ μυσταγωγῶν ἀκούσαντες ἡμῶν. εἰρήσθω δὲ τοῦτο τὸ βιβλίον ᾧ μὲν ἐκλογὴ λέξεων, ᾧ δὲ περίληψις νοημάτων, ἄλλῳ δὲ εἴ τι αἱρέτον· περὶ γὰρ τῶν τῆς κλήσεως 25 λόγων οὐ διαφέρομαι τοῖς ὡς θέλουσιν αὐτὸ καλεῖν ᾑρημένοις. ἀλλ' ἀπείη τῶν περὶ τοῦτο πονεῖν ᾑρετισμένων τὸ ἐρραθυμημένως ἀναγινώσκειν καὶ τὸ ἀποκνέειν πρὸς τὸν διδασκαλικὸν λόγον. τὸ γὰρ ῥαθυμεῖν ἐμποδών ἐστι τῷ μανθάνειν ὥσπερ τὸ δοκεῖν εἶναι σοφὸν τῷ εἶναι. ἀδελφὸν γὰρ τὸ μελετᾶν τῷ σοφὸν εἶναι καὶ ὀνομάζεσθαι, 30 ὥσπερ τὸ μὴ μελετᾶν τῷ χωριτικὸν κεκλῆσθαι καὶ ἰδιωτικόν. ἕπεται γὰρ τὸ εἶναι σοφὸν (46r G) τῷ μελετᾶν ὥσπερ τῷ μὴ μελετᾶν τὸ εἶναι χωριτικὸν καὶ τῷ μὴ ῥώννυσθαι λόγοις τὸ ἀπηγροικίσθαι. ὥσπερ γὰρ

28 ἀποκν.] κναίω δὲ τὸ λυπῶ G 31 χωριτ.] χωρητικὸν δὲ ἀγγεῖον G

2 ἱκανῶν L 4 τῷ] τοῖς? 6 ἀπηγκον. L 7 φθόνῳ? 9 δημιουργῶν GL δὴ om. G 12 s. καὶ ἀμαχητὶ καὶ ἀκον. L 13 καὶ ἀμοχ. καὶ ἀμαχ. L 17 da ἀπ-αχθίζω 'scaricare' come indicano i sinonimi seguenti; ἀπὸ πεφορτικότες G ἀπηχθιμένως L 19 ἀποτινναξ- G 20 σκοπὸν G 25 αἱρετόν L 26 θέλουσι καλεῖν αὐτὸ ᾑρημένοις sic L 27 ἡρετισμένων GL 31 τῷ G: τὸ L 32 s. τῷ μὴ . . . τῷ μὴ G: τὸ μὴ . . . τὸ μὴ L 33 ἀπογροικίσθαι L

τῷ ἀναπνεῖν φαίνεται τὸ ζῆν, οὕτω καὶ τῷ μελέτῃ προσανέχειν τὸ εἶναι καὶ καλεῖσθαι σοφόν. μὴ δὴ οὖν ἀποκάμωμεν, ὦ λῶστοι καὶ συνθιασῶται καὶ ἐκθειασταὶ τῶν καλῶν, πρὸς τῶν λόγων τὸν πόνον (πόνων γὰρ ἴσμεν τὸν θεὸν πωλεῖν σοφίαν καὶ μόχθων οὔτι φατειῶν) μήδ'
5 ἀπαυδήσωμεν τῷ βιβλίον ἱστορικὸν μεταδιώκειν· μηδὲ μικρὸν τῶν πρὸς τὸν λόγον πόνων ἐνδώσωμεν· ἀλλ' ὑπὲρ μὲν ὧν ἔρρωνται λόγων οἱ διδάσκαλοι, τῷ μελετᾶν ἀκεραίους καὶ ἀδιαλωβήτους τηρήσωμεν· ὑπὲρ δὲ ὧν ἀμφιγνοοῦσι καὶ ἀμφοτερίζουσιν, ἄλλοις ταῦτα ἐπανατιθῶμεν καὶ ἀνακοινῶμεν, οἵπερ σοφιστικῶν εἰς ἄκρον εἰδάλιμοι λόγων
10 ἐδείχθησαν τῷ ἰδάλιμοι ἴδει γεγονέναι· εἰ δὲ μήθ' οἱ πρῶτοι μήθ' οἱ μεσαίτατοι καὶ προυργιαίτατοι λύσιν ἀποδῶσιν, ἐπὶ μέσον ἐρρίφθων ταῦτα καὶ τιθέσθων καὶ τεθείσθων· οὕτω γὰρ μόνως εὑρεθείη λύσις τούτων καὶ οὐκ ἄλλως· εἰωθὸς γάρ ἐστι μὴ λύεσθαι ἄλλως εἰ μὴ τῷ μέσον πλείστων σοφῶν τεθῆναι ἠπορημένον ῥητόν.

15 Ὕπνων, τῶν ἀδελφῶν μόρων, μὴ σπᾶτε ἡδέως, (345ᵛ *L*) ἀλλ' ἐλλυχνίων ἀπόζοντα τὸν λόγον ἔχετε κατὰ τὸν Δημοσθένην τὸν σοφὸν τὸν (46ᵛ *G*) Ἀθηναῖον ῥήτορα. τῷ φορτίων περιττῶν λίχνον ἀγγεῖον γαστρὸς ἐπηχθικέναι βάρει ἀποτάσσεσθε· τῷ λιτοτάτως δὲ καὶ ἀποικιλωτάτως καὶ μὴ ῥυηφενῶς ἐσθίειν μᾶλλον συντάσσεσθε, καὶ μὴ διὰ βρωτὸν
20 τάχα μικρὸν ἧδον οἰσοφάγον, λόγον διδασκαλικὸν καταπροήσεσθε· βροτῶν γὰρ τοῦτο λίχνων καὶ τῷ λαιμαργεῖν προστεθειμένων τε καὶ τετηγμένων καὶ βρωτῶν ἡττημένων ἀλλοιωτῶν κόπρων ἤ τι ἢ οὐδὲν διενηνεγμένων, αἵπερ δι' Ἡρακλέος ⟨Διὸς⟩ υἱέος Ἀμφιτρύωνός τε ἐκφορηθήσονται, λέγω δὴ τῶν τῆς ἀρετῆς (151ʳ *V*) σφοδρῶν καὶ ἐπιτετα-
25 μένων πόνων. εἰ οὖν τὸν ἁβρὸν βίον οὐκ ἐθελήσετε μετέρχεσθαι, πολλοὺς μὲν ἠρηκέναι δόξετε λέοντας, πολλὰς δὲ ὕδρας Λερναίας Γηρυονείους τε βοῦς ἀπελάσετε καὶ Νέσων πλείστων περιγενέσεσθε, ἀλλὰ καὶ χιμαιρείων κακῶν ἀθιγεῖς διατηρηθήσεσθε κατὰ τὸν εἰρη-

5 ἀπαυδή-] ἀπαγορεύσωμεν *GL* δοτικῇ *G* 6 ἔρρωνται] ὑγιῶς ἔχουσιν *G* 9 εἰδάλ-] ἔμπειροι *GL* 10 ἰδάλ-] δίυγροι *GL* 15 σπᾶτε] γενικῇ *G* 18 ἐπηχθ-] γεμίσαι *L* ἀποτάσ-] δοτικῇ *G* 19 ῥυηφενῶς] πλουσίως *G* 20 οἰσοφ-] λαιμὸν *G* καταπρ-] αἰτιατικῇ *G* 23 Ἀμφιτρ-] Ἀμφικτύονος δέ *G* 26 ἠρηκέναι] αἰτιατικῇ (-ικὸν *V*)· ἠρικέναι δὲ ἀντὶ τοῦ φιλονεικῆσαι δοτικῇ *V* λέοντας κτλ.] τὰ πάθη καὶ τοὺς πονηροὺς λογισμοὺς δηλονότι *G*, τὰ πάθη δῆλον. καὶ τ. π. λ. *L* Λερναίας] πηγὴ Ἄργους (sc. ἡ Λέρνη) *V* 27 Γηρυ-] Γηρυόνης βουκόλος ἦν. γί⟨νεται⟩ δὲ ἐκ τοῦ γῆρυς ἡ φωνή *V* 28 χιμαιρ-] Χίμαιρα θηλυκὸν ἡ πολυκέφαλος, ὡσαύτως καὶ μαῖρα, ὅθεν καὶ μαίρειον κακὸν καὶ χιμαίρειον *V*

1 τὸ ἀναπνεῖν *L* 6 ἐνδώσομεν *L* 7 τηρήσομεν *L* 15 ἐλυχνίων *LG* 20 τάχα om. *L* καταπροήσεσθαι *L* 22 ἀλλοιωτόν *L* 23 ho aggiunto Διὸς per congettura, cfr. p. 435, 1 υἱέως *L* 25 βίον οὐκ ἐθελήσετε sic *V* 27 Νέσων ἤτοι κενταύρων *V* 28 κακῶν *V*: θυμῶν *GL* μετὰ τῶν εἰρημένων *V*, ma p. 435, 1 υἱωνόν!

μένον Διὸς νιωνὸν καὶ πολλοὺς Σκείρωνας καὶ Σίνιδας καὶ Κήνκας
καὶ Κύκνους καὶ Ἀνταίους καὶ Λεπρέας καταπολεμήσετε καὶ Καύκωνας
καὶ Κίκονας καὶ τερμερείων κακῶν καὶ κυλωνείων μιασμῶν τὸν ὅλον
τῶν αἰσθήσεων τόπον ἀνακαθάρητε καὶ κατακλυσμῶν κοσμικῶν κατὰ
τὸν Δευκαλίωνα περισωθήσεσθε, οἱονεὶ κιβωτὸν καινὴν τὸν λογισμὸν 5
ὑμῶν ἔχοντες, ἧπερ τὸ νοητὸν τῶν λόγων (47ʳ G) μάννα ἐναποτέθειται
ἦδον τὴν αὐτὸ θησαυρίζουσαν ψυχήν.

Τὸ ἐννυχίσαι δὲ καὶ παννυχίσαι καὶ καθευδῆσαι καὶ ἐφιζῆσαι ὑπὸ
ψιάθῳ λύγων πεπλεγμένῃ εἴ τι ἄλλο ἀσπάζεσθε. εὐόνειροι γὰρ αἱ
ὄψεις τῶν ὑπὸ ταύτην ἐνιζημένων ἢ τῶν ἐπὶ στιβάδος ὑψηλῆς καὶ 10
μετεώρου καὶ μετηόρου ἀνακεκλιμένων καὶ ὑπὸ νεοπλυνεῖ καὶ ἀλουργεῖ
ἐσθήσει καὶ ἀττικουργεῖ καὶ νεοβαφεῖ περιβολαίῳ τῶν ὕπνων μετειλη-
φότων καὶ ἅμα φάει ἠελίου ἄλλον μεταλαμβανόντων σχηματισμόν.

Τὸν ἐφεστρίσι καὶ κιθῶσι καὶ χιτῶσι καὶ διπλοΐσι καὶ σισύ-
ραις καὶ ἁλιπορφύροις ἐσθήσεσι καὶ ἐσθῆσι καὶ τοῖς ἐκ λίνων καὶ 15
σηρῶν ἀερίοις ὑφάσμασι κεχρημένον παρὰ φαῦλον καὶ κατὰ νῶτον
τίθεσθε. ἐπορέγετε ῥήγη τῷ ῥίγει κατειλημμένῳ. φωριαμῶν δὲ καὶ

---

1 νιωνόν] οἰωνὸς δὲ ὄρνεον G Σκείρ-] ὀνόματα λῃστῶν G 2 Λεπρέας] τὰ διὰ τοῦ ε̅α̅ς̅ ἅπαντα ψιλ⟨ά⟩, πλὴν τοῦ Μιχαίας Αἴας V Λεπραία δὲ πέτρα G 3 τερμερείων] νερτέριος δὲ καὶ ταρτάριος μυχός, ῑ G κυλωνείων] Κύλων Κύλωνος, κύριον V 4 ἀνακαθ.] αἰτιατικῇ G 5 Δευκαλίωνα] τὸν Νῶε LV περισωθ.] γενικῇ G κιβωτόν] καὶ κίστη καὶ θίσβη· θηλυκὸν δέ V 9 λύγων] παπύρων V λοιγὸς δὲ ὁ ὄλεθρος G ἀσπάζ.] αἰτιατικῇ V 10 στιβάδος] κλίνης V 11 ἀλουργὶς μόνον, ῑ. ἀλουργὴς δὲ ἡ ἐσθής, η̄ V 12—13 μετειληφ.] γενικῇ V 13 τὸ (om. V) μεταλαμβάνω ἐπὶ μὲν βρώσεως καὶ πόσεως γενικῇ, ἐπὶ δὲ ἱματισμοῦ (per πόσεως — ἱματισμοῦ V ha: πλούτου καὶ πίστεως καὶ λόγου) αἰτιατικῇ GV 14 ἐφεστ.] ἐπευχίοις V κιθῶσι] γυναικείοις ἱματίοις V κιθὼν γίνεται ἀπὸ τοῦ χιτών τροπῇ τοῦ χ̄ εἰς κ̄, τοῦ δὲ τ̄ εἰς θ̄ V διπλ.] διμίτοις V 14—15 σισύραις] γούναις V 15 ἁλιπορφ.] θαλασσοβάφοις T 16 σηρῶν] σὴρ σηρός ὁ σκώληξ ὁ τὴν μέταξαν ποιῶν, καὶ σήραγξ ὁ κρημνός ⟨η̄⟩, σειραίνω δὲ τὸ ξηραίνω ⟨εῖ⟩, σιρρός δὲ ὁ λάκκος ⟨ῑ⟩ V 17 ῥήγη] ἱμάτια G ῥίγει] ψύχει G φωριαμῶν] φωριαμὸς τὸ ἀγγεῖον ἐν ᾧ τὰ φάρη κεῖνται, ἤγουν τὰ ἱμάτια· φαριαμὸς καὶ φωριαμός V

---

1 καὶ πολλοὺς] πολλοὺς δὲ GL καὶ σίνιδας καὶ λεπρέας καὶ κήνκας καὶ ἀνταίους καὶ καύ. καὶ κίκ. καταπολεμήσετε LG 4 αἰσθήσεων G: αἰσθητῶν VL 6 μάννα LG: νᾶμα V 9 ψυάθω LG ἐκλύγων G πεπλεγμένην V (quindi forse ψίαθον, cfr. 10) εἴ τι ἄλλο om. LG εὐονειρότεροι? o 10 ⟨μᾶλλον⟩ ἢ? αἱ ὄψεις γὰρ τῶν — ἐνιζ. εὐόν. G 10 ὑπὸ ταύτην V: ἐπὶ ταύτῃ GL 11 μετηόρου τε καὶ μετεώρου L: μετεώρου solo G καὶ ἀλ. om. G 12 ἐσθήσει dopo ἀττικ. V ἔσθει ἢ ἐσθήσει G τοῦ ὕπνου V 13 ἠλίου V; forse ἠελίοιο? σχημ.] ἱματισμόν V 14 ἐφιστρίσι V: ἐφεστρίσιον G 15 ἁλιπορφύραις ἐσθήσεσι καὶ ἐσθῆσι (sic L: ἔσθησι G) GL: ἐσθῆσιν ἁλιπορφύροις V 17 ῥήγει τῶ ῥίγη (corretto in ῥίγει) V ῥίγη τῷ ῥίγει L δὲ om. V

ἀμφορίσκων καὶ κρωσσῶν καὶ ἀμφορέων λόγον μὴ ποιεῖτε, κάλπιν δὲ καὶ τίλιν καὶ τῆλιν ἑφθὴν καὶ κίστιν ἀποδιοπομπεῖσθε. ἀμὶς δὲ ἧπερ ἐνουρῆσαι ἔπεικται καὶ ἐπήπικται τοῖς τὸν πλοῦτον ἁβροῖς, μὴ ὤνων ὠνείσθω ὑμῖν· οὐδεμία γὰρ ὄνησις ἔσται ἔστε ἂν ἐστὲ ἐν τῷ 5 βίῳ, εἰ μὴ βλάβη μᾶλλον καὶ δαπάνη ἄλογος.

1 κρωσσῶν] στάμνων *V* κροσσὸς δὲ ὁ μαλλὸς καὶ κρόσσιον *G* ἀμφορέων] μεγαρικῶν *V* κάλπις τὸ καλδάριον· Κάλπην δὲ πόλιν *V* 2 τῆλιν] βοτάνη *G* τζαμαδὰν λέγει τὴν τῆλιν *V* κίστην] κύστις δὲ ἐδεσματοθήκην (sic) *V* 3 ἐπήπ.] ἤπεικται ὥσπερ καὶ τὸ εἴληπται· ἀλήλιπται δέ· τὴν γὰρ γ' συλλαβὴν συστέλλουσιν· ἠρώτηται, ἐρηρότηται.

2 s. τίλιν . . . . (lacuna di 12—14 lettere) ἕφθην καὶ κίστιν *L*: κίστην καὶ τῆλιν *V* δὲ (alla fine del rigo) om. *V* 3 ἔπεικται καὶ om. *V* ἠπήπικται *L* τοῖς τ. πλ. ἁβ. om. *LG* 4 οὐδὲ γὰρ μία ὄνησις ὑμῖν ἔσται *V* ἔστ' ἂν *G* 5 καὶ βλάβη *G* βλάβη μᾶλλον om. *V*.

Le divergenze, lievi da principio, fra la redazione *V* e la redazione *L* (*G*) vanno a grado a grado aumentando fino a darci in qualche luogo due testi addirittura diversi. Eccone un primo esempio:

V f. 153v, 14

περιφρόνει τὸν ἐν πενίᾳ καὶ πτωχείᾳ καὶ ἀχηνίᾳ[1]) βεβουλημένον καὶ χαμαιτυπείων καὶ χαμεταίρων ἐκδεδημένον. τῶν κολακείᾳ καὶ εἰρωνείᾳ προστεθειμένων μὴ περιέχου. φοβοῦ περὶ τῶν ἐν χερσί, τάχα οὐ μὴ ἀγνοῇς[2]) ἡλίκον ἐστὶ τὸ τοῦ βίου τέλος. δηῶν μὴ φωραθῇς χωρία δι' ὧν ἴῃς, μήπως τὸν αὐτὸν Νυκτεῖ[3]) ὑποίσεις πόνον. καταπολέμει[4]) τὸν κατὰ Κύκνον ἢ Ἀνταῖον γεγενημένον. γενοῦ ἄλλος Διὸς υἱὸς κερκυόνας[5]) καὶ πιτυοκάμπας[6]) καὶ Ἰωξίδας καὶ Νηλεΐδας[7]) Νέστορος

L f. 347r quasi da principio

περιφρόνει τὸν ὑπερφρονεῖν τῶν ἐν πενίᾳ καὶ πτωχείᾳ καὶ ἀχηνίᾳ βεβουλευμένον. κατερεύγου τῶν θείων ναῶν κατατολμᾶν ἀτόλμῳ γνώμῃ καὶ ἀμαθεῖ περὶ πλεῖστον τεθειμένων· τὸν θήσσῃ καὶ πενήσσῃ καὶ εἵλωσι προσηκούσῃ ζῆν ἠρετισμένον βιοτείᾳ [f. 51r *G*] μὴ περιόρα. κατάσταξε δακρύων τῶν ὀφθαλμῶν ὀχετὸν τῶν χαμαιτυπείων καὶ χαμεταιρείων καὶ καπηλείων ἐκδεδημένων καὶ κοινείων. περιέχου τῶν κολακείᾳ καὶ βλακείᾳ καὶ μαλακίᾳ καὶ εἰρωνείᾳ τὸν φίλον μὴ ὑπεξέρχεσθαι ἐν σπουδῇ πεποιημένων. φοβοῦ περὶ τῶν ἐν χερσί, μὴ κινδυνεύσῃς περὶ τῶν ἐφεξῆς. μὴ ἀγνοεῖς εἰ μὴ ἀγνοεῖς (sic) ἡλίκον ἐστὶ τὸ τοῦ βίου τέλος. δηῶν μὴ φωραθῇς χωρία δι' ὧν ἴῃς μή-

Glosse di *V* (in *L* niente!): 1) ἀχὴν ἀχῆνος ὁ πτωχὸς καὶ ἐξ αὐτοῦ ἀχηνία ἐκ τοῦ ᾱ στερητικοῦ μορίου καὶ τοῦ ἔχειν, ἀεχήν καὶ ἀχήν. 2) οὐ μὴ γινώσκῃς οὐ μὴ πονῇς, οὐ μὲ λέγῃς, ῃ. 3) Νυκτεῖ] καὶ Παντεῖ. 4) καταπολ.] καὶ καταγωνίζομαι αἰτιατικῇ, ὑπεραγωνίζωμαι δὲ γενικῇ. 5) κερκ.] ἀλεκτρυόνας. 6) πιτυοκάμπας] ἐκ τοῦ πίτυς, πίτυος. 7) νηλ.] ἀντὶ (leggi ἀπὸ) τοῦ Νηλεύς.

τοῦ Γερηνίου καὶ Πυλοιγενέος[1]) χωρὶς κατατροπούμενος.

πως εὐμενὶς μετίῃ σε ἔργων εἰργασμένων δίκῃ, μὴ τὸν αὐτὸν Νυκτεῖ τῷ Πατρεῖ ὑποίσεις πόνον, τῷ διατείνεσθαι καὶ τῷ τιμωρεῖσθαι τιμωρίᾳ πρεπωδεστάτῃ· ἣν οἱ τιμωρίᾳ προστετηκότες καρτεροῦσιν αἰκιζόμενοι. καταπολέμει τὸν κατὰ Κύκνον ἢ Ἀντέον (sic) γεγενημένον. καὶ γενοῦ ἄλλος Διὸς υἱωνὸς Κερκυόνας καὶ Ἰξίονας καὶ Λυκάονας καὶ πιτυοκάμπας καὶ Ἰωξίδας καὶ Νηλεΐδας Νέστορος χωρὶς τοῦ Γερηνίου καὶ Πυλοιγενέος κατατροπούμενος.

1) πυλογενέος καὶ πλεονασμῷ τοῦ ῑ πυλοιογενέος (sic) τοῦ ἐν τῇ Πύλ⟨ῳ⟩ γεννηθέντος.

E più oltre:

V 154r, 4

ἐννόει μοι τὸν τοῦ Ἅιδου κολασμὸν καὶ τὸν ἐκεῖσε τῶν ἀλιτρῶν χῶρον· ἐπὶ λογισμὸν λάβε τὸν Ἰαπετὸν καὶ τὸν Κρόνον, τὸν τοῦ Ἰξίονος[1]) σφοδρὸν δῖνον τὸν τάλειον (sic) πόνον τὸν γιγάντειον τὸν ἀμαζόνειον, τὸν κενταύρειον καὶ τιτάνειον καὶ σισύφειον, καὶ ταρτάρειον καὶ νερτέριον μυχόν, καὶ Πυριφλεγέθοντα καὶ Κωκυτὸν καὶ Ἀχέροντα[2]) ὅπως τε κολασθήσῃ νόμον θεῖον ἐκφαυλίζων καὶ δεσποτικῶν θεσμῶν καταφλυαρῶν καὶ λόγον ἀποστολικὸν ἀποποιούμενος καὶ κατηγορῶν καὶ κατευτελίζων καὶ ῥητῶν προφητικῶν καταρητορεύων καὶ κατασοβαρευόμενος . . .

L 347r fine (*G* 51v)

ἐννόει μοι τὸν ἐν Ἅιδῃ κλαυθμὸν καὶ τὸν ἐκεῖσε τῶν ἀλιτρῶν χῶρον καὶ τὸν Μίνωι τῷ Κρητὶ καὶ Καρὶ καὶ Κρητῶν ἐφόρῳ καὶ Ῥαδαμάνθυι δεδομένον τῶν χρηστῶν καὶ τῶν μὴ τοιούτων ἐξουσιασμόν. ἐπὶ λογισμὸν λάβε μοι τὸν Ἰαπετόν, τὸν Κρόνον, τὸν τοῦ Ἰξίονος σφοδρὸν δῖνον, τὸν ταντάλειον πόνον, τὸν ἀμαζόνειον, τὸν γιγάντειον, τὸν κενταύριον, τὸν τιτάνειον, τὸν σισύφειον, τὸν τερμέρειον καὶ ταρτάριον [f. 52r *G*] καὶ κεραστέριον καὶ νερτέριον μυχόν, καὶ Πυριφλεγέθοντα καὶ Κωκυτὸν καὶ Ἀχέροντα καὶ τὸν σκοτεινὸν τὸν Ἅιδου τόπον καὶ τὸν Πλούτωνος κευθμῶνα, ἧχι Πλούτων ἰθείᾳ δίκῃ τὸν χρηστὸν καὶ τὸν μὴ τοιοῦτον δικάζει· ἐν οἷς καὶ τὰ τοῦ Ἅιδου ἀμειδῆ βασίλεια, ὅπως τε κολασθήσῃ θεῖον νόμον ἐκφαυλίζων καὶ δεσποτικῶν θεσμῶν καταφλυαρῶν καὶ λόγον ἀποστολικὸν ἀποποιούμενος καὶ ῥητῶν προφητικῶν καταρητορεύων καὶ φθόγγον ὀνησιφόρον κατευτελίζων καὶ χρηστῶν ἐθισμῶν κατασοβαρευόμενος . . .

Glosse di *V* (in *L* niente): 1) Ἰξίονος, Ἀμφίονος, κίονος, πίονος, βραχίονος μικρά· Ὠρίωνος δὲ καὶ Κρονίωνος καὶ Ἰασίωνος μεγ⟨ά⟩λ⟨α⟩, Ἰάσονος δὲ μικ⟨ρόν⟩. 2) Ἀχέρων παρὰ τὸ ἄχεα ῥεῖν ἤγουν λύπας.

Anche più notevole è la sproporzione fra i due testi nel passo seguente:

V 154ᵛ, 21

Ἐπιδητούτοις τὸν ὀφθαλμὸν ἑστία λόγον κάλλει. ὀσφραίνου μὴ μύρων, ἀλλὰ λόγων θείων. ποικίλον βροτὸν (sic). τί γὰρ διοίσεις Λεπρέου[1]) καὶ Σατύρων τῶν ταῦρον ὅλον ἔσωθεν ἐσθιόντων, ἢ Διονυσίου τοῦ δημητρίου καὶ μαινόλου τοῦ οἶνον πρώτου ἐπιδείξαντος πίνειν οὐ μόνον τὸν φοινίκειον καὶ πράμνειον καὶ μαρώνειον καὶ αἰόλειον καὶ σάμιον, ἀλλὰ καὶ τὸν κειώτην καὶ χιώτην καὶ τὸν θάσιον καὶ τὴν ἀνθοσμίαν; ἀποδιοπόμπει τὴν κυκλώπειον ἀπληστίαν καὶ τὴν Καλυψοῦς δυστρεπίαν (sic) καὶ τὴν Ἰθακησίων παροινίαν καὶ κρεωδαισίαν καὶ οἰνοποσίαν καὶ τὴν περὶ τὰς τῆς Πηνελόπης θεραπαινίδας μοιχείαν καὶ διακορείαν.[2]) εὐλαβοῦ μοι καὶ τὰς σειρηνείους ᾠδὰς καὶ κηλήσεις καὶ τὴν Χαρύβδεως ἀναρροίβδησιν. διάσυρέ μοι κατὰ τὸν Κιμερίων[3]) σκοτεινὸν χῶ-

L 348ʳ (*G* 54ʳ)

ἐπιδητούτοις ἔθιξε καὶ ἀφὴν τῶν μὴ λείων καὶ μαλακῶν ἐπαφᾶσθαι· τῷ μελετᾶν διαπόνει τὸν λογισμόν. τὸν ὀφθαλμὸν ἑστία λόγον κάλλει. ὀσφραίνου δὲ μὴ μύρων, ἀλλὰ λόγων
5 θείων. γεύσεις μὴ προσίεσο ποικίλων βρωτῶν. Λεπρέου γὰρ τί διοίσεις ἢ βακχειάδων ἢ βακχιαδῶν ἢ Σατύρων τῶν ταῦρον ὅλον ἔξωθεν διεσθιόντων, ἢ Διονύσου τοῦ διμιτρίου καὶ μαινόλου καὶ φαινόλου καὶ σκω-
10 πτόλου καὶ πειώλους τοῦ βακχεῖον θύρσον ἐγκεχειρισμένου καὶ οἶνον πρώτου ἐπιδείξαντος πίνειν οὐ μόνον τὸν φοινίκειον καὶ πράμνειον καὶ μαρώνειον καὶ αἰόλιον καὶ σάμιον καὶ μαρωνείτην καὶ ἠιώτην καὶ ἰλίειον, ἀλλὰ καὶ
15 τὸν κειώτην καὶ χιώτην καὶ τὸν θάσιον καὶ τὸν ἀνθοσμίαν; ἀποδιοπόμπει μοι τὴν κυκλώπειον ἀπανθρωπίαν καὶ ἀπληστίαν καὶ μιαρίαν καὶ τὴν Καλυψοῦς πορνείαν καὶ δυστροπίαν καὶ τὴν Ἰθακησίων παροινίαν καὶ
20 κρεαδαισίαν καὶ κρεοδοσίαν καὶ κρεωφαγίαν καὶ οἰνοποσίαν καὶ τὴν περὶ τὰς τῆς Πηνελόπης θεραπαινίδας μοιχείαν καὶ διακορείαν. εὐλαβοῦ μοι καὶ τὰς σειρηνείους ᾠδὰς καὶ κηλήσεις καὶ τὴν Χαρίβδεως τῶν ῥείθρων
25 ἀναροίβδησιν καὶ ἀναβρόχθισιν καὶ ἀναρόχθησιν καὶ τὴν Σκύλλης μιαιφονίαν καὶ τὸν ἑταίρων Ὀδυσσέως συντριμμὸν καὶ ἑτέρων πεῖραν κακῶν· οἷον τὸν ἐκ Κικόνων καὶ Καυκόνων τῶν ἑταίρων αὐτοῦ συγκροτησμὸν καὶ
30 τὸν οἰκτρὸν καὶ ἐλεεινὸν μόρον αὐτῶν, καὶ τὸν κιρκαίων ποτῶν μεταβεβλημένον εἰς χοίρων εἴδη καὶ λύκων τῆς μορφῆς τύπον τῶν ἑταίρων αὐτοῦ, καὶ τὸν κυκεῶνα ἐκεῖνον τῶν

Glosse di *V*: 1) ὁ Λεπρέας 2) διακορία δὲ ἡ φιλοκαλία 3) ἔθνος δυτικὸν ἑξάμηνον σκότος ἔχον.

20 s. καὶ κρεοδοσίαν — οἰνοποσίαν *G*: om. *L* 21 τῆς om. *G* 23 σειρηνείας *L* 31 μεταβεβλημένων *G* 33 ἐκεῖνον *G*: ἐκστῦον (sic) *L*

ρον καὶ Διωναίης καὶ Κυθερείας καὶ Μυχίας τὸν πόθον. διάπαιξε καὶ τὸν περὶ τῶν Λωτοφάγων λῆρον καὶ τῶν Κυθήρων[1]) εὐθὺ πλοίων ἀφανισμὸν καὶ τὴν Αἰόλου πλωτὴν νῆσον τὴν Αἰολίαν καὶ τὴν ἀητῶν αὐτοῦ ἐπιστασίαν καὶ τὸν Λαιστρυγόνων ὠμὸν τρόπον καὶ τὸν ἐκ Κικόνων[2]) τῶν ἑταίρων Ὀδυσσέως αἰνὸν ὄλεθρον, καὶ τὸν κιρκαίων ποτῶν μεταβεβλημένον εἰς χοίρων εἴδη καὶ λύκων τῆς μορφῆς αὐτῶν τύπον, καὶ τὴν Ἀργειφόντου[3]) τοῦ Κυλληνίης (sic) καὶ ἀκάκητος καὶ λογίου καὶ χρυσορράπιδος καὶ κερδῴου καὶ σώκου ἐπὶ τῶν ὀρεινῶν ἐκείνων τόπων ὑπαντίασιν, καὶ ἣν μῶλυ[4]) εἶχε φύσιν, καὶ ὃν Αἰῆτις[5]) Κίρκη προὔτεινε κυκεῶνα τῷ ἐπήτῃ ἐκείνῳ.

κακῶν, καὶ τὴν Ἀργειφόντου τοῦ Κυλληνίου καὶ ἀκάκητα Ἑρμοῦ καὶ ἐπιμηλείου ἐπὶ τῶν ὀρεινῶν ἐκείνων [54^v G] τόπων ὑπαντίασίν τε καὶ ὑπάντησιν καὶ ἣν μῶλυ[1]) εἶχε φύσιν, καὶ ὃν ἡ Αἰῆτις Κίρκη προὔτεινε κυκεῶνα τῷ ἐπήτῃ ἐκείνῳ καὶ ἐπητείᾳ καὶ ἐπητύι κεκοσμημένῳ Ὀδυσσεῖ, καὶ ὡς οὐ λογισμὸν παρέτρεψε ποτὸν δεδομένον τὸν αὐτοῦ, καὶ ὡς ὑπερέπτη βρόχον[2]) τὸν αὐτῆς, καὶ ὡς ὑπερηνέχθη[3]) λέκτρων μοιχικῶν, καὶ ὡς βόθρων ὧν κατ' ἄλλων ἐτεκτήνατο, αὐτὴ πρώτη μετέσχεν· ἄλλον γὰρ ᾐρημένη ἀφαιρήσεσθαι τὸν τῆς ἀρετῆς πλοῦτον, αὐτὴ τοῦτον ἀφῃρέθη, ὡς ἐπ' ἐκείνης τοῦτο ἐκεῖνο πληρωθῆναι τὸ „ἄλλῳ τις κακὸν τεύχων ἑῷ κακὸν ἥπατι τεύχει". διάσυρέ[4]) μοι καὶ τὸν Κιμμερίων σκοτεινὸν χῶρον καὶ Διωναίης καὶ Κυθηρείας καὶ Κωλιάδος[5]) καὶ Μυχίας τὸν πόθον. διάπαιξε δὲ καὶ τὸν περὶ Λωτοφάγων ἐκείνων λῆρον καὶ τὸν Κυθήρων ἰθὺ πλοίων[6]) ἀφανισμόν. διάπτυέ μοι καὶ τὴν Αἰόλου πλωτὴν νῆσον καὶ τὴν ἀητῶν[7]) αὐτοῦ ἐπιστατείαν καὶ ἐπιστασίαν, αὐθεντίαν τε καὶ δεσποτείαν καὶ τὸν Λαιστρυγόνων μιαιφόνον καὶ ὠμὸν τρόπον καὶ τὴν Ὀδυσσέως διὰ τοῦ Ἀργειφόντου καὶ ἀνδρειφόντου Ἑρμοῦ καὶ διακτόρου κατασκευασθεῖσαν τυρείαν καὶ μηχανήν, καὶ τὴν Ἐλπήνορος ἐπὶ βρεγμόν τε καὶ ὦμον τῶν ἄνω τοῦ οἴκου τόπων ἐπὶ τὸν κάτω συντριμμόν, καὶ τὴν Τειρησίου μαντείαν καὶ τὴν ἀρηιφάτων τε καὶ ἀρειφάτων νεκρῶν αὐτοῦ ἐπιστατείαν.

Glosse di *V*: 1) τὰ Αὔδηρα, τὰ Κύθηρα, τὰ Φάληρα, τὰ ἄνδηρα, ῆ 2) καύκωνος 3) τοῦ τὸν Ἄργον φονεύσαντος 4) εἶδος βοτάνης 5) ἡ τοῦ Αἰήτου θυγάτηρ.

Glosse di *G*: 1) εἶδος βοτάνης 2) δεσμόν 3) γενικῇ 4) αἰτιατικῇ 5) γρ(άφεται) κολοι (i. e. κολοιάδος) 6) Ὀδυσσέως 7) ἀνέμων.

---

2 ἐπὶ μηλείου *G* 3 ὑπάντησίν τε καὶ ὑπαντίασιν *G* 5 ὃν *L*: ἣν *G* αἰήτης *L* 6 ἐπιτεία κ. ἐπιτύι *L* 7 οὗ *L* 8 αὐτῷ *G* 10—11 βόθρων *L*: βρόχων *G* 11 ἐτεκτήνατο *G* 19 ἐκεῖνον *G* 22 ἐπιστατείαν τε καὶ *G* 25 τοῦ ἀργ. *G*: τὴν ἀργ. *L* 28 ἐπιβρεχμόν τε *L* τε om. *G* 29 τόπον ἐπὶ τῶν κάτω *L*

È evidente già dai passi citati che il redattore di *V* tende ad abbreviare e semplificare. Non ci meraviglieremo perciò di vedergli saltare a pie' pari il seguente insopportabile bisticcio sulle forme di *καλός*, *κακός*, *καλεῖν*, *κακοῦν* ecc.

L 348ᵛ (*G* 55ᵛ)

. . . κατάπαιζε δὲ μὴ κήπων μόνον ταντaλείων, ἀλλὰ καὶ μηλεῶν τῶν ἐν αὐτοῖς καὶ ὀχνῶν καὶ ῥοιῶν καὶ καρύων. οὐδὲν γὰρ ἴσθι τούτων τρυγήσεις, ἢ καλάμην πολλὴν καὶ πληθώραν μυρίων κακῶν. ποίει δὲ τῶν μὲν κακῶν καὶ βλαβερῶν λόγων ἀπολογισμόν[1]), τῶν δὲ
5 χρηστῶν καὶ σπουδαίων ἐκλογισμόν.[2]) ἀλλὰ καὶ τῶν βροτῶν τῶν μὲν κακῶν τὸν ἀγαθὸν προτίμα, τῶν δ' ἀγαθῶν τὸν κακὸν μηδέποτε. κακῶν[3]) δὲ τὸν ἀγαθὸν [56ʳ *G*] διά τινα περιπέτειαν μὴ ληφθῇς.[4]) καὶ μηδὲ καλῶν[5]) ἐπὶ κακὸν τὸν ἑταίρων εὑρεθῇς, ἀλλὰ μᾶλλον ἐπ' ἀγαθόν· τοῦτο γὰρ ἀγαθῶν καὶ τὸν πλησίον προτεθυμημένων ὠφελεῖν·
10 μηδὲ κακῶν τὸν πλησίον, κακῶν γὰρ τοῦτο καὶ καλὸν οὐδὲν προτεθυμημένων, φωραθῇς ποιεῖν· δίκη γὰρ προσήκουσα τὸν μὲν κακὸν κολάζεσθαι, τὸν δ' ἀγαθὸν δώρων ἀμείβεσθαι πλήθει. ὅσπερ δὲ τὸν κακὸν κακῶν ἀξιοῖ λόγων, τῶν συνετῶν ἐστι καὶ λογισμῶν ἐπηβόλων[6]) οὗτος. οὐ καλὸν δὲ τῶν μὲν καλῶν ψόγον καταχέειν καὶ λοιδορησμόν, τῶν
15 δὲ κακῶν αἶνον καὶ λόγον ἐγκωμιαστικόν. τὸν δὲ κατὰ Κόροιβον καὶ Μελιτίδην γεγενημένον καὶ Μαργίτην[7]) ἀποβδελύττου· τὸν δὲ κατὰ τὸν Ὀδυσσέα ἢ Νέστορα τὸν Πυληγενῆ καὶ Γερήνιον, οὗ μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή, ὡς ὁ τοῦ Μέλητος ἔφησεν, ἢ ἄλλον ἶσον αὐτοῦ ὑπεραποδέχου, τὸν κατὰ Λαερτιάδην ἢ Ἀρκεισιάδην Ὀδυσσέα· τῶν κατ'
20 Ἀριστείδην ἢ Παναριστίδην ἢ ἄλλων ἴσων αὐτῶν ὑπηργμένον ἕνα, ἑαυτὸν ποίει. τοὺς κλεινείους καὶ κλεινιείους ἔρωτας, εἰ ἐνόν, μηδὲ νοῒ ἐντυπώσῃς· κόπρων γὰρ τὸν τοιοῦτον πόθον οὐδὲν χεῖρον εὑρήσεις ἀπόζοντα. τῶν σορίτων δαίμονα καὶ κερατίνην περὶ πλείστων τιθεμένων λοιδορησμὸν κατασκεδάννυε. τὸν κολακείᾳ ἐφησμένον φίλον
25 τῶν φίλων [56ᵛ *G*] φεῦγε· τῶν καιρῶν γὰρ ἴσθι τὸν τοιοῦτον εἶναι φίλον, οὐχὶ τῶν φίλων. ἀναγκαίων τὸν φίλον μὴ καταπροδῷς χάριν, μηδὲ χρυσίων τὸν θεὸν πώποτε ὀμόσῃς ἕκητι.

Glosse: 1) ἐπιλογήν *L* ἀποβολὴν *G* 2) ἐκλογήν *G* 3) κακοποιῶν *G* 4) εὑρεθῇς *L* 5) τὶ ποιῶν (cioè καλῶν τι!) *G* 6) φρονίμων *G* 7) εὐήθη *L*

---

1 μὴ *G*: οὐ *L* ἀλλὰ om. *G* μηλέων *L* 2—3 τούτων ἴσθι *G* 10 μὴ δὲ (δε *L*) κακῶν *GL*; si sarà avuto in mente μηδὲν κακῶν? ovvero κακῶς? in luogo del secondo κακῶν (*G*) si legge κακὸν in *L* 13 καὶ om. *L* 14 μὲν om. *G* ψόγων *L* 18 ὁ om. *L* 20 αὐτῶν *L*: αὐτοῖς *L* forse ὑπηργμένων 21 ἑαυτὸν *L*: αὐτὸν *G*

Tutto questo tratto è così accorciato e rifatto in *V* 155r, 25—155v, 4

κατάπαιζε μὴ κήπων μόνον ταντα λείων, ἀλλὰ καὶ μηλιῶν τῶν ἐν αὐτοῖς καὶ ὀχνῶν[1]) *καὶ ῥοιῶν*[2]) *καὶ καρυῶν. τοὺς κλεινιείους καὶ νικιείους, εἰ ἐνόν, μηδὲ νοῒ ἐντυπώσῃς ἔρωτας. κόπρον γὰρ τὸν τοιοῦτον πόθον εὑρήσεις ἀπόζοντα. τὸν κατὰ Κόροιβον καὶ Μελιτίδην γεγενημένον ἀποβδελύττου καὶ τὸν σωρεῖτιν δαίμονα καὶ κερατίναν περὶ πλείστων τεθειμένον. ἀναγκαίων τὸν φίλον μὴ καταπροδῷς χάριν· μὴ χρυσίων τὸν θεὸν πώποτε ὀμόσῃς ἕκητι.*

Glosse: 1) *ἀπιδίων* 2) *ῥοιδίων*

Vale la pena d' istituire un confronto fra le due redazioni di questo passo. È soprattutto istruttiva la redaz. di *L* (*G*) in quanto ci mostra il proposito didattico dell' autore. Non solo egli si preoccupa di accostare fra loro vocaboli di suono simile e di diverso significato (Omero p. es. è chiamato *ὁ τοῦ Μέλητος*, solo in grazia di *μέλιτος* che precede), ma tiene a far pompa di un vocabolario copioso e sempre nuovo. Poche parole e frasi di questa redazione ricorrono in altri passi dell' opera e quindi son noti anche dal testo abbreviato:

V:	*L*:
8[1]), 2 *τίς οὖν τῶν λογισμῶν ἐπηβόλων*	*τῶν συνετῶν ἐστι καὶ λ. ἐ. οὗτος.*
2′ 3 *τῶν κατὰ ταπεινῶν πολιτεύεσθαι προτεθυμημένων* / 3′ 11 *κατάπτυε τῶν διαπτύειν τὸν ὀρφανὸν π.*	*τοῦτο γὰρ ἀγαθὸν καὶ τὸν πλησίον π. ὠφελεῖν.*
3′ 18 *δηῶν μὴ φωραθῇς χωρία δι᾽ ὧν ἂν ἴῃς*	*μηδὲ*(*ν*, v. la nota) *κακῶν .... φ. ποιεῖν*

(cfr. 4′ 4 *τῷ φωραθῆναι*). Così è frequente *ἐφησμένων* (1′ 5. 227. 4, 25. 4′ 7). Si aggiungano i nomi propri che ricorrono anche altrove *Νέστωρ* 3′ 21, *Ἀριστείδης* 9′ 15. È invece piuttosto grande al paragone il numero dei vocaboli che la redazione maggiore ci offre senza riscontro nell' *index verborum* di *V*: *αἶνος, ἀμείβεσθαι, ἀπολογισμός*[2]) *Ἀρκεισιάδης, αὐδή, γλυκίων, δῶρον, ἐγκωμιαστικός, ἐκλογισμός, κακοῦν, κατασκεδαννύειν, καταχεῖν*[3]), *κολάζειν, Λαερτιάδης, λοιδορησμός, Μαργίτης, Μέλης, μέλι, περιπέτεια, προσήκειν, προτιμᾶν, συνετός, ὑπεραποδέχεσθαι, ψόγος.*

1) D' ora in poi indico con 1, 1′ ... 8, 8′ i fogli 151r, 151v .... 158r, 158v e con 9 il f. 219 di *V*.

2) Pure in una postilla 5′ 7 (vedi più giù) è stabilito il valore di *ἀπολογίζω* = *ἀπορρίπτω*.

3) Ma in una postilla 2′ 2: *κατασκεδάζω, καταχέω, καταψηφίζομαι καὶ καταμαρτυρῶ σοῦ τάδε.*

Quanto alle parole *τὸν σωρεῖτιν δαίμονα καὶ κερατίναν περὶ πλείστων τεθειμένον* (*V*), ovvero *τῶν σορίτων δαίμονα καὶ κερατίνην περὶ πλείστων τιθεμένων* (*L*) ho dovuto convincermi che la corruttela si è insinuata in modo diverso in entrambe le redazioni, ma *V* è più vicino al testo originario. Infatti *κερατίναν* è garentito dal passo di Luciano Conv. 23 *ἵνα μὴ τῶν ἀπόρων εἴπω τι, κερατίναν ἢ σωρείτην*[1]) *ἢ θερίζοντα λόγον*. Si tratta dunque del sorite e del sillogismo cornuto. Ma era naturale che con la sua smania per le antistoichie Longibardos ravvicinasse *σωρίτης* o *σωρείτης* a *σωρεῖτις*[2]) ch' egli trovava nelle sue fonti indicato come epiteto di Demeter. Di questo ravvicinamento ci è rimasto un indizio in *δαίμονα*, sia che questo vocabolo (usato, si noti, solo in questo passo dal nostro autore) s'intenda come sinonimo di *θεός* o *θεά*, sia che debba significare demonio nel senso in cui per i cristiani sono demonî tutti gli antichi dei. D' altra parte è chiaro che *V* compilando ha soppresso la frase *λοιδορησμὸν κατασκεδάννυε* e facendo dipendere l' ultimo complemento da *ἀποβδελύττου* ha mutato il genitivo plur. in un accus. sing. Possiamo quindi restituire la lezione originaria presso a poco in questa forma:

τῶν σωρεῖτιν δαίμονα ⟨*ἢ σωρίτην λόγον*⟩ *καὶ κερατίναν περὶ πλείστων τεθειμένων λοιδορησμὸν κατασκεδάννυε.*

Nella redazione *GL* il *τῶν* ha influito sul vocabolo seguente. Forse si è creduto vedere in *σορίτων* il nome di un popolo o di una setta. E in verità il continuo saltare di palo in frasca, ch' è caratteristica precipua di questo scritto, insieme con l' affannosa ricerca delle idee e parole meno comuni, potrebbe giustificare le più strane ipotesi.

1) C' è anche la lezione *σωρίτην* che è da preferire. Veggasi la nota del Fritzsche al passo di Luciano.

2) Hymn. Orph. 39, 5. Veggasi la nota nel *Thesaurus*.

Si vegga nel passo che trascrivo qui appresso un saggio di questa pedantesca erudizione:

V 155^{v}, 4	*L* 348^{v} (*G* 56^{v})
Ἔπιθί μοι καὶ Σωκράτεις καὶ Ἰσοκράτεις καὶ Θεαγένεις καὶ Ἐμπεδοκλεῖς καὶ Διογένεις, 5 *καὶ τὸν βίον αὐτῶν μετέρχου, οἳ μουσεῖον τὸν λογισμὸν αὐτῶν*	*Ἔπιθί*[1]) *μοι καὶ Σωκράτεις καὶ Ἰσοκράτεις καὶ Ἐμπεδοκλεῖς καὶ Θεαγένεις καὶ Διογένεις, καὶ τὸν βίον αὐτῶν μετέρχου, καὶ ὅπως τὸν βίον αὐτῶν μελέτην θανάτου ἐποιήσαντο καὶ μουσεῖον τὸ λογισμὸν αὐτῶν τρέχον. ἀπολόγισαι*[2]) *δὲ καὶ ὃ Μουσίων Κλεάνθει ἐμηχανήσατο* [349 *L*] *τῷ Κρητὶ ἢ Καρί, καὶ ὅπως*

Glosse: 1) *ἐπέρχου L* 2) *ἀπόρριψαι G*

5 *τρέχων L*

τρέχον ἐποίησαν. ἀπολόγισαι[1]) δὲ καὶ ὃ Μουσίων Κλεάνθει ἐμηχανήσατο τῷ Κρητὶ καὶ Καρὶ[2]) καὶ ὅπως δι' ἐριννέων πορνικῶν φόνων ἔφυγε[3]) πρὸς τῶν δήμων. ἐπαίνων ἀξίου καὶ τὸν ἐν Θμούει καὶ Ξούει ταῖς πόλεσι νεανίσκων τὸν πόνον Ἀδεινίου τε καὶ Ἀγροίτου, ὧν ὁ μὲν τὸν κεκτημένον καὶ ζῶντα ὑπέθαλπε καὶ τῶν τῇδε ὑπαπιόντα λιβάσι δακρύων ἐτίμησεν, ὁ δὲ ἀπιόντα συναποθανεῖν ὠριγνᾶτο.[4]) πρόσθες τούτοις καὶ τὴν Εὐμαίου ἐθελοδουλίαν τοῦ συβώτου Ὀδυσσέως. Πῶρον δὲ καὶ Ὦχον καὶ Πτολεμαῖον τῶν εὐεργετικῶν τρόπων ὑπερθαύμαζε.

Glosse: 1) ἀπαλογίζω τὸ ἀπορρίπτω· ἀπολογῶ δὲ τὸ ἀποκρίνομαι 2) ἡ εὐθεῖα ὁ Κάρ 3) φεύγω τὸ ἀποδιδράσκω αἰτιατικήν, φεύγω δὲ τὸ κατηγορῶ (sic) γενικήν 4) γενικὴν

2—3 ὁμουσίων 4 κρῆτῆ 18 l. ἀπιόντι!

δι' ἔριν νέων πορνικῶν φόνων ἔφυγε πρὸς τῶν δήμων. ἐπαίνων δ' ἀξίου καὶ τὸν ἐν Θμούει καὶ Ξούει ταῖς πόλεσι νεανίσκων πόνον Ἀδεινίου Ἀγροίτου τε καὶ Ἀγρότου, ὧν ὁ μὲν τὸν κεκτημένον καὶ ζῶντα ὑπέθαλπε καὶ τῶν τῇδε ὑπαπιόντα λιβάσι δακρύων ἐτίμησεν, ὁ δὲ καὶ συναπιόντι ἀποθανεῖν ὠριγνᾶτό τε καὶ ἱμείρετο. πρόσθες τούτοις καὶ τὴν Εὐμαίου ἐθελοδουλίαν τοῦ συβώτου Ὀδυσσέως τοῦ τοσοῦτον χρόνον ἐπιστατήσαντος συβοσίων. δι' αἴνων δ' ἄγε καὶ τὴν ἐπὶ φύλλων ἐν ἦρι μὲν καὶ θέρει καὶ μετοπώρῳ τοῦ Λαερτίου κλίσιν, ἐν χειμῶνι δὲ πρὸς ἀλέᾳ καὶ ἐσχάρᾳ καὶ κόνει. ὑπὲρ αἶνον οἷον καὶ τὸν Λεωβότου καὶ Λεοννάτου μόρον, ὅπως τε αὐτοῖς Εἰρὰς ἢ Ζειρὰς Κλεοπάτρας κουρεύτρια καὶ Χαρμίον ἐπεβούλευσαν, καὶ ὅπως τε τὴν ἐπιβουλὴν συνήθλησαν ἀσμένως τε καὶ ἡστῶς, καὶ ὅπως τε τὸν μὲν [57r G] ἵππων ἐδέξατο κόπρῳ ἐνειλημμένον δυσόδμῳ καὶ δυσώδει φάτνῃ, τὸν δὲ κυνῶν ἐρρίφεισαν βρωτὸν[1]) καὶ λοιπῶν ζώων κρεωβόρων. Πῶρον δὲ καὶ Ὦχον καὶ Πτολεμαῖον τῶν ἐπὶ τῶν μὴ πόρον κεκτημένων ἔργων εὐεργετικῶν σκοπῶν, ἔσο ὑπερθαυμάζων. ἀγώμενος (sic) γὰρ εἰ τὰ καλὰ θαυμάζειν ἔσῃ παρ' ὅλων τῶν καλὸν ἠρημένων ἐπαινεῖν. τῶν δ' ἐπὶ τῶν Αἰθιόπων χώρων τῆς ἀλητείας τοῦ Ὀδυσσέως πλάνον ἀναγινώσκων γενναίως ἔνεγκε μήπως ἄρα τῷ περιπαθῶς περὶ τούτων ἔχειν λάθῃς σαυτὸν κακῶν ἐπιρρίψας πλήθει μὴ ἀριθμητῶν καὶ πελάγει, καὶ Ἰλιὰς κακῶν ἐπίῃ σοι καὶ τῶν κακῶν ἄνθρωπον πᾶς τις καλέσῃ σε.

Glosse: 1) βρῶμα G

1 δι' ἔριν νέων G: δ' ἰριννέων L (cfr. V) 2 τὸν δῆμον G ἄξιον L 3 θμούεϊ e ξούεϊ L πόλεσιν L 6 τὸν τῇδε G 7 καὶ om. L l. σὺν ἀπιόντι ἀποθ., ovvero ἀπιόντι συναποθανεῖν; cfr. V 7—8 ὠρινᾶτο L 12 μετοπώρον L 15 λεονάτου L 17 χάρμιον L 19 ἡσθῶς G 20 κόπρων ἐνειλημμένων G

Come qui, cade ripetutamente altrove il discorso in accenni più o meno evidenti a luoghi omerici e parafrasi di passi noti dei due poemi. Un sunto piutosto minuzioso dell' Iliade si trova nella redazione *L* in corrispondenza del breve cenno di *V* (156ʳ, 2): τούτῳ (dalla bellezza di una donna) ἁλοὺς Ἀγαμέμνων τὸν μὲν γηραιὸν Χρύσην τῶν ἠλπισμένων σκοπῶν ἐξίει κενόν, Ἀχιλλέα δ' ἔδηξε διὰ λόγων σκωπ<τ>ικῶν καὶ τὸν μαντιπόλον Κάλχαντα κακίσαι διέγνω. τί δεῖ τὰ πολλὰ λέγειν; τοῦτο τὸ κάλλος καὶ τὸν Πηλέως θυμὸν τὸν δεινὸν στρατηγὸν κατ' Ἀγαμέμνονος ἀναλαβεῖν πεποίηκεν· τῷ αὐτῷ καὶ ὁ Ἀτρείδης ἐπηλίφη ἐπὶ τὸ ἀμύνασθαι τοῦτον καὶ λαβεῖν τὴν Βρυσηΐδα. τούτῳ ἡ Ἑλλήνιος στρατιὰ ἐξηλίφη. ὡς οὐδὲν λίχνων ὀφθαλμῶν χερειότερον.

Ecco ora il passo corrispondente di *L* (349ᵛ) e *G* (58ʳ)

τοῦτο πάντα συγκροτησμῶν καὶ πόνων τῶν ἐκ πολέμου τόπον Τρωικὸν ἐπλήρωσεν. Ἀγαμέμνων τούτῳ ἁλοὺς τὸν γηραιὸν ἀλκαῖον (sic) τῶν ἠλπισμένων σκοπῶν ἐξίει κενὸν μετ' ἀπειλῶν· ὁ δ' ἀμαρτήσας ὧν ἐγλίχετο τὸν πατρῷον θεὸν λιπαρῶς ἱκετεύων καὶ λιτανεύων
5 οὐκ ἀνίει ‘Ὦ Λύκιε’ λέγων ‘καὶ ἑκατηβελέτα καὶ λητοΐδη Ἄπολλον, εἴ ποτέ τοι χαρίεντ' ἐπὶ νηὸν ἔρεψα ἢ εἰ δή ποτέ τοι κατὰ πίονα μηρί' ἔκηα ταύρων ἠδ' αἰγῶν, τόδε μοι κρήηνον ἐέλδωρ. τίσειαν Δαναοὶ ἐμὰ δάκρυα σοῖσι βέλεσσιν.’ τούτων τῶν λόγων λοιμὸν ἴσμεν ἐπιγεγενῆσθαι λυμαντικὸν λαῷ Ἑλληνικῷ· τῶν αὐτῶν καὶ νοσερὸν
10 λοιπὸν κακόν. ἐντεῦθεν καὶ ἡ καινὴ τοῦ Πηλεΐδου τῶν στρατῶν συνάθροισις καὶ ἔρις Αἰακίδου ἡ αἰνή· κήδετο γὰρ Δαναῶν, ὅτι ῥα θνήσκοντας ὁρᾶτο· ἐντεῦθεν τῶν λόγων ἐκείνων ἐπὶ μέσων τῶν δήμων δημηγορίαι (58ᵛ *G*) καὶ ἀντεγκληματικαὶ κατηγορίαι. ἐντεῦθεν ἐκεῖνος τῇ βίᾳ νικηθεὶς ‘Ὦ βασιλεῦ,’ ἔφη ‘εἰ οὕτως στρατῶν ὑπερίδης λοιμῶν
15 (sic) διεφθαρμένων, ἀνάγκη τῶν ἐκ θεοῦ ἡμῖν ἐπεισκωμασάντων καὶ ἐπεισφρησάντων μικρὸν ὅσον οὐδ' ἡμῶν ὁ καθεὶς ὑπολειφθήσεται· οὕτω γὰρ συχνοὶ πίπτουσιν. ἀλλ' εἴα· εἰ αἱρῇ, ἱερεῖ τούτων τὴν πεῦσιν προσοίσομεν ἢ προσενέγκωμεν. ἀλλὰ καὶ οἰωνοσκόπον καὶ θυοσκόπον καὶ θυηπόλον καὶ μαντιπόλον καὶ ὀνειροπόλον ἐρωτήσωμεν, ὅς κ' εἴπῃ
20 ὅ τι τόσσον ἐχώσατο Φοῖβος Ἀπόλλων, καὶ δι' ὃν λόγον ἐπὶ θυμὸν τοῦτον τὸν Ἰλιέα θεὸν ἠκονήσαμεν, μὴ πολλάκις ἐπιθυμῶν λιβανωτῶν ἢ ἱερείων μηριαίων κατὰ βωμῶν τεθυμένων ἢ σπλάγχνον κριῶν θυηλάσασθαι, τοιούτων ἑαυτὸν ἔργων δημιουργὸν κατέστησεν. ἐρωτήσωμεν τὸν μαντιπόλον καὶ νυκτιπόλον καὶ μυστηπόλον καὶ θαλαμηπόλον ἢ

1 συγκροτησμὸν καὶ πόνων | καὶ πόνων *G* 5 λιτοΐδη ἄπολον *L* 6 τοι *G*: τι *L* ἔρρεψα *G* 8 βέλεσι *L* λιμὸν *L* 11 καὶ ἡ ἔρις *G* ῥὰ *G* 14 evidentemente λοιμῷ 15 ἐπισκωμ. *L* 17 αἱρῇ *G*: αἶῃ *L* 19 καὶ μαντιπόλον due volte *G* 20 ὅττι τόσσον *G*: ὅτι τόσον *L*

θυηπόλον, μὴ ἱερῶν τῶν λαῶν τις κολοβὸν ἢ ἠκρωτηριασμένον ἱερεῖον τουτονὶ καθ' ἡμῶν κεκίνηκεν. ἔνθεν τοι καὶ Κάλχας οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος αὐτὸν βασιλεῦσι παρένειρε, καὶ μηδὲν τῆς ἀληθείας ὑποστειλάμενος εἶπεν, οὐ θυηλῶν τὸν Θεὸν χάριν λοιμὸν λέγων πέμψαι πλήθει στρατῶν, οὐ βωμῶν κεκνισσομένων ἕκητι, οὐκ ἐπιβωμίων αἱμάτων, ἀλλ' ἕνεκ' ἀρητῆρος ὃν ἠτίμησ' Ἀγαμέμνων. (59ʳ *G*) *διὰ τοῦτο καὶ βέλει διχθεὶς Ἀγαμέμνων λυπῶν καὶ τὴν καρδίαν δηχθεὶς τῶν λόγων τὸν μαντιπόλον κακίσαι διέγνω καὶ 'Μάντι κακῶν,' ἔφη 'οὐ πώποτέ μοι τὸ κρήγυον ἔειπας* (sic). *ἀλλ' ὅμως βούλομ' ἐγὼ λαὸν σῶν ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι. ὑμεῖς δὲ μὴ μόνον τῶν ἄλλων ἀρχηγῶν ἀφῆτέ με ἀγέραστον· αἰσχρὸν γὰρ καὶ λίαν ἐπιεικῶς ἀτοπώτατον πόρρω τε εἰκότος καὶ παρὰ τὸν νόμον τὸν ἀρχηγὸν τῶν δούλων μᾶλλον ἠτιμωμένον καθῆσθαι.' ἀλλ' οὐδ' οὕτως ὁ Πηλέως ἀνῆκε τῶν τῆς φροντίδος πόνων μικρόν· ἀλλ' ἔφη· 'Αἴ κέ ποθι Ζεὺς δῶσι πόλιν Τροίην εὐτείχεον ἐξαλαπάξαι, τριπλῆν ἀποτίνωμέν σοι χάριν τῶν ὧν λέγεις ὑβρισμῶν. μόνον ἀνέχου τῶν λόγων, μόνον μὴ τὸν θεὸν κατὰ τῶν σῶν κινήσῃς στρατῶν. οὐκ οἰστὸν γὰρ ἠμελημένον τὸ θεῖον.' τί δεῖ τὰ πολλὰ λέγειν; τοῦτο τὸ κάλλος καὶ τὸν Πηλέως τὸν δεινὸν στρατηγὸν θυμὸν κατ' Ἀγαμέμνονος ἀναλαβεῖν πεποίηκεν. ἡ θλῖψις γὰρ αὐτὸν ἐπὶ θυμὸν ἐπηλείφει. τῷ αὐτῷ καὶ Ἀτρείδης ἐπηλίφη ἐπὶ τὸ ἀμύνασθαι τοῦτον καὶ λαβεῖν τὴν Βριϊσηΐδα καὶ Βρισῆδα. τούτῳ καὶ ἡ τῶν κακῶν Ἰλιὰς τοῖς Ἰλιεῦσιν ἐπῄει ἢ μᾶλλον εἰπεῖν τῇ Ἰλίῳ. τούτῳ ἡ Ἑλλήνιος στρατιὰ πάντη ἐξηλίφη, τὸν ἠκοντισμένον αἰλίνων οὐ φορητῶν καὶ λυπῶν οὐ μετρητῶν ὑπερπλήσασα. ὡς οὐδὲν λίχνων ὀφθαλμῶν κάλλη ἄλλων ἐπιτηρεῖν* (59ᵛ *G*) *εἰθισμένων χερειότερον ἢ ἀχρειότερον ἢ βλαβερώτερον. πόσων γὰρ λαῶν δεινὸν μόρον κατεψηφίσατο; πόσον δὲ χῶρον ἡ λίχνων ὄψις ὀφθαλμῶν κακῶν ἐπλήρωσε; πόσον τε καὶ ἡλίκον πέδον ἱερὸν* (350ʳ *L*) *αἱματηρῶν σταλαγμῶν παρὰ σκοπὸν θεῶν ὑπερχειλές τε καὶ ὑπερπληθὲς εἰργάσατο;*

7 l. *θιχθεὶς* 9 *σόον G* 10 *ἡμεῖς L* 16 *κινήσεις L* 17 *γὰρ G*: *καὶ L* 19 *τὸν αὐτὸν L* 21 *βρησῆδα καὶ βρη|σηΐδα G*

La predilezione per argomenti tratti dai poemi omerici, e specialmente dall' Iliade, vedremo essere una caratteristica di quel genere di letteratura scolastica a cui l' opera di Longibardos non dirò appartiene, ma più che ad altri si avvicina, alla schedografia. Egli però che ha sempre cura di accumulare il più gran numero possibile di antistoichie, non solo verbali (*μουσεῖον* : *Μουσίων*) ma anche sintattiche (si noti p. es. anche nei passi citati l' insistenza nell' intrecciare forme di accusativo singolare in *-ον* e genitivo plurale in *-ων*, e lo scambio dei costrutti di uno stesso verbo) qui si contenta invece di parafrasare o

riprodurre più o meno fedelmente le parole stesse del suo testo poetico. Il che non è senza importanza per giudicare del modo da lui tenuto nell' elaborazione delle sue fonti.

Un' altra curiosa caratteristica di quest' opera sono le lunghe filze di nomi di persone, di luoghi, di popoli, e fra le altre due serie di nomi disposti secondo la desinenza del genitivo plurale in *-έων* e in *-αίων*. Nella redazione *V* il numero dei nomi è considerevolmente ridotto in paragone della redazione *LG*, che inoltre stacca in certo modo le due liste dal contesto del discorso. Infatti in margine alle parole *τί ἄν σοι καταλέγοιμι τὴν Τορωναίων κατάλυσιν* questi due codici hanno la postilla in rosso *ἀρχὴ τῶν διὰ τοῦ αι ὀνομάτων τῶν διὰ τῆς αι διφθόγγου γραφομένων*, e dove cominciano i nomi in *-έων*, che in *V* seguono agli altri senza alcun segno di distinzione, il cod. *G* ha in margine la nota in rosso *ἀρχὴ τῶν ψιλῶν*; in *L* la stessa nota, pure in rosso, è inserita addirittura nel contesto. Un' altra differenza fra le due redazioni sta in questo che in *V* tutti i nomi sono semplicemente giustapposti (*Βερροιαίων Ἀμορραίων Χοραίων κτέ.*) salvo qualche *καὶ* sporadico in due punti che corrispondono presso a poco al principio di ciascuna serie. In *LG* ogni nome dopo il primo è preceduto da un *καί*. La lista più compiuta è quella di *G*, dove in genere i nomi sono scritti anche più correttamente che in *L*. Inoltre l' amanuense di *G* per far meglio spiccare questa parte ha distribuiti i nomi in tre colonne.

Affine a questa parte geografica e storica è quella che accenna alla varietà dei sistemi filosofici e delle credenze religiose. Anche qui troviamo grande divario fra le due redazioni. Eccone un saggio

V 157r, 11	*L* (351r) e *G* (63r)
Οἶδ' οὖν ὡς ἐρεῖ τις τῶν νωθρῶν ἐκεῖνο δὴ τὸ ὁμήρειον „ἀλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι καὶ ἄλλον 5 *κόσμον ἄεισον", οὐχ „ἵππον κόσμον" δορατείου ἢ δουρείου*[1]), *ἀλλὰ δόξας παλαιῶν σοφῶν*	*Οἶδα γοῦν ὡς ἐρεῖ τις τῶν νωθρῶν καὶ ἐρραθυμημένως βιωσκόντων ἐκεῖνο τὸ ὁμηρικὸν „ἀλλ' ἄγε δὴ ἐπ' ἄλλον σκοπὸν μετάβηθι καὶ ἄεισον" οὐχ „ἵππον κόσμον"* 5 *ἄλλον δορατέου ἢ δορατείου ἢ δουρείου, ἀλλὰ δόξας πάλαιῶν καὶ σοφῶν ἀνδρῶν περὶ κόσμων ἢ κόσμου καὶ οὐρανῶν καὶ οὐρανοῦ, εἴτε μεσόκοιλος, εἴτε κωνοειδής, εἴτε ᾠοειδής, εἴτε στρο-*

Glosse di *V* (niente in *LG*): 1) *δόρυ ξύλον, ὅθεν δαύρειος καὶ δοράτειος ἵππος ὁ ξύλινος*

1 *ἐρεῖ τις G*: *καὶ ροτὶς* (sic) *L* 2 *ἐρραθυμημένων L* *διαβιωσκόντων G* 3 *ἀλλά γε L* 4 *κόσμου G* 5 *ἄλλον* om. *G* 8 s. *εἴτε ᾠο. εἴ. στρ.* om. *G*

ἀνδρῶν περὶ κόσμων ἢ
κόσμου καὶ οὐρανοῦ
καὶ οὐρανῶν, εἴτε με-
σόκοιλος εἴτε κωνοει-
5 δής, εἴτε ᾠοειδής, εἴ-
τε στροβηλοειδής, εἴτε
σφαιροειδής, καὶ περὶ
εἰδῶν καὶ κόσμων καὶ
κενῶν καὶ ἀτόμων· καὶ
10 τοὺς ἀρισταγορείους καὶ
χρυσιππείους καὶ πυθα-
γορείους καὶ ἀπολλοδω-
ρείους καὶ πλατωνείους
διέξιθι καὶ τοὺς τού-
15 των λόγους, καὶ ὅπως
οἱ μὲν δοτείρᾳ καὶ κυ-
βερνήτιδι καὶ σωτείρᾳ
προνοίᾳ τὸν κόσμον τοῦ-
τον ἐπιτρέπουσι διακυ-
20 βερνᾶν, οἱ δὲ μέχρι
τῶν τοῦ αἰθέρος τόπων
ταύτην[1]) ἱστῶσι, καὶ
ὅπως οἱ μὲν σμικρο-
λόγως καὶ φειδολῶς
25 τοῦτο εἶπον, οἱ δ' οὐ-
δόλως ἐφορᾶν τὸν καθ'
ἡμᾶς κόσμον· οὕτως
ἐσκοτίσθη ἡ ἀσύνετος
αὐτῶν καρδία τῷ ἐπε-
30 σκοτῆσθαι τοῖς ἔξω λή-
ροις τὸν τῆς ψυχῆς
ὀφθαλμόν. διὰ τοῦτο

βιλοειδής, εἴτε σφαιροειδὴς καὶ περὶ εἰδῶν
αὐτῶν καὶ κόσμων καὶ κενῶν καὶ ἀτόμων·
καὶ τοὺς ἀρισταγορείους καὶ χρυσιππείους καὶ
ἐπικουρείους καὶ πυθαγορείους καὶ ἀπολλοδω-
5 ρείους καὶ πλατωνείους διέξιθι περὶ τούτων
λόγους, καὶ ὅπως οἱ μὲν δοτείρᾳ καὶ κυβερ-
νήτιδι καὶ σωτείρᾳ προνοίᾳ τὸν κόσμον τοῦτον
ἐπιτρέπουσι διακυβερνᾶν, οἱ δὲ τῶν ἄνω τό-
πων τοῦ αἰθέρος διοικεῖν, διὰ σκότον καὶ
10 πλάνον ἱκανὸν λογισμῶν αὐτῶν, ἄχρι, τῶν
κάτω δὲ ἐπόπτην εἶναι ἥκιστα οὐδὲ θεωρεῖν·
καὶ ὅπως οἱ μὲν σμικρολόγως καὶ φειδολῶς
τοῦτο εἶπον, οἱ δ' οὐδόλως ἐφορᾶν τὸν καθ'
ἡμᾶς κόσμον, οἱ δ' ἄτομα καὶ ἀμερῆ σώματα
15 καὶ ὄγκους καὶ πόρους τῶν ὁρατῶν τὴν φύσιν
συνέχειν ἐφαντάσθησαν. ὄντως ἱστῶν ἀραχνῶν
(63^{v} G) οὐ διαφέροντα μίτον οἱ ταῦτα γράφοντες
ὑφαίνουσιν· οὐ γὰρ ᾔδεισαν ὡς ἐματαιώθησαν
τοῖς λογισμοῖς αὐτῶν καὶ ἐσκοτίσθη ἡ ἀσύνε-
20 τος αὐτῶν καρδία, οἱ φάσκοντες εἶναι σοφοὶ
ἐμωράνθησαν· τὸ ἐσκοτίσθαι γὰρ αὐτοῖς οὐκ
ἄλλῳ ἐπῄει ἢ τῷ ἐπεσκοτῆσθαι τῶν ἔξωθεν
λήρων τὸν νοητὸν τῆς ψυχῆς ὀφθαλμόν. διὰ
τοῦτο καὶ τὰ πάθη θεοὺς ὠνομάκασι, τὸν
25 θυμόν φημι καὶ τὸν πόθον καὶ τὸν κατὰ
μόθον πόνον, οἱ δὲ κρήναις καὶ πηγαῖς καὶ
ποταμίοις ῥείθροις τὴν τιμὴν προσῆψαν, ἕτεροι
δὲ νύμφῃ ὀρειάδι καὶ ὀρειφοῖτι καὶ ὠρειγενεῖ
καὶ ὠριγενεῖ καὶ νηρηίδι καὶ ὀριτρόφῳ καὶ
30 ὀρειπόλῳ νηίδι τὸ σέβας ἀνατεθείκασιν, ἄλλοι
δὲ τὸ κακῶν χεῖρον λίμναις καὶ κροκοδείλοις
ὑαίναις καὶ πρῆστι αἰνῇ τὸ αὐτὸ δεδώκασιν.

Glosse di *V*: 1) τὴν πρόνοιαν

Note al testo di *V*: 6 στροβηλοειδής, ma cfr. la glossa a 4, 17: στρόβιλος ὁ ἄνεμος ῑ, στρόβηλος δὲ ὁ τῆς πεύκης καρπὸς η̄, καὶ νῆσος. 12 s. ἀπολλοδαρείους 24 φειδωλὸς, e εἶπον corretto da εἰπών 30 ἔξω corretto da ἔξω

Note al testo di *LG*: 5 διέξειθι *G* 7 σωτήρι sic *L* 10 ἱκανῶν *L* 11 ὑπόπτην *L* 15 τῶν ὁρατῶν *G*: lacuna di circa 13 lettere *L* 16 ἀραχνίων *G* 17 μῖτον *G* 23 νοητὸν *G*: λόγον τὸν *L*: forse λογικὸν καὶ νοητὸν 28 ss. ὀρειφοῖτι καὶ ὀρειγένει, καὶ ὀρεινόμω καὶ νηρηίδι *G* 30 ἀντέθεικαν *L* 32 πρήστεϊ *L*

καὶ θεοὺς τὰ πάθη
ὠνομάκασιν, τὸν θυμὸν
τὸν πόθον τὸν κατὰ
πόλεμον πόνον, οἱ δὲ
5 κρήναις καὶ πηγαῖς τὴν
τιμὴν προσῆψαν, ἄλλοι
νύμφῃ ὀρειάδι καὶ ὀρει-
φοῖτι καὶ ὀρειγενεῖ καὶ
ὀρειπόλῳ νηΐδι καὶ κρο-
10 κοδύλοις καὶ ὑήναις καὶ
πρήστι αἰνῇ. εὕρῃς γὰρ
εἰ ἀκριβῶς ἐπίῃς τὸν
φάγρον ζῷον ὑγροπόρον
παρὰ Τηνίοις τετιμη-
15 μένον, ὀρφῶν δὲ παρ᾽
Αἰνίοις[1]), ἐνίοις δὲ καὶ
μαινὶς θεὸς νενόμισται,
ἄλλοις δ᾽ ὦμος, ἑτέροις
δ᾽ ἀγλὶς[2]) σκορόδων καὶ
20 κρομύων ὑμήν[3])· ὁ δέ
τις[4]) καὶ κλωνὶ δένδρων
δεδούλωτο καὶ χρυσείων
τῶν κλάδων ἐξῆπτε[5])
πλογχμῶν πλεῖστον χρῆ-
25 μα· ἄλλῳ Ἡφαιστίων
μειράκιον ὡραιοκόμον
θεὸς ἐνομίζετο· καὶ τῷ
μὲν πήληξ, τῷ δὲ λόφος
ἢ καὶ καταῖτυξ[6]) κέκλη-

εὕρῃς γάρ, εἰ ἀκριβῶς ἐπίῃς, φάγρον ζῷον
ὑγροπόρον παρὰ Τηνίοις τετιμημένον, ὀρφὸν
δὲ παρ᾽ Αἰνίοις, ἐνίοις δὲ θεὸς καὶ μαινὶς
νενόμισται καὶ ὀσμῦλος, ἄλλοις δ᾽ ὦμος,
5 ἑτέροις δ᾽ ἀγλὶς σκορόδων τε καὶ κρομμύων
ὑμὴν καὶ ὀρόβων καὶ βρώμων ἀθήρ, ἄλλος δέ
τις καὶ κλωνὶ δένδρων δεδούλωτο καὶ χρυ-
σείων τῶν κλάδων ἐξῆπτε πλοχμῶν πλεῖστόν
τι χρῆμα καὶ μελεδωνὸν αὐτὸν ἀφῆκεν ἐπι-
10 μεμελημένον τῶν κώμων· ἔστι δ᾽ ὃς καὶ πο-
ταμῶν ἐθεοποίει Νεῖλον κορυφαῖον καὶ καθ᾽
ὑγρῶν ἐκαλλιέρει ἀμνειὸν ἐτείως καὶ ἐτη-
σίως τὸ χρυσίον ἀνέδην χέων κατὰ κερῶν.
ἄλλῳ Ἡφαιστίων μειράκιον ὡραιοκόμον θεὸς
15 νομίζεται, ἑτέρῳ ἡφαιστείων κατασκευὴ ὅπλων,
καὶ τῷ μὲν πήληξ, τῷ δὲ λόφος ἢ καὶ κα-
ταῖθυξ κέκληται, ῥύεται δὲ κάρη θαλερῶν
αἰζηῶν, ἵνα τι καθομηρίσω· ἄλλῳ πιλίον
ἀσκητόν, ἑτέρῳ γέρρον οἰσύινον, ἄλλῳ σειρο-
20 μάστης καὶ ἀκινάκης καὶ ἄκαινα, ἑτέρῳ θώραξ
τερμιόεις καὶ ἁλυσειδωτὸς καὶ ποδήρης· καὶ
τὸν μὲν ξύλον ξηρὸν ἴδης τεχνιτῶν εἰργασμέ-
νον χειρὶ σοφῶν τὰ περὶ τὴν τεκτονικὴν ὡς
θεὸν δι᾽ αἴνων πεποιημένον, τὸν δὲ λίθον
25 τορείᾳ καὶ γλυφῇ εἰργασμένον καὶ γλυφεῖ
καὶ ἐγκοπεῖ ἐξεσμένον τεχνηέντως, ὅπως
τὸ ἀφθόνως ζῆν τῷ τεχνιτευμένως ἀσκῆσαι
καὶ ξέσαι καὶ τεκτήνασθαι ἐπίῃ, ἄλλον δ᾽
εἰκόνι παρὰ τῶν χαλκουργῶν ἐξεργασθείσῃ

Glosse di *V*: 1) τοῖς ἐν τῷ Αἴνῳ 2) ἡ κεφαλή 3) παρὰ τὸ ποιεῖν τὰς .... e in marg. ὕειν 4) ἤγουν ὁ Ξέρξης 5) ἐκρέμα 6) παρὰ τὸ κατατετύχθαι ἤγουν κατεσκευάσθαι (κατασκ. *V*)

Note al testo di *V*: 16 ἐνίοις] ἐνίοις *V* 24 l. πλοχμῶν, ma la stessa grafia è anche in *L*

Note al testo di *LG*: 3 παρ᾽ ἐνίοις, ἐνιοις δὲ *G* 4 ὁ σμῦλος *L* 5 ἑταίροις δ᾽ ἀγκλὶς *G*: om. *L* 6 αἰθήρ *G* 7 τις κλωνί, om. καί, *G* 8 ἐξῆπται πλογχμῶν *L* 9 μεληδωνὸν ἑαυτὸν *L* 12 ἐτείωσον *L* 14 ὑφαστίων *G* 15 ἑταίρῳ *G* 16 ἢ *L* καὶ in fine om. *G* 17 κέκλυται *G* 18 πίλιον *L* (come *V*) 19 συρο- *L* 20 ἀκινάκις *L* (come *V*) 24 δι᾽ αἴων ποιημένον *L* 27 τῶ ἀφθ. *G* 28 ἐπήει *L* 28s. ἀλλ᾽ οὐδ᾽ εἰκόνει τῶν χαλκ. *L* ἐξεργατώσῃ *G*

ται ῥύεται δὲ καὶ κάρη θαλερῶν τὸ προσκυνεῖν ἀπονέμειν προηγαίζηῶν, ἵνα καθομηρίσω τι· ἄλλῳ μένον.
πίλιον[1]) *ἀσκητόν, ἑτέρῳ γέρρον*
οἰσύινον[2]), *ἄλλῳ ἀκινάκις καὶ ἄκαινα, ἑτέρῳ θώραξ τερμιόεις καὶ*
5 *ἁλυσειδωτὸς καὶ ποδήρης.*

Glosse di *V*: 1) *πήλειον σκευαστόν* (?) 2) *ἀπὸ τοῦ οἴω τὸ κομίζω.*

Note al testo di *V*: 1 *καρ . . . θαλερῶν* con una laceratura del foglio (7′ 1) dopo *καρ*

* * *

L'intenzione e il metodo dell' opera sono abbastanza chiaramente espressi pur nell' affettato e lambiccato frasario del preambolo (v. sopra, p. 433 s.). L'autore si propone di superare tutti quelli che l'hanno preceduto, raccogliendo un materiale di gran lunga più copioso e più vario. Chi sono questi predecessori? Che è questo materiale? Non occorre uno straordinario acume per rispondere a tali domande, purchè si badi ai saggi dell' opera sopra trascritti.

Siamo nel campo della letteratura scolastica, e abbiamo davanti a noi un testo di lingua appositamente composto per far apprendere un gran numero di vocaboli e frasi, e insieme offrire copiosi esempi per esercizi di ortografia e di grammatica. Che altro è questo se non un saggio di quel genere scolastico che i bizantini designarono col nome di schedografia? Il titolo di *G* lo dice anche espressamente.

Una distinzione è però necessaria.

La schedografia vera e propria è costituita da un catechismo lessicale, ortografico e grammaticale sopra un dato testo. Una serie di testi così commentati si trova, per esempio, nel suddetto codice laurenziano LV, 7, f. 108 ss. sotto il titolo *Ἀρχὴ σὺν θεῷ ἁγίῳ τῶν εἰσαγωγικῶν. σχέδος πρῶτον.*[1])

Come saggio può servire il principio del commento alla favoletta esopica[2]) *Αἴλουρος εἴσω χειᾶς κτέ.* (f. 157ᵛ):

Τῶν αἰλούρων αἱ μὲν εἰσὶν οἰκογενεῖς αἳ καὶ γαλαὶ λέγονται, αἱ δὲ ἐν τοῖς ἀγρίοις τάττονται ζῴοις. εἴσω ποίου μέρους λόγου ἐστίν; ἐπιρρήματος κτέ.

Più simile per contenuto al testo di Longibardos è il breve avvertimento a f. 153ʳ:

Ἔχε ἐπὶ λογισμῶν, ὦ παῖ, τὰ γραφόμενά σοι ῥησείδια καὶ λεξείδια

1) Nel margine superiore: *Χριστὲ προηγοῦ τῶν Νικολάου πόνων.*
2) Cfr. 16 e 16ᵇ Halm, ma vedi più giù.

τὰ τιμιώτερα ὑπὲρ χρυσίον καὶ προτιμότερα ὑπὲρ μυριάδας ἀργυρίων καὶ ἡδύτερα ὑπὲρ μέλι καὶ κηρίον· ταῦτα γάρ σε θήσει κλεινὸν καὶ ἀρίδηλον καὶ ἀρίζηλον καὶ ἀρίδεικτον καὶ ἐν βροτοῖς περιώνυμον.

Nel relativo commento grammaticale sono analizzati i vocaboli *ἔχω* (quali parole si scrivono con *ἐχ-* e quali con *αἰχ-*) *λογισμός* (parole in *-ισμός* e in *-ησμός*) *παῖς* (parole che cominciano con *πε-* e con *παι-*) *ῥησείδια* (parole con *ῥι-*, *ῥη-*, *ῥει-*) *ὑπὲρ* (composti con *ὑπ(ο)-* e *ὑπερ-*) *χρυσίον* (nomi in *-ιον* e *-ειον*) *μυριάδας* (voci con *μυ-* e *μοι-*; nomi in *-ιάς*, *-ειάς*) ecc.

Omero e la materia dell' *Iliade* non manca di fare un po' le spese di queste compilazioni. Per es. il laurenziano (f. 167v) ci offre il seguente tema:

Ἀλέξανδρος ὁ Πριαμίδης ὁ καὶ Πάρις ὠνομασμένος καὶ Ἰδαῖος κεκλημένος, τὴν Λάκαιναν Ἑλένην ἡρπακὼς εἰς Ἴλιον ἐπανήει· ὁ δὲ Ἀτρείδης Μενέλαος ὁ τῆς εἰρημένης ὁμευνέτης ἐστράτευσεν ἐπὶ τὸν τῆς Ἰλίου τόπον μετὰ τοῦ ὁμαίμονος αὐτοῦ Ἀγαμέμνονος καὶ ταύτην κατασκάψας ἐπανέζευξεν οἴκαδε.

Il commento comincia dallo stabilire le differenze esistenti fra *ἰδαῖος*, *ἡδέως*, *ἡδέος*, *εἰδέος*. Il che prova quanta parte dovessero avere nella scuola bizantina gli esercizi sulle *antistoichie*, molto simili in fondo a quegli esercizi sugli *homonymes* che anche oggi si usano nell' insegnamento del francese. Il tema più bizzarro che finora si conosca per esercizi siffatti è quella serie di bisticci fondata sulle sillabe *e-ri-min*, che da alcuni codici è attribuita al Planude, e fu ripubblicata recentemente dal Treu (BZ V, 1896, 337 s.).[1])

1) Ai codici enumerati e studiati dal Treu sono da aggiungere per ora i due codici di Longibardos, *L*(aur. LV, 7) e *G* (= Vatic. gr. 883). In *L* è la postilla marginale in rosso (τ)οῦ πλανοῦδ´ κυροῦ μαξίμου che aveva già dato nell' occhio al Bandini. Questi in fatti nota nel suo catalogo (II 247): „In fine istorum versuum (cioè dei versi di Marcello Sidita, che terminano in fondo al f. 217v) adiectum est manu diversa quoddam scholium grammaticum paucorum versuum (la scrittura è distribuita in sei righe) ex Maximo fortasse Planude desumptum; illius enim nomen legitur in margine.“ Il cod. *G* ha nel margine la sola postilla γρίφ(ος), che forse è il nome giusto di un componimento siffatto. Ma sarebbe errore dedurne che l' autore l' abbia fatto per semplice passatempo. Veggasi infatti un simile rompicapo, composto con le syllabe e-pi-ro-min, nel breve testo che qui trascrivo dal cod. gr. parigino 2594, f. 68r: *Ἐπὶ Ῥώμην ἐπειρώμην ἀπιέναι, οὐδεὶς δὲ ἦν ὃς ἐποδήγει καὶ ἐφωδήγει· διὸ καὶ μὴ ἔχων ὁδηγὸν ἐπειρόμην τῇ θλίψει ὡς βέλει καὶ ἐπηρώμην ἐπιπλεῖστον εἴ πού τις φανῇ παρὰ τῶν θεῶν ἐπὶ Ῥώμην ὁδηγῶν· ὡς δὲ προσήει τις ὁδίτης, ἐπηρόμην τίς ἡ ἐπὶ Ῥώμην ὁδός· ὡς δὲ ἠκηκόειν. ἀμεταστρεπτὶ ὥδευον·* Questa lezione, com' è facile vedere, è piu corretta di quella del cod. Vallicelliano riprodotta dal Treu (l. c. 338), e inoltre il Parigino fa seguire subito questo importante commento: *ἐπὶ Ῥώμην δύο μέρη*

È notevole tuttavia che mentre i testi delle schedografie a noi note sono in genere molto brevi, Longibardos invece si è ingegnato di comporre un discorso lunghissimo, avente un' apparente unità, nonostante la sua intima sconnessione. E questo discorso, se si spogliasse delle innumerevoli e noiose digressioni, potrebbe dirsi un trattatello morale ad ascetico racchiudente i precetti per ben vivere e per assicurarsi la felicità nella vita futura. Per questo rispetto Longibardos si connette a scritti parenetici come quello di Agapeto, e risale anch' esso alla fonte classica comune, gli avvertimenti a Demonico. Per l' opuscolo di Agapeto è notevole il fatto ch' esso prese addirittura il nome di *Scheda*, e come risulta da numerosi manoscritti, fu largamente usato appunto per esercitazioni schedografiche. A questo si prestavano i suoi singoli brevi capitoli, quasi indipendenti l' uno dall' altro, salvo il vincolo affatto esteriore costituito dall' acrostico. Longibardos invece ha cercato di evitare qualunque divisione in paragrafi, e solo qua e là ha lasciato qualche traccia dell' imbarazzo in cui doveva metterlo il suo proponimento di fondere in un contesto unico i soggetti più disparati. Tali tracce possono ravvisarsi nelle formule di passaggio *προσεπιτούτοις* 4, 12, *ἐπιδητούτοις* 4, 21, *καὶ ταῦτα μὲν τῶν Ἑλλήνων οἱ δοκιμώτατοι . . . ἃ δὲ ἔθνη τἄλλα δοξάζουσι πῶς ἂν εἴποιμι . . .;* 7, 4, *πῶς δ' ἄν σοι . . . λέγοιμι . . .;* 8, 18, *οἶδ' οὖν ὡς ἐρεῖ τις . . .* 7, 11 (v. sopra, p. 446), *ἔπιθί μοι καὶ δένδρων βλάστην* 4, 16, *ἔπιθί μοι τῷ λόγῳ . . .* 6, 1 ecc. Una volta anzi pare che l' autore si accorga di essere andato troppo per le lunghe, e promette di affrettarsi alla conclusione: 8, 28 *ἀλλ' εἰ δοκεῖ φέρε ἐνταῦθα τὸν λόγον ὁρμίσαντες τῶν πόνων ἐνδώσομεν καὶ λήξωμεν. ἐπεὶ ⟨καὶ L⟩ τὸ διδασκαλικὸν νᾶμα προσκορές ἐστιν εἰκότος (-τως L) ὑπερχεόμενον. διὰ τοῦτο δεῖ με ⟨δὴ L⟩ τῶν λόγων (πόνων L) ἐνταῦθα στῆναι μίκρ' ἄττα (μικράτα V, μικρὰ ταῦτα L) τοῖς ἤδη ῥηθεῖσι προσεπισυνείραντα.* E segue un' altra lunga serie di precetti[1]), finchè l' autore si ricorda della promessa, e conclude: 9, 32 *ἀλλὰ γὰρ ἐν νῷ ληπτέον τὴν ὑπόσχεσιν· εἶπον σιγῆσαι· τοιγαροῦν σιγητέον.*

Questa chiusa metrica (un dodecasillabo in fine è chiaro, e non sarebbe difficile ricavarne un altro dalle parole che precedono) mi richiama alla mente uno scritto che secondo l' opinione comune non

---

λόγον εἰσίν· ἐπὶ πρόθεσις, Ῥώμην ὄνομα πόλεως· δίφθογγον [è una svista dell' analizzatore, invece di ῑ] καὶ ῆ: ἐπειρώμην ἀντὶ τοῦ ἀπόπειραν ἐποιούμην· δίφθογγον καὶ μέγα: ἐπειρόμην ἀντὶ τοῦ ἐσουβλιζόμην· δίφθογγον καὶ μικρόν: ἐπηρώμην ἀντὶ τοῦ ηὐχόμην· ῆ καὶ ῶ μέγα: ἐπηρόμην ἀντὶ τοῦ ἠρώτησα· ῆ καὶ ō μικρόν.

1) Con *μὴ ἀνέδην, ὦ οὗτος, κομήσῃς* comincia una serie di precetti molto simili, perfino nelle frasi e nai bisticci al *παρεκβόλαιον τῆς κόμης* dell' Arabites, che evidentemente ebbe Longibardos fra le sue fonti. Ma di ciò mi propongo di trattare in altra occasione.

avrebbe niente che fare con quello di Longibardos., Voglio dire con quell' operetta che dal Krumbacher fu chiamata col nome di Maus-humoreske e con questo titolo è stata recentemente ristampata da Costantino Horna.[1]) È per me evidente che anche questa non è né una satira né uno scritto umoristico vero e proprio, ma una composizione ad uso scolastico precisamente come quelle di Longibardos e dell' Arabites. Lo dice già abbastanza il titolo *τὰ σχέδη τοῦ μυός*; ma soprattutto solo intendendo a questo modo si può trovare un senso nelle parole introduttive *Εἰ βούλεσθε, ὦ παῖδες, τραφῆναι τήμερον λογικῶς, ἰδοὺ ὁ μῦς ὑμῖν τὸ συσσίτιον δίδωσιν.* Il companatico non è che la materia della favoletta, con cui si renderà più amabile il pane della scienza grammaticale. Il maestro si rivolge direttamente agli scolari (*παῖδες*) anche nei versetti che chiudono il primo capitolo e nella introduzione dal secondo *'Ιδοὺ καὶ σήμερον ἁβρὸν ὑμῖν τὸ ἑστίαμα ἡ τοῦ μυὸς εὐτρεπίσει τράπεζα.* La divisione in due capitoli eguali, rompendo a mezzo il racconto, non può essere suggerita che dall' esigenza della scuola: quell' *oggi* ripetuto a principio di ciascun capitolo dice chiaramente che l' analisi della favoletta si voleva distribuita in due lezioni. Lascio volentieri agli studiosi di Costantino Manasse la cura di ricercare quali degli scritti di questo fecondo scrittore debbano oramai rientrare nel genere della letteratura scolastica. A me basta aver qui accennato a questo argomento che mi par degno di studio e capace di modificare il nostro giudizio su vari prodotti della letteratura bizantina.[2])

1) *Analekten zur byzantinischen Literatur* (Wien, 1905), 12—16.

2) Noto qui di passaggio alcune curiose redazioni di favole esopiche. Le varianti nella lingua e nello stile non hanno, come fu creduto, sempre lo scopo di avvicinarsi al linguaggio popolare. Si noti p. es. lo strano *ὠφώς* (= *ἑωρακώς*) della favoletta sopra citata nel cod. laurenziano: *Αἴλουρος εἴσω χειᾶς κατοικιδίων ὀρνίθων δεδυκὼς καὶ ὠφὼς ὄρνιν νόσῳ αἰνῇ συνεχομένην ἠρώτησε ταύτην „πῶς ἔχεις;“ ἡ δὲ ἔφη „εἰ σὺ ἀπίῃς τῶν ἐνταῦθα τόπων, κρειττόνως ἔχω. οὕτω δὴ καὶ ἀνθρώποις ἡ παρουσία τῶν ἐχθρῶν ἀποθύμιος.* Non so se al pari degli *σχέδη μυός* sia da giudicare come componimento a scopo di esercizio scolastico anche l' invettiva *εἰς πόρνας* in Boissonade Anecd. Graeca IV 464—6. L'argomento è tutt' altro che inconcepibile in relazione con la scuola bizantina: anche Longibardos ha molte parole sullo stesso soggetto; ma notevole a questo proposito è ciò che dopo le solite *Voces animalium* ci offre il cod. *G* (= Ξ del Bancalari, *Studi ital. di fil. cl.* I 75 ss.): *εἴποις δ' ἂν ἔλαφον θεῖν, λαγὼν φεύγειν κτλ.* — *καὶ μὴν καὶ τὸ μίγνυσθαι ἐπὶ μὲν τῶν ἀλόγων βαίνειν, ἐπιβαίνειν, ὀχεύειν, βιβάζειν, συνδυάζειν, ἐπάγεσθαι· καὶ ἐπὶ ὄνων ἴδιον τὸ ὀνοβατεῖν ὁπόταν ἵπποις ἐπιβαίνουσι* (sic)· *κοινῶς δὲ ἐπὶ πάντων τὸ παιδοσπορεῖν ὥσπερ καὶ ἐπὶ ἀνθρώπων· ἐπὶ δὲ ἀνθρώπων ἰδίως καὶ ὁμιλῆσαι, μιχθῆναι, διαλεχθῆναι, ἐντυχεῖν, πλησιάσαι, κοινωνῆσαι, συναναπαύεσθαι, εἰς ταὐτὸν ἐλθεῖν, συγκατακλιθῆναι, συγκατακοιμηθῆναι, συγγενέσθαι, σποδεῖν, ὀπύειν, ἀφροδισιάζειν, συμπλέκεσθαι.* E questa pure è letteratura scolastica!

Quanto a Longibardos, non siamo disposti a credere a tutto ciò ch' egli ci dice delle sue fonti nel preambolo, tanto più che il *νοθεύειν* sembra fosse il suo forte! Leggendo si ha piuttosto l'impressione ch' egli disponga di copiosissime raccolte di vocaboli e nomi, e di svariati spogli lessicali e grammaticali. Occorrerà un' apposita ricerca per determinare, se è possibile, i libri a cui egli attinge, se non riposte dottrine, certo fiumi e torrenti di parole. Qui solo per dare un' idea di questa ricchezza verbale segnerò i vocaboli del proemio che non hanno riscontro nel mio *index verborum* compilato, come ho detto, sul solo testo di *V*:

ἀδιαλώβητος ἀκέραιος ἀκονιτί ἀλλοιωτός ἀμαχητί ἀμοχθεί ἀμφιγνοῶ ἀμφοτερίζω ἀνιδιτί ἀξιεραστότερος ἀπαγκωνίζω (ἀπηγκωνισμένῃ χειρί) ἀπαγροικίζομαι ἀπασχολάζω ἀπαυδῶ ἀπαχθίζω ἀπηχθημένως ἀποικιλοτάτως ἀποκνῶ ἀπονητί ἀποτινάσσομαι ἀποφορτίζω ἀρχαίτερος ἀρχιαίτερος ἀχθεινός βασκαίνω βροτός δημιουργός διαβιώσκω εἰδάλιμος ἐκθειαστής ἐκκαίω (ἐκκεκαυμένος) ἐκφορῶ ἐκχέω ἐλλογιμώτερος ἐλλύχνιον ἐνασχολῶ ἐπανάληψις ἐπανατίθημι ἐπαχθίζω ἐπιπονώτερος ἐρανίζω ἐρρᾳθυμημένως ἐρρᾳστωνευμένως ἑτοίμως ἠμελημένως ἰδάλιμος ἰδιωτικός ἴδος καινουργός καταπροΐημι λαιμαργῶ μεσαίτατος μεταδιώκω μυσταγωγός νοθεία νοθεύειν νωθεία νωθρεία νωχελία οἰσοφάγον οἰστός περίληψις περιπείρω (-επάρησαν) προσανέχω προυργιαίτατος ῥεῖθρον ῥυηφενῶς σπῶ σπουδασμός συλλαγχάνω συνάγω (-αγήοχα) συναθροίζω συνερανίζω συνθιασώτης συντάσσομαι σφίγγω (ἐσφιγμένῃ χειρί) τήκω φόνος χωριτικός.[1])

Roma. **Nicola Festa.**

---

1) Einige Mitteilungen über Longibardos gab (aus dem Cod. Vatic. 883) schon R. Reitzenstein, Geschichte der griech. Etymologika, Leipzig, B. G. Teubner 1897 S. 332 ff. Anm. der Redaktion.

Neue Beiträge zu den Gedichten des Eugenios von Palermo.

In einem kleinen Aufsatze, der im XIV. Bande dieser Zeitschrift S. 468 ff. erschienen ist, habe ich nachgewiesen, daß der Text der Gedichte des Eugenios von Palermo, wie ihn L. Sternbach im XI. Bande S. 406 ff. aus dem Laurentianus V 10 veröffentlicht hat, arg verwahrlost ist. Wenn ich auch — besonders durch Berücksichtigung der metrischen Grundsätze des Autors — für eine große Zahl von Stellen die Heilung angeben konnte, so blieben doch noch recht viele Verse übrig, die jeden Heilungsversuches zu spotten schienen. Da an die Auffindung einer zweiten Handschrift nicht zu denken ist, konnte ich nur die Hoffnung aussprechen, daß eine neue Kollation des Laurentianus in manches Dunkel noch Licht bringen werde. Denn für die Vermutung, daß ein sehr erheblicher Teil der Verderbnisse nicht dem Schreiber, sondern dem Herausgeber zur Last fallen dürfte, hatte ich sehr gewichtige Gründe. Ein Besuch in Florenz gab mir nun die erwünschte Gelegenheit zu dieser Nachvergleichung, die denn auch meine Erwartung vollständig rechtfertigte. In vielen Fällen findet jetzt die von mir bereits als Konjektur vorgeschlagene Besserung ihre volle Bestätigung durch die Handschrift; auch an den wenigen Stellen, wo ich zwar die Verderbnis erkannt, aber die richtige Heilung nicht gefunden hatte, fällt die Schuld fast immer auf den Herausgeber, der durch seine falschen Angaben den Text gar zu arg verunstaltet hatte. Endlich hat die Nachvergleichung noch eine Reihe von weiteren Lesefehlern des ersten Herausgebers aufgedeckt, deren Mitteilung zur Säuberung des von ihm gebotenen Textes nötig ist. Ich gebe im folgenden das Resultat meiner Nachvergleichung in der Reihenfolge der Gedichte. Kleinigkeiten, die für den Text belanglos sind, wie nicht verzeichnete Fehler gegen die Orthographie oder die zahlreichen nicht beachteten Korrekturen des Schreibers, übergehe ich, wiewohl Sternbach selbst ihre Angabe sonst für sehr wichtig hält. Nur wo er solche Fehler mit Unrecht der Handschrift zuschreibt, habe ich einigemal ausnahmsweise die tatsächliche Schreibung notiert.

Gleich I 3 hat die Hs nicht *εἷς ὁ*, was Sternbach in *εἰς ἃ* korrigiert, sondern richtig *οἷς ὁ*; 4 *πᾶσι* (nicht *παντὶ*); 12 *πᾶν* (nicht *τᾶν*); 18 *ῥυσαὶ* (nicht *ῥυσοὶ*); 23 *παντὶ* (nicht *πᾶσι*); 40 *τὴν ἐσχάτην* (nicht *τῶν ἐσχάτων*); 71 *ἐν τῶδε* (nicht *ἐκ τῶνδε*). 73 f. lauten bei Sternbach *Ὡς εἴθε τοῦτο φυσικοῖς θεσμοῖς μέρος | καὶ μὴ βίᾳ χρήσαιτο τῆς τυραννίδος*. Die Hs hat aber nicht *μέρος*, sondern *μένος*. Beides scheint mir wenig passend (es ist vom Sterben *τὸ θανεῖν* die Rede). Wahrscheinlich ist *μόνοις* herzustellen. 82 liest Sternbach: (*τὴν φενάκην*) .... *πλάνων ὀνείρων καὶ σκιᾶς ἡγούμενος*. Die Hs bestätigt erstens meine Konjektur *πλάνην* und hat sodann *ὀνείρου*. 89 *τούτους βασιλεῖς οὖν ἴσως καλοῖτό τις*. Zu *ἴσως* bemerkt der Herausgeber: „Von dem in der Hs verwitterten Wort ist nur *ἴ* sichtbar". Aber von einem *οὖν* ist erst recht nicht das Mindeste zu sehen. Das auf *βασιλεῖς* folgende Wort ist allerdings etwas undeutlich, doch scheint mir die Lesung *ἀξίως* sicher. Im folgenden bestätigt die Hs meine Vorschläge zu V. 95 *ἀντιπαράταξιν*, 100 *ἀκολασίαις*, 113 *ἠπειγμένως*, 133 *φθάρηθι*, 169 *θεόσδοτον*. V. 186 ff.: (*Τριὰς*) *γένοιό μοι νῦν ἀπλανὴς ποδηγέτης | καί μου πορείαν βημάτων καταρτίσειν | ἴθυνε κτλ.* Die erste Hand hat durch Korrektur das Femininum *ποδηγέτις* richtig hergestellt. Für das zweifellos falsche *καταρτίσειν* hatte ich anfangs *καταρτίσαις* notiert; nur weil Sternbach die Optativformen auf *αις* verdächtigte, entschloß ich mich zu der Konjektur *καταρτίσει* (Dativ). Die Hs hat aber richtig *καταρτίσαις*.[1]) II 9 Die Hs hat *δώῃ τίς* (nicht *δώῃ τὶς*); V. 11 ff. *Οὐκοῦν σκοπεῖν δεῖ τοὺς κακοὺς ὑπηρέτας | καὶ τοὺς ὀπαδοὺς τῆσδε τῆς μοχθηρίας | καὶ παιδαγωγὸν ἀπὸ τῶν μαθημάτων*. Da *παιδαγωγὸν* keine sinngemäße Konstruktion zuläßt, hatte ich *παιδαγωγεῖν* vorgeschlagen. Nun ergibt sich aber, daß das Wort an sich ganz richtig ist, daß aber der Herausgeber vorher in der Eile einen ganzen Vers übersprungen hat: *ἐκ τῶν γεωργίων δὲ γνῶναι τὸν σπόρον | καὶ παιδαγωγὸν κτλ.* 46 Die Hs hat *τοὺς τάφους* (nicht *καὶ τάφους*). III 8 Nach *ἀπροσεξία* steht noch ein kleines vertikales Strichelchen, wie es scheint, von zweiter Hand. Keinesfalls *ἀπροσεξίαν*. 12 *ζῶν* (nicht *ζῶον*); 32 *θριξὶ συνεκτέτμηκτο ὀμμάτων κόρας*. Meine Konjektur *ξυνεκτέτμηκεν* wird bestätigt, nur daß die Hs *συν* hat; doch wird das *ξ* atticum aus dem von mir a. a. O. S. 473 angeführten Grunde herzustellen sein. IV 22 Die Hs hat *ἐν κανᾶ* (nicht *εὐκανᾶ*). V 19 Zur Rechtfertigung der Konjektur *κεκτημένων* hätte ich noch anführen sollen, daß die Überlieferung *κεκτημένον* mit lang gebrauchtem

1) Über den wahrscheinlichen Umfang des Gebrauches dieser Formen vgl. Wien. Stud. XXVIII (1906) S. 191.

o auch metrisch falsch ist. 35 Die Hs hat *νόμος* (nicht *νόμοι*). 51 *ὀφειλέτην*, | *ὃς ἀντιμετρεῖν καὶ πολυπλασιάζειν* | ... *οἶδε* ... *τὸ χρέος*. Die Hs hat *πολυπλασιάσειν*, das zweite *σ* allerdings, wie es scheint, durch Korrektur. Ich hatte auf die Möglichkeit, *πολυπλασιάσαι* zu schreiben, hingewiesen. Doch wird man sich, da nunmehr die Überlieferung wenigstens metrisch unanstößig ist, bei ihr beruhigen dürfen. VI 3 *προμηθείας νεύματι πανσοφωτάτῳ*. Die Hs bestätigt meine Verbesserung *προμηθίας* und hat außerdem *πανσοφωτάτης*; 78 *κλείθροις* (nicht *κλείθρων*). VII 10 *αὐτῶν* (nicht *αὐτῆς*). VIII 6 ff. *Κἂν ἀδρανὴς ἔδοξε τοῖς πολλοῖς, ἴσως* | *καὶ μικρὰ βλάπτων, ἀλλὰ μὴ παροπτέος.* | *Ἔτη παρ' ὑμῖν τὴν στάθμην εὐθυτάτην* | *ἀνενδότως τείνουσιν ἐν τοῖς πρακτέοις·* Die Interpunktion vor *ἴσως* habe ich schon früher berichtigt. Daß das ganz sinnlose *ἔτη* in *εἴη* zu ändern wäre, schien mir zwar ziemlich sicher. Doch wollte ich, wenn ich auch selbst darauf hingewiesen hatte, daß „Enjambements" bei Eugenios nicht gerade selten sind, ihre Zahl nicht durch Konjektur vermehren. Da aber die Hs selbst *εἴη* bietet, ist die Stelle in Ordnung, wenn man den Beistrich vor *ἴσως* und den Punkt vor *εἴη* tilgt. 34 Die Hs hat *ἰχνηλατήσων* (nicht *ἰχνηλατήσας*). IX 32 *τοῦδε* (nicht *τῶνδε*); 34 *μὴν* (nicht *μή*). 32 *ὑπὸ ψιθυριζόντων αὐτοῖς ἠρέμα*. Da dies metrisch falsch und mit dem Vorangehenden nicht zu konstruieren ist, habe ich *ὑποψιθυρίζουσιν* vorgeschlagen. Die Hs bestätigt das. 82 *ἐστὶ* (nicht *ἔστι*). XIV a 1 f. *Ἄλλην σέβου, νοητὴν ἄλλην* ... *λαβίδα, κόρη!* | *τὸ πῦρ τὸ τῆς Θεότητος ἱρὸν* (cod. *εὐρὸν*) *οὐ καταφλέγει*. Sternbach will in der nur von ihm vor *λαβίδα* statuierten Lücke *νῦν* ergänzen und bekommt dadurch einen politischen Vers, der so ziemlich das Maximum der möglichen Fehler enthält. Ich hatte *σε σέβω* vorgeschlagen. Die Hs hat aber sicher nicht *σέβου*, wie Sternbach ohne jede Äußerung eines Zweifels angibt, auch nicht *σεβὸν*, wie Bandini angibt, eine Lesung, die übrigens Sternbach ganz verschweigt, während er doch sonst die kleinlichsten Akzentabweichungen Bandinis nachdrücklichst notiert. Über *σέβ* steht eine Ligatur, die anscheinend mit dem bekannten Zeichen für *ου* endigt. Was der Schreiber wollte, ist kaum mit Sicherheit anzugeben. Was aber der Autor geschrieben hat, das kann ich jetzt voller Sicherheit sagen; nämlich: *Ἄλλην σε βάτον νοητήν, ἄλλην λαβίδα, κόρη,* | *τὸ πῦρ κτλ.* Natürlich ist auch das überlieferte *εὐρὸν* gegen jede Verballhornung (*ἱρὸν* Sternbach) zu schützen. Die Jungfrau Maria wird mit dem unverbrennbaren Dornstrauch in Ex. 3, 2 und mit der Kohlenzange bei Jes. VI 6 verglichen. 4 *κατέσταξεν* (nicht *κατέστακεν*). Im Lemma zu XIV b hat die Hs *ὑπὸ τοῦ πυρός*, wie auch Bandini angibt, nicht *ὑπὸ πυρός*. XV 22 Es scheint mir

ganz unmöglich zu entscheiden, ob die Hs *στεφηφόροις* oder (nach Sternbach) *στεφηφόραις* hat; die Grammatik spricht eher für das erstere. 39 Die Hs hat *οὐδ' ἀλλοτιοῦν* (nicht *οὐ δ' ἄλλο τι οὖν*). 47 Das von mir für *τρόποις* vorgeschlagene *τόποις* steht in der Hs. XVII 18 Die Hs hat *σοῦ* (nicht *σου*). XVIII 2 Die Hs hat nicht *ἀπαστεῖν*, sondern von 1. Hand *ἀπατεῖν*. Das fehlende Jota ist später vor dem *τ* hinzugefügt worden, und damit kein Zweifel bestehe, ist, was Sternbach ganz übersehen hat, am Rande die richtige Lesart *ἀπαιτεῖν* wiederholt. XIX 1 Die Hs hat *κἂν*, wie auch Bandini schreibt, nicht *ἂν*; 9 *ῥωσθεὶς* (nicht *ῥυσθεὶς*). 36 Die Hs hat *οἵ δ'* (nicht *οἵδ'*) *ὁρᾶν* und am Rande *μή* (nicht *μὴ*), das, wie ein Verweisungszeichen ausdrücklich angibt, zwischen *οἵ* und *δ'* einzuschieben ist, also genau so, wie ich vorgeschlagen habe: *οἱ μηδ' ὁρᾶν*. 39 Die Hs hat *λελεῖπότες* (mit übergeschriebenem *οι*) (nicht *λελειπότες*); 59 *ἀεὶ* (nicht *ἀεῖ*). XXI 17 *τῆς ἀκολασίας, τὸ τῶν πολλῶν θράσος*. Diesen Vers, das einzige Beispiel für eine nicht reale Zäsur, habe ich für augenscheinlich verderbt erklärt. Die Hs verbessert ihn durch *τέ* statt *τὸ*. 20 *προκύπτον* (nicht *προκόπτων*). 22 f. *οὐ γάρ ποτ' εὐπράξειε γηγενῶν φύλα | μὴ θατέρῳ κύπτουσα τῶν εἰρημένων*. Die schöne Kongruenz *φῦλα κύπτουσα* wollte ich durch *φύσις* verbessern; die Hs hat *κύπτοντα*. 26 *ἢ βασιλικῇ ἐν κράτει σκηπτουχίᾳ*. Zur Beseitigung des Hiats hatte ich *παγκρατεῖ* vorgeschlagen; aber in der Hs lautet der Vers tadellos: *ἢ βασιλικῶς ἐν κράτει σκηπτουχίας*. 43 Für das ganz unverständliche *καταθύοντας* hat die Hs das von mir vorgeschlagene *κατευθύνοντας*. 50 *ὁμοθρόων* (nicht *ὁμοθρόνων*). 72 Die Hs bestätigt meine Verbesserung *ἐστὶ* (Sternbach *ἐστὶν*). XXII 5 *ὅλως* (nicht *ὅλης*). 20 *φροντίδα θείη, πρὶν πνοάς, καταιγίδα*. Sternbach behauptet, die Hs habe *καταιγῖσι* (mit übergeschriebenem *δα*). Das ist nicht wahr. Sie hat *καταιγίσαι*; nur ist der Akut aus einem Zirkumflex korrigiert. Damit ist der bei Sternbach unverständliche Vers in Ordnung. Das Komma nach *πνοὰς* ist natürlich zu tilgen. V. 22 *διαρρήσων* (nicht *διαρήσων*). Für die schwer verdorbenen V. 24 ff. — man beachte in V. 26 das ganz sinnlose und metrisch unmögliche *τινος* — hat die Hs leider keine Hilfe gebracht. 62 Die Hs bestätigt meine Vermutung *εὐταξίας* für *ἀταξίας*. 87 Die Hs hat *τίνος* (nicht *τινος*). XXIII 12 *θύραν* (nicht *θύρας*). 17 Für das metrisch falsche und ganz sinnlose *θέατρον* hat die Hs das von mir vorgeschlagene *θάτερον*. V. 30 *Ἄθρησον, ὦ βέλτιστε, πρὸς Θεοῦ Λόγον*. Die Hs hat *λο'* (mit übergeschriebenem *γ*). Eben erst hat E. Kurtz (B. Z. XV S. 591) die bekannte Verbindung *θεὸς — λόγος* gegen unberechtigte Verbesserungsgelüste in Schutz nehmen müssen und dabei auf Joh. I 1 und Suiceri Thesaur.

eccles. II 256 sqq. verwiesen. Die Abkürzung ist also λόγου zu lesen, wie ich bereits vorgeschlagen habe. 38 Die erste Hand hatte παροτρύνειν (nicht παροτρῦναι). 43 Ἄπλαστον ἦθος πάντα πρὸς χάριν λέγει, | ἢ μᾶλλον εἰπεῖν μωρίαν διαγράφει | καὶ κινδύνους ἵστησι τῷ πεπεισμένῳ. Aber λέγει ist nur eine Konjektur Sternbachs für das überlieferte λέγειν. Die Überlieferung ist trotz der etwas auffälligen Stellung entschieden richtig: „Immer zu Gefallen reden kennzeichnet ein einfältig Gemüt oder, besser gesagt, Narrheit und bringt dem, der sich davon betören läßt, Gefahr“. 48 Die Hs hat mit leichtem Itazismus πτείαν (nicht πτέαν). 49 στέργων τὰ σεμνὰ καὶ δέοντα σεμνύνων, aber die Hs hat δέοντα σοι μόνον. Unsicher ist nur σοί; vielleicht hat die Hs καί. XXIV 24 Für das metrisch falsche und sinnlose κεντοῦσι hat die Hs das von mir vorgeschlagene κενοῦσι, das übrigens schon bei Bandini steht. 46 Sternbach behauptet gegen Bandini, die Hs habe nicht ἀρκεῖ, sondern ἄρκει, das er auch in den Text aufnimmt. Und doch ist der Zirkumflex so deutlich, daß jeder Zweifel ausgeschlossen ist. 48 f. πρὸ τοῦ γυμνοῦσθαι πρὸς μάχας τὸ σὸν ξίφος | ἔφθη θερίζειν ἀντικειμένων πόλεις. In der Hs ist in der Schlußsilbe von θερίζειν korrigiert, entweder ειν in ων oder umgekehrt. Die Entscheidung fällt schwer, da weder ἔφθη noch θερίζειν als unbedingt unmöglich verworfen werden können. Doch würde ich ἔφθης θερίζων vorziehen. 82 ff. Ἀγῆξατε Ῥώμη καὶ πόλις Κωνσταντίνου | ... | Καίσαρας ἐκπέμψατε μακρὰν ἐν σκότει. Doch ἐκπέμψατε ist Konjektur des Herausgebers für das überlieferte ἐκπέμψασα. Wenn er in der adnotatio meint, das stehe vielleicht für ἐκπέμψασαι, so übersieht er dabei, daß sein Vorschlag metrisch unmöglich ist. Ich selbst habe ἐκπεμψάσα (Dual) vorgeschlagen. Daß tatsächlich nur eine so geringfügige oder gar keine Änderung erlaubt ist, beweist V. 5 des in derselben Handschrift erhaltenen und in Bandinis Katalog I S. 26 edierten Gedichtes des Chartophylax Georgios von Kallipolis auf Kaiser Friedrich II. In diesem Gedichte wird nämlich Nr. XXIV des Eugenios öfters wörtlich benutzt (z. B. V. 69 bei Eugenios: Σοὶ βασιλεῖς οἴσουσι δῶρα καὶ φόρους = V. 99 bei Georgios: ᾧ βασιλεῖς οἴσουσι δῶρα καὶ φόρους). Dort nun lautet V. 5 allerdings mit Beziehung auf Ῥώμη allein: Καίσαρας ἐκπέμψασα τοὺς τρισολβίους. 89 Die Hs hat ἐγγωνιάζον (nicht ἐγγωνιέζον). 91 Ἥρωες ἐμπρέψαντες ἔστωσαν μύθῳ. In der Hs sind υ und ο fast gar nicht zu unterscheiden. Doch hat sie hier wohl sicher μόθῳ. Ähnlich verhält es sich mit IX 11. Dort scheint wohl μύθον zu stehen; doch ist sicher μόθον zu lesen, wie ich schon früher vorgeschlagen habe. Vgl. auch oben die Bemerkung zu XXI 20.

So ist denn jetzt an ungefähr anderthalbhundert Stellen der Text der Gedichte des Eugenios von großenteils sehr schweren Schäden, an denen zumeist der Herausgeber allein schuld war, befreit; viele Stellen, die bei Sternbach völlig sinnlos erscheinen, sind jetzt klar und verständlich. Manche Verse bleiben freilich noch immer dunkel. Aber da nunmehr die handschriftliche Überlieferung feststeht, wird sich die weitere kritische Tätigkeit auf gesicherterem Boden und freier bewegen können als bisher.

Wien. **Konstantin Horna.**

Die Technopägnien-Ausgabe des Rhetors Holobolos.

Mit 3 Tafeln.

Unter dem Namen des Rhetors Manuel Holobolos, dessen Persönlichkeit durch die Arbeiten von Max Treu in helles Licht gerückt ist (vgl. besonders B. Z. V [1896] 538 ff.), werden Auslegungen zu drei Figurengedichten überliefert: zur Syrinx Theokrits, zum Altar des Dosiades und zum Beil des Simias. Alle drei Kommentare hat Theodor Bergk in den Hallischen Universitätsprogrammen vom 12. Januar und vom 28. Juli 1866 (= Kleine phil. Schriften, Bd. 2. 1886. S. 766. 69. 71) herausgegeben; die *ἐξήγησις συνοπτικὴ εἰς τὸν Πέλεκυν*, so weit ich sehe erstmalig, aus dem Ambrosianus B 75, die Erklärung des Altars nach dem von Valckenaer (Diatribe in Euripidis perditorum dramatum reliquias. 1767. S. 130 ff.) benutzten Vossianus[1]), die beiden Teile des Syrinx-Kommentars, das ist die *ἐξήγησις εἰς μέτρα* und die *ἐξήγησις ῥηματική*, nach älteren Ausgaben und dem genannten Ambrosianus. Nach Haeberlin (Carm. fig. graeca. Ed. 2. 1887. S. 6) soll auch ein Holobolos-Kommentar zu den Erosflügeln des Simias erhalten sein, und zwar im Ambrosianus B 99; doch diese Angabe beruht auf falscher Information, denn der Codex weist lediglich die Überschrift zu den *Πτέρυγες* auf, weder ihren Text noch ihre Scholien.

Die Ausgabe des Holobolos hat sich nun nicht auf die Syrinx, den dorischen Altar und das Beil beschränkt, sondern, wie ich versuchen will zu zeigen, alle uns bekannten Figurengedichte umfaßt. Der Parisinus 2832, der die Ausgabe des Triklinios enthält und nach Wilamowitz (Textgesch. der griech. Buk. 1906. S. 9) von des Herausgebers eigener Hand geschrieben ist, läßt auf die Idyllensammlung nach einer leeren Seite folgen (vgl. Omont in: Revue de phil. 28

1) Unter dem Vossianus Valckenaers wird man die im Katalog der Leidener Universitätsbibliothek a. d. J. 1716 auf S. 402 unter Nr. 13 beschriebene Hs zu verstehen haben, die u. a. enthält „Ara Dosiadae, Alae, Securis, Ovum Byzantini [!] Rhodii cum scholiis et V. L. in Fistula [!], ex codice Victorii et Ambrosiano“. Isaak Voß hat sich also die Technopägnien mit Scholien eigenhändig aus zwei Handschriften zusammengeschrieben, deren eine ein Ambrosianus, wegen des Ovum, B 75, war.



Cod. Laur. Ashburnh. 1174. Fol. 189r. (Originalgröße 0,147×0,217 m.)



[1904] 189 ff.): fol. 46r die Syrinx mit den beiden Holobolos-Epigrammen (Scholia in Theocr. ed. Duebner. 1849. S. 111) — 46v–47r die Kommentare des Holobolos und des Johannes Pediasimos zur Syrinx — 47v den Altar des Dosiades mit Glossen aus der Holobolos-Exegese — 48v die Syrinx mit Glossen aus derselben Quelle. Der Altar und die zweite Syrinx sind von Abbildungen umgeben, die Omont in den Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot beschrieben und in Heliogravure wiedergegeben hat (T. 12 [1905] S. 155 ff. Pl. 11. 12; vgl. B. Z. XV 416). Die zur bildlichen Darstellung Theokrits und Pans gehörigen Namenbeischriften finden sich auch neben dem ersten Syrinx-Texte, woraus hervorgeht, daß auch dieser einer illustrierten Vorlage entnommen ist. Daß diese illustrierte Vorlage eine Ausgabe des Holobolos war, kann schon nach der Umgebung, in der die Illustrationen erscheinen, kaum einem Zweifel unterliegen (vgl. Wilamowitz a. a. O.), aber es tritt ein direkter Beweis hinzu, den ich einer Anmerkung Duebners (a. a. O. S. 170) entnehme. Die Anfangsworte des Kommentars *τὸ ἐπιγραμμάτιον ἡ Σῦριγξ τοῦ Θεοκρίτου ἔστι μὲν ἐννεάφωνον, ὡς ὁρᾷς, ὀπὰς γὰρ ἔχει ἐννέα* weist den Leser unmittelbar an das beistehende Bild, das die Syrinx als Flöte mit neun Tonlöchern darstellt. Übrigens steht diese Vorstellung von der Syrinx in so schroffem Widerspruch zu allen antiken Darstellungen, daß Omont allein dadurch von der Annahme einer antiken Vorlage hätte abgeschreckt werden müssen.

Einen Schritt weiter führt uns eine Handschrift, die trotz ihrer ausführlichen Beschreibung durch Rostagno (Studi ital. di filol. class. 6 [1898] S. 140 no. 26) bisher völlig unbeachtet geblieben ist. Es ist der in der Laurenziana aufbewahrte Ashburnhamianus 1174 (früher 32 H) aus dem 16. Jahrhundert, der inmitten einer Sammlung lateinischer Inschriften auch einiges Griechische enthält, darunter: fol. 186r beide Teile des Holobolos-Kommentars zur Syrinx — 186v den Kommentar des Pediasimos — 189r die Syrinx mit derselben Illustration wie bei Triklinios — 189v einen von Bergks Publikation ein wenig abweichenden Kommentar des Holobolos zum dorischen Altar (herausgegeben von Rostagno in: Studi ital. 5 [1897] S. 287) — 190r den Altar selbst mit der Holobolos-Illustration — 191r das Ei des Simias mit Glossen und einer im Stil genau zu den beiden anderen stimmenden Abbildung.[1]) In unserem augenblicklichen Zusammenhang liegt die

1) Ich habe alle drei Illustrationen in den angehängten Tafeln wiedergeben lassen, weil auch die beiden aus dem Parisinus bekannten hier in ungleich besserer Erhaltung vorliegen. Beispielsweise sei angeführt, daß Omont nach den Pariser Miniaturen glaubte, Theokrit und Dosiades seien bartlos dargestellt.

Bedeutung der Handschrift darin, daß sie auch das Ei des Simias, und zwar illustriert, in die Holobolos-Ausgabe hineinzieht. Wir werden sofort fragen: ist dieses Gedicht vielleicht auch in den Ambrosianus B 75, die einzige Handschrift, die es nach unserer bisherigen Kenntnis außer der Anthologie bewahrt hat, aus Holobolos eingedrungen? Ein Blick in den Ambrosianus gibt uns Antwort. Er enthält: fol. 67^r die Syrinx in der für Holobolos charakteristischen Umrahmung, mit den Beischriften *Θεόκριτος* und *Πάν*, ja sogar mit leichter Andeutung der vollen Illustration, wobei eine nachträglich vorgenommene Vermenschlichung des Panskopfes auffällt — 68^r den Altar, gleichfalls umrahmt wie im Parisinus und Ashburnhamianus, aber ohne umgebendes Bild — 68^v die *ἐξηγήσεις* des Holobolos zur Syrinx — 69^r den Pediasimos-Kommentar anonym — nach zwei leeren Seiten 73^v *τοῦ αὐτοῦ ῥήτορος Ὁλοβόλου ἐξήγησις συνοπτικὴ εἰς τὸν Πέλεκυν* — 74^v das Ei des Simias ohne sichtbare Umrahmung und ohne Bild, aber wie im Ashburnhamianus auf einem spitzen Ende stehend und mit den Beischriften: *Σιμμίος*, *Ἑρμῆς*, *ἀηδών*. Die letzte Beischrift kann insofern ein besonderes Interesse beanspruchen, als sie von Bergk nicht als solche erkannt, sondern in den Text des Gedichtes einbezogen wurde, wo sie denn bis heute — wenigstens als Wunderlichkeit unter den im Apparat mitgeteilten Lesungen — ihren Platz behauptet hat.[1])

Wie im Ambr. B 75, so finden sich auch im Ambr. B 99 vereinigt: das Beil des Simias, zweischneidig, mit durchgehendem Stiel, auf

1) Daß im übrigen die aus dem Ambrosianus bekannten Lesungen fast genau zum Ashburnhamianus stimmen, hat in unserem Zusammenhang nichts Überraschendes. Die Abweichungen zeigen aber doch, daß der Florentiner Text die Überlieferung besser bewahrt hat als der Mailänder.

	Ambrosianus	Ashburnhamianus
v. 9	*ὄνῳ δ'*	*ὀ̣ν̣ῳ δ'* mit der Korr. *ὅρ . .*
10	*ἀριθμοὶ δ' εἰς*	*ἀριθμὸν δ' εἰς*
	ἄκρον	*ἄκρο$\overset{ν}{ς}$*
	δέκα διχνίων	*δέκα δ' ἰχνίων* mit der Korr. *δεκάδ' ἰχνίων*
11	*ὦκα*	*ὠκύ*
12	*θενὼν*	*θ$\overset{ει'}{ε}$νων*
13	*ἀλλὰ σῶς*	*ἀλλὰ σῶν*
14	*ῥόων τ'*	*ῥόων τ'* mit der Korr. *ὅρμων*
15	*καταριθμίας*	*καταρυθμίας*
16	*νόμων*	*νομὸν*
17	*ἀμφίπλατον*	*ἀμφίπαλτον*
19	*ὀφοβόλων*	*ὀφ$\overset{ι}{ο}$βόλων*
20	*θὸ*	*θο* mit der Korr. *θ' ὁ*
	μολπᾶς	*μολπαῖς*



Cod. Laur. Ashburnh. 1174. Fol. 190ʳ. (Originalgröße 0,147×0,217 m.)



einer der Schneiden stehend (fol. 10r), der dorische Altar in der üblichen Zeichnung und kommentiert von Holobolos (10v), die Syrinx ohne Scholien, aber mit Glossen und flötenförmig gestaltet (11r). Daran schließt sich (11v) eine Kritzelei ohne Text, aber mit der Überschrift: *Πτέρυγες τοῦ αὐτοῦ, ἤγουν Ἔρως* [!], *ποίημα Θεοκρίτου.* Die Kritzelei, auf der folgenden Seite noch roher wiederholt, stellt Eros als Vogel dar, mit menschlichem Kopf, aber mit gefiedertem Schweif und Krallenfüßen. Es wird nicht zu kühn sein, wenn wir auch diese Darstellung auf Holobolos zurückführen und die *Πτέρυγες* in der bezeichneten auffallenden Gestalt seiner Ausgabe einfügen.[1]) Eine zweite, auf fol. 12r zwischen andere Kritzeleien hingeworfene Zeichnung eines Altars führt die Beischrift *Βησαντίνου βωμός*, und ich würde nicht anstehen, auf Grund dessen auch dieses letzte Gedicht der byzantinischen Technopägnien-Ausgabe zuzuweisen, wenn mir dafür nicht ein besser schlagender Beweis zur Verfügung stände. Der Vaticanus gr. 434 überliefert das Beil des Simias und beide Altäre mit anonymen Kommentaren. Der Kommentar zum Beil (fol. 3r) ist etwas ausführlicher als die *ἐξήγησις συνοπτική* des Holobolos, die Bergk aus dem Ambr. B 75 abgedruckt hat, stimmt aber doch im wesentlichen mit ihr überein; dem dorischen Altar ist die durch Bergk bekannte Holobolos-Exegese beigegeben; für den Altar des Besantinos lernen wir einen noch unveröffentlichten byzantinischen Kommentar[2]) kennen, der nach der Umgebung aus keiner anderen Quelle als eben der Ausgabe des Holobolos stammen kann.

Somit haben wir eine von Manuel Holobolos veranstaltete, illustrierte und kommentierte Ausgabe der sechs Figurengedichte nachgewiesen, von der nur die Erklärungen zum Ei und den Flügeln des Simias nach dem heutigen Stande unserer Kenntnis völlig untergegangen sind. Die Reihenfolge der Gedichte in dieser Ausgabe läßt sich nicht mit Sicherheit feststellen, doch dürfte der dorische Altar die Sammlung eröffnet haben, da an seiner Erklärung die Gesamtüberschrift haften geblieben ist: *ἑρμηνεῖαι τοῦ Ὁλοβόλου ῥήτορος κυροῦ Μανουὴλ καὶ μεγάλου πρωτοσυγκέλλου.* Der Kommentar des Pediasimos zur

1) Das Bild eines geflügelten und bogenschießenden Eros, das eine Hand des 14. Jahrh. auf fol. 119v des Laurentianus 32, 52 über Text und Scholien der *Πτέρυγες* hinweggemalt hat, steht in keinerlei Beziehung zu Holobolos; die Figur des Jünglings ist stark verzeichnet, die Scholien sind denen des Ambr. C 222 im wesentlichen gleich.

2) Die Vermutung Haeberlins (Philologus 49 [1890] S. 272), diese Scholien seien aus der Anthologie abgeschrieben, ist unzutreffend; sie weichen von den palatinischen ab und zitieren Suidas als Gewährsmann. Leider habe ich sie nicht kopiert.

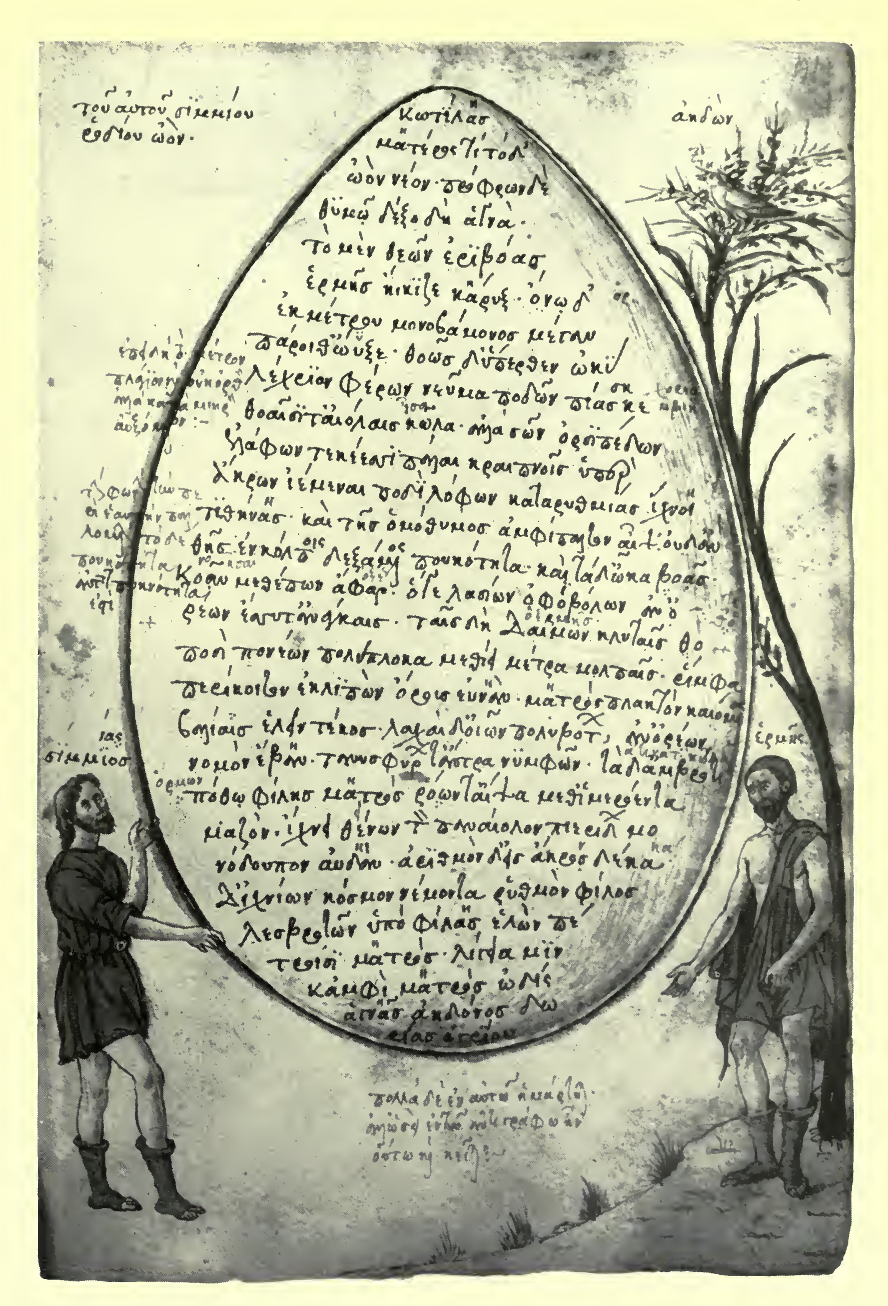
Syrinx hängt fast ausnahmslos dem des Holobolos an und scheint gleichfalls einen Teil von dessen Ausgabe gebildet zu haben; die Sonderexistenz eines so kleinen Literaturproduktes wäre ohnehin schwer vorzustellen.

Was der Ausgabe des Holobolos Bedeutung verleiht, ist die nicht unwichtige Rolle, die sie in der Überlieferung der Figurengedichte gespielt hat. Wenn wir von demjenigen Zweige der Überlieferung absehen, der in der Technopägnien-Gruppe der Anthologie zutage tritt, so ist als erstes Verdienst des Holobolos zu nennen, daß er den ionischen Altar und das Ei des Simias vor dem Untergange bewahrt hat. Für den ionischen Altar, der nur im Vat. 434 erhalten und im Ambr. B 99 angedeutet ist, ergibt sich das aus dem Vorstehenden von selbst. Das Ei erscheint außer in den beiden oben besprochenen Holobolos-Handschriften noch in der Stephanus-Ausgabe vom Jahre 1566 (Poetae graeci principes heroici carminis S. 284), aber auch da in genau der gleichen Verteilung der Worte auf die aufrecht stehende Eiform und mit wesentlich denselben Lesungen wie bei Holobolos. In allen Differenzpunkten zwischen Ambrosianus und Ashburnhamianus stellt sich Stephanus zu letzterem, durch den auch die merkwürdige Variante in V. 9 *ὄνῳ δ' ὀρ** ihre einfache Erklärung findet.

Fast ausschließlich der Vermittelung des Holobolos wird auch die Kenntnis des dorischen Altars verdankt. Parisinus 2812 und Vat. 1379 sind aus der Handschrift des Triklinios, Ambr. O 123 aus Ambr. B 99 abgeschrieben (vgl. Hiller: Beitr. zur Textgesch. der griech. Buk. 1888. S. 6. 12, H. Schrader in: Herm. 22 [1887] S. 339); bekannte Holobolos-zutaten zu der mit ihm verbundenen Syrinx verraten den Ursprung des Altars im Vat. 38 und Laur. 32, 46.[1]) Nur Kallierges hat nach seiner eigenen Erklärung[2]) den Altar, ohne Überschrift und in Zeile 3 und 4 verstümmelt, derselben Vorlage entnommen wie *Πέλεκυς* und *Πτερύγιον*, die mit alten Scholien verbunden erscheinen, also der direkten, von Holobolos nicht berührten bukolischen Tradition. Daß diese Vorlage der verlorene Patavinus war, ist aus der allgemeinen Überlieferungsgeschichte bekannt (vgl. Wilamowitz, Textgesch. der griech. Buk. 1906. S. 84 ff.). Daß der Vat. 915 außer der Syrinx auch den dorischen Altar und das Beil enthielte (zuletzt Wilamowitz a. a. O. S. 11), ist ein alter, auf Sanctamandus zurückgehender Irrtum.

1) Die junge Handschrift d'Orvilles in Oxford (Codices olim d'Orvilliani X 1. 3, 12), die Ara und Securis enthalten soll, ist nicht bekannt, wird aber gewiß von einer erhaltenen Handschrift, wenn nicht einem alten Drucke, abhängen.

2) *Τὸν Θεοκρίτου Πέλεκυν, τὸ Πτερύγιον καὶ τὸ ἑξῆς τὸ ἄνευ ἐπιγραφῆς, μὴ ἔχοντες δεύτερον ἀντίγραφον, οὐκ ἠδυνήθημεν κάλλιον ἐπιδιορθῶσαι . . .*



Cod. Laur. Ashburnh. 1174. Fol. 191r. (Originalgröße 0,147×0,217 m.)

Ganz anders stehen Beil und Flügel zu der byzantinischen Ausgabe. Dadurch, daß sie in den beiden Handschriften erhalten waren, die als beste Vertreter der umfassenden alten Theokritsammlung gelten müssen (Ambr. C 222 und Patavinus), bedurften sie zu ihrer Ausbreitung am wenigsten der Vermittelung des Holobolos. Wie Kallierges so hat auch die Juntina beide dem Patavinus entnommen[1]); aus einer alten, diesem nahestehenden Handschrift (vgl. Wilamowitz a. a. O. S. 85) sind die Flügel in den ersten Teil des Parisinus 2726 (und seine Abkömmlinge [?] Par. 2721 und Perusinus D 67), das Beil in den dritten Teil derselben Handschrift gelangt; der Laur. 32, 52 hat die *Πτέρυγες* nicht, wie Haeberlin (Carm. fig. gr.[2] S. 7) vermutete, aus der Anthologie, sondern, wie mir eine Vergleichung der Scholien zu zeigen scheint, aus einer dem Ambr. C 222 sehr nahe verwandten Vorlage, wenn nicht, mit kleinen Freiheiten, aus diesem selbst entlehnt. Somit ist die Bearbeitung der Flügel durch Holobolos fast spurlos untergegangen, die des Beiles nur in den Haupthandschriften der byzantinischen Ausgabe (Ambr. B 75, Ambr. B 99, Vat. 434) erhalten geblieben.[2])

Das Verdienst des Holobolos um die Verbreitung der Syrinx läßt sich leider nicht mit voller Sicherheit abmessen. Einerseits steht außer Zweifel, daß eine Reihe von Handschriften das Gedicht durch seine Vermittlung empfangen hat — ich nenne außer den früher erwähnten die durch Bestandteile seines Kommentars gekennzeichneten Handschriften Par. 2781, Ambr. G 69, H 22 und P 270[3]) sowie die zweite Aldine und Kallierges, welche die Syrinx vom Bild einer Flöte umschlossen darstellen[4]); andrerseits sind aber auch diejenigen Handschriften, die alte, den palatinischen nahestehende Scholien überliefern, von Holobolos-Zutaten nicht frei geblieben — die Vaticani 42, 1825 und 915, um die es sich dabei vornehmlich handelt, tragen die von Holobolos metrisch geformte Überschrift *ἦχημα Μουσῶν ἡ Θεοκρίτου σῦριγξ*,

1) Den Altar hat sie der schlechten Erhaltung wegen weggelassen.

2) Die Hs 161 des Ibererklosters auf dem Athos (Lambros, Catal. of the greek mss. on mount Athos. Vol. 2 [1900] S. 41) enthält nach brieflicher Mitteilung von Lambros an Haeberlin (Phil. 49 [1890] S. 276) fol. 107ᵃ *Πέλεκυς*, fol. 108ᵃ *Πτερύγιον*. Sie ist zu wenig bekannt, um hier eingeordnet zu werden, doch scheint mir ihr gesamter Inhalt Beziehungen zum Ambr. C 222 zu verraten.

3) G 69 und P 270 fehlen in der Liste der Technopägnien-Handschriften bei Haeberlin.

4) Offenbar hat Kallierges die Syrinx aus der zweiten Aldine abgedruckt, während er die übrigen Figurengedichte, die auch an ganz anderer Stelle erscheinen, wie erwähnt, dem Patavinus verdankt. Ähnlich muß es sich mit der mir nicht erreichbaren Juntina verhalten.

42 und 1825 geben überdies dem Gedicht die flötenförmige Umrahmung. Die erste Aldine und der Laur. 32, 37 haben keine Scholien, zeigen aber doch den Mischcharakter ihrer Überlieferung darin, daß sie trotz der Holobolos-Überschrift der Syrinx ihre bekannte, richtige Gestalt belassen, die sie in der alten bukolischen Tradition gehabt haben muß. So oder ähnlich steht es ohne Zweifel auch mit den übrigen, noch nicht besprochenen Handschriften, über die wir nur ungenügend, in solchen Nebendingen gar nicht unterrichtet sind. Das Wichtige an diesem Tatbestand ist, daß wir bei jedem Syrinx-Texte, der uns außerhalb der Anthologie und ihrer Dependenten begegnet, mit Beeinflussung durch Holobolos zu rechnen haben. Nun ist ja, wie ein Blick auf den Apparat der Figurengedichte lehrt, die Arbeit des Holobolos am Text keine intensive gewesen; er hat vielmehr die verderbte Überlieferung festgehalten und durch Scholien, Glossen und andere Zusätze verständlich zu machen versucht. Das ist ärgerlich, wenn man den Einfluß seiner Ausgabe feststellen will und sich immer wieder an Äußerlichkeiten gewiesen sieht, höchst erfreulich jedoch, wenn man bedenkt, daß der ionische Altar und das Ei, nahezu auch der Altar des Dosiades — abgesehen von der Anthologie — nur in seiner Bearbeitung auf uns gekommen sind. Die Holobolos-Zusätze zur Syrinx, die wir abzustreifen haben, um den Text der echten bukolischen Überlieferung zu gewinnen, beschränken sich nun m. E. nicht auf die Überschriften und beigeschriebenen Trimeter, sondern umfassen auch den seit Stephanus (Poetae gr. princ. heroici carm. 1566. S. 282) mit Recht athetierten, in der Anthologie fehlenden Eingangsvers: Σῦριγξ οὔνομ' ἔχεις· ᾄδει δέ σε μέτρα σοφίης. Diesen Vers hat niemand erfunden, um ihn einer Syrinx von zehn Doppelröhren als überschüssigen 21. aufzusetzen, sondern Holobolos hat ihn, auch äußerlich ohne Zusammenhang mit der Weihinschrift, an den Rand der Schallöffnung seiner Flöte geschrieben (vgl. die Abbildung), um dieses sonderbare Instrument seinen Lesern als Syrinx vorzustellen.

Es erübrigt, die Überlieferungsgeschichte der Technopägnien, wie sie sich nach Vorstehendem in Verbindung mit den Resultaten von Haeberlin und Wilamowitz darstellt, zu skizzieren. Aus der großen Theokritausgabe, welche auch die Figurengedichte umfaßte, wurden diese zu nicht bestimmbarer Zeit als „Aufschriften“ in das 15. Buch der Anthologie übernommen, wo sie in verhältnismäßig reiner Gestalt auf uns gekommen sind. Da sie in der Theokrit-Ausgabe den Schluß bildeten und weniger Interesse als das Vorangehende darboten, waren sie auf diesem Überlieferungswege stark der Verwahrlosung und auch Verlusten ausgesetzt; der Ambrosianus hat von ihnen nur zwei, der

Patavinus drei bewahrt. Holobolos hatte das Glück, alle sechs Figurengedichte in bukolischen Handschriften aufzutreiben. Es lockte ihn, seinen Scharfsinn an den korrupten Texten zu erproben, und durch das große Ansehen, das sein Name genoß, fanden diese in seiner Bearbeitung aufs neue Beachtung und Verbreitung. Bald blieben sie selbständig, bald schlossen sie sich, einzeln oder in Gruppen, an jüngere Theokritsammlungen an, denen von Haus aus die Technopägnien gefehlt hatten. Zu diesem Anschluß neigte natürlich besonders die Syrinx, und sie hing sich denn auch an kommentierte wie nicht kommentierte Ausgaben des Dichters, sei es nun, daß sie unverändert aus Holobolos herübergenommen, sei es, daß sie unter Benutzung einer Handschrift der alten Sammlung mit alten Scholien verbunden oder auch nur der alten Umrahmung eingefügt wurde.

Halle a. S. **Carl Wendel.**

Στίχοι Γεωργίου τοῦ Αἰτωλοῦ.

Ἐκ τοῦ ὑπ' ἀριθμὸν 1099 κώδικος τῆς Ἀδριανουπόλεως (ἴδ. Β. Ζ. XIV 591, κῶδ. 10. 6 καὶ 7) παρέχομεν στίχους Γεωργίου τοῦ Αἰτωλοῦ (ις' αἰῶνος) εἰς τὸν Θεσσαλονίκης Ἰωάσαφ Ἀργυρόπουλον. Οἱ στίχοι οὗτοι κατὰ τὸν κ. Ν. Βέην (Παναθήναια ς' σελ. 89), καλὸν πάντοτε γνώστην τῶν πραγμάτων, εἶναι ἄγνωστοι μέχρι τοῦδε καί, ὡς ἀκριβεστέρα ἐξέτασις ἔδειξεν, ἀποτελοῦσι τρία ἔμμετρα εἰς τὸν εἰρημένον μητροπολίτην ἀφιερούμενα ἔργα. Ὁ τῶν στίχων τούτων ἀντιγραφεύς, μὴ παρακολουθῶν, ὡς φαίνεται, τὴν ἔννοιαν αὐτῶν, ἀλλὰ μηχανικῶς ἀντιγράφων ἐξ ἀρχαιοτέρου κώδικος, ὑπέπεσεν εἰς παραναγνώσεις καὶ ἄλλα λάθη ἱκανά, ἅτινα κατὰ τὸ δυνατὸν ἐζητήσαμεν νὰ ἐπανορθώσωμεν. Ἐν ὑποσημειώσεσι παρέχομεν τὰς γραφὰς τοῦ κώδικος.

γεωργίου αἰτωλοῦ στίχοι ἱερωελεγεῖοι (sic!) εἰς τὸν παναγιώτατον καὶ ἀρχιερέα θεσσαλονίκης | ἀργυρόπουλον κύριον ἰωάσαφ.

Κάλλιστ' ἀργυρόπουλε θεῷ ἐναλίγγιε πάντα,
κῦδος θεσσαλίης καὶ θάλος εὐγενέων,
ἀστὴρ τηλεφανὴς σῆς πάτρης θεσσαλονίκης,
αἰδήμων, χαρίεις, ἀρτιεπὴς τελέθων·
5 ὃς πάντας πυκινοῖς ὑπεραίρεις ἀρχιερῆας
μύθοις κὴν βουλαῖς ἠδὲ σαοφροσύνῃ·
ὅς ῥ' ὑπὸ δυσμενέων θυμοφθόρα κήδεα ἔτλης,
σῇ, πάτερ, εὐτυχίῃ τηκομένων μαλερῶς,
νῦν δὲ ποδῶν προπάροιθεν ἀοχλέως οἵ' ἀθέμιστοι
10 λίττονταί σε τεῶν μνωόμενοι χαρίτων.
καί μ' ὡς εἶα 'λέαιρε λελασμένος ὅσσα ἔοργα
σῆς ἤδη φιλίης μνῆστρον ἀνηνάμενος.
πρήξεις γὰρ μερόπων στυγέων πάμπαν ἀθεμίστους,
αἴσια πᾶσι τελεῖς ἀμφὶ δέκα πόλιας·
15 τῷ δή σ' ἶσα θεῷ πάντες βροτοὶ εἰσορόωσιν

---

2 κύδος   3 θεσσαλονίκη   4 ἄρτι ἐπὴς   6 σαοφροσύνη   7 ῥ ἔτλης
9 ἀθέμιστος   10 λιττόνταί   11 εἶα λέαιρε ἔωργα   12 μνῆστρα (;)   13 πρήξης
14 τελῆς ἀμφιδέκα πολίας   15 ἶσα

ἀντευεργεσιῶν σῶν ἕνεκ', ἀρχιθύτα.
ἀλλ' εἴθ' ἀργυρόπουλον ἐνὶ χθονὶ ὄλβιον εἶναι
καὶ ζώειν δολιχόν, μυστοπόλον τριάδος,
καὶ οἱ πάντα γένοιθ' ὅσσα φρεσὶν ᾗσι μενοινᾷ,
20 ὃς φιλέει ῥέζειν ἐσθλὰ ἐνὶ κραδίῃ.

τοῦ αὐτοῦ εἰς αὐτόν.

οὔτις ἐν ἀνθρώποισι λάχε κλέος ἀργυροπούλων,
ἔρνος ἐρικυδέων, θεσσαλίης ὕπατε,
τοσσάτιον, χαρίτων δ' οὐκ ἔμμορε ἔξοχα σεῖο·
οἷσι θυηπολίης ὧδε μέμηλεν ἔτι.
5 καὶ παλλὰς φρένας ὤπασ', ἀτὰρ χάριτες σοῖο ὠπήν,
κάλλος δ' ἡμερόεν φοῖβος ἔθηκε μόνῳ·
τοὔνεκα σ' αἰθέριον χρειὼ καλέειν, οὐκ ἔργον
γαίης, ἡδυεπῆ, εὐσεβέσι πρόμαχον.

τοῦ αὐτοῦ εἰς αὐτόν.

αἴ, αἴ, δεινῶν ὅσσ' ἔτλης σύ, μακάρτατε, μοῦνος
φθέγξασθαι θνητῶν τάτρεκὲς οὐ δύναται
οὐδείς· ἀλλ' οὐδ' ὅσσα ὀνείδεα σοῦ κατέλεξαν
τελχῖνες ψευδῶς, θεσσαλίης ὕπατε·
5 πάντα γὰρ ἐσκέδασας παμφαίνων, ἥλιος ὥσπερ,
σαῖς βουλαῖς πυκιναῖς ἀντιπάλων νέφεα,
σαῖς μὲν φραδμοσύνῃσιν ἰωάσαφ οὐ κοτέοντα
ὤθησας κλωσμόν, δόγμασι τῶν πατέρων·
σαῖς δὲ θυηπολίῃσιν ἀπεστυφέλιξας ἀέθλους,
10 οὕς σοι θειονᾶς ῥέξεν ἕκητι θρόνου.
ἀλλ' εἴθ' ἀργυροπούλων ἐν χθονὶ ἀμφιέπειν
κλεινὸν ἕδος πολλοῖς δαίμονες ἠελίοις·
καὶ σεῦ τὴν πειθὼ καὶ ἀτέρμονα παλλὰς ἀέξοι
νοῦν καὶ σὴν βιοτὴν ὑψιμέδων κατέχοι.

Ἐν Ἀδριανουπόλει. **Βασίλειος Κ. Στεφανίδης.**

---

16 σῶνἕν ἐκαρχιθύτοι 17 ἐνὶ 19 ὅασσα ἧσι 20 ἐνὶ
3 οὐκέμμορε 4 οἶσι ὠδε 5 παλὰς πωπὴν 6 διμερόεν 7 τὸὔνεκα
8 εὐσεβείης
2 δύνατε 6 ἀντίπάλων 7 φραδμοσύνησιν ἰωάσα φουκοτέοντα 8 κλοσμῶν
9 θυηπολίησι 10 ἕκητι 12 ἕδος 13 παλὰς 14 ὑψιμέθων

Συμβολαὶ εἰς τὸν Weiberspiegel.[1])

Καὶ μετὰ τὰς πολλὰς καὶ σοφὰς παρατηρήσεις καὶ διορθώσεις τὰς γενομένας ἤδη εἰς τὸ „Συναξάριον τῶν εὐγενικῶν γυναικῶν καὶ τιμιμιωτάτων ἀρχόντισσων“ ὑπό τε τοῦ πρώτου ἐκδότου K. Krumbacher *καὶ τῶν κκ. Χατζιδάκι, Παπαδοπούλου Κεραμέως, Πολίτου καὶ λοιπῶν*[2]) *νομίζω ὅτι τὸ ἄμουσον ἀλλὰ παράδοξον στιχούργημα χρήζει εἰσέτι ἐπεξεργασίας, ἵνα προσεγγίσῃ περισσότερον εἰς τὸ ἀρχικόν αὐτοῦ σχῆμα. Αἱ κατωτέρω παρατηρήσεις ἀποτελοῦσι τὴν ἐμὴν συμβολὴν εἰς τοῦτο.*

στ. 1. *Τὸ σφάλμα τοῦ πρώτου στίχου πιστεύω, ὅτι δὲν εὑρίσκεται εἰς τὴν λέξιν* τρίτον, *ἀλλὰ εἰς τὴν* ἐμήν. *Πρῶτον παρατηρῶ ὅτι ἡ χρῆσις τῆς ἀντωνυμίας* ἐμὸς *θὰ ἦτο παράξενος ἐν τῷ ποιήματι τούτῳ διὰ τὸ ἀρχαϊκὸν αὐτῆς, διὰ τοῦτο δὲ καὶ εἰς οὐδὲν ἄλλο μέρος τοῦ ποιήματος ἀπαντᾷ, ἔπειτα τὸ* τρίτον *μᾶς λέγει ὅτι λείπει ἓν ὄνομα ἀκόμη, καὶ τοῦτο ἀκριβῶς πρέπει νὰ εὑρεθῇ εἰς* τὴν ἐμήν. *Τὸ πλησιέστερον παλαιογραφικῶς ἐξ ὅσων ἐσκέφθην, εἶναι τὸ* δύναμιν, *ὥστε ὁ στίχος τότε κατ' ἐμὲ ἔχει οὕτως*

Εἰς δύναμιν, διάκρισιν καὶ τρίτον τὴν σοφίαν.

στ. 29. *γράφε „ποῦ δὲν τοῦ (ἢ τὸν) μοιάζει στάξι“. Οὕτω λέγεται καὶ σήμερον ἐν Κρήτῃ* δὲν τοῦ μοιάζει στάξι *= οὐδὲ κατὰ σταγόνα τῷ ὁμοιάζει, οὐδόλως ὁμοιάζει.*

στ. 35. *διπανίτισσα. Ἡ σημασία τοῦ ἐπιθέτου σαφὴς καὶ ἀπὸ τὰ συμφραζόμενα καὶ ἀπὸ τὴν παραβολὴν πρὸς τὸ* διπανίτης *τοῦ Μανιατικοῦ παραμυθίου, ὡς παρετήρησεν ὁ κ.* Hesseling. *Καὶ ἡ ἐτυμολογία τοῦ* Krumbacher *ἀπὸ τὸ* δίς *καὶ* πανί *εἶναι ἐπίσης ὀρθή. Πιθανώτατα ἐλέγοντο οὕτως τὰ ὑφάσματα τὰ ἔχοντα διπλῆν ὄψιν, ἄλλην ἔμπροσθεν καὶ ἄλλην ὄπισθεν (πρβλ. τὰ ἀμφίμαλλα, ἑτερόμαλλα, δίμαλλα τῶν ἀρχαίων). Κατὰ παρόμοιον τρόπον σήμερον ἐν Κρήτῃ οἱ τοιοῦτοι διπρόσωποι ἄνθρωποι καὶ ἀσταθοῦς χαρακτῆρος καλοῦνται*

---

1) K. Krumbacher, Ein vulgärgr. Weiberspiegel. Sitzungsber. d. philos.-pilol. und der hist. Klasse der Kgl. bayer. Akademie der Wissensch. München 1905 Heft III. Auch separat im Verlag der Akademie.

2) Byz. Z. 1906 *σ.* 504—509. 711—712. *Ἐπετηρὶς Πανεπιστημίου Β. σελ.* 67 *κἑ. Φιλολογικὰ Ἀνάλεκτα ἐν Ἀθήναις* 1906 *σελ.* 24—35. *Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ Θ' σελ.* 133—143. Byz. Zeitschr. 1907 *σ.* 156—167.

Τζαμφέσιδες ἀπὸ τοῦ ὑφάσματος Τζαμφέσι (Περσ. λέξις), τὸ ὁποῖον ἔχει διπλῆν χροιὰν ἀναλόγως τοῦ τρόπου καθ' ὃν προσπίπτει τὸ φῶς.

στ. 130. Οἱ παλαιοὶ πατέρες περὶ τῶν ὁποίων ἐρωτᾷ ὁ κ. Krumbacher (σ. 416) εἶναι αὐτοὶ οἱ Ἐφέσιοι (Κορίνθιοι, Ρωμαῖοι, Θεσσαλονικεῖς) καὶ οἱ λοιποὶ χριστιανοὶ τῶν πρώτων χρόνων, πρὸς τοὺς ὁποίους ὁ Ἀπόστολος Παῦλος ἔπεμψε τὰ ἐπιστολάς του.

στ. 236. λιγαρέαν. Ἢ πρέπει νὰ γίνῃ λυσαρέαν κατὰ τὸν κ. Πολίτην, ἤ, ἂν μείνῃ ὡς ἔχει, νὰ νοεῖται ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ λιγερή ἐπὶ ὀνόματος κυνός. Καὶ σήμερον ἐν Κρήτῃ τὸ λιγερή ἀκούεται συχνὰ ὡς ὄνομα κυνῶν.

στ. 267. ἐντρέψῃς. δὲν εἶναι οὐδεμία ἀνάγκη νὰ διορθωθῇ εἰς παντρέψῃς, ὅπως προτείνει ὁ κ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, τὸ ὁποῖον ἄλλως δὲν ἱκανοποιεῖ. Πρέπει νὰ μένῃ ὡς ἔχει καὶ νὰ θεωρηθῇ ὡς ἔχον τὴν σημασίαν τοῦ ἐνεργητικοῦ ντροπιάζω (πρβλ. στιχ. 469). Εὕρηται δὲ καὶ κατωτέρω στιχ. 880 καὶ φοβᾶται μὴ τὸν ντρέψω. Ἡ σημασία ἐνταῦθα εἶναι ἡ τοῦ καταισχύνειν, συνέρχεσθαι ἐρωτικῶς.

στ. 269—270. Ἡ στίξις τῶν δύο στίχων εἶναι

„ἀκόμη λέγει ὁ Σολομὼν ὁ ποιητής· Θανάτου
ἔν' ἡ σκύλα ἡ γυνὴ αἰτία, τοῦ θανάτου“.

Ἡ λέξις θανάτου ἐπαναλαμβάνεται καὶ πρὸς ἔμφασιν καὶ πρὸς οἰκονομίαν ἐν τῇ ὁμοιοκαταληξίᾳ.

στ. 271. γραπτέον „βάνει μας στὰ νύχιά του“. Τοῦτο φαίνεται καὶ ἐκ τοῦ ἑπομένου στίχου 'νὰ ἔβγωμεν ἐκ τὰ δικά του (νύχια).

στ. 280. τὸ παρ' οὗ ὅλα γραπτέον παρ' οὖλα.

στ. 312. σαφήνεται διορθωτέον 'σὰ φαίνεται.

στ. 316. ἐνέγκασε. Κοινολεκτεῖται ἐν Κρήτῃ ὑπὸ τὸν τύπον ἀνεγκάζω καὶ νεγκάζω ἀορ. ἐνέγκασα ἐπὶ τῆς σημασίας παροξύνω, ἐρεθίζω εἰς τὸ ποιῆσαί τι, παροργίζω, κάμνω τινὰ νὰ ὀργισθῇ.

στ. 352. γράφε „μὴ πάῃ τὴν ὁδόν της“.

στ. 353. ἐξούσιον πρᾶγμα. Δὲν πιστεύω ὅτι πρέπει νὰ διορθωθῇ εἰς ἐξαίσιον, μᾶλλον νομίζω ὅτι εἶναι ξούσιον τὸ ὄνομα τοῦ ἐν Κρήτῃ συνήθους ῥήματος ξώνω καὶ ἀξώνω τοῦ σημαίνοντος βασανίζω, τυραννῶ καὶ τότε ξούσιον εἶναι τὸ βασανιστικόν, τυραννικόν, σκληρόν.

στ. 356. χαλάστηκεν. Σημειῶ διὰ τοὺς τυχὸν μὴ γνωρίζοντας ὅτι κεῖται ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ ἐρωτικῶς συνῆλθεν, ὅπως λέγεται καὶ σήμερον ἐν Κρήτῃ τὸ ῥῆμα μάλιστα ἐπὶ παρθένων διακορευομένων.

στ. 373. Μοῦ φαίνεται ὀρθὴ ἡ διόρθωσις τοῦ Krumbacher τοῦ ἐχουνήθη εἰς ἐχουμήθη ἢ κρητικώτερον χουμίσθη ἐπὶ τῆς σημασίας ἐταράχθη τὴν ψυχήν, σφόδρα ὠργίσθη. Συνηθέστατον ἐπὶ τῆς σημασίας ταύτης ἐν Κρήτῃ εἶναι τὸ σύνθετον ἀνεχουμίζω -ομαι.

στ. 385. *Μεσκίνης καλεῖται ἐν Κρήτῃ ὁ λεπρός, ὁ λωβός, ἀλλὰ καὶ τροπικῶς ὁ εὐτελὴς καὶ οὐτιδανὸς ἄνθρωπος.*

στ. 389. *τοῦ ἄρχου σου = τοῦ ἀνδρός σου. Συνήθως ἐν Κρήτῃ ἄρχοντας λέγεται ὁ σύζυγος, ἀρχόντισσα δὲ ἡ σύζυγος. Ὁ βραχύτερος τύπος ἄρχος διετήρησε τὴν παλαιὰν φεουδαλικὴν σημασίαν λ. χ. ὁ παλαιὸς Ἄρχος τοῦ χωριοῦ, τοῦ Ἄρχου τὰ παλάθια.*

στ. 417. *νὰ 'χῃ χρήσῃ γρ. νἄχῃ χρῆσι = χρησιμεύει, ἀξίζει.*

στ. 420 *καὶ* στ. 424 *εἰς τὸ τέλι. Καὶ εἰς ἀμφότερα τὰ χωρία γραπτέον Στοτέλη, ἤτοι κύριον ὄνομα Στοτέλης, τὸ ὁποῖον ὁ ἄχαρις στιχουργὸς ὑποθέτει ὡς τὸ ἀρχικὸν ὄνομα τοῦ μεγάλου φιλοσόφου μὲ τὴν προθήκην τοῦ ἀρι, τὸ ὁποῖον τοῦ ἐφώναξε τὸ ἱππεῦον αὐτὸν γύναιον. Τότε τὸ τοῦ στίχου* 423 *Ἀρισοφεστοτέλη γραπτέον ἆρι σοφὲ Στοτέλη. Οὕτω μοῦ φαίνεται ὅτι εὐοδοῦται τὸ χωρίον κατὰ πάντα. Ἐν τῷ Κρητικῷ ἰδιώματι ἔχομεν πρῶτον τὸ ἄρι (τὸ Ἀραβικὸν* âr = *αἰδώς, ἀτιμία) τὸ σημαῖνον φιλοτιμίαν, ὑπερηφάνειαν, ἀνδρείαν π. χ. τοῦ ἦλθεν ἄρι, τὸ πῆρεν ἄρι = προσεβλήθη ἡ φιλοτιμία του, ἐκ τούτου δὲ ἔγινε καὶ ἐπίθετον ἀριλῆς = ὁ λίαν φιλότιμος, ὁ οὐδεμίαν ὕβριν ἀνεχόμενος ἀτιμωρητεί. Δεύτερον εἶναι τὸ ἆρ τὸ ἐπιφώνημα (τὸ Ἰταλικὸν καὶ Ἑνετικὸν* arri) *τὸ ὁποῖον εἶναι ἐν χρήσει ὡς ἐπιφώνημα πρὸς τὰ κτήνη ἐρεθιστικὸν πρὸς τὰ ἀφροδίσια, ἀκουόμενον συνήθως ἆρρ καὶ τζάρρ παρὰ τῶν βουκόλων παίδων πρὸς τὰ ἄρρενα κτήνη. Τοιαύτην τινὰ σημασίαν ἔχει καὶ ἐν τῷ προκειμένῳ χωρίῳ ἐκφωνούμενον ὑπὸ τοῦ πορνικοῦ γυναίου πρὸς τὸν ἱππευόμενον φιλόσοφον.*

στ. 434. *γραπτέον πῶς τὴ σουσουμιάζουν = παρομοιάζουν αὐτήν. Τὸ ῥῆμα Κρητικόν. Σουσοῦμι (πληθ. -ια) σημαίνει τὰ γνωρίσματα, τὰ χαρακτηριστικά, ἀσούσουμος δὲ = ἀγνώριστος, ἄθλιος, ἐλεεινός.*

στ. 453. *γραπτέον μέ τ' ἄλλονε τυχαίνει ἢ μέ τ' ἄλλο συντυχαίνει.*

στ. 463. *τὰ μοιρολόγια κλαῖσιν· ἴσως πρέπει νὰ γραφῇ τὰ μοιρολόγια λέσιν.*

στ. 479—481. *Ἡ τελεία στιγμὴ πρέπει νὰ ἀφαιρεθῇ ἀπὸ τοῦ τέλους τοῦ στιχ.* 479 *καὶ νὰ τεθῇ εἰς τὸ τέλος τοῦ* στ. 481.

στ. 484. *τὶ ἔν· χάριν τοῦ μέτρου γράφε τέν ἢ τεΐν = τί εἶναι.*

στ. 489. *Κουτζουπίες. Ἐν Κρήτῃ τὰ θήλεα μάλιστα κατὰ τὴν παιδικὴν ἡλικίαν καλοῦνται πολλάκις τζοῦπες ἢ τσοῦπες περιφρονητικῶς πως. Ἴσως τὸ κουτζουπίες εἶναι ἡ αὐτὴ λέξις μὲ τὸ προθετικὸν κουτσο. — Ἀλλ' εἰς τὴν Κρητικὴν διάλεκτον εὕρηται καὶ ἡ λέξις κουτσοῦνα (= πλαγγών, κοῦκλα), ἐξ οὗ καὶ τὰ κουτσουνικὰ (παράβαλε Α. Γιάνναρη περὶ Ἐρωτοκρίτου ἐν λεξ. κουτσοῦνα κουτσουνικά).*

στ. 494 στ. 510. *Σημειῶ δύο λέξεις ὡς ἰδιωματικὰς Κρητικάς, τὸ*

κουρεμένος ἐπὶ τῆς σημάσιας τοῦ ἀθλίου, ἀτυχοῦς, καὶ τὸ κατέχω ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ γνωρίζειν, ἐπίστασθαι.

στ. 517. *ἐβγάζουν· δὲν κεῖται ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ ἐκφύω, μεγαλώνω* (= vergrößern) *ἀλλὰ τοὐναντίον ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ ἐκτίλλω, ξεριζώνω. Τὰ φρύδια γίνονται ὡς γαϊτάνι διὰ τῆς ἐκριζώσεως τῶν πέριξ τριχῶν* („*θέλουν πάντα νὰ τὰ βγάζουν*“), *διὰ τῆς ἀπορρίψεως τοῦ δασέος* („*καὶ πετοῦσι τὸ δασὺ*“ στ. 525) *καὶ διὰ τοῦ μαδίσματος διὰ μαχαιριδίου καὶ διὰ τῆς περιφορᾶς κλωστῆς τῶν πέριξ περιττῶν τριχῶν, ὥστε νὰ ἀπομείνῃ μόνον τὸ πυκνότερον κεντρικὸν μέρος τῶν ὀφρύων, τὸ ὁποῖον τότε ὁμοιάζει πρὸς γαϊτάνι, καὶ τότε ἡ κόρη εἶναι καὶ λέγεται γαϊτανοφρυδοῦσα· ὅταν μάλιστα εἰς τὰς ἀνωτέρω ἐργασίας προστεθῇ καὶ ἡ μέλαινα βαφὴ συμπληροῦται τὸ πρᾶγμα. Ὅτι ἡ κλωστὴ δὲν ἐπετίθετο, ἀλλ' ἐχρησίμευεν ὡς ἐργαλεῖον παρατίλσεως λέγεται καθαρὰ καὶ εἰς τὸν στίχον* 532.

στ. 538—541. *Ἡ ἔννοια ἀπαιτεῖ νὰ γραφῇ* „*ἔναι κ' ἄλλες, ὅπου χρῄζουν ἄλλες νὰ τὰς ἐξυρίζουν τὰς βαστάζουν εἰς τὰ σκέλια*“. *Διὰ τοῦ* τὰς *ἐννοεῖ τὰς τρίχας.*

στ. 562. *προπηδᾷ· Ἐπὶ τῆς σημασίας, ἣν ἀπαιτοῦσι τὰ συμφραζόμενα λέγεται σήμερον ἐν Κρήτῃ* προσπηδᾷ *= ἐμπρὸς πηδᾷ, καὶ πιθανῶς τοῦτο ἔκειτο.*

στ. 566. *πιάνει της· γράφε πιάνει τη(ν). Ἐπὶ τῆς ἐννοίας δηλ. ταύτης λέγεται τὴν (τὸν, τοὺς, τὰς) πιάνει, ἢ πιάνει την (τον, τους, τὰς), ἀλλὰ τῆς (τοῦ, τῶν) πάει ἢ πηγαίνει.*

στ. 568—573. *Ἐκτὸς τοῦ Λασκαρῖνα, τὸ ὁποῖον δὲν ἤκουσα ἐν Κρήτῃ ὅλα τὰ ἄλλα καὶ τὸ ἐν στίχῳ* 584 *Φραντζεσκῖνα εἶναι συνήθη ἐν Κρήτῃ.*

στ. 585. *γρ. καὶ ρωτᾶ τὸ τί 'νε κεῖνα.*

στ. 613. *γρ. γιὰ δέτε τί ζαφείρια.*

στ. 633—634. *γρ. νύκτα μέρα ἔχουν κοίτη κάγκελλον καὶ παραθύρι π' ὅλην τὴν ζωήν τους φθείρει. Κοίτη εἶναι τὰ ξύλα, ἐφ' ὧν αἱ ὄρνιθες κοιμῶνται· ὥστε ἡ ἔννοια εἶναι ὅτι αἱ κόραι νύκτα καὶ ἡμέραν εὑρίσκονται εἰς τὰ κάγκελλα τῶν παραθύρων ἐρωτοτροποῦσαι μὲ τοὺς διαβάτας.*

στ. 642—644. *Τὰ ἐν τῇ ἀρχῇ τῶν τριῶν στίχων* καί *γραπτέα εἰς ἢ 'ς.*

στ. 648. *γνοῦν των δακαματές. Ἡ διόρθωσις τοῦ κ. Χατζιδάκι εἰς δίδουν των δακαματὲς θεραπεύει τὴν ἔννοιαν, προτιμότερον ὅμως ὡς πλησιέστερον παλαιογραφικῶς καὶ ἐμφαντικώτερον εἶναι τὸ* ἔχουν των δακαματές. *Εἶναι κοινοτάτη ἡ φράσις ἔχω του (της, των) δακαματεά, ξυλεά, τζιμπεά, κατακεφαλιά, λακτεά, καὶ τὰ ὅμοια, ἡ δὲ ἔκφρασις αὕτη εἶναι ζωηροτέρα τοῦ δίδω δακαματέα, ξυλέα κτλ.*

στ. 651. Ἀντὶ καὶ παθαίνουν γραπτέον τὴν παθαίνουν. Εἶναι κοινοτάτη ἡ φράσις τὴν παθαίνει ἐπὶ τῆς σημασίας αὐτῆς. Σημειωτέα καὶ ἡ Κρητικὴ λέξις κοπέλια ἐνταῦθα καὶ ἐν στ. 1210 ἐπὶ τῆς ἐννοίας τοῦ νεανίσκου.

στ. 653. πομπές των. Ἡ λέξις κατ' ἐξοχὴν Κρητικὴ δηλοῦσα τὰς αἰσχρὰς καὶ ἀκολάστους πράξεις.

στ. 663. γρ. πάσκουν τάχα νὰ κρυφτοῦσι. Τὸ πάσκουν σημαίνει προσπαθοῦσι, πειρῶνται νὰ κρυφθῶσι. Σήμερον ἐπὶ τῆς ἐννοίας ταύτης κοινολεκτεῖται τὸ πασκίζω ἐν Κρήτῃ.

στ. 666. βάνουν κλείουν καὶ ματώνουν. Ὁ κ. Πολίτης ἐννοεῖ ἀντικείμενον φάρμακά τινα εἰς τὸ βάνουν (Byz. Z. 1906 σ. 711), ἀλλὰ μοῦ φαίνεται δύσκολος ἡ παράλειψις αὐτή· διὰ τοῦτο προτιμῶ νὰ ζητηθῇ τὸ ἀντικείμενον εἰς τὸ κλείουν, ἀντὶ τοῦ ὁποίου ἴσως πρέπει νὰ γραφῇ κλειδί ἢ ἄλλο τι ὅμοιον.

στ. 679. γρ. λέγει τον Ὁτ' ἤσφαξές με.

στ. 692. ὡς τρέλι. Δύσκολον μοῦ φαίνεται τὸ τρέλι νὰ εἶναι ἀντὶ τοῦ τρελόν. Ἴσως παρεφθάρη ἐκ τοῦ ὡς θέλει. Εἶναι σύνηθες ἐπὶ γυναικῶν ἐχουσῶν ὑποχειρίους τοὺς ἄνδρας νὰ λέγηται τὸν ἔχει ἢ τὸν κάμνει ὡς θέλει ἢ ὅτι θέλει.

στ. 696. εἰ μὴ μόνον ἀστοχήσουν. Δὲν ἔχει ἔννοιαν ἂν δὲν γραφῇ εἰ μὴ μον' ἂν ἀστοχήσουν.

στ. 703. 704. φυλάῃ-ἀπαλλάγῃ. Μοῦ φαίνονται ὅτι καὶ τὰ δύο δὲν κεῖνται καλῶς. Ἀντὶ τοῦ φυλάῃ γραπτέον φυλάσσῃ, τὸ ὁποῖον κεῖται καὶ ἀμέσως ἀνωτέρω (στ. 701), ἀντὶ δὲ τοῦ ἀπαλλάγῃ τὸ λαγιάσῃ. Τὸ ῥῆμα εἶναι Κρητικὸν ἀπαντῶν ἤδη πολλάκις ἐν τῇ μεγάλῃ ἐπιγραφῇ τῆς Γόρτυνος (D. Comparetti Leggi di Gortina, Milano 1893 143, 478), συνηθέστατον δὲ καὶ σήμερον ὑπὸ τὸν τύπον λαγιάζω καὶ σύνθετον καταλαγιάζω = ἡσυχάζω μεταβατικῶς καὶ ἀμεταβάτως, καὶ τὸ ἀντίθετον ξελαγιάζω καὶ ξεταλαγιάζω = ἐγείρω τινα, ἐκβάλλω ἐκ τῆς ἡσυχίας ἢ τῆς κοίτης (ζῷον).

στ. 711—716. Τὸ σεντοῦκι ἔχει καλῶς· πρόκειται πρὸς περισσοτέραν ἀσφάλειαν ἡ ἀκόλαστος γυνὴ νὰ ἐγκλεισθῇ εἰς κιβώτιον καὶ ἐκεῖ φυλασσομένη ἀγρύπνως ὑπὸ τοῦ ἰδίου ἀνδρὸς νὰ ἐκτελῇ ὅλας τὰς φυσικάς της ἀνάγκας. Οὕτω μόνον ἐννοοῦνται τελείως οἱ στίχοι αὐτοί. Τὸ πέσω τοῦ στ. 712 φρονῶ ὅτι πρέπει νὰ διορθωθῇ χέσω, τὸ δὲ τοῦ στ. 713 εἰς κλάσω, ἵνα ὁμοιοκαταληκτῇ πως πρὸς τὸ ἑπόμενον κλώσω, τοῦτο δὲ ὑποδηλοῦται καὶ ὑπὸ τοῦ ἐν τῷ στίχῳ 716 ἂς κτυποῦν.

στ. 712. καὶ νὰ πῇ γραπτέον κ' ἂν εἰπῇ ὅπως καὶ ἐν στ. 717.

στ. 718. τουρήσω. Ὀρθοτάτη εἶναι ἡ διόρθωσις τοῦ κ. Χατζιδάκι εἰς ντουρήσω, ἀλλὰ γραπτέον ντουρίσω ἐκ ῥήματος ντουρίζω σημαίνοντος ἀντέχω, βαστῶ, συνήθους ἐν Κρήτῃ λεγομένου μάλιστα ἐπὶ γερόντων θαλερῶν ἀντεχόντων εἰσέτι.

στ. 719—720. γρ. νὰ τὴν λέῃ, Ὡς κ' αὐτὸ ἐδ' αὐτοῦ σὲ τὸ κρατῶ.

στ. 726. γρ. ἐδῶ μέσα ποῦ πλαντάσσω. Ἐκ τοῦ στίχου τούτου ἀναμφισβητήτως φαίνεται ὅτι ἡ γυνὴ πρόκειται νὰ ἐγκλεισθῇ εἰς τὸ σεντοῦκι, ὑποχρεουμένη ἐκεῖ μέσα νὰ ἐκτελῇ τὰ ἀνωτέρω ἀσφυκτιῶσα (πλαντάσσουσα).

στ. 731. Συμπληρωτέος ὁ στίχος κ' ἂν [ἐτοῦ]το στεργηθῇ ἢ καὶ ὅπως συνεπλήρωσεν ἤδη ὁ κ. Ν. Βέης (Ἐπετηρ. Παρνασσοῦ Θ'. σελ. 141) καὶ ἂν αὐτὴ τὸ στεργηθῇ.

στ. 735. γρ. ὥστε νὰ ζῇ ἢ ὡς νὰ ζῇ = ἕως ὅτου ζῇ.

στ. 744. μουτζοπαντρεμένην. Ἢ πρέπει νὰ γραφῇ μιτσοπαντρεμένην = μικροπαντρεμένην (Κρητ. μιτσὸς καὶ μικκιός = μικρός) ἢ κάλλιον μουζοπαντρεμένην, τὸ ὁποῖον δηλοῖ τότε τὴν ἀναίσχυντον, ἀκόλαστον (μουζωμένην) ὕπανδρον γυναῖκα, ἴσως ἐκ παλαιᾶς συνηθείας νὰ μουζώνωνται (μαυρίζωνται εἰς τὰ πρόσωπα) καὶ νὰ διαπομπεύωνται αἱ μοιχευόμεναι ὕπανδροι γυναῖκες.

στ. 750. γρ. κτυπᾷ τση.

στ. 762. Στικτέον· δὲν σὰς λέγω ὅταν λείπῃ ὁ ἄνδρας· εἰς τὴν μαύρην λύπην τότε ἔχει τὸν καιρὸν κτλ. Ὁ καιρὸς τῆς μαύρης λύπης εἶναι ὅταν χηρεύσῃ ἡ γυνή, ἢ ἀπουσιάζῃ ὁ ἄνδρας μακρὰν πολὺν χρόνον.

στ. 776—782. Τρία πράγματα εἶναι ὅσα ἡ ἀκόλαστος γυνὴ δὲν λογαριάζει ἡ ζωή, ἡ φήμη (τὸ πλέον ὅπου γροικοῦμεν) καὶ τρίτον ἡ τιμή, ἀλλ' ἀψηφοῦσα ταῦτα ἀκολασταίνει. Τὸ οὐδὲ τάσσουν σημαίνει δὲν ὑπολογίζουν, δὲν λαμβάνουν ὑπ' ὄψιν.

στ. 787. γρ. βαρειομοιριασμένοι κατὰ τὸ κακομοιριασμένοι.

στ. 789. μόνον λόγους ἂς χορτάσουν. Ἀκριβῶς πρόκειται περὶ γυναικῶν, αἱ ὁποῖαι δὲν χορταίνουν μὲ λόγους. Διὰ τοῦτο ἄνευ δισταγμοῦ γραπτέον λόγου τους = αὐταὶ αἱ γυναῖκες ἂς χορτάσουν (τὰς ἀκολάστους ὀρέξεις) καὶ τὰ λοιπὰ ἐρρέτωσαν. Εἶναι γνωσταὶ αἱ θέσιν προσωπικῶν ἀντωνυμιῶν ἐπέχουσαι φράσεις λόγου μου (σουτου-μας-σας, των-τους) καὶ μετὰ τοῦ ἄρθρου τοῦ λόγου μου κτλ.

στ. 815. Χάριν τῆς ὁμοιοκαταληξίας γρ. λέει τον καλὰ βιγλίζει.

στ. 824. Ἀντὶ τοῦ ἀκατανοήτου εἰς συμπορίαν γραπτέον εἰς ἐμπορίαν.

στ. 825. γρ. ὅταν ἄνδρας της οὖν λείπῃ. Τὸ οὖν καὶ γοῦν εἶναι ἐκ τῶν ἀρχαίων μορίων, ὧν ἡ χρῆσις ἐξηκολούθησεν εἰς δημώδη βιβλία (Βίοι ἁγίων, Συναξάρια) μέχρι τῶν τελευταίων χρόνων.

στ. 828. δὶς τὴν ὥραν. Ἐν Κρήτῃ σήμερον λέγεται ἡ αὐτὴ φράσις ἀκουομένη ντὶς τὴν ὥρα καὶ σημαίνει κάθε λίγο, πολὺ συχνά· ἐπὶ ὁμοίας σημασίας λέγεται ἀκόμη ντὶς καὶ ντάϊ = κατὰ μικρὰ χρονικὰ διαλείμματα.

στ. 832. κακάρα. Ἴσως πρέπει νὰ γραφῇ καυκάρα ὅπως λέγεται ἐν Κρήτῃ ἡ χονδρὴ ἀλλὰ κενὴ καὶ ἀνόητος κεφαλή. Εἶναι δὲ μεγεθυντικὸν τοῦ καυκὶ τὸ ὁποῖον σημαίνει τὸ φλασκίον (κολοκύνθην λαγυνοφόρον) καὶ ποτήριον ἐκ φλασκίου κατεσκευασμένον καὶ τροπικῶς τὸ κρανίον.

στ. 837. μονοβουλισμένες. Τὸ μὲν δεύτερον συνθετικὸν βουλισμένος κεῖται ἐπὶ κατάρας = νὰ βουλίσουν, νὰ χαθοῦν, τὸ δὲ πρῶτον δύναται νὰ εἶναι τὸ ἐπίθετον μόνος καὶ τότε τὸ σύνθετον σημαίνει νὰ χαθοῦν μόναι των, ἢ κάλλιον οὐσιαστικόν τι δηλοῦν τὸ γυναικεῖον αἰδοῖον καὶ τότε γραπτέον μουνοβουλισμένες καὶ εἶναι περιγραφικὸν τῆς γυναικὸς ἐπίθετον ἀντάξιον ἄλλως τοῦ χαλκοπροσώπου στιχουργοῦ.

στ. 838. Πασιδεμένες. Οὔτε τοῦτο οὔτε τὸ τοῦ κ. Χατζιδάκι πᾶσι δεμένες ἁρμόζει. Ἢ πρέπει νὰ γραφῇ κασιδιασμένες ἢ πασαλειμμένες τὸ ὁποῖον σημαίνει τὰς διὰ ψιμιθίου ἀλειμμένας.

στ. 846. καὶ διαβολοχορεμένες γρ. οἱ διαβολοχορεμένες, σημαίνει δὲ τότε τὰς γυναῖκας ἃς ἐχόρευσεν ὁ διάβολος ἢ τὰς ὁποίας θὰ χορεύσῃ (θὰ παραλάβῃ) ὁ διάβολος.

στ. 853. εἰς τὸν οὐρανὸν κρυμμένες. Οὐδεμίαν ἔννοιαν παρέχει, ἂν δὲν γραφῇ ἀμέσως εἰς τὸν Οὐρανὸν κριμένες σημαῖνον ποῦ νὰ τὰς κρίνῃ ὁ Οὐρανός (ὁ Θεός). Κρῖμα εἶναι ἡ ἁμαρτία καὶ κριμένος εἶναι ὁ ἁμαρτωλός, ὅστις θὰ κριθῇ διὰ τὰς ἁμαρτίας του. Συνηθέστατα λέγεται καὶ σήμερον νὰ τὸν κρίνῃ ὁ Θεός, ὁ κριμένος, ἀπὸ τὸ Θεὸ νᾶσαι κριμένος (= νὰ καταδικασθῇς) γιὰ τὸ ἄδικα ποῦ κάνεις κ. τ. ὅ.

στ. 859. γρ. νὰ τὴ μαδίσῃς. Τὸ μαδῶ κυριολεκτούμενον ἐπὶ τοῦ ἐκτίλλειν τὰ πτερὰ τῶν πτηνῶν ἢ τὰς τρίχας τῶν ζῴων λέγεται τροπικῶς καὶ ἐπὶ τοῦ κακώνειν ἀνθρώπους καὶ μάλιστα τὰς κομώσας γυναῖκας· οὕτως εὕρηται καὶ ἐν στ. 1022. Τὸ ἴδιον πρᾶγμα δηλοῖ καὶ τὸ ἐν στ. 985 ἀναμαλλιαρίζω.

στ. 860. νὰ πλώσῃς γρ. ν' ἁπλώσῃς δηλ. τὰς χεῖρας = νὰ ἐπιβάλῃς χεῖρας. Τὸ ἁπλώνω χέρι λέγεται ἰδίως εἰς περιστάσεις καθ' ἃς τὸ πρᾶγμα θεωρεῖται ἀνόσιον καὶ ἀνάρμοστον π. χ. ἐπὶ τέκνων ἐπιχειρούντων κακῶσαι τοὺς γονεῖς, ἢ ἐπὶ γυναικῶν πρὸς ἄνδρας κ. τ. ὅμ.

στ. 919. γρ. χλωμιαίνω.

στ. 930. δὲν τρομῶ. Ὑποτίθεται ὅτι εἶναι τὸ ῥῆμα τολμῶ καὶ ἡ ἔννοια πράγματι εὐοδοῦται, ἀλλὰ δὲν εὑρίσκω πιθανὴν τὴν χρῆσιν τοῦ ἀρχαϊκοῦ αὐτοῦ ῥήματος παρὰ τῷ ἀπαιδεύτῳ στιχουργῷ. Ὑπάρχει κρητικὸν ἐπίρρημα ἔντρομα σημαῖνον εἰς τόπον πρόχειρον, εὔκολον, ἐκ τούτου δὲ ἴσως προέρχεται ῥῆμα ντρομῶ καὶ ἐν ἀρνήσει δὲν ντρομῶ = δὲν ἔχω εὐκολίαν, δὲν δύναμαι, ὁμολογῶ ὅμως ὅτι δὲν ἀπήντησα τοῦτο πουθενά.

στ. 955—956. γρ. παθαίνω-ποθαίνω.

στ. 979. γαυριάζουν γρ. γαυρίζουν ἢ γαυγίζουν ἤτοι ὡς σκύλοι (πρβ. ἐν στ. 991 οὐριάζουν).

στ. 977. καὶ ὅλα κεῖνα γρ. 'ς ὅλα κεῖνα.

στ. 987. γρ. κ' ἂν ἔναι καὶ μπορέσουν.

στ. 993. γρ. παθαίνω.

στ. 1009. γρ. καὶ ἂν ἔναι κ' ἔχει μάννα.

στ. 1011. λωλοκάνα. Πιστεύω ὅτι πρέπει νὰ γραφῇ λιανοκάνα σημαῖνον τὴν ἔχουσαν ἰσχνὰς (λιανὰς) τὰς κνήμας (τὰ κανιά). Λέγεται λιανοκάνης-λιανοκάνα καὶ λιανάτζης-λιανάτζα (ἀτζί-ἀτζιά = ἡ κνήμη).

στ. 1016. ἂν ἔχυνε τὸ μάτι του. Χάριν τῆς ὁμοιοκαταληξίας πρὸς τὸ προηγούμενον γυναῖκα του γρ. ἂν ἔχυνε τὸ αἷμά του.

στ. 1017 Ὑπάρχει τὸ ἄρθρον ὅταν γραφῇ μόνον ὅλ' οἱ μεθυστᾶδες.

στ. 1022. γρ. βαροκαρδίζουν ὅπως λέγεται πάντοτε ἐν Κρήτῃ.

στ. 1053—1054. Τὸ μέτρον ἀποκαθίσταται ἂν γραφῇ προικιό σου-μοναχό σου.

στ. 1069. Πεθυμισμένη. Πιστεύω ὅτι ἐγένετο ἐκ συμφύρσεως τοῦ ἐπιθυμῶ καὶ θυμίζω, ὅπερ λέγεται ἐπὶ τῶν θηλέων ζῴων καὶ τῶν ἀκολάστων γυναικῶν, ὅταν εὑρίσκωνται ἐν ὀργασμῷ.

στ. 1072. ἴσως γραπτέον ἑξῆντα ἕνα.

στ. 1112. γρ. ἀμμὴ λέσιν τον ζηλιάρην.

στ. 1127. τέλεια ἀγάπη καὶ φιλία γράφε τέθοι' ἀγάπη καὶ φιλία.

στ. 1148—1150. Διὰ νὰ ἔχῃ ἔννοιαν τὸ χωρίον πρέπει νὰ γραφῇ
ὅπου ὁ ἄτυχος δὲν φτάνει
εἰς τὴ γῆ ν' ὀκταμερίσῃ
τότε καὶ ν' ἀπογυρίσῃ.

Ἤτοι μόλις ἀποθανὼν ὁ ἀτυχὴς σύζυγος ἀπογυρίσῃ τὸν δρόμον καὶ πρὶν καλὰ καλὰ περάσουν τὰ ὀκτάμερά του κτλ.

στ. 1154—1155. γρ. κ' ἄλλου νὰ καμυτζουρίζῃ καὶ νὰ συχνοκακανίζῃ.

στ. 1171. γρ. ἀποκλείεται.

στ. 1178. γρ. ἀμεριμνοῦσαν ἢ δὲν μεριμνοῦσαν.

στ. 1179. γρ. γληγοροῦσαν = ἐβιάζοντο νὰ ἀποθάνουν οἱ ἄνδρες.

στ. 1197. Ἐξάδελφοι ἀπὸ τῆς συκεᾶς τὸ γάλα λέγονται καὶ σήμερον ἐν Κρήτῃ σαρκαστικῶς οἱ προσπαθοῦντες εἰς τὰ ὄμματα τοῦ κόσμου νὰ καλύψωσι τοὺς ἔρωτας ὑπὸ πρόσχημα ἀνυπάρκτου συγγενείας. Ἐπὶ τῆς αὐτῆς περιστάσεως λέγεται ἐμπαικτικῶς 'ς ἕναν ἥλιον ἁπλώνανε οἱ μανάδες των τὰ ῥοῦχα.

Ἡ ἐντύπωσις μου ἐκ τῆς ἐπανειλημμένης ἀναγνώσεως τοῦ στιχουργήματος εἶναι ὅτι τοῦτο εἶναι Κρητικόν. Ἐν ᾧ τὰ Κρητικὰ διαλεκτικὰ

στοιχεῖα ἀφθονοῦσι καὶ εἰς ἕκαστον βῆμα εὑρίσκονται (ἐσημείωσα δέ τινα, ὅπου εὗρον εὐκαιρίαν εἰς τὰς προηγουμένας παρατηρήσεις), τοὐναντίον ὀλίγα εἶναι τὰ χωρία καὶ οὐχὶ πολλαὶ αἱ λέξεις τῶν ὁποίων δύναται νὰ ἀμφισβητηθῇ ἡ Κρητικὴ καταγωγή. Διὰ τοῦτο πιστεύω ὅτι τὸ ποίημα ἐγένετο ἔν τινι τῶν Κρητικῶν πόλεων (Χάνδαξ, Χανία, Ρέθυμνον) ὑπό τινος τῶν Ἑνετῶν ἢ Ἰταλῶν ἐκείνων ἀποίκων, ὧν ἔβριθον αἱ πόλεις αὗται ἐπὶ Ἑνετοκρατίας, καθολικοῦ τὸ δόγμα, ἀλλὰ γεννηθέντος καὶ ἀνατραφέντος ἐν Κρήτῃ καὶ ἔχοντος τὸ Κρητικὸν ἰδίωμα μητρικὴν γλῶσσαν, πιθανῶς Γασμούλου τινός, ὁ ὁποῖος ἔτυχε καὶ μικρᾶς τινος παιδεύσεως ἔν τινι τῶν ὑπὸ φράρων καθολικῶν διατηρουμένων ἐν ταῖς πόλεσι τῆς Κρήτης σχολείων. Ὁ στιχουργὸς στερούμενος καὶ τῆς φυσικῆς δεξιότητος, ἐφ᾽ ᾗ διακρίνονται ἄλλοι Κρῆτες στιχουργοί, μὴ ὢν δὲ κάτοχος καὶ παιδείας ἐπαρκοῦς καὶ τεθραμμένος ἐν τῷ κοινωνικῷ βορβόρῳ τοῦ χυδαίου καὶ διεφθαρμένου σύγκλυδος ὄχλου τῶν Κρητικῶν πόλεων ἐπὶ Ἑνετοκρατίας, παρήγαγε τὸ ἄμουσον ἄξεστον καὶ ἀνήθικον αὐτὸ ἐξάμβλωμα ἀνάξιον ἐντελῶς τῆς γνησίας καὶ ἀληθοῦς ἀγροτικῆς Κρητικῆς Μούσης. Μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Κρήτης (1669) *τὸ στιχούργημα πιθανῶς ἐκομίσθη ὑπό τινος τῶν πολυαρίθμων φυγάδων εἴς τινα τῶν Ἰονίων νήσων, ἐκεῖ δὲ ἴσως ἀντιγραφὲν ἔπαθέ τινας τῶν γλωσσικῶν ἀλλοιώσεων, ἃς δύναταί τις νὰ ἀνεύρῃ, καὶ ὑπέστη καὶ τὰς πολλὰς παραφθοράς. Ἰδίως πιστεύω ὅτι ἐκεῖ προσέλαβε τοὺς πολλοὺς ἀσυνιζήτους τύπους, οἱ ὁποῖοι πολλάκις καὶ ταράττουσι τὸ μέτρον τοῦ στιχουργήματος λ. χ. στ.* 115—116 *ἀτυχίαν-ὁμιλίαν, στ.* 218—219 *ἀνδρείαν του ἀγνωσίαν του, στ.* 846—847 *φρονιμία-ἀστοχία, στ.* 949—950 *νέα-γενέα, στ.* 526—527 *γυαλία-μαλλία κτλ., οἱ ὁποῖοι εὐκολώτατα διὰ τοῦτο καὶ ἄνευ ταραχῆς τοῦ μέτρου δύνανται νὰ ἐπανέλθωσιν εἰς τοὺς ἀρχικοὺς Κρητικοὺς ἐν συνιζήσει τύπους, πολλάκις μάλιστα χάριν ἀποκαταστάσεως τοῦ μέτρου καὶ ἐπιβάλλεται νὰ γίνῃ τοῦτο.*

Ἐν Ἡρακλείῳ Κρήτης μηνὶ Φεβρουαρίῳ 1907.

Στέφανος Α. Ξανθουδίδης.

Alphabete.

I.

Fünf Klagelieder „An die eigene Seele“ zwecks ihrer Buße.
(Bußlieder.)

Schon der Psalmendichter wendet sich in einigen Psalmen an die eigene Seele; vgl. Ps. 42, 5; 61, 6; 102, 1; 144, 7; 145, 1. Das findet sich bei manchen frühchristlichen und mehreren byzantinischen Dichtern wieder, so bei Synesios († nach 408) in seinem Hymnus Nr. 1 (Inc. *Ἄγε μοι, λίγεια φόρμιγξ*; ed. Christ-Paranicas, Anthol. carm. chr. S. 3) und im Hymnus Nr. 2 (Inc. *Ἄγε μοι, ψυχά*; ed. Christ-Paranicas a. a. O. S. 6); bei Gregor von Nazianz († 390) in seinen Gedichten: *Ἐπιτίμησις κατὰ τοῦ ἀλόγου τῆς ψυχῆς*, *Θρηνητικὸν ὑπὲρ τῆς αὑτοῦ ψυχῆς*, *Εἰς τὴν ἑαυτοῦ ψυχήν* (zwei Gedichte), *Πρὸς τὸν αὑτοῦ θυμόν*, *Ἐπιστρεπτικὴ πρὸς θεὸν νουθεσία*, *Εἰς τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν στίχοι ἡμίαμβοι* (ed. Migne, Patr. gr. 37, 1381, 1394, 1426, 1427, 1431, 1435; das letzte auch Christ-Paranicas a. a. O. S. 26); bei Romanos (6. Jahrh.) im Anfang eines seiner Hymnen (Inc. *Ψυχή μου, ψυχή μου, ἀνάστα, τί καθεύδεις*; zitiert bei Krumbacher, Gesch. der byz. Lit.[2] S. 667); bei Johannes Geometres (10. Jahrh.) in den Gedichten *Εἰς ἑαυτὸν* und *Εἰς τὸν βίον* (ed. Cramer, Anecd. Oxon. IV 287 u. 316); bei Symeon dem Neuen Theologen (11. Jahrh.) im Gedichte *Διάλογος πρὸς τὴν ἰδίαν ψυχὴν διδάσκων τὸν ἀκένωτον πλοῦτον τοῦ Πνεύματος* (die lat. Übersetzung des Jacobus Pontanus wiederholt bei Migne, Patr. gr. 120, 586); bei Manuel Philes (um die Wende des 13./14. Jahrh.) im Gedichte *Πρὸς τὴν ἑαυτοῦ ψυχήν* (ed. Miller, Man. Philae carm. II 421), etc., etc.

Diese direkte Anrede „An die eigene Seele“ findet besonders statt in byzantinischen „Klageliedern über das eigene (sündige) Leben zwecks der Buße“. Die Autoren solcher Stücke, meist alt gewordene und von der Seelsorge ergriffene Leute, beklagen darin ihre lastervolle Vergangenheit, seufzen über das sie erwartende Urteil auf dem jüngsten Gerichte und beten zu Gott, Christus oder Maria um Gnade. Mehrere von ihnen streuen in diesen Inhalt noch direkte Mahnungen an ihre

Seele ein, in welchen sie ihr einschärfen, sie möchte noch rechtzeitig, d. i. vor dem Tode, von der Sünde abstehen und Buße üben; denn nach dem Tode gebe es keine Reue mehr.

Letztere Gattung der erwähnten Klagelieder (d. i. mit der Anrede an die Seele) war in Byzanz sehr früh üblich. Das erste mir bekannte Beispiel bietet der den oben zitierten Hymnus von Romanos nachahmende „große Kanon" des Andreas von Kreta (ungefähr 650—720) (ed. Christ-Paranicas a. oben a. O. S. 147). Später kommen hinzu noch:

Das alphabetische Gedicht *Ἀνακρεόντειον κατανυκτικὸν ᾀδόμενον εἰς ἦχον πλ. δ'*, von Helias Synkellos (8. Jahrh.?) (ed. Matranga, Anecd. gr. II 641 und Christ-Paranicas a. a. O. S. 47);

Das alphabetische *Ὠιδάριον* des Kaisers Leo VI des Weisen (886—912) (ediert an mehreren Orten, am besten bei Christ-Paranicas a. a. O. S. 48);

Ein Alphabet des Symeon Metaphrastes (10. Jahrh.) aus L. Allatius, De Symeonibus, wiederholt bei Migne, Patr. gr. 114, 132)[1]);

Ein alphabetisches Bußlied des Nikephoros Uranos Magister (um die Wende des 10./11. Jahrh.) (ed. Papadopulos-Kerameus, BZ VIII 68)[2]);

Ein Alphabet des Niketas, Metropoliten von Klaudiopolis (13. Jahrh. oder früher) (ediert von mir hier S. 491—492);

Nach der Inhaltsangabe einer Hs der Bibl. Bodl. im Hsskataloge von Coxe scheint ein Klagelied „An die eigene Seele" auch ein Gedicht des Konstantinos Manasses (?) (Anf. des 12. Jahrh.) zu sein (Inc. *Ὁ πάλαι βλύσας ὕδατα πέτρας ἐξ ἀκροτόμου*; im Cod. Bodl. Barocc. 131 s. 14 fol. 175ª);

Ein Kanon eines Mönches Euthymios Synkellos, betitelt: *Κανὼν εἰς τὴν ὑπεραγίαν θεοτόκον ἐν ἐξομολογήσει ἁμαρτωλοῦ· ποίημα Εὐθυμίου μοναχοῦ τοῦ Συγκέλλου* (ed. Goar, Euchol. S. 871);

Ein Alphabet des Mönches Makarios Kalorites (Spätgrenze 13. Jahrh.) (ediert von mir hier S. 493—494);

---

1) Erhalten im Cod. Athen. 1197 am Ende der Hs (*Στίχοι κατανυκτικοὶ κατὰ ἀλφαβήτου· τοῦ κυροῦ Συμεὼν τοῦ λογοθέτου καὶ μαγίστρου*); im Cod. Athous Laurae Sᵗ. Athanasii B. 43 fol. 69ª (anonym: *Ἄλλοι στίχοι κατὰ ἀλφάβητον*); im Cod. Vatic. gr. 1277 fol. 53ᵇ (*Συμεὼν τοῦ λογοθέτου*); im Cod. Vatic. Ottob. gr. 167 fol. 86ᵇ (anonym: *Στίχοι κατὰ στοιχεῖον θρηνητικοί*); im Cod. Vatic. Palat. gr. 367 fol. 135ª (*Ἀλφάβητος τοῦ κυροῦ Συμεὼν καὶ λογοθέτου τοῦ δρόμου*) etc.

2) Erhalten außer in den bei Papadopulos-Kerameus a. a. O. zitierten Hss noch im Cod. Athous 4327 fol. 183ª (anonym: *Στίχοι κατὰ ἀλφάβητον. Πρὸς Κριτὴν τοιάδε*).

Ein Bußlied des Maximos Planudes (um die Wende des 13./14. Jahrh.) (ed. Boissonade, Anecd. gr. III 461);

Ein Bußlied des Theoleptos, Metropoliten von Philadelphia (14. Jahrh.) (in lat. Übersetzung bei Migne, Patr. gr. 143, 403);

Ein Alphabet des Kyriakos Magister (in einer Hs des 16. Jahrh.) (ediert von mir hier S. 494—495);

Außerdem noch eine Reihe von anonymen, pseudonymen oder hinsichtlich der Autorschaft unsicheren Stücken, wie:

Ein Bußalphabet, von L. Allatius a. oben a. O. S. 134 dem Symeon Metaphrastes zugeschrieben, von mir aber im Cod. Vatic. Palat. gr. 367 s. 13 fol. 135[b] als anonym und unter dem einfachen Titel „*Ἕτερον*" <sc. *ἀλφάβητον*> gefunden (aus L. Allatius a. a. O. wiederholt bei Migne, Patr. gr. 114, 133);

Anonyme Verse *Εἰς τὴν ἰδίαν ψυχήν*, von Allatius ebenda gleichfalls für Metaphrastes in Anspruch genommen (aus Allatius wiederholt bei Migne a. a. O.);

Nach den in den Hsskatalogen angeführten Titeln und Anfängen zu urteilen, noch folgende fünf anonyme Gedichte:

Ein Gedicht im Cod. Paris. gr. 2006 s. 11 fol. 21[b] (Inc. *Ἄφες, ψυχή, τὰς ἡδονάς*);

Ein Alphabet im Cod. Clark. 11 (s. ?) fol. 100[a] (Titel: *Ἕτεροι στίχοι κατανυκτικοὶ κατὰ ἀλφάβητον*; Inc. *Ἀναβόησον, ὦ ψυχή, πρὸ τοῦ τέλους*);

Verse von P. Uspenskij, Первое путеш. въ аѳонск. монастыри и скиты I 2 S. 247 ff., in einer Hs a. 1299 des Athosklosters *τῶν Ἰβήρων*, von mir im Cod. Taurin. gr. CXCIX. b. III. 10 s. 14 fol. 1[a] sqq. (Titel *Κλαυθμοὶ καὶ θρῆνοι μοναχοῦ ἁμαρτωλοῦ καὶ ξένου*[1]) *δι' ὧν ἐπελέγετο πρὸς ψυχὴν ἰδίαν*), im Cod. Vatic. Palat. gr. 124 s. 14 fol. 105[a] sqq. (Titel? Inc. *Πῶς κάθῃ, πῶς ἀμεριμνᾷς, πῶς ἀμελεῖς, ψυχή μου*) und im Cod. Athous 3809 s. 17 fol. 552[a–b] (Titel wie im Taurin., doch *ἐνάπολέγετο* (so) *πρ. ψ. τὴν ἰδ.* st. *ἐπελ.* etc.; Inc. wie im Taurin., doch *ἀμεριμνεῖς* st. *-ᾷς*) belegt[2]);

Ein Gedicht, welches im Cod. Laurent. gr. 59, 17 s. 15 fol. 2[b] und im Cod. Escurial. *Τ.—Ι.*—4. s. 16 fol. 234[b] steht (Titel im letzteren: *Στίχοι ἰαμβικοὶ ψυχωφελεῖς*; Inc. *Ψυχή, περιττὰ μὴ σοφίζεσθαι θέλε*);

Dann gehören zu unserer Gattung noch:

Das Gedicht *Στίχοι θρηνητικοὶ* <*περὶ*> *Ἀδὰμ καὶ παραδείσου* (ed. Legrand, Bibl. gr. vulg. I, XI);

Das Alphabet *Ἀνωνύμου στίχοι πολιτικοὶ κατὰ ἀλφάβητον ἀπὸ*

1) Uspenskij a. a. O. machte aus diesem Worte einen Eigennamen Xenos.

2) Vermutlich liegen hier die *Κλαυθμοὶ Φιλίππου* vor; vgl. Krumbacher, Gesch. d. byz. Lit.² S. 742 f.

ἐμπαθοῦς ψυχῆς εἰς τὸν σωτῆρα, in einer Hs des 16. Jahrh. (ed. Boissonade, Anecd. gr. IV 442; nachgedruckt bei Migne, Patr. gr. 117, 1189);

Ein auf den Namen Athanasios des Großen († 373) gefälschtes Alphabet (ediert von mir hier S. 495—497)[1]);

Ein anderes anonymes Alphabet (ediert von mir hier S. 497);

Vielleicht auch die Verse *Θρηνητικὸν ἀνωνύμου* (Inc. *Ὦ τῆς κοινῆς ἀθλιότητος*) im Cod. Paris. gr. 475 a. 1643 fol. 55ᵇ, soweit aus dem Hsskataloge des Omont ersichtlich; und wohl noch mehrere andere Stücke.

Unter den hier von mir herausgegebenen fünf solchen Texten steht der Text Nr. I 1 (S. 491 f.) — ein Alphabet aus 24 Tristicha im politischen Versmaße — im Cod. Athous Laurae Sᵗ. Athanasii B. 43 s. 13 (nach Papadopulos-Kerameus, BZ VIII 66) fol. 65ᵇ—66ᵇ, unter dem Namen eines Niketas, Metropoliten von Klaudiopolis. Wann hat dieser sonst unbekannte Niketas gelebt? Le Quien, Or. chr. I 570, erwähnt einen Niketas von Kl., der an dem 7. Konzil (787) teilgenommen hat. Aber das kann schwerlich der unsere sein; denn wäre er aus so früher Zeit, so würde sein Gedicht kaum im erst später üblich gewordenen politischen Vers abgefaßt sein. Eine Grenze für die Entstehungszeit dieses Gedichtes liegt in dem mit ihm offenbar verwandten Bußalphabete des Metaphrastes vor (ed. Migne, Patr. gr. 114, 132). Vgl.:

Nik. *Α* (V. 1) *Ἀπόστηθι* . . .	gegenüber Met. *Α* (V. 1) *Ἀπὸ βλεφάρων* . . .
Nik. *Β* (V. 4) *Βέλει* . . .	gegenüber Met. *Β* (V. 3) *Βέλη* . . .
Nik. *Ε* (V. 15) *χεῖρα δοὺς*	gegenüber Met. *Δ* (V. 22) *χεῖρα δὸς*
Nik. *Η* (V. 19) *Ἦρα πρὸς σὲ τὸν εὔσπλαγχνον τὸ ὄμμα τῆς καρδίας*	gegenüber Met. *Η* (V. 13) *Ἦρα πρὸς σὲ τὰ ὄμματα, δέσποτα, τῆς καρδίας*
Nik. *Λ* (V. 31) . . . *ψυχή, καὶ μέμνησο τοῦ τέλους*	gegenüber Met. *Ψ* (V. 45) *Ψυχή, τοῦ τέλους μέμνησο*
Nik. *Μ* (V. 34) *Μοναὶ πολλαὶ τῆς δόξης σου, ἀλλὰ καὶ τιμωρίαι*	gegenüber Met. *Π* (V. 29) *Πολλαὶ μοναὶ τῆς δόξης σου, πολλαὶ καὶ τιμωρίαι*
Nik. *Φ* (V. 61) *Φεῖσαί μου τότε, κύριε, φεῖσαι τοῦ πλάσματός σου*	gegenüber Met. *Φ* (V. 41) *Φεῖσαί μου, μόνε δέσποτα, φεῖσαί μου καὶ δικάζων.*

1) In der handschriftlichen Überschrift steht vor *Ἀθανασίου* eine Abkürzung, die aus drei Buchstaben sich zusammensetzt: aus einem *μ* und aus zwei darüber geschriebenen Buchstaben, von denen der erste an ein *α* erinnert, der zweite ein

Allein ist das eine Früh- oder Spätgrenze? Man kann es nicht ganz sicher wissen.[1]) — Eine wahrscheinliche Spätgrenze bildet der Anfang des 13. Jahrh. Niketas heißt in der handschriftlichen Überschrift seines Bußliedes, wie gesagt, Metropolit von Klaudiopolis. Demnach muß er wohl in dieser Stadt residiert haben. Das war aber nur vor dem Anfang des 13. Jahrh. möglich. Denn Klaudiopolis wurde gegen das Ende des 12. Jahrh. von den Seldschuken zerstört, und der Metropolitensitz der Diözese Honorias befand sich seither nicht mehr dort, sondern im pontischen Heraklea (vgl. Gelzer, Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatuum, Abhdl. d. k. bayer. Akad. d. Wiss. I. Cl. München 1901. S. 535 ff.; Wächter, Der Verfall des Griechentums in Kleinasien, Leipzig 1903. S. 23; das Bruchstück einer Notitia im Cod. Athous 5658 s. 15 fol. 237[a] im Kataloge von Lambros). Jedoch, man kann auch annehmen, daß Niketas im pont. Heraklea thronte, d. i. daß er nach dem Anfang des 13. Jahrh. lebte, und daß er trotzdem, titelweise und nach dem alten Gebrauch, Metropolit von Klaudiopolis hieß. Zwar kennen unsere Quellen für das pont. Heraklea keinen Metropoliten des Namens Niketas (vgl. Le Quien op. cit. I).[2]) Doch kann das auch eine der in den Quellen so häufigen Lücken auf dem Gebiete der Bischoflisten sein. — Eine andere, aber sichere Spätgrenze für die Abfassungszeit des Bußalphabetes des Niketas liegt im Datum der Hs, d. i. im 13. Jahrh., vor.

(akzentloses) *ου* ist. Ich lese sie mit Lambros „*μεγάλου*". Vgl. darüber unten S. 485 Anm. 1.

1) Niketas' Bußlied weist noch mit zwei Bußliedern Übereinstimmungen auf, und zwar:

a) Mit dem *Ὠιδάριον* des Kaisers Leo des Weisen (s. oben S. 480); vgl. das Vorhandensein der Ausdrücke *καταιγίς, λαῖλαψ, πῦρ, σκώληξ, τάρταρος* sowohl bei Niketas — in den Versen der Akrostichisbuchst. *Δ*, *Z*, *N*, *K*, *O*; wie auch bei Leo — in *H*, *Λ*, *Δ*, *E*, *Θ*;

b) Mit dem Alphabete des Uranos Magister (s. oben S. 480); vgl. die tristichische Gliederung beider Texte und das Vorkommen gleicher Ausdrücke, wie *ῥομφαία πάταξον* und *ἄβυσσος χρηστότητος* (des Christus), bei Niketas *B* (V. 5), *Σ* (V. 52), *X* (V. 64); sowie bei Uranos *Σ* (V. 53), *O* (V. 45).

Aber da diese und ähnliche Ausdrücke, wie *ὄμβροι δακρύων, ὀμβρίζειν σταγόνα* (*ἐλέους*), *πηγαὶ ἐλέους, ῥῦσαι τῆς κολάσεως* etc. eine Art häufiger Gemeinplätze der byzantinischen religiösen Literatur darzustellen scheinen, so darf man nur auf Grund des Übereinstimmens unserer Gedichte gerade in solchen Formeln nicht ohne weiteres auf eine Verwandtschaft der Texte schließen.

2) Nach Krumbacher, Gesch. d. byz. Lit.[2] S. 587 soll Niketas von Serrae (Ende des 11. Jahrh.) später Metropolit vom pontischen Heraklea geworden sein. Allein dieser Niketas war Metropolit im thrakischen Heraklea; vgl. Le Quien op. cit. I 1111; Ehrhard bei Krumbacher a. a. O. S. 211.

Der Text Nr. I 2 (S. 493 f.) — ein Bußalphabet in 24 Paaren von politischen Versen — ist im Cod. Vatic. Palat. gr. 367 s. 13 fol. 135^{b}—136^{a} unter dem Namen eines Mönches Makarios Kalorites erhalten. Vgl. Krumbacher, Gesch. d. byz. Lit.[2] S. 719. Der Verfasser ist mir sonst völlig unbekannt. Kalorites scheint die Übersetzung von Belmontinus zu sein (*Καλὸν Ὄρος* = Belmonte) und auf des Verfassers Abstammung von Belmonte hinzudeuten; oder es kann darin auch der Familienname Buondelmonte stecken. Sein Alphabet erinnert in einer Stelle an das alphabetische Bußlied des Uranos Magister; vgl. *M* (V. 23) *Μηδείς σε οὖν ἐξαπατᾷ, ἐλεεινὴ ψυχή μου* gegenüber Ur. *M* (V. 34) *Μηδεὶς ἐξαπατάτω σε, μηδεὶς παραμυθείσθω.* Da sich aber die zwei Texte sonst nicht näher berühren, können sie auch trotz der zitierten Parallelstelle unverwandt sein. — Die Spätgrenze für die Abfassungszeit unseres Gedichtes liegt im Datum der Hs, d. i. im 13. Jahrh.

Der Text Nr. I 3 (S. 494 f.) — ein Alphabet aus 24 Disticha im politischen Versmaß, von Kyriakos Magister — steht im Cod. Athen. 1197 s. 16 gegen das Ende der Hs. Vgl. Krumbacher a. a. O. S. 718 Nr. 3. Auch in Kyriakos begegnet uns ein sonst ganz ruhmloser Autor.[1]) Einen Terminus für die Entstehungszeit seines Alphabetes bildet das oben erwähnte, auch mit ihm verwandte, alphabetische Bußlied des Metaphrastes; vgl. die distichische Gliederung beider Alphabete, und:

Kyr. *B* (V. 4) *δὸς χεῖρα*	gegenüber Met. *Δ* (V. 22) *χεῖρα δὸς*
Kyr. *Ξ* (V. 27—28) *Ξενίζει σοῦ τὰ πράγματα καὶ φύσιν ὑπερβαίνει· | ἐμὲ δ' εἰ σώσεις, εὔσπλαγχνε, πᾶν ἔργον σου καλύψεις*	gegenüber Met. *Ξ* (V. 27—28) *Ξένα σου καὶ παράδοξα πάντα, νικῶντα λόγον· | ἐμὲ δὲ τὸν κατάκριτον εἰ σώσεις, πάντων μεῖζον*
Kyr. *Υ* (V. 39—40) *Ὑπέθαλπέ τις λογισμὸς, ὡς οὐκ ἐσφάλην μόνος· | ἀλλ' ἤλεγχε τὸ συνειδὸς, ὅτι τοσαῦτα μόνος*	gegenüber Met. *M* (V. 23) *Μόνος αὐτὸς οὐχ ἥμαρτον, ἀλλὰ τοσαῦτα μόνος.*[2])

1) Einen Hofbeamten der Kaiserin Anna von Savoyen (Anf. d. 14. Jahrh.) namens Kyriakos erwähnt Kantakuzenos; vgl. ed. Bonn. unter „Cyriacus" im Index (die Stelle selbst, da sie falsch zitiert wird, konnte ich nicht finden). Allein wir wissen nicht einmal, ob er Magister (sc. officiorum), noch weniger aber, ob er mit dem unsrigen identisch war.

2) V. 1 des Alphabetes des Kyriakos (*Ἀπὸ χειλέων ῥήματα . . .*) erinnert an V. 1 des Bußliedes des Uranos Magister (*Ἀπὸ χειλέων λόγους σοι . . .*). Trotzdem aber ist die Verwandtschaft der zwei Texte nicht notwendig; denn

Aber haben wir es hier mit einem Terminus post oder mit einem Terminus ante quem zu tun? Das erste scheint mir wahrscheinlicher als das zweite, weil der weitaus bedeutendere Schriftsteller Metaphrastes von dem sonst ganz dunkeln Kyriakos eher nachgeahmt werden dürfte, als umgekehrt. Jedoch ganz fest steht das nicht. — Man vermißt in unserem Bußliede in der Fassung des Cod. Athen. äußerlich einen Vers des Akrostichisbuchstabens *Φ*, beide Verse des *Ψ*, und inhaltlich die charakteristische Anrede an die eigene Seele, so daß das Gedicht gar nicht hierher zu gehören scheint. Aber das fehlende war im ursprünglichen Texte wohl da, wie auch das verwandte Bußlied des Metaphrastes vollständig ist, und zwar, die Verse des *Ψ* müssen, wie es wieder mit dem Gedichte des Metaphrastes der Fall ist, wahrscheinlich gerade die Anrede an die Seele enthalten haben (*Ψυχὴ* . . .).

Der Text Nr. I 4 (S. 495 ff.) — ein alphabetisches Bußlied „An die eigene Seele“ aus 24 Tristicha im politischen Versmaße, angeblich von Athanasios dem Großen — steht im Cod. Athous 4837 s. 17 fol. 2ᵇ—6ᵃ. Seine Zuteilung an Athanasios[1]) ist selbstverständlich falsch. Man kann feststellen, daß das Alphabet mit einigen Texten zusammenhängt, die viel jünger sind als Athanasios, nämlich:

a) Mit dem oben besprochenen Bußliede des Niketas von Klaudiopolis; vgl. die beiden Gedichten gemeinsame tristichische Textgliederung, und:

Unser Alph. *B* (V. 4) *Βέλει τρωθεῖσα τοῦ ἐχθροῦ* . . .	gegenüber Nik. *B* (V. 4) *Βέλει τρωθεῖσα πονηροῦ* . . .[2])
Unser Alph. *E* (V. 13) *Ἔσχε λῃστὴς παράδεισον τὸ „μνήσθητι“ βοήσας*	gegenüber Nik. *E* (V. 14) *ὡς ὁ λῃστὴς τὸ „μνήσθητι“ βόησον ἐκ καρδίας*
Unser Alph. *T* (V. 56) *ἔργα γὰρ σκότους ἔπραξας* . . .	gegenüber Nik. *K* (V. 30) . . . *τοῖς ἔργα σχοῦσι σκότους.*

auch andere Lieder fangen ähnlich an, z. B. ein alphabetischer Hymnus des Photios (*Ἀπὸ χειλέων ὕμνον*; ed. Migne, Patr. gr. 102, 577; Christ-Paranikas a. a. O. S. 50), ein Gedicht des Johannes Damaskenos (?) (*Ἀπὸ ῥυπαγῶν χειλέων*; ed. Migne, Patr. gr. 96, 853).

1) Vgl. S. 482 Anm. 1. Auf meiner heurigen Athosreise stellte ich dieses Alphabet noch im Cod. 921 des Klosters Vatopedi s. 19 fol. 12ᵃ—13ᵇ fest. Titel: *Ἀθανασίου τοῦ μεγάλου ἀλφάβητος.*

2) Ein ähnlicher Vers im Akrostichisbuchst. *B* kommt außer bei Niketas noch in anderen Alphabeten vor, wie im oben zitierten Bußliede des Metaphrastes (s. S. 482), im anonymen Bußliede, welches Boissonade, An. gr. IV 442 und Migne, Patr. gr. 117, 1189 edierten (*Βέλεσι τέτρωμαι παθῶν, βέλεσι ψυχοφθόροις*). Jedoch,

b) Mit dem „paränetischen Alphabete“ Πρὸς φιλόπονον παῖδα (ed. C. Fr. Müller, BZ III 521), das wohl nicht vor dem 14. Jahrh. entstanden ist (s. Anastasijewić, Die paränetischen Alphabete in der gr. Lit., Diss. München 1905. S. 44 ff.). Vgl. unser Alph. *N* (V. 37) *Ναὸν, ψυχή μου, ποίησον σαυτὴν ἡγιασμένον* gegenüber dem Alph. *Πρὸς φιλόπ. παῖδα N* (V. 13) *Ναὸν σεαυτὸν τεῦξον ἡγιασμένον.*[1])

Das sind zweifellos Reminiszenzen, und zwar wohl Reminiszenzen unseres Anonymus an das Bußlied des Niketas und an das Alphabet *Πρὸς φιλόπ. παῖδα*, nicht aber umgekehrt; denn: 1) verhältnismäßig ganz gute Autoren, wie Niketas und der Verfasser des Alphabetes *Πρὸς φιλόπ. παῖδα*, dürften von schlechten, wie der Anonymus unseres minderwertigen Bußliedes erscheint, eher kopiert werden, als umgekehrt; und 2) wenn eine Gnome zugleich in einem Bußliede „An die eigene Seele“ und in einem Gnomengedichte steht, so dürfte sie eher aus dem zweiten ins erstere geraten sein als umgekehrt. Wir haben also das 14. Jahrh. als Frühgrenze für die Abfassungszeit unseres Bußliedes zu betrachten. Die Spätgrenze ist das Datum der Hs, d. i. das 17. Jahrh.

Der Text Nr. I 5 (S. 497 f.) — ein anonymes alphabetisches Bußlied „An die eigene Seele“ in 24 politischen Versen — liegt in zwei Codd. Athoi vor: im Cod. 4608 (B 1)[2]) s. 16/17 fol. 186^b—188^a und im Cod. 3891 (P)[3]) s. 17 fol. 18^b—19^a, die zwei ziemlich verschiedene Fassungen darstellen. In den abweichenden Stellen der Hss ist die ursprüngliche Lesung meist nicht sicher zu erkennen.

---

da die übrigen angeführten Ähnlichkeiten, zumal die auffällige Erwähnung des *ληστής* in den Versen desselben Akrostichisbuchst. (*E*) in beiden Gedichten, sicherlich auf Erinnerung unseres Anonymus an Niketas zurückgehen, stammt wohl auch *B* unseres Gedichtes aus Niketas.

1) Unser Alphabet stimmt stellenweise überein noch:

c) Mit dem *Ὠιδάριον* des Kaisers Leo des Weisen; vgl. unser Alph. *Σ* (V. 51) *Σύνες, ταλαίπωρε ψυχή, . . .* gegenüber *Ὠιδ. Σ Σύνες, ψυχή, μετὰ ταῦτα;*

d) Mit dem oben (S. 481) erwähnten, von Allatius dem Metaphrastes zugeschriebenen, alphabetischen Bußliede „An die eigene Seele“ (ed. Migne, Patr. gr. 114, 133); vgl. unser Alph. *A* (V. 1) *Ἀναλογίζου, ὦ ψυχή, . . .* [und *Ψ* (V. 66) *Ψυχή, ψυχή μου ταπεινή, ψυχή μου παναθλία*] gegenüber Metaphr. *A* (V. 1) *Ἀναλογίζου, ταπεινὴ ψυχή μου παναθλία.*

Allein diese Übereinstimmungen sind nicht derartig, daß sie sich nicht auch anders als durch Annahme der Verwandtschaft zwischen unserem und den zwei zitierten Texten erklären ließen.

2) Zu dieser Signatur vgl. S. 487.

3) Nach der Schlußbemerkung in P soll das Gedicht, bezw. die Hs (*ἐκ τῶν*, zu ergänzen wohl entweder *χειρογράφων* oder *ποιημάτων*) aus dem Kloster des hl. Georg in Galata zu Konstantinopel stammen. Über dieses Kloster vgl. Du Cange, Constantinopolis christiana IV 125 u. 163.

Der unbekannte Verfasser scheint sich an Niketas' Bußlied angelehnt zu haben. Vgl.: Anon. *Λ* (V. 11) *Λοιπὸν ἀνάνηψον, ψυχή* [Variante *Λοιπὸν, ψυχή, ἐπίστρεψον*], *θρήνησον πρὸ τοῦ τέλους* gegenüber Nik. *Λ* (V. 31) *Λοιπὸν ἀνάνηψον, ψυχή, καὶ μέμνησο τοῦ τέλους*; Anon. *Μ* (V. 12) *Μήπως ἐξαίφνης ἐπιστῇ ὁ θάνατος ἁρπάζων* gegenüber Nik. *Γ* (V. 8) *Μήπως ἐξαίφνης ἐπιστῇ καὶ συλήσῃ σε πάλιν*; Anon. *Ὡς ἀγαθὸς ἐλέησον, ὡς ἐλεήμων σῶσον* gegenüber Nik. *Η* (V. 20) *ὡς συμπαθὴς ἀνάστησον, ὡς ἐλεήμων σῶσον.* Die Spätgrenze bildet das Datum der ältesten Hs, d. h. das 16./17. Jahrh.

II.

Drei alphabetische Gebete zu Gunsten der eigenen Seele.

(Bußgebete.)

Wir sahen oben, daß die Bußlieder „An die eigene Seele" gewöhnlich mit einem kleinen Gebet zu Gunsten der Seele schließen. Es sei jetzt hervorgehoben, daß solche Gebete auch als selbständige Stücke vorkommen. Ihre Autoren beten darin zu Gott, ihre Seele der Sünde zu entreißen, ihr süße Bußtränen zu gönnen und sie von den Höllenstrafen zu retten; oder zu Maria, der gnädigen Vermittlerin zwischen Gott und den Sterblichen, in diesem Sinne bei ihrem Sohne zu wirken. Demnach stehen diese Gebete und die oben besprochene Gattung der „Klagelieder an die eigene Seele zwecks ihrer Buße" literarisch sehr nah zueinander.

Von den von mir unten edierten Texten gehören der sechste, siebente und achte hierher.

Der Text Nr. II 6 (S. 498 f.) ist ein alphabetisches Christusgebet in politischen Versen, angeblich von Kaiser Leo dem Weisen. Ich stellte es in sechs Hss fest, und zwar:

Athous 4063 (A 1) s. 16 fol. 136ᵃ—137ᵃ;
Athous 4608 (B 1) s. 16 fol. 185ᵃ—186ᵇ;
Athous 4658 (A 2) s. 18 fol. ?. (nicht paginiert);
Athous 4321 (B 2) s. 18 pag. 441—443;
Athous 4249 (b 2) s. 18. 19 fol. ? (nicht paginiert; enthält bloß die sieben letzten Verse vom Akrostichisbuchst. *Σ* an); und
Athen. 444 (b 3) s. 19 pag. 676—676.[1])

Diese Hss zerfallen — hauptsächlich nach den Varianten im V. 4, 5, 8, 9, 16 (*Χριστὲ* gegen *φωτὶ*), 23 (*σῶτερ* gegen *μέσον*) — in zwei Gruppen.[2]) Die erste Gruppe, obschon in ihrer ältesten Hs jünger als

1) Heuer fand ich es noch im Cod. 921 des Klosters Vatopedi s. 19 fol. 10ᵃ⁻ᵇ.
2) Signatur der ersten A, der zweiten B und b.

die zweite, ist besser als diese. Das zeigt der Vergleich der oben erwähnten Varianten, so: V. 5 und 9 sind in der Version der ersten Gruppe Monosticha, d. i. dem Sinne nach abgeschlossene Einzelverse, in der Version der zweiten Gruppe aber nicht. Da nun das Alphabet, wie es auch in der Randbemerkung des Cod. A 2 ausdrücklich betont wird, monostichisch sein soll, so werden wohl V. 5 und 9 in ihrer monostichischen Form der ersten Gruppe den ursprünglichen Text, in der nichtmonostichischen Form der zweiten Gruppe aber spätere Abweichungen darstellen. Allein, wenn das richtig ist, dann müssen auch V. 4 und 8 in der Version der ersten Gruppe als ursprünglich, und in der Version der zweiten Gruppe als unecht gelten; denn in der zweiten Gruppe hängt V. 4 mit V. 5 und V. 8 mit V. 9 so innig zusammen, daß sie mit ihnen stehen oder fallen. Weiter, da V. 16 mit dem Worte *Χριστὲ* der ersten Gruppe sprachlich richtig, mit dem Worte *φωτὶ* der zweiten Gruppe aber sprachlich unrichtig ist, weil nach *πλήρωσον* nicht ein dat. objecti, sondern ein gen. objecti zu stehen pflegt (vgl. z. B. Pauli epist. ad Eph. 3, 19), so muß wohl auch dieser Vers in der Fassung der ersten Gruppe echt, in der Fassung der zweiten Gruppe von späterer Hand angetastet worden sein. Schließlich verhält sich V. 23 der ersten Gruppe zu V. 23 der zweiten Gruppe ganz klar als eine ursprüngliche zu einer später vulgarisierten Variante. Jedoch ist in der ersten, also der besseren Hssgruppe der jüngere Cod. A 2 der beste; vgl. die offenbaren Änderungen des ursprünglichen Textes im Cod. A 1 in den Versen: V. 4 (*τοὺς ὀφθαλμοὺς*), 12 (*βδελύγξη*), 21 (*τὸν κόσμον*), 23 (*τῶν ἀγκαλῶν σου*). Das bedeutet, daß A 2 nicht direkt aus A 1 stammt. Auch in der zweiten Gruppe scheint B 2 nicht direkt aus B 1 zu stammen; denn B 1 und B 2 haben zwar einige ganz besondere, nur ihnen eigene, oder wenigstens bei ihnen früher als in den übrigen uns erhaltenen Hss vorkommende, gleiche Lesungen gemein, wie V. 13 (*δὲ τὰ κύματα*), 17 (*τῶν κολάσεων*); allein B 2 zeigt auch ganz eigene Varianten, z. B. V. 10 (*πλήθη*), 11 (Wortstellung, *σῶτερ*), 12 (*ἐναγκάλισόν*), 14 (*ἀνακάλεσόν*), 15 (*ῥύστην*), und andererseits er kennt einige Lesarten der ersten Hssgruppe — vgl. V. 6 (*γενοῦ* A 2 B 2), 21 (*τὸν κόσμον* A 1 B 2), 23 (*τῶν ἀγκαλῶν σου* A 1 B 2), so daß er danach wohl nicht direkt auf B 1 zurückgehen kann. Was Cod. b 2 anbelangt, so teilt er zwar in V. 18 einen Schnitzer (*κραταιᾷ*) mit B 2; da wir aber nicht wissen, wie er sich in den ersten 17, in ihm fehlenden Versen zu B 2 verhält, dürfen wir ihn nur auf Grund jenes Schnitzers nicht auf B 2 zurückführen. Endlich weist auch b 3 zwar ganz auffällige Parallelen zu B 2 auf, wie im V. 10 (*πλήθη*), 12 (*ἐναγκάλισόν*), 14 (*ἀνακάλεσόν*), 15 (*ῥύστην*); da er

aber von B 2 zugleich auch mehrmals abweicht, wie im V. 1 (σιγγίνωθί), 11 (τῶν δούλων σου σὺ ὦ), 14 (σου weggelassen), 19 (μου), und sogar eine ältere Lesung kennt, d. i. im V. 17 (τῆς κολάσεως), — so kann auch er schwerlich aus B 2 geflossen sein. Demnach hängen die einzelnen von mir verglichenen Hss in jeder von beiden Gruppen wohl nicht direkt, sondern durch (verloren gegangene?) Mittelglieder zusammen. — A 1 und A 2 geben als Autor unseres Alphabetes den Kaiser Leo den Weisen an, die übrigen Hss überliefern das Alphabet anonym. Da A 1 und A 2, wie gesagt, sich nicht unmittelbar berühren, so stellt ihre Autorangabe eine frühe Überlieferung dar. Ist sie richtig? Leo hat zwar Gebete verfaßt (vgl. Ehrhard bei Krumbacher, Gesch. d. byz. Lit.² S. 168). Allein, da es unwahrscheinlich klingt, daß er, der sonst ein ausgesprochener Anhänger des Archaismus war und in so früher Zeit lebte († 912), im gemeinen und erst später üblich gewordenen politischen Versmaß gedichtet hätte, möchte ihm Krumbacher, wie er mir gütigst mitgeteilt hat, unser Gebet absprechen. Die monostichische Gliederung des Alphabetes weist darauf hin, daß unserem Autor bei der Abfassung des Textes das Muster gewisser paränetischen Alphabete vorgeschwebt hat.

Im Text Nr. II 7 (S. 499 ff.) haben wir ein anonymes alphabetisches Bußgebet an die Mutter Gottes, bestehend aus 24 Disticha im akzentuirenden Elfsilber (Schema ◡◡–◡◡–◡◡–◡◡). Es findet sich in den Codd. Athoi 4321 (B 2) s. 18 pag. 435—440 und 4249 (b 2)[1]) s. 18/19 fol. 7ᵃ—8ᵇ, im letzteren am Anfang verstümmelt. Bisher waren nur zwei Gedichte — gleichfalls Gebete — in diesem Versmaße bekannt[2]): ein Gebet des Romanos (ed. Papadopulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμ. σταχυολογίας I 390), und ein anderes, distichisches, in den ersten 24 Disticha die alphabetische Akrostichis, in den übrigen die Akrostichis Ἰωάννου aufweisendes Gebet (ed. Papadopulos-Kerameus, BZ XIV 235), — nach den handschriftlichen Überschriften ein Stück des Johannes Damaskenos[3]), nach dem

1) Vgl. die auf S. 487 angewandte Signatur.

2) So nach Papadopulos-Kerameus BZ XIV a. unten a. O. Jedoch, das Versmaß kommt zum Vorschein auch in den Hymnen des Romanos; vgl. P. Maas, Die Chronologie der Hymnen des Romanos, BZ XV 28.

3) Vgl. die Titel: *Εὐχὴ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον διὰ στίχων κατὰ ἀλφάβητον· ποίημα τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ* im Cod. Athous 5999 fol. 16ᵃ; *Ἐξομολόγησις μεσανυκτικὴ Ἰωάννου μοναχοῦ εἰς τὴν ὑπεραγίαν θεοτόκον ψαλλομένη τῇ ἁγίᾳ μ΄ κατὰ ἀλφάβητον* (am Rande links: *Πρὸς τό· Ἡ ἀσώματος φύσις*) im Cod. Athous 4063 fol. 134ᵇ; *Εὐχαὶ εἰς τὴν ὑπεραγίαν δέσποιναν θεοτόκον ἰσάριθμοι τῶν τῆς ἑβδομάδος ἡμερῶν, λεγομένη ἑκάστη τούτων τῷ αἰρουμένῳ μετὰ τὸ τέλος ἑκάστου τῶν προγεγραμμένων παρακλητικῶν τῆς θεοτόκου κανόνων:* ∾ *αὕτη δὲ*

Herausgeber eine Nachbildung von diesem Autor des oben erwähnten Gebetes des Romanos. Das Gebet des Damaskenos hat mit unserem anonymen Gebete außer der Distichie und dem Versmaße noch einiges Textliche gemein; vgl.

Anon. *Z* (V. 12) *νεκρωθέντα με πάθεσι ζώωσον*	gegenüber Dam. *N* (V. 25) *Νεκρωθέντα πολλῇ ῥαθυμίᾳ με*
Anon. *H* (V. 13) *Ἡ τὸ φῶς τὸ ἀνέσπερον τέξασα* gegenüber Dam.	*A* (V. 1) *Ἀνεσπέρου φωτὸς ἡ γεννήτρια* *N* (V. 26) *τὴν ζωήν μου ἡ τέξασα ἔγειρον*
Anon. *Π* (V. 32) *τῆς φωνῆς τοῦ ἀχρείου οἰκέτου σου*	gegenüber Dam. *I* (V. 18) *τοῦ οἰκέτου σου, οἴμοι, τὸ πρόσωπον.*

Aber das scheint mir nicht genügend, um das Verhältnis beider Gebete zueinander mit Sicherheit bestimmen zu können. Der inneren Harmonie nach scheint mir unser Gebet etwas höher zu stehen als das des Damaskenos.

Der Text Nr. II 8 (S. 501) ist ebenfalls ein anonymes alphabetisches Bußgebet an die hl. Maria, aber es besteht aus 24 byzantinischen Zwölfsilbern. Die Cäsur befindet sich in den Versen nach der 5. oder 7. Silbe. Die 5. und 11. (vorletzte) Silbe sind betont, die 4., 6., 7., 10., 12. Silbe unbetont, in sämtlichen Versen. Innerhalb kleinerer Versgruppen deckt sich der Rhythmus in allen 12 Silben. Das Gedicht steht in zwei Codd. Athoi: 4321 (B 2)[1]) s. 18 pag. 433—435 und 4249 (b 2)[1]) s. 18/19 fol. 6[a]—7[a]. Der mit dem Akrostichisbuchst. *Θ* beginnende Vers (8) erinnert an den entsprechenden Vers (15) des vorigen Gebetes; vgl. *Θαυμαστὸν παλάτιον τοῦ βασιλέως* gegenüber *Θαυμαστὸν τοῦ δεσπότου παλάτιον.* Außerdem kommt auch der Anfang noch in anderen Gedichten vor, z. B. in zwei alphabetischen Troparen des Nikephoros Kallistos Xanthopulos (Inc. *Ἄχραντε παρθένε, μῆτερ θεοῦ* und *Ἄχραντε παρθένε, κόρη σεμνή*; im Cod. Bodl. miscell. 79 s. 14 fol. 199[a] und 203[b]); in einem alphabetischen Tropar des Johannes *ἱερεύς* (Inc. *Ἄχραντε κόρη Μαρία*). Aber auch hier haben wir es mit Gemeinplätzen der byzantinischen Kirchenpoesie zu tun, so daß wir daraus für den Zusammenhang unseres Gebetes mit den erwähnten Texten nichts schließen dürfen.

ποίημα Ἰωάννου μοναχοῦ· διὰ στίχων κατὰ ἀλφάβητον (am Rande links: *Εὐχὴ α΄ τῇ κυριακῇ*) im Cod. Athous 4658 fol. ? (nicht paginiert).

1) Zur Signatur B 2 und b 2 vgl. oben S. 487.

Athous Laurae St. Athan. B. 43 fol. 65[b]

I 1.

Ἀλφάβητος Νικήτα μητροπολίτου Κλαυδιουπόλεως εἰς τὴν ἑαυτοῦ ψυχήν.

Ἀπόστηθι τῶν πονηρῶν, ψυχή μου, βουλευμάτων
καὶ τῷ σώζοντι πρόσελθε κυβερνήτῃ τῶν ὅλων,
πρὶν ἀφαρπάσας ὁ ἐχθρὸς παραπέμψῃ σε ζόφῳ.
Βέλει τρωθεῖσα πονηροῦ μὴ καταπέσῃς ὅλως,
ἀλλ' ἀναστᾶσα πάταξον προσευχῆς σοῦ ῥομφαίᾳ 5
τὸν τῆς Ἐδέμ σοι κλείσαντα τὰς εἰσόδους Βελίαρ.
Γρήγορον ὄμμα κέκτησο, ψυχή, καὶ μὴ νυστάξῃς,
μήπως ἐξαίφνης ἐπιστῇ καὶ συλήσῃ σε πάλιν
ὁ τῆς κακίας πτερνιστὴς καὶ φθορεὺς τῆς ἁγνείας.
Δεινός μοι κλύδων ἔπεισι καὶ καταιγὶς ταράττει, 10
καὶ τρικυμίαι λογισμῶν πάντοθεν τὴν ψυχήν μου
συνέχουσι, καθέλκουσι πρὸς βυθὸν ἀπωλείας.
Luc. 7,37 sqq. Ἐκ βάθους πέμψον στεναγμοὺς καὶ δάκρυσον ὡς πόρνη,
Luc. 23, 42 ὡς ὁ λῃστὴς τὸ „μνήσθητι" βόησον ἐκ καρδίας,
ὅπως ὁ πλάσας σε θεὸς χεῖρα δοὺς ἀναπλάσῃ. 15
Ζόφωσις ἦλθεν ἐπ' ἐμέ, σκότος ἐκάλυψέ με,
τῶν πονηρῶν ἡ καταιγὶς λογισμῶν ἐκταράττει
καὶ πρὸς ἀτόπους συνωθεῖ καταιγίδας πνευμάτων.
Ἦρα πρὸς σὲ τὸν εὔσπλαγχνον τὸ ὄμμα τῆς καρδίας·
ὡς συμπαθὴς ἀνάστησον, ὡς ἐλεήμων σῶσον, 20
πλάσμα σόν εἰμι, πλαστουργέ, πλάσας ἀνάπλασόν με.
Θυμοῦ τὴν ῥύμην ἔκκοψον, τούτῳ γὰρ ἀναπλάσεις,
καὶ τῆς κακίας τὴν ἀχλύν, ἣν ἡδονὴ παρέσχε,
ἀνάστειλον καὶ σκέδασον φῶς ἐπιλάμψας, Λόγε.
Ἱλάσθητί μοι, δέσποτα, καὶ μὴ ἀντιπαρίδῃς, 25
μηδὲ ἐάσῃς με ταῖς πρὶν πλανᾶσθαι παροδίαις, ‖
fol. 66[a] ἔχεις γὰρ ἄπειρον ἰσχύν, ἔχεις πηγὰς ἐλέους.
Κριτὰ τῶν ὅλων, κύριε, κρινόμενόν με τότε
πρόστηθι, ῥῦσαι τοῦ πυρὸς, σκώληκος καὶ ταρτάρου,
ἅπερ ἡτοίμασας, Χριστέ, τοῖς ἔργα σχοῦσι σκότους. 30
Λοιπὸν ἀνάνηψον, ψυχή, καὶ μέμνησο τοῦ τέλους
καὶ στεναγμοὺς ἀνάπεμψον ἐκ βάθους τῆς καρδίας,
ἵνα τὸ σκότος καὶ τὸ πῦρ ἐκφύγῃς τῆς γεέννης.
Μοναὶ πολλαὶ τῆς δόξης σου, ἀλλὰ καὶ τιμωρίαι·
βλέψον ἱλέῳ ὄμματι, κάμφθητι δάκρυσί μου, 35
καὶ μὴ κατάκριτον εἰς γῆν ἀποπέμψῃς, σωτήρ μου.

Codicum variae lectiones. ἀρχὴν ἁπάντων sinistro in margine secunda manu ‖ 21 εἰ μὴ ‖ 30 σχούσης ‖ 34 καίτοι μωρίαι

Νῦν ὁ δεινὸς ἐπέστη μοι τῆς ἁμαρτίας κλύδων,
λαίλαπες ἄφνω συνεχεῖς βυθίζουσι τὸ σκάφος,
ἡ τῶν κυμάτων καταιγὶς σπεύδει καταποντίσαι.
Ξενώσας ἐμαυτὸν, Χριστὲ, τῆς ἄνω κληρουχίας 40
ἀπεγυμνώθην τῆς λαμπρᾶς ἐσθῆτος, ἥνπερ πρώην
ἐνέδυσας ὁ πλαστουργὸς καὶ κατεκόσμησάς με.
Ὁρῶν τὰ κολαστήρια καὶ τὰς μενούσας δίκας
φρίττω, μήπως ῥιφήσωμαι τόπῳ τῶν καταδίκων
καὶ τοῦ ἀγρίου σκώληκος βρῶμα γένωμαι τότε. 45
Πρὸ δίκης φεῖσαι, δέσποτα, καὶ μὴ καταδικάσῃς·
ἄνοιξον θύραν, πρόφθασον, πρὶν καλύψῃ με σκότος
καὶ παρανάλωμα πυρὸς γένωμαι τοῦ ἀσβέστου.
Ῥαθύμως δαπανήσαντα τὸν ἅπαντά μου βίον
ἀπεγυμνώθην συληθεὶς νοὸς παραφροσύνῃ 50
καὶ δοῦλος γέγονα παθῶν πηρωθεὶς τὰς αἰσθήσεις.
Σῆς χρηστότητος ἄβυσσον καὶ μοῖράν μοι ἐλέους
ἄνοιξον, ὅπως ἴδω σοῦ τὰ τῶν κριμάτων βάθη
καὶ διοπτεύσας ἐπιγνῶ καθαρῶς τὴν αὐγήν σου.
Τρέμω, Χριστὲ, τὴν ἀπαλὴν καὶ τὴν ἔνδικον κρίσιν, 55
ὅταν καθίσῃς φοβερῶς κρίνων μοῦ τὰ πρακτέα,
καὶ τῶν σφαλμάτων τῶν ἐμῶν ἡ πληθὺς καθορᾶται.
Ὕπνῳ βαθεῖ συνέχομαι ῥαθυμίας ὁ τάλας·
ξίφη θήσουσι κατ' ἐμοῦ οἱ τοῦ σκότους προστάται·
τάχυνον, οἴκτειρον, Χριστέ, ῥῦσαί με τῶν μωλώπων. 60
Φεῖσαί μου τότε, κύριε, φεῖσαι τοῦ πλάσματός σου,
ὅλον ἐν σκότει κείμενον φώτισον, λάμπρυνόν με ‖
fol. 66b καὶ τῶν τραυμάτων ἄμοιρον δεῖξόν με τῶν δαιμόνων.
Χρηστότητος τὴν ἄβυσσον ὡς κεκτημένος, Λόγε,
Mat. 15, 22 sqq. μὴ παρίδῃς δεόμενον, ἀλλ' ὡς τὴν Χαναναίαν 65
οἰκτείρησον προσπίπτοντα εὐμενῶς ἐπιβλέψας.
Ψυχή μου, στέναξον λοιπὸν καὶ δάκρυσον συντόμως
τῶν πεπραγμένων τὴν πληθὺν πλύνουσα καθ' ἡμέραν,
εὔθετον ἔχουσα καιρὸν νῦν τὸν τοῦ μεταγνῶναι.
Ὦ βάθος ἀκατάληπτον τοῦ ἐλέους, Χριστέ μου, 70
ὦ πέλαγος ἀμέτρητον, ὄμβρισόν μοι σταγόνα
ἐλέους σοι προσάγοντι πρέσβιν τὴν σὴν μητέρα.

41 ἥσπερ ‖ 58 τάλ.

Vatic. Palat. gr. 367

I 2.

fol. 135[b] *Ἕτεροι στίχοι κατ' ἀλφάβητον περὶ τοῦ ματαίου βίου τούτου· ποίημα τοῦ μοναχοῦ Μακαρίου τοῦ Καλορείτου.*

Ἀπὸ ψυχῆς στενάξωμεν, κλαύσωμεν ἐκ καρδίας
τὸ τέλος ἐνθυμούμενοι, τὰς πράξεις μεμνημένοι.
Βίον γὰρ ὅλον τὸν ἐμὸν ἠχρείωσα ὁ τάλας
πράξει καὶ λόγῳ καὶ αἰσχραῖς ἐνθυμίαις καθ' ὥραν.
Γυμνὸς ἐκ πάντων ἀγαθῶν διάγω ῥαθυμίᾳ 5
καὶ πᾶσαν πρᾶξιν ἀγαθὴν ἀπ' ἐμαυτοῦ ἀπείργω.
Διὸ καὶ πάντοτε θρηνῶ, τὸ τέλος μεμνημένος·
οἴμοι, τίς γένωμαι λοιπόν, πῶς ὑποίσω, πῶς φέρω
Ἐκείνας δὴ τὰς σκοτεινάς, ζεζοφωμένας ὄψεις,
αἷς καὶ μέλλω παραδοθεῖν ὁ ἄθλιος δικαίως; 10
Ζωὴν γὰρ πᾶσαν ἀμελῶς ἐν ματαίοις ἀνύσας
ζωὴν τὴν ἄνω καὶ τὸ φῶς ἐστερήθην ἀθλίως,
Ἣν ἑκὼν ὁ παμβέβηλος ἀφρόνως ὑστερήθην,
ἣν δὴ καὶ προσαπώλεσα δι' ἡδονῶν τοῦ βίου.
Θεοῦ ἀφρόνως μακρυνθεὶς ἐξ ἔργων τῶν κακῶν μου 15
αὐτοῦ λοιπὸν τὴν ἀπειλὴν φρίττω καὶ τὰς κολάσεις.
Ἰδοὺ γὰρ πᾶσά μου ζωὴ ὡς χόρτος ἐμαράνθη
καὶ ὡς ἄνθος ἐξέπεσε, φεῦ μοι τῷ παναθλίῳ.
Κριτὴν καὶ γὰρ τὸν φοβερὸν πῶς ἀτενίσαι μέλλω,
πῶς δὲ καὶ γλώσσῃ ῥυπαρᾷ ἀπολογίας τίσω; 20
Λόγος οὐδείς μοι πάρεστιν, οὐκ ἔστι παρρησία,
ἀλλ' αἰσχύνη καὶ ὄνειδος ἀγγέλων καὶ ἀνθρώπων. ‖

fol. 136[a] *Μηδείς σε οὖν ἐξαπατᾷ, ἐλεεινὴ ψυχή μου,*
ἐκεῖ οὐκ ἔστιν ἔλεος, οὐκ ἔστι σοι συγγνώμη.
Νῦν ὧδε ἀγωνίσθητι, νῦν σπούδασον ἐμπόνως, 25
ὅτι ἐνταῦθα ὁ ἀγών, ἐκεῖ ἡ ἀντιμισθία.
Ξηραίνονται καὶ τήκονται πάντες ἐκεῖ, ὡς ἔφυν,
οἱ μήπω εἰς μετάνοιαν ἐλθόντες ἀπ' ἐντεῦθεν.
Οἱ γὰρ τὸν βίον ἀμελῶς ζήσαντες σὺ καθώσπερ
ἀπότομον καὶ τὸν κριτὴν εὑρίσκουσιν ἐκεῖσε, 30
Πυρὶ καταδικάζονται λοιπὸν τῷ αἰωνίῳ
καὶ σκότει βαθυτάτῳ τε ἐκδίδονται ἀθλίως.
Ῥῦσαι οὖν, δέσποτα θεέ, ῥῦσαί με τὸν σὸν δοῦλον
τῶν τοιούτων κολάσεων κατὰ χάριν ὡς πλάστης·

---

4 ἐνθυμήσεις ‖ 9 ὄψη ‖ 10 ἃς | παραδοθεῖν] ich vermute παραδοθῆν (vgl. Chatzidakis, *Μεσ. καὶ Νέα Ἑλλ. α'* 585 ἐπ.) oder, wegen des gelehrten Sprachcharakters, geradezu παραδοθῆν'. Anm. d. Redaktion. ‖ 23 σοι (pro σε) ‖ 33 τῷ σῷ δούλῳ

Σὺ καὶ γάρ με διέπλασας, σύ με ὡς εὐεργέτης 35
ἐκ μὴ ὄντος παρήγαγες εἰς τὸ εἶναι, Χριστέ μου.
Τὸ σὸν οὖν πλάσμα, δέσποτα, μὴ παρεισίδης πάντη,
μήτε κολάσει ἔκδοτον γενέσθαι με προστάξης·
Ὕστατος καὶ γὰρ πέφυκα καὶ ἄγνωστος τῶν πάντων
καὶ πᾶσαν δὲ μοῦ τὴν ζωὴν ἀπώλεσα ἀλόγως. 40
Φόβῳ καὶ τρόμῳ, βασιλεῦ, προσέρχομαι σῷ κράτει,
σὲ ἐξαιτοῦμαι, ἀγαθὲ, τὴν λύσιν τῶν κακῶν μοῦ.
Χρηστὸς καὶ γὰρ ὡς πέφυκας, εὔσπλαγχνος συμπαθής τε,
μὴ τῷ θυμῷ σου, κύριε, ἐλέγξης με τὸν τάλαν.
Ψυχὴν γάρ μου εἰς χεῖρας σου ἀξίωσον ἐκθέσθαι, 45
καὶ ταύτην τῷ ἐλέει σου ἵλεον ὄμμα δεῖξον.
Ὡς ἀγαθὸς, πανάγαθε, ὡς πλάστης καὶ θεός μου
ἐλέησον, οἰκτείρησον, ἀντιλαβοῦ καὶ σῶσον.

35 μοι (pro με) ‖ 36 τὸν (pro τὸ) ‖ 37 πάντηξ ‖ 40 ἀπέλησα ‖ 44 τῷ τάλα ‖ 48 ἀντίλα^ου

Athen. 1197
s.16 sub finem.

I 3.

Ἕτερον μέλος κατὰ στοιχεῖον τοῦ σοφωτάτου Κυριακοῦ τοῦ μαγίστρου.

Ἀπὸ χειλέων ῥήματα, ἀπὸ ψυχῆς μου θρήνους
ἐκπέμπω, ἀποδύρομαι ψυχῆς αἰχμαλωσίαν.
Βολὶς ὀμμάτων ἤγειρε βολίδας τοξευμάτων
τῶν ἐμπαθῶν, καὶ τέτρωμαι· δὸς χεῖρα, σῶτερ· θνήσκω.
Γῆν ἄψυχον εἰς ἔλεγχον ἔχω μοῦ τῆς κακίας· 5
ποσὶ γὰρ ταύτην ὥδευσα τρέχουσιν εἰς κακίαν.
Δολίοις δολεάσμασι χαυνωθεὶς μισθὸν βίου
τοῦ πλημμελοῦς ἐκέρδησα τὸ τρέμειν τομὴν βίου.
Ἔρις μοι φύσις γέγονε, τὸ ἔθος ὥσπερ χρέος
καταναγκάζει πράττειν με, ἃ τὸ μὴ πράττειν κέρδος. 10
Ζητῶ τίς ἡ χρηστότης σου, τίς ἡ μακροθυμία,
ὅτι καὶ παροργίζοντας θάλπεις ὡς κατορθοῦντας.
Ἡδὺ τὸ ζῆν τοῖς ἅπασιν, ἐμὲ τὸ συνειδὸς δὲ
καὶ τῶν μελλόντων ἔννοια πείθει μὴ ζῆν ἡδέως.
Θυμὸν ἀσπίδος ὥπλισα θρασέως τῷ πλησίον, 15
καὶ τίς ἐλπὶς μὴ γεύσασθαι πικρίαν τοῦ θυμοῦ σου; ‖
pag. x+1 Ἰταμῶς ἁμαρτάνοντι πῶς ἀγενῶς προσβλέψει
ἄγγελος ὁ φυλάσσων σε, καὶ μὴ νυστάξης λύπῃ;
Κόρος ἐστὶ καὶ λέγεται χρηστῶν καὶ τῶν αἰσχίστων,
ἐμοὶ δὲ πρὸς τὰ χείρονα κόρος οὐδεὶς οὐχ ὅρος. 20
Λύσιν κακῶν ἀπήλπισα, πλὴν τρέφει με σὸς λόγος,
ὃς δικαοῖ τὸν φθάνοντα τὰς πράξεις ἐξαγγέλλων.

5 ἔλεχον ἔχων ‖ 10 καταναγκάζειν ‖ 12 παρωργίζοντι ‖ 15 θρασίως τὸ

Μνήμη θανάτου τρύχει με, καὶ τοῦ θανάτου πλέον
λυπεῖ τὰ μετὰ θάνατον, βῆμα καὶ πῦρ καὶ ζόφος.
Νίκην ἐφιλονίκησα νικῆσαι τὴν κακίαν, 25
κατὰ ψυχῆς γὰρ ὥπλισα σαρκὸς ἡδυπαθείας.
Ξενίζει σοῦ τὰ πράγματα καὶ φύσιν ὑπερβαίνει·
ἐμὲ δ' εἰ σώσῃς, εὔσπλαγχνε, πᾶν ἔργον σου καλύψεις.
Οὐκ ἦλθες, ἔφης, δέσποτα, τοῦ κρίνειν, ἀλλὰ σώζειν·
ᾧ δὴ καὶ μόνῳ θάλπομαι τοῖς ἔργοις ἀπελπίσας. 30
Πλοῦτον κακῶν συνέλεξα πλοῦτον καλῶν σκορπίσας,
οὐκ οἴκους ἀπεκέρδησα χείρους τοῦ κεφαλαίου; ‖
pag. x + 2 Ῥήμασι μεταβάλλομαι καὶ πράξεσι ῥυποῦμαι·
τίς ὄνησις τὰ ῥήματα κρατεῖν τὰ τῶν πραγμάτων;
Στήλη κακῶν, ὑπόδειγμα κεῖμαι τῆς πονηρίας· 35
σκότος καὶ πῦρ ἐκδέχομαι μισθοὺς τῆς ἐργασίας.
Τί σοι προσοίσω ἄξιον ἀντὶ μελλόντων, Λόγε;
τί σοι δώσω ἀντάλλαγμα, ῥύπος ὑπάρχων ὅλος;
Ὑπέθαλπέ τις λογισμός, ὡς οὐκ ἐσφάλην μόνος·
ἀλλ' ἤλεγχε τὸ συνειδὸς, ὅτι τοσαῦτα μόνος. 40
Φλόγες φλόγας μοι τρέφουσιν, αἳ σαρκὸς τῆς γεέννης
. . . .
Χρονίσας γὰρ τοῖς πάθ⟨εσιν⟩ δυσαποσπάστως ἔχω·
Daniel 3, 19 sqq. ἄμφω μοι, σῶτερ, κοίμισον, ὁ παισὶ πῦρ κοιμίσας.
Ψ . . . .
. . . .
Ὡς ἔμπρακτον μετάνοιαν λόγους μου, Λόγε, δέχου
καὶ δίδου μοι τὰ σώζοντα πράττειν, ἀλλὰ μὴ λέγειν· 45
πλὴν καὶ δαψιλευθήτω μοι καιρὸς τῆς μετανοίας!

28 δυσώδεις ‖ 32 οὐχ

Athous 4837

I 4.

fol. 2^b Ἕτερος ἀλφάβητος τοῦ μεγάλου Ἀθανασίου ὠφέλιμος καὶ κατανυκτικὸς πάνυ. ‖

fol. 3^a Ἀναλογίζου, ὦ ψυχή, τὰ πρίν σοι πεπραγμένα
καὶ τὸν θεὸν ἐκδυσωπῶν μὴ παύσῃ καθ' ἡμέραν,
ὅπως σοι δῷ συγχώρησιν τῶν πεπλημμελημένων.
Βέλει τρωθεῖσα τοῦ ἐχθροῦ, ψυχή μου, ἐθανατώθης
καὶ πρὸς φθορὰν κατήντησας ἀφρόνως γεγονυῖα, 5
καὶ τίς λοιπὸν μὴ κλαύσῃ σε, τὴν τεθανατωμένην;

3 πεπλημμένων

Γέεννα, σκότος, τάρταρος, βρυγμὸς ὁ τῶν ὀδόντων
μέλλουσιν ὑποδέχεσθαι, ψυχή, μετὰ τὸ τέλος,
εἴπερ ἀμετανόητος ἀπέλθῃς τῶν ἐνταῦθα.

fol. 3[b] Δάκρυσον, ⟨ψυχή,⟩ στέναξον, θρήνησον πρὸ ‖ τοῦ τέλους· 10
πληθὺν ἁμαρτημάτων γὰρ ἀμέτρων ἐξαλείφειν
τὰ δάκρυα πεφύκασι, οἱ στεναγμοὶ καὶ θρῆνοι.

Luc. 23, 42 Ἔσχε λῃστὴς παράδεισον τὸ „μνήσθητι" βοήσας,
εὕροις δ' αὐτὴ τὴν ἄφεσιν τῶν πεπλημμελημένων
„ἡμάρτηκά σοι, δέσποτα, συγχώρησον" εἰποῦσα. 15

Ζητεῖ σοῦ τὴν προαίρεσιν ὁ ἀγαθὸς δεσπότης·
τί ῥαθυμεῖς, παντάλαινα; καὶ γὰρ ἂν ἐπιστρέψῃς,
εὐθύς σοι τὴν συγχώρησιν ὁ ἀγαθὸς παράσχοι.

Ἠθέτησας τὰς ἐντολάς, ἠνόμησας, ἀθλία,
παρώργισας τὸν κτίστην σου ταῖς ἀθεσμοπραγίαις· ‖ 20
fol. 4[a] σπεῦσον λοιπὸν διαλλάγηθι τούτου πρὸ τοῦ θανάτου.

„Θεέ, θεέ μου, πλαστουργέ, μακρόθυμε θεέ μου,
μὴ παρίδῃς ⟨με⟩", βόησον, „τὴν παροργίσασάν σε",
καὶ πάντως ἐπακούσει σου, τῆς βεβορβορωμένης.

Ἰούδας ἄλλος γέγονας, ψυχή, τῇ προαιρέσει 25
Mat. 27, 5 σαυτὴν ἀπαγχονίσασα, βαβαί, τῇ ἀπογνώσει,
καὶ τί σοι κέρδος, ταπεινή, τῆς ὑστεροβουλίας;

Κριτής ἐστιν ἀσυμπαθὴς ὁ πλάστης σου, ψυχή μου·
καὶ τὰ καλὰ καὶ τὰ κακὰ προστίθησιν εἰς μέσον·
σπεῦσον ἐξιλεώσασθαι τούτῳ τῇ μετανοίᾳ. 30

Λύσιν λαβεῖν σοῦ τῶν χρεῶν, ψυχή, πρὸ τῆς ἐξόδου ‖
fol. 4[b] σπούδασον· ὁ γὰρ θάνατος μετάμελον οὐκ ἔχει,
κἂν ὁ κριτὴς μακρόθυμος καὶ συμπαθὴς τυγχάνῃ.

Mat. 25, 1 sqq. Μωρὰς παρθένους ἤκουσας, ὡς ἔξω τοῦ νυμφῶνος
ἔμεινον, κρούουσαι πικρῶς τὴν εἴσοδον οὐχ εὗρον; 35
μὴ οὖν θελήσῃς, ταπεινή, ταύταις ὁμοιωθῆναι.

Ναόν, ψυχή μου, ποίησον σαυτὴν ἡγιασμένον,
καὶ σοῦ τοῦ κάλλους ἐραστὴς ὁ κτίστης καὶ δεσπότης
καταφιλήσει σε θερμῶς καὶ κατοικήσει πάντως.

Ξύλου γευσάμενος Ἀδὰμ ἐξώσθη παραδείσου· 40
ξένωσον οὖν σαυτήν, ⟨ψυχή,⟩ ἐκ πάσης ἁμαρτίας
καὶ λάβοις τὸν παράδεισον, ψυχή, πρὸς κατοικίαν. ‖

fol. 5[a] Ὁ βίος οὗτος πρόσκαιρος, ὁ κόσμος παρατρέχει,
σὺ δέ, ψυχή, ἀθάνατος· καὶ τί λοιπὸν οὐ τρέχεις
πρὸς ἀφθαρσίαν ἀπελθεῖν, ἀλλ' ἀγαπᾷς τὰ κάτω; 45

7 ὀδότων ‖ 10 ψυχή om. ‖ 14 πεπλημμένων ‖ 15 συγχώρησιν ‖ 23 με om. τὸν παροργίσαντά σε ‖ 36 ταύτας ‖ 39 σοι (pro σε) ‖ 41 ψυχή om.

Πεπωρωμένη μου ψυχή, πῶς ἐπωρώθης, λέγε;
πάντως διὰ τί τὸν θεὸν πρὸ ὀφθαλμῶν οὐκ ἔχεις;
εἰ γὰρ ἠγάπας καθαρῶς, ἐθρήνεις καθ' ἡμέραν.
„Ῥῦσαι, Χριστέ, τῆς φοβερᾶς κολάσεώς με ῥῦσαι"
περιπαθῶς πρὸς τὸν θεὸν εἰπέ, ψυχὴ ἀθλία, 50
καὶ ταύτης ἀπαλλάξει σε, φιλάγαθος τυγχάνων.
Σύνες, ταλαίπωρε ψυχή, θεοῦ μακροθυμίαν,
καὶ πῶς σοῦ τὴν μετάνοιαν ἐκδέχεται γνησίως
καὶ οὐ θέλει προαρπάσαι σε μὴ μετακελευσθεῖσαν. ‖
fol. 5ᵇ *Τὸ κάλλος προαπεμαύρωσας, ψυχή μου, τὸ ὡραῖον* 55
καὶ σκοτεινόμορφον αὐτὴν εἰργάσω κακοφρόνως·
ἔργα γὰρ σκότους ἔπραξας καὶ δυσειδὴς ὑπάρχεις.
Ὑπῆρξας δούλη τοῦ σατάν, ψυχή, ἐξ ἀφροσύνης·
παραδοθεῖσα τῇ φθορᾷ διὰ φιληδονίαν
ὑπόδικος οὖν γέγονας πυρὶ τῷ αἰωνίῳ. 60
Φρικτὸν τὸ λογοθέσιον, ψυχή, τὸ τοῦ θανάτου·
οὐκ ἔχει γὰρ συνήγορον ἄλλον εἰ μὴ τὰς πράξεις·
ἂν γοῦν τηρήσῃς σεαυτήν, οὐ φοβηθήσει τοῦτο.
„Χριστέ μου, Λόγε", βόησον ἐν ὥρᾳ τοῦ θανάτου,
fol. 6ᵃ *„μὴ παρίδῃς δέ, φεῖσαί ⟨με⟩ ‖ τὴν κατηχρειωμένην,* 65
ἀλλ' ὥσπερ εὐσυμπάθητος σῶσόν με παρ' ἐλπίδα".
Ψυχή, ψυχή μου ταπεινή, ψυχή μου παναθλία,
ψυχὴ πολυαμάρτητε, τί οὐ θρηνεῖς πρὸ τέλους
ψυχρὸν εἶναι γινώσκουσα τὸν μετὰ τέλος θρῆνον;
Ὢ τί πικρὸς ὁ θάνατος τοῖς μὴ μετανοοῦσι! 70
λοιπὸν ἐπίστρεψον ὀψέ, ψυχή, πρὸς τὸ συμφέρον
ὑπογραμμὸν τὸν σύλλογον ἔχουσα τῶν δικαίων.

47 *διότις* (pro *διὰ τί*) ‖ 51 *σοι* (pro *σε*) ‖ 54 *σοι* (pro *σε*) ‖ 65 *φησι. με* om. ‖ 69 *τὸ μ. τέλους θρῆνος*

Athous 4608 (B 1)

I 5.

fol. 186ᵇ

Ἕτερος ἀλφάβητος.

Ἀθάνατον κριτήριον, κριτὴς δικαιοκρίτης,
Βῆμα φρικτὸν καὶ φοβερὸν ἡμᾶς, ψυχή, ἀναμένει.
Γυμνοὶ πάντες οἱ γηγενεῖς καὶ τετραχηλισμένοι,
Δικαίως εὐθυνούμενοι, μέλλομεν παραστῆναι.
Ἐκεῖ οὐκ ἄρχει πλούσιος, οὐ βασιλεὺς ἰσχύει· 5
fol. 187ᵃ *Ζυγοστατοῦνται πράξεις γὰρ δικαίων καὶ ἀδίκων.*

Tit.: *Εἰς τὴν δευτέραν παρουσίαν· στίχοι εἰς τὸν δικαιότατον κριτὴν κατὰ* ⟨*αβ'*⟩ P ‖ 1 *Ἀδέκαστον κρ.* P ‖ 2 *ἡμῖν, ψυχή μου, μένει* P ‖ 3 *Γυμν. γὰρ π. γηγ.* P ‖ 5 *ἄρχων* B 1 ‖ 6 *δὲ* (pro *γὰρ*) P

Ἡμέρα οἵα φοβερά, ἡμέρα οἵα φρίκης
Θεοῦ ἐν γῇ δικάζοντος ὤφθη τοῖς ὑπευθύνοις!
Ἵστανται γὰρ κατήγοροι ἐλέγχοντες τὰς πράξεις
Καὶ ἐξετάζοντες κρυπτά· ὢ ποῖος φόβος τότε! 10
Λοιπὸν ἀνάνηψον, ψυχή, θρήνησον πρὸ τοῦ τέλους,
Μήπως ἐξαίφνης ἐπιστῇ ὁ θάνατος ἁρπάζων.
Νεκρὸς ἐν τάφῳ κείμενος μετάνοιαν οὐκ ἔχει·
fol. 187b Ξηραίνονται τὰ δάκρυα, ἄλαλος ‖ γλῶσσα μένει.
Οὐκ ἔστιν, ὥσπερ γέγραπται, μετάνοια ἐν ᾅδη· 15
Πῶς γὰρ ὁ χοῦς ὑμνήσειεν, ἀφ' οὗ καλύψῃ λίθος;
Ῥείεται καὶ παρέρχεται ὡς χόρτος πᾶσα φύσις·
Σκιά ἐστιν, ἐνύπνιον ὁ κόσμος πλάνος οὗτος.
Τί, ταπεινή, τοῖς γεηροῖς λοιπὸν ἐγκαταμένεις;
Ὑπτίαις δέχεται χερσίν, ἐπίστρεψον, ὁ πλάστης. 20
Φιλάνθρωπε, μακρόθυμε, κύριε τοῦ ἐλέους,
fol. 188a Χρηστὸς ὢν φύσει, συμπαθής, ‖ ἐν ἐμοὶ τοῦτο δεῖξον.
Ψυχὴν ἀμετανόητον, εἰς βάθος ὀλισθεῖσαν
Ὡς ἀγαθὸς ἐλέησον, ὡς ἐλεήμων σῶσον.

7 ἡμ. πλήρη (sic) φρ. P ‖ 8 Θεὸς ἐν γῇ κολάζοντος B 1 ‖ 11 Λοιπῶν, ψυχή, ἐπίστρεψον, θρ ... B 1 ‖ 12 ἐπεστῇ. αἰτάζων (pro ἁρπ.) P ‖ 13 Νεκρ. δ' ἐν ... P ‖ 16 τάφος (pro λίθ.) P ‖ 18 Σκ. γὰρ καὶ ἐνύπν. ὁ πλ. κόσμ. οὗτ. P ‖ 19 γηραιοῖς P ‖ 22 Χριστὸς ὁ φύσ., συμπ., οἰκτείρησον, οἰκτίρμων B 1 ‖ 23 ψυχῆς μου τὰ ἐγκλήματα θεράπευσον ἐν τάχει P ‖ Inter 23—24 Ἐκ τῶν τοῦ ἁγίου Γεωργίου τοῦ ἐν τῷ Γαλατᾷ ἄνννωθεν (sic) τῆς δευτέρας παρουσίας ͵αχλη' <= 1638> ἐν Ἱλημ <= Ἱερουσαλὴμ> μαρτίῳ β' interm. P ‖ 24 Ὡς ἀγ. καὶ εὔσπλαγχνος φῆσαι (sic) μου τότε, σῶτερ P.

Athous 4658 (A 2) non pagin.

II 6.

Εὐχὴ ἑτέρα ἱκετήριος εἰς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν· διὰ στίχων· κατ' ἀλφάβητον· Λέοντος δεσπότου.

Ἀνείκαστε, μακρόθυμε, Χριστέ μου, σύγγνωθί μοι.
Βάρος πολὺ περίκειμαι, κούφισον τοῦτο, σῶτερ.
Γλυκύτατέ μου δέσποτα, γλύκανον τὴν ψυχήν μου.
Δακρύων ὄμβρους, Ἰησοῦ, τοῖς ὀφθαλμοῖς μου δίδου.
Ἔκπλυνον, ἀποκάθαρον, Χριστέ μου, τὴν ψυχήν μου. 5
Ζωὴ ὑπάρχων, ἀγαθέ, ζωῆς δωτήρ μοι γίνου.

Ὡραία τε καὶ ἔντεχνος ἡ εὐχὴ αὕτη πέλει | ὡς τελειοῦσα νόημα ἑκάστῳ στίχων φίλος (φίλως?) dextro in margine eadem manu A 2 ‖ Tit.: Εὐχὴ κατ' ἀλφαβίτου Λέοντος δεσπότου A 1: Εὐχὴ κατανυκτικὴ εἰς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν κατὰ ἀλφάβητον B 2: Στίχοι κατὰ ἀλφάβητος B 1 ‖ 1 μου om. A 2 B 1 B 2 b 3. σιγγίνωθί b 3 ‖ 4 τοὺς ὀφθαλμοὺς A 1. Δρόσισον τὴν καρδίαν μου δρόσῳ τῆς εὐφροσύνης B 1 B 2 b 3 ‖ 5 Εὔσπλαγχνε, παντοδύναμε, γλυκύτατε Χριστέ μου B 1 B 2 b 3 ‖ 6 ὑπάρχης, μου B 1. γενοῦ A 2 B 2

Ἡ πάντων ἀγαλλίασις, γλυκύ μοι πένθος δίδου.
Θεὲ θεῶν καὶ κύριε κυρίων οἴκτειρόν με.
Ἱλάσθητί μοι, δέσποτα, τῷ παροργίσαντί σε.
Κούφισον, ἀναμάρτητε, τὰ βάρη τῶν κακῶν μου. 10
Λιμὴν γενοῦ σωτήριος τῷ δούλῳ σου, Χριστέ μου.
Μή με βδελύξῃ τὸν φευκτόν, ἀλλ' ἐναγκάλισαί με.
Νέκρωσον τὰ κινήματα σαρκός μου τῆς ἀθλίας.
Ξένος σου γέγονα, σωτήρ, ἀλλ' ἀνακάλεσαί με.
Οὐκ ἔχω πλὴν σοῦ βοηθὸν οὐδὲ προστάτην ἄλλον. 15
Πλήρωσον τὴν καρδίαν μου, Χριστὲ, τοῦ παρακλήτου.
Ῥῦσαί με τῆς κολάσεως, ῥῦσαί με τῆς γεέννης.
Σὺ μοῦ κυβέρνα τὴν ζωὴν τῇ κραταιᾷ χειρί σου.
Τῷ βέλει τῆς ἀγάπης σου τρῶσον μοῦ τὴν καρδίαν.
Ὑπάναψον τοῦ πόθου σου τὸ πῦρ εἰς τὴν ψυχήν μου. 20
Φωτὶ τῶν προσταγμάτων σου τὸν νοῦν μου φωταγώγει.
Χαρίτωσόν με, δέσποτα, πρεσβείαις τῆς μητρός σου.
Ψυχὴν ἐμὴν συντήρησον, σῶτερ, ταῖς σαῖς ἀγκάλαις.
Ὦ θελητὰ τῶν οἰκτειρμῶν, πλήρου μοῦ τὰς αἰτήσεις.

---

7 *μου* B 1 ‖ 8 *Θέλησον, εὐδιάλλακτε, καὶ σῶσόν με ὡς οἶδας* B 1 B 2 b 3 ‖ 9 *Ἵνα ἀεὶ δοξολογῶ πλῆθος σῆς εὐσπλαγχνίας* B 1 B 2 b 3 ‖ 10 *πλήθη* (pro *βάρη*) B 2 b 3 ‖ 11 *Λ. γ. τῷ δ. σου σωτήριος, Χρ. μου* B 1: *Λ. γ. τῷ δούλῳ σου, σῶτερ Χριστέ μου* B 2: *Λ. γ. τῶν δούλων σου, σὺ ὢ σῶτερ Χριστέ μου* b 3 ‖ 12 *βδελύγξῃ* A 1: *βδελύξις -ῃς* B 1 b 3. *ἐναγκάλεσαί* B 1: *ἐναγκάλισόν* B 2 b 3 ‖ 13 *Ν. δὲ τὰ κύματα* B 1 B 2 b 3 ‖ 14 *σου* om. b 3. *ἀνακάλεσόν* B 2 b 3 ‖ 15 *ῥύστην* (pro *πρ.*) B 2 b 3 ‖ 16 *φωτὶ* (pro *Χρ.*) B 1 B 2 b 3 ‖ 17 *τῶν κολάσεων* B 1 B 2 ‖ 18 *κυβέρνησον* attamen desuper purpura recte *κυβέρνα* B 1. *κραταίᾳ* B 2 b 2 ‖ 19 *μου* (pro *σου*) b 3 ‖ 20 *τὸν πόθον* B 1 ‖ 21 *τὸν κόσμον* (pro *τ. ν. μ.*) A 1 B 2 b 2 b 3 ‖ 23 *μέσον* B 1 B 2 b 2 b 3 (*μέσων* B 1). *τῶν ἀγκαλῶν σου* A 1 B 2 b 2 b 3: *ἀγκαλώσον* B 1 ‖ 24 *Ὦ θετὰ τ. οἰκ., δέξαι μου τ. αἰτ.* B 1 ‖ *Τέλος τῆς κατὰ ἀλφαβήτου κατανυκτικῆς εὐχῆς τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ* B 2.

Athous 4321 (B 2)

II 7.

pag. 435 *Εὐχὴ ἑτέρα εἰς τὴν ὑπεραγίαν θεοτόκον, καὶ αὐτὴ κατὰ ἀλφάβητον δίστιχον.*

Ἀναμέλπω τὴν χάριν σου, δέσποινα,
δυσωπῶ σε, τὸν νοῦν μου χαρίτωσον.
Βηματίζειν ὀρθῶς με εὐόδωσον
τὰς ὁδοὺς τῶν Χριστοῦ διατάξεων. ‖
pag. 436 *Γρηγορεῖν με πρὸς ὕμνον ἐνίσχυσον* 5
ῥαθυμίας τὸν ὕπνον διώκουσα.

Δεδεμένον σειραῖς ὀφλημάτων μου
ἱκεσίαις σου λῦσον, θεόνυμφε.
Ἐν νυκτὶ καὶ ἡμέρᾳ με φρούρησον
πολεμίων ἐχθρῶν λυτρουμένη με. 10
Ζωοδότην θεὸν ἡ κυήσασα
νεκρωθέντα με πάθεσι ζώωσον.
Ἡ τὸ φῶς τὸ ἀνέσπερον τέξασα
τὴν ψυχήν μου τυφλώττουσαν φώτισον. ‖
pag. 437 Θαυμαστὸν τοῦ δεσπότου παλάτιον, 15
οἶκον πνεύματος θείου με ποίησον.
Ἰατρὸν ἡ τεκοῦσα, ἰάτρευσον
τῆς ψυχῆς μου τὰ πάθη, σοῦ δέομαι.
Κυματούμενον βίου τῷ κλύδωνι
μετανοίας πρὸς τρίβους με ἴθυνον. 20
Λύτρωσαί με πυρὸς αἰωνίζοντος,
τοῦ βρυγμοῦ τῶν ὀδόντων καὶ σκώληκος.
Μή με δείξῃς δαιμόνων ἐπίχαρμα,
τὸν πολλαῖς ἁμαρτίαις ὑπεύθυνον. ‖
pag. 438 Νεοποίησόν με παλαιούμενον 25
ἀθεμίτοις, πανάμωμε, πταίσμασι.
Ξένον πάσης κολάσεως δεῖξόν με
καὶ τῷ πάντων δεσπότῃ οἰκείωσον,
Ὅπως χαίρων δοξάζω, πανάμωμε,
τὸν ἐκ σοῦ σαρκωθέντα θεάνθρωπον. 30
Παναγία παρθένε, ἐπάκουσον
τῆς φωνῆς τοῦ ἀχρείου οἰκέτου σου.
Ῥεῖθρα δός μοι δακρύων, πανάχραντε,
τῆς ψυχῆς μου τὸν ῥύπον καθαίροντα. ‖
pag. 439 Στεναγμοὺς ἐκ καρδίας προσφέρειν σοι 35
ἀεννάως εὐόδωσον, δέσποινα.
Τὴν οἰκτρὰν ἱκεσίαν μου πρόσδεξαι
καὶ θεῷ τῷ εὐσπλάγχνῳ προσάγαγε.
Ὑπηρέτην γενέσθαι ἀξίωσον
τοῦ υἱοῦ καὶ θεοῦ σου, παντάνασσα. 40
Φωτοφόρε σκηνή, ἐνσκηνῶσαί μοι
τὴν τοῦ πνεύματος χάριν ἀπέργασαι.
Χεῖρας αἴρω καὶ χείλη πρὸς αἴνεσιν·
μολυνθέντα καθάρισον, ἄσπιλε. ‖
pag. 440 Ψυχοφθόρων σφαλμάτων με λύτρωσαι 45
τὸν Χριστὸν ἐκτενῶς ἱκετεύουσα,

35 προφέρειν B 2 b 2

Ὧι τιμὴ καὶ προσκύνησις πρέπ' ἀεὶ
εἰς αἰῶνας αἰώνων ἀένναος.

---

47 *πρέπει* B 2 b 2 ‖ Post finem: *Τέλος τῆς ἀλφαβήτου εὐχῆς τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου* B 2.

Athous 4321 (B 2)

II 8.

pag. 433 *Εὐχὴ κατανυκτικὴ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον· κατὰ ἀλφάβητον.*

Ἄχραντε, πανάσπιλε, σεμνὴ παρθένε,
Βασιλέα τέξασα, θεὸν καὶ Λόγον,
Γένους τῶν βροτῶν ἀρραγὴς προστασία,
Δῶρον οὖσα μέγιστον τῶν ὀρθοδόξων,
Ἔμψυχε ναὲ τοῦ θεοῦ, ζῶντος Λόγου, 5
Ζώωσον κἀμοῦ τὴν ψυχὴν νεκρωθεῖσαν
Ἡδοναῖς ἀτόποις τε καὶ ψυχοφθόροις.
Θαυμαστὸν παλάτιον τοῦ βασιλέως,
Ἱλασμὸς πιστῶν καὶ ἀντίληψις κόσμου ‖
pag. 434 *Καὶ καταφυγὴ τῶν εἰς σὲ προστρεχόντων,* 10
Λυχνία φωτὸς τοῦ ἀδύτου καὶ θείου,
Μαρία θεόνυμφε, παντὸς κυρία,
Νοός μου διάλυσον τὴν σκοτομήνην,
Ξένον δέ με ποίησον τοῦ ἀλλοτρίου
Ὁλικῶς αὐτοῦ τῇ κακίᾳ πραθέντα· 15
Παῦσον τοὺς πολλοὺς στεναγμοὺς τῆς ψυχῆς μου·
Ῥῆξον τὰς σειρὰς τῶν κακῶν μου, παρθένε,
Σάλῳ κινδυνεύοντος παθῶν ποικίλων·
Τὰς οὐλὰς ἀφάνισον, τὰς τῆς ψυχῆς μου· ‖
pag. 435 *Ὑπὸ γὰρ τὴν σὴν ἀρρωγὴν καταφεύγω.* 20
Φαεινὴ παστὰς τοῦ ἀφθάρτου νυμφίου,
Χάριν τὴν ἀένναον ἡ τετοκυῖα,
Ψυχήν μου ἀπάλλαξον παντοίας βλάβης,
Ὦ μῆτερ θεοῦ παντευλόγητε μόνη.

Belgrad. **D. N. Anastasijewić.**

Γεωργίου ἐπισκόπου Ναξίας λόγοι δύο.

Μιχαὴλ Λέκιεν ἐν τοῖς ἐπισκόποις Ναξίων ἀναγράφει καὶ Γεώργιον τὸν παρακαθίσαντα ἐν τῇ ἕκτῃ οἰκουμενικῇ συνόδῳ[1]*, τρίτῃ ἐν Κωνσταντινουπόλει, τῇ γεγονυίᾳ ἔτει* 680, *ἐν ᾗ ὑπέγραψε „Γεώργιος ἐλέῳ Θεοῦ ἐπίσκοπος Ναξίας τῆς νήσου ὁρίσας ὑπέγραψα εἰς τὴν ἁγίαν καὶ οἰκουμενικὴν τρίτην τὴν ἐν Κωνσταντινουπόλει σύνοδον".*[2] *Ἐν τοῖς συγγραφεῦσι τοῦ ἑβδόμου αἰῶνος ἀναγράφει τὸν Γεώργιον Ἀλβέρτος Ἐρχᾶρδος.*[3] *Τοῦ Γεωργίου λόγοι δύο ἐσώθησαν, ὧν ὁ μὲν φέρει ἐπιγραφὴν „Γεωργίου ἐπισκόπου Ναξίας περὶ τοῦ κατ' εἰκόνα Θεοῦ πλασθέντος ἀνθρώπου".*[4] *ὁ δὲ „Τοῦ ἁγιωτάτου Γεωργίου ἐπισκόπου Ναξίας ἐγκώμιον εἰς τὸν ὅσιον καὶ θεοφόρον καὶ ἐν ἀσκηταῖς πρώτιστον πατέρα ἡμῶν Ἀντώνιον τὸν μέγιστον καὶ εἰς τὸ θαῦμα τὸ γενόμενον ἐν Ῥόδῳ ὑπ' αὐτοῦ".*[5] *Τούτων τοῦ μὲν πρώτου λόγου κεῖται ἀντίγραφον ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ γ'* (*φύλ.* 286ª—287ᵇ) *χειρογράφῳ τεύχει, γραφέντι πιθανῶς πεντεκαιδεκάτῳ αἰῶνι, ἀποκειμένῳ ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου, ἀνήκοντι Διονυσίῳ σακελλαρίῳ τῆς μητροπόλεως Ῥόδου καὶ Καρπάθου, καὶ οὗ ἀντίγραφον ἔπεμψέ μοι ὁ Ξενοφῶν Σιδερίδης· τοῦ δὲ κεῖνται ἀντίγραφα δύο, τὸ μὲν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Γρηγορίου ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ κζ' χειρογράφῳ τεύχει γραφέντι τεσσαρακαιδεκάτῳ αἰῶνι, καὶ οὗ ἀντίγραφον ἔλαβον φροντίδι Ἱεροθέου Φλωρίδου βιβλιοφύλακος τῆς βιβλιοθήκης τοῦ ἐν τῇ νήσῳ Πάτμῳ μοναστηρίου ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου· τὸ δ' ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τοῦ ἐν Ἄθῳ τῷ ὄρει μοναστηρίου Παντελεήμονος ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμῷ ψμε'* (*φύλ.* 54ª) *χειρογράφῳ τεύχει ἀντεγράφη ἐκ τοῦ εἰρημένου χειρογράφου τεύχους τῆς βιβλιοθήκης Γρηγορίου ὑπ' ἀριθμῷ κζ'.*

---

1) Oriens Christianus, Parisiis, 1740, tom. I, col. 938.

2) Philippi Labbei et Gaspari Cossarti Sacrosancta concilia ad regiam editionem exacta., Venetiis, 1729, tom. VII, col. 1077.

3) *Παρὰ* Krumbacher, Geschichte der Byzantinischen Literatur², München, 1897, S. 192.

4) *Ἀ. Παπαδοπούλου Κεραμέως Κατάλογος τῶν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ φιλολογικῷ συλλόγῳ χειρογράφων βιβλίων, ἐν Παραρτήματι τοῦ κ'—κβ' τόμου τοῦ περιοδικοῦ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικοῦ φιλολογικοῦ συλλόγου, ἐν Κωνσταντινουπόλει,* 1892, *σ.* 78.

5) *Σπ. Π. Λάμπρου Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων, τόμ. α', σ.* 47. *τόμ. β', σ.* 424.

Τὸν βίον Ἀντωνίου τοῦ μεγάλου ἔγραψεν Ἀθανάσιος ὁ ἅγιος ἀρχιεπίσκοπος Ἀλεξανδρείας.[1]) Λόγον δ' εἰς τὸν μέγαν Ἀντώνιον ἔγραψε Μακάριος διδάσκαλος τοῦ ἐν Πάτμῳ σχολείου.[2]) Περὶ τοῦ γεγονότος θαύματος ἐν Ῥόδῳ παρὰ τῆς εἰκόνος Ἀντωνίου τοῦ μεγάλου οὐδὲν εἶναι γνωστὸν οὐ μόνον τῇ ἐκκλησίᾳ, ἀλλ' οὐδὲ καὶ ἐν αὐτῇ τῇ Ῥόδῳ ἐξ ὅσων ἠρεύνησα περὶ τούτου ἐπισκεψάμενος τὴν νῆσον. Δυοῖν θάτερον ἢ Ἀντώνιον τὸν μέγαν ἐπὶ τοσοῦτον ἐσέβετο ὁ Γεώργιος ὥστε ἐν λόγῳ νὰ ἀπομνημονεύσῃ τὸ γενόμενον ὑπ' αὐτοῦ θαῦμα ἐν Ῥόδῳ, ἢ ὁ ἀνὴρ Ῥόδιος ὢν ἀπεμνημόνευσεν ἐν λόγῳ τὸ γενόμενον παρὰ τοῦ Ἀντωνίου θαῦμα ἐν τῇ πατρίδι αὐτοῦ· ἐκ τῶν λόγων δὲ τοῦ Γεωργίου ἐξάγομεν ὅτι ὁ ἀνὴρ οὐ μόνον τῶν Γραφῶν ἦν ἔμπειρος ἀλλὰ καὶ τοῦ Ἕλληνος λόγου. Τὸν ἕτερον τῶν λόγων καταφανῶς συνέταξε καὶ ἀπήγγειλεν ὁ Γεώργιος λαβὼν ἀφορμὴν ἐξ ἐπιχωριαζούσης ἐκλύσεως τῶν ἠθῶν ὡς πρὸς τὰ τοῦ γάμου. Ἐνέχουσι δ' οἱ λόγοι τοῦ Γεωργίου ἠθικὴν διδασκαλίαν.

Ἐν Δ ε λ λ α γ ρ ά τ σ ι ᾳ Σ ύ ρ ο υ. **Περικλῆς Γ. Ζερλέντης.**

Α'

Γεωργίου ἐπισκόπου Ναξίας
Περὶ τοῦ κατ' εἰκόνα Θεοῦ πλασθέντος ἀνθρώπου.

Αὐτὸς εἶπε καὶ ἐγεννήθησάν, φησιν, ὁ Δαυΐδ· αὐτὸς ἐνετείλατο καὶ ἐκτίσθησαν· αὐτὸς ποῖος; ὁ τῶν ὅλων Θεός· ὁ μόνος κραταιὸς καὶ δυνάστης· ὁ ἦν καὶ ὁ ὢν καὶ ὁ ἐρχόμενος· τί δὲ εἶπε καὶ ἐγεννήθησαν; τοῦ σοφοῦ Μωϋσέως ἄκουε· ε ἶ π ε ν ὁ Θ ε ό ς· γ ε ν ν η θ ή τ ω φ ῶ ς· κ α ὶ ἐ γ έ ν ε τ ο φ ῶ ς· ἐνετείλατο καὶ ἐκτίσθησαν ὄρη καὶ βουνοί· πεδία καὶ φάραγγες· ε ἶ π ε ν· ἐ ξ α γ α γ έ τ ω τ ὰ ὕ δ α τ α π ε τ ε ι ν ὰ ψ υ χ ῶ ν ζ ω σ ῶ ν· ἡ δ ὲ γ ῆ ἐ ξ α γ α γ έ τ ω ψ υ χ ὴ ν ζ ῶ σ α ν κ α τ ὰ γ έ ν ο ς, τ ε τ ρ ά π ο δ α κ α ὶ ἑ ρ π ε τ ὰ κ α ὶ θ η ρ ί α· καὶ ἐγένετο οὕτως· ἐπὶ δὲ τῇ τοῦ ἀνθρώπου πλάσει, οὐχ οὕτως. Ἀλλ' ε ἶ π ε ν ὁ Θ ε ό ς, π ο ι ή σ ω μ ε ν ἄ ν θ ρ ω π ο ν κ α τ' ε ἰ κ ό ν α ἡ μ ε τ έ ρ α ν κ α ὶ κ α θ' ὁ μ ο ί ω σ ι ν· κ α ὶ ἀ ρ χ έ τ ω σ α ν τ ῶ ν ἰ χ θ ύ ω ν τ ῆ ς θ α λ ά σ σ η ς, κ α ὶ τ ῶ ν π ε τ ε ι ν ῶ ν τ ο ῦ ο ὐ ρ α ν ο ῦ, κ α ὶ τ ῶ ν κ τ η ν ῶ ν, κ α ὶ π ά σ η ς τ ῆ ς γ ῆ ς· κ α ὶ ἐ π ο ί η σ ε ν ὁ Θ ε ὸ ς τ ὸ ν ἄ ν θ ρ ω π ο ν, κ α τ' ε ἰ κ ό ν α Θ ε ο ῦ ἐ π ο ί η σ ε ν α ὐ τ ό ν· ἄ ρ σ ε ν κ α ὶ θ ῆ λ υ ἐ π ο ί η σ ε ν α ὐ τ ο ύ ς· κ α ὶ ε ὐ λ ό γ η σ ε ν α ὐ τ ο ὺ ς ὁ Θ ε ό ς, λ έ γ ω ν· α ὐ ξ ά ν ε σ θ ε κ α ὶ

1) S. Antonii abbatis vita, ἐν Migne Patr. gr., tom. XL, col. 957—60.

2) Εὐαγγελικὴ σάλπιγξ συντεθεῖσα παρὰ τοῦ σοφωτάτου κυρίου Μακαρίου τοῦ ποτὲ χρηματίσαντος τῆς ἐν Πάτμῳ σχολῆς ἱεροδιδασκάλου, ἐκδ. Σταματίου Νικολαΐδου, ἐν Ἀθήναις, 1867, σ. 313—320.

6 ἐξαγαγέτω τὰ ὕδατα ἑρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν, Γεν. α', 20 14 καὶ ηὐλόγησεν αὐτοὺς ὁ Θεός, Γεν. α', 28.

15 πληθύνεσθε. Εἰ οὖν ὁ Θεὸς κατ' εἰκόνα ἑαυτοῦ δημουργεῖ τὸν ἄνθρωπον ἄρσεν καὶ θῆλυ, καὶ εὐλογεῖ τὸν ἄνθρωπον ἄρσεν καὶ θῆλυ, καὶ εὐλογεῖ αὐτοὺς λέγων· αὐξάνεσθε καὶ πληθύνεσθε, τίς εἶ σύ, ὦ ἄνθρωπε, οὔτε ἀνταποκρινόμενος τῷ Θεῷ, καὶ ἐντρεπόμενος τὸν νόμιμον γάμον; ἡ γὰρ εὐλόγησις ἡ τοῦ ἱερέως τοῖς νεονύμφοις, ἀντὶ τῆς
20 εὐλογίας γίνεται, ἧς εὐλογήθη ὁ Ἀδὰμ μετὰ τῆς Εὔας παρὰ Θεοῦ· τί δὲ τὰ στέφανα εἰκονίζουσιν, ἀλλ' ἢ δόξαν καὶ τιμὴν τοῖς νεονύμφοις; καὶ τίμιον δεικνῦσι τὸν γάμον καὶ τὴν κοίτην ἀμίαντον· καὶ ὅρα μοι συνετῶς. Περὶ μὲν γὰρ πάντων τῶν ἐν γῇ καὶ ἐν τῇ θαλάσσῃ εἶπε καὶ ἐγεννήθησαν λέγει· περὶ δὲ τοῦ ἀνθρώπου οὐ λέγει ὅτι εἶπε καὶ
25 ἐγένετο ἄνθρωπος· ἀλλὰ μέγα δείκνυσι ποίημα τοῦτον· τίμιόν τε καὶ οἰκειότατον· λέγει γάρ, καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν, ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς· ἤδη, ἀγαπητέ, πῶς τὸ κατ' εἰκόνα ἑαυτοῦ ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν, οὐκοῦν λοιπὸν ὁ πλάσας καὶ ποιήσας τὸν ἄνθρωπον αὐτὸς καὶ τὴν
30 γυναῖκα ἐποίησε· καὶ κατ' εἰκόνα ἑαυτοῦ καὶ ταύτην ἐποίησε· δυϊκῶς γάρ, φησιν, ὅτι κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἐποίησεν αὐτούς· ἵνα τί τοὺς κατ' εἰκόνα ἑαυτοῦ γεγονότας ἄρσεν καὶ θῆλυ ποιεῖ καὶ εὐλογεῖ τούτους λέγων, αὐξάνεσθε καὶ πληθύνεσθε, ἢ ἄλλο, εἰμὴ ἵνα διὰ τῆς ἑνώσεως καὶ τῆς συναφείας τὸ γένος συνιστῆται τὸ ἀνθρώπινον; ἄφελε γὰρ τὸν
35 γάμον· καὶ πάντη τὸ πλάσμα ἐξήλειπται· διὰ τοῦτο ὁ γάμος χρήσιμος τῷ ἀνθρωπίνῳ γένει· ἵνα πληρῶται ἡ τοῦ δεσπότου φωνὴ ἡ λέγουσα αὐξάνεσθε καὶ πληθύνεσθε, καὶ πληρώσατε τὴν γῆν, καὶ κατακυριεύσατε αὐτῆς. Ὢ τῆς τοῦ δεσπότου τιμῆς ἧς ἠξίωμαι· ὅτι καὶ ἐνεφύσησε λέγει καὶ δέδωκέ μοι ψυχὴν ζῶσαν· καὶ ἄρχοντα τῶν
40 γενομένων κατέστησέ με ἐν γῇ τε καὶ ἐν θαλάσσῃ· ὁρᾷς πῶς πάντα τίμια καὶ ἔνδοξα τὰ τῆς πλάσεως; τὸ τοῦ ἐμφυσήματος, τὸ κατ' εἰκόνα, καὶ ὅτι πάντα τὰ ἐν τῇ θαλάσσῃ καὶ τὰ ἐν τῇ γῇ, ὡς δοῦλα ἐγένετο καὶ πολλά· ὁ δὲ ἄνθρωπος ὡς τίμιόν τι κτῆμα καὶ βασιλεῦον, εἷς ἐπλάσθη παρὰ τοῦ Θεοῦ, καὶ μία γυνὴ ἐδόθη αὐτῷ. Ἐπεὶ οὖν, ὦ
45 ἄνθρωπε, κατ' εἰκόνα ἐπλάσθης Θεοῦ, αἰδέσθητι τὸ πρωτότυπον· αἰδέσθητι τὸν ἐμφυσήσαντά σε καὶ ψυχὴν δωρησάμενον, καὶ μίαν ἔχε γυναῖκα, καὶ μὴ τοῖς ἀλόγοις ἐξομοιοῦ· ὁ γὰρ πορνεύων καὶ μοιχεύων τούτοις ὡμοίωται· καὶ ἐξέστη πάντη τοῦ εἶναι ἄνθρωπος· καὶ τί λέγω ὅτι ἐξομοιοῦται ἀλόγοις, ὅτι καὶ πέρα τούτων ἐστίν· αὐτὰ γὰρ οὐκ
50 ἔσχον νόμον, οὐδὲ ἓν ζεῦγος ἐποίησεν ὁ Θεὸς ἐν τῷ γένει αὐτῶν, ἀλλὰ πολλά, ἵνα ἀλλήλοις συνευνάζωνται εἰς τὸ πληθύνεσθαι, οἷον ἂν θῆλυ τὸ ἄρσεν εὕρῃ· ἐπὶ δὲ τοῦ ἀνθρώπου οὐχ οὕτως ἐγένετο, ἀλλὰ εἷς

18 ὁ ἀνταποκρινόμενος τῷ Θεῷ 22 δεικνύουσι 34 συνίσταται 36 πληροῦται 42 ἐγένοντο

ἀνὴρ καὶ μία γυνὴ γέγονεν, ἵνα εἷς ἕκαστος τῶν γενομένων τὴν ἰδίαν γυναῖκα ἔχῃ, ἄλλην δὲ οὐχί· ἔτι δὲ βλέπομεν καὶ ἐν τοῖς ἀλόγοις τὸν τῶν ἀνθρώπων ὅρον φυλάσσοντα, καὶ τὸν ἄρσενα ἔχοντα τὸ ἴδιον 55 θῆλυ, οἷαι ἡ περιστερὰ καὶ ἡ τρυγών. Φρίξον οὖν, ἄνθρωπε, καὶ συντρόμαξον ὅτι καὶ τοῖς ἀλόγοις ὑπερῆρας τῇ ἀφροσύνῃ· καὶ πῶς τολμᾷς λέγειν· Πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς; ὅτι τῆς υἱοθεσίας ἐξώθησας σεαυτόν· τοῖς γὰρ φυλάσσουσι τὸ κατ' εἰκόνα εἴρηται, ὅτι ἔσομαι ὑμῖν εἰς πατέρα καὶ ὑμεῖς ἔσεσθέ μοι εἰς υἱοὺς καὶ θυγατέρας· 60 τοῖς δὲ πόρνοις καὶ μοιχοῖς εἴρηται· ὅτι ἄνθρωπος ἐν τιμῇ ὢν οὐ συνῆκεν, ἀλλὰ παρεσυνεβλήθη τοῖς κτήνεσι τοῖς ἀνοήτοις καὶ ὡμοιώθη αὐτοῖς, ὅτι πρὸς τὴν γυναῖκα τοῦ πλησίον αὐτοῦ ἐχρεμέτισεν.

Ὁ δὲ θεῖος Παῦλος κελεύει ἡμᾶς μηδὲ συνεσθίειν τῷ τοιούτῳ. Ἐννόησον οὖν, ὦ ἄνθρωπε, ὅσος ἐστὶν ὁ μιασμός, ὅτι μηδὲ συγχρᾶσθαι 65 τούτοις ἐγκελευόμεθα· καὶ δικαίως· εἰ γὰρ ὁ νόμος ὁ παλαιὸς κολάζει τούτους, ὁ δὲ Χριστὸς πλήρωμα νόμου ἐστὶ καὶ οὐχὶ κατάλυσις ὡσεὶ μιᾶς ι ἢ κεραίας, ὡς τὰ θεῖα αὐτοῦ ἡμᾶς ἐκδιδάσκουσι λόγια καὶ βλέμμα πρὸς ἀλλοτρίαν μὴ συνιστάναι, πῶς οὐκ ἔσται ἀκάθαρτος καὶ ξένος ἀπὸ Χριστοῦ ὁ ἀντὶ τοῦ εἶναι μέλος Χριστοῦ, τῇ πόρνῃ κολλώμενος 70 καὶ ἓν μέλος μετ' αὐτῆς γενόμενος; πόρνη γάρ ἐστι πᾶσα ἡ ἀνόμως συναπτομένη, καὶ οὐ σῶμα Χριστοῦ ἐστίν· οὐδὲ μέλος Χριστοῦ· ὁ πορνεύων, οὐδὲ μετὰ Χριστοῦ ἐστίν, ἀλλὰ κατὰ Χριστοῦ· καὶ ψεύδεται ὁ τοιοῦτος λέγων χριστιανὸν ἑαυτόν, καὶ δικαίως ἀπείργεται παρὰ τοῦ θείου Παύλου συνεσθίειν χριστιανοῖς· ὅτι τὴν κλῆσιν τοῦ Χριστοῦ 75 κενὴν εἰς ἑαυτὸν περιφέρει, καὶ ἐξέστη πάντη τοῦ εἶναι ἄνθρωπος, καὶ ἀλόγοις ἐξωμοιώθη, καὶ οὐδὲ ζῴοις εὐχρήστοις τοῖς προρρηθεῖσιν, οἷον δὴ λέγω τρυγόνας τε καὶ περιστεράς, ἀλλὰ ζῴοις ἀχρήστοις, χοίροις δὴ λέγω καὶ κυσὶ καὶ ὄνοις. Διατὶ δὲ οὐ πάντα τὰ ζῷα τὴν αὐτὴν φυλάττει τάξιν, ἀλλὰ τὰ μὲν πρὸς ἄλληλα συνευνάζεται· τὰ δέ, ὥσπερ αἱ 80 τρυγόνες καὶ αἱ περιστεραί, φυλάττει τὴν ἑαυτῶν κοίτην ἐν τάξει καλῇ; εἰς ἔλεγχον καὶ κατάκρισιν ἡμῶν τοῦτο γίνεται τῶν λόγῳ τιμηθέντων καὶ ἐν εἰκόνι Θεοῦ πλασθέντων, ἵνα κἂν διὰ τούτων παιδαγωγώμεθα, αἰδεσθέντες τὸ κατ' εἰκόνα· διατί δὲ καὶ ἡμεῖς οὕτως ἐγενόμεθα, ὥστε ὀρέγεσθαι κοίτην τὴν οὐκ ἰδίαν; ὅτι παρὰ τοῦ Θεοῦ εὐεργεσίαν λαβόν- 85 τας τοῦ εἶναι καὶ λέγεσθαι ἀνθρώπους καὶ εἰκόνα Θεοῦ, καὶ γινώσκειν καλὸν καὶ πονηρόν, ἀφῆκεν ἡμᾶς ὁ Θεὸς καὶ ὀρέγεσθαι καὶ πειράζεσθαι καὶ ἐκτρέπεσθαι τὸ κακὸν μετὰ βίας, ἵνα μισθοῦ πρόξενος γένηται ὁ πειρασμὸς εἰς ἡμᾶς· ὅπως ἀποστυγοῦντες τὸ πονηρόν· καὶ κολ-

---

56 ἢ ὡς ἡ περιστερά 69 συνιστᾶν 80 συνευνάζονται ἢ ὡς αἱ τρυγόνες 86 ἄνθρωπος καὶ εἰκὼν Θεοῦ 89 τῷ πονηρῷ· (ὅπως ἀποστυγοῦντες τὸ πονηρόν, Παύλ. Ρωμ. 12, 9).

90 λώμενοι τῷ ἀγαθῷ, τὸν μισθὸν ἀπολαύωμεν· εἰ δὲ προτιμήσομεν τὴν ἰδίαν ὄρεξιν ὑπὲρ τοῦ ἀγαθοῦ κατακριθείημεν δικαίως, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τοῦ Ἀδὰμ ἐγεγόνει. Καὶ μὴ μεμφέτω τις τὸν Ἀδὰμ ὡς παραβάντα καὶ ἐξωσθέντα, ὅτι καὶ ἕκαστος ἡμῶν πάσχει ταῦτα καθ' ἑκάστην, καὶ παραβαίνει καὶ κατακρίνεται· καὶ γὰρ πάντα εἰς νουθεσίαν ἡμῶν γέ-
95 γραπται. Δεῖ δὲ εἰδέναι καὶ τοῦτο, ὅτι ὁ Ἀδὰμ οὐκ οἶδέ τινα παραβάντα καὶ κατακριθέντα ὅπως αὐτὸς φυλάττῃ τὰ προσταχθέντα· ἡμεῖς δὲ μυρία τὰ ὑποδείγματα ἔχοντες καὶ μὴ βελτιούμενοι ποίαν ἕξομεν τὴν ἀπολογίαν; διατί δὲ τὰ ἄλογα ζῷα οὐ συνευνάζεται μετὰ τὸ συλλαβεῖν, ἡ δὲ λογικὴ φύσις ζητεῖ εὐνήν; ὅτι μίαν γυναῖκα καὶ ὁ Θεὸς
100 ἐκέλευσεν ἔχειν ἕκαστον τῶν ἀνθρώπων. Ἵνα οὖν τὰς ἐπιθυμίας ἁπάσας μετ' αὐτῆς καταστέλλῃ, καὶ μὴ ζητῇ ἄλλην, ἵνα μὴ μιάνῃ τὸ κατ' εἰκόνα, διὰ τοῦτο ἡ πρόνοια τοῦ Θεοῦ εὐδόκησεν οὕτω γενέσθαι. Ἐπεὶ γάρ, ὡς ἔφημεν, τὰ ἄλογα ὡς δοῦλα εἰς χρείαν τοῦ ἀνθρώπου γενόμενα λόγῳ μόνῳ παρήχθησαν καὶ πολλὰ ἐγένετο, νόμος αὐτοῖς οὐκ ἐδόθη,
105 ἀλλὰ πρὸς ἄλληλα συνευνάζεσθαι ἀφείθη ὡς βούλονται· ἐδόθη τούτοις τὸ μὴ εὐνὴν ζητεῖν ἐγκυμονοῦντα ἕως ἂν γεννήσωσιν· ὁ δὲ ἄνθρωπος ἐπεὶ τίμιον κτῆμα ἐγένετο καὶ κατ' εἰκόνα ἐπλάσθη χειρὶ Θεοῦ τιμηθείς, καὶ ψυχὴ ἀθάνατος ἐδόθη αὐτῷ, ἵνα μὴ ἐν ἄλλῃ κοίτῃ μιαίνηται, διὰ τοῦτο δεδώρηται τῇ γυναικὶ καὶ ἐγκυμονούσῃ, συνευνάζεσθαι
110 μετὰ τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς. Ταῦτ' οὖν εἰδότες, ὦ ἄνθρωποι, αἰδεσθῶμεν τὸ κατ' εἰκόνα, ἔτι δὲ καὶ τὴν φύσιν αὐτήν· αἰδεσθῶμεν τὴν ψυχὴν τὴν ἀθάνατον, καὶ μὴ μιαίνωμεν ἑαυτούς· ὅτι διὰ τῆς σαρκὸς τῆς θνητῆς συμμιαίνεται καὶ ἡ ἀθλία ψυχὴ καὶ κολάζεται αἰωνίως· καὶ τί ἡμῶν ὄφελος διὰ πρόσκαιρον ἡδονὴν τῆς σαρκὸς κολάζεσθαι αἰωνίως
115 σὺν τῇ ψυχῇ; Οὐκ οἴδατε ὅτι ναὸς Θεοῦ ἐστε καὶ τὸ πνεῦμα τοῦ Θεοῦ οἰκεῖ ἐν ἡμῖν, φησὶν ὁ θεῖος Παῦλος· καὶ πάλιν, οὐκ οἴδατε ὅτι τὰ σώματα ὑμῶν ναὸς τοῦ ἐν ὑμῖν ἁγίου πνεύματός ἐστιν οὗ ἔχετε ἀπὸ Θεοῦ; καὶ πάλιν· ὑμεῖς ἐστὲ σῶμα Χριστοῦ καὶ μέλη ἐκ μέρους· μὴ οὖν ποιῶμεν τὰ μέλη τοῦ Χριστοῦ πόρνης μέλη, ἀλλὰ φυλάξωμεν
120 αὐτὰ καθαρὰ ἐν Χριστῷ, ἵνα ἐλθὼν ὁ Χριστὸς ἀγαπήσῃ τὰ μέλη ἐν δόξῃ τὰ ἑαυτοῦ, καὶ εἰς τὴν βασιλείαν εἰσδέξηται ἑαυτοῦ καὶ ἀγαλλιασώμεθα αἰωνίως μετὰ τῶν ἀγγέλων χορεύοντες καὶ δόξαν ἄληκτον προσφέροντες τῷ εὐεργέτῃ Θεῷ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων ἀμήν.

---

91 κατακριθῶμεν 98 συνευνάζωνται 104 ἐγένοντο 106 ἐγγυούσας
109 ἐγγυμονούσῃ

B

Τοῦ ἁγιωτάτου Γεωργίου ἐπισκόπου Ναξίας

Ἐγκώμιον εἰς τὸν ὅσιον καὶ θεοφόρον καὶ ἐν ἀσκηταῖς πρώτιστον πατέρα ἡμῶν Ἀντώνιον τὸν μέγιστον, καὶ εἰς τὸ θαῦμα τὸ γενόμενον ἐν Ῥόδῳ ὑπ' αὐτοῦ.

Ἀντωνίου τοὺς ἄθλους καὶ τὰ παλαίσματα τίς ἐκθειάσει βροτῶν; ἔδει γὰρ ὡς ἀληθῶς ἔδει, μὴ γλῶσσαν ἀνθρωπίνην φθέγγεσθαι, ἀλλ' ἄγγελον εἶναι τὸν ἐπαινέτην· καὶ γὰρ ὑπερῆρεν ὁ ἐπαινούμενος τὴν ἀνθρωπίνην φύσιν πᾶσαν τοσοῦτον, ὅτι καὶ μετὰ ἀσωμάτων παλαίων ἐπικρατέστερος πέφηνε καὶ τούτους ὑπερενίκησεν. Ἄξιον οὖν τοῦτον 5 ταῖς τοῦ Δεσπότου φωναῖς ἐκθειάζειν. Αὐτὸς γάρ, φησι, διὰ τοῦ προφήτου, ὅτι τοὺς δοξάζοντάς με δοξάσω. Δοξάσας τοίνυν ὁ μέγας Ἀντώνιος τὸν Δεσπότην ὡς ἔδει, ἐδόξασεν αὐτὸν ὁ Δεσπότης ὡς ἔδει καὶ παρὰ πάντας ἐν ἀγγέλοις τε καὶ ἐν ἀνθρώποις καὶ κοινὸν διήγημα καὶ θαῦμα πᾶσι τοῦ Παρακλήτου τοῦτον προτέθεικεν· ἡ γὰρ χάρις τοῦ 10 Παρακλήτου ἡ εἰς αὐτὸν ἐνοικήσασα καὶ μετὰ τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ τὴν μονὴν ἐν αὐτῷ καταστήσασα τοσοῦτον αὐτὸν ἐπύρωσε καὶ κατελάμπρυνεν, ὥστε ἀναχωνεῦσαι τὸν πήλινον ἀνδριάντα τούτου καὶ τῇ χάριτι πύρινον καταστῆσαι τοσοῦτον, ὥστε καὶ ὡς ἄσαρκον καθορᾷν τὰς τῶν ψυχῶν ἀνόδους καὶ τὰ μακρὰν γινόμενα ἐνοπτρίζεσθαι, καὶ 10bis τὰ μήπω γενόμενα προλέγειν ἐν πνεύματι. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν καὶ ἐν ἄλλοις ἁγίοις εὑρήσεις γινόμενα, οὐ πάντα δὲ εἰς ἕνα· μόλις γὰρ ἑκάστῳ τι καὶ τοῦ ἑνὸς ἐκεχάριστο· τούτῳ δὲ πάντα ἐπεδόθη παρὰ τοῦ δικαίου κριτοῦ καὶ πλεῖον ὑπὲρ ὃ νοῆσαι ἢ εἰπεῖν δυνάμεθα· ἐπεὶ πόρρω τῆς ἀξίας ταύτης ἐσμέν. Καὶ κατὰ μὲν τὸ δίκαιον ἔδει ἡμᾶς 15 σιωπᾶν καὶ τὰ ὑπὲρ ἀξίαν μὴ διισχυρίζεσθαι, ἀλλὰ τὴν χεῖρα τιθέναι τῷ στόματι, καθὼς Σολομῶν φησι, καὶ μὴ ὑπὲρ τὰ ἐσκαμμένα πηδᾶν· ἀλλ' ὁ ἡμέτερος Δεσπότης ⟨καὶ⟩ ἡμῶν Θεὸς τοσοῦτόν ἐστιν ἀγαθὸς καὶ φιλάνθρωπος, ὅτι καὶ ὑπὲρ τὸ δίκαιόν ἐστι· καὶ δέχεταί ποτε τὰ πρὸς τὸν ναὸν αὐτοῦ προσφερόμενα οἷα καὶ ὅσα, ὥστε καὶ τρίχας αἰγῶν οὐκ 20 ἀξιοῖ ἀπαναίνεσθαι, ἀλλὰ προσδέχεται ταύτας· οὐκ ὀφθήσει γάρ, φησι, κενὸς ἐναντίον μου· ὅτι τὸ ὀφθῆναι κενὸν τῆς ἀμελείας ἐστὶ τεκμήριον, τὸ δὲ προσάγειν ὃ ἔχει τῆς σπουδῆς καὶ προθυμίας ἐνδεικτικόν· καὶ διὰ τοῦτο, ὥσπερ κατεδέξατο δι' ἄκραν φιλανθρωπίαν ἄνθρωπος γενέσθαι καὶ ἀναδέξασθαι τὸ ἡμέτερον ὄφλημα τὸ ὀφειλόμενον ἐπιτίμιον, 25 οὐκ ἀπαξιώσει δέξασθαι καὶ τὸ παρ' ἡμῶν κατὰ δύναμιν προσφερόμενον. Δέξεται οὖν πάντως τοῦτο, καὶ ἀντιδώσει ἡμῖν ἀντίλυτρον τῶν ἁμαρτιῶν τὴν συγχώρησιν· ἀλλὰ δὴ καὶ ὁ θεῖος Ἀντώνιος μιμητὴς

---

7 ἀνακόλουθον σχῆμα. 18 ἀλλ' ἐπεὶ ὁ ἡμέτερος 21 ἀπαξιῶν προσδέχεσθαι 26 οὐκ ἀπαξιώσει τοῦ

τούτου γενόμενος, ὡς τὸν σταυρὸν ἑαυτοῦ βαστάσας καὶ αὐτῷ κατόπιν
30 ἀκολουθήσας, δέξεται πάντως καὶ αὐτὸς καὶ τὸ ἐξ ἡμῶν προσφερόμενον πρὸς αὐτὸν κατὰ δύναμιν, καὶ ἀναπληρώσει αὐτὸς δι' εὐχῶν ἅπερ δι' ἀσθένειαν ἡμῖν ὑπολέλειπται.

Ὁ θεῖος καὶ μέγας Ἀντώνιος ἀνὴρ Αἰγύπτιοις μὲν ἦν τὸ γένος, ἀλλὰ τὰ χειροποίητα τῆς ἁμαρτίας καθεῖλεν ὀχυρώματα, καὶ ὡς ἄλλος
35 Μωϋσῆς τὸν τοῦ Θεοῦ λαὸν ἐν ἐρήμῳ διαγαγὼν ἐκ τῆς αἰγυπτιακῆς ἁμαρτίας πρὸς τὴν γῆν τῆς ἐπαγγελίας τὴν ἄνω Ἱερουσαλὴμ γενέσθαι ἐποίησεν. Ἐὰν δὲ καὶ ὑπὲρ Μωυσέα τοῦτον εἴπωμεν, οὐκ ἂν διαμάρτοιμεν· ὅτι ὁ μὲν Μωϋσῆς ἐν Αἰγύπτῳ μόνον ἀνῆκε λαὸν τὸν Ἰσραηλίτην, οὗτος δὲ τοὺς ἁπανταχοῦ τῆς οἰκουμένης τοῦ κόσμου καὶ τῆς
40 αἰγυπτιακῆς ἁμαρτίας ἀναχωρῆσαι καὶ τὰς ἐρήμους ἁγιασθῆναι καὶ τὰ σπήλαια πεποίηκε, διὰ τῆς πολυδώρου χάριτος τῆς δοθείσης αὐτῷ. Ὁ Μωϋσῆς κρούσας πέτραν, ὕδωρ ῥεῖν ἐπαφῆκεν, οὗτος δὲ ποταμοὺς ἐκ τῆς ἑαυτοῦ κοιλίας ἀναβλύζει καὶ πάντας πιστοὺς ποτίζει καὶ ζωογονεῖ τῷ ῥήματι τῷ ζωτικῷ τῷ ἐκπορευομένῳ διὰ στόματος Θεοῦ· ὁ Μωϋσῆς
45 ἐν στήλῃ πυρὸς καὶ ἐν νεφέλῃ τὸν Ἰσραὴλ ὁδηγεῖ, ἀλλὰ τότε, ἐν τῷ ἐκείνῳ καιρῷ. Οὗτος δὲ ἔτι καὶ νῦν ἐκ τῆς ἑαυτοῦ εἰκόνος πῦρ ἀποπέμπων καὶ ἀποκτείνων καὶ διχοτομῶν τὸν ἄπιστον, ὁδηγεῖ τὸν Νέον Ἰσραὴλ τῇ πίστει ἕπεσθαι καὶ πρὸς τὴν γῆν τῆς ἐπαγγελίας φθάνειν, τὴν ἄνω Σιών, τὴν τῶν πρωτοτόκων ἐκκλησίαν, ὅπου πρόδρομος ὑπὲρ
50 ἡμῶν εἰσῆλθεν Ἰησοῦς· ὁ Μωϋσῆς ἐν τῇ ἐρήμῳ τότε ἐφάνη τερατουργῶν, οὗτος δὲ ἁπανταχοῦ τῆς οἰκουμένης προσκαλούμενος ἐν θαλάσσῃ καὶ ἐν ἠπείρῳ τὰς εὐεργεσίας ἐμπίπλησι. Τί μοι πολυλογεῖν; ἄξιόν ἐστιν Ἀβραὰμ καλεῖν τοῦτον, ὅτι πατέρα πολλῶν ἐθνῶν ὁ Θεὸς αὐτὸν ἔθετο, ἐκ πολλῶν γενεῶν συνηθροισμένων· ὁ γὰρ Χριστός, τὸ
55 πῦρ ἐλθὼν βαλεῖν ἐπὶ τὴν γῆν τοσοῦτον εὗρεν ἀξίαν τὴν τοῦ θείου Ἀντωνίου ψυχήν, καὶ τοσοῦτον ἀνῆψεν ἐν αὐτῇ, ὅτι οὐ μόνον ἐν τῷ βίῳ περιὼν τούτῳ σημεῖά τε καὶ τεράστια ἐποίησε δι' αὐτοῦ (καὶ κατὰ τὴν τοῦ Κυρίου ἐπαγγελίαν, τὴν ὅτι μείζονά μου ἔργα ἐργάσεται λέγουσαν ὅστις εἰς ἐμὲ γνησίως διάκειται καὶ κατὰ τὴν ἐμὴν πρόσταξιν
60 ἀκριβῶς πολιτεύεται, καὶ ὑπερῆρεν ἐν θαύμασιν, ὥστε τοὺς θαυμασθέντας ἐν θαύμασιν ἐκπλήττεσθαι πάντας καὶ ἐκθαμβεῖσθαι ἐπὶ τοῖς γινομένοις ὑπ' αὐτοῦ παραδόξοις διὰ τῆς ἐνοικούσης αὐτῷ θείας χάριτος), ἀλλὰ καὶ μετὰ πότμον θαυματουργοῦν τὰ ἐξαίσια τὸ ὄνομα τούτου ἐπικαλούμενον δείκνυται· καὶ ἡ εἰκὼν αὐτοῦ, ἐκ χρώματός τινος συν-
65 ισταμένη, πῦρ ἀποπέμπει καὶ φλογίζει ἐχθροὺς τοὺς ἀθέους καὶ ἄφρονας.

---

29 Ἐν τῷ χειρογράφῳ τεύχει ἄνωθεν τῆς λέξεως γενόμενος ὑπάρχει καὶ ἡ λέξις ὑπάρχων. 40 ἀναχωρῆσαι ἐποίησε 54 ἐκ πολλῶν γενεῶν μὲν συνηθροισμένων 54—55 τὸ πῦρ ἦλθε βαλεῖν 63 θαυματουργῶν

Εἶπε γὰρ ὁ ἄφρων ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ οὐκ ἔστι Θεὸς ὁ ὑπερμαχῶν αὐτῷ. Τί γάρ; εἰκὼν ἔστι τὸ φαινόμενον χρῶμα ὀλίγον, μορφὴν ἀνθρώπῳ ὁμοιουμένη· ἀλλ' οὐκ ἔστιν ἐν αὐτῇ πνεῦμα. Ταῦτα ἐλογίσατο καὶ ἐπλανήθη ὁ δείλαιος· ἀπετύφλωσε γὰρ αὐτὸν ἡ ἀφροσύνη· ἔλαβε ξίφος, ὤθησε κατὰ τῆς εἰκόνος· ὢ πόσον κακὸν ἡ ἀφροσύνη· ὅτι 70 εἰς ἀθεΐαν καταντᾷ· εἰ γὰρ ἔλεγεν ἐκεῖνος ἐν ἑαυτῷ, ὅτι Θεός ἐστιν ὁ Χριστός, εἶπεν ἄν, ὅτι οὗτος Χριστοῦ δοῦλος γνησιώτατός ἐστιν, οὗ ἡ εἰκὼν αὕτη· καὶ εἰ ἀνοίκειόν τι ἐπιχειρήσω ποιῆσαι ἐν αὐτῇ οὐκ ἀτιμώρητος ἔσομαι· οἱ γὰρ ὀφθαλμοὶ Κυρίου σκοπεύουσιν ἀγαθοὺς καὶ κακοὺς καὶ ἐνώπιον τῶν ὀφθαλμῶν τοῦ Θεοῦ εἰσιν ὁδοὶ ἀνδρός· πῶς 75 γὰρ οὐκ ἀκούσει ὁ φυτεύσας τὸ οὖς καὶ ἀνταποδώσει μοι; πῶς δὲ ὁ πλάσας τὸν ὀφθαλμὸν οὐ κατανοήσει καὶ κρινεῖ με; πῶς ὁ παιδεύων ἔθνη οὐκ ἐλέγξει τὴν ἀφροσύνην μου; Πάντως ὁ ἐν οὐρανοῖς κατοικῶν καὶ ἐπιβλέπων ἐπὶ πάντα τὰ ἔργα αὐτοῦ ἴδοι κἀμὲ ὃ ποιήσω καὶ οὐκ ἐκφεύξομαι τῆς αὐτοῦ ἀνυποστάτου ὀργῆς τῆς ἐπὶ τοὺς ἁμαρτωλοὺς 80 πεμπομένης. Μὴ οὖν ἀναιδῶς διαθῶμαι κατὰ τῆς εἰκόνος τοῦ γνησίου αὐτοῦ δούλου, τοῦ ἐνδοξαζομένου ἐν βουλῇ ἁγίων αὐτοῦ· Οὐδὲν τοιοῦτον ἔφη· ἀλλ' ἀφρόνως καὶ ἀσεβῶς ὡς οἱ θεοκτόνοι Χριστὸν καὶ οὗτος κατὰ τῆς εἰκόνος τοῦ μιμητοῦ τοῦ Χριστοῦ ὤθησεν· ὁ δὲ Χριστὸς οὐκ ἠμέλει, δεικνὺς ὅτι ἐστὶ Θεός· οὐδὲ τὸν μιμητὴν αὐτοῦ καὶ γνήσιον 85 δοῦλον δοξάσαι οὐκ ἠβουλήθη. Οὐκ ἠμέλει τοίνυν ἡ θεία δίκη· ἀλλ' εὐθέως πῦρ ἐκ τῆς τομῆς ἐκπηδῆσαν, τοῦ ἀθλίου ἥψατο καὶ ἀνῆπτε, καὶ ὡς κηρὸς ὁ ἄφρων ἐτήκετο ἐκ προσώπου πυρὸς τῆς ὀργῆς τοῦ Θεοῦ· καὶ ἐν τῇ φλογὶ ᾗ ἐξέκαυσεν ἐπορεύετο· ἐκεῖνος δὲ δι' ἀφροσύνης ἀπληστίαν οὐδ' οὕτως συνῆκε τοῦ ἀγαθῦναι καὶ μετανοῆσαι, 90 ἀλλ' ἀπελθὼν ἐν τῇ θαλάσσῃ αὐτὸν ἐνέβαλε, μὴ λογισάμενος ὁ ἄθλιος ὅτι οὐκ ἔστιν ἐκεῖνο πῦρ τὸ σβεννύμενον ὕδατι· ἀλλὰ τῆς ὀργῆς τοῦ Θεοῦ ἐστι πῦρ, τοῦ διακόπτοντος φλόγα πυρὸς καὶ ἐρημοῦντος ὄρη καὶ βουνούς, καὶ ἕλη ξηραίνοντος, τοῦ ἐκ τῆς τηλαυγήσεως αὐτοῦ χάλαζαν καὶ ἄνθρακας πυρὸς ἐπιπέμποντος καὶ φλογοῦντος κύκλῳ τοὺς 95 ἐχθροὺς αὐτοῦ· ἀλλ' ἐδόκησε δι' ἀφροσύνην ὅτι σβέσαι τοῦτο ἐν ὕδατι δύναται. Διὸ καὶ ἐν τῇ θαλάσσῃ εἰσελθὼν ὡς παίζων ἐν οὐ παικτοῖς κατεκαύθη καὶ τέθνηκεν. Ἐγὼ δέ, φημι, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, ὅτι ἀρχὴν ἔλαβεν ἀπ' ἐντεῦθεν ὑπέκκαυμα γίνεσθαι τοῦ αἰωνίου πυρός, καὶ ἐξ ἐκείνου τοῦ πυρὸς ἐξαπεστάλη τὸ πῦρ ἁρπάσαι τοῦτον καὶ θανατῶσαι 100 ἐν οὐ καιρῷ καὶ καταβιβάσαι εἰς Ἅδου ζῶντα· καὶ δῆλον τοῦτο ἐκ τοῦ μὴ σβεσθῆναι ἐν τῇ θαλάσσῃ. Ὢ ξένων τεραστίων καὶ θεαμάτων· ὢ φοβεροῦ κρίματος· ὢ θεηλάτου πληγῆς ἀνιάτου· ὡς ὁ Ἰούδας ἀμετα-

---

68 ἀνθρώπου 73 ἄοικόν τι 76 καὶ ἀνταποδώη 81 διαθήσομαι 95 φλογιοῦντος

νόητος ἀπῆλθεν ὁ δύστηνος, ἀφρόνως τὴν ζωὴν ἀπορρήξας καὶ ἐκ
105 *φλογὸς εἰς φλόγα παραπεμφθεὶς τὴν αἰώνιον· μᾶλλον δὲ δεῖ εἰπεῖν*
ὅτι ἡ φλὸξ ἀπ' ἐντεῦθεν ἥρπασεν αὐτὸν ἡ αἰώνιος. Ἐμβλέψατε, ἄφρονες,
καὶ συνίετε καὶ μὴ βλασφημῆτε τὸ ὄνομα Κυρίου, ὅτι κριτής ἐστι
δίκαιος καὶ ἰσχυρὸς καὶ μακρόθυμος καὶ μὴ ὀργὴν ἐπάγων καθ' ἑκάστην
ἡμέραν· ἐὰν δὲ μὴ ἐπιστραφῆτε, τὴν ῥομφαίαν αὐτοῦ στιλ-
110 *βώσει. Οὕτω γὰρ ἐγεγόνει καὶ εἰς ἐκεῖνον τὸν ἄθλιον· ἐστιλβώθη*
κατ' αὐτοῦ ἡ φλογίνη ῥομφαία, τὸ τόξον τῆς τοῦ Θεοῦ ἀπειλῆς ἐτανύθη
κατ' αὐτοῦ· ἡτοιμάσθη ἐν αὐτῷ σκευὴ θανάτου· ἐξαπεστάλη κατ' αὐτοῦ
βέλος κατακαῖον. Ἐκεῖνος δὲ ὁ ἄφρων οὐ συνῆκεν ὅτι ὁ Θεὸς ἡμῶν
ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ ἐν τῇ γῇ ἐστι καὶ πάντα ὅσα ἠθέλησεν ἐποίησεν ἐν
115 *ταῖς θαλάσσαις καὶ ἐν πάσαις ταῖς ἀβύσσοις· οὐκ ἠβουλήθη συνιέναι*
καὶ εἰσελθεῖν ἐν τῷ ταμιείῳ τοῦ μεγίστου Ἀντωνίου ἐναποκρυβῆναι ἐν
μετανοίᾳ, ἕως ἂν παρέλθῃ ἡ ὀργὴ Κυρίου τοῦ μὴ θέλοντος τὸν θάνα-
τον τοῦ ἁμαρτωλοῦ ἐν θελήσει εἰς τὸ ἐπιστρέψαι καὶ ζῆν αὐτόν. Οὐκ
ἠθέλησε προσπεσεῖν καὶ κλαῦσαι ἐναντίον Κυρίου τοῦ ποιήσαντος αὐτὸν
120 *καὶ κατακαίοντος. Ἔδει γάρ, ὡς ἀληθῶς, ἔδει συνιέναι καὶ εἰπεῖν·*
ποῦ πορευθῶ ἀπὸ τοῦ πνεύματός σου, καὶ ἀπὸ τοῦ προσώπου
σου ποῦ φύγω, τοῦ ἐν οὐρανοῖς καθημένου καὶ τὴν γῆν ὑποπόδιον
ἔχοντος; τὸν οὐρανὸν γὰρ καὶ τὴν γῆν αὐτὸς πληροῖς, Κύριε· κἂν γὰρ
ἐν θαλάσσῃ πορευθῶ κἀκεῖ ἡ χείρ σου εὑρίσκει πάντας τοὺς μισοῦντάς
125 *σε καὶ τίθησιν αὐτοὺς εἰς κλίβανον πυρός. Ἐν ὀργῇ σου συνταράξεις*
αὐτοὺς καὶ καταφάγεται αὐτοὺς πῦρ. Ταῦτα οὐκ ἐνενόησεν οὐδὲ
συνῆκε τοῦ ἀγαθῦναι· ἀλλὰ τέλεον πωρωθεὶς οὐκ ἀπεστράφη, ἕως
ἐπλήγη καὶ τέθνηκε. Πρόσχωμεν τοίνυν, ἀδελφοί, καὶ μὴ ἀφρόνως
πολιτευώμεθα, ἀλλ' εἰδότες ὅτι ἔστι Θεὸς ὁ ἐφορῶν καὶ διακρίνων τὰ
130 *πάντα· μὴ γινώμεθα ἄφρονες ἀλλὰ συνιῶμεν τί τὸ θέλημα τοῦ Κυρίου.*
Μὴ μεθύσκεσθε γάρ, φησιν, οἴνῳ, ἐν ᾧ ἐστιν ἀσωτία, ἀλλὰ
πληροῦσθε ἐν πνεύματι, εἰδότες ὅτι ἥξει ὁ Κύριος· ἥξει γὰρ ἐπὶ
τῶν νεφελῶν· ἥξει καὶ οὐ χρονιεῖ· ἐλεύσεται κρίνων πᾶσαν τὴν οἰκου-
μένην· κρινεῖ γὰρ πόρνους καὶ μοιχούς, καθὼς φησιν ὁ ἀπόστολος.
135 *ἐλεύσεται τοίνυν ἐπὶ τοὺς μοιχοὺς καὶ ἐπὶ τὰς μοιχαλίδας καὶ ἐπὶ*
τοὺς ὀμνύοντας ἐπὶ ψεύδει· ἐπὶ ρους μεθύοντας καὶ κατασπαταλῶντας
καὶ τύπτοντας τοὺς συνδούλους καὶ διχοτομήσει αὐτούς, καὶ τὸ
μέρος αὐτῶν μετὰ τῶν ὑποκριτῶν θήσει, ἤτοι μετὰ τῶν ἀπίστων·
ὥσπερ γὰρ ἐκεῖνοι ὑποκρίνονται μὲν Θεὸν πιστεύειν, κατὰ ἀλήθειαν
140 *δὲ ἀρνοῦνται, ὅτι τὸ μυστήριον καὶ τὴν οἰκονομίαν τῆς τοῦ Κυρίου*
ἐνανθρωπήσεως ἀμφιβάλλουσιν ἐξαρνούμενοι, καὶ Θεὸν λέγοντες πι-
στεύειν, ἀεὶ διαψεύδονται, οὕτω καὶ οὗτοι χριστιανοὶ μὲν ὀνομάζονται

---

107 *συνίσετε* 124 *πορεύσομαι*

καὶ μόρφωσιν ἤτοι προσωπεῖον μὲν ἔχουσιν εὐσεβείας, τὸ εὐαγγελικῶς πολιτεύεσθαι, καὶ οὐ τελείως ὡς τέλειοι πωλοῦσι τὰ ὑπάρχοντα τοῦ δοῦναι πτωχοῖς. Καὶ ὡς ὁ ἀτελὴς νόμος ὁ νηπιώδης προσέταξε μὴ 145 μοιχεύειν, μὴ φονεύειν, ἀλλ' ἀγαπᾶν τὸν πλησίον ὡς ἑαυτόν· ἐὰν γὰρ μὴ περισσεύσῃ, φησίν, ἡ δικαιοσύνη ὑμῶν πλέον τῶν γραμματέων καὶ φαρισαίων, οὐ μὴ εἰσέλθητε εἰς τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν, (βαβαὶ τῆς ἀποφάσεως!) οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ φαρισαῖοι οὔτε ἐμοίχευον, οὔτε ἐλήστευον, ⟨οὔτε⟩ ἀσώτως ἐβίουν· τοῦτο γὰρ ἦν 150 αὐτοῖς τὸ καύχημα, ὅτι σεμνῶς ἐπολιτεύοντο. Ἡμεῖς δὲ τὸ βάπτισμα μολύνομεν· καὶ οὐ μόνον ὅτι οὐ περισσεύσει ἡ δικαιοσύνη ἡμῶν πλέον τῆς ἐκείνων δικαιοσύνης, ἀλλ' εὑρισκόμεθα καὶ τούτων ἐσχατώτεροι· πῶς ⟨οὖν⟩ βασιλείαν Θεοῦ κληρονομήσομεν; Ἐὰν γὰρ αἱ ἀνομίαι ἡμῶν ὑπὲρ τῶν ἐθνῶν εἰσιν ὑπερηρμέναι, πῶς οὐκ ἐν ὑποκρίσει καὶ ὀνόματι 155 μόνῳ ψιλῷ τὴν κλῆσιν ἐν ἑαυτοῖς περιφέρομεν; Διὸ μὴ γινώμεθα ἄφρονες, ἀλλὰ συνιῶμεν τί τὸ θέλημα τοῦ Κυρίου, μήποτε διχοτομηθῶμεν καὶ μετὰ τῶν ὑποκριτῶν τεθῶμεν· ἀλλὰ πληρωθῶμεν ἐν πνεύματι. Πληρωθησόμεθα δὲ ἐν πνεύματι, ἂν μὴ σαρκικοὶ ὦμεν· ὅσον γὰρ καθαρεύομεν, τοσοῦτον ἐν ἡμῖν αὐτὸ κατάγεται· ἡ γὰρ 160 χάρις τοὺς ἀξίους ἑαυτῆς αὐτὴ περιέρχεται ζητοῦσα. Εἰ οὖν καθαρεύομεν, πάντως ζητήσει ἡμᾶς καὶ ἐνοικήσει ἐν ἡμῖν καὶ πλησθησόμεθα πνεύματος καὶ πνευματικῶς βιώσαντες ἐν πάσῃ ζωῇ ἀναφαίρετον ἕξομεν τὴν χάριν, ὡς οὐκ ἐν ὑποκρίσει ὄντες Χριστιανοί, οὐδὲ μόρφωσιν καὶ προσωπεῖον τὴν χριστώνυμον κλῆσιν ἐν ἑαυτοῖς περιφέροντες, ἀλλὰ 165 τελείως ὡς τέκνα ὑπακοῆς ἐν ἀποκαλύψει Ἰησοῦ Χριστοῦ τὴν φερομένην ἡμῖν χάριν πλουτοῦντες γινώμεθα κληρονόμοι μὲν Θεοῦ, συγκληρονόμοι δὲ Χριστοῦ. Διὸ μὴ μεθύσκεσθε οἴνῳ, ἐν ᾧ ἐστιν ἀσωτία· δύο γάρ εἰσιν αἰτίαι δι' ὧν μέθαι δύο προσγίνονται, ἡ μὲν ἐξ οἴνου, ἡ δὲ ἐκ τοῦ πνεύματος· ἀλλ' ἡ μὲν ἐξ οἴνου, ἐμπαθής 170 τε καὶ ἄσεμνος, ἡ δὲ ἐκ πνεύματος, σεμνὴ καὶ οὐρανία. Καὶ ἡ μὲν σαρκὸς ἡδονὴν διεγείρει· ἡ δὲ χάριν πνεύματος ἀνανεοῖ τε καὶ ἀναθάλλει. Μεθύσθητε γάρ, φησι, μέθην οὐράνιον. Ἡ μέθη αὕτη ἀρραβών ἐστι τῆς μελλούσης ζωῆς. Ταύτην τὴν μέθην μεθυσθέντες οἱ προφῆται ὠδίνησαν καὶ πνεῦμα σωτηρίας ἐπὶ γῆς ἀπεκύησαν. Ὁ μὲν Ἀββακοὺμ 175 ἀκηκοὼς ἦν ἀκοὴν καὶ ἐξίστατο· ὁ δέ γε Ἱερεμίας ἐθρήνει τὴν Ἱερουσαλήμ, ὡς ἐξιστάμενος ἑαυτοῦ. Ἠσαΐας ποτὲ μὲν ἐκ νυκτὸς ὀρθρίζων ἀνύμνει τὸν Θεόν, ποτὲ δὲ ἐπὶ θρόνου δόξης τοῦτον ἑώρα καθεζόμενον καὶ τοῖς Σεραφεὶμ τοῦτον περικυκλούμενον καὶ ὑπ' αὐτῶν ἀνυμνούμενον. Ταύτην τὴν μέθην μεθυσθέντες οἱ ἀπόστολοι ἐν τῷ 180

---

144 καὶ μὴ τελείως ὡς τέλειος πωλεῖ 147 πλεῖον 160 ἐσμέν· καταγίνεται· 177 ὀρθίζον καὶ ἀνύμνει τῷ Θεῷ

ὑπερῴῳ, τοῖς ἄφροσιν ἀπὸ οἴνου μεθύειν ἐνομίζοντο. Ταύτην τὴν μέθην μεθυσθέντες οἱ ἅγιοι μάρτυρες, τὰ σώματα ἑαυτῶν παρέδωκαν τοῖς βασανισταῖς καὶ ὥσπερ ἄλλοι πάσχοντες, οὕτω διεκαρτέρησαν· ἐμίσησαν γὰρ τὴν σάρκα ὡς τῇ ψυχῇ ἀντιβαίνουσαν, ὅτι ᾔδεσαν ὅσον
185 ὁ ἔξω ἄνθρωπος φθείρεται, τοσοῦτον ὁ ἔσω ἀνανεοῦται. Ταύτην τὴν μέθην μεθυσθέντες οἱ ὅσιοι, κατέλιπον οἰκίας καὶ πλοῦτον καὶ περιφάνειαν καὶ τὰς ἐρήμους κατέλαβον, οἶκον καὶ πόλιν ⟨τὴν⟩ ἔρημον ἔχοντες καὶ θησαυρὸν κεκτημένοι ἐν οὐρανοῖς, ὅπου κλέπται οὐ διορύσσουσιν, οὐδὲ κλέπτουσιν. Ὧν ὁσίων πάντων κορυφαῖος
190 τυγχάνει ὁ μέγας Ἀντώνιος, ὁ νῦν παρ' ἡμῶν εὐφημούμενος καὶ ἐν οὐρανοῖς θαυμαζόμενος καὶ ἐν πάσῃ τῇ γῇ δοξαζόμενος, τοῖς δὲ δαίμοσι φοβερὸς γνωριζόμενος· τοσοῦτον γὰρ ἠγωνίσατο, ὡς ὑπεραρθῆναι ἁπάντων καὶ αὐτοῖς ἀγγέλοις θαυμαστωθῆναι. Τί οὖν οὐ θαυμάσομεν τῶν ἐκείνου; τοὺς ὑπὲρ ἄνθρωπον κόπους καὶ πόνους ἢ τὰ παράδοξα τῶν
195 θαυμάτων; Καταπνίγει μου τὸν λογισμὸν ἡ πυκνότης τῶν διηγημάτων, οὐκ ἔχοντος ὅποι χαρίσομαι τὴν ῥοπήν, καὶ συμβαίνει μοι ἀπορεῖν.

Ἀλλ', ὦ πατέρων ἀκρότης, ὦ φωστὴρ τῆς οἰκουμένης, ὦ χρυσαυγέστατε λύχνε, ὦ τῆς ἐρήμου ὁ κοσμήτωρ, ὦ ἀκένωτε θησαυρέ, τίσιν ἐπαίνοις χρήσομαι εὐφημεῖν σε; πῶς ἐξείπω τὰ κατὰ σέ; οὐ δύναμαι
200 λαλεῖν οὐδὲ γράφειν τὰς ὑπὸ σοῦ ἀριστείας καὶ ἀνδραγαθίας καὶ τὰ παλαίσματα τῶν καρτεριῶν καὶ τοὺς ὑπὲρ ἄνθρωπον ἀγῶνας, δι' ὧν νικήσας τοὺς ἀσάρκους ἐχθρούς, ὡς νικητὴς ἐστεφάνωσαι παρὰ τοῦ δικαίου κριτοῦ, καὶ ἐν οὐρανῷ καὶ ἐν γῇ τεθαυμάστωσαι ὑπὲρ ἅπαντας τοὺς πρὸ σοῦ καὶ ⟨τοὺς⟩ μετὰ σοῦ καὶ τοὺς μετὰ σέ. Ἀλλὰ ταῦτα
205 ἐάσω λαλεῖν καὶ ἐκθειάζειν τρανῶς τῷ μεγάλῳ κήρυκι καὶ τῆς ἐκκλησίας φωστῆρι μεγάλῳ πατρὶ ἡμῶν Ἀθανασίῳ· τοιοῦτον γὰρ δεῖ εἶναι τὸν σὸν ἐπαινέτην· ἡμῖν δὲ οὐκ ἔστι πρεπωδέστερον· οὐδὲ γὰρ τολμήσομεν ἡμεῖς ἅπερ ἐκεῖνος συνεγράψατο καὶ διετράνωσε πανσόφως καὶ συνετῶς γράφειν πάλιν τὰ αὐτά, ἀνευφημοῦντες δέ σε μακαρίσωμεν
210 τὸν ὑπὸ Χριστοῦ τοῦ Σωτῆρος μεμακαρισμένον λέγοντες.

Μακάριοι οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι ὅτι αὐτῶν ἐστιν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν. Καὶ τίς ὡς σὺ πτωχὸς τῷ πνεύματι ἀνεφάνη; ὅτι οὐ μόνον τὸν κόσμον κατέλιπες καὶ πάντα τὰ τοῦ βίου τερπνά, ἀλλὰ καὶ τὸν ἐν τῇ ἐρήμῳ φανέντα σοι δίσκον τῇ ῥάβδῳ τῆς σῆς ἀν-
215 δρείας ὡς καπνὸν διαλυθῆναι πεποίηκας, καὶ τὸν χρυσὸν τὸν φανέντα σοι πάλιν διῆλθες ἀβλαβῶς μὴ θελχθεὶς ὑπ' αὐτοῦ.

Μακάριοι οἱ πενθοῦντες ὅτι αὐτοὶ παρακληθήσονται. Καὶ τίς ὡς σὺ πενθῶν καὶ σκυθρωπάζων διῆλθεν, ἕως εὗρες τόπον

---

193 Τί οὖν θαυμάσομεν ὧν τῶν ἐκείνου; 196 ἔχων ἀπορεῖν μοι 204 τοὺς πρὸ σε καὶ μετὰ σοῦ καὶ τοῖς μετὰ σέ 215 διαλύσει

τῷ Κυρίῳ, σκήνωμα τῷ Θεῷ Ἰακώβ· ἕως τὴν σὴν ψυχὴν οἶκον ἀπετέλεσας τοῦ ἁγίου Πνεύματος, μονὴν ἐν σοὶ ποιησάμενος τοῦ Χριστοῦ 220 μετὰ τοῦ Πατρός, ἕως οὗ εἰς ἄνδρα τέλειον ἔφθασας, εἰς μέτρον ἡλικίας τοῦ πληρώματος τοῦ Χριστοῦ, ὥστε δύνασθαι λέγειν· ἐγὼ οὐκέτι φοβοῦμαι τὸν Θεόν, ἀλλ' ἀγαπῶ αὐτόν· οὐ γὰρ ἔζης ἑαυτῷ τὴν διὰ σαρκὸς καὶ αἵματος ζωήν, ἀλλ' ἔζη μᾶλλον ἐν σοὶ ὁ Χριστός, ὁ ζῶν καὶ λαλῶν ἐν σοὶ καὶ τὰ παράδοξα διὰ σοῦ ἐργαζόμενος. 225

Μακάριοι οἱ πραεῖς ὅτι αὐτοὶ κληρονομήσουσι τὴν γῆν. Καὶ τίς πραότερος σοῦ ἀνεφάνη; ὑπερῆρας γὰρ πάντας, ὅτε οἱ Ἕλληνες τὴν ἐρώτησιν προσποιούμενοι εἰς τὸ διεγείρειν σε πρὸς ἀντιλογίαν ἐνέφηναν, ὅτι οὐ τῆς αὐτῶν ἀσόφου σοφίας μετεῖχες, αὐτὸς ⟨δ'⟩ ὡς ἀγχίνους καὶ τοῦ πράου Ἰησοῦ μαθητής, πράως καὶ ἐπιεικῶς πρὸς αὐτοὺς ἀπεφθέγξω εἰπών: ὁ νοῦς ἐστι γέννημα τῶν γραμμάτων ἢ τὰ 230 γράμματα τοῦ νοός; Τῶν δὲ ἀποφηναμένων, ὅτι τὰ γράμματα τοῦ νοός, αὐτὸς ἠπίως καὶ προσηνῶς ἐν ταπεινῇ κρίσει ἔφης, ὥστε ὅταν ὁ νοῦς ὑγιαίνῃ, οὐκ ἀναγκαῖα τὰ γράμματα.

Μακάριοι οἱ πεινῶντες καὶ διψῶντες τὴν δικαιοσύνην 235 ὅτι αὐτοὶ χορτασθήσονται. Ἀλλὰ καὶ ἐν τούτῳ ὑπερῆρας πάντας, ὅτι τῷ Θεῷ ὁλοτρόπως ἀνακείμενος καὶ αὐτῷ μόνῳ ζῶν οὐκ ἤθελες δωρεὰν τρέφεσθαι, ὡς δίκαιον ἦν. Εἰ γὰρ σὺ τὰ πνευματικὰ ἔσπειρες ἐν τοῖς πιστοῖς, τί μέγα ἦν εἰ τὰ σαρκικὰ ἐξ αὐτῶν ἐθέριζες; ἀλλ' οὐδ' εἰς τοῦτο κατεγίνου, ἀλλ' ὑπὲρ τὸ δίκαιον ἐποίεις· 240 εἰργάζου γὰρ ταῖς ἰδίαις χερσί, πλέκων σειρὰς καὶ καλλιεργῶν γῆν καὶ ἐκτρέφων σεαυτὸν καὶ ἑτέρους ἐκ τῶν οἰκείων κόπων, ἵνα κερδίσῃς καὶ τό· Μακάριοι οἱ ἐλεήμονες ὅτι αὐτοὶ ἐλεηθήσονται.

Μακάριοι οἱ καθαροὶ τῇ καρδίᾳ ὅτι αὐτοὶ τὸν Θεὸν ὄψονται. Καὶ τίς ὡς σὺ ἀνεφάνη καθαρὸς τῇ καρδίᾳ, ὥστε καὶ ἔτι ἐν 245 σώματι ὢν τὰς ἀνόδους τῶν ψυχῶν καθορᾶν;

Μακάριοι οἱ εἰρηνοποιοὶ ὅτι αὐτοὶ υἱοὶ Θεοῦ κληθήσονται. Ἀλλὰ καὶ ὑπὲρ τοῦτο ἐγένου· ὅτι καὶ μετὰ τῶν μισούντων τὴν εἰρήνην, εἰρηνικὸς ὑπῆρχες.

Μακάριοι οἱ δεδιωγμένοι ἕνεκεν δικαιοσύνης ὅτι αὐτῶν 250 ἐστιν ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν. Καὶ ὑπὲρ τοῦτο ἐγένου· ὅτι οἱ μὲν διωκόμενοι, κἂν καὶ διὰ Χριστὸν διώκωνται, ἀλλὰ ἀκουσίως διώκονται· σὺ δὲ ἐκ τοῦ κόσμου σαὐτὸν ἐξεδίωξας, ἐμάκρυνας δὲ φυγαδεύων, καὶ ηὐλίσθης ἐν τῇ ἐρήμῳ, προσδεχόμενος τὸν σῴζοντά σε Θεόν· καὶ ὕπνον τοῖς ὀφθαλμοῖς οὐκ ἔδωκας, οὔτε τοῖς βλεφάροις 255 νυσταγμόν, ἕως οὗ εὗρες τόπον τῷ Κυρίῳ καὶ εἰς μέτρον ἡλικίας

---

224 ἀλλ' ἔζη δὲ μᾶλλον 227 ὅσαν οἱ Ἕλληνες 228 διεγείρειν σοι 229 ὅτι μὴ τῆς 232 ἀποφηνάντων 256 ἕως εἰς μέτρον

ἔφθασας, τὸ νηπιῶδες ἀποτιναξάμενος φρόνημα, λαβὼν τὸ βραβεῖον τῆς ἄνω κλήσεως καὶ μέγας κληθεὶς ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν.

Μακάριοί ἐστε ὅταν ὀνειδίσωσιν ὑμᾶς καὶ διώξωσι καὶ 260 *εἴπωσι πᾶν ῥῆμα πονηρὸν καθ' ὑμῶν· ψευδόμενοι ἕνεκεν ἐμοῦ.* Ὑπέρτερος καὶ τούτου τοῦ μακαρισμοῦ ἐχρημάτισας· ὅτι εἰ ὠνείδισάν τινες τοὺς δικαίους, πλανηθέντες ὠνείδισαν, ὡς μὴ βλέποντες τὰ κρυπτὰ αὐτῶν ἔργα, καὶ διὰ τοῦτο ὠνείδισαν αὐτοὺς ὡς κακοποιοὺς ἢ καὶ διὰ φθόνον πολλάκις. Σοῦ δὲ δίκην ἡλίου λάμψαντος τῇ λαμπροτάτῃ σου 265 πολιτείᾳ καὶ πάντας ὑπεραυγάσαντος ὡς πυρσὸς μέγας ἐν ὑψηλῷ τόπῳ ἢ ὡς πόλις μεγάλη ἐπάνω ὄρους κειμένη καὶ πᾶσι φαινομένη, ἢ ὡς οὐρανός τις δόξαν Θεοῦ διηγούμενος, καὶ εὐαγγελιζόμενος ἡμέραν ἐξ ἡμέρας τοῦ Θεοῦ τὸ σωτήριον, καὶ πάντας ἀκοντίσαντος καὶ πρὸς μίμησιν καὶ ζῆλον ἔνθεον διεγείραντος, οὐκ ἦν ἐν σοὶ οὔτε ὀνειδισμός, 270 οὔτε διωγμοῦ χώρα, ἀλλὰ ζήλου θεϊκοῦ καὶ αἰῶνος οὐρανίου.

Χαίρετε καὶ ἀγαλλιᾶσθε ὅτι ὁ μισθὸς ὑμῶν πολὺς ἐν τοῖς οὐρανοῖς. Ὄντως πολὺς ὁ μισθός σοι ἐν τοῖς οὐρανοῖς· παρὰ πάντας ἁγίους κατώρθωσας! καυχῶ τοίνυν ἐν Κυρίῳ, ὡς ⟨ὁ⟩ Παῦλος λέγων, ὅτι περισσότερον αὐτῶν πάντων ἐκοπίασα, σύνδρομον ἔχων τὴν χάριν τοῦ 275 Θεοῦ· τὴν δοθεῖσάν μοι. Ὁ ποιήσας καὶ διδάξας, φησίν, οὗτος μέγας κληθήσεται. Διὸ σὺ ποιήσας καὶ διδάξας πολλά, πλεῖστα μὲν τῇ σῇ γλώσσῃ, πλεῖστα δὲ πάλιν τῇ ἀκραιφνεῖ πολιτείᾳ, δικαίως καὶ ὁ μισθὸς πολὺς ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἀποτεθησαύρισται, καὶ μέγας ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν ἀνεφάνης, ἧς καὶ ἡμᾶς τυχεῖν ταῖς σαῖς εὐχαῖς παρασκεύασον 280 τὸν ἐλεήμονα καὶ φιλάνθρωπον Θεόν, ἵλεων ἡμῖν αὐτὸν ἀπεργαζόμενος. Πρόσδεξαι δὲ καὶ τὸ παρ' ἡμῶν προσφερόμενον τουτὶ δῶρον τὸ κατὰ δύναμιν, εἰς αἰωνίου ζωῆς ἀντίδοσιν, εἰς ἡμέραν ἀπολυτρώσεως, εἰς δόξαν καὶ αἶνον τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν![1])

277 τῆς ἀκραιφνοῦς σου πολιτείας, δικαίως καὶ ὁ μισθός σου πολὺς ἐν τοῖς οὐρανοῖς   279 ἀνεφανήσει, ἐν ᾗ

---

1) Für die Leser, die meine oft ausgesprochenen und in der Praxis betätigten textkritischen Grundsätze kennen, brauche ich kaum zu bemerken, daß ich die von Herrn Zerlentes angewandte Methode, die zwei Texte nach der attischen Schablone durchzukorrigieren, z. B. zum Neutr. Plur. das Verbum in den Sing. zu setzen, den Artikel τοῦ vor dem Infinitiv (vgl. B. Z. XVI 340) zu streichen (S. 507, 26) usw., für verfehlt halte. Da aber das Heft zum Abschluß drängte, hatte ich nicht mehr die Zeit, auf dem Wege der Korrespondenz mich über diese prinzipielle Frage mit dem Herausgeber zu verständigen. Anm. der Redaktion.

Die byzantinischen Besitzungen an den Küsten des spanisch-westgotischen Reiches (554—624).[1])

A. Allgemeines über die Besitznahme und die Schicksale dieser Territorien.

Zur Zeit und unter den Auspizien des klugen umsichtigen Kaisers Justinian I. (527—565) schien sich der Traum einer byzantinischen Weltherrschaft, der Wiederherstellung des konstantinischen Gesamtimperiums zu erfüllen. Nachdem der Imperator mit Hilfe seiner genialen Feldherren Belisar und Narses nach Vernichtung des Vandalenreiches (533/34) Herr von Nordafrika geworden und, freilich erst nach einem fast zwanzigjährigen Ringen mit den tapferen Ostgoten, auch Italien seinem Reiche einverleibt hatte (554), gelang es ihm, genau um dieselbe Zeit infolge schlauer Benutzung von Thronstreitigkeiten im westgotischen Spanien auch auf der iberischen Halbinsel wenigstens an den Küsten festen Fuß zu fassen.

Dort rang seit 549 Athanagild mit dem Gegenkönig Agila um die Krone, erreichte aber nur durch schmachvollen Landesverrat sein Ziel. Erst 554 glückte es ihm, unterstützt von Hilfstruppen, die ihm der mächtige Kaiser Justinian unter Führung des Patricius Liberius gesandt, bei Sevilla (Hispalis) dem Nebenbuhler eine entscheidende Niederlage beizubringen. Der nunmehrige Alleinherrscher mußte indes die oströmische bewaffnete Vermittlung mit der Abtretung zahlreicher spanischer Küstenstädte erkaufen, und über diese Angelegenheit wurde ein feierlicher Vertrag („pacta") abgeschlossen, dessen Original man im Staatsarchiv Justinians aufbewahrte.[2])

---

1) Vgl. hierzu Felix Dahn, Könige V und VI, Germanische Studien, Spruner-Menke, Histor.-geograph. Atlas, 3. A., Karte 2, 14 und zumal 76 und Franz Görres, I. Hermenegild, Zeitschr. f. d. hist. Theol. 1873, S. 1—109, II. Leovigild, Jahrb. für protest. Theol. XII, S. 132—174, III. Leander von Sevilla, Zeitschr. f. wiss. Theol. XXIX, S. 36—50, IV. König Rekared der Katholische, ebenda XLII, S. 270—322. V. Johannes von Biclaro, Theol. Studien und Kritiken 1895, S. 103—135. Weitere Literatur im vorliegenden Artikel selbst, sowie in den Beilagen.

2) Vgl. Jordanis, Romana et Getica c. 58, ed. Th. Mommsen, Mon. Germ. hist., auct. ant. V, pars prior, Berolini 1882, S. 135 f.: cui [Thiudigisglossae]

Seitdem besaßen die Griechen zahlreiche Küstenstädte auf der Pyrenäen-Halbinsel vom Vorgebirge Dianium etwas südlich von Valencia im Südosten an bis einschließlich des heutigen Algarve im Südwesten, zwei Gruppen, eine größere mit der Hauptstadt Carthagena im Südosten und Süden (in Bätica, dem heutigen Andalusien) und eine ungleich kleinere in Südwesten, aus nur höchstens vier Städten, darunter Ossonoba und Lacobriga, bestehend an der Südwestspitze des heutigen Portugal (Algarve) (vgl. Spruner-Menke a. a. O., Karte 2, 14 und zumal 76). Nach dieser auf den gründlichsten Untersuchungen beruhenden kartographischen Darstellung besaßen die Oströmer zur Zeit ihrer höchsten Machtstellung auf der iberischen Halbinsel (567—570) folgende Territorien (nach der heutigen politisch-geographischen Einteilung): den südlichsten Teil von Valencia, das Herzogtum Gandia (etwas südlich von der Stadt Cullera d'Albuquerque am Mittelmeer gelegen), ferner das Gebiet von Alicante, Murcia, Granada, Jaen, ganz Andalusien (mit Ausnahme des südwestlichen Teils, d. h. der Provinz Sevilla zwischen dem unteren Guadalquivir [Bätis] und der unteren Guadiana, so daß noch ein beträchtliches Territorium östlich vom Bätis nebst Sevilla gotisch war). Byzantinisch war also von Andalusien noch Cordova, wie wir später sehen werden, von etwa 567 an bis 572 und dann wieder von 579 bis 584. Den Oströmern gehörte endlich noch, wie bereits betont wurde, das heutige Algarve.[1])

---

succedens hactenus Agil continet regnum, contra quem Atanagildus insurgens Romani regni concitat vires, ubi et Liberius patricius cum exercitu destinatur — hier wird also, wie schon Mommsen im „prooemium" zu seiner Ausgabe (p. XV, Anm. 31) richtig aus dem „destinatur" geschlossen hat, noch nicht der südspanische Feldzug des Liberius selbst, sondern die Vorbereitung dazu am oströmischen Hof berichtet —, Isid. Hisp. chronicon, ed. Mommsen, auct. ant. XI, S. 475, Nr. 399[a]: In Spania per Atanagildum Romanus miles ingreditur, Isid. Hisp., hist. Gothor., ed. Mommsen, auct. ant. XI c. 45—47, S. 285 f., Greg. Tur. hist. Franc. l. III c. 30, l. IV c. 8, ed. W. Arndt, Mon. Germ. hist. scriptor. Meroving. I, pars I, Hannoverae 1884, S. 134. 146, endlich Gregors I. (reg. 590—604) Schreiben an Rekared vom August 599 (auszüglich bei Jaffé-Wattenbach, Regesta pontif. Rom. I, ed. II, Lipsiae 1881, Nr. 1757 (1279), p. 198, 199 und wörtlich als IX, 229 bezw. als „Anagnosticus" [= Anhang!] zu IX, 228 bei Ludw. M. Hartmann, Gregorii I registri l. VIII—IX, Mon. Germ. hist., Epistolar. tom. II, pars I, Berolini 1893, p. 225f.). Diese äußerst bedeutsame Stelle ist weiter unten in anderem Zusammenhang näher zu erörtern. — Der Patricius Liberius hatte sich schon früher (549—551) im Feldzuge gegen den Ostgotenkönig Totila auf Sicilien ausgezeichnet (vgl. Jordanis a. a. O. c. 51 und Procop., Bell. Goth. l. III c. 39, III c. 40, l. l. IV c. 24, ed. Haury, opp. Procopii vol. II, Lipsiae [Teubner] 1905, S. 471 f. 478. 616). Seine späteren Schicksale sind unbekannt.

1) Die Tragweite und Ausdehnung der spanisch-byzantinischen Besitzungen (554—624) finde ich von H. Gelzer [†] in seinem sonst so vortrefflichen verdienst-

Alle Gotenkönige, sogar der Verräter Athanagild, hielten es seitdem für nationale Ehrenpflicht, die griechischen Eindringlinge ins Meer zu peitschen. Besonders gefährlich waren die orthodoxen Byzantiner nur arianischen Gotenkönigen (Athanagild, Leovigild), weil sie, gestützt auf die feurigen Sympathien der katholischen Romanen, die ihre ketzerischen Gebieter glühend haßten, häufig mit Erfolg, zumal 567 bis 570, bemüht waren, die genannte Demarkationslinie zu durchbrechen, ihr Gebiet von Süden nach Norden über Cordova hinaus bis zur Sierra Morena, dem Marianus mons der alten Römer, weiter auszudehnen. Kraftvollen katholischen Monarchen (seit Rekared I.) dagegen konnten die Griechen nicht gefährlich werden, weil die romanischen Eingeborenen keinen Grund hatten, ihren jetzt rechtgläubigen Herrschern die Byzantiner vorzuziehen. Übrigens haben nur Leovigild, Sisebut und Swinthila die oströmischen Fremden energisch und erfolgreich bekämpft. Immerhin dauerte es bis 624, also siebzig Jahre (nicht achtzig, wie seltsam genug fast alle Neueren[1]) annehmen), ehe die Griechen auch den Rest dieser so entlegenen Territorien eingebüßt hatten.

Leider sind wir über deren äußere Schicksale nur spärlich, fast ausschließlich durch abendländische Quellen unterrichtet — die byzantinischen Geschichtschreiber mit der einzigen Ausnahme von Theophylaktos Simocatta und Euagrios, die uns wenigstens eine dankenswerte Andeutung über das Schicksal eines Statthalters von Carthagena, des Comenciolus, bieten (s. unten Beilage III), ein Procop, ein Agathias usw., konnten ersichtlich diesen am Ende der antiken Welt gelegenen Kolonien keinerlei Interesse abgewinnen! —, und über ihre innere Geschichte und Entwicklung, die Art ihrer Verwaltung, ihre sozialen Verhältnisse usw. wissen wir so gut wie nichts. Daß auch sie, wie alle byzantinischen Provinzen, mit dem Cäsaropapismus „beglückt" wurden, läßt sich daraus erschließen, daß im gesamten byzantinischen Spanien, das doch so manche Bistümer umfaßte, in dem ganzen Zeitraum von 554 bis 624 kein einziges Konzil stattgefunden hat!

Die schon erwähnte Inschrift von Carthagena aus Rekareds Zeit (aus dem Jahre 589/90; s. unten Beilage III) verrät uns, daß die Hauptstadt dieser eigenartigen, im weiten Halbkreis von Meer zu Meer sich erstreckenden Provinz — wir kennen nicht einmal ihren Namen!! — [bis 615] Carthagena mit seinem vortrefflichen weltberühmten Hafen war,

---

lichen „Abriß der byzantinischen . . . Kaisergeschichte" (bei Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, 2. A., München 1897, S. 935) unterschätzt.

1) So z. B. Aschbach, Westgoten, S. 193 und sogar Dahn, Könige V, S. 185.

und daß die Statthalter, wie auch sonst hier und da bezeugt ist, sich stets der höchsten oströmischen Auszeichnung, des Patriciats, erfreuten. Ob die Vertreter des Kaisers auf der Pyrenäen-Halbinsel in ihren fast beständigen Fehden mit den Goten von den in der gegenüberliegenden Provinz Nordafrika stationierten Truppen Sukkurs erhielten, ist nur wahrscheinlich, indeß nirgends ausdrücklich bezeugt. Ebenso läßt sich nur vermuten, nicht streng durch Quellenbelege erhärten, daß der Patricius Liberius, der Sieger von Sevilla (554), auch zum ersten Statthalter bestallt worden ist. Diese Frage läßt sich nur per analogiam bejahen; man darf vermuten: Wie Narses, der Überwinder eines Teja, der erste Exarch von Ravenna wurde, so ernannte man auch den siegreichen Liberius zum ersten Statthalter von Carthagena.

Die jetzt folgende speziellere Darstellung wird im Zusammenhang mit den Beilagen obige allgemeine Sätze noch im einzelnen vertiefen und erhärten. Ich bemerke noch, daß im fraglichen Zeitraum außer Justinian I. noch folgende oströmische Kaiser in Betracht kommen: Justinus II. (565—574, † 578), Tiberius II. (574—582), Mauricius (582—602), Phokas (602—610) und Herakleios (610—641).

B. Spezieller Teil: Die Bekämpfung der Byzantiner durch die einzelnen Gotenkönige von Athanagild an bis auf Swinthila.

I. Athanagilds im wesentlichen unwirksame und zumal die erfolgreiche Befehdung durch Leovigild.

1. Schon der Hochverräter Athanagild bekriegte als Alleinherrscher (554—567) die doch von ihm selbst ins Land gerufenen Reichsfeinde. Er entriß ihnen nur einen Teil der Küstenstädte; im Einzelnen läßt sich hier bei den lakonischen Angaben der Quellen nichts Sicheres ermitteln.[1])

2. Will man Leovigilds (reg. vom August oder November 568 bis 586, † zwischen dem 13. April und dem 8. Mai) glänzende Erfolge im byzantinischen Spanien allseitig verstehen, so ist ein kurzes Eingehen auf die gesamte hervorragend bedeutende Persönlichkeit und Politik dieses Fürsten unbedingt erforderlich.

Liuva I, der bisherige Statthalter („dux") Septimaniens, nach einer fünfmonatlichen Zwischenregierung zu Narbonne zum König gewählt

1) Vgl. Isid. Hispal. hist. Gothor. c. 47, S. 286, ed. M.: . . . quos [die Oströmer] [Athanagildus] postea submovere a finibus regni molitus non potuit. adversus quos huc usque conflictum est . . . und Greg. Tur. l. IV c. 8, S. 146: Qui [Athanagildus] multa bella contra ipsum exercitum [scil. Romanorum] postea egit et eos plerumque devicit civitatisque, quas male pervaserant, ex parte auferens de potestate eorum.

(Ende 567), erkannte gar bald die Unmöglichkeit, auf die Dauer allein die dornenvolle Bürde der Herrschaft zu tragen, und erhob daher schon im August oder November 568 Leovigild, seinen ungleich kräftigeren Bruder, zum Mitregenten mit dem Rechte der Nachfolge und behielt sich selbst bloß die Verwaltung von Septimanien vor.[1]) Dieser staatsrechtliche Akt war die größte Wohltat, die Liuva seinem Volke hätte erweisen können; in dem Vater Rekareds erblicken wir den wiederholten Retter der westgotischen Nation.

Unter den ungünstigsten Verhältnissen übernahm der neue Herrscher die Verwaltung der Halbinsel. Einheimische und auswärtige Feinde reichten sich die Hand, den ungefügen Bau dieser Wahlmonarchie mit allen Krebsschäden einer solchen zu untergraben, und mißbrauchten den Katholizismus zum Deckmantel ihrer engherzigen Absichten. Die rechtgläubigen Nachbarvölker, zumal die Sueben im Nordwesten und die Byzantiner im Süden, standen in einem geheimen Bündnis mit der orthodoxen romanischen Bevölkerung, die, mehrfach von Provinzialdynasten geleitet, ihre ketzerischen germanischen Gebieter glühend haßte. Wie der römisch-katholische Adel, so war auch der verwilderte arianisch-gotische, der das Wahlrecht besaß, dem Königtum keineswegs hold und wünschte es in der bisherigen Ohnmacht zu belassen. Derselbe hochmütige Adel hielt die gotischen Gemeinfreien, dieses gesündeste Element des Staates, in einem Zustand unwürdiger Abhängigkeit und Unterdrückung.[2]) Aber der Bruder Liuvas, diese geborene Herrschernatur, ein zweiter Eurich, verzagte nicht. Ihm schwebte als Ideal vor ein national-gotischer Einheitsstaat mit einem starken, vor allem erblichen, sich auf einen gesunden Mittelstand stützenden Königtum an der Spitze. Die religiöse Einigung hoffte er, auf der Grundlage eines gemäßigten Arianismus durchzusetzen, und erzielte in dieser Richtung schon in seinem ersten Jahrzehnt großartige Erfolge.

Nachdem Leovigild noch in seinem ersten Regierungsjahr (569) Athanagilds Witwe Goisvintha in zweiter Ehe geheiratet[3]) und so wenigstens die Anhänger seines Vorgängers gewonnen hatte, eröffnete

1) Vgl. Johannis abbatis monasterii Biclarensis chronica ed. Th. Mommsen, Mon. Germ. hist., auct. ant. XI, pars I, S. 211 f., anno II et III Iustini jun. imp., Isid. Hispal. hist. Gothor., ed. M. a. a. O., aera 599 und 605; minder genau Greg. Tur. hist. Franc. IV c. 38 a. a. O. und hiernach der sog. Fredeg. hist. Franc. epit. c. 63 („Monumenta"-Ausgabe).

2) Vgl. Dahn, German. Studien = Bausteine, 6. Reihe, S. 283—288 und Görres, Leovigild a. a. O. S. 137 f.

3) Vgl. Joh. Bicl. a. 3. Justini, Greg. Tur. IV c. 38, V c. 38, IX c. 1, Fredeg. epit. c. 82.

er bereits 570 seine glänzende militärische Laufbahn als Regent und ging sofort zur Offensive über. In drei siegreichen Feldzügen (570 bis 572 einschließlich) drängte er die Byzantiner, die seit dem für die Goten so verhängnisvollen Interregnum gewaltige Fortschritte gemacht hatten und sogar über Cordova hinaus vorgedrungen waren, energisch zurück. Im ersten Kriegsjahr (570) freilich ging er noch nicht auf Eroberungen aus. Er begnügte sich damit, das Gebiet von Malaga und Bastetania, das heutige Baeza unweit des rechten Ufers des oberen Guadalquivir, östlich von Cordova in der Provinz Jaen im südöstlichen Spanien zu überfallen, die kaiserlichen Garnisonen zum Abzug zu zwingen und die Umgebung beider Städte mit einem verheerenden Streifzug heimzusuchen.[1]) Erneute Besitznahme von früher gotischen Gebieten brachten erst die beiden folgenden Jahre. 571 unterwarf der Monarch durch Verrat das abgefallene Asidonia, das heutige, aus der Geschichte Philipps II. bekannte Medina-Sidonia (östlich von Cadiz)[2]) und (572) mit stürmender Gewalt das stolze Cordova.[3]) Der Heldenkönig war auch gewiß ganz der Mann, endgültig mit den Oströmern abzurechnen, hätten ihn nicht alsbald eine ganze Reihe von mindestens ebenso schwierigen Territorialarbeiten nach allen Richtungen der Halbinsel hin abgerufen und gar bis 577 einschließlich festgehalten.

Leovigild beschloß, das auch durch zahlreiche verdienstliche gesetzgeberische Maßregeln ruhmvolle Werk eines Jahrzehnts (568/69—579) zu krönen, und vermählte Hermenegild, seinen älteren Sohn aus erster Ehe, mit der katholischen Prinzessin Ingundis, einer Tochter des

---

1) Vgl. Joh. Bicl. chron., ed. M., S. 212, a. 4. Iustini . . .: Leovegildus rex loca Bastetaniae et Malacitanae urbis repulsis militibus vastat et victor solio [i. e. = Toletum!] reddit [corr. redit!]. Lembke, Spanien [I], S. 66 nimmt eine Eroberung beider Städte durch Leovigild an. Aber der Biclarenser hat bloß den Ausdruck „vastare“, während er für die förmliche Besitznahme von Städten sich des terminus „occupare“ bedient, z. B., wo es sich um die Wiedereroberung von Asinoda und Cordova handelt (s. die beiden unmittelbar hier folgenden Noten 2) und 3)). Richtig deutet Dahn, Könige V, S. 129 die vorliegende Stelle. Speziell Malaga wurde, wie später gezeigt werden soll, erst 615 durch Sisebut den Griechen wieder entrissen.

2) Vgl. Joh. Bicl. a. 5. Iustini . . .: „Leovegildus rex Asidonam . . . occupat.

3) Vgl. Joh. Bicl. a. 6. Iustini . . ., S. 212 f. Isid., hist. Goth., aera 606 und die Siegesmünze Leovigilds mit der Aufschrift: Leovigildus Rex | Cordoba(m) bis obtinuit | bei Alois Heiß (. . . monnaies des rois Visigoths d'Espagne, p. 82, Nr. 10, pl. I), wodurch die zweimalige Einnahme Cordovas durch den Gotenkönig (572 und 584) verherrlicht wird. — Isid. Hispal., hist. Goth., aera 606 äußert sich über Leovigilds drei byzantinische Feldzüge (570 bis 572 einschl.) ganz kurz und zusammenfassend: [Leovigildus] fudit quoque diverso proelio milites [i. e. Iustini imp. milites] et quaedam castra ab eis occupata dimicando recepit.

austrasischen Frankenkönigs Sigibert von Rheims und Brunhildens. Leider entstammte dieser wohlgemeinten Maßregel der äußerst gefährliche weitverzweigte Aufstand des eigenen Sohnes, nur zu sehr geeignet, wie das gesamte Einheitswerk, so auch insbesondere die über die Byzantiner im Süden errungenen Erfolge aufs bedenklichste zu gefährden. Die beharrliche Weigerung der jungen Frau, dem Glauben ihres arianischen Gemahls zu folgen, entzweite sie mit der fanatischen Arianerin Goisvintha, die ihr doppeltes Ansehen als Stiefschwiegermutter (!) und Großmutter — Ingundis Mutter Brunhilde war der ersten Ehe Goisvinthas mit König Athanagild entstammt[1]) — mißbrauchte, auf das Gewissen ihrer Enkelin einen Zwang auszuüben. Obgleich nun der Zweck der Verschwägerung der Höfe von Toledo und Rheims vereitelt war (vgl. Dahn, German. Studien, S. 291 f.), so begnügte sich der König dennoch mit einer Art von ehrenvoller Verbannung des jungen Ehepaares, um den Frieden in seinem Palaste wiederherzustellen, und wies daher seinem Sohne, natürlich unter völliger Aufrechterhaltung seiner eigenen Oberhoheit, ein eigenes Gebiet als Herrschaft und Residenz an. Wahrscheinlich wurde der Prinz jetzt unter Belassung des bereits 573 (auch dem jüngeren Sohne Rekared) verliehenen Königstitels (vgl. Joh. Bicl. a. 7. Justini a. a. O.) zum Statthalter (dux) eines Teiles von Bätica mit der Hauptstadt Sevilla (Hispalis) ernannt.[2])

Nach einiger Zeit (aber noch im Jahre 579) ließ sich Hermenegild durch die lebhaften Bitten seiner jugendlichen Gemahlin und die eindringlichen Bemühungen Leanders, des späteren Bischofs und Metropoliten von Sevilla, bewegen, die Lehre des Arius abzuschwören und zur katholischen Kirche überzutreten.[3]) Nicht mit Unrecht erblickte Leovigild schon in der bloßen Konversion des Sohnes eine Kriegserklärung wider Vater und Reich! Und in der Tat zögerte der Neubekehrte nicht lange, seinen politischen Abfall auch formell zu vollziehen. Weit entfernt, abzudanken — nur dieser Ausweg hätte einem loyalen Königssohn in so schwieriger Lage offen gestanden — kündigte er gradezu seinem Vater den Gehorsam auf, ließ in seinem eigenen Namen Münzen schlagen, machte Sevilla zum Hauptsitz seiner Rebellion, bewog noch manche andere Städte, zumal Cordova, und

1) Vgl. Greg. Tur. IV c. 27, Venant. Fortun., ed. Frid. Leo, carm. VI c. 2. 3. 7, VII, 1, Fredeg. hist. Franc. epit. c. 57.

2) Vgl. Joh. Bicl. a. 3. Tiberii imp. S. 215, Greg. Tur. V c. 38 und Dahn, Könige VI, 1. A. S. 330.

3) Vgl. Greg. Tur. V c. 38, Fredeg. a. a. O. c. 83, S. Greg. M. Dialog. III c. 31, edit. Maur., und, wohl dem letzteren folgend, Paulus Diaconus III c. 21, ed. G. Waitz.

Burgen des Südens, sein hochverräterisches Unternehmen zu unterstützen[1]), und gar bald schien Spanien in zwei große feindliche Lager geteilt zu sein.[2]) Die arianischen Goten, sogar der trotzige Adel, zunächst wohl infolge des der westgotischen Rasse eigentümlichen religiösen, zunächst noch arianischen Fanatismus (s. Dahn, Germ. Studien, S. 301), blieben im großen Ganzen ihrem Heldenkönig treu, während die römische Bevölkerung, vor allem die katholischen Basken im Norden, mit wenigen Ausnahmen die Sache des fürstlichen Konvertiten verfocht. Nicht minder unterhielt der Fürst von Bätica staatsgefährliche Verbindungen mit dem orthodoxen Ausland, mit Byzantinern, Sueben und Franken. Die Zeitgenossen Johannes von Biclaro[3]), Isidor[4]) und Gregor von Tours[5]), wenngleich eifrig katholische Prälaten, verdammen übereinstimmend den Prinzen als schuldbefleckten Aufrührer (als „rebellis“ und „tyrannus“ im antiken Sinne = Usurpator, Thronanmaßer) wider Vater und Reich. Die beiden Spanier lassen sogar das religiöse Moment, die Konversion des Königsohnes, aus ihrer Schilderung ganz fort. Übrigens ist einzuräumen, daß die Königin Goisvintha in der Zeit zwischen der Bekehrung Hermenegilds und seinem auch formellen Abfall, so viel an ihr lag, den Konflikt zwischen Vater und Sohn verschärft hat; die Worte des Biclarensers (a. 3. Tiberii, ed. M., p. 215): „Hermenegildus factione Gosuinthae reginae tyrannidem assumens“ etc. lassen sich nicht anders deuten. Zudem bezeichnet derselbe besonnene Autor die Stiefmutter des Rebellen ausdrücklich als beständige Feindin der Katholiken (a. 7. Mauricii, ed. M., p. 218: „catholicis semper infesta“).

Der so weitverzweigten Insurrektion gegenüber nahm Leovigild vorläufig seine Zuflucht zu einem Mittelweg und suchte einerseits den pflichtvergessenen Sohn zur Rückkehr von seiner verderblichen Bahn zu bewegen, anderseits war er darauf bedacht, ihn von den Bundesgenossen zu trennen. Nachdem es dem umsichtigen Herrscher zumal durch die toletanische Arianersynode von 580 und die damit zusammen-

1) Vgl. Joh. Bicl. a. 3. Tiberii a. a. O., Isid. Hisp. chron. und hist. Goth. era 606 a. a. O., Greg. Tur. V c. 38, drei Empörungsmünzen des Prinzen mit den Aufschriften „Ermenigildi“ bezw. „Ermenegildi“ | Incliti regis“ und „Ermenegildi | Regi a Deo Vita“ bei Heiß, préface, p. II. 38, 40. 87. 151. 154 und pl. II und die Marmorinschrift von Alcala de Guadaira bei Aem. Hübner, Inscr. Hisp. Christ., p. 22, Nr. VI (s. unten Beilage II).

2) Isid. Hisp. chron. a. a. O.: „Gothi per Hermenegildum . . ., bifarie divisi mutua caede vastantur“.

3) a. 3. 6. Tiberii, a. 1. 2. Mauricii, ed. M., S. 215—217.

4) chron. p. 104, Nr. 117, hist. Goth., era 606, hist. Suevor.

5) hist. Franc. V c. 38, VI c. 43.

hängenden klugen Maßregeln der Milde sowohl als der Strenge gelungen war, den Samen der Zwietracht unter die römische Bevölkerung auszustreuen und so der ferneren Agitation des politischen Katholizismus zugunsten des Aufrührers einen wirksamen Damm entgegenzusetzen[1]), und mit derselben schlauen Beharrlichkeit dem Sohne die fränkischen Bundesgenossen auf diplomatischem Wege abwendig gemacht hatte[2]), unterwarf der Gotenkönig 581 die rebellischen Basken und eröffnete 582 den eigentlichen Feldzug gegen Hermenegild, der den Vorschlag des Vaters, die Sache friedlich beizulegen, zurückwies, durch die Einnahme der wichtigen Stadt Merida[3]). Im folgenden Jahre (583) schritt Leovigild zur Belagerung von Sevilla; vergebens hoffte der Aufrührer auf wirksamen Entsatz von Sueben und Griechen. Der eifrig katholische König Miro (570—583) erschien zwar mit einem Heere vor der Bätisstadt zur Unterstützung seines bedrängten Glaubensgenossen, wurde aber von Leovigild umzingelt und gezwungen, sich als Vasallen des Gotenreiches zu bekennen[4]), und verschied bald darauf, wahrscheinlich noch vor Sevilla (vgl. Joh. Bicl., a. 2. Mauricii, Isid. hist. Suev. a. a. O., Greg. Tur. hist. Franc. VI c. 43). Eborich, Miros Sohn und Nachfolger, huldigte gleichfalls dem gewaltigen Sieger als seinem Oberlehnsherrn (vgl. Joh. Bicl. a. 1. Mauricii, Isid. hist. Suev. l. c., Greg. Tur. l. c.). Das suebische Kontingent fand also

1) Vgl. die Akten des dritten Toletanums vom 8. Mai 589 bei Mansi IX S. 977 ff., Joh. Bicl. a. 4. Tiberii, a. 5. Maur., Isid. hist. Goth., era 606. 624, de vir. ill. c. 41—44, den sog. Paul von Merida, c. 3. 9—14, Greg. Tur. hist. Franc. V 38. 44, VI 18. 40, IX 24, de glor. mart. I c. 82, de glor. conf. c. 12 und Fredeg. hist. epit. c. 82.

2) Vgl. Greg. Tur. hist. Franc. V c. 42, VI 3. 12. 31. 45.

3) Vgl. Joh. Bicl. a. 5. 6. Tiberii, Greg. Tur. hist. Franc. V 38, VI 18 und die 4 emeritensischen Siegesmünzen Leovigilds bei Heiß, S. 82. 83, Nr. 13. 13ª. 14. 15.

4) Greg. Tur. VI 43 läßt den König Miro dem rebellischen katholischen Sohne gegen den Vater Entsatz bringen ([Leovigildus] cognovit Mironem regem contra se cum exercitu residere. Quo circumdato sacramento exigit, sibi in posterum fore fidelem etc.), ebenso Joh. Bicl. a. 1. Mauricii, ed. M. p. 216: „Leovegildus rex civitatem Hispalensem congregato exercitu obsidet et rebellem filium gravi obsidione concludit, in cuius [cuius hier natürlich = Hermenegildi filii!] solacium [= auxilium!] illico . . . ad expugnandam Hispalim advenit" . . , Isidor, seine Vorlage, den Biclarenser, mißverstehend und das „cuius" auf das ganz entfernt stehende „Leovegildus" beziehend, berichtet in seiner hist. Suev.: „deinde [illico] in auxilium Leovigildi . . . adversus rebellem filium ad expugnandam Hispalim pergit" . . ., läßt also in Widerspruch mit dem geschichtlichen Zusammenhang den Suebenkönig dem ihn verhaßten ketzerischen Vater gegen den rechtgläubigen Sohn zu Hilfe eilen! Diese Deutung der drei Quellenstellen in selbständigem Anschluß an die scharfsinnigen Ausführungen H. Hertzbergs, Die Historien . . . des Isidorus . . ., S. 62 f.

unzweifelhaft gar nach dem Tode Miros Verwendung gegen die Bätisstadt. Auch das byzantinische Bündnis erwies sich für den Rebellen als fruchtlos, da die von Leander in der oströmischen Hauptstadt erbetene Unterstützung ausblieb, und die im südlichen Spanien stationierten Griechen es vorzogen, der für den Sohn nunmehr fast aussichtslos gewordenen Fehde gegen den Vater fern zu bleiben (s. Joh. Bicl. a. 2. Mauricii, Greg. Tur. V 38, VI 43). 584 nach heldenmütiger Verteidigung fiel die Bätisstadt in die Hände des Gotenkönigs (s. Joh. Bicl. a. 3. Tiberii, a. 1. 2. Mauricii, Isid. chron. l. c., Greg. Tur. VI 33 und die beiden hispalensischen Siegesmünzen Leovigilds bei Heiß, S. 38. 83, Nr. 16. 16[a], pl. I).

Hermenegild entkam rechtzeitig und hoffte vergebens, seinen siegreichen Vater bei der Burg Osser oder Ossetum — sie lag ein wenig unterhalb von Sevilla am rechten Ufer des unteren Bätis — in einem Hinterhalt zu vernichten. Leovigild erhielt nämlich rechtzeitig Kunde von dem Anschlag, zog mit sämtlichen Streitkräften heran und ließ das Kastell einäschern (s. Greg. Tur. VI 43). Von Cordova aus versuchte hierauf der Hochverräter mit Hilfe der Byzantiner den jetzt ungleichen Kampf fortzusetzen, aber der oströmische Statthalter ließ sich durch das Gold Leovigilds (30 000 solidi) bewegen, die Sache seines Schützlings aufzugeben, und bald öffnete griechischer Verrat dem Gotenkönig zum zweitenmal, wie einst 572, auch die Tore von Cordova (s. Joh. Bicl. a. 2. Mauricii, Greg. Tur. V 38, VI 40. 43 und die Siegesmünze mit der Aufschrift „Leovigildus rex | Cordoba(m) bis [572 und 584!] obtinuit“). Damit war auch das Schicksal des Empörers entschieden. Er mußte die Verzeihung seines schwer gekränkten Vaters anrufen. Dieser entzog ihm den Königstitel und seine Provinz und verurteilte ihn als Verräter an Religion, Vater und Reich zur Verbannung nach Valencia (im März 584; s. Joh. Bicl. a. 2. Maur., Isid. hist. Goth., era 606, Greg. Tur. V 38).

Ungefähr ein Jahr nachher (wahrscheinlich 13. April 585) wurde der unglückliche Königssohn, wie es scheint, infolge der Ränke eines gotischen Großen namens Sisbert und wohl auch der Königin Goisvintha, zu Tarragona enthauptet (vgl. Joh. Bicl. a. 3. Mauricii, Greg. Tur. VIII 28, IX 16, Fredeg. hist. epit. c. 83. 87. 92, Greg. M. Dial. III c. 30. 31 und [wohl hiernach] Paul. Diac. hist. Langob. III c. 21, ed. G. Waitz). Ob der ein Jahrtausend später (durch ein Breve vom Februar 1586) durch Papst Sixtus V. auf den Wunsch Philipps II. kanonisierte Königssohn als katholischer Martyrer starb, muß bei dem beredten Schweigen unserer vorzüglichsten Quellen, der eifrigen Katholiken und Zeitgenossen, der Spanier Johannes von Biclaro und Isidor,

des fränkischen Geschichtschreibers Gregor von Tours, die ihn nur als sträflichen Rebellen charakterisieren, und selbst des sog. Paul von Merida (c. 16), eines fanatischen Gegners des Ketzers Leovigild (c. 10. 11. 16), sowie in Berücksichtigung des Umstandes, daß der freilich zeitgenössische, aus dem Jahre 594 stammende Bericht des Papstes Gregor I. (Dial. III 31), der den Prinzen als Blutzeugen gelten läßt, höchst einseitig gefärbt ist, dahingestellt bleiben, wie denn überhaupt die näheren Umstände der Katastrophe in undurchdringliches Dunkel gehüllt sind.

Unmittelbar vor dem Untergang Hermenegilds wußte Leovigild die Thronstreitigkeiten im Suebenlande geschickt zu benutzen, um dieses seinem Reiche nach einem, wie es scheint, kurzen Feldzug einzuverleiben (585).[1])

Nachdem Leovigild noch die Versuche der Franken, sich Septimaniens zu bemächtigen, durch seinen Sohn Rekared zu Wasser und zu Lande siegreich zurückgewiesen und durch seine Feldherren die Insurrektion eines gewissen Malarich im ehemaligen Suebenreich, der nunmehrigen gotischen Provinz[2]) „Gallaecia“, im Keime erstickt hatte, starb der große letzte Arianerkönig im Jahre 586, zwischen dem 13. April und dem 8. Mai, infolge einer schweren Krankheit in seinem Palaste in der Residenz Toledo.[3]) Die Mitteilung der beiden Gregore, der Monarch hätte sich auf dem Totenbette dem noch unlängst so bitter befehdeten Katholizismus zugewandt, ist von der Kritik schon längst als Fabel zurückgewiesen worden. Leovigild starb vielmehr, wie er gelebt hatte, als überzeugter Arianer; darum weist ihm der fanatische Autor von Merida folgerichtig einen Platz im tiefsten Höllenpfuhl an.

Leovigild hatte vor seinem Tode die Genugtuung, über alle seine Feinde triumphiert zu haben, und es liegt ein bedeutsamer Beweis für die gewaltige Persönlichkeit dieses Heldenkönigs in dem Umstand, daß ihm sein jüngerer Sohn Rekared, ohne Unruhen hervorzurufen, in der Herrscherwürde, wie in einem Erbreiche folgen konnte (s. Joh. Bicl. a. 4. Mauricii). Aber den schließlichen Sieg der Religion, unter deren

1) Vgl. Joh. Bicl. a. 2. 3. Mauricii a. 2. 3, Isid. hist. Goth., era 606, hist. Suev., Greg. Tur. VI 43, Fredeg. hist. epit. c. 83 und die Siegesmünze mit der Aufschrift „Leovigildus Rex | Portocale Victi“ [corr. Victoria!] bei Heiß, S. 83, Nr. 21ᵃ, 85, pl. XIII, Nr. 1.

2) Vgl. Joh. Bicl. a. 3. Mauricii, Greg. Tur. VIII 30. 35. 38.

3) S. acta conc. Tolet. III bei Mansi IX, p. 977, Aem. Hübner, Inscr. Hisp. Christ., p. 49, Nr. 154, Joh. Bicl. a. 4. Mauricii, Isid. hist. Goth era 606, den sog. Paul. Emerit. c. 14, Greg. Tur. VIII 46, Fredeg. chron. c. VI.

Ägide sein gefährlichster Gegner die Fahne der Empörung aufgepflanzt hatte, vermochte auch Leovigild nicht zu verhindern. Mit ihm sank auch der Arianismus in die Gruft: Rekared, der doch als Prinz die Politik seines Vaters eifrig unterstützt hatte, sogar an seiner Seite gegen den Bruder zu Felde gezogen war (s. Greg. Tur. V 38), wies dem Glauben des Athanasius diejenige gewaltige Rolle zu, die der Vater dem Arianismus zugedacht hatte. Schon im zehnten Monat seiner Regierung (586/87) konvertierte der junge König, und auf der dritten toletanischen Synode vom 8. Mai 589, dem großen westgotischen Bekehrungskonzil, wurde der Sieg des Katholizismus über die Lehre des Arius in glänzender Weise inauguriert. Überhaupt nahm der „spanische Konstantin", wie ihn der wackere Biclarenser nennt, unterstützt von einem Leander und Mausona, Prälaten von seelenbeherrschendem Einfluß, mittelbar gefördert durch die Nachwirkung des kraftvollen Regiments seines Vaters, die Katholisierung der Halbinsel mit solcher Energie in die Hand, daß Spanien kaum ein Menschenalter später ein durch und durch orthodoxes Land war.[1])

II. Unzulängliche Bekämpfung der Byzantiner von Rekared I. an bis Gunthimar einschließlich (586—612).

1. König Rekared I. der Katholische (586—601) war in seiner ersten Zeit (586—590) so sehr mit Befestigung seiner Herrschaft, der Katholisierung seiner Goten und vor allem auch mit Unterdrückung meist arianischer Schilderhebungen des geistlichen und weltlichen Adels beschäftigt, daß es ihm unmöglich war, sich um oströmische Angelegenheiten zu bekümmern.[2]) Damals mögen die Goten zuweilen im Kampfe mit den Griechen den Kürzeren gezogen haben. So erklärt es sich, daß Comenciolus, der byzantinische Statthalter von Carthagena, in einer daselbst datierten Inschrift gerade vom Jahr 589/90 sich seiner kriegerischen Erfolge gegen die „barbari hostes" rühmen kann (s. unten Beilage III).

Auch zu Rekareds Zeit versuchten die Griechen zuweilen Vorstöße

---

1) Vgl. die acta Tolet. III bei Mansi IX, S. 977 ff., Hübner, Inscr. Hisp. Christ., p. 49, Nr. 155, Joh. Bicl. a. 5.—8. incl. Mauricii, Isid. Hisp. chron., hist. Goth., era 624, de viris ill. c. 41, den sog. Paul. Emerit. c. 16—18 incl., Greg. Tur. IX, 15. 16, Fredeg. chron. c. VIII, Greg. M. Dial. III 31, Greg. M. epistol. l. I, ep. 43 („Monumenta"-Ausgabe), l. IX, ep. 122 und alles Nähere bei Franz Görres, Rekared der Katholische, Zeitschr. f. wiss. Theol., XLII, S. 270—322.

2) Vgl. Franz Görres, Rekared der Katholische, Zeitschr. f. wiss. Theol., 42. Band, S. 270—322, arianische Schilderhebungen unter K. Rekared, ebenda, 41. Band. S. 88—97, K. Rekared und Byzanz, ebenda, 41. Band, S. 97—102.

gegen die Goten über die tatsächliche Demarkationslinie hinaus. Das veranlaßte den König, zumal in seinen späteren friedlichen Regierungsjahren (seit 590), zur Abwehr: „saepe etiam [Reccaredus] et lacertos contra Romanas insolentias . . . movit“ sagt Isidor. hist. Goth. c. 55, p. 290, ed. M. Er wird, so viel darf man mit Dahn (Könige V, S. 165) annehmen, gegenüber den Oströmern den von seinem Vater [570—572 einschl.] geschaffenen [und 584 wiederhergestellten] Besitzstand im großen Ganzen aufrecht erhalten haben. Die Byzantiner hatten ja für die Romanen jetzt, wo ihr Herrscher auch katholisch war, und, wie schon Dahn richtig gesehen hat, sogar die Bischöfe gegenüber Byzanz national-gotisch empfanden, keine Anziehungskraft mehr.

Aber man darf auch die Errungenschaften Rekareds nicht mit Lembke (a. a. O. S. 84) überschätzen. Gams II 2, S. 47 bezeichnet zutreffend diese Kriege als „eben nicht blutige“. Der Monarch kann auch die eine oder andere, seit 554 griechische, Stadt zurückerobert haben, aber sicher nicht Malaga. Denn erstens kommt in den Unterschriften des dritten Toletanums vom 8. Mai 589 (bei Mansi IX, S. 1000—1002) weder der Bischof (Severus) von Malaga noch sein stellvertretender Archidiakon vor. Ferner begegnet in den Subscriptionen des Hispalense I vom November 590 kein malacitanischer Prälat (Mansi X, S. 451). Endlich erscheint das fragliche Bistum auch in den Unterschriften des Toletanums von 597 nicht vertreten (Mansi X, S. 478).

Daß immerhin noch ziemlich viele Küstenstädte in den Händen der Griechen geblieben waren, erhellt aus der Tatsache, daß Leovigilds Nachfolger den Papst Gregor I. den Großen (590—604) in seiner späteren Regierungszeit durch einen jungen Neapolitaner ersuchen ließ, ihm eine Abschrift des zwischen Justinian I. und Athanagild abgeschlossenen Vertrages zu senden.[1]) Gregor war nämlich am Hofe zu Byzanz sehr bekannt, hatte dort einst als Geschäftsträger („apocrisiarius“) seines unmittelbaren Vorgängers Pelagius II. (reg. 578—590)

1) In dem von Hartmann a. a. O. S. 290 f. als IX, 221 abgedruckten Schreiben Rekareds an Gregor findet sich kein Wort über die „pacta“. Der König hat dem Neapolitaner vielleicht nur mündliche Aufträge an den Pontifex mitgegeben. Das erwähnte Aktenstück, noch von Ferreras a. a. O. II, S. 323, § 434 für echt gehalten, gilt dem Benediktiner Gams (II 2, S. 47 f.) als Fälschung wegen des barbarischen Stiles, der sich einem Papst gegenüber nicht zieme. Auch Th. Mommsen sieht darin ein Falsum, meint, der Brief sei aus IX 228, dem berühmten Schreiben Gregors an Rekared, zusammengeschweißt. Darum ist die Epistel auch in der zweiten Ausgabe der Jafféschen Papstregesten übergangen. Hartmann (a. a. O. S. 220, Anm. 6) indes nimmt an, „et hanc epistolam male asservatam multisque locis corruptam esse et rusticitatem stili huic tempori convenire, gibt also wenigstens einen richtigen Kern zu.

geweilt und damals u. a. mit Leander von Sevilla, einem Geistesverwandten, den innigsten Freundschaftsbund fürs ganze Leben geschlossen.[1])

Der Papst erwiderte indeß im „Anhang“ (anagnosticus) zu IX 228 (bei Hartmann a. a. O. S. 225 f.) folgendes: „Das Staatsarchiv, worin der fragliche Vertrag („pacta“) aufbewahrt wurde, ist schon zu Justinians Zeit [561] verbrannt; fast kein einziges Dokument konnte gerettet werden. Übrigens habe ich seinerzeit von dem Vertrage so weit Kenntnis genommen, daß ich sagen kann: Der gegenwärtige Besitzstand ist für Dich günstiger, als der Wortlaut der „pacta“. Darum rate ich Dir, mit Byzanz tunlichst Frieden zu halten“.[2])

So und nicht anders ist das Schreiben Gregors aufzufassen. Lembke (a. a. O. S. 84) und zumal Dahn (V, S. 105 f.) geben die richtige Deutung. Ferreras (a. a. O. S. 324, § 435, S. 324 f., § 437) betont ausschließlich den Archivbrand, unterläßt es, auf den für die Goten unvorteilhaften Charakter der „pacta“ hinzuweisen. Gams II 2, S. 31 f. erwähnt zwar den Vertrag, hat aber keine Ahnung, worum es sich eigentlich handelt!

Aschbach (Westgoten, S. 229 nebst Anm. 22 das.) gibt folgende durchaus falsche Deutung unserer Stelle: „Durch den Papst Gregor ... ward endlich zwischen dem Kaiser Mauritius und dem gotischen König ein Vertrag vermittelt [!], wonach die Griechen im ungestörten Besitz ihrer Seestädte blieben, aber auch ferneren Eroberungen entsagten“ [sic!].[3]) Im Gegenteil: der Papst hat gar nichts vermittelt,

1) Vgl. Greg. M. praef. in librum Job, Dialog. l. III c. 31. 32. 36, edit. Maur. und Franz Görres, Leander von Sevilla, Zeitschr. f. wiss. Theol. XXIX S. 36—50.

2) „Ante longum tempus dulcissima vestra excellentia Neapolitano quodam iuvene [wohl ein junger Kleriker!] veniente mandare curaverat, ut piissimo imperatori [Mauricio] scriberem, quatenus pacta in cartofilacio requireret quae dudum inter ... Iustinianum principem et iura regni vestri fuerant emissa, ut ea ex his colligeret, quid vobis servare debuisset. Sed ad hoc faciendum duae res mihi vehementer obstiterunt, una, quia cartofilacium ... Iustiniani principis tempore ita surripiente subito flamma incensum est, ut omnino ex eis temporibus paene nulla carta remaneret: alia autem, quia nulli dicendum est: ea contra te sunt, apud temetipsum debes documenta requirere ... Ex qua re hortor, ut vestra excellentia ..., quae ad pacem pertinent, peragat.“

3) Genau dieselbe irrige Auffassung vertritt Aloïs Heiß a. a. O., S. 88: „L'original du traité passé entre Athanagilde et Iustinien ayant péri dans l'incendie de Constantinople (561), Reccarède, par les soins du pape Grégoire ..., en négocia un nouveau avec Maurice, par lequel, tout en interdisant l'accès de l'intérieur de l'Espagne aux Byzantins il leur confirmait leurs anciennes possessions sur le littoral“ [!!].

spricht bloß von dem [554] zwischen Athanagild und Justinian abgeschlossenen Vertrag und rät zum Frieden mit Byzanz. Die Antwort Rekareds kennen wir nicht, sie kann, wie die ganze politische Constellation lehrt, nur verneinend gelautet haben. Weder die Goten noch die Griechen gehen in betreff der spanischen Küstenstädte irgend eine Verpflichtung ein; es bleibt eben alles „in suspenso".

2. Zur Zeit des berüchtigten byzantinischen Kaisers Phokas (reg. Nov. 602 bis Oktober 610) machte der Gotenkönig Witterich (reg. 603—610), auch ein fluchbeladener Mörder seines Herrn, Liuvas II. (601—603), den vergeblichen Versuch, den spanischen Boden von den griechischen Eindringlingen zu säubern. Aber da er mehr ein Haudegen, als ein Feldherr war, richtete er nichts aus. Es glückte ihm nur — ob mit Hilfe oströmischer Verräter, oder durch gotische Befehlshaber, steht dahin —, den Byzantinern die Stadt Sagontia zu entreißen, oder, was wahrscheinlicher, die dortige kleine griechische Garnison gefangen zu nehmen.[1]) Der kaiserliche Mörder seines Vorgängers Mauricius war, wie es scheint, klug genug, die von diesem bestallten bewährten Feldherren in den spanischen Besitzungen zu belassen. Übrigens war die Behauptung jener ganz entlegenen und darum wertlosen Territorien für den Usurpator natürlich ohne erhebliche Bedeutung.

3. Auch in der ersten Zeit des Kaisers Herakleios (reg. 610—641), obwohl er gleich seinem Vorgänger furchtbar von den Avaren und Persern bedrängt wurde, behaupteten die Byzantiner im großen Ganzen ihren Besitzstand an der spanischen Küste. Ich schließe dieses aus

1) Vgl. Isidori Hispal. hist. Gothor , ed. Th. Mommsen, Mon. Germ. hist., auct. ant. XI, c. 58, S. 291: [Wittericus] vir quidem strenuus in armorum arte, sed tamen expers victoriae. namque adversus militem Romanum [= die Byzantiner!] proelium saepe molitus nihil satis gloriae gessit, praeter quod milites quosdam Sagontia per duces [kann sich sowohl auf (verräterische) Griechen wie auf gotische Befehlshaber beziehen, vgl. Dahn, Könige V, S. 174, Anm. 2. Letzteres ist wohl das Wahrscheinlichere] obtinuit. Sagontia (oder Segontia?) ist nicht Siguenza am Henares in Altcastilien (sic) — die Griechen drangen ja auch in ihrer günstigsten Zeit (567—570) von Süden nach Norden äußerstens über Cordova hinaus bis zum Südsaum der Sierra Morena, dem Marianus mons der alten Römer, vor! —, sondern das heutige Gisgonza am Guadalete an der Meerenge von Gibraltar (vgl. Ferreras-Baumgarten, Allgem. Historie von Spanien II., III. Teil, § 455, S. 333, Aschbach, Westgoten, S. 234 nebst Anm. 4 das., Lembke, Spanien [I], S. 86 und Anm. 5 das., Gams, K. G. von Spanien, II 2, S. 67 nebst Anm. 1 das., Dahn a. a. O., S. 134 und Anm. 2 das., endlich Franz Görres, Religionspolitik . . . Witterichs, Zeitschr. f. wiss. Theol., 41. Band, S. 102—105, Papst Gregor der Große und Kaiser Phokas, ebenda, 44. Band, H. 4, S. 592—602).

der lakonischen Andeutung des Zeitgenossen Isidor, der einzigen Originalquelle, wo nur von (erfolglosen) Belagerungen griechischer Städte durch König Gunthimar (reg. 610—612) die Rede ist. Beim Hispalenser (hist. Goth., ed. Mommsen a. a. O. c. 59, S. 291) heißt es nämlich bloß: „... hic [Gundemarus] ... militem Romanum obsedit". Lembke, Spanien [I], S. 88 deutet diese Worte nicht unzutreffend, wie folgt: „die beiden Jahre seiner Regierung erlaubten dem Gundemar nur, ... die Angriffe der römischen Truppen zurückzuweisen". Dahn, Könige V, S. 175 nebst Anm. 4 das., spricht noch genauer von „fruchtloser Belagerung einiger byzantinischer Städte". Auch Aschbach (Westgoten, S. 236 nebst Anm. 48 das.) versteht unsere Stelle zutreffend: „Er [Gundemar] suchte auch die Macht der Griechen zu schwächen. Er belagerte sie in ihren Städten, jedoch ohne Erfolg, da er bald darnach starb (612)". Ferreras a. a. O. II, § 467, S. 338 erklärt den einfachen Ausdruck Isidors so, als hätte Gundemar den Griechen die Wege verlegt und ihnen die Gelegenheit benommen, ferner Streifereien in den Staaten der Goten zu machen! Aschbach (a. a. O. S. 236, Anm. 48) bemerkt hierzu mit bestem Fug: „Die Erklärung ist gezwungen, die im Text gegebene die natürlichste". Übrigens fügt der spanische Historiker a. a. O. seiner gekünstelten Deutung hinzu: „Solchergestalt verstehe ich des S. Isidor Worte: militem Romanum obsedit; ungeachtet man glauben könnte, daß Gundemar die kaiserlichen Kriegsvölker in einigen Orten belagert habe". Ad. Helfferich (Westgoten-Recht, S. 49—53) schweigt sich über die vorliegende Streitfrage aus.

III. Die endgültige Abrechnung mit Byzanz durch die energischen Bemühungen der Heldenkönige Sisebut und Swinthila (615 und 624).

1. Erst Sisebut (reg. 612—620) hat seit dem gewaltigen Leovigild die Oströmer energisch und erfolgreich bekämpft. Um 612 gab es immer noch zwei Gruppen byzantinisch-spanischer Küstenstädte, eine größere südöstliche bezw. südliche, nach wie vor, mit Carthagena als Hauptstadt des Ganzen — schwerlich werden freilich alle innerhalb dieses Halbkreises gelegenen Städte noch oströmisch gewesen sein —, und eine ungleich kleinere im Südwesten, höchstens kaum aus vier Städten, nach Dahn, Könige V, S. 178 gar nur aus den zwei Städten Lacobriga und Ossonoba bestehende an der Südspitze des heutigen Portugal, in Algarve (vgl. Spruner-Menke, Histor.-geograph. Atlas, 3. A., Karte 2, 14 und zumal 76). Nachdem Sisebut, der, abgesehen von seinem Antisemitismus, vortreffliche Herrscher, seinen Feldzug

gegen die Juden nur allzu energisch in die Wege geleitet, auch mit den Rucconen, den Rebellen des Nordens, blutige Abrechnung gehalten, begann er im Jahre 615 im Stile eines Leovigild den Vernichtungskampf gegen das oströmische Spanien. Wirksam unterstützt von seinem tüchtigen Feldherrn und späteren Nachfolger Swinthila, besiegte er die Byzantiner unter ihrem Patricius Cäsarius in zwei großen Schlachten und schloß dann nach längeren Unterhandlungen mit Cäsarius, einer ihm kongenialen ritterlichen Natur, und dem von Avaren und Persern aufs äußerste bedrängten Kaiser Herakleios einen ehrenvollen Frieden, der die ganze südöstliche und südliche Gebietsgruppe nebst der Hauptstadt Carthagena den Griechen entriß und ihnen nur noch die wenigen Küstenstädte in Algarve beließ.[1]) Sisebut zeigte sich als Sieger so menschenfreundlich, daß er die oströmischen Gefangenen von seinem eigenen Heerbann loskaufte und in die Heimat entließ.[2])

Der Bischof Cäcilius von Mentesa (Jaen im südöstlichen Spanien) war, wie es scheint, zu Anfang des Sisebutschen Feldzuges in die Gefangenschaft der Griechen geraten, wurde aber von Cäsarius ehrenvoll behandelt, alsbald freigelassen und spielte dann als gotischer Friedensvermittler eine nicht unwichtige Rolle.[3]) In seinem Schreiben rückt Sisebut dem Oberhirten, der sich anfangs, statt sich seiner (wohl von den Byzantinern) bedrängten Diözesanen anzunehmen, in ein Kloster eingeschlossen, in markigen Worten Askese zur Unzeit vor[4]); er war eben durchaus nicht trotz seiner glühenden Frömmigkeit der sanfte „Pfaffenkönig", als welchen ihn Helfferich a. a. O. irrtümlich darstellt.

---

1) Vgl. Leges Visigothorum, ed. Zeumer, Hannoverae et Lipsiae 1894, lib. XII, tit. 2, XIII, XIV, S. 305—307 (die beiden Juden-Edikte Sisebuts), Isidori Hisp. chronica, ed. Mommsen, auct. ant. XI, S. 478, hist. Goth., ed. M. a. a. O. S. 291, (hiernach) der sog. Fredegar, chronicorum l. IV c. 33, ed. Krusch, M. G. h., Scriptor. rer. Merovingic. II, S. 133 und den Briefwechsel Sisebuts mit Cäsarius, ed. Gundlach, Epistolarum tom. III, ep. 3—6, p. 663—668. Jetzt wurde auch Malaga, das, wie wir gesehen, auch seit Rekareds erster Zeit (586—590) nicht wieder in den Besitz der Griechen übergegangen war, abermals und endgültig dem Gotenstaat einverleibt. Natürlich begegnet erst in den Unterschriften des Hispalense II von 619 wieder ein Bischof der rebenumkränzten andalusischen (bätischen) Stadt. Hier unterzeichnet an siebenter und vorletzter Stelle: „Theodulphus in Christi nomine ecclesiae Malacitanae episcopus subscripsi" (Mansi X, p. 570).

2) Vgl. Isid. Hisp., hist. Gothor. a. a. O. S. 291 und hiernach den sog. Fredegar a. a. O.

3) Vgl. Sisebuts Schreiben an Cäcilius und den ersten Brief des Patricius Cäsarius an den Gotenkönig bei Gundlach, Epist. Wisigoticae a. a. O. S. 662 und 663, 2.

4) Epist. Wisigot. 2, ed. Gundlach a. a. O. S. 662.

2. Der klägliche Rest der einst so ansehnlichen oströmischen Besitzungen auf der Pyrenäen-Halbinsel wurde schon 624 durch den vortrefflichen König Swinthila (reg. 621—631, † nach 633), den ersten katholischen „Leovigild“, wiedererobert. Er entriß den Byzantinern ihre letzten Städte im heutigen Algarve, indem er von ihren beiden Feldherren (patricii) den einen durch List auf seine Seite zog und den anderen in offener Feldschlacht besiegte (vgl. Isid. Hisp. hist. Goth., ed. M., c. 63, S. 292).[1]) Groß war der Ruhm des Helden; jetzt erst war die schmachvolle Tat des königlichen Hochverräters Athanagild völlig gesühnt. Mit Recht meint zwar Dahn (Könige V, S. 178 und Art. Swinthila, Allgem. deutsche Biographie XXXVII 1894, S. 272), Sisebut habe ihm mächtig vorgearbeitet, aber man darf auch nicht übersehen, daß Swinthila sich gerade schon in dem Feldzuge von 615 hervorragend ausgezeichnet hat.[2])

An eine spätere Wiederaufnahme der Feindseligkeiten seitens der Griechen war gar nicht zu denken. Befand sich doch der tatkräftige Kaiser Herakleios gerade damals (624) auf dem Gipfel seines Ruhmes. Fällt doch dieses Jahr in die imposante Periode der drei überaus glorreichen Feldzüge (622—628), in der es dem Imperator gelang, dem persischen Erbfeind nicht nur die seit fast zwei Jahrzehnten unglaublich verheerten Ostprovinzen (Kleinasien, Syrien, Arabia Petraea und Ägypten) wieder abzujagen, sondern sogar im Herzen des Sassaniden-Reiches selbst den Frieden zu diktieren! Gegenüber so köstlichen Errungenschaften im Osten kam der Verlust von ein Paar winzigen ganz entlegenen und darum wertlosen Besitzungen im fernen Westen gar nicht in Betracht.

Anhang, Beilagen.

I. Die Theodosia-Fabel.

Nach der gewöhnlichen Annahme wäre Leovigilds erste Gemahlin eine Katholikin namens Theodosia aus hochberühmtem orthodoxem Hause gewesen, eine Schwester der gefeierten Bischöfe Leander, Isidor und Fulgentius von Sevilla bezw. von Astigi (Ecija) und der Nonne Florentina. Diese Theodosia ist aber unter die erdichteten

---

1) So finde ich von Gams a. a. O. S. 81 die isidorische Stelle richtig gedeutet. Helfferich (a. a. O. S. 71 f.) erblickt in den beiden Patriciern ohne allen Grund zwei rebellische gotische Große, was schon Dahn (V, S. 185 Anm. 5) mit Grund genügt hat.

2) Vgl. Franz Görres, Religionspolitik des Königs Swinthila, Zeitschr. f. wiss. Theol., 49. Band, Heft 2, S. 253—270.

Persönlichkeiten zu verweisen, weil den Zeitgenossen Johannes von Biclaro (Chronicon, ed. Mommsen a. a. O., anno 7. Iustini . . ., 5., S. 213 — hier heißen die Prinzen Hermenegild und Rekared „filii ex amissa coniuge" —), Isidor von Sevilla (De viris illustribus c. 41, ed. Arevalus, Isidori opp. VII, S. 160 f., ed. Gust. v. Działowski, Isidor und Ildefons als Literarhistoriker: Knöpfler usw., Kirchengesch. Studien IV 2, Münster i. W. 1898, S. 72 f.), Leander von Sevilla (Sanctimonialium regula ad Florentinam sororem cap. ult. bei Arevalo a. a. O., I, S. 6) und Gregor von Tours (Hist. Franc., ed. W. Arndt, Mon. Germ. hist., Scriptor. rer. Meroving. tom. I, Hannoverae 1885, IV c. 38. V c. 38, S. 172. 230 — hier ist einfach von „filii de prima uxore" bezw. „ex alia uxore" die Rede —) völlig unbekannt und nur durch die getrübten Überlieferungen seit Lucas von Tuy, dem Chronisten des dreizehnten (!) Jahrhunderts (Chron. mundi lib. II, ed. Andr. Schott, Hisp. ill. IV, p. 49), bezeugt. Der apokryphe Charakter dieses Berichtes erhellt schon daraus, daß er zwei handgreifliche Unwahrheiten enthält. Einmal wird Severianus, der Vater Leanders und Isidors, dux oder Statthalter der Carthaginiensis (Carthagena) genannt (a. a. O.), Isidor a. a. O. sagt aber bloß: Leander genitus patre Severiano Carthaginiensis provinciae, bezeichnet seinen Vater Severian also einfach als einen Provinzialangehörigen der Carthaginiensis. Sodann führt uns Lucas die monströse Behauptung vor, Leovigild hätte anfangs als Katholik gegolten (a. a. O. Anm. [Leuvigildus] cum primo christianus [nach dem Sprachgebrauch des orthodoxen Fanatismus = catholicus!] haberetur, Theodosiam . . . duxit uxorem . . .). Somit war auch Leovigilds erste Gemahlin ohne Zweifel eine Arianerin[1]), und ihre beiden Knaben wurden arianisch getauft und erzogen.

II. Die Inschrift von Alcala de Guadaira

bei Aem. Hübner, Inscr. Hisp. Christ. p. 22, Nr. 76 lautet: In nomine domini anno feliciter secundo regni domni nostri Erminigildi regis, quem persequitur genetor sus [sic!] domnus Liuvigildus rex in civitate Ispa(lensi) ducti Aione. Diese ursprünglich hispalensische Inschrift — man fand sie 1669 zu Alcala de Guadaira auf einer Marmorplatte — gehört dem Jahre 580/81 an, wie sich aus dem „anno secundo . . ." ergibt, fällt also in die Zeit nach Beginn der Rebellion

1) Die Notiz des Herausgebers der „Monumenta"-Ausgabe Gregors von Tours (Anm. 1 zu V c. 38 a. a. O. S. 230): „Ex Theodosia priore uxore Leunigildus duos susceperat filios: Hermenegildum . . . et Reccaredum . . ." ist also unrichtig, weil da noch immer an der Theodosia-Fabel festgehalten wird.

Hermenegilds und vor Eröffnung des eigentlichen Krieges zwischen Vater und Sohn. Sie hat eine entschieden aufrührerische Tendenz und sucht — dies beweisen die Worte „quem persequitur" — den schuldigen Sohn auf Kosten des Vaters zu entlasten. Hübner a. a. O. vermutet, daß da nur mehr eine unvollständige Inschrift vorliegt, deren Fortsetzung (auf einem anderen Steine) verloren ist.

Der Sinn der Schlußworte „ducti Aione" ist auch für Th. Mommsen (ed. chron. Joh. Bicl., p. 215, Anm.) rätselhaft. Er liest „ducti aione", fügte indes ein ? hinzu. Ich lese „duce Aione" oder „ductu Aionis" und halte diesen Aio für einen Unterfeldherren Leovigilds, der ihm wohl später bei der Belagerung Sevillas (583 und 584) zur Seite stand. „Aio" läßt sich nämlich wenigstens als langobardischer, also immerhin altdeutscher, Eigenname nachweisen, wie aus Paulus Diaconus Warnefredi, hist. Langob., ed. G. Waitz, Hannoverae 1878, l. IV c. 42 sub fine, p. 169, c. 43. 44, p. 170, l. I c. 3. 7. 14, p. 53. 57. 58. 61 erhellt.

III. Die Inschrift von Carthagena von 589/90.

Einen weiteren Einblick in die Beziehungen Rekareds I. zu Byzanz gewährt uns die 1698 im Kloster S. Mariae de las Mercedes zu Carthagena entdeckte Inschrift (bei Aem. Hübner, Inscr. Hisp. Christ., S. 57, Nr. 176): Quisquis ardua turrium miraris culmina vestibulum(que) urbis duplici porta firmatum, dextra levaq(ue) binos porticos | arcos, quibus superum ponitur camera curva convexaq(ue): Comenciolus sic haec iussit patricius, missus a Mauricio | Aug(usto) [reg. 582—602] contra hostes barbaros, magnus virtute magister mil(itum) Spaniae.

Sic semper Hispania tali rectore laetetur
Dum poli rotantur dumq(que) sol circuit orbem.

Ann(o) VIII (octavo) Aug(usti) ind(ictione) VIII (octava) p. Ch. 589/90.

Hier lernen wir also einen Statthalter im byzantinischen Spanien kennen, den zu Carthagena residierenden Comenciolus. Unsere Inscription weist das achte Jahr des (seit 13. August 582 regierenden) Kaisers Mauricius auf, gehört also unzweifelhaft dem Jahre 589/90 an. Der genannte Imperator hatte ihn gegen die „barbari hostes" nach Spanien gesandt. So werden hier mit echt byzantinischem Hochmut noch immer — an der Wende des sechsten Jahrhunderts!! — die Westgoten genannt. Gegen Hübners Deutung (a. a. O. Anm.: Hostes barbari qui fuerint, ignoramus [sic!!], Visigothos Hispani existimant, Mauros alii) wendet sich mit Recht Dahn V, S. 166 Anm. 2:

„Hübner ... denkt auch an Mauren, aber solche waren damals weder in Spanien noch in Nordafrika". Wie „barbari hostes", so spielt auch das „magnus virtute magister" an auf kriegerische Erfolge der Oströmer gegenüber den Westgoten in der ersten Regierungszeit Rekareds.

Aus dem Vergleich der vorliegenden Inschrift mit Theophylaktos Simocatta (Hist. II c. 10, Nr. 8, ed. de Boor, S. 90) und Euagrios (hist. eccl. l. VI c. 15) erhellt, daß Comenciolus noch im Jahre 589/90 von Mauricius aus Spanien nach Thrakien abgerufen wurde, der Titulus also der letzten Zeit der Wirksamkeit des Statthalters zu Carthagena angehört. Gams (II 2, S. 36) hält ihn mit dem griechischen Statthalter für identisch, der nach Greg. Tur. hist. Franc. V c. 38 (584) um 30 000 Solidi, die Leovigild ihm bot, seinen Schützling Hermenegild verriet. Aber man darf mit Dahn V, S. 166 nur zugeben: Vielleicht war Comenciolus schon zur Zeit des letzten Arianerkönigs nach Carthagena entsandt!

Mit Fug unterscheidet Hübner a. a. O. scharf zwischen unserem Comenciolus und Comitiolus, einem gleichzeitigen byzantinischen Staatsmann, der öfter in den Briefen des Papstes Gregor des Großen vorkommt, z. B. I 41, IV 46, VII 127. 128, VIII 19, IX 121—127, X 5. Gams II 2, S. 35 f. wittert in dem fraglichen Statthalter von Carthagena einen argen Kulturpauker und Cäsaropapisten, aber nur deshalb, weil er ihn willkürlich mit dem Comitiolus verwechselt, der freilich in gedachter Hinsicht nicht ganz einwandfrei war, ja sogar in den Text unserer Inscription dem Comenciolus seinen Comitiolus substituiert. Auch Dahn (V, S. 166 u. Anm. 3 das.) verwechselt beide Staatsbeamten, ohne indes aus seinem Irrtum so verkehrte Schlußfolgerungen zu ziehen, wie der Benedictiner.

IV. Papst Gregor I. der Große (reg. 590—604) und das damals byzantinische Bistum Malaga.[1]

Auf die kirchlichen Verhältnisse der oströmischen Zeit Malagas (554—615) wirft der die ganze Welt umspannende Briefwechsel des ersten großen Gregor, diese unerschöpfliche Fundgrube frühmittelalterlicher Kirchen- und Kulturgeschichte, einiges Licht.

Mit Recht hat man von einst bis heute, und zwar nicht bloß im protestantischen Lager, dem berühmten Kirchenfürsten die drei Briefe

---

1) Vgl. hierzu zwei weitere Arbeiten von Franz Görres: I. Papst Gregor I. der Große und Kaiser Phokas" (Zeitschr. für wiss. Theol., 44. Band, Heft 4, S. 592—602). II. Der spanisch-westgotische Episkopat und das röm. Papsttum ... (586—680), ebenda, 45. Band, Heft 1, S. 41—72.

verdacht, die er am Abend seiner Laufbahn an seinen Souverain, den griechischen Kaiser Phokas (reg. vom November 602 bis Oktober 610), bezw. an die Kaiserin Leontia richtete[1]), den feigen Mörder seines Vorgängers Mauricius und dessen ganzer Familie, überhaupt einen der verworfensten Tyrannen aller Zeiten. Jene Schreiben atmen in der Tat die Sprache niedriger Gesinnung gegen den Lebenden und unauslöschlichen Hasses gegen den Toten, den in vieler Hinsicht vortrefflichen, aber freilich zuweilen etwas cäsaropapistisch angekränkelten Imperator Mauricius, sind also des großen Mannes und christlichen Priesters gleich unwürdig. Ich möchte indes, nicht etwa, um das Verfahren des Papstes zu entschuldigen, sondern nur, um es deutlicher zu erklären, an Folgendes erinnern.

Erstens: Das Lob, von Gregor dem neuen Kaiserpaar so überschwänglich gespendet, verflüchtigt sich bei näherer Prüfung der höfischen Redensarten als fromme Wünsche, was sie auch geblieben sind. Zweitens: Der Pontifex erhoffte von dem ruchlosen Usurpator Vorteile für seine römische Kirche und nicht mit Unrecht. Drittens endlich und vor allem: Es fiel dem päpstlichen Praktiker gar nicht ein, dem beweihräucherten neuen Herrscher zuliebe im gegebenen Fall auch nur das Geringste von seinen kirchlichen Idealen zu opfern. So gibt er seinem neuernannten Nuntius in Byzanz, dem Diakon Bonifatius, ein Schreiben an den Patriarchen Cyriacus mit, ihn zu ermahnen, daß er den ... Titel „ökumenischer Bischof“ [episcopus universalis] abzulegen, sich beeilen möge (Gregorii I ep. XIV 8: „Quotiens eorum nos“, auszüglich bei Jaffé-Wattenbach a. a. O. S. 214, Nr. 1921 [1540] und wörtlich bei Hartmann a. a. O. S. 427 f.). Ferner griff er, und hiermit treten wir dem speziellen Gegenstand dieser Studie näher, trotz der Behörden des Tyrannen Phokas kräftig ein in die Jurisdiktion des Bistums Malaga, ließ durch seinen Legaten Johannes, den ungerechterweise abgesetzten Bischof Januarius rehabilitieren und

1) Es handelt sich um die Schreiben „Gloria in excelsis Deo“ (Daniel 2, 26) [sic!] (im Mai 603), Epist. XIII, 34 (im Auszug bei Jaffé-Wattenbach, Regesta pontif. Rom., edit. II, I, S. 212, Nr. 1899 [1516], und im Wortlaut bei Lud. M. Hartmann, Epistolar. tom. II, Gregorii papae registri l. VIII bis IX, Berolini 1893, S. 396 f.), „Considerare cum gaudiis“ vom Juli 603, ep. XIII, 41 (auszüglich bei Jaffé-Wattenbach a. a. O. S. 212 f., Nr. 1906 [1523] und im Wortlaut bei L. M. Hartmann a. a. O. S. 403 f.) und „Quae lingua loqui“ (an die Kaiserin Leontia), ep. XIII 42 (auszüglich bei Jaffé-Wattenbach a. a. O. S. 213, Nr. 1907 [1524] und im Wortlaut bei Hartmann a. a. O. S. 404 f.). In diesem dritten Schreiben beglückwünscht der Papst die Gattin eines Phokas zum Regierungsantritt und vergleicht sie gar prophetisch mit einer Helena und Pulcheria!

erklärte den Eindringling für dauernd unfähig zu allen Kirchenämtern [1])

Ferreras (a. a. O. § 433. 454, S. 322 f. 332 f.), Lembke, Spanien [I], S. 143 und Dahn, Könige VI, 1. A., S. 413 kennzeichnen diesen Vorfall als einen kräftigen Eingriff des Hierarchen in Interna der spanisch-westgotischen Kirche, übersehen aber vollständig, daß Malaga, wie überhaupt von 554—615, so auch damals byzantinisch, also dem Kaiser Phokas (602—610) unterstellt war. Zutreffend lassen demnach Baxmann (Politik der Päpste von Gregor I bis Gregor VII, I, S. 116), Gams II 2, S. 34—36 und Vicente de la Fuente (Hist. ecclesiástica de España II, Madrid 1873, S. 199—203) die Absetzung und Rehabilitation des Januarius in dem damals (603) byzantinischen Malaga, also auf kaiserlichem Gebiet, stattfinden.

Bischof Januarius muß übrigens zwischen 603 und 619 gestorben sein; denn in den Unterschriften des Hispalense II von 619, der ersten bätischen Synode, die nach Sisebuts erfolgreichem Feldzug gegen die Byzantiner (615) stattfand, begegnet er nicht (Mansi X, S. 569 f.); als Bischof von Malaga unterzeichnet da bereits Theodulf (M. a. a. O. S. 570).

V. Die geschichtlich erweislichen Statthalter (patricii) der byzantinisch-spanischen Küstenprovinz (554 bis 615 bezw. 624).

Liberius erster Statthalter zu Carthagena 554—? (nur eine nicht ganz unwahrscheinliche Vermutung!).

Zwischen 554 und 582 läßt sich aus den Quellen mit Sicherheit kein einziger „patricius" in der spanischen Küstenprovinz der Griechen dartun.

Comenciolus ist fürs Jahr 589/90 unzweifelhaft als Statthalter nachzuweisen. Seine Verwaltung begann, da er vom Kaiser Mauricius (reg. vom 13. August 582 bis 602) entsandt wurde, frühestens in der zweiten Hälfte des Jahres 582, also noch zu Leovigilds Zeiten, und endete noch im Jahre 589/90, da er alsdann nach Thrakien versetzt wurde (s. oben Beilage III).

Cäsarius, der letzte von Carthagena aus die Gesamtprovinz verwaltende „patricius", begegnet nur im Feldzuge Sisebuts (615). Den

1) Vgl. Gregors drei Schreiben an seinen Legaten Johannes: „Inprimis requirendum" Ep. XIII 47, „In nomine domini" Ep. XIII 49 und „De persona magistri (im Wortlaut bei L. M. Hartmann, Gregorii papae reg. tom. II, Mon. Germ. hist., Epistolar. tom. II, S. 410—412. 413 f. 414—418 und auszüglich bei Jaffé-Wattenbach, edit. II, tom. I, S. 213, Nr. 1912 [1530]).

„terminus a quo“ seiner Statthalterschaft kennen wir ebenso wenig, als seine späteren Schicksale.

Ob es für den kläglichen Rest der Küstenprovinz, der sich seit 615 bis 624 nur noch auf wenige Städte im heutigen Algarve (an der Südwestspitze von Portugal) beschränkte, noch einen griechischen Statthalter gab, steht dahin. Auffallenderweise werden diese ärmlichen Trümmer (624) noch von zwei „patricii“ verteidigt; hierunter werden wohl Feldherren zu verstehen sein.

Bonn. **Fr. Görres.**

Beiträge zur griechischen Grammatik.

1. Die Substantiva auf *-ούνι*.

Kretschmer hat B. Z. X 584—586 den Versuch gemacht, die Veränderung des Suffixes *-όνι*> *-ούνι* in Wörtern, wie *κουδούνι — κωδώνιον*, *ρουθούνι — ρωθώνιον* etc. durch romanischen Einfluß zu erklären: nach ihm sei griechisches *ο* ein offener Laut, daher hätten die Griechen italienisches *ọ* durch *u* wiedergegeben. So sind aus it. sapone, bordone, violone etc. Formen, wie *σαπούνι*, *βορδούνι*, *βιολούνι* usw. aufgekommen, die dann mit ihrem Suffix *-ούνι* echtgriechische Wörter auf *-όνι* (*-ώνι*) beeinflußt haben. Diese ansprechende, trotzdem aber, wie ich sogleich zeigen möchte, nicht ganz einwandfreie Erklärung hat Kretschmer zu seiner Ansicht über die slavische Vertretung von idg. *o* geführt, die er auf Grund von Transkriptionen slavischer Eigennamen, sowie von Fremdwörtern in byzantinischen Quellen gefunden zu haben glaubte (Kretschmer, Archiv f. slav. Phil. XXVII 228—240). Da die Erforschung dieser Frage schon außerhalb des Interesses der Leser dieser Zeitschrift liegt, so begnüge ich mich mit einem Hinweis auf meine, K. Z. XLI 157—164 erschienene Abhandlung, wo ich mich ausführlich mit Kretschmers Lehre auseinandersetze und die Geschichte des griechischen *ο*-Lautes, nach dem Zusammenfall der Quantitäten, verfolge. Hier möchte ich betonen, daß die neue Lehre Kretschmers auf der Voraussetzung beruht, griech. *ο* sei ein offener Laut gewesen und dieses glaubt er B. Z. X 584 sq. bewiesen zu haben.

So ansprechend diese Erklärung ist, so sprechen doch Gründe gegen sie, die uns zwingen, sie aufzugeben: mindestens in ebenso viel Fällen wird it. -one in griechischen Lehnwörtern durch *-όνι* wiedergegeben, wir müssen daher für das auch nicht selten vorkommende *-ούνι* eine andere Erklärung suchen. Eine Zusammenstellung des ganzen romanischen Lehnwörtermaterials wird, meiner Meinung nach, viel zur Aufklärung dieser Schwierigkeit beitragen. Ich beginne also damit, indem ich die, meiner Meinung nach, nächste romanische Quelle der betreffenden Wörter angebe. Da ich nun auf romanistischem Gebiet leider nur Hospitant bin, so werden die Romanisten wahrscheinlich manches darin berichtigen können. Ich hoffe trotzdem etwas Neues

bieten zu können und vor allem dadurch neues Interesse für die noch nicht erschöpfend behandelte romanische Lehnwörterfrage im Mittelgriechischen zu wecken:

Substantiva auf *-όνι*:

καρβώνιν, frühmgr. Sophocles s. v. G. Meyer III 27 aus lat. carbōne(m), erst später *καρβούνι*, G. Meyer s. v.

βουρδόνι, unrichtig G. Meyer IV 19 — vlat. burdone(m).

γαλόνι, G. Meyer IV 21; Kretschmer, B. Z. VII 402 — it. galeone.

γαρσόνι, Pernot, Roman. Jahresber. Vollmöllers IV 354, Thumb, Germ. Abh. f. H. Paul 232 — it. garzone.

γαλόνι, Pernot, Rom. Jahrb. IV 353; Thumb, c. l. — it. gallone.

καρτσόνι, Meyer IV 30 — it. calzone.

καντόνι, Meyer IV 32 — it. cantone.

λεμόνι, Meyer IV 44 *λιμόν*, Kretschmer, Lesb. Dial. 419 — it. limone.

μακαρόνι, gewöhnlich pl. *μακαρόνια* Kretschmer, Lesb. Dial. 420 — it. maccheroni.

bεκόνι, Meyer IV 59 — it. becone.

bοτόνι, Meyer IV 61 — it. bottone.

παβιόνι, Meyer IV 67 — it. paviglione (sp. pavijone).

παβόνι, *παγόνι*, Meyer IV 67 — it. pavone, pagone.

σπερόνι, Meyer IV 85 — it. sperone.

τιμόνι, Meyer IV 89 — it. timone.[1])

Substantiva auf *-ούνι*:

bozzúña, Bova — sicil. buzzuni. s. G. Meyer, Neugr. St. III 18.

κουρκούνι, G. Meyer III 30 — ven. cocon, it. coccone, mit Anlehnung an *κουρκέλλα*.

βερδούνι, Meyer IV 18 — ven. verdón.

βιολούνι, Meyer IV 18 — ven. violon.

γαλιούνι, Meyer IV 21 — ven. galeone.

δαρδούνι, Meyer IV 25; auf Entlehnung aus ven. *đarđon deutet der Spirant. It. *dardone.

διλιούνι, Meyer IV 26 — ven. biliôn — it. billione.

καρτσούνι, Meyer IV 30; Dieterich, B. Z. X 589 — ven. calzon.

κιούνι, Meyer IV 35 — ven. occhion — it. occhione.

κουτουνιά, pl. Meyer IV 41 — it. coton — it. cotone.

bαρbούνι, Meyer IV 58 — ven. barbon.

bαστούνι, Meyer IV 58; Hesseling, Les mots maritimes 24 — ven. bastun.

bουbούνι, Meyer IV 62; — ven. bubon, it. bubbone.

bουφούνι, Meyer IV 63 — ven. bufon.

dž*ιπούνι*, *ζιπούνι*, *γιπούνι*, Meyer IV 66; Prellwitz, Roman. Jahresb. VII 70 aus ven. zipon, zu it. giubbone.

1) Falsch Hesseling, Les mots maritimes p. 32.

τριμπόνι, Meyer IV 91 — it. trombone.
τριόνι, Meyer IV 91 — it. trioni.
πανδελόνι, Kretschmer, B. Z. VII 403 — it. pantelone.
πιστόνι, Pernot, Rom. Jahresb. IV 355; Hesseling, Les mots maritimes 28 — it. pistone.
ἀερόνι, Pernot, Roman. Jahresb. V 365; — it. airone.
μπαλλόνι, Pernot, Roman. Jahresb. IV 355.
κανόνι, Kretschmer, B. Z. VII 402; Pernot, Roman. Jahresb. IV 354; V 363; Hesseling c. l. 9, 17 — it. cannone.
καπόνι, falsch Hesseling c. l. 18 — it. cappone.
προβιζιόνι, Pernot, Rom. Jahrb. IV 355; Hesseling c. l. 29 — it. provisione.
σαλόνι, Pernot, Roman. Jahresb. VI 355; — it. salone.
στρατόνι, Meyer III 64 — it. stradone mit Anlehnung an στράτα.
βαγόνι, Thumb c. l. 232 — it. vagone.
μπαλκόνι, Thumb c. l. 239 neben μπαρκόνι — it. balcone.
παόνι[1]), Kretschmer, B. Z. VII 399 ven. paón, zu it. pavone.
κασσόνι, falsch Hesseling l. c. 9, 19 — it. cassone.
κορδόνι, Pernot, Roman. Jahresb. IV 354; Hesseling c. l. 9 — it. cordone.
πικούνι, Meyer IV 71 — ven. picon, it. piccone.
πιτσούνι, Meyer IV 72 — ven. *pizon, it. piccione, s. auch Kretschmer, B. Z. X 586.
ῥαμπαούνι, Meyer IV 75 — ven. rampegon zu it. rampicone.
ῥετσούνι, Meyer IV 76 — ven. arson, it. arcione.
σαπούνι, Meyer IV 79 — ven. sapon, it. sapone.
σκουφούνι, Meyer IV 83 — ven. scofon — it. scoffone.
σπερούνι, Meyer IV 85 — ven. speron, spiron.
τακούνι, Meyer IV 87 — ven. tacón, it. taccone.
παούνι, Bova — ven., südit. páon, zu it. pavone.
φρεντσούνι, Meyer IV 98 — ven. frison.
μπαρκούνι, Bova, Kretschmer B. Z. X 585; Thumb, c. l. 239 aus südit. barcôn.
ῥατσιούνι, Hesseling c. l. 14, 19 — ven. razion,
τσαμπούνι, Meyer IV 91 — ven. *zampon zu zampa.
καπούνι, Kretschmer, B. Z. X 585 ven. capon.
μπουκούνι, Kretschmer, B. Z. X 585, falsch Lorentzatos Ἀθηνᾶ XVI 199. — ven. bucon.
κουρδούνι, Kretschmer, B. Z. X 585 — ven. cordon.
μιλλιούνι, Psichari, Revue critique LX 275, μελιούνι, W. Meyer-

1) Dieses Wort scheint aber schon lateinisches Lehnwort zu sein, wie die Beispiele bei Kretschmer c. l. zeigen. Ihre lautliche Ähnlichkeit mit der venezianischen Form ist also nur zufällig.

γαλιόνι, Galea Act. Synod. Florent. s. Ducange 235 — it. galeone.

ποντόνι, Pernot, Rom. Jahrb. IV 355, Hess. 28 — it. pontone.

πολτρόνι, Kretschmer, Lesb. Dial. 424 — it. poltrone.

Lübke, Portius XXIX — ven. *milion, zu it. millione.

πεζούνιν, Cypern, Prellwitz, Rom. Jahrb. VI 70 — franz. pigeon.

περρούνιν, Cypern, Prellwitz c. l. 70 — franz. perron.

τσιρούνι, Hesseling 31 — ven. ziron.

φλασκούνι, Hesseling 31 — ven. frasconi.

κουφούνι, Bienenkorb, Lesbos, Νεοελλ. Ἀνάλ. I 408 — ven. *cofon zu it. coffone aus coffa.

Ich habe das Material in möglichster Vollständigkeit zusammengestellt und fasse das Ergebnis in folgendem Satz zusammen: die gemeinitalienischen und lateinischen Lehnwörter haben ihre Endung nicht verändert und erscheinen im Griechischen mit dem Suffix -όνι, dagegen werden venezianische und süditalienische, endlich (auf Cypern) französische Lehnwörter stets mit -ούνι wiedergegeben. Die letzteren sind übrigens so gering an Zahl und geographisch so wenig verbreitet, daß sie eigentlich weggelassen werden könnten, denn jedenfalls haben sie bei der Erscheinung, die wir erklären wollen, so gut wie gar keine Rolle gespielt. Aus dem soeben Gesagten geht nun hervor, daß der Grund des Aufkommens zweier Suffixe -όνι und -ούνι bereits auf romanischem Boden zu suchen ist. Er wird uns aber auch sofort klar, wenn wir die italienischen Mundarten näher ins Auge fassen: in Unteritalien wird, nach Kretschmers eigener Behauptung, italien. ọ durch *u* vertreten (s. B. Z. X 586); dasselbe gilt auch von den norditalienischen Dialekten (s. d'Ovidio, Gröbers Grundriß der roman. Philologie I 558). Formen, wie venez. canun = it. cannone, bastun = bastone[1]) u. a. zeigen uns, daß italienischem ọ im Venezianischen ein stark geschlossener *o*-Laut entspricht, der jedenfalls mehr zu *u* neigte, als das gemeinitalienische und auch das griechische *o*. Dieses ist auch der Grund, warum ven. *ọn* im Griechischen durch -ούνι wiedergegeben wurde.

1) Die venezianischen Belege entnehme ich dem Wörterbuch des Boerio. Wenn hier -un neben -on erscheint, so liegt das wohl an der Inkonsequenz unseres Lexikographen, die auf geschlossene Aussprache des -o Lautes deutet. Leider bin ich nicht in der Lage Boerios Belege phonetisch zu kontrollieren und muß daher alle seine Inkonsequenzen mit herübernehmen, was aber für meine Untersuchung gleichgültig ist.

Hieraus folgt nun, daß wir keine stichhaltigen Gründe vorbringen können, die uns nötigten, mit Kretschmer (s. B. Z. X 584—586; Archiv f. slav. Phil. XXVII 237) offene Aussprache des griechischen ο anzunehmen. Gerade das Umgekehrte ist der Fall, wie uns die russischen, lateinischen, syrischen Lehnwörter zeigen, wo griechisches ο durch *u* wiedergegeben wird. Vgl. russ. ruga aus gr. ῥόγα; úksusъ aus gr. ὄξος; lat. amurca — gr. ἀμόργη; cummi, gummi — gr. κόμμι; purpura — πορφύρα; rumpia — ῥομφαῖα etc.; s. Klaussen, Die griechischen Lehnwörter im Französischen § 12; Griechische Elemente in den roman. Sprachen, Neue Jahrb. f. d. klass. Altertum XV 412 u. 417. — Ferner syrisch: conūnō — κανών; higmūnō — ἡγεμών; hedjūtō — *ἰδιώτης zu ἰδιώτης (zur Aspiration vgl. Thumb, die griech. Sprache im Zeitalter des Hellenismus 19; Schulze, Sitzungsb. preuß. Akad. XXXVI 740 sq.) etc.; s. Sobolevskij, Drevnij cerkovnoslavjanskij jazyk 27.

Eine Tatsache scheint, auf den ersten Blick, gegen die von mir vorgetragene Erklärung zu sprechen: Die Formen auf -ούνι sind, wie es scheint, zahlreicher, als die auf -όνι, man könnte daher an ihrem dialektischen Ursprung zweifeln. Indes sind es zwei Gründe, die diesen Einwand widerlegen: 1) Man bedenke die vielen romanischen Lehnwörter mit spezifisch venezianischem Gepräge, die schon von G. Meyer und seinen Ergänzern auf Grund andrer phonetischer Merkmale als solche erkannt worden sind. 2) Kretschmer selbst hat l. c. darauf hingewiesen, daß die nach dem 13. Jahrh. erfolgte Massenentlehnung venezianischer Lehnwörter die Übertragung des Suffixes -ούνι sogar auf echtgriechische Wörter zur Folge hatte. Man muß also annehmen, daß ein Teil der von uns oben unter -ούνι angeführten Wörter ursprünglich die Endung -όνι hatte. Den Eindruck macht auf mich jedenfalls κουφούνι, welches ursprünglich wohl *κουφόνι lautete, ferner καρβώνιν, welches später zu καρβούνι wurde, und σαπώνιν > σαπούνιν bei Prodrom. II 37 und 147, der beide Formen anführt.

Historische Tatsachen stützen meinen Erklärungsversuch: aus der knappen und doch so inhaltsreichen Zusammenstellung G. Meyers, Neugriechische Studien IV 1 sq., ersehen wir, daß zu Anfang des romanischen Einflusses die Amalfitaner und Pisaner auf der Balkanhalbinsel das Übergewicht hatten. Die von diesen, sowie schon früher aus dem Vulgärlateinischen entlehnten Formen (wie καρβώνιν s. Sophocles s. v.) wurden mit -όνι wiedergegeben. Darauf erst setzte der venezianische Einfluß ein, der eine Menge Wörter auf -ούνι in die griechische Volkssprache brachte und den vorhergehenden Einfluß zum Teil verwischte. So erklärt sich, daß wir später καρβούνι antreffen

(G. Meyer, Neugr. St. III s. v.) und daß dieses -ούνι auch auf echtgriechische Wörter wie γουρούνι, κουδούνι, ρουθούνι übertragen wurde.

Die Analogiewirkung scheint auch heute noch nicht nachgelassen zu haben; sie vollzieht sich Wort für Wort, genau, wie die von Bremer, Deutsche Phonetik XI—XVII, beobachteten Erscheinungen. Nach dem 12. Jahrh. wird sie wohl begonnen haben; darauf lassen die oben zitierten Formen des Prodromos schließen, ferner Formen wie γουρόνιν 9, 11; μουρόνιν 11, 26; aber ρουθούνι 26, 18 u. a., die wir in dem Text „Rêč tonkoslovija grečeskago" vorfinden, den ich auf das 13. Jahrh. zurückführe.[1])

---

2. Anlautende tönende Verschlußlaute und Spiranten im Mittel- und Neugriechischen, als Vertreter altgriechischer tonloser Verschlußlaute.

Es ist eine öfters beobachtete (s. Foy, Lautsystem 13 und 25; Thumb, Handbuch § 33 Anmerk. 3, Jannaris, Hist. gr. gr. 80), doch im Zusammenhange noch nicht behandelte und daher, wunderbarerweise, noch unerklärte Erscheinung, daß anlautende tonlose Verschlußlaute im Griechischen zu tönenden Verschlußlauten und zu tönenden Spiranten werden. Eine Zusammenstellung der Beispiele dieser Erscheinung, die ich im folgenden vornehme, ohne indes auf Vollständigkeit Anspruch zu erheben, wird wohl, wie ich glaube, zur Aufklärung des Problems beitragen.

Vor allen Dingen muß man in Betracht ziehen, daß wir eine und dieselbe Erscheinung vor uns haben, nur daß sie zu zwei verschiedenen Perioden der griechischen Sprachgeschichte vor sich gegangen ist; vermutlich hat sie daher in beiden Perioden die gleichen Gründe gehabt. Ich habe eben eine Ansicht ausgesprochen, die sofort bewiesen werden muß: von gleichen Erscheinungen kann nämlich nur die Rede sein, wenn wir nachweisen, daß der Wandel π, κ, τ > β, γ, δ im Anlaut in den weiter unten zu besprechenden Fällen in die Zeit vor der griechischen Lautverschiebung fällt, die den Wandel tönender Verschlußlaute in tönende Spiranten zur Folge hatte, daß also hier, wie auch in der späteren Erscheinung, wo b, g, d für π, κ, τ im Anlaut tritt, der Wandel tonloser Verschlußlaute in die entsprechenden tönenden vor-

1) Die von mir vorbereitete Neuausgabe dieses für die griechische Sprachgeschichte hochwichtigen Textes wird augenblicklich für den „Sborniкъ otdêlenija russk. jaz. i slov. Imp. Ak. Naukъ" gedruckt. Vorläufig zitiere ich den Text nach der schwer zugänglichen und ungenügenden Editio princeps N. K. Nikoljiskij, Rêčĭ tonkoslovija grečeskago, Pamjatniki drevnej pismennosti CXIV, St. Pb. 1896.

liegt. Folgende Beispiele beweisen nun, daß der Wandel π, κ, τ > β, γ, δ in der Tat alt ist und schon der *Κοινή* angehört:

π > β[1]):

πυτίνη, Hes. aus einem Fragment des Aristophanes (fr. inc. 244) s. G. Meyer, III 17 daher *βυτίνη* Hesych.

πυτίνα > *βυτίνα*, Gefäß zum Einsalzen von Fleisch und Fischen, Macedonien, *Φιλίστωρ* III 127.

πυτίνα > *βουτίνα*, Foy 18.

πιστάκιον > *βιστάκιον*, Posid. apud Athen. 14, 61 s. Sophocles, 309. Eustath. Hom. 1210, 42 s. G. Meyer G. G.³ 273.

πάμβαξ > *βάμβαξ*, Ducange 172. Unsicher ist mgr. *βομβάκι*, Ducange 210, denn es kann als Kontamination von mgr. *πάμβαξ* und dem älteren *βόμβυξ* aufgefaßt werden. Zur Etymologie vgl. Korš, Izvêstija otdêl. russk. jazyka i slovesnosti VIII, Heft 4, p. 55—58, vgl. auch vambáki Bova, Pellegrini, Lessico 119.

**πραικόκκιον* aus lat. praecoquium, praecox gab mit volksetymologischer Einführung der Präposition *περι-* die Form **περικόκκιον*, woher *βερέκοκκα*, pruna C. Gl. Lat. II 256, ungenau G. Meyer III 14.

τ > δ:

τόξον > *δοξάριον* s. Ducange 323, Sophocles 393. Neugriechisch: *δοξάρι* Zakonisch, *Οἰκονόμος*, *Γραμματική τῆς τσακωνικῆς διαλ.* 68; *δοξάριν* Cypern, *Σακελλάριος*, *Κυπριακά* II 530; *δουξάρ'* Lesbos, Kretschmer, Der lesb. Dialekt 442 etc. — G. Meyer, I. F. VI 114 sq. erklärt das anlautende δ- durch Anlehnung an *δόξα*; meiner Meinung nach kann eine derartige Volksetymologie erst stattgefunden haben, als sich das δ aus τ schon festgesetzt hatte, und zwar aus andern Gründen, die weiter unten zur Sprache kommen. Die Form mit δ- ist schon alt; dies zeigen nicht nur die Beispiele bei Duc. und Soph., sondern auch die neukyprischen Ableitungen: *δοξεύγω*, *δοξεύκω*, = *τοξεύω*; *δοξιότης*, wohl aus Kontamination von *τοξευτής* + *τοξότης* entstanden; s. *Σακελλάριος* II 520.

τρωξαλλίς > *δρωξαλλίδα*, Cypern, Foy, Lautsystem 16; *Σακελλάριος* II 533.

τυκάνη > *δουκάνη*, Macedonien, *Φιλίστωρ* III 130; Cypern, *Φιλίστ.* III 439; Foy, Lautsystem 16.

---

1) Formen, wie *góλπι* aus *ἐγκόλπιον* (s. Nisyros, *Μνημεῖα* I 382; etc.), die durch Vokalschwund im Anlaut entstanden, werden im folgenden nicht berücksichtigt, da sie unter die von Foy, B. B. XII 67 sq., Hatzidakis, Einleitung 324, besprochenen Erscheinungen gehören.

τράππα aus it. trappa > δράππα Cypern, γράππα Rhodos, Meyer IV 26.

κ > γ:

κυψέλη > γυψέλη, Ducange 249; ngr. auf Tinos Ἐφ. φιλ. 238; δυψέλη; Siphnos, s. G. Meyer, B. Z. III 157.

κοῦβα > γοῦβα, s. G. Meyer IV 24.

κύριος > γύριος, Berl. Pap. 975, 12 sq. (45 p. Chr.) s. Herwerden Appendix 40.

κουβάνj, Imbros, Σύλλογος VIII 130 > γουβάν', Pontos, Syll. XVIII 528.

κάτος > γάτος, Thera, Foy, Lautsystem 13.

κάτος > γάδος, Thera, Foy 13.

κάβος > γάβος, Thera, κυρτός > γυρτός, Thera, Foy 13.

κρικέλλιν > γρικέλλιν, Cypern, Sakellarios II 515;

κρυσταλλένος > γρυσταλλένος ibid., ὠκυπόδιον > γυπόδιν ibid. 517;

κναφεύς > γναφι̯ᾶς, Cypern, Sak. 512; κναφεῖον > γναφει̯ό ibid.

κιστέρνα > γιστέρνα, Syme, Meyer III 30;

κρικέλλα > γριτζέα, Zakonien, Οἰκονόμος 67.

κορδέλλα > γορδέλλα, Naxos, Meyer III 31;

κόξα > γόγξα, Ophis, Syll. XVIII 130;

κίγκλα > γίγκλα, Cerigo, Kreta, Meyer III 30, der es fälschlich durch Assimilation erklärt.

γαρδινάλις aus καρδινάλις s. Ducange 233.

κάγκελλα > γάγκελλα, Thera, Meyer III 23.

κογκόλη (aus aksl. kąkolĭ) > γογγόλη, Thessalien, Meyer II 31.

κουμοῦλα (Augmentativum zu κουμούλι, welches Deminutivum zu lat. cumulus ist) s. G. Meyer III 34 > γουμοῦλα, Thessalien.

κλυστήριον > γλυστήρι, Ducange 254; κοράσιον > γοράσι, Duc. 259; κράββατος > γράββατος, Sophocl. 337 usw.[1])

Diese Erscheinungen sind alt; das bezeugen sowohl die byzantinischen Denkmäler, als auch die Verbreitung der Erscheinung in allen griechischen Mundarten. Leider bin ich augenblicklich nicht in der Lage, der Verbreitung dieser Erscheinung in Papyri[2]) und Inschriften nachzuspüren. Hier möchte ich mir dagegen einen Erklärungsversuch

1) Wie ich nachträglich merke, kann es sich bei dem Wandel tenuis > media vor Sonoren um progressive Assimilation handeln, worüber Thumb B. Z. IX 232.

2) Die Papyri sind übrigens nicht ganz zuverlässige Zeugen, da hier mit ägyptischen Eigentümlichkeiten gerechnet werden muß. S. Hatzidakis, Gött. Gel. Anz. CLXI 609, Dieterich, Untersuch. 84 sq. Mayser, Gramm. d. Papyri 170 sq.

erlauben: daß es sich nicht um ein „Lautgesetz“ handelt, sieht ja wohl jeder; man schlage ein beliebiges mittel- oder neugriechisches Wörterbuch auf, um sich von der großen Masse von Wörtern mit dem Anlaut κ, π, τ zu überzeugen; ein „Lautgesetz“ hätte aber all dies nicht gestattet. Meine These lautet: im Sandhi wurden bereits in der *Κοινή* anlautende π, κ, τ unter dem Einfluß vorhergehender Nasale (s. Dieterich, Untersuchungen 103 sq.) zu entsprechenden tönenden Verschlußlauten β, γ, δ. Also: tom batéra, tin gangélan, kalón doksárion (= τὸν πατέρα, τὴν καγκέλλαν, καλὸν τοξάριον) etc. In den Fällen nun, wo die betr. Substantiva (seltener Verba u. a.) häufiger isoliert (d. h. ohne vorhergehende Wörter mit auslautendem Nasal) gebraucht wurden, blieb der anlautende tonlose Verschlußlaut im Anlaut erhalten, in entgegengesetzten Fällen wurde der in der Kombination ν + τ, μ + π, n + κ entstandene tönende Verschlußlaut auf die andern Fälle übertragen, wo er im absoluten Anlaut stand, also verallgemeinert.

Die auf solche Weise entstandenen anlautenden tönenden Verschlußlaute sind alt, denn, wie die oben angeführten Beispiele zeigen, unterlagen sie der Lautverschiebung b, g, d > β, γ, δ, d. h. sie wurden zu entsprechenden tönenden Spiranten.

Auch nach der Lautverschiebung wirkte dieses Sandhi-Gesetz noch fort, wie die Fälle zeigen, wo anlautende (bis dahin noch erhaltene) tonlose Verschlußlaute zu entsprechenden tönenden Verschlußlauten wurden und nunmehr als solche auch weiterexistierten. Diese Erscheinung π, κ, τ > b, g, d gehört der zweiten Periode der Wirkung desselben Sandhi-Gesetzes an. Ich stelle auch hierfür die von mir gesammelten Beispiele zusammen:

π > *b*:

bοκάμισο aus (ὑ)ποκάμισον, Ducange 213.

bαμbάκι ngr. aus παμβάκιον, Foy, Lautsystem 22.

bάλλα ngr. aus πάλλα, it. palla, falsch G. Meyer IV 56.

bερδικλώνω, *bερδουκλώνω*, s. G. Meyer III 53 aus περδικλώνω ibid. wohl aus lat. *pediculare, nicht *impediculare, da sonst die Form mit anlautendem π unerklärt bleibt.

bεργιέρα, Meyer IV 70 — ven. periera.

Cypern: *bάλλος* aus πάλλος, Cypern, Sakellarios II 669.

bλέξιμον aus πλέξιμον ibid. Sakell. 669.

bοῖος aus ποῖος ibid. Sakell. 670.

bυρίζω aus πυρίζω, *bλέω* aus πλέω ibid. Sakell. 670.

bίκος aus it. pico, Kreta, Meyer IV 59.

Kephallenia: *bιομbός* aus it. piombo, Meyer IV 59.

bουρνέλα aus it. prunella, Meyer IV 62.
bατίνα aus it. patina, Meyer IV 58.
bαbαφίgος aus ven papafigo, Meyer IV 57.
bαρλαφέστας aus *παρλαφέστας*, Meyer IV 57.
Kreta: *bέμbω* aus *πέμπω*, Foy, Lautsystem 25.
bουdικός — *ποντικός* ib., *bομbή* aus *πομπή* ib.
bυχνός aus *πυκνός* ib., *bιστός* aus *πιστός* ib.
Nisyros: *bασμός* aus *πασμός*, *Μνημεῖα* I 385.
bουνέτης aus *πονέντης*, Meyer IV 72.
Lesbos: *bγάτσα* aus *πουγάτσα*, s. Kretschmer, Lesb. Dialekt 430.
Macedonien: *bράβα* aus slav. prava, welches in seiner alten Form in türk. pεrava, neben brava erhalten ist. Falsch G. Meyer II 46.
Epirus: *bιστερή* aus *πιστερή* zu slav. peštera, Epirus, Pio, Contes 55.
**bεdžούνι* aus *πετσούνι*, vorausgesetzt durch alb. bedžunε, s. G. Meyer, Alb. Wb. 30, Neugr. St. IV 56.
Lakonisch: *bόλια* aus alb. pol'ε zu slav. poła s. *Οἰκονόμος*, *Γραμματικὴ τῆς τσακων. διαλ.* 82.
Morea: *bοστάλι* aus slav. postałъ s. Papazafiropulos 465.
Bova: *bουτία* aus sizil. putia, Meyer IV 63 usw.
κ > *g*:
Cypern: *gριματίζω* aus *κριματίζω*, Sakell. II 510.
Nordgriechenland: *gουπλίτσι* aus slav. къbłъ Epirus, *Μνημεῖα* I 2.
gοδέσποινα aus (*οἰ*)*κοδέσποινα*, Matov, Grъcko-błъgarski studii 62.
**gόμbα* aus *κόμbα* zu *κομβί*, *κόμβος*; vorausgesetzt durch die südslavischen Formen mit *g*, s. Štrekelj, Zur slavischen Lehnwörterkunde 22.
Kreta: *gρεμνίζω* aus *κρημνίζω*, Foy, Lautsystem 25.
Bova: gualízzo aus *κουβαλίζω*, Pellegrini, Lessico 50.
τ > *d*:
Epirus: *dιλάλης* aus *τελάλης*, Pio, Contes 52, zu türk. tellal s. Miklosič, Türkische Elemente II 71.
dαβάνι zu türk. tavan, Epirus, Pio, Contes 16, gemeingr. *ταβάνι*, Miklosič, Türk. Elem. II 69.
Arkadien: *dορβᾶς*, *Δελτίον* IV 228; aus türk. torba.
Astypalaia: *dιλάλης*, s. oben Pio, Contes 95.
Bova: dufέki türk. tufek, Pellegrini 39.
dapinós aus *ταπεινός*, Pellegrini 36.
Lakonien: dufetši s. oben *Οἰκονόμος*, *Γραμματική* 83 u. a.

Die eben beobachteten Erscheinungen: π, κ, τ > b, g, d erstrecken sich, wie die angeführten Beispiele lehren, über das ganze griechische Sprachgebiet; wenn man also das von K. Dieterich, K. Z. XXXIX 81—108 befolgte Prinzip auf diesen Fall anwendet, so müßte man auch diese Sandhi-Erscheinung auf die *Κοινή* zurückführen. Das geht natürlich nicht an, denn, wie die lateinischen Lehnwörter des Griechischen zeigen, sehen wir an Stelle der tönenden Verschlußlaute der *Κοινή* im späteren Griechisch tönende Spiranten β, γ, δ. Ich würde auf diese Tatsache kein Gewicht legen, wenn sie nicht mit zwei prinzipiellen Fragen im innigsten Zusammenhang stände. Denn Dieterichs (s. K. Z. XXXIX 81—136) Rekonstruktionsmethode scheint mir falsch zu sein, gerade, weil sie mechanisch ist; ebenso lautet das Urteil eines Romanisten, wie Sandfeld-Jensen, Zeitschr. f. roman. Phil. XXX 109—112. In diesem Zusammenhange läßt sich auch eine andere Prinzipienfrage streifen: wie die angeführten Beispiele zeigen, haben einige türkische Lehnwörter auf griechischem Boden ihre anlautenden tonlosen Verschlußlaute durch entsprechende tönende ersetzt.[1]) Es handelt sich offenbar um dieselbe Erscheinung, die auch in neuester Zeit nachwirkt, denn in den neugriechischen Dialekten, wo auslautendes *-ν* bewahrt wird, kann man den Vorgang auch heutzutage noch beobachten. Den Anfang der Sandhi-Erscheinung kann man aber, wie die Beispiele bei Soph. und Duc. zeigen (s. oben), schon ins frühe Mittelalter verlegen. Das Vorkommen desselben Vorgangs in neugriechischen Mundarten zeigt uns das Fortleben desselben und zeugt nur von der „bekannten Zähigkeit" des Griechischen, die Hatzidakis (s. Einleitung 32) schon öfters betont hat. Also hat Kretschmer Unrecht, wenn er in seiner sonst so trefflichen Abhandlung „Der heutige lesbische Dialekt" p. 6 sq. aus dem Vorkommen der nordgriechischen Vokalverengung a, o, e > a°, u, i in den heutigen Dialekten das junge Alter dieser Erscheinung folgert.

3. Vokalerscheinungen.

Die Form *καλάνδαι* aus lat. calendae erklärt Dieterich, Untersuchungen 19—21 und vor ihm auch schon G. Meyer, Neugr. Stud. III 7, durch Vokalassimilation: er nimmt eine Vokaländerung an, die sich zuerst in der Form *καλανδῶν* einstellte, und dann durch Ausgleichung auf die andern Formen mit betontem *-άν-* übertragen wurde. Im folgenden möchte ich einen andern Erklärungsversuch vorbringen und auch die Gründe angeben, die, meiner Meinung nach, denselben

---

1) Das gesamte Material dieser Erscheinung in den türkischen Lehnwörtern des Neugriechischen hoffe ich in nächster Zeit den Mitforschern in einer Arbeit über die türkischen Elemente vorlegen zu können, für die ich bereits recht umfangreiche Vorarbeiten gemacht habe.

bestätigen. Dieterichs Erklärung hat nämlich einen schwachen Punkt, über den man sich umsomehr wundern kann, da er von einem so guten Kenner der Lautphysiologie nicht bemerkt worden ist; wäre in καλανδῶν wirklich Assimilation, dann hätte man doch ein *καλουδῶν zu erwarten, da unbetonte Vokale sich doch den betonten assimilieren. Außerdem ist es sehr unwahrscheinlich, daß καλανδῶν, — die einzige Form, wo das -αν- unbetont erscheint, — zum Ausgangspunkt der Erscheinung wurde. Und wenn in Dieterichs Beispielen (s. Untersuchungen 19 sq.) gerade diese Form überwiegt, so ist das doch nur ein Zufall. Eine Zusammenstellung des Materials wird zweifelsohne auch diese Fälle aufklären.

καλάνδαι: gen. καλανδῶν Rossi, Roma sotterranea I 332; Torremuzza, Siciliae et objacentium insularum inscr. p. 263, 23; p. 265, 29; p. 278, 85. Le Bas, Inscr. grecq. et lat. Heft 3, 4 p. 271 (408 post Chr.), s. Dieterich, Untersuch. 19.

Καλανδίων, Name.

Καλάνδαι UB 113a, 143; πρ[ὸ] ιε' καλανδῶν Μ[αρτίω]ν. (Abschrift aus dem Τόμος ἐπικρίσεων des Praef. Aug.), UB 362a, 215. — καλάνδ[αι]ς Ἐ[ἰ]ανουαρ[ί]ας, L 130 s I/II καλάνδαις Ἀπριλειας; UB 263a, 94 (Testament des Veteranen Longinus Castor:) πρὸ ιε' καλανδῶν erst. zu Diocl. Zeit: καλενδῶν ‖ ND καλανδῶν (Die Papyrusbeispiele nehme ich aus Wessely, Wiener Studien XXIV 40; s. auch Eckinger, Orthographie latein. Wörter in griech. Inschriften 18), καλάνδαι C. G. L. II 337.

Οὐλαντίνῳ L 113, 1 aus Valentino Wessely l. c. 66 (VI. saec.).

τριάντα zu vulg.-lat. trienta; zuerst auf einer argivischen Inschrift L et F 137 (s. Κουμανούδης, Συναγωγὴ λέξεων ἀθησαυρίστων s. v.), ferner Gloss. Laod. 211, s. M. Vasmer, B. Z. XVI 262—5; K. Z. XLI 154—7; Hatzidakis, Einleitung 150; Dieterich, Untersuch. 186; Jannaris, Histor. greek grammar 172. Wegen der lateinischen Form vgl. Sommer, Handbuch d. lat. Laut- und Formenl. 497; W. Meyer-Lübke, Einführung 152. — βάραγγοι bei Cedrenus II 613; Anna Comnena I 120; Curopalates 37. 57; Scyl. 644. 737; Arsen. CP. 956 C; etc., vgl. Sophocles Lexicon 299 aus russ. varęgi.

Der Grund der Erscheinung wird noch klarer, wenn man sich den neugriechischen Mundarten zuwendet; hier finden wir folgende Beispiele:

γράντσ', Trapezunt, Syllogos XVIII 130 neben γρέντσj, Ophis ibid., welches ich aus aksl. gręzĭ hergeleitet habe (s. M. Vasmer, Izvêstija otdêlenija russk. jazyka XI, Heft II, p. 404 sq.). So erklärt sich der Rhinesmus in γρίνξι, Mariupol s. G. Meyer, Neugr. Stud.

II 25, denn direkte Entlehnung aus dem Russischen müßte *γριάζι ergeben.

λαγκός Bergschlucht, Kreta; λάγκος, vallis Trinchera, Syll. membr. 82. 65 (1098 n. Chr.) etc. gehören wohl zu aksl. łągъ, wie das Geschlecht uns zeigt, und nicht zu aksl. łąka, wie G. Meyer, Neugr. Stud. II 37 sq. annimmt.

πάγκος Spinne, Thessalien, auch Leukas, Syllogos VIII 400 aus *παόγκος, zu aksl. paąkъ s. G. Meyer, Neugr. Stud. II 49. Durch πάjαγκας, welches Diefenbach, K. Z. XI 277; XVI 224 anführt, wird ein aksl. pająkъ erschlossen, welches auch durch bulg. paiъk, nslov. pajok, poln. pająk etc. vorausgesetzt wird, s. Miklosić, Et. Wb. d. slav. Spr. 231. Auch hier liegt dieselbe Lautveränderung auf griechischem Boden vor, sonst hätten wir *πάjογγος zu erwarten.

κόλιαντα Velvendos; κούλαντου Nordgriechenland; G. Meyer II 32 sq. aus κόλεντα zu aksl. kolęda.

καλανδάρις, G. Meyer ibid. aus Ophis belegt, zu kalendarius.

κολιάντσα, G. Meyer l. c. 33 aus aksl. *kolěnica.

σιάγκανο Zagorion (Epirus) G. Meyer a. a. O. 57 aus aksl. sęga.

Alle diese Fälle sind Zeugnisse einer bisher unbeachteteten Lauterscheinung, wonach die Vokale *e* und *o* vor *ν* in geschlossener Silbe zu *α* werden. Ein ähnlicher Vorgang ist auch auf romanischem Boden zu beobachten. Vgl. frz. aržán aus argentum, sán aus centum etc. An Vokalassimilation ist natürlich nicht zu denken. Wie die angeführten Beispiele zeigen, beginnt die Erscheinung in der Κοινή, lebt aber auch in den griechischen Mundarten fort; wiederum ein Beweis der Unrichtigkeit von Kretschmers Annahme, die bereits erwähnt worden ist. Um auf den lautphysiologischen Grund der Erscheinung zurückzukommen, möchte ich behaupten, daß sie durch das Bestreben nach Vereinfachung der Artikulation verursacht worden ist. Weil nämlich bei Nasalen das Gaumensegel herabgelassen wird, so sind vorhergehende Vokale mit Engenbildung zwischen Zunge und Gaumen desto schwerer auszusprechen, je größer die Engenbildung ist.

4. mgr. ngr. σύμπλιος.

Die Dissimilation des intervokalischen σ in den griechischen Dialekten ist neuerdings das Thema einer Abhandlung von Pernot, Revue des études grecques XVIII 253—276 gewesen. Der Nutzen derartiger phonetischer Untersuchungen für die etymologische Forschung ist ganz unverkennbar; und so möchte ich im folgenden die von Pernot aufgestellten Gesetze für die mgr. Etymologie ausnutzen, indem ich ein schon öfters behandeltes Wort nochmals vornehme: neugr. σύμπλιος,

Nachbar, auf Naxos, *Νεοελλ. Ἀνάλ.* II 21 belegt, wird von G. Meyer, Neugr. Stud. II 57 zu *σέμπρος* und so zu den slavischen Lehnwörtern im Griechischen gestellt. Es ist dies wohl eine von den Verlegenheitsetymologien, die der verstorbene Forscher gab, wenn er ein Wort, das ihm selbst unklar schien, von seinen Mitforschern gedeutet sehen wollte. Dieses hat auch schon Thumb, I. F. XIV 347—349 eingesehen und hat a. a. O. den Versuch gemacht das Wort auf ein unbelegtes **σύμπληγος* zurückzuführen. In diesem Falle müßte nachgewiesen werden, daß *σύμπλιος* ausschließlich den Dialekten angehört, wo Schwund des intervokalischen *γ* beobachtet wird; also etwa Cypern, südl. Inseln des Ägäischen Meeres, Zakonien, Unteritalien (s. Dieterich, K. Z. XXXIX 91). Indes führt Thumb a. a. O. noch folgende Belege an: *σύμπλιο, σύμπλια* nahe, Syra (Kl. Stephanos, Bull. de corr. hell. III 28), *σύπλιον*, Karpathos, Manolakakis 212. Ferner dasselbe bei Korais, *Ἄτακτα* IV 568, und zwar im Ausdruck *σύμπλιος τοῖχος*, Zwischenwand, *σύμπλιον*, nahe. Und diese letzten Beispiele scheinen schon außerhalb der Verbreitungssphäre des obenerwähnten Schwundes von intervok. *-γ-* zu liegen. Jedenfalls ist es unbedingt notwendig die Verbreitung des Wortes *σύμπλιος* in den neugriechischen Mundarten festzustellen, und ich hoffe durch diese Zeilen wenigstens zu bezwecken, daß griechische Gelehrte uns über die geographische Verbreitung von *σύμπλιος* Nachricht geben, um die Lösung der etymologischen Frage schneller herbeizuführen.

Thumb hat einen Beleg übersehen, der für die Geschichte des Wortes von größter Bedeutung ist: auf Cypern findet man heutzutage neben *σύμπλιός*, Nachbar, auch *σνμπληγιάζω*, nebeneinder wohnen, s. *Σακελλάριος, Κυπριακά* II 807. Dieses spricht entschieden gegen Thumbs Auffassung; denn hätten wir ein dialektisches Pendant zu **σύμπληγος* vor uns, dann müßte es, nach dem Muster von *ἀνέγγιγος : ἀνεγγίζω, ἀστόλιγος : ἀστολίζω*, — **συμπληγίζω* heißen.[1]) Korais, *Ἄτακτα* IV 568, scheint Thumb zu der falschen Etymologie verleitet zu haben: Dieselbe wird noch unwahrscheinlicher, wenn man in Betracht zieht, daß die Form **σύμπληγος* garnicht existiert und den Griechen, die ich hier danach fragte, ganz „ungriechisch" vorkommt. Auch hier muß also eine andere Erklärung ausfindig gemacht werden: schon Dieterich, B. Z. X 595 vergleicht unser Wort mit agr. *συμπλήσιος*. Diese Erklärung wird auch von Miliarakis, *Ἁρμονία* I 701 sq. für richtig erklärt, wie Dieterich, B. Z. XI 504 nochmals be-

1) Gerade diese Neubildungen zeigen uns, wie verbreitet das Verhältnis -ιγος: -ίζω im Mgr. gewesen sein muß (s. auch Thumb, N. J. XVII 249).

stätigt. — Nach dem, was Pernot a. a. O. über Dissimilation des intervok. σ beigebracht hat, wäre der Schwund des σ in dieser Form nicht unmöglich. Doch hätten wir dann ein *συμπλίος oder *συμπλιός zu erwarten; die Sache ist also auch nach dieser Erklärung dunkel, wie zuvor.

Indes läßt sich dem Worte ganz gut beikommen: Sakellarios, *Κυπριακά* II 807 erklärt σύμπλιος· ὁ πλησίον; nun läßt sich συμπλιάζω ohne Schwierigkeit aus συμπλησιάζω herleiten, wenn man die Dissimilationserscheinungen mit ζ—σ, σ—ζ im Auge hat, auf die Pernot, a. a. O. 256 sq., und Ökonomides, Lautlehre des Pontischen 57 sq. aufmerksam machen. Von diesem lautgesetzlichen συμπλιάζω, welches auf Cypern erhalten ist, ist σύμπλιος eine neuere (mittelgriechische) Ableitung, und zwar auf Grund des Verhältnisses λόγιος : λογιάζω, 'μοῖος : 'μοιάζω usw. Das Wort gehört folglich zu der Gattung neugebildeter Adjektiva (später Substantiva), die Hatzidakis, Einleitung 431 sq. zusammenstellt.

5. mgr. γοῦνα.

G. Meyer, Neugr. Stud. III 20 führt das Wort γοῦνα, Pelz, mit allen seinen Ableitungen in den griechischen Dialekten auf und leitet es von lat. gunna ab. Es ist ihm entgangen, daß letzteres selbst noch der Aufklärung harrt; s. Diez-Scheler, Etym. Wb. d. rom. Spr.[5] I 169; Körting[2] 446. — Walde, latein.-etym. Wb. 278 nimmt keltischen Ursprung an; dann wäre etwa cymr. gŵn, corn. gun, ir. fuan die Quelle des lateinischen Wortes, und diese Erklärung ist mit einer ganzen Reihe lautlicher Schwierigkeiten verknüpft. So scheint sich für dieses Wort noch immer keine ansprechende Deutung gefunden zu haben. Indes ist es allen bisherigen Forschern entgangen, daß ein verwandtes Wort in allen slavischen Sprachen vorzufinden ist: nsl. gunj, gunja, s. gunj, Art Oberkleid; č. houně, Kotze, poln. gunia, klr. huńa, russ. gunja, s. Miklosič, Etym. Wb. d. slav. Spr. 81, der, schwerlich mit Recht, eine Grundform *gunĭ ansetzt; vgl. auch Matzenauer, Cizí slova ve slovanských řečech 32 sq. Ich habe mir aus den russischen Dialekten noch folgende Belege notiert: gúni pl. „zum Waschen fertige, schmutzige Wäsche", Rjazan, Živaja Starina VIII, Heft 2, p. 210; gúnja, Lappen, gúnjki, Windeln, Petersb., Živ. Star. VIII, Heft 2, p. 236; gúnja, schlechte Kleidung, Kolyma (Sibirien) Živ. Star. VIII, Heft 3, p. 449; Wjatka, Sbornik otdêl. russ. jaz. Imp. Ak. Nauk LXVIII 42; die Grundbedeutung scheint in aksl. gúna, gúńa vestis pellicea vorzuliegen. — Die Verbreitung des Wortes, sowie seine reichen Bedeutungsentfaltungen in den slavischen Sprachen zwingen uns, seinen Ursprung gerade hier zu suchen. Dieses tut auch Pogodin,

Slêdy kornej-osnovъ vъ slavjanskichъ jazykachъ 233, der noch folgende russische Belege gibt: guna, gunja, Pelz, Tver, Perm, großruss. guńa, Pelz usw., indes die große Verbreitung des Wortes in den Balkansprachen (worüber G. Meyer, Alb. Wb. 134) nicht weiter berücksichtigt. Pogodin a. a. O. stellt das Wort zu altind. gōna, Stier, gōnī, Kuh, Sack, altes Kleidungsstück, und leitet es von der Wurzel *g^{u}ou- ab, woher auch die Ablautform govędo, govino etc. stammt. So läßt sich die ganze Sippe recht wohl erklären: griech. *γούνα* (welches auch für Zakonien belegt ist: *Οἰκονόμος, Γραμματικὴ τῆς τσακωνικῆς διαλέκτου* 66) stammt also aus slav. guna, welches ursprünglich etwa „Kuhfell" bedeutete. Schon aus kulturhistorischen Gründen ist es wahrscheinlich, daß die Frühbyzantiner das Wort von den Slaven entlehnt haben. Aus dem Frühmittelgriechischen kann mlat. gunna[1]) entlehnt sein, denn in lat. viverra haben wir ein Zeugnis, wie slavische Lehnwörter über das Griechische ins Lateinische wanderten. Ich möchte nämlich, gegen W. Meyer-Lübke, K. Z. XXVIII 169 Vermittelung eines griechischen **βήβερα* annehmen, welches aus slav. vêvera zu einer Zeit entlehnt werden konnte, wo im Griechischen noch *η* = ē war. Vgl. *Δαργαμηρός* aus slav. Dragomĕrъ u. a. Kretschmer, Archiv f. slav. Phil. XXVII 231. Zu der Zeit, wo *η* schon *i* geworden war, ist dieses Wort weiter nach Italien gewandert. Nur so läßt sich ja das *i* der lateinischen Form erklären.

Auf dieses lat. gunna, sowie dessen lateinisch-romanische Ableitungen geht eine Reihe späterer griechischer Lehnwörter zurück, die G. Meyer, Neugr. Stud. III 20 anführt: So *γουνέλλα, γουνᾶτος* etc. Das Stammwort *γούνα* ist aber unter die slavischen Lehnwörter im Griechischen zu reihen, und, gleich *βάλτος* (vgl. darüber meinen Aufsatz in der Živaja Starina XV 4), schon in recht früher Zeit entlehnt.

Petersburg, 13. Oktober 1906. **M. Vasmer.**

---

1) Über den Grund der „Konsonantenverdoppelung" in dieser und ähnlichen Formen hoffe ich demnächst an andrer Stelle zu handeln.

Βυζαντιακαὶ τοποθεσίαι.

Ἐκ τῶν περὶ τῆς ἀνατολικῆς πλευρᾶς τοῦ Βοσπόρου λόγον ποιουμένων οἱ μὲν ἀρχαῖοι μόλις μνημονεύουσιν αὐτῆς, οἱ βυζαντῖνοι ὀλίγα τινὰ σημειοῦσι, καὶ τούτων τὰ πλεῖστα ἀόριστα οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ συγκεχυμένα, οἱ δὲ νεώτεροι ἄνευ ἐπὶ τόπου ἐμβριθοῦς, ἐπισταμένης καὶ πολυχρονίου ἐρεύνης καὶ μελέτης ἔγραψαν εἰκῇ καὶ ὡς ἔτυχε κατὰ τὸ δοκοῦν αὐτοῖς. Ἁγιογράφοι τινὲς μόνον ἐν μέρει ὁρίζουσι θέσεις τινὰς ἐφ' ὧν καὶ στηριζόμενοι θέλομεν προβῆ σήμερον εἰς τὴν περιγραφὴν τῶν παρὰ βυζαντίνοις Κοσιλάου καὶ Παυλοπετρίου, ἅτινα, ὡς ἀποδείκνυται, παρέκειντο ἀλλήλοις.

I.

Καὶ περὶ μὲν Κοσιλάου ἐν τῷ Γ. Κεδρηνῷ[1]) ἀπαντῶμεν: „. . . ἐπὶ „τούτου τοῦ μεγάλου Θεοδοσίου καὶ ἡ τιμία κεφαλὴ τοῦ τιμίου προδρό„μου καὶ βαπτιστοῦ Ἰωάννου . . . . μετεκομίζετο ἐκ προστάξεως αὐτοῦ (τοῦ „Οὐάλλεντος) ἐν Κωνσταντινουπόλει. ὡς δὲ κατέλαβεν ἐν κώμῃ Κοσι„λαοῦ, οὐκέτι μετῆλθε τὸ ὄχημα τὸν τόπον, καίπερ πολλὰς τῶν „ἡμιόνων μαστιγουμένων. τότε μὲν οὖν ἀπετέθη ἡ ἁγία κεφαλὴ ἐν „τῇ προρρηθείσῃ κώμῃ . . .“. Ὡς βλέπει ὁ ἀναγνώστης, οὐδὲν θετικὸν ἐξάγεται ἐκ τῶν ἄνω περὶ τῆς θέσεως Κοσιλάου, ἐνῷ παρὰ τῷ ἱστορικῷ καὶ ἁγιογράφῳ Ἑρμείᾳ τῷ Σωζομένῳ[2]) ἀναφέρονται τάδε: „. . . Καὶ οἱ „μὲν ἐπὶ τούτῳ ἀποσταλέντες, ἐπιθέντες (τὴν κεφαλὴν) ὀχήματι δημοσίῳ „ἦγον. Ὡς δὲ εἰς τὸ Παντείχιον ἧκον, χωρίον δὲ τοῦτο Χαλκηδόνος, „οὐκέτι προσωτέρω βαδίζειν ἠνείχοντο αἱ τὸ ὄχημα καθέλκουσαι ἡμίονοι, „καὶ ταῦτα τῶν ἱπποκόμων ἐπαπειλούντων, καὶ τοῦ ἡνιόχου χαλεπῶς „τῇ μάστιγι κεντοῦντος. Ὡς δὲ οὐδὲν ἤνυον, ἐδόκει δὲ πᾶσι καὶ αὐτῷ „τῷ βασιλεῖ παράδοξον εἶναι καὶ θεῖον τὸ πρᾶγμα, ἀπέθεντο ταύτην „τὴν ἱερὰν κεφαλὴν ἐν τῇ Κοσιλάου κώμῃ. Ἔτυχε γὰρ ἐκ γειτόνων „οὖσα καὶ Μαρδονίου τούτου κτῆμα . . .“ Ἐντεῦθεν δῆλον γίνεται ὅτι ἡ ἐν λόγῳ κώμη ὑπῆρχεν ἐν τῇ περιφερείᾳ Παντειχίου καὶ μάλιστα ἀνατολικώτερον αὐτοῦ, διότι καὶ ἡ ἅμαξα ἐξ ἀνατολῶν ἀφικνεῖτο, καὶ

1) Ἔκδ. Βόννης, τόμ. Α', σελ. 562.

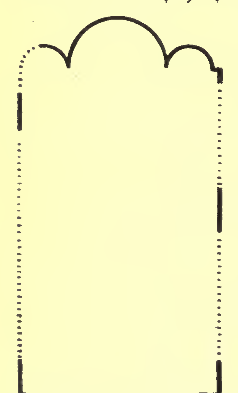
2) Migne Patr. tom. 67, p. 1481—1483.

αἱ τὸ ὄχημα σύρουσαι ἡμίονοι δὲν ἠνείχοντο νὰ προχωρήσωσιν ὡς εἰς τὸ Παντείχιον ἧκον. Ποῦ ἄρα ἀλλαχοῦ νὰ ὁρίσωμεν τὴν περὶ ἧς ἡμῖν ὁ λόγος κώμην ἢ ἐν τῇ περιφερείᾳ, ἔνθα νῦν τὸ ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τιμώμενον ἁγίασμα;

Παραθετέον ἐνταῦθα καὶ τὴν σχετικὴν τοῦ κ. Μ. Γεδεὼν γνώμην ἐν τῇ „Ἀκρίτας καὶ Τοῦζλα" πραγματείᾳ αὐτοῦ[1]): „. . . ἡ παράδοσις „περὶ σταθμεύσεως ἐνταῦθα τῶν ἡμιόνων, τῶν τὴν τιμίαν κεφαλὴν „τοῦ Προδρόμου συρουσῶν, ἔτι καὶ νῦν ἀσυνειδήτως ζῇ παρὰ τοῖς „χριστιανοῖς τοῦ προαστείου χωρίου κατοίκοις, οἵτινες πανηγυρίζουσι „κατ' ἔτος τῇ 29 Αὐγούστου ἐν Ἁγιάσματί τινι κειμένῳ μεταξὺ Παν- „τειχίου καὶ τῆς μικρᾶς χερσονήσου, ἥν, εἶδός τι λίμνης σχηματίζου- „σαν, βλέπει τις μόλις ἀναχωρήσας ἐκ Παντειχίου καὶ μεταβαίνων εἰς „Τοῦζλα . . .".

Ἡμεῖς ὅμως ἐνταῦθα δὲν θέλομεν ἐξετάσει ἂν ἀσυνειδήτως ἢ εὐσυνειδήτως ζῇ ἔτι καὶ νῦν ἡ ἐν λόγῳ παράδοσις, παρὰ μόνον ἁπλῶς θέλομεν ἴδει ἂν τοπογραφικῶς τὰ ὑπὸ τοῦ κατὰ τὸν Ε' αἰῶνα ἀκμάσαντος ἐκκλησιαστικοῦ καὶ ἱστορικοῦ συγγραφέως Ἑρμείου γραφέντα, δύνανται καὶ διὰ τῶν μέχρι τοῦδε σῳζομένων ἐρειπίων νὰ ἐπικυρωθῶσιν ἢ μή.

α') Ὅτι πρὸ τῆς ἐξ ἀνατολῶν εἰσόδου τοῦ Παντειχίου ὑπῆρχε κώμη, ὡς γράφει ὁ Ἑρμείας, εἶναι ἀναντίρρητον, ἐπιμαρτυρούντων τῶν διαφόρων τῇδε κἀκεῖσε λειψάνων ἐρειπίων οἰκοδομῶν ἐν τῇ πρὸς ἀνατολὰς περιφερείᾳ τοῦ ἁγιάσματος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου. Ἐπειδὴ δ' οὐδαμοῦ ἀλλαχοῦ ἐν τῇ ἐκεῖσε περιφερείᾳ ἐγγὺς εὕρηνται ἴχνη συνοικισμοῦ, πρόδηλον ὅτι τὰ ἄνω ἐρείπια κατέχουσι τὴν θέσιν τῆς κώμης Κοσιλάου.

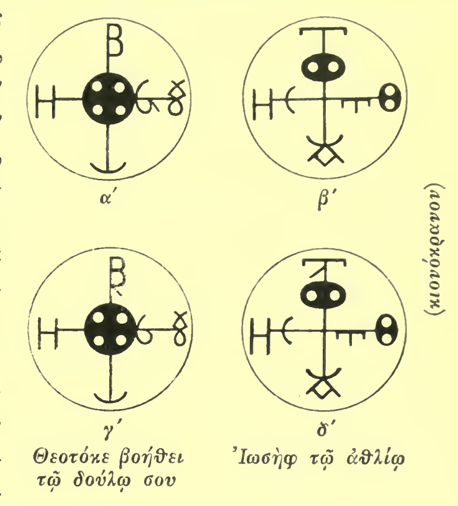

Κλῖμαξ 1,40

β') Ἐκ τῶν γραφομένων τοῦ ῥηθέντος συγγραφέως Ἑρμείου[2]): „. . . ἡ δὲ Ματρώνα μέχρι τε- „λευτῆς ἐν τῇ Κοσιλάου κώμῃ διέτριβε· διεβίου δὲ „ἱεροπρεπῶς μάλα καὶ σωφρόνως, ἱερῶν παρθένων „ἡγουμένη . . ." ἐξάγεται σαφῶς ὅτι ἐκεῖ που ὑπῆρχε καὶ γυναικεία μονή, καὶ πρὸς ἐπιμαρτυρίαν τὰ κάτωθι τοῦ $26^1/_4$ χιλιομέτρου πρὸς τὴν παραλίαν ὑπάρχοντα ἴχνη τρικόγχου ναοῦ, οὗ μικρὸν μόνον μέρος τοῦ ἱεροῦ σῴζεται (ἴδε εἰκόνα). Ἀτυχῶς ὁ ῥηθεὶς συγγραφεὺς δὲν μᾶς ὁρίζει καὶ ἐπ' ὀνόματι τίνος ἐτιμᾶτο ἡ μονή, ἧς προϊσταμένη κατὰ τὴν μνημονευθεῖσαν περίοδον ἦτο ἡ μακεδονιανὴ τὴν αἵρεσιν μοναχὴ Ματρώνα, ἵνα ἐξακριβώσωμεν

1) Ἡμερολόγιον τοῦ 1896 ὑπὸ Ἰ. Ἰωαννίδου, ἐν Κωνστ/πόλει, σελ. 195—196.
2) Migne Patr. tom. 67, p. 1484—1485.

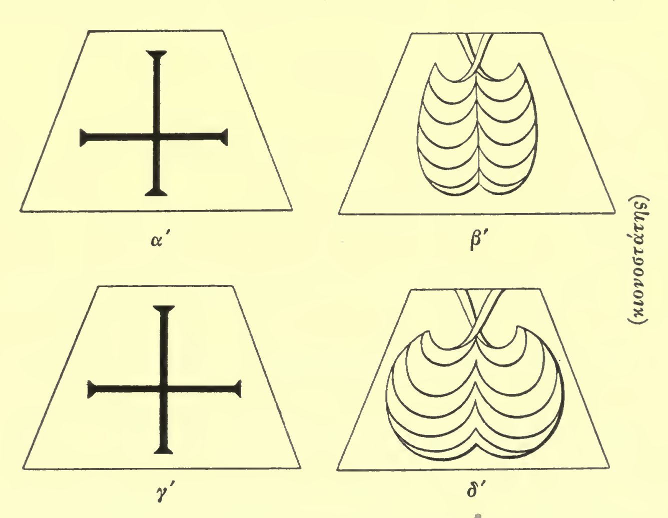
ἂν καὶ τὸ πρὸς τὴν παραλίαν ἁγίασμα ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἀρχιστρατήγου Μιχαὴλ προσωνομάσθη ἐκ τῆς ῥηθείσης μονῆς.

γ') Τὸ 200 μόλις μέτρα μακρὰν τῶν ἐρειπίων τῆς ἐν λόγῳ μονῆς πρὸς ἀνατολὰς καὶ παραπλεύρως τῆς λεωφόρου Βαγδάτης κείμενον, ἀεννάως δὲ ὑπὸ καλλίσκιον γηραιὰν πλάτανον διὰ βυζαντιακῶν ἐρειπίων ῥέον ἁγίασμα τοῦ ἁγίου Ἰωάννου, δυνάμεθα κατ' ἀρχὴν νὰ παραδεχθῶμεν ὅτι κεῖται ἐν τῷ χώρῳ ἔνθα ἐστάθμευσαν αἱ τὸ ὄχημα καθέλκουσαι ἡμίονοι καὶ ἔνθα ἀκολούθως, μετ' οὐ πολύ, ἀνηγέρθη καὶ ναΐσκος ἐπ' ὀνόματι τοῦ αὐτοῦ ἁγίου. Τὰ ἐκεῖσε φαινόμενα βυζαντιακῆς ἐποχῆς ἐρείπια, ἐγγὺς τῶν ὁποίων ἀνεκαλύφθησάν ποτε μαρμάρινον κιονόκρανον μικρόν, φέρον εἰς τὰς τέσσαρας αὐτοῦ πλευρὰς μονογράμματα[1]), κιονοστάτης καὶ μαρμαρίνη πλὰξ διαζώματος ἐπιμαρτυροῦσι τὴν ἐκεῖσε ὕπαρξιν ναΐσκου.


α' β' γ' δ'

Θεοτόκε βοήθει τῷ δούλῳ σου — Ἰωσὴφ τῷ ἀθλίῳ

(κιονόκρανον)


α' β' γ' δ'

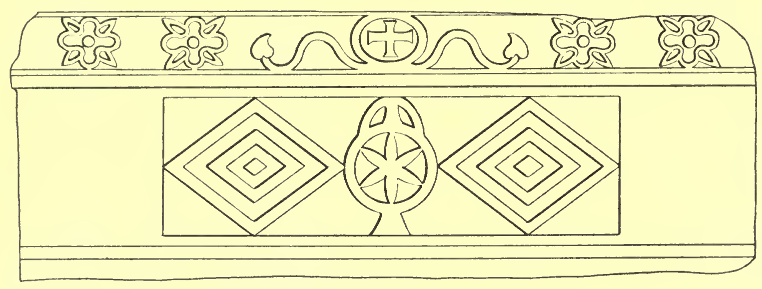
(κιονοστάτης)

Πάντων τούτων βλέπει ὁ ἀναγνώστης ἀπεικονίσματα, τῶν δὲ μονογραμμάτων ἡ ἀνάγνωσις ὀφείλεται εἰς τὸν σοφὸν ἑταῖρον τῆς ἐν Ἀθήναις

1) Τὸ γ' καὶ δ' ἐπαναλαμβάνουσι τὸ α' καὶ β' μὲ σμικρὰς διαφοράς. Ἡ πλαγία γραμμή, ἡ παρατηρουμένη κάτωθεν τοῦ Β ἀποτελεῖ τὸ κόππα, καθὼς ἀπετέλει τὸ κόππα ἡ γραμμὴ ἡ συνδεομένη μετὰ τοῦ Β ἐν τῷ πρώτῳ μονογράμματι.

Γαλλικῆς Ἀρχαιολογικῆς Σχολῆς, εἰδικὸν περὶ τὰ τοιαῦτα, ἐλλόγιμον κ. Henri Grégoire.

Ἐν τῷ κάτωθι τοῦ ἁγιάσματος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου λαχανοκήπῳ εὑρέθησαν ἄλλοτε παρὰ τοῦ ἐκ Χαρακίου κ. Βασιλείου Π. Ἀμπαδξῆ



(*μαρμαρίνη πλὰξ διαζώματος*)

τεμάχια προϊστορικῶν ἀντικειμένων· εἰς δὲ τὸν παράπλευρον τούτου λαχανόκηπον ἐρείπια καὶ παρὰ τὴν παραλίαν ὀγκόλιθοι ἀρχαίας ἀποβάθρας ὁρῶνται.

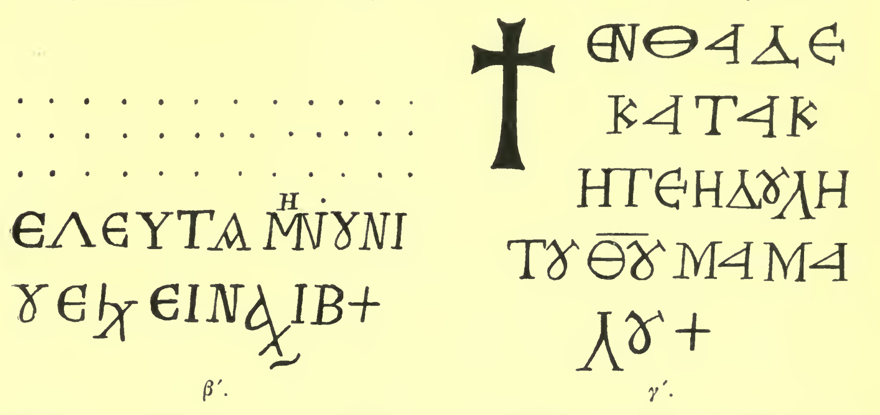
Εἰς πεντάλεπτον ἀπόστασιν, πάντοτε πρὸς ἀνατολάς, ἀπὸ τοῦ ἀνωτέρου ἁγιάσματος καὶ παρὰ τὴν παραλίαν, ἔνθα ἐρείπια βυζαντιακῆς ἐποχῆς, ῥέει ἁγίασμα ἐπ' ὀνόματι τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς. Εἰς πεντεκαιδεκάλεπτον δέ, διὰ τῆς λεωφόρου Βαγδάτης καὶ ἀριστερᾷ, ἔν τινι ἀγρῷ ἀνεκαλύφθησαν κατὰ διαφόρους ἐποχὰς ἀντικείμενα ῥωμαϊκῆς καὶ βυζαντιακῆς ἐποχῆς, ἅτινα ὡς ἐκ τῆς ἀγροικίας τοῦ ἰδιοκτήτου κατεστράφησαν, διεσῴθη δὲ μόνον μαρμάρινον τεμάχιον ἀναγλύφου, ὅπερ πρό τινων ἐτῶν παρὰ χωρικῷ εἶδον, παρίστα δ' ἰχθῦν κρατούμενον διὰ χειρός. Ὡσαύτως ἀνεκαλύφθησαν αὐτόθι καὶ τὰ παρὰ πόδας βυζαντιακὰ ἐπιτύμβια, ὧν τὰ μὲν πρῶτα δύο ἐπὶ μαρμαρίνων πλακῶν,

ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑΚΙΤΕ ΟΔΥ
ΛΟϹΤΥΘΥΑΝΑϹΤΑϹΙϹΥΙ
ΟϹΘΕΟΔѠΡΥΜΑΡΙΑϹΤΕ
(λενια μη . . . . ΝΙѠΚΤΟΒΡΙΥΚϚ
.
. . . .

α'.

(τοῦ δευτέρου μόνον αἱ δύο τελευταῖαι σειραὶ σῴζονται), τὸ δὲ τρίτον ἐπὶ μικροῦ τεμαχίου κίονος ἐκ πορφυρίτου λίθου· ὅσον δὲ διὰ τὸ

ὄνομα τοῦ τελευταίου τούτου ἐπιτυμβίου Μαμαλοὺ καλὸν θεωροῦμεν νὰ προσθέσωμεν ὅτι καὶ μέχρι τῶν ἡμερῶν ἡμῶν τοιαῦτα γυναικεῖα



β΄. γ΄.

ὀνόματα λήγοντα εἰς ου οὐκ ὀλίγα ἀπαντῶσιν, ὡς Ἀφεντού, Ἀρχοντού, Κωνσταντού, Ῥαλού, κλπ.

II.

Καὶ ταῦτα μὲν περὶ Κοσιλάου συνῳδὰ τοῖς ὑπὸ τοῦ Ἑρμείου γραφομένοις. Φέρε δὲ νῦν ἐξετάσωμεν περὶ Παυλοπετρίου. Ἡ ὀλίγον ἐντεῦθεν τοῦ παραρρέοντος ποταμοῦ παραλία περιφέρεια καλεῖται καὶ νῦν παρὰ τοῖς γεροντοτέροις κατοίκοις τοῦ Παντειχίου Παυλοπέτρι. Εἶναι ἄρα κεκινδυνευμένον νὰ παραδεχθῇ τις ὅτι ἡ περιφέρεια αὕτη κατέχει τὴν τοῦ ὑπὸ τῶν ἁγιογράφων μνημονευομένου Παυλοπετρίου; (ἴδε Συναξαριστὴν τῆς 22 Φεβρουαρίου): „Μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Ἀθανασίου ἐν τῷ Παυλοπετρίῳ"

Ἀθανάσιος θρέμμα Παυλοπετρίου
Ἀποστόλοις σύνεστι Παύλῳ καὶ Πέτρῳ.

Ἐκ τῶν βιογράφων αὐτοῦ δῆλον γίνεται ὅτι ὁ ὅσιος οὗτος γεννηθεὶς ἐν Κωνσταντινουπόλει ἠσπάσθη τὸ μοναχικὸν σχῆμα ἐκ νεαρᾶς ἡλικίας καὶ ὑπῆγεν εἰς τὰ μέρη τοῦ περάσματος (πορθμοῦ) τῆς Νικομηδείας καὶ ἐκεῖ ἔγεινε μοναχὸς εἰς ἓν μοναστήριον.

Ἐκ τῶν νεωτέρων περὶ Παυλοπετρίου ἔγραψαν οἱ κ. κ. Μ. Γεδεὼν καὶ père Edmond Bouvy, ὧν ὁ μὲν πρῶτος[1]) γράφων: „. . . τὸ μεταξὺ „τοῦ Παντειχίου καὶ τῆς χερσονήσου τοῦ ἁγίου Τρύφωνος ἀκρωτήριον, „Παύλα-μπουρνοὺ τὴν ὀνομασίαν εἰσέτι φέρον, ἤ, κατὰ τοὺς παλαιο- „τέρους τῶν μερῶν τούτων κατοίκους Παυλοπέτρι, φρονεῖ ὅτι πασίδηλον „δείκνυσι τὸν τόπον, ὅπου ἔκειτο ἡ μονὴ Παυλοπετρίου . . .", ὁ δὲ δεύτερος[2]): „Paulopetrios, aujourd'hui Paula-Bournou et naguère encore

1) Ἡμερολόγιον τοῦ 1896 ὑπὸ Ἰ. Ἰωαννίδου, ἐν Κωνστ/πόλει, σελ. 198—199.
2) Souvenirs Chrétiens de Const/ple et des environs, p. 115.

„Paulopetri, cap entre Pendik et la presqu'île Saint-Tryphon. Il s'y trouvait „un monastère où vécut et mourut saint Athanase de Constantinople . . .“.

Ἐκ τῶν γραφομένων λοιπὸν τῶν δύο ῥηθέντων βυζαντινολόγων ἁπλῶς μόνον βεβαιούμεθα α') ὅτι μηχανικὴ ὅλως καὶ ἀνερμάτιστος ἐγένετο ἀντιγραφὴ ὑπὸ θατέρου τούτων, καὶ ἐκ ταύτης β') ἡ σύγχυσις τῶν ὀνομάτων Παυλοπέτρι καὶ Παύλα-μπουρνού, καὶ γ') ὅτι ἐγράφησαν τ' ἀνωτέρω ἄνευ ἐπὶ τόπου μελέτης, ὡς δῆλον γίνεται ἐκ τῶν ἑπομένων.

Α') Παυλοπέτρι καλεῖται παρὰ τοῖς πέριξ χριστιανοῖς, ὡς ἄνω εἶπον, ἡ παρὰ τὰς ἐκβολὰς τοῦ παραρρέοντος ποταμοῦ δυσμικὴ περιφέρεια καὶ οὐχὶ τὸ ἀκρωτήριον Παύλα-μπουρνού.

Β') Τὸ παρὰ τὴν περιφέρειαν ταύτην ἀκρωτήριον καλεῖται μὲν κατ' ἔκτασιν παρὰ τοῖς ὀθωμανοῖς Παύλα-μπουρνοὺ (Παύλου ἀκρωτήριον) οὐχὶ ὅμως καὶ παρὰ τοῖς χριστιανοῖς, παρ' οἷς φέρεται Κάστελλας (castello = *φρούριον) ἐκ τῶν ἐπισῳζομένων ἐρειπίων φρουρίου τῆς ἐποχῆς τῶν Γενουηνσίων, εἰς ὃ καὶ τὸ ὕδωρ διωχετεύετο ἐκ τοῦ πρὸς ἀνατολὰς τοῦ παραρρέοντας ποταμοῦ ὑψώματος διὰ σωλήνων, ὧν οἱ διὰ τοῦ ποταμοῦ διερχόμενοι ἦσαν μολύβδινοι, ὡς προσομολογοῦσι τὰ ὑπάρχοντα ἔτι ἴχνη.*

Γ') Ἡ πρὸς δυσμὰς τοῦ ῥηθέντος ἀκρωτηρίου πρὸς τὴν ξηρὰν συναφὴς παραλία ἄκρα καλεῖται καὶ παρὰ τοῖς ὀθωμανοῖς καὶ παρὰ τοῖς χριστιανοῖς Παῦλος-ἰσκελεσὶ (Παύλου ἀποβάθρα), τοῦθ' ὅπερ ἐπικυροῖ, καθ' ἡμᾶς, ὅτι τὸ Παυλοπέτρι διακριτέον τοῦ Παύλα-μπουρνού.

Δ') Ἡ πρὸς δυσμὰς τοῦ ἀκρωτηρίου καὶ ὅλως σχεδὸν πρὸς τὴν παραλίαν νησὶς[1]) *παρὰ μὲν τοῖς ὀθωμανοῖς καλεῖται Παῦλος-ἀδασή (Παύλου νῆσος) παρὰ δὲ τοῖς χριστιανοῖς Μαύρη, ἐφ' ἧς καὶ μικρὰ ἐρείπια βυζαντιακῶν οἰκοδομῶν, ἴσως κελλίων ἀσκητῶν ἢ ἴσως τοῦ κατὰ καιρὸν νεκροθάπτου ἢ φύλακος, διότι πλεῖστα πενιχρὰ μνήματα βυζαντιακῆς καὶ νεωτέρας ἐποχῆς ἀνεκαλύφθησαν εἰς τὴν πρὸς ἀνατολὰς ἄκραν αὐτῆς. Οἱ εἰς τὴν νησίδα διὰ θαλάσσης διοχετεύοντες τὸ ὕδωρ σωλῆνες ἦσαν μαρμάρινοι, ὡς ἐπιμαρτυρεῖ ἀκέραιον τεμάχιον ἐν τῷ προαυλίῳ τῆς ἐν Παντειχίῳ ἐκκλησίας μεταφερθὲν ἐκεῖθεν.*

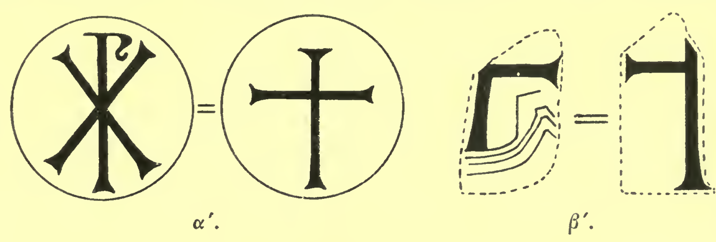
Ἐκ πάντων τῶν ῥηθέντων βλέπει ὁ ἀναγνώστης ὅτι δὲν ἔχομεν μόνον Παύλα-μπουρνού, ἀλλὰ καὶ Παῦλος-ἰσκελεσὶ καὶ Παῦλος-ἀδασή· αἱ τρεῖς δὲ αὗται ὀνομασίαι ἐπικυροῦσι κάλλιστα ὅτι ἡ πρὸς αὐτὰ περιφέρεια καλουμένη Παυλοπέτρι = Παυλοπετρίον ὀρθῶς διεσώθη μέχρις ἡμῶν, ἕκαστον δὲ τῶν μερῶν, ὡς συναφὲς ἐκείνῳ καὶ τὴν ἀνάλογον προσέλαβεν ἐπωνυμίαν.

Ἤδη ὁρίσαντες κατὰ τὸ ἐφικτὸν τὴν περιφέρειαν τοῦ Παυλοπετρίου, ἂς προσπαθήσωμεν, εἰ δυνατόν, νὰ ὁρίσωμεν καὶ ποῦ ἔκειτο

1) *Οὐδεὶς τῶν ῥηθέντων δύο βυζαντινολόγων ποιεῖται μνείαν αὐτῆς ὡς καὶ τῆς ἀποβάθρας.*

ἡ ἐπ' ὀνόματι Παύλου καὶ Πέτρου τῶν ἀποστόλων μονή, ἐξ ἧς καὶ ἡ περιφέρεια ἔλαβε τὴν ἐπωνυμίαν.

Ἐν τοῖς ἀπέναντι τῇ ῥηθείσῃ νησῖδι λαχανοκήποις ἐν μὲν τοῦ μακαρίτου Θεοδώρου Σωτήρη Ῥεΐζη εὕρηνται εἰς τὴν πρὸς ἄρκτον πλευρὰν αὐτοῦ θραύσματα διαφόρων ἀντικειμένων βυζαντιακῆς ἐποχῆς, ἐν οἷς εἶδον πρὸς τεμαχίῳ κεράμου φέροντι τὸ στοιχεῖον Κ καὶ δύο τεμάχια μαρμαρίνων πλακῶν θωρακίων διστύλων ἢ γυναικωνίτιδος, ὧν



α΄. β΄.

τὸ ἓν τεθραυσμένον. Ἐπειδὴ δὲ τὸ πρὸς τὴν πλευρὰν ταύτην ἔδαφος, κάτωθεν τοῦ 40% τοῦ γαλλικοῦ μέτρου, εἶναι ἐπεστρωμμένον διὰ κεραμοκονίας καὶ ἐν τῇ προσκειμένῃ πλευρᾷ τοῦ ὑπερκειμένου λαχανοκήπου ὑπάρχουσιν οὐκ ὀλίγα ἐρείπια, εἰκάζομεν ὅτι ἡ μὲν περὶ ἧς ὁ λόγος μονή[1]) ἔκειτο ἔνθα τὰ ἐρείπια, τὸ δὲ διὰ κεραμοκονίας ἐπεστρωμμένον ἔδαφος ἦν τὸ προαύλιον αὐτῆς καὶ ὁ πρὸς ἀνατολὰς τῶν δύο ῥηθέντων λαχανοκήπων χῶρος τὸ τῆς μονῆς νεκροταφεῖον· διότι ἐν αὐτῷ τῷ χώρῳ ἀνεκαλύφθησαν καὶ ἀνακαλύπτονται ἔτι οὐκ ὀλίγοι βυζαντιακῆς ἐποχῆς τάφοι. Οἱ δὲ ἐν τῇ ἀπέναντι νησῖδι πενιχροὶ τάφοι, περὶ ὧν ἀνωτέρω ἀνεφέραμεν, ἴσως ἦσαν ὧν ἀπηγορεύετο ὁ ἐν τοῖς κοινοῖς νεκροταφείοις ἐνταφιασμός, ἐξ οὗ πιθανὸν καὶ ἡ τῆς νησῖδος ἐπωνυμία Μαύρη.

Ἐν τῇ πρὸς ἄρκτον περιφερείᾳ τῶν ῥηθέντων λαχανοκήπων καὶ εἰς πεντάλεπτον ἀπόστασιν, ἐν τῇ ἀμπέλῳ τοῦ κ. Γεωργίου Ἀ. Σαραφοπούλου, ἀπαντῶνται παλαιοζωϊκὰ στρώμματα, ἐν οἷς καὶ ἀπολιθώσεις διαφόρων εἰδῶν κρυφαίων, χρώματος βαθέως κυανοῦ.

Περαίνοντες τὸν λόγον προστιθέμεθα ὅτι εἰς πεντεκαιδεκάλεπτον ἀπὸ τῆς ῥηθείσης παραλίας πρὸς ἄρκτον ἀπόστασιν ὑπάρχει ἁγίασμα ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου καὶ παρ' ἐρειπίοις βυζαντιακῆς ἐποχῆς, ἅπερ ἴσως εἰσὶν εὐκτηρίου ἀνεγερθέντος ὑπὸ τοῦ ἰδίου ὁσίου ἢ ὑπὸ τῶν λατρευτῶν αὐτοῦ.

Ἐν Παντειχίῳ τῇ 25 Ἀπρ. 1906. **Ἰωάννης Π. Μηλιόπουλος.**

1) Ἐν τῷ ναῷ τῆς μονῆς ταύτης τῇ μὲν 22 Φεβρουαρίου ἐτελεῖτο σύναξις ἐπ' ὀνόματι τοῦ ὁσίου Ἀθανασίου, τῇ δὲ 13 Μαρτίου ἐπ' ὀνόματι τῶν ἁγίων μαρτύρων Ἀφρικανοῦ, Πουπλίου καὶ Τερεντίου, τῇ δὲ 29 Ἰουνίου ἐπ' ὀνόματι Πέτρου καὶ Παύλου τῶν ἀποστόλων.

Δύο μολυβδόβουλλα.[1])

1. *Διαμέτρου τεσσάρων ἑκατοστῶν· ἐπὶ τῆς ἑτέρας τῶν πλευρῶν εἰκόνισται ὁ* IC XC *ἑστώς, διὰ μὲν τῆς δεξιᾶς εὐλογῶν, ἐν δὲ τῇ ἀριστερᾷ ἔχων πρὸς τῷ στήθει τὸ Εὐαγγέλιον. Τῶν γραμμάτων τῶν ἐπὶ τῆς ἑτέρας πλευρᾶς πολλὰ εἶναι ἀποτετριμμένα, ἔνια σφόδρα δυσδιάγνωστα.*

+ CΦΡΑΓΙ	+ *Σφράγι-*
ƷЄΓΡΑΦΑC	*ζε γραφὰς*
ΚΡΙΤΟΒȣΛȣ	*Κριτοβούλου,*
XЄΜΟΥΤΟΥC	*Χ(ριστ)έ μου, τοῦ σ-*
ΟΥΜΑΝΟΥΗΛ	*οῦ Μανουὴλ*
ΟΙΚЄΤΟΥΜЄ	*οἰκέτου μέ-*
ΧΡΙΤЄΛȣC	*χρι τέλους*

Σφράγιζε γραφὰς Κριτοβούλου, Χριστέ μου,
τοῦ σοῦ Μανουὴλ οἰκέτου μέχρι τέλους.

2. *Διαμέτρου τριῶν ἑκατοστῶν· ἐπὶ τῆς ἑτέρας τῶν πλευρῶν εἰκόνισται*

Ο	Δ
Λ	ΗΜΗ
ΓΙ	ΤΡΙ
Ο	Ο
ς	C

ἔχων περὶ τὴν κεφαλὴν τὸν φωτοστέφανον (nimbus) *καὶ ἀνεπεπταμένην φορῶν τὴν χλαμύδα, στηρίζων δὲ τὴν μὲν δεξιὰν ἐπὶ τοῦ δόρατος τὴν δὲ ἀριστερὰν ἐπὶ τῆς πρὸς τῇ γῇ ἀσπίδος. Τῶν γραμμάτων τῶν ἐπὶ τῆς ἑτέρας πλευρᾶς τινα εἶναι οὕτως ἐκτετριμμένα, ὥστε μετὰ πολλῆς τῆς δυσκολίας ἀναγνοὺς τὴν ἑβδόμην λέξιν δὲν κατώρθωσα ἵνα τὴν ἕκτην καθορίσω.*

---

1) *Τὴν γνῶσιν αὐτῶν ὀφείλω εἰς τὴν εὐγενῆ προθυμίαν τοῦ κτήτορος φίλου μου ἐξοχωτάτου Ὀσμὰν βέη, υἱοῦ τῆς Α. Ἐξοχότητος τοῦ γενικοῦ πολιτικοῦ Διοικητοῦ Θεσσαλονίκης.*

+ A	+ Ἀ
ΛЄ3ΙΟΥΛΑ	λεξίου Λά-
CKAPIKAINHK	σκαρι καὶ Νηκ-
ΟΛΑȢΤȢC3CP	ολάου τοῦ . . . .
HMENȢC3ΛΓΑΓε	ημένου ἐξάγαγε
AMAPTHM	ἁμαρτή(ματα) μ-
ЄXPI	έχρι (τέλους).

Ἰαμβεῖον: „Ἀλεξίου Λάσκαρι καὶ Νικολάου";

Διὰ τὸ στενὸν τοῦ τόπου ὁ χαράκτης παρέλιπε τὰ γράμματα ματα *καὶ τὴν λέξιν* τέλους.

Ἐν Θεσσαλονίκῃ, 18/31 *Δεκ.* 1906.

Π. Ν. Παπαγεώργιος.

Zu Konstantinos Manasses.

Wiener Studien XXVIII (1906).

S. 174, 21: *σὺ δὲ φιλοτιμῇ ἐν τοῖς περιττοῖς καὶ σπουδάζεις ἐν τοῖς παικτοῖς καὶ ἔοικας τοῖς ἀπειροκάλοις τῶν ἀθλητῶν, οἳ καὶ ἀτάκτως τῷ ἀέρι ἐφάλλονται καὶ σκιαμαχοῦσιν ἀνόνητα.*

Die Lesart der Hs *ἐν οὐ παικτοῖς* führt zu der Verbesserung:

καὶ σπουδάζεις ἘΝ ΟΥ̓ ⟨*σπουδαστοῖς καὶ παίζεις* ἘΝ ΟΥ̓⟩ *παικτοῖς.*

S. 183, 339: *τότε δὴ τότε Ἡγησάνδρου τοῦ Λάκωνος ἐπῄει μοι κατὰ νοῦν, ὡς ἄρα οὐκ ἦν ἐκεῖνος ἄθυμος οὐδὲ ἄκεντρος φύσει* etc.

Wohl aber:

τότε δὴ ΤΌΤΕ ⟨ΤῸ⟩ *Ἡγησάνδρου . . . ἐπῄει μοι.*

Saloniki. **P. N. P.**

Δύο εἰκόνες ἐλεφαντοστέου (ivoire).[1])

Mit 1 Tafel.

Τὰς πολυτίμους εἰκόνας, δῆθεν ἐν τῇ Νικομηδείᾳ (*νῦν* Isnikmid) *εὑρεθείσας, πρὸ δύο μηνῶν ἐν Κωνσταντινουπόλει ἠγόρασεν ὁ φίλος μου κ. Ἱερώνυμος Μπουφέτης ὅστις καὶ προθύμως αὐτά τε τὰ κειμήλια πρὸς ἐξέτασιν καὶ τὰ φυσικοῦ μεγέθους φωτογραφήματα αὐτῶν πρὸς δημοσίευσίν μοι ἔδωκεν.*

Τοῖς εἰδικωτέροις ἐγὼ τὰ πλείω καταλείπων ἀρκοῦμαι τὰ ἐφεξῆς παρατηρῶν. Ἡ εἰκὼν (*πάχους* 0005), *πάλαι ἐπὶ πλακὸς ξύλου ἢ ἄλλης ὕλης ἐνεσφηνωμένη ὡς μαρτυροῦσιν αἱ ἐν ταῖς γωνίαις ὀπαί, πάντως εἶναι τοῦ Ι′ αἰῶνος, καὶ δὴ τῶν ἐτῶν* 913—919 *ἐὰν ὁ ἐν τῇ ἐπιγραφῇ μνημονευόμενος Κωνσταντῖνος εἶναι ὁ Ζ′, ὁ Πορφυρογέννητος.*

Ἡ ἐπιγραφὴ ἔχει ὧδε:

ΒΛΑΒΗCϹΚЄΠЄΥΒΗΔЄϹΠΟΤΗΝΚѠΝCΤΑΝΤΙΝΟΝ

Βλάβης σκέπ᾽ εὐβῆ δεσπότην Κωνσταντῖνον.

Ἡ ἐν τῇ λέξει εὐσεβῆ παράλειψις τῆς συλλαβῆς σε ἴσως ἐγένετο χάριν τῆς συγκροτήσεως δωδεκασυλλάβου στίχου (*ἰαμβείου*). *Προσοχῆς ἄξιον εἶναι ὅτι τὸ ῥῆμα σκέπω συντέτακται πρὸς τὴν ἀπρόθετον γενικὴν βλάβης* (*ἀντὶ τοῦ* „*ἀπὸ βλάβης*“· *Σοφ. Σιρ. ΙΔ′* 27 „*σκεπασθήσεται . . . ἀπὸ καύματος*“).

Οἱ ἀναγεγλυμμένοι ἅγιοι εἶναι: ⒶΙѠΑΝΝΗC ΟΘЄΟΛΟΓ *καὶ* ΟΑΓΙΟΣ ΠΑΥΛΟC.

Ἡ ἑτέρα εἰκὼν (*πάχους ἐν μὲν τῇ ἄνω καὶ τῇ κάτω προεξοχῇ* 0015, *ἐν δὲ τῷ λοιπῷ μέρει* 0009), *τοῦ ΙΔ′ ἢ καὶ τοῦ ΙΕ′ αἰῶνος, πάλαι ἦν τὸ μέσον τριπτύχου ὡς μαρτυροῦσιν αἱ ἐν ταῖς ἑκατέρωθεν ᾤαις κείμεναι ἐντομαὶ* (Einschnitte).

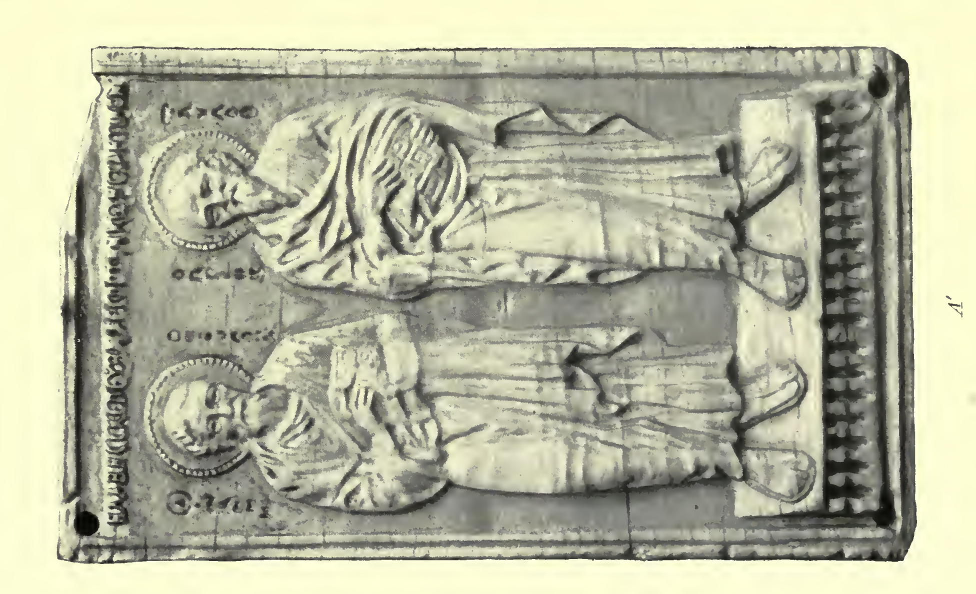
Καὶ τὸ μὲν ἄνω ἥμισυ μέρος κατέχει ἡ $\overline{\text{ΜΡ}}$ $\overline{\text{ΘΥ}}$· *ἐν δὲ τῷ ἑτέρῳ κάτω μέρει ἀναγεγλυμμένοι εἶναι οἱ ἅγιοι:*

Ⓐ	Λ		Ν (sic, *ἀντὶ τοῦ* Η)	Ⓐ	Κ
Ν	Α		Λ		Ο
Ι	Ο	Ⓐ	Ι		C
ΚΟ	C		ΑC		Μ
					Α
					C

Ἐν Θεσσαλονίκῃ, τῇ 27/12 *Μαρτίου* 1907.

Πέτρος Ν. Παπαγεώργιος.

1) *Τῇ τύχῃ ἀγαθῇ χρώμενος ἐπανορθῶ ἐνταῦθα παλαιάν μου πλάνην: πρὸ ἑπτὰ ὅλων ἐτῶν συνεῖδον ὅτι ἡ ὑπ᾽ ἐμοῦ ἐν τῇ* Byz. Zeitschr. I (1892) 479 *ἐκδεδομένη εἰκὼν τοῦ ἁγίου Δημητρίου εἶναι λίθου στεατίτου*, Speckstein.



Δ'



Grammatische und metrische Umarbeitungen in der Überlieferung des Romanos.

Vorbemerkung. Das handschriftliche Material danke ich bei dieser Untersuchung ebenso wie bei der BZ XV 1 ff. veröffentlichten in der Hauptsache Herrn Prof. Dr. Krumbacher; es ist inzwischen wesentlich vermehrt durch die vollständigen Photographien der Athoi ABD, die Dr. Paul Marc 1906 im Auftrag der bayer. Akad. der Wiss. aufgenommen hat. Von den Sinaitici GJ konnten leider keine vollständigen Aufnahmen gewonnen werden: Dr. Th. Bolides hat einige Lieder aus G photographiert, Dr. H. Grégoire einige aus J abgeschrieben.

Beim Zitieren der Hss fasse ich die zwei Teile des patmischen Doppelkodex unter der Bezeichnung P zusammen (bisher P Menaeen, Q Triodion); mit Δ bezeichne ich den Consens der Geschwister aus Grottaferrata, C und V. Im Übrigen befolge ich beim Zitieren das BZ XV 1 angegebene System, wovon das Wesentliche hier wiedergegeben sei:

Mit Akr., Rom.-Kyr., Stud., Umarb. bezeichne ich K. Krumbachers auf Romanos bezügliche Schriften, die erschienen sind in den Sitzungsberichten der philos.-philol. und der hist. Klasse d. K. Bayer. Akad. d. Wiss. 1903, 551 („Die Akrostichis in der griechischen Kirchenpoesie"); 1901, 693 („Romanos und Kyriakos"); 1898 II 69 („Studien zu Romanos"); 1899 II 1 („Umarbeitungen bei Romanos").

Römische Ziffern mit folgender Strophenzahl (z. B. VII δ′) bezeichnen die von Pitra, Analecta sacra I (1876) edierten Kontakien des Romanos nach den Nummern dieser Ausgabe und nach Pitras Strophenzählung, die die richtige um die Zahl der Kukulia (Proömien) übertrifft. Die übrigen Kontakien werden mit arabischen Ziffern bezeichnet, nach den Nummern in Krumbachers Verzeichnis der Akrostichides (Akr. 559—618). Bei den von Krumbacher edierten Liedern (6. 7. 12—14. 16—18. 91. 193) ist der Publikationsort in Klammern beigefügt.

Die Textkritik der byzantinischen Kontakien, speziell derer des Romanos, führt nur in wenigen der zahlreichen Fälle, wo inhaltliche, sprachliche, metrische oder diplomatische Bedenken auftauchen, zu einer einigermaßen sicheren positiven Lösung. Es fehlt dem Stil des Romanos, so persönlich und kultiviert er in den meisten Liedern ist, doch jene Prägnanz und Einheitlichkeit, die uns bei Größeren so oft zu sagen erlauben: so und nur so kann der Dichter geschrieben haben. Und so erklärt sich, daß einerseits eine Unzahl gleichwertiger Varianten in den kritischen Apparaten stehen, — wobei der Mangel

jeder nachweisbaren Beziehung der einzelnen Überlieferungszweige zu einander[1]) meist auch jede diplomatische Lösung imaginär macht oder doch zum mindesten in das Gebiet der Hypothese verweist[2]); — und daß andererseits in vielen Fällen, wo das Vorhandensein einer Korruptel zweifellos feststeht, eine sichere Heilung nicht zu finden ist, weil sich eine ganze Reihe gleichwertiger Emendationen bietet.

Doch dies betrifft nur die Mehrzahl der textkritischen Fragen, nicht alle. Wiederholt ist eine Bevorzugung einer Lesart oder einer Konjektur möglich, weil der so gewonnene Text die Entstehung der Variante oder Korruptel mit Wahrscheinlichkeit erklärt. Ich meine damit nicht die paläographischen Vertauschungen, mit denen die klassische Philologie so viel Wunder vollbracht hat. Vielmehr ist es die Gleichartigkeit mehrerer Varianten und Korruptelen, die auf systematische Trübung der Überlieferung schließen läßt und so dem Auge des Textkritikers aus der Menge der offenen Wege einen bestimmten designiert.

I. Grammatische Umarbeitungen.

Die Zeit des Romanos († ca. 560[3])) ist von der unserer Hss durch vier Jahrhunderte getrennt, in denen die Schriftsprache einen starken Wandel durchgemacht hat. Während das beginnende Mittelalter versuchte, durch stärkere Zugeständnisse an den neuen Sprachcharakter ein einheitliches Idiom zu schaffen, hat in späterer Zeit, als jener Ver-

1) Vgl. Krumbacher, Akr. 677 ff. Was dort für PP^{c}MTΔ an Lied 17 gezeigt ist, stimmt, mit verschwindenden Ausnahmen (die an anderem Ort zu behandeln sind), für alle Hss in allen Liedern: selbst bei den tiefstgreifenden Varianten stehen, auch innerhalb desselben Liedes, nicht regelmäßig dieselben Zeugen zu einander. Als Grund für diese auffällige Erscheinung vermute ich, daß in den Archetypen der uns erhaltenen Hss oft Lesungen eines anderen Traditionszweiges am Rand notiert waren, wie dies bei dem Patmensis P der Fall ist, in dem der Text und die Marginallesung häufig auf verschiedene Quellen zurückgehen (z. B. XXII *γ' ἦν ὁ ὁρῶν καὶ ζηλῶν ὡς αὐτοὶ οὗτος μέγας ἐστίν* PDΔ: *ἵν' ἐν αὐτοῖς ὁ μανθάνων ὁρᾷ ἃ ἐμάνθανεν* P^{c}ABMT). Wenn die Abkömmlinge einer verlorenen Hs in der Befolgung der Marginallesungen verschiedene Wege gehn, so läßt sich ihre Verwandtschaft nicht mehr nachweisen.

2) Gewisse Differenzen im Wert der einzelnen Hss sollen damit nicht bestritten werden. Zweifellos ist z. B. P weniger durch Korruptelen entstellt als etwa M und freier von Umarbeitungen als etwa Δ. Doch diese Differenzen verschwinden, sobald mehrere Hauptzeugen zusammengehen; in solchen Fällen liegt (ceteris paribus) die größere Wahrscheinlichkeit bei der durch die meisten Zeugen empfohlenen Lesart; bei Stimmengleichheit wird dann jede Wahl zur Willkür. Die letzte Ursache der vielen gleichwertigen und gleich gut bezeugten Varianten ist vielleicht eine zweite Redaktion des Dichters selbst.

3) Vgl. BZ XV 1 ff. 29.

such fehlgeschlagen war, die entschiedenere, bald unüberbrückbare Spaltung zwischen Volks- und Literatursprache bei den Vertretern dieser letzteren zu einer verschärften Betonung der klassizistischen, speziell attizistischen Tendenzen geführt. Man wird sich nicht wundern, auch in der Überlieferung der vulgarisierenden Autoren der frühbyzantinischen Jahrhunderte ein Spiegelbild dieses Wandels zu finden.

1. Verbindung männlicher Partizipialformen mit Femininis. Drei Belege für diesen Gebrauch haben schon Pitra (Jubiläumsausgabe, Noten zu pag. 7 und 13) und Krumbacher (Stud. 222. 224) notiert:

3 ιε′ (P)[1] Mitte *τῶν πολλῶν σου ἀρετῶν ὡς πηγῶν ἐκβλυζόντων γλυκεῖα νάματα*

12 δ′ (P) *Δραγμὰς εἶδεν ἕνδεκα δραγμῇ ἣν ἐδέσμησεν αὐτῇ προσκυνήσαντας*

12 η′ 2 (P) *λεαινῶν μὴ συγχωρούντων ἀφαρπάσαι ἐξ ἀγκάλων ποτὲ σκύμνον αὐτῶν.*

Hinzu kommt:

XVII η′ Ende (Maria Magdalena spricht) *ἡμῖν θέλει χαρίσασθαι τὸ ʽχαίρετεʼ ταῖς πενθήσασιν*

PABMTΔJ ‖ *ταῖς*] *τοῖς* M | *πενθησάσαις* Δ

Fragment auf die hl. Matrona (BZ XV 12; Matrona spricht)

γ′ 4 (P) *Ἐγὼ μὲν γάλακτι τρέφω σε ἀκουσίως παιδίον οἰκτείρων σε*

80 δ′ 6 (P) *πηγὴ πηγὴν κατέλαβεν ἀποπλύνων, οὐ πίνων* (von Christus, der zum Brunnen von Samaria kommt).

Nur in diesen sechs Versen hat sich die unklassische Konstruktion bis in unsere Hss gerettet[2]); fünf davon sind nur in P überliefert; und im sechsten haben zwei Hss einen korrekteren Text herzustellen versucht, die eine (M) auf Kosten des Zusammenhangs, die andere (Δ) auf Kosten des Verses.[3]) — An sechs anderen Stellen zwingt uns das

1) Da die Überlieferungsverhältnisse nicht nur in den verschiedenen Liedern, sondern auch in verschiedenen Strophen desselben Liedes wechseln, so sind im folgenden bei jedem Zitat die in Betracht kommenden Hss angegeben.

2) In 14 ε′ 1 (Umarb. 102) liest Papadopulos-Kerameus (Deutsche Lit. Zeit. 1902, 407) richtig *πρὶν ἢ φθασθῇς καὶ κλαύσῃς*; die Lesung von P *φθασθεὶς καὶ κλαύσεις* wird durch das *καὶ* unmöglich.

3) Verwandt ist folgender Fall: 49 ε′ 9 (Pitra p. 601 ϛ′; PABDMTV) *ἡ ἅπασιν αἰδέσιμος ταῖς νοεραῖς δυνάμεσι.* AV korrigieren *ἁπάσαις*, MT *τῆς νοερᾶς δυνάμεως*; diese unsinnige Variante wird auch durch Str. η′ widerlegt, wo *ταῖς νοεραῖς δυνάμεσι* an derselben Versstelle steht.

Metrum[1]), die männlichen Formen der gesamten Tradition entgegen herzustellen.

Zwei Beispiele hintereinander, von denen eines schon Krumbacher erkannt hat, bietet 13 ε′ 3 f. (Umarb. 50)

πέντε μὲν φρονίμους τὰς τὸ ἔλαιον σαφῶς βαστάσαντας ἐκάλεσε,
μωρὰς δὲ τὰς τὸν δρόμον τελέσαντας ἄνευ τοῦ ἐλαίου.

PMΔ ‖ 3 τὰς—ἐκάλεσε] τῶν παρθένων προσειπὼν τὰς βασταζούσας ἔλαιον Δ | τὰς] τοὺς M (genau wie zu XVII η′) | βαστασάσας PM: ◡–◡◡ Metrum: correxi ‖ 4 τελεσάσας P: τελέσας M: πληρωσάσας Δ: ◡–◡◡ Metrum: corr. Krumbacher.

Ferner ist zu erwähnen aus den edierten Stücken:

XX ι′ Ende καὶ γὰρ καθαρίζοντας καινίζοντας προέπεμψε ταύτας

PAMTΔ ‖ καθαριζούσας codd.: ◡◡–◡◡ Metrum: correxi | καινίζοντας (oder καὶ νίζοντας)] καὶ (om. M) καινιζούσας (ἀνακαινιζούσας A: φωτιζούσας PT) codd.: ◡–◡◡ Metrum: correxi.

XII γ′ Τὰ ῥήματα τοῦ Χριστοῦ καθάπερ ἀρώματα
ῥαινόμενα πανταχοῦ βλέπων ἡ πόρνη ποτέ

PΔ Analecta Hieros. (ed. Papad.-Keram.) II 71 ‖ βλέπων] βλέπουσα codd.: –◡ Metrum: correxi.

Aus den unedierten Liedern:

73 ιϛ′ 5 ἐξαίφνης ⟨ἐ⟩βλέπομεν
πυραυγεῖς χεῖρας ἕλκοντας τὸν λίθον ἐκ τοῦ μνήματος

P ‖ ἑλκούσας P: –◡◡ Metrum: correxi.

73 ιθ′ Ἱσταμένων δὲ τότε τῶν θηλείων καὶ σοφῶς (σαφῶς?)
ἐμβλεπόντων τῷ σπηλαίῳ

P ‖ ἐμβλεπουσῶν P: ◡◡–◡ Metrum: correxi.

2. ἤλυθα. An mehreren Stellen, wo Formen von ἐλήλυθα oder ἦλθον in allen oder den meisten Hss stehen, weist das Metrum auf eine dreisilbige Form. Ich stelle zunächst die Beispiele zusammen, wo diese Form auch tatsächlich in einer oder einigen Hss auftaucht.

65 ιϛ′ 4 (P) ἤλυθάν δε
79 η′ 9 (P) ἤλυθεν
42 ιβ′ 7 (PA) ἤλυθε (ἦλθε A)
XVI δ′ Mitte (PΔ) ἤλυθεν (ἐλήλυθεν Δ)
I δ′ Anf. τί πρὸς γηΐνους ἤλυθας

PABDMTΔGJ ‖ ἐλήλυθας alle codd. außer AJ.

[1]) Die diesen Untersuchungen zu Grunde liegende metrische Tatsache ist: Isotonie und Isosyllabie in respondierenden Strophen, wie sie seit Pitras, Wilhelm Meyers und Krumbachers Arbeiten feststeht. Näheres darüber hoffe ich bald in meiner dem nächsten Heft des Byzantinischen Archivs vorbehaltenen „Byzantinischen Metrik“ vortragen zu können.

I ιδ′ Anf. ἠλύθαμεν ὧδε

PABDMTCJ ‖ ἐληλύθαμεν ὧδε BDTC: συνήλθομεν ὧδε M: ἥκομεν ἐνταῦθα P.

I κε′ Σῶσον κόσμον σωτήρ· τούτου γὰρ χάριν ἤλυθας·
στῆσον πάντα τὰ σά· τούτου γὰρ χάριν ἔλαμψας.

PABDMTΔJ ‖ 1 τούτ. γὰρ (γὰρ om. MTΔ) χάριν ἐλήλυθας PMTΔ: εἰς τοῦτο γὰρ ἐλήλυθας BD ‖ 2 γὰρ om. P.

IX ιβ′ Ῥύσασθαι πάντας ἤλυθας

PADMTΔ ‖ ἤλυθας] sic D: ἐλήλυθας PMTΔ: ἦλθες A.

In 42 und XVI hat also nur P, in den drei Stellen aus I nur AJ in IX nur D das Richtige bewahrt.[1]) Besonders lehrreich ist I κε′ 1: hier war die viersilbige Form offenbar schon in den Archetypus von PMTΔ und BD geraten; und um die so entstandene überschüssige Silbe zu beseitigen, wurde in MTΔ das γὰρ des ersten Verses gestrichen, und in BD statt τούτου γὰρ χάριν geschrieben εἰς τοῦτο γάρ; in P ist durch ein seltsames Versehen statt des ersten das zweite γάρ gefallen. So hat die sprachliche Korrektur später zu einer metrischen[2]) geführt, und durch diese doppelte Bearbeitung ist z. B. in BD ein äußerlich unanfechtbarer Text gekommen, den wir ohne die Hilfe der übrigen Hss und der parallelen Beispiele kaum in seinem wahren Charakter erkannt hätten.

An vier weiteren Stellen muß die dreisilbige Form durch Konjektur in den Text gebracht werden.

XII ζ′ Ἀπέρχομαι πρὸς αὐτόν· δι᾽ ἐμὲ γὰρ ἤλυθεν·
ἀφίημι τοὺς ποτέ· τὸν γὰρ νῦν πάνυ ποθῶ

PΔ ‖ ἤλυθ.] ἐλήλυθεν PΔ: _⏑⏑ Metrum: correxi: Pitra strich das γὰρ in v. 1; das ist völlig das gleiche Verfahren, wie das der Hss MTΔ(P) an der eben behandelten Stelle I κε′ 1.

61 ιη′ 7 οὗτος δὲ ἤλυθε κατῃσχυμμένος

PA ‖ ἦλθε PA: _⏑⏑ Metr.: corr.

1) An den letztgenannten fünf Stellen haben schon Pitra und Wilhelm Meyer, die nur die Hss MTΔ kannten, durch Konjektur die dreisilbige Form hergestellt (aber ἤλυθον etc., nicht ἤλυθα); W. Meyer hat auch in I κε′ 1 das fehlende γὰρ richtig ergänzt (aus v. 2), obwohl die ihm bekannte Überlieferung metrisch tadellos war.

2) Über die metrischen Umarbeitungen vgl. das zweite Kapitel dieser Untersuchungen.

36 ις' Νῦν ἐφ' ᾧ ἤλυθα μὴ ἀσχολοῦ

P ‖ ἐλήλυθα P: _◡◡ Metr.: corr.

71 ζ' 3 ἤλυθα οὖν καὶ ἐνταῦθα ἐγεῖραι τὸν Λάζαρον

P ‖ ἦλθον P: _◡◡ Metr.: corr.

An zehn Stellen also[1]) sind Formen von ἤλυθα[2]) in einigen oder allen Hss durch solche von ἦλθον, ἐλήλυθα oder ἥκω ersetzt, und zwar meist ohne Rücksicht auf das Metrum.

3. δι' αὐτό. An vier oder fünf Stellen, wo διὰ τοῦτο überliefert ist, verlangt das Metrum ein dreisilbiges Wort von der Form ◡◡_.

I ιβ' Ende διὰ τοῦτο σύνεστί μοι Ἰωσὴφ . . .

PABDMTCJ ‖ σύνεστί μοι] συνέστι C: μοι ἔστι M; beide Varianten sind natürlich metrische Umarbeitungen.

XII ιγ' Υἱός ἐστι τοῦ Δαβίδ· διὰ τοῦτο ⟨καὶ⟩ εὔοπτος·
υἱὸς θεοῦ καὶ θεός· διὰ τοῦτο πάνυ τερπνός.

PΔ ‖ 1 καὶ add. Pseudo-Chrysost. in der von Pitra pag. 681 zitierten prosaischen Bearbeitung von Lied XII.

12 α' 9 (Stud. 136) διὰ τοῦτο πίστει ἀρνσώμεθα.

P: vgl. die folgende Stelle.

18 κ' 9 (Stud. 131) διὰ τοῦτο σοὶ κἀκείνῳ λέγω

PΔ ‖ διὸ σοὶ καὶ τῶ πέτρω λέγω P: aber der Vers 12 α' 9, wo die Worte διὰ τοῦτο an derselben Stelle desselben Metrums stehen, zeigt, daß die Lesart von P nicht ursprünglich ist.

Es würde nichts helfen, wenn man, um das Metrum herzustellen, διά einsilbig lesen wollte; denn ganz abgesehen davon, daß eine solche Verschleifung ohne Beispiel wäre, bliebe immer noch die an den betreffenden Stellen des Metrums singuläre Verletzung des Akzentes (◡_◡ statt ◡◡_). Ich wüßte kein anderes Wort zu nennen, das zu der Umarbeitung Anstoß gegeben haben könnte, als δι' αὐτό.[3])

1) Wahrscheinlich gehört hierher auch IV ς' Mitte, wo ἦλθες αὐτὸς γὰρ διὰ σαρκὸς (sic PD, in BΔ eine ganz andere Redaktion) einen regelmäßig zehnsilbigen Vers füllt; da aber in ι' an derselben Versstelle wieder ein Neunsilber überliefert ist (οὐκ ἐκτὸς τῶν κόλπων τοῦ πατρός P: def. D: in BΔ andere Redaktion), so kann auch eine metrische Freiheit des Dichters vorliegen.

2) Die Form verhält sich zu dem epischen ἤλυθον, wie das schon in der κοινή bezeugte ἦλθα (K. Dieterich, Untersuchungen zur Geschichte der griech. Sprache, 237) zu ἦλθον. Sie scheint bis jetzt noch nicht belegt, wird aber durch die oben ausgeschriebenen Stellen aus den Hss PADJ gesichert.

3) ὁ αὐτός = οὗτος ὁ Malalas 39, 15; ἐν αὐτῷ δὲ τῷ χρόνῳ ebenda 456, 19; vgl. Jannaris, An historical Greek grammar 1214ᵇ.

4. *προὔλεγον* (?). Die Formen *προεῖπον*, *προεῖπας* und *προεῖπεν* bilden siebenmal einen Versschluß, der an allen respondierenden Stellen ausnahmlos ein Proparoxytonon aufweist (bei gleicher Silbenzahl).

XX ιγ' Mitte ὅτι πάντα ἅπερ προεῖπε νῦν ἐπλήρωσε

AMTΔ || ὅτι—προεῖπε] τί δηλιῶμεν. προὐλεγε M.

18 ιγ' (Stud. 125) Μικρὸν οὖν ἡσύχασεν ὁ Πέτρος ὡς προεῖπον

PΔ || προεῖπον] ἔφημεν Δ.

Die folgenden drei Beispiele finden sich an derselben Stelle desselben Metrums.

XVII δ' Ende πολλάκις γὰρ ὡς προεῖπεν ἐγήγερται ὁ ἀθάνατος

PABMTΔJ || γὰρ—προεῖπ.] ὡς προείρηκεν Δ | ἐγήγερται vor ὡς πρ. (ὥσπερ εἶπε J) BJ.

XVII ιβ' Ende αὐτός ἐστιν ὡς προεῖπον, καὶ κύριος ὁ ἐμός ἐστιν

PABMTΔJ || αὐτός ἐστ.] θ̅ς̅ ἐστι B: ἐμὸς πέλει (πέλεις M) PMΔ | ὡς πρ.] διδάσκαλος P: καὶ κτίστης μου B: om. M | καὶ (ὁ AT) κύριος] διδάσκαλος MT | ὁ ἐμός ἐστιν] τε (νῦν M) καὶ κ̅ς̅ MΔ: πάσης κτίσεως A: ὁ ἀθάνατος B.

61 η' 11 (PA) νεκρὸς γὰρ ἦν ὡς προεῖπον καὶ ἔζησεν ὃν ἠλέησα
65 κα' 3 (P) καθὼς προεῖπας
73 ιγ' 2 (P) πληρῶσαι ἃ προεῖπον.

Die Gleichartigkeit dieser sieben Stellen ist einleuchtend; die Varianten zeigen nur, daß man schon früh den Anstoß bemerkt hat; ihn zu beseitigen und die Korruptel zu erklären erreicht keine einzige. Wie sollte aus harmlosen Wörtern wie *προέλεγε*, *ἔφημεν*, *προείρηκε*, *διδάσκαλος* das unmetrische *προεῖπον* entstanden sein? Es bleibt nur übrig, entweder *πρόειπον* zu akzentuieren, oder eine Umarbeitung anzunehmen. Für das erstere wüßte ich keine Parallele; aber auch die letztere Annahme hat den Nachteil, daß sich keine Form angeben läßt, die zu einer so radikalen Umarbeitung notwendig reizen mußte. Am wahrscheinlichsten ist wohl *προὔλεγον*, an dessen unbyzantinischer Krasis der reinigende Redaktor Anstoß genommen haben mag. Und in der Tat ist an der einzigen Stelle, wo Romanos eine ähnliche Krasis verwendet hat, die Überlieferung ähnlich gestört:

57 γ' 3 προὔτρεπε τὸν υἱὸν αὐτῆς λέγουσα· ....

PADMT || προέτρεπε PD: προετρέπετο AMT: ‒◡◡ Metrum.[1])

Wir könnten dann also die Lesung *προέλεγεν* in M zu XX ιγ' einfach als Auflösung des ursprünglichen *προὔλεγεν* ansehen; die Variante *τί δειλιῶμεν* statt *ὅτι πάντα ἅπερ* dient dann nur dem verletzten Metrum.

1) In dem späten anonymen Lied bei Pitra p. 542 α' steht in A und den Menaeen richtig *προὔθηκεν*; in M falsch *πρόκειται*.

5. Unkontrahierte Formen. Die auch sonst häufige Erscheinung, daß bei einsilbigen ε-Stämmen (ῥέω, δέομαι) die Kontraktion auch vor dem Bindevokal ε unterlassen wird[1]), ist bei Romanos Regel: 42 ς′ 7 (PA) πνέει P (πνεύσας A), 52 ιδ′ 3 (P) ξέεσθαι, 57 ια′ 3 (P) ἐδέετο, 58 ιθ′ 6 (P) καταξέει, 62 ιδ′ 5 (P) ἐξεχέετο, 76 α′ 1 (P) δέεσθαι, 82 ια′ 4 (P) πνέετε[2]); nur 80 κ′ 6 (P) προχεῖται. Die Hss haben sich mit diesem unklassischen Gebrauch abgefunden; nur 60 β′ 3 (P) ist δέεσθαι des Metrums wegen gegen das überlieferte δεῖσθαι herzustellen.

Aber Romanos hat auch bei mehrsilbigen Stämmen offene Formen verwendet:

18 λα′ (P; Stud. 156, vgl. 236) Τρομέοντες ἵσταντο.

69 ιη′ 3 (P) οὗτος γὰρ ὅνπερ καλέεις παρακαλεῖται.

Man wird, angesichts der klassizistischen Tendenz der bisher nachgewiesenen Korruptelen, annehmen dürfen, daß solche Formen nicht überall unbeanstandet passiert haben, und an folgenden zwei Stellen durch Auflösung der einstimmig überlieferten kontrahierten Formen schwere metrische Schäden mit Wahrscheinlichkeit heilen:

XX β′ Ende ὑμνοῦμεν (ὑμνῶμεν P) PAMTΔ: ◡–◡◡ Metrum: scr. ὑμνέομεν.

17 α′ 4 (Akr. 659) τελεῖς PABDMTΔG: ◡–◡ Metr.: scr. τελέεις.

6. τεσσαράντα, πεντῆντα etc.[3]) In dem vorzüglich überlieferten, metrisch sehr streng gehaltenen Lied XII findet sich folgende Verletzung des Metrums:

ις′ Mitte ὀφειλέται δύο ἦσαν τῷ δανειστῇ,
ὁ μὲν εἷς πεντακοσίων, ἕτερος δὲ πεντήκοντα μόνον.

PΔ ‖ πεντήκοντα] ◡–◡ Metr.

Schon Krumbacher hat πεντῆντα vermutet (in seiner mir freundlichst zur Verfügung gestellten provisorischen Konstitution dieses Textes); diese Konjektur läßt sich durch den Nachweis ähnlicher Korruptelen in einem Lied des Romanos auf die 40 Märtyrer als sehr wahrscheinlich hinstellen:

49 η′ 6 τεσσαράκοντα γλῶσσας

PAD ‖ τεσσ.] ◡–◡◡ Metr.

49 ζ′ 11 τεσσαράκοντα ὤφθησεν

PADT ‖ (in AT ganz andere Fassung) ‖ τεσσ.] ◡◡–◡ Metr.

1) Hatzidakis, Einleitung 177. H. Reinhold, De graecitate patr. apost. (1898) 84 sqq. Vgl. auch Formen wie ἀργυρέαι etc. Krumbacher, Studien zu den Legenden des hl. Theodosios S. 267.

2) Ebenso im Akathistos, Δ-Strophe, Schluß ῥέει (ABDMV und Pitras Hss: βρύει P).

3) Vgl. K. Dieterich, Untersuchungen 125; M. Vasmer BZ XVI 262.

Offenbar ist das Zahlwort beidemal viersilbig zu lesen (*τεσσαράντα* oder *σαράκοντα*).

Es wird gut sein, zur Bestätigung dieser drei Konjekturen die Parallelen heranzuziehen, die die Überlieferung eines anderen byzantinischen metrischen Textes bietet. Auch unter den griechischen Schriften des Syrers Ephrem (ed. Assemani II 341 sqq.) findet sich ein Lied auf die 40 Märtyrer; und auch hier nimmt das Wort *τεσσαράκοντα* an den meisten Stellen, wo es vorkommt, einen größeren Raum ein, als ihm das Metrum gestattet. Dies Metrum (je vier Siebensilber zu einer Strophe vereinigt[1]), ist nun leider in der uns erhaltenen Fassung des Liedes sehr oft kaum mehr kenntlich, so daß die einzelnen Stellen gar keine Beweiskraft haben; aber die Tatsache, daß sich unter den 15 Versen, in denen *τεσσαράκοντα* vorkommt, 8 achtsilbige[2]), 3 neunsilbige[3]), 1 zehnsilbiger[4]) und nur 3 siebensilbige[5]) finden, während sonst in dem ganzen Text die Siebensilber unverkennbar Regel und im Original als ausnahmslos zu postulieren sind, wird, im Verein mit den oben genannten Stellen aus Romanos, wohl genügen, die verkürzten Formen von *τεσσαράκοντα* in der Poesie der ersten byzantinischen Jahrhunderte als gleichberechtigt erscheinen zu lassen.

Wer dies zugesteht, wird nicht zögern, auch die Formen *τριάντα* und *ἑξῆντα* herzustellen, wo sie das Metrum fordert: Ephrem gr. I 294 B (je zweimal fünf Viersilber zu einer Strophe vereinigt):

---

1) Über den metrischen Charakter von Ephrems Reden vgl. Wilhelm Meyer, Gesammelte Schriften zur mittellateinischen Rhythmik I 7 ff., der irrtümlich achtzeilige Strophen absetzt.

2) 342 A *τεσσαράκοντα μάρτυρες . . . τεσσαράκοντα ἡμέρας . . .*; 342 D *ἐπὶ τοὺς τεσσαράκοντα*; 343 E *ἵνα τῶν τεσσαράκοντα*; 343 F *ὄντες οἱ τεσσαράκοντα*; 344 F *τεσσαράκοντα γὰρ ἦσαν*; 345 E *παρθεῖν* (?) *τοὺς τεσσαράκοντα*; 349 E *ἐκεῖ μὲν τεσσαράκοντα*.

3) Hier liegt offenbar *σαράντα* zu grunde, da die übrigen Wörter der betreffenden Verse nicht Träger der Korruptel sein können; ich schreibe die drei Strophen aus:

342 D

καθὼς οὖν ὁ ἀριθμὸς τῶν τεσσαράκοντα ἡμερῶν
πᾶσαν τὴν ἐπὶ Νῶε ἐξῆρεν ἀσέλγειαν,
οὕτως καὶ ὁ ἀριθμὸς τῶν τεσσαράκοντα μαρτύρων (vgl. 349 E)
τὴν ⟨*τῶν*⟩ *ἀνόμων τότε ἐξέλυσε μανίαν.*

349 E

ἀλλ' ἐνθάδ' ὁ ἀριθμὸς τῶν τεσσαράκοντα μαρτύρων (vgl. 342 D)
ἀπὸ τῆς ὑπ' οὐρανῶν τὰ γλυπτὰ ἐξήλειψεν.

4) 342 C *διὰ τεσσαράκοντα ἡμερῶν.*

5) 342 C *τεσσαράκοντα ὁμοῦ*; 343 A *τεσσαράκοντα βῶλοι*; 345 D *τεσσαράκοντα πύργων.*

μακάριος ὃς γέγονεν ἑκουσίως ὡς γῆ καλὴ καὶ ἀγαθὴ
καρποφορῶν σπόρον καλὸν ἐν ἑκατὸν καὶ τριάκοντα καὶ
ἑξήκοντα.

Daß die uns erhaltenen Redaktionen die vulgären Formen ausgemerzt haben, ist nicht zu verwundern; läßt doch bei den meisten das Metrum auf Schritt und Tritt die tiefstgreifenden Umarbeitungen erschließen.

7. Akkusative der 3. Dekl. auf αν.[1])

VIII κ' Anf. ἐλάβομεν πεῖραν, συστείλωμεν χεῖραν

PAMΔ || χεῖρας AΔ: χεῖρον M: χεῖρα P: correxi.

Die Emendation, die übrigens schon durch die Variante von M nahegelegt wird, läßt sich durch folgende Stelle, in der ebenfalls der Reim den Ausschlag gibt, über jeden Zweifel erheben:

XXIV γ' Anf. ἔκτεινόν σου τὴν χεῖραν, ἧς πάλαι ἔλαβον πεῖραν

PABDMTΔ || χεῖραν] sic TD: χεῖρα PABMΔ.

Natürlich werden solche Akkusative auch an solchen Stellen verwendet worden sein, wo kein Reim sie erforderte; in welchem Umfang, läßt sich aber nicht sagen. Es genüge, die Fälle zu notieren, wo diese Formen in unseren Hss auftauchen: χεῖραν III ιγ' in T, ιζ' in BD, VIII ιϛ' in MA, 114 γ' 6 (BZ XV 39 Anm.) in P; ferner ἄρναν XVIII ϑ' in M; γαστέραν 77 α' 1 in P; ϑυγατέραν XII Kuk. in P und Anal. Hieros. II 69; ἱερέαν 37 ε' 2 in D; λευσχήμοναν 49 ε' 9 in B; μρ̄αν (= μητέραν) 37 β' 12 in A; φλέβαν IV ιζ' in B; φρέναν 194 δ' 1. Ob es sich hier um solche Formen handelt, die der reinigende Redaktor übersehen hat, oder um vulgäre Korruptelen, wage ich nicht zu entscheiden, halte aber das erstere für wahrscheinlicher.[2])

8. ταύτη. Die Akrostichis von Lied XXVII (Hss: Ab) lautet ταύτη ἡ ᾠδὴ τοῦ ἐλαχίστου Ῥωμανοῦ; die von Lied 61 (PA): δέησις καὶ ταύτη Ῥωμανοῦ; die Form αὕτη kommt in keiner Akrostichis vor (Krumbacher, Akr. 656 f.). Da nun nicht anzunehmen ist, daß Romanos in den Akrostichides eine andere Grammatik befolgt habe als in den Texten, unsere Hss jedoch nirgends die Form ταύτη aufweisen, so legt sich die Vermutung nahe, die von Romanos regelmäßig, oder doch

1) Dieterich, Untersuchungen 159 f.; Hatzidakis, Einleitung S. 51. 379 f.

2) Bei Romanos 34 κβ' 6 ist, metrisch und syntaktisch unanfechtbar, überliefert
ὅπου πέλει τῆς γεέννης ἡ φλόγα.
Man wird zu der Annahme berechtigt sein, daß mehreres Gleichartige durch Umarbeitung verloren gegangen ist. — Über ähnliche Formen in der κοινή vgl. Dieterich 160; φλόγα in der Esdra-Apokalypse 25 nachgewiesen von Reinhold, De graecitate patrum apost. 56.

häufig[1]) verwendete Form *ταύτῃ* sei in der Überlieferung der Texte einer systematischen sprachlichen Reinigung zum Opfer gefallen; z. B. XII *ιζ'* (zweimal) u. ö.[2]) Das Gleiche ist dann auch für *ταῦται* vorauszusetzen; doch ist auch *αὗται* selten.

Fassen wir zusammen. Acht sprachliche Eigentümlichkeiten des Romanos sind nachweislich mehr oder minder konsequent aus den Texten entfernt worden. Die meisten dieser Eigentümlichkeiten sind Vulgarismen; doch haben auch unattische Formen wie *ἤλυθα*[3]) (Nr. 2), und vielleicht sogar indifferente wie *προὔλεγον* (Nr. 4) Anstoß erregt. — Die Entfernung von *δι' αὐτό* (Nr. 3), *προὔλεγον* (Nr. 4), *πεντῆντα τεσσαράντα* (Nr. 6) und *ταύτῃ* (Nr. 8) ist konsequent und radikal an dem Archetypus unserer gesamten Überlieferung vorgenommen worden; die unklassischen Partizipien (Nr. 1) und die unkontrahierten Verbalformen (Nr. 5) sind zur einen Hälfte unberührt geblieben, zur andern ebenfalls in jenem Archetypus durch die regelmäßigen Formen ersetzt. Die Entfernung von *ἤλυθα* (Nr. 2) geht in den reichlich überlieferten Partien nie bis auf den Archetypus aller Hss zurück, wohl aber in Lied I auf den von PBDMTΔ; auch die unregelmäßigen Akkusative auf *αν* (Nr. 7) haben sich an den beiden Stellen, wo sie sicher im Original standen, in einzelne Traditionszweige gerettet.

Es wird nützlich sein, auch die Kennzeichen zusammenzustellen, an denen sich diese Umarbeitungen für uns verraten haben: es waren die Verstöße gegen das Metrum (Nr. 1—6), den Reim (Nr. 7) und den Sprachgebrauch der Akrostichides (Nr. 8). Nun sind solche Verstöße aber natürlich nicht die notwendige Folge jeder sprachlichen Umarbeitung. Da aber andere Kriterien als die genannten nur in Ausnahmsfällen in Betracht kommen, so müssen wir annehmen, daß eine große Zahl von sprachlichen Eigentümlichkeiten des Romanos spurlos aus der Überlieferung verschwunden ist.

Höchst merkwürdig ist der unmetrische Charakter der nachweisbaren Umarbeitungen. Fast alle übrigen Varianten unserer Hss (soweit sie nicht einfach auf Schreiberversehen beruhen) wahren das

---

1) 58 *λ'* 6 *ἔστω δ' αὔτη βραχίων* steht in einem verdächtigen Lied. Sonst findet sich *αὔτη* bei Romanos nirgends, wo nicht auch *ταύτῃ* möglich wäre.

2) Auch für den Gebrauch des *ν ἐφελκυστικόν* vor Konsonanten sind die Akrostichides unsere einzige sichere Quelle, da die Hss hierin keine Konsequenz zeigen. Die hierher gehörigen Akrostichides von 64 und 81 haben beide *ἐστὶν* vor *Ῥωμανοῦ*.

3) Nicht der Bindevokal, sondern das *υ* des Stammes hat den Anlaß zur Umarbeitung gegeben; sonst wäre *ἤλυθεν* unbeanstandet geblieben.

Metrum streng oder gehen direkt auf dessen Herstellung aus (vgl. das folgende Kapitel); wie das bei liturgischen Büchern nicht anders zu erwarten ist. Nun ist in den drei der Zeit unserer Hss vorangehenden Jahrhunderten eine liturgische Verwendung der Kontakien nicht anzunehmen: die neuaufblühende Kunstform der Kanones (Andreas von Kreta, Kosmas, Johannes Damaskenos u. a.) hatte die Kirchendichtung auf andere Bahnen geführt. Vielleicht weisen also jene unmetrischen Umarbeitungen grammatischer Eigentümlichkeiten in die Zeit der rein literarischen Überlieferung des Romanos, der naturgemäß mehr an sprachlicher als an metrischer Korrektheit gelegen sein mußte.

II. Metrische Umarbeitungen.

Die metrischen Umarbeitungen sind so zahlreich und im einzelnen so gleichartig und uninteressant, daß es zwecklos scheint, vor dem Erscheinen der Gesamtausgabe in der Darstellung dieses Themas Vollständigkeit zu erstreben. Ich begnüge mich damit, die verschiedenen Typen an einigen Beispielen zu demonstrieren und lege nur für den letzten (Nr. 4) das gesamte Material vor.

1. Umarbeitung einzelner Stellen. Schon in dem ersten Teil dieser Untersuchung zeigte sich wiederholt, wie der durch die sprachliche Umarbeitung im Archetypus entstandene metrische Schaden meist in einzelnen Hss auf verschiedene Weise notdürftig wieder gehoben worden ist; die beiden Schichten der Umarbeitung ließen sich deutlich und zweifellos auseinanderhalten: die metrisch falschen Lesarten waren jedesmal handschriftlich am besten bezeugt, durch ähnliche Fehler an anderen Stellen gedeckt und somit als dem Archetypus angehörig erwiesen; die metrisch richtigen standen meist nur in vereinzelten Hss, und waren so flach und harmlos, daß sie als Quelle für die metrisch falschen nicht in Betracht kamen (vgl. S. 569 f. 571).

Natürlich haben sich die Korrektoren nicht auf die durch sprachliche Umarbeitungen entstandenen Fehler beschränkt, sondern auch solche metrische Unregelmäßigkeiten wegzuemendieren versucht, die auf den Dichter selbst zurückgehen.

XVII η′ Mitte ἀλλ’ ὑπομείνατε, μὴ ἀθυμεῖτε

PABMTΔJ ‖ ἀλλ’ ὑπομείνατε (dieselben Worte 72 ια′ 1)] αὐτοὶ γὰρ μείνατε Δ.

In allen Strophen dieses Metrums (ich habe etwa 100 Fälle untersuchen können) ist nach der dritten Silbe Wortschluß; und so singulär die Ausnahme in XVII η′ ist, so scheint die Stelle doch heil. Wie dem aber auch sei, die unsinnige Variante von Δ ist weiter nichts als eine Korrektur zur Beseitigung der Ausnahme.

Vers 1 des Metrums *τὸ φοβερόν σου* (vgl. Krumbacher, Stud. 105) beginnt regelmäßig mit einer Kurzzeile von der Form ‿‿‿_‿‿_‿‿. In Lied 6 (Stud. 184 ff.) jedoch ist zweimal eine Silbe am Anfang hinzugefügt, und diese Ausnahmen decken einander vollkommen.

ϑ' Ἀκούουσα ταῦτα παρίστατο καὶ ἐξίστατο

PABDMTΔGJks ‖ Ἀκούουσα ταῦτα ἵστατο MGJ: Ἀκούσασα ταῦτα παρισταμένη (om. καὶ) A: Ἅπαντα ταῦτα ἀκούσασα (auch der Rest umgearbeitet) B: Ἵπερ (wohl Ἅπερ) εφϑέγξατο ἤκουσεν (und dann ὥσπερ ἵστατο) s.

ιε' Ἐστὶ γάρ, ἐστὶ πολυστένακτα καὶ ἐπίμοχϑα

Dieselben Hss (ohne M) ‖ πολυστ.] πολλὰ στενά Δ.

Die Varianten gehen offenbar auf metrische Gleichmacherei aus, obwohl sie sich bei jeder Hs auf je eine der beiden Stellen beschränken, und könnten somit nicht als Grundlage zu einer Emendation dienen, selbst wenn sich eine solche nicht durch eine Vergleichung der beiden Stellen von selbst verböte.

Zu einer ganzen Reihe von metrischen Umarbeitungen hat die bei Romanos überwiegende, von den Redaktoren verkannte oder verworfene Barytonese des Eigennamens Thomas[1]) geführt. Ich stelle zunächst die einstimmig überlieferten Belege für die Barytonese zusammen. Solche finden sich nun freilich nicht am Versschluß, da dort immer einige Schreiber korrigiert haben; glücklicherweise jedoch sind in dem Metrum *τίς ἐφύλαξε*, nach dem die Lieder des Romanos auf den Thomas (XVIII) und das Brotwunder (83) gebaut sind, die Akzente auch im Innern des Verses so fest, daß sich auch dort aus dem Metrum die Betonung mit Sicherheit erschließen läßt.

Die 16. und 17. Kurzzeile des Metrums *τίς ἐφύλαξε* haben in je 42 Fällen die Form _‿‿_‿, nie ‿_‿_‿. Ausgenommen wären nur folgende zwei Stellen, wenn man die gewöhnliche Betonung des Wortes Thomas einführte:

XVIII *δ'* (PABMΔT) *Θῶμα*[2]) *ἐδόϑη*
ζ' (PAMΔ) *Θῶμας δὲ εἶπεν.*

1) Die Betonung *Θῶμας* (wie *Ἰούδας*) wird 13 mal (siehe oben), die Betonung *Θωμᾶς* 6 mal vom Metrum gefordert: XVIII (PAMΔ) *ϑ' ι' ιδ' ιϛ'*; XXII *ιγ'*; XIX *η'*. — In den späteren Kontakien (Pitra p. 269. 664, Amfilochij S. 63. 163) und Kanones (Christ, Anthol. 223 sqq.) herrscht bereits die letztgenannte Akzentuation ausschließlich. — Eine ähnliche Freiheit zeigt nur noch ein Eigenname, ebenfalls ein hebräischer: *Μερρᾶ* (so z. B. Pitra pag. 513 *ιζ'*) fordert bei Romanos VIII *ιη'* die Betonung *Μέρραν*.

2) Ich setze hier wie im Folgenden den vom Metrum geforderten Akzent. Die Hss akzentuieren natürlich regelmäßig *Θωμᾶς*; nur M hat in 17 *γ' ϑῶμας*,

Ferner gehören noch folgende drei Fälle hierher:

XVIII ιγ′ (PAMΔ) τὸν Θώμαν θεωρήσας (Metrum: ◡–◡◡◡–◡)

κα′ (PAΔ) ὁ Θώμας ψηλαφῶν (Metrum: ◡–◡◡◡–)

91 γ′ (Δ; Rom.-Kyr. 728)[1]) οἱ σὺν τῷ Θώμᾳ ἱκετεύοντες (Metrum: ◡◡◡–◡ ◡◡–◡◡).

Varianten finden sich an folgenden Stellen:

17 γ′ (PABMTΔ; Akr. 661) ἔλιπέ σε (καὶ add. PV) Θώμας] θωμᾶς ἔλιπέ σε C[2]): –◡◡◡–◡ Metrum.

XVIII ε′ (PAMTΔ) τοῦ Θώμα χειρός] χειρὸς τοῦ Θωμᾶ PAMT } ◡–◡◡– Metrum

ς′ (PAMΔ) τοῦ Θώμα χειρός] χειρὸς τοῦ Θωμᾶ AM[3]) } ◡–◡◡– Metrum

ς′ (PAMΔ) Θώμας ἤντλησε] δὲ ὁ δίδυμος AM: ⏑́◡–◡◡ Metrum

ζ′ (PAMΔ) πρὸς τὸν Θώμαν] τῷ διδύμῳ PM: ⏑́◡–◡ Metrum

θ′ (PAMΔ) ποῦ ἀφήκατε Θώμαν] ποῦ θωμᾶς ἐπορεύθη PM: ◡◡–◡◡–◡ Metrum (die Worte sind Antithese zu ποῦ τεθείκατε Λάζαρον; so ist die Stelle entscheidend)

ι′ (PAMΔ) τοῦ Θώμα ποτέ] ποτὲ τοῦ θωμᾶ PAM } ◡–◡◡– Metrum.

ιε′ (PAΔ) τὸν Θώμαν ποτέ] ποτὲ τὸν θωμᾶν PA } ◡–◡◡– Metrum.

Die Varianten richten sich von selbst durch ihre Gleichartigkeit. In allen acht Fällen wird versucht, die Betonung Θώμας durch Umstellung zu beseitigen, oder wenigstens dem Schlußakzent fernzuhalten. Die Entstehung der Varianten auf umgekehrtem Weg zu erklären, wird wohl niemanden einfallen; denn wie sollten Schreiber des 11.—12. Jahrh. Interesse daran gehabt haben, 8mal die Betonung Θώμας der Überlieferung zum Trotz einzuführen? Dieses Resultat ist sehr wichtig für die Beurteilung der „italienischen" Redaktion (Δ), die hier an allen Stellen das Richtige hat, an zweien sogar gegenüber dem Konsens mehrerer „Ostbyzantiner" allein Recht behält.

2. Umarbeitung derselben Stellen in verschiedenen Strophen. Auf das lehrreichste hierher gehörige Beispiel habe ich schon in der Berl. phil. Woch. 1902 Sp. 1317 hingewiesen. Die fünfte Langzeile des Metrums τίς ἀκούσας (Lied 91 und 16, Rom.-Kyr. 726—752) hat in P regelmäßig eine andere Gestalt als in Δ (= CV). Dies zeigt

---

offenbar in richtiger Erkenntnis des Metrums. Für die Kritik ist die hsliche Schreibung gleichgültig, da zur Zeit des Romanos keine Akzente gesetzt wurden.

1) Das Lied ist nicht von Romanos, aber aus seiner Zeit.

2) Hier hat schon Krumbacher (im Kommentar, S. 683) metrische Absichten vermutet.

3) So auch Pitra (obwohl er das Richtige geahnt hat, vgl. p. 141 zu 3), ohne PAM zu kennen, offenbar nach Analogie von ε′, wo ihn T verführen mußte; und so zeigt sich in unzähligen Fällen die Praxis der mittelalterlichen Redaktoren mit der des editor princeps identisch.

schon ein Blick in die Hss, indem die Verspunkte in P regelmäßig nach der 11., in Δ nach der 9. Silbe stehen. Da aber nicht immer hinter der 9. und 11. Silbe Wortschluß ist, so ergibt sich natürlich eine ganze Reihe metrischer Varianten. Ich stelle die Belege zu Lied 16 (in PΔ, Rom.-Kyr. 736 ff.) zusammen.

ιβ' καὶ τὸν γλυκύτατον μασθὸν ἐάσας ἦλθεν ἐπὶ θηλὴν πικράν·

PΔ ‖ γλυκὺν Δ | ἐάσας] τάχος add. Δ

ιγ' τῆς ἀθεΐας καὶ φιλαργυρίας ἐντὸς αὐτοῦ ἦν ἡ πληγή·

PΔ ‖ ἀθεΐας καὶ] ἄθεον Δ | ἦν] ὑπῆρχεν Δ

ιϛ' τὸν οὐρανόν τε καὶ τὴν γῆν ἢ πάντα τὸν κόσμον αὐτὸν ἀντ' αὐτοῦ·

PΔ ‖ γῆν — αὐτὸν] γαῖαν· καὶ τὸν ἐν τούτοις κόσμον Δ

ιζ' τίς ἐπ' αὐτὸν τὴν χεῖρα ἐπιβάλλει, εἰ μὴ συγχωρήσῃ ὡς θεός;

PΔ ‖ ἐπ' — εἰ] ἐπενέγκει τούτῳ χεῖρας· ἐὰν Δ

ϛ' καὶ ὁ ἀναίσχυντος οὐκ ἐνετράπη, ἀλλ' ἐξετράπη κατ' αὐτοῦ·

PΔ ‖ ἐξετρ.] ἀπετράπη ὅλος Δ

ι' καὶ τὰ φθαρτά μου σκέλη καὶ τὰ ἴχνη σὺ θέλεις πλῦναι λυτρωτά·

PΔ ‖ πλῦναι] ἀποπλῦναι Δ

γ' καὶ ἀντὶ τούτων πάντων διεσχίσθη καὶ‿οὐ κατενύγη ὁ φονεύς·

PΔ ‖ πάντων om. Δ

ιδ' τοῦ ἀτιμήτου τίμημα λαλεῖται, καὶ ζωοδότου ἡ σφαγή·

PΔ ‖ τιμή Δ | ζωοδ. ἡ] ἡ τοῦ ζωοδ. Δ

θ' οὐ μή μου νίψῃς πόδας εἰς αἰῶνας, ἡ χεὶρ ἡ πλάσασα ἐμέ·

PΔ ‖ νίψῃς] τοὺς add. Δ | ἐμέ] με Δ

κγ' καὶ τὴν τοῦ Ἅιδου φύγωμεν πορείαν βοῶντες πρὸς τὸν λυτρωτήν·

PΔ ‖ πορείαν] τρίβον Δ

ια' καὶ ἐπὶ πλεῖον πλῦνον με εἰ θέλεις, ἵνα τῶν σῶν μὴ στερηθῶ·

PΔ ‖ με vor πλῦνον· Δ.

All diese Änderungen in Δ gehen von dem Bestreben aus, in dem Schema ⏑⏑⏑–⏑–⏑⏑́⏑–⏑ ⏑⏑́⏑–⏑⏑⏑– den Kurzzeilenschluß um zwei Silben zurückzuschieben. Vollständig wird dieser Zweck erreicht in ιβ' ιγ' ιϛ' ιζ'; zur Hälfte in ϛ' ι' γ' wo nur je eine der beiden Kurzzeilen die dem neuen Schema entsprechende Gestalt erhält; und noch unvollkommener in ιδ' θ' κγ' ια', wo die erste Kurzzeile statt um zwei Silben nur um eine oder um drei verkürzt wird (aber immer unter Beibehaltung des richtigen Schlußakzentes), während die zweite das umgekehrte Übel erleidet. Trotz dieser Inkonsequenz ist zweifellos das genannte Bestreben an allen

diesen Änderungen schuld. Denn anders ließe sich nicht erklären, daß die Strophen, die sich auch ohne Umarbeitung dem veränderten Schema fügten (α′ β′ δ′ ζ′ η′ ιε′ ιη′ κ′ κβ′), sämtlich metrisch unangetastet geblieben sind, während 11 von den 12 übrigen (alle außer κα′) einer metrischen Bearbeitung zum Opfer fielen.[1]) — Lied 91 (Rom.-Kyr. 726ff.), das nur in der italienischen Redaktion vorliegt, hat in der betreffenden Langzeile in allen Strophen mehr oder minder vollkommen das umgearbeitete metrische Schema. Es ist natürlich meist aussichtslos, unter solchen Umständen den ursprünglichen Wortlaut erraten zu wollen. — Daß der Kurzzeilenschluß auch tatsächlich ursprünglich an der von P bezeugten Stelle war, bestätigt die in diesem Gedicht so häufige Assonanz in 16 ιβ′ ιε′ und ιϑ′ bis (vgl. hierüber die vorige Anmerkung).

Ganz ähnlich erklären sich mehrere höchst auffällige Varianten in Lied 7 (Krumbacher, Stud. 162ff.). Die dritte Langzeile des Metrums τὸ φοβερόν σου (Stud. 96—105) wird von Romanos regelmäßig nach der 7. oder 8. Silbe geteilt. Nur Lied 7 zeigt drei Ausnahmen, die aber so gleichartig sind (jedesmal Wortschluß nach der 5. und 10.), daß man an ihrer Ursprünglichkeit nicht zweifeln darf. In diesen Versen finden sich nun die erwähnten Varianten:

ϛ′ εἰς τὸ ἥμισυ τῆς ἑβδομάδος ἀρϑήσεται

ABDMTΔ (= CV) ‖ τῆς ἑβδ.] ταύτης εὐϑὺς B | ἀρϑ.] διόλου add. C

1) ιϑ′ ist in Δ durch eine ganz verschiedene, aber sicher ebenfalls echte Strophe ersetzt, deren Schluß durch eine Lücke verdorben ist. Die Herausgeber schreiben

κλείσας φιλαργυρίᾳ ὦτα καὶ τὴν καρδίαν καὶ ⟨τὸν νοῦν⟩ ἀτενίσας
πρὸς ⟨Ἰησοῦ⟩ τὴν προδοσίαν ὅλως οὐ κατενόησε τὸ φῶς.

Doch läßt sich auch hier auf dem Wege der Variantenvergleichung zu einer besseren Lösung kommen. Größere Lücken in den Hss erklären sich sehr oft durch Ausfall eines dem vorhergegangenen metrisch identischen Verses oder Versteiles, also durch eine metrische Haplographie. So entstanden z. B. die Lücken in Lied 7 (Stud. 163ff.) v. 90. 203. 218. 224 (alle vier in M); Lied 6 (Stud. 184ff.) v. 242. 305 (beide in C), 389. 410 (beide in s); Lied 74 (BZ XV 17) γ′ 8 (in P); XVIII ιε′ Ende (in Δ); so auch in Lied 16 κβ′ (Rom.-Kyr. S. 751 v. 385)

ἀλλὰ καὶ τοῦτο δώσεις καὶ σεαυτὸν οὐ σώσεις μετανοῶν ἀκαίρως
ὅτι προέδωκας ὃν εἶχες πλοῦτον τὸν ψυχικόν σου τὸν Χριστόν.

PΔ ‖ μετανοῶν ἀκαίρως om. Δ.

Diesem letztgenannten Fall entspricht nun sogar in der Versstelle ganz genau der in 16 ιϑ′, von dem wir ausgingen. Man schreibe

κλείσας φιλαργυρίᾳ ὦτα καὶ τὴν καρδίαν ⟨–⏑⏑–⏑–⏑⟩
καὶ ἀτενίσας πρὸς τὴν προδοσίαν ⟦ὅλως⟧ οὐ κατενόησε τὸ φῶς.

Da hier drei metrisch identische Kurzzeilen aufeinander folgen, kann die Lücke natürlich auch hinter der zweiten sein; ὅλως ist offenbar ein Zusatz des metrischen Umarbeiters, wie in ϛ′ (vgl. S. 579).

ιβ' καὶ προβάλλεται τὸν κεκρυμμένον ἰὸν αὐτοῦ

ABDMΔ ‖ καὶ] αὐτίκα add. C: εὐθέως add. B

κβ' τῶν δικαίων τε καὶ τῶν ἁγίων τὰ τάγματα

PABDMΔ ‖ δικ.] ἁπάντων add. C | τε] ἁπάντων (πάντων BV) add. BMV.

All diese sechs Varianten haben offenbar gemeinsamen Ursprung; in fünf davon wird ein Wort von der Form ◡–◡ interpoliert, obwohl nirgends eine Silbe fehlt; und die 6. Variante (ϛ' ταύτης εὐθὺς B) gehört wegen der Ähnlichkeit des eingefügten Wortes zu der in ιβ' (εὐθέως add. B); offenbar war auch hier ursprünglich εὐθέως beabsichtigt. Die Varianten müssen in Δ, dem Archetypus von C und V, am Rand gestanden haben; nur so erklärt sich ihr Fehlen in V an den ersten beiden Stellen, und die verschiedene Einfügung an der dritten (κβ'). In κβ' geht die Umarbeitung schon auf den Archetyp von BΔM zurück, in ϛ' und ιβ' jedenfalls schon auf den von B und Δ; denn wie sollten zwei Redaktoren unabhängig von einander auf die seltsame Idee gekommen sein, eine Unregelmäßigkeit des Binnenschlusses gerade durch Einfügung eines Wortes von der Form ◡–◡ zu heben? Recht seltsam ist die Verschiedenheit des eingefügten Wortes; man wird versucht, in jenem Archetypus eine metrische Randnote anzunehmen, in der die Einfügung eines Wortes wie διόλου, εὐθέως oder αὐτίκα empfohlen war. — Sehr wichtig ist für die Beurteilung von Δ (= CV), daß diese italienische Hs auch bei den handgreiflichsten Umarbeitungen nicht allein steht, sondern mit einem Athous (B) zusammengeht.[1]) So muß auch z. B. bei der von Krumbacher, Umarb. 13 ff. nachgewiesenen

1) Auch in Lied IV, von dem größere Partien in doppelter Redaktion vorliegen, geht Δ mit B regelmäßig gegen die übrige Tradition; z. B. IV ϛ' zweite Hälfte:

in PD

ἐφάνη γὰρ νυνὶ τοῦ πατρὸς ἡ σοφία
5 δύναμις καὶ ἰσχὺς καὶ τῆς γνώσεως λόγος
τὴν τοῦ κόσμου καθαίρων παράβασιν·
ἦλθες (vgl. S. 570[1]) αὐτὸς γὰρ διὰ σαρκὸς ἁγιασμὸς τοῦ παντός·
ὅθεν πρέπον δοξάζειν εὐλογεῖν καὶ μεγαλύνειν
|: τὸν φανέντα καὶ φωτίσαντα πάντα. :|

in BΔ

τὸ ὅραμα τὸ πρὶν καὶ ὁ τότε παλαίσας
5 ἐνώπιον ἐλθὼν ἐνωπίως ἐφάνη
γρηγοροῦντι τῷ κόσμῳ καὶ νήφοντι,
οὐ φαντασία οὐδ' ἐνύπνιον· οὐ γὰρ ἐσμὲν τῆς νυκτός·
ἐν ἡμέρᾳ ὁρῶμεν, λόγον σεσωματωμένον
|: τὸν φανέντα καὶ φωτίσαντα πάντα. :|

Nebenredaktion von Lied 13 (das in B fehlt) der italienische Ursprung zweifelhaft bleiben.

Der letzte Grund für die unter 1 und 2 behandelten Umarbeitungen ist wohl kaum auf metrischem Gebiet zu suchen, so eng sie sich oft mit den rein metrischen Emendationsversuchen Pitras berühren (vgl. S. 569. 578[3]); da es sich um liturgische, also dem praktischen Gebrauch bestimmte Hss solcher Texte handelt, die im engsten (wenn gleich vorerst unaufgeklärten) Zusammenhang mit der Musik standen, so liegt es nahe, auch hinter den Umarbeitungen musikalische Motive zu vermuten. Soweit die Varianten nur die durch Korruptel oder durch sprachlichen Wandel (*Θώμας — Θωμᾶς*) verdunkelte metrische Gestaltung des Originals wiederherstellen, bedürfen sie keiner weiteren Erklärung; aber die Tatsache, daß sich solche Umarbeitungen mit den Absichten des Dichters mehrfach in striktesten Widerspruch setzen, läßt auf eine gewisse Selbständigkeit dieser späteren Melodien schließen. Vielleicht waren im 10. Jahrh. die Originalmelodien des Romanos verloren gegangen oder zu unmodern geworden, und die neukomponierten so geraten, daß sich ihnen mehrere Eigentümlichkeiten der Originaltexte nicht mehr fügten.

3. Umarbeitung von Kukulien (= Proömien). In jener Nachblüte der Kontakienpoesie, die etwa mit dem 9. Jahrh. beginnt, wurden wenig oder keine neuen Metren (= Melodien) erfunden; man beschränkte sich auf einige alte Strophenmetren und fügte jedem derselben die Kukulienmetren zu, die die Musterlieder hatten. So hat das mit *τῇ Γαλιλαίᾳ* oder *ὁ μετὰ τρίτον οὐρανὸν* bezeichnete Strophenmetrum regelmäßig die Melodie *ἐπεφάνης* (Lied III) oder *ὁ ὑψωθεὶς ἐν τῷ σταυρῷ* (Pitra p. 507) im Kukulion; alle Strophen nach *τὴν Ἐδὲμ* haben Kukulien nach *ἡ παρθένος* (Lied I) usw. Bei Romanos hingegen zeigt sich das Bestreben, jedem Lied ein Kukulion eigener Melodie, ein *ἰδιόμελον* voranzusetzen (cf. BZ XV 37); so hat er in den vier Liedern nach der Melodie *τὸ φοβερόν σου* (6. 7. 48. 58) vier verschiedene Kukulienmelodien. Das Kukulion von 48 lautet folgendermaßen:

I *Τὸ ξίφος τὸ ὑγρὸν   οὐκ ἐπτοήθητε*
θαρροῦντες εἰς τὸ πῦρ   τὸ τῆς θεότητος,
ὃ ἐνεδύσασθε   ἅγιοι μάρτυρες·
πρὸς παγετὸν γὰρ καὶ κρύος   παραταξάμενοι
5 *καὶ τοὺς ἐξ ὕψους ἀκτῖνας   ὑποδεξάμενοι   στεφάνων ἐτύχετε.*[1])

P

1) Ist wohl dem Ephrem nachgebildet; cf. Lamy, Ausgabe III 958, 10 und III 938 Refrain.

Außer diesem Idiomelon gibt es nun zwei Kukulia nach der später regelmäßig mit τὸ φοβερόν σου verbundenen Melodie χορὸς ἀγγελικός zu Lied 48; eines (II) steht in P am Schluß von 48, ein anderes (III) in V f. 80v vor 48.

II Τὰ ὅπλα τῆς σαρκὸς ἀπορρίψαντες πάντα
εἰσήλθετε γυμνοὶ εἰς τὸ μέσον τῆς λίμνης
τῷ κρύει σφιγγόμενοι καὶ τῇ πίστει θαλπόμενοι·
διελθόντες δὲ διὰ πυρὸς ἀθλοφόροι
5 καὶ τοῦ ὕδατος παρὰ θεοῦ ἐπαξίως στεφάνων ἐτύχετε.

P f. 203r (hint. 48 ιη′) mit dem Vermerk: ἄλλο κοντ(άκιον) πρ(ὸς) τ(ὸ) χορὸς ἀγγελικός.

III Τὸ ξίφος τὸ ὑγρὸν μὴ πτοούμενοι ἅγιοι
ἐν λίμνῃ κρυερᾷ ἐμβληθέντες προθύμως
γενναίως ὑπεμείνατε τῶν τυράννων τὰς μάστιγας·
νῦν ἀγάλλονται τῶν οὐρανῶν αἱ δυνάμεις,
5 τέρπει χαίρεται καὶ τῶν ἀνθρώπων τὸ γένος ὅτι στεφάνων ἐτύχετε.

V (in C Quaternionenausfall) ‖ $1^1 = 48$ Kuk. I 1^1 ‖ $4^2 = 6$ Kuk. I (Musterstrophe für χορὸς ἀγγελικὸς, Stud. 184) v. 4^2 ‖ 5 χαίρει τέρπεται?

Echt ist von diesen Stücken wohl nur I, dessen Rhetorik entschieden auf Romanos weist; etwas schwächer ist II, und das Machwerk III verrät fast in jeder Zeile den geschmacklosen Bearbeiter.

Genau in der gleichen Weise ist das Kukulion von 63 im Taurinensis behandelt. Das Strophenmetrum des Liedes ist τὰ τῆς γῆς (Lied XIX), dem später regelmäßig das Kukulienmetrum τὴν ὑπὲρ ἡμῶν zugeordnet wurde. Das ganze Lied mit dem ἰδιόμελον steht in P, das umgearbeitete Kukulion und drei Strophen in T (daraus ed. Pitra pag. 451). Auch hier lehrt der erste Blick, daß wir in dem ἰδιόμελον das Original zu erblicken haben: die Anapher ἐπὶ Νῶε — ἐπ' ἐσχάτων gehört natürlich an den Versanfang.

Ἐπὶ Νῶε τὴν ἁμαρτίαν κατέκλυσας·
ἐπ' ἐσχάτων διὰ βαπτίσματος ἔσωσας
τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων, Χριστὲ ὁ Θεός·
μέλλεις δὲ πάλιν διὰ πυρὸς ἀνακαθαίρειν τὴν γῆν·
5 ὅθεν αἰτοῦμεν, τοὺς ἐκτενῶς ἀνυμνοῦντας σε ὡς εὔσπλαγχνος
ῥῦσαι πάντας τῆς ὀργῆς στοργῇ σου τῇ πρὸς ἡμᾶς, λυτρωτὰ τοῦ παντός.

sic P: in T nach der Melodie τὴν ὑπὲρ ἡμῶν (Lied XIX):
Τῶν ἁμαρτιῶν τὸ πέλαγος ἐπὶ Νῶε
ἐν ὀργῇ θυμοῦ κατέκλυσας σῇ ἰσχύϊ·
ἐπ' ἐσχάτων δὲ κόσμον Χριστὲ ὁ Θεός
ἀνεκαίνισας τῷ βαπτίσματι
5 καὶ πυρὶ τὴν γῆν ὕστερον καθαρίσεις·
ἀλλὰ σῶσον ἡμᾶς στοργῇ σου τῇ πρὸς ἡμᾶς κτλ.

4. Umarbeitung ganzer Lieder. Krumbacher hat ein Lied ediert (Umarb. 112 ff., cf. 90 ff.), das inhaltlich und großenteils textlich mit Lied 14 des Romanos vollkommen übereinstimmt, aber nach einem anderen Metrum gebaut ist und eine andere Akrostichis hat (*τοῦ ταπεινοῦ ἐν βίῳ*). Während nun das Original zu den tiefsten und erschütterndsten Gedichten des Romanos gehört, ist die Umarbeitung formell ganz minderwertig und im Inhalt, soweit er nicht dem Romanos gehört, flach und langweilig. Dazu merkt man anhaltend, welche Mühe der Verfasser darauf verwendet hat, den Wortlaut seines Vorbildes mit dem neuen metrischen Gewande zu vereinigen. Was ist aber der Zweck dieser ganzen Mühe gewesen? Ein Plagiat? Kaum; dafür hatte man das einfache Mittel, die Akrostichis zu fälschen. Die Frage löst sich ganz einfach, wenn man die übrigen Umarbeitungen dieser Art vergleicht. In derselben Weise wie Lied 14 ist nämlich noch Lied XII und 42 (Anfang ediert bei Pitra p. 514) behandelt worden, und die Melodien der drei Paare sind folgende:

Lied XII *τὰ ῥήματα* (nur noch bei Romanos 76): Lied 194 *τῇ Γαλιλαίᾳ.*
Lied 14 *τί ῥαθυμεῖς* (*ἰδιόμελον*): Lied 193 *τράνωσον.*
Lied 42 *τὸν ἀγεώργητον* (nur noch bei Rom. 64. 69): Lied 147 *τράνωσον.*

Also auf der einen Seite drei Lieder des Romanos mit seltenen, später überhaupt nicht mehr nachweisbaren Metren; auf der anderen Seite drei Umarbeitungen, die nach den beiden in der späteren Zeit am häufigsten verwendeten Melodien gebaut sind.[1]) Die Ursache der Umarbeitung ist also hier wie bei den unter **3** behandelten Kukulia in der Bequemlichkeit der Sänger zu suchen, die sich mit den alten seltenen Metren nicht mehr abgeben wollten. Die drei Umarbeitungen sind so gleichartig, daß man sie wohl einem einzigen Verfasser zuschreiben darf. Ich wähle aus jedem der drei Paare zwei respondierende Strophen aus.

Lied XII und 194.

XII *ιβ'* *Ὁ δὲ ἰδὼν τῆς σεμνῆς τὸ θερμὸν καὶ πρόθυμον*
φησὶν αὐτῇ· 'Λέξον μοι, τίς ἐστιν ὃν ἀγαπᾷς,
ὅτι τοσοῦτον σε ἐπέθελξε πρὸς τὸ φίλτρον;
ἆρα κἂν ἔχει τι ἄξιον δοῦναι τοῦ μύρου μου;'
5 *παρ' αὐτὰ δὲ ἡ ὁσία ἦρε φωνὴν*
καὶ βοᾷ ἐν παρρησίᾳ τῷ σκευαστῇ τῶν ἀρωμάτων·

XII *ιβ'*] P*Δ* (= CV ‖ 1 *εἰδὼς* C¹ (corr. C²) ‖ 3 *ἐπέθελξε*] *ἔθελξε* *Δ*: *περιέθελξε* 194: *ἐπύρωσε* P: *ἐθέρμαινε* Pseudo-Chrysost. (cf. Pitra p. 681): correxi ‖ 4 *τι ἄξιον* (cf. v. 7)] *ἐπάξιον* P | *δοῦναι*] *τούτου* *Δ* (cf. 194) ‖ 6 *βοᾷ*] *ἐβόα* P | *ἐν*] *συμ* *Δ*

1) Pitras Metrenverzeichnis p. LV.

'Ὦ ἄνθρωπε τί λέγεις μοι· „ἔχει τι ἄξιον"·;
οὐδὲν αὐτοῦ ἀντάξιον τοῦ ἀξιώματος·
οὐκ οὐρανὸς οὔτε γαῖα οὐδ' ὅλος τούτῳ ὁ κόσμος
10 *συγκρίνεται τῷ σπεύσαντι ῥύσασθαί με |: τοῦ βορβόρου τῶν ἔργων μου.' :|*

7 *τί λέγ. μοι* vor *ὦ ἄνθρ.* Δ | *ἔχειν τι ἀντάξιον* Δ ‖ 9 *τούτων* P

---

194 θ' *Ἤκουσε ταῦτα ὁ ἀνὴρ καὶ θάμβει συνεσχέθη ὁρῶν καὶ τὴν σπουδὴν* ⟦*δὲ*⟧ *αὐτῆς·*
ἤρξατο ⟨*δὲ*⟩ *λέγειν· 'Εἰπέ μοι, οὗτος τίς ἐστίν,*
ὃν ἀγαπᾷς ἄρτι, ὡς τοσοῦτον σε αὐτοῦ ὁ πόθος περιέθελξεν;
ἆρα δὲ ἔχει δοῦναι ἀντάξιον τούτου σοι τοῦ μύρου;'
5 *ἡ γυνὴ δὲ ἀνεβόα· 'Ὦ ἄνθρωπε, οὐκ οἶδας τί λέγεις·*
οὐδέν ἐστιν αὐτοῦ ἀντάξιον ὅλως,
οὐρανὸς οὔτε ἡ γῆ, οὐ πᾶς ὁ κόσμος
τοῦ ἐλθόντος νῦν φιλῆσαι με ἐκβοῶσαν·
|: *ἐκ τοῦ βορβόρου τῶν ἔργων μου ῥῦσαι με.'* :|

194 θ'] P.

Lied 14 und 193.

14β' *Οὕτω ποτὲ καὶ παρθένοι μωραὶ ἔπαθον, ὅτε οὐ συνῆκαν τοῦ νυμφιοῦ τὴν ἄθροον ἔλευσιν·*
διὰ τοῦτο ψυχή, ὡς ἡμέρα ἐστίν, ἐπὶ τὸ ἔργον ἥμων ἐξέλθωμεν,
ὅτι ἔρχεται νύξ, ἥνπερ εἶπε Χριστός, ἐν ᾗ οὐδεὶς ἰσχύσει ἐργάσασθαι·
καὶ μένομεν πτωχοὶ καὶ πένητες· οὐ γὰρ ἐκάμομεν·
5 *πτωχοὺς γὰρ εἰς τὸ μέλλον οὐκ οἰκτείρουσι πλούσιοι·*
οὐ γὰρ οἴκτειραν μωρὰς σοφαὶ παρθένοι·
ἐκεῖ ἀνίλεως ἡ κρίσις τῷ μὴ ἐλεοῦντι·
ἀλλ' ἐνταῦθα φθάσωμεν τὸν τοῦ εὐσπλάγχνου πυλῶνα |: βοῶντες 'ἄνοιξον'. :|

14β'] P (ed. Krumbacher, Umarb. 100) ‖ 1 *νυμφιοῦ* cf. Rom.-Kyr. 711 | *ἀθρόαν* P und 193: _◡◡ (nie ◡_◡) Metrum: correxi.

193β' *Οὕτω ποτὲ καὶ μωραὶ παρθένοι ἔπαθον μὴ νοοῦσαι*
τοῦ νυμφίου Χριστοῦ τὴν ἀθρόαν ἐπέλευσιν
διὰ τοῦτο ψυχὴ ἀθλία, ἕως ἔστιν ἡμέρα, ἐπὶ τὸ ἔργον
μετὰ σπουδῆς ἐπεξέλθωμεν, μήπως συγκλείσῃ ἡ νύξ,
5 *καὶ οὐ δυνηθῶμεν τότε ἐπεργάσασθαι, ὥσπερ ὁ κύριος*
ἐβόησεν· ἀλλὰ δεῦρο νῦν τὸ δοθὲν ἐργασώμεθα τάλαντον,
|: *μὴ μείνωμεν ἔξω τοῦ νυμφῶνος Χριστοῦ.* :|

193β'] P (ed. Krumbacher, Umarb. 123) AD ‖ 2 *Χριστοῦ*] *καὶ* add. D (corr. metr.) ‖ 3 *τοῦτο*] *γὰρ* add. A (corr. metr.) ‖ 4 *συγκλ.*] *ἡμῖν* add. A ‖ 5 *δυνηθ. ἐργάσασθαι* A | *ὡς* A ‖ 6 *ἔφησεν* A.

Lied 42 und 147.

42 ϛ' *Πληροφορήθητι ἄνερ τοῖς λόγοις τῆς συζύγου σου·*
οὐ γὰρ εὑρήσεις με πάλιν πικρά σοι συμβουλεύουσαν·
τὰ ἀρχαῖα γὰρ παρῆλθε
καὶ νέα πάντα δείκνυσιν ὁ τῆς Μαρίας γόνος Χριστός.
5 *τούτου τῆς νοτίδος ὀσφράνθητι καὶ εὐθέως ἐξάνθησον*
ὡς στάχυς ὀρθότητι· τὸ γὰρ ἔαρ σε ἔφθασε·
Ἰησοῦς Χριστὸς πνέει ὡς αὔρα γλυκερά·
τὸν καύσωνα † ὦ εἷς † ἀποφυγὼν τὸν αὐστηρὸν
δεῦρο ἀκολούθει μοι πρὸς Μαριὰμ καὶ τῶν ἀχράντων αὐτῆς
10 *ποδῶν ἅψαι σὺν ἐμοὶ νῦν, καὶ εὐθέως σπλαγχνισθήσεται* |: *ἡ κεχαριτωμένη.* :|

42 ϛ'] PA ‖ 2 *εὑρίσκεις* A | *πάλιν*] *ἄρτι* P (gegen 147) | *σοι* om. A | *συμβολεύουσαν* A ‖ 5 *πιάνθητι* P (gegen 147) | *εὐθ.*] *νῦν* add. P ‖ 6 *ὡς τάχυς* A ‖ 7 *πνεύσας* P | *γλυκειρά* A ‖ 8 *ὦ εἷς* sic P: om. A: Metrum wie 7 | *ἀποφ. τῶν καυτήρων* A ‖ 9 *καὶ* — 10 *εὐθ.*] *καὶ αὐτῆς πρὸ τῶν ποδῶν ἐρριμένους θεωροῦσα εὐθ.* A

147 ε' *Πληροφορήθητι ἄνερ τοῖς λόγοις ἐμοῦ τῆς ταλαιπώρου· οὐ γὰρ*
εὕρῃς με νῦν πικρά σοι πάλιν συμβουλεύουσαν.
τὰ γὰρ ἀρχαῖα παρῆλθε πάντα, καὶ ἀνέδειξε νέα ὁ τῆς Μαρίας
γόνος λοιπόν· τῆς ὀσμῆς τούτου Ἀδὰμ ὀσφράνθητι
καὶ ῥῖψον πᾶσαν πικρίαν, ἣν ἐκ τῶν ἀκανθῶν ἐνεπλήσθη σου
5 *ὁ γηράλεος λάρυγξ τὸ πρότερον· ὃν γλυκάνῃ Μαρία ἡ ἄχραντος*
|: *κρατοῦσα ἐν κόλποις τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ.* :|

147 ε'] PD ‖ 1 *ἄνερ τοὺς λόγους* D: *λόγοις ἄνερ* P (corr. metr.) | *ἐμοῦ — ταλαιπ.*] *οἷς πρὸς σὲ ἐπιφέρω* P | *εὑρήσῃς* D | *πικρὰ ὡς πάλαι σοι φάσκουσαν* P ‖ 2 *γὰρ* om. D ‖ 3 *τούτου — ὀσφρ.*] *ὀσφρανθεὶς ἐπευφράνθητι* P ‖ 4 *καιρίξων* D | *ἐνεπλήσθην* D ‖ 5 *ὁ γηράλ.* (*γηραλαῖος* P) — *πρότ.*] *ὁ λάρυγξ ὁ γηράλεως* D | *γλυκάνεῖ* (so) P

Da Lied 193 in PAD, 194 in PABDTΔ, 147 in PMD ganz oder teilweise überliefert ist, so fällt die Abfassung der Umarbeitungen offenbar in die Zeit vor den Archetypen unserer Romanosüberlieferung zurück. Damit erweist sich der Text dieser Lieder in den Fällen, wo er sich an den des Romanos mehr oder minder wörtlich anschließt, als fast die einzige von den einzelnen Zweigen der uns erhaltenen Romanosüberlieferung unabhängige Paralleltradition, die wir besitzen.[1])

1) Zitiert wird Romanos in der Zeit vor der unserer Hss nirgends; dagegen zeigen zwei Dichter wörtliche Anklänge: Andreas von Kreta in dem bei Krumbacher GBL² 667 besprochenen Kanon und Kosmas in der 8. Ode des bei Christ-Paranikas, Anthologia carm. christ. p. 200 edierten Kanons; der Anfang dieser Ode ist identisch mit dem der ersten Strophe von Romanos' Lied XVI *Ἔκστηθι φρίττων* (sic P: *σήμερον* Δ) *οὐρανέ.* Außerdem ist hier die prosaische Bearbeitung von Lied XII durch Pseudo-Chrysostomos (Migne 59, 531; cf. Pitra p. 681) zu nennen. Endlich finden sich noch in mehreren anonymen Kontakien deutliche

Die dem Original und der Umarbeitung gemeinsamen Lesungen sind also auf beiden Seiten als die bestbezeugten zu betrachten (vgl. z. B. die Apparate zu 42 und 147), die von einem solchen Konsens abweichenden als höchst verdächtig.

Register

(die Seitenzahlen ohne die Hunderter).

München. **Paul Maas.**

Spuren von Romanos; z. B. sind in Lied 196 (vgl. Krumbacher Akr. 615 f.) einige Strophen von Lied 18 teilweise wörtlich wiederholt; der Verfasser dieses Liedes könnte mit dem der oben besprochenen Umarbeitungen identisch sein; das Metrum des Originals (Stud. 74 ff.) ist vereinzelt, das von 196 eines der häufigsten (*πλ. δ' οἱ ἐν πάσῃ* = *αὐτὸς μόνος* bei Pitra p. LV).

Zur Geschichte der Münchener Thukydideshandschrift Augustanus F.

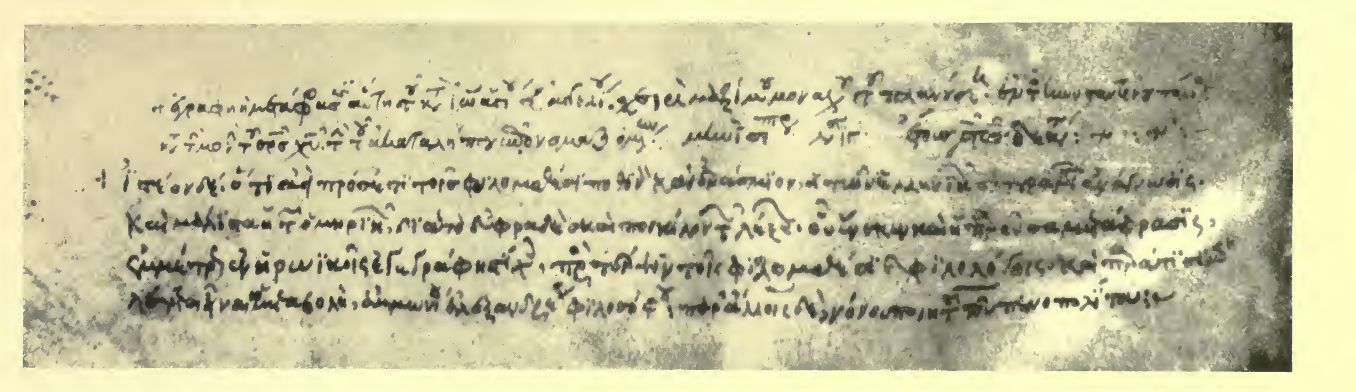
Mit einer Tafel.

In einer seiner Vorlesungen über griechische Paläographie zeigte Professor Krumbacher seinen Zuhörern, zu denen auch der Verfasser dieser Zeilen seit einem Jahre gehört, die berühmte Thukydideshandschrift der Hof- und Staatsbibliothek in München. Die Hs, Codex Monacensis Graecus 430, ist in der Thukydidesliteratur als Codex Augustanus bekannt; denn sie stammt aus Augsburg, von wo die Hss in die Münchener Bibliothek verbracht wurden. Der Thucydideus Augustanus, in der Thukydidesliteratur mit der Sigle F bezeichnet, eine gut erhaltene und schöne Hs des 10.—11. Jahrhunderts mit Randscholien aus der gleichen Zeit, nimmt bekanntlich in der Thukydidesüberlieferung eine hervorragende Stellung ein.[1])

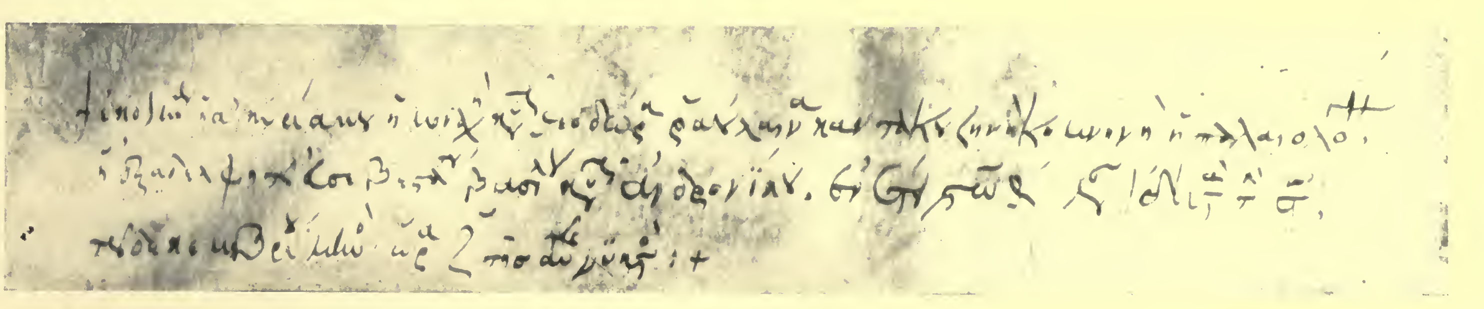
Unser Lehrer machte uns auf eine Notiz aufmerksam, die auf dem Schutzblatt II^v des Codex steht. Leider erfreuen sich derartige Notizen nicht immer der gebührenden Berücksichtigung seitens der Gelehrten.[2])

1) C. Hude, Thucyd. Hist. Tom. I Lipsiae 1898, p. VI. D. Serruys, Thucydidea in Mélanges d'archéologie et d'histoire Bd. XXI S. 391 ff. Schöne, in Bursians Jahresber. Bd. III p. 866 ff. Ferner E. F. Poppo, edit. Thucyd. maj., Pars II vol. I, Lipsiae 1825 p. 18 ss. Bekker, Thucydides² Berol. 1868 p. 584.

2) Doch sind in der jüngsten Zeit manche derartige Notizen ans Licht gezogen worden. Erst kürzlich veröffentlichte Am. Gastoué solche aus Pariser Hss in der Revue de l'Orient Chrétien Band XI (1906) S. 318—327 unter dem Titel „Curieuses annotations de quelques manuscrits byzantins". Aber Gastoué hat vieles mißverstanden und trotz der Bemerkungen, welche sein Landsmann Mangenot im gleichen Bande derselben Zeitschrift S. 424 ff. darüber veröffentlichte, bleibt noch vieles, was der Berichtigung bedarf; z. B. auf S. 318 Anm. 2 bedeutet „*οἱ ἐντυγχάνοντες τῇ βίβλῳ ταύτῃ*" nicht „vous qui posséderez ce livre", wie G. übersetzt, sondern „die, welche dies Buch in die Hand nehmen, d. h. die Leser", und weiter unten werden mit dem „*τὰς ἐμφερομένας παραγραφὰς*" nicht „les paragraphes" verstanden, sondern die Randscholien, weil die Hs (Coislinianus 25 saec. X) ein „*Πραξαπόστολος μετὰ σχολίων*" ist. Auf S. 318, v. 6 übersetzt er „*ὃς τῆς μονῆς ὑπάρχω τῆς Μελετίου*" falsch mit „qui dirige le monastère"; *ὑπάρχω* bedeutet hier „ich bin ein dem Kloster Meletiou angehöriger Mönch"; weiter unten v. 7 muß gelesen werden *τρισμάκαρος*, v. 8 *τῷ κτήτορι*, v. 11 *ἀσπόρως* und



Subscription des Planudes im Cod. Marc. gr. 481.



Notiz des Planudes im Cod. Monac. gr. 430 Schutzblatt IIv.



Der Philologe, in seinem Eifer möglichst bald auf den Text der zu prüfenden Hs einzugehen, läßt die Schutzblätter und die darauf befindlichen Notizen meist unberücksichtigt. Nicht selten lassen sogar die Verfasser der Kataloge es an der erforderlichen Beachtung dieser Notizen fehlen. Manchmal sind sie von größtem Interesse, und geben uns Aufschluß über sehr wichtige Dinge.[1]) Viele wissenschaftliche Fächer können von solchen Notizen Gewinn erwarten: Die Paläographie, weil die früheren oder späteren Besitzer nicht selten durch eine Notiz, welche sie auf dem Schutzblatte anbrachten, den Ort und die Zeit der Erwerbung oder den Kostenpreis der Hs angaben; die Meteorologie, weil solche Notizen sehr häufig von Erdbeben, von großen Hagelschlägen, von Sonnen- und Mondfinsternissen und anderen meteorologischen Erscheinungen zu uns sprechen; das Gewerbe, weil Leute, welche kein Papier, oder besondere Geschäftsbücher hatten, oft verschiedene, auf ihr Gewerbe oder ihre Erzeugnisse sich beziehende Bemerkungen auf die Schutzblätter des zur Hand befindlichen Codex schrieben. Auch über das Schicksal verschiedener Hss erfahren wir Interessantes durch Notizen, wie z. B. „Dieses Buch wurde von den Türken in die Gefangenschaft geführt und von mir um ein so und so großes Lösegeld losgekauft usw.“, oder durch Widmungen von Büchern, die einem Kloster „*διὰ ψυχικὴν σωτηρίαν*“ (zum Seelenheil), einem Geistlichen „*εἰς μνημόσυνον τῶν γονέων μου*“ (als Requiem für meine Eltern) usw. geschenkt wurden. Eine Notiz in dem Ambrosianus 689 gibt uns darüber Aufschluß, daß im Mittelalter Bücher als Liebesgeschenke dienten. Die Notiz lautet so: „*Τῇ καλῇ κἀγαθῇ νεανίδι Ἀνθωνίᾳ*[2]) *ὁ Θωμαῖος ἐραστὴς εἰς μνήμην ὀψιγόνων ἀνέθηκεν*“. Vor allem aber zieht die Geschichte aus solchen Notizen den größten Gewinn: Merkwürdige Episoden und wichtige Ereignisse werden oft auf den Schutzblättern notiert, wie Geburts- oder Todestage bedeutender Persönlichkeiten, Bischofsweihen, Kaiserkrönungen, Epidemien, feindliche Einfälle und Kriege.

Eine solche Notiz ist auch die vorliegende, welche man auf der

---

v. 12 *καὶ τεττάρων καὶ σοφῶν εὐαγγελιστῶν*. S. 319 „*Μνήσθητι κύριε Γεωργίου καὶ Φωτὸς*“ (so!), ist die Rede nicht von „Photios“, sondern hier ist *Φώτως* zu lesen d. h. Genetiv des Femininum *ἡ Φώτω*. Durch welche Berechnung Gast. das auf S. 320 nach der Weltära angegebene Jahr *͵ϛωιη μηνὶ Δεκεμβρίῳ* auf das Jahr 1318 oder 1818 (so!?) n. Chr. bringt, weiß ich nicht, da doch jeder, der sich einigermaßen mit der Paläographie beschäftigt hat, das richtige Jahr (1309) finden konnte.

1) Über die Wichtigkeit solcher Notizen, vgl. Sp. Lambros, *Ἀθηναῖοι βιβλιογράφοι καὶ κτήτορες κωδίκων* in *Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ* 1902 S. 160 ff.

2) Vermutlich zu lesen *Ἀντωνίᾳ*; oder wollte etwa der Liebhaber den Volksnamen *Ἀνθὴ* oder *Ἀνθοῦσα* attizisieren?

Tafel abgebildet findet. Diese Notiz wurde zum ersten Mal von J. Hardt[1]) veröffentlicht, dann von Poppo[2]), später von M. Treu[3]), der Poppos Veröffentlichung nicht kannte, und zum vierten Mal von Bruno Keil[4]), der weder die von Hardt noch die von Treu kannte und nur die von Poppo aufnahm. Alle obengenannten Veröffentlichungen der Notiz weisen viele Fehler auf; Treu veröffentlichte diese Notiz, nach einer Mitteilung Krumbachers, etwas genauer als seine Vorgänger, aber auch nicht fehlerfrei. Die richtige Lesung lautet: + *Ἐκοιμήθη ἡ ἁγία κυρία μου ἡ μοναχὴ κυρὰ Θεοδώρα Ραούλαινα Καντακουζηνὴ Κομνηνὴ ἡ Παλαιολογίνα ἡ ἐξαδέλφη τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως κυροῦ Ἀνδρονίκου, ἐν ἔτει ͵ςωθ ἰνδ. ιδ κατὰ τὴν ς τοῦ Δεκεμβρίου μηνὸς ὥρᾳ ζ τῆς αὐτῆς νυκτὸς.* Das Jahr der Weltära ist von allen den Herausgebern, außer Keil, mit einem Fehler in die christliche Ära übertragen worden, denn sie übersahen, daß der Monat Dezember von dem in der Weltära gegebenen Jahre nicht 5508, sondern 5509 als Subtrahent verlangt.[5]) Das richtige Jahr unserer Notiz ist also nicht 1301, son-

1) Catalogus codd. Manuscriptorum bibl. Reg. Bavaricae, Codices Graeci Tom. IV pag. 334.

2) Thucydidis edit. maj. Pars II vol. I p. 19.

3) Maximi Planudis epistulae, Breslau 1886—1890, S. 246.

4) Hermes, Bd. 25 S. 315 Anm. 3.

5) Es kann, wie unser Fall zeigt, nie genug betont werden, daß wir, um ein Jahr der Weltära nach konstantinopolitanischer Rechnung auf ein Jahr der christlichen Ära zu bringen, für die ersten 8 Monate des Jahres, d. h. vom Januar bis August einschließlich, 5508 von der Zahl, die uns das vorliegende in Weltära gegebene Jahr angibt, für die letzten 4 Monate des Jahres aber, d. h. vom September bis Dezember einschließlich, 5509 abziehen müssen, weil wir nicht vergessen dürfen, daß bei den Byzantinern der erste Tag des Jahres der erste September war. Das wurde aber nicht nur von den Verfassern von Hsskatalogen übersehen, bei welchen man mit sehr wenigen Ausnahmen immer wieder dem gleichen Fehler begegnet, sondern oft auch von Philologen, die wichtige Hss falsch datierten; z. B. ist der berühmte Clarkianus des Plato sowohl von den Plato-Herausgebern (Bekker, Commentaria critica in Platonem, Tom. I p. IX; Hermann, Platonis Dialogi vol. I pag. V; Schanz, Platonis opera, Lips. 1875, vol. I p. VII und, Novae Commentationes Platonicae, Wirzenburgi 1871 p. 114; *Σ. Μωραΐτου*, in *Ζωγράφειος Βιβλιοθήκη*, *Πλάτων*, *Τόμ. Α'* Athen 1905 S. 173) als auch von anderen Philologen wie Porson (Tracts and Miscellaneous Criticisms, London 1815 S. 269, und Catalog. manuscript. Clarkianorum p. 69) und Ernst Maass (Observationes palaeographicae in Mélanges Graux, p. 751) falsch datiert worden, da sie annahmen, er sei im Jahre 896 geschrieben, während das richtige Jahr seiner Herstellung 895 ist. Ebenso ist auch das Jahr der Entstehung des Eukleides-Codex des Arethas (Dorvillianus bibl. Bodleianae X, I, Inf. 2, 30) statt 889 (Maass a. a. O. S. 741) in 888 zu berichtigen. Über diese Regel vgl. Gardthausen, Griech. Paläographie S. 387. Thompson, Handb. of Greek and Lat. Palaeography, London 1894, S. 323, griech. Übersetzung *Σπ. Λάμπρου* in der *Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ* S. 432.

dern 1300. Die Übersetzung lautet so: „Es entschlief meine heilige Herrin, die Nonne Frau Theodora, Gemahlin des Raoul, geborene Kantakuzene Komnene Palaeologina, die Kousine des allerfrömmsten Kaisers, des Herrn Andronikos im Jahre 1300 Indiktion 14 am 6. des Monats Dezember, um 7 Uhr in derselben Nacht“.

Als ich die Notiz zum ersten Male sah, versuchte ich die etwas auffallende Wiederholung von *κυρία* und *κυρὰ* zu erklären: Ich wußte, daß damals *κυρὸς*, *κυρὰ* nur als Titel vor Eigennamen gebraucht wurde[1]); andererseits wollte ich am Anfang unter dem „*κυρία μου*“ die Besitzerin (der Hs) verstehen und dachte, in dieser Notiz spräche das Buch selbst. Aber gleich zu Beginn der Untersuchung, die ich auf Anregung meines Lehrers übernahm, bemerkte ich, daß diese Auslegung des Wortes „*κυρία*“ als Besitzerin gerade in diesem Falle nicht richtig war. Das Wort „*κύριος*“ hatte zwar in jener Zeit, wie auch noch heutzutage, die Bedeutung „Besitzer“, und in den Novellen und verschiedenen Urkunden, wie z. B. in den Acta und Diplomata, finden sich die Wörter *κύριος*, *κυρία*, *κυριότης*, *κυριεύειν* neben *δεσπότης*, *δεσποτεία* mit der Bedeutung „Besitzer“[2]); wiederholt gebraucht Georgios Kyprios in seinen Briefen das Wort „*κύριος*“ in dieser Bedeutung, und sogar, wenn die Rede von Büchern ist. Hier aber handelt es sich nicht um ein Eigentum; das Wort hat in diesem Falle eine andere Bedeutung, nämlich die des Herrn im Gegensatz zum Diener: *κυρίους* nannten bei den Byzantinern die Untergebenen ihre Vorgesetzten[3]), und wir wissen, daß Theodor II Laskaris ein Werk unter dem Titel „*ὁποίους*

---

1) Vgl. Krumbacher, Die Akrostichis in der griech. Kirchenpoesie, Sitzungsber. d. philos.-philol. u. hist. Klasse d. Bayer. Akademie 1904 S. 640. Die Abkürzung in der Randnotiz des Plutarch-Codex Parisinus 1672 ist weder *καθῶς* (so) (Wyttenbach, Plutarchi Moralia Tom. I, Pars I praef. p. XLVIII ed. Lips.) noch *κύριος* (M. Treu, Zur Geschichte der Überlieferung von Plutarchs Moralia partic. I Waldenburg 1877 S. X. Auch J. Mewaldt, Maximus Planudes und die Textgeschichte der Biographien Plutarchs, Sitzungsber. der königl. Preuß. Akademie der Wissensch. 1906 S. 830), sondern *κυρὸς* zu lesen; über diese häufige falsche Auflösung der Abkürzung für *κυρὸς* usw. vgl. Krumbacher, a. a. O. Ferner Boissonade, Anecdota Nova p. 2 Anm.

2) Vgl. bei Bekker, Anecdota Graeca p. 102, 20, wo ein Grammatiker sagt: *κυρίαν οὔ φασι λέγειν, ἀλλὰ κεκτημένην*, und Moschopulos, Sylloge voc. Attic. bei Ducange s. v.: *Δέσποινα λέγεται οὐ μόνον ἡ βασιλὶς, ἀλλὰ καὶ ἡ τοῦ οἴκου δεσπότις, ἣν ἰδιωτικῶς κυρίαν φαμὲν.*

3) Z. B. bei Pachymeres 58, 7: *οἱ δὲ σπουδῇ τοῖς κυρίοις τὸ δηλωθὲν ἀπαγγέλλουσι* und 59, 13: *ἦν οὖν τῷ πρωτοβεστιαρίῳ γραμματικὸς οἰκεῖος, Θεοφύλακτος τοὔνομα, ἐμοὶ συγγενὴς, προσόμοιος τῷ κυρίῳ τὰ πάντα.* Viz. Vremennik Bd. III S. 280: *ὁ γὰρ πανευτυχέστατος κύριός μου.* Ebenda S. 281 *ὁ πανευτυχέστατος κύριός μου κῦρ Κωνσταντῖνος ὁ Δούκας.*

δεῖ εἶναι τοὺς δούλους εἰς τοὺς κυρίους, καὶ τοὺς κυρίους εἰς τοὺς δούλους" geschrieben hat.[1]) Der Kaiser wurde mit „*αὐθέντης*" angesprochen, die Kaiserin aber redete man gewöhnlich mit „*δέσποινα*"[2]) aber auch mit „*κυρία*"[3]) oder mit allen beiden an.[4]) Aber außer der Kaiserin wurden auch andere vornehme Damen mit dem Worte *κυρία* angesprochen, in der Bedeutung „Herrin", was uns die vorliegende Notiz zeigt. Hier lesen wir „*ἡ ἁγία κυρία μου*", und es ist aus dem vorgesetzten *ἁγία* und dem Genetiv *μου* klar, daß das Wort *κυρία* hier als Substantiv gebraucht wird. Das Adjektiv „*ἅγιος*" wird gewöhnlich gesetzt, um die Hochachtung gegen hervorragende, hochgestellte Persönlichkeiten auszudrücken, und begleitet in den verschiedenen Acta fast stets den Namen des Kaisers.[5]) Hier also bedeutet „*ἡ ἁγία κυρία μου*" „meine heilige (gnädigste)[6]) Herrin". Nun fragt es sich: Wer konnte die Theodora Raoulaena *κυρίαν* nennen, und von wem mag wohl diese interessante Notiz geschrieben worden sein? Bevor ich auf diese Frage eine Antwort gebe, möge es mir gestattet sein eine kurze biographische Darstellung dieser hervorragenden Frau zu geben.

Theodora Raoulaena war eine Tochter des Johannes Kantakuzenos und der Eirene (später als Klosterfrau Eulogia umbenannten) Palaeologina, einer Schwester des Kaiser Michael Palaeologos (1261—1282). Väterlicherseits trägt sie den Zunamen Kantakuzene, mütterlicherseits den Palaeologina und Komnene. Verheiratet wurde sie zu Lampsakos im Jahre 1256 mit Georgios Muzalon auf Verlangen ihres Oheims Theodoros Laskaris, der sich durch diese Hochzeit den Haß der Adeligen zuzog, denen die Ehe eines Mädchens von kaiserlicher Abstammung mit einem „*αὐθεντοπουλευόμενον παιδόπουλον*", wie Pachymeres[7]) sagt, ein Greuel war; damit meinte er den Muzalon, welchen Akropolites[8])

---

1) *Α. Μηλιαράκη, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας* S. 489—490; vgl. auch Boissonade, Anecd. Gr. I 298: *ἢ καὶ ὡς κυρία προστάξαις καὶ ἡμεῖς κύκλῳ στρεφόμενοι ὡς δοῦλοί τινες.*

2) Viz. Vremennik, Bd. III S. 282: *Πρὸς τὴν δέσποιναν κυρὰν Μαρίαν. Δέσποινά μου ἁγία καὶ κραταιὰ εὔχομαι ὑγιαίνειν τὸν κραταιὸν καὶ ἅγιόν μου αὐθέντην καὶ βασιλέα* usw.

3) Viz. Vremen., Bd. III S. 241: *ἁγία καὶ κραταιὰ κυρία μου.*

4) Miklosich et Müller, Acta et Diplom. 6, 227: *τῆς κραταιᾶς καὶ ἁγίας ἡμῶν κυρίας καὶ δεσποίνης.*

5) Z. B.: *τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως, τῆς ἁγίας αὐτοῦ βασιλείας, τῆς ἁγίας βασιλείας σου δεόμεθα δέσποτα ἡμῶν ἅγιε, τοῦ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου*, usw.

6) Deutsch könnte dieses *ἅγιος* etwa je nach der Rangstufe des Bezeichneten durch „Allerhöchst", „Allergnädigst", „Gnädigst" wiedergegeben werden.

7) I 23, 20 (ed. Bonn.).

8) 124, 4 (ed. Heisenberg).

„*ἀνδράριον μηδενὸς ἢ τριῶν ὀβολῶν ἄξιον*“ nennt. Wenige Jahre nach ihrer Hochzeit war Theodora Augenzeugin eines herzzerreißenden Ereignisses: Neun Tage nach dem Tode des Kaisers Theodoros sah sie, wie der ergrimmte Pöbel und die Soldaten ihren Gemahl Muzalon in dem Kloster Sossandron bei Nikäa ermordeten; und da sie gegen diesen brutalen Mord protestieren wollte, wurde ihr von ihrem Onkel Michael Palaeologos befohlen zu schweigen, damit sie nicht auch das gleiche Schicksal erleide.[1]) Kurze Zeit darauf, als Palaeologos sich Konstantinopels bemächtigt hatte, wird Theodora von dem kaiserlichen Oheim dem Johannes Raoul als Kampfpreis gegeben, welcher sie auch heiratete. Von ihm bekommt sie den Zunamen Raoulaena, den sie hauptsächlich führt, und wird auch, als Gemahlin eines Protovestiarios, Protovestiaria genannt. Nach Überlieferung der byzantinischen Historiker[2]) war sie eine Frau von hoher Bildung und zeigte immer großes Interesse für die Literatur. Sie war auch selbst Schriftstellerin wie der überlieferte „*Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Θεοφάνους τοῦ ὁμολογητοῦ καὶ τοῦ αὐταδέλφου αὐτοῦ Θεοδώρου συγγραφεὶς παρὰ Θεοδώρας Ραουλαίνης Καντακουζηνῆς τῆς Παλαιολογίνης*“[3]) zeigt. Wegen ihrer Bildung und der hohen gesellschaftlichen Stellung, die sie dank ihren kaiserlichen Verwandten einnahm, spielte sie in jener Zeit zu Byzanz eine große Rolle. Nachdem sie den Schleier genommen hatte, erneuerte sie das Kloster des heiligen Andreas, welches zu jener Zeit, d. h. gegen Ende des 13. Jahrhunderts, der Sammelpunkt von Lehrern und Gelehrten war. In der Nähe dieses Klosters erbaute sie sich eine passende Wohnung und lud den berühmten Patriarchen und weisen Lehrer ihrer Zeit Georgios Kyprios[4]) dahin ein, welcher nach den bekannten Kämpfen über den Ausgang des heiligen Geistes, an denen sich auch Theodora beteiligt hatte, auf den Patriarchenthron Verzicht leistete, um sich einem ruhigen, dem Studium geweihten Leben zu widmen; dabei unterstützte ihn[5]) auch die gelehrte Theodora, indem

1) Pachymeres I 62, 17: *σημεῖον δὲ· καὶ γὰρ τῆς τοῦ πρωτοβεστιαρίου συζύγου ἐκεῖ παρούσης καὶ δεινὰ ποιούσης καὶ λεγούσης ἐπὶ τοῖς τολμηθεῖσιν ἐμβριθέστερον ὁ μέγας κοντόσταυλος* (d. h. Michael Palaeologos) *καὶ θεῖος αὐτόθεν ἐπεῖχεν, ἐπιτάττων σιγᾶν φοβουμένῃ μὴ καὶ αὐτὴ πάθοι, εἰ μὴ σιγῴη, τὰ ὅμοια.*

2) Pachymeres II 65. Nikephoros Gregoras I 178, 22 ff. (Bonn.).

3) Herausgegeben aus dem Cod. Metochii S. Sepulcri 214 von A. Papadopoulos-Kerameus in *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, Bd. 4 S. 185—223 und Bd. 5, S. 397—399.

4) Nikephoros Gregoras I 178, 20 (Bonn): *ἐκλήθη παρὰ τῆς κτητορίσσης τῆς τοῦ ἁγίου Ἀνδρέου Μονῆς· φιλολόγος γὰρ ἦν ἡ γυνὴ καὶ τὰ πολλὰ τῆς γλώττης τοῦ πατριάρχου ἐξεχομένη· διὸ καὶ κατοικίαν ἔγγιστα τῆς μονῆς δειμαμένη προσηγάγετο τοῦτον ἐκεῖσε.* 5) Pachym. II 133, 14.

sie ihm ihre kostbaren und seltenen Bücher zur Verfügung stellte. Diese Edelfrau war der Trost der letzten Tage des angesehenen Geistlichen.

Theodora besaß eine reiche Bibliothek von vorzüglichen Handschriften; sie war der altgriechischen Sprache vollkommen mächtig und begnügte sich nicht nur mit dem Studium der klassischen Schriftsteller[1]), sondern schrieb diese auch oft ab. Der vorzügliche Codex des Rhetors Aristides (Vaticanus Graecus 1899) wurde von ihr selbst geschrieben, wie die zierliche und schöne mit roter Tinte geschriebene, in byzantinischen Zwölfsilbern verfaßte Überschrift bezeugt:

IC XC NIKA

Καὶ τὴν Ἀριστείδου δὲ τήνδε τὴν βίβλον
Γραφεῖσαν ἴσθι παρὰ τῆς Θεοδώρας
Καλῶς εἰς ἄκρον γνησίως ἐσκεμμένης 3
Ῥώμης νέας ἄνακτος ἀδελφῆς τέκους[2])
Καντακουζηνῆς ἐξ ἀνάκτων Ἀγγέλων 5
Δουκῶν φυείσης Παλαιολόγων φύτλης
Ῥαοὺλ δάμαρτος Δούκα χαριτωνύμου 7
Κομνηνοφυοῦς πρωτοβεστιαρίου.[3])

Aus dem ersten Verse dieser metrischen Überschrift schließen wir, daß Theodora außer diesem auch noch andere Bücher geschrieben hat[4]); aus dem dritten ergibt sich, daß diese Verse wahrscheinlich nicht von ihr selbst, sondern von einem anderen Gelehrten verfaßt sind, und aus dem vierten Verse, daß das Buch noch unter der Regierung ihres Oheims und Mutterbruders Michael Palaeologos, d. h. vor 1282, geschrieben wurde.

Was die literarischen Beziehungen und Beschäftigungen der Theodora betrifft, so ist ihr Briefwechsel mit verschiedenen Gelehrten sehr lehrreich. Leider haben wir keine von ihr selbst geschriebenen Briefe, aber aus den erhaltenen, an sie gerichteten erfahren wir, daß sie schöne

1) In dem oben erwähnten „*Βίος*“, der in einem vorzüglichen Attisch geschrieben ist, findet man zitierte Stellen aus Homer, Hesiod, Aeschylus, Euripides, Plato, Dionys von Halikarnass usw.

2) In Keils Veröffentlichung steht *τέκος*, *Καντακουζηνῇ*.

3) Hermes, Bd. 25, 315 Anm. 3. Br. Keil, ed. Aelii Aristidis Vol. II, Berlin 1898 p. IX.

4) Bei S. Lambros (*Ἑλληνίδες βιβλιογράφοι καὶ κυρίαι κωδίκων* in der *Ἐπετηρὶς τοῦ Ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου* 1903) wird Theodora Raoulaena weder als Schreiberin noch als Buchbesitzerin erwähnt. Die von G. Phrantzes (S. 140, 2 Bonn.) unter dem Namen Palaeologina erwähnte Gelehrte, kann kaum die Theodora Raoulaena sein, auf die Lambros (a. a. O. S. 2 Anm. 5) hinweist, da jene gleichzeitig und in demselben Kloster mit der Nonne Thomais lebte, die im Jahre 1401 als Patin den G. Phrantzes aus der Taufe gehoben hat (Phrantzes 65, 6 Bonn.).

und reizende Briefe schrieb, daß sie sich für die Erwerbung guter, auserlesener Bücher interessierte, daß sie solche herlieh und auch wieder von den Besitzern borgte, daß sie überhaupt in naher Beziehung zu den Gelehrten ihrer Zeit stand und daß sie auf mannigfaltige Weise die Bildung unterstützte. In einem seiner Briefe an sie schreibt Nikephoros Chumnos: „*Ἐγὼ μὲν ἠβουλόμην μὴ μόνον βιβλίων ὧν δὴ γέγονας ἐν χρείᾳ ποτέ, ὥστε μεταδόντων ἡμῶν, αὐτοῖς χρήσασθαι*“ und weiterhin: „*Οὐ μὴν ἀλλ' ἐπειδή μοι ταῦτα πρὸς σὲ τὴν σοφωτάτην καὶ διακριτικωτάτην ἅμα ψυχὴν*“ und noch weiter: „*Κἀγὼ δ' ὁμολογῶ χάριν ταύτην οὐ μικρὰν ἔχειν, ὅτι παρ' ἡμῶν λαβεῖν ἠβουλήθης. Καὶ γοῦν ὅπερ εἶχον μόνον πέμπω βιβλίον, Ἀριστοτέλους Μετέωρα. Ἔστι μὲν οὖν ἐν αὐτῷ καὶ ἄλλ' ἄττα τῶν ἐκείνου, ὧν οὐ χρὴ κατάλογον ποιεῖσθαι, αὐτοῦ δεικνύντος τοῦ βιβλίου. ἔστι δὲ καὶ τὰ τῷ Ἀλεξάνδρῳ πονηθέντα τῶν Μετεώρων ἕνεκεν. Τῶν γὰρ οὖν ἐν τῷ βιβλίῳ χάριν γραμμάτων φαύλως ἐχόντων* (*ὁρᾷς γὰρ ὡς ἔχουσιν*) *ἅμα δὲ καὶ τοῦ τὰ πλείω σφαλερῶς ἔχειν, ἀμαθίᾳ τοῦ γράψαντος τοῦ ὀρθοῦ προενηνεγμένα, κἂν ᾐδέσθην κἂν αἰσχύνην ἐνόμισα τῇ φιλοκάλῳ σοὶ πρὸς ὄψιν μόνον ἱκέσθαι . . . τούτου θαρρῆσαι τὸ βιβλίον πέμπω . . . καὶ προσομιλήσεις Ἀριστοτέλει καὶ οἷς Ἀλέξανδρος ἐσπούδασεν ἐν Μετεώροις . . .*[1]).“ In einem anderen Briefe beklagt sich Chumnos „*μὴ ὅτι πλεῖστα καὶ κάλλιστα κτησάμενος βιβλία . . . ἀμαθής εἰμι καὶ παιδείας ἐστερημένος, τῶν παιδευόντων βιβλίων οὐκ εὐπορήσας . . . οὐκ αὐτὸ τοῦτο μόνον κατηγορούμενος ὅτι μὴ πολύβιβλός τις ἢ καὶ καλλίβιβλος ἐμοὶ περιουσία, ἀλλ' ὅτι . . .*“, und zum Schluß bittet er sie ihm Bücher zu verschaffen: „*Ἀλλ' ἵνα μή, οὓς αὐτὴ μόνη παρὰ τὴν τῶν πολλῶν γνώμην ἐπαινεῖν εἷλον* (*ἀκούω γὰρ συχνῶν μηνυόντων*) *οὕτω περιφανῶς ἀδοξῶσιν ἐφ' οἷς βιβλίων ἐδυστύχησαν πενίαν, σὺ πρᾶξον ὅπως τε πολλὰ ταῦτα καὶ καλὰ κτήσωνται* (*δύνασαι γὰρ χορηγῆσαι*) *καὶ τὸ λοιπὸν οὐκ ἂν προσθείην· ἕπεται γὰρ βεβαίως ὡς οὐδεὶς ἂν αὖθις ἡμᾶς ἐπὶ λόγοις ἀτιμάσοι, τοιαῦθ' ὁρῶν κείμενα παρ' ἡμῖν βιβλία.*“[2])

Lehrreicher und interessanter sind die Briefe des Georgios Kyprios an die Raoulaena; es sind ihrer 18, alle noch unediert.[3]) Von diesen lasse ich diejenigen folgen, welche ein paläographisches und überhaupt literarisches Interesse haben, dagegen von den anderen nur einen ganz

1) Boissonade, Anecdota nova S. 91 ff.

2) Boissonade, a. a. O. S. 92.

3) Es ist zu bedauern, daß die Herausgabe der Briefe des Kyprios, welche M. Treu vor ungefähr 20 Jahren versprochen hatte, noch nicht besorgt wurde. Die Briefe an Raoulaena habe ich studiert und aus dem Codex Lugdunensis Graecus 49 abgeschrieben. Hier fühle ich mich verpflichtet, der Direktion der Bibliothek zu Leyden meinen besten Dank auszusprechen, die mir mit größter Liberalität erlaubte, die Hs in München lange zu benutzen.

kurzen Auszug. Der 1. (158)[1]) ist an die *Πρωτοβεστιαρία* (Raoulaena) und ihre Schwester gerichtet und ist ein Trostschreiben anläßlich des Todes ihrer Mutter. Der 2. (187) lautet folgendermaßen: „*Τῇ Ραουλαίνῃ:∼ Ἐμοὶ δῶρον ἀνὴρ πρᾶγμα κατὰ πολὺ στεργόμενον πέμπει· δόνακας λεπτούς, ὁποίοις χρώμεθα γράφοντες· ἀπόμοιραν τούτων, ἐποιησάμην καὶ σοί, λόγοις σε χαίρουσαν εἰς ὑπερβολὴν, καὶ παιδεύσει προσκειμένην εἰδὼς, καί γε δὴ πέμποντος δεξαμένη, μήτ' αὐτῆς φαυλό-* 5 *τητα καταγνῷς, μήθ' ἡμῶν σμικρολογίαν κατηγορήσῃς, εἰ δονάκια στέργοντες καὶ καλαμίσκους, τούτοις ὡς δή τισι μεγάλοις, τοὺς γνησίους ἡμῶν δεξιούμεθα· ἔστι μὲν γὰρ φύσει, οὐδὲ χρυσὸς μέγα, οὐδ' ἄργυρος· οὐδ' ὅσα τῶν μετάλλων ἄνθρωποι τετιμήκασι, καὶ μάλιστα, ἐὰν μηδ' εἰς τὴν χρείαν αὐτοῖς ὄντα τυγχάνῃ λυσιτελῆ· ἄγουσι μέντοι τοιαῦτα* 10 *ὅμως αὐτὰ ἀτόπῳ τινὶ διαθέσει καὶ λόγον οὐκ ἐχούσῃ, στοργῇ διακείμενοι περὶ αὐτά· ἀλλὰ ταυτί γε ἅπερ ἡμεῖς πέμπομεν, οὐχ ἁπλῶς οὑτωσί, μετὰ δέ τινος κρίσεως ὀρθῆς εὑρήσεις τιμώμενα· παιδείας μὲν γὰρ καὶ σοφίας κάλλιον χρῆμα, οὔθ' ἧκέ ποτε Πλάτων φησὶν ἀπ' οὐρανοῦ εἰς ἀνθρώπους, οὔτ' οὐ μή ποθ' ὕστερον ἥξει· τοῦ γε μὴν* 15 *τοσούτου, μόνοι γένοιτ' ἂν ἐκ πάντων ἐπιτυχεῖς, οἷς μέλον*[2]), *γράμμασιν ὁμιλεῖν· γράμματα δὲ γράφει, νοῦς μὲν πρωταιτίως διὰ χειρὸς· χεὶρ δὲ διὰ δόνακος, ὥστ' εἰ μὴ μικρὸν πρᾶγμα ἀνθρώπῳ σοφῷ τε καὶ ἀστείῳ γενέσθαι, εὕρηται δ' οὐ φαύλην ὁ δόναξ τὴν ἀφορμὴν παρεχόμενος, τρίτος ὢν ἀπὸ νοὸς γραμμάτων δημιουργός, ὧν χωρὶς οὐκ ἔστιν* 20 *ὡς ἐπιστήμη γένοιτ' ἂν ἐν ψυχῇ, συμπέραινε δέ μοι σὺ, ὡς ἔστιν ἔχον καλῶς, μήθ' ὡς εὐώνους φαυλίσαι τοὺς καλάμους καὶ ἀποπέμψασθαι, μήτ' αὖ ἡμᾶς τοὺς πεπομφότας ὡς δή τινας μικρολόγους καὶ ἀγροίκους μωμήσασθαι· κεφάλαιον τοῦ λόγου· εἰ μὲν δή τι καὶ παρὰ σοὶ δόξουσι δεξιὸν ἔχοντες εἶναι, δεδέχθων, καὶ τόπος αὐτοῖς ἐν καλῷ τῆς σῆς* 25 *οἰκίας δεδόσθω· εἰ δ' οὔ*[3]), *ἀλλ' ἀνάπεμπε αὐτοὺς αὖθις ὧδε· καὶ οὐ μόνον οὐκ ἀηδῶς, ὡς δῆθεν ἀποδοκιμασθέντας δεξόμεθα, ἀλλά σοι καὶ χάριν εἰσόμεθα· εἰ δ' ἄρα καὶ ἔχουσα τοιούτους, προσφιλοτιμηθείης οἴκοθεν προσθεῖναι, καὶ προσθεῖσα πλείους ἢ λαμβάνεις ἀποπέμψεις, ἔτι σοι μᾶλλον ὁμολογοῦντες τὴν χάριν ἐσόμεθα: ┼.*“

Im 3. (188) spricht Kyprios „*περὶ λόγων ἀπολαύσεως*“ und schließt sein Schreiben so: „*Εἴθε με πάλιν λόγοι· εἴθε δέχοιντο βίβλοι καὶ σχολαὶ δραπέτην τῶν πραγμάτων γενόμενον καὶ τάχ' ἂν τὴν τῆς ταλαιπωρίας καὶ τῶν ὀδυνῶν διεφύγγανον αἴσθησιν· ἱκανῶς ὡς εἴωθα τοῖς λόγοις ψυχαγωγούμενος, καὶ τὰς δυσχερείας ἀποκρουόμενος: ┼*“. Im 4. (189) beklagt sich Kyprios mit großer Feinheit gegen Raoulaena,

1) Die in Klammern gesetzte Zahl zeigt die Nummer, welche der Brief in der ganzen Briefsammlung des Kyprios im Codex trägt.

2) Korrigiert aus *μέλλον*. 3) Im Codex steht *οὖν*.

weil sie es verabsäumt hatte, sich nach seiner Gesundheit und „*περὶ τῆς ἄλλης περιστάσεως*“ zu erkundigen. Im 5. (190) wünscht er ihr Glück und tröstet sie.

Im 6. (191) schreibt er an Raoulaena: „*Ἄριστα ἔχον ἐστὶ τὸ γράμμα· καὶ πᾶσαν χάριν νέμοι σοι κύριος ὁ θεός· ὁ γὰρ τοῦ λόγου ῥυθμός, τό τε συνεστραμμένον τῶν νοημάτων, καὶ ἡ κατὰ τέχνην συνθήκη, θυμηδίας με πάσης πεπλήρωκεν· ὡς πολλά σου ὑπερεύχομαι ἀγαθὸν ποίημα τοῦ ἀγαθοῦ θεοῦ· ὅτι τῶν δεόντων οὐδέν σε παρῆλθεν ὃ μή σοι ἠκριβωμένως ἐξεπονήθη· ἀπολαύοις τῶνδε μου τῶν εὐχῶν ἃς σοι πρόσφατον ηὐξάμην* . . .“, und schließt nach einigen Segenswünschen „. . . *προσεπεύχομαι δέ σοι καὶ ταῦτα· προσθείη κύριος ὁ θεὸς σοφίαν τῇ σῇ σοφίᾳ· καὶ ἐπιστήμην τῇ ἐπιστήμῃ τῶν λόγων σου· ὡς ἂν μὴ μόνον τῶν πάλαι γυναικῶν ὑπεράνω φαίνῃ τῶν ἐπὶ λογικῇ παιδεύσει γνωριζομένων, ἀλλὰ καὶ τοὺς πλείους τῶν ἄλλων ὅσοι ἐπὶ μέγα σοφίας ἀρθέντες εἰσίν· οὕτω γένοιτο* usw.“ Mit dem 7. (192) begleitet Kyprios *πέπονας*, die er von Mönchen aus *Περαία* als Geschenk erhalten hatte und wovon er einen Teil an Raoulaena sendet. Mit dem 8. (193) schickt er an dieselbe getrocknete, der Gesundheit zuträgliche Früchte. Im 9. (194) bittet Kyprios die Raoulaena, welche er „*τέκνον ἐμὸν σὺ καὶ μονογενὲς τέκνον, καὶ οἷον οὐδενὶ οὐδέποτε ὑπῆρξε πατρί· ἐγὼ δὲ πατὴρ τοιᾶδε προσήκων παιδί, ὃς καὶ ἀντὶ πάντων μετά γε θεὸν ἄγων σὲ*“ nennt, ihn zu besuchen. Im 10. (195) beklagt sich Kyprios über seine Magenkrankheit und über Raoulaena, die sich nicht nach seiner Gesundheit erkundigt hatte. Der 11. (196) lautet wie folgt: „*Τὴν κτῆμα μὲν ἐμὸν οὖσαν καὶ πόνημα βίβλον, διαλελυμένην δ' ἔτι καὶ οὐκ ἀκριβῶς βίβλον, νῦν ἐγχειρίζειν βούλομαι τῷ βιβλοποιῷ, ὥστ' αὐτὸν αὐτὴν εἰς τελειότητα διὰ τῆς συνδετικῆς ἑαυτοῦ τέχνης προαγαγεῖν· ἐθέλω δὲ τὸν αὐτὸν ὑπ' ἐμοὶ σπουδαστῇ δρᾶσαι τοῦτ' αὐτὸ καὶ τὴν σήν, ἣν τά τ' ἄλλα καὶ ἀτελῆ κατὰ τὴν ἐμὴν οὖσαν δώρημά τε τελοῦσαν ἐμὸν πρὸς σέ, οὐ δεῖν ἥγημαι καὶ εἰς τοὐμπροσθεν ἔτι, ἐὰν μένειν ἀτέλεστον, μὴ καὶ ἐπὶ τοσοῦτον τοῦ κατὰ τὴν ἀδελφὴν ἀμέμπτου, ἐφ' ὅσον καὶ τοῦ κατ' ἐκείνην τελείου λείποιτο· ἀλλ' ἐπειδή περ οὕτως ἐθέλω, ἄμφω μοι πέμψον τὼ κτήματε σύ· καὶ γὰρ ἄμφω ἐστὸν παρὰ σοί· ὡς ἂν ὑπὸ τὰς συνδετικὰς ἥπερ ἔφην χεῖρας καὶ βιβλοποιητικὰς ὑπαχθέντα, τῶν τε δεόντων ἐπιτετευχότα, τοῖς κεχρῆσθαι βουλομένοις, ἐπιτήδεία* (sic) *γένοιτο τοῦ λοιποῦ κεχρῆσθαι· τοῦτ' αὐτοῖς διὰ τοῦ συνδῆσαι καὶ συναρμόσαι τῆς τέχνης παρασχομένοις*:∼

Der 12. (208) und 13. (209) lauten folgendermaßen[1]):

---

1) Ich behalte mir vor in Bälde auf diese sehr interessanten Briefe zurückzukommen und werde versuchen, die darin erwähnten Hss des Aristides und Demosthenes, von denen ich glaube, daß sie erhalten sind, zu identifizieren.

Τῇ Ραουλαίνῃ +

Παρώσαντο μὲν βίβλους τὰς ἡμετέρας αἱ σαί· κἀκ τῆς ἀνειμένης
αὐταῖς κεῖσθαι χώρας, εἴς τι στενὸν τῆς οἰκίας συνήλασαν· τοσαῦται
γάρ εἰσί· καὶ οὕτω πρωτεύουσιν ἐνθαδί· ἐφέρομεν δ' ὅμως τοῦθ' ἡμεῖς
καὶ ἀνεκτὸν ἦν, ἕως ἦν καὶ ἡμῖν αὐταῖς ἐντυγχάνειν, ἄλλοτε ἄλλην
5 μεταλαμβάνουσι· τὸ γὰρ ἐντεῦθεν κέρδος, ὅ γε οὐ φαῦλον οἶδα συνε-
ρανιζόμενος ἐμαυτῷ, εὐψυχεῖν ἔπειθε καὶ δυσχεραίνειν μηδέν, εἴ τί πως
τοῖς οἰκείοις καὶ παρορᾶσθαι συνέβαινεν· ἀλλὰ νῦν αἱ σεβασμιώταται
ἡμερῶν ἐφεστᾶσιν αἱ νήστιμοι· καὶ ἀγῶνα τοῦ περὶ τὰς βίβλους ἕτερον
ἡδίω πολλῷ καὶ κρείττω προβάλλονται· ὃς ἀφέλκων τῶν ἄλλων ἁπάν-
10 των καὶ πρὸς ἑαυτὸν ἕλκων, ἀνέπεισε καὶ τάσδε ὡς οὐδενὸς ἔθ' ἡμῖν
περὶ αὐτὰς ὄντος ἔργου, πρὸς τὴν σφῶν σὲ ἀναπέμπειν κυρίαν· ταύτῃ
τοι καὶ ἥκουσι πλὴν τῆς Ἀριστείδου καὶ Δημοσθένους αἱ πᾶσαι· διατὶ
δή σοι πλὴν τῶν εἰρημένων αἱ πᾶσαι; ὅτι τὴν μέν, φαύλως ἔχουσαν
τῆς γραφῆς, διϊέναι χρὴ ἡνίκα καιρός, καὶ διορθοῦσθαι ὅποι παρείκοι·
15 τῆς δ' οὔσης ἀρίστης τῶν Δημοσθενικῶν, λέγω δὴ ἵνα καὶ ἀσφαλῶς
λέγω, αἷς ἐμοὶ περιτυχεῖν ἐγένετο, ἑτέροις ἐδέησεν ἡμῖν ἐξ αὐτῆς μετεγ-
γράφειν· ἀλγήσεις ἐκ συμπαθείας καὶ ἀχθεσθήσῃ ἀκούσασα τὴν μετεγ-
γραφήν· μὴ δῆτα σύ γε· ὁ γὰρ ἡμέτερος οὐκ ἐγὼ μετεγγράψεται Με-
λιτᾶς καὶ οὗτος οὐ πᾶσαν αὐτήν, οὐδὲ ἀμισθί· μέτρια δὲ τῶν αὐτῆς
20 καὶ ἐπὶ μεγάλοις μισθοῖς· τίσι τούτοις; ὅλην ἡμῶν λήψεται τὴν βίβλον,
τὴν ἔχουσαν μὲν τῶν Δημοσθένους λόγων τοὺς ἐκλελεγμένους τε καὶ
λαμπρούς, ἔχουσαν δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἄκρων ἐν λόγοις πολλοὺς καὶ
αὐτοὺς καὶ καλοὺς καὶ μάλα ῥητορικούς· τοῦ τοίνυν τὰς μὲν πέμπεσθαί
σοι τῶν βίβλων τὰς δ' ἔχεσθαι, αὕτη δή τις αἰτία· σὺ δέ μοι ἀνθ'
25 ὧν λαμβάνεις πέμπε σπουδῇ τὴν τῶν ἠθικῶν· ἐκείνων δὴ ἠθικῶν,
ἅπερ ἐπὶ τῷ βελτίστῳ πάσης ψυχῆς, ἡ οὐρανία Βασιλείου ἐξεπονήσατο
καὶ συνέταξε φρήν· ὧν οὔτε τι χρῆμα σοφώτερον ἕτερον, οὔτ' ὀνησι-
μώτερον οἶδα τῷ βίῳ φανέν, πολλῶν καὶ ταῦτα ἐν τῷ σύμπαντι χρόνῳ
φανέντων· ἐρεῖς οἶμαι, ὅτι πάλαι μοι δῶρον τοιαύτην τινὰ βίβλον,
30 μέμνησαι δοῦσα· καὶ διαπορήσεις πῶς αὖθις ἀρτίως ὡς μηδὲν εἰληφὼς
ἐξαιτῶ· ἐγὼ δ' ὅτι μὲν δέδωκας, οἶδα καὶ λέγω· εἰληφέναι δὲ καὶ ἔχειν
οὐ λέγω· καὶ τοῦτο συμβῆναι, ἢ τῷ μηδὲ τὴν πρώτην διὰ λήθην
πεμφθῆναι, ἢ τῷ τῷ πιστευθέντι διακομίζειν ἀμεληθῆναι· ἀλλ' εἴη γε
τὸ βιβλίον, μὴ παραπολέσθαι· καὶ πάντως γε σωζομένου, εἴτ' ἐμὸν
35 λογίζοιτο κτῆμα εἴτε σόν, οὐδὲν διοίσει, τοῦ μὴ κοινὴν εἶναι τὴν
χρῆσιν αὐτοῦ, κοινὴν δὴ καὶ τὴν ὠφέλειαν τὴν ἀπ' αὐτοῦ:∼

Τῇ αὐτῇ:—

Ἀφελῆ σοι τινὰ φῂς εἶναι γράμματα καὶ ἐκδήλως πρεσβυτερικά,
ἃ πρὸς ἡμῶν σοι πέμπεται γράμματα· εἶτ' οὐχ ἱστᾷς (so) ἄχρι τοῦδε τὸ
πρᾶγμα· ἀλλὰ καὶ ψῆφον αὐτοῖς ἐπάγεις, τοῖς οὐδὲν γενναῖον ἔχουσι

πρέπουσαν· οὐ πλήττομαι πρὸς τὸν λόγον, εἴτουν ψόγον· οὐδ' εἰς τὴν ὑπὲρ τῶν ἐμαυτοῦ συνηγορίαν χωρῶ· ἐχόντων ὡς ἡ παρὰ σοῦ ψῆφος 5 *βούλεται· οὔπω διὰ τοῦτο καὶ τὸ πάντη μεμπτοῖς εἶναι προσέσται, ἀρετῆς ἔτι περιλειπομένης αὐτοῖς, τῆς καὶ πάντων γραμμάτων κατ' ἐμὲ ἀρετῆς· εἴη δ' ἂν αὕτη ἀμείωτον διαβιβάζειν πρὸς ὃν γράφεται, τὸ τοῦ γράφοντος νόημα· ἢ ἔχεις σὺ μεθ' ἧς ἐπικέκληκας ταπεινότητος, καὶ ἀσάφειαν ἐπικαλεῖν οἷς ἐπικέκληκας, καὶ τὸ νοεῖσθαι μὴ δύνασθαι;* 10 *οἷς δὲ ταῦτα μὴ ἐπικλητέον ἐστίν, οὐ φαίης ἐκείνοις, ἀρετήν ἐνεῖναί τινα· ἀλλὰ λόγῳ παντὶ καὶ τρόπῳ τοῦ εὖ ἀμοιρεῖν δικαιώσεις; πλὴν δοκεῖς σύ γέ μοι, μὴ μόνον αὐτὰ τῆς αἰτίας ταύτης ἀπαλλαγέντα, καί τινα τόνον ἀμείνω λαβόντα μηδέποτε ἐπαινέσαι, ἀλλὰ κἂν ὑπὲρ τἄλλα γένοιτο ὅσα ποτὲ γέγονε καλά, καὶ οὕτως ἔτι μὴν ζητεῖν τὴν ὑπερ-* 15 *βολήν· αἴτιον δέ, μαρτυρήσω γὰρ τἀληθῆ, οὐχ ὅτι φιλαίτιός τις εἶ, καί σοι τῶν καλῶν δοκεῖ καλῶς ἔχειν οὐδέν. Τίς γὰρ οὕτω πόρρω τῆς ἀληθείας καὶ τοῦ καλοῦ, ὥστε περὶ σοῦ τι τοιοῦτον μέχρι καὶ τοῦ ἐννοῆσαι τολμῆσαι, ἀλλ' ὅτι μήτ' αὐτὰ καθ' αὐτὰ δοκιμάζεις τὰ γράμματα, μήτε μὴν πρὸς τὰ τῶν ἄλλων κρίνεις; ἐπεί, ἐφαίνετ' ἂν καὶ* 20 *μετρίως γ' ἔχειν κρειττόνως, ἢ ὡς νῦν καταφαίνεται. Πρὸς δὲ τὸ βούλημα τῆς ψυχῆς ἐξετάζεις τῆς σῆς· τὸ δὲ ἐστίν, ὑπερβάλλειν ἀεὶ παντὸς τοῦ φαινομένου, τὸ ἐν τοῖς ἡμετέροις καλόν, ὡς ἄπειρον ἀτεχνῶς εἶναι, καὶ οἷον αὐτοῦ μέτρον μὴ εἶναι· ὅθεν καὶ ἡλίκην ἂν τὰ ἔργα ἡμῶν ἔχοντα φανεῖται τὴν ἀρετήν, ἐπειδή περ οὐκ ἔνι τῷ ἀπείρῳ* 25 *παρισωθῆναι, οὐκ ἀποχρῆναι οὐδ' ἀρέσκειν λεγούσης σου ἀκουσόμεθα· τὸ δ' ἐνδεὲς ἐγκαλούσης, καὶ τὸ μεῖζον καὶ κρεῖττον ἀπαιτούσης ἀεί· οὐκ ἔνι τοίνυν ἐλπίσαι ἀκοῦσαι, οὐκ εὐφημίαν ἐπὶ τούτοις παρὰ σοῦ, οὐκ ἔπαινον, οὐκ ἐγκώμιον; ἀγαπητὸν δὲ εἰ καὶ μὴ τοὐναντίον, εἴπερ ἄνθρωποι ἐκεῖνα τούτων ἀξιοῦσιν, ὅσα καὶ κατὰ βούλησιν αὐτοῖς ἐκ-* 30 *βαίνει ἢ καὶ κρείττω βουλήσεως· ἃ δ' ἀποπίπτει, ὁμοῦ παρ' αὐτοῖς καὶ τῶν ἐγκωμίων ἐκπίπτει· οὐ μέντοι διὰ τοῦτο ἀνιασόμεθα οὐδ' αὖ δεῆσαν γράφειν, ἀμβλύτερον γράψομεν· μᾶλλον μὲν οὖν καὶ εὔξομαι καὶ δὴ εὔχομαι, σὲ μηδέποτ' ἀποκαμεῖν, ζητοῦσαν τὴν ἐν τῷ καλῷ τῶν ἡμετέρων ἐπίδοσιν· ἐπεὶ καὶ τῆς ἀμείνονος περὶ ἡμᾶς κηδεμονίας οὐχ* 35 *ἕτερον ὡς τόδε τεκμήριον· εἶεν. Τὸ δὲ βιβλίον τὸν Δημοσθένην* (sic) *ἐπισκήπτειν τῷ γραφεῖ ἐπιτάττεις, ἄστικτον τηρεῖν διόλου καὶ ἀκηλίδωτον· ἔσται γε οὕτω καὶ ἐπισκήψομεν· ἀλλ' ἐπειδὰν ὁ τοῦ μετεγγράφειν ἐνσταίη καιρός, νυνὶ δὲ οὐκ ἐνέστηκεν, ὅτι μηδὲ ἔαρ ἔτι, οὐδὲ κρεωφαγοῦσιν ἄνθρωποι, οὐδὲ δέρρεις προβάτων εἰς γραμμάτων ὑπο-* 40 *δοχήν· ἐσεῖται δὲ ὅμως ταῦτα μετὰ μικρόν· καὶ τότε καὶ γράφειν ἐπιβαλοῦμεν, ἄφθονα τὰ τῶν γραμμάτων ἔχοντες ὑποκείμενα· τότε καὶ τῷ γραφεῖ Μελιτᾷ οἷον ἐπιτάττεις τὸ βιβλίον συντηρεῖν ἐπιτάξομεν· εἰ καὶ ἄλλως πρὸς αὐτὸν ὁ λόγος, μάτην γεγονὼς ἔσται καὶ περιττῶς·*

45 ὁ γὰρ ἄνθρωπος οὕτω καὶ παραγγελμάτων χωρίς, τῶνδε τῶν παραγγελμάτων ἐστίν, ὥστε καὶ ἅπερ ταῖς χερσὶν ἑαυτοῦ γράφει καὶ στρέφει καὶ ἐπαφᾶται, πάντῃ ῥύπου διαφυλάττει ἁγνεύοντα· εἰ δὲ τοιαῦθ' ὁρᾶν ταῦτα παρέχεται, τί περὶ τῶν πρωτοτύπων λογίζεσθαι χρή, ὧν ὀφθαλμοῖς καὶ μόνοις ἀντιλαμβάνεται πόρρωθεν; εἴποις, οἷς γράφει ἐμβλέψασα,
50 ὡς φαιδρότερα τῶν χειρῶν ἀποτίθεται, καίπερ γράμματα καὶ μέλαν ἐπιβαλών, ἢ τὴν ἀρχὴν ταῖς χερσὶν ἀνῃρεῖτο. Ἴσως ἐθέλεις ἀκοῦσαι καὶ περὶ τῆς χθὲς πεμφθείσης τροφῆς, τίς καὶ ποία ἔδοξε γευσαμένοις· ἡδεῖά τις ἔδοξε, νόστιμος, καὶ σφόδρα φαγεῖν ἀγαθή, ἄλλοις μέντοι γε τοιαύτη, οὐκ ἔμοι γε· πῶς καὶ τίνα τρόπον οὐκ ἔμοι γε; ὅτι σπούδασμα
55 ἐμόν, καὶ μάλα ἴδιος ἀγών, δίψους ἀπαλλαγῆναι ζητεῖν, οὐκ ἐπισπάσασθαι δίψος· ἡ δὲ ποιητικὴ μάλιστα τοῦ φευκτοῦ τούτου, οὐκ ἀποτρεπτικὴ κατεφαίνετο. Οὐκοῦν καὶ ἵνα μὴ ἐμαυτῷ παρασυρεὶς τῇ γλυκύτητι λάθω βλάβην προσενεγκὼν κατὰ τοὺς πάντα τἄλλα δεύτερα τοῦ ἐν γεύσει καλοῦ τιθεμένους παῖδας· γευσάμενος μόνον, ἄλλους
60 ἀφῆκα φαγεῖν, οἷς οὐδὲν ἔμελε δίψους, οὐδὲ τῆς ἀπὸ δίψους βλάβης, καὶ τὰ πολλῷ τούτων ἐμφαγοῦσι διψητικώτερα:～

Im 14. (210), 15. (211) und 16. (212) ist die Rede von „συκάμινα" und anderen Früchten, welche Kyprios an Raoulaena schickt und auch von ihr erhält. Im 16., in welchem er sie „θύγατερ ἐμή" anspricht, schließt er folgenderweise: „Ἔπεμψας δὲ καλὴν καὶ γενναίαν ἀποστολήν, τὴν ἐπιστολήν. ἣν ἐγὼ δεξάμενος καὶ ἀναγνοὺς ἐκτόπως ἠγάσθην αὐτήν, τῆς τε συνεχείας τῶν νοημάτων καὶ τοῦ προσφόρου, καὶ τῆς περὶ τὴν ἐξαγγελίαν συνθήκης· οὐ λόγος τοῦτο θωπευτικός, οἶδας γὰρ ὡς παντὸς μᾶλλον κολακικὸν τὸ ἦθος ἢ ἐμοῦ, ἀλλ' ὅτι οὕτω κατ' ἐμὴν κρίσιν εἶχε τὸ ἐπιστόλιον. Εὖ πράττε, καὶ ὑγίαινε τὰ πάντα, καὶ τέρπε σου τὸν πατέρα, καὶ ἐν λόγοις εὐδοκιμοῦσα, καὶ ἐν ὅσοις ἄλλοις εὐδοκιμεῖν σε αὐτὸς εὔχεται· ταῦτα δὲ ἐστίν, ἐφ' ὁπόσοις θεὸς εὐφραίνεται καὶ δοξάζεται, καὶ βασιλείαν ἀντ' αὐτῶν αἰώνιον γέρας παρέχει:～". Im 17. (213) empfiehlt er der Raoulaena „πρεσβύτην τινὰ Ἠλίαν" und beklagt sich über seine Wohnung, welche außer anderen Mängeln, auch ein ganzes Heer von Mäusen hat; und im 18. (214) und zugleich letzten, erzählt er ausführlich von einer eben überstandenen Krankheit.

Aus diesen Briefen ersehen wir, daß Raoulaena eine große Freundin und Beschützerin der Musen, der Bücher und der Gelehrten war, und daß der greise Patriarch Georgios Kyprios immer der gute Freund und gelehrte Führer für die hochgebildete Byzantinerin war. Als dieser im Jahre 1290 gestorben war, wurde der große literarische Verlust, welchen sein Tod der gelehrten Raoulaena verursacht hatte, durch einen anderen weisen Lehrer jener Zeit, den Mönch Maximos Planudes, er-

setzt. In den letzten Jahren des 13. Jahrhunderts sehen wir, wie Planudes mit Raoulaena Briefe des gleichen Inhalts wechselt wie Kyprios.

In den erhaltenen Briefen spiegeln sich, wenn auch matt, die gelehrten Kreise jener Epoche. Phakrases, welcher dem Kyprios „*βαμβακίνας*“ lieferte[1]), ist auch ein intimer Freund des Planudes. Der Feldherr Philanthropinos, der ein Busenfreund des Planudes war und ihm aus Kleinasien das Pergament en gros schickte, war gleichfalls auch ein Freund der Raoulaena, und daß die erhabene Frau auf ihn großen Einfluß ausübte, zeigt die Nachricht bei Pachymeres[2]), nach welcher Raoulaena, als Philantropinos im Jahre 1296 sich gegen den Kaiser Andronikos II empörte, von diesem nach Kleinasien geschickt wurde, um den jugendlichen und siegreichen General zu besänftigen. Vielleicht würde auch Planudes selbst dorthin geschickt worden sein, wenn er nicht gerade damals in Venedig geweilt hätte, wohin er vom Kaiser in anderen Staatsangelegenheiten gesandt worden war.

Da Theodora stets die berühmtesten Gelehrten zu ihren besten Freunden zählte[3]), so ist es natürlich, daß auch der weise Mönch Maximos Planudes sich ihrer Protektion erfreute. Drei Epigramme sind uns erhalten, welche Planudes zum Preise der Theodora und ihres Klosters verfaßt hat. Alle drei sind uns in einem „Codex Colbertinus 5018“ überliefert und von Ducange[4]) und Migne[5]) herausgegeben. Aus diesen Epigrammen ergibt sich, daß der Dichter die Lebensbedingungen der Besungenen genau kannte und daß er selbst von ihr Wohltaten empfangen hatte.[6]) Er kennt bis in die kleinsten Einzelheiten den Stammbaum der Theodora; er spricht mit großer Sympathie von ihren Leiden[7]) und lobt freudig ihre Vorzüge.[8]) Unter den Briefen des

1) Brief Nr. 102, s. Treu a. a. O. S. 197.

2) II, 230, 10 (Bonn).

3) Außer den oben genannten wechselte auch Holobolos Briefe mit ihr; vgl. Krumbacher, GBL² S. 772.

4) Ioannes Zonarae Annales (Paris 1687) Bd. II notae historicae p. 35.

5) Patrologia Graeca 147 p. 1175 ff. Das eine ist im heroelegischen Maß verfaßt und besteht aus 18 Versen, während von den zwei anderen das eine aus 36, das andere aus 46 byzantinischen Zwölfsilbern besteht; außerdem versprach Keil (Hermes 25, 315), er werde auch andere unedierte Verse des Planudes zum Lobe desselben Klosters herausgeben; aber, so viel ich weiß, ist dies bis jetzt nicht geschehen.

6) Migne, a. a. O. „*τίμα τὴν φιλίην ὥς τις ἐφημερίων*“ sagt er von ihr.

7) A. a. O. „*Ἔτρεφε νωλεμέως Χριστὸν ἐν ἐνδεέσι, δόγματος ὀρθοτόμοιο χάριν πάθεν ἄλγεα πολλά*“.

8) „*Ἡ πάσαις ἐνὶ θηλυτέρῃσι σοφὴ Θεοδώρα. Δῶρον θεοῦ λαχοῦσα τοῦτο μυρίον* usw.“

Planudes, die Treu herausgegeben hat[1]), ist einer an Theodora gerichtet, der von den literarischen Beziehungen zwischen Planudes und ihr handelt. In diesem Schreiben lobt Planudes Theodora ob der Schönheit des Briefes, den sie ihm geschickt hatte. Nach diesem Prolog kommt die Rede auf eine der Raoulaena gehörige „*ἁρμονικὴ βίβλος*"; dieses Buch sollte Planudes mit einem ähnlichen ihm gehörigen vergleichen und verbessern. Aber sein Exemplar fehlte ihm, weil Autorianos, dem er es geliehen, mit dem Buche Konstantinopel verlassen hatte. Diese Gelegenheit benutzt Planudes, Raoulaena zu bitten, sie möge selbst für das Buch sorgen und es ihrerseits von Autorianos verlangen. Der Brief ist für manche paläographische und literarische Fragen lehrreich. Auch in anderen an andere Personen gerichteten Briefen spricht Planudes über Raoulaena. In einem an Philanthropinos gerichteten Schreiben (Nr. 65) sagt er, daß die Wiedererwerbung des Buches (es handelt sich um die erwähnte *ἁρμονικὴ βίβλος*) von der Güte der Raoulaena oder des Protovestiarios, nämlich des Theodoros Muzalon[2]), abhänge, welche das Buch als ihr Eigentum von Autorianos beanspruchten.

In allen diesen Briefen wird Raoulaena von Planudes mit „*κυρία*" angesprochen. Keiner anderen Frau außer dieser gibt Planudes diese Anrede, und von keinem anderen außer Planudes wird sie als *κυρία* angesprochen. Gewiß konnte sie weder Kyprios, der sie „*θύγατερ*", „*τέκνον*", „*τέκνον μονογενές*" und einmal „*κυρίαν καὶ θυγατέρα*" nennt, noch Chumnos „seine Herrin" nennen, weil der erstere ein Patriarch, der letztere „*ἐπὶ τοῦ κανικλείου*" war, während Planudes nur ein einfacher Mönch war. In dem Brief Nr. 65 an Philanthropinos schreibt Planudes: „*Ἔδοξέ μοι δεῖν πρὸς τὴν κυρίαν ἡμῶν γράφειν*" und weiter unten „*σὺ δέ μοι μέτιθι ταύτην* (d. h. den Brief an Autorianos) *κἂν τοῖς διαλείμμασιν ἔγγραψον, ἔνθα δὴ τὸ πρωτοβεστιάρειον ὄνομα κεῖται, ὁπότερον δοκεῖ τῇ κυρίᾳ ἡμῶν εἴτε τὸ ἑαυτῆς ὄνομα εἴτε τὸ τοῦ πρωτοβεστιαρίου, ὁπότερος δηλαδὴ τὴν βίβλον, καὶ τοῦτο δοκοῦν τῇ κυρίᾳ ἡμῶν ἀπαιτήσει*".[3]) Mit dem Wort „*κυρία*" ist immer Raoulaena gemeint. „*κύριον*" heißt Planudes den Protovestiarios Muzalon, z. B. „*ὁ λαμπρότατος καὶ σοφώτατος κύριός μου*"[4]), „*καὶ ἀπαιτείσθω δι' ἡμῶν, εἰ δὲ βέλτιον δοκεῖ, διὰ τοῦ κυρίου μου τοῦ πρωτοβεστιαρίου*"[5]), den

1) S. oben S. 590 Anm. 3.

2) Ich vermute, daß dieser ein Sohn der Theodora aus ihrer ersten Ehe mit Georgios Muzalon war.

3) Wie das zu verstehen ist, vgl. Piccolomini, Estratti inediti dai codici Greci, Pisa 1879, S. LI. Treu a. a. O. p. 246.

4) Treu a. a. O. ep. 67, 7. 5) A. a. O. ep. 68, 40.

„Ἐξισωτὴν τῆς πόλεως“ Autorianos: „σὺ δὲ δὴ κύριέ μου“[1]), den „πρωτοσέβαστον“ Tarchaniotes: „τὸν κύριόν μου“, „σοὶ δὲ γένοιτο κύριέ μου[2]) und im allgemeinen hochstehende Personen. Wo die Rede vom Kaiser ist, sagt Planudes „δεσπότην“ oder „αὐθέντην μου καὶ βασιλέα“, während er bei anderen Personen einfach „κυρὸς“ titular vor dem Eigennamen gebraucht.

Nach dem oben über die Beziehungen zwischen Planudes und Theodora Gesagten vermute ich, daß die Notiz im Augustanus des Thukydides von Planudes selbst geschrieben worden ist. Wir sehen, daß die in den Briefen des Planudes vorkommende Anrede der Raoulaena als „κυρία μου“ auch hier in der gleichen Form auftritt, ferner, daß die in der Notiz bemerkte Reihenfolge der Geschlechtsnamen der Raoulaena genau die gleiche ist wie in einem von den Epigrammen, die Planudes auf Raoulaena verfaßt hat. Es heißt nämlich in dem Epigramm:

> *Ἡ κλῆσις οὖν μοι τυγχάνει Θεοδώρα*
> *Καντακουζηνὴ καὶ Παλαιολογίνα*
> *Κομνηνὴ Ραούλαινα, πρὸς δὲ τοῖς ἔφυν . . .*

Wenn sich in den anderen Epigrammen nicht die gleiche Reihenfolge findet, so geschieht dies wegen des Metrums. Aber der Stammbaum der Theodora, den Planudes in seinen Epigrammen angibt, ist genau derselbe, wie der in der Notiz angeführte.

Nun wollen wir sehen, ob eine Beziehung zwischen Planudes und dieser Thukydideshs besteht. Wir wissen, daß Planudes kein Privatgelehrter, sondern ein Lehrer war, und daß seine literarische Tätigkeit vorzüglich den Bedürfnissen des Unterrichts gewidmet war.[3]) Aus seinen Briefen sehen wir, daß er immer Schüler hatte. Im 8. Briefe spricht er von des Phakrases Sohn Ioannes, der sein Schüler war: „Ὁ δὲ καλὰς ἡμῖν ὑποφαίνων ἐλπίδας ἄλλας, ὁ φίλτατος υἱὸς Ἰωάννης, ὃν ἀντὶ σοῦ παρόντα περιπτυσσόμεθα, εἴς τε διδασκαλεῖον ἤδη φοιτᾷ καὶ στοιχεῖα τὰ ἁπλᾶ ἐκμανθάνει“. Im 23. schreibt er an den „λογοθέτης τοῦ δρόμου“ Glykys, daß er keine Zeit habe den Unterricht seines Sohnes zu übernehmen. Im 18. schreibt er an den Bischof von Kreta Nikephoros über dessen Neffen Manuel, den später berühmten Grammatiker Moschopulos: „Ὁ σὸς ἀνεψιὸς φοιτᾷ μὲν προθύμως, διδάσκει δὲ προθυμότερον“. Wir wissen, daß Manuel damals in reiferem Alter stand, und daß er mit Merkurios, der auch nicht mehr jung war, seinem Lehrer bei seiner Schularbeit half. Der 39. und 42. Brief ist gleichfalls an einen Schüler, Zarides, gerichtet, und im 40. schreibt er

1) A. a. O. ep. 31, 68. 2) A. a. O. ep. 55, 1. 25.
3) Vgl. Krumbachers GBL² S. 543.

an den Despoten Michael in Asien, daß er seine zwei Söhne erwarte, die er junge Goldadler nennt und die Merkurios unterrichten werde: „Ἴδοιμεν δὴ τὴν βασιλείαν σου τάχιον καὶ τοὺς χρυσοῦς ἀετιδεῖς δεῦρο πεμπομένους ὑπὸ θεοῦ· οὓς ἐγὼ καὶ Μερκούριος μάλιστα πάντων ἡδέως ὑποδεξόμεθα· Μερκούριος δὲ καὶ συνέσται“. In einer Schule, wie die des Planudes war, wo die Klassiker sehr eifrig betrieben wurden, durfte eine Θουκυδίδου βίβλος nicht fehlen, und diese schöne Hs mit ihren Randscholien paßte vortrefflich für eine solche Schule. Daß dieser Codex ein Schulbuch, und zwar ein vielbenutztes, war, zeigen die verschiedenen Schulnotizen auf den Schutzblättern, die von verschiedenen Händen, aber in der gleichen Zeit, geschrieben sind, d. h. am Ende des 13. und zu Beginn des 14. Jahrhunderts.

Fol. I^r lesen wir: „Ἐπίγραμμα εἰς Σαρδανάπαλον: [Εὖ εἰδὼς ὅτι] θνητὸς ἔφυς σὸν θυμὸν ἄεξε usw.“ Dieses Epigramm ist bei Athenaeus[1]) überliefert, und die zwei letzten Verse desselben finden sich in der Anthologia Palatina.[2]) Ich halte es nicht für überflüssig hier zu bemerken, daß wir in unserer Hs in v. 1 unseres Epigramms σὸν statt τὸν, v. 2 οὔ τι ὀνήσει statt οὔ τις ὄνησις, v. 3 ταῦτ' statt κεῖνα, und in v. 4 κενὰ statt πάντα, lesen.

Auf dem Schutzblatt I^v lesen wir: „θεός τις ἢ ἀνθρώπων ὦ ξένε, εἴληφε τὴν αἰτίαν τῆς τῶν νόμων διαθέσεως usw. bis καλόν γε τὸ κλέος. Es sind dies die Worte womit Plato seine „Νόμοι“ beginnt. Auf fol. II^r steht eine andere Notiz, über die wir später sprechen werden.

Auf fol. II^v oben, gerade vor der Notiz über Theodora lesen wir folgendes: Τρία εἴδη ὀλιγωρίας· ἐπηρεα[σμὸς] ὕβρις [καταφ]ρόνησις· τούτων καταφρονεῖ τις ἃ μηδενὸς ἄξια ἡγεῖται· καὶ ὁ ἐπηρεάζων φαίνεται καταφρονεῖν· ἔστι γὰρ κατὰ Ἀριστοτέλην (so) ἐπηρεασμὸς ἐμποδισμὸς ταῖς βουλήσεσι τῶν ἐπηρεαζό[ντων], οὐχ ἵνα τι αὐτῷ τῷ ἐπηρεάζοντι γένηται ὄφελος[3]), ἀλλ' ἵνα καὶ τῷ ἐπηρεαζομένῳ· ὅπερ ἐστὶν ὀλιγωρεῖν· τὸ δὲ αὐτὸ καὶ ὁ ὑβρίζων· ὀλιγωρεῖ γάρ· ἔστι γὰρ ὑβριστοῦ τὸ βλάπτειν καὶ ἀεὶ ποιεῖν ἐφ' οἷς αἰσχύνη τῷ πάσχοντι· μὴ ἵνα τι αὐτῷ γένηται τῷ δρῶντι ἄλλο, πλὴν τοῦ ἡσθῆναι· οἱ γὰρ ἀντιποιοῦντες οὐχ ὑβρίζουσιν, ἀλλὰ τιμωροῦνται. Dies ist kein Scholion, sondern eine Paraphrase oder, besser gesagt, eine andere Umbildung des Textes in der natürlichen Wortfolge aus der „Ῥητορικὴ τέχνη“ des Aristoteles[4]); und dies ist nicht ohne Interesse für die Erklärung und die Textkonstitution

1) Athenaei lib. 8, p. 336 A. ed. Kaibel vol. II p. 240.

2) Ed. Stadtmüller, Sepulcraria 325.

3) Das ὄ- ist korrigiert aus früherem τι.

4) Aristotelis Ars rhetorica ed. A. Roemer² S. 87. B, 2 p. 1378 b. 14.

dieser schwierigen und vielbesprochenen Aristoteles-Stelle.[1]) Das folgende „+ θῶραξ περὶ τὰ στέρνα, γέρρον εἰς τὴν ἀριστερὰν, κοπὶς[2]) δὲ ἡ σάγαρις εἰς τὴν δεξιάν: κοπὶς καὶ μάχαιρα συμπίπτει“ ist aus Xenophons Kyrupädie (cap. 2, 1, 16 und 2, 1, 9) genommen. Aus diesen beiden Stellen machte unser Notizenschreiber das Scholion „κοπὶς καὶ μάχαιρα συμπίπτει“. Die folgenden Worte „ὃ . . . . εψις κω . . . .“ wurden von späterer Hand geschrieben und sind schwer leserlich, da sie verwischt sind. Die Stelle aus Aristoteles und Xenophon ist vielleicht mit derselben Tinte, aber, meiner Meinung nach, nicht von derselben Hand geschrieben, wie die unter ihr stehende Notiz über Theodora.

Auf den beiden anderen Schutzblättern, d. h. f. 267 und 268 finden wir gleichfalls solche Notizen. Auf fol. 267ᵛ steht eine Notiz von der ersten Hand, welche die Randscholien zum Text geschrieben hat, die ersten Worte aber sind ausradiert; diese Notiz wie auch die späteren blieben gleichfalls unbeachtet. Indem wir nach „Ἀρχὴ πέφυκε“, was wir oft in Hss finden, ergänzen τέλος πέ]φυκε τῆς γραφῆς Θουκυδίδου, haben wir einen vollständigen byzantinischen Zwölfsilber. Unten sehen wir eine Notiz von viel späterer Hand, welche so lautet: + ἡ βίβλος αὕτη ἔχει φύλα (so) διακόσια ἑξήκοντα +

+ τετράδια . . . . . . dann folgt das Zeichen ∽, das als „φύλλα“ zu entziffern ist. Rechts von dieser Notiz ist eine andere von der gleichen Hand und mit der gleichen Tinte geschrieben wie die über Raoulaena; ich lese: „τετράδια ὀκτάφυλλα λ̅β̅, ἑξάφυλλα β̅“. Diese Notiz erklärt sich, weil von den 34 Quaternionen, aus denen der Codex besteht, der 31. und 34. in der Tat nur sechs Blätter haben, die anderen aber acht. Ganz unten f. 267ᵛ steht auch eine andere von derselben Hand und mit derselben Tinte geschriebene Notiz, wie die über Raoulaena. Sie lautet so: „Τὰ ἐκ παραλλήλου λεγόμενα ὀνόματα μόνην ἔχει τὴν διαφορὰν ἐν πράγματος ταυτότητι καὶ διὰ τοῦτο καὶ ἓν ἐκ τῶν τοιούτων ἴσον δύναται τοῖς πᾶσιν· οὕτως Ἀλέξανδρος ὁ Ἀφροδισιεὺς διωρίσατο“. Das ist eine Regel, welche, wie ich meine, der Notizschreiber aus den Scholien des Alexander von Aphrodisia zu den Metaphysica des Aristoteles gezogen hat.

Auf f. 268ʳ steht die letzte und interessanteste dieser Schulnotizen. Es ist eine von den bekannten Antistoichien des Planudes, die M. Treu aus anderen Codices in dieser Zeitschrift[3]) veröffentlicht hat, ohne zu

1) Vgl. Vahlen, Rh. Mus. Bd. 9 S. 560. Roemer a. a. O. appar. crit. und Praefat. p. XXX. Rh. Mus. Bd. 39 S. 502. Spengel, Aristot. Rhetor. vol. II p. 212, 22.

2) Über dem Worte war früher „μάχαιρα“ geschrieben und dann gestrichen worden.

3) Bd. V (1896) S. 337 und die dortige Bibliographie.

wissen, daß sie sich auch in dieser Hs findet. Sie lautet so: „+ Ἐρήμην ποτε καταδικασθεὶς ἐπὶ τὸν δικαστὴν ἥειν· καὶ οὐχ εὗρον ὃν ἂν ἐροίμην, τίς ποτε χῶρος αἱρεῖ μιν usw." Vor dieser Notiz lese ich: „[τοῦ] ἡμετέρου κυροῦ Μαξίμου τοῦ Πλανούδη". Dieses „ἡμετέρου" ist sehr wichtig für unsere Hypothese, weil derjenige, welcher die Antistoichie in diesem Codex schrieb, dem Planudes kein Fremder, sondern ein Vertrauter (daher ἡμετέρου) und aller Wahrscheinlichkeit nach ein Schüler von ihm war, welcher, als er von seinem Lehrer die hübsche Aneinanderreihung dieser Gleichklänge gehört hatte, es für gut hielt, dies in einer Mußestunde zur Einprägung auf das Außenblatt des Thukydides zu schreiben, den er gerade bei der Hand hatte. Dasselbe wird auch der Fall sein bei dem witzigen Epigramm an Sardanapalos[1]), das ein anderer Schüler abgeschrieben haben wird, der es aus der Anthologie seines Lehrers gelernt hatte. Ich bin also der Meinung, daß die Notizen aus Plato und Xenophon, das Epigramm auf Sardanapalos und die Antistoichie von Schülern, die Notiz über Raoulaena aber, die Anzahl der Quaternionen und die Regel aus dem Alexander Aphrodisiensis von ihrem Lehrer Planudes selbst geschrieben worden sind. Man sieht leicht ein, daß die Notiz über Raoulaena in einer geübten, fließenden und gelehrten Schrift geschrieben ist, die sich von der der anderen Notizen unterscheidet.

Die folia 4, 5, 83, 84 und 85 des Codex sind von späterer Hand geschrieben, die, wie die Schrift beweist, dem Anfang des 14. Jahrhunderts angehört.[2]) Auf diesen späteren Blättern unterscheiden wir hier und da Spuren einer Revision, Ergänzungen ausgelassener Wörter, Korrekturen von derselben Hand, von welcher die Notiz über Raoulaena herrührt. Mit dieser Tatsache wollen wir vergleichen, was Planudes selbst in einem seiner Briefe an den Protovestiarios Muzalon sagt[3]): „Ἡ δὲ Διοφάντου βίβλος, schreibt Planudes, ἐπανήκει νῦν ἐκ τῶν πάλαι ῥυτίδων ἡβῶσα τὰ μὲν ἔξωθεν ὄφιν ἄν εἴποι τις τὴν παλαιὰν ἀποξυσάμενον λεβηρίδα, τὰ δ' ἐντός, οἵαν ἂν ἴδοιμεν οἰκίας ἐκ μακροῦ πεπονηκυίας ἐπισκευὴν καὶ ἀνάκτισιν. δέδοται γάρ πως, οὐκ οἶδ' ὅθεν, καὶ συγκεκλήρωταί μοι τουτὶ τὸ ἄτοπον, πάντ' εἰς ὅσον οἷόν τε καλὰ καὶ εὐτόνως γινόμενα βλέπειν, ὅσα τε ἂν αὐτὸς ἐκπονῶ καὶ ἅπερ εἰς ἑτέρους τὴν ἑαυτῶν ἀναφέρει δημιουργίαν. ἐπιτείνει δέ μοι μάλιστα τὴν φιλοτεχνίαν, ἐπειδὰν βίβλος τὸ ἐκπονούμενον ᾖ·

1) Merkwürdigerweise findet man Verse desselben Epigramms im Schutzblatt I des Codex Urbinas 123, der damals dem Demetrius Kydones gehörte.

2) Ich glaube kaum, daß die Schrift auf diesen Blättern die gleiche ist wie die in unserer Notiz über Raoulaena (vgl. Hermes a. a. O. S. 316 Anm. 3).

3) Treu a. a. O. ep. 67, 31.

τοῦτο γὰρ τῆς ἐμῆς τέχνης τὸ ἰδιαίτατον. καὶ δή καί τι πάσχω περὶ τὸ χρῆμα τῶν βίβλων ἕτερον, ἄτοπον, ὡς εἰκάσαι, καὶ τοῦτο. βούλομαι πάντα πράγματα μᾶλλον πέρας ἔχειν καὶ ἀριθμῷ συγκεκλεῖσθαι ἢ βίβλους". Es war also ein Prinzip des Planudes, verdorbene Bücher zu ergänzen und zu korrigieren.[1]) Mithin ist es nicht unwahrscheinlich, daß die fehlenden Blätter aus der Thukydideshs im Auftrag des Planudes von irgend einem Schüler oder von einem Berufschreiber geschrieben und später von ihm selbst revidiert worden sind.

Dieselbe Hand, welche die oben erwähnten kleinen Ergänzungen und Randnotizen und die Notiz über Raoulaena geschrieben hat, finden wir manchmal auch in den Scholien des Thukydides, aber sehr selten. Indem ich von diesen Scholiennotizen die beiseite lasse, welche sich auf die Dichter z. B. auf Pindar und Sophokles beziehen und die uns vielfach an die Planudischen Bemerkungen zu dem Äsoptext erinnern[2]), will ich nur zwei und zwar die für meine Annahme interessantesten erwähnen. F. 25^r, wo die Rede des Sthenelaidas steht, lesen wir auf dem Rande ein Scholion, das von der gleichen Hand geschrieben ist, wie die Notiz über Raoulaena: „*ταύτης τῆς δημηγορίας μέμνηται Πλούταρχος ἐν τοῖς πολιτικοῖς παραγγέλμασι*". Ähnlich f. 65^v: „*μέμνηται καὶ ταύτης τῆς δημηγορίας Πλούταρχος ἐν τοῖς πολιτικοῖς παραγγέλμασι*". Wenn wir berücksichtigen, daß Planudes ein großer Kenner und Freund des Plutarch war, und wenn wir uns erinnern, daß die Überlieferungsgeschichte des Plutarchtextes, nicht nur der Moralia, wie Treu gezeigt hat[3]), sondern auch der Biographien, wie Mewaldt in einer kürzlich veröffentlichten Abhandlung[4]) zu beweisen suchte, sich hauptsächlich auf das Corpus Planudeum stützt, und wenn wir ferner an die Worte des Planudes selbst denken, der in seinem Brief an Philanthropinos[5]) schreibt: „*ἐμοὶ δ' ἔδοξε τὰ τοῦ Πλουτάρχου γράψαι βιβλία· πάνυ γὰρ ὡς οἶσθα τὸν ἄνδρα φιλῶ*", so können wir mit großer Wahrscheinlichkeit diese Randnotizen dem Planudes[6]) zuschreiben, und infolgedessen auch die Notiz über Raoulaena, die von derselben Hand ist wie die Randnotizen.

1) Vgl. E. Maass, Commentariorum in Aratum reliquiae, Berlin 1898 p. LXIII: *Ἐκ τῆς εἰς τὰ τοῦ Ἀράτου Φαινόμενα Θέωνος ἐξηγήσεως ἐκλογαὶ διορθωθεῖσαι παρὰ τοῦ σοφωτάτου κυροῦ* (nicht *κυρίου*; s. Krumbacher, Akrostichis a. a. O.) *Μαξίμου τοῦ Πλανούδη*; hier aber bezieht sich das *διορθωθεῖσαι* wohl auf den Text.

2) Hausrath, Die Äsopstudien des Maximus Planudes, B. Z. X (1901) S. 97 ff.

3) M. Treu, Zur Gesch. d. Überlief. von Plutarchs Moralia, Particula I p. I—XI.

4) Mewaldt a. a. O. S. 833 ff.

5) Treu, Planud. epist. 106, 36.

6) Über solche Randnotizen von Planudes vgl. Mewaldt a. a. O. S. 829 ff

Es erübrigt nur noch die Schrift dieser Notiz mit dem Codex Marcianus Graecus 481 zu vergleichen, der sicher von Planudes selbst geschrieben ist, wie folgende Unterschrift beweist, deren Faksimile man auf der Tafel sieht: „*Ἐγράφη ἡ μετάφρασις αὕτη τοῦ κατὰ Ἰωάννην ἁγίου Εὐαγγελίου χειρὶ Μαξίμου μοναχοῦ τοῦ Πλανούδη, ἐντὸς Κωνσταντινουπόλεως κατὰ τὴν μονὴν τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ τὴν τοῦ Ἀκαταλήπτου ἐπονομαζομένην μηνὶ Σεπτεμβρίῳ ἰνδικτ. ΙΓ, ἔτους ͵ςω δεκάτου* (6810 = 1301 und nicht 1302 wie Zanetti[1]), Treu[2]) und Mewaldt[3]) meinen). Diese Vergleichung zeigt, daß fast alle Buchstaben sowohl in der Notiz des Monac. 430 als auch im Marcianus 481 den gleichen Zug haben, und daß wir beide ganz gut einer und derselben Hand zuschreiben können, mit dem Unterschiede, daß die Schrift der kurzen Notiz des Monac. 430 weiter ist und größere Buchstaben aufweist, während die Schrift des Marcianus Gr. 481, als Buchschrift, gedrängter ist und kleinere Buchstaben hat. Die verschiedene Schreibung der letzten Ziffer der Jahrzahl, die im Marcianus ganz ausgeschrieben ist (*δεκάτου*), während sie in unserer Notiz durch den Buchstaben *ϑ'* bezeichnet ist, darf niemand befremden. Planudes wollte hier die Schreibung *δεκάτου* durch *ι* vermeiden, da dieses *ι* neben einem *ω* stehend leicht von jemand als *ι* adscriptum hätte aufgefaßt werden können.

Aus dem Obengesagten folgt, daß der Thukydidescodex Augustanus einst zur Schule des Planudes gehörte und daß von diesem selbst die Notiz über Raoulaena geschrieben worden ist. Wenn ich nicht fürchtete, in meinen Vermutungen zu kühn zu erscheinen, so möchte ich noch hinzufügen, daß diese kostbare Hs früher vielleicht der edlen und gelehrten Raoulaena gehörte und dann in den Besitz des Planudes kam, der, als er den Tod seiner Beschützerin aufzeichnen mußte, diese Hs des Thukydides dazu wählte, welche ihm Theodora wahrscheinlich geschenkt hatte, gerade wie sie andere Hss dem Georgios Kyprios schenkte.[4])

Wir können die Geschichte dieser interessanten Hs auch noch weiter verfolgen. Aus einer späteren Notiz auf f. II^r^ erfahren wir: „*Ἡ βίβλος αὕτη ... τοῦ μητροπολίτου τῶν Ἀθηνῶν Ἰσιδώρου, ἣν ἐκ τῆς πόλεως αἰχμαλωτισθείσης*[5]) ... *ἐξηγόρακεν*“. Diese Notiz ist von vielen veröffentlicht worden, die sich mit der Geschichte der Stadt

---

1) Graeca D. Marci Bibliotheca p. 253.

2) Planudis epist. p. 189. Zur Gesch. der Überlief. von Plutarchs Moralia S. IX.

3) A. a. O. S. 833; s. oben S. 590 Anm. 5.

4) S. oben S. 598 Zeile 29.

5) *αἰχμαλωτισθεῖσαν* wäre richtiger; vgl. auch Cod. Cronvellianus 19 bei Coxe, Catalogi cod. manuscript. bibl. Bodleianae S. 447.

Athen beschäftigten, aber ob das Buch wirklich jemals Besitztum des Isidorus gewesen ist, oder die Notiz von einem anderen aus anderen Gründen geschrieben wurde, das ist eine Frage, die zu prüfen wir vielleicht in einem anderen Artikel Gelegenheit bekommen werden. Von dem bekannten Handschriftenhändler Antonios Eparchos, dem „Gentilhomme de Corfu“, wie man ihn nannte, wurde der Codex aus dem Orient nach Venedig gebracht. Dort wurde er diesem mit 100 anderen griechischen Hss, die sich heute in München befinden, im Jahre 1544 von dem Augsburger Gesandten um 800 Goldstücke abgekauft. In einer Liste der damals von Eparchos zum Verkauf gestellten Hss, die uns in dem Codex Vindobonensis Latinus 9734 erhalten ist, heißt unser Codex „*Θουκυδίδης μετὰ σχολίων*“ und trägt in der Liste die Nummer 67. Daß der in dieser Liste erwähnte *Θουκυδίδης* der nämliche ist wie unser Thucydideus Augustanus F (Monacensis Graecus 430), hat Weinberger festgestellt.[1])

München. **Sokrates Kugéas.**

1) Festschrift für Gomperz, Wien 1902, S. 311.

II. Abteilung.

Scriptores rerum Constantinopolitanarum recensuit **Th. Preger.** Fasciculus alter Pseudo-Codini Origines continens. Adiecta est forma urbis Constantinopolis. Leipzig, Bibliotheca Teubneriana, 1907. XXVI pag. et pag. 135—376. 8⁰. 6,50 *M*

Voici terminée l'édition des textes relatifs aux origines de Constantinople et à la fondation de ses monuments. Après nous avoir donné en 1901 les *Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως κατὰ Ἡσύχιον Ἰλλούστριον*, les *Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί* et la *Διήγησις περὶ τῆς οἰκοδομῆς τῆς ἁγίας Σοφίας*, M. Th. Preger nous donne aujourd'hui les *Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως* tout court, c'est-à-dire les *Patria* rédigés par un compilateur anonyme qui tenait la plume sous Basile II, en 995.

Cette œuvre se conserve plus ou moins pure en des codices dont l'ensemble constitue pour l'éditeur la classe A. Mais elle se conserve aussi en des manuscrits où les copistes ont mis davantage du leur: copie d'un ignare dans le codex J, du XII[e] ou peut-être du XI[e] siècle, elle a quelque chose de moins fruste dans le codex H, du XIV[e] siècle, et quelque chose de presque élégant dans le codex G, du XIII[e] siècle. Des codices postérieurs, écrits en Occident après la chute de Constantinople, forment un groupe à part, la classe B, qui se distingue par ce fait qu'elle attribue la paternité de la compilation à Codinos. Entre la classe A et la classe B prennent rang deux recensions qui ont disposé les divers paragraphes des *Patria* d'après la situation topographique des monuments décrits: la recension C date du règne d'Alexis I[er] Comnène, 1081—1118; la recension M se lit dans un manuscrit du XII[e] siècle.

C'est à l'aide de ces nombreux témoins, présentés dans une substantielle préface, que le patient éditeur a constitué le texte critique des *Patria.* Plusieurs longs passages se trouvant empruntés mot pour mot aux sources publiées dans le premier fascicule, M. Th. Preger s'est dispensé de les réimprimer dans le second; mais il a reproduit tous les paragraphes où le compilateur de 995 s'est montré autre chose que transcripteur servile. Non content de la rédaction primitive, il a fait bon accueil à toutes les retouches renfermant quelque renseignement nouveau et il leur a donné place tantôt entre crochets dans le texte, tantôt au-dessous. De cette façon, le lecteur n'est privé d'aucune donnée utile, sans courir la risque de confondre ce qui remonte à 995 avec ce qui date de plus tard.

A la suite du texte, qui occupe les pages 135—289, M. Th. Preger a consacré un appendice de vingt-quatre pages aux deux rédactions topographiques de C et de M: il lui a suffi, pour renseigner complètement sur leur disposition et leur teneur, d'indiquer leurs divers paragraphes au moyen de leur numéro et de leur titre, avec renvoi au texte de la rédaction première. Viennent ensuite la liste des auteurs cités, l'index de la grécité, le catalogue des mots latins et gréco-latins, la table des remarques grammaticales, l'index onomastique, l'index géographique, enfin une carte.

Je n'ai rien à dire du texte qui me paraît bien établi, sauf que 138, 20, là où les manuscrits donnent *τοῦ κόμητος ἀστέρος τοῦ ἀκοντίου ὀλυϑέντος καὶ τὸν τοιοῦτον τοῦ ἀέρος τάραχον ἐξεργασαμένου*, je préférerais corriger le premier participe en *ὀλισϑόντος* plutôt qu'en *κληϑέντος*. Le sens me paraît être en effet celui-ci: il y eut un violent ouragan le 5 avril 1106, la comète acontias ayant disparu et ayant par là causé cette grande perturbation de l'air, elle qui avait fait son apparition le 9 février précédent.

Bien établi, le texte n'est pas moins bien imprimé. Les coquilles y sont aussi rares qu'insignifiantes: 171, 19, *γυνυκλινὲς* = *γον.*; 181, 20, *Ἐξακόνιον* = *Ἑξακιόν.*; 223, 3, *δε* = *δὲ*; 230, 14, *Κομνηνὸς ὁ ὁ Παλαιολόγος* = *Κ. ὁ Π.*; 232, 14, *ἐκεῖσ εἐγένοντο* = *ἐκεῖσε ἐγ.*; 245, 8, *Θεόδρωος* = *Θεόδωρος*; 305, 6, *Θώμα* = *Θωμᾶ*. Par exception, les tables présentent un plus grand nombre de ces petites fautes typographiques. En outre, à la liste des *graeco-latina* je reprocherai de ne pas indiquer les mots comme *φουλκίζω* 248, 17, *μοῦλα* 239, 12, *βαΐουλος* 241, 7: les termes latins furca, mula et bajulus, quelle que soit leur propre étymologie, ont seuls servi à former ces trois mots byzantins.

L'index nominum est dressé de manière à faciliter singulièrement toutes les recherches; j'y remarque pourtant quelques détails qui attirent des observations. Le saint Daniel dont les reliques reposaient près de la porte Saint-Romain (245, 5), veut être distingué du saint Daniel signalé à l'Anaple (266, 5): le premier, prophète, est le personnage bien connu de l'Ancien Testament; le second, stylite, est ce contemporain de l'empereur Léon Ier dont la vie primitive sera bientôt publiée par le R. P. Delehaye d'après le Paris. 1451, fol. 9^v^—51^v^, et dont la vie métaphrastique se lit dans Migne, P. G., CXVI, 969—1037. — De même, le saint Marcien qui fleurit au milieu du Ve siècle refuse de se laisser confondre avec l'empereur Marcien qui régna de 450 à 457. Sans doute l'empereur fut parfois tenu pour un saint, comme le prouve la présence de son nom dans les livres liturgiques au 17 février. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit dans les passages où les *Patria* parlent du Marcien qui éleva Sainte-Anastasie la Romaine (233, 10), Sainte-Irène de Pérama (234, 5) et Sainte-Zoé près la Mocienne (275, 1). *Μαρκιανὸς ὁ ὅσιος*, le constructeur de ces trois édifices, figure au catalogue des saints sous la date du 10 janvier. Il fut prêtre et économe de l'Eglise de Constantinople. Ses deux Vies, publiées par Migne, P. G., CXIV, 429—456, par Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, IV, 258—270 et V, 402—404, et par M. Gédéon, *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλλ. φιλολογ. Σύλλογος*, suppl. archéol. aux t. XXIV—XXVI, 64—69, fournissent précisément de nombreuses données sur les monuments religieux dont il dota la capitale. Dans le nombre figurent bien

Sainte-Anastasie et Sainte-Irène. Sainte-Zoé, il est vrai, n'y figure point, mais j'ai de bonnes raisons de croire que cette église appartenait au même établissement monastique que l'église Saint-Jean-Baptiste *ἐν τοῖς Δανιήλ* dont le prêtre Marcien fut le constructeur durant sa vie et l'hôte après sa mort (Migne, op. cit., col. 448^c; Gédéon, op. cit., p. 68). Aussi dans la phrase des *Patria* que M. Th. Preger imprime: *Τὴν ἁγίαν Ζωὴν τὴν οὖσαν εἰς τὴν Μωκισίαν ὁ ὅσιος Μαρκιανὸς ἀνήγειρεν· ἔνθα καὶ τὸ ἅγιον αὐτῆς σῶμα κεῖται*, 274, 19, faut-il remplacer *αὐτῆς* par *αὐτοῦ*; c'est le corps de saint Marcien, non celui de sainte Zoé, qui reposait *ἐν τοῖς Δανιήλ* près de la Mocienne. — Léon III l'Isaurien est présenté comme ayant régné de 717 à 741: après les travaux d'Hubert (Chronologie de Théophane, dans B. Z., VI, 491—505) et de Lombard (Constantin V, empereur des Romains, Paris, 1902, p. 1—2), sa mort ne peut être assignée qu'à l'année 740. — Les mots «*Μόδεστος* patriarcha Cpolis Heraclii aetate» sont conformes à ce que dit le compilateur anonyme, 199, 21; mais l'éditeur, qui rectifie d'autres bévues de son anonyme, aurait bien dû remplacer ici, à la table, Constantinople par Jérusalem. — A la suite de *Παῦλος* (I.) *πατριάρχης Κπόλεως* (340—341) et de *Παῦλος* (IV.) *πατριάρχης Κπόλεως* (780—784), on lit: *Παῦλος αἱρετικός*. Or, ce personnage n'est autre que le patriarche constantinopolitain Paul II. Il convient donc de l'intercaler entre les deux autres sous la forme *Παῦλος* (II.) *πατριάρχης Κπόλεως* (641—654). — Pareillement, pourquoi écrire *Πέτρος αἱρετικός* et *Πύρος* (sic) *αἱρετικός*? On serait mieux renseigné par *Πέτρος πατριάρχης Κπόλεως* (655—666) et *Πύρρος πατριάρχης Κπόλεως* (638—645 et 655). — Gardez-vous de voir un martyr dans *Θωμᾶς ὁ μάρτυς*. La phrase d'où il est passé dans la table est celle-ci, 305, 5: *Εἶδον δὲ ἐγὼ ὁ γραφεὺς ἐπὶ Θωμᾶ μάρτυρος τὸν σῖτον εἰς Κλαυδιούπολιν, ἐπὶ τῆς αὐτοκρατορίας τοῦ Διογένους εἰς τὰς ϛ´ τοῦ Αὐγούστου τοῦ Σωτῆρος πεποιηκότα πτερά, μύτην καὶ οὐρὰν καὶ πετάσαντα, λεπτὰ καὶ ἄσπρα δίχα ποδῶν, εἰς τοὺς μύλους τοῦ ποταμοῦ τοῦ πλησιάζοντος Πατρικίῳ τῷ Δεκτηνῷ λεγομένῳ Σάλῳ ποταμῷ.* M. Th. Preger traduit: «Vidi die Thomae martyris Claudiupoli regnante Diogene sexto die Augusti, dominica, frumentum alis et rostro et cauda instrui et volare, parvum et candidum sine pedibus (?), in molas fluvii vicini, qui a Patricio Dicteno nominatur Salus». Je préférerais, en amendant légèrement le grec, comprendre quelque chose comme ceci: «Ego qui scribebam vidi, Thoma teste, Claudiopoli, Diogene regnante, augusti die sexto, Salvatori sacro, frumentum tenuibus et candidis alis et rostro et cauda, non autem pedibus, instructum, volitans ad molendina fluvii qui Dicteni patricii fines contingit et nominatur Salus». Faut-il justifier dans le détail cette traduction? 1e Le calendrier liturgique des Byzantins ne connaît aucun martyr du nom de Thomas le 6 août. 2e Le 6 août est la solennité de la Transfiguration, la grande solennité du Sauveur, celle où tous les Grecs dénommés *Σωτήρ* et toutes les églises dites *τοῦ Σωτῆρος* célèbrent leur fête onomastique ou patronale. 3e Les deux adjectifs *λεπτὰ καὶ ἄσπρα*, mal placés, ne peuvent se rapporter qu'au substantif *πτερά*. 4e Le mot *μύλος*, qui en grec classique signifie *meule*, signifie couramment, dans le grec postérieur, *moulin*. 5e L'expression *πλησιάζειν τῷ δεῖνι* est d'un usage fréquent dans les actes du moyen âge avec le sens de «voisiner avec les propriétés d'un tel». Inutile de faire observer que le nom de Salos donné à un cours d'eau dans la région de

Claudiopolis remet tout de suite en mémoire la περὶ Σάλωνα χώρα signalée au même point par Strabon, XII, 4, 7.

Ces remarques de très mince importance prouveront du moins à l'éditeur avec quel soin j'ai lu son ouvrage. Elles ne sauraient diminuer d'aucune façon le mérite qu'il a d'avoir fait la lumière dans la question si embrouillée des *Scriptores rerum Constantinopolitanarum* et de nous en avoir enfin donné le texte critique. Désormais, grâce aux travaux de M. Th. Preger, quiconque s'occupe de topographie byzantine saura l'âge et la valeur des *Patria*, l'âge et la valeur aussi de leurs sources, et le témoignage léger d'on ne sait quel Codinos ne viendra plus le disputer aux témoignages plus anciens.

Je ne voudrais pas terminer ces lignes sans donner également un juste éloge à la carte qui termine le fascicule. Très sobre, mais très claire, cette «forma urbis Constantinopolis» illustre à merveille les recensions topographiques des *Patria*. Elle est tout à fait à jour. Point semblable à celle de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa qui, tant d'années après la belle découverte d'A. van Millingen, s'est encore permis de placer l'Hebdomon dans l'intérieur des murs, elle n'hésite pas à ranger le Saint-Mamas urbain parmi les monuments «quorum situs certus exploratusque est». Je suis trop intéressé au sort de Saint-Mamas et de la Xylokerkos pour ne pas en remercier M. Th. Preger: sa petite carte contribuera plus que mes longues démonstrations à fixer ces deux monuments au point qui leur convient.

Constantinople. J. Pargoire
des Aug. de l'Assomption.

Karl Beth (Lic. Dr., Privatdoz. a. d. Univ. Berlin), Die orientalische Christenheit der Mittelmeerländer. Reisestudien zur Statistik und Symbolik der griechischen, armenischen und koptischen Kirche. Berlin, C. A. Schwetschke u. Sohn 1902. XVI, 427 S. 8°.

Mehr als man in einer Zeit häufigen und wesentlich erleichterten Reisens glauben sollte, beruhen unsere neueren Darstellungen der orientalischen Kirchen auf Angaben von Büchern, auf Schlußfolgerungen, falschen Verallgemeinerungen und Vorurteilen, statt auf Autopsie oder Erkundigungen an Ort und Stelle. Dessen wird man sich bei der Lektüre dieser 'Reisestudien' bewußt, die durchweg eigene Beobachtungen oder die Ergebnisse von Nachfragen wiedergeben und darum nicht nur ältere Werke, sondern z. B. auch Kattenbuschs Konfessionskunde in zahlreichen Einzelheiten ergänzen und berichtigen können. Auch das Silbernaglsche Buch, dessen 2. Auflage (vgl. B. Z. XIV 707) ohne Kenntnis des Bethschen bearbeitet wurde (Schnitzer fand nicht nur das Manuskript abgeschlossen, sondern bereits auch die ersten Bogen gedruckt vor), hätte ihm manche Verbesserungen entnehmen können.

B. trat mit Unterstützung der Schleiermacherstiftung am 3. März 1901 seine Reise in die Länder des türkisch-griechischen Orients an und hat die fünf Monate, die er dort weilte, redlich zum Studium der kirchlichen Verhältnisse benützt, wobei ihm freundliches Entgegenkommen von Einheimischen, die im Vorworte teilweise genannt werden, vielfach behilflich war.

Sein Buch zerfällt in zwei Hauptteile, deren erster (S. 1—158) den gegenwärtigen Bestand und die Organisation der Kirchen darstellt, während im zweiten (161—427) das religiöse Leben geschildert wird. Jener widmet sein erstes Kapitel der griechisch-orthodoxen Kirche (3—104) und zwar behandelt der Verfasser nach einer (I) Übersicht über die allgemeine politische Lage und den Bestand, zunächst (II) den Patriarchat von Konstantinopel (9—38), dann (III) die drei Patriarchate von Alexandrien (mit dem Sitz in Kairo), Antiochien und Jerusalem (38—58), endlich (IV) „die übrigen autokephalen Kirchen", d. h. die des Königreichs Hellas, die von Kypern, den bulgarischen Exarchat, und endlich die orthodoxe Kirche in Serbien, Österreich, den Donaufürstentümern und auf dem Sinai (58—91). Ein V. Abschnitt hat die wichtige Klosterbesitzfrage, ein VI. die Bildungsanstalten für den Klerus zum Gegenstande. „Im Gesamtbereich der griechisch-orthodoxen Kirche gibt es heute drei theologische Fakultäten an Universitäten (Athen, Bukarest, Czernowitz), fünf bis sechs ausschließlich theologische Seminare . . . und mehrere andere Seminare, von denen einige ihren Zöglingen den gesamten Wissensstoff liefern, andere hingegen ein gewisses Maß von Allgemeinbildung bereits voraussetzen". Vorderhand müssen die Seelsorgestellen noch vielfach mit Leuten besetzt werden, „die sich auf nichts weiter verstehen als auf das Absingen der Liturgie und die Verrichtung der Zeremonien" (S. 100) — das Niveau der abendländischen Kirche vor dem Tridentinum. Aber früher war es noch schlimmer. „Wer sich dem geistlichen Stande widmen wollte, wurde Diakon und Priester, ja selbst Bischof, nachdem er nichts als Lesen und Schreiben gelernt hatte.... Schulen für den Klerus gab es nirgends. . . . Der moderne hellenische Schreiber der Kirchengeschichte (Kyriakos) berichtet selbst, daß i. J. 1821 unter etwa 180 Männern, die der höchsten Geistlichkeit angehörten, kaum zehn wissenschaftlich gebildete Theologen waren" (363 f.). Auch heute noch werden nur wenige Kandidaten des Klerus von der Universität in Athen und den Seminaren von Chalki (bei Konstantinopel, gegründet 1844) und zu Jerusalem (gegr. 1853) gebildet (der Lehrplan des letzteren, S. 102 f., ist nicht ohne Interesse); die Priesterschulen zu Jannina und Cäsarea erfreuen sich keines Zuspruchs (364). — Das zweite Kapitel des ersten Teiles berichtet in zwei Abschnitten über „die kleineren orthodoxen Kirchen", und zwar die armenische (110—126), die koptische und abessinische (126—137), und anhangsweise über die syrischen Jakobiten und die Nestorianer. Im dritten Kapitel erhalten wir eine Übersicht über die verschiedenen kleinen, mit Rom unierten Kirchen (140—158; S. 155 wird eine „Konstitution Motu proprio" vom 26. Nov. 1895 erwähnt!).

Zu Beginn des zweiten Hauptteiles werden zunächst (1. Kap.) die interkonfessionellen Beziehungen (161—197) besprochen. Die Religion „ist Rassen- und Stammesangelegenheit"; „die Religion ist es, in welcher die Nationalität sich ausprägt", weil die politische Betonung der Nationalität durch das Regiment der Pforte verwehrt ist (S. 164). Die Schilderung der Kämpfe um die heiligen Stätten in Jerusalem (165—181) wirkt beschämend. Das zweite Kapitel beschreibt Kirchengebäude, Kirchenjahr, Liturgie, Akoluthien und Schriftlesung (Brevier) der griechisch-orthodoxen Kirche (198—267), eine stellenweise trockene Lektüre, für die man aber im dritten, „Dogma und Volksfrömmigkeit in der griechisch-orthodoxen

Kirche", durch recht lebendige Schilderungen und Betrachtungen entschädigt wird. „Das Credo ist zur Reliquie herabgesunken . . . Es ist das Resultat einer gewaltigen Reaktion gegen die alte griechische Konzilientheologie, das uns in der modernen griechischen Frömmigkeit vorliegt", berichtet uns der Verfasser gleich zu Beginn (S. 272), hier wie in vielem anderen den üblichen weitverbreiteten Auffassungen widersprechend. Den Kenner des religiösen Volkslebens im katholischen Abendlande werden frappante völkerpsychologische Analogien in der Stellung der ungebildeten Laien zum Dogma, zu den Sakramenten, zum Klerus lebhaftest interessieren; mag die nationale und kirchliche Abneigung gegen Rom noch so stark, mag unter den Gebildeten die Sympathie mit dem deutschen Protestantismus noch so warm sein, das Dogma, die Stellung zum Dogma und zur Kirche, namentlich aber die Volksfrömmigkeit steht den entsprechenden römisch-katholischen Faktoren, zumal im Süden, ungleich näher, zufolge der größeren Ähnlichkeit des Volkscharakters wie der Kulturstufe. (Woher der Verf. seine Vorstellungen von der römisch-katholischen Kirchenlehre über 'die Maria' bezog, ist mir nicht klar.) Namentlich von der hohen Schätzung des Zölibats in der griechischen Kirche (S. 331 ff. 343) wird man mit einem gewissen Staunen lesen. Der auffälligste Unterschied dagegen zwischen dem orientalischen und occidentalischen Katholizismus dürfte in der grundverschiedenen Beurteilung des Mönchtums liegen. Das abendländische, vorwiegend aus Priestern bestehend, verdankt sein Ansehen dem Umstande, daß es immerhin eine dem Volk imponierende Bildung und in der Hauptsache auch eine überlegene Sittlichkeit aufweist; hereingezogen ins öffentliche Leben zur Seelsorge, zum Unterricht und zu Werken der Charitas, war es immer zu einer gewissen Ausbildung seiner Kräfte genötigt und blieb vom Roste bewahrt. Die orientalischen Mönche, ein Mittelding zwischen Klerus und Laien, sind nach des Verf. Bericht heutzutage völlig verachtet; ohne Arbeit und besonders ohne jede wissenschaftliche Bildung und Strebsamkeit, sind sie zu trauriger geistlicher und sittlicher Minderwertigkeit herabgesunken, sie rekrutieren sich aus den Gebrechlichen und aus arbeitsscheuem Gesindel (S. 322 ff.). „Der Zug zum Mönchtum ist gänzlich erstorben, und neue Klöster zu gründen ist vollends eine Unmöglichkeit" (S. 328).

Ein Schlußkapitel (378—425) schildert „kirchliches und religiöses Leben in der armenischen und koptischen Kirche" (Kirchenjahr, Kirchengebäude, Liturgie, Mysterien, Volksfrömmigkeit usw.), das in letzterer als ziemlich rudimentär erscheint, da es keine Theologie als Korrektiv hat (S. 415). Die koptische Kirche hat bis heute keine Zahl der Sakramente fixiert, der Klerus hat keine Bildung; junge Leute lassen sich ordinieren, um sich der Militärpflicht zu entziehen, sie unterhandeln mit dem Bischof über den Preis (zwischen 10 und 30 L), die Weihe des völlig ungebildeten Kandidaten kann schon am folgenden Tage stattfinden. Die Diakonen sind Knaben, die stets den Eindruck von körperlich defekten oder idiotischen Geschöpfen machen und nicht selten blind sind, die gelegentlich vom Priester am Altar laut gescholten oder selbst durch Stöße und Schläge zurechtgewiesen werden. Der „Türhüter" verkauft in der Kirche Brote, die von manchen während der Feier gegessen werden. Es kommt vor, daß ein Laie den Priester, der das Evangelium liest, unterbricht, um einen Fehler

zu verbessern, ja, daß sich kein schriftkundiger Priester findet, um das Martyrologium und Evangelium zu verlesen; es ist dann ein sonderliches Glück, wenn ein Laie vorhanden ist, der die Lesung übernehmen kann (S. 110). Die Mönche rekrutieren sich fast ausschließlich aus den Reihen der Landstreicher und Verbrecher, die Klöster sind Asyle für lichtscheues Gesindel (423).

So ist die Lektüre — nicht durch Schuld des Verfassers — nicht immer erfreulich, vielfach recht deprimierend. Man möchte sie allen jenen abendländischen Katholiken empfehlen, die meinen: wozu brauchen wir Wissenschaft, wir haben das unfehlbare Lehramt? An die Unfehlbarkeit ihrer Kirche glauben jene Orientalen auch, aber wohin kamen sie ohne eigenes wissenschaftliches Streben? Man redet in römisch-katholischen Kreisen so gerne von Verknöcherung der morgenländischen Kirchen, und doch stünde es, wenn es auf dieselben Leute ankäme, oft um kein Haar besser bei uns. Mit Recht weist B. darauf hin, „wie sehr das geistige Niveau des religiösen Lebens von dem wissenschaftlichen Leben innerhalb einer Kirche beeinflußt wird und wie sehr es sinkt, wenn dasselbe mangelhaft ist oder gar abhanden kommt“ (S. V). Es ist denn auch namentlich in der griechischen Kirche mit dem neuerwachenden Bildungsstreben im Klerus auch das kirchliche Leben wieder gehoben worden.

Beths Buch ist ansprechend und lebendig geschrieben; von manchen fehlerhaften oder befremdlichen Wendungen kann man annehmen, daß sie den überhaupt ziemlich zahlreichen Druckfehlern ihr Dasein verdanken.

Würzburg. Sebastian Merkle.

1. **D. S. Balanos**, *Ἡ ὁμολογία Κυρίλλου τοῦ Λουκάρεως.* Athen 1906. 32 S. 8⁰.

2. **J. Welanidiotis**, *Ὁ ἐθνομάρτυς πατριάρχης Κύριλλος ὁ Λούκαρις.* Athen 1906. 24 S. 8⁰.

Legrand hat es in seiner Griechischen Bibliographie des 17. Jahrh., wie es scheint, unumstößlich nachgewiesen, daß Kyrillos Lukaris das ihm zugeschriebene Bekenntnis verfaßt hat. Dieses Ergebnis widerspricht nun der Annahme der griechischen Theologen, die, mit sehr wenigen Ausnahmen, seit dem Konzil von Jerusalem (1672) darin einstimmig sind, daß die Confessio dem Patriarchen untergeschoben ist. Es ist darum von besonderer Bedeutung, wenn ein Theolog wie Balanos es rückhaltslos zugibt, daß Kyrill der Verfasser ist. Wie findet er sich nun mit der zweifellosen Tatsache ab, daß viele theologische Äußerungen des Lukaris nicht die Spur von reformiertem Einfluß erkennen lassen, ja daß der Patriarch mehrfach es förmlich in Abrede gestellt hat, er sei ein Kalvinist? Balanos weist zunächst darauf hin, daß Kyrill eine längere Entwicklung durchgemacht hat. Erst mit der Zeit habe er sich der reformierten Lehre zugewandt. Sodann sei der Patriarch kein durchgebildeter Theolog gewesen, er habe die Ansichten seiner Kirche nicht nach ihren Voraussetzungen und Konsequenzen übersehen können; außerdem habe damals die griechische Kirche noch keine offizielle Stellung zur protestantischen eingenommen, so daß ein Theolog damals auch leichter hätte irren können als später. Verfasser scheut aber auch nicht davor zurück, zuzugeben, daß der Patriarch ausländischen Theo-

logen gegenüber anders gesprochen habe, als zu dem unwissenden griechischen Volke. Ja er nimmt an, daß Kyrill bewußt die Unwahrheit gesagt habe, wenn er sich noch 1634 z. B. gegen den Vorwurf des Abfalls von seiner Kirche verteidigt. Er rechnet ihn daher zu den *ἐπιλαθόμενοι τῶν πρὸς τὴν Ἐκκλησίαν καὶ τὸ ἔθνος ἱερῶν ὑποχρήσεων* (S. 32). In der Schrift des Balanos ist zu unterscheiden zwischen dem geschichtlichen Nachweise, daß Kyrill der Verfasser der Confessio ist und zwischen der Beurteilung der Person des Patriarchen. Jener ist m. E. wohl gelungen, eine sowohl methodisch als sachlich sehr anziehende Auseinandersetzung. Die Beurteilung des Patriarchen braucht nicht so auszufallen. Wenn man noch mehr die geschichtliche Situation in Betracht zöge, käme man damit aus, das Verhalten des Kyrill aus Schwäche zu erklären.

Offenbar hat die Schrift des Balanos eine gewisse Erregung hervorgerufen. Wenigstens hat der Verfasser der zweiten oben genannten Broschüre in hellem Zorn gegen Balanos geschrieben. Aber wenn er zu Anfang sagt: „*ἡμεῖς δὲν πρέπει τοὺς ὑπερόχους ἀποδεδειγμένους ἐθνομάρτυρας νὰ καταθεατρίζωμεν ἐν ἰσοστασίῳ πρὸς ἀπαισίους προδότας ἀκολουθοῦντες σφαλεραῖς εἰσηγήσεσιν ἀλλοδόξων φανατικῶν*“, so erweckt das ein schlechtes Vorurteil für seine Unparteilichkeit in der Untersuchung der rein historischen Frage — denn nur um eine solche kann es sich handeln —, ob die Confessio auf Kyrill zurückgeht, oder nicht. Die Schrift wird denn auch dem Balanos in keiner Weise gerecht. Aber der Verfasser scheint auch nicht einmal in der Geschichte des Kyrill sicher zu sein. Denn er hält z. B. noch immer das Märchen aufrecht, daß Kyrill in England und Belgien studiert habe und S. 6 lesen wir, daß die Confessio 1624 in Genf erschienen sei. Oder ist das Druckfehler? Im übrigen wird es wohl dabei bleiben, was der berühmte Patriarch Dositheos von Jerusalem über Kyrill gesagt hat: „*ἦν κρύφιος αἱρετικός*“.

Hannover. Ph. Meyer.

Karl Güterbock, Byzanz und Persien in ihren diplomatisch-völkerrechtlichen Beziehungen im Zeitalter Justinians. Ein Beitrag zur Geschichte des Völkerrechts. Berlin, J. Guttentag 1906. VIII, 128 S. 8⁰.

Le titre de l'opuscule en indique convenablement le but et les tendances. Mais si l'époque de Justinien est la mieux documentée en ce qui concerne les rapports diplomatiques de l'empire byzantin et de celui des Sassanides, M. Güterbock, avec raison, n'a pas négligé les informations qu'il a pu recueillir pour les périodes précédentes et pour les soixante-dix dernières années de l'empire Sassanide. Il a bien fait, mais son titre devient en partie inexact. Ni Sapor II, ni Chosrau II ne peuvent être rattachés à l'époque de Justinien I. Aussi bien, M. G. avertit le lecteur que le point culminant de son étude est le traité de paix de 562 avec ses antécédents et ses conséquences; mais ces antécédents sont tirés de bien loin et ces conséquences bien tardives. C'est accorder une trop grosse importance à l'acte de 562 que de le traiter comme le centre des relations diplomatiques byzantino-perses. La seule supériorité qu'il possède sur des traités analogues est que Menander Protector nous fournit à son sujet des

renseignements exceptionnellement circonstanciés. Au point de vue de l'évolution historique générale, il est bien moins significatif que les traités de 298, de 363, de 422, de 628, ou même que la «paix perpétuelle» de 532.

M. G. étudie d'abord les rapports des deux monarques entre eux, leurs protocoles, les ambassades qu'ils s'adressaient, et le cérémonial de la présentation des ambassadeurs à Byzance. Tantôt les empereurs confièrent leurs successeurs trop jeunes à la tutelle des rois de Perse, tantôt les rois de Perse sollicitèrent l'appui des troupes romaines contre les usurpateurs. M. G. combat avec raison la légende de Firdausi qui veut que Marie, fille prétendue de l'empereur Maurice, ait épousé Chosrau II et donné le jour à son successeur Schêroê. Mais les motifs qu'il allègue sont inexacts. Un facile recours aux sources orientales, en particulier à la Chronique nestorienne anonyme éditée par Guidi, traduite et commentée par Noeldeke, lui eût appris que Chosrau II possédait dans son harem deux favorites chrétiennes «l'Araméenne Schirîn et la Romaine (= byzantine) Marie». La légende n'a fait qu'embellir cette donnée historique.

Dans les chapitres suivants consacrés aux rapports de Justinien et de Chosrau I, au traité de paix de 562, et aux relations des deux empires jusqu'à l'avènement de Yazdgerd III, la documentation de M. G. est parfois insuffisante. Elle se borne trop exclusivement aux chroniqueurs byzantins et à la classique traduction de Tabari due à M. Noeldeke. M. G. semble ignorer toutes les publications sur l'histoire d'Arménie et sur celle des Sassanides qui ont paru depuis vingt ans. Il n'a lu ni les *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer* de Hoffmann, ni *Das Buch Synhados* de Braun, pour ne citer que des publications allemandes. Il y eût trouvé pour l'histoire profane de précieux synchronismes, et pour l'histoire chrétienne — qu'il a abordée en passant à propos d'une des stipulations de la paix de 562 — des renseignements meilleurs que ceux qu'il a puisés dans Spiegel, *Eran. Altertümer*, le seul auteur qu'il cite en note sur la question des chrétiens dans l'Empire perse. Il se serait épargné des allusions surannées à «l'intolérance» (Unduldsamkeit) des chrétiens persans, et des appréciations aussi inexactes que sommaires sur l'organisation de l'église nestorienne en Perse. On n'écrit pas non plus, sans autre précision, que Chosrau II fut tout uniment favorable aux chrétiens, quand on sait qu'il ne fit que tolérer les monophysites et qu'il interdit pendant près de vingt ans aux nestoriens la nomination d'un patriarche.

Abstraction faite de ces quelques faiblesses, l'opuscule de M. G. est intéressant, nouveau, et constitue une contribution utile à l'histoire du droit international.

Paris. J. Labourt.

Louis Bréhier, L'Église et l'Orient au moyen âge. Les Croisades. (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique.) Librairie V. Lecoffre, J. Gabalda et Cie, Paris, 1907. XIII, 377 S. 12⁰. 3,50 frs.

Das Buch gehört, wie uns der Verleger in einem Vorwort mitteilt, einer Sammlung an, zu der Papst Leo XIII die Anregung gegeben hat. Es handelte sich um eine allgemeine Kirchengeschichte, die in Überein-

stimmung mit den Resultaten der modernen kritischen Geschichtsforschung verfaßt werden sollte. Die Ausführung des Gedankens war einer Kommission von drei Kardinälen, Luca, Pitra und Hergenröther, anvertraut, später wurde sie der Privatinitiative überlassen. Allein es scheint, daß sie damit in die rechten Hände gekommen ist. Unter der Redaktion von Pierre Batiffol sind seit 1897 elf Bändchen erschienen, von denen verschiedene bereits in 2.—6. Auflage vorliegen.[1])

Das hier zu besprechende Werk schließt sich den vorhergehenden würdig an. Was die äußere Ausstattung betrifft, so wirken das kleine, handliche Format, die saubere Ausführung — die Zahl der Druckfehler ließe sich bei einer neuen Auflage vielleicht verringern — und der billige Preis gleich erfreulich. Ebenso erfreulich ist die innere Gliederung. Die ganze Arbeit zerfällt in eine einleitende Übersicht über die allgemeinen Quellen und bisherigen Darstellungen des Gesamtstoffes, sowie in zwölf Kapitel, deren jedem wiederum eine Übersicht über die speziellen Quellen und wichtigsten Darstellungen vorausgeschickt ist. Den Schluß bildet eine Zusammenfassung der leitenden Grundgedanken und hauptsächlichen Resultate. So wirkt das Ganze überaus instruktiv und wird gleich den übrigen Bändchen den Zweck der Sammlung erfüllen, nämlich den gelehrten Kreisen ein Hilfsmittel zur raschen und sicheren Orientierung zu bieten.

Ref. glaubt, daß aber auch darüber hinaus ein Erfolg errungen worden ist. Die straffe und übersichtliche Disposition und die gefällige Darstellung werden sicher auch in weiteren Kreisen dem Buche Freunde erwerben, und das um so mehr, als es für ein so wichtiges Gebiet wie die Kreuzzugsbewegung bis jetzt keine einzige, wissenschaftlichen Ansprüchen genügende Darstellung von so geringem Umfang bei gleicher Ausdehnung des Stoffgebietes gegeben hat. Denn die Arbeiten von Kugler, Röhricht, Heyck und Prutz beschränken sich entweder auf die kulturgeschichtliche Seite der Kreuzzugsbewegung oder sie stellen das hl. Land und die eigentlichen Kreuzzüge derartig in den Mittelpunkt, daß für die Vorgeschichte, die Nachwehen und die Seitenbewegungen nur wenig Raum bleibt. Das ist hier anders. Der Verf. hat, dem Obertitel „L'Église et l'Orient au moyen âge" entsprechend, das Thema viel weiter gefaßt. Von den Tagen des ausgehenden römischen Reiches bis zur Eroberung Konstantinopels durch die Türken ziehen die wechselvollen geistigen, wirtschaftlichen und politischen Beziehungen zwischen Orient und Okzident an unseren Augen vorüber. Im Mittelpunkt stehen — das Werk bildet ja den Teil einer Kirchengeschichte — die kirchlichen Beziehungen. Der Ausbreitung der römisch-katholischen Kirche im Orient gelten die Sympathien des Verf.s, und so kann man sagen, das Buch sei nicht frei von einer gewissen Tendenz. Zwar ist die Tendenz nirgends aufdringlich und vor allem frei von jeder Polemik. Allein die Bedeutung der orientalischen Kirchen wünschte man freier gewürdigt zu sehen. Für den Verf. sind die monotheletischen Maroniten einfach Häretiker (S. 98). Die Behauptung, daß das Verhältnis des Papsttums zu den Patriarchen des Ostens immer ein vorzügliches gewesen sei, bis der böse Photios von Konstantinopel den Streit vom Zaun brach und die übrigen Patriarchen verführte (S. 40), ist mehr als bedenklich (man

1) Vgl. B. Z. VI 462, XIV 281—282 und sonst.

vgl. dagegen Gelzer, Das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz, Hist. Zs. LXXXVI S. 197 ff.). Die Bemerkung Cahuns, daß der Nestorianismus den Mongolen besser zugesagt habe als die Lehre der von Rom entsandten Franziskaner und Dominikaner wird ohne den Versuch eines Gegenbeweises abgetan (S. 312). Noch mehr, die Verdrängung der griechischen oder griechisch-syrischen Geistlichkeit durch die lateinische ist dem Verf. etwas ganz Selbstverständliches, und doch verlangte die Unparteilichkeit des Historikers, daß hier auch die andere Seite berücksichtigt und das Widerstreben der Orientalen — wozu ich auch die Griechen rechne — gegen die ihnen fremden neuen Herren als eine berechtigte Regung des Nationalbewußtseins anerkannt würde.

In dem Buche steckt noch eine zweite, die national-französische Tendenz. Auch sie tritt nirgends verletzend, ja man kann sagen, in liebenswürdiger Form hervor. Wer wollte dem Verf. die Freude verübeln, daß die Kreuzzugsideen gerade in Frankreich zu allen Zeiten so lauten Widerhall geweckt haben, daß sich im Mittelalter die Franzosen mit besonderer Energie der Bewegung anschlossen und daß späterhin die Wissenschaft sich in Frankreich früher als in anderen Ländern den Problemen der Kreuzzüge gewidmet hat? Es erfüllt den Verf. mit besonderer Befriedigung, daß die oft nutzlosen Versuche, das hl. Land zu erobern und zu behaupten, für Frankreich wenigstens einen dauernden politischen Vorteil gebracht haben, die Herstellung des französischen Protektorates über die römisch-katholischen Christen des Orients (S. 65 u. 227).

Man sieht, es steht in dem Buche manches, was aktuelles Interesse hat, und so wird man es begreifen, wenn ich sage, daß die Arbeit die Beachtung der weitesten Kreise verdiene. Diese verdient sie aber auch durch ihre Methode und die Resultate der eigenen Forschung. Was die Methode betrifft, so ist der Verf., von dem oben angedeuteten Einwand abgesehen, dogmatisch nicht gebunden. Legenden werden als solche behandelt (s. z. B. S. 6 über die Kreuzauffindung, S. 66 über den bekannten Sternschnuppenfall vor dem 1. Kreuzzug), die Resultate der modernen Kritik werden überall verwertet. Dabei ist dem Verf. eine gewisse Vorsicht eigen. So wenig er sich scheut, wichtige Fakta, wenn sie auch schwach beglaubigt sind, als historisch zu nehmen und mit Entschiedenheit in den Fluß der Ereignisse zu stellen — ich denke an das Protektorat Karls d. Gr. über die orientalischen Christen, das ja in der Hauptsache nur auf den ziemlich vagen Angaben Einhards beruht (S. 23 ff.), sowie an die Zusammenstellung der Übernahme dieses Protektorates mit der Erneuerung der Kaiserwürde (S. 25)[1]) — so wenig liebt er es andererseits, sich in gewagte Kombinationen zu verlieren. Das beweisen seine Angaben über die Beziehungen Ludwigs des Frommen zum Orient (S. 29), über den Brief der Kirche von Jerusalem an Rom (S. 30), über den vielberufenen Brief Kaiser Alexios' I an den Grafen Robert I von Flandern (S. 57 ff.), über die Wirksamkeit Peters des Eremiten (S. 58 ff.), über die Wahl des Markgrafen Bonifaz von

1) Dahin gehört auch die ansprechende Vermutung, daß Kaiser Alexios I gerade deshalb den Patriarchen von Jerusalem, Euthymios, zu den Verhandlungen von Thessalonich im J. 1083 benutzte, weil dieser gewissermaßen die gemeinsamen Interessen der östlichen und westlichen Christenheit, den Gedanken einer gemeinsamen Verteidigung des hl. Grabes repräsentierte (S. 53).

Montferrat zum Anführer des 4. Kreuzzuges und zugleich über die ganze Frage nach der Ablenkung des 4. Kreuzzuges von seinem ursprünglichen Ziel (S. 151 ff.). Ref. könnte die Zahl dieser Stellen noch beliebig vermehren. Allein wichtiger ist ihm der allgemeine Eindruck, den ihm die Methode des Verf.s bei solchen Gelegenheiten macht. Danach scheint es ihm, als ob dem Verf. ein übertriebenes Streben nach Originalität durchaus fernliege. Er begnügt sich, dem Plane des Buches entsprechend, zumeist damit, die Resultate seiner Vorgänger zu verwerten. Nur dort, wo er auf eigene frühere Arbeiten zurückblicken kann — und das gilt namentlich für die erste Hälfte des Buches — greift er als selbständiger Forscher in den Gang der Erörterung ein. Gegen diese Methode wird man kaum etwas einzuwenden haben. Denn der Verf. tritt fast nie einfach referierend hinter seine Vorlagen zurück — von einigen Teilen der zweiten Hälfte, wo es sich um die Kreuzzugsprojekte nach den Kreuzzügen handelt, vielleicht abgesehen — sondern er behält überall die Führung des Fadens fest in eigener Hand, ja er weiß dem Ganzen durch eine geschickte Disponierung und eigenartige Auffassung den Stempel eines durchaus selbständigen Werkes aufzudrücken. Ref. will hier nur einen Punkt herausgreifen. Für den Verf. zerfällt die Geschichte der Beziehungen des Orients zum Okzident in zwei große Abschnitte. Den Wendepunkt bildet die Zeit Papst Innocenz' III, die Zeit des 4. Kreuzzuges. Bis dahin war die Kreuzzugsbewegung in erster Linie eine religiöse Bewegung. Jetzt wird das anders: weltliche, namentlich kommerzielle Interessen spielen hinein, rein politische Gewalten übernehmen die Führung. Mit einem Worte, die Kreuzzugsidee wird zur orientalischen Frage. Wer aber ist für diese Wendung verantwortlich zu machen? In erster Linie der Wandel der allgemeinen Anschauungen, daneben die italienischen Republiken und das hohenstaufische Kaiserhaus, vor allem aber Papst Innocenz selbst. Dadurch daß er die Kreuzzugsidee anwandte nicht nur auf den Kampf gegen die Ungläubigen außerhalb Palästinas (die Araber in Portugal und die heidnischen Preußen), sondern auch auf den gegen die Schismatiker (die Griechen) und die Häretiker (die Albigenser), ja schließlich auf politische Gegner (England), hat er selbst den Kreuzzugsgedanken diskreditiert. Er selbst ist es, der die rein kirchlichen Pläne eines Gregor VII und Urban II verweltlicht hat (S. 180—181).[1])

Man sieht, wie frei der Verf. trotz der oben betonten allgemeinen Tendenzen seinem Thema gegenüber steht. Das aber wiegt um so schwerer, wenn man bedenkt, daß diese Dinge neuerdings in z. T. sehr abweichender Auffassung geschildert worden sind. Ich denke an das Buch von Walter Norden, Das Papsttum und Byzanz. Bei Norden erscheint Innocenz in fast übermenschlicher Glorie (vgl. S. 256—258), bei Bréhier ist die Wirksamkeit des Papstes auf ein natürliches Maß zurückgeführt. Man gewinnt die Überzeugung, daß auch damals mit Wasser gekocht worden ist, und nimmt den Eindruck mit hinweg, daß die Gestalt des großen Mannes von Bréhier vielleicht richtiger gezeichnet sein könnte.

---

1) Auch die Beurteilung Papst Gregors VII, der, wie immer ein echter Doktrinär, über dem Wunsche nach einer Union den Kreuzzug vergessen hat, scheint mir bemerkenswert (S. 51 ff.). Allerdings hätte der Gedanke schärfer formuliert werden können. Im Gegensatz hierzu wird Papst Urban II als der eigentliche Schöpfer der Kreuzzugsidee gefeiert (S. 60 ff.).

Es sei mir zum Schluß erlaubt, auf einige Versehen hinzuweisen, die in einer zweiten Auflage — und die wird das Buch sicher erleben — vielleicht beseitigt werden könnten. Dem Gebiet der Druckfehler stehen einige Inkonsequenzen in der Schreibung nahe, die mit leichter Mühe zu tilgen sind. So schreibt der Verf. S. 208 Tschinguiz-Khan, dagegen S. 209, 219 und 221 Gengis-Khan, S. 230 mehrmals Kitboga und auf derselben Seite Kitbouga. Hierhin gehört auch, wenn er S. 139 Gelnhausen und S. 210 Liegnitz nach Sachsen verlegt, statt an ersterer Stelle Franken und an zweiter Schlesien zu schreiben. Ferner, wenn er S. 84 den Geschichtschreiber Ekkehard zum Abt von Urrach, statt von Aura macht und wenn er S. 70 den verderbten fränkischen Namen Civitot statt des griechischen Kibotos gebraucht.

Ein lapsus calami ist es, wenn er S. 242 schreibt: „les ducs de Sanudos et de Naxos."[1]) Die Stelle geht auf Norden S. 595 zurück. Allein Norden sagt ganz richtig „von den Sanudos auf Naxos". Augenscheinlich handelt es sich hier um ein momentanes Versehen, das um so weniger zu bedeuten hat, als der Verf. an anderen Stellen seines Werkes sich mit den Verhältnissen des fränkischen Griechenland wohl vertraut zeigt.

Zu S. 75 möchte ich bemerken, daß Boëmund nicht die Stellung eines „Chefs der byzantinischen Armee" schlechthin forderte. Anna Comnena II 65 ed. Bonn. spricht von dem *δομεστικᾶτον τῆς ἀνατολῆς* (vgl. Norden, Das Papsttum und Byzanz S. 60; Chalandon, Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène p. 186). Nach Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung (Abhandl. philol.-hist. Cl. Sächs. Ges. d. Wiss. XVIII. Bd. Nr. 5 S. 94) gab es in dieser Zeit zwei Domestici, welche die Generalissimi des Ostens und Europas waren. Nur von der Stellung des ersten ist hier die Rede.[2])

Ob S. 167 unter den „paieles d'argent" Claris (p. 75 Hopf) wirklich „Badewannen" zu verstehen seien, wie der Verf. will, oder „Kohlenöfen", wie ich in meiner Geschichte des lateinischen Kaiserreiches S. 17 gesagt habe, lasse ich dahingestellt, dagegen muß ich gegen eine Bemerkung auf S. 179 Einspruch erheben. Danach soll der Legat Pelagius im J. 1213 von Innocenz III beauftragt worden sein, den Herren von Nikaia Theodor Laskaris dazu zu bewegen, sich als Vasall Kaiser Heinrichs zu bekennen. Allein das ist ein Irrtum. Es haben zweimal Verhandlungen zwischen der Kurie und Theodor Laskaris stattgefunden, das eine Mal im J. 1207/8, das zweite Mal im J. 1213. Über die Art und Bedeutung dieser Verhandlungen bin ich mit Norden, wie sich aus meiner Darstellung und aus

---

1) So auch im Inhaltsverzeichnis S. 371: Sanudos (île).

2) Nebenbei bemerkt, scheint mir der Streit um die Wiedergabe des Titels *μέγας δομέστικος* durch „grant-senescal" (und umgekehrt) in der Chronik von Morea gegenstandslos zu sein (Schmitt, Ausgabe der Chronik S. XLIX u. 604; Lampros, Neos Hellenomnemon I 250; Adamantiu, *Τὰ Χρονικὰ τοῦ Μορέως, Δελτίον τῆς ἱστ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρίας* VI, 1906, S. 608 ff.). Denn daß unter „domestikos" im 13. Jahrh. ein Feldherr zu verstehen sei (Lampros), ist ganz klar. Andrerseits bezeichnet der Titel wohl ursprünglich eine Hofcharge (Schmitt) und entspricht demnach durchaus dem abendländischen Seneschall (Adamantiu). Ich denke mir die Sache ähnlich wie bei dem Titel Patrikios der früheren Zeit. Auch da werden die Comites, Strategen und Exarchen häufig nur kurz mit ihrer Hofcharge als Patricii bezeichnet (vgl. Gelzer a. a. O. S. 32; Bonolis, I titoli di nobiltà, p. 52 ff.).

Nordens Kritik meiner Arbeit (Deutsche Literaturzeitung 1906, Nr. 29, S. 1833) ergibt, nicht im Einvernehmen. Der Verf. folgt hier der Darstellung Nordens. Allein Norden hat an der angezogenen Stelle (S. 226 ff.) nichts von dieser Forderung des Papstes gesagt. Sie gehört auch nicht ins Jahr 1213, sondern ins Jahr 1207/8, wie man aus Jnn. III epp. XI 47 ersieht (vgl. Norden S. 224). Nun ist auch die Auslegung dieses Briefes zwischen Norden und mir streitig. Nach meiner Überzeugung hatte damals Theodor Laskaris gefordert, der Papst solle Kaiser Heinrich dazu bewegen, ihn, den Herren von Nikaia, für alle Zukunft als Kaiser und den Bosporos als Grenze beider Staaten anzuerkennen. Darauf entgegnet Innocenz — nur dieser Brief ist erhalten — daß Laskaris sich vielmehr zum Vasallen des lateinischen Kaiserreiches erklären solle.[1]) Jedenfalls versagte er ihm den kaiserlichen Titel aufs entschiedenste. Daraus folgt, daß das Anerbieten, das Theodor Laskaris in dem leider verlorenen Briefe gemacht hatte, durchaus nicht, wie Norden (D. Literaturzeitung a. a. O.) meint, für den Papst „wohl diskutierbar" war, und ich halte mich nach wie vor für berechtigt, in diesem Schreiben Theodors mit seinen hochgespannten Forderungen eine „Absage" und einen Abbruch der Unterhandlungen zu sehen, die der Legat Benedikt im Auftrage des Papstes mit Laskaris begonnen hatte (s. meine Geschichte des lateinischen Kaiserreiches S. 137, Norden S. 183).

Nun hat bekanntlich Innocenz im J. 1213 die Verhandlungen mit dem Herren von Nikaia von neuem aufgenommen, und diesmal versagte er ihm — aus meiner Darstellung ergibt sich, daß inzwischen das Verhältnis zu Kaiser Heinrich ein sehr gespanntes geworden war — den kaiserlichen Titel nicht (Norden S. 226). Es ist demnach an der Stelle, auf die sich der Verf. beruft, gerade vom Gegenteil die Rede, und es ist in seiner Darstellung durch eine Vermischung der Ereignisse von 1207/8 und 1213 eine arge Verwirrung entstanden.

Es liegt mir noch ob, darauf hinzuweisen, daß der Verf. an einigen Stellen anscheinend Werke übersehen hat, deren Anführung man erwarten sollte. So fehlt auf S. IX neben Thomas, Diplomatarium Veneto-levantinum a. 1300—1350 der zweite Band dieses Werkes: a. 1351—1454 (= Monumenti storici pubbl. d. R. Deput. Veneta di stor. patr. vol. IX), Venedig 1899. Auf S. X neben Manfroni, Storia della marina italiana (1261—1453), Livorno 1902, der erste Teil des Werkes: dalle invasioni barbariche al trattato di Ninfeo (400—1261), Livorno 1899. Zu S. 26, die völkerrechtlichen Beziehungen zwischen den Muhamedanern und Christen betreffend, bemerke ich, daß der Verf. eine sehr lesenswerte Darstellung dieses Gegenstandes in der Revue de droit international et de législation comparée XXVI 1894, S. 461—478 gefunden haben würde: E. Nys, Le droit des gens dans les rapports des Arabes et des Byzantins. Für Kap. VIII § 3: Frédéric II en Palestine (S. 197 ff.) hätte die gute Bonner Dissertation von W. Jacobs, Patriarch Gerold von Jerusalem,

1) Nobilitati tuae consulimus, ut in conspectu carissimi in Christo filii nostri Henrici Constantinopolitani imperatoris illustris humilies temet ipsum eique servias honorem debitum impendendo. . . . Tu vero dispositioni divinae consentiens, qua idem est imperator ad imperium sublimatus, ei debitum impendas obsequium et honorem (Migne, Patr. lat. CCXV 1374).

Aachen 1905, in Kommission bei Röhrscheid u. Ebbecke in Bonn, benutzt werden können. Für die Kreuzzüge Ludwigs IX waren noch zu berücksichtigen: 1) Davis, The invasion of Egypt in 1249 by Louis IX[th] of France, and a history of the contemporary Sultans of Egypt, London 1898, 2) Caro, Zum zweiten Kreuzzug Ludwigs IX von Frankreich, Hist. Vierteljahrschrift III, 1898, S. 238—244. Für die Kreuzzugsprojekte der Päpste Gregor X bis Nikolaus III (S. 239 ff.) ist das Buch von Hirsch-Gereuth, Studien zur Geschichte der Kreuzzugsidee nach den Kreuzzügen, München 1896, übersehen. Für Pierre Dubois (S. 248 u. 251 ff.) kommen noch in Betracht die zwei Programme von E. Zeck, De recuperatione Terre Sancte, ein Traktat des Pierre Dubois, Progr. des Leibniz-Gymnasiums zu Berlin, 1905 u. 1906, Berlin, Weidmann, sowie die von mir, Deutsche Literaturzeitung 1905, Nr. 51/52, S. 3202 genannte Literatur. Für Raimundus Lullus ist die Darstellung von Saint-Marc Girardin, Les origines de la question d'Orient (Revue des deux mondes LI, LIII, LX) wohl noch immer lesenswert. Für die Tätigkeit der Franziskaner und Dominikaner in Armenien (S. 280 ff.) dürfte sich die Heranziehung des Artikels von Gelzer (Real-Encyklopädie für Theologie und Kirche, 3. Aufl., II S. 81 ff.) empfehlen, dgl. für die Eroberung von Ephesos durch die Türken ums Jahr 1308 die Benutzung von Brockhoff, Studien zur Geschichte der Stadt Ephesos vom 4. nachchristlichen Jahrhundert bis zu ihrem Untergang in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts, Jenaer Diss., 1905, bei G. Neuenhahn. Für die Eroberung Alexandriens durch Peter I Lusignan (S. 301) nenne ich die Bonner Diss. von Herzsohn, Der Überfall Alexandriens durch Peter I von Cypern, Bonn, Georgi 1886, sowie die Berliner Diss. von Capitanovici, Die Eroberung von Alexandria durch Peter I von Lusignan, Berlin, Rich. Heinrich 1894. Zu S. 315 bemerke ich, daß die Literatur über die Einnahme Konstantinopels durch die Türken im J. 1453 vielleicht etwas ausführlicher angegeben werden könnte. Sehr wichtig ist selbstverständlich die neue Urkundenpublikation von Golubovich, Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano (s. unten). Allein diese konnte der Verf., da sie mit seinem Buche gleichzeitig erschienen ist, noch nicht benutzen.

Ref. hofft, daß der verehrte Verf. seine Bemerkungen für das nehmen wird, als was sie gedacht sind: bescheidene Versuche, mitzuwirken an der weiteren Ausgestaltung dieses trefflichen Hilfsmittels, das sicherlich bald genug eine neue Auflage erleben wird.

Homburg v. d. H. E. Gerland.

P. Gir. Golubovich O. F. M., Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano. Tomo I (1215—1300). Quaracchi presso Firenze, tipografia del Collegio di S. Bonaventura 1906. VIII, 479 S. Lex. 8⁰. In esclusiva vendita presso l'editore Otto Harrassowitz, Leipzig, al prezzo che verrà indicato nei suoi cataloghi.

Dem Verf. verdanken wir bereits drei wichtige Publikationen zur Geschichte des lateinischen Orients: 1. ein chronologisches Verzeichnis der von der Kurie zu Hütern der hl. Stätten bestellten franziskanischen „Superiores Terrae Sanctae" (Serie Cronologica dei Rmi Superiori di Terra Santa.

[1219—1898], Gerusalemme 1898), 2. eine Ausgabe der fast vergessenen Abhandlung des Venetianers Fr. Suriano über das Hl. Land und den weiteren Orient (Il trattato di Terra Santa e dell' Oriente di frate Francesco Suriano, Missionario e Viaggiatore del secolo XV, Milano 1900), 3. eine Auswahl aus den von dem fränkischen Minoriten P. Horn in den Jahren 1725—1744 ausgeführten Zeichnungen und Beschreibungen wichtiger Stätten und Gebäude des Hl. Landes (Ichnographiae Locorum et Monumentorum veterum Terrae Sanctae, accurate delineatae et descriptae a P. Elzeario Horn, Romae 1902). Vgl. B. Z. XII 425 ff.

Sämtlichen drei Arbeiten ist von Seiten der wissenschaftlichen Kritik eine sehr günstige Aufnahme zu teil geworden. Derselben Aufnahme kann die vorliegende Schrift sicher sein. Denn sie bietet nicht nur einen Abdruck — und auch das wäre schon verdienstlich — sämtlicher Nachrichten über die Missionstätigkeit der Franziskaner im 13. Jahrhundert — von St. Franciscus an —, sondern gleichzeitig eine saubere, mit kritischen Vorbemerkungen und erklärenden Fußnoten versehene Bearbeitung des Materiales. Auch die Art der Auswahl verrät einen guten Blick für das geschichtlich Wichtige und, wenn man so sagen soll, historischen Takt. Der vorliegende Band zerfällt in zwei Teile, deren erster die Quellen über den Aufenthalt des hl. Franz im Orient uns vor Augen führt (S. 1—104), während der zweite die Nachrichten über die Missionstätigkeit der verschiedenen Ordensbrüder im Laufe des 13. Jahrhunderts enthält (S. 105—431). Den Schluß bildet ein Index chronologicus der publizierten Stücke und zwei sehr gut gearbeitete alphabetische Register einmal der Personen und Orte und zweitens der benutzten gedruckten und ungedruckten Quellen (S. 433—479).

Betrachten wir den ersten, dem hl. Franz gewidmeten Teil, so werden wir darin dem Verf. beipflichten, daß er den Hauptnachdruck auf die älteren selbständigen Quellen verlegt, während er die späteren, abgeleiteten nur unter gewissen besonderen Umständen zur Publikation zuläßt. Wir erhalten 12 Nummern fürs 13. Jahrhundert, 10 aus dem 14., 3 aus dem 15. und zum Schluß 3 legendarische Aufzeichnungen (Nr. 3 = Nr. 28 der ganzen Reihe [S. 84] ist im Index chronologicus S. 434 nicht genannt), die für die Entstehung und Ausgestaltung der Legende von der Tätigkeit des hl. Franz im Orient besonders wichtig sind.

Der Publikation dieser Quellen hat der Verf. auf S. 85—104 einen sehr dankenswerten chronologischen Versuch beigefügt. Ohne den Anspruch auf Vollständigkeit zu erheben, umfaßt dieser Versuch die Jahre 1182—1304, wobei die Persönlichkeit des Ordensgründers wiederum im Mittelpunkt des Interesses steht.

Dies der Inhalt des ersten Teiles. Wie man sieht, hat er vor allem für die Biographie des hl. Franz und für die Geschichte der Kreuzzugsbewegung Bedeutung. Der zweite Teil, der die Missionstätigkeit der Ordensbrüder im 13. Jahrhundert betrifft, zieht noch weitere Kreise. Diese Quellen berühren nicht nur die Geschichte der Kreuzzüge und des Hl. Landes, sondern gleichzeitig die des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel und der übrigen Staaten des lateinischen Orients, die Geschichte der Unionsverhandlungen der römisch-katholischen mit der griechischen Kirche, die Geschichte der franziskanischen Mission in Vorder- und Zentralasien und damit die Geschichte der betreffenden Länder und Völker, von denen ich außer

den Arabern und Türken in Vorderasien, Ägypten und Nordafrika nur die Mongolen, Armenier und Georgier, sowie die Länder Zentral- und Ostasiens bis China nenne. So gewinnt die Publikation auch für die Geschichte der Geographie das höchste Interesse. Ref. fühlt sich daher verpflichtet, sie der Beachtung der weitesten Kreise angelegentlichst zu empfehlen. Er darf wohl behaupten, daß das vom Verf. begonnene Werk, wenn die späteren Bände dem ersten an Inhalt und Ausführung gleichwertig bleiben, eine der wichtigsten Quellenpublikationen für die oben genannten Gebiete bilden wird.

Homburg v. d. H. E. Gerland.

Ernst Gerland, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel. I. Teil. Homburg v. d. Höhe, 1905. Im Selbstverlag des Verfassers. VI, 264 S. 8°. 6,50 *M*

In Carl Hopfs 'Geschichte Griechenlands vom Beginne des Mittelalters bis auf unsere Zeit' ist kein Abschnitt eingehender und mit größerem persönlichen Interesse am Gegenstand dargestellt worden als die Zeit des lateinischen Kaisertums. Auch alle seine vorbereitenden archivalischen Studien galten in erster Linie der Geschichte der Franken in Griechenland und niemand hat so reiches neues Licht über diese Periode ausgebreitet wie Hopf durch die Erschließung zahlreicher neuer Quellen. Sein ungeheures Material zu verarbeiten ist ihm nicht vergönnt gewesen. Er hinterließ bei seinem frühen Tode ein Manuskript, das eine erweiterte Fassung seiner Geschichte Griechenlands darstellt. Nachdem Ludwig Streit den ersten Teil, der die Vorgeschichte und den 4. Kreuzzug behandelte, vernichtet hatte, kam es später durch Reinhold Röhricht in den Besitz der Kgl. Bibliothek in Berlin. Charles Kohler, dem die Bearbeitung anvertraut war, wies den Auftrag an Gerland.

Hopfs große Vorarbeit macht es Gerland möglich, jetzt schon den ersten Teil der Geschichte des lateinischen Kaiserreiches erscheinen zu lassen; er umfaßt die Zeit von der Wahl Balduins bis zum Tode Heinrichs, die Jahre 1204—1216. Die Darstellung des lateinischen Kaiserreiches soll den 2. Band einer Geschichte der Frankenherrschaft in Griechenland bilden, deren 1. Band den Kreuzzug selbst erzählen soll, während die weiteren Bände die Kleinstaaten, die venetianischen und genuesischen Kolonien sowie die Johanniterherrschaft auf Rhodos behandeln werden. Wenn wir bisher noch keine moderne Darstellung der Frankenherrschaft in Griechenland besitzen, so sind wohl zweierlei Gründe dafür zu nennen. Nicht der Mangel, sondern gerade die überwältigende Fülle von Nachrichten in abendländischen, griechischen und orientalischen Quellen bereitet dem Geschichtschreiber die allergrößten Schwierigkeiten, da es an den nötigsten Vorarbeiten zur Sichtung des ungeheuren Materiales fehlt. Es ist ja bekannt, wie diese Masse, die er selber erst ans Licht zog, Hopf derart über den Kopf wuchs, daß seine Geschichte kaum etwas anderes ist als eine wüste, oft ungeordnete Menge von Regesten. Sein Nachfolger steht vor nicht viel geringeren Schwierigkeiten, denn er wird immer wieder in die Lage kommen Einsicht nehmen zu müssen in die Urkunden selbst. So ist denn die Arbeit von Grund auf neu zu machen und es verdient den größten Dank, daß Gerland dazu den Entschluß gefaßt hat.

Die andere Schwierigkeit liegt im Gegenstande selbst. Die Geschichte des lateinischen Kaisertums schreiben heißt im Grunde nichts anderes als das Leben eines Totgeborenen erzählen. Das Kaisertum selbst ist niemals etwas für sich gewesen, weder ein lebendiger Gedanke noch eine politische Macht, sondern es ist nur das Ergebnis des Kampfes zweier großen Mächte, der griechisch-orthodoxen und der venetianisch-lateinischen Welt. Von einer genetischen Entwickelung des Kaiserreiches ist keine Rede, es besteht nur, so lange die Venetianer und das Papsttum über das Griechentum die Macht behaupten, und sein Umfang wie seine Bedeutung sind in jedem Augenblicke nur der Gradmesser für das Stärkeverhältnis der beiden großen politischen Kräfte. Man kann die Geschichte der venetianischen Herrschaft im Orient und auf der anderen Seite die Geschichte des Reiches von Nikäa darstellen, und beides ist geschehen; wenn das lateinische Kaisertum bisher keine nennenswerte Darstellung gefunden hat, so liegt der Grund auf der Hand.

Gerland gibt nun zum ersten Male eine Geschichte dieses Kaisertums, in Wahrheit aber eine Geschichte des Kampfes der beiden großen Mächte. Außerdem erhalten wir eine ausgezeichnete Darstellung der Tätigkeit jener hervorragenden Männer, die im Dienste Venedigs das Byzantinische Reich eroberten und dann ihre kleinen und großen Fürstentümer im Wetteifer mit den griechischen Adligen auf dem Boden der byzantinischen Länder aufrichteten. Diese Entwickelung ist von Gerland erschöpfend dargelegt worden; erst in diesem Buche tritt es aufs deutlichste hervor, wie nicht Balduin, sondern Heinrich der eigentliche Gründer des Kaiserreiches gewesen ist. Ich halte es auch für einen wesentlichen Vorzug dieser neuen Geschichte der lateinischen Herrschaft, daß sie die wirtschaftlichen Verhältnisse nicht vernachlässigt. In diesem Punkte vermisse ich freilich noch eine ausführliche Antwort auf die Frage, in wieweit die Verwaltung sich in den alten byzantinischen Formen bewegte oder neue Gestalt annahm, es ist aber zu erwarten, daß G. diesem Problem später noch eine eingehendere Betrachtung widmet. Für die Darstellung der kirchlichen Angelegenheiten konnte der Verfasser das Werk von Walter Norden benützen. Zweifelhaft bleibt mir aber, ob die päpstliche Politik der griechischen Kirche gegenüber ganz zutreffend aufgefaßt worden ist. Denn nicht zögernd oder gar schonend erscheint mir das Vorgehen von Innocenz, auch glaube ich nicht, daß er sich über die Schwierigkeiten einer Einfügung der griechischen Kirche in die römische getäuscht hat. In Wahrheit sah er gar keine Schwierigkeiten, da er im Anfang wenigstens die Existenz der griechischen Kirche überhaupt ignorierte. Seine Politik war im Grunde genau so brutal wie die der Venetianer, er glaubte die Union herbeigeführt oder besser gesagt das Dasein einer griechischen Kirche beseitigt, wenn er alle hervorragenden Stellen mit Lateinern besetzte. So erklärt es sich, daß seine Legaten zwar Instruktionen genug für die Verwaltung der griechischen Kirche besitzen, aber anfangs gar keine für die Gewinnung der Gläubigen und die Beseitigung der dogmatischen Differenzen. Die Geistlichen freilich, welche die Ansprüche des Papstes in die Praxis umsetzen sollten, mußten sehr bald schon notgedrungen den Weg der Unterhandlungen einschlagen; allein gleich die ersten Verhandlungen dienen nicht dem Zwecke der Überredung, sondern zur Darlegung des römischen Stand-

punktes, dessen Anerkennung mit Gewalt erzwungen wird. Das ist erst anders geworden, als das Kaisertum versucht, sich vom Papste und auch von Venedig unabhängig zu machen.

Auf Einzelheiten einzugehen scheint mir hier nicht angemessen. Ich wünschte, daß G. Kraft und Muße fände, das große Werk fortzusetzen, und daß er sich für die Darstellung noch mehr als bisher von Hopfs Regesten freimachte; manche Einzelheit könnte entbehrt werden, wenn dafür die entscheidenden Linien noch schärfer gezeichnet würden.

Würzburg. Aug. Heisenberg.

S. Keller, Die sieben römischen Pfalzrichter im byzantinischen Zeitalter. Stuttgart, F. Enke. 1904. X, 155 S. (Kirchenrechtliche Abhandlungen herausgegeben von U. Stutz, 12. Heft).

Mit Recht bemerkt der Verfasser der vorliegenden Monographie in der Einleitung: 'Wer immer sich . . . mit Rom oder der römischen Kirche im früheren Mittelalter des näheren befaßt, begegnet den sieben römischen Pfalzrichtern (zum Ausdrucke s. Keller S. 24[2]) bald da, bald dort' (S. 1). Die Behandlung, die der Gegenstand von seiten der Rechtsgelehrten und Historiker im letzten Jahrhundert erfahren hat, offenbart zwar die Bedeutung, die den Mitgliedern des Kollegiums der Pfalzrichter — allerdings in verschiedenem Umfange — im Rom des früheren Mittelalters zukam; neues Licht konnten aber diese Darstellungen nur in spärlichem Maße auf das Institut werfen. Denn alle diese Arbeiten beruhten im wesentlichen auf der schon im J. 1776 veröffentlichten Schrift des Benediktiners Pierluigi Galletti, Del Primicero della Santa Sede Apostolica e di altri uffiziali maggiori del sagro palagio Lateranense (Roma), einem Buche, das zudem mehr das Äußere des Instituts als dessen innere Wurzeln erfaßte. — K. will die Geschichte desselben im Zusammenhange mit der Geschichte Roms darstellen, in der für das frühere Mittelalter die Pfalzrichter nach dem Papste die hervorragendste Stellung einnehmen. K. verhehlt sich indessen nicht die Schwierigkeiten seiner Aufgabe; die Quellen für die Geschichte Roms im früheren Mittelalter fließen äußerst spärlich (s. S. 7); die exakte Forschung findet kaum die Steine zu einem festen Gebäude; so liegt die Gefahr nahe, daß Hypothesen sich allzusehr vordrängen und im Gewande sicherer Resultate erscheinen.

Nach K. (S. 23) fällt die Schaffung eines päpstlichen Hofstaates — und diesen bilden die römischen Pfalzrichter — in die Regierungszeit des Papstes Damasus (366—384). Gegen diese These erheben sich allerdings bedeutende Schwierigkeiten. Die einzelnen Ämter der Pfalzrichter sind zum Teil geschichtlich erst weit später bezeugt (s. Bresslau (H.), Handbuch der Urkundenlehre, Leipzig 1889, I 159 f.). K. selbst gibt zu, daß erst die römischen Pilgerbücher vom Ausgange des ersten Jahrtausends uns die Pfalzrichter als Kollegium zeigen (S. 31). Gegenüber diesen Tatsachen kommt in Betracht, daß nach K. (S. 23 f.) die Ämter der Pfalzrichter deutlich auf ein byzantinisches Vorbild, die septem comites palatini, hinweisen. Dieses Vorbild konnte aber nach K. (S. 33) die römische Kirche wohl unter den Päpsten Damasus (366—384) und Siricius (384—399) kopieren, nicht aber in den folgenden Zeiten (zwischen 400—600), in denen

sie mit großen finanziellen Schwierigkeiten zu kämpfen hatte und überdies ihre Beziehungen zu Byzanz sich stark gelockert hatten. Die Züge des byzantinischen Vorbildes, die nach K. das Institut der Pfalzrichter an sich trägt, fallen also nach K. für die Bestimmung der Entstehungszeit desselben mehr ins Gewicht, als die Zeitpunkte, in denen die einzelnen Ämter der Pfalzrichter geschichtlich erscheinen. Das Amt des Protoscriniars darf allerdings auch nach K. (S. 46) nicht auf das Zeitalter des Damasus zurückgeführt werden, der Protoscriniar trat erst um die Mitte des 9. oder des 10. Jahrh. an die Stelle des Nomenklators in die Reihe der Pfalzrichter. K. (S. 48) muß jedoch die Tatsache zugeben, daß noch lange Zeit nach diesem von ihm angenommenen Wechsel in den Urkunden nomenclatores erwähnt werden. Die Aufstellungen K.s bedürfen m. E. ernster Nachprüfung. Die breite Darstellung, die so manches dem Thema im Grunde Fremde hereinzieht, verdeckt zunächst die Schwäche mancher Sätze; losgelöst von der Hülle, mit der K. sie umgeben hat, rufen sie um so mehr Zweifel und Widerspruch hervor. — Die Zitate entbehren mitunter der Genauigkeit. Mit dem Hinweise: Sulpicius Severus lib. 2 hist.: episcopis audientiam reservare (S. 38 Anm. Z. 3 v. oben) ist dem Forscher wenig gedient; die Stelle steht: Chronica lib. II c. 49 nr. 9 (ed. Halm, CSEL. Vindob. 1866, pag. 103). — Die Neuausgabe des ersten Teiles des ersten römischen Ordo nach Cod. Sess. nr. 52 bei H. Grisar, Analecta Romana I (Roma 1899) 217 ist, wie die Darstellung S. 91 zeigt, K. unbekannt geblieben. — Der Text der synodus palmaris vom J. 501 (S. 61[4]) war nach der Ausgabe der Synode im Anhange von Cassiodors Variae (M. G. hist. Auct. antiq. XII (Berolini 1894) 431) zu zitieren. — Augustin schrieb im Titel seines berühmten Enchiridion (Migne, P. L. XXXIX 231), de fide, nicht de vita (s. K. S. 17). — Die wenig bekannte Schrift Augustins de Urbis excidio muß jeder Leser des Buches erst mühsam in einer Ausgabe suchen (s. z. B. Migne, P. L. XL 715 f.), da bei K. (S. 11[3]) nur der Titel der kleinen Arbeit zitiert wird. — Von Druckfehlern seien notiert: S. 117 Z. 10: Valentinian (statt Valerian), S. 119 Z. 1: Julian (statt Julius).

München. H. M. Gietl.

A. Bauer, Die Chronik des Hippolytos im Matritensis Graecus 121. Nebst einer Abhandlung über den Stadiasmus Maris Magni von **Otto Cuntz.** Mit einer Abbildung im Text und 5 Tafeln (Texte und Untersuchungen zur Gesch. der altchristlichen Literatur. Herausgeg. von v. Gebhardt und Harnack XIV 1). Leipzig 1905. 287 S. 8⁰.

Die genannte Schrift ist veranlaßt durch einen handschriftlichen Fund, den Bauer in dem cod. Matritensis Graecus 121 gemacht hat. Dieser Codex enthält nämlich in griechischer Fassung unter dem Titel *συναγωγὴ χρόνων καὶ ἐτῶν ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἕως τῆς ἐνεστώσης ἡμέρας* ungefähr die Hälfte der kleinen Chronik, die in lateinischer Übersetzung unter dem Titel „Liber generationis“ bekannt geworden ist. B. steht auf der Seite derjenigen, welche die Chronik für ein Werk des Bischofs Hippolytos von Rom halten, und glaubt daher auch, daß in dem Matritensis der Urtext derselben gefunden, ja noch mehr, da in der Handschrift der „Stadiasmus Maris Magni“ unmittelbar hinter dem Diamerismos der Chronik einsetzt, daß auch jener

von demselben Hippolytos als Originalstück dem Archetypus eingefügt worden sei.

Die Begründung dieser Ergebnisse geht zunächst von einer sorgfältigen Untersuchung (S. 3—20) der Handschrift selbst aus, die dem 10., spätestens dem Anfang des 11. Jahrh. zugewiesen wird. Der erste nachweisliche Besitzer derselben war Konst. Laskaris, der aber bereits den ursprünglichen Codex nicht mehr vollständig vorfand. Dieser war, wie die alte Quaternionenbezeichnung beweist, eine sehr umfangreiche Handschrift, aus welcher Laskaris nur einen verhältnismäßig kleinen Rest, die mittleren 10 Quaternionen, erwarb. Daher kommt es, daß die Chronik in dem jetzigen Codex ein Fragment ist, während in dem vollständigen eine Anzahl Quaternionen folgte, auf denen mindestens noch der Rest des Stadiasmus und der Chronik stand. Sehr einleuchtend ist auch die weitere Vermutung Bauers, daß Laskaris die Handschrift in Messina erworben habe. Aus dem Besitze des Laskaris kam sie wahrscheinlich durch verschiedene Hände schließlich an den Grafen Miranda, der sie Ende des 18. Jahrh. der Nationalbibliothek übermittelte. Iriarte hat den Inhalt der Handschrift ungenau mitgeteilt; erst durch Bauer ist festgestellt, daß der Stadiasmus Maris Magni nicht als eine besondere Schrift anzusehen ist, sondern daß er in der Chronik hinter dem Diamerismos als zweiter geographischer Abschnitt folgt.

An die grundlegenden Untersuchungen schließt sich (S. 20—140) der griechische Text der Chronik nach dem Matritensis, dem zur Vergleichung die beiden Rezensionen des Liber Generationis und der Excerpta Barbari beigegeben sind. Die Übersicht zeigt deutlich, was auch Bauer nicht verborgen geblieben ist, daß der Matritensis den Excerpta Barb. am nächsten verwandt ist, von den beiden Versionen des Lib. Gen. sich mehr oder minder entfernt. Vor allem fehlt in dem Index des Matritensis die Anzeige des Papstverzeichnisses, welches der Lib. Gen. I im Index, der Lib. Gen. II im Texte hat, während es in den Excerpta Barb. gleichfalls nicht vorhanden ist. Daraus ergab sich der berechtigte Schluß, daß in dem Matritensis diejenige Rezension des Lib. Gen. bewahrt sei, welche die unmittelbare Quelle der griechischen Vorlage der Excerpta Barbari bildete. B. ist dabei aber nicht stehen geblieben, sondern hat in vollem Umfange die schon oft behandelte Frage, ob der Bischof Hippolytos von Rom der Autor der anonymen Chronik sei, wieder aufgenommen. Er beantwortet diese Frage bejahend, aber selbst wenn die dafür beigebrachten Gründe gewichtiger wären, als sie es u. E. in Wirklichkeit sind, müßten wir uns doch versagen näher auf sie einzugehen, da wir eine abschließende Behandlung erst dann für zeitgemäß halten, wenn uns sämtliche Rezensionen des Lib. Generationis, darunter auch die armenische[1]), in gesicherten Texten vorliegen (vgl. Harnack, Gesch. der altchristlichen Lit. II 2 S. 236). Wir begnügen uns daher, hier nur die nach Bauer erschienene Literatur zu notieren, nämlich erstens die wertvollen Bemerkungen Useners[2]) über die chronologische Bestimmung des Weihnachtsfestes und des Leidens Christi nach den Ansätzen des Hippolyt, ferner drei auf den Lib. Gen. bezügliche syrische

1) Eine Bearbeitung dieser Rezension hat Chalatiantz in Aussicht gestellt.
2) Nach dem Tode des hochverdienten Gelehrten veröffentlicht in seiner Abhandlung Sol Invictus (Rh. Mus. LX [1905] S. 482).

Stücke[1]), darunter eine teils verkürzte, teils interpolierte Rezension desselben.

In einem vierten Abschnitte (S. 162—242) folgen umfangreiche Erörterungen über die Benutzung der anonymen Chronik bei den späteren Schriftstellern, eigentlich freilich nur des Diamerismos, da B. S. 162 erklärt, daß er seine Untersuchung nur auf den Teil der Chronik beschränken wolle, der in dem Matritensis erhalten ist. Zur Besprechung gelangen: a) Epiphanios von Kypros, b) der Liber Genealogus, c) die Alexandriner (Panodoros, Annianos, Excerpta Barbari, Papyrus Goleniščev, Eutychios), d) die Osterchronik und Synkellos S. 85, 1 ff., e) die von einer kürzenden Zwischenquelle abhängigen Byzantiner, nämlich 1. Georgios Monachos, 2. der sogenannte Leon Grammatikos, 3. Theodosios von Melitene, 4. Pseudo-Polydeukes, 5. der Anonymus Oxoniensis des cod. Baroccianus 194, der aber doch nichts anderes ist als Georgios Monachos (cf. de Boor, Praefatio zu seiner Ausgabe des Georg. Mon. [1904] S. LX), f) die Antiochener Eustathios und Joannes, ferner Synkellos S. 82, 10 ff., der Parisinus 1712 und Kedrenos, g) die Syrer und Armenier, nämlich Mar Michael, für welchen die Ausgabe von Chabot heranzuziehen war, Gregorius Abulpharag und Samuel von Ani. Den Schluß dieses Abschnittes bildet eine gedrängte Übersicht der Ergebnisse, die zugleich eine Beurteilung der Chronik enthält und zur Erläuterung des dem Buche beigegebenem Stammbaumes der verschiedenen Ableitungen des Diamerismos dienen soll.

Anhangsweise bringt der fünfte Abschnitt (S. 242—276) eine Abhandlung von Otto Cuntz über den Stadiasmus Maris magni, in welcher der Verf. 1. die Abfassungszeit des Stadiasmus zu ermitteln sucht und 2. den nicht unerheblichen Gewinn seiner Nachvergleichung der Handschrift vorlegt. Auch diese Beigabe ist sehr verdienstlich; sie wird für den künftigen Herausgeber des Stadiasmus eine willkommene Vorarbeit bilden. Dagegen können wir uns allerdings nicht die Ansicht zu eigen machen, welche von Bauer und Cuntz vertreten wird, daß der Verfasser der Chronik selber den Stadiasmus seiner Schrift eingefügt habe. Man darf doch nicht vergessen, daß die Chronik einen durchaus kirchlichen Charakter trägt, und daß in keiner der bisher bekannt gewordenen Rezensionen derselben weder im Proömium noch im Index das Vorhandensein des Stadiasmus angezeigt ist. Endlich würde auch die umfangreiche Einlage in einem ganz auffallenden Mißverhältnis zu der kleinen Chronik stehen. Unter diesen Umständen glauben wir der Wahrheit näher zu kommen, wenn wir mit Carl Müller die Verbindung von Stadiasmus und Diamerismos als die Tat eines byzantinischen Skribenten ansehen, der damit sein Interesse für Geographie bekunden wollte. Von diesem kann sehr wohl das dem Stadiasmus voraufgeschickte Proömium herrühren, wenn er es auch nicht vollständig neu geschaffen, sondern sich bei der Abfassung an das Vorbild ähnlicher Stücke des Diamerismos angeschlossen hat (vgl. Kap. 224 und 236 des Matritensis

1) Sie sind sämtlich von Brooks ediert in dem III. Teile der Chronica minora syriaca des CSCO (S. 337—357). Vgl. außerdem das Bruchstück des Diamerismos, welches in dem sog. Liber Chalipharum von Land, Anecd. Syriaca I und von Brooks-Chabot in dem II. Teile der Chron. min. syr. herausgegeben ist, endlich Nestle, Hippolytus und Eusebius über die Völkertafel (Berl. Philol. Wochenschr. 1904, Nr. 49).

bei Bauer S. 116 und 124). Ferner können wir auf ihn auch die jüngeren Namensformen zurückführen, die sich neben den älteren im Stadiasmus finden (Cuntz bei Bauer S. 250 f.), endlich die zahlreichen Vulgarismen, die nur im Stadiasmus, nicht auch in der übrigen Chronik begegnen. Die Interpolation kann nicht wohl vor dem 6. Jahrh. angesetzt werden, da der Gebrauch von ἀπὸ mit dem Akkusativ, bis jetzt wenigstens, nicht vor dieser Zeit nachgewiesen ist. Eine derartige Auffassung scheint uns einfacher, als gegen die bisherigen Ergebnisse der Sprachforschung den Gebrauch von ἀπὸ c. Accus. in das 3. Jahrh. zu setzen, um der neuen Hypothese, daß der Stadiasmus von Hippolyt (resp. von dem unbekannten Verfasser der kleinen Chronik) herrühre, freie Bahn zu schaffen.

Höxter. C. Frick.

A. Bauer und **J. Strzygowski,** Eine Alexandrinische Weltchronik. Text und Miniaturen eines griechischen Papyrus der Sammlung W. Goleniščev. Denkschriften der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-histor. Klasse Bd. LI. Wien 1905. 204 S. mit 8 Doppeltafeln und 36 Abbildungen im Texte. 4°.

Ebenso wie der Matritensis liefert auch diese Publikation einen wichtigen Beitrag zur Entstehungsgeschichte der Excerpta Barbari. Es handelt sich um nichts Geringeres als um den griechischen Archetypus derselben, wenn auch nicht den unmittelbaren, so doch eine nahe verwandte Rezension, von der sich Trümmer in den Fragmenten eines Papyrusbuches mit Text und Miniaturmalerei erhalten haben. Der Ägyptologe W. Goleniščev hatte diese Fragmente in Gizeh erworben und im Oktober 1901 an Strzygowski zum Zwecke der Veröffentlichung übergeben. Dieser hat sich mit seinem Grazer Kollegen Bauer in der Weise in die Arbeit geteilt, daß letzterer mit seinem philologisch-historischen Wissen das sachliche Verständnis der Fragmente eröffnete, während er selber die kunsthistorische Würdigung der Miniaturen übernahm.

Die Resultate der mit unendlicher Mühe und Sorgfalt geführten Untersuchungen sind in zwei größeren Abschnitten niedergelegt, von denen der erste (S. 7—118) von Bauer, der zweite (S. 119—204) von Strzygowski verfaßt ist. Daran schließt sich eine Reproduktion der Papyrusfragmente auf acht Doppeltafeln, welche von der Kunstanstalt M. Jaffé in Wien mit Dreifarbenklischees so meisterhaft hergestellt sind, daß sie nach Versicherung der Herausgeber meist geradezu dem Original gleichkommen.

Der Text des Papyrusbuches ist in einer aufrechten, groben Unziale geschrieben, und zwar in der ersten Hälfte des 5. Jahrh., was einzelne Eigentümlichkeiten der Schrift wahrscheinlich machen und womit auch der Inhalt des Buches stimmt. Malerei und Schrift rühren vermutlich von derselben Person her, welche zuerst die Bilder nach einer Vorlage malte und dabei einige Beischriften sogleich, wohl teilweise mit dem Pinsel und mit der bei den Miniaturen verwendeten blauschwarzen Farbe beifügte, die übrigen aber erst später mit dem Schreibrohr nachtrug, als der Text in die dazu freigelassenen Stellen eingesetzt wurde.

Man wird annehmen müssen, daß derartige Chroniken zahlreich und fabrikmäßig hergestellt wurden. Unser Exemplar hält Bauer für eine Kopie

des Originals, dessen Entstehung er nach Alexandrien verlegt, während er es unentschieden läßt, ob die Abschrift dort oder anderswo, etwa in einem oberägyptischen Kloster angefertigt sei.[1])

Das Format der Handschrift entsprach ungefähr der Größe der Tafeln, welche der Ausgabe beigefügt sind. Ziemlich dieselbe Größe hat auch das Format der Pariser Handschrift des Barbarus, welche das zugrundeliegende griechische Original wohl unzweifelhaft auch im Äußern genau widergibt.

Den Hauptteil der Arbeit Bauers (S. 7—82) bildete die Ordnung der (ursprünglich) 72 Fragmente des Buches, sowie die Lesung und Ergänzung des Textes, welche trotz der schlecht erhaltenen, verblaßten und abgescheuerten Schriftzüge erfolgreich ausgeführt ist. Erleichert wurde diese Arbeit durch die Heranziehung der in verschiedenen Chroniken erhaltenen Parallelberichte, besonders der Excerpta Barbari, deren Verwandtschaft mit dem Papyrusbuche Bauer sofort bei der ersten Untersuchung erkannte. Wir müssen im Folgenden auf die Einzelheiten etwas näher eingehen.

Aus der Gesamtzahl der Fragmente hat Bauer zunächst zwei ausgesondert, von denen eines erst selber wieder aus vier kleineren Stücken zusammengesetzt ist. Diese beiden Fragmente sind kalendarischen Inhalts und haben sich mitsamt den dazugehörigen Miniaturen soweit vervollständigen lassen, daß fast die ganze erste Tafel damit gefüllt werden konnte. Und zwar bilden den Anfang des Rekto zwei Textzeilen, in welchen die vier Jahreszeiten aufgezählt werden, mit dem Herbst beginnend; darunter befinden sich, — den Rest der Seite einnehmend —, in drei Reihen, zu vieren geordnet, zwölf Monatsbilder, jedes unterhalb des Bildes mit einem römischen Monatsnamen versehen. Eine zweite Gruppe, welche auf dem Verso ihren Platz hat, bringt eine Zusammenstellung der hebräischen, ägyptischen und attischen Monate, ganz roh, nicht nur ohne jede astronomische Genauigkeit, sondern sogar mit groben Fehlern. Denn der attische Neujahrsmonat Hekatombaion wird mit dem Nisan und Pharmuthi verglichen. Da nun die römischen Monatsnamen mit dem Juli beginnen, welcher tatsächlich dem Hekatombaion entspricht, und da es ferner auch mit der Gleichung Nisan-Pharmuthi seine Richtigkeit hat, so dürfte die Vermutung Bauers zutreffend sein, daß dem Verfasser der Chronik zwei Doppellisten vorgelegen haben, eine römisch-attische, mit Juli-Hekatombaion beginnende und eine hebräisch-ägyptische, mit Nisan-Pharmuthi anhebende, die er nun in der vorliegenden Weise vereinigte. Auch darin zeigt sich die Unkenntnis des Chronisten, daß er die römischen Monate, mit dem Juli beginnend, ohne Wahl unter die Anfänge der Jahreszeiten gesetzt hat, so daß über dem Juli der Winter, über dem September der Frühling zu stehen kam. Bauer will diese Verschiebung aus der Benutzung einer kreisförmigen Vorlage, eines *τρόχος*, erklären, an dessen äußerem Rande zu je drei Monatsnamen die Bezeichnungen der vier *τροπαί* in einem äußersten Kreise hinzugeschrieben waren, aber das widerstreitet ja seiner eigenen, durchaus ansprechenden Vermutung, daß der Chronist eine mit Juli-Hekatombaion beginnende Doppelliste verwandte, von der er, wie bemerkt, die attische sinnlos mit der hebräisch-ägyptischen kombinierte, die römische dagegen, mechanisch vom Juli abzählend, unter die Jahreszeitenanfänge setzte.

---

1) Über die Ansicht Strzygowskis s. unten.

Außer den Fragmenten der ersten Tafel glaubt Bauer auch noch von Tafel VIII die Fragmente A, H, I, K, deren Inhalt ebenfalls kalendarisch-astronomischer Art zu sein scheint[1]), hierher ziehen zu müssen, worin wir ihm durchaus zustimmen. Dann ergibt sich, daß die alexandrinische Chronik mit einem ähnlichen Abschnitte einsetzte, wie die Chronographie des Synkellos (ed. Bonn. p. 10 ff.). Von diesem ersten Teil findet sich in den Excerpta Barbari keine Spur, ohne daß wir deshalb glauben müßten, daß der mit großer Treue zu Werke gehende Übersetzer ihn fortließ, sondern derselbe fehlte gewiß bereits in seiner Vorlage.

Unmittelbar an den kalendarisch-astronomischen Abschnitt[2]) wird sich dann die eigentliche Weltchronik angeschlossen haben, für die ja die Parallelüberlieferung des Barbarus vorliegt. Aber für die Zeit von Adam bis zum Diamerismos ist auch nicht ein einziges Fragment aus dem Papyrusbuche gerettet, erst mit dem Diamerismos selber beginnt die Quelle wieder zu fließen. Und zwar sind es die beim Barbarus auf Fol. 8 Rekto und Verso mitgeteilten nördlichen Küstenländer und Inseln Chams, deren Trümmer man auf Tafel II des Papyrus vereinigt findet. Jedoch gehen beim Barbarus die Länder voran und die Inseln folgen, während der Papyrus die umgekehrte Ordnung hat. Da außerdem die Reihenfolge der Namen im Papyrus eine andere war, als in den Excerpta Barbari, so ist dadurch die Rekonstruktion vielfach behindert.

Tafel III enthält ein aus acht kleineren Stücken zusammengesetztes Fragment mit prophetischen Aussprüchen des Abdias, Joël und Nahum, sowie die Angabe über den dreitägigen Aufenthalt des Jonas in dem Bauche des Walfisches (nach Lucas 11, 30 und Matth. 12, 40). Mit Recht erkennt Bauer hierin die Reste eines Prophetenkataloges, von dem sich beim Barbarus keine Spur findet, und der auch wohl in dessen unmittelbarer Vorlage fehlte, da der gewissenhafte Übersetzer ihn sonst schwerlich ignoriert hätte. Dennoch wird man behaupten dürfen, daß derselbe ein organischer Bestandteil der alexandrinischen Weltchronik gewesen ist, da ja auch deren Quelle, der Lib. Generationis, einen derartigen Katalog, wenn auch ohne prophetische Aussprüche, bietet. Dagegen hat Bauer ebenso wie Strz. sehr mit Unrecht das dem Indienfahrer Kosmas und der Paschalchronik gemeinsame Prophetenbuch in Beziehung gesetzt zu dem Prophetenkataloge der Weltchronik und daraufhin zwischen letzterer und dem Werke des Kosmas Zusammenhänge statuiert, die tatsächlich nicht vorhanden sind. Vor einem derartigen Irrtume hätte schon die Bemerkung Gelzers in seinem Sextus Iul. Africanus II 1 S. 140. 152[3]) schützen müssen, daß das erwähnte Prophetenbuch nicht vor dem Konzil von Chalkedon (Okt. 451) entstanden

1) Z. B. zeigt Fig. A die Buchstabenreste von *τοῦ κυνός*, was auf Erwähnung der Hundssternperiode schließen läßt.

2) In den Miniaturen der Oktateuche (s. Strzygowski, Der Bilderkreis des griech. Physiologus [1899] S. 115) erscheinen die Jahreszeiten beim Opfer Noahs, die Monate bei der Darstellung des Enoch. Dementsprechend gibt Strzygowski (Weltchronik S. 134) Tafel I ihren Platz nach der Sündflut.

3) Die grundlegenden Untersuchungen Gelzers sind jetzt weitergeführt von Mercati im Aprilhefte des Journ. of Theol. Stud. VII (1906) S. 404—12, ferner von Winstedt, ebendort VIII (Okt. 1906) S. 101 ff. Zu weiteren Ergänzungen wird sich Gelegenheit finden, wenn die unter der Presse befindliche Schrift von Schermann, Propheten- und Apostellegenden, erschienen ist.

sein kann, während doch die Abfassung der Weltchronik bald nach dem Tode des Patriarchen Theophilos († 412) anzusetzen ist.

Wie die Excerpta Barbari so muß auch der Papyrus nach der Herabführung der erzählenden Darstellung bis zum Ende der Ptolemäerherrschaft eine Zusammenstellung von Regentenlisten gebracht haben, von denen zwei größere Fragmente, die wieder aus kleineren Bruchstücken zusammengesetzt werden mußten, auf uns gekommen sind. Sie haben in der Ausgabe auf Tafel IV und V ihren Platz gefunden, und zwar enthält das Rekto von Tafel IV Reste der römischen, das Verso Reste der spartanischen Königsliste. Von der römischen hat Bauer durch Vergleichung des Barbarus nicht weniger als sechs Zeilen mit Sicherheit rekonstruiert, trotzdem von dem ganzen Texte nur 15 Buchstaben erhalten sind; auch die beiden Beischriften zu den Büsten des fünften und sechsten Römerkönigs sind richtig als *Σερο[ύ]ιος* und *Τα[ρ]κύνι[ος]* entziffert. Wichtiger noch sind die Trümmer der auf dem Verso des Blattes einst vollständig erhaltenen spartanischen Königsliste, deren Rekonstruktion mit Ausnahme der einleitenden Zeilen[1]), ebenfalls als durchaus gelungen gelten darf. Der Gewinn ist ein beträchtlicher, denn erstens ergibt sich, daß die Namensformen „Egeus“ und „Dorystheus“ für den zweiten und dritten König nicht etwa hybride Bildungen des barbarischen Übersetzers sind, sondern daß die griechischen Unterlagen *Αἰγεύς* und *Δορυσθεύς* schon dafür vorhanden waren, ferner aber wird durch den Text der Papyruschronik der urkundliche Nachweis geliefert, daß die Liste des Chronicon mundi Alexandrinum ursprünglich neun Königsnamen enthielt, und daß die Vorlage des Barbarus, dessen Liste elf Namen aufweist, durch Interpolation um die beiden Namen „Cemenelaus“ und „Automedus“ erweitert ist. Übrigens ist es für die Verwandtschaft der Papyruschronik mit dem Barbarus beachtenswert, daß in beiden Quellen die römische und spartanische Liste auf Rekto und Verso desselben Blattes stehen.

Zwischen Tafel IV und V müssen wir nach den Ermittelungen Bauers über Anordnung und Raumverteilung der Chronik den Ausfall eines Blattes annehmen, dessen Rekto die korinthische Liste in der üblichen Ausstattung, dessen Verso die Einleitungsformel zur makedonischen Liste und deren erste Hälfte enthielt.

Tafel V Rekto hat dann den Schluß der makedonischen Königsliste bewahrt, welche derselben minderwertigen Rezension angehört wie die entsprechende des Barbarus. Letzterer leistete daher auch hier wieder mit seinem Parallelberichte (fol. 44[a]) bei der Rekonstruktion der Liste willkommene Hilfe.

Auf die Liste der makedonischen Herrscher folgt beim Barbarus (fol. 44[a] Schluß und fol. 44[b]) die der lydischen. Dieselbe Liste enthielt auch die Rückseite des Blattes der Papyruschronik, dessen Reste auf Tafel V wiedergegeben sind, leider sind aber von ihr nur noch die Endbuchstaben der fünf Zeilen einnehmenden Summierungsformel übrig geblieben. Immerhin ist es dadurch wenigstens möglich geworden, die Rekonstruktion jener fünf Zeilen ins Werk zu setzen, die nur hinsichtlich der vierten Bedenken er-

1) Auch diese sind dem Inhalte nach zweifellos richtig hergestellt, wenn auch im einzelnen noch andere Rekonstruktionsmöglichkeiten zulässig sind.

regen kann. Denn der Anfang der lydischen Herrschaft fiel nicht in das 20. Jahr nach Ol. I, sondern in das erste Jahr dieser Olympiade. Da eine andere Ergänzung nicht möglich zu sein scheint, so bleibt nur die Annahme eines Versehens seitens des Redaktors übrig (vgl. Bauer S. 48 A. 1).

Das verhältnismäßig am besten erhaltene Blatt der ganzen Chronik ist das auf Tafel VI reproduzierte. Es umfaßt die J. 383—392 der Fastenannalen, welche den letzten Teil der Weltchronik bilden, und man kann es als ein besonderes Glück preisen, daß gerade für diese Epoche, welcher der Verfasser als Zeitgenosse am nächsten stand, die Quelle so reichlich fließt. Eine Vergleichung mit dem entsprechenden Abschnitt des Barbarus zeigt zwar wieder zwischen beiden Texten die größte Verwandtschaft, aber die Verwirrung der Angaben ist beim Barbarus erheblich größer, und außerdem ergibt sich aus den Papyrusfragmenten die überraschende Tatsache, daß die Fastenchronik des Barbarus nur zufällig schon mit dem J. 387 abbricht. Denn der Papyrus berichtet noch über fünf weitere Jahre, und zwar offenbar nach derselben Hauptquelle, welche für die Zeit vor dem J. 387 zugrunde liegt, den consularia Ravennatia. Endlich sind im Papyrus am linken Rande die Jahre der diokletianischen Ära beigeschrieben und gelegentlich im Texte auch die Indiktionen angegeben, beides Eigentümlichkeiten, die man in den Excerpta Barbari vermißt. So zeigt sich also auch hier wieder, daß beide Rezensionen der Chronik zwar aus demselben Archetypus abgeleitet sind, daß aber doch die in dem Papyrusbuch enthaltene diejenige der Excerpta Barbari an Sorgfalt und Vollständigkeit erheblich übertraf. Ja in dem letzten Abschnitte, welchen der Papyrus allein bewahrt hat, findet sich eine Angabe, die alle bisher bekannten Parallelberichte aus dem Felde schlägt, insofern als zum J. 387, wo der Tod des Usurpators Maximus erzählt wird, sogar der kleine Ort in der Nähe von Aquileja genannt ist, wo die Katastrophe sich ereignete, nämlich [*ἐν Κ*]*ορτῶνι*, dem heutigen Cortona, drei Meilen nördlich von Aquileja, auf dessen Existenz Bauer durch E. Maionica, den besten Kenner von Aquileja, aufmerksam gemacht wurde.

Mit Tafel VI schließt die eigentliche Rekonstruktion des Textes. Auf den folgenden Tafeln VII[1]) und VIII sind dann noch eine Anzahl Fragmente zusammengefaßt, die sonst nicht mit Sicherheit einzuordnen waren. Von diesen hat Bauer nachträglich (s. oben) die Fragmente A, H, I, K der Tafel VIII zu dem Inhalt von Tafel I in Beziehung gesetzt. Ebenso hat er bereits S. 36 ff. eingehend die Möglichkeit erörtert, die Fragmente A, C und D + E der Tafel VII an den Prophetenkatalog von Tafel III anzuschließen, gelangt aber doch nach Abwägung aller Einzelheiten zu der Überzeugung, daß hierfür genügende Anhaltspunkte nicht vorhanden seien. Anders Strzygowski, von dessen Versuchen die Fragmente unterzubringen, weiterhin die Rede sein wird.

Noch viel problematischer ist die Deutung und Einordnung der Fragmente B—G und L, M von Tafel VIII. Wir begnügen uns daher für alle

1) Fragment A dieser Tafel enthält über der Beischrift *Ἄννα* Buchstabenreste, welche, wenigstens nach der Reproduktion zu urteilen, vielleicht nicht *αυς* oder *λυς* mit Bauer zu lesen sind, sondern *ϱευς* (mit zur Hälfte zerstörtem *ϱ*). Dann würde ergänzt werden können [*'Ηλεὶ ὁ ἱε*]*ϱευς*.

auf sie bezüglichen Fragen auf die Bemerkungen von Bauer S. 81 f. und Strzygowski S. 124 f. zu verweisen.

Auch über das Ende der Chronik läßt sich etwas ganz Sicheres nicht ausmachen, doch hat die Vermutung Bauers, daß die vom Chronisten zum J. 392 erzählte Zerstörung des Serapeions den Abschluß bildete, einen hohen Grad von Wahrscheinlichkeit. Die Abfassungszeit der Chronik dagegen fällt jedenfalls erst nach 412, d. h. nach dem Tode des Patriarchen Theophilos, dessen Sedeszeit auf Tafel VI Rekto Z. 22 angegeben ist. Zu diesem Ansatz paßt aufs beste die Zeit, welche sich aus dem Charakter der Schrift des Papyrus ergibt (erste Hälfte des 5. Jahrh., s. Bauer S. 13). — Als Verfasser der Chronik ist Bauer geneigt den Annianos[1]) anzusehen, und gewiß wird diese Annahme ja durch die Abfassungszeit und anderes, was Bauer zu ihren Gunsten anführt, empfohlen. Dennoch kann es nur mit Genugtuung begrüßt werden, daß Bauer schließlich doch Bedenken getragen hat, seine Annahme zur festen Behauptung zu erheben, da unsere Kenntnis von der chronographischen Tätigkeit des Annianos, wie ich auf Grund von handschriftlichem Material bemerke, noch viel zu gering ist, um Schlüsse von einigermaßen sicherer Tragweite zu gestatten.

Es folgen noch drei Beilagen, von denen die erste das Verhältnis des Diamerismos, soweit er in den Papyrusfragmenten erhalten ist, zu den übrigen Rezensionen klarzulegen sucht. Das Ergebnis ist auch hier wieder, daß der Papyrus mit dem Barbarus zwar am nächsten verwandt ist, immerhin aber doch auch einige so bedeutende Unterschiede aufweist, daß für die Annahme, der Papyrus sei mit dem griechischen Archetypus des Barbarus geradezu identisch, kein Raum ist.

Die zweite Beilage handelt über die Agiadenliste der Chronographen und ist durch die Reste der gleichen Liste des Papyrusbuches hervorgerufen, welche bereits oben besprochen ist. Im übrigen verweisen wir auf die sehr reichhaltigen Ausführungen Bauers, die freilich auch ihrerseits nicht als abschließend werden gelten können, so lange über die *παράδοσις* der Eusebiuschronik noch keine festen Grundsätze herrschen.

Die dritte Beilage endlich beschäftigt sich mit der Liste der praefecti Augustales von 383—393 n. Chr., die aus dem auf Tafel VI reproduzierten Blatte des Papyrus eine nicht unwesentliche Bereicherung erfährt.

Damit schließt der erste Teil der Denkschrift. Der zweite bringt die kunstwissenschaftliche Behandlung der in den Fragmenten bewahrten Reste der Miniaturmalerei durch Strzygowski. Erhalten sind folgende Darstellungen: 1) Drei fragmentarische Frauenbüsten, die auf Grund der Beischriften mit Sicherheit als Monatsbilder gedeutet werden, 2) Bruchstücke einer Inselkarte, auf welcher die Inseln als nebeneinanderliegende Vierecke erscheinen, 3) Bilder der kleinasiatischen Provinzen, gleichmäßig dargestellt durch zwei Rundtürme, welche eine Giebelfassade in die Mitte nehmen, 4) Prophetenbilder, unter ihnen Jonas im Rachen des Walfisches, ferner Abdias, Nahum und Zacharias, der Zeitgenosse des zweiten Tempelbaues, 5) Figuren und Szenen aus der Geschichte des Heli, Samuel und David, 6) Büsten und Ganzfiguren der latinisch-römischen, lakedämonischen, makedonischen und lydischen Könige, 7) Gruppen aus der heiligen Geschichte des neuen Testa-

1) Vgl. auch Bauer, Die Chronik des Hippolytos S. 170 ff.

mentes: Anna die Prophetin, Maria mit Christuskind und Elisabeth; Zacharias mit dem kleinen Johannes, davor ein Engel mit großem, gelbem Nimbus und grauen Flügeln; dazu das Haupt Johannes des Täufers, von Händen auf einer Schüssel emporgehoben, 8) Darstellungen zur Erläuterung der Schlußpartien der Chronik (a. 383—392): die Geburt des Honorius, die Leiche des erschlagenen Gegenkaisers Maximus, der Tod des Patriarchen Timotheos und dessen Nachfolger Theophilos, der Kaiser Theodosios mit der blaugrauen Reichskugel in der Linken, der Kaiser Valentinian und der Gegenkaiser Eugenius, endlich die mit besonderer Vorliebe behandelte Zerstörung des Serapeions, 9) einige andere weniger sicher gedeutete Stücke.

Was nun die technische Ausführung der Malerei anbelangt, so war sie natürlich von vornherein durch die rauhe Streifung des Papyrus erschwert, aber auch im übrigen steht sie nicht hoch. Die vorherrschende Ausführung ist die, daß die Gestalten ohne Vorzeichnung unmittelbar mit dem Pinsel aufgetragen sind. Ebendeshalb wird man auch anzunehmen haben, daß der Maler nach einer fertigen Vorlage arbeitete.[1]) Dagegen wird bei dieser Vorlage jedenfalls ein zeichnerischer Entwurf vorauszusetzen sein.

Die Herstellung des Archetypus denkt Strzygowski sich so[2]), daß Text und Bild entweder vom Autor selbst oder von einem genauen Kenner des Textes zusammen mit einem geschickten Illustrator geschaffen wurden. Denn die Miniaturen nehmen nie bildmäßig die ganze Seite ein, sondern sind vielmehr rein illustrativ in den Text eingestreut. Da dieser zum Teil verkleinert und zusammengedrängt erscheint, so kann man daraus schließen, daß die Bilder zuerst entstanden, dann der Text so gut es ging nachgetragen wurde.

Auffallend ist das Streben, die Figuren entweder jede einzeln für sich zu isolieren oder im geraden Gegensatz dazu in Massen zusammenzudrängen. Die Raumgliederung ist wenig entwickelt. Auch Beleuchtungsprobleme kennt der Miniator kaum: die Verteilung von Licht und Schatten fehlt entweder ganz oder bleibt ohne rechte Wirkung. In der Farbengebung tritt einerseits das Bestreben nach toniger Abstufung der Farben hervor, andererseits eine rein farbige, flächenhafte Behandlung. Auch zeigt sich eine gewisse Vorliebe für bestimmte Farben, besonders für Hellgelb und die verschiedenen Nuancen von Violett.

Die Darstellung der Figuren ist stark schablonenhaft, immerhin aber läßt sicht gerade bei den jüdischen Propheten und bei dem Johanneskopf VIII E Verso der Versuch erkennen, rassenechte Charakterköpfe zu schaffen.

Die nächste Aufgabe war nun, den Bilderkreis der Weltchronik zu rekonstruieren. In methodischer Weise verwendet Strzygowski dazu die Excerpta Barbari, deren griechischer Archetypus ebenfalls Illustrationen enthielt, die noch heute in der Pariser Handschrift der Excerpta teils aus dem im Texte ausgesparten Raume, teils aus den vom Übersetzer mitübertragenen Beischriften der Miniaturen ersichtlich sind. Bedenklicher da-

1) Daß das Papyrusbuch Kopie, nicht Original ist, kann man u. E. mit Bestimmtheit auch daraus folgern, daß (auf Tafel II) die Inseln Chams den Küstenländern vorangehen, während im Original das Umgekehrte der Fall gewesen sein muß, wie die Übereinstimmung des Barbarus und des Chron. Pasch. mit dem Liber Gen. beweist.

2) Vgl. auch die Auffassung Bauers (oben S. 632 f.).

gegen erscheint die Heranziehung des Kosmas und der Paschalchronik (s. oben), wenn wir auch gern zugeben, daß die von Strzygowski vorgeschlagene Anordnung der Fragmente A, C und D + E der Tafel VII vieles für sich hat.

Die unkünstlerische Art, wie die Miniaturen in den Text eingesprengt sind, beweist, daß der Miniator vor allem den Zweck verfolgte, den Inhalt des Textes zu veranschaulichen. Dennoch sind die Miniaturen nicht einfach Illustrationen, sondern sie bilden die im Texte gegebenen Anregungen zu selbständigen Bildern von verhältnismäßig geringer künstlerischer Bedeutung um. Ein zuverlässiges Urteil über ihren Wert gewinnt man erst durch Vergleichung mit den übrigen Denkmälern der altchristlichen Kunst, insbesondere der altchristlichen Buchmalerei.

So eigenartig nämlich die Fragmente auf den ersten Blick erscheinen, so lassen sich doch mancherlei Beziehungen zu andern ähnlichen Kunstwerken ermitteln. Das zeigt sich gleich bei der ersten Tafel an den Monatsbildern, deren einförmige Auffassung, ohne die Beifügung charakteristischer Merkmale für die einzelnen Monate, in einem syrischen Mosaikpaviment des Louvre wiederkehren. Scheint sich daraus zu ergeben, daß diese Art von schematischer Reihung aus dem Orient stammt, so lassen sich ähnliche Beziehungen für die Ortsbilder der Tafel II ermitteln, die mit ihren dicken Rundtürmen am meisten Ähnlichkeit mit denen des syrischen Evangeliars von 586 und des vatikanischen Kosmas zeigen. Auch der Prophet Jonas erscheint auf Tafel III nach orientalischer Sitte bekleidet. Die übrige Masse der Propheten dagegen (Taf. III. VII) zeigt zwar im allgemeinen den herkömmlichen Typus, d. h. griechische Gewandung mit Chiton und Pallium, in der Linken das mit dem Kreuze bedeckte Buch, aber orientalisch ist, daß die Linke, welche das Buch hält, mit dem Gewande bedeckt ist, und die Rassenechtheit der Köpfe. Über letztere würde man allerdings auch anders denken, wenn sich herausstellte, daß die Miniaturen der Weltchronik nicht in Oberägypten, wie Strzygowski meint, sondern in dem judenfreundlichen Alexandrien entstanden sind.

König David (Taf. VII) erscheint, wie auch in späteren Darstellungen, in der Tracht der byzantinischen Kaiser, die aus Persien stammt, und die auch die im Papyrus (Taf. VI u. VIII) dargestellten Kaiser haben. Aber es fehlt letzteren der gelbe Einsatz an der Chlamys, den das Kostüm des David hat. Vielleicht, so vermutet Strzygowski unter Vergleichung von Procop. de aedif. III 1, ist dieses daher direkt vom Orient her übernommen.

Einzig in ihrer Art ist bis jetzt die Figur des Samuel, der als thronend dargestellt ist.

Priestergestalten erscheinen nur zwei in den Fragmenten, der Hohepriester Heli und Zacharias[1]), der Vater des Täufers Johannes. Beide tragen noch nicht nach der später üblichen Weise das biblische Priesterkostüm[2]), sondern, wie die Propheten, Chiton und Pallium.

Von Kaiserbildnissen sind in den Fragmenten vier einigermaßen gut erhalten, drei auf Tafel VI Verso: Theodosius, Honorius und Eugenius, dazu auf Tafel VIII D Rekto ein Unbekannter. Alle tragen das schon oben er-

---

1) Dieser ist erst durch das Protevangelium Jacobi zum Hohenpriester gemacht worden, was dann allerdings zahlreiche Kirchenväter angenommen haben.
2) Vgl. Graeven, Byz. Z. X (1901) S. 2 f.

wähnte Kostüm, dazu in der Linken die blaugraue Reichskugel, anscheinend „mit weißem Diagonalkreuz".[1]) Was es mit diesem „Diagonalkreuz" für eine Bewandtnis hat, wird von Strzygowski nicht gesagt und kann auch nicht gesagt werden, da die ganze Deutung auf einer falschen Wiedergabe des Originals durch die Kopie beruht. Es handelt sich nämlich gar nicht um ein Kreuz, sondern um die beiden sich rechtwinklig schneidenden Metallreifen, welche die Reichskugel, das Symbol der Weltherrschaft[2]), umschlossen, und die im Original gewiß auch mit gelber Farbe, d. h. golden dargestellt waren. In der Tat ist das Richtige noch einigermaßen zum Ausdruck gekommen auf Tafel V Rekto, wo einem makedonischen König die Reichskugel gegeben ist, ferner auch, wie es scheint, auf Tafel VIII D Rekto.

Die Könige haben je nach ihrer Nationalität verschiedene Kleidung, aber meist ohne charakteristische Merkmale. Nur die lydischen Könige tragen phrygische Mützen, was der Gepflogenheit entspricht, orientalische Personen mit dieser Kopfbedeckung darzustellen.[3]) Ferner ist von den Makedoniern einem (nicht allen!) die Reichskugel beigegeben. Nach unsern vorherigen Bemerkungen kann es wohl nicht zweifelhaft sein, daß dieser Eine Alexander der Große, der Weltbeherrscher, ist, und wer eine lebhafte Phantasie besitzt, wird zwischen der rohen Kopie des Papyrus und den bekannten Darstellungen Alexanders vielleicht noch eine entfernte Ähnlichkeit herausfinden.

Auf Tafel VI Rekto berichtet der Text den Tod des alexandrinischen Patriarchen Timotheos I, was in der beigefügten Miniatur — höchst originell — durch seine Mumie zum Ausdruck gebracht wird. Theophilos, der Nachfolger jenes Timotheos, ist zweimal dargestellt, etwas jugendlicher bei seiner Erhebung auf Tafel VI Rekto, greisenhafter, aber als Triumphator über das besiegte Heidentum in purpurnem Obergewand auf dem Verso derselben Tafel. Die beiden Darstellungen sind einander so unähnlich, daß die Annahme ausgeschlossen ist, der Miniator, ein Zeitgenosse des Theophilos, habe eine Porträtdarstellung desselben zu geben versucht.

Gänzlich fehlt in den Fragmenten leider eine Christusfigur, trotzdem dieselbe auf Tafel VII C Verso vorausgesetzt werden muß, wie das erhaltene Stück des Kreuznimbus beweist. Wohlbegründet scheint uns die Beziehung von Tafel VIII E Verso — Haupt eines schwarzhaarigen Mannes mit langem,

---

1) Strzygowski S. 151, 121 f., 125.

2) Diese Reichskugel ist bekanntlich eine Nachbildung des kolossalen Erdglobus, der nach den Angaben des Krates von Mallos im Hofe des pergamenischen Museums aufgestellt war (vgl. Wachsmuth, De Cratete Mallota, S. 22 ff.; Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde I, S. 248; Berger, Gesch. der wiss. Erdkunde bei den Griechen S. 126 ff.; Fiorini, Erd- und Himmelsgloben, bearbeitet von Günther S. 4 f.). Die beiden sich kreuzenden Metallreifen sind eine Nachbildung der beiden sich schneidenden Ozeangürtel (des äquatorialen und des meridionalen) des Krates. Für die kunstwissenschaftliche Behandlung der Frage s. Sittl, Der Adler und die Weltkugel (Jahrb. f. Phil. Suppl. XIV [1884]) S. 43 ff. 48 ff.

3) Kraus, R. E. II 212. Strzygowski S. 152 und die dort genannten Werke. Interessant ist übrigens, daß die Mützen des Pharao und seiner Krieger bei W. de Bock, Matériaux pour servir à l'archéologie chrétienne (1901) S. 24 f. pl. XI. XII ebenso wie die der lydischen Könige von gelber Farbe sind. Auch in den Oktateuchen haben die Begleiter des Pharao die Spitzmütze, er selber aber nicht. S. Strzygowski, Byz. Archiv II, Taf. XXXIII und S. 117.

gerade abschließendem Bart auf einer blaugrauen Schüssel, die von einer Hand emporgehalten wird — auf Johannes den Täufer.

Frauengestalten finden sich im ganzen vier: Anna, die Mutter Samuels (VII A Rekto), Anna die Prophetin (VII C Verso), Maria mit dem Christuskinde und neben ihr eine andere Frau, wahrscheinlich Elisabeth (VII C Verso und VII D + E Verso). Die Tracht ist bei allen dieselbe: ein vollständig gelbes Gewand, das schleierartig vom Kopfe herabfällt und den ganzen Körper einhüllt. Außerdem haben sie sämtlich unter dem Schleier einen weißen „Wulst“[1]), der sich wie ein Halbmond um das Gesicht legt und von Strzygowski S. 154 mit der von Eusebius, de martyr. Palaest IX 9 στέμμα, von Tertullian, de virgin. veland. C. 17 mitra genannten Binde der gottgeweihten Jungfrauen identifiziert wird.

Da die Gestalt der Maria, die auf dem linken Arm das Christuskind trägt, mit erhobener Rechten d. h. als orans dargestellt ist, so gibt dies Gelegenheit zu einer eingehenderen Erörterung über den Orantentypus[2]) und über die Maria Hodegetria (S. 155—161).

Die beste christliche Figur der erhaltenen Papyrusfragmente ist unstreitig die schon oben erwähnte des Engels, welcher den kleinen Johannes in den Armen des Zacharias segnet. Diese Figur fällt auf durch das kräftige Wachstum und eine gewisse Eleganz der Bewegungen und ist nach dem Urteil Strzygowskis auf dem Boden der hellenistischen Kunst gediehen.

Obschon dem Miniator, wie oben bemerkt, klare Raumvorstellungen fehlten, so finden sich doch schon hier und da landschaftliche Motive verwandt, besonders häufig das Pflanzenmotiv, welches darin besteht, daß die einzelnen Figuren durch staudenartige Pflanzen voneinander getrennt werden. Dieses Motiv glaubt Strzygowski wegen seines häufigen Vorkommens auf ägyptischen Monumenten als ein spezifisch hellenistisch-koptisches in Anspruch nehmen zu müssen.

Architekturmotive kommen nur zweimal vor, in den Bildern der kleinasiatischen Provinzen (Taf. II Verso) und der Darstellung des Serapeions (Taf. VI Verso). Während im ersteren Falle an Nachahmung wirklicher Architekturen sicherlich nicht zu denken ist, könnte man im zweiten Falle zweifelhaft sein, doch entscheidet Strzygowski sich wohl mit Recht für die Annahme, daß Anklänge an das von Theophilos zerstörte Serapeion nicht vorliegen, und daß wir also auch in diesem Falle es mit einem Phantasiegebilde zu tun haben.

Bei der nun folgenden stilkritischen Untersuchung sieht sich Strzygowski veranlaßt weiter auszuholen und die gesamte Entwicklung der Miniaturmalerei in den Bereich seiner Betrachtungen zu ziehen. Der Inhalt derselben läßt sich etwa so wiedergeben. Man muß in der Miniaturmalerei zwei Richtungen unterscheiden, erstens die Illustration und zweitens den ausgeprägten Schmuckstil (S. 180). Die Illustration will nichts anderes als zu denen sprechen, welchen das derb materielle Bild mehr sagt, als der geschriebene Text (S. 180. 202). Die Kunst ist daher in diesem Falle

1) Vgl. darüber auch Garrucci III 55 (Tav. 130, 1), III 80 (Tav. 151), der an erster Stelle den Wulst für einen weißen Saum, an zweiter für einen weißen Schleier hält, ferner Wilpert, Die Gewandung der Christen (1898) Fig. 22, wo derselbe als Haube gedeutet wird.

2) Vgl. dazu jetzt auch L. von Sybel, Christliche Antike (1906) S. 255—265.

nicht Selbstzweck, sondern ausschließlich Mittel. Sie soll, was Nilus und Gregor der Große von den Wandbildern sagen, den Illiteraten dienen (S. 143). Der Schmuckstil andererseits verfolgt künstlerische Zwecke: für ihn ist die Einführung des Ornamentes charakteristisch. Die Trennung der beiden Stilrichtungen äußert sich auch in der Verwendung des Materials: für die Illustration dient als solches der Papyrus, für den Schmuckstil das Pergament. Die eigentliche Heimat des Papyrustypus ist Ägypten, wo sich schon aus alter Zeit illustrierte Darstellungen nachweisen lassen, von denen A. Wiedemann auf S. 171 eine lange Liste zusammengestellt hat. Der Pergamenttypus dagegen mit seiner Vorherrschaft des Ornamentes ist vorderasiatisch-orientalischen Ursprungs, gehört aber erst der christlichen Zeit[1]) an. Seine Ausbildung erhält dieser Typus in den orientalischen Klöstern des Hinterlandes, vornehmlich in Edessa, und dringt von da allmählich im 4. und 5. Jahrh. über Armenien, Kleinasien, Syrien und Ägypten siegreich nach Westen vor (S. 175. 180 f.). Die älteste nachweisbare Handschrift des Schmuckstiles ist der Chronograph von 354, die „wohl in Codexform abgefaßt, also wahrscheinlich auf Pergament geschrieben war“ (S. 181). Nichts mit jenem Stil haben die Miniaturen der alexandrinischen Weltchronik zu schaffen, die weder Rahmungen noch richtige Ornamente im Text noch eine einheitliche, für das einzelne Codexblatt berechnete Bildkomposition haben (S. 185) und in ihrer unkünstlerischen Anordnung an die barbarischen Kuppelfresken im Hauptgebäude der Oase el-Kargeh erinnern.

Wie weit diese Aufstellungen berechtigt sind oder nicht, werden Berufenere zu entscheiden haben. Uns scheint vor allem die Trennung von Illustration und Schmuckstil in der hier durchgeführten Schärfe unhaltbar. Denn es ist von vornherein wenig wahrscheinlich, daß die Illustration nur der Veranschaulichung des Textes, nicht auch dem Schmuck habe dienen wollen, wobei ja nicht ausgeschlossen ist, daß die Kunst des Illustrators oft eine recht niedrige gewesen sein mag, wie z. B. in den Miniaturen der Papyruschronik, bei denen man freilich nicht vergessen darf, daß sie Kopie, nicht Original sind. Umgekehrt haben sich die Miniaturen des 5. und 6. Jahrh. zwar unter dem Einfluß des Kirchenstiles mehr und mehr zu selbständigen Kunstwerken entwickelt, aber auch sie sind bis zu einem gewissen Grade doch noch mit dem Texte in Zusammenhang, d. h. Illustration geblieben. Selbst im Codex Rossanensis, wenn man nicht an Einzelheiten klebt, ist ein solcher Zusammenhang erkennbar.

Da der Text der Weltchronik sicher in Alexandrien geschrieben ist, sollte man meinen, daß dort auch der Ursprung der Miniaturen zu suchen sei. Strzygowski will es anders: nach ihm ist die Chronik von Alexandrien nach Oberägypten gekommen und dort in einem der koptischen Klöster mit Miniaturen versehen worden (S. 186. 132). Die Gründe für diese Annahme findet Strzygowski in spezifisch-koptischen Zügen, die er in den Miniaturen wahrzunehmen glaubt. Als spezifisch-koptisch gilt ihm zunächst eine sich seitlich vom Kopfe ausladende Haartracht, welche die Serapisbüste (VI Verso)

---

1) Bei Martial XIV 186 wird nun zwar schon ein pergamentner Vergilcodex mit dem Bilde des Autors erwähnt. Aber Strzygowski (S. 180) vermutet, daß hier die Übertragung eines in den Papyrushandschriften aufgekommenen Brauches vorliegt. „Beweis die bekannte Stelle, die bezeugt, daß Varro auf diese Art 700 Porträts gesammelt habe.“ Gemeint ist natürlich Plin. N. H. 35, 11.

und vielleicht auch der Engel (VII D + E Rekto) zeigen. Entschieden koptisch soll ferner das starke Vorherrschen des Gelb in der Farbe der Miniaturfragmente sein, endlich die Anwendung ungebrochener heller Farben in sehr dünnem Auftrag (z. B. bei dem gelben Gewande der Anna VII A Rekto).

Sehr reichhaltig sind ja diese „koptischen" Bestandteile gerade nicht, aber wenn sie als solche gelten können, so sieht man nicht ein, warum sie in der alexandrinischen Mischkunst nicht auch ihren berechtigten Platz gehabt haben sollen.

Eine besondere Bestätigung für seine Ansicht, daß die Miniaturen des Chron. Alex. in Oberägypten entstanden seien, findet Strzygowski noch in den Beziehungen zu der gleichfalls mit Illustrationen veröffentlichten *χριστιανικὴ τοπογραφία* des Kosmas. Diese habe ein ganz ähnliches Schicksal gehabt, wie jenes, denn Kosmas habe als Kaufmann in Alexandrien gelebt und sich später in ein Sinaikloster zurückgezogen, wo er sein Werk verfaßte. Die erwähnten Beziehungen sind für Strzygowski so bedeutungsvoll, daß er sogar einen Augenblick daran gedacht hat, ob Kosmas nicht auch der Schöpfer des Chron. Alex. gewesen sein könne (S. 190). Nun hat sich ja freilich in neuerer Zeit, ich weiß nicht durch welches Mißgeschick, die Ansicht festgesetzt, daß Kosmas Mönch in einem Sinaikloster gewesen sei, aber daran ist nur soviel Wahres, daß er allerdings die Sinaihalbinsel bereist[1]) und manches Interessante, z. B. über die Sinai-Inschriften aus Autopsie berichtet hat. Mönch jedoch ist er dort niemals gewesen, sondern vielmehr in Alexandrien[2]), wo ihn sein Freund Pamphilos[3]) aus Jerusalem besuchte und zur Abfassung der Topographie ermunterte, lib. II p. 124 Montf.: *ὅτε τῇ τοῦ θεοῦ βουλῇ ἐξ Ἱεροσολύμων πρὸς ἡμᾶς ἐνταῦθα τῇ μεγίστῃ Ἀλεξάνδρου πόλει παρεγένου, ἐνοχλῶν ἡμῖν περὶ τούτου οὐ διέλιπες.* Dort in Alexandrien befand er sich auch noch während der Abfassung des 6. Buches, vgl. VI p. 264 *Λαβὼν δὲ καὶ αὐτὸς ἐνταῦθα τῇ Ἀλεξανδρείᾳ κτλ.*

Ebenso fehlt es, wie wir bereits oben S. 634 f. richtig gestellt haben, auch an direkten Beziehungen zwischen dem Prophetenkataloge des Kosmas und dem der Papyruschronik. Jedoch soll zugegeben werden, daß sich bei einer vergleichenden Untersuchung aller vorhandenen Kataloge dieser Art möglicherweise ein indirekter Zusammenhang herausstellen wird, aber dazu bedarf es zunächst des Erscheinens der erwähnten Schrift von Schermann.

Was endlich den Bilderkreis des Kosmas und des Chron. Alex. (beziehungsweise der Excerpta Barbari) betrifft, so begegnet man da allerdings auffallenden Konkordanzen. Aber diese erklären sich unseres Erachtens durch die Benutzung verwandter Typen. Da jedoch eine eingehende Erörterung aller darauf bezüglichen Fragen wieder mit dem Prophetenkataloge des Kosmas zusammenhängt, da ferner, wie ich aus Rom erfahre, die Aus-

---

1) Liber V p. 205 Montf.: *ὡς αὐτὸς ἐγὼ πεζεύσας τοὺς τόπους μαρτυρῶ.*

2) Das hat schon richtig erkannt Fabricius, Bibl. Gr. T. II p. 609. Vgl. auch Bandini, Catal. ms. Graec. biblioth. Laurent. I p. 438, n. 2.

3) Dieser Pamphilos ist identisch mit dem Verfasser einer von A. Mai veröffentlichten Schrift (Nov. Patrum Bibl. II S. 597 ff.), wie Fr. Diekamp in seiner Theol. Revue V [1906] Sp. 157 vermutet und wie demnächst Junglas in einer Breslauer Dissertation über Leontius von Byzanz weiter ausführen wird. Ich verdanke die letztere Angabe einer freundlichen Mitteilung des Herrn Professor Diekamp.

gabe der Miniaturen des vatikanischen Kosmas in wenigen Monaten erscheinen wird[1]), so darf ich hier wohl mit einem vorläufigen Hinweis auf Hans Graeven in dieser Zeitschrift X (1901) S. 3 ff. von Weiterem absehen. Jedenfalls dürften die vorgebrachten Gründe ausreichen, um die Hypothese von dem koptischen Ursprung der Miniaturen als höchst unsicher erscheinen zu lassen.

Das Schlußkapitel der Untersuchungen Strzygowskis enthält ein zusammenfassendes Urteil über den Kunstwert der Miniaturfragmente.

Höxter. C. Frick.

J. Strzygowski, Die Miniaturen des serbischen Psalters der Königl. Hof- und Staatsbibliothek in München. Nach einer Belgrader Kopie ergänzt und im Zusammenhang mit der syrischen Bilderredaktion des Psalters untersucht. Mit einer Einleitung von **V. Jagić**. (Denkschriften d. Kaiserl. Akad. d. Wiss. in Wien. Philos.-histor. Klasse.) Wien 1906. gr.-4⁰. LXXVII und 139 S. mit 1 Tafel in Farben-, 61 in Lichtdruck und 43 Abbildungen im Texte.

Wenn infolge einer Verkettung unliebsamer Umstände erst recht verspätet die Bemerkungen ans Licht treten, die ich an die jüngste große Publikation Strzygowskis knüpfen zu sollen glaube, so möchte ich dieselben sofort mit der entschiedenen Erklärung eröffnen, daß auch nach den bedeutendsten bisherigen Arbeiten des hochverehrten Verfassers, von „Orient oder Rom", über „Kleinasien" bis zu „Mschatta" und der „Alexandrinischen Weltchronik", diese Publikation mir so recht im Lichte einer kunstwissenschaftlichen Tat ersten Ranges erscheint. An einem Wendepunkte einer in ihrer Folgerichtigkeit den Eindruck des Notwendigen machenden Forschungsentwicklung berührt sie mich wie ein sieghaft lautes, geradezu drängendes: „Vorwärts!"

Es ist eine für uns Gleichstrebende überaus erfreuliche Tatsache, vor der auch die unbeugsamsten Gegner nicht lange mehr werden die Augen verschließen können, daß der Kampf, dessen Fahne der Grazer Kunsthistoriker mit bewunderungswerter Standhaftigkeit immer wieder aufnimmt, denn doch entschieden nicht umsonst gekämpft wird, der Kampf um die Anerkennung dessen, was ich im Anschluß an Kantsche Redeweise den entwicklungsgeschichtlichen Prinzipat des Orients in Sachen der spätantiken und christlichen Kunst nennen möchte. Mag diese oder jene Einzelaufstellung Strzygowskis mit gutem Grunde kontrovers bleiben, mag eine wahrhaft geniale Kombinationsgabe auch nach dem Urteile prinzipieller Freunde ihn manchmal zu allzugewagten Intuitionen fortreißen, mag auch er dem allgemeinen Gesetze unterliegen, daß ein Extrem nur durch ein anderes, Einseitigkeit nur durch Einseitigkeit, menschlicher Irrtum immer selbst nur in tastendem Irren überwunden wird, mag es vor allem wahr sein, daß bei einer größeren Beherrschung der kulturellen Gesamtzusammenhänge und insbesondere der literarischen und liturgiegeschichtlichen Parallel-

1) In den Codices e Vaticanis selecti unter dem Titel Le miniature della Topografia cristiana di Cosma Indicopleuste (Vaticanus graecus 699). Vgl. auch Kaufmann, Handbuch der christl. Archäologie (1905) S. 479, A. 2.

tatsachen verschiedentlich an und für sich richtigen Erkenntnissen unseres Meisters eine noch solidere Fundamentierung gegeben werden könnte, als er selbst bislange sie ihnen zu geben vermochte, das alles sind Kleinigkeiten neben der maßgebenden Hauptsache. Diese aber liegt darin, daß dank ganz wesentlich der Lebensarbeit Strzygowskis in immer weiteren Kreisen die Einsicht zum Durchbruche kommt, daß für die Masse der noch gestern romzentrisch angefaßten oder unter dem Inkubus des Begriffs „byzantinisch“ stehenden Probleme älterer christlicher Kunstgeschichte der Ausgangspunkt jedes aussichtsvollen Lösungsversuches nur im eigentlichen Orient, in der späthellenistischen Großstadtkunst Asiens und Ägyptens und in der gleichzeitigen bzw. älteren asiatischen und ägyptischen Hinterlandkunst, liegen kann. Ein Faktor nun, der bei dieser kunsthistorischen „Umwertung aller Werte“ mehr und mehr in den Vordergrund tritt, ist derjenige der syrischen Kunst, und es würde unvorsichtig sein leugnen zu wollen, daß es sich hier um einen Begriff handelt, der noch keineswegs nach allen Seiten hin inbezug auf Umfang und Inhalt geklärt ist. Am sichersten wird man das Syrische — bereits seit Vogüé — auf dem Gebiet der Architektur zu fassen und zu bestimmen vermögen. Dafür, daß es für das Ornament wesentlich ebenso steht, hat wieder Strzygowski selbst gesorgt. „Mschatta“ hat da für jeden, der „Augen hat, zu sehen, und Ohren, zu hören“, gründliche Arbeit getan. Am prekärsten liegen die Dinge für das Ikonographische. Denkmäler monumentaler Kunst fehlen hier im Lande selbst aus irgendwie älterer Zeit in bedauerlichem Gegensatz zum Bereiche des Koptischen noch völlig. Kleinkunstdenkmäler verschiedener Zweige findet man beispielsweise in Daltons Katalog der einschlägigen Schätze des British Museum, aber sie gleichen den ersten Schwalben, die keinen Sommer machen. Daß unter diesen Umständen die Ikonographie der „syrischen“ Kunst vor allem an der Hand der Buchmalerei werde aufgehellt werden müssen, ist eine Erkenntnis, die in mir schon seit Jahren reifte, und zwar werden hier in erster Linie die auch textlich syrischen Miniaturhandschriften und diejenigen Miniaturhandschriften mit nichtsyrischem Text als sicherste Grundlage heranzuziehen sein, bei denen zu Abweichungen von gemein-byzantinischen Typen die Gewißheit syrischer Provenienz im geographischen Sinne hinzutritt. Nach der ersteren Seite hat man bisher wesentlich nur mit dem — noch immer nicht wissenschaftlich publizierten! — Rabbûlâkodex in Florenz zu operieren vermocht. Nicht mehr als neben ihm recht Untergeordnetes konnten Stegenšek und ich *Oriens Christianus* I S. 343—355. III S. 173—200 aus römischen Handschriften ans Licht ziehen, und zuletzt hat P. Beissel S. J. in seiner „Geschichte der Evangelienbücher in der ersten Hälfte des Mittelalters“ S. 69 f. flüchtig ein miniaturengeschmücktes, „syrisches“ Evangeliar in Bologna beschrieben, von dem ich übrigens Grund habe zu fürchten, daß es am Ende tatsächlich ein armenisches ist. Ich selbst werde nun allerdings bei Publikation des *Oriens Christianus* IV S. 409—413 von mir signalisierten illustrierten syrischen Evangeliars im jakobitischen Markuskloster zu Jerusalem aus dem Jahr 1121 einmal ganz allgemein mit der Verwertung der glücklicherweise doch nicht ganz so wenigen erhaltenen Bilderkodizes mit syrischem Text Ernst zu machen versuchen. An Handschriften in Jerusalem, London, Oxford, Berlin und Paris kommen zunächst weitere Evangeliare und Tetra-

evangelien, sowie je ein Homiliar, Lektionar, Pontifikale und Meßbuch in Betracht. Ich werde ferner in diesem Zusammenhang nachdrücklich auf die hochinteressante Folge von Federzeichnungen in einer aus Mesopotamien stammenden arabischen Apokryphenhandschrift wiederum zu Florenz hinweisen, deren erste, freilich auch höchst ungenügende Beschreibung durch Rjedin, Petersburg 1894, durch ihre Abfassung in russischer Sprache sich die gebührende Beachtung versperrt sah. Ich werde endlich bei anderer Gelegenheit mit den sehr un„byzantinischen" Evangelistenbildern des nachweislich in Damaskus hergestellten griechischen Tetraevangeliums *Ἁγίου Τάφου* 56 zu Jerusalem genau bekannt zu machen haben.

Allein auch wenn alle diese Dinge vorgelegt sein werden, wird ein wahrheitsgemäßes Gesamtbild der syrischen Buchmalerei auf so direktem Wege allein nicht zu gewinnen sein. Ihr Hauptwert wird noch immer darin bestehen, daß hier ein fester Maßstab gegeben sein wird, an dem gemessen auch das ikonographische Material weder in Syrien entstandener, noch vollends syrischen Text aufweisender Bilderhandschriften als Niederschlag syrischer Tradition sich wird mit Bestimmtheit erweisen lassen. Die ältere christliche Kunstforschung wird allzeit damit rechnen müssen, hochbedeutsame Schöpfungen syrischer Buchmalerei nur mehr durch das Medium in ganz anderen Kunstkreisen späterer Zeit entstandener Repliken und Bearbeitungen sich nahe bringen zu können, ganz so wie die klassische Archäologie an der Hand eines Plinius und Pausanias den Nachhall hellenischer Kunst der höchsten Blütezeit in den Marmorwerken des kaiserlichen Rom verfolgt. Ich nenne absichtlich Plinius und Pausanias. Denn einen zweiten, in gewissem Sinne hier mit ihnen vergleichbaren Maßstab zur Prüfung anderweitiger Miniaturmalerei auf syrische Grundzüge besitzen wir schon gegenwärtig an den Texten syrischer Literatur und Liturgie. Bereits habe ich denn auch *Oriens Christianus* IV S. 187—190 auf Grund des Vergleichs mit einem von Budge edierten nestorianischen Marienleben die bekannte Illustration der Muttergottesfestpredigten des Jakobos von Kokkinobaphos vermutungsweise für den vor„byzantinischen", syrischen Kunstkreis angesprochen. Ich werde nächstdem mit aller Bestimmtheit einen gewissen Illustrationstypus des armenischen Tetraevangeliums und einen byzantinischen Buchschmuk des Praxapostolos auf syrische Grundlage zurückzuführen haben. Eine andere Revindikation ähnlicher Art für syrische Kunst und zwar eine solche von allerhöchster Bedeutung, hat nun unterdessen Strzygowski unternommen, und ich glaube, daß die obigen Zusammenstellungen dartun, daß es mir nicht an Material gebricht, um die Berechtigung seines Unternehmens einigermaßen nachzuprüfen. Ich betone dies zur Abwehr eines beinahe in kunstgeschichtlichen Agnostizismus ausartenden Skeptizismus, wie ihn etwa V. Schultze in den Monatsheften der kunstwissenschaftlichen Literatur 1906 S. 153 f. gegen die wesentlichen Aufstellungen Strzygowskis ziemlich unvorsichtig zur Schau trägt. Ich sage: unvorsichtig, weil Schultze kaum geahnt haben dürfte, wie viel schlechthin sicher syrisches Vergleichungsmaterial schon auf dem Gebiete der Buchmalerei selbst uns immerhin zu Gebote steht, nicht zu reden von Dingen, wie ich sie in meinen „Palaestinensia", Römische Quartalschrift für christl. Altertumswissenschaft und für Kirchengeschichte 1906 S. 123—149. 157—188 an Tafelbildern palästinensischer Kirchen, an vereinzelten Fresken im Kloster

Mâr Sâbâ und an dem großartigen Freskenschmuck der Kreuzeskirche trotz ihrer relativen Jugend mit altsyrischer Kunsttradition in Verbindung bringen konnte.

Was Strzygowski zunächst und unmittelbar bietet, ist die kunstwissenschaftliche Publikation des illustrierten serbischen Psalters *Cod. Slav. 4* der Münchener Staatsbibliothek und eines nächstverwandten Exemplars im Besitze der Belgrader Nationalbibliothek, die beide einleitend auch nach der philologischen Seite durch V. Jagić mit erschöpfender Ausführlichkeit behandelt werden. Eine Bilderfolge von nicht weniger als 153 Nummern wird damit unserer Forschung erschlossen, was an und für sich schon eine kaum hoch genug einzuschätzende Förderung derselben bedeutet. Eine farbige und 61 Lichtdrucktafeln von hervorragend guter Ausführung legen das gesamte Bildermaterial des Münchener Exemplars vor, wozu noch 25 in Zinkotypie dem Text eingefügte Proben von demjenigen des Belgrader Psalters kommen. Hervorzuheben, daß die genaue Beschreibung und kurze Erläuterung der einzelnen Darstellungen eine mustergültige ist, hieße dem Namen des Urhebers der Publikation gegenüber Eulen nach Athen tragen. Nur äußerst selten läßt die hier von ihm gegebene Deutung noch eine Ergänzung oder Berichtigung zu. So bemerkt Strzygowski S. 27 nichts Näheres über die „Riesenhand“, die in Nr. 25 (zu ψ 23. 2 f.) aus „dem Himmelssegment . . . ragt“ und „zwei Reihen von Büsten, unten Männer, oben Frauen, umfaßt“. Dargestellt sind hier aber die *πάντες οἱ κατοικοῦντες αὐτήν* der *οἰκουμένη*, die nach v. 1 *τοῦ κυρίου*, d. h. in der Hand und Gewalt des Herrn sind. Über die analoge Illustration einer Sapientiastelle später! Nicht richtig ist sodann S. 30 die Nr. 31 (zu ψ 44. 10 f.) gefaßt, und geradezu für das Verständnis irreführend ist die Taf. XIV 1 gewählte Unterschrift: „Christi Geschlecht in David und Maria“; illustriert werden entsprechend ihrer allgemeingültigen messianischen und mariologischen Deutung die Textworte: *παρέστη ἡ βασίλισσα ἐκ δεξιῶν σου, ἐν ἱματισμῷ διαχρύσῳ περιβεβλημένη πεποικιλμένη* durch die rechts vom thronenden Pantokrator stehende Gottesmutter als ЦРЦА ВСЕМѸ МИРѸ (Königin der ganzen Welt), wie bezeichnend genug die Beischrift sich ausdrückt; auf der anderen Seite steht David, der dieses Bild im Geiste schaut und nur Beiwerk sind zwei Engel als Thronassistenten des Christus-Pantokrator; *traditio legis* oder (*μικρὰ*) *δέησις*, in denen Strzygowski geradezu den „Grundtypus dieser Darstellung“ erblicken will, können nur rein äußerlich den symmetrischen Aufbau der organisch und selbständig aus dem zu illustrierenden Schriftwort herausgewachsenen beeinflußt haben. In der Kreuzigungsdarstellung von Nr. 53 (zu ψ 68. 22 f.) hätte S. 42 nicht der stets links stehende Lanzenträger zum Schwammhalter gemacht werden und noch weniger diesem der nur dem Lanzenträger zukommende Name „Longinus“ gegeben werden sollen; die Schuld an dem Irrtum trägt der zwischen der fraglichen Gestalt und dem Gekreuzigten stehende doppelhenkelige Krug; allein dieser ist gewiß nicht das Gefäß mit dem Essig-Gallentrank, sondern bestimmt das aus der von Longinus geöffneten Seite Christi herabrinnende Blut und Wasser aufzufangen; ich verweise zum Vergleiche auf das russische Kreuzigungsbild des Egbertpsalters und auf ein Wort im „großen Kanon“ des Andreas von Kreta (Ὠιδὴ δ'· τροπάριον κβ'): *Κρατῆρα ἡ ἐκκλησία ἐκτήσατο τὴν πλευράν σου τὴν ζωηφόρον.* Bei Nr. 55 (zu ψ 76. 2 f.)

ist S. 43 meines Erachtens zu Unrecht das mit gnostischer Apokryphik zusammenhängende Jacobysche Problem von „Christus als Jüngling—Greis“ herangezogen; Christus dürfte hier ursprünglich nur durch „die rote Büste des Emmanuel“ dargestellt sein, welche der ВЕТХЬ ДНЬМН (Alte der Tage) „hält“, dieser aber, nur infolge eines Kopistenirrtums als IC XC bebezeichnet, für den Schöpfer des Typus unserer Illustration Gott Vater gewesen sein, das Ganze also sich mit der neuerdings bloßgelegten Trinitätsdarstellung in Grottaferrata berühren, wo auch der greise Gott Vater die im Emmanueltyp gegebene zweite Hypostase auf den Knieen hält. Über eine Parallele auch in maronitischer Kunst wiederum später! Endlich nennt Strzygowski S. 47 sehr zu Unrecht die Mahlszene am „sigmaförmigen Tisch“ von Nr. 61 (zu ψ 77. 22) eine „im Rahmen des Wüstenlebens sonderbare“ Darstellung: es handelt sich einfach um eine Illustration speziell der Worte von v. 19: *Μὴ δυνήσεται ὁ θεὸς ἑτοιμάσαι τράπεζαν ἐν ἐρήμῳ*; bzw. von v. 20: *Μὴ καὶ ἄρτον δυνήσεται δοῦναι; ἢ ἑτοιμάσαι τράπεζαν τῷ λαῷ αὐτοῦ*; und wenigstens zweifelnd fragen möchte ich mich, ob wenn diese Miniatur „an Darstellungen des Abendmahls Christi“ anklingt, dies nicht mit den anderen Worten in v. 25 zusammenhängt: *Ἄρτον ἀγγέλων ἔφαγεν ἄνθρωπος*, die solche Breitseiten für eine typologische Deutung auf die Eucharistie darbieten, daß sich eine eigene geschichtliche Monographie mit dem Titel *Panis angelorum* schreiben ließe.

Niemand kann verkennen, daß dies alles Bemerkungen von verhältnismäßig recht untergeordneter Bedeutung sind, und ich würde sie hier kaum vorgebracht haben, wenn ich nicht glaubte, es könne Strzygowskis Verdienst um die Detailinterpretation der serbischen Psalterminiaturen überhaupt nicht klarer ans Licht gestellt werden, als durch die Tatsache, daß sie selbst einer genauesten Nachprüfung nur eine derartige kritische Ährenlese übrig gelassen hat. Es erwächst nunmehr die Frage, ob auch sein Gesamturteil über jene Miniaturen ein zutreffendes ist. Die alte Schule würde hier unstreitig nur ein — vielleicht hieße es sogar noch: recht junges — Denkmal „byzantinischer“ Kunst zu erblicken vermögen. Die völlige Abhängigkeit des „orthodoxen“ Slaventums von Konstantinopel scheint ja geradezu auf der Hand zu liegen. Allein wie er einst die Programmfrage „Orient oder Rom?“ aufgeworfen hatte, so stellt Strzygowski jetzt die Frage: „Orient oder Byzanz?“ und kommt zu dem Ergebnis, daß die serbische Psalterillustration mit Umgehung des byzantinischen Reichszentrums wesenhaft von einer noch frühchristlichen Vorlage herkomme, deren Heimat Syrien gewesen sei. Als „Kronzeugen“ für den noch frühchristlichen weil „hellenistisch-orientalischen Ursprung unseres Bilderzyklus“ ruft er die schon berührte Nr. 25 auf. Unterhalb der riesigen Gotteshand findet sich hier eine in der Tat als echte hellenistische Nymphe eingeführte Personifikation der *γῆ*. Auch ich glaube, daß eigentlich diese einzige Gestalt genügen müßte, um eine vorbyzantinische Grundlage der serbischen Psalterillustration zu erhärten. Ich möchte nun aber an der „Kreuzführung“ von Nr. 52 (zu ψ 68. 22 f.) noch eine weitere Darstellung heranziehen, die mir hier wegen des Verhältnisses von einschneidender Bedeutung zu sein scheint, in dem sie zu einem bestimmten altchristlichen Kunstdenkmal aus der Blütezeit der Sarkophagplastik steht. Es ist dies ein schönes Sarkophagfragment aus

griechischem Marmor im Museum des deutschen Campo Santo zu Rom, bezüglich dessen ich auf de Waal, Der Sarkophag des Junius Bassus S. 48, bzw. nunmehr auf Wittig, Die altchristlichen Skulpturen im Museum des deutschen Campo Santo in Rom S. 96 ff. (Abb. 40) verweise. Selbst wieder nächst verwandt mit dem entsprechenden Kompartiment des Bassussarkophags führt dasselbe den Gerichts- oder Todesgang des Herrn in einer Weise vor, die auf den ersten Blick frappierend an die schon durch das Fehlen des Kreuzes selbst ungemein auffällige serbische „Kreuzführung" erinnert. Hier wie dort geht Christus nach rechts, blickt aber nach links zurück. Hier wie dort faßt ihn von hinten eine unbewaffnete Gestalt an. Der Soldat, der ihn, vor ihm herschreitend, führt, hat in der serbischen Miniatur lediglich das Schwert schon gezückt, nach dem er auf dem Skulpturbruchstück zu Rom eben erst drohend greift. Selbst die wenig natürliche Haltung der hier gefesselten Hände des Heilands erinnert in der ersteren noch an den würdevollen Gestus seiner dort freien Rechten, der für das Steinbildwerk charakteristisch ist. Nur der bärtige Christustyp ist statt des jugendlich unbärtigen eingeführt, die malerische Staffage einer „Landschaft mit Felsen und Bäumen" als Hintergrund beigefügt und nach links auch das Personal der Szene durch weitere „Pharisäer" und durch die Gruppe der weinenden Frauen erweitert. Übrigens berührt auch gerade noch unter diesen letzteren eine von Strzygowski S. 41 mit Recht hervorgehobene, besonders „schöne Gestalt", welche die „Linke unter dem Gewand an den starrblickenden Kopf" „legt", wiederum so rein hellenistisch, ja hellenisch als die γῆ von Nr. 25. Darstellungen der Verstorbenen auf attischen Grabreliefs, die sog. „Penelope" des Vatikan, die sichere Penelope einiger seinerzeit zuerst von Thiersch im Zusammenhang behandelten Terrakottareliefs, die archaïsche Elektra eines solchen Reliefs aus Melos (Monumenti dell' Inst. VI. Taf. 57) sind Schwestererscheinungen dieser Gestalt, und an die Schilderung fühlt man sich bei ihr wie bei ihnen erinnert, die bei ihrem ersten Auftreten die Odyssee α′ v. 334 von Penelope entwirft:

ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα.

Ich meine, man müßte jeden Tastsinn für das echt Hellenistisch-Altchristliche verloren haben, um in unserer Psalterminiatur die Vergröberung einer durchaus noch jener Sphäre angehörenden malerischen Komposition zu verkennen, die auf dem Fragment des Campo Santo bzw. in weiterem Sinne auf dem Sarkophag des Junius Bassus und in einigen anderen Darstellungen der Vorführung vor oder der Wegführung von Pilatus an den teils römischen, teils gallischen Sarkophagen bei Garrucci Taf. 331.2, 334.2, 435.3, 346.1 und 352.2 ihre plastischen Seitenstücke hat. Übrigens berühren sich mit dieser Denkmälergruppe auch im Bereiche des altchristlichen Mosaiks die Pilatusszene und die Kreuzführung in S. Apollinare Nuovo zu Ravenna und in demjenigen der frühchristlichen Buchmalerei des Abendlandes die Gruppe Christi vor Kaiphas und die mit: *Duxerunt ut crucifig(erent)* bezeichnete erste Kreuzführungsszene des Gregorianischen Evangelienbuches in Cambridge (Beissel a. a. O. S. 89. Abb. 22).

Darf nun eine nicht erst byzantinische, sondern noch wesenhaft frühchristliche Grundlage der serbischen Psalterredaktion mit aller Entschiedenheit angenommen werden, so gilt es weiterhin zu untersuchen, ob mit gleicher Bestimmtheit gerade Syrien als die Heimat jener Grundlage be-

zeichnet werden kann, und ich meine, gerade an diesem Punkte sollte jeder Zweifel ausgeschlossen sein. Ich gebe zu den diesbezüglichen Ausführungen Strzygowskis S. 96—100, die ich selbst nachzulesen bitten muß, zunächst wieder eine Ergänzung, indem ich den syrischen Charakter einer Reihe von einzelnen Miniaturen feststelle. In Betracht kommt hier sofort das als Nr. 1 unsere Miniaturenfolge eröffnende Vorsatzbild der Überreichung des „Kelches des Todes" an einen Jüngling. Strzygowski hat S. 10 „Orientalisten und Slavisten" aufgefordert, in den ihnen „bekannten Motiven des Volksglaubens" nach einer „Parallele" zu diesem „vorläufig im Gebiete der bildenden Künste ohne Parallelen" dastehenden „Überreichen des Kelches mit dem tödlichen Gift" „zu suchen". Diese Parallele bietet nun die ältere syrische Poesie dar, welcher der bildliche Ausdruck vom „Kelche des Todes" ganz geläufig ist. So frägt beispielsweise ein gewisser Joannes von Bîrtâ in einer von mir edierten *Κοίμησις*-Dichtung (*Oriens Christianus* V S. 104) bezüglich der heimgegangenen Gottesgebärerin: ܘܟܣܐ ܕܚܝܐ ܘܦܘܪܩܢܐ: ܠܥܠܡܐ ܟܠܗ ܗܝ ܡܫܩܝܐ: ܘܐܝܢܐ ܗܝ ܥܠܬܐ ܕܐܝܟ ܟܠܢܫ: ܛܥܡܬ ܠܗ ܟܣܐ ܕܡܘܬܐ. „Und den Kelch des Lebens und der Erlösung schenkte sie der ganzen Welt. Was ist da der Grund, daß sie wie jedermann den Kelch des Todes kostete?" In einem noch unediertem Gedicht über Petri römisches Wirken, das ich in Jerusalem kopierte, sagt Jaʿqûβ von Srûγ: ܘܐܢ ܢܩܪܒܘܢܟ ܟܣܐ ܕܡܘܬܐ „Und wenn sie dir den Kelch des Todes darbieten ...". In einem offenbar dem klassischen Zeitalter der syrischen Dichtkunst angehörenden anonymen Wechsellied auf die Kreuzigung endlich, das er demnächst veröffentlichen wird, heißt es, wie mir Herr Dr. B. Kirschner mitzuteilen gestattet: ܡܝܬܐ ܗܘ ܡܟܝܠ ܕܗܐ ܐܫܬܝܗ: ܠܟܣܐ ܕܡܘܬܐ „Ein Toter ist er nun; denn er hat den Kelch des Todes getrunken." Besonders die erste dieser Stellen ist lehrreich, weil sie dartut, wie wenig das christliche Bild des Todeskelches etwa mit der „Sokrateslegende" zu schaffen hat, daß es vielmehr durch eine gegensätzliche Ideenassoziation aus der Vorstellung des eucharistischen Lebenskelches, des „*calix salutis perpetuae*" des römischen Meßkanons, herausgewachsen sein dürfte, wobei allenfalls noch das Getsemanewort *M* 26. 47 *λ* 22.42 vom *ποτήριον τοῦτο* des Leidens seine Rolle gespielt haben wird. Zu der im unteren Teile von Nr. 2 folgenden „Entblößung der Knochen" verweist Strzygowski sodann auf die inhaltliche Parallele „einer der Hauptszenen des großen Camposantobildes in Pisa." Da ist es mir denn höchst wertvoll, daß ich eine andere orientalische Parallele zu jenem Fresko in der Sphäre der altsyrisch beeinflußten Tafelmalerei Palästinas an einem Ikonostasion in Mâr Sâbâ fand und daß entsprechend eine Hauptvorstellung desselben, diejenige vom Haschen des Teufels nach den zum Himmel aufschwebenden Seelen, als dem alten syro-ägyptischen Mönchtum geläufig durch die Erzählung des hl. Athanasios *v. Ant. c.* 66 über eine Vision des hl. Antonius erwiesen wird. In einem Aufsatz über „Christlich-Orientalisches zu einer Schlußszene von Goethes Faust" hoffe ich demnächst einmal alle diese Dinge genauer zu behandeln. Die in Nr. 16 (zu *ψ* 8.2 f.) gegebene Darstellung der „Vernunft Davids", oder richtiger nach dem Textworte, der *μεγαλοπρέπειά σου ὑπεράνω τῶν οὐρανῶν* durch die — irrig wieder als IC XC bezeichnete — Taube des

Heiligen Geistes auf der *ἑτοιμασία* ist fast photographisch getreu das Oberstück eines Typus der Ausgießung des Pfingstgeistes, den ich schon *Oriens Christianus* IV S. 140—150 auf Syrien zurückführte, nachdem ich ihn wie in S. Marco zu Venedig auch in Grottaferrata und in der Hagia Sophia zu Konstantinopel nachgewiesen hatte. Unterdessen fand ich den übrigens auch noch in Hosios Lukas vertretenen tatsächlich am reinsten und ausgeprägtesten in dem Pfingstbild des syrischen Evangeliars von Jerusalem und kann nun seine radial von Syrien ausgehende Wirkung weiterhin auf syrisch beeinflußten Werken byzantinischer Kleinkunst, koptischen Tafelbildern und dem Elfenbeinpaliotto von Salerno aufzeigen. Mit dem entsprechenden Unterstück jenes Typus, seiner Apostelversammlung, besonders wie sie auf einer syrischen Holzschnitzerei aus dem Muttergotteskloster der nitrischen Wüste, heute im British Museum, (Katalog von Dalton Taf. XXXIV [8]) vorliegt, berührt sich denn auch das Pfingstbild Nr. 25 (zu ψ 23.2 f.) selbst. Besonders charakteristisch ist es, daß die allen Vertretern des Typus eigentümliche Einführung des Paulus in die Pfingstdarstellung auch hier wiederkehrt. Zu der Darstellung der „Völker" neben dem — seinerseits nicht syrischen, sondern echt byzantinischen — gekrönten *κόσμος* bietet hier weiterhin die syrisch angeregte armenische Illustration des Tetraevangeliums eigentümliche Parallelen. Nicht minder als für das Pfingstwunder erweist sich nun aber weiter für andere Neutestamentliche Hauptszenen spezifisch syrische Fassung der Darstellung als entscheidende Grundlage der serbischen Psalterillustration. Was das Weihnachtsbild anlangt, so hat Strzygowski S. 77 ganz allgemein darauf hingewiesen, daß „über den syrischen Ursprung" des „Typus kaum Zweifel sein" könne. Ich will, anknüpfend zunächst an die erste und reichste einschlägige Darstellung des slavischen Denkmals, Nr. 54 (zu ψ 71.6), etwas mehr ins Einzelne gehen. Der eigentümliche Hirte, der „rechts" „auf seinen Stab gestützt und einem aufspringenden Hunde etwas hinhaltend" gegeben ist, kehrt genau so in der syro-armenischen Illustration des Tetraevangeliums wieder. Daß die Betonung des ersten Bades des Jesuskindes nach Syrien, näherhin nach Palästina weist, tut, wie ich schon anderswo bemerkte, die Angabe des abendländischen Palästinapilgers Arkulf (Geyer, Itinera Hierosolymitana saeculi IV—VIII S. 256 v. 20 ff.) dar, laut welcher man im 7. Jahrhundert angeblich von diesem Bade herrührendes Wasser verehrte, das wunderbarer Weise sich nie sollte vermindert haben. Wie bevorzugt das Sujet in syrischer Kunst war, zeigt das syrische Homiliar *Sachau 220* der kgl. Bibliothek in Berlin, wo fol. 6 v⁰ A das Bad des Neugeborenen (in Sachau 5 Katalog S. 114 fälschlich: „Christus im Jordan . . ., links Johannes, rechts Maria"!) als Vorwurf einer selbständigen Darstellung erscheint. Und mehr noch! Gerade mit dieser syrischen Miniatur des 8. Jahrhunderts stimmt unsere serbische bis in so untergeordnete und darum doppelt bezeichnende Details hinein überein, daß hier wie dort von den beiden Frauen die eine sitzend, die andere stehend gegeben ist, hier wie dort eine von beiden völlig entblößte Arme hat, ein — auch auf einer syro-ägyptischen Holzskulptur des British Museum (Dalton a. a. O. Taf. XXXV [1]) wiederkehrendes — Rudiment natürlich der Entblößung des ganzen Oberkörpers, die Strzygowski S. 77 in Nr. 130 der slavischen Bilderfolge als „sonst nicht nachweisbar" mit Recht stark hervor-

hebt. Die links oben heranreitenden Magier gemahnen in dieser Darstellung so gut als in allen späteren sie vorführenden Miniaturen des serbischen Psalters in Haltung, Kleidung und Bewegungsrichtung nicht minder lebhaft an ein zweites Bild des Berliner Homiliars, das fol. 8 v⁰ B auch sie verselbständigt auf der Fahrt nach Bethlehem zeigt. Wenn sodann in einer jener späteren Darstellungen, Nr. 131, was Strzygowski S. 78 „ganz einzigartig" nennt, ihnen „ein Engel, an den ausgebreiteten braunen Flügeln kenntlich, vorausreitet", so kann hier allenfalls nur das Reiten des himmlischen Führers überraschen; die Führung der Magier durch einen Engel überhaupt ist dagegen wieder ein spezifisch ostsyrischer Legendenzug, von dem mit Nachdruck das nestorianische Marienleben Budges berichtet. Eine andere Darstellung der Magieranbetung, in Nr. 132, ist bereits von Strzygowski S. 102 durchaus richtig einem Kreise von Denkmälern „syroägyptischer Kunst des 6.—8. Jahrhunderts" eingeordnet worden. Ich füge noch hinzu, daß gewiß auch die bei allen Gliedern dieser Gruppe charakteristisch wiederkehrende Anwesenheit eines Engels mit jener ostsyrischen Legendenversion irgendwie ursächlich zusammenhängt, wiederhole aber die schon *Oriens Christianus* III S. 549 f. geäußerte Vermutung, daß der fragliche Engel gleichwohl dem Bildtyp nicht ursprünglich angehört, dieser von Hause aus vielmehr in symmetrischer Anordnung zu der thronenden Madonna vier — oder auch sechs Magier — als Abkürzung der für die literarische Überlieferung Syriens schlechthin kanonischen Zwölfzahl der Erstberufenen aus der Heidenwelt eingeführt hat. In der Jordantaufe der Nr. 87 (zu ψ 113.3 f.) befindet sich der „Flußgott" Jordan eben in der eigentümlichen Metamorphose, die, zu Ende geführt, ihn in der syro-armenischen Tetraevangelienillustration als eine Art affenähnlichen Koboldwesens erscheinen läßt. Ich verweise zum Vergleiche vorerst auf die Römische Quartalschrift 1906 Taf. VIII 6 von mir abgebildete armenische Miniatur, indem ich mir vorbehalte einmal zusammenhängend die Schicksale hellenistisch-altchristlicher Flußpersonifikationen in der späteren christlich-orientalischen Kunst zu verfolgen. Der serbische Psalter zeigt hier also eine etwas altertümlichere Entwicklungsstufe des entsprechenden Bildtyps jener zweifellos von Syrien herkommenden Miniaturenfolge. Überdies ergibt sich dafür, daß die ganze für den Orient kanonisch gewordene Komposition des Taufbildes syro-palästinensischen Ursprungs ist, eine ziemlich sichere Gewähr, daß in ihrem Rahmen in einzelnen Fällen wie auf dem Elfenbeinpaliotto von Salerno ein wieder von Arkulf (Geyer Itinera S. 265 Z. 15) bezeugtes Kreuzdenkmal erscheint, das die Taufstelle bezeichnen sollte. Die von Reil als „der zweite morgenländische (Haupt-)Typus" derselben scharf herausgearbeitete und unwiderleglich als syrisch erwiesene Komposition der Kreuzigungsdarstellung mit Maria und Speerträger links, Schwammhalter und Johannes rechts vom Kreuze sowie den Morra spielenden Soldaten am Fuße desselben liegt in der schon berührten Nr. 53 (zu ψ 68.2 f.) in einer höchst durchsichtigen Abkürzung vor, indem Maria auf der linken und der Schwammhalter auf der rechten Seite ausgelassen wurden. Die gleichfalls fehlenden Morraspieler finden sich alsdann in Nr. 24 (zu ψ 21.19 f.) und, wenn hier unter Weglassung von Speerträger und Schwammhalter die Szene links um zwei Begleiterinnen der Gottesmutter, rechts um den Hauptmann vermehrt ist und unter dem Kreuze der Adamschädel erscheint, so ergibt

dies genau die Kreuzigungskomposition des syrischen Evangeliars im jakobitischen Markuskloster zu Jerusalem bzw. eines mit ihm zusammengehenden armenischen Silbereinbandes in der dortigen Jakobuskathedrale der Armenier. Wenn weiterhin hier zwei für jene Komposition gleichfalls charakteristische Engel speziell damit beschäftigt sind, die das Blut des Heilands in ihrem Kelche auffangende Kirche dem Kreuze näher zu bringen, bzw. die Synagoge wegzuweisen, so findet sich dieser Zug wieder in dem Kreuzigungsbild der Kreuzfahrerkirche zu Abû Rhôš zwischen Jerusalem und Jaffa, deren Fresken, wohl von einheimischen Künstlern für die neuen fränkischen Landesherrn ausgeführt, durchaus den Stempel des bodenständig syro-palästinensischen Orientalismus tragen. Wenn endlich die Madonna, vom Schmerze überwältigt, in die Arme ihrer Begleiterinnen sinkt, so entspricht dies einer realistisch-pathetischen Betonung des Leidens der Addolorata, die ich Gottesminne IV 208—230 in einem Aufsatz über „die syrisch-griechische Marienklage“ als etwas ganz spezifisch Syrisches und schon im Kreise Aφrêms Auftretendes erwiesen habe. Von den *Ἀνάστασις*-Bildner des serbischen Psalters weist Nr. 11 (zu ψ 23.10) wenigstens in den charakteristischen Hauptzügen das betreffende Kompositionsschema des Jerusalemer Evangeliars und der syro-armenischen Tetraevangelienillustration auf, während die von Strzygowski S. 28 hervorgehobene, höchst „seltene Szene“ der Züchtigung des entthronten Höllenfürsten durch Engel ähnlich auf der zu den erwähnten Holzreliefs des Pfingstwunders und der Geburt gehörigen syroägyptischen *Ἀνάστασις*-Darstellung des British Museum (Dalton Taf. XXXV [3]) wiederkehrt. Das Himmelfahrtsbild Nr. 34 (zu ψ 46.6 f.) berührt namentlich in der nicht ausgeführten Vorzeichnung des Belgrader Exemplars sich unverkennbar aufs innigste mit dem entsprechenden Blatt des Rabbûlâkodex und auch, was sie von diesem unterscheidet, das Sitzen Christi und das Erscheinen von nur zwei Engeln an den Seiten der Mandorla sowie das — wenigstens teilweise — Ausscheiden der Engel in der unteren Zone sind Dinge, die wieder anderwärts in syrischer Kunst gut zu belegen sind. Ich kann auf das Jerusalemer Evangeliar, die nitrischen Holzreliefs des British Museum und die syro-armenische Tetraevangelienillustration verweisen. In einem Hauptexemplar der letzteren begegnet endlich, um diesen Rundgang durch Neutestamentliche Hauptszenen mit einem Apokryphensujet zu beschließen, auch die nächste mir bekannte Parallele zu der *Κοίμησις*-Darstellung Nr. 49 (zu ψ 65.2 f.) des serbischen Psalters. Dreimal lassen sich sodann Berührungen desselben mit den Fresken der Kreuzeskirche konstatieren, in deren nicht gemeinbyzantinischen Zügen doch wohl weit eher die vorbyzantinisch syro-palästinensische als eine sonst ganz unerhörte iberische Sondertradition nachwirken dürfte. Das mindest Bedeutsame ist hier noch die Übereinstimmung, die bis in untergeordnete Details zwischen dem dortigen Bild der Geburt des Täufers und ihrer Darstellung in Nr. 119 (zur Zachariasode) besteht. Wichtiger möchte mir schon die enge Beziehung scheinen, in welcher das schlafende Jesuskind von Nr. 56 (zu ψ 76.2 f.) nicht nur zu den von Strzygowski S. 44 herangezogenen Athosfresken, sondern da es sich um die Illustration einer messianisch nur auf das Leiden des Erlösers beziehbaren Psalmstelle handelt, wohl noch mehr zu einem Fresko der palästinensischen Kirche stehen dürfte, das, als Ο ΑΜΝΟϹ ΤΟΥ ΘΕΟΥ bezeichnet, das

schlafende Christkind zwischen Engeln mit den Leidenswerkzeugen vorführt. Das Interessanteste dünkt mich aber die Tatsache, daß dort über der Haupttüre mit wahrhaft photographischer Treue die Riesenhand von Nr. 25 mit ihrem Inhalt wiederkehrt, hier klar erläutert durch die nebenan von Salomo gehaltene Beischrift (Sap. 3.1): ΨΥΧΑΙ ΔΙΚΑΙѠΝ ΕΝ ΧΕΙΡΙ ΚΥ͡, bzw. durch die gekürzte Unterschrift ΧΡ͡ ΚΥ͡. Nicht nur im allgemeinen, wie Strzygowsky S. 58 sagt, „auch sonst in der neugriechischen und russischen Kunst nachweisbar", vielmehr ein auf syrischen Ursprung hinweisendes Lieblingsmotiv speziell palästinensischer Tafelmalerei ist der geflügelt und mit seinem auf der Schüssel liegenden Haupte dargestellte *τίμιος πρόδρομος* von Nr. 86 (zu ψ 111.7 f.). Insbesondere wird er auch dort gerne nach rechts eilig ausschreitend und gegenüber dem in der Höhe erscheinenden Christus vorgeführt. Beispielsweise das Kloster Mâr(j) Sâbâ bewahrt mehrere alte Tafelbilder, die sich so aufs nächste mit der serbischen Miniatur berühren. Schließlich komme ich hier auf Nr. 55 zurück: die Darstellung, wie ich glaubte annehmen zu dürfen, eigentlich Gottes des Vaters mit dem Emmanuel-Sohn, den er, die Ausführung des Bildes in Vollgestalten vorausgesetzt, auf dem Schoße halten würde. Denn, wie ich bereits andeutete, findet sich dieser Bildtyp nicht nur in Grottaferrata, sondern eine von Cöln, *Oriens Christianus* IV 28—75 zunächst zur Hälfte edierte jakobitische „Abhandlung" des 13. bis 14. Jahrhunderts „über den Glauben der Syrer" in arabischer Sprache bezeugt ihn als in Syrien, anscheinend bei den Maroniten verbreitet. Als صورة الاب كزى شيخ وصورة الابن فى حضنه „das Bild des Vaters nach Art eines Greises und das Bild des Sohnes auf seinem Schoße" wird er (a. a. O. S. 54 f.) von dem Anonymus kurz aber unzweideutig beschrieben, und wenn man einwenden wollte, daß dieser in seiner wenig klaren Darstellung im nämlichen Atemzuge von „Franken" rede, so ist demgegenüber auf die weiteren Worte seiner Beschreibung Gewicht zu legen: وروح طالعة من فم الاب نازلة على رأس الابن „während ein Geist von dem Munde des Vaters ausgeht und auf das Haupt des Sohnes herabsteigt". Das ist ein schroffer künstlerischer Ausdruck für das Gegenteil des abendländischen *Filioque*, der in jedem Falle, einen fränkischen Ursprung des Typus ausschließend, seinen einheimisch syro-orientalischen Charakter sichert.

Man sieht: bei einer von Miniatur zu Miniatur fortschreitenden Einzelbetrachtung läßt sich die Zugehörigkeit des serbischen Psalters zum syrischen Kunstkreise beinahe auf Schritt und Tritt dartun. Ich habe aber *Oriens Christianus* V S. 295—320 in einem Aufsatz über „Frühchristlich-syrische Psalterillustration in einer byzantinischen Abkürzung" auch schon einen erheblich kürzeren Weg betreten, der gleichfalls mit voller Sicherheit zu dem Ziele führt, jene Zugehörigkeit über jeden Zweifel zu erheben. Was ich dort erstmals bekannt machte, ist die gänzlich singuläre Illustration des Jerusalemer griechischen Psalters *Ἁγίου Τάφου* 53 vom Jahre 1053/54, wie der erste Blick lehrt, ein sehr kärglicher Auszug aus einer ursprünglich weit reicheren Bilderserie. Die Vorlage nun dieses Auszuges hat sich einerseits aufs engste mit derjenigen des serbischen Psalters berührt und zwar ist, wie am unwiderleglichsten ein Vergleich des serbischen Trinitätsbildes Nr. 85 (zu ψ 109.1) mit dem entsprechenden griechischen Bildchen

Nr. 19 dartut, das Verhältnis beider Psalterillustrationen näherhin dieses, daß wesenhaft eine und dieselbe frühchristliche Illustration in dem Exemplar einer älteren Entwicklungsstufe von dem byzantinischen Miniator von *Ἁγίου Τάφου* 53 exzerpiert, in demjenigen einer jüngeren von dem Urheber der serbischen Redaktion seiner Arbeit zugrunde gelegt wurde. Andererseits ist aber auf jener älteren Entwicklungsstufe, wie ich hoffe gezeigt zu haben, die auf ihr sehr scharf ausgeprägte theologische Eigenart des Illustrationstypus nur im geistigen Bannkreise des Theodoros von Mopsuestia und seiner historisch-rationalistischen Exegese verständlich. Damit jedoch stehen wir natürlich ganz und gar auf syrischem Boden.

Allein Strzygowski hat diesen als Heimatboden nicht nur der serbischen Psalterillustration angesprochen. Genau in demselben Verhältnis, in welchem nach meiner Anschauung diese zu *Ἁγίου Τάφου* 53 steht, soll nach ihm zu ihr wiederum die reiche griechisch-russische Randillustration des Psalters stehen, deren ältesten Vertreter der Chludovpsalter darstellt. Die letztere soll die eigentlich byzantinische Bearbeitung derjenigen frühchristlich-syrischen Vorlage sein, von welcher ein Exemplar den Serben inspirierte. Von der Seite des Einzelnen her hat Strzygowski hier durch den fortgesetzten Zusammenhalt der serbischen Miniaturen mit den Exemplaren der byzantinischen Randillustration alles Wünschenswerte zur Erhärtung der Richtigkeit seiner These getan. Daß die — selbst vielmehr in den Text hineingeschobenen — serbischen Illustrationen in der Tat sehr oft ikonographisch durchaus mit den auf den Rand gesetzten der griechischen und russischen Psalter zusammengehören, läßt sich mit offenen Augen nicht verkennen. Die Gegenprobe auf das Ganze gestattet zunächst, meine ich, wieder *Ἁγίου Τάφου* 53. Daß die hier exzerpierte Bilderfolge eine Randillustration war, liegt so sehr auf der Hand, daß einzelne Miniaturen teilweise noch den Charakter einer solchen wahren. Besteht nun wirklich zwischen der serbischen Psalterillustration und jener vereinzelten griechischen Handschrift das soeben angedeutete Verhältnis, so ist auch für die erstere das Zurückgehen auf die Randillustration in einer älteren als ihrer endgültigen byzantinischen Gestalt schlechthin gesichert. Weiter aber — und hierin liegt eine zweite, noch tiefer greifende Gegenprobe — muß die Annahme eines im letzten Grunde syrischen Ursprungs der orientalischen Randillustration des Psalters als innerlich durchaus wahrscheinlich bezeichnet werden. Strzygowski selbst hat in diesem Sinne S. 92 auf die bedeutsame Parallele hingewiesen, welche die Randillustration der Eusebioskanones im Rabbûlâkodex und in der syrischen Evangelienhandschrift Nr. 33 der Bibliothèque nationale zu Paris darstellt. Ich konnte schon anläßlich von *Ἁγίου Τάφου* 53 noch drei weitere Randillustrationen des syrischen Kunstkreises ins Feld führen: diejenige des Evangelientextes selbst, welche einen der vier Hauptbestandteile des syro-armenischen Tetraevangelienbuchschmuckes bildet, eine solche des syrisch-monophisitischen Lektionars aus AT. und *Πραξαπόστολος*, die in der betreffenden im Jahre 1654 gefertigten Karšûnî-Handschrift des jakobitischen Markusklosters in Jerusalem durch bloße Randornamente ersetzt ist, und eine solche des Pentateuchs in einer syro-arabischen Handschrift der durch ihre Hippolytosfragmente bekannt gewordenen Pentateuchkatene in der griechischen Patriarchatsbibliothek der Heiligen Stadt. Schon jetzt bin ich in der Lage dieses Material wieder

um zwei Beispiele zu vermehren. Einmal ergab sich mir, daß auch die Miniaturen syrischer Evangeliarien nestorianischer Provenienz aus dem 13. Jahrhundert wie *Mus. Borgia 14 f—k* zu Rom, *Koikyl. 1* zu Jerusalem und *Sachau 304* zu Berlin auf eine weit ältere Randillustration zurückweisen. Sodann sind vor allem die besonders wichtigen des syrischen Homiliariums *Sachau 220* nichts anderes als — vom Kopisten über alle Maßen ungeschickt in den Text hineingeschobene — ursprüngliche Randminiaturen des späteren 7. oder beginnenden 8. Jahrhunderts. Daß für die Randillustration auch des Psalters eigentlich von vornherein nur das Vaterland aller dieser Schöpfungen als Heimatboden in Frage kommen kann, sollte nunmehr, so meine ich, einleuchten müssen.

Doch es ist nicht nur diese, welche Strzygowski im Gefolge der serbischen Psalterminiaturen für Syrien in Anspruch nimmt. Auf den Psaltertext selbst folgt in den beiden serbischen Handschriften, gleich ihm illustriert, nicht nur der Text der neun „Oden“ der orthodoxen morgenländischen Liturgie sondern auch noch derjenige des *ἀκάθιστος ὕμνος* zur Ehre der Gottesmutter, und es stehen die Illustrationen des letzteren hier zu denjenigen in der Freskomalerei des Athos, deren Typen auch das Malerbuch II 28 beschreibt, beziehungsweise zu den nächstverwandten einer von Strzygowski anhangsweise S. 128—133 behandelten griechischen *ἀκάθιστος*-Handschrift des 12. Jahrhunderts, Nr. 429 der Synodalbibliothek zu Moskau, wesentlich etwa in dem nämlichen Verhältnis wie die eigentlichen serbischen Psalterillustrationen zu den griechischen und russischen Psaltern mit Randminiaturen. Strzygowski schließt nun daraus zunächst, daß auch die Illustration des *ἀκάθιστος* im letzten Grunde aus Syrien stamme, ein Schluß der, wenn einmal für die serbischen Miniaturen zum Psaltertext Abhängigkeit von einer syrischen Vorlage zugegeben wird, bei der völligen ikonographischen Zusammengehörigkeit der beiden Teile des serbischen Illustrationswerkes schlechthin zwingend ist, ganz abgesehen von den S. 101 f. gegebenen Nachweisen ikonographisch syrischen Charakters auch gerade einzelner bestimmter *ἀκάθιστος*-Miniaturen. Ja S. 102 wird, allerdings mit einiger Reserve, von dem Kunsthistoriker sogar die literaturgeschichtliche Vermutung gewagt, däß der Hymnos selbst in Syrien „entstanden sein“ dürfte. Das ist denn wieder einmal eine recht ketzerische Auflehnung gegen eine durch den blinden Glauben aller Welt „geheiligte“ Tradition, die gerade dieses großartigste Marienlied in die engste Beziehung zu Konstantinopel setzt, und Strzygowski war, wie er mir alsbald brieflich mitteilte, gerade hier auf scharfen Widerspruch von byzantinistischer Seite gefaßt. In der Tat hat unterdessen V. Schultze besonders an diesem Punkte seine neuen Anschauungen sogar in einer Weise beurteilt, die etwa einem mitleidigen Lächeln gleichkommt. Aber so kann sich nur geben, wem die jüngsten, besonders eifrig geführten Untersuchungen über den *ἀκάθιστος*, sein Alter und seinen Verfasser und noch manche andere wichtige Dinge gründlich unbekannt sind. Was sich aus jenen Untersuchungen für eine unparteiische Kritik als sicher ergibt, ist einmal das Negative, daß eine klare und glaubwürdige Überlieferung hier keineswegs besteht. Es hat sodann P. de Meester O. S. B. L' inno acatisto. ΑΚΑΘΙΣΤΟϹ ΥΜΝΟϹ. Studio storico letterario. Rom 1905. (S.-A. aus dem Bessarione) S. 21 f. von dem übrigen Texte, den schon er für älter und als eine Dichtung auf

die Verkündigung Mariä und die Fleischwerdung des Wortes für völlig unabhängig von der konstantinopolitanischen Stadtgeschichte hält, ebenso scharf als zutreffend das einleitende κοντάκιον unterschieden, das allein dem Liede den Charakter einer Weihegabe Konstantinopels nach Rettung aus schwerer Drangsal aufdrücke. Ich selbst möchte hier noch einen Schritt weitergehen. Jenes κοντάκιον gibt mit seinen Schlußworten: *Χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε* das in ihnen jeweils als ἐφύμνιον wiederkehrende Thema zu den — im Gegensatz zu den 24 οἶκοι der Dichtung nur 12 — langen und echt byzantinischen χαιρετισμοί an, deren je einer heute die ungeradzahligen οἶκοι beschließt, während die geradzahligen als ἐφύμνιον nur einfaches: Ἀλληλούια aufweisen. Man wird κοντάκιον und χαιρετισμοί nicht voneinander losreißen können. Andererseits ist es überaus bemerkenswert, daß auf die letzteren trotz ihres überquellenden Bilderreichtums die ἀκάθιστος-Illustration weder in der serbischen noch in der Rezension des Athos je Bezug nimmt, wie denn durchaus korrekt auch das Malerbuch nur da von redet, πῶς ἱστορίζονται οἱ κδ' οἶκοι τῆς θεοτόκου. Ich glaube, daß man in der Dichtung, wie sie vorliegt, zwei Schichten von sehr verschiedenem Ursprung und Alter wird zu unterscheiden sich entschließen müssen, die ursprünglich sämtlich mit Ἀλληλούια schließenden 24 οἶκοι, d. h. einen alten Festhymnus mit alphabetischer Akrostichis, auf den 25. März, von welchem uns nur das echte κοντάκιον verloren ging, und das neue κοντάκιον mit den 12 χαιρετισμοί, d. h. Stücke, durch welche jener Hymnus nachträglich zu einem Danklied Konstantinopels an die Muttergottes als seine Retterin umgestaltet wurde. Diese zweite Schicht ist byzantinisch. Dagegen, daß die erste syrisch sei, spricht nicht nur nichts, sondern es läßt sich meines Erachtens Entscheidendes dafür geltend machen. Das ist zunächst das Verhältnis zu Romanos. Dafür daß der ἀκάθιστος, bzw. — sage ich jetzt — sein alter Kern, älter sei als der große Melode sprechen heute neue und sehr wertvolle Beobachtungen, die P. Maas XIV 644 f., XV 19 dieser Zeitschrift anstellte, nachdem schon längst um das Verhältnis von Proömien des Romanos zu dem Hirmus: Ἄγγελος πρωτοστάτης nicht herumzukommen war. Daran aber, daß Romanos unter Kaiser Anastasios I (491—518) nach Konstantinopel kam und dort in der justinianischen Periode wirkte, sollte nachgerade niemand mehr rütteln. Ist aber der Verkündigungshymnus der οἶκοι des ἀκάθιστος wirklich älter als diese Epoche, dann muß er geradezu eine Frucht des syrischen Bodens sein. Denn er trägt durchaus den Charakter jener Hymnendichtung, deren klassischer Meister eben Romanos ist, diese aber ist echt und ganz syrisch und offenbar eben erst durch den früheren Diakon der Anastasiskirche in Beirut nach der byzantinischen Hauptstadt verpflanzt worden. Ich halte es für nützlich, wieder einmal recht nachdrücklich hieran zu erinnern. Der Aufbau: 1 κοντάκιον + x οἶκοι mit häufig alphabetischer Akrostichis und x-mal wiederholtem aus den Schlußworten des κοντάκιον gebildeten ἐφύμνιον entspricht genau dem Kompositionsprinzip der syrischen maδrâšâ-, sûγîϑâ- und ʿônîϑâ-Dichtung, einem Kompositionsprinzip, das auf syrischem Sprachboden vom 4. bis zum 13. Jahrhundert lebensfrisch geblieben ist. Romanos selbst ist ein Syrer, dessen Abhängigkeit vom hl. Aφrêm schon der frühvollendete Th. M. Wehofer ins rechte Licht gestellt hat. Eine der ältesten und schönsten griechischen Dichtungen in seiner Weise, der Hymnus *Εἰς*

τὸν πρωτόπλαστον Ἀδάμ bei Pitra, *Analecta Sacra* I S. 447 ff., erweist sich nur als Nachdichtung einer syrischen Vorlage mit alphabetischer Akrostichis (von ܐ bis ܬ!). In seinem Dialog zwischen Adam und Gott, in demjenigen zwischen Christus und Maria in dem Romanoshymnus auf den Karfreitag usw. kommt das charakteristische dialogisch-dramatische Leben der altsyrischen sûγîϑâ zum Durchbruch. Doch genug! Beinahe das wichtigste ist es für mich, daß ich in Palästina selbst einem monumentalen Zeugnis einer einheimischen Tradition begegnete, welche die *οἶκοι* des *ἀκάθιστος* als bodenständiges Landesgut anspricht. Ein altes Tafelbild der Verkündigung, das in der Felsenkirche des hl. Nikolaos im Kloster Mâr Sâbâ unbeachtet in einer Ecke steht, zeigt als Zeugen des biblischen Vorgangs in einem Fenster des Hintergrundgebäudes einen Heiligen im Mönchskleid, der ein Spruchband mit den berühmten Anfangsworten von *οἶκος α΄* hält: *Ἄγγελος πρωτοστάτης οὐρανόθεν ἐπέμφθη*. Das kann nur der Dichter des allbekannten Verkündigungshymnus als der klassische Herold des Inkarnationsgeheimnisses sein sollen. Diese Gestalt nun aber hat die Namensbeischrift: Ο ΑΓ ΚΟCΜΑC. Wer Kosmas von Jerusalem, den als wahrer Dichter diesem überlegenen Genossen des Damaszeners Johannes, für den Verfasser der *οἶκοι* des *ἀκάθιστος* hielt, der mag diese gewiß zeitlich zu spät datiert haben, aber die Erkenntnis hat er noch besessen, daß sie nicht byzantinischen, sondern syro-palästinensischen Ursprungs sind. Wenn ich unter allen diesen Umständen bezüglich des *ἀκάθιστος* und seiner Illustration in irgend etwas von Strzygowski abzuweichen vermag, so wäre es nur dies, daß ich umgekehrt als er geradezu von Syrien als dem sicheren Heimatlande des Textes der *οἶκοι* auf Syrien als das Heimatland ihrer ältesten Illustration schließen möchte.

Die Randillustration des Psalters und die Illustration des *ἀκάθιστος ὕμνος* ursprünglich Schöpfungen syrischer Kunst, nur als syrischer Import nach Konstantinopel gekommen und vom byzantinischen Mönchtum lediglich überarbeitet zu der erhaltenen und offenkundig unter dem Zeichen des siegreich durchgefochtenen Bilderstreits stehenden griechisch-russischen Rezension des Psalters mit Randminiaturen und zu dem Marienbilderzyklus des Athos und seines Malerbuches! Die wenigen Worte sprechen Erkenntnisse von grundlegender Bedeutung aus, Erkenntnisse übrigens, die trotz ihrer Neuheit ein Befremden nur bei ausschließlichen und auf alten Bahnen rettungslos festgefahrenen Kunsthistorikern hervorrufen können. Wer sich das hier für das Gebiet der Buchmalerei Postulierte in das Freilicht einer die verschiedensten Gebiete überschauenden kulturgeschichtlichen Gesamtbetrachtung zu rücken vermag, den erinnern die neuesten Forschungsergebnisse Strzygowskis lebhaft an das bekannte Ei des Kolumbus. So natürlich und ungezwungen ordnen sie sich einer Fülle analoger Erscheinungen ein. Die Verhältnisse der liturgischen Poesie hat Strzygowski selbst S. 102 passend zum Vergleiche herangezogen. Romanos, der seine Hymnenpoesie persönlich von ihrem syrischen Mutterboden nach Konstantinopel verpflanzt, Johannes von Damaskos und Kosmas, die Meister der palästinensischen Kanones- und Triodiendichtung, deren Werke aus dem lokalen Kultus von Jerusalem in denjenigen der Kaiserstadt übergehen, wo erst der Hymnographenkreis des Studionklosters, auf ihren Schultern stehend, ihre Arbeit fortsetzt, das sind

in der Tat Gestalten, die unzweideutig lehren, was Byzanz Syrien schuldet. Nun nehme man anderes hinzu. Die konstantinische Ἀνάστασις von Jerusalem hat in einer früheren Zeit von Beirut bis nach Rom ihre Filialkirchen erzeugt, wie die Ἁγία Σοφία Konstantinopels in einer späteren die ihrigen von Edessa bis nach Jerusalem und Thessalonike erzeugte. Ich habe darüber in einem Aufsatz über „Vorbyzantinische Kulturzentren des christlichen Morgenlandes" Hochland III 440—455 gehandelt. Bevor die byzantinischen Meßliturgien des Chrysostomos und Basileios sich die gesamte orthodoxe Kirche des Orients eroberten, hat diejenige unter dem Namen des Herrenbruders Jakobus von Jerusalem sich östlich bis an die Grenze Indiens, westlich bis in die Griechenklöster Roms verbreitet. Ich verweise diesbezüglich auf mein Büchlein über „die Messe im Morgenland". Kempten-München 1906. S. 36—47. Die hierosolymitanische Feier der Karwoche und des Osterfestes ist von Konstantinopel selbst wie von der griechischen Kirche überhaupt als ein fertiges Ganzes übernommen worden und hat mächtig auch nach Rom hinübergewirkt, bevor von Konstantinopel aus jüngere Bereicherungen des kirchlichen Festjahres, wie die Hauptfeste der Gottesmutter, in Ost und West sich einbürgerten. Die achtwöchentliche Dauer der quadragesimalen Fastenzeit, die für Jerusalem schon am Ende des 4. Jahrhunderts sicher bezeugt ist, hat sich wie die verschiedene syrische Kirchengemeinschaft auch Konstantinopel und durch die Vermittelung Konstantinopels die ganze griechische Kirche erobert, nur in der letzteren dagegen die Kaiserstadt ihrerseits die beiden Vorfastensonntage τοῦ τελώνου καὶ φαρισαίου und τοῦ ἀσώτου und eine Erinnerung an ihren ursprünglich späteren Fastenanfang in der liturgischen Betonung der dem abendländischen Aschermittwoch entsprechenden τετάρτη τῆς τυρινῆς allgemein zur Geltung zu bringen vermocht. Auf dem Gebiete der Hagiographie hat der Metaphrast zu einem guten Teil ältere Texte syrischer Provenienz überarbeitet und auf demjenigen der Profanliteratur ist beispielsweise den byzantinischen Geoponika des Kassianos Bassos das gräco-syrische Landwirtschaftswerk des Vindanios Anatolios aus Beirut vorangegangen, das für jene die Hauptgrundlage geliefert, daneben aber in syrischer Übersetzung und arabischer Bearbeitung dort unmittelbar fortgelebt hat, wo dem byzantinischen Einfluß seine Grenzen gezogen waren. Analoge Tatsachen ließen sich beinahe ins Unübersehliche hinein anführen. Was überall gleichmäßig entgegentritt, ist ein und dasselbe entwicklungsgeschichtliche Bild: hinter dem die christlich-orientalische Kulturentwicklung abschließenden, in sich selbst zum völligen Abschluß erst mit dem Ende des Bilderstreits gekommenen Byzantinischen liegt die breitere Unterschicht eines Syrischen, das einerseits in jenem ausmündet, andererseits aber auch mit Umgehung von Konstantinopel eine direkte Nachwirkung an Punkten geltend macht, die von der jüngeren byzantinischen Einflußwelle nicht erreicht wurden.

Eine einzige Frage läßt sich bezüglich der Psalter- und ἀκάθιστος-Illustration noch aufwerfen, die Frage, wie es zu erklären sei, daß ein Punkt jener Art hier gerade durch die serbische Buchmalerei gebildet wird, während die orthodoxen Südslaven im allgemeinen unstreitig durch und durch der byzantinischen Einflußsphäre angehören. Sie ist von ausschlaggebender Bedeutung — dessen muß man sich von vornherein bewußt sein — keineswegs. Wir würden die offenkundige Tatsache frühchristlich-

syrischen Ursprungs der serbischen Bildtypen anzuerkennen haben, auch wenn sich eine historische Erklärung für sie vorläufig nicht geben ließe. Allein effektiv hat Strzygowski auch hier schon mit scharfem Blick den entschieden richtigen Pfad gewiesen. Seine Untersuchungen über „Zeit und Ort der Entstehung des Münchener Psalters" S. 112—120 führen ihn zu dem Ergebnis, denselben „traditionell mit den Nemanjas zusammenhängen und unter dem Knez Lazar, beziehungsweise seinen nächsten Nachkommen, geschrieben sein" zu lassen, mithin „den Anfang des 15. Jahrhunderts" „als Zeit und als Ort der Entstehung" „das Kloster Chiliandar" auf dem Athos anzunehmen, das 1198 durch den auf dem Heiligen Berge Mönch gewordenen Stephan Nemanja gegründet worden war. Von dem serbischen Athoskloster aber gewinnt er die Brücke nach Palästina und Jerusalem mit seinem durch König Stephan Urroš II Milutin (1282—1321) gegründeten Serbenkloster der Erzengel, als dessen Erbe und Rechtsnachfolger Chiliandar — er hätte dies meines Erachtens stärker betonen dürfen — just im 15. Jahrhundert eintrat. In einem „Nachtrag" über „Serbien und Syrien" S. 133—135 bringen alsdann namentlich die hier abgedruckten „Nachweise" von Prof. M. Munko eine Fülle neuen Lichtes bezüglich der serbischen Beziehungen zu Palästina und zu dem für die Palästinawallfahrt mit dem Heiligen Lande von jeher aufs engste verbundenen Sinai, wobei neben dem Katharinenkloster des letzteren vor allem Mâr Sâbâ in den Vordergrund tritt. Ich habe in einer Studie über „Abendländische Palästinapilger des ersten Jahrtausends und ihre Berichte" Köln 1906. S. 85 ff. auf die hohe Bedeutung hingewiesen, welche Palästina bereits durch die Wallfahrtsbewegung des Frühmittelalters für die abendländische Kunstentwicklung gewonnen haben dürfte. Ich hoffe bei Publikation der Miniaturen des Homiliariums *Sachau 220* und des Evangeliars im Markuskloster zu Jerusalem dartun zu können, daß gleichfalls während des ersten Jahrtausends schon bestimmte Bildtypen neutestamentlicher Szenen von Palästina aus gleichmäßig sich nach Ostsyrien, zu den Kopten, in die byzantinische Kunstwelt und mit Umgehung derselben unmittelbar auch nach dem Abendland verbreitet haben. Auch die serbische Kunst von dieser Seite her beeinflußt zu denken, kann mir von vornherein nicht schwerfallen. Ich möchte aber doch auch noch auf einen weiteren Einzelumstand hinweisen, der geeignet ist die serbisch-palästinensischen Zusammenhänge zu beleuchten. Es ist dies die Tatsache, daß Mâr Sâbâ selbst — allerdings wohl erst und vielleicht sogar erheblich nach dem 15. Jahrhundert — vorübergehend in die Hände des serbischen Mönchtums gekommen ist, das an Wandgemälden und Tafelbildern mit slavischer Beischrift hier eine Reihe monumentaler Spuren seiner Herrschaft hinterlassen hat. Mag nun diese, wie gesagt, erst einer verhältnismäßig noch nahen Vergangenheit angehören, so wird ihr doch weiter hinauf schon eine möglicherweise recht lange Periode zunehmenden serbischen Einflusses im Monte Cassino der orthodoxen Welt vorangegangen sein. Eine quellenmäßige Erforschung der Geschichte Mâr Sâbâs, für welche schon in den Subskriptionen, Lesernotizen usw. der Handschriften *Ἁγίου Σάββα* im griechischen Patriarchat zu Jerusalem ein reiches Material vorläge, würde — das ist in jedem Falle mein sehr bestimmter Eindruck — neues und wertvolles Material zum Belege der Zusammenhänge zwischen Serbien und Syrien liefern.

Ich schließe diese Besprechung, der man es um der grundsätzlichen Wichtigkeit der in Frage stehenden Probleme willen verzeihen möge, daß sie den Umfang einer Abhandlung angenommen hat, mit dem lebhaftesten Ausdruck des Dankes auch an die Adresse der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, deren Munifizenz eine so erstklassige Vorlage des unschätzbaren Stoffes ermöglicht hat. Auch die scharfsinnigste und großzügigste kunsthistorische Untersuchung bleibt ja ohne das Hilfsmittel völlig ausreichender bildlicher Reproduktionen mehr oder weniger toter Buchstabe. Es kann nur aufs dringendste gewünscht werden, daß möglichst viele christlich-orientalische Bilderhandschriften auch späterer Zeit in analoger Weise zur Bearbeitung und Veröffentlichung gelangen. Was hier zur Lösung der schwebenden Streitfragen bezüglich der frühchristlichen Kunstentwicklung noch gewonnen werden kann, läßt sich heute noch nicht einmal ahnend überschauen.

Achern (Grhgt. Baden). Dr. Anton Baumstark.

Antonio Muñoz, Il codice purpureo di Rossano e il frammento sinopense. Roma, Danesi 1907. Groß-Folio, 38 S. mit 16 Tafeln in Chromophototypie, 7 in Phototypie und 10 Illustrationen im Texte. 100 Lire.

Ein strebsamer Autor und ein entschlossener Verleger: anders wäre diese Publikation nicht möglich gewesen. Der Codex Rossanensis erlebt nun seine dritte Herausgabe. Jede bedeutet eine Etappe in der Entwicklung der modernen Reproduktionstechnik: zuerst die Umrißzeichnungen von Gebhardt und Harnack, dann die undeutlichen Lichtdrucke Haseloffs, jetzt die farbigen hellen Nachbildungen Danesis. Es ist eine Freude, diese Tafeln durchzublättern, sie geben das Original täuschend genau wieder. Muñoz ist mit seiner Publikation Wilpert zuvorgekommen. Beide hatten die Gelegenheit der Ausstellung des Codex in Grottaferrata benutzt, um farbige Aufnahmen herzustellen. Wilpert ließ seine Photographien wie gewöhnlich durch Tabanelli kolorieren, für Muñoz wurden sie direkt nach dem Original in Dreifarbendruck reproduziert. Es ist mit Genugtuung zu begrüßen, daß sich diese rein mechanische Wiedergabe durchsetzte. Danesi hat sich selbst übertroffen und wird mit diesem Versuch hoffentlich einen Erfolg erringen, der ihn veranlaßt, den weitgehenden Plänen von Muñoz in der Reproduktion orientalischer Manuskripte auch weiterhin seine bewährte Verlagskraft zu leihen. Die über alles Erwarten gelungene Nachbildung ist jedenfalls nur der Einheitlichkeit der Herstellung zu danken, d. h. daß nicht wie beim Dreifarbendruck üblich, der Hersteller der Farbenclichés und der Drucker zwei verschiedene Personen waren, sondern im Wege des kostspieligen Farbenlichtdruckes jede Teilung vermieden und die Korrekturen überdies immer vor dem Originale, nicht vor einer Kopie erledigt wurden. Die Publikation macht der italienischen Kunstforschung Ehre und wird sie hoffentlich ermutigen, uns bald in gleicher Art den Rabulas-Codex vorzulegen.

Wer das Original nie gesehen hat, ist jetzt erst im stande zu beurteilen, welche stimmende Kraft der Farbe diesen Miniaturen innewohnt und wie eng verwandt sie darin der Wiener Genesis sind. Das Nachtstück Christus in Gethsemane, bleibt jedem in seiner großzügigen Einfachheit un-

vergeßlich. Im allgemeinen stecken in der Farbe Qualitätswerte, die dem Hellenismus näher stehen als dem Orient. Man vergleiche damit nur meine alexandrinische Weltchronik, die ich ja auch in Farben, freilich lediglich mit Zinkunterdruck geben konnte. Dagegen machen die Gestalten an sich einen orientalischen Eindruck, ohne daß erst die gegenständlichen Typen herangezogen werden müßten.

Muñoz nimmt in seinem Texte nach der seine Vorgänger verbessernden Beschreibung der Miniaturen des Rossanensis und der Fragmente aus Sinope (die er unter einem behandelt) sofort auf Seite derjenigen Stellung, welche diese Miniaturen dem Oriente zuschreiben. Er gibt zunächst kurze ikonographische Analysen. Bei Bestimmung der weiblichen Gestalt, die neben dem Evangelisten Markus erscheint und im Zusammenhange mit dem vorbildlichen Autorenbilde behandelt wird, hätte sich M. der kleinasiatischen Sarkophage erinnern können, auf deren Längsseite diese Gruppe öfter wiederkehrt (Londoner Fragment und weitergebildet auf den Sarkophagen von Sidamara und Selefke). Als Resultat der Vergleichung aller Bildtypen ergibt sich M., daß man genauer als es bisher geschehen ist, zwischen dem Rossanensis und dem Fragmente von Sinope trotz aller nahen Verwandtschaft scheiden, den einen der liturgischen, den andern der historischen Gruppe zuweisen kann. Der Ausgangspunkt für diese Differenzierung, für die auch M. eine monographische Bearbeitung verlangt, wird m. E. in dem Zyklus der heiligen Stätten in Jerusalem zu suchen sein. Davon bei anderer Gelegenheit.

In der „stilistischen und archäologischen“ Untersuchung gibt M. einige Beobachtungen über Ornament- und Gestaltenmotive und geht dann über auf Alter und Heimat der Codices von Rossano und Sinope. Ich habe beide der kappadokischen Kunst zugeschrieben und glaube, daß das in einer Umschreibung anerkannt wird, wenn M. sie der Klosterkunst Kleinasiens zuweist. Gefreut hat mich auch, daß er den Rossanensis durch die Basilianer nach Unteritalien kommen läßt und ebenso energisch meine Auffassung des Ursprunges des „altgermanischen“ Ashburnham-Pentateuch vertritt. In der ganzen Arbeit steckt ein frischer lebhafter Zug, der im Zusammenwirken mit Danesis Neigung zu großen, gut ausgestatteten Tafelwerken gewiß noch manche wertvolle, in unseren Interessenkreis fallende Publikation zeitigen wird. Möchte M. nur vermeiden, Unternehmungen, die bereits im Gange sind, Konkurrenz zu machen. Das verstimmt auf die Dauer. Im gegebenen Falle freilich war sein Vorgreifen wohl berechtigt.

Graz. J. Strzygowski.

Stephan Beissel, Geschichte der Evangelienbücher in der ersten Hälfte des Mittelalters. Mit 91 Abbildungen. Freiburg, Herder 1906. VIII, 366 S. 8⁰. 6,50 *M.*

Der Titel der vorliegenden Monographie ist insofern irreführend, als er einer notwendigen Beschränkung noch benötigt. Nicht die literarische Tradition und Schicksale der Evangelientexte, auch nicht deren Adaption für die liturgischen Bedürfnisse der Kirche will Beissel behandeln; er beschränkt sich vielmehr auf die kunstgeschichtliche Seite, wobei das Schwergewicht auch wieder auf das Archäologische fällt. „Eine über-

sichtliche Geschichte der Ausstattung der Evangelienbücher bis zur Mitte des 11. Jahrh.“ will er geben. Zwar sind hiefür schon von früheren Forschern schwache Versuche gemacht worden; es darf nur erinnert werden an Cahiers auch heute noch brauchbare Studien, bes. im letzten Band der Nouveaux Mélanges, mit dem Untertitel Bibliothèques (1877). Aber eine möglichst abschließende und möglichst systematische Verarbeitung des Materials hat als erster P. Beissel aufzuweisen. Durch seine zahlreichen früheren Einzelpublikationen über Evangelienhandschriften hat er sich eine Materialkenntnis erworben, die in solcher Ausdehnung außer ihm zur Stunde vielleicht kein anderer Gelehrter besitzt. Und in der Bekanntmachung dieses Materials beruht der Hauptwert dieser neuen Monographie, die für jeden Forscher in Zukunft ein wertvolles Nachschlagebuch sein wird. Es sind verschiedene Hunderte von Evangelienbüchern, die hier berücksichtigt werden, zerstreut in den großen Weltbibliotheken, wie in bescheidenen Kommunal- und Stiftsbüchereien. Von jedem wird mehr oder weniger eingehend angegeben, wie und mit welchen Bildern es ausgestattet ist. Zur Unterstützung dieser Angaben ist noch eine Riesenfülle von Literatur registriert. Die Gruppierung der verschiedenen Handschriften geschieht nach den bekannten sprachlichen, zeitlichen, nationalen Unterschieden: Griechische Unzialhandschriften; griechische Minuskelhandschriften; syrische Evangelienbücher; alte griechische in Italien; lateinische Evangeliare in Italien; angelsächsische und irische; fränkische und westgotische; die Adagruppe der karolingischen Renaissance; karolingische Evangeliare in Tours und Nordfrankreich; Prachthandschriften höfischer Kunst des 10. und 11. Jahrh.; süddeutsche Evangeliare des 10. und 12. Jahrh.; norddeutsche derselben Zeit. Die Zuweisung erfolgt nach bekannten Gesichtspunkten. Nicht ganz versteht man, wie in Kap. 12 unter die Prachthandschriften der höfischen Kunst (zur Zeit der sächsischen Kaiser) auch die Erzeugnisse der mindestens nicht weniger bedeutenden Klosterkunst der Reichenau und von Echternach gerechnet werden (S. 226 ff.). Im allgemeinen muß man zugeben, daß die Stilkritik noch vielfach recht subjektive Resultate liefert; infolgedessen ist auch die Zuweisung der einzelnen Handschriften an verschiedene Schulen, wenn sie nach solchen Gesichtspunkten erfolgt, manchmal recht schwankend. Aber gerade der S. 231 geltend gemachte Einwand ist unseres Erachtens ganz verfehlt; denn das künstlerische Schaffen des Illuminators im Frühmittelalter war in den allermeisten Fällen von recht mechanischen Gesetzen bedingt, in jedem Falle hat es im Punkte der Stilverwandtschaft nicht mit dem freien Schaffen unserer heutigen Kunst verglichen werden können. Sonst ist doch Beissel auch recht latitudinarisch, wie S. 288, wo er eine große Ähnlichkeit der Miniaturen eines Italiener Evangeliars und eines Mantuaner Sakramentars mit den Bildern eines Bernward-Evangeliars findet, an die man wenigstens nach den Abbildungen bei Venturi (Storia dell' arte ital. III 453) nicht so ohne weiteres glauben kann.

Der Verf. ist sich nach den Bemerkungen des Vorwortes bewußt, nicht eine in allen Punkten vollkommene Arbeit geliefert zu haben. Jeder halbwegs orientierte Fachmann wird das verstehen, da die Forschung hier auf die verschiedensten Gebiete übergreift und vor allem, da das Handschriftenmaterial weithin zerstreut ist und gewöhnlich eine vergleichende Betrachtung der wichtigeren Handschriften einer und derselben Schule sich

schlechthin verbietet. Der Gelehrte bewegt sich hier fast durchweg auf Terrain, das noch Urwaldcharakter trägt, und die hier sich aufdrängenden Fragen gehören zu den dunkelsten und wichtigsten der Kunstgeschichte. Unseres Erachtens weist Beissels Behandlung aber auch zwei prinzipielle Mängel auf, die sich da und dort im Urteil bemerkbar machten. Er ist vorwiegend Archäologe und viel weniger Kunsthistoriker, und überhaupt Historiker. Er registriert mehr äußerlich die Entwicklungsresultate, als daß er die Entwicklung selber zeichnet und ihre treibenden Kräfte und Gesetze aufdeckt. So bleiben eine ganze Reihe kunstgeschichtlicher Prinzipienfragen, über die man auf Schritt und Tritt bei Betrachtung dieser Dinge stolpert, unberücksicht oder werden kaum gestreift. Eine Miniatur wie die im Echternacher Evangeliar ist doch wesentlich verschieden von denen im Egbertevangeliar. Dort liegt eine Illustration, hier ein Gemälde vor; das verbindende Glied zwischen beiden sind die mit Tituli versehenen Miniaturen, die direkt zur Monumentalkunst überleiten. S. 15 finden sich längere statistische Zusammenstellungen über die Buchstabenzahl im Alten und Neuen Testament. Dort wäre Gelegenheit gewesen, die prinzipielle Frage nach dem Zweck der Buchilluminierung zu stellen, ob Illustrierkunst oder Zierkunst. Strzygowskis Ausführungen über die alexandrinische Weltchronik hätten dafür manche wertvolle Fingerzeige geben können. Oder wie kommt man so früh zur Anbringung der Evangelistendarstellungen vor ihren Schriften, auch in Handschriften, die sonst keine anderen Bilder aufweisen? Auch diese Frage nach der Entwicklung des Autorenbildes ist kaum gestreift; das gleiche gilt von dem Motiv der Kanontafeln (S. 44) und der Initialen (S. 42). Bezüglich der letzteren konnte wiederum Bezug genommen werden auf Strzygowskis schon angezogene Studie; für die spätere Zeit auf die Ausbildung gewisser bedeutungsvollerer Initialen wie des Präfations- und Kanonanfanges. Eine entwicklungsgeschichtliche Behandlung dieser Fragen hätte noch außerdem den Vorteil geboten, manche Punkte viel deutlicher in Erscheinung treten zu lassen, die jetzt recht unvermittelt und darum nicht immer leicht verständlich dastehen. Es gilt das hauptsächlich vom Stilcharakter der einzelnen Schulen, die oft nicht scharf genug differenziert erscheinen. Daran ist nun allerdings auch schuld, daß die kunstgeschichtliche Seite nicht ausgiebig genug berücksichtigt ist. Da der Verfasser davon Abstand genommen hat, wollen wir hier auch nicht weiter in das Detail eintreten. An besonderen Hinweisen möchte ich mir noch erlauben, zu S. 20 über Bilderteppiche einen Hinweis auf Strzygowskis Orient oder Rom S. 90 ff., wo einige noch erhaltene ägyptische Teppiche behandelt sind, während Beissel sich nur auf literarische Zeugnisse beruft; zu S. 17 über die Schriftrolle auf Monumenten einen Hinweis auf Ramsays wertvolle Studie in Expositor XI (1905) 120 ff. (Schriftrollen auf kleinasiatischen Monumenten), zu S. 308 über Tutilos Elfenbeintafeln auf Mantuanis Monographie (Straßb. 1900). Außerdem mache ich noch für die Zusammenstellung von Tituli für Bilderzyklen (S. 308 ff.) aufmerksam auf ein bis jetzt meines Wissens nirgends beachtetes angeblich Hilarianisches Carmen de evangelio, das Rettig in seiner Publikation Antiquissimorum quatuor evangeliorum canon (Zürich 1836) publiziert aus der St. Galler Hs 48. Einen näheren Erweis, daß es sich hier tatsächlich um Tituli handelt (vgl. das ständig wiederkehrende hic, ecce etc.), behalte ich mir für eine andere Gelegenheit vor.

Zum Glück wird die Bedeutung und der Wert der Beisselschen Monographie durch die kritischen Bemerkungen, die wir zu machen hatten, nicht berührt: die nach archäologischen Interessen getroffene Zusammenstellung und Verarbeitung des gewaltigen Materials stellt schon allein eine derart entsagungsvolle und derart die Wissenschaft dauernd verpflichtende Arbeit dar, daß man gewiß andere Wünsche gerne zurücktreten läßt. Unsere Ausführungen sollten nur zeigen, wie sich geschichtlich und kunstgeschichtlich dieser Stoff noch weiter erfolgreich ausbeuten läßt. Und vielleicht kann Beissel in den weiteren, in Aussicht gestellten Studien über die Geschichte der Perikopen und der evangelischen Bilderzyklen, manchen der oben ausgesprochenen Wünsche noch berücksichtigen. Die „Byzant. Zeitschrift" darf die jetzige Monographie mit besonderer Genugtuung in ihren Spalten begrüßen, da tatsächlich „das hier Gebotene für die heute mit Vorliebe behandelte Frage nach dem Verhältnis der byzantinischen Kunst zur römischen, oder besser der morgenländischen zur abendländischen nicht ohne Wert ist". Ganz besonders brauchbar ist in dieser Hinsicht Kap. 6 (S. 70), wo mit größter Vollständigkeit die orientalischen und griechischen Einflüsse auf das Abendland im frühen Mittelalter und im besonderen orientalisch-griechisches Schrifttum in Rom und im Abendland behandelt werden.

Freiburg i. Br. J. Sauer.

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen.

Die bibliographischen Notizen werden von Aug. Heisenberg in Würzburg (A. H.), Ed. Kurtz in Riga (E. K.), P. Marc in München (P. Mc.), P. Maas in München (P. Ms.), J. Strzygowski in Graz (J. S.), R. Vári in Budapest (R. V.), Carl Weyman in München (C. W.) und dem Herausgeber (K. K.) bearbeitet. Zur Erreichung möglichster Vollständigkeit werden die HH. Verfasser höflichst ersucht, ihre auf Byzanz bezüglichen Schriften, seien sie nun selbständig oder in Zeitschriften erschienen, an die Redaktion gelangen zu lassen. Bei Separatabzügen bitte ich dringend, den Titel der Zeitschrift, sowie die Band-, Jahres- und Seitenzahl auf dem für mich bestimmten Exemplar zu notieren; denn die Feststellung dieser für eine wissenschaftliche Bibliographie absolut notwendigen Angaben, die den HH. Verfassern selbst so geringe Mühe macht, kostet mich stets umständliche und zeitraubende Nachforschungen in unserer Staatsbibliothek, und häufig bleiben alle Bemühungen vergeblich, weil das betreffende Heft noch nicht eingelaufen oder gerade beim Binden oder aus einem anderen Grunde unzugänglich ist. Auf wiederholte Anfragen bemerke ich, daß die Artikel innerhalb der einzelnen Abschnitte der Bibliographie hier wie in den früheren Heften, soweit es möglich ist, nach der Chronologie des betreffenden Gegenstandes angeordnet sind. Der Bericht ist bis zum 10. Mai 1907 geführt. K. K.

1. Literatur und Sagen.

A. Gelehrte Literatur.

Pecz Vilmos, Classica-philologia és görög-latin philologia. Egyet. Philol. K. XXX (1906) 1—6. — Plädiert für die Benennung Griechisch-lateinische Philologie statt „Classische Philologie", und wünscht diese letztere als Teil jener zu wissen. Hebt die innige Zusammengehörigkeit der mittel- und neugriechischen, sowie der mittel- und neulateinischen Philologie mit der klassischen Philologie hervor und sieht in der universellen Erkenntnis dieser Zusammengehörigkeit die sichere Basis der humanistischen Studien. R. V.

H. Reich, Der Mimus. (Vgl. B. Z. XVI 330.) Ausführlich und lehrreich besprochen von **Franz Skutsch**, Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte 7 (1907) 122—133. C. W.

C. F. Lehmann-Haupt, Geffckens Oracula Sibyllina. Klio 6 (1906) 323—329. Ausführliches Referat über Ausgabe und Abhandlung. C. W.

A. v. Domaszewski, Beiträge zur Kaisergeschichte II. Die Rede des Aristides εἰς βασιλέα. Philologus 65 (1906) 344—356.

Gegen Keils B. Z. XV 652 notierten Aufsatz. Nach D. liegt uns in der Rede der von Suidas erwähnte προσφωνητικὸς Γαλιηνῷ des Sophisten Kallinikos von Petra vor. C. W.

F. Boll, Zum griechischen Roman. Philologus 66 (1907) 1—15. Handelt S. 11—15 über Bardesanes und Achilleus Tatios. Die Unschuldsprobe der beiden Heldinnen am Schlusse des Romans des Achilleus Tatios ist wahrscheinlich direkt einem Werke des Bardesanes entlehnt, das uns durch ein Exzerpt bei Porphyrios περὶ Στιγός bekannt ist. C. W.

R. Asmus, Vergessene Physiognomonika. Philologus 65 (1906) 410—424. 1. Das Julianporträt bei Gregorius Nazianzenus (2. Invektive); 2. der liebeskranke Antiochos (Julian Misopogon u. sonst); 3. Diodor von Antiochia (Julian epist. 79); 4. die Völkertypen (Julian, Galiläerschrift S. 179, 7 f. Neumann); 5. die Juden (Julian l. l. 201, 12). C. W.

H. Rabe, Nachlese zu Phoibammon. Rhein. Mus. 1906 S. 633—634. Die Übereinstimmungen der Hs Pa mit AMO beruhen auf falscher Lesung, trotzdem gehört aber Pa in der Tat zur schlechteren Hss-Klasse. A. H.

W. H. Headlam, Emendations and explanations. Journal of Philology 30 (1906) 290 ff. Behandelt u. a. auch eine Stelle aus Synesios' Dion (Reiske, Dio I p. 31). C. W.

K. S. Kontos, *Διορθωτικά*. *Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ πανεπιστημίου* 1905—1906. Athen 1906 S. 1—45; 381—383. Gibt u. a. auch Emendationen zu byzantinischen Autoren wie Konst. Porphyrogennetos, Psellos. Leider fehlt wieder der so nötige Index locorum! K. K.

Otto Seeck, Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet. Leipzig, Hinrichs 1906. 3 Bl., 496 S. 8⁰. 15 *M.* [Texte und Untersuchungen. N. F. 15. H. 1 u. 2.] I. Das Gesetz der Anordnung. Daß ein chronologisches Gesetz die Anordnung der Briefe beherrscht, wird zunächst an der Reihe 18—313 der Ausgabe von Wolf gezeigt, in der mit einer einzigen Ausnahme 'die zeitliche Reihenfolge mit der durch die Überlieferung gebotenen zusammenfällt'. Die von Libanius zugleich abgeschickten und durch denselben Boten überbrachten Briefe sehen wir 'so gut wie immer nebeneinanderstehen'. II. Die beiden Corpora. Das größere liegt im Vaticanus 83 vor, das kleinere in den beiden sich z. T. gegenseitig ergänzenden Hss Vossianus 77 und Vaticanus 85. Das kleinere Corpus [a) 17 Briefe außerhalb der Bucheinteilung ohne chronologische Ordnung; b) Buch I—VI, nur innerhalb der einzelnen Bücher im wesentlichen nach der Zeitfolge geordnet, 'denn die beiden letzten Bücher sind die frühesten, die drei ersten die spätesten'; c) 498 Briefe, im ganzen chronologisch geordnet] ist 'aus mindestens drei verschiedenen Quellen zusammengeflossen'. Buch I—VI und die folgende Briefmasse, umfassend die Korrespondenz der Jahre 355—393, stammen aus den Kopialbüchern des Libanius, und zwar sind die sechs Bücher und die erste Hälfte der folgenden Briefe wahrscheinlich noch vom Verfasser selbst, die zweite Hälfte der 498 Briefe (von 227 an) aus seinem Nachlasse herausgegeben worden. Die 17 Briefe an der Spitze entstammen vermutlich einer vom Redaktor des Corpus veranstalteten Nachlese bei den Empfängern der Briefe oder bei deren Erben. Der Redaktor des größeren Corpus hat mit seinem Stoffe viel willkürlicher geschaltet. 'Er teilte alle Briefe, die ihm zu Gebote standen, in sechs Bücher ein und

wies jedem, mit Ausnahme des letzten, für das die Zahl nicht mehr reichte, genau dreihundert Stücke zu'. Auch bei dieser Sammlung sind mindestens drei Quellen zu scheiden: für die drei ersten Bücher und Teile der übrigen der erwähnte Vossianus, also das kleinere Corpus, und zwar in noch unverstümmeltem Zustande, für den größten Teil von Buch IV und V und ein Brieffragment aus VI d. h. für die im kleineren Corpus fehlenden Stücke vielleicht die Abschrift einer von Libanius im J. 365 veröffentlichten Briefsammlung, für den (nach Seeck echten) Briefwechsel mit Basilius, von dem nur drei Stücke sich in den Kopialbüchern erhalten haben, eine bisher nicht zu ermittelnde Quelle. III. Verzeichnis der Adressaten. Dieser (alphabetisch angeordnete) Hauptteil des Buches (S. 34—316), eine Vorarbeit für die Prosopographie des 4. Jahrh., hat ganz besondere Mühe gekostet wegen der 'zahlreichen Homonymen, die sich oft nur vermutungsweise, mitunter auch gar nicht voneinander scheiden lassen. Um sie wenigstens einigermaßen zu überblicken', mußten 'nicht nur die wirklichen Adressaten, sondern auch diejenigen, welche mit ihnen den Namen gemein haben und der Zeit des Libanius angehören', behandelt werden. 'Nur die geistlichen Personen sind zum größten Teile beiseite gelassen worden'. IV—XIII. Detaillierte Datierung der Bücher V, VI, IV, I, II, III, des ersten Teiles der Appendix (s. o.; zeitliche Forts. des 3. Buches), der Additamenta d. h. der nur im größeren Corpus erhaltenen Stücke (Frühling 363 bis Sommer 365), des zweiten Teiles der Appendix (388—393), der Praemissa d. h. der 17 im kleineren Corpus voranstehenden Briefe (s. o.; aus verschiedenen Zeiten) und der Basiliuskorrespondenz (356 bis Ende 372). S. 472 ff. Register; S. 495 f. Verzeichnis der Briefe nach der Nummerfolge der Wolfschen Ausgabe. C. W.

Libanii opera ed. **R. Förster** vol. II und III. (Vgl. B. Z. XV 347.) Sehr ausführlich besprochen von **Heinrich Schenkl**, Berliner philologische Wochenschrift 27 (1907) Nr. 14 Sp. 417—429. C. W.

H. van Herwerden, Adnotationes criticae ad Libanii orationum editionem Foersterianam. Rhein. Mus. 61 (1906) 568—575. Kritische Beiträge zu den Reden 26—50. Vgl. B. Z. XIV 302. C. W.

Fritz Schemmel, Der Sophist Libanios als Schüler und Lehrer. Neue Jahrbücher für das klassische Altertum 20 (1907) 52—69. Eine sehr anziehende Schilderung, die jetzt noch bereichert werden kann aus den zwei kürzlich in den Berliner Klassikertexten (V: Griech. Dichterfragm., 1. Hälfte) herausgegebenen Epikedeia auf Professoren aus Berytos. Diese Gedichte stammen nämlich 'etwa aus der Zeit des Libanius' und 'erläutern dessen Lehrbetrieb' (C. im Literarischen Centralbl. 58 [1907] Nr. 13/14 Sp. 444). C. W.

Rudolf Asmus, Hypatia in Tradition und Dichtung. Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte 7 (1907) 11—44. 'Allen Darstellungen ist die oppositionelle Tendenz gegen das starre Kirchentum und das Streben nach freiheitlicher Entwicklung eigen'. C. W.

Paul Shorey, Himerius oration I and Horace ars poetica 128. Classical Philology 1 (1906) 415. In der *προθεωρία* zu Himerius or. 1 ist '*ἰδίαν*' statt '*ἡδεῖαν*' zu lesen; dann ergibt sich der von Horaz mit 'proprie communia dicere' ausgedrückte Gedanke. C. W.

W. Schmid, Ein übersehenes Zitat aus einem griechischen

Troiaroman. Philologus 65 (1906) 558—566. Führt eine Stelle des Synesios, Encom. calv., über Hektors Haarwuchs auf das griechische Daresbuch zurück. K. K.

Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, Die Hymnen des Proklos und Synesios. Sitzungsber. d. k. preuß. Akademie d. Wiss. 1907 S. 272—295. Schon vor neun Jahren hat Wilamowitz auf die Bedeutung der Hymnen des Synesios und auf die Mangelhaftigkeit von deren bisheriger recensio hingewiesen (Mélanges Henry Weil 455). Damals hat er die seltsam variierten jonischen Trimeter von VI (*μετὰ παγᾶς ἁγίας αὐτολοχεύτου*) auf ihren Ursprung befragt (interessant sind sie übrigens auch durch ihre Verwandtschaft mit den anakreontischen Zwölfsilbern der Gazäer und des Sophronios: *μερόπων ὀλλυμένων δαίμονος ἔργοις*; auch diese Cäsur ist schon bei Synesios in 33 seiner 35 Verse vorhanden); was er jetzt gibt, ist eine von eindringendem Verständnis und tiefer Sympathie für den ungewöhnlichen Mann getragene interpretatio und eine reichliche emendatio, wie beides von Wilamowitz nicht anders zu erwarten war; freilich keine recensio, so nötig sie wäre; statt deren nur eine Auswahl von Varianten des bisher noch unverwerteten Laurentianus 55, 8, der an mehr als einer Stelle gegenüber allen andern Hss allein das Richtige enthält (so IV 112 *διὰ παῖδα θεοῦ καὶ . . .*; 115 *πρόχυσιν πάλι παῖς εὕρετο . . .*). Wo die Tradition noch solche Überraschungen birgt, könnten die Konjekturen verfrüht erscheinen. Trotzdem leuchten die meisten unmittelbar ein. In einzelnen Emendationen trifft sich Wilamowitz mit Früheren, die er nicht kennt, weil er darauf verzichtet hat, aus dem kläglichen Aufsatz Flachs, Rhein. Mus. 32, 538 ff., die richtigen Konjekturen von Flachs Vorgängern und Rezensenten auszuheben. Immerhin hätte er das bisher in der Kritik Geleistete gewiß nicht so herb beurteilt (S. 277), wenn er gewußt hätte, daß I 61 *ἐνίσασα* schon von Thilo, III 717 *φοιτάς* von Badham (wohl unumgänglich trotz Empedokles 115, 13 D, den Nauck vergleicht), III 533 *κραδίᾳ* und VIII 27 *ἐβιώσαο* von Christ, II 64 *σὺ μὲν ἄρρην* von Volkmann, I 100 *ἔνεστι* und II 46 *δύας* (statt *ἄτας*) von Nauck (fast noch besser war Christs *ἄλας*), und III 303 *ὑμνεῖ σε μάκαρ* und IX 57 *ἐπεστάθης* von Boissonade gefunden war. Der künftige Herausgeber wird auch für ein paar andere Stellen in jenem Aufsatz sichere Emendationen finden. Neu ist bei Wilamowitz die Athetese von X, der Nachweis einer doppelten Redaktion von III, ferner III 81 *κρανᾶν*, 234 *οὐκ ἀ⟨πο⟩ταχθέν*, 328 *πάντα πολεύει*, 487 *τλᾶμον*, I 41 *καλιήν* und anderes gleich Sichere. Zwei Verse werden durch Änderung der (natürlich ganz unverbindlichen) Vulgata-Akzentuation lesbar gemacht: VIII 29 (*γνωτᾶν*) und 31 (*Ἡσυχιδᾶν*; den Eigennamen hatte schon Christ vermutet; auch *Ἡσυχίδα* ist überliefert und möglich). — Mit anderen sind wir minder einverstanden. IX 7 heißt es von der Schlange, die dem Adam die verbotene Frucht brachte: *ὃς καρπὸν ἀπώμοτον τροφὸν ἀργαλέου μόρου πόρεν ἀρχεγόνῳ* †*κούραν*† (so Barb.: *κοῦρον* Laur.: *νοεράν* Paris.); hier hätte Wilamowitz nicht *κόρῳ* geschrieben — das wäre ja Christus —, wenn er Badhams evidente Lösung, *βοράν*, gekannt hätte. IX 23 *λύσας δ' ἀπὸ πημάτων ψυχᾶν ὁσίους χόρους* †*θιάσοισιν*† *ἀκηράτοις ὕμνους ἀνάγεις πατρί*; zu schreiben ist, nur orthographisch verschieden, *θιάσοις σὺν ἀκηράτοις*; dasselbe, etwas anders a s-gedrückt, steht VIII 42—48; *θιάσοις ἐν ἀκ. υἱοὺς ἀν.*, was Wilamowitz in

den Text setzt, wird schon durch das Femininum ψυχᾶν ausgeschlossen. Aus der Interpolation hinter IX 21 (nicht 15) läßt sich eine Variante *κὔων ὁ βαρυσθενής* nicht gewinnen: die richtige Erklärung steht bei Boissonade und Christ. III 535 lies *κἀς* (*καὶ* codd.) *τὰν ἐπὶ σὲ ἱερὰν ἀτραπὸν σύνθημα δίδου σφραγῖδα τεάν*; Wilamowitz nimmt eine Lücke hinter *ἀτραπὸν* an und bezieht *σφραγῖδι τεᾷ* (vereinzelte Lesung des Laur., der aber nicht immer Vertrauen verdient) auf das Folgende; dem widerspricht die Parallelfassung 618—634. An diesen beiden und vielen anderen Stellen hat nur Christ die richtige Interpunktion; von seiner Ausgabe (in der Anthol. carm. christ., 1871), nicht von dem abscheulichen Machwerk Flachs (1875), ist überhaupt auszugehen.

Minder sicher scheint mir auch VII 34 *ἐκαθήραο*; die Wahllosigkeit, mit der Synesios über VIII und IX die Katalexen verstreut, hindert anzunehmen, daß er in VII das Ungehörige einer vereinzelten Katalexe empfunden haben würde. Überhaupt ist die Metrik das Schlimmste an der Sammlung: die Quantität als rhythmisches Prinzip hatte eben längst abgewirtschaftet; ist auch die Prosodie, abgesehen von VII 4 *Ιησοῦ* (mit semitischem Anlaut), tadellos — dafür sorgte die Schule noch bis ins 7. Jahrh. —, so verrät doch die Verkennung des Wesens von Synaphie und Katalexe, die Einförmigkeit der Spondeen (V), und das Übermaß gelehrter Variation in den jonischen Trimetern (VI), daß hier nur mehr das Auge kritisieren konnte. Übrigens ist die Sammlung nach Metren geordnet (Vorbild war vielleicht eine Klassiker-Ausgabe); weshalb man die Vulgata I II III IV V VI VII—IX nicht ohne weiteres als „ganz willkürlich" (S. 282[3]) zugunsten der „glaubwürdigen Handschriften", die II von I trennen, umstoßen darf; die Athetese von X, das dasselbe Metrum hat wie I, erhält so eine Bestätigung, der sie nicht bedurft hätte; die Anordnung ist älter als der Zusatz; sie wird auch durch den programmatischen Charakter von I 1—51 nahegelegt. — Daß die metrischen Vorbilder des Synesios in der Umgebung des Mesomedes zu suchen seien, hat Wilamowitz im Anschluß an die Spondeen von V vermutet (S. 291, vgl. 278[3]). Mesomedes ist auch zu dem seltsamen Metrum von VII—IX ⏔–⏑⏑–(⏑)⏓ zu vergleichen: sein häufigstes Maß ist nur um einen Anapäst in der Mitte länger: ⏔–⏑⏑–⏑⏑–(⏑)⏓; doch verwendet er die katalektische Form bedeutend vernünftiger als Synesios. Dasselbe Metrum findet sich wiederholt in der noch unedierten Gedichtsammlung des Codex Ottobonianus 59 (ich kenne sie aus der Abschrift von Lampros, *Νέος Ἑλληνομν.* 1906, 3 ff.); dort steht auch ein Gedicht an Rhea, aus dem Synesios seine Spondeen (V) hat, wie mehrere wörtliche Anklänge beweisen, und eins auf einen Schwan, das dieselben anapästischen Monometer aufweist, wie Synesios III—IV, nur mit Synaphie und reicheren Auflösungen. In der Vorlage des Ottob. standen Noten (*παρεξεβλήθησαν ἀπὸ τῆς μουσικῆς*); in unsern Mesomedeshss sind sie noch erhalten; bei Synesios ist keine Spur davon, obwohl er anhaltend von seiner Musik spricht (daß das nicht notwendig ernst zu nehmen ist, hat schon Christ p. X gesagt); und in der Tat fällt es schwer zu glauben, ein Stück von dem Umfang seines III. Hymnus sei durchkomponiert gewesen.

Was Wilamowitz im Hauptteil, nämlich in der interpretatio bietet, läßt sich nicht exzerpieren noch im einzelnen kommentieren; das will gelesen sein. Auf Schritt und Tritt eröffnet er neue Einblicke in das geistige

Leben des Dichters, in dem sich, für uns zum letzten Mal auf mehr als ein Jahrtausend hinaus, Griechentum und Christentum, Philosophie und Religion, Bildung und wahre Frömmigkeit, Stärke und Demut zu einer wundersamen Einheit verbunden haben. Am Schluß gibt Wilamowitz eine Ausgabe und Übersetzung des großartigen IX. Hymnus; schade daß der Meister poetischer Übertragungen hier auf die gebundene Form verzichtet hat: nur sie hätte von dem kolossalen Pathos des Originals, in dem die tausendjährige Sprache in uralten Rhythmen einherschreitet, einen klaren Begriff zu geben vermocht.

Proklos, der verstockte Heide, dessen 7 Hymnen (ed. Ludwich) die ersten fünf Seiten der Publikation gewidmet sind, liefert einen merkwürdigen Kontrast. So gut sich seit Johannes die christliche Mythologie der mystischen Spekulation fügte, so fremd blieben dieser im Wesen die alten heidnischen Göttergestalten. Wie friert die Herrin des sonnigen Parthenon (VII) auf den eisigen Höhen jamblichischer Abstraktionen. Diesem blutleeren Göttergeschlecht dämmert, unausweichlich, die ewige Nacht; und siegreich leuchtet das junge Licht dessen, den Synesios, zwei Menschenalter vorher, als erster in griechischer Lyrik gegrüßt hatte (VII): *Πρῶτος νόμον εὑρόμαν ἐπὶ σοὶ μάκαρ ἄμβροτε γόνε κύδιμε παρθένου Ἰησοῦ Σολυμήϊε νεοπαγέσιν ἁρμογαῖς κρέξαι κιθάρας μίτους.* P. Ms.

Paulus Drathschmidt, De Prisciani grammatici Caesariensis carminibus. Breslau, Druck von Graß, Barth u. Cie 1907. 2 Bl. 140 S. 8⁰. Inaug.-Diss. Interessante Untersuchungen über das Verhältnis der Periegesis zur griechischen Vorlage d. h. zu Dionysios Periegetes (Priscian gestattet sich Änderungen, Weglassungen und Zusätze) und über die lateinischen poetischen Vorbilder, die Rhetorik, Metrik und Sprache der Periegesis und des Panegyrikus auf Anastasius. Es zeigt sich, daß Koch (Frankfurt a. M. 1892. Progr.) ohne genügende Gründe das zweite Gedicht dem Grammatiker absprechen wollte. C. W.

Antonio Bellomo, Agapeto Diacono e la sua scheda regia. Contributo alla storia dell' imperatore Giustiniano e dei suoi tempi. Bari, Avellino & C. 1906. 163 S. 8⁰ (mit 4 autotypischen Tafeln). 5 Lire. Wird besprochen. K. K.

H. Jackson, On an Oracle in Procopius De bello Gothico I 7. Journal of Philology 30 (1906) 225—258. Will Haury II p. 33, 23 f. lesen 'Africa capta sedet: Mundus natusque peribit'. C. W.

Menander Protector történeti müvének fenmaradt töredékei (Die Fragmente des Menander Protector) Ford. etc. **Lukinich I.** (Vgl. B. Z. XV [1906] 654.) — Angezeigt von **E. Darkó,** Egy. Phil. Közl. XXX (1906) 754—761, der der Ansicht ist, daß die auf die Awaren bezüglichen Quellen nicht vollständig verzeichnet sind, die Übersetzung sich zu sehr an die von Müller gegebene anlehnt. R. V.

Georgii Monachi Chronicon ed. **C. de Boor.** I. II. Leipzig 1904. (Vgl. B. Z. XV 307.) Besprochen von **S. Šestakov** im Viz. Vrem. 13 (1906) 429—444. E. K.

R. Reitzenstein, Der Anfang des Lexikons des Photios, herausgegeben von R. R. Leipzig und Berlin, B. G. Teubner 1907. LIII, 166 S. 8⁰. 7 *M.* (Vgl. B. Z. XVI 331.) Für die Königliche Bibliothek in Berlin

wurde vor einigen Jahren eine angeblich aus Mazedonien stammende Hs erworben. Sie ist auf Pergament am Ende des 11. oder Anfang des 12. Jahrh. geschrieben und trägt jetzt die Signatur Cod. Berol. graec. oct. 22. Es ist eine Sammelhandschrift im wesentlichen sonst theologischen Inhalts, von ihren 111 Blättern enthalten fol. 68ʳ—111ᵛ den bisher verlorenen Anfang des Lexikons des Photios. Von diesem Anfang waren früher zwei Hss bekannt: 1. Auf zwei Blättern des Cod. Galeanus (g) standen Prolog und Anfang bis Glosse Ἀά, ferner die Glossen Ἀγχίνοια—Ἀδιάκριτος. 2. Aus Cod. Atheniensis 1083 (a) gaben Fredrich und Wentzel in den Nachr. der K. Gesellsch. der Wiss. Göttingen 1896 S. 309 ff. die Glossen Ἀβραμιαῖος—Ἀγάσσει und Ἀγκιστρεύει—Ἀδράστεια heraus. Das neue Bruchstück (b) enthält den Anfang des Werkes lückenlos vom Prolog bis zur Glosse Ἄπαρνος. Auf Grund dieser Hss legt jetzt Reitzenstein, der berufenste Forscher, eine neue Ausgabe vor. Der Gewinn kommt in erster Linie unserer Kenntnis der altgriechischen Literatur zugute. Von den Tragikern ist Sophokles am reichsten vertreten, daneben aber auch Jon und Nikomachos; größer ist die Ausbeute für die Komödie, insbesondere für Kratinos, Eupolis und Aristophanes, spärlich für die mittlere Komödie. Aber auch für die Prosa erhalten wir viel neues Material. Ohne Zweifel liegt in diesen Fragmenten der hauptsächlichste Wert des neuen Fundes, der in Verbindung mit den jährlich wachsenden Papyrusschätzen von außerordentlicher Bedeutung zu werden verspricht. Es ist aber hier nicht die Stelle, auf diese Fragen näher einzugehen; das byzantinische Gebiet berühren in erster Linie die Fragen der Überlieferung und der Arbeitsweise des Photios. Auch hierfür hat Reitzenstein weit mehr als bloße Vorarbeit getan. In diesem Labyrinth der byzantinischen Lexikographie hat der erfahrenste Kenner mit sicherer Hand die leitenden Fäden aufgefunden. Ich beschränke mich auf die Wiedergabe der wesentlichsten Ergebnisse. Im Pariser Coislin. 347 saec. X/XI (A), den Boysen, Lexici Segueriani Συναγωγὴ λέξεων χρησίμων inscripti pars prima (Marburg 1891) mustergültig bearbeitet hat, und im Berol. graec. quart. 13 saec. XV/XVI (C), der keine Abschrift aus A, sondern ein selbständiges Werk aus spätbyzantinischer Zeit ist, besitzen wir, wenn auch unvollständig und nicht im authentischen Wortlaut, eine Συναγωγὴ λέξεων, die „nur eine Erscheinungsform des proteusartigen Cyrillglossars ist“ (vgl. Reitzenstein, Berl. philol. Wochenschr. 1893 S. 103 und 137). Das ist die erste Quelle des Photios, dessen Lexikon in der Berliner Hs den Titel führt Κυρίλλου καὶ Φωτίου τῶν ἁγιωτάτων ἀρχιεπισκόπων ἐνθάδε λεξικόν. Aber die Συναγωγὴ ist auch Hauptquelle für Suidas und das VI. Lexikon Seguerianum und nicht unabhängig in den drei Werken benutzt Ihnen voraus liegt eine Überarbeitung und Erweiterung (B*) der Συναγωγή, als deren im ganzen getreues Abbild Coisl. 345 (B) (das Lexikon Seguerianum) gelten darf. Dieses Werk B* bietet häufig noch nach Quellen gesondert, was bei Suidas und Photios bereits ineinander gearbeitet erscheint; in B sind aber die Glossen aus der Συναγωγὴ bereits durch Auszüge aus einer Epitome des Harpokration und anderen Quellen erweitert worden. Andererseits zeigt sich, daß in der von B benutzten Hs die Erweiterung der Συναγωγὴ noch nicht vollständig durchgeführt war. Auf einem anderen Wege, der von der nun als sicher erkannten Tatsache ausgeht, daß die Σοφιστικὴ προπαρασκευὴ

des Phrynichos eine Hauptquelle des Photios gewesen ist, gelangt R. zu dem Schluß, daß Photios in der Tat das Werk B* als Quelle benutzte. Die Erklärung für diesen scheinbaren Widerspruch sieht R. darin (S. XLVI), „daß Photios oder sein Schreiber zwei verschiedene Handschriften und Fassungen desselben Werkes nebeneinander benutzte. Das Werk entstand meiner Annahme nach zunächst in dem Versuch, die *Συναγωγή* in der oben charakterisierten Art zu erweitern; der Versuch war noch nicht voll durchgeführt, als sich die B-Tradition trennte, die in immer neuen Bearbeitungen dann außerordentlich wichtige Zusätze aus frühbyzantinischen Werken in sich aufnahm. In der Suidas-Fassung, welche sich loslöste, als jene Zufügungen eben begonnen hatten, wurde der erste Erweiterungsversuch durchgeführt und zugleich eine Reihe neuer Zusätze eingefügt. So entstanden vor Photios' Zeit zwei Exemplare, die im Grundbestande übereinstimmend, doch in den Erweiterungen stark auseinander gingen. Aus beiden ließ Photios eine dritte, gewissermaßen kontaminierte Rezension herstellen, die zugleich wieder neu vermehrt wurde." — Vgl. die Besprechung von **A. Hilgard**, Berliner philologische Wochenschrift 27 (1907) Nr. 20 Sp. 617—619. A. H.

U. von Wilamowitz-Moellendorff, Zum Lexikon des Photios. Sitzungsber. der kgl. preuß. Ak. der Wiss. 1907 S. 2—14. Verbesserung mehrerer Dichterstellen in dem von Reitzenstein herausgegebenen neuen Fragmente (s. o.). K. K.

J. van Leeuwen J. F., Ad Photii Lexicon. Mnemosyne N. S. 34 (1907) 250—270. Kritische Beiträge zu dem von Reitzenstein edierten Fragmente (s. o.). C. W.

J. B. Bury, The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogennetos. The English Historical Review 22 (1907) 209—227; Forts. folgt. In das zentrale Problem der byzantinischen Überlieferungsgeschichte, den konstantinischen Schriftenkomplex, sind neuerdings von verschiedenen Punkten aus Wege gebahnt worden: nachdem Büttner-Wobst in B. Z. XV 88 ff. die historische Enzyklopädie und Bury ebenda S. 517 ff. den Traktat De administrando imperio analysiert haben, legt wiederum Bury die einzelnen Schichten des Buchs De ceremoniis in der lichtvollsten und übersichtlichsten Weise auseinander. Sein Urteil ist im Grunde ein sehr optimistisches; er unterscheidet ganz scharf: 1. die Kapitel des eigentlich Konstantinischen Traktats; 2. die von Konstantin in Appendixform beigegebenen Dokumente älteren Datums, aber von deutlicher Beziehung zum Zeremonienbuch; 3. inhaltlich ganz heterogene und nur äußerlich (d. h. wohl schon im Handexemplar Konstantins, einem *dossier*) angeschlossene Dokumente und Entwürfe konstantinischer und 4. fremder Provenienz; die ganz wenigen Worte, die in die Zeit Romanos' II und des Nikephoros Phokas weisen, sind als Interpolationen der einzigen uns erhaltenen Hs anzusehen. Es ist ein Vergnügen, der bestimmten Beweisführung des Verfassers zu folgen, aber — ohne mir ein Urteil über die Richtigkeit der vorgetragenen Erklärungen anzumaßen — zwischendurch hatte ich manchmal doch das Gefühl, daß der Historiker, der hier die Orientierung durch eine der klippenreichsten Quellenschriften sucht, schon sehr kategorisch an der Hand genommen wird. P. Mc.

Excerpta Historica iussu Imp. Constantini Porphyrogenneti confecta.

Vol. II 1: Excerpta de Virtutibus et Vitiis recensuit et praefatus est **Th. Büttner-Wobst.** Berolini, apud Weidmannos 1906. XLII, 369 S. 8⁰. Der Redaktion unzugänglich. K. K.

Excerpta Historica iussu Imp. Constantini Porphyrogenneti confecta. Vol. IV: Excerpta de Sententiis. Edidit **U. Ph. Boissevain.** Berolini, apud Weidmannos, 1906. XXVIII, 478 S. (mit drei Appendices und einer Lichtdrucktafel). 8⁰. Der Redaktion unzugänglich. K. K.

Michaelis Ephesii in libros de partibus animalium, de animalium motione, de animalium incessu commentaria, ed. **Michael Hayduck.** (Commentar. in Arist. Graeca ed. cons. et auct. acad. litt. reg. Boruss. vol. XXII pars II.) Berlin 1904. XIV, 193 S. 8⁰. Die ausführliche Besprechung von **Karl Praechter,** Götting. Gel. Anz. 1906 Nr. 11 S. 861—907 unternimmt nach einer eingehenden Kritik der Ausgabe den meines Erachtens gelungenen Nachweis, daß Ps.-Philoponos zu De gener. anim., Ps.-Alexander zu Metaph. *E*—*N* und Ps.-Alexander zu Sophist. elench. ebenfalls Werke von Michael dem Ephesier sind. Es wird dann zu einer Würdigung der gesamten literarischen Tätigkeit des Mannes der Grund gelegt und seine Persönlichkeit aufs neue untersucht; als sicher kann gelten, daß er Philosophieprofessor in Konstantinopel und Schüler des Psellos war, aber nicht identisch mit Michael Parapinakes. A. H.

S. Papadimitriu, Theodoros Prodromos. (russ.) Odessa 1905. (Vgl. B. Z. XVI 289.) Besprochen von **S. Šestakov** im Viz. Vrem. 13 (1906) 419—429. Š. meint, es habe nur einen einzigen Autor mit dem Namen Prodromos gegeben, dem auch die Gedichte im Marc. XI 21 und ebenso alle sechs vulgärgriech. Gedichte gehörten. Die bekannten Worte in einem der Gedichte des Marcianus: *πτοεῖ με γὰρ ὁ Πρόδρομος ὁ προδραμὼν ἐκεῖνος*, die bisher auf Theod. Prodromos bezogen wurden und die Annahme eines von ihm verschiedenen Dichters, des sog. manganischen Prodromos, nötig machten, seien vielmehr auf Michael Italikos zu beziehen, indem das Wort *Πρόδρομος* hier nicht als Eigenname, sondern als Gattungsname, gleichbedeutend mit dem folgenden *ὁ προδραμών*, aufzufassen sei. Wenn auch diese neue Hypothese schwerlich viel Anklang finden dürfte, so zeigt sie doch wiederum, wieweit wir noch von einer endgültigen Klärung und überzeugenden Lösung des so viel behandelten Prodromosproblems entfernt sind. E. K.

Konstantin Horna, Eine unedierte Rede des Konstantin Manasses. Wiener Studien 28 (1906) 171—204. Das Enkomion, das Horna mit gewohnter Sorgfalt ediert, steht ohne Überschrift im Marcianus app. class. XI 22; doch läßt sich der Autor überzeugend mit Konstantin Manasses, der Adressat so gut wie sicher mit dem Logotheten Michael Hagiotheodorites (um 1170; Exkurs I) identifizieren. Die Rede ist nicht gerade bedeutend, und, wie die übrige Kunstprosa des Manasses, arm an Tatsächlichem. So bleibt das Hauptvergnügen, die antiken Brocken herauszufischen. Auf den ersten Blick ergeben sich zwei leider stilistisch arg verunstaltete neue Beiträge zu den FHG (Z. 3—37. 339—379), und, sehr dankenswert (Z. 100), „*ἄκαπνα δ' αἰὲν ἀοιδοὶ θύομεν*", *εἶπεν ἂν ὁ Καλλίμαχος*; anonym hatte diesen Vers (mit dem richtigen *γὰρ* statt *δ'*) schon unsere Athenaeus-Epitome I 8 E; aus Athenaeus, aber dem vollständigen, hat ihn auch Manasses nach den einleuchtenden Parallelen Hornas. Anderes

liegt versteckter: um aus *ἐσθλοῦ γὰρ ἔχει δίδαξιν καὶ τὸ τραφῆναι καλῶς* (131) einen Vers zu gewinnen, habe ich mich eine Zeit lang geplagt, bis mich Eurip. Hekabe 600 *ἔχει γέ τοί τι καὶ τὸ θρεφθῆναι καλῶς δίδαξιν ἐσθλοῦ* lehrte, daß ohne das Original doch wohl alle Mühe verloren gewesen wäre. Das darf uns aber nicht hindern, aus dem Mittelstück einer von epischen Reminiszenzen wimmelnden Partie (315—333; geschildert ist ein Abendempfang bei dem Gefeierten) *παρῆσαν ἐκεῖ καὶ ἱερέων πρωτόαρχοι . . . καὶ μονόβιοι καὶ ὅσοι ἐν μάχαις σιδηροφόροι καὶ χαλκοχίτωνες* (das ist wohl kontaminiert)· *παρῆσαν ἐκεῖ καὶ Μασσαγέται καὶ Σκύθαι, γαλακτοφάγων γένος ἀνδρῶν· οὐκ ἀπῆσαν οὐδὲ οἱ τῆς γλώττης Ἀράβων οὐδ' Ἰταλοὶ ἑλκεσίπεπλοι* (das könnte ernst genommen werden), *ὀλίγα τῆς ἑλλάδος συνιέντες φωνῆς* — mindestens einen ganzen Hexameter herauszuschälen:

Μασσαγέται τε Σκύθαι τε, γαλακτοφάγων γένος ἀνδρῶν

(zur Sache vgl. Dionys. Perieg. 740 ff. Strabo VII 3 § 7. 9). Hinter *καὶ τὴν μὲν ἐν λόγοις παιδείαν, ἣ γλῶσσαν ἐξευγενίζει καὶ στόμα ἐπικοσμεῖ* (143) steckt gewiß ein Trimeter, etwa *ἐξευγενίζει γλῶσσαν, ἐπικοσμεῖ στόμα*; und auch sonst machen sich bei Manasses überall disiecta membra antiquitatis mehr oder minder klar kenntlich (z. B. Z. 389 *τὴν κώπην . . . σχαστέον* aus Pindar P X 51; Viz. Vrem. XII 35, Z. 228 *ὡς εἴ τις ποταμὸς παρέσυρε γεφύρας* offenbar aus epischer Quelle, also nicht zu korrigieren.) — Durch die Beobachtung der Rhythmik des Satzschlusses (Exkurs II) zeichnet sich Horna vor allen Editoren byzantinischer Kunstprosa rühmlich aus (vgl. oben S. 149). Um freilich auf Grund davon textkritische oder prosodische Schlüsse zu ziehen, bedarf es vor allem einer Zusammenstellung sämtlicher Ausnahmen, nicht nur jener, die man auf Korruptelen (zu 126. 141. 311) oder Anomalien der Akzentuation (zu 364, S. 200 f.) zurückführen zu können glaubt. Horna unterschätzt entschieden die Zahl und das Gewicht der unentschuldbaren Ausnahmen, wenn er um der Regel willen eine inhaltlich tadellose Überlieferung tiefer anschneidet (zu 311) oder unnatürliche Betonungen wie *ληνός μέν ἡ καρδία, βοά γάρ ἀνυμέναια, χολοβάφινα μέν ὄντα* einführt (S. 200; ich versehe die hochbetonten Silben mit Akut). Dagegen glaube auch ich auf Grund von Hornas Listen (S. 200 f.), daß in Schlüssen wie *κατίδοι τις ἄν, πτερύσσεται μέν ὡς ὑπερπετασθησόμενος, βαρυφωνότερα δέ* die Enklitika den Hochton erhält; als ich vor vier Jahren (BZ XI 505) diese Beschränkung des Gesetzes übersah, war das entscheidende Material noch nicht publiziert. Wir hoffen in der praefatio der Gesamtausgabe von Manasses' Kunstprosa, die Horna vorbereitet, eine vollständige Zusammenstellung aller prosodischen und rhythmischen Anomalien, die dann auch zur Beurteilung anderer Autoren von großem Nutzen sein wird. — Textkritisch ist mehreres treffend erledigt, und nur wenig nachzutragen. Z. 78 der Rede lies: *πέμπει τὰ βέλη*. Z. 351 *ἀναγραπτ⟨έ⟩ον γάρ τοι καὶ τοὔνομα*. 355 *φ[αί]νει λόγον*. S. 194, 12 *ἰαμβ⟨ε⟩ίους στίχους*.

P. Ms.

Edgar Martini, Eustathianum. Rhein. Mus. N. F. 62 (1907) 273—294. Untersucht die hslichen Grundlagen der für uns noch immer maßgebenden römischen Ausgabe der *Παρεκβολαί* zu Homer (a. 1542—1550) und dann allgemein die hsliche Überlieferung des Werkes. Das Interesse konzentriert sich hierbei auf die als Autographen anerkannten Codd. Laur.

LIX 3 (Iliaskommentar) und Ven. Marc. gr. 460 (Odysseekommentar), welch letzterem Martini als korrektere Ausgabe erster Hand den Paris. gr. 2702 zugesellt. Dem Aufsatz ist eine Tafel (wie es scheint, Photolithographie, jedenfalls nicht Lichtdruck, wie der Verf. S. 275 irrtümlich angibt) mit Schriftproben aus den drei genannten Hss beigefügt. P. Mc.

S. Bases, *Εἰς Γεώργιον τὸν Ἀκροπολίτην διορθωτικά. Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τοῦ ἐθν. πανεπιστημίου* 1905—1906. Athen 1906 S. 95—103. Konjekturen zu den beiden Bänden der Ausgabe von A. Heisenberg. Das rätselhafte *αὐτομιᾶ* (vol. II 13, 3), mit dem sich Bases S. 99 vergeblich abmüht, ist von Hefermehl, Berl. philol. Wochenschr. 1905 Sp. 109 richtig in *αὐτονομία* verbessert worden (vgl. B. Z. XIV 307) und K. Horna, Analekten zur byz Lit., Wien 1905, S. 20, hat gezeigt, daß *αὐτονομία* sogar in der Hs steht! K. K.

H. Rabe, Aus Rhetoren-Handschriften. Rhein. Mus. 62 (1907) 247—264. Den Hauptinhalt des Aufsatzes bilden Untersuchungen über das Leben des Hermogenes und über Aphthonios, den Schüler des Libanios. — S. 250 Anm. 3 konstatiert Rabe, daß die Zuteilung der Prolegomena zu der Erklärung der *στάσεις* bei Walz V 212 ff. 222 ff. und der dortselbst gedruckten Kommentare an Maximos Planudes nur auf einer alten handschriftlich recht schlecht bezeugten Vermutung beruht. Brieflich teilt mir der Verf. mit, daß ihm in zwei Hss ein gewisser Michael Jasites als Verfasser einer *διαίρεσις τῶν στάσεων* begegnet sei, Spätgrenze ist das 14. Jahrh. Weiß jemand Näheres über den Mann? K. K.

Johannes Mewaldt, Maximus Planudes und die Textgeschichte der Biographien Plutarchs. Sitzungsber. d. k. preuß. Akad. d. Wiss. phil.-hist. Kl. 1906 S. 824—834. M. beweist, daß der berühmte Plutarch-Codex Paris. 1671 (a. 1296) in einem seiner Teile (*βίοι* von Phokion bis Caesar) aus dem Laurent. conv. soppr. 206 saec. X stammt, also in diesem Teil für die Textkritik des Plutarch wertlos ist. Der Codex Paris. ist interessant durch die Umstände seiner Entstehung. Im Anfang des Jahres 1295 erbittet sich Maximos Planudes von seinem Freund Philanthropenos brieflich (Briefe ed. Treu, S. 142) Pergament zu einem Codex, um *τὰ τοῦ Πλουτάρχου γράψαι βιβλία.* In einem nach Ende März 1296 abgeschickten Brief reklamiert er das Pergament zum letzten Mal. Ob er es erhalten hat, wissen wir nicht; aber im Juli 1296 wurde der Parisinus 1671, der die uns bekannte Hand des Planudes nicht zeigt, subskribiert. Verf. meint nun, Planudes habe seinen Plan, den Plutarch selbst abzuschreiben (das besagt übrigens *γράψαι* nicht notwendig), aufgegeben und einem ihm bekannten Kalligraphen das endlich eingetroffene Pergament überlassen, auf das dann in den genannten vier Monaten der Parisinus 1671 geschrieben sei. Dabei ist übersehen, daß die Subskription schon vom Tag der hl. Euphemia, also vom 11. Juli, datiert ist. Daß in den hundert durch Ostern, Pfingsten und ein furchtbares Erdbeben unterbrochenen Tagen jene mehr als 2000 mächtigen Folio-Kolumnen mit „dichten Reihen sehr hübscher Schriftzüge“ bedeckt werden konnten, scheint mir ausgeschlossen. In den Kreis des Planudes gehört die Hs nichtsdestoweniger, wie man schon lange aus einer darin befindlichen Randnote geschlossen hat, deren Wortlaut in dem Parisinus 1672 ausdrücklich dem Planudes

zugeschrieben wird. Verf. vermutet (S. 833[2]), Planudes habe sie an den Rand seiner Vorlage notiert, und nur der Schreiber des wenige Jahre später entstandenen Paris. 1672 habe die Hand des gelehrten Mönches erkannt; daraus würde hervorgehen, daß diese Hs dem Planudes noch näher steht als der Paris. 1671; und so mag dieser Paris. 1672 vielleicht aus den von Philanthropenos erbetenen Häuten bestehen. P. Ms.

N. Kazazes, *Γεώργιος Γεμιστὸς Πλήθων καὶ ὁ κοινωνισμὸς κατὰ τὴν ἀναγέννησιν. Ἐπιστημ. ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ πανεπιστημίου* 1902—1903, Athen 1904 S. 5—48. Über die polytheistischen und sozialistischen Theorien in des Plethon († 1452) *Νόμων συγγραφή*. K. K.

Darkó Jenö, Kézirati tanulmányok Laonikos Chalkondyles történeti müvéhez (Untersuchungen über die Hss des historischen Werkes des Laonikos Chalkondyles von Eug. Darkó). Egyetemes Philologiai Közlöny XXXI (1907) 25—46; 106—109 (auch separat). Eine neue Ausgabe des Laonikos Chalkondyles ist sehr wünschenswert, insbesondere vom Standpunkte der ungarischen Geschichte. Mit Unterstützung der klass.-philologischen und historischen Kommission der ungarischen Akademie hat sich E. Darkó bemüht den handschriftlichen Tatbestand zu Laonikos zu ermitteln und die Vorbereitungen zu einer kritischen Ausgabe zu treffen, da ja — wie bekannt — die von Imm. Bekker heutzutage den Anforderungen der Wissenschaft nicht mehr entspricht, hauptsächlich, weil sie die hier so notwendige Exegetik ganz beiseite läßt. Darkó weiß von 15 Hss, von denen 8 die Pariser Nationalbibliothek, 3 die Münchener Hof- und Staatsbibliothek, 2 die Oxforder Bodleiana, 1 die Laurentiana und 1 die Bibliothek vom Escurial besitzt. Von diesen Hss hat er außer der Madrider und den Oxforder Codices in die übrigen Einsicht genommen und versucht nun in der vorliegenden Abhandlung über die untersuchten Hss die Gelehrtenwelt zu orientieren. Nach seiner Meinung sind drei Hss-Gruppen zu unterscheiden; in die eine gehört der Coislinianus Nr. 314 gr. (**C**) saec. XV und seine Abschrift, der Paris. reg. gr. 1728 (**R**), — der in der Gruppe eine führende Rolle besitzende Laurentianus 57, 8 (**L**) saec. XV exeuntis, und der aus ihm abgeschriebene Paris. reg. gr. 1727 (**Q**); — an der Spitze der zweiten Gruppe steht der Monacensis gr. 307a (**M_1**) saec. XVI ineuntis; mit ihm gehören zusammen der Monac. gr. 127 (**M**), und vier Parisini, von welchen zwei und zwei wieder zusammengehören, nämlich der Paris. reg. gr. 1726 (**P**) mit dem Paris. reg. gr. 1729 (**S**) und der Paris. reg. gr. 1781 (**Z**) mit dem Paris. reg. gr. 1780 (**V**); in der Mitte dieser beiden Gruppen steht der Monac. gr. 150 (**M_2**) aus dem Jahre 1567 und der mit ihm zusammengehörige Paris. reg. gr. 1779 (**T**). Alle diese Hss beschreibt D. möglichst genau und versucht ihren Zusammenhang untereinander einigermaßen zu bestimmen, stellt auch die Varianten zusammen, die er zur 3.—15. Seite der Bekkerschen Ausgabe notiert hat. Dabei kommt er auf manches Ergebnis, so z. B. wenn er „Joannes Kyzikos" als Chalkondyles-Biographen streicht und behauptet, daß Andreas Darmarios (S. 10) der Erfinder dieses Namens war, oder wenn er (S. 15) den Antonios Exarchos mit dem bekannten Antonios Eparchos identifiziert. Damit haben Buchwesen und Gelehrtengeschichte nur gewonnen. Es möge mir aber gestattet sein auch das zu vermerken, was nicht meinen Beifall gefunden hat. Darkó meint S. 22, daß aller Wahrscheinlichkeit nach **V** aus **Z** abgeschrieben

worden ist; da er die Varianten von V und Z bis zur 15. Seite der Bekkerschen Ausgabe getreulich registriert, sehe ich nicht ein, warum von S. 7 an die Lesarten T-s, von S. 9 an die R-s in der Zusammenstellung fehlen? Ist doch z. B. die direkte Abkunft T-s von M_2 gar nicht so sicher gestellt! Der Apparat ist etwas schwerfällig. Series in der Bedeutung von „Zeile" statt versus ist ein Hungarismus. Angaben, wie *ἐπισυμβεβηκυῖα* M_1V ex quo corr. mp. *ἐπισυμβεβηκότα* Z, oder *καὶ Διονύσου* MM_1 M_2PQS ex quo *καὶ* L, sind in dieser Formulierung in den kritischen Apparaten kaum gebräuchlich. Q wird als sichere Abschrift von L bezeichnet; aber die Lesarten *ἐς ἐπὶ θέαν* (3, 1), *ἀνείκεστα* (6, 12), *σύνωδα* (7, 3), *καὶ Βυζαντίου τὴν* (7, 10), *τοὺς δὲ* (12, 20) widerstreiten meiner Ansicht nach dieser Annahme. S. 3 heißt es, daß das Bonner Corpus am Ende des 18. Jahrh. in Angriff genommen worden ist; es soll wohl heißen „a XIX. század elején", sofern der äußerst zuverlässige Bursian recht hat, wenn er (Gesch. der klass. Philol. S. 652) behauptet, daß Niebuhr in Bonn (also nach 1824) den Plan zu einer Sammlung der byzant. Geschichtschreiber gefaßt hat. Ebenda liest man, daß die Excerpta Constantini von de Boor bei Teubner (statt Weidmann) erschienen sind. Endlich hätte ich bei den Parisini gerne Verweisung auf Omont, bei dem Lebensabrisse des Antonios Eparchos auf Serapeum V S. 284 u. f. gesehen. R. V.

Erich Schmidt, A. Erman, C. Bezold, H. Gunkel, Th. Nöldeke, M. J. de Goeje, R. Pischel, K. Geldner, P. Horn, F. N. Finck, W. Grube, K. Florenz, Die orientalische Literatur. Mit Einleitung: Die Anfänge der Literatur und die Literatur der primitiven Völker. Berlin und Leipzig, Teubner 1906. IX, 419 S. Lex. 8⁰. 10 *M*. Die Kultur der Gegenwart Teil I Abteil. VII. Für unser Studiengebiet kommen besonders die Beiträge von Nöldeke (aramäische und äthiopische), de Goeje (arabische) und Finck (armenische Literatur) in Betracht. C. W.

Anton Baumstark, Griechische Philosophen und ihre Lehren in syrischer Überlieferung. Abschnitte aus Theodoros' bar kônî „Buch der Scholien". Herausgegeben und erläutert von A. B., Oriens christianus 5 (1905) 1—26. B. macht uns mit einem kurzen Abriß der Geschichte der griechischen Philosophie bekannt, den der Nestorianer Theodoros bar kônî um die Wende des 9. und 10. Jahrh. in polemischer Absicht im häreseologischen Abschnitt seines Buches der Scholien niedergelegt hat. C. W.

B. Volksliteratur, Sagen, Folklore.

Karl Praechter, Si tacuisses. Hermes 42 (1907) 159 f. Den dem geflügelten, auf Boethius consol. phil. 2, 7 zurückgehenden Worte 'o si tacuisses, philosophus mansisses' zugrunde liegenden Gedanken hat bereits der Verfasser einer unter dem Namen Gregors des Wundertäters überlieferten, vielleicht von Gregor von Antiochia (Ende des 6. Jahrh.) herrührenden Homilie ausgesprochen, wenn er sagt '*φιλόσοφός τε ἄκρος διὰ σιγῆς καλύπτων ἀμαθίαν*' (Patrol. gr. 10, 1197). C. W.

Antike Fluchtafeln. Ausgewählt und erklärt von **Richard Wünsch.** Bonn, Marcus und Weber 1907. 28 S. 8⁰. 0,60 *M*. Kleine Texte für

theol. Vorlesungen und Übungen Nr. 20. Aus der großen Masse der erhaltenen Fluchtafeln hat Wünsch sieben (die ersten fünf in griechischer Sprache) ausgewählt, die 'eine Beeinflussung durch die jüdische und christliche Gedankenwelt besonders deutlich' zeigen und infolgedessen auch das Interesse der Theologen beanspruchen dürfen. In dem sehr reichlich bemessenen Kommentar kommen eine Reihe von Erscheinungen der Koine und des Vulgärgriechischen zur Sprache. C. W.

Richard Wünsch, Hellenistische Wundererzählungen. Deutsche Literaturzeitung 28 (1907) Nr. 19 Sp. 1157—1167. Ausführliches Referat in Aufsatzform über das Buch von **Reitzenstein** gleichen Titels (vgl. B. Z. XVI 334.) C. W.

H. Lietzmann, Papyrus Jenensis Nr. 1. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 50 (1907) 149—151. Ein Gebet in Amulettform aus der Zeit Julians oder noch später. C. W.

Mary Hamilton, Incubation or the cure of disease in pagan temples and Christian churches. London, Simpkin und Cie 1906. IV, 227 S. gr. 8⁰. 5 sh. Ein popularisierendes und ziemlich unselbständiges Buch über das besonders von **L. Deubner** (vgl. B. Z. XIV 669) behandelte Thema. Vgl. des letzteren Referat im Literarischen Centralblatt 58 (1907) Nr. 4 Sp. 134 f. C. W.

Max Förster, Zu dem mittelenglischen ABC of Arystotle. Archiv für das Stud. der neueren Sprachen und Literaturen Bd. CXVII, Heft 3/4 S. 371—375. Erklärt das Werk, das auffallenderweise die Alphabet-Akrostichis nicht in die Versanfänge, sondern in die Stabreime verlegt, als späten Ausläufer der griechischen *Στίχοι κατ' ἀλφάβητον*. A. H.

P. Karolides, *Σημειώσεις κριτικαὶ ἱστορικαὶ καὶ τοπογραφικαὶ εἰς τὸ μεσαιωνικὸν ἑλληνικὸν ἔπος. Ἐπιστημ. ἐπετηρὶς τοῦ ἐθν. πανεπιστημίου* 1905—1906. Athen 1906 S. 188—246. Unter dem etwas zu langatmigen und doch nicht klar bezeichnenden Titel birgt sich eine gelehrte Studie zu den zahlreichen sachlichen Problemen, die mit dem byzantinischen Epos „Digenis Akritas" verknüpft sind. Der Verf. betrachtet das merkwürdige Werk vom orientalischen Ufer aus, was bisher niemand versucht hat, und gibt auf Grund seiner umfassenden Kenntnis orientalischer Sprachen und Literaturen einen geographisch-ethnographischen Kommentar zu dem Epos, wobei er speziell die Redaktion von Grottaferrata zugrunde legt. Ob übrigens der Escurialensis historisch-kritisch ohne Bedeutung ist, wie K. S. 208 f. behauptet, wird man erst nach der Publikation des vollständigen Textes, die uns eine Schülerin von Psichari versprochen hat, beurteilen können. Bezüglich des Namens Digenis vermutet K. (S. 246), er sei aus einem ursprünglichen Diogenes durch volksetymologische Umdeutung entstanden. K. K.

N. Polites, *Περὶ τοῦ ἐθνικοῦ ἔπους τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων.* Festrede bei der Übernahme des Rektorats der Universität Athen am 14. Januar 1907. Athen 1906 (so). 40 S. 8⁰. Der durch seine gewaltigen Werke über die neugriechischen Sprichwörter und Volksüberlieferungen rühmlich bekannte Verf. beschäftigt sich mit demselben Thema wie Karolides (s. die vorige Notiz); doch studiert er den Digenis Akritas von ganz anderen Gesichtspunkten aus, vornehmlich vom folkloristischen. Er geht den Partien nach, die auch in den schulmeisterlichen Bearbeitungen

durch Inhalt und Fassung ihre Herkunft aus echten Volksliedern verraten und charakterisiert die weite Verbreitung des Stoffes bei den heutigen Griechen, den Südslaven, Russen, Türken und anderen Völkern. Bezüglich der noch heute im Munde des griechichen Volkes umlaufenden Lieder stützt P. durch gewichtige Argumente die Ansicht, daß sie nicht aus den literarischen Bearbeitungen des Digenis abgeleitet sind, sondern aus eben jenen vorauszusetzenden alten Liedern stammen, aus denen gelehrte Bearbeiter das uns in verschiedenen Redaktionen überlieferte Epos geschaffen haben. Ich meine aber, daß es nicht nötig ist, diese Theorie bis zum äußersten durchzuführen. Vermutlich hat auch die andere Anschauung ein gewisses Recht, d. h. die literarischen Bearbeitungen haben auch wieder neue Volkslieder erzeugt, wie ja auch andere literarisch fixierte Texte im ngr. Folklore Reflexe hinterlassen haben. Daß der Bearbeiter des Epos nach dem Vorbilde der seit dem 12. Jahrh. viel gelesenen Verschronik des Konstantinos Manasses gearbeitet habe (S. 26), ist eine ansprechende, aber doch nicht beweisbare Vermutung. Mit Recht betont P., daß es unmöglich ist, die Person des Digenis selbst historisch genau festzulegen, wenn auch über das allgemeine historische und geographische Milieu, auf dem der Stoff beruht, kein Zweifel sein kann. Die Entstehung des Epos selbst setzt P. ins 12. Jahrh. (S. 3). Bezüglich des Wortes *ἀπελάτης*, das im Epos eine so große Rolle spielt, konstatiert P., daß er die von mir (GBL 1. Aufl. S. 418) gegenüber verschiedenen falschen Deutungen gegebene richtige Erklärung schon ein Jahr früher in dem ngr. *Λεξικὸν Ἐγκυκλοπ.* Bd. II s. v. *ἀπελάτης* vorgetragen hatte. K. K.

N. Polites, *Γαμήλια σύμβολα. Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τοῦ ἐθν. πανεπιστημίου* 1905—1906. Athen 1906 S. 111—187. Äußerst gehaltvolle Studie über die Hochzeitsgebräuche (Ehering, Kranz usw.) bei den Griechen, in der auch die byzantinische Zeit berücksichtigt wird. Ein paar Anmerkungen mögen das Interesse zeigen, mit dem ich die Mitteilungen des Verf. gelesen habe: S. 124 sagt Polites, die alten Römer haben „ebenfalls" Verlobungsringe gehabt, nachdem vorher von den Griechen die Rede war; das erweckt die Vorstellung, die alten Griechen hätten den Verlobungs- oder Ehering gekannt, was nicht der Fall zu sein scheint. S. 126 erwähnt P., daß die Sklaven einen eisernen Ring trugen und verweist dafür auf Apuleius Metam. X 9; hier ist aber keine Rede von einem eisernen Ring (in hoc ipso sacculo conditos eos anulo tuo praenota). K. K.

R. M. Dawkins, The modern carnival in Thrace and the cult of Dionysus. The Journal of Hell. Studies 26 (1906) 191—206. Illustrierte Beschreibung merkwürdiger, wohl sehr alter Karnevalsgebräuche in Viza (altgr. *Βιξύη*) in Thrakien. Auch Notizen über byzantinische Baureste in Viza. K. K.

C. Schönliterarische Behandlung byzantinischer Stoffe.

Paul Adam, Irène et les Eunuques. Treizième édition. Paris, P. Ollendorff 1907. 470 S. (mit zahlreichen Bildern von Orazi). Zu den „Princesses byzantines" und „Basile et Sophie" (vgl. B. Z. X 663 ff.) fügt der Verf. nun einen historischen Roman, in dem er auf die schon in den „Princesses byzantines" behandelte Regierung der Kaiserin Irene (780—802)

zurückkommt. Die Darstellung ist eine Art Mittelding zwischen Roman und Geschichte, für einen Roman zu historisch, für eine historische Monographie zu romanhaft. Ich muß aufrichtig gestehen, daß mir das Buch vornehmlich den Eindruck des fatalen genre ennuyeux hinterlassen hat. Da es aber schon in 13. Auflage vorliegt, muß es anderen wohl besser gefallen, und so kann man dem Autor dankbar sein, daß er in seiner Art zur Popularisierung unserer Studien beiträgt. Es führen offenbar auch nach Byzanz verschiedene Wege. K. K.

2. Handschriften- und Bücherkunde, Gelehrtengeschichte.

A. Handschriften- und Bücherkunde.

F. B⟨uecheler⟩, Gewöhnliche und ungewöhnliche Schreibung von *Κύριος*. Rhein. Mus. 62 (1907) 154—156; 328. Über eine byzantinische Kircheninschrift aus Sardinien, in der der Herausgeber, A. Taramelli, die üblichen Kontraktionen $\overline{\text{KC}}$ und $\overline{\Theta\text{C}}$ (über sie vgl. das demnächst erscheinende Buch von L. Traube † „Nomina Sacra") nicht verstanden hat. Dann über eine lateinische Becherinschrift vom Rhein PIE QVIRI (CIL XIII 10018, 143), die er richtig als: *πίε κύρι* deutet. Dazu notiert **L. Traube** (S. 328), daß St. Benedikt allem Anschein nach quirie eleison geschrieben hat. K. K.

H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩, Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Comitis de Leicester Holkhamiae in Anglia. Analecta Bollandiana 25 (1906) 451—477. C. W.

Heinrich Schenkl, Bibliotheca patrum latinorum Britannica. XII. Sitzungsberichte der Wiener Akademie 150 (1905) 5. Abhandl. 76 S. 8⁰. Wird erwähnt, weil nach dem Referate von W. Weinberger, Berl. philol. Wochenschr. 27 (1907) Nr. 10 Sp. 296—298 für eine Reihe von Bibliotheken auch griechische Hss verzeichnet werden. C. W.

Amédée Gastoué, Curieuses annotations de quelques manuscrits byzantins. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 317—327. Aus Evangeliarien und Lectionarien der Pariser Nationalbibliothek. Dazu eine Ergänzung von **E. Mangenot** S. 424—427. Vgl. oben S. 588f. C. W.

E. O. Winstedt, Notes from Sinaitic papyri. Classical Philology II (1907) 201—207, erwähnt am Schluß seines Berichtes über seine Papyrusforschungen auf dem Berg Sinai einen byzantinischen Papyrus (7. oder 8. Jahrh.) von 30—40 Seiten theologischen Inhaltes. Verf. hat sich eine Seite abgeschrieben, die er mitteilt. Es sind 24 Zeilen zu durchschnittlich 9 Buchstaben; doch ist keine einzige auf der rechten Seite vollständig. Die ursprüngliche Zeilenlänge ergibt sich mit Sicherheit aus zwei vom Verf. übersehenen Lukaszitaten:

σασααυτοντ[
ευλογημεν[*ησυενγυναιξι*
καιευλογ[*ημενοςοκαρπος*
πλ[. .]*της κυ*[*λιαςσου*
20 *Χαιρεκαιχαρ*[*ιτωμενηο$\overline{\text{κς}}$*
[*με*]*τασου*[.]*ε*[. .]*α*[. . . . .
ογαβριηλ

Dazu passen zwei im wesentlichen schon vom Verf. gefundene Ergänzungen:

6 *διηγησεγα[βριηλευλογημε*
νηευγυνα[ιξι

11 *Πασαιαιγενε[αιμακαριουσι*
σεπαρθεν[ε

Es handelt sich wohl um eine Homilie auf den *Εὐαγγελισμός* (25. März). P. Ms.

H. Omont, Lettre d'Andronic II Paléologue au pape Jean XXII. Bibl. de l'École des Chartes 1906 S. 587. Lateinischer Brief aus dem Jahre 1327. K. K.

K. Délikanes, *Πατριαρχικῶν ἐγγράφων τόμος τρίτος.* Kpel 1906. 1107 S. 8°. Mir nur aus der Notiz in der Revue d'histoire ecclés. 7 (1906) 971 bekannt. K. K.

Fr. N. Finck und **Levon Gjandschezian**, Verzeichnis der armenischen Handschriften der kgl. Universitätsbibliothek zu Tübingen. Tübingen 1907. VII, 276 S. 4° (Systematisch-alphabetischer Hauptkatalog der kgl. Universitätsbibl. zu Tübingen, M. Handschriften, a) orientalische, Teil XIII). Katalog der auf Kosten des Herrn Ernst Sieglin erworbenen Sammlung. Dazu kommt noch ein Abriß der armenischen Paläographie von N. Finck und eine kunsthistorische Abhandlung von J. Strzygowski (s. u. S. 741). K. K.

K. Krumbacher, Die Photographie im Dienste der Geisteswissenschaften. (Vgl. B. Z. XVI 338.) Besprechungen mit neuen Beiträgen von **P. L.**, Revue Crit. 1906 Nr. 52; Die Photogr. Industrie 1906 Nr. 52 (wichtige Bemerkungen zur Technik); Dr. **Molsdorf**, Zentralbl. f. Bibliothekswesen 1907 S. 75 ff.; **L. Günther**, Die Umschau 1907 Nr. 17; von **Max P. C. Schmidt**, Berliner Philol. Wochenschr. 1907 Nr. 21. K. K.

Wilh. Urban, Die Photographie im Dienste der Wissenschaft. Hochschulnachrichten, München, Jahrg. 17 (1907) Nr. 7—9 (Nr. 199—201 der fortlaufenden Zählung). Der Leiter der photographischen Lehrkurse an der Technischen Hochschule München gibt hier eine knappgefaßte, aber sehr gehaltreiche Darlegung der mannigfaltigen Verwendung der Photographie im Dienste der Wissenschaften, wobei sowohl die verschiedenen Zweige der Naturwissenschaften als auch die Geisteswissenschaften (diese bes. Nr. 9 S. 239 ff., zum Teil auf Grund des Buches von Krumbacher) berücksichtigt werden. Zum Schluß bietet der Verf. auf Grund der Vorlesungsverzeichnisse eine höchst dankenswerte Zusammenstellung aller bis jetzt an den deutschen Universitäten und technischen Hochschulen in Deutschland, Österreich und der Schweiz eingerichteten Unterrichtsgelegenheiten für Photographie. Nicht weniger als 83% der in Betracht gezogenen Hochschulen entbehren photographischer Einrichtungen noch vollständig. Beachtenswert sind endlich des Verf. praktische Winke für die Einrichtung des photographischen Unterrichtes an unseren Hochschulen. K. K.

B. Gelehrtengeschichte.

Alfr. Gudemann, Grundriß der Geschichte der klassischen Philologie. Leipzig und Berlin, B. G. Teubner 1907. VI, 224 S. Gebunden 5,20 *M*. Gibt (S. 130—139) auch eine Übersicht der byzantinischen Philologie (Photios, Suidas, Tzetzes, Eustathios, Planudes u. a.). K. K.

U. Wilcken, Worte zum Gedächtnis an Heinrich Gelzer. S.-A. aus den Berichten der philol.-histor. Klasse der Kgl. sächsischen Ges. d. Wiss. LVIII. Band (Sitzung vom 14. Nov. 1906). Meisterhafte Charakteristik des tiefbetrauerten Gelehrten (vgl. B. Z. XVI 417 ff.). K. K.

L. Fonck S. I., Nikolaus Nilles S. I. † 31. Januar 1907. Zeitschrift für katholische Theologie 31 (1907) 396—400. Nekrolog auf den verdienten Verfasser des 'Kalendarium manuale utriusque ecclesiae'. Vgl. auch Archiv für katholisches Kirchenrecht 87 (1907) 353—358. C. W.

In dem Viz. Vrem. 13 (1906) sind folgende Nekrologe veröffentlicht worden: von **E. Rjedin** über Alois Riegl (S. 496—497), über Hans Graeven (S. 498—501) und über Vladimir V. Stasov (S. 501—504); von **M. Vasmer** über Anton Kalina (S. 504—505); von **P. Verchovskoj** über Boris M. Melioranskij (S. 505—517); von **Chr. Loparev** über Ivan V. Pomjalovskij (S. 517—519) und von **G. I⟨ljinskij⟩** über Alexander N. Veselovskij (S. 520). Desgleichen im Journal des Minister. der Volksaufkl.: von **J. Cholodnjak** über J. V. Pomjalovskij (N. S. VI, Novemberheft 1906, Zeitgenöss. Chronik S. 19—30); von **N. Kondakov** über V. V. Stasov (N. S. VII, Januarheft 1907, Zeitgenöss. Chronik S. 51—72); von **Th. Braun** über A. N. Veselovskij (N. S. VIII, Aprilheft 1907, Zeitgenöss. Chronik S. 74—88) und von **A. Samojlovič** über den Orientalisten Platon M. Melioranskij, den Bruder des obengenannten Kirchenhistorikers (ebenda S. 107—122). E. K.

3. Sprache, Metrik und Musik.

V. Pecz, A görög nyelv dialectusai (Die Dialekte der griechischen Sprache). Egyetemes Philologiai Közlöny XXXI (1907) 273—369, und in S.-A. — Über die Absichten des Verfs. lesen wir gleich zu Anfang der Arbeit: „Mein Trachten ging dahin, nach den neuesten Ergebnissen der Wissenschaft eine übersichtliche Darstellung der griechischen Mundarten zu geben, um den sich hierfür Interessierenden die Möglichkeit zu bieten, sich mit dem Gegenstande in Kürze bekannt zu machen. Ich habe mich aber nicht allein auf das Altertum beschränkt, sondern habe versucht die gesamten Bildungen der griechischen Sprache von heute in einen einheitlichen Rahmen zu fassen. Da nun nach dem gegenwärtigen Stande der Forschung die Kenntnis der mittelgriechischen Volkssprache noch äußerst mangelhaft ist, hatte ich mich mit der Darstellung der dialektischen Zustände des Altertums und der Neuzeit zu begnügen; jedoch auch die Erforschung der Dialekte der neugriechischen Volkssprache ist noch so sehr zurück, daß man noch lange auf ein Werk wird warten müssen, das in dieser Beziehung ausführlichen Bescheid geben wird. Ich hielt es daher für angezeigt, diesbezüglich wenigstens einen systematischen Abriß zu liefern. Bei der Behandlung der dialektischen Mundarten der neugr. Sprache habe ich

auf das Verständnis der Feinheiten der Aussprache Gewicht gelegt." Noch hebt P. hervor, daß er in der Zusammenstellung der dialektischen Eigentümlichkeiten hauptsächlich auf den von Brugmann, Chatzidakis, Thumb und Dieterich vermittelten Kenntnissen und Untersuchungen fußt. In der Tat ist seine Arbeit ein für ungarische Studierende sehr nützlicher Abriß, der wirklich das ist, was er verspricht: eine zwar gedrängt gehaltene, aber übersichtliche und streng einheitliche, mit großer Kenntnis der einschlagenden Literatur geschriebene Darstellung der griechischen Dialekte. Dessenungeachtet muß ich erwähnen, daß ich manches Werk in der literarischen Aufzählung ungern vermisse, so das grundlegende Werk von Knoes De digammo Homerico (Upsal. 1872—1878), Bahntjes Quaestiones Archilocheae (Göttingen 1900), Bredows Quaest. crit. de dial. Herodotea lib. IV (Lipsiae 1846) und Schriften zur biblischen Gräzität. Maysers wichtiges Werk Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit ist freilich für unsere Zusammenstellung schon verspätet erschienen. Wir können dem rührigen Verf. für sein Bestreben der ungarischen philologischen Jugend von Zeit zu Zeit den Anforderungen der Wissenschaft entsprechende Kompendien zu liefern, aufrichtigen Dank wissen. R. V.

Edwin Mayser, Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit mit Einschluß der gleichzeitigen Ostraka und der in Ägypten verfaßten Inschriften. Leipzig, B. G. Teubner 1906. XIV, 538 S. 8⁰. gebd. 17 *M*. Wird besprochen werden. Vgl. das ausführliche Referat von **R. Herzog**, Korrespondenzblatt für die höheren Schulen Württembergs 14 (1907) 81—92. K. K.

E. A. Abbott, Johannine grammar. London, Adam and Charles Black 1906. Diese Grammatik des Johannesevangeliums ist mir nur aus der geistreichen Besprechung von **B. L. Gildersleeve**, The American Journal of Philology 27 (1906) 325 ff. bekannt. Vgl. auch **James Hope Moulton**, The American Journal of Theology 11 (1907) 157—164. K. K.

Joseph Vogeser, Zur Sprache der griechischen Heiligenlegenden. Münchener Dissertation. München 1907. XI, 46 S. 8⁰. Fleißige, nach den grammatischen Kategorien geordnete Zusammenstellung der sprachlichen Besonderheiten. Der methodische Fortschritt gegen die meisten früheren ähnlichen Arbeiten liegt darin, daß der Verfasser sich nicht auf einen einzelnen Autor beschränkt, sondern eine ganze Literaturgattung als solche ins Auge faßt; dadurch erreicht er nicht nur viel größere Reichhaltigkeit der Belege, sondern trägt auch der modernen Anschauung Rechnung, daß in der späteren griechischen Literatur weniger die Persönlichkeit, als die Gattung es ist, die Sprache und Stil bestimmt. P. Mc.

J. Bortolucci, Index verborum graecorum quae in institutionibus et digestis occurrunt. Archivio giuridico 76 (1906) 353—396. C. W.

Arthur Ludwich, Anekdota zur griechischen Orthographie IV. Vorl.-Verzeichnis Königsberg S.-S. 1907. Königsberg 1907. 128 S. 8⁰. Fortsetzung der zuletzt B. Z. XV 663 notierten Arbeit, enthaltend *προ*—*τουτόθι*. A. H.

Ad. Wilhelm, Alt- und Neugriechisches. Jahreshefte des österreich. archäolog. Instituts 9 (1906) 277 f. Auf einer attischen Hydria des 4. Jahrh. v. Chr. steht der Eigenname *Τρέλλος*, der bisher als barbarisch

galt. W. bringt ihn, wohl mit Recht, mit dem neugriechischen Adjektive τρελλός „verrückt" zusammen, das er von τρέω ableitet. — H. G. Lolling hatte das von Polybios und Athenaeos bezeugte Wort κοντοπορεία für den kürzesten Weg von Korinth nach Argos statt mit L. Roß (Reisen und Reiseerinnerungen S. 26) von κοντός „kurz", „unbegreiflicherweise" mit Leake (Travels in Morea III 328) von κοντός „Stange" abgeleitet. Zweifellos mit Recht stellt W. das Wort zu κοντός (oft auch κονδός geschrieben) „kurz". Des weiteren spricht W. noch über alt- und neugriechische Kosenamen, über πετεινός (= Hahn) und über den Übergang von χώρα in die Bedeutung „Stadt" (vgl. B. Z. XIV 675 Artikel Kretschmer). K. K.

G. N. Chatzidakis, *Ἥμισυς—μισός.* Ἀθηνᾶ 18 (1906) 431 ff. Aus ἡμίσους entstand die Form ἡμίσου, dann daraus ἡμισός wegen ἡμισέων—σῶν. K. K.

M. Ihm, Cabidarius. Rheinisches Museum 62 (1907) 323—325 Der älteste Beleg für dieses seltsame Wort steht in der Historia Lausiaca des Palladius, wo es c. 6 p. 23 Butler vom hl. Makarios heißt: 'ἦν γὰρ ἐν νεότητι λιθουργὸς ὃν λέγουσι καβιδάριον'. Wahrscheinlich handelt es sich nur um eine Korruptel aus λαπιδάριον. Man liest in den Glossen lapidarius λιθουργός und umgekehrt. C. W.

Simos Menardos, *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου.* Ἀθηνᾶ 18 (1906) 315—421. Der durch zahlreiche Studien über seine Heimatsinsel bekannte Verf. gibt hier einen neuen glänzenden Beitrag: eine auf gründlicher Kenntnis der historischen Quellen und der topographischen und sprachlichen Tatsachen ruhende Untersuchung über die neukyprischen Ortsnamen, in denen sich, wie er zeigt, die wechselvolle Geschichte der vielumstrittenen Insel spiegelt. K. K.

Zu den alt- und neugriechischen Fischnamen geben einige Notizen **C. R. Eastman** und **Theo. Gill** an einem denkbarst abgelegenen Orte: in der amerikanischen Zeitschrift „Science" vom 7. Juli 1905, 4. Aug. 1905, 2. Febr. 1906. K. K.

S. Šestakov, Die Sprache des „Erotokritos", hinsichtlich ihres lexikalischen Bestandes. (russ.) Viz. Vremennik 13 (1906) 364—418. Schluß der bereits (B. Z. XVI 340) notierten Abhandlung. E. K.

M. Vasmer, Einige neue Arbeiten zur Linguistik. (russ.) Viz. Vremennik 13 (1906) 450—469. V. bespricht eine lange Reihe von Abhandlungen und Aufsätzen russischer und westeuropäischer Gelehrten über verschiedene sprachwissenschaftliche Themata, deren auf die mittel- und neugriechische Sprachforschung sich beziehende Resultate er mit mancherlei Einwänden und Nachträgen hervorhebt. E. K.

M. R. Vasmer, Griechisch-slavische Studien. Izvjestija der Abteil. für russ. Sprache und Lit. der Kaiserl. Akad. d. Wiss. Bd. 11 (Petersburg 1906), Heft 2 S. 386—413 (russ.). Handelt zuerst über einige prinzipielle Fragen aus dem Gebiete der griechisch-slavischen Beziehungen (altrussische Transkription griechischer Wörter, Übernahme griechischer Wörter nicht in der buchmäßigen, sondern einer volksmäßigen Form, genauere Bestimmung der speziellen Form, von der griechische Wörter im Russischen ausgingen) und gibt dann sehr wertvolle Nachträge und Berichtigungen zu den früheren Untersuchungen über slavische Wörter im Griechischen (Destunis, Miklosich, D. Matov, G. Meyer). K. K.

J. Thibaut, Origine byzantine de la notation neumatique de l'église latine. Paris, Alph. Picard & Fils 1907. VIII, 107 S. (mit 28 Lichtdrucktafeln). 15 Frs. (= Bibliothèque musicologique III). Wird besprochen. K. K.

4. Theologie.

A. Literatur (mit Ausschluß von B und C).

G. Rauschen, Eléments de Patrologie et d'Histoire des dogmes, traduits de l'allemand et adaptés par **E. Ricard.** Paris, Roger et Chernoviz 1906. 365 S. 12°. 3 Fr. Mir nur aus dem Referate von **J. Tixeront,** L'Université catholique N. S. 53 (1906) S. 286 f. bekannt. C. W.

G. Mercati, Notes d'ancienne littérature chrétienne. Revue biblique N. S. 4 (1907) 79—84. 1. S. Isicius. Der beim grünen Tore von Jerusalem begrabene Heilige dieses Namens, den der sogen. Antoninus martyr in seinem Itinerar erwähnt, darf wohl mit dem Priester und Mönche Hesychius von Jerusalem (5. Jahrh.) identifiziert werden. 2. I frammenti esaplari del chronicon paschale. Vgl. des Verf.s Aufsatz im Journal of Theological Studies 7 (1906) 397—412. 3. Lo scritto Atanasiano de azymis [Migne, P. Gr. 26, 1388 ff.] è spurio. C. W.

E. Buonaiuti, Lo Gnosticismo, Storia di antiche lotte religiose. Rom, Franc. Ferrari 1907. Besprochen von **J. Burel,** Revue d'histoire et de littérature religieuses 12 (1907) 179—183. C. W.

J. Geffcken, Zwei griechische Apologeten. Leipzig und Berlin, Teubner 1907. XLIV, 334 S. 8°. 10 *M*. Sammlung wissenschaftlicher Kommentare zu griechischen und römischen Schriftstellern. Für uns kommt nicht sowohl die ausführliche Erklärung der Apologien des Aristides und des Athenagoras, als die große Abhandlung über die Entwicklung der Apologetik in der Folgezeit S. 239—322 (bis auf Augustinus) in Betracht. G. würdigt hier die apologetischen Reden in den Martyrien (S. 246 Anm. 3 hält er sein verwerfendes Urteil über die Acta Apollonii gegen Harnacks Einwände aufrecht; vgl. B. Z. XIV 339), Theophilus von Antiochia, Clemens von Alexandria, Origenes (contra Celsum), die cohortatio ad Graecos und die oratio ad Graecos (beide pseudojustinisch), den Diognetbrief, die Clementinen und Eusebius, sowie die literarischen Bestreiter des Christentums (Plotin, Porphyrius, den von Makarius bekämpften Unbekannten und Julian). Über Eusebius urteilt er sehr günstig. Er bezeichnet ihn als einen erhabenen Repräsentanten des ausgehenden Hellenismus, als 'den schwergelehrten Griechen, der mit der Masse seiner Exzerpte das gelehrte Rüstzeug der Gegner niederdrücken konnte und der es gut verstand, aus ihren Werken das hervorzuheben, was sie in den Augen des Publikums herabsetzen mußte'. C. W.

Clemens Alexandrinus Protrepticus und Paedagogus herausgeg. von **O. Stählin.** (Vgl. B. Z. XV 368.) Ausführlich besprochen von **Wilhelm Fritz** (†), Blätter für das (bayerische) Gymnasialschulwesen 43 (1907) 106—119. C. W.

Clemens Alexandrinus Stromata I—VI. Herausgeg. von **O. Stählin.** (Vgl. B. Z. XVI 344.) Ausführlich besprochen von **J. Leipoldt,** Theolog. Literaturblatt 28 (1907) Nr. 18 Sp. 212—215. C. W.

J. Gabrielsson, Über die Quellen des Clemens Alexandrinus.

I. Teil. Upsala, Akademische Buchhandlung 1906 (Leipzig, Harrassowitz). XI, 253 S. gr. 8⁰. 6 M. Uns nicht zugegangen. Vgl. die ausführliche Besprechung von **Johannes Dräseke**, Wochenschrift für klassische Philol. 24 (1907) Nr. 13 Sp. 351—356. C. W.

Wilhelm Scherer, Klemens von Alexandrien und seine Erkenntnisprinzipien. München, Lentner 1907. 1 Bl., 83 S. 8⁰. Handelt nach kurzer Einleitung 1. über Grundlagen und Aufbau der Erkenntnis (Psychologische Voraussetzungen, Quellen und Entstehung, Stufen der Erkenntnis), 2. über das Erkenntnisgebiet in seinen Grundlinien (Umfang der natürlichen Erkenntnis, Schranken der menschlichen Erkenntnis, die Gnosis nach ihrer erkenntnistheoretischen Bedeutung). C. W.

Paul Heinisch, Clemens von Alexandria und die einjährige Lehrtätigkeit des Herrn. Biblische Zeitschrift 4 (1906) 402—407. Clemens ist in seiner Annahme einer einjährigen Lehrtätigkeit Jesu nicht von den Gnostikern, auch nicht von einer christlichen Tradition abhängig, sondern stützt sich nur auf Luc. 4, 19. C. W.

Johann B. Zellinger, Die Dauer der öffentlichen Wirksamkeit Jesu. Münster, Aschendorff 1906. 2 Bl., 107 S. 8⁰. Die Schrift behandelt das nämliche Thema wie die B. Z. XVI 346f. notierte von L. Fendt und berührt unser Gebiet besonders mit den Darlegungen über die 'Einjahransicht' des Klemens Alexandrinus und seiner Nachfolger, sowie über Eusebius und die Adoption der eusebianischen Chronologie durch den Orient nach Form und Prinzip. C. W.

F. Prat S. I., Origène, le théologien et l'exégète. Paris, Bloud 1907. LXIII, 221 S. 8⁰. 3,50 Fr. Sammlung 'La Pensée chrétienne'. Mir nur aus dem Referate von **J. Tixeront**, L'Université catholique N. S. 54 (1907) 305f. bekannt. Vgl. übrigens B. Z. XV 669. C. W.

E. Buonaiuti, Una polemica religiosa al terzo secolo. Rivista storico-critica delle scienze teologiche 2 (1906) 832—850. Über Celsus und Origenes. C. W.

Johann Stufler S. I., Die Sündenvergebung bei Origenes. Zeitschrift für katholische Theologie 31 (1907) 193—228. Origenes ist kein Rigorist, wie Hippolytus oder Tertullian in seiner montanistischen Periode, sondern ist in seinen Schriften entschieden für die katholische Lehre eingetreten, 'daß die Bischöfe das Recht und die Pflicht haben, allen Sündern, mögen sie noch so tief gefallen sein, Verzeihung zu gewähren, wenn sie mit reumütigem Herzen sich dem Bußgericht stellen'. Vgl. auch die Ausführungen des Verf.s im nämlichen Hefte der Zeitschrift S. 372—376. C. W.

André Wilmart, Les 'Tractatus' sur le cantique attribués à Grégoire d'Élvire. Bulletin de littérature ecclésiastique 1906, 233—299. In der wenig beachteten Bibliotheca anecdotorum von G. Heine (Leipzig 1848) sind fünf Traktate über das Hohelied veröffentlicht, als deren Verfasser sich aus den Subskriptionen der benützten Hss Bischof Gregor von Elvira († nach 392) ergibt. Da nun diese Traktate sich in Gedanken und Sprache innig mit den vielbesprochenen tractatus Origenis berühren, so ist nach W. nun auch der Verfasser der letzteren ermittelt. C. W.

Funk (†), Angebliche Hippolytschriften. Theologische Quartal-

schrift 89 (1907) 226—241. Gegen die Aufstellungen von v. der Goltz (vgl. B. Z. XVI 354). C. W.

Karl Holl, Eine angebliche Schrift Hippolyts. Zeitschrift für Kirchengeschichte 28 (1907) 37—41. Die von Cumont (vgl. B. Z. XIV 682) veröffentlichte Schrift ist ein Exzerpt aus der Predigt des Patriarchen Christophoros von Alexandria (817—848) bei Migne P. Gr. C, 1215 ff. C. W.

Die unter Hippolyts Namen überlieferte Schrift 'Über den Glauben' nach einer Übersetzung der in einer Schatberder Hs vorliegenden georgischen Version herausgegeben von **G. Nathanael Bonwetsch**. Leipzig, Hinrichs 1907. 36 S. 8⁰. Texte und Untersuchungen III. Reihe I. Bd. 2. Heft. In der im Titel bezeichneten Hs stehen außer den bereits durch Bonwetschs Verdeutschung zugänglich gemachten Schriften des Hippolytus (vgl. B. Z. XIII 608) noch folgende: 1. Hippolytus de antichristo (im griechischen Original erhalten, durch das die georgische Version als im Wortlaut nicht zuverlässig erwiesen wird); 2. eine Hippolyts Namen tragende Schrift 'Über die Gestalt des Gelübdes', die sich als eine treue (aus dem Armenischen geflossene) Übersetzung der Homilie des Aphraates über die 'Bundesbrüder' (Mönche) entpuppt hat; 3. eine Schrift 'Über den Glauben'. Auch sie wird dem Hippolytus zugeschrieben, kann aber weder von ihm noch von Aphraates herrühren, sondern muß aus inneren Gründen (Bezugnahme auf die Arianer, Berührungen mit einigen Symbolformeln, besonders mit der unter dem Namen des Basilius gehenden Auslegung des nicänischen Symbols, als deren Verfasser der Mönch Euagrius Ponticus bezeichnet wird, und mit Didymus, vgl. die B. Z. XV 674 notierte Monographie von Leipoldt) in das 4. Jahrh. und zwar in dessen letztes Drittel gesetzt werden. Von dieser Abhandlung über den Glauben legt B. eine deutsche Übersetzung vor. S. 11 f. eine Notiz über eine Verwertung von Hippolyts Kommentar zum Hohenliede in den in der Schatberder Hs erhaltenen Paläen. Der Verfasser hat als Quelle eine Katene benützt, die wir nur noch in altslavischer Übersetzung besitzen. C. W.

J. MacRory, The Didascalia and Constitutions of the Apostles. The Irish Theological Quarterly 1 (1906) 348—360. Im Anschluß an die Ausgabe von Funk. C. W.

P. Joannes Maria Pfättisch O. S. B., Zur Rede Konstantins an die Versammlung der Heiligen. Blätter für das (bayerische) Gymnasialschulwesen 43 (1907) 60—64. Polemik gegen die B. Z. XVI 346 notierte Miszelle von Brambs. Pfättisch gedenkt eine größere Arbeit über die Rede an die Versammlung der Heiligen zu veröffentlichen und ausführlich ihre Echtheit nachzuweisen. C. W.

G. Mercati, Ein Fragment aus dem verlorenen Kommentar des Eusebius zum Buche Daniel. Theologische Revue 6 (1907) Nr. 7 Sp. 221 f. Das Fragment steht in der Catena Patrum graecorum in S. Ioannem des Corderius zu Joh. 2, 20. Daß es aus des Eusebius Danielkommentar stammt, geht aus dem Lemma einer verlorenen Hs dieser Katene bei Pusey, Cyrilli Alex. in D. Ioannis evang. I p. IX hervor. C. W.

F. Blass (†), Papias bei Eusebius. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie 11 (1907) 195—205. Eusebius hat sich geirrt, als er hist. eccl. 3, 39 aus der daselbst mitgeteilten Stelle des Papias herauslas,

daß Papias zwei Johannes kannte, den Evangelisten und Apostel und den 'πρεσβύτερος Ἰωάννης'. 'πρεσβύτερος' bedeutet hier Apostel. C. W.

G. Mercati, A supposed homily of Eusebius of Caesarea. The Journal of Theological Studies 8 (1906) 114. Die durch einen koptischen Papyrus erhaltene Homilie hat nicht den Eusebius, sondern den Johannes Chrysostomus zum Verfasser. C. W.

E. O. Winstedt, The original text of one of St. Antony's letters. The Journal of Theological Studies 8 (1906) 103. Nachtrag zu dem B. Z. XVI 347 notierten Aufsatz. C. W.

Hegemonius Acta Archelai. Herausgegeben von **Charles Henry Beeson**. Leipzig, Hinrichs 1906. LVI, 134 S. 8⁰. 6 *M.* Die griechischen christlichen Schriftsteller Bd. 16. Ausgabe der lateinischen Übersetzung, die jetzt dank der B. Z. XIII 616 erwähnten Hs vollständig vorgelegt werden konnte, unter Beifügung des durch Epiphanius erhaltenen Originaltextes für S. 5, 25—22, 15. S. 107—114 Verzeichnis der griechischen Wörter. Vgl. die Besprechung von **J. Leipoldt**, Theologisches Literaturblatt 28 (1907) Nr. 15 Sp. 173—175; von **Carl Weyman**, Deutsche Literaturzeitung 28 (1907) Nr. 19 Sp. 1172—1174. C. W.

Thaddaeus Sinko, O rękopisach mów św. Grzegorza z Nazyanzu w paryskiej Bibliothèque nationale. Eos 12 (1906) 21—26. Über die Gregorhss der Pariser Nationalbibliothek. C. W.

Thaddaeus Sinko, O rękopisach mów św. Grzegorza z Nazyanzu w bibliotekach włoskich. Eos 12 (1906) 98—107. Über Gregorhss in der Vaticana, der Laurentiana und der Marciana. C. W.

Xaverius Hürth, De Gregorii Nazianzeni orationibus funebribus. Straßburg, Trübner 1907. VI, 160 S. 8⁰. Dissertationes philol. Argentorat. selectae vol. X fasc. 1. 5 *M.* Der Verf. zeigt zuerst, wie sich Gregor in den Leichenreden auf seinen Bruder Cäsarius, seine Schwester Gorgonia, seinen Vater Gregor und auf Basilius an die alten rhetorischen Vorschriften für den λόγος ἐπιτάφιος hält und untersucht dann eingehend die Diktion dieser Reden, soweit sie sich 1. in den Formen, 2. im Wortschatz (es werden die attischen, die seit Aristoteles gebrauchten, die poetischen, die nacharistotelischen, die spezifisch christlichen, die biblischen, die in neuer Bedeutung angewendeten Wörter und die Neubildungen geschieden), 3. in den Partikeln, 4. in der Hiatusbehandlung ausprägt. C. W.

A. Melardi, S. Basilio di Cesarea, Vigila su te stesso (*Πρόσεχε σεαυτῷ*). Parte I: introduzione filologica-critica. Pistoia, Flori 1906. 50 S. 8⁰. Uns nicht zugänglich. C. W.

L. Schlich, Bedeutung und Inhalt der Schrift des hl. Basilius: Über die Lektüre der heidnischen Schriftsteller. Monatsblätter für den katholischen Religionsunterricht 7 (1906) 328—337. C. W.

F. C. Conybeare, The Gospel commentary of Epiphanius. Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 7 (1906) 318—332. Englische Übersetzung der in einer Hs von S. Lazaro erhaltenen armenischen 'Homilien des Epiphanius über den Originaltext der Genesis und des Evangeliums des Lukas'. Die Autorschaft des Epiphanius scheint angenommen werden zu dürfen. C. W.

Emil Dorsch S. I., Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten Kirche 7—9. Zeitschrift für katho-

lische Theologie 31 (1907) 86—101; 229—266. Vgl. B. Z. XVI 344. Einige schwierigere Redeweisen bei Makarius Magnes, Cyrill von Alexandria u. a. sind nicht gegen die Wahrhaftigkeit der hl. Schrift gerichtet. Auch die Vertreter der antiochenischen Schule zeugen für ihre Irrtumslosigkeit. C. W.

C. Birmingham, The Homilies of St. Macarius of Egypt. The Journal of Theological Studies 8 (1906) 85—90. 'The tradition about Macarius on the whole is thoroughly in accordance with the evidence of the homilies.' C. W.

G. Mercati, Nestoriana. Theolog. Revue 6 (1907) Nr. 2 Sp. 63 f. Teilt vier Nestoriusfragmente aus der lateinischen Übersetzung einer Schrift dss Bischofs Innocenz von Maronia (um 533), ediert von Amelli, Spicil. Casinense I 148 ff., mit. C. W.

G. Morin, A propos des fragments grecs de Jérôme sur les psaumes publiés dans les Anecdota Maredsolana. Revue Bénédictine 24 (1907) 110 f. Die Mehrzahl dieser Fragmente (vgl. B. Z. XIII 618) ist griechischen Väterschriften, besonders der pseudoathanasianischen Expositio in Psalmos entnommen. C. W.

Joseph Mahé S. I., Les anathématismes de Saint Cyrille d'Alexandrie et les évêques orientaux du patriarchat d'Antioche. Revue d'histoire ecclésiastique 7 (1906) 505—542. Die beiden Christologien, die von Antiochia, vertreten durch Andreas von Samosata und Theodoret von Kyros, und die von Alexandria, vertreten durch Kyrillos, sind trotz einiger sehr erheblicher, aber erklärlicher Differenzen im ganzen vollkommen orthodox. C. W.

J. Mahé, La date du commentaire de S. Cyrille sur S. Jean. Bulletin de littérature ecclésiastique 1907 Nr. 2 S. 41—45. Vor 428. C. W.

St. John Chrysostom *Περὶ ἱερωσύνης* (de sacerdotio) ed. **J. Arbuthnot Nairn.** Cambridge, University Press 1906. LVIII, 192 S. 8⁰. 6 sh. Ref. kennt diese Ausgabe, deren Vorläufer B. Z. XVI 349 notiert wurde, nur aus den Referaten von **J. Leipoldt**, Theologisches Literaturblatt 28 (1907) Nr. 10 Sp. 115—117; **Adolf Struckmann**, Theolog. Revue 6 (1907) Nr. 5 Sp. 146 f.; **Ad. Jülicher**, Theologische Literaturzeitung 32 (1907) Nr. 8 Sp. 234 f. C. W.

Sebastian Haidacher, Drei unedierte Chrysostomus-Texte einer Baseler Hs. Zeitschrift für katholische Theologie 31 (1907) 141—171; 349—360. Vgl. B. Z. XVI 349. 2. Die Homilie über das Wort I. Kor. 15, 28. Dieselbe ist echt und weist an zwei Stellen auf die nachschreibenden Tachygraphen hin. 3. Die Homilie *Εἰς τὸ Ἐπίστευσα, διὸ ἐλάλησα* (Ps. 115, 1—3). Auch diese ist 'unbedingt als echt anzusehen und entspricht in Wort und Gedanke vollkommen der Predigtweise des hl. Chrysostomus'. — Die Ausgabe der drei Texte ist auch separat, Innsbruck, Druck von Rauch 1906, 56 S. 8⁰ erschienen. C. W.

J. Turmel, S. Jean Chrysostome et la confession. Revue du clergé français 49 (1907) 294—308. Wenn Johannes Chrysostomos nirgends die Ohrenbeichte erwähnt, sich für Beibehaltung und Ausdehnung der öffentlichen Buße einlegt und dem Priester das Recht der Exkommunikation und der Rekonziliation zuspricht, so befindet er sich in Überein-

stimmung mit dem antiochenischen Usus, nicht in Abhängigkeit von Maßnahmen des Patriarchen Nektarios von Kpel. C. W.

Dom Chrysostome Baur O. S. B., L'entrée littéraire de Saint Chrysostome dans le monde latin. Revue d'histoire ecclésiastique 8 (1907) 249—265. 'L'introduction de S. Chrysostome dans le monde latin ne fut pas sans embarras, néanmoins son entrée fut joyeuse. S. Jérôme l'annonça, Anien le Pélagien l'introduisit, S. Augustin le reçut et fit l'éloge du nouveau confrère'. C. W.

Paolo Ubaldi, Appunti sul 'Dialogo Storico' di Palladio. Turin, Clausen 1906. 80 S. 8⁰. Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino. S. II t. 56. Mir nur aus dem Referate von **G. Fraccaroli**, Bolletino di filologia classica 13 (1906) Nr. 5 S. 102 f. bekannt. C. W.

L. J. Sicking, Synesius. De Katholiek 1906, 331—340. Uns nicht zugänglich. C. W.

G. Glaizolle, Un empereur théologien. Justinien. (Vgl. B. Z. XVI 352.) Besprochen von **Pierre Lamotte**, Revue Augustinienne 5 (1906) 727—729. C. W.

Heinrich Straubinger, Die Lehre des Patriarchen Sophronius von Jerusalem über die Trinität, die Inkarnation und die Person Christi. Mit besonderer Berücksichtigung seiner Beziehungen zu Maximus Confessor, in ihren Hauptpunkten zugleich verglichen mit den Sätzen des hl. Thomas. Der Katholik 87 (1907 I) 81—109; 175—198. Nach einer Einleitung über Leben und Schriften des hl. Sophronius behandelt der Verf. im ersten Kapitel 1. die Lehre des Sophronius über die Beziehungen der drei göttlichen Personen zum Wesen, 2. seine Lehre über die Beziehungen der drei göttlichen Personen zu einander, 3. die Trinitätslehre bei Sophronius und Maximus im Vergleiche mit der des hl. Thomas von Aquino. Das zweite Kapitel beschäftigt sich mit der Lehre von der Menschwerdung (1. Urstand und Sünde, 2. Vorbereitung und Inkarnation durch den alten Bund, 3. Vollzug der Inkarnation in der Fülle der Zeiten). C. W.

D. Serruys, Autour d'un fragment de Philippe de Side. Mélanges d'archéologie et d'histoire 26 (1906) 335—349. Die von der Vergleichung zweier Texte im Bodl. misc. gr. 120 und im Paris. Suppl. gr. 685 ausgehende Untersuchung führt zu dem Resultate: Alle Fragmente des Philippos von Side, der um 430 eine 'Christliche Geschichte' veröffentlichte, sind durch Nikephoros Kallistos erhalten. Dieser selbst hat sie aus zweiter Hand, nämlich dem Anonymus de Boors d. h. der in einer Notiz des Cod. Barocc. 142 beschriebenen Chronik. C. W.

E. O. Winstedt, A note on Cosmas and the chronicon paschale. The Journal of Theological Studies 8 (1906) 101—103. Gegen **Mercati**, Ebenda 7 (1906) 397—412. Die Differenzen zwischen Kosmas und der Osterchronik verschwinden fast völlig, wenn man auf die maßgebende Überlieferung des Kosmas zurückgeht. C. W.

E. O. Winstedt, A further note on Cosmas. The Journal of Theological Studies 7 (1906) 626—629. Vgl. B. Z. XIV 688. C. W.

Johannes Peter Junglas, Leontius von Byzanz. Studien zu seinen Schriften, Quellen und Anschauungen. Berlin, Druck von Schade (Francke) 1907. 63 S. 8⁰. Inaug.-Diss. der katholisch-theologischen Fakultät von Breslau. Die Abhandlung bildet den Bestandteil einer

größeren Arbeit, die in den Forschungen zur altchristlichen Literatur- und Dogmengeschichte 1907 H. 2 erscheinen wird. C. W.

D. Sofronio Gassisi, Innografi Italo-greci. Poesie di S. Nilo Iuniore e di Paolo Monaco, abbati di Grottaferrata, pubblicate da —. Oriens christianus 5 (1905) 26—81. Veröffentlicht aus Hss von Grottaferrata 1. ein Kontakion auf den hl. Nilus vom Sinai (12. November), ein Offizium auf den hl. Benediktus, Jamben auf den Apostel Paulus und einige andere Verse, welche den jüngeren Nilus, den Gründer von Grottaferrata, 2. Kontakien auf den jüngeren Nilus und den hl. Martinus und einen Kanon auf den ersteren, welche Paulus, den zweiten Abt des Klosters, zum Verfasser haben. C. W.

E. von Dobschütz, Symeon Metaphrastes (10. Jahrh.).

Karl Holl, Symeon der neue Theologe († ca. 1040).

Ph. Meyer, Symeon, Erzbischof von Thessalonich († ca. 1429). Syropulos, Sylvester (15. Jahrh.). Auf diese vier wichtigen Artikel in der Realencyklopädie f. protest. Theologie und Kirche, 3. Aufl., sei hier nachdrücklich hingewiesen. K. K.

Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας γραφῆς κεφάλαια ἐκδιδ. ὑπὸ **Σωφρονίου Εὐστρατιάδου.** *Τόμος πρῶτος. Ἐν Ἀθήναις, βιβλιοπωλεῖον Κ. Μπέκ* 1906. XII, *ρπγ′*, 540 S. 8⁰. 6 Dr. (= *Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ ἀρ.* 353—356). Wird besprochen. K. K

A. Papadopulos-Kerameus, *Μέθοδος τῶν ὀκτὼ ἤχων.* Viz. Vremennik 13 (1906) 488—493. P.-K. veröffentlicht nach dem Petropol. 139 die vom Patriarchen Germanos II verfaßten *Πεντηκοστάρια κατ' ἦχον.* K. Horna (Analekten S. 32) hat bereits nach dem Vatic. 207 die erste Strophe davon mitgeteilt und später das ganze Gedicht auch im Barocc. 110 gefunden. Es sind im Petropol. acht Strophen in politischem Versmaß, die mit Musiknoten versehen sind, um an jeder Strophe je eine der acht Tonarten (*ἦχοι*) des griechischen Kirchengesangs zur praktischen Einübung darzulegen. Nach der Überschrift des Petropol. stammt die musikalische Anordnung von Michael Ananeotes, der das Amt eines Lampadarios bekleidete. E. K.

A. Papadopulos-Kerameus, *Κερκυραϊκά. Ἰωάννης Ἀπόκαυκος καὶ Γεώργιος Βαρδάνης.* Viz. Vremennik 13 (1906) 334—351. P.-K. veröffentlicht nach dem cod. Petropol. 250 einige (z. T. am Anfang oder Ende verstümmelte) Schreiben der Metropoliten Johannes von Naupaktos und Georgios von Kerkyra. E. K.

Joh. Dräseke, Drei Kapitel aus der Friedenschrift des Patriarchen Johannes Bekkos vom Jahre 1275. Osterprogramm, Wandsbeck 1907. 18 S. 4⁰. Gibt nach einer Übersicht über die Literatur zu Bekkos, dem großen Freunde der Kirchenunion, eine kommentierte Übersetzung von drei Kapiteln der bei Hugo Lämmer, Scriptorum Graeciae orthodoxae bibliotheca selecta, Freiburg 1866, edierten Schrift: *Περὶ τῆς ἑνώσεως καὶ εἰρήνης τῶν τῆς παλαιᾶς καὶ νέας Ῥώμης ἐκκλησιῶν.* K. K.

A. Papadopulos-Kerameus, *Ἰωάννης Σταυράκιος καὶ Δημήτριος Βεάσκος.* Viz. Vremennik 13 (1906) 493—495. Der Verf. veröffentlicht nach dem cod. Petropol. 139 1. ein Sticheron auf den hl. Großmärtyrer Demetrios; nach der Überschrift ist der Text vom Chartophylax Staurakios, die Melodie von Beaskos, Referendarios von Thessalonich, verfaßt; 2. ein Sticheron auf den hl. Photios, den Gründer des Klosters *τοῦ Ἀκαπνίου*; hier

stammt der Text von Demetrios Beaskos, Oikonomos von Thessalonich, die Melodie von Daniel Achradas. Joh. Staurakios ist uns als Hagiograph und als Korrespondent des Gregorios von Kypros wohlbekannt. Auch an Demetrios Beaskos, der unterdes Metropolit von Thessalonich geworden war, hat derselbe Gregorios einen Brief gerichtet (ed. M. Schmidt, Jena 1877). Die neue Würde hat Beaskos wohl erst nach 1300 erhalten, nicht vor 1285, wie Petit in seiner Liste der Erzbischöfe von Thessal. meint. Eine anonyme Vita des hl. Photios von Thessal. hat Arsenij veröffentlicht. (Vgl. B. Z. VII 484). E. K.

Thaddaeus Sinko, De Nicephoro Xanthopulo Gregorii Nazianzeni imitatore. Eos 12 (1906) 91—97. Nikephoros Kallistu hat Scholien zu Gregor von Nazianz verfaßt, die in zwei Venediger Hss (Marc. 76 und 77 s. XIV) erhalten sind und sich durch große Unselbständigkeit auszeichnen. Ferner haben Nikephoros in der Kirchengeschichte und in der Lobrede auf Maria Magdalena (ed. Bandini aus cod. Laurent. IX 33 s. XIV) und ebenso Thomas Magistros im Enkomion auf Gregor von Nazianz (Migne, P. Gr. 145) nach dem Vorgange des 'Theologen' gerne die Synkrisis angewendet (vgl. B. Z. XVI 347). C. W.

V. Lundström, Ramenta Byzantina. VIII. Eranos vol. VI (Upsala 1906) 50—54. Gibt auf Grund fleißiger Nachforschungen in Bibliotheken und Katalogen ein Verzeichnis der theologischen Schriften des Demetrios Chrysoloras, das eine wichtige Ergänzung der von Sp. Lampros, B. Z. 3 (1894) 599 ff. mitgeteilten Liste bildet. K. K.

Eb. Nestle, Vom Corpus scriptorum christianorum orientalium. Theologische Literaturzeitung 32 (1907) Nr. 4 Sp. 111 f. und Nr. 10 Sp. 299—301. Bericht über den Plan des Unternehmens und über Script. Syr. Series II t. 93 (Dionysius Bar Salibi, Expositio liturgiae ed. **H. Labourt**) und t. 64 (Išō'yabh III Patriarcha liber epistolarum ed. **R. Duval**). C. W.

F. Nau, Note sur un manuscrit syriaque (commentaire des psaumes d'après Théodore de Mopsueste) appartenant à M. Delaporte. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 313—317. Es handelt sich um einen auch im cod. Sachau 215 zu Berlin vorliegenden Kommentar, der zwar nicht direkt von Theodor verfaßt ist, aber auf seiner Erklärung beruht. Seine Entstehungszeit fällt zwischen Narses († 496) und Bar-Hebräus († 1286). C. W.

S. Ephraemi hymni de virginitate quos e codice Vaticano III nunc primum edidit, illustravit et latine vertit **Ignatius Ephraem II Rahmani** Patriarcha Antiochenus Syrorum. Typis Patriarchalibus in seminario Scharfensi prope Berytum. 1906 XIV + 144 S. (lateinisch) und 6 + 136 S. (syrisch). Enthält 50 syrische Hymnen (madrasche) des Ephrem verschiedenen Inhalts (nur 4 de virginitate). Der Codex, von dem fol. 74^r phototypisch reproduziert ist, ist im Jahre 523 n. Chr. geschrieben, also zu jener Zeit, als Romanos der Syrer die metrische Form jener madrasche ins Griechische übertrug. Ein Verzeichnis der Metren p. XIV. P. Ms.

Narsai, doctoris syri, homiliae et carmina primo edita cura et studio prof. D. **Alphonsi Mingana.** Cum praefatione editoris. Vol. I et II. Mossul, Dominikanerdruckerei 1905. LIX, 368 und 411 S. gr. 8⁰.

25 *M*. 47 z. T. für die Geschichte der Exegese, für die Dogmatik, Liturgik usw. interessante Homilien und 10 'Wechsellieder', von denen aber der Herausgeber nur das erste dem Narsai (berühmter Lehrer der Hochschule von Nisibis, † 502) zuschreibt. Vgl. die ausführliche Besprechung von **G. Diettrich**, Theologische Literaturzeitung 31 (1906) Nr. 26 Sp. 704—708. C. W.

Addaï Scher, Analyse de l'histoire de Rabban Bar 'Edta, moine nestorien du VIe siècle. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 403—423. Auszug aus dem verlorenen Werke des Abtes Yohannan, eines Schülers des Rabban Bar 'Edta. C. W.

Anton Baumstark, Zwei syrische Dichtungen auf das Entschlafen der allerseligsten Jungfrau. Herausgeg. von A. B. Oriens christianus 5 (1905) 82—125. Ediert aus einer Hs von Jerusalem 1. ein bereits von Bedjan in stark abweichender Rezension veröffentlichtes Gedicht des Jakob von Sarug (bloß in lateinischer Übersetzung mit Angabe der Varianten), 2. eine bisher unbekannte Dichtung des Bischofs Johannes von Bîrtâ, der zur Zeit der Eroberung Vorderasiens durch die Araber lebte (im syrischen Text und in lateinischer Übersetzung). C. W.

Joseph Berenbach, Zwei antihäresianische (sic!) Traktate des Melchiten Paulus er Râhib. Herausgeg. von J. B. Oriens christianus 5 (1905) 126—161. Veröffentlicht zunächst den schon einmal (in einer sehr schwer zugänglichen) Ausgabe gedruckten Traktat über die christlichen Sekten im arabischen Urtext mit deutscher Übersetzung. Der Verf. hat am Ende des 13. bezw. am Anfang des 14. Jahrhunderts gelebt. C. W.

The Armenian Version of Revelation and Cyril of Alexandria's Scholia on the incarnation and epistle of easter. Edited from the oldest Mss. and englished by **Fred. C. Conybeare**, F. B. A. London, The Text and Translation Society (Williams and Norgate, London WC, Covent Garden, 14 Henrietta Street) 1907. 221 + 189 S. 8⁰. 4 sh. Wird besprochen. K. K.

Heinr. Schäfer und **Karl Schmidt**, Die ersten Bruchstücke christlicher Literatur in altnubischer Sprache. S.-Ber. der Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss. philos.-hist. Cl. 43 (1906) S. 774—785. Durch K. Schmidt wurden in Kairo einige aus Oberägypten stammende Pergamentblätter erworben, die jetzt Eigentum der K. Bibliothek sind. Sie gehören zwei verschiedenen Handschriften an, von denen die eine die Perikopen aus dem Evangelium und dem Apostolos enthielt, die andere einen Hymnus auf das Mysterium des Kreuzes. Die Schrift ist die griechisch-koptische mit einigen Ergänzungen, die Zeit wahrscheinlich das 8. Jahrhundert. Die Sprache ist die der Nubier, die seit dem 6. Jahrhundert sich dem Christentum zugewendet haben. Schäfer hat die Bearbeitung begonnen, die zum ersten Male für eine afrikanische Negersprache eine tausendjährige Entwicklungsgeschichte ergeben wird. Aber er zeigt nun auch, daß die im oberen Niltal erhaltenen bisher völlig rätselhaften Inschriften mit griechischen Buchstaben nubisch sind und daß die im Berliner Museum aufbewahrten Inschriften aus dem christlichen Reiche von Aloa gleichfalls der nubischen Sprache angehören. A. H.

V. M. Istrin, Die Redaktionen der „Erklärenden Paleja" (Redakcii Tolkovoj Palei). Petersburg 1907. 1 Bl., 185 S 8⁰ Buchausgabe

der in den Izvjestija der Abteil. für russ. Sprache u. Lit. der Kaiserl. Akademie d. Wiss. Band 10 und 11 (1905 und 1906) erschienenen Studien. K. K.

Psalterium Bononiense. Interpretationem veterem slavicam cum aliis codicibus collatam, adnotationibus ornatam, appendicibus auctam adiutus Academie Scientiarum Vindobonensis liberalitate edidit **V. Jagić**. Berolini apud Weidmannos, Vindobonae Gerold & Soc., Petropoli, C. Ricker 1907. XI, 968 S. gr. 8^0 (mit 21 Lichtdrucktafeln). Zu seinen zahlreichen Ausgaben kirchenslavischer Texte, durch die auch die griechisch-christliche Literatur und besonders ihr Einfluß auf die jungen Slavenvölker mannigfach aufgehellt worden ist, fügt die unermüdliche Schaffensfreude des Altmeisters der Slavistik ein mächtiges Werk, das sich stofflich an seine zusammen mit Strzygowski veranstaltete Ausgabe des Münchener Serbischen Psalters (vgl. B. Z. XV 678) anschließt. Unsere Studien berührt hier besonders die Appendix über die griechischen Psalmenkommentare (vgl. auch die in B. Z. XV 372 notierte Schrift Jagić's) und das auf die slavischen Psalmenscholien bezügliche griechisch-altslavische Glossar (S. 908 ff.). K. K.

B. Apokryphen.

René Basset, Les Apocryphes éthiopiens traduits en français 1—10. Paris 1893—1900. Besprochen von **F. Nau**, Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 110—112. C. W.

P. Ladeuze, Apocryphes évangéliques coptes. Pseudo-Gamaliel; évangile de Barthélemy. Revue d'histoire ecclésiastique 7 (1906) 245—268. Über die von Lacau und Revillout (vgl. B. Z. XIV 336 und 691) veröffentlichten Texte. Dieselben 'nous font mieux connaître la période postérieure de la littérature évangélique apocryphe' und zeigen uns, was die fromme Phantasie, wohl hauptsächlich der Mönche, in Aegypten aus der Geschichte des Herrn gemacht hat. C. W.

S. Dib, Note sur deux ouvrages apocryphes arabes intitulés 'testament de Notre-Seigneur'. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 427—430. Übersicht über den Inhalt zweier im cod. Syr. 232 von Paris erhaltener, arabisch abgefaßter, aber syrisch geschriebener Schriften. C. W.

R. H. Connolly, The original language of the Syriac acts of John. The Journal of Theological Studies 8 (1907) 249—261. 1. Die syrischen Johannesakten sind eine original-syrische Schrift. 2. Ihr Verfasser hat das Diatessaron benützt. C. W.

E. O. Winstedt, Some Munich Coptic Fragments II. Proceedings of the society of biblical Archaeology 28 (1906) 229—237. Enthält u. a. Fragmente, die zum Martyrium Petri et Pauli gehören. C. W.

E. O. Winstedt, A coptic fragment attributed to James the brother of the Lord. The Journal of Theological Studies 8 (1907) 240—248. Das im cod. Paris. copt. 129 erhaltene Stück mag irgendwie mit der Schrift zusammenhängen, welche sich nach Hippolytos im Besitze der Naassener befand. C. W.

Paul Vetter (†), Die armenische Paulus-Apokalypse. Theologische Quartalschrift 88 (1906) 568—595; 89 (1907) 58—75. Die venetianischen Mechitharisten haben im 3. Bande ihrer Gesamtausgabe der ar-

menischen Apokryphen die vom griechischen, syrischen und lateinischen Texte erheblich abweichende armenische Version der Paulusapokalypse in vierfacher Rezension ediert. Vetter übersetzt die vier Fassungen nach einander ins Deutsche, wobei er sich mitunter auf eine bloße Skizzierung des Inhalts und bei Rezension B, einer Kürzung von A, auf die Übertragung des Anfangs, des Schlusses und der Stelle über die Deutung des Alleluja beschränkt. Die Sprache von A und C trägt 'syrisierenden Charakter', während es sich bei D um eine in Kilikien entstandene 'freie Bearbeitung eines älteren (von A verschiedenen) armenischen Textes der Paulusapokalyse' zu handeln scheint. C. W.

C. Hagiographie.

Il menologio di Basilio II (Cod. Vaticano gr. 1613). Codices e Vaticanis selecti phototypice expressi Vol. VIII, Torino, Fratelli Bocca 1907. Vol. I Testo, XXII + 123 S. 2⁰. Es geschieht hier, soweit ich weiß, zum ersten Mal, daß ein rein byzantinisches Werk in die Reihe der großen Faksimileausgaben Aufnahme findet; das Menologium des Kaisers Basileios II verdankt diese Auszeichnung nur seiner Illustration, über die unten S. 740 f. von fachmännischer Seite berichtet wird. Die Hs enthält nach dem Kalender geordnet für die Monate September bis Februar auf 430 Seiten je eine kurze Heiligenlegende und darüber das zugehörige Bild, wäre also nach moderner Terminologie als Synaxar zu bezeichnen; der Text ist, wie in so vielen mittelalterlichen Prachthss, ein durchaus minderwertiger; es trifft sich daher gut, daß das inhaltlich wertvollste dieser Synaxarien, das sog. Sirmond'sche, vor mehreren Jahren von H. Delehaye S. J. in einer mustergültigen kritischen Ausgabe (vgl. B. Z. XII 673 ff.) vorgelegt wurde. Immerhin wird die hagiographische Forschung, die gelernt hat, ihren Blick von den einzelnen Legenden weg auf die großen Sammelwerke und damit die historischen Zusammenhänge zu richten, Vorteil daraus ziehen, daß ein so umfangreiches Werk allgemein und jederzeit zugänglich gemacht wird; zunächst wird wohl die Frage nachgeprüft werden müssen, wie es mit der Zuteilung an Basileios II bestellt ist. — Im vorliegenden Bande enthält die Einleitung das Notwendige über Geschichte, Ausstattung, Schrift und Miniaturen der Hs; der „testo“ bringt nicht etwa den Legendentext, sondern eine detaillierte Beschreibung eines jeden der 430 Bilder. P. Mc.

V. Ermoni, Les commencements du culte des Saints dans l'église chrétienne à propos d'un livre récent. Revue des questions historiques 81 (1907) 205—212. Über das Buch von Lucius (vgl. B. Z. XV 381). C. W.

H. Günter, Legenden-Studien. Köln, Druck von Bachem 1906. XII, 192 S. 8⁰. 3,60 *M.* Die auf gründlicher Materialkenntnis ruhenden Untersuchungen können als eine Art von deutschem Seitenstück zu Delehayes Légendes Hagiographiques bezeichnet werden, aber, wie der Verf. selbst im Vorwort bemerkt, haben beide Schriften trotz häufiger Berührungen in Einzelheiten neben einander Platz. G. betont in der Einleitung, daß die Ströme der Apokryphen- und der Martyrienliteratur, nachdem sie lange Zeit gesondert einhergeflossen, nach Konstantin und Julian sich zu vermengen beginnen, indem 'Kern und Wesen des apokryphen Typs' d. h. 'das Wunder oder vielmehr die Wunderverzerrung' unter dem Einfluß der neuplatonischen

Mystik auf die Martyrienliteratur übertragen wird. Hierauf behandelt er in fünf Kapiteln 1. das Außerordentliche in der authentischen Akte (nur das Martyrium Polycarpi ist ein 'ausgesprochenes Martyrium', aber das gebotene Bild 'ist in seinen Hauptzügen unantastbar'), 2. das Wunder in der Legende (die 'apokryphe Phantasie' ist 'sachlich' nicht über den durch die tatsächlichen Verhältnisse bestimmten Rahmen der Passionen hinausgegangen, sondern 'hat nur formell das in der authentischen Akte Gegebene oder da und dort einmal andeutungsweise Gebotene ins Maßlose gesteigert'), 3. die Akte und ihre Weiterbildung (in einer Reihe von Fällen können wir authentisches Material mit späteren Fortbildungen konfrontieren), 4. die Märtyrerlegende im Abendlande (der 'Wundermärtyrer' ist orientalischer Herkunft. Bald nach Gregor von Tours, also im 7. Jahrhundert, hat das Abendland den orientalischen Legendenstoff übernommen und ihn unbedenklich und mit vollen Händen geschöpft'), 5. die Bekenner-Vita (die Asketenviten zeigen den gleichen Geist, den gleichen Wundergehalt und die gleiche Wunderrichtung wie die Martyrien; gegen Ende des 12. Jahrhunderts sehen wir die Marienlegende 'den ganzen landläufigen Motivenbestand' — Feuerwunder, Heiligenstrafe, Heiligenhilfe usw. — absorbieren und auf sich vereinigen). Über die besprochenen Einzelheiten orientiert das Sachregister S. 187 ff.
C. W.

H. Delehaye S. J., Le témoignage des martyrologes. Analecta Bollandiana 26 (1907) 78—99. Interessante Ausführungen über die Unterschiede zwischen den lokalen und den allgemeinen Martyrologien, über die durch das Eindringen des literarischen Elementes in die letztere Kategorie verursachten Mißstände und über die Verwirrung (besonders die zahlreichen Wiederholungen) im Martyrologium Hieronymianum. C. W.

J. Rendel Harris, The Cult of the Heavenly Twins. Cambridge, University Press 1906. 160 S. 8⁰, 7 Tafeln. Ausführlich besprochen von **Goblet d'Alviella**, Revue de l'histoire des religions 54 (1906) 79—84; von **von Dobschütz**, Theologische Literaturzeitung 32 (1907) Nr. 2, Sp. 43—45. C. W.

F. Nau, Note sur le contenu des monuments palimpsestes: Paris. Suppl. Grec 480 et Chartres N. 1754. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 430 f. Die untere Schrift, Unziale des 8. Jahrhunderts, enthält Heiligenleben und Homilien des Johannes Chrysostomus. C. W.

H⟨ippolyte⟩ D⟨elehaye⟩, Notes sur un manuscrit grec du musée Britannique. Analecta Bollandiana 25 (1906) 495—502. Der cod. add. 36589, ein Februarmenolog s. XI—XII, enthält u. a. eine Vita des hl. Prokopios von Dekapolis. Dieselbe ist ohne jeden historischen Wert, da sie sich als eine zum Teil wirklich unverfrorene Kompilation aus Michaels Vita des Theodor von Studion und aus der Passio Pamphili et sociorum des Eusebios erweist. C. W.

Joh. Compernass, Zur Legende des hl. Karterios. Römische Quartalschrift 21 (1907) 41—44. Einige durch das Referat H. Delehayes, Analecta Bollandiana 25 (1907) 360 f. veranlaßte Bemerkungen über Quellen und Tendenz der Legende. C. W.

Margaret A. Murray, St. Menas of Alexandria. Proceedings of the society of biblical Archaeology 29 (1907) 25—30; 51—60; 112—122

(mit 8 Tafeln). Bespricht die Überlieferung über diesen äußerst populären, aber oft mit St. Menas von Athen verwechselten Heiligen, die ihm geweihte Kirche in der Mareotis und bes. die Menasfläschchen mit ihren bildlichen Darstellungen und Inschriften. C. W.

J. de Decker, Contribution à l'étude des Vies de Paul de Thèbes. (Vgl. B. Z. XV 382 f.) Ausführlich besprochen von **Johannes Dräseke,** Wochenschrift für klassische Philologie 23 (1906) Nr. 45 Sp. 1232—1236. C. W.

Adhémar d'Alès, Les deux vies de Sainte Mélanie la jeune. Analecta Bollandiana 25 (1906) 401—450. Abweichend von Rampolla (vgl. B. Z. XVI 357 f.) hält d'Alès die griechische Vita für das im allgemeinen treuere Abbild der wohl ebenfalls griechisch abgefaßten Originalbiographie. Die erhaltene griechische Vita ist wahrscheinlich 450 oder 451, die von Rampolla edierte und hoch gewertete lateinische 452 oder noch etwas später entstanden. C. W.

A. de Waal, Aus der Vita Melaniae iunioris. Römische Quartalschrift 21 (1907) 28—37. Zusammenstellung der kulturgeschichtlich interessanten Einzelzüge. C. W.

Joseph Bousquet, Vie d'Olympias la diaconesse. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 225—250. Im cod. gr. 1453 der Pariser Nationalbibliothek steht eine Biographie der Olympias (geb. zwischen 360—370, † 408), der treuen Anhängerin des Johannes Chrysostomus, die in den Anall. Bolland. 15 ediert wurde. B. übersetzt sie ins Französische, wobei er durch Anwendung verschiedener Druckarten ihre verschiedenen Bestandteile unterscheidet. Das cursiv Gedruckte stammt aus der Historia Lausiaca des Palladius, das fett Gedruckte aus dessen Dialog, das übrige (außer dem später eingefügten Kap. 11) vom Verf. selbst. Die Vita ist bald nach der Mitte des 5. Jahrhunderts abgefaßt worden. In der nämlichen Pariser Hs steht ein Bericht über die Translation der Reliquien der hl. Olympias, verfaßt von Sergia, der Oberin des Olympiasklosters in Kpel. Dieser Bericht ist später entstanden, als die Vita. Nikephoros Kallistu aber wirft beide Berichte zusammen. C. W.

Michelangelo Guidi, Di alcuni codici della vita di S. Eustazio. S.-A. aus einer mir unbekannten Zeitschrift (Quousque tandem?? vgl. B. Z. XVI 415), S. 121—128. Der Verf. bespricht die in drei Vatikanischen Hss (Barberinus or. 111, Vatic. gr. 1495, Vatic. gr. 1641 — die erste war bis jetzt unbekannt) enthaltenen Fragmente der Vita des hl. Eustathios Rom.; die ersten zwei Hss bieten den Text B 2 (nach der Bezeichnung der Bibliotheca Hagiographica), die dritte den Text B 1. Dazu eine Textprobe. Die von Guidi (S. 123) ausgesprochenen Zweifel an der Zugehörigkeit des Textes B 2 zu Symeon Metaphrastes haben schon längst keine Berechtigung mehr; vgl. die dem Verf. entgangene Untersuchung von A. Ehrhard in der Festschrift zum 1100jährigen Jubiläum des deutschen Campo Santo in Rom S. 49. K. K.

V. V. Latyšev, Die Lebensbeschreibungen der hll. Bischöfe von Cherson. Mémoires de l'Acad. Impér. des Sciences de St.-Pétersbourg, VIII. série, cl. hist.-philol. vol. VIII Nr. 3. Petersburg 1906. 82 S. gr. 8⁰. 1,20 *M.* Die hagiographischen Studien der Russen — wie ihre Beschäftigung mit der griechisch-christlichen und byzantinischen Literatur über-

haupt — richten sich naturgemäß mit Vorliebe auf Gebiete, die irgend einen Zusammenhang mit der altslavischen Geschichte oder Literatur haben. Diesem nationalen Gesichtspunkt verdankt auch die vorliegende Arbeit ihre Entstehung, mit welcher der bekannte Epigraphiker zum ersten male das zerklüftete Gebiet der Hagiographie betritt. In der Geschichte der Ausbreitung des Christentums in der taurischen Chersones spielt die Hauptrolle die Tätigkeit der sieben Bischöfe Ephrem, Basileus, Eugenios, Agathodoros, Elpidios, Aitherios und Kapiton. Nach einer ausführlichen Einleitung über die verschiedenen Bearbeitungen ediert L. zwei griechische und mehrere slavische Texte. H. Delehayes Synaxarium ecclesiae Cpolitanae, Brüssel 1902, hat L. leider nur noch in einem Nachtrage berücksichtigen können. K. K.

Zu Leontios' von Neapolis Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen ed. H. Gelzer bringt **U. Wilcken**, Archiv für Papyrusforschung 4 (1907) 186 f., 255, 267, mehrere wertvolle Parallelen aus Papyrusdenkmälern und zeigt, daß umgekehrt aus Leontios für die Papyrusinterpretation viel zu lernen ist. W. handelt speziell über *δώσας ὅρον* (67,8), *ἅπαξ καὶ δεύτερον* (*καὶ τρίτον* add. E) (84,4), *ἀσκαλώνια οἴνου* (37,19; = Askalonische Weinkrüge), *τριμίσιον* (92,22), *ἕως* 'bis auf' (5,10). K. K.

P. P⟨eeters⟩, Une version Arabe de la passion de Sainte Catherine d'Alexandrie. Analecta Bollandiana 26 (1907) 5—32. Die nach einer 1902 in Homs gefundenen Hs edierte und ins Lateinische übersetzte Vita ist an und für sich nicht wertvoll, aber sie leistet gute Dienste bei der näheren Bestimmung des gegenseitigen Verhältnisses der übrigen Rezensionen. C. W.

J. Guidi, Textes orientaux inédits. Du martyre de Judas Cyriaque, évêque de Jérusalem. Texte éthiopien. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 337—351. Der nach drei Hss des Britischen Museums edierte Text schließt sich mehr der syrischen, als der koptischen Version an. C. W.

B. Turajev, Einige Lebensbeschreibungen abessinischer Heiligen nach Handschriften der früheren Kollektion d'Abbadie (russ.). Viz. Vremennik 13 (1906) 257—333. Die Heiligen der abessinischen Kirche, deren Leben hier ausführlich wiedererzählt und besprochen wird, sind: Jafkeran-Egzié, Thaddäus von Bartarwa, Samuel von Waldeba und Takla-Hawarjat. E. K.

D. Dogmatik, Liturgik usw.

Otto Zöckler (†), Geschichte der Apologie des Christentums. Nebst einem Verzeichnis der literarischen Veröffentlichungen des heimgegangenen Verfassers. Gütersloh, Bertelsmann 1907. XII, 747 S. 8⁰. Von diesem durch den Greifswalder Privatdozenten H. Jordan und den Pastor Schlapp herausgegebenen Werke kommen für uns hauptsächlich die Abschnitte über die Hauptvertreter der altchristlichen Apologie in nachnicänischer Zeit und über die antiislamische Apologie des Mittelalters (Johannes von Damaskus) in Betracht. C. W.

D. Placide de Meester O. S. B., Études sur la théologie orthodoxe. 2. Le dogme de La Sainte Trinité. 3. Le Filioque. Revue Bénédictine 23 (1906) 568—575; 24 (1907) 86—103. Fortsetzung des B. Z.

XVI 360 notierten Aufsatzes. 'Les Grecs, à la suite de Photius, se sont trop écartés de leurs premiers Docteurs. Or c'est cette base qui s'offre à l'entente des uns et des autres.' C. W.

J. Turmel, Symboles des apôtres, de Nicée et de Saint Athanase. Revue du Clergé Français 48 (1906) 619—627. Das nicänische Symbol im engeren Sinne geht durch Vermittelung des Eusebius und Lukian auf das römische zurück. Das in der Messe gebetete (das sogen. Nicaeno-Cplitanum) ist vom kaiserlichen Hofe den Vätern von Chalkedon als Werk des Konzils von Kpel (381) vorgelegt worden und hat als solches allgemeine Geltung erlangt. C. W.

Lorenzo Martiri, L'eucaristia nelle scuole Alessandrina e Siriaca. Rivista storico-critica delle scienze teologiche 2 (1906) 773—779. Die Erörterungen des Verfs. schließen sich an den von der Eucharistie handelnden Teil der 2. Serie von Batiffols Études d'histoire et de théologie positive an. C. W.

Philibert Martain, La communion quotidienne aux premiers siècles. Revue Augustinienne 5 (1906) 161—175. 'L'orient la pratique au IVe siècle; des faits multiples nous l'attestent pour l'Alexandrie et l'Égypte, pour l'Antioche et la Syrie.' C. W.

Franz Jos. Dölger, Das Sakrament der Firmung historisch-dogmatisch dargestellt. Von der theologischen Fakultät in Würzburg gekrönte Preisschrift. Wien, Mayer und Cie 1906. XVIII, 218 S. 8^0. 4,20 *M.* Theologische Studien der Leogesellschaft, Heft 15. Dem Ref. nur aus der Anzeige von **Martin Grabmann**, Literarische Rundschau 33 (1907) Nr. 1, Sp. 23 f. bekannt, der als 'gleich interessant und ergebnisreich für den Dogmatiker wie für den Liturgiker des Verfs. Ausführungen über die orientalischen Kirchen als Zeugen für die Wirklichkeit des Sakramentes der Firmung und über die Geschichte des äußeren Zeichens der Firmung' hervorhebt. C. W.

Dom Fernand Cabrol, Les origines liturgiques. Conférences données à l'Institut catholique de Paris en 1906 par le T. R. Père —. Paris, Letouzey et Ané 1906. VIII, 372 S. 8^0. 6 Fr. Uns nur aus dem Referate von **Funk**, Theologische Quartalschrift 89 (1907) 296—298 bekannt. C. W.

F. Cabrol O. S. B., Die Liturgie der Kirche. Autorisierte Übersetzung von **G. Pletl.** Kempten-München, Kösel 1906. XV, 686 S. 8^0. 4 *M.* Uns nur aus dem Referate von **Funk**, Theologische Quartalschrift 89 (1907) 296 f. bekannt. C. W.

G. Semeria, La messa nella sua storia e nei suoi simboli par P. G. S. Barnabita. Edizione seconda riveduta ed aumentata. Rom, Pustet 1907. XIV, 306 S. 8^0. 3 L. Notiert von **Funk**, Theologische Quartalschrift 89 (1907) 297—299. Vgl. B. Z. XV 389. C. W.

Paul Drews, Untersuchungen über die sogen. klementinische Liturgie im 8. Buch der apostolischen Konstitutionen. I. Die klementinische Liturgie in Rom. Tübingen, Mohr (Siebeck) 1906. VIII, 166 S. 8^0. 5 *M.* [Studien zur Geschichte des Gottesdienstes und des gottesdienstlichen Lebens. II u. III.] Der Verf. erblickt in der sogen. klementinischen Liturgie der Apost. Konstit. VIII, Kap. 5—15 den 'späteren Niederschlag' 'eines ältesten, den christlichen Gemeinden hin und her gemein-

samen liturgischen Typus', dessen Spuren und Einwirkungen er im 1. Korintherbriefe des Klemens von Rom, bei Justinus Martyr, Hippolytus, Novatian und in der römischen Messe aufsucht. Der Brief des Klemens, seinem ganzen Charakter nach eine Homilie in Briefform, zeigt eine Reihe unverkennbarer Berührungen mit diesem liturgischen Typus, die sich nach D. daraus erklären, daß der Bischof 'die ihm geläufige, noch keineswegs agendarisch(!), wohl aber gewohnheitsmäßig festgelegte, noch immer im Fluß befindliche Liturgie wie von selbst in seinen Brief verwoben' hat, 'soweit sie ihm passend schien'. Bestätigend tritt hinzu noch eine Stelle des Irenäus (III, 3), aus der hervorgeht: 1) 'daß sich für Irenäus mit der Erinnerung an den ersten Klemensbrief sofort auch die Erinnerung an die Liturgie verbindet', 2) 'daß es eben die Liturgie ist, die C(onst.) A(post.) VIII zugrunde liegt, die auch für Irenäus mit dem ersten Klemensbrief in Beziehung steht'. Auch 'Justin kennt eine Liturgie vom Typus der klementinischen', aber 'diese (bereits schriftlich fixierte) Liturgie hat einer seiner Schüler überarbeitet, hat justinische Theologie, Schlagworte und Hauptbegriffe hineingebracht und ganze Abschnitte frei gestaltet, während er andere Partien, namentlich die historischen, vielleicht ganz unberührt ließ, vielleicht auch nur leicht überarbeitete'. Anders steht die Sache bei Hippolytus. Kenntnis der klementinischen Liturgie ist bei ihm zwar nicht ausgeschlossen, aber mit Sicherheit nachweisen läßt sie sich nicht. Möglicherweise hat 'er als römisch eine Liturgie' gekannt, 'die sich in manchen Stücken schon der Jakobusliturgie' nähert. Dagegen ist Hippolyts lateinisches Pendant, Novatian, ohne Zweifel 'in seinen Ausführungen de trinit. c. 1 und 8 von einer Liturgie von klementinischem Typus abhängig', die zwar zu seiner Zeit nicht mehr zu Rom im Gebrauch gewesen sein muß, aber ihm jedenfalls als Schriftstück vorlag. Was die römische Meßliturgie betrifft, so ist als deren 'Grundtypus . . . noch die klementinische zu erkennen, aber unverkennbar sind zugleich die Einflüsse der Liturgie von Jerusalem', die von etwa 200 an auf die römische gewirkt zu haben scheint und in ihrem Grundtypus, ebenso wie die klementinische, von höherem Alter gewesen sein dürfte, als man bisher gewöhnlich angenommen hat. C. W.

Eb. Nestle, Alttestamentliches aus den griechischen Synaxarien. Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft 27 (1907) 49—56. Mitteilung von Stücken, die sich auf alttestamentliche Materien (Weltschöpfung, Adam usw.) beziehen, aus der großen Synaxarienausgabe von Delehaye. Der S. 55 f. abgedruckte Text (inc. 'ἐγὼ τὴν Ἰουδαίαν') stammt aus dem Martyrium S. Pionii 4 (ed. v. Gebhardt, Acta martyrum S. 99, 23 ff.). C. W.

Karl Kaiser, Die syrische 'Liturgie' des Kyriakos von Antiocheia. Veröffentlicht von K. K. Oriens christianus 5 (1905) 174—197. Die Liturgie schließt sich so eng an die des Jakobus und zwar an deren griechischen Text an, daß sie für dessen kritische Herstellung ein Hilfsmittel von hoher Bedeutung bietet. Kyriakos bestieg im J. 793 den Patriarchenstuhl von Antiochia. C. W.

Rituale Armenorum ed. **F. Conybeare.** (Vgl. B. Z. XV 390.) Ausführlich besprochen von **Dom P. de Puniet** O. S. B., Revue d'histoire ecclésiastique 7 (1906) 618—624. C. W.

G. Horner, The service for the consecration of a church and

an altar according to the coptic rite. Edited with translations, from a coptic and arabic manuscript of A. D. 1307, for the Bishop of Salisbury. London, Harrison and Sons 1902. XIV, 94 und 504 S. 8⁰. Besprochen von **B. Evetts**, Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 108—110. C. W.

L. D⟨elaporte⟩, Le rite copte de la prise d'habit et de la profession monacale d'après les manuscrits de la bibliothèque nationale. Revue de l'Orient chrétien N. S. 1 (1906) 311 f. Auf Grund der koptisch-arabischen Hss Nr. 71 und 98. C. W.

K. Lübeck, Die Einführung des Weihnachtsfestes in Konstantinopel. Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft 28 (1907) 109—118. Gegen den B. Z. XII 682 notierten Aufsatz von A. Baumstark, dessen Thesen volständig abgelehnt werden. C. W.

Anonymus, L'Origine delle feste natalizie. La Civiltà cattolica 57 (1906) vol. 4, S. 641—654. C. W.

Dom Pierre de Puniet, La fête de l'Épiphanie et l'hymne du baptême au rit grec. Rassegna Gregoriana 5 (1906) 498—514. Handelt aus Anlaß der Mitteilungen von F. C. Conybeare (Rituale Armenorum, Oxford 1903 S. 165—190) über das hohe Alter des armenischen und griechischen Ritus des Epiphaniefestes (6. Januar), über die Wasserweihe zum Andenken an die Taufe Christi, die Bedeutung des Ausdruckes *'Επιφάνεια*, seine spätere Ersetzung durch *Θεοφάνια*, endlich über ein auf das Fest bezügliches Stück aus dem Euchologium (*Δοξάζομέν σε, Δέσποτα πανάγιε, ἐν γὰρ τῇ προλαβούσῃ ἑορτῇ νήπιόν σε εἴδομεν ὄντα*). K. K.

A. Papadopoulos-Kerameus, *Δεύτεραι ᾠδαὶ ᾀσματικῶν κανόνων.* Viz. Vremennik 13 (1906) 484—488. Bekanntlich wurde (etwa seit dem Ende des 11. Jahrh.) aus bisher noch nicht aufgeklärten Gründen regelmäßig die *ᾠδὴ β'* eines Kanon unterdrückt. P.-K. veröffentlicht hier nach einer Hs im Panteleemonkloster auf dem Athos Nr. 704 (Lambros Nr. 6211) von vier Kanones die bisher unbekannte zweite *ᾠδή*, und zwar von einem Kanon des Theophanes Graptos auf den Propheten Zacharias und des Hymnographen Joseph auf den Apostel Kodratos, auf die hl. Euphrosyne und auf den Märtyrer Gregorios von Armenien. E. K

E. Vermischtes. Literaturberichte.

Emil Jacob, Der wissenschaftliche Nachlaß von **Oskar von Gebhardt**. Zentralblatt f. Bibliothekswesen 1907 S. 15—25. Die Kgl. Bibliothek zu Berlin hat von v. Gebhardts Witwe seinen Nachlaß erworben. Er ist von E. von Dobschütz, der mit den wissenschaftlichen Arbeiten und Plänen v. G.s genau vertraut war, geordnet worden und harrt jetzt in der Berliner Bibliothek der Benützung durch berufene Arbeiter. Aus den Materialien und Vorstudien zu nicht veröffentlichten Arbeiten seien folgende in das altchristliche und byzantinische Gebiet einschlagenden Stücke hervorgehoben:

1. Vorarbeiten zu einer Lichtdruckausgabe der Athoshandschrift des Pastor Hermae (vgl. B. Z. II, 1893, Tafel 2).
2. Vorarbeiten zu einer Ausgabe der lateinischen Übersetzung des Pastor Hermae.
3. Vorarbeiten zu einer Ausgabe der Acta SS. Guriae, Samonae

et Abibi (syrisch, griechisch, lateinisch). Die Ausgabe gedenkt E. von Dobschütz zu vollenden.

4. Vorarbeiten zu einer großen Ausgabe des Martyrium Pionii (griechisch, armenisch, slavisch, lateinisch). Die Arbeit ist weit gefördert.

5. Vorarbeiten zu einer Ausgabe des Arethas, über den ja O. v. G. schon eine wichtige Untersuchung veröffentlicht hat. Das Hauptstück ist eine vollständige Abschrift des bisher unbenutzten hochbedeutenden Codex Mosq. Synod. (bei Matthaei 302, bei Sabbas 315, bei Vladimir 441; vgl. dessen Katalog S. 672 ff.), die O. v. G. auf zwei zehnwöchentlichen Studienreisen in Moskau 1891 und 1897 hergestellt hat und später noch durch persönliche Vermittlung S. H. Exc. K. P. Pobjedonoscevs in Leipzig revidieren konnte.[1] Dazu kommen Abschriften und Kollationen aus einer Reihe anderer Hss, eine vollständige Abschrift des Kommentars des Oekumenios zur Apokalypse aus dem Cod. Messan. S. Salv. 99, über den unabhängig von O. v. G. Prof. Diekamp in den Sitzungsber. der Berliner Ak. 1901 S. 1046 ff. gehandelt hat (vgl. B. Z. XI 232). Arethas hat in seiner Erklärung zur Apokalypse (um 895) die des Oekumenios und die des Erzbischofs Andreas (geschrieben um 520) benützt. Für eine Ausgabe des Oekumenios hat O. v. G. durch seine Abschrift des Cod. Messan. eine wichtige Vorarbeit geleistet. K. K.

Theologischer Jahresbericht, herausgegeben von **G. Krüger** und **W. Köhler** in Gießen. 25. Band 1905. (Vgl. B. Z. XV 682.) IV. Abteilung: Kirchengeschichte. XII, 590 S. 24,55 *M*. In unser Programm schlägt ein: **Gust. Krüger**, Kirchengeschichte der alten Zeit (S. 1—62); **Otto Clemen** und **Ernst Vogt**, Kirchengeschichte des Mittelalters (S. 63—178). Mit dem Erscheinen des 25. Bandes ist der Jahresbericht in den Verlag von M. Heinsius Nachfolger, Leipzig, übergegangen. K. K.

Eine neue theologische Bibliographie publiziert der Bibliothekar der Moskauer geistlichen Akademie **K. M. Popov**: Novosti bogoslovskoj literatury. Uns ist Bd I Heft 1—3, Sergiev Posad 1904, zugegangen, worin über 4000 Nummern verzeichnet sind. Der Begriff Theologie ist im allerweitesten Sinne gefaßt, in einem so weiten, daß auch die Werke von Byron, Verlaine, Sudermann, Dehmel, Beyerlein (Jena oder Sedan), sogar Bilses Aus dem Leben einer kleinen Garnison usw. Aufnahme finden konnten. So bringt es der berühmte Leutnant vielleicht noch zum Dr. theol. h. c.! K. K.

---

1) Das von O. v. G. eingeschlagene Verfahren zur Erlangung des Mosquensis ist ein schlagender Beweis dafür, wie notwendig es war, auf die Unentbehrlichkeit des photographischen Hilfsmittels in unserer Wissenschaft mit aller Energie hinzuweisen (vgl oben S. 338). Die zwei Reisen von Leipzig nach Moskau mit dem ca. 20 wöchentlichen Aufenthalt müssen das Zwei- bis Dreifache der Summe gekostet haben, mit der man (auch mit dem gewöhnlichen alten Negativverfahren) die ca. 100 dem Arethas gehörenden Blätter der Hs hätte photographisch aufnehmen können. Nicht zu reden davon, daß die photographische Kopie eine bessere Gewähr bietet als jede manuelle Abschrift, und nicht zu reden von der Mühe und dem Zeitverlust usw. Übrigens hat neulich Dr. Joh. Compernaß, Freiburg i. B., in Unkenntnis von v. Gebhardts Abschrift die Hs photographieren lassen.

5. Geschichte.

A. Äußere Geschichte.

Theodor Mommsen, Historische Schriften. 1. Bd. Berlin, Weidmann 1906. VIII, 568 S. 8⁰. 12 ℳ. Gesammelte Schriften Bd. 4. In unser Bereich fallen die drei letzten Aufsätze, nämlich Nr. 30 Aetius (zuerst im Hermes 36 vom J. 1901), in dem M. mit der Charakteristik des 'letzten namhaften Römerfeldherrn' (vgl. über ihn jetzt das B. Z. XV 394 notierte Buch von C. Bugiani) eingehende Erörterungen über das römische Heermeisteramt und Bemerkungen über die Abfassungszeit der Notitia dignitatum (letzte Redaktion 452) verbindet; Nr. 31 Epinikos (zuerst im Hermes 32 vom J. 1897), in dem anläßlich einer von Ramsay in Phrygien entdeckten Inschrift das über Epinikos, Präfekt des Ostens 475—478, Bekannte zusammengestellt wird; Nr. 32 Vandalische Beutestücke in Italien (zuerst im Neuen Archiv VIII vom J. 1883) über ein unweit Feltre bei Fonzaso gefundenes Silberbecken, das durch seine Inschrift als ein Stück des Königsschatzes der Vandalen erwiesen wird, der zu Hipporegius in die Hände Belisars fiel. C. W.

E. Merten, De bello Persico ab Anastasio gesto. (Vgl. B. Z. XV 683.) Besprochen von **E. Gerland**, Berliner philologische Wochenschrift 27 (1907) Nr. 16, Sp. 499—501. C. W.

P. Karolides, Ὁ αὐτοκράτωρ Ἰουστινιανός. Athen 1905. 86 S. 12⁰.

P. Karolides, Ὁ αὐτοκράτωρ Διογένης ὁ Ῥωμανός (1068—1071). Athen 1906. 79 S. 12⁰. Zwei kurze populäre Darstellungen aus der byzantinischen Kaisergeschichte, die in der Serie des *Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων* (als Nr. 71 und 80) erschienen sind. K. K.

W. G. Holmes, The age of Justinian. (Vgl. B. Z. XVI 364.) Ausführlich besprochen von **E. Gerland**, Literarisches Centralblatt 58 (1907) Nr. 13/14, Sp. 423—425. C. W.

R. Spintler, De Phoca imperatore Romanorum dissertatio historica. Jena 1905. 54 S. 8⁰. Diss. Uns unzugänglich. K. K.

A. Pernice, L'imperatore Eraclio. (Vgl. B. Z. XVI 364.) Ausführlich besprochen von **Nicola Festa**, Archivio storico Italiano S. V. t. 38 (1906) 452—466. C. W.

Histoire d'Héraclius par l'évêque Sebêos ed. **F. Macler.** (Vgl. B. Z. XV 394.) Besprochen von **Franz Nikolaus Finck**, Göttingische Gelehrte Anzeigen 169 (1907) Nr. 3 S. 207—210. C. W.

Joannes Kaestner, De imperio Constantini III (641—668). Diss. Jenens. 1907. Lips. 1907. 87 S. 8⁰. K. untersucht zuerst S. 3—15 die griechischen, lateinischen und orientalischen Quellen. Das reichste Material bietet Theophanes, der unter anderem auch die Akten des Lateranensischen Konzils vom Jahre 640 benutzte, aber seine Quellen z. T. in Verwirrung brachte. Sehr gründlich behandelte der Patriarch Nikephoros die Regierung Konstantins, doch ist nur ein kleines Stück aus dem Anfang erhalten. Georgios Monachos geht auf Theophanes zurück, benutzt daneben aber noch eine andere Quelle; noch mehr ist Leo Grammatikos von Theophanes abhängig, ebenso Kedren, benutzt aber wie dieser noch eine andere Quelle, die Chronik des Symeon, die Kedren gründlicher ausbeutet. Im zweiten Teil der Arbeit gibt K. eine ausgezeichnete Geschichte des Reiches unter

der Regierung Konstantins III, in der in gleicher Weise die auswärtigen Angelegenheiten wie die dogmatischen Kämpfe behandelt werden. A. H.

G. Schlumberger, L'Epopée byzantine. Ausführlich besprochen von **Léon Bloy**, Nouvelle Revue vom 1. und 15. Nov., 1. und 15. Dez. 1906. Auch separat, en vente chez A. Blaizot, Paris 1906. 91 S. 8⁰. K. K.

N. Znojko, Über die Gesandtschaft des Kalokyres nach Kiev I—IV. (russ.) Journal des Minist. der Volksaufkl. N. S. VIII, Aprilheft 1907, S. 229—272. Es handelt sich um den Kalokyres, den nach Leon Diakonos (IV 6) der Kaiser Nikephoros Phokas im J. 966 zum Großfürsten Svjatoslav von Kiev schickte, um die Russen zum Einfall in Bulgarien zu bewegen. Ein näheres Eingehen auf die Ergebnisse des Aufsatzes behalten wir uns für die Zeit vor, wo er vollständig abgeschlossen vorliegen wird. E. K.

Dino Muratore, Una principessa Sabauda sul trono di Bisanzio. Giovanna di Savoia, imperatrice Anna Paleologina. Chambéry 1906. 254 S. 8⁰. Extrait des Mémoires de l'Académie de Savoie, 4ᵉ série, tome XI. Das Buch erzählt nach den bekannten Quellen das Leben der Gemahlin des Kaisers Andronikos III, die trotz ihrer geringen persönlichen Bedeutung in den kirchenpolitischen Streitigkeiten der Mittelpunkt der lateinisch gesinnten Partei wurde. Einiges Neue enthält das 3. Kapitel, in dem die Beziehungen der Regentin zu Genua, Venedig und dem päpstlichen Hofe dargelegt werden. A. H.

G. Kling, Die Schlacht bei Nikopolis im J. 1396. Diss., Berlin, G. Nauck 1906. III, 112 S. Der Redaktion unzugänglich. K. K.

Ἠλία Α. Τσιτσέλη, *Κεφαλληνιακὰ σύμμικτα. Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν καὶ λαογραφίαν τῆς νήσου Κεφαλληνίας εἰς τόμους τρεῖς. Τόμος πρῶτος Βιογραφικά. Οἴκων ἱστορίαι. Δημοσιεύματα. Ἐν Ἀθήναις* 1904. Vgl. oben S. 374. Uns nur aus der Revue d'histoire ecclés. 1906 S. 954 und der Besprechung von **Lampros**, *Νέος Ἑλληνομνήμων* IV (1907) 125—128 bekannt. P. Mc.

Νικόλαος Γερακάρης, *Κερκυραϊκαὶ σελίδες* 1204—1386. *Ἐν Κερκύρᾳ* 1906. *νγ'* + 94 S. 8⁰. Gibt eine von philosophischem Geiste getragene und hübsch geschriebene Übersicht über die Geschichte der Insel Korfu, besonders unter der Herrschaft der Anjous und der Venetianer. A. H.

Ern. Gerland, Histoire de la noblesse Crétoise au moyen âge. Revue de l'Orient latin 10 (1905) 172—247. Der vorliegende erste Teil der Arbeit zerfällt in 6 Kapitel: 1) Conception de la noblesse chez les Grecs (Begriff und Entstehung des Archontatsadels); 2. les archives d'une famille grecque (Varuchas); 3. critique de la tradition relative à l'origine Constantinopolitaine des douze familles archontales de Crète (Untersuchung der wichtigsten in der *Οἰκογένεια Βαρούχα* enthaltenen Dokumente); 4. situation réelle de la noblesse Crétoise aux XIVᵉ et XVᵉ siècles (S. 216 ff. Aufzählung der Familien); 5. la noblesse Crétoise au XVIᵉ et au XVIIᵉ siècle (auch in den letzten Zeiten der venet. Herrschaft hat der Adel seinen Einfluß bewahrt); 6. rôle de la noblesse Crétoise dans l'histoire de l'hellénisme (sie darf als eine sehr bedeutende bezeichnet werden). C. W.

Δημήτριος Χρ. Δουκάκης, *Μεσσηνιακὰ καὶ ἰδίᾳ περὶ Φαρῶν καὶ Καλαμάτας ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ Καποδι-*

στριοῦ. Ἐν Ἀθήναις 1905. 79 S. 8°. Auf die byzantinische Zeit, insbesondere die Frankenherrschaft im Peloponnes beziehen sich S. 54—79 dieser historischen Übersicht. A. H.

Paul Graindor, Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1538. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'université de Lièges 1906. 89 S. 8°. Mir nur aus der Wochenschr. f. klass. Philol. 1907 Nr. 16 bekannt. K. K.

N. A. Bees, *Ἡ Τρίπολις πρὸ τοῦ ιζ' αἰῶνος.* Ἀθηνᾶ 18 (1906) 608—616. Zeigt gegen Sp. Lampros, B. Z. VII (1898) 315, daß die peloponnesische Stadt Tripolitza (*Τριπολιτσά*) schon im 15. Jahrh. existierte und im 16. Jahrh. mehrmals erwähnt wird. Ein mir zugegangener S.-A. des Aufsatzes enthält reiche Zusätze. K. K.

E. Kornemann, Die neueste Limesforschung (1900—1906) im Lichte der römisch-kaiserlichen Grenzpolitik. Klio 7 (1907) 73—121. Handelt zuletzt auch sehr interessant über die römischen Grenzbefestigungen im 3. und 4. Jahrh. und in der byzantinischen Zeit. Den Schluß der ganzen Entwickelung bildet die lange Mauer, die Kaiser Anastasios I in den Jahren 507—512 etwa 65 km westlich von Kpel gegen die Bulgaren gebaut hat. Aber noch im 10. Jahrh. haben sich die Byzantiner mit denselben Mitteln verteidigt wie einst die Römer des 2.—4. Jahrh., wie schon vor zehn Jahren Brinkmann aus Nikephoros Phokas' Schrift *Περὶ παραδρομῆς πολέμου* (Bonner Jahrbücher 1896 S. 256) gezeigt hat. Die beste Analogie zu dem großartigen Werke der römisch-byzantinischen Grenzsperren bildet die Geschichte der chinesischen Mauer. „.... Und wenn man diesen Vergleich durchführt, versteht man so recht das Wort: das byzantinische Reich ist das chinesische Reich der Antike; sein Vater aber ist der Kaiser Hadrian." K. K.

Vasile Pârvan, Salsovia, Bucarest, C. Göbl, 1906. 47 S. 8°. 1 L. (rumän.) Aus Anlaß einer wichtigen neulich in der Dobrudscha (Rumänien) gefundenen Inschrift, die das römische Kastell Salsovia an den Donaumündungen zum ersten Mal urkundlich aufweist, hat P. vorliegenden Beitrag „Zur Geschichte der römischen Grenzwacht an den Donaumündungen" geliefert, worin besonders die Schicksale des genannten Kastells selbst untersucht werden. Da aber die neue Inschrift wertvolle Aufschlüsse sowohl hinsichtlich des Kultus des Sol Invictus, dessen Anbetung sie gewidmet ist, wie auch des letzten Kampfes zwischen Licinius und Konstantin um die Alleinherrschaft gab — die Inschrift wird von P. in das Jahr 322 festgesetzt —, so sind auch einige Fragen zur Geschichte dieses Kampfes und jenes Kultus (vgl. B. Z. XV 658) besprochen. K. K.

H. Hagenmeyer, Chronologie de l'histoire de Jérusalem. Règne de Baudouin I (1101—1118). Revue de l'Orient latin 10 (1905) 372—405. Fortsetzung der B. Z. XIV 347 notierten Publikation bis zum 18. Febr. 1102. C. W.

Gust. Schlumberger, Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle. Paris, Librairie Plon 1906. 4 Bl., 352 S. 8° (mit einer Karte). Wird besprochen. K. K.

William Miller, The dukes of Athens. The Quarterly Review Nr. 410, Januar 1907 S. 97—123. Auf Grund der Urkundensammlungen von Lampros, Thomas, Predelli usw. und verschiedener neuerer Publikationen. C. W.

Sir Rennell Rodd, The prince of Achaia and the chronicles of Morea. 2 voll. London, E. Arnold 1907. 655 S. 8°. 25 sh. Mir nur durch die Notiz in The Journal of the Hell. Studies 27 (1907) 142 bekannt. K. K.

W. Miller, The Last Venetian Islands in the Aegean. The Engl. Hist. Review 22 (1907) 304—309. Tenos gehörte bis 1715 zu Venedig; dagegen wurde Mykonos schon 1540 dem Sultan abgetreten. Darnach sind Hopf und andere Darsteller des lateinischen Orients zu berichtigen. K. K.

Thallóczy Lajos III. Béla és a magyar birodalom (Béla der III und das Reich Ungarn von **L. v. Thallóczy**) Budapest, s. a. [1907] klein 8°, 80 S. [Magyar Könyvtár N° 470]. — Diese vor einigen Jahren in dem Gedenkwerke, „III. Béla magyar király emlékezete" (Budapest 1900, 4°) S. 57—97 und jetzt separat erschienene Studie gibt eine treue und anschauliche Schilderung der Erziehung Bélas des III am Hofe Kaiser Manuels, eine in großen Zügen gehaltene Zeichnung seiner Regierung und seiner umsichtigen Politik im Regierungsstuhle Ungarns. Eingestandenerweise wünscht sich Th. nur auf die psychologische Seite des Arpadenkönigs zu beschränken, doch auch auf die politischen und kulturellen Zustände der Balkanhalbinsel und des anstoßenden ungarischen Reiches wirft Th. glänzende Streiflichter. Bélas (am byzantinischen Hofe *Ἀλέξιος*) Stellung zu Manuel, die politische Einordnung des eroberten Dalmatiens in den ungarischen Reichskörper, das Verhältnis Bosniens zu Ungarn sind mit meisterhafter Feder gezeichnet und nur ausnahmsweise (wie S. 23 u. f.) klingt seine Schilderung etwas romanhaft an. Der gelehrte Apparat ist in diesem separat erschienenen Büchlein leider weggelassen. R. V.

B. Innere Geschichte.

L. Hahn, Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten. Mit besonderer Berücksichtigung der Sprache. Bis auf die Zeit Hadrians. Leipzig, Dieterichsche Verlagsbuchhandlung 1906. XVI, 278 S. 8 *M*. Wird besprochen. K. K.

W. T. Arnold, The roman system of provincial administration to the accession of Constantine the Great. New Edition, revised from the author's notes by E. S. Shuckburgh. Oxford (50 & 51 Broad Street), B. H. Blackwell 1906. XVIII, 288 S. 8° (mit einer Karte). 6 sh. Wird besprochen. K. K.

W. Miller, The frankish conquest of Greece; Frankish society in Greece. Papers read before the British and American archeological society of Rome on Tuesday, January 23rd and Tuesday, February 20th, 1906. Roma 1906. 29 S. 8°. Der erste Aufsatz behandelt die Eroberung Griechenlands nach dem 4. Kreuzzug, der zweite die Organisation der fränkischen Herrschaft, insbesondere das Verhältnis zur orthodoxen Kirche und den Einfluß der französischen Sprache und Literatur. A. H.

Oscar Montelius, Kulturgeschichte Schwedens. Leipzig, E. A. Seemann 1906. 336 S. Das vortreffliche Buch, das in seinen Abschnitten „Die Zeit der Völkerwanderungen" und „Die Wikingerzeit" der Verbindung des hohen Nordens mit Byzanz ganze Kapitel widmet, bringt S. 228 ff. auch Details über die Verbreitung byzantinischer Münzen in Skandinavien, wo

oft Münzen auch solcher Kaiser gefunden wurden, die sehr kurze Zeit regiert haben (wie z. B. Leo II 473/4), und über die barbarischen Nachbildungen der Solidi im hohen Norden. K. K.

C. Kirchengeschichte. Mönchtum.

J. Wellhausen, A. Jülicher, A. Harnack, N. Bonwetsch, K. Müller usw., Die christliche Religion mit Einschluß der israelitisch-jüdischen Religion. Leipzig, Teubner 1905. XI, 752 S. 8⁰. 16 ℳ. Die Kultur der Gegenwart Teil 1 Abt. 4. Für uns kommen nur die von Harnack und Bonwetsch bearbeiteten Abschnitte in Betracht. Ersterer stellt auf 32 S. 'das Verhältnis von Kirche und Staat bis zur Gründung der Staatskirche durch Theodosius' dar, letzterer handelt auf 22 S. 'über Wesen und Entwickelung des griechisch-orthodoxen Christentums und seiner Kirche' (nach H. Schuster, Theologische Literaturzeitg. 31 [1906] Nr. 24 Sp. 645). C. W.

F. X. Funk †, Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen. III. Band. Paderborn, F. Schöningh 1907. 2 Bl. 446 S. 8⁰. 8 ℳ. Der nach dem Tode des Verf.s ausgegebene Band bringt in überarbeiteter Gestalt 22 mit Ausnahme der letzten vorher in Zeitschriften erschienene Abhandlungen In unser Gebiet fallen Nr. 3 Zur Frage von den Katechumenatsklassen, Nr. 4 Die Symbolstücke in der Ägyptischen Kirchenordnung und den Kanones Hippolyts, Nr. 7 Zur Frage nach der Berufung der allgemeinen Synoden des Altertums, Nr. 9 Die Echtheit der Kanones von Sardika, Nr. 13 Die Zeit der Apostolischen Didaskalia, Nr. 14 Die biblischen Traktate des Ps.-Origenes, Nr. 15 Theologie und Zeit des Ps.-Ignatius, Nr. 16 Die zwei letzten Bücher der Schrift Basilius' d. Gr. gegen Eunomius, Nr. 17 Pseudo-Justin und Diodor von Tarsus, Nr. 18 Die arabische Didaskalia und die Konstitutionen der Apostel, Nr. 19 Das achte Buch der Apostolischen Konstitutionen in der koptischen Überlieferung, Nr. 20 Die Ägyptische Kirchenordnung und Nr. 22, ein Nachtrag zu Nr. 7. Fast alle diese Abhandlungen sind nach ihrem ersten Erscheinen in der B. Z. notiert worden. Über die beiden ersten Bände der Sammlung vgl. B. Z. VI 634 und IX 283. C. W.

F. X. Funk †, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 5. verb. und verm. Aufl. Paderborn, F. Schöningh 1907. XVI, 645 S. 8⁰. 7 ℳ. Wissenschaftliche Handbibliothek. 1. Reihe. Theologische Lehr- und Handbücher XVI. Die neue Auflage dieses altbewährten Lehrbuches ist eine der letzten wissenschaftlichen Gaben des am 24. Februar 1907 plötzlich aus dem Leben geschiedenen, hochverdienten Tübinger Gelehrten, gewissermaßen sein kirchengeschichtliches Testament. Möge sie den Geist des Verfassers noch in recht weite Kreise der studierenden theologischen Jugend tragen! C. W.

P. Albers S. I., Handboek der algemeene Kerkgeschiedenis. T. I. Nymwegen, Malmberg 1905. XXXII, 463 S. 8⁰. 3 Fl. Wird von **Th. H. van Oppenvaaij** in der Revue d'histoire ecclésiastique 8 (1907) 314 f. als 'excellent pour l'étude de l'antiquité chrétienne et de la première période du moyen âge' gerühmt. C. W.

Χρυσόστ. Α. Παπαδόπουλος, Ἱστορικαὶ μελέται. Ἐν Ἱεροσολύμοις 1906. 244 S. 8⁰. Der Verfasser gibt in Buchform eine Sammlung von

Aufsätzen, die er an verschiedenen Orten schon einmal veröffentlicht hatte. Neu ist „Das Martyrium der hl. Perpetua" S. 70—94, wo auch ein Abdruck der bereits von Rendel Harris edierten Vita gegeben wird. Das glaube ich wenigstens aus einigen Andeutungen entnehmen zu müssen, da keine einzige Abweichung von jenem Texte notiert wird; es wäre aber doch notwendig, bei jeder Edition die Hs anzugeben oder sie ausdrücklich als Nachdruck zu bezeichnen. Von den übrigen Aufsätzen erscheint mir besonders wertvoll „Das Heidentum in Palästina im 4. Jahrhundert" S. 95—113. Hier wird ein Thema angeschnitten, das bei ausführlicher Bearbeitung den reichsten Gewinn erwarten läßt; doch bedarf es der Einzeluntersuchungen, womit P. selbst in dem Aufsatze „Eine Episode aus der Geschichte des Heidentums in Palästina im 5. Jahrhundert" den Anfang macht. Es wird darin von dem Marneion in Gaza gehandelt. Der Kirchengeschichte dienen im besonderen die Aufsätze „Die Beziehungen des hl. Joh. Chrysostomos zu Rom" S. 122—133, „Theodoros der griechische Erzbischof von Canterbury" S. 161—180, und zwei Aufsätze über Kyrillos Lukaris S. 207—244. Viel nützliches Material ist in den Arbeiten „Die ersten Schulen von Byzanz" S. 134—145 und „Proklamation und Krönung der byzantinischen Kaiser" S. 181—206 zusammengestellt, allein hier steht besonders der Mangel an Bekanntschaft mit der modernen Literatur über diese Gegenstände dem Erfolge im Wege. A. H.

W. Staerk, Neutestamentliche Zeitgeschichte. Zwei Bändchen. Leipzig, G. J. Göschen 1907. 192 S. mit 3 Kärtchen + 168 S. Je 80 ₰. (Sammlung Göschen). Die Darstellung, die eine kurzgefaßte Einleitung in das Neue Testament bildet, reicht vom 4. Jahrh. v. Chr. bis zum 2. Jahrh. n. Chr. und betont besonders das kulturgeschichtliche Element. Bd. I 108 ff. handelt der Verf. über die griechische Sprache und die griechischen Literaturformen im Neuen Testament. K. K.

Paul Wendland, Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum. Tübingen, J. C. B. Mohr 1907. 190 S. (mit 5 Abbildungen im Text und 12 Tafeln). 8⁰ (= Handbuch zum Neuen Testament herausgeg. von Hans Lietzmann, Erster Band, Zweiter Teil). Die weitblickenden und feinsinnigen Ausführungen, die sich z. T. mit dem Buche von Cumont (s. u.) berühren, sind auch für das richtige Verständnis der byzantinischen Kultur von größter Wichtigkeit und seien allen Freunden unserer Studien aufs wärmste zur Beachtung empfohlen. K. K.

Franz Cumont, Les religions orientales dans le paganisme romain. Paris, Ernest Leroux 1907. XXII, 335 S. 8⁰. (Annales du Musée Guimet.) Eine dem deutsch-amerikanischen Professorentausch verwandte Einrichtung ist in Paris durch die Stiftung Michonis geschaffen worden. Mit ihren Mitteln werden ausländische Gelehrte zur Abhaltung von Vorlesungen am Collège de France gewonnen. Bis jetzt sind dem Rufe der altberühmten Anstalt der Schweizer Ägyptologe Naville, der belgische Philologe Fr. Cumont und der Turiner Archäologe E. Ferrero gefolgt. Die Vorlesungen, die Cumont im November 1905 gehalten hat, bilden, durch Quellennachweise vermehrt, den Inhalt des vorliegenden Buches. Niemand war so sehr wie der Verfasser des berühmten Mithraswerkes be-

rufen, das Eindringen orientalischer Religionsvorstellungen in die römische Kultur in anschaulicher und durch neue Gesichtspunkte befruchtender Weise zu schildern. Unsere Studien interessiert besonders das erste Kapitel; C. schildert hier den mächtigen Aufschwung des Ostens seit dem 3. Jahrh. der Kaiserzeit, die Überflügelung des Abendlandes durch die auf allen Kulturgebieten, selbst auf dem urrömischen der Rechtwissenschaft, vordringende Regsamkeit der Orientalen. In ähnlicher, nur etwas ausführlicherer Weise war dieser Gedanke kurz vorher in meiner von C. nicht beigezogenen Skizze der byzant. Lit. (Kultur der Gegenwart I 8 [1905] S. 244—250) auseinandergelegt worden; es ist ein erfreulicher und bei dem Wirrsal widerstreitender Doktrinen tröstlicher Beweis für den Fortschritt der Erkenntnis, daß zwei von ganz verschiedenen Richtungen ausgehende Diener der Wissenschaft sich in so wichtigen allgemeinen Fragen so nahe kommen. Des weiteren handelt C. über die leider so dürftigen Quellen unserer Kenntnis von den orientalischen Religionen, dann über die Gründe ihrer raschen Ausbreitung im Abendlande, endlich in einer Reihe gehaltvoller Kapitel über die religiöse Sonderentwickelung in Kleinasien, Ägypten, Syrien und Persien, zuletzt über die Bedeutung der Astrologie und Magie für das Religionswesen und die durch die verschiedenen fremden Einflüsse bedingte Umwandlung des alten Heidentums. Daß so ernste Themen vor einem wohl größtenteils aus Laien zusammengesetzten Publikum besprochen werden durften, ist ein glänzendes Zeugnis für den Bildungsstand und das Bildungsbedürfnis der französischen Metropole. K. K.

Adolfo Harnack, La missione e la propagazione del cristianesimo nei primi tre secoli. Traduzione italiana di **Piero Marucchi.** Turin, Fratelli Bocca 1906. XIV, 591 S. 8°. 14 L. Kurz besprochen in Studi religiosi 6 (1906) 362 f. C. W.

F. Crawford Burkitt, Urchristentum im Orient. Deutsch von **Erwin Preuschen.** Rechtmäßige Übersetzung. Tübingen, Mohr (Siebeck) 1907. VIII, 160 S. 8°. Vom Verfasser durchgesehene und vom Übersetzer mit einigen Hinweisen auf deutsche Literatur versehene Übertragung des zuletzt B. Z. XV 402 erwähnten Buches 'Early Eastern Christianity'. Vgl. die Besprechung von **E. v. Dobschütz,** Deutsche Literaturzeitung 28 (1907) Nr. 20 Sp. 1232—1234. C. W.

Hartmann Grisar S. J., Histoire de Rome et des Papes au moyen âge. Vol. I. Rome au déclin du monde antique. Traduction de l'allemand par **Eugène-Gabriel Ledos.** Paris, Desclée, de Brouwer et Cie 1906. 2 Bde. 2 Bl., 465 S.; 456 S. 8°. 1 Plan. 25 Fr. Ausführlich besprochen von **J. Burel,** Revue d'histoire et de littérature religieuses 12 (1907) 183—188. C. W.

G. Howard, Stories of the first four councils. London, S. P. C. K. 1906. 160 S. 8°. 1 s. 6 d. Uns unzugänglich. C. W.

C. A. Kneller S. I., Zur Berufung der Konzilien. 3. Zeitschrift für katholische Theologie 31 (1907) 51—76. 'Die Kaiser beriefen die ökumenische Synode, nicht insofern als sie ökumenische Synode, sondern insofern sie Reichssynode war und betrachteten eine solche Berufung als ihr Recht.' Vgl. B. Z. XVI 368. C. W.

S. Rogala, Die Anfänge des Arianismus. Münster 1907. 41 S. 8° Diss. Uns nicht zugegangen. C. W.

J. Turmel, La vision de Constantin. Revue du clergé français 48 (1906) 518—526. In der Zeit von 312 (Schlacht an der milvischen Brücke) —325 konnte die Phantasie des Kaisers, der dem Eusebius die Erscheinung mitteilte, von 325—337 die des Eusebius geschäftig sein. 'Voilà tout ce qu'on peut dire; le reste est affaire de conjecture. Surtout l'on ne doit pas oublier, que le miracle reste possible.' C. W.

Maurice M. Hasset, Constantin the Great and the church. The Catholic University Bulletin 12 (1906) 43—68. Bespricht die Stellung des Kaisers in der donatistischen und in der arianischen Bewegung. Die Kirche erzielte zwar große Vorteile aus ihrer Verbindung mit dem Staate, lief aber auch Gefahr, das bisher behauptete Recht, ihre internen Angelegenheiten ohne Einmischung des Staates zu regeln, zu verlieren. C. W.

F. Ph. Rivière, Études nouvelles sur le Baptême et la vie chrétienne de Constantin le Grand. Revue du monde catholique 1906, 58—73; 232—243; 322—329. C. W.

Hugo Koch, Die Kirchenbuße des Kaisers Theodosios d Gr. in Geschichte und Legende. Ein Vortrag. Historisches Jahrbuch 28 (1907) 257—277. 'Der Gang unserer Untersuchung hat uns einen Einblick in die geschäftige Werkstätte der Legende gewährt. Paulin (der Biograph des Ambrosius) hat den unschuldigen Anlaß gegeben, Sozomenus sie aus Mißverständnis geschaffen, Theodoret sie so ausgebildet, daß die geschichtliche Wahrheit von ihr vollständig überwuchert wurde. In diesem Aufputz ist sie im Orient und durch Cassiodors Vermittlung auch im Abendland durch die Jahrhunderte gezogen. Es ist Zeit, sie zur verdienten Ruhe zu betten.' Vgl. B. Z. XIV 331. C. W.

Konrad Lübeck, Die Weihe des Kynikers Maximus zum Bischof von Konstantinopel in ihrer Veranlassung dargestellt. Fulda 1907. 23 S. 4°. Wissenschaftl. Beilage zum Jahresberichte des Kgl. Gymnasiums. Die Weihe des Maximus aus Alexandria, eines Mannes von sehr schlimmer Vergangenheit, ist veranlaßt worden durch die verschiedenartige Stellung, welche der 379 nach Kpel berufene Gregor von Nazianz und der Bischof Petrus von Alexandria zum meletianischen Schisma in Antiochia einnahmen (Gregor auf Seite des Meletios, Petrus auf Seite des Paulinus), sowie durch das damals neu belebte Streben Alexandrias nach der kirchlichen Hegemonie über den ganzen Orient (S. 5). Aber der ehrgeizige Plan des Petrus, durch einen ihm ergebenen Bischof von Kpel den Kaiserthron und die morgenländische Kirche zu beherrschen, mißlang, da Theodosius sich alsbald nach seinem Ende Nov. des J. 380 erfolgten Einzug in Kpel entschieden auf die Seite Gregors stellte und von Maximus, gegen den sich im folgenden Jahre auch die Synode von Kpel aussprach, nichts wissen wollte. C. W.

E. Sachau, Von den rechtlichen Verhältnissen der Christen im Sasanidenreich. S.-A. aus: Mitteilungen des Seminars für orient. Sprachen, Jahrg. 10, Abteil. II: Westasiat. Studien (Berlin 1907). 27 S. 8°. Obschon das Thema außerhalb unseres Programms liegt, muß die Schrift wegen der engen Beziehungen Persiens zu Byzanz auch hier notiert werden. Der Verf. schildert die Verhältnisse im 5.—7. Jahrh. und gibt insbesondere Mitteilungen über die Stellung der Christen hinsichtlich der Ehe, des Dotalrechtes, der Testamente, der Vormundschaft, der Sklaverei und des Zinsnehmens. Vgl. auch die B. Z. XIV 282 f. besprochene Schrift von J. Labourt. K. K.

J. Friedrich, Die ecclesia Augustana in dem Schreiben der istrischen Bischöfe an Kaiser Mauritius vom J. 591 und die Synode von Gradus zwischen 572 und 577. Sitzungsberichte der bayerischen Akademie, philol.-philos. und histor. Kl. 1906 S. 327—356. Nicht Augsburg ist gemeint, sondern Aguntum, ein untergegangenes, in der Nähe von Lienz im Pustertal gelegenes Municipium. Vgl. **B. Kr<usch>**, Neues Archiv 32 (1907) 572. C. W.

Leone Caetani de Teano, Bisanzio e la chiesa orientale alla vigilia della invasione Araba. Studi religiosi 7 (1907) 73—115. Ein Kapitel aus dem demnächst erscheinenden 2. Bande der 'Annali del Islam'. C. W.

Gerhard Ficker, Eine Sammlung von Abschwörungsformeln. Zeitschrift für Kirchengeschichte 27 (1906) 443—464. Über eine Sammlung in der Eskorialhs R I 15, die für die Geschichte der griechischen Sekten, bes. der Paulikianer, von Wichtigkeit ist, aber erst nach Untersuchung ähnlicher Sammlungen verwertet werden kann. F. teilt einzelne Texte im Wortlaut mit. C. W.

Jean Ebersolt, Un nouveau manuscrit sur le rituel d'abjuration des Musulmans dans l'église grecque. Revue de l'histoire des religions 54 (1906) 231 f. Teilt die Varianten des cod. gr. 364 s. XIV—XV der Pariser Nationalbibliothek zu dem von E. Montet, Revue 53, 145 ff. nach drei anderen Hss edierten Texte mit. C. W.

Kyriakos-Rausch, Geschichte der orientalischen Kirchen. (Vgl. B. Z. XIII 646.) Ausführlich besprochen von **Louis Baillet** O. S. B. Revue d'histoire ecclésiastique 8 (1907) 365—372. C. W.

Arsenij, Bischof von Pskov, Forschungen und Monographien zur Geschichte der Moldauschen Kirche (russ.). St. Petersburg 1904. XXII, 532 S. Besprochen von **A. Jacimirskij** im Viz. Vrem. 13 (1906) 469—479. Im ersten Teile seines Werkes behandelt der Verf. die Geschichte der Moldauschen Eparchien und ihre Metropoliten seit der Begründung der Hospodarenwürde bis auf unsere Tage, im zweiten die Hauptmomente und die wichtigsten Vertreter des kirchlichen Lebens in Rumänien im 19. Jahrhundert. E. K.

D. M. Girard S. I., Anania Mogatzi, Episode de la lutte religieuse en Arménie 943—965. Revue d'histoire ecclésiastique 7 (1906) 785—804. Im 10. Jahrhundert gab es in Armenien und Albanien eine chalkedonische d. h. katholische Partei, die der Katholikos Anania heftig, aber erfolglos bekämpfte. C. W.

Max Heimbucher, Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche. 2. großenteils neubearbeitete Aufl. I. Paderborn, F. Schöningh 1907. VIII, 523 S. 8⁰. 6 *M.* Für uns kommt der Abschnitt S. 85—162 über die Entwickelung des Ordenslebens im Orient in Betracht. Die erste Auflage wurde B. Z. VI 205 notiert. C. W.

J. Smirnov, Der „geistliche Vater“ in der alten orientalischen Kirche (Duchovnyj otec v drevnej vostočnoj cerkvi). Teil I. Sergiev Posad 1907. XXIII, 341, II S. 8⁰. 2,25 Rubel (russ.). Wird besprochen. Vgl. **N. Suvorov** im Journal des Minist. der Volksaufkl. N. S. VII Januarheft 1907 S. 170—180. K. K.

A. Palmieri, I Padri spirituali nei monasteri d'Oriente e la storia della confessione sacramentale. Rivista storico-critica delle scienze teologiche 3 (1907) 121—133. Knüpft an das in der vorigen Notiz genannte Buch an. C. W.

H. C. Connolly, St. Ephraim and Encratism. The Journal of Theological Studies 8 (1906) 41—48. Entgegnung auf die Ausführungen von Burkitt in der nämlichen Zeitschrift 7 (1906) Oktober, die sich gegen des Verf.s B. Z. XV 406 notierten Aufsatz richten. C. W.

J. Troickij, Übersicht der Quellen der anfänglichen Geschichte des ägyptischen Mönchtums. Sergiev Posad, Druckerei der hl. Dreieinigkeits-Laura 1907. 400, III S. 8⁰. 2,50 Rubel (russ.). Wird besprochen. K. K.

Hugo Koch, Virgines Christi. Die Gelübde der gottgeweihten Jungfrauen in den ersten drei Jahrhunderten. Leipzig, Hinrichs 1907. 8⁰. Texte und Untersuchungen III. Reihe I. Band 2. Heft S. 59—112. Auf Grund eingehender Prüfung der einschlägigen Zeugnisse des Klemens von Alexandria (Strom. III 1 und 15), des Origenes (in Levit. hom. 3 n. 4), der Didaskalia (IV 1, 1 und IV 2, 2), der pseudoklementinischen Briefe ad virgines, des Methodius von Olympus (Jungfrauengastmahl) und der Synode von Ankyra (Kanon 19) — um hier nur die Orientalen zu nennen — gelangt Koch zu wesentlich anderen Resultaten als Schiewitz (vgl. B. Z. XV 405), Weckesser (Archiv f. Kirchenrecht 1896) und Wilpert. Es gab nach Koch in den drei ersten Jahrhunderten keine öffentlichen, d. h. vor Bischof und Gemeinde abgelegten, sondern nur private Gelübde, die infolgedessen auch nur moralische, nicht kirchenrechtliche Konsequenzen hatten. 'Der Rücktritt (d. h. die Eheschließung) stand rechtlich und moralisch offen, war aber Fleischesschwäche und ein Abfall vom Ideal.' Dagegen 'eine Verletzung der Keuschheit durch Übertretung des sechsten Gebotes war Gelübdebruch und qualifizierte Unzucht, eine Art Ehebruch und Sakrileg, und wurde schwer bestraft'. Erst im 4. Jahrh. zeigen sich eine Reihe von Erscheinungen, die man früher schon der vorausgehenden Epoche zuweisen wollte, d. h. die Publizität und liturgische Ausgestaltung der Gelübdeablegung (die Schleierübergabe ist 'im Orient viel später als im Abendland' üblich geworden), die ihr vorangehende Probezeit, durch die sich dann die Scheidung von privaten und öffentlichen, einfachen und feierlichen Gelübden, von Kandidatinnen oder Nichtverschleierten und Professen oder Verschleierten, von leichteren und schwereren Strafen im Falle einer Eheschließung anbahnte. Was die Rechtsgültigkeit der letzteren betrifft, so hat sich im Orient wie im Occident nach langem Schwanken die Rechtsanschauung durchgesetzt, 'daß das votum solemne im Unterschied vom votum simplex ein trennendes Ehehindernis begründe'. C. W.

D. Chronologie. Vermischtes.

E. Schwartz, Die Ären von Gerasa und Eleutheropolis. Nachr. der K. Ges. d. Wiss. zu Göttingen. Philol.-hist. Klasse 1906 S. 340—395. Nach tief eindringenden Untersuchungen über die Ären einer Reihe von anderen syrischen Städten, die durch die Neuordnung des Pompejus hervorgerufen wurden, wendet sich S. insbesondere den Ären von Gerasa und Eleutheropolis zu. Auch in Gerasa gibt es keine Stadtära außer der Pom-

pejusära, die nirgends etwas anderes als eine Freiheitsära einer einzelnen Stadt ist. Später sind noch eine Reihe von anderen Ären entstanden, in Palästina macht der Besuch des Kaisers Septimius Severus vom Jahre 200 Epoche. A. H.

G. Mercati, Über die Ostertafel des h. Cyrill von Alexandrien. Theologische Revue 6 (1907) Nr. 4 Sp. 126 f. Die Ostertafel Cyrills für die Jahre 437—531, aus der Dionysius Exiguus den Cyclus von 513—531 mitteilt, wird von E. Schwartz (vgl. B. Z. XVI 373) als eine Fälschung bezeichnet. Mercati weist nun auf einen von Conybeare in armenischer Version veröffentlichten, hinsichtlich seiner Echtheit keinem Bedenken unterliegenden Brief des Cyrill an Kaiser Theodosios II hin, mit dem der Patriarch die Übersendung einer Ostertafel begleitet. 'Jedenfalls muß die Frage wieder aufgenommen und von neuem untersucht werden.' C. W.

W. E. Crum, Christian Egypt. Egypt Exploration Fund's Report 1905—1906 S. 66—80. Aus dem in gedrängter Form gebotenen reichen Inhalt dieses neuen Berichtes sei hervorgehoben der Bericht über eine im Bull. de la Soc. Archéol. d'Alex. Nr. 8, 11 veröffentlichte Arbeit von Lefébvre: Darnach sind bei Duchelah griechische Stelen gefunden worden, auf denen Mönche aus etwa zehn Klöstern erwähnt werden. Zwei derselben sind uns aus Johannes Moschos und Johannes von Nikiu bekannt. Nach verschiedenen Indizien ist zu schließen, daß der Fundort der Stelen identisch ist mit dem Friedhof der einst unter dem Namen Henaton bekannten Gruppe von Klöstern. K. K.

Fr. Picavet, L'enseignement de l'histoire générale et comparée des philosophies du moyen âge. S. A. aus: Revue Internat. de l'Enseignement 1906. 23 S. 8°. Berücksichtigt auch die byzantinische Periode (S. 16 f.). K. K.

6. Geographie, Topographie, Ethnographie.

Constantinople. Painted by **Warwick Goble**. Described by **Alexander van Millingen**. London, A. und C. Black 1906. Besprochen von **Anonymus**, The Athenaeum Nr. 4102 (9. Juni 1906) 693 f. C. W.

P. Perdrizet, *ΟΥΛΠ. ΝΙΚΟΠΟΛΙΣ ΠΡΟΣ ΜΕΣΤΩ*, Corolla Numismatica, Oxford 1906 S. 217—233. Epigraphische Studie über das alte, auch als byzantinische Bischofsstadt bekannte Nikopolis am Mestos (Thrakien), dessen moderner Name Nevrokop lautet. K. K.

Franz Cumont et **Eugène Cumont**, Studia Pontica II. Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie. Bruxelles, H. Lamertin 1906. 1 Bl., S. 107—375 (mit zahlreichen Abbildungen und 18 Karten). 8°. Das Buch bildet die Fortsetzung der in der B. Z. XIII 284 notierten „Studia Pontica" I, von Anderson. Ein drittes Heft soll die Inschriften, ein viertes eine Einleitung und Tafeln bringen. Wir werden nach Vollendung des Werkes auf die in unsere Studien einschlägigen Kapitel zurückkommen. Zunächst sei die eingehende Beschreibung der aus der Zeit des Kaisers Justinian stammenden Ruinen hervorgehoben, wie Nikopolis (S. 296 ff.) und Satala (S. 343 ff.). K. K.

Victor Chapot, Séleucie de Piérie. S.-A. aus den „Mémoires de la Société des Antiquaires de France" tome 66 (Paris 1907). 78 S. 8° (mit

einer Planskizze). Schon U. Wilcken hatte vor Jahren daran gedacht, die Geschichte der syrischen Stadt Seleukia im Zusammenhang zu behandeln (vgl. Hermes 1894 S. 450). Nun hat Ch. den Plan auf Grund autoptischer Studien an Ort und Stelle und ausgebreiteter Quellenkenntnis ausgeführt. Die Darstellung reicht bis auf die Zeit Justinians. Von dem Erdbeben, das die Stadt i. J. 526 zerstörte, hat sie sich nicht mehr erholt. K. K.

J. Weiß, Historisch-Geographisches von der Balkanhalbinsel. Mitt. der K. K. Geogr. Gesellsch. in Wien 1907, Heft I S. 51—53. Zeigt, daß die bei Prokop de aedif. IV 11 p. 307 f. ed. Bonn. gegebenen zwei Listen von Ortsnamen der Diözese Thrake zahlreiche durch Umstellung entstandene Fehler enthalten. A. H.

Németi Kálmán Nemzettörténelmünk ugor kutföje a görög irodalomban (Die ugrische Quelle unserer Nationalgeschichte in der griech. Literatur v. Koloman Németi) Budapest 1906. — Angez. v. **E. Darkó** Egyet. Philol. Közl. XXXI (1907) 444 u. f. — Der Verf. ist bestrebt, den lautlichen Zusammenhang des in der nestorianischen Chronik vorkommenden Namens der Magyaren Ugri, ferner die griechischen Benennungen *Οὔγγροι*, *Οὔγγαροι*, und die lateinischen Ungri, Ungari, Hungari zu erweisen, verfuhr aber nach Darkó hierin dilettantenhaft. R. V.

7. Kunstgeschichte.

A. Allgemeines. Quellen. Varia.

J. R. S. Sterrett (Cornell University, Ithaca N. Y.) legt der Carnegie Institution of Washington vor „The outline of a plan for the exploration of Asia Minor, Syria and the Cyrenaica". Er betont mit Recht, daß es Zeit wäre, an eine systematische Erforschung von Natur und Kunst in diesen Gegenden zu gehen und zu brechen mit flüchtigen, Material zusammenraffenden Expeditionen (vgl. u. a. B. Z. XIV 298). Ich hoffe, daß in Amerika gelingt, was bei uns in Europa vorläufig unmöglich ist. Wir halten den Blick zu einseitig auf Hellas und Rom gerichtet. St. verlangt von der Carnegie Institution 1) eine jährliche Zuwendung von $ 50 000 für eine erste Gesamtaufnahme samt der Ausrüstung dafür, berechnet für zwanzig Jahre; 2) dieselbe Summe ebenfalls durch zwanzig Jahre hindurch zahlbar für Ausgrabungen und die Ausrüstung dazu. Das sind andere Summen als die in unseren landläufigen Berechnungen! Es empfiehlt sich, die Anregung bei der Carnegie Institution in Washington durch Zuschriften zu unterstützen. J. S.

W. M. Ramsay, Studies in the history and art of the eastern provinces of the roman empire written for the quatercentenary of the university of Aberdeen by seven of its graduates. Aberdeen 1906. XVI, 391 S. 4° mit XI Tafeln und vielen Textabbildungen. Ramsay tritt hier mit sieben seiner Schüler vor uns hin, darunter seiner Tochter A. Margaret Ramsay, deren Beitrag für uns bestimmt ist: Isaurian and eastphrygian art in the third and fourth centuries after Christ. Ein Drittel etwa davon, jetzt erweitert, war bereits 1904 im Journal of hell. studies XXIV erschienen und ist B. Z. XIV, 727 besprochen. Vorausgeschickt ist ein Abschnitt über das gebirgige Isaurien, angehängt ein solcher über Süd- und Nord-Lykaonien. Absicht ist, zu zeigen, daß Wickhoff mit seiner

römischen Reichskunst Unrecht hatte, Kleinasien vielmehr nach dem Verfall des Griechischen in der Kunst eine Entwicklung in einheimischen Formen nimmt. Die erste Gruppe im Bezirk Bozkir bei Konia zeigt ähnlich ornamentierte Steine wie Dorla. R. scheidet eine griechische Gruppe des II. und eine einheimische des IV. Jahrh. Ganz verschieden davon ist die lykaonische Gruppe; diese lokale Differenzierung erinnert m. E. stark an die entsprechende Erscheinung im Gebiete der koptischen Grabsteine Ägyptens. Schon das Format der Platten ist ein anderes, es geht in die Höhe, nicht in die Breite. Häufig kehrt als Schmuck das alte Motiv der Tür wieder. Am Schlusse stellt M. R. neun Thesen auf, die der Bedeutung des Christentums in Kleinasien und der Unabhängigkeit von Rom gerecht werden. — Callander in seinem Inschriftenbericht aus Lykaonien und Isaurien veröffentlicht u. a. das Tor einer byz. Kirche in Dagh-Euren mit tiefer Profilierung und einer barbarischen Weinranke. W. M. Ramsay behandelt in seinem eigenen Beitrage über Phrygien und Lykaonien auch Binbirkilisse. Ich kann dem Meister nicht zustimmen, wenn er den epigraphischen Beweis als absolut hinstellt und sagt, das Studium der Architektur müsse sich auf der Epigraphik aufbauen. Für unsereinen ist die Epigraphik Hilfswissenschaft und nur anwendbar, wenn sie den künstlerischen Befund unterstützt. Tut sie das nicht, so mag es der Kunstwissenschaft an einer willkommenen Bestätigung fehlen, aber beirren darf sie sich dadurch nicht lassen. Ramsay datiert auf Grund der Inschriften die Bauten ins IX.—XI. Jahrh. Davon wird noch zu reden sein. J. S.

Ludwig von Sybel, Christliche Antike. Marburg, Elwert 1906. VIII, 308 S. 4⁰. 4 Taff. 7 *M.* Ausführlich besprochen von **Victor Schultze**, Theologisches Literaturblatt 28 (1907) Nr. 5 Sp. 49—53, **Josef Strzygowski** Beilage zur Münchener Allg. Zeitung vom 16. III 1907 Nr. 64. C. W.

Josef Strzygowski, Byzantinische Denkmäler. Bd. III besprochen von **A. Baumstark** in Oriens christ. 1904 S. 426—428. C. W.

B. Einzelne Orte und Zeitabschnitte.

J. Strzygowski, Kleinasien ein Neuland der Kunstgeschichte. (Vgl. B. Z. XVI 377.) Eine sehr lesenswerte, durch Klarheit ausgezeichnete kritische Inhaltsübersicht gibt **R. Maere**, Revue d'hist. ecclés. 7 (1906) 839—843. K. K.

Kleinasien. Reisebericht der Herren **Michel** und **Rott.** Vgl. oben S. 381 f. Man tut gut, mein „Kleinasien ein Neuland" zur Hand zu halten. „Anfang September verließen wir in Smyrna den Dampfer, in Dinèr die Bahn. Von hier aus begann unsere eigentliche Studienreise ins Innere. Wir wollten nochmals feststellen und nochmals untersuchen, was in der Umgebung der einstigen Bischofsstadt Baris, dem heutigen Isbarta, an christlichen Denkmälern noch vorhanden sei. Zunächst begaben wir uns von Dinèr nach Ketschiborlu, wo wir auf zwei alten Friedhöfen mehrere mittelalterliche Werkstücke vorfanden, die von einer größeren Ansiedelung in christlicher Zeit Zeugnis geben. In der Moschee des Dorfes eingemauert sahen wir ein größeres Ornamentstück einer Kirche, das wir photographierten. In Karabunar, ebenso wie bei Iledschik, trafen wir nur römische, keine christlichen Reste. In Kjönen, wo wir uns 1—2 Stunden aufhielten, bemerkten wir nur oben an einem Hause ein kümmerliches Zierfragment,

das auf das Vorhandensein einer früheren Kirche hindeutete. Wir suchten die Lage der früheren Stadt festzulegen, die sich allem Anscheine nach weiter nach dem Gebirge zu erstreckte, und wie die Spuren einer alten, aufsteigenden Straße erkennen lassen, in einen oberen und unteren Stadtteil zerfiel; außerhalb des Stadtbezirks sind noch die Umrisse eines umwallten römischen Lagers sichtbar.

Auf schwierigen Wegen erreichten wir sodann über Önütsch das heutige Dorf Aghros, das alte Agrä, wo wir in der dortigen Medreße eine ganze Reihe von interessanten Marmorornamentstücken, die einer früheren Kirche angehörten, mit unseren beiden Apparaten photographierten. In dem nahen Islamsköj verweilten wir diesmal nicht länger, sondern beeilten uns, noch an demselben Tage nach Ejerdir zu gelangen. Von hier aus wollten wir die $1/_2$ Stunde entfernte Insel Nis besuchen, um dort die noch ziemlich wohlerhaltenen Fresken der Stephanskirche aufzunehmen. Erst nachdem wir den hartnäckigen Widerstand des griechischen Priesters überwunden und die vom Gebrauch der Jahrhunderte stark berußten Wände fast ganz abgewaschen hatten, konnte dies geschehen. Wegen des Vergleiches mit kappadokischen Fresken waren uns Photographien dieser Malereien, die wohl dem 10—11. Jahrh. angehören, besonders erwünscht.

Von Ejerdir schlugen wir über Ak-hissar (gespr. Aksar) und Jalowatsch den Weg nach Akschehr ein, wobei wir den hohen und beschwerlichen Sultan-Dagh überschreiten mußten. Unterwegs in Jalowatsch und später in Kujudschak sahen wir an Häusern und Brunnen mehrere Werkstücke und Ornamentreste früherer Kirchen vermauert. Bedeutendere Stücke, gutgearbeitete Säulenkapitelle und Türwandungen fanden wir in Akschehr, dem alten Philomelium, besonders innerhalb der dortigen Taschmedreße. Von Akschehr benutzten wir die Bahn nach Konia, wo wir nur einen Tag zubrachten und uns mit genauerer Besichtigung der Ala-eddinsmoschee und einer Aufnahme des sog. Observatoriums, des Restes eines kirchlichen Backsteinbaues, begnügten.

Den folgenden Tag fuhren wir direkt bis Eregli, dem früheren Heraklea, von welch letzterem jedoch so gut wie nichts mehr über dem Erdboden zu sehen ist. Von Eregli aus ging es in den nächsten Tagen zu Pferd weiter ins Herz von Kappadokien hinein, und zwar zunächst am Sindschirli-Han vorbei nach Bor, dem alten Borrissos, wo wir mehrere antike und christliche Inschriften kopierten, dann nach Kilisse-hissar (gespr. Kliss'-hissar), dem einstigen Tyana, von dessen alter Pracht nur noch vereinzelte Marmorfragmente vorhanden sind, und endlich nach Andaval, dem antiken Andawalis, dessen Konstantiuskirche unmittelbar neben der Straße liegt. Von diesem alten Bau machten wir neue photographische Aufnahmen von den verschiedenen Seiten und nahmen eine genaue Vermessung vor. $1/_2$ Stunde von hier südwestlich besuchten wir die Ruinen von Amos, einer alten Höhlenniederlassung mit sehr häufig verwendeten Hufeisenbogen; hier sahen wir auch die erste, allerdings nicht sehr große Höhlenkirche, deren Wände und Gewölbe mit allerlei Fresken geschmückt waren.

Noch weit mehr und weit größere Grottenanlagen sollten wir kennen lernen, als wir uns nach dem Griechendorf Semendere mit den Grotten der hlg. Makrina, der hlg. Basilios und Georg, nach Ulu-A'atsch mit den Kirchen der hlg. Kyriake, der hlg. Nikolaos, Georg, Basilios, Blasios

und Andreas, nach Endivit mit zahlreichen schön gearbeiteten Felsenkirchen und labyrinthartigen Höhlenwohnungen und nach Gitsch-A'atsch mit dem stark zerstörten Höhlenkloster des hlg. Charalampos, begaben. Denselben Charakter zeigen auch das benachbarte Aitamas, Sansama und Jerkessar; an letztgenannter Stätte sahen wir viele interessante Grabbauten. Bei der Fülle des Gesehenen mußten wir uns auf Vermessung und Aufnahme der wichtigsten Denkmäler beschränken. Von Fresken waren nur in einigen Höhlen sehr verblichene Spuren zu entdecken.

Nach dem 30. September waren wir in dem durch seinen alten Direklitasch ausgezeichneten Enechil, wo wir die ursprüngliche Apsis des sonst fast ganz restaurierten Pachomiosklosters zu rekonstruieren suchten und einige Tuffgräber durchforschten. Auch der direkte Weg von hier nach Düweli-Karakissar führte uns an zahlreichen Höhlenanlagen vorbei, die wir aber bei der Kürze der Zeit nicht näher untersuchen konnten. Die letzten Tagesstunden benutzten wir zu einem Besuch des $1\frac{1}{2}$ Stunden von Düweli-Karakissar entfernten Kejischlik, wo ebenfalls eine Höhlenstadt mit vielen jetzt sehr stark verwitterten Felsenkirchen gelegen hat. Die letzte Woche des Septembers bis Anfang Oktober brachten wir dann in dem an christlichen Denkmälern reichen So'anlydere zu, wo wir alle wichtigeren Felsenkirchen in anstrengender Arbeit aufnahmen. Die Struktur der Anlagen, Doppelkirchen, eine Kirche mit Säulenumgang, dreichörige Kreuzkuppelkirchen mit eigenartigen Nebenräumen, interessierte uns nicht minder als die zahlreichen Fresken, die vorzugsweise die Kindheitsgeschichte des Herrn, in vereinzelten Fällen auch Passionsszenen und Apostelgeschichten zur Darstellung bringen. Von Steinbauten fanden wir noch recht dürftige Reste in dem Tal, abgesehen von der noch teilweise erhaltenen Akkilisse, der bisher noch nicht die nötige Beachtung zuteil wurde.

Von da aus erreichten wir Mauridjan mit einer alten Kuppelbasilika und der Höhlenkirche der hlg. Barbara, Ortaköj, früher Potamia, mit einer eigenartigen, trikonischen Anlage, mehreren teilweise restaurierten oberirdischen Kapellenbauten und zahlreichen unterirdischen Tuffkirchen, sowie Raschköj mit der schwer zugänglichen sog. Tschukur-Killisse. Hierauf verließen wir diesen Teil Kappadokiens und wandten uns über Indschessu nach Caesarea (gespr. Kaiserieh). In nächster Umgebung der alten Metropole, auf dem Zwillingsberge des hlg. Basilius, in Sindschidere, Enderlick, dem einstigen Andronike, Kusudschakli-Jui, Ewerek, Fenese und Ilipe sahen wir nur noch traurige Reste früherer Bauten, oder ältere Denkmäler waren in einer Weise restauriert, daß der ursprüngliche Zustand kaum noch zu erkennen war. In Ewerek sind nur einige Ornamentstücke bemerkenswert, die in die jetzt restaurierte Konstantiuskirche vermauert sind.

Viel bedeutender war gegen Mitte Oktober die archäologische Ausbeute in dem in der Nähe des Erdschias abseits von der Hauptstraße gelegenen Göreme, wo wohl bereits in heidnischer Zeit eine wichtige Kultstätte und in der darauf folgenden christlichen Epoche eine bedeutende Ansiedelung mit mehreren gutgebauten Kirchen bestanden hat. Zwei größere Kirchenruinen samt einem tonnengewölbten christlichen Grabtempel sind im Tal, eine dritte kleinere Ruine oben auf einem Hügel erhalten. Diese Bauten unterzogen wir einer genaueren Untersuchung; dagegen erlaubte uns die Zeit nicht, auch mit den unten im Tal befindlichen ziemlich um-

fangreichen Trümmern der Stadt, wo eine griechische Tradition die Schule Julians ansetzt, uns eingehender zu beschäftigen. Auf der Weiterreise begegneten wir interessanten Zierstücken, die wohl von einer Kirche herrühren, in Matasin und Epidsche, ferner einer aus einem Tempel umgewandelten Kirche mit jüngeren und älteren Baugliedern in Besch-Kardasch.

Noch teilweise aufrechtstehende, wichtige Kirchen nahmen wir sodann in Sati, Tomarsa, Busluk und Tschomachly auf. Eine unterirdische Klosteranlage entdeckten wir in Köpy bei Tomarsa, ältere Werkstücke mit Kreuzen und Blattornamentik in Kiske, Kapakly und Kütschük-Indschessu. Nachdem wir noch die groß angelegte, später umgebaute alte Kirche von Skupi, wo auch noch einige Höhlenbauten und die kleine Kirche des hlg. Georg zu finden ist, vermessen und darauf festgestellt hatten, daß in Surp-Garabed, Tawlusun und Derewenk, wo jetzt armenische Klöster oder größere Ansiedelungen bestehen, bis auf dürftige Überbleibsel die einstigen Denkmäler zerstört sind, kehrten wir am 20. Oktober ins gastliche Sindschidere zurück, um gleich am folgenden Tage nach Caesarea und von dort aus nach Indschessu aufzubrechen.

Unterwegs besichtigten wir Ören-Schehr, die noch bisher ganz unbeachteten Ruinen einer alten Stadt, bei denen wir auf einem Hügel einen bedeutenderen Grabbau und in der Nähe eine christliche Inschrift entdeckten. Von Indschessu ritten wir nach Urgüb und begaben uns noch am selben Tage nach dem über 1 Stunde entfernten Susam-Bayry, wo man uns in eine Höhlenkirche mit einem ganz anderen Freskenzyklus als in So' anlydere geleitete: Hier waren an den Seitenwänden die Wundertaten Christi dargestellt. Auf zahlreiche Höhlenkirchen stießen wir auch bei Saradscha, woselbst in einer wohl erst dem 10.—11. Jahrh. angehörenden Anlage auf der einen Seite sehr verblichene Szenen aus dem Leben Christi, auf der andern solche aus dem Leben der Maria (Geburt, Tempelgang, Entschlafung) dargestellt waren. Die Architekturformen tragen einen späteren weiter ausgebildeten Charakter.

Die folgenden Tage waren bis Anfang November durch den wiederholten Besuch des durch Höhlen charakteristischen Tales Göreme b. Ürgüb in Anspruch genommen.

Hier fanden wir in den Tuffelsen reichgegliederte Fassaden, ganze Klosteranlagen mit allen notwendigen Wirtschaftsräumen, viele Grabräume und zahlreiche Kirchen in weiter entwickelten Architekturformen und mit ausgebildeten Freskenzyklen, die nicht bloß die Kindheitsgeschichte Jesu, sondern auch dessen Wundertaten und Passion zum Gegenstande haben. Auf ähnliche Denkmäler trafen wir auch im benachbarten Madjan und Tschawusch-Ju, während in Sinasson alle älteren Bauten gründlich restauriert, in Awanos alle Altertümer vom Erdboden verschwunden sind. Unzählige Gräber, ganze Wohnungsbezirke mit schönen Fassaden und geräumigen Kirchen begegneten uns dann wieder in Atschyk-Saraj, ferner bei Arebsum eine zweistöckige Höhlenkirche mit datierten Fresken; dagegen waren in Tatlar von den bei Hamilton erwähnten Wandmalereien kaum noch schwache Umrisse zu erkennen. Zu gleicher Zeit nahm mein Reisegenosse die alte Kirche von Tschardagh-Köj mit den eigenartigen figurierten Kapitellen auf.

In Suwasa trafen wir wieder zusammen und beschäftigten uns ein-

gehend mit dem dortigen christlichen Oktogonalbau, den bereits Oberhummer und Zimmerer erwähnt haben. Auch photographierten wir die benachbarten hettitischen Antiken, ferner den Alaj-Han und Asyl-Kara Han, wogegen die in der Umgebung von Suwasa gelegenen, einst ziemlich zahlreichen christlichen Denkmäler bis auf die Fundamente zertrümmert und abgetragen sind. Ein noch fast unerforschtes, aber auch äußerst ergiebiges Arbeitsgebiet fanden wir dann in der Nähe des Hassan-Dagh bei Aksaraj. Von Akhissar über Tscheltek, Mamoason und Selme bis Peristremma sind die Täler von merkwürdigen Höhlen durchfurcht, die z. T. sehr eigenartige Ornamentik und Fresken aufweisen. Auch fehlt es in jener Gegend nicht an Freibauten, wie das Beispiel der Tschauly-Kilisse und der Karajedik-Kilisse beweist. Leider konnten wir in Mamoason die meisten Malereien nicht sehen, da die Grotten bis oben hin mit Korn und Stroh gefüllt waren. Außerdem sahen wir zahlreiche, mehr oder weniger gut konservierte Kirchenruinen bei Halvadere, während in Gelwere bis auf geringe Reste alles Ältere der späteren Restaurationsarbeit zum Opfer gefallen ist. Eine Stunde davon jedoch entfernt ist die interessante Ruine von Siwrihissar zu sehen.

Von Gelwere aus wandten wir uns nach Süden zu, da finstere Wolken und Regen den Spätherbst ankündigten. Unterwegs in Sorsowu, der Stätte des alten Nazianz, entdeckten wir nur wenige Altertümer; dazu waren auch die in die Tuffelsen eingearbeiteten Klosterkomplexe in einem sehr stark beschädigten Zustande. Ebenso war in Melegob, dem einstigen Malakopia, wo heftiger Regen uns überraschte, die archäologische Ausbeute nicht sehr groß; doch photographierten wir daselbst die einzelnen Stücke vom Thronsessel des Tzimiskes und nahmen die 1 Stunde entfernte Doppelkirche in Til sorgfältig auf. Mitte November ritten wir dann unter strömendem Regen von Melegob nach Ni' de, und von hier aus nochmals nach Tyana, wo wir noch einige Inschriften kopierten. Hierauf ging es in drei Tagen über den Taurus; unterwegs beim Bosantihan besuchten wir die sehr hochgelegene und fast unzugängliche Burg von Anascha, die von der einheimischen Bevölkerung und von allen Reisenden bisher fälschlich als armenische Kirche bezeichnet wurde. Jenseits des Taurus trafen wir noch gute Witterung, besichtigten die älteren Bauten von Tarsus und be gaben uns nach Manas, wo wir nur konstatieren konnten, daß die von Langlois erwähnte armenische Kirche seit acht Jahren bis auf den letzten Stein verschwunden ist.

Als nun auch in Kilikien der Regen sich einstellte, fuhren wir Anfang Dezember mit dem Dampfer über Rhodus nach Castelloriso und von da nach Andifilo, wo wir von dem Texierschen Rundbau keine Spur mehr, von einer andern Kirche nur noch dürftige Reste auffinden konnten. Von der Küste aus stiegen wir das Kassabatal entlang nach Dere-A'sy hinauf, von dessen großartiger Kirchenruine wir einen in mehreren Punkten von Texiers Plan verschiedenen Grundriß zeichneten und mehrere Ansichten exponierten. Während Dr. Rott diese Arbeit beendete, ritt ich nach Ernet, woselbst ich die auf einem Hügel gelegene Ruinenstätte nach christlichen Kirchen durchforschte: indessen boten die dortigen drei in schlechtem Material aufgeführten kirchlichen Bauten, die außerdem sehr zerstört und fast ganz mit Gebüsch verwachsen sind, keinerlei charakteristische Formen.

Mein Reisegenosse unterzog hierauf die in Muskar befindliche Kirche und die in der Nähe gelegene Aladscha-Kisle einer erneuten Untersuchung, während ich die Umgebung von Myra längs der Küste bis in die Nähe von Sura durchstreifte; nur das im Gebüsch versteckte, teilweise noch mit Fresken geschmückte Kirchlein von Kürtsches verdient einige Beachtung. Bei dem komplizierten Bau des hlg. Nikolaus in Dembre, dem antiken Myra, fanden wir uns wieder zusammen und arbeiteten nun einen ganz neuen Plan der berühmten Kirche aus, deren Fußboden infolge der tiefen Lage mit 30—40 cm hohem Regenwasser bedeckt war; der neue Grundriß ergab ganz erhebliche Differenzen von demjenigen Texiers.

Da Mitte Dezember der Winter immer fühlbarer sich geltend machte, beschlossen wir uns zu trennen, um die noch geplanten Arbeiten zu Ende zu führen. Herr Dr. Rott photographierte die Kirche von Sura und machte Aufnahmen von dem merkwürdigen Zentralbau des hlg. Capodistra auf Rhodus. Ich selbst ritt nach Fineka und besuchte von da aus das eigenartige Martyrium von Assar-Öny und die Kirchen von Schechköj, dem alten Gagä; es waren größere basilikale Bauten mit einzelnen Eigentümlichkeiten. Von Fineka aus begab ich mich endlich noch nach Adalia, Perge, Öwdir-Han bei Usun-Kuju und Alajah und beendete die bereits im Frühling daselbst begonnenen Untersuchungen der dortigen Kirchen. Von Adalia aus kehrte ich Anfang Januar direkt nach Smyrna zurück, besuchte zuletzt von hier aus nochmals das phrygische Hieropolis und beschäftigte mich eingehender mit den dortigen christlichen Bauten." J. S.

Kleinasien. Unterwegs sind eine Expedition von W. M. Ramsay und Miß Gertrude Lowthian-Bell, eine andere von Cumont und Grégoire, eine dritte von Guyer und Herzfeld. J. S.

Eugénie Strong, Ravenna and the Sidamara sarcophagi. The Burlington Magazine XI (1907) 109—111 mit 1 Abbildung. Auszug aus meiner unten anzuführenden Schrift. Mrs. Strong richtet als Vertreterin der römischen Reichskunst zum Schluß die Frage an mich, wie ich den Bestand einer Bildhauerschule im 3. oder 4. Jahrh. erkläre, die sich an Ausdruckskraft der Gotik und Donatello nähere, wenn jene Zeit doch — wie ich annähme — ohne Schöpferkraft sei und von der antiken Figur weg zum orientalischen Ornament dränge. Darauf habe ich zu erwidern: „Rom" und die „hellenistische Welt in römischer Zeit" ist doch zweierlei. Wenn ich die Schöpferkraft Roms auf dem Gebiete ideeller Kunst leugne, so fällt mir nicht ein, damit auch Alexandria und Antiochia als kraftlos ganz dem Orientalismus verfallen hinzustellen. Dem konservativen Westen Kleinasiens gegenüber entwickelt sich gerade die syrische und angrenzende kleinasiatische und ägyptische Küste entlang im Anschluß an das Hinterland eine orientalische Antike, für die jene Gruppe kleinasiatischer Sarkophage höchst bezeichnend ist. Darin steht die Antike noch in Vollkraft, mehr als in dem ephesischen Fries in Wien; aber zugleich ist auch bereits der Orient im Ornamentalen da. Die Ausmerzung der menschlichen Gestalt vollzieht sich sehr langsam. Übrigens habe ich in dem Aufsatze des JHST glaube ich nirgends ausgesprochen, daß die Maximianskathedra erst dem 6. Jahrh. angehöre. J. S.

Réné Dussaud, Les Arabes en Syrie avant l'Islam. Paris, E. Leroux 1907. 178 S. 8⁰ mit 32 Abbildungen. Der beste Kenner des

vorchristlichen Syriens nimmt hier im 2. Abschnitt Stellung zur Mschattafrage. Es will ihm nicht gefallen, daß ich das auf syrischem Boden stehende Schloß aus diesem Kreise heraushebe und ganz der persischen Kunst überweise. Aber selbst das ließe er zu, ebnet er doch den Weg nach dem Euphrat und Tigris dadurch, daß er (wie ich in der Deutschen Literaturzeitung 1906 Sp. 2466 bei Besprechung des Brünnowschen Werkes andeutete) Mschatta zusammenbringt mit den durch die Imrulquais-Inschrift vom J. 328 geschaffenen Erkenntnissen, es in dieselbe Zeit wie ich datiert und den Lachmiden von Hira zuschreibt. Byzanz bleibt also aus dem Spiel. Die Perser direkt, nicht das Städtedreieck Edessa-Nisibis-Amida, sollen das an sich syrische Mschatta in seiner Eigenart bestimmt haben. Dussaud wird sich vielleicht jetzt durch den Vergleich mit dem wirklich syrischen Amra zu meiner Ansicht bekehren lassen. J. S.

N. P. Kondakov, Das christliche Jerusalem; historischer Überblick und Denkmäler. Aus dem VI. Bande der orthodox-theologischen Enzyklopädie, hrg. von Glubokovskij. 87 S. 8⁰ mit 35 Abbildungen (russ.). Dieses 1905 abgeschlossene Schriftchen orientiert zunächst über die Pilgerberichte und die Fläschchen von den hl. Stätten in Monza, geht dann ausführlich auf die Grabeskirche und ihre Geschichte ein, wobei wertvolles neues Abbildungsmaterial vorgeführt wird, und führt die übrigen Bauten der Reihe nach vor. Einen Teil der Fragen hatte K. schon 1904 in seinem Buche über Syrien und Palästina behandelt. J. S.

Anton Baumstark, Die Heiligtümer des byz. Jerusalem nach einer übersehenen Urkunde. Oriens christ. 1905, S. 227—289. B. stellt fest, daß das für die Liturgie und die Topographie von Jerusalem gleich bedeutende Typikon der *Ἀνάστασις*, von Papadopulos-Kerameus in den Analekta II herausgegeben, von der Forschung ungenutzt gelassen wurde, trotzdem es eine erstklassige Quelle sei. In Abschnitt I werden die Bauten am hl. Grabe in ihrer Gesamtheit behandelt. Zunächst bringt das Typikon die Bestätigung meines gegen Mommert gerichteten Nachweises, daß Rotunde und Basilika durch ein Atrium getrennt waren. In dessen Mitte erhob sich der Omphalos, ähnlich dem Tempietto im Etschmiadsin-Evangeliar und sonst. Der zweite Abschnitt behandelt die Tatsache, daß erst Konstantin Monomachos die Konstantinische Basilika zerstört habe und das Typikon auch unzweideutig meine Annahme widerlege, daß ihre Apsis im Osten gelegen habe. Davon hatte mich schon Heisenberg überzeugt, dessen umfassende Arbeit über die Grabeskirche demnächst erscheinen muß. Ich möchte dieser umfassenden Studie, die ich teilweise kenne, nicht vorgreifen. B. gibt S. 33 einen Rekonstruktionsplan nach den Angaben des Typikon. Ich vermute, die ganze Frage wird jetzt derart ins Rollen kommen, daß endlich einmal mit vereinten Kräften die genaue Aufnahme des tatsächlichen Bestandes durchgeführt werden dürfte. Abschnitt III beschäftigt sich mit den Heiligtümern außerhalb des hl. Grabes, so mit der Sionskirche, und den anderen Stationen. Dieser topographischen Untersuchung folgt ein Schlußabschnitt, worin gegen Papadopulos gezeigt wird, daß die Hs, datiert 1122, nicht die Verhältnisse dieses Jahres widerspiegle, das Typikon der *Ἀνάστασις* vielmehr in das beginnende 8. Jahrh. zurückgehe. J. S.

Anton Baumstark, Palaestinensia. Ein vorläufiger Bericht. Römische

Quartalschrift 20 (1906) 123—149; 157—188 (mit 3 Tafeln). Der Verf. hat sich 1904/5 sieben Monate in Jerusalem aufgehalten, steht unter dem lebendigen Eindrucke des dort vorgefundenen Materials und verspricht nun außer den Aufsätzen, die in der vorliegenden Bibliographie angezeigt sind, drei Sonderpublikationen: über das syrische Evangeliar von 1221/2, über die armenische Illustration des Tetraevangeliums und über die Gemälde der Kreuzeskirche. In dem vorliegenden Gesamtberichte greift er über Jerusalem auch auf Dscherasch und Madeba über. Für die Geburtskirche in Bethlehem möchte ich auf mein Mschatta (Jahrbuch der preuß. Kunstsamml. 1904 S. 236) hinweisen, ebenso für die Mosaiken des Felsendomes, die zum größten Teil rein persisch sind. B. bereichert wesentlich die von mir Zeitschr. d. Deutschen Palästina-Vereins XXIII zusammengestellte Gruppe der Pavimentmosaiken und betont neuerdings die Notwendigkeit eines Mosaikenkorpus. Wichtig sind B.s Forschungen über den Zyklus und das Alter der Mosaiken von Bethlehem. Er glaubt sie ursprünglich um 800 entstanden und unter Manuel Komnenos nur restauriert bzw. vervollständigt. B. hat sich auch der Wandmalerei, des Tafelbildes und der jüngeren Miniatur angenommen und versucht, landesübliche Typen gegenüber den geläufigen byzantinischen nachzuweisen. Für die Orans vgl. jetzt meine Alex. Weltchronik S. 155 f. In anderen Einzelheiten geht B. die Kenntnis der Athosmalereien ab; das Malerbuch gibt nur eine, nicht einmal eine gute Bildredaktion. Wichtig sind die Bemerkungen über Michael. Für die beiden Erzengel als Ecklösung vgl. B. Z. XIV 730, womit B.s Überzeugung bestätigt wird. Der Appell, den Baumstark S. 44 an die auf Rom Schwörenden richtet, erinnert mich an Mahnungen zur Vernunft, wie ich sie selbst wiederholt ausgesprochen habe. Leider sind sie in den Wind gesprochen.

Überaus ergiebig sind B.s Forschungen auf dem Gebiete der Miniaturenmalerei gewesen. Was ihm die griechische Patriarchatsbibliothek, diejenige des jakobitischen Markusklosters und die armenische Jakobskirche geliefert haben und wie B. versucht, die Fäden zwischen dem Byzantinischen, Syrischen, Armenischen, Koptischen usf. auseinanderzulegen, das wird uns wohl bei der Rührigkeit des Autors noch öfter beschäftigen. Leider hat sich die Bibliotheksverwaltung des griech. Patriarchats einiges vorbehalten, u. a. einen illustrierten Gregor und einen Hiob. Ich möchte erwähnen, daß auch ich das Evangeliar des Königs Leo in der Jakobskirche aufgenommen und beim Patriarchen ebendaselbst eine jüngere armenische Kopie der Anfangsminiaturen des Etschmiadsin-Evangeliars gefunden habe. Es scheint heute nicht mehr zugänglich. Zu einer Publikation bin ich noch nicht gekommen. Ich möchte wissen, wer in einem halben Jahr auf Reisen mehr erarbeitet hat als Baumstark, und muß aufrichtig bedauern, daß diesem Manne keine dauernde Stellung im Rahmen eines archäologischen Institutes im Orient geboten wird. J. S.

Gertrude Lowthian Bell, The desert and the sown. London, Heinemann, 1907. XVI, 307 S. 8⁰ mit einem Frontispice von John Sargent, einer Karte und zahlreichen Textabbildungen. Oben 385 f. wurde über die wissenschaftlichen Ergebnisse des Fräuleins auf dem Gebiete des Kirchenbaues in Kleinasien berichtet. Das vorliegende Buch bringt eine in schöner Sprache für die englische Leserwelt abgefaßte Beschreibung der

von Miß L. B. durchreisten Gebiete, beginnend mit Jerusalem und dem Jordan, 'Ammān und dem Wüstengebiet nördlich bis zu den Drusen und Bosra, dann durch die Ruinenstädte nach Damaskus und weiter über Baalbek nach Homs, Aleppo, Antiochien nach Alexandrette. Der Kunsthistoriker wird dankbar Gebrauch machen von den Detailaufnahmen guter Ornamente und Kapitelle aus abgelegenen Gegenden und sich gern erfrischen an den Schilderungen des Volkslebens, wie es in jenen zwischen Wüste und besätem Land wechselnden Gegenden sich abspielt. J. S.

F. M. Abel, Notes d'archéologie chrétienne sur le Sinai. Revue Biblique 1907 S. 105—112. Mit mehreren Abbildungen versehene Studie über die Mosaiken, Türen, Kapitelle und Inschriften des Sinaiklosters. K. K.

M. Abel O. Pr., Une église à es-Sanamēn. Oriens christianus 5 (1905) 222—226. Über die Reste einer einem hl. Makarios geweihten Kirche aus dem Ende des 5. oder dem Anfang des 6. Jahrhunderts. C. W.

Carl Maria Kaufmann, Zweiter Bericht über die Ausgrabung der Menas-Heiligtümer in der Mareotiswüste (Sommercampagne Juni-November 1906). Cairo, Finck und Bayländer 1907. 109 S. 8° mit 58 Abbildungen und Plänen im Text und auf Tafeln. (Dazu vom gleichen Verf.: Neue Funde aus der Menasstadt, Römische Quartalschrift 1906, S. 1—18 d. S.-A. mit 8 Figuren und dem Plan). Oben S. 376 f. wurde der erste Bericht besprochen. Es flößt immer mehr Achtung ein, daß K. ganz bewußt ohne die Hoffnung, effektvolle Museumsstücke zu finden, weitergräbt. Und es ehrt die Stadt Frankfurt doppelt, daß sie die nötigen Mittel für dieses rein wissenschaftliche Vorgehen hergibt. Ich meine, das sollte auf einem Boden, wo sonst gern der schamloseste Raubbau getrieben wird, allen Ernstes anerkannt werden. In der Sommercampagne 1906 wurde das Menasheiligtum vollständig freigelegt, das Baptisterium erledigt und das ca. 40000 qm umfassende, kolossale Trümmerfeld der Koinobien in Angriff genommen. Überhaupt geht K. darauf aus, ein Bild des Stadtganzen zu gewinnen, indem er den Zisternen nachforscht — und hoffentlich den Typus der Hausbauten an sich nicht vernachlässigt —, endlich auch die vier Friedhöfe mit ihren Bauten allmählich untersucht.

Dieser zweite Bericht bringt zunächst das Wichtigste, den Gesamtplan des Menasheiligtums. Er ist ungemein interessant und zeigt schwarz auf weiß, wie reich wir uns die Schiebungen der Baukörper über bevorzugten nationalen Märtyrergräbern vorzustellen haben. Die Bauten am hl. Grabe in Jerusalem, die Marienkirche in Ephesos, die Kirchen am Grabe des hl. Felix in Nola oder dem des hl. Martin in Tours u. a., die nur aus den literarischen Berichten oder unverläßlichen Spuren bekannt sind, bekommen hier eine Parallele, die klar und deutlich, ohne Entstellung durch Restaurationen und Umbauten zu uns spricht. Denn dieser Grundriß läßt fast vergessen, daß über der Erde alles verschwunden ist. Wenn ich wirklich, wie K., meine Kraft überschätzend, wünscht, die kunsthistorische Eingliedeung der Sakralbauten liefern sollte, so müßte dies eine umfassende Bearbeitung des ältesten christlichen Kirchenbaues werden. Das Material dafür kommt ja allmählich zusammen. Nach dem Plan bestätigt sich das Vor-

handensein eines Südatriums, nur scheint es mit den Klöstern in keinem organischen Zusammenhange. Die Auffindung eines Brunnenschachtes und eines quer durch das Westende der Gruftbasilika vorbeiführenden Kanals fügt sich gut in die Menaslegende ein. Das quadratische, durch Ecknischen innen ins Oktogon überführte Baptisterium mit seiner Vorhalle ist hochinteressant. Es scheinen hier außerägyptische Einflüsse hereinzuspielen, weil im ältesten Kirchenbau in Ägypten das Taufbecken wie im Bauplan von St. Gallen im Mittelschiff aufgestellt war. Die Taubenkapitelle erinnern an Salona. Übrigens finden sich uuter den Kapitellen solche sehr verschiedenen Alters, auch ptolemäische.

In den Koinobien wurde ein 9 $\times$ 12,50 m großer dreischiffiger Säulensaal gefunden und Einrichtungen, wie sie auch in der Umgebung von Kirche und Tempel in Medinet Habu freigelegt worden sind. Die Coemeterialbasilika im Norden der Menasstadt hat wieder einen ganz anderen Chorschluß als die Zentralheiligtümer. Sie ist mit ihrem Atrium ganz eingebaut in Kapellen, Grüfte und das Baptisterium. Im Frühjahre 1907 gedachte K. den ersten Vorstoß nach dem ausgedehnten Trümmerfelde im Nordwesten zu unternehmen, wo nicht nur die Ökonomiegebäude der Koinobien, sondern auch weitere Heiligtümer und der vita communis dienende Partien zu erwarten sind. Hoffen wir, daß sich die nötigen Mittel wenigstens zur oberflächlichen Sondierung des gesamten Bauareals finden und die Beduinen der Mariout durch die nationale Gährung nicht zu sehr verhetzt werden. Wenn K. sich dann anderen Ruinenstätten zuwendet, möge er nicht außer Acht lassen, was ich in der Beilage zur Münchener Allg. Zeitung vom 7. Sept. 1895 (Nr. 246) zur Pflege der alten Denkmäler in Ägypten gesagt habe, und die Behörden beizeiten zur Konservierung seiner Ausgrabungen heranziehen. J. S.

E. Littmann und **D. Krencker,** Vorbericht der deutschen Aksumexpedition. Anhang zu den Abhandlungen d. kgl. preuß. Ak. d. Wiss. 1906. 37 S. 4⁰ mit 4 Tafeln und 45 Textabb. Kaiser Menelik sprach den Wunsch aus, es mögen wie in Babylon auch in Aksum von Deutschen Ausgrabungen gemacht werden. Darauf erfloß ein Befehl des Kaisers Wilhelm, das auszuführen. Schade, daß Menelik nicht recht viele seinesgleichen hat, wir hätten dann im Handumdrehen das schönste Material beisammen. Was die Herren in Abessynien erforscht haben, interessiert die Byzantinisten nur negativ. Freilich der im Kosmas abgebildete Thron von Adulis findet in den erhaltenen Denkmälern seine tatsächliche Unterlage und die Bauten sind nach Grundriß und Bauart höchst interessant. Aber mit Byzanz im engeren Sinne haben sie nichts zu tun. Ich verweise die Expedition auf meinen Aufsatz in der Zeitschrift für äg. Sprache XL. J. S.

Paul Perdrizet, Melnic et Rossno. Bulletin de Corresp. Hellén. 31 (1907) 20—37. P., der im Jahre 1899 und 1901 Melnic (Mazedonien) besucht hat, beschreibt die Sehenswürdigkeiten mehrerer Kirchen. Am meisten beachtenswert ist die Kirche des hl. Charalambos wegen ihrer aus dem 16. Jahrhundert stammenden Fresken, noch älter sind die Malereien der im Jahre 1289 errichteten Kirche der *Παναγία Παντάνασσα* — Aya Badantsa, die dem Untergang nahe ist. Hier ist z. B. die Auferstehung

mit dem Typus des Ostermorgens gegeben, drei Salbölträgerinnen knieen vor Jesus.[1]) A. H.

Aboba-Pliska. Materialien zur bulgarischen Altertumskunde. Izvjestija des russ. arch. Instituts in Kpel Bd. X (Sophia 1905). 596 S. 4⁰ mit einem Album von 117 Tafeln und 58 Textabbildungen. Wird besprochen. J. S.

Charles Diehl, Palerme et Syracuse. Les villes d'art célèbres. Paris, Laurens 1907. 164 S. 8⁰ mit 129 Gravüren. Eine gefällige, angenehm lesbare Vorführung der romantischen Kunst Siziliens mit besonderer Berücksichtigung der normannischen Denkmäler. J. S.

Samuel Guyer, Die christlichen Denkmäler des ersten Jahrtausends in der Schweiz. Inaugural-Dissertation Zürich 1907. 115 S. 8⁰ mit drei Tafeln. Eine sehr wertvolle Arbeit, die der Schweiz mit einem Schlage eine hervorragende Stellung im Kreise der kunstwiss. Forschung unseres Kreises erobert. Ich will näher darauf eingehen, sobald sie in Buchform mit 31 Abbildungen ausgestattet als Heft IV von Joh. Fickers Studien über christliche Denkmäler vorliegt. J. S.

C. Ikonographie. Symbolik. Technik.

Nicolas de Likhatscheff, Materialien zur Geschichte der russischen Ikonographie. Petersburg 1906. 2 Bde. fol. mit 419 Tafeln. (russ.) 680 *M.* Ich finde bewundernswert, was uns trotz der traurigsten politischen Zustände von den russischen Kollegen an wertvollen Publikationen fast jeden Tag geboten wird. Das vorliegende große Tafelwerk ist auf Anregung des Moskauer Kunstmäcens, Alex. Nasaroff, der auch bis zu seinem Tode das Unternehmen finanziell unterstützte, entstanden. Der durch seine zahlreichen Arbeiten auf dem Gebiete der russischen Geschichte, Archäologie und Paläographie bekannte Autor hat nach langjährigen Vorstudien, die ihn mehrfach nach West-Europa, Konstantinopel und auf den Berg Athos führten, ein gewaltiges Material zusammengetragen, das selbst in der nun vorliegenden, gegen das ursprüngliche Programm stark verkürzten Fassung, ein Monumentalwerk ersten Ranges darstellt. Dem Gegenstande der Darstellung nach ist folgende Anordnung getroffen: Ikonen des Erlösers, der Mutter Gottes, der Hauptfeiertage, und der Heiligen; sonst ist die chronologische Reihenfolge eingehalten: byzantinische, italo-griech. und russische Ikonen. Bei den russischen Ikonen haben die Schulen von Nowgorod, Pleskau, Moskau, Stroganoff und Jaroslaff eine eingehende Würdigung erfahren. Den Beschluß bilden Ikonen-Darstellungen aus griech. und russischen Manuskripten des 14.—16. Jahrh. Den Atlanten ist je ein kurzes Inhaltsverzeichnis beigefügt, ein ausführlicher Text soll in einigen Jahren folgen. Bei dem großen zur Verarbeitung gekommenen Material ist dies in prächtiger Reproduktion — eine Arbeit der Expedition zur

---

1) Die S. 31 von Perdrizet publizierte interessante Inschrift wurde im Sommer 1907 im Mittel- und Neugriechischen Seminar der Universität München zum Gegenstand einer epigraphischen Übung gemacht. Dabei sind *διὰ συνδρομῆς καὶ ἐξόδου* der Teilnehmer und des Leiters folgende Kleinigkeiten aufgestochen worden: 1. Statt *βάθρ(ον)* lies: *βάθρ(ω)ν*, 2. st. *θεῖ(ο)ς* lies: *θεῖ(ος)*, 3. st. *πάν(σ)επτος* lies: *πάνσεπτος*, 4. st. *οὗτος* lies: *τοῦτος*, 5. st. 1287 lies: 1286 oder 1287 (da ja kein Monat genannt ist). Anm. der Redaktion.

Herstellung von Staatspapieren in St. Petersburg — herausgegebene Werk nicht nur für die byzant.-russ., sondern auch italo-griech. Kunst des 14.—16. Jahrh. von großem Interesse, da neben den byzant.-russ. Quellen auch die Kunstschätze der Museen des Vatikan und der Städte Venedig, Florenz, Messina, Palermo usw. volle Berücksichtigung gefunden haben. Das Werk ist in Leipzig bei Hiersemann zu haben. Wir kommen darauf noch zurück. J. S.

Karl Holl, Die Entstehung der Bilderwand in der griechischen Kirche. Archiv für Religionswissenschaft IX, 365—384. (Vgl. oben S. 361.) Die Studie ist auch für den Kunsthistoriker wertvoll. Die geschlossene Wand löst die Schranke ab in Konstantinopel und in der Zeit Justinians. Paulus Silentiarius beschreibt 563 die erste richtige Ikonostasis mit drei Türen. Etwas später führte sich dann der Ritus der *εἴσοδοι* ein. In beiden Neuerungen spreche sich wörtlich genommen das Theatralische des orthodoxen Gottesdienstes aus, denn die Bilderwand sei nichts anderes als das Proskenion des antiken Theaters und die *εἴσοδοι* entsprächen als Aktteilungen des heiligen Dramas dem Aufzug des Chores auf der antiken Bühne. — Das ist einmal eine Musterarbeit der Art, wie Philologen und Theologen dem Kunsthistoriker vorarbeiten sollten. J. S.

Paul Perdrizet, La vierge qui baise la main de l'Enfant. Revue de l'art chrétien 1906, 1—8 d. SA. mit 5 Abbildungen. Man hielt eine Madonna in den Fresken des XIII. Jahrh. in Montmorillon für spezifisch französisch, weil daran der Zug, daß die Mutter dem Kinde die Hand küßt, neu war. P. verweist auf die *Παναγία τῆς παραμυθίας* in Vatopedi, wo sich derselbe Zug findet. Der Maler von Montmorillon dürfte also ein byz. Vorbild benutzt haben. Es läge nahe, den Typus zu deuten im Hinblick auf die zukünftigen Leiden Christi. J. S.

Soekeland sprach in der Dezembersitzung 1906 des Berliner Vereins für Volkskunde über „eine schwarze Mutter Gottes". Er führte solche Madonnen zurück auf das Nachdunkeln des Firnis der in „Athosmalerei" ausgeführten Bilder, namentlich unter dem Einfluß brennender Wachskerzen. Die Debatte brachte manches interessante Detail zu tage. Vgl. Deutsche Literaturzeitung 1907, Sp. 115/6. J. S.

Anton Baumstark, Die leibliche Himmelfahrt der allerseligsten Jungfrau und die Lokaltradition von Jerusalem. Oriens christ. 1904, S. 1—22. B. wehrt die Bestrebungen zur Dogmatierung der Assumptio mit historischen Darlegungen ab. Dabei fallen für den Kunsthistoriker wertvolle Studien über die Gethsemane-Kirche ab, die als die alte Marienkirche von Jerusalem durch die *Νέα* Justinians in Schatten gestellt wurde. Am Schlusse macht B. aufmerksam, daß der byz. Koimesistypus von Palästina-Syrien bezw. Jerusalem ausgegangen sei. Dagegen sei die Szene mit dem Juden ein spezifisch byz. Zusatz, denn sie fehle im Abendlande, das also wahrscheinlich mit Umgehung von Byzanz direkt an die syro-ägyptische Art anschließe. Vgl. Sinding, Mariae Tod und Himmelfahrt, besprochen B. Z. XII, 697 f. Auf dem Athos fehlt trotz des Malerbuches oft die Darstellung des Juden. Vgl. die „Ascensio sce Marie" auf den Tutilotafeln in St. Gallen. J. S.

W. de Gruneisen, Il Cielo nella concezione religiosa ed artistica dell' alto medioevo. Studi iconografici comparativi sulle pitture

medievali romane. Archivio della R. Società Romana di storia patria XXIX, 443—550, dazu die Indices und 28 Textabbildungen. Der umfangreiche Aufsatz ist ein Teil eines Kapitels „l'art chrétien dans la conception du haut moyen âge" des von G. vorbereiteten Werkes über S. Maria antiqua in Rom. Im gegebenen Falle scheidet G. die naturalistische und konventionelle Darstellung des Himmels, und verfolgt so die Entwicklung der hellenistischen und orientalischen Auffassung an einer großen Zahl von Kunstwerken, von denen einige völlig neu in die kunsthistorische Forschung eingeführt werden. Wichtig ist, daß sich die alte orientalische Auffassung in christlicher Zeit wieder durchsetzt. Die von G. geschiedenen Gruppen ließen sich m. E. vielleicht mit Teilgebieten des Orients in Zusammenhang bringen: Der Himmel als horizontaler Streifen über einem ebensolchen breiteren Luftstreifen wäre kleinasiatisch und falls das stereoma eingeschoben ist, nordmesopotamisch, die kuppelförmige Bildung dagegen syrisch (vgl. dazu meinen Physiologus Taf. XXX). Das Segment unmittelbar über der Erde schwebend könnte ägyptischen Ursprunges sein. J. S.

E. Brandenburg, Bericht über eine Reise in Anatolien im Sommer 1906. Memnon, Zeitschrift f. d. Kunst- und Kulturgesch. d. Alten Orients hrsg. von Frh. v. Lichtenberg I (1907), 19—40 mit 32 Abbildungen. Für uns wichtig ist der Nachweis des alten Ursprunges der Nische für Kultzwecke. Ich erinnere für den besonderen Typus an bisher unerklärliche koptische Altarplatten, die dann in islamischen Grabsteinen festgehalten scheinen. Vgl. meine „Koptische Kunst" Catalogue du Musée du Caire p. 102/3 und Bull. di storia dalmata 1901 p. 587. Auch der Grundriß der Höhle Abb. 8 weckt unser Interesse; er kommt einer Kirche zum Verwechseln nahe. Trotzdem ist er den Versicherungen des Autors zufolge vorchristlich. J. S.

Margaret A. Murray, St. Menas of Alexandria. Vgl. oben S. 697. C. W.

D. Architektur.

G. T. Rivoira, Le origini della architettura lombarda e delle sue principali derivazioni nei paesi d'oltr' Alpe. Roma, Loescher 1907, Vol. II. XI, 700 S. 8⁰ mit 652 Textabbildungen und 7 Tafeln. L. 55. Der erste Band dieses groß angelegten Werkes ist 1901 erschienen und B. Z. XI, 568 f. besprochen worden. In dem zweiten Teile, der jetzt nach sechs Jahren umfassender Arbeit erscheint, übertrifft Rivoira, ein Jüngling an Tatkraft und Liebenswürdigkeit, sich selbst und schafft für seine Landsleute eine Grundlage, auf der die sonst stark vernachlässigte Forschung auf dem Gebiete der mittelalterlichen Architektur hoffentlich frisch gedeihen wird. Wir kommen auf das prächtige Werk, das tief in die Frage: „Rom, Byzanz oder Orient" eingreift, ausführlich zurück. J. S.

Εὐγενίου Μ. Ἀντωνιάδου, *Ἡ Ἁγία Σοφία, ἐξεταζομένη ὑπ' ἀρχιτεκτονικὴν καὶ ἀρχαιολογικὴν ἔποψιν ἐν θ' πίναξιν.* Paris, Selbstverlag 1906. B. Z. XV, 697 war die Rede von dem großen Tafelwerk, das A. über die Sophia unternommen hat. Es soll drei starke Bände mit 550 Originalaufnahmen im Text und 100 Tafeln umfassen. Der erste Band mit 200 Zeichnungen und 40 Tafeln ist im Druck. Das vorliegende Heft zeigt die Tafeln von 1905 aber verbessert unter besonderer Berücksichtigung des ursprünglichen Zustandes und der Erscheinung um das J. 950. J. S.

Karl Michel und **Adolf Struck**, Die mittel-byzantinischen Kirchen Athens. Athenische Mitteilungen 1906, S. 279—324 mit 2 großen und 10 kleinen Tafeln. Das deutsch-archäologische Institut öffnet in dankenswerter Fortschrittlichkeit seine Zeitschrift einer Serienbearbeitung der Kirchen von Athen. Der Bibliothekar Struck knüpft damit nach ca. 20 Jahren an meine Tätigkeit auf der Akropolis an und führt Unternehmungen aus, die ich über den von Grund auf neu zu untersuchenden Fragen über orientalische Kunst zurückstellen mußte. Struck hat sich für diese Tätigkeit in Salonik vorbereitet und es wäre zu wünschen, daß er über Hellas Makedonien nicht vergäße. — Als erste Aufnahme bietet er uns die bekannte aus Fragmenten erbaute kleine Mitropolis. Seine von Obernetter in München vorzüglich wiedergegebenen graphischen und photographischen Aufnahmen sind vollkommen erschöpfend für jede weitere wissenschaftliche Arbeit. Dem Institut bezw. Dr. Karo muß für die außergewöhnliche reiche Ausstattung ganz besonders gedankt werden. Die architektonische Beschreibung ist sehr genau. Die Hauptaufgabe der vorliegenden Arbeit aber bildeten die ca. 90 zum Schmuck des Äußeren verwendeten antiken und christlichen Ornamente. Letztere sind in der Überzahl und geben einen Leitfaden des hellenischen Schmuckstiles im Mittelalter, wie er für die christliche Kunst des Ostens sonst nur noch an S. Marco in Venedig existiert. Der Mitarbeiter Strucks bei diesen Skulpturen, Michel, bemüht sich ihnen ihren Platz in der Kunstentwicklung anzuweisen. Er datiert sie in das Ende des VI. oder den Anfang des VII. Jahrh. und läßt die Kirche selbst in den ersten Jahren des IX. Jahrh. entstanden sein. Sie übernehme mit dem Bilde der Panagia Gorgoepikoos den Namen und die Tradition des Parthenon und zwar als Ersatzbau für eine dem antiken Isis-Eileithya-Kultus entsprechende Eleutherios-Tempel-Kirche. J. S.

Howard Crosby Butler, The Tychaion of is-Ṣanamên and the plan of early churches in Syria. Revue archéologique 1906 II p. 413—423 mit 7 Textabbildungen. Der archäologische Leiter der Princeton University Expeditionen (B. Z. XV, 689) gibt uns eine Frucht seiner Beobachtungen. Freilich handelt es sich um eine Tatsache, die bekannt ist: die nämlich, daß der syrische Kirchenchor zurückgeht auf hellenistische Vorbilder. Es handelt sich dabei um das früheste Auftreten von Prothesis und Diakonikon. Wir gingen bisher gewöhnlich von dem zwischen 160—169 erbauten Prätorium in Musmije aus. Butler führt als Parallele das Tychaion von Aere (is-Ṣanamên) vom J. 192 an und stellt daneben bisher unveröffentlichte Kirchen desselben Chorschlusses wie Dâmit il-ʿAlyā, Andarîn, Tell-ʿAdeh und Basufân. Das älteste christliche Beispiel stammt aus dem J. 372. B. schließt daraus, daß der dreiteilige Abschluß älter sei, als der mit nur einer einzigen Apsis. J. S.

E. D. J. Dutilh, Deux colonnes de l'église de Théonas. Bull. de la soc. arch. d'Alexandrie Nr. 7, S. 55—67 mit einer Tafel und zwei Textabbildungen der beiden an den Säulen befindlichen Kreuze in Aediculen, ähnlich koptischen Grabstelen. J. S.

P. Pokryškin, Die rechtgläubige Kirchenarchitektur des XII.—XVIII. Jahrh. im heutigen Königreich Serbien (Pravoslovnaja cerkovnaja architektura XII—XVIII stol. v nynješnem serbskom korolevstvje). Petersburg 1906. 2 Bl., 76 S., 104 Tafeln (Publikation der Kaiserlichen

Kunstakademie). Das Buch ist die Frucht einer im J. 1902 unternommenen $2^1/_2$monatlichen Studienreise nach Serbien. Der Verfasser ist gelernter Architekt und sieht sich die Baudenkmäler nicht vom eigentlich-kunsthistorischen, sondern vom professionellen Standpunkt an; für ihn liegt der Schwerpunkt nicht in der wissenschaftlichen Verarbeitung des gewonnenen Materials, sondern in dessen gewissenhafter Konstatierung und Reproduktion. Daher bringt das Buch P. Pokryškins nur 76 Oktavseiten Text, mit 28 eingestreuten z. T. recht großen Figuren, und 106 recht befriedigende phototypische Tafeln. Also wenig Worte und viel Tatsachen.

Der Titel des Buches ist nicht exakt. So sind z. B. der „Großen" Kirche von Studenica p. 11—31 und Taf. I—XXVII gewidmet; dabei entfallen aber auf die Architektur nur die Textfiguren 1—2 und die Tafeln I, IV, VII, IX, die übrigen 23 Tafeln bringen Reproduktionen der ornamentalen und figürlichen Skulpturen und der Fresko-Malereien, sowie einiger Sakristei-Objekte. Richtiger wäre daher das Buch „Serbische Kirchenaltertümer" betitelt.

Der Gedankengang des Verfassers läßt sich folgendermaßen resumieren. In der serbischen Architekturgeschichte lassen sich drei Perioden unterscheiden: 1) die Frühzeit (Studenica 1190, Arilje XIII s., Gradac XIII s., Dečani 1335), 2) die byzantinische Zeit (Studenica 1314), und 3) die Spätzeit (Ravanica, Ljubostynja, Manasia, Kalenič, Smederevo u. a.).

Die Architektur der ersten Periode steht unter dalmatinischem Einfluß; die dalmatinische Kunst ihrerseits steht unter italienischem Einfluß. Die gesamte früh-serbische Kunst ist also ein bloßer Abglanz der italienischen. Das erklärt sich dadurch, daß der hl. Stefan Nêmanja, der Einiger Serbiens, ein geborener Dalmatiner war und sein ganzes Leben mit den Byzantinern gekämpft hat. Spuren der direkten Einwirkung dalmatinischer Künstler finden sich hier und da: in der Lebensbeschreibung des Stefan Urosch III ist eine Notiz vorhanden, daß der König seine Baumeister aus den Küstenstädten habe holen lassen, und in der Tat heißt der Erbauer der Kirche von Dečani — fra Vito, vom Minoritenorden.

Mit der Thronbesteigung des Königs Milutin macht sich ein Umschwung bemerkbar: Serbien kommt unter starken unmittelbaren Einfluß von Byzanz. Aus dieser Periode publiziert wird nur die Kirche von Studenica 1314; bekannt sind noch zwei Bauten in Altserbien — in Nagorič bei Kumanov und in Gračanica bei Pristina.

Vom Ende des XIV. Jahrh. beginnt eine Zeit des materiellen Verfalls Serbiens: die Könige hatten nicht mehr das Geld, um sich die Baumeister aus dem Auslande holen lassen zu können, und mußten sich daher mit einheimischen Kräften begnügen. Dies hatte zur Folge, daß die architektonischen Formen und hauptsächlich die dekorativen Details sich ganz erheblich modifizieren und einen nationalen Charakter annehmen.

Soweit der Verfasser. Diese Darlegung ist nicht ganz annehmbar, und P. gibt selber allerhand Anhaltspunkte zur Kritik. Er hebt mit Recht hervor, daß z. B. in der skulpturellen Ornamentik der „großen" Kirche von Studenica sich Stücke finden, die identisch mit solchen der Kathedrale von Ruvo sind; ferner ist ein Fenster von Studenica frappant ähnlich einem Fenster am San Savino von Bari u. dgl. Nun genügt eine solche Ähnlichkeit aber doch nicht, um zu beweisen, daß die serbischen und dalmatini-

schen Kirchenbauten Kopien nach italienischen Originalen sind: zunächst müßte doch untersucht werden, ob nicht vielleicht ein gemeinsamer Ursprung des Formenschatzes der italienisch-„romanischen“, dalmatinischen und serbischen Architektur mehr Licht in die Frage bringt (vgl. Strzygowski, Kleinasien, ein Neuland S. 220 f., bes. auch S. 234). Ferner genügt es nicht einzelne Details aus der Masse herauszugreifen und zum Vergleiche heranzuziehen: nur eine systematische Durchforschung der Kunstschätze Dalmatiens, parallel mit dem Studium der serbischen Monumente, kann entscheidende Resultate geben. Gerade aber die in erster Linie in Betracht kommenden Denkmäler der dalmatinischen Küste kennt P. gemäß seinem eigenen Zugeständnis nicht durch Augenschein; und da diese Denkmäler schlecht oder garnicht publiziert sind, so kennt er sie also sehr ungenügend.

Der zweiten byzantinisierenden Periode der serbischen Architekturgeschichte widmet der Verfasser wenig Aufmerksamkeit. Er publiziert ein einziges Denkmal dieser Epoche, welches in architektonischer Hinsicht tatsächlich wenig bietet. Dieses wenige ist aber nicht verarbeitet: der Plan der Kraljeva crkva in Studenica weist einige Abnormitäten auf, über die der Verfasser kein Wort verliert (z. B. die auffällig unregelmäßige Apsidenform, die geschweiften Wandlinien u. dgl.).

Am meisten jedoch Anlaß zur Kritik bietet der dritte Abschnitt, welchen der Verfasser als byzantinisch-nationalen bezeichnet. Nun verschließt sich aber P. durchaus nicht der richtigen Einsicht, daß es gerade Salonik ist, von wo diese „nationale“ Bewegung ausgeht. Ein derartiger Ausgangspunkt gibt aber doch wohl zu denken. — P. hält die verschiedenen Steinmetzarbeiten für typisch slavisch, womit man wohl kaum einverstanden sein wird. — Unter den vielen von P. publizierten Fresken findet sich manches sehr wertvolle Stück. Vielleicht am interessantesten und zugleich wichtigsten sind die Fresken der Kraljeva crkva in Studenica vom J. 1314. Es ist ein Marienleben, welches sowohl in der Reihenfolge und Auswahl der zur Darstellung gebrachten Szenen, als auch in der Komposition der einzelnen Bilder eine ganz frappante Ähnlichkeit mit dem Mosaikenzyklus des Innennarthex der Kahrié-djami aufweist. Die Ähnlichkeit ist so groß, daß man glauben könnte, man habe direkte Kopien vor sich. Nun existiert aber, außer Kahrié-djami und Studenica, noch ein dritter, gleichfalls aus dem Anfang des XIV. Jahrhunderts stammender identischer Zyklus — auf dem Athos in Watopädi; und in Mistra haben wir einen noch ganz ungenügend bekannten und nicht bearbeiteten aus etwas späterer Zeit, der, wie es scheint, zu derselben Gruppe gehört. Daß diese vier Zyklen (und man kann getrost, was die Komposition anbetrifft, die Fresken Giottos in der Capella dell' Arena von Padua als fünftes Glied der Serie zufügen) nicht unabhängig voneinander sind, ist wohl klar. (Vgl. darüber Schmidt, Kahrié Djami.) Man wird gut tun, den Faden, der auf diese Weise in unsere Hände kommt, nicht mit einigen nichtssagenden Phrasen abzureißen, wie es P. tut, sondern wird ihn im Gegenteil in Zukunft sorgsam zu verfolgen haben. Die Fäden spinnen sich offenbar nach der von mir, Die Miniaturen des serbischen Psalters S. 87 f. angegebenen Seite.

Ich will mich nicht in Einzelheiten des Textes einlassen: der Verfasser gibt sich durchaus nicht als Fachmann und hat nicht die Praetention, kunstgeschichtliche Fragen zu lösen. Er teilt das Material, über welches er ver-

fügt, ganz einfach den Kunsthistorikern mit. Und da das Material reichlich ist, da Denkmäler zur Publikation gelangen, die wenig oder gar nicht bekannt sind, so verdient P. Pokryškin herzlichen Dank.

(Besprochen von **Nikolajević** in der Belgrader Дела 1907 1—14 d. SA.)

J. S.

E. Plastik.

Mrs. Arthur Strong, Roman sculpture from Augustus to Constantine. London, Duckworth 1907. XX, 408 S. 8⁰ mit 130 Tafeln. In derselben Serie, aus der wir XIV, 720 f. Lethabys Mediaeval art anzuzeigen hatten, erscheint jetzt das Buch der Frau Strong, eine sehr zeitgemäße Zusammenfassung dessen, was man für römisch im Gebiete der Plastik ansprechen kann. Ich möchte an dieser Stelle nur hervorheben, daß das Festhalten an der menschlichen Gestalt kein spezifisch römischer, sondern ein gemein-hellenistischer Zug ist, dem der Orient entgegenwirkt auf das Ornament hin. Nicht einmal die Bilderstürmer haben die Figur als solche, sondern lediglich die Ikone angefochten. Der Träger der alten griechischen Traditionen war das westliche Kleinasien, dort hat die figürliche Plastik in römischer Zeit ihren Stammsitz. Die mittelalterlichen Domskulpturen entstehen gewiß nicht im Anschluß an die römische Soldatenkunst, sondern schließen an die in Gallien über Marseille vornehmlich von Kleinasien aus importierte hellenistische Plastik. Und die Ara pacis steht wirklich in ihren end- und geistlosen Rankengewinden hinter den pergamenischen und vor allem hinter sehr vielen in Rom selbst befindlichen Sachen zurück. Das ist kein tendenziöses, sondern ein Urteil, das ich mir vor den Originalfragmenten nach reiflicher Beobachtung gebildet habe. Vgl. über das der römischen Kunst Eigenartige Orient oder Rom S. 8. J. S.

Josef Strzygowski, A sarcophagus of the Sidamara type in the collection of Sir Frederic Cook, Bart., and the influence of stage architecture upon the art of Antioch. The Journal of hellenic studies 1907, S. 99—122 mit 8 Tafeln und 16 Abbildungen im Text. Sir Cook besitzt den künstlerisch bedeutendsten Sarkophag der kleinasiatischen Gruppe (oben S. 387 f.), dessen Kenntnis ich Mrs. Arthur Strong verdanke. Die ungemein lebendig erfaßten Statuen veranlaßten mich, ihrem Ursprunge nachzugehen und da stellte sich denn heraus, daß sie den Typen nach zumeist auf Praxiteles zurückgehen. Das läßt sich für einzelne Motive positiv nachweisen, für andere nicht. Hatte ich bisher an Kilikien und Isaurien im allgemeinen, Ramsay an Tarsus im besonderen als Entstehungsort des Typus dieser Sarkophage gedacht, so drängt mich jetzt die schlagende Analogie der Figurenanordnung auf der Vorderseite der wahrscheinlich aus Antiochien stammenden „Maximians-Kathedra" in Ravenna dazu, auch diese Sarkophaggruppe mit dem Kulturzentrum dieses ganzen Kreises, d. h. der verschwundenen Metropole am Orontes in Zusammenhang zu bringen. Und dazu kommt eine weitere, unerwartete Bestätigung aus Pompeji. Puchstein hat erkannt, daß der vierte Stil enge Beziehung zur Theaterdekoration darin hat, daß fast typisch eine architektonisch gemalte Wand mit drei Türen wiederkehrt, eben die Bühnenwand. Diesen Typus zeigen auch noch die „kleinasiatischen" Sarkophage und Johannes d. T. zwischen den Evangelisten auf dem ravennatischen Elfenbeinthron. Nun bestehen verschiedene An-

zeichen für den Einfluß Antiochiens auf Pompeji; vor allem spricht das unerhört frühe Auftreten der gereihten Archivolte dafür. Dazu kommt ein Beweis, den die Byzantinistik liefert. Allgemein bekannt ist das schöne Engelrelief des British Museum mit der Aufschrift ΔΕΧΟΥ ΠΑΡΟΝΤΑ. Daß es nicht in Rom entstanden ist, liegt auf der Hand. Ich hatte schon in meiner Mschatta-Arbeit und sonst darauf verwiesen, daß es antiochenischen Ursprunges sei. Jetzt fügt es sich mit dieser Provenienz als Schlußglied in meine Beweiskette ein. Der den Einzelgestalten der ravennatischen Kathedra so verwandte Erzengel steht auf fünf Stufen in einem Türrahmen: Das ist die fünfstufige Theatertür, die wir in den Wandmalereien Pompejis so oft dargestellt sehen. — Im übrigen bewegt sich die Studie in Bahnen, wie sie Holl mit dem Nachweis betreten hat, daß die Ikonostasis das Proskenion des antiken Theaters sei (vgl. oben S. 727).

Frau Strong hat sich selbstlos der Mühe unterzogen, die Arbeit ins Englische zu übersetzen und sie in der Hellenic Society mit Lichtbildern vorzutragen. Dafür möchte ich hier herzlich danken. J. S.

Karl Goldmann, Die ravennatischen Sarkophage. Zur Kunstgeschichte des Auslandes XLII. Straßb., Heitz., 1906. 60 S. 8⁰ mit 9 Lichtdrucktafeln. Eine fleißige Arbeit, der jeder entwicklungsgeschichtliche Einblick fehlt. Uns nicht zugegangen. J. S.

E. A. Stückelberg, Die Ausgrabungen zu Disentis. Basler Zeitschrift f. Gesch. u. Alt. Kunde VI, S. 487—505 mit 10 Abbildungen. Endlich ein Fund, der uns vorwärts bringt wie für die Architektur die Forschungen Guyers, für die Malerei Zemp (oben S. 383 f.). In Disentis sind ausgedehnte Stuckreste gefunden worden, d. h. Proben in jenem Material, das z. T. vom Orient aus im Zusammenhange mit dem Ziegelbau eingeführt wurde, im frühen Mittelalter lange Zeit geherrscht und eine Fülle von Ornamenten nach dem Norden gebracht haben muß, die neben den einheimischen in Holz eine wesentliche Rolle gespielt haben. St. wird uns hoffentlich bald eine reich mit Abbildungsmaterial ausgestattete Monographie bieten. Die Schweiz fängt an, sich sehr energisch im Rahmen der frühmittelalterlichen Forschung geltend zu machen. J. S.

F. Malerei.

⟨A. Musil⟩, Kuṣeir ʿAmra. Herausgeg. von der K. Akademie der Wissenschaften. Wien, k. k. Hof- und Staatsdruckerei 1907. Bd. I: Text X, 248 S. 4⁰ mit 145 Textabbildungen und einer Karte von Arabia Petraea in drei Blättern, Bd. II mit 41 farbigen Tafeln ⟨von **A. L. Mielich**⟩. Ich muß das Buch auf orientalische Art von rückwärts nach vorn vorführen, um den Bezug zu Byzanz herzustellen. Da versuchen nämlich J. v. Karabacek und F. Wickhoff nachzuweisen, daß die Malereien von Amra der byz. Kunst angehören, worauf vielfach Analogien mit byz. Denkmälern hinweisen sollen. In Wirklichkeit aber sind Byzanz und Amra lediglich dadurch verwandt, daß sie von demselben Dritten, der späthellenistischen Kunst Syriens in römischer Zeit abhängen. Und was nun gar Karabacek herausbringen wollte: eine Datierung im Hauptbilde und eine Darstellung der Kaiserin Theodora als Vormünderin Michaels III (842—856), mit diesem und dem Obermundschenken, in einem dem Stiftermosaik von S. Vitale ähnlichen Nebenbilde, so ist dieses Resultat so schwach gestützt,

daß es bei der ersten unbefangenen Prüfung hinfällig wurde (Nöldeke ZDMG LXI, 222 f., Becker, Z. f. Ass. XX, 355 f.). Lassen wir diese Anhänge beiseite, dann bleibt eine ganz einzig prachtvolle Leistung übrig, an der Musil der Hauptanteil der Entdeckung und kulturellen Einordnung zukommt, dem Maler Mielich aber die Aufnahme des künstlerischen Bestandes zu danken ist. Warum die beiden im Titel nicht genannt sind, ist unerfindlich. Ich habe mir erlaubt, die Namen einzufügen, wie es m. E. hätte geschehen sollen.

Alle Welt erfuhr von der Entdeckung Musils; wenige nur wissen, wie ausdauernd D. H. Müller an der Durchführung gearbeitet und wie ernst der verewigte Riegl die Mitarbeit begonnen hat. Man lese darüber das Vorwort von Müller. Für den Byzantinisten verliert Amra nicht an Bedeutung dadurch, daß es kein byzantinisches Denkmal ist. Im Gegenteil sein Wert steigt auch für uns gerade dadurch beträchtlich, daß es uns eine — wie ich Z. f. bild. Kunst XVIII, 213 f. zeige — altchristlich-orientalische, mit dem Bildersturm in Byzanz wiederbelebte Richtung in ihrer arabischen Fassung vorführt. Abgesehen von dem Propheten oder Khalifen auf dem Minbar in der Hauptnische und der Darstellung der vom Islam besiegten Fürsten [dem KAICAP (von Konstantinopel), Rhodorikos (von Spanien), Chosdrois (von Persien) und Nagaschi (dem Negus von Abessynien) nebst anderen, deren Beischriften zerstört sind] erscheinen im Hauptsaal nur Bilder, wie sie in den ältesten orientalischen Kirchen und dann — eben in Anlehnung an das bei den Omajjaden Zulässige wieder im Bilderstreit üblich wurden: Jagd und Fischfang neben Szenen des täglichen Lebens. Daneben ist interessant, daß Chosroes das „byzantinische“ Kaiserkostüm trägt. Das hat, glaube ich, in Wien irregeführt. In Wirklichkeit ist damit deutlich bewiesen, daß das byzantinische Kostüm persischen Ursprunges ist. In den Nebenräumen des Hauptsaales, drei Baderäumen, finden sich antike Darstellungen: in einer Kuppel die eine Hemisphäre, in den Lünetten eines Kreuzgewölbes Badeszenen, in denen eines Tonnengewölbes schönleibige Figuren, u. a. eine Szene im Typus des Joseftraumes der Maximianskathedra. — Musil datiert die Dinge richtig in den Schluß der Omajjadenzeit, d. h. in die erste Hälfte des 8. Jahrh. Man sieht, wie unberührt vom eigentlichen Byzantinismus damals die Hofkunst von Damaskus war: In Amra überwiegen die hellenistischen Traditionen Syriens, in den Mosaiken der Kubbet es Sachra macht sich wie früher schon in Mschatta persischer Einfluß geltend. Byzanz bleibt ganz aus dem Spiele. — Noch ein Wort über die Tafeln. Mielich hat wahrhaftig sein Bestes geleistet. Bedauerlich ist, daß die Akademie der Wiss. der Expedition nicht unter allen Umständen einen Kunsthistoriker mitgab und zum mindesten bei der Publikation des Materials alles an Photographien bot, was dem Forscher gestatten würde, den Maler M. auf Schritt und Tritt oder in Stichproben nachprüfen zu können. Auch das finde ich in einer wissenschaftlichen Publikation nicht am Platze, daß man vom Grundriß angefangen jede Tafel malerisch inszenierte. Man hätte die Kosten sparen können. J. S.

Theodor Schmidt, Kachrié-Džami. I. Geschichte des Klosters Chora, Architektur der Moschee, Mosaiken des Narthex. Izvjestija des russ. arch. Instituts in Kpel. Bd. XI. Sophia 1906 (Leipzig bei Harrassowitz). IX, 306 S. 4^0 (russ.). Dazu gehört: Kachrié-Džami,

Album zum XI. Bde. der Izvjestija des russ. arch. Institus in Kpel. München, K. Kuhn, 1906. 92 Tafeln in Folio. Zeichnungen und Pläne, ausgeführt von dem Künstler N. K. Kluge. — Die Hauptsache ist in diesem bescheidenen Titel verschwiegen: 66 von den gebotenen 92 Tafeln sind vorzügliche Lichtdrucke nach photographischen Aufnahmen der Mosaiken, 20 andere nach der architektonischen Gesamterscheinung und den Details. Auf Kluge kommen also nur 6 Tafeln: zwei farbige Proben der Mosaiken am Anfange und am Schluß der Grundriß, die Schnitte und Profile. Es ist also eine wissenschaftliche Aufnahme, die uns vorgelegt wird, nicht wie man es in Wien beim Dom von Aquileja oder Kuseir Amra gemacht hat, ausschließlich die Aufnahme eines Architekten bezw. Malers, dessen Geschmack und Auffassung ja ganz interessant sein mag, aber die Wissenschaft im Grunde genommen nichts angeht. Das russische arch. Institut hat gezeigt, daß es sich im Rahmen seiner wissenschaftlichen Aufgaben zu halten weiß, wenn auch der Gegenstand zu allerhand effektvoller Aufbauschung reizen mochte. Für diese Haltung sei besonders gedankt. Die ganze Publikation ist eine durchaus ernste und würdige.

Schmidts Text zerfällt in vier Teile: Geschichte des Choraklosters, Architektur der Chorakirche, Mosaiken des Innennarthex und Mosaiken des Außennarthex. Dagegen soll die gesamte reiche Ornamentik der Kahrié-djami, die zahlreichen dekorativen Skulpturen (welche z. T. schon auf Taf. 83—88 zur Veröffentlichung gelangen), die zwei arg zerstörten Mosaiken im Katholikon (Taf. 68), sowie die Marmortäfelung der Wände des Hauptraumes (Taf. 77—80), endlich die Freskobilder — mit im zweiten Bande besprochen werden.

Für die Geschichte des Choraklosters mußte eine Reihe von Dokumenten herangezogen werden, die noch nicht publiziert (Anhang I und II), oder publiziert, aber noch nicht verwertet waren (so die Konzilsakten von 536, die von Chr. M. Loparev herausgegebene Vita S. Theodori Chorensis, die von M. Treu gedruckten Gedichte des Theodoros Metochites u. dgl.). Auf Grund des von Du Cange, Banduri, Paspati gesammelten Materials und der aufgezählten neuen Dokumente läßt sich jetzt die Geschichte des Klosters folgendermaßen darstellen. Die Anfänge des Choraklosters sind in legendarisches Dunkel gehüllt. Es ist möglich, daß das „Dorfkloster" (denn das ist die Übersetzung des Namens ἡ μονὴ τῆς χώρας) eine noch vorkonstantinische Schöpfung ist. Bei der Begründung von Konstantinopel blieb das Kloster außerhalb der Stadtmauer. Erst als Theodosius die Stadt erweiterte, wurde die Chora in die Mauer eingeschlossen. Zu Justinians Zeiten muß das Kloster schon eine ziemliche Bedeutung besessen haben, da sein Abt Joannes mehrere Protokolle des Konzils von 536 unterzeichnet hat. Im Anfange des 7. Jahrh. wurde Priskos, der Schwiegersohn des Kaisers Phokas, von Maurikios in die Chora verbannt, und damit beginnt die Baugeschichte der Chorakirche, der Kahrié-djami. Denn Priskos baute die große Kuppelkirche der Mutter Gottes und des Erzengels Michael, deren Grundriß, wie der Verfasser vermutet, sich noch in der gegenwärtigen Moschee erhalten hat. Der Bau des Priskos ist in der Zeit des Bilderstreites profaniert worden und soweit zerstört, daß nach 843 die Mittel des Klosters nicht ausreichten, um die Kirche zu restaurieren: die Mönche zogen es vor, ein neues Bethaus von bescheidenen Dimensionen und ein-

facherer Konstruktion aufzuführen und den alten Kuppelbau verwahrlosen zu lassen. Das 10. und die erste Hälfte des 11. Jahrh. sind für die Chora eine Zeit des tiefsten Verfalls gewesen: die finanzielle Not war so groß, daß sich die Mönche entschließen mußten, die Reliquien des hl. Babylas, den größten Schatz des Klosters, an das Studitenkloster zu verkaufen. Die Schwiegermutter des ersten Komnenen Alexios I rettete das Kloster aus dieser Not. Sie erbaute die heutige Chorakirche — z. T., wie es scheint auf den alten Fundamenten des Priskos. Der Sohn Alexios' I, Isaakios Porphyrogennetos, übernahm nach dem Tode seiner Großmutter das Patronat über das Chorakloster. Der Verfasser führt ein Kapitel aus einem noch unedierten Typikon des thrakischen Klosters der *Θεοτόκος Κοσμοσώτειρα* an, aus welchem zu ersehen ist, daß Prinz Isaakios nicht unbedeutende Spuren in der Baugeschichte der Kahrié hinterlassen hat. Dann kamen die schweren Zeiten des Lateinischen Kaisertums (1204—1261). Daß dabei die Chorakirche stark gelitten hat, wird zwar von keinem Annalisten ausdrücklich berichtet, geht aber aus der Tatsache hervor, daß die Reliquien des hl. Germanus um diese Zeiten aus dem Kloster verschwinden und nach Frankreich überführt werden.

Um die Wende des 13. Jahrh. bekommt das Kloster einen neuen Patron in dem feinen kunstsinnigen Finanzminister und Reichskanzler des Kaisers Andronikos d. Älteren, in Theodoros Metochites († 1332). Über dessen Tätigkeit bringen die aus vielen Gründen sehr schätzenswerten Gedichte des Metochites, sowie die Mitteilungen des Nikephoros Gregoras und des Philotheos von Selymbria die erwünschte Aufklärung, Theodoros Metochites fand die Kirche in arg verwahrlostem Zustande vor — nur das Katholikon war nicht baufällig geworden. Er ließ also alle Bauteile, die in schlimmem Zustande waren, entweder ausbessern, einiges wohl auch neu aufbauen. Die wiederhergestellten Nartheces ließ er mit Mosaiken schmücken, das Refektorium mit Fresken ausmalen. Aus dem letzten Jahrhundert der byzantinischen Geschichte sind nur wenige bedeutungslose Tatsachen für das Chorakloster bezeugt. Bei der Erstürmung Konstantinopels durch die Türken hat die Kirche besonders schwer gelitten, weil in ihr der Kampf um das Palladium der Kaiserstadt, das wundertätige Hodegetriabild, ausgekämpft wurde. Im Anfang des 16. Jahrh. ist dann die Chorakirche zur Kahrié-djami geworden, zu einer kleinen unbedeutenden Moschee; die Mosaiken wurden z. T. heruntergeschlagen, z. T. übertüncht, die skulpierten Köpfe verunstaltet, die Fresken mit Kreidefarbe übermalt.

Nach dieser Darlegung der Geschichte des Choraklosters gibt der Verfasser eine Übersicht über die Literatur der Kahrié. Außer der vor 26 Jahren geschriebenen kleinen Monographie von Kondakov und den schön gestochenen aber im höchsten Grade ungenauen Tafeln von D. Pulgher, sowie den verschiedenen photographischen Aufnahmen nebst dem Catalogue explicatif von André Leval gibt es nur wenig zu nennen. Der Verfasser hat wohl recht, wenn er sagt, die Mosaiken der Kahrié hätten ein andres Schicksal verdient: gerade weil sie dem 14. Jahrh. angehören, sind sie von ganz unschätzbarer Bedeutung für die Kunstwissenschaft.

Der zweite Teil des Buches (p. 59—115) ist der Baugeschichte der Chorakirche gewidmet. Der Verfasser geht vom Studium des Planes (Taf. 89) aus. Dieser Plan weist eine Reihe von Besonderheiten auf, welche selbst

für byzantinische Verhältnisse allzu seltsam sind. Schon Kondakov und nach ihm G. Millet haben die Erklärung darin gesucht, daß die Kirche eben nicht ein Werk aus einem Gusse sei, sondern eine recht bunte Baugeschichte haben müsse. Beide Herren haben sich nun aber nicht sonderlich bemüht, der Frage auf den Grund zu gehen, sie haben sich vielmehr mit Hypothesen begnügt, deren Haltlosigkeit bei genauerem Zusehen fraglos ist. Der Verfasser zieht den langsameren aber sicheren Weg baugeschichtlicher Analyse vor. Zuerst scheidet er die türkischen Umbauten aus, dann die byzantinischen des 14. und 15. Jahrh. Eine genaue inhaltliche Analyse der Mosaikenzyklen, welche jedenfalls nicht später als in den Anfang des 14. Jahrh. zu setzen sind, beweist, daß diese Zyklen ein durch und durch einheitliches Ganzes darstellen, und folglich ein späteres Entstehen, als zur Zeit des Metochites, für die mit Mosaiken geschmückten Bauteile ausgeschlossen ist. Auf diese Weise wird der Bau des Metochites rekonstruiert, dann der Bau des Isaakios Komnenos, dann der Bau seiner Großmutter. Es erweist sich dabei, daß sämtliche Seltsamkeiten, welche das Studium der Baugeschichte der Kirche notwendig gemacht haben, sich schon in dem Bau der Dukäna vorfinden. Der Verfasser sieht die einzige Erklärung der besagten Sonderbarkeiten darin, daß die Kirche der Dukäna aus einer teilweisen Restauration der zerstörten Kirche des Priskos (aus dem Anfange des 7. Jahrh.) und einer Verschmelzung derselben mit dem Bethaus des Michael Synkellos (aus der Mitte des 9. Jahrh.) hervorgegangen sein müsse. In einem besonderen Kapitel, welches der Geschichte des byzantinischen Kuppelbaues gewidmet ist, beweist der Verf., daß die Kirche der Dukäna in ihrem Hauptteil ganz den Bauformen des 6.—7. Jahrh., keineswegs aber denen der Komnenenzeit entspricht. Die Resultate, zu denen der Verfasser in den beiden ersten Teilen des Buches gelangt, tragen wesentlich dazu bei, die Datierungsfragen, welche beim Studium der Narthexmosaiken gestellt werden müssen, fast objektiv gelöst erscheinen zu lassen. Die Urheberschaft der Dukäna (zweite Hälfte des 11. Jahrh.), welche Kondakov annahm, wird durch die Baugeschichte ausgeschlossen. Möglich ist es, daß die Nartheces schon von Isaakios Komnenos (Anf. des 12. Jahrh.) in ihrer gegenwärtigen Form gebaut worden sind; daß er aber auch die Mosaiken geschaffen hat, machen die Dokumente, welchen der erste Teil gewidmet ist, durchaus unwahrscheinlich. Die Mosaiken gehören wohl sämtlich dem Theodoros Metochites.

Dieses letztere zu beweisen unternimmt der Verfasser im 3. und 4. Teile des Buches (p. 116—168 und 169—225). Er geht dabei von einer ikonographischen Analyse aus. Zunächst werden die Einzelfiguren der Kuppeln des Innennarthex auf Kostüm und Attribute geprüft. Dann folgt eine Übersicht über die noch vorhandenen mittelalterlichen Bilderzyklen aus dem Madonnenleben, wobei auf deren orientalischen Ursprung hingewiesen wird. Endlich werden die Mosaiken des Innennarthex der Reihe nach vorgenommen, wobei sich erweisen läßt, daß 1. mehrere Mosaiken auf ikonographischem Wege sicher ins 13.—14. Jahrh. datiert werden können, und 2. die Vorlage, welcher der Mosaizist folgte, sicher vor dem 9. Jahrh. entstanden und — für mich (Serbischer Psalter S. 135) eine sehr wertvolle Bestätigung — sicher syrischen Ursprungs sein muß. Der Verfasser meint, die Mosaiken seien wohl Kopien — allerdings recht oft ungenaue Kopien —

der Fresken, mit denen der Abt Michael Synkellos, ein Syrer aus dem Sabaskloster, nach Beendigung des Bilderstreites das von ihm erbaute Bethaus der Chora schmücken ließ. Dann kommt der Verfasser auf die merkwürdigen Analogien, die er zwischen den Choramosaiken einerseits und den Malereien des Athosklosters andrerseits konstatiert. Die ältesten Marienfresken des Athos befinden sich in Vatopedi, vom Jahre 1312, und sind also zur Zeit des Metochites entstanden, — eine Tatsache, welche um so bedeutsamer ist, als, wie der Verfasser p. 45 Nr. 5 ausführt, die Nachkommenschaft des Metochites in lebhafter Weise sich für die Athosklöster interessierte, und gerade Vatopedi mit der Chora wenigstens um die Mitte des 14. Jahrh. (p. 44 Nr. 3) in regem Verkehr steht. Der Verfasser hätte noch die Fresken der Kraljeva crkva in Studenica in Serbien vom Jahre 1314 (die Fresken sind unlängst von P. Pokryškin publiziert, Tafel 57, 60, 62, 63) heranziehen können, wenn dieselben ihm schon hätten bekannt sein können: die auffällige ikonographische Übereinstimmung dieser Fresken mit den Kahriemosaiken wird in das rechte Licht gerückt, wenn man an die nahen Beziehungen zwischen dem serbischen Königshause und Theodoros Metochites denkt, welche dazu geführt haben, daß schließlich die Enkelin des Metochites serbische Königin wurde (Schmidt, p. 44 Nr. 12).

Das sichere Ergebnis der ikonographischen Analyse der Madonnenmosaiken des Innennarthex ist folgendes: Einige Mosaiken sind sicher aus der Zeit des Metochites, einige entstammen wahrscheinlich dieser Zeit, andere lassen sich überhaupt auf diesem Wege nicht datieren. Bleibt zu untersuchen, ob zwischen den einzelnen Bildern Stilunterschiede vorhanden sind, welche darauf weisen könnten, daß ein Teil der Kompositionen vielleicht noch von Isaakios Komnenos stammt, und nur ein Teil von Metochites — man könnte sich ja vorstellen, daß der kunstsinnige Reichskanzler in den Nartheces etwa schon eine Mosaikdekoration vorfand, die aber stark beschädigt war, so daß einzelne Mosaiken heruntergeschlagen und durch neue ersetzt werden mußten, andere bloß geflickt worden sind. Der Verfasser leugnet bedeutsame Stilunterschiede, welche auf chronologischem Wege ihre Erklärung finden könnten.

Im Außennarthex behandeln die Mosaiken mit epischer Breite und Weitläufigkeit das Leben Christi, mit dem Traume Josephs und der Reise nach Bethlehem beginnend und mit dem Einzug in Jerusalem schließend. Die Passion des Heilandes war, wie der Verfasser wahrscheinlich macht (p. 81—84), auf den Wänden des Außennarthex dargestellt und ist von den Türken heruntergeschlagen worden. Die ikonographische Analyse der Mosaiken in den Gewölben und Lünetten bringt den Verfasser zum Schluß, hier habe dem Künstler als Vorlage eine miniierte Evangelienhandschrift gedient. Auf ikonographischem Wege datieren lassen sich nur die wenigsten Kompositionen. Bei der völligen stilistischen Einheit der Bilder genügt es, wenn das wenigstens bei einigen möglich ist. Das aber ist der Fall, und zwar gehören alle datierbaren Mosaiken dem Anfang des 14. Jahrh. an.

Ein besonderes Kapitel (p. 204ff.) ist den vier Ikonen, die sich unter den Mosaiken der Nartheces finden, gewidmet. Da ist zuerst die χώρα τοῦ ἀχωρήτου, von welcher schon in meinen „Miniaturen des serbischen Psalters" p. 129f. die Rede war. Der Verfasser zeigt an der Hand von zahlreichen Analogien, daß die Komposition die immaculata conceptio darstelle, jedoch

nicht an sich, sondern, wie die von Uspenskij und Kondakov publizierten Artos-panaghiare beweisen, mit eucharistischen Beziehungen. — Dann kommt der Erlöser über der Eingangstür in den Innennarthex, den der Verfasser gleichfalls in eucharistischem Sinne deutet. Er wendet sich, was die Chronologie des Mosaiks anbetrifft, scharf gegen den Ansatz von Kondakov (p. 213). — Drittens bespricht der Verfasser die kolossale Gruppe des Heilands mit der Theotokos. Er sucht nach Parallelen für die Komposition und findet nur zwei: das Mosaikbild der Martorana (Photographie Sommer 1351) und den mittleren Teil der Miniatur des Kosmas (Alexandrinische Weltchronik p. 162), den Teil, den z. B. Bayet, L'art byzantin, p. 73 Fig. 22, allein abbildet. Es ließen sich wohl noch andre Parallelen finden, so die Miniatur des Iviron-Evangeliars Nr. 5 (Photographie in der Collection des Hautes-Études, G. Millet, B 69). — Endlich kommt dann das Stifterbild des Metochites über der Eingangstür in das Katholikon an die Reihe. Der Verfasser stellt nun einen Vergleich der vier Christusbilder an und konstatiert, daß die Unterschiede im Gesichtstypus, der Zeichnung und Technik sehr geringfügig sind und zu der Annahme gleichzeitiger Entstehung zwingen. Somit ist dann der Beweis erbracht, daß sämtliche Mosaiken der Kahrié-djami dem Theodoros Metochites gehören.

Schmidt hat sich mit seiner peinlich gewissenhaften Arbeit das größte Verdienst erworben. Er hätte seine Studien leicht ins Uferlose ausdehnen und uns ikonographische Detailuntersuchungen über die Landschaft, die Gesten u. dgl. liefern können; doch blieb er bei dem für seine Aufgabe Wesentlichen. Hoffen wir, daß der zweite Band bald erscheint und ähnlich wertvoll wird. J. S.

Antonio Muñoz, Codex purpureus Sinopensis (Paris, Suppl. Gr. 1286). Nuovo Bullettino di archeologia cristiana 12 (1906) 215—237 (dazu Tafel 7). Ikonographische und stilistische Würdigung der Malereien, welche diese 1899 zu Sinope entdeckte Hs des Matthäusevangeliums schmücken. M. setzt die Hs an das Ende des 6. Jahrh. und betrachtet sie gleich dem Codex von Rossano und der Wiener Genesis als ein Erzeugnis kleinasiatischer Kunst. C. W.

A. Bauer und **J. Strzygowski**, Eine alexandrinische Weltchronik. Besprochen von **Theodor Schmidt** im Viz. Vremennik 13 (1906) S. 445—449, von **J. Leipoldt**, Zeitschrift der Deutschen morgenl. Gesellschaft LX (1906) 387—390. Vgl. oben S. 632 ff. J. S.

E. Rjedin, Die Weltgegenden und Völker nach Ephoros in den illustrierten Handschriften der Abhandlung des Kosmas Indikopleustes. (russ.) Mit 6 Textbildern. Viz. Vremennik 13 (1906) 352—363. R. behandelt die Bilder, die sich in den griechischen und russischen Hss der „christlichen Topographie" des Kosmas dort finden, wo eine Stelle des alten Geographen Ephoros über die Verteilung der Völker nach den vier Himmelsrichtungen angeführt wird. E. K.

Luigi de Gregori, Arte bizantina. Rivista d'Italia 1907 S. 332—345 mit 14 Abbildungen. Besprechung des Buches von Muñoz über die Ausstellung in Grottaferrata. Uns interessiert der Schluß, der wörtlich lautet: „Il Muñoz, intanto, sta preparando la pubblicazione delle miniature da lui trovate nella misteriosa biblioteca del Serraglio a Costantinopoli, nella quale è potuto penetrare con speciale decreto emanato dal Sultano. E i

codici fin quì ignorati, che si conservano in quella biblioteca, devono avere per la storia dell' arte bizantina un' importanza grandissima". Der italienische Leserkreis wird hier falsch unterrichtet. Muñoz hat den Oktateuch des Serail keineswegs entdeckt und dieser war nicht bis jetzt unbekannt. Das Verdienst gebührt vielmehr dem Direktor des russischen arch. Instituts in Kpel F. J. Uspenskij, der im April 1905 bereits darüber schrieb (B. Z. XIV 671) und zu gleicher Zeit darüber auf dem Athener Archäologenkongreß sprach (XIV 750). Das russische Institut muß jeden Tag die Publikation des Codex bringen (XVI 414) und es würde Muñoz in Fachkreisen gewiß verübelt werden, wenn er dieser sorgfältig vorbereiteten Arbeit zuvorkommen wollte. J. S.

⟨Pio Franchi de' Cavalieri⟩, Il Menologio di Basilio II (Cod. Vatic. gr. 1613). Codices e Vaticanis selecti vol. VIII. Torino, Fratelli Bocca 1907. Bd. I Testo. XXII, 125 S. Gr. fol., Bd. II 450 Tafeln in Phototypie. 400 Lire. (Vgl. oben S. 696.) Die Hauptsache, den Tafelband, kenne ich nicht. Die mir zugesandten Proben zeigen einen doppelseitigen Druck in Braun, wobei die Bilder undeutlich sind, und einen einseitigen Druck in Schwarz, der das Bild gut zur Geltung bringt. Fehlen auch in der fertigen Ausgabe die Unterschriften? Und sind auch da keine Farbenproben gegeben? Gegenüber den Ausgaben von Albani und jetzt von Uspenskij bedeutet die vatikanische Ausgabe einen großen Fortschritt; ich würde nur raten neben dieser unhandlichen und teuren Publikation, die Bild und Text umfaßt, eine billigere zu veranstalten, die nur die Bilder gibt und ungebunden ist, so daß der Kunsthistoriker die Blätter durcheinanderschieben und vergleichen kann. — Den Textband anlangend gibt der consilio et opera curatorum bibliothecae vaticanae anonym erschienene Band — es ist ganz unmodern, den Namen des Autors zu unterdrücken, wenn die Arbeit tatsächlich von einem Einzelnen geleistet und in der Sprache landesüblich d. h. nicht lateinisch verfaßt ist — zuerst Auskunft über den von Kpel nach Mailand und Rom gelangten Codex, dann über Einband und Lagen, endlich über die Miniaturen. Es sei sicher, daß der Codex für Basileios II (976—1025) ausgeführt, die Typen der Darstellung aber nicht erst für ihn geschaffen seien. Denn diese nähmen bisweilen auf eine Fassung der Legenden Bezug, die nicht die in der Hs gegebene sei. Da aber in einzelnen Korrekturen zur Herstellung des Einklanges mit dem vorliegenden Texte vorgenommen seien, so stände wenigstens außer Zweifel, daß wir das Original des Basileios, nicht etwa eine Kopie nach demselben in Händen hätten.

Die Beweise, die der Verf. dafür vorbringt, daß für die Miniaturen ältere, womöglich altchristliche Vorbilder vorlägen, kann ich nicht anerkennen. Freilich habe ich die Tafeln nicht zur Hand. Aber wenn wirklich p. 171 eine syrische Basilika, p. 202 der Tempel von Kyzikos, p. 341 eine Basilika von Ephesos usf. nachgebildet wäre und es sich nicht vielmehr um typische Hintergrundarchitekturen ohne direkten Bezug auf einst wirklich bestehende Gebäude handelte, hätte ich davon gewiß beim wiederholten Durchsehen des Codex Notiz genommen. Solche Arbeiten sollten eben Kunsthistoriker machen; unter den Beamten der vatikanischen Bibliothek („noi profani") ist, glaube ich, kein einziger Fachmann. Die Folge davon ist, daß man Millet ausschreiben mußte, ohne ihn nachprüfen zu können.

Ich habe gar nichts gegen die Annahme alter Überlieferung, halte sie vielmehr für sicher; nur kann sie nicht so bewiesen werden, wie es hier geschieht.

Die acht Künstler anlangend, deren Namen der Besteller (?) neben jeder Miniatur an den Rand geschrieben hat, begnügt sich der Autor die bisherigen Urteile bes. Venturi zu zitieren und diese zu glossieren; die Frage dieses eigenartigen Betriebes bleibt unberührt. Es wird dann das Verhältnis zu den anderen illustrierten Menologien besprochen, so zu dem der Moskauer Synodalbibliothek, das sich im Januar mit dem vatikanischen berührt. Fr. de' C. nimmt an, daß beide von einem Synaxarion ähnlich dem vatikanischen abhängen, das aber reichhaltiger als das letztere war. Ein Kunsthistoriker, der die ganze Gruppe zusammenfaßt, wird da reichlich zu tun haben. Bei Beschreibung der Miniaturen legt der Autor das Hauptgewicht auf die Angabe der Farben und den Vergleich mit verwandten Darstellungen. Im letzteren Falle will Fr. de' C. den Kunsthistorikern nicht vorgreifen. Mit Recht betont er, wie sehr diesen die Kenntnis des Textes nützen könne. Man frägt nur: warum ist zur Herausgabe des Menologiums — die 116 Seiten des eigentlichen Textes beschäftigen sich ausschließlich mit den Miniaturen — nicht ein Kunsthistoriker berufen worden? Die Vaticana sollte daran nicht Mangel haben. Was Fr. de' C. geleistet hat, wird jedenfalls von uns dankbar hingenommen und geschätzt werden. Die Arbeit war für ihn doppelt schwierig und er hat sich ihrer mit aller Aufopferung angenommen. J. S.

Josef Strzygowski, Kleinarmenische Miniaturenmalerei. Die Miniaturen des Tübinger Evangeliars MA XIII, 1 vom J. 1113 bezw. 893 n. Chr. Veröffentlichungen der K. Universitätsbibliothek zu Tübingen. I. Atlas zum Katalog der armenischen Handschriften (vgl. oben S. 682). Tübingen 1907 S. 18—43 in 4⁰ mit 2 Farben- und 2 Lichtdrucktafeln und 11 Abb. im Texte. Die Miniaturen dieses Evangeliars sind von Bedeutung als das früheste sicher lokalisierte und datierte Beispiel jenes von Persien über Armenien nach Byzanz vordringenden Geschmackes, der dann überall gültig für die ornamentale Ausstattung von Handschriften geworden ist. Das Kloster Drarsak in Kilikien, in dem das Tübinger Evangeliar geschrieben ist, muß ein Hauptstützpunkt der neuen Bewegung gewesen sein, es hat durch Jahrhunderte armenische Kirchen und Klöster mit Bilderhandschriften versorgt. Auf Grund der Typenvergleichung läßt sich der rein orientalische Charakter des Schmuckes deutlich nachweisen. Besonders charakteristisch sind die Initialornamente: es sind die typischen Knotenbuchstaben, die jedem Byzantinisten genau bekannt sind. J. S.

A. Baumstark, Drei illustrierte syrische Evangeliare. Oriens christianus 1904 S. 409—414. Nestorianisches Evangeliar der Bibliothek des hl. Grabes zu Jerusalem vom J. 1679, ähnlich dem im Museo Borgiano v. J. 1596 kopiert nach einer Vorlage vom J. 1254. Näher besprochen werden das Jonasbild und der Ersatz des Figürlichen durch Ornament. Zwei Evangeliare im jakobitischen Markuskloster in Jerusalem, eines vom J. 1212 mit 12 Bildern, das andere vom J. 1221 entstanden im Muttergotteskloster bei Edessa mit sieben Bildern, beide geometrisch ornamentiert. B. verspricht diese Darstellungen aus dem NT bald in Abbildungen vorzulegen. J. S.

Josef Strzygowski — V. Jagić, Die Miniaturen des serbischen Psalters der Kgl. Hof- und Staatsbibliothek in München. (Vgl. B. Z. XVI 395.) Besprochen von **Božidar S. Nikolajevic** im Srpski Kńizevni Glasnik 143, 60—66, **Anonymus** im Letopis Matice Srpske 242 S. 105 ff., **Charles Diehl** im Journal des savants 1907, 298—311 (vgl. dazu oben S. 644 ff. die Rezension von Baumstark). K. K.

G. B. Cervellini, Marino, Emanuele e Costatino Zane. Estratto dal Nuovo Archivio Veneto, Nuova Serie, vol. XII. p. II (Venezia 1907) S. 1—8. Unterscheidet drei Personen, wahrscheinlich Brüder dieses Namens, von denen Emmanuel als Schriftsteller und Maler, Marino als Schriftsteller, Konstantin als Maler bekannt ist. J. S.

W. Petkowić, Ikonographie der Klosterkirchen in Serbien („Nowa Iskra" 1906. Oktober, November, Dezember). Es wird konstatiert, daß von den Wandmalereien aus dem 13. Jahrh. sehr wenig vorhanden ist (Žiča, vielleicht Studenitza), daß die Malerei der Kirchen zu Rawanitza, Manassija und Kalenić dem 14.—15. Jahrh. angehört und daß der größte Teil der Gemälde das Produkt der späteren Restaurationen (aus dem 16. und 17. Jahrh) ist. Die Gemälde sind im Geiste der byzantinischen Malerei komponiert, diejenigen aus dem 16. Jahrh. zeigen mehrere Parallelen mit der Malerei der Athoskirchen. Nationale Elemente sind in der Spätzeit besonders bemerkbar. Sonst hat die Ikonographie der Klosterkirchen in Serbien nichts, was der Ikonographie der übrigen Kirchen auf der Balkanhalbinsel (insbesondere denjenigen in Alt-Serbien und Macedonien) fremd wäre. Es wird auch von dem Einfluß der Kirchenhymnen auf einzelne Kompositionen gesprochen. Besonders interessant sind in dieser Hinsicht zwei Kompositionen (in Žiča und Rawanitza), die die Illustrationen eines Gesanges sind, der bei der Abendmesse während der Weihnachten gesungen wird. Interessant ist auch die Komposition der „Vierzig Märtyrer", die dreimal (und immer bei dem Eingang in die Kirche oder in die Kirchennebenräume) vorkommt (Žiča, Studenitza, Gradatz). Der Kultus der Vierzig Märtyrer war im Orient weit verbreitet und in Serbien besonders gepflegt. Die ganze Arbeit ist als Orientierung für spätere Forschungen zu betrachten. J. S.

G. Kleinkunst (Elfenbein. Email usw.).

Ormonde M. Dalton, A second silver treasure from Cyprus. Archaeologia LX p. 21—24 mit 2 Tafeln und 17 Abbildungen. Ein Fund, der, abgesehen von einem Teil, der in Cypern blieb, jahrelang den Kunsthandel in Aufregung versetzte, ist jetzt in feste Hände übergegangen. Pierpont Morgan hat die für die Entwicklung der christlichen Kunst höchst wertvolle Sammlung erworben und Sambon sie zuerst in Le Musée, April 1906, veröffentlicht. D., der überaus tüchtige Gelehrte des British Museum, versucht ihn jetzt wissenschaftlich einzuordnen. Nach seinen, in diesen Blättern wiederholt besprochenen Arbeiten (seine letzte größere freilich „The treasure of the Oxus" ist uns nicht zugegangen) war er ganz der Mann dazu. B. Z. X 730 f. ist der erste kyprische Silberfund angezeigt. Sommer 1902 wurde in der Nähe der zweite, unendlich viel reichere Schatz gehoben, Silber- und wertvolle Goldsachen. Er wird berühmt werden durch seine überaus reiche Serie von Silberschüsseln mit Dar-

stellungen aus der Geschichte Davids. Ich zähle diese hier auf, indem ich in Klammer hinzusetze, wo sie sich jetzt befinden und welchen Durchmesser sie haben.

1. David tötet den Löwen (Morgan, 14 cm).
2. David tötet den Bären (Cypern, 14 cm).
3. Samuels Bote kommt zu David (Cypern, 14 cm).
4. Samuel salbt David (Morgan, 27 cm).
5. David vor Saul (Morgan, 27 cm).
6. David legt Saul Rüstung an (Morgan, 27 cm).
7. David mit Goliat sprechend (Morgan, 14 cm).
8. Davids Kampf mit Goliat (Im Handel, sehr groß).
9. Davids Hochzeit (Cypern, 27 cm).

D. sucht Provenienz und Alter auf das 6. Jahrh. und Syrien festzustellen und die Bedeutung für die Geschichte der Psalterillustration herauszuarbeiten. Ich möchte darauf hinweisen, daß die Architekturen im Hintergrunde der Darstellungen mit dem von mir bis jetzt nur im oberägyptischen Theben nachgewiesenen „Fingerblatt" geschmückt sind (vgl. meinen Catalogue Koptische Kunst XIV, 44, 68 f., 81, 91, 100) und, was den Psalter anbelangt, so liegt ja jetzt meine Arbeit über die serbische Kopie einer syrischen Redaktion vor, die D.s Annahme bestätigt.

Außer diesen Davidschüsseln wurden noch andere von der schon durch den ersten Schatz bekannten Art gefunden, hauptsächlich aber Goldsachen, deren reichsten Teil Morgan erworben hat: 16 Medaillons darstellend Tiberios, Maurikios, Justinos, Justinianos und Theodosios, dann sehr wertvolle Halsketten, Armbänder und Ohrringe. Andere Schmucksachen und Goldmünzen des 7. Jahrh. blieben in Cypern zurück. Als Morgan den Hauptteil erwarb, ging ein Goldmedaillon in meinen Besitz über. Es zeigt auf der Vorderseite eine Nachbildung des verlorenen Mosaiks an der Fassade der Geburtskirche in Bethlehem (vgl. Hellenist. und koptische Kunst in Alexandria S. 92): *τὴν ἁγίαν Χριστοῦ γέννησιν καὶ τὴν Θεομήτορα ἐγκόλπιον φέρουσαν τὸ ζωοφόρον βρέφος καὶ τὴν τῶν μάγων μετὰ δώρων προσκύνησιν.* Auf der Rückseite die Taufe Christi. Eine Gesamtpublikation des Schatzes wird der Kunstwissenschaft die größte Förderung bringen. J. S.

Anonymus, Sancta Sanctorum. The Edinburgh Review Nr. 420 (April 1907) S. 465—488 (mit zwei Tafeln). Knüpft an die Publikation von **Ph. Lauer** (vgl. B. Z. XVI 393 f.) an. C. W.

Ph. Lauer, Le trésor du Sancta Sanctorum. Monuments Piot XV (1907) fasc. I u. II. Paris, Ernest Leroux 1906. 142 S. 4⁰ mit XII Tafeln und 35 Abb. im Texte. Ausführliche Bearbeitung der S. 393 besprochenen vorläufigen Publikation. Wird besprochen, sobald auch Grisars deutsche Bearbeitung erschienen ist. J. S.

H. Grisar S. I., Dionysius Areopagita in der alten päpstlichen Palastkapelle und die Regensburger Fälschungen des 11. Jahrhunderts. Zeitschrift für katholische Theologie 31 (1907) 1—22. Bei der Eröffnung des Schatzes der sancta sanctorum wurde ein von Fälschungen und Irrungen strotzendes Dokument gefunden. 'Es wurde zu St. Emmeram, wahrscheinlich von dem Mönche Otloh, geschrieben, als Papst Leo IX 1052 daselbst auf seiner Reise verweilte, und diesem Papste als

Begleiturkunde' für das Schulterblatt des hl. Dionysius 'nach Rom mitgegeben'. C. W.

Josef Strzygowski, Die Kanzel von Kairûan. Eine Bitte an die französische Regierung. Kunstchronik 1906/7 Sp. 386—389. Das für die Bestimmung des persischen Einschlages in die byzantinische, islamische und abendländische Kunst überaus wichtige Minbar der Moschee von Kairûan, datiert ca. 856/7 n. Chr., die älteste typisch ausgebildete und unerhört reich mit Ornamenten geschmückte Holzkanzel des Islam steht in Gefahr verständnislos restauriert zu werden. Briefliche Mitteilungen des Dr. E. Kühnel verständigten mich von ihrer Zerlegung in einem Magazin. Deshalb mein Aufruf. Salomon Reinach hatte die Güte sofort an Direktor Merlin in Tunis zu schreiben, er glaubt nicht, daß dieser „immer sehr geschätzte Minbar in barbarische Hände gelange". Der bekannte Arabist, Architekt H. Saladin hat den Sekretär der tunesischen Regierung B. Roy, einen Kenner islamischer Kunst, verständigt, René Dussaud hat sich ebenfalls für die Sache eingesetzt. Hoffen wir, daß es den vereinten Kräften gelingt in Kairûan durchzusetzen, was bei uns z. B. in Aachen unmöglich ist.

Inzwischen ist ein neuer Brief Kühnels vom 6. V. eingelangt, der meldet, daß sich die Restaurierung, so weit vorläufig festzustellen war, auf eine Reihe von Tafeln der Rückwand erstreckt. Sie waren nicht mehr vorhanden, sondern durch eingelegte Zeichnung auf Papier ersetzt. Besonders mitgenommen aber seien die schrägen Brüstungen, die bereits in neues Holz gefaßt wurden. Sie und die kleineren Dreiecke, welche nach den Treppen überleiten, fehlen bereits. Diese Stücke werden sich wohl in den Händen des Restaurators befinden. Man sollte den Minbar keinesfalls zusammensetzen, bevor nicht ein in der islamitischen Kunst tüchtig bewanderter Gelehrter Stück für Stück genau untersucht hat. — Der Restaurator heißt Ksouri und wohnt im Stadtviertel Halfaonine. Wenn auch der älteste und geschickteste seines Faches, ist er doch keinesfalls zu einer historischen „consolidation" berufen. Dr. Kühnel hat weder von den Behörden in Kairûan, noch von dem Restaurator selbst erfahren können, wo sich die zu ersetzenden Originalstücke befinden. J. S.

Otto Pelka, Ein syro-palästinensisches Räuchergefäß. Mitt. d. germ. Nationalmuseums, Nürnberg 1906 S. 1—8 mit zwei Tafeln. Wertvolle Zusammenstellung einer Gruppe von Rauchfässern, die sich in Material und Technik wie in der rohen volkstümlichen Kunstform und dem Kreise der figürlichen Darlegungen offenbar sehr nahe stehen. Ich wurde auf die Gruppe aufmerksam bei Erwerbung eines Exemplars in Kairo für Berlin. Seither sammle ich sie und kann den 13 von Pelka angeführten Beispielen noch 14 hinzufügen, im Besitz des russ. Botschafters Nelidov in Paris, nach dessen Angaben sich ein Exemplar (15) auch im russischen Institut in Kpel befinden soll. Dann sah ich ein Exemplar bei Martin in Kpel (16), der ein weiteres (17) für Stockholm erworben hat. Ich sah ferner eines im Bazar in Kpel (18) und ein anderes bei Sivadian in Paris (19). Die ganze Gruppe würde man früher schlechtweg für byzantinisch erklärt haben. Sie stammt jedoch aus Jerusalem und sind wahrscheinlich von Pilgern mitgebracht worden, als Erinnerung an die heiligen Stätten, denen die figürlichen Szenen entsprechen. J. S.

Max Bauer, Der Bilderschmuck frühchristlicher Tonlampen.

Greifswald, Abel, 1907. Inauguraldissertation, die einen Ausschnitt aus einer größeren Arbeit darstellt. Da diese demnächst im Zusammenhange veröffentlicht wird, soll sie erst später hier besprochen werden. J. S.

Hampel, Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn. 3 Bde. Braunschweig 1905. Besprochen von **Strzygowski,** Monatshefte für kunstwiss. Literatur, Jg I, S. 254 f. und **Kondakov** in den Izvjestija der Abteilung für russische Sprache und Literatur an der kais. Akademie der Wiss. XI (1896) Bd. IV, 446—466. J. S.

Der Reliquienschatz des Hauses Braunschweig-Lüneburg. Bekanntlich ist der Welfenschatz von der Aufstellung im österr. Museum in Wien zurückgezogen worden. Es ist nun ein Akt hoher Courtoisie, daß der Herzog von Cumberland fast gleichzeitig an die Besitzer des Werkes von Neumann, Der Reliquienschatz des Hauses Braunschweig-Lüneburg, ein Exemplar der Nachbildungen dieses Schatzes von P. Deckers in lithographischem Farbendruck von Weber und Deckers versandt hat. Obwohl die Nachbildungen aus dem J. 1865 stammen, haben sie doch zweifellos ihren Wert nicht verloren. J. S

K. Krumbacher, Ein serbisch-byzantinischer Verlobungsring. Sitzungsber. d. bayer. Akad. d. Wiss., philos.-philol. und hist. Kl. 1906 S. 421—452 (mit einer Tafel). Auch separat, Verlag der Akademie. 60 ₰. Ein z. Z. im Besitze eines Münchener Kunstfreundes befindlicher Goldring trägt eine aus zwei Zwölfsilbern bestehende Inschrift, welche in deutscher Übersetzung lautet: 'Das Verlobungszeichen des Stephanos, eines Sprossen aus Dukas Stamm, Nimm mit den Händen hin, Anna aus dem Komnenenhaus!' Die beiden Persönlichkeiten lassen sich mit aller Sicherheit identifizieren. Der Bräutigam ist König Stephan Radoslaw, genannt Dukas, von Serbien (1228—1234), die Braut Anna Komnena, die Tochter des Kaisers Theodoros Angelos Komnenos Dukas von Thessalonike (1216—1230). Aber ihre Ehe war keine glückliche. Ein 'Franke' machte dem Stephan, der 'so unter dem Pantoffel stand, daß sein Verstand gestört wurde', seine schöne Frau abspenstig und der verlassene Gatte endete als Mönch. S. 423 ff. handelt Krumbacher eingehend über die Schriftzüge, die ('vollständig zur Zeit der byzantinischen Frührenaissance und speziell zum Stile ihrer praktischen d. h. für Denkmäler verwandten Epigrammatik passende') Sprache, die Orthographie (4 Itazismen, zu erklären aus der neben der strengen Schulorthographie bestehenden 'freieren Schreibweise des praktischen Lebens, die auch in der Vervielfältigung literarischer Denkmäler unbedenklich angewandt wurde') und die Metrik der Inschrift; S. 436 ff. (vgl. den Nachtrag S. 452) gibt er 'eine kurze Übersicht der in der Literatur beschriebenen Ringe', S. 440 ff. bespricht er den Gebrauch der Verlobungs- und Eheringe bei den griechischen Christen. C. W.

H. Byzantinische Frage.

Anton Baumstark, Frühchristlich-syrische Psalterillustration in einer byz. Abkürzung. Oriens christ. 1905 S. 295—320 mit zwei Tafeln. Im Anschluß an meinen Nachweis der syrischen Elemente in dem serbischen Psalter der Münchener Hof- und Staatsbibliothek weist B. auf ein zweites Zeugnis für den frühchristlich-syrischen Ursprung der Psalterillustration mit Randminiaturen hin, die sogar einen Einblick in die all-

mähliche Entwicklung jenes Illustrationstypus auf syrischem Boden gestatte, den 1053/4 entstandenen Psalter *Ἁγίου Τάφου* 53 in Jerusalem, der vielleicht in Kpel hergestellt ist. Nach einer eingehenden Beschreibung der 32 kleinen in den Text eingeschobenen Miniaturen stellt B. fest, daß sich die Folge in 9 Fällen auffällig mit dem serbischen Psalter gegen die byz. Redaktion mit Randminiaturen deckt. Nie dagegen liege das umgekehrte Verhältnis vor. Der Psalter der Grabeskirche sei also auch einer vorbyzantinischen Redaktion, u. zw. vielleicht einer älteren als der serbischen entnommen. Er halte noch an dem ursprünglichen Prinzip der syrischen Randillustration fest, eine Miniatur nur zum Anfang neuer Textabschnitte zu stellen, und dann sei der Gegenstand der Darstellung rein historisch gefaßt, Messianisches und Symbolisches fehle ganz. Das aber weise auf die Zeit um 500 und Theodoros von Mopsuestia. Auch hier wieder bringen also Nisibis und Edessa die neue Art auf, wie ich schon gelegentlich Mschatta und gerade für den Psalter (S. 93) gezeigt habe und jetzt auch für den bärtigen Typus Christi mit gescheiteltem Haar vermute. B. gibt nun in großen Zügen und rein thetisch die Entwicklung der Psalterillustration: zuerst historische Titelbildchen der einzelnen Psalmen in Syrien. Durch die alexandrinisch angehauchte Klosterkunst trete dann eine Vermehrung der Miniaturen in der symbolischen und messianischen Ausdeutung ein, wohl in Palästina und dem Sabaskloster. Dann Übertragung nach Kpel, Durchsetzung mit dem Kreise der hellenistischen Redaktion mit Vollbildern. Letzte Redaktion durch das Mönchtum nach dem Bildersturm. Ein Exemplar der syr.-alexandrinischen Rezension Palästinas liege im serbischen Psalter vor, ein Exemplar der ältesten, wahrscheinlich edessenischen Redaktion im Psalter der Grabeskirche. J. S.

Josef Poppelreuter, Die römischen Gräber Kölns. Bonner Jahrbücher, Heft 114/5 S. 344—434 mit 6 Tafeln. Im Gegensatz zu der S. 395 f. besprochenen Arbeit Kisas berührt hier angenehm die vorurteilsfreie Prüfung der Wege, die direkt vom hellenistischen Orient nach dem Rhein geführt haben. P. macht auf die griech.-syrischen Elemente in der Rhein-Maasflotte aufmerksam. Die Übertragung hellenistischer Elemente sei wohl durch direkte Überpflanzung und Einwanderung von Arbeitern aus den östlichen Kulturzentren vor sich gegangen. Und bezüglich des Christentums meint er, daß graeco-orientalische Elemente in Köln eine hervorragende Rolle spielten. J. S.

H. Dütschke hielt im Wissenschaftlichen Kunstverein in Berlin einen Vortrag über die Architektur des alten Ravenna. Nach der Nationalzeitung vom 18. I. 1907 spitzten sich die Auseinandersetzungen darauf zu, daß die „romanische" Kunst eine vom Christentum aus dem Orient in das Abendland importierte und als solche geradezu eine antirömische Kunst sei. Die Bauten von Ravenna werden im einzelnen mit Syrien verglichen und die weitgehende Übereinstimmung aufgezeigt. Ich suche die Erklärung dafür in der engen Verbindung Ravennas mit Antiochia. J. S.

J. Museen. Zeitschriften. Bibliographie usw.

Memnon, Zeitschrift für die Kunst und Kulturgeschichte des Alten Orients hgg. von Prof. Dr. **Reinhold Freih. v. Lichtenberg.** Leipzig, Haupt 1907. I, 1. Heft. 173 S. 8^0 mit zahlreichen Abbildungen. Der Byzanti-

nist wird die Begründung dieser Zeitschrift verständnisvoll begrüßen, stellt sie doch die kulturellen und künstlerischen Voraussetzungen der Möglichkeit, daß auf dem Boden des alexandrinischen und römischen Weltreiches Byzanz erstehen konnte, in den Vordergrund. In uns allen regt sich angesichts der wachsenden Bedeutung der altorientalischen Forschung die Verpflichtung, mit dieser in Byzanz unter anderen Formen wieder auftauchenden Kulturwelt regelmäßig Fühlung zu nehmen. Diesem Bedürfnis sucht Lichtenberg nachzukommen. Seine Zeitschrift umfaßt das Gesamtgebiet der orientalischen Welt bis zum Eintritt der Antike einer-, Christentum und Islam andererseits. Dabei hält er, wie gleich das erste Heft zeigt, die Grenzen nicht pedantisch fest, so daß auch direkt in letztere Gebiete übergegriffen wird.

Die Einteilung der Zeitschrift ist die jetzt allgemein übliche: Aufsätze, Besprechungen, Bücher- und Zeitschriftenschau; nur schiebt sich, der künstlerisch-archäologischen Grundrichtuug entsprechend noch eine vierte Abteilung ein: Ausgrabungen, Funde, Reisen und kleine Mitteilungen. Außer den programmatischen Geleitworten des Herausgebers und des Unterzeichneten kommt für uns der Aufsatz von E. Brandenburg in Betracht, der oben besprochen wurde. **Solger** gibt Biologische Gedanken zur Archäologie, **Reichel** Analogien einiger ostasiatischen Ornamente mit Formen der kretisch-mykenischen Kunst, **Hommel** wertvolle Beiträge zum babylonischen Ursprung der ägyptischen Kultur und über die Verbindung von Etrurien und Kleinasien. Wie ergiebig die vergleichende Mythenforschung für den christlichen Vorstellungskreis ist, zeigt **Husings** „Taršiš und die Jona-Legende". Überaus wertvoll, allerdings für den Kunsthistoriker mehr eine vielversprechende Anweisung als eine Erfüllung seiner Wünsche sind **E. Herzfelds** Untersuchungen über die historische Topographie der Landschaft am Tigris, kleinen Zâb und Gebel Ḥamrîn. Was H. S. 95 über die schuppenartige Darstellung des Bodens sagt, fügt sich gut in Erfahrungen aus Kreta, Mykenä und dem christlichen Mittelalter ein. Die Bemerkungen S. 106 über Material und Technik entfesseln Stürme von Fragen. Der entwicklungsgeschichtliche historisch-archäologische Schnitt durch eine einzige Landschaft ist ein Musterbeispiel modern-archäologischer Forschungsmethode.

Lichtenberg gibt am Schluß Notizen nach den einzelnen Landesteilen geordnet (was ich längst auch für unsere Zeitschrift ersehnte). Dann Besprechungen, an denen eine rege Beteiligung erwünscht wäre. Zur folgenden „Bücher- und Zeitschriftenschau" wäre zu wünschen, daß die Gruppentitel neben die Buchstaben gesetzt würden. Die XXII Hauptgruppen zeigen, wie weitgesteckt das Ziel ist, das dem Herausgeber vorschwebt. Der Verleger hat in keiner Weise bei der Ausstattung gespart, so daß dem Kunsthistoriker die besten Aussichten auf eine würdige Vorführung der Denkmäler winken. J. S.

Muñoz, A., Monumenti d' arte medioevale e moderna. Danesi editore, Roma 1906. Das 4. Heft bringt zunächst zwei Tafeln aus einem griechischen, vom Mönch David im J. 1299 für den Metropoliten von Philippopel geschriebenen Evangeliar der Kirche des Johannes Theologos in Smyrna (geliefert von Robert Eisler), dann ein Madonnenbild in Via lata mit der Bezeichnung der „fons lucis stela (sic) maris" von M. in den Anfang

des 15. Jahrh., von Fleury ins 8. Jahrh. datiert. Typus der Panagia und der Deesis, aber in Italien, nach der Abbildung im 13. Jahrh. gemalt. J. S.

Georg Stuhlfauth, Kirchliche Kunst. Theologischer Jahresbericht, 25. Bd. (1903) Abt. VI 1369—1397. Aus der Organisation der Theologie heraus ist hier ein systematischer Bericht über bildende Kunst geworden, der uns auf dem kunsthistorischen Kongreß im September d. J. als anregendes Beispiel wird dienen können. Ich habe die Byzantinisten stets auf St.s gewissenhafte Arbeit als Ergänzung meiner eigenen Bibliographie verwiesen. Hoffentlich fehlt St. nicht in Darmstadt. J. S.

8. Numismatik.

George Macdonald, Coin Types, their Origin and Development. Glasgow 1905. VI u. 275 S. Dieses vorzüglich aufgenommene Buch über die Entstehung der Münztypen gibt S. 224—246 auch eiue Geschichte der Typen auf den byzantinischen Münzen (labarum, Christusbild auf dem Goldsolidus zur Vermählung von Marcian und Pulcheria und Bild von Theodosius II auf dem zur Vermählung von Valentinian und Eudoxia usw.). Die interessanteste Beobachtung von Macdonald ist, daß, nachdem das Christusbild um 450 auf dem einzigen Goldsolidus mit Marcian und Pulcheria erschienen war, um, wie Dressel bemerkt hat, die geistige Ehe dieser Beiden zu symbolisieren, es wieder verschwindet und erst auf den Münzen Justinians II (685—695 und 705—711 n. Chr.) als üblicher Münztypus auftritt: die Typen und Legenden auf den Münzen Justinians II geben den Beweis, daß die byzantinischen Kaiser mit der Profession des christlichen Glaubens identifiziert wurden als Gegensatz zur erobernden Kraft des Mohammedanismus, der gleichzeitig auf den Münzen Abd-el-Meliks sein Glaubensbekenntnis ausspricht. Abd-el-Melik war der erste, der für die Moslims Münzen prägte, die vorher nur byzantinische und persische Geldstücke gebrauchten. — Das Christusbild auf den Münzen von Byzanz verschwindet nochmals mit dem Isaurier Leo III, dem Ikonoklasten, um erst mit Michael I Rhangabes (811—813) wiederzukommen.
K. K. (nach Mitteilung von M. Maas).

K. M. Konstantopulos, *Εἷς σπάνιος ἁγιογραφικὸς τύπος ἐπὶ Βυζαντιακοῦ μολυβδοβούλλου.* Journ. internat. d'arch. numismatique 9 (1906) 46—48. Über eine Bleibulle mit dem Bilde der hll. Theodoros Teron und Stratelates. K. K.

N. A. Bees, *Ἀνέκδοτα βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα.* Journ. internat. d'arch. numismatique 9 (1906) 49—54. Drei Bleibullen von Privatpersonen. K. K.

K. M. Konstantopulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα ἐν τῷ ἐθνικῷ νομισματικῷ μουσείῳ Ἀθηνῶν.* Journ. internat. d'arch. numismatique 9 (1906) 61—146; 244. Sehr reichhaltiger, systematisch (nach Themen, Kirchen, Ämtern, Namen usw.) geordneter Nachtrag zu dem früheren Verzeichnis des Verfassers (vgl. zuletzt B. Z. XV 705). K. K.

Jacob Hirsch, Auktions-Katalog der bedeutenden Sammlung römischer und byzantinischer Münzen des Herrn Dr. F. Imhoff-Blumer in Winterthur. München 1907. 151 S. mit 39 Lichtdrucktafeln. 20 *M*. Die Auktion fand statt am 27. Mai und ff. Tagen 1907. K. K.

9. Epigraphik.

Fr. M. Abel, Document épigraphique sur le patriarche Eustochios. Revue Biblique internationale N. S. 4 (1907) 275 f. Es handelt sich um den bes. aus des Kyrillos von Skythopolis Vita S. Sabae bekannten Eustochios, der i. J. 544 vom Kaiser Justinian zum Patriarchen von Jerusalem ernannt wurde. K. K.

10. Fachwissenschaften.

A. Jurisprudenz.

Theodosiani Libri XVI ed. **Th. Mommsen** I und II. (Vgl. B. Z. XVI 397.) Ausführlich besprochen von **Paul Krüger**, Kritische Vierteljahresschrift für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft 3. Folge 11 (1906) 36—42, und von **E. Werth**, Journ. d. russ. Minist. d. Volksaufklär. N. S. VI, Dezemberheft 1906 S. 425—442. C. W.

Will. K. Boyd, The ecclesiastical edicts of the Theodosian Code. Doktordissertation der Faculty of Political Science, Columbia University. New York 1905. 123 S. 8⁰. Speziell byzantinische Verhältnisse werden nur nebenbei berücksichtigt. K. K.

Luigi Siciliano (Villanueva), Diritto bizantino. Milano, Società editrice libraria (Via Kramer 4 A) 1906. 2 Bl., 190 S. 8⁰. Wird besprochen. K. K.

A. Knecht, System des justinianischen Kirchenvermögensrechtes. (Vgl. B. Z. XV 429.) Ausführlich besprochen von **A. Morin**, Revue d'histoire ecclésiastique 8 (1907) 336—343. C. W.

Federico Ciccaglione, I titoli al portatore nell' Italia bizantina meridionale e nella Sicilia. Archivio storico per la Sicilia orientale 3 (1906) 337—381. C. W.

G. Dyobuniotes, *Ὁ ὑπ' ἀριϑμ.* 1428 *χειρόγραφος κῶδιξ τῆς ἐϑνικῆς ἡμῶν βιβλιοϑήκης. Ἀϑηνᾶ* 18 (1906) 197—213. Genaue Beschreibung des Codex Atheniensis 1428, Perg., s. XI, der die Synopsis maior der Basiliken enthält. Wahrscheinlich gehörte früher zu dieser Hs auch der Codex Athen. 1446, saec. XI, der die Appendix Synopseos birgt. Der Verf. teilt eine Reihe unedierter Stücke und einige Varianten mit. K. K.

Karl Böckenhoff, Speisesatzungen mosaischer Art in mittelalterlichen Kirchenrechtsquellen des Morgen- und Abendlandes. Münster, Aschendorff 1907. VIII, 128 S. 8⁰. 2,50 *M.* Die Schrift bildet eine Fortsetzung der vom Verf. mit seiner Monographie über das apostolische Speisegesetz in den ersten fünf Jahrhunderten (Paderborn 1903; vgl. B. Z. XIV 697) begonnenen Studien. Im ersten Teile (Speisesatzungen in der morgenländischen Kirche) werden das Verbot der Miarophagie (Verbot von kultisch verunreinigten, von physisch ekelhaften und von physisch verunreinigten Speisen) und das Blutverbot (Enthaltung von Blut und Ersticktem nach dem Aposteldekret) in der orientalischen Kirche, im zweiten (Speisesatzungen in der abendländischen Kirche) u. a. die Speiseobservanzen der keltischen Kirche vor Theodor von Canterbury, die Speisesatzungen Theodors, die Rezeption von keltisch-griechischen Speiseobservanzen, der Zusammenhang der morgen- und abendländischen Speiseobservanzen und

deren Zusammenhang mit irrtümlichen und abergläubischen Vorstellungen von der Tierwelt besprochen. Es zeigt sich, daß die im Orient — trotz vereinzelten von autoritativer Seite erfolgten Widerspruches — ausgebildete ängstliche judaistische Kasuistik auch den Weg ins Abendland fand (z. B. durch die Wirksamkeit des aus Tarsus gebürtigen Erzbischofs Theodor von Canterbury, † 690), daß aber 'die gesamten Speiseobservanzen für die abendländische Kirche den Charakter importierten fremdländischen Gewächses hatten und darum auch nie daselbst heimisch wurden.' Der nachmalige Kardinal Robert Pulleyn hat sie in seinem wahrscheinlich um das Jahr 1140 entstandenen Sentenzenwerke zuerst energisch bekämpft. — In der S. 117f. besprochenen Stelle des hl. Thomas von Aquin ist die Lesart 'Janas' (vulgär für 'Dianas') völlig richtig. Vgl. G. Wissowa, Religion und Kultus der Römer S. 198 Anm. 6. C. W.

V. N. Beneševič, Das altslavische Steuermannsbuch in 14 Titeln ohne Erklärung. 1. Band, 2. Heft. Petersburg 1906. 229—464 S. (russ.). (Vgl. B. Z. XV 707.) Soll besprochen werden. K. K.

B. Mathematik. Astronomie. Naturkunde. Medizin. Kriegswissenschaft usw.

P. Tannery †, Le manuel d'introduction arithmétique du philosophe Domninos de Larissa. Revue des ét. gr. 19 (1906) 360—382. Aus dem Nachlaß des der Wisenschaft viel zu früh entrissenen Gelehrten wird hier eine Studie über Domninos (5. Jahrh. n. Chr.) und eine französische Übersetzung der im Titel genannten Schrift veröffentlicht. K. K.

Catalogus codicum astrologorum graecorum. Tomi V pars II. Codicum Romanorum partem secundam descripsit **Guil. Kroll**, Bruxellis in aedibus Lamertin 1906. 3 Bl., 163 S. 8^0 (mit einer Faksimiletafel). 6 Francs. Wird besprochen. Über die früheren Bände vgl. zuletzt **Fr. Boll**, B. Z. XV 644ff. K. K.

M. K. Stephanides, *Τὰ τῆς Αἰγύπτου χρυσεῖα καὶ ἡ χημευτικὴ τέχνη*. *Ἀθηνᾶ* 18 (1906) 582—597. Erklärt die Entstehung der Chemie (Alchemie) auf Grund einer Stelle des Zosimos von Panopolis und anderer Belege aus den altägyptischen Methoden der Goldgewinnung aus goldhaltigem Sande. — Ebenda S. 599 verteidigt Stephanides gegen Papadopulos-Kerameus, B. Z. XV 277f., die Lesung *αἱματεύω* durch eine Stelle desselben Zosimos. K. K.

Die Handschriften der antiken Ärzte. Griechische Abteilung. Im Auftrage der Akademischen Kommission herausgegeben von **H. Diels.** Berlin, Verlag der Königl. Akademie d. Wiss. 1906. XXIII, 158 u. 115 S. 4^0. (Aus den Abh. d. Kgl. preuß. Akad. d. Wiss. der Jahre 1905 u. 1906). Die Berliner und Kopenhagener Akademie haben der im Jahre 1904 zu London abgehaltenen zweiten Generalversammlung der internationalen Assoziation der Akademien den Plan eines Corpus der antiken Mediziner vorgelegt. Die lateinischen Ärzte wurden später ausgeschieden, da die Puschmannstiftung der Universität Leipzig es im Jahre 1905 übernommen hat, eine Ausgabe dieser Abteilung selbständig in die Wege zu leiten. Der vorliegende Katalog der griechischen Ärzte verfolgte zunächst den Zweck, den im Mai 1907 zur dritten Generalversammlung zusammen-

getretenen assoziierten Akademien eine Basis zu geben, auf Grund deren entschieden werden soll, ob und welche Akademien direkt oder indirekt die beiden Akademien von Berlin und Kopenhagen in ihrem Unternehmen unterstützen sollen; er bildet aber auch schon eine sehr nützliche Vorarbeit für die Ausführung des Werkes selbst, namentlich eine Grundlage für die Kostenberechnung und die vorläufige Disposition desselben. Mit Hilfe der ihr zu Gebote stehenden reichen Mittel hat die Berliner Akademie mit einem ganzen Stabe von Mitarbeitern, unter denen H. Schoene, K. Kalbfleisch und N. Wellmann den größten Teil des Werkes vollbrachten, in unglaublich kurzer Zeit den handschriftlichen Tatbestand der griechischen Ärzte aufgenommen. Daß es bei einem solchen Werke nicht an Nachträgen und Berichtigungen fehlen wird, ist ebenso selbstverständlich als für den Wert des Ganzen gleichgültig. Das erste Heft enthält ein Verzeichnis der benützten Bibliotheken und Bibliothekskataloge und die Hss des Hippokrates und Galen, das zweite Heft die übrigen Ärzte. Daß von den Byzantinern nur die älteren berücksichtigt sind, muß man bedauern; es wäre „in einem Aufwaschen" hingegangen und hätte die Kosten nicht erheblich vermehrt, wenn man auch nach dieser Richtung reinen Tisch gemacht hätte. Wissenschaftlich ließe sich von den Späteren vielleicht wegen der Beziehungen zur arabischen Medizin Nutzen erwarten. Eine schwere Frage wird es nun freilich sein, wie die Publikation sich mit den ungeheueren Massen von Hss abfinden soll. Die auf dem Katalog aufgebaute Kostenberechnung scheint mir viel zu optimistisch angelegt. Über den gegenwärtigen Stand des Unternehmens vgl. unten S. 767. K. K.

H. Diels, Die Hss der antiken Ärzte. Griech. Abteilung, Berlin 1906. 4⁰. Angez. v. **R. Vári** Egyet. Philol. Közl. XXXI (1907) 608—611. In der Anzeige veröffentlicht V. das 3. Kapitel der unedierten Taktik des Kaisers Leo (Cod. Bern. 97, p. 36) und weist nach, daß wir in diesem Kapitel einen besseren und vollständigeren Text des Julianus Ascalonita besitzen, als er bei Hultsch, Metrol. script. reliquiae I 200—201, überliefert ist. Das Fragment *Περὶ μέτρων* im Borbonico-Neapolitanus III C 26 deckt sich einigermaßen mit der Tabula Heroniana III (bei Hultsch I 186). R. V.

Sk. Zerbos, *Ἀετίου Ἀμιδηνοῦ Περὶ δακνόντων ζῴων καὶ ἰοβόλων ἤτοι λόγος δέκατος τρίτος. Ἀθηνᾶ* 18 (1906) 241—302. Nach einer Einleitung über den berühmten Hofarzt des Justinian beschreibt Z. die ihm bekannten Hss seines Werkes (vgl. aber jetzt das weit reichhaltigere Verzeichnis im Kataloge von Diels [s. die vorige Notiz] Abt. II S. 5 ff.) und ediert dann das 13. Buch, das sich mit der Heilung der Bißwunden beschäftigt. Das 16. Buch des Aetios hat Zerbos schon im J. 1901 (Leipzig), freilich in sehr fragwürdiger Weise, herausgegeben. Vgl. die Besprechung von Helmreich, B. Z. XI 535 ff. Über einen Prioritätsstreit mit Pagel spricht Zerbos in der vorliegenden Arbeit S. 249 f. Anm. K. K.

Sk. Zerbos, *Ἀετίου περὶ δακνόντων ζῴων καὶ ἰοβόλων. Ἐπιστημ. ἐπετηρὶς τοῦ ἐθν. πανεπιστημίου* 1905—1906. Athen 1906 S. 470—500. Medizinische Betrachtungen über die Lehren des Aetios über Tierbisse. (Vgl. die vorige Notiz.) K. K.

Dom. Bassi, Sul De generatione hominis. S.-A. aus „Classici e neo-latini" a. III (1907) nº 2 (Aosta 1907). 2 S. 8⁰. Fügt zu den von

Krumbacher, Studien zu den Legenden des hl. Theodosios (München 1892) S. 341 ff. benützten 18 Hss des Traktates *Περὶ γενέσεως ἀνθρώπου* noch 4 Mailänder Hss, so daß die Gesamtzahl, mit den 3 in den Studi it. di filol. class. vol. II 138 und XIII (noch nicht erschienen) nachgewiesenen, auf 25 gebracht wird. Zum Schlusse handelt B. über den Namen *Σπλήνιος*, den auch er nicht erklären kann. Vgl. H. Diels, Die Hss der antiken Ärzte (s. die obige Notiz) Abt. II S. 94 f., wo 21 Hss aufgezählt sind. K. K.

Carlo Maria Patrono, Contro la paternità imperiale dell' *Οὐρβικίου Τακτικὰ στρατηγικά*. Estratto della Rivista Abbruzzese di Scienze, Lettere ed Arti, Anno XXI fasc. XII (1906). 18 S. 8⁰. Bringt im Anschluß an Vári eine Reihe von bemerkenswerten Argumenten gegen die Abfassung der Taktika durch Maurikios. Weder Euagrios noch Menander, die beide dem Kaiser nahe standen, erwähnen das Werk; die Methode, in der Theophylaktos militärische Dinge behandelt, macht es sehr unwahrscheinlich, daß damals bereits die Taktika existierten; die Art und Weise, wie der Verfasser von sich selber spricht, paßt weder zu dem Kaiser noch zu einem General von den Fähigkeiten des Maurikios. So wird das Werk dem M. endgültig abzusprechen und in das 10. Jahrh. zu setzen sein; die Ansicht von Aussaresses, L'auteur du Strategicon, Rev. des Études Anciennes VIII (1906) nr. 1 pp. 23—39, daß der Verfasser im Felde erzogen sei, beruht auf einer falschen Auffassung der betreffenden Textstelle.
A. H.

Vári Rezsö, A görög taktikus írók III. családjának kéziratahoz. (Zu den Hss der III. Klasse der griechischen Kriegsschriftsteller), Egyetemes Philol. Közl. XXX (1906) 721—723. — Macht auf ein Fragment *Περὶ μέτρων* aufmerksam, das im Borbonico-Neapolitanus III C 26 fol. 1r und 1v steht und in ähnlicher Umgebung im Vatic. gr. 220 fol. 23r.
R. V.

11. Bibliographische Kollektivnotizen.

Papyrusforschungen.

Vgl. XVI (1907) 399 ff.

Von dem Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, herausgeg. von **Ulrich Wilcken**, ist das erste und zweite (Doppel-) Heft des IV. Bandes erschienen, Leipzig, Teubner 1907, das neben den Aufsätzen und Miszellen S. 173—189 und 266—268 ein Referat über Papyrus-Urkunden von **U. Wilcken** enthält, in dem er außer dem Hibeh-Band kleinere Publikationen, z. B. die von Goodspeed (vgl. oben S. 402), bespricht und Nachträge zu dem Berliner Papyrus B. G. U. IV 1035 und einigen Leipziger Urkunden (vgl. S. 401) liefert. S. 198—266 findet sich eine Bibliographie etwa der drei letzten Jahre von **U. Wilcken.**

Ferner dient zur allgemeinen Orientierung: Egypt Exploration Fund. Archaeological Report comprising the work of the Egypt Exploration Fund and the progress of Egyptology during the year 1905—1906 edited by **F. Ll. Griffith.** London 1906. 4⁰. Darin berichten **B. P. Grenfell** und **A. S. Hunt** über Excavations at Oxyrhynchus im Winter 1905—6, die eine größere Masse von literarischen Papyri und Urkunden von der ptolemäischen bis in die byzantinisch-arabi-

sche Zeit hinein geliefert haben als irgend eine der früheren Ausgrabungen (über Ostraka u. a. siehe unten). Ferner enthält das Heft **Kenyons** Bericht über Graeco-Roman Egypt und **Crums** über Christian Egypt.

Hingewiesen sei auch auf die Zusammenstellung der Papyrus-Erwerbungen des Berliner Museums, die **W. Schubart** in seinem Aufsatz Aus der Berliner Papyrussammlung in der Vossischen Zeitung vom 15. Jan. 1907 gibt, und auf den 1. Teil des Berichts von **P. Viereck,** Die griechischen Papyrusurkunden (1899—1905), Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft begründet von C. Bursian, Band CXXXI (1906) III. Abt. S. 36—144, der Sammlungen und Ausgaben (A), Zeitschriften und Bibliographien (B), Publikationen von Papyri (C), von Ostraka und Holztafeln (D) und die die Religion und die Verwaltung betreffende Literatur (E, 1 und 2) behandelt.

An neuen Publikationen sind zu nennen:

Griechische Papyrus der Kaiserlichen Universitäts- und Landesbibliothek zu Straßburg im Elsaß herausgeg. und erläutert von **Dr. Friedrich Preisigke.** Band I, Heft 1. Urkunden Nr. 1—23. Mit 5 Lichtdrucktafeln und 23 Schriftproben im Text. Straßburg im Elsaß, Schlesier u. Schweikhardt 1906, 96 S. 4⁰. Unter den 23 Urkunden, bei deren Herausgabe Preisigke die Unterstützung von Spiegelberg, Bruno Keil, Wilcken und Mitteis genoß und die alle mit ausführlichem Kommentar versehen, zumeist auch von einer deutschen Übersetzung begleitet sind, stammen aus der byzantinischen Zeit Nr. 1, eine Urkunde über einen Weinkauf vom J. 510 n. Chr., Nr. 2, ein Kontrakt über Mietung einer Wohnung v. J. 550, Nr. 15, eine Quittung über Zahlung von Wohnungsmiete aus dem 5./6. Jahrh., alle drei aus Hermupolis Magna, und Nr. 9, ein Kontrakt über einen Hauskauf in Arsinoe v. J. c. 307 oder 352. Die anderen Urkunden gehören der römischen Zeit an, eine größere Zahl dem 3. Jahrh., darunter ein Richterspruch des Präfekten Theodotus, mehrere Quittungsbogen über den *φόρος προβάτων*, die longi temporis praescriptio (vgl. B. G. U. 267), einige Pacht- und Kaufverträge, ein Zahlungsauftrag u. a. In den Kommentaren hat Preisigke, abgesehen von der sachlichen Erklärung, besonders auch auf die Schriftzüge und Schreibweise, auf Faltung und Rollung der Urkunden und auf die Lagerfrist der Akten geachtet, d. h. Beobachtungen darüber angestellt, wann man das Verso einer Urkunde zu andern Zwecken zu beschreiben anfing. Vgl. die Anzeigen von **W. Schubart,** Lit. Zentralbl. 1907 Sp. 274—275, und **L. Wenger,** Götting Gel. Anz. 1907 S. 313—321.

Auch **U. Wilcken,** Aus der Straßburger Papyrussammlung, Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 115—147, publiziert fünf interessante Papyrustexte und ein Ostrakon, die jedoch den ersten drei Jahrhunderten n. Chr. angehören.

C. H. Becker, Arabische Papyri des Aphroditofundes, Zeitschr. f. Assyriologie und verwandte Gebiete 20 (1906) S. 68—104, zeigt an der Hand von Mitteilungen Crums und Bells, daß alle arabischen Papyri Schott-Reinhardt I (vgl. oben S. 401 f.) wie viele griechische, koptische und arabische Stücke des Britischen Museums aus Kôm Ešqaw stammen und daß dies mit *Ἀφροδιτώ* zu identifizieren ist. 1906 erschien ein griechischer Text dieses Fundes in The New Palaeographical Society. Facsimiles of

manuscripts and inscriptions edited by **E. Maunde Thompson, G. F. Warner, F. G. Kenyon.** London, Oxford, University Press. Part. IV Pl. 76. Er gehört der Korrespondenz des Qorra b. Šarik und des Basilios, des διοικητής der διοίκησις Ἀφροδιτώ an. Im Britischen Museum sind etwa 70 solcher griechischen Briefe des Qorra an Basilios. Diese ergänzen z. T. die Papyri der Sammlung Schott-Reinhardt. Es werden von Becker veröffentlicht N. I—VII, rein arabische Texte, dann N. VIII, ein arabischer Text mit griechischer Übersetzung, eine Lieferung für die Flotte betreffend, ebenso IX und X. Griechische Fragmente sind noch N. XIV und XV, während IX—XII, XVI und XVII arabisch sind. Vgl. dazu **Wilcken,** Arch. f. Papyrusf. IV S. 185 f. Zu der Hauptpublikation **C. H. Becker,** Papyri Schott-Reinhardt I vgl. die Anzeige von **J. Goldziher,** Deutsche Lit. Zeit. 1906 Sp. 2547—2550.

E. O. Winstedt, Notes from Sinaitic Papyri, Classical Philology II (1907) S. 201—207, gibt einige Notizen über schon von früher her bekannte Papyrusfragmente vom Sinai und macht Mitteilungen von einem dort befindlichen Kasten mit byzantinischen Papyri, von denen er ein kleines Fragment abdruckt (vgl. oben S. 681 f.).

Von den Berliner Klassikertexten erschien Heft V, erste Hälfte: Griechische Dichterfragmente. Erste Hälfte. Epische und elegische Fragmente bearbeitet von **W. Schubart** und **U. von Wilamowitz-Moellendorff** mit einem Beitrage von **Franz Bücheler.** Mit 2 Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann 1907, VIII, 136 S. 4⁰. An epischen Stücken aus späterer Zeit befinden sich darunter zwei Epikedeia, Leichengedichte auf Professoren von Berytos aus einem Papyrusbuche des 4. Jahrh. n. Chr., das nicht lange nach der Abfassung der Gedichte geschrieben ist. Beide Epikedeia beginnen mit einer Einleitung in jambischen Trimetern, auf die in dem einen daktylische Hexameter, in dem andern zuerst Disticha und dann Hexameter folgen (IX). Aus einer Handschrift des 7. Jahrh. sind größere Bruchstücke aus Nonnos Dionysiaka Buch 14—16 veröffentlicht, die für die Textkritik von hervorragender Wichtigkeit sind (X). Weiter sind zu erwähnen drei panegyrische Gedichte auf hochgestellte Personen (XI). Das erste bezieht sich auf den Blemyersieg des Germanos, z. T. schon früher wiederholt veröffentlicht, das zweite auf einen dux der Thebais, der einen Vertrag, wohl auch mit den Blemyern, zu stande gebracht hat, beide in Hexametern, beide aus dem 4. Jahrh. aus Papyrusbüchern des 5. Jahrh. Das dritte hat wieder eine Einleitung in Jamben, der Hexameter folgen; es ist an Johannes, den praefectus praetorio orientis gerichtet und steht auf einem Papyrus spätester Zeit. Den Inhalt bildet ein Lob des Johannes und eine Bitte um Einschreiten gegen die Gewalttätigkeiten und Ungerechtigkeiten eines Augustalis. Den Johannes identifiziert v. Wilamowitz mit dem praefectus praetorio orientis vom J. 538/9. Auch die Blemyer werden in dem Gedicht erwähnt. Die Metrik setzt die Neuerungen des Nonnos voraus. Vgl. die Anzeige von **A. Ludwich,** Berl. phil. Wochenschr. 1907 Sp. 481—496.

H. Lietzmann, Papyrus Jenensis Nr. 1, Zeitschr. f. wissensch. Theologie, Festschrift, 50 (1907) S. 149—151, teilt den schwer verständlichen Text eines Papyrusblattes, frühestens aus dem 4. Jahrh. n. Chr., mit, wie es scheint, ein Gebet in Amulettform mit Anspielung auf Matth. 18, 22.

Den Anfang erklärt L. φωνὴ ἄρνητος παιδαγωγουμένου, Stimme eines gezüchtigten Verleugners, und denkt dabei an die Zeit Julians, in der es mancher für gut hielt, wieder Heide zu werden. Vielleicht sei aber unter jener ἄρνησις auch der Abfall vom Nicänischen Bekenntnis zu einer kaiserlichen Formel zu verstehen.

H. Schäfer und **K. Schmidt**, Die ersten Bruchstücke christlicher Literatur in altnubischer Sprache, Sitzungsberichte der Kgl. Preuß. Akad. d. Wissenschaften 1906 S. 774—785, veröffentlichen zwei für die Kgl. Bibliothek in Berlin erworbene Bruchstücke einer Perikopensammlung und eines Liedes auf das Kreuz, etwa aus dem 8. Jahrh., in griechischer Schrift unter Hinzufügung einzelner Buchstaben für speziell nubische Laute geschrieben.

Von ungefähr 80 in Oxyrhynchos gefundenen Ostraka, meist aus dem 4., 5. und 6. Jahrh., sind von **Grenfell** und **Hunt** im Archaeological Report 1905—6 S. 14—15 elf im Wortlaut mitgeteilt, alle geschäftlichen Inhalts, vielfach Korntransport betreffend. Daneben weisen die Herausgeber auf Kalkstein- und Holzstempel, auf Wachs- und Holztafeln und einzelne Knochen mit Rechnungen aus dem 4. Jahrh. hin.

Zu **W. E. Crum**, Coptic ostraka from the collections of the Egypt Exploration Fund, the Cairo Museum and others (s. B. Z. XI, 1902, S. 679 f.), vgl. die Besprechung der die Kirche betreffenden Stücke durch **Erwin Preuschen**, B. Z. XV (1906) S. 641—644.

Zu der Publikation von **Mitteis**, Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig Band I (vgl oben S. 401) siehe die Anzeige von **P. M. Meyer**, Berl. phil. Wochenschr. 1907 Sp. 545—560, und **L. Wenger**, Gött. Gel. Anz. 1907 S. 284—313, zu den Ägyptischen Urkunden a. d. Kgl. Museum zu Berlin, Griechische Urkunden III, Heft 11 und 12, IV, Heft 1—3 die von **O. Gradenwitz**, ebenda 1906 Sp. 1345—1358, zu **E. Preuschen**, Antilegomena 2. Aufl. (vgl. oben S. 406) die von **A. Hilgenfeld**, Berl. phil. Wochenschr. 1907 Sp. 520—523, wo H. noch einmal seine Restitution der Jesussprüche der von Preuschen gegebenen gegenüberstellt. Zu **St. Waszyński**, Die Bodenpacht 1. Bd. (s. B. Z. XV 436, XVI 405) vgl. die ausführliche Besprechung von **L. Wenger** im Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 190—197. **U. Wilcken**, Zum Leidensis Z, Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 172, liefert einige Textverbesserungen und neue Lesungen zu dieser Bittschrift des Bischofs Appion von Syene an die Kaiser Theodosios II und Valentinian III.

Folgende Publikationen sind rechtsgeschichtlichen Inhalts:

L. Mitteis, Neue Urkunden, Zeitschr. d. Savignystift. f. Rechtsgesch. 27 Rom. Abt. (1906) S. 340—357, bespricht die rechtshistorisch wichtigen Urkunden der neueren Publikationen, so vor allem der von Vitelli herausgegebenen Papiri Fiorentini vol. I fasc. II und die von ihm selbst herausgegebenen Griechischen Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig Bd. I (vgl. oben S. 400 u. 401), macht außerdem auf vier Wachstafeln, Diptychen, aus Kairo aufmerksam, die von **Seymour de Ricci** entziffert und von **P. F. Girard** in der Nouvelle revue historique de droit français et étranger 30 (1906) S. 477 ff. erläutert sind: eine missio honesta, zwei Erbschaftsantretungen durch cretio und eine Geburtsanzeige seitens eines römischen Vaters.

L. Mitteis, Ägyptischer Schuldprozeß v. J. 84/86 p. Chr., Zeitschrift d. Savignystift. 27. Rom. Abt. (1906) S. 220—228, stellt durch Interpretation des Pap. Fior. I 61, den er nach eigener Kollation neu herausgibt, fest, daß die Statthalter für die Verjährung alter Forderungen (*πολυχρόνια*) 5 Jahre, einige auch, wo Konvent und Statthalter nicht zu haben waren, 10 Jahre bestimmten, und das ist die gleiche Erscheinung wie bei der Duplierung der zehnjährigen Frist für die praescriptio longi temporis. Es zeigt sich also, daß durch ägyptisches Provinzialedikt schon 400 Jahre vor Theodosius II und Valentinian III Bestimmungen über Schuldverjährungen erlassen worden sind, wobei zweifelhaft bleibt, ob oder wie weit sie auch für die Römer galten.

L. Boulard, Les instructions écrites du magistrat au juge-commissaire dans l'Égypte romaine. Paris, Leroux 1906, VIII, 127 S. 8⁰, untersucht, wie ich der Anzeige von **L. Wenger**, Berl. philol. Wochenschr. 1907 Sp. 142—149, entnehme, auf Grund der Papyri usw. die schriftlichen Anweisungen des Magistrats an die Unterrichter und kommt zu dem Ergebnis, daß diese Instruktionen nicht aus dem römischen Recht rezipiert sind, sondern aus der ptolemäischen und aus noch älterer Zeit stammen.

W. Spiegelberg, Demotische Miscellen XXXII. Der *ἄγραφος γάμος* in demotischen Texten, Recueil de travaux relatifs à la philol. et à l'archéol. égypt. et assyr. 38 (1906) S. 30—35, glaubt drei demotische Texte als Urkunden über einen *ἄγραφος γάμος* deuten zu können, während nach Braßloff und Ruggiero der *ἄγραφος γάμος* keine Urkunde voraussetzt.

Egon Weiß, Beiträge zum gräko-ägyptischen Vormundschaftsrecht, Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 73—94, untersucht die Ausdrücke für Beistände und Vertreter geschäftsunfähiger oder in der Geschäftsfähigkeit beschränkter Personen im gräko-ägyptischen Recht: *ἐπίτροπος*, *κύριος*, *φροντιστής*.

Friedrich Preisigke, Zur Buchführung der Banken, Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 95—114, erweist P. Fayûm towns N. 153 als Kontoauszug aus dem Kassentagebuch einer Bank und gibt uns so einen Einblick in die Rechnungs- und Buchführung großer Geldinstitute des Altertums.

Mehrere Untersuchungen betreffen geschichtliche Fragen:

L. Cantarelli, La serie dei prefetti di Egitto. I. Da Ottaviano Augusto a Diocleziano, Memorie dell' Accad. dei Lincei Ser. 5ª vol. XII, 1906, 78 S. 4⁰, stellt von neuem die Präfekten von 30 v. Chr. bis 284/5 n. Chr. zusammen und wird demnächst diese Liste weiter fortsetzen. Vgl. die Anzeige von **P. M. Meyer**, Berl. philol. Wochenschr. 1907 Sp. 461—467.

Im Zusammenhang hiermit sei erwähnt, daß **Arthur Stein**, Die Stellvertretung im Oberkommando von Ägypten, Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 148—155, es wahrscheinlich macht, daß außer in der ersten Kaiserzeit der iuridicus Alexandriae die Stellvertretung des Präfekten übernahm. Dazu vgl. auch den das gleiche Thema behandelnden Aufsatz von **P. M. Meyer**, Papyrusbeiträge zur Römischen Kaisergeschichte I.

Vice praefecti Aegypti, Klio 7 (1907) S. 122—130, mit einem Nachtrag S. 144 zu Steins Arbeit.

P. Viereck, Das 6. Konsulat des Licinius Augustus und das 2. des Licinius Caesar, Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 156—162, sucht zu erweisen, daß auch die neuen von Jouguet veröffentlichten Papyri (vgl. oben S. 405) nicht hindern, jenes Konsulat und den Entscheidungskampf zwischen Konstantin und Licinius in das J. 323 zu setzen.

W. Otto hat aus dem II. Bande seines Werkes Priester und Tempel im hellenistischen Ägypten (vgl. übrigens zu Bd. I die Anzeige von **L. Ziehen**, Berl. phil. Wochenschr. 1907 Sp. 111—115) Abschnitt 1 und 2[a] des VII. Kapitels „Die wirtschaftliche Lage und die Bildung der Priester im hellenistischen Ägypten" als Habilitationsschrift bei Teubner Leipzig 1907 erscheinen lassen, Untersuchungen die sich zum großen Teil auf Papyri, auch solche aus späterer Zeit, stützen.

U. Wilcken, *Ἑπτακωμία*, Eine neue Papyrusquelle, Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 163—165, zeigt, daß die Florentiner und Bremer Papyri aus dem *Ἀπολλωνοπολίτης Ἑπτακωμίας* aus dem nördlichen Gau von Apollinopolis Parva sind und daß *Ἑπτακωμία* vielleicht das heutige Sedfe ist.

A. Bludau, Juden und Judenverfolgungen im alten Alexandria. Münster i. W., Aschendorffsche Buchhandlung 1906. IV, 125 S. 8⁰, bespricht unter ausgiebiger Benutzung der Papyri die Ansiedlung, Ausbreitung und Stellung der Juden in Ägypten, besonders aber die Verfolgungen, die sie zu erdulden hatten, wobei von neuem die Protokolle über die Gerichtsverhandlungen alexandrinischer Juden und Antisemiten vor dem kaiserlichen Tribunal einer genauen Erörterung unterzogen werden und ihr literarischer Charakter anerkannt wird. Vgl. die Anzeige von **F. Stähelin**, Deutsche Lit. Zeit. 1907 S. 163—165.

Auch einige Untersuchungen über die Sprache der Papyri sind in der Zwischenzeit erschienen:

Edwin Mayser, Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit mit Einschluß der gleichzeitigen Ostraka und der in Ägypten verfaßten Inschriften. Laut- und Wortlehre. Leipzig, Teubner 1906. XIV, 538 S. 8⁰. M. gibt eine Sammlung des sprachlichen Materials aus den nicht-literarischen Texten, um damit eine Grundlage herzustellen für eine Geschichte der griechischen Umgangs- und Kanzleisprache des ptolemäischen Ägyptens. In der Lautlehre behandelt er nach einander den Vokalismus und Konsonantismus, in der Wortlehre Flexion und Stammbildung. Ein Sach- und ein Wortregister beschließen den Band.

Im Anschluß hieran weise ich auf **Stanislaus Witkowski**, Epistulae privatae graecae, quae in papyris aetatis Lagidarum servantur. Adiecta est tabula phototypica. Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Lipsiae 1907. XXVI, 144 S., 8⁰. Denn wenn die Auswahl auch nur aus ptolemäischen Papyri getroffen ist, so ist doch von allgemeiner Wichtigkeit der Index grammaticus S. 101—110, in dem die über Laut- und Formenlehre, über Syntax und Wortbildung gemachten Beobachtungen zusammengestellt sind. Dazu kommt noch ein Index nominum und ein Index vocabulorum.

Ebenso stellt **L. Hahn** in seinem Buch Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten. Mit besonderer Berücksichtigung

der Sprache. Bis auf die Zeit Hadrians, Leipzig, Dieterichsche Verlagsbuchhandlung 1906, XVI, 278 S., einem Buche, in dem er das Vordringen des Romanismus nach dem Osten, besonders auch auf sprachlichem Gebiete erweist, S. 232 ff. die sich in den Papyri findenden Latinismen zusammen.

Weiter sind zu nennen:

W. Spiegelberg, *Χάλασμα* = „Ackerrain", Arch. f. Papyrusf. 4 (1907) S. 169,

Siegmund Fraenkel, Zu den semitisch-griechischen Eigennamen auf ägyptischen Inschriften, ebenda S. 169—171, und zu Nr. 375 der Oxyrhynchus-Pap. (IV), ebenda S. 171, eine Notiz, in der er eine Reihe von Namen jenes Papyrus als palmyrenisch nachweist.

Endlich sei noch erwähnt: **W. Weinberger**, Aus dem Archiv für Stenographie, Berl. phil. Wochenschr. 1907 Sp. 60—62, 93—95, 125—128, der aus dem Archiv für Stenographie Bd. 56 und 57 zusammenstellt, was durch Aufsätze und Notizen Erhebliches für die Geschichte der antiken Schnellschrift geleistet ist, für die bekanntlich die Papyri von großer Bedeutung sind.

Berlin. P. Viereck.

***Νέος Ἑλληνομνήμων** ἐκδιδ. ὑπὸ **Σπυρ. Π. Λάμπρου**,* Bd. III Heft 3—4, Athen 1906, S. 257—528, und Bd. IV Heft 1, Athen 1907, S. 1—128 (vgl. zuletzt B. Z. oben S. 407 ff.):

1. *Ἀνέκδοτα ἀπανθίσματα Διογένους τοῦ Λαερτίου* (III S. 257—376 und IV 121) aus den nach L. von einer Hand saec. XIII geschriebenen Codd. Athous Dionys. 90 und Paris. suppl. gr. 134.

2. *Ὀγδοήκοντα πατριαρχικὰ σιγίλλια καὶ τεσσαράκοντα τέσσαρα μοναστηριακὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Παρισίοις Ἐθνικῆς βιβλιοθήκης* (III S. 377—401): Inhaltsangabe der in den Codd. Paris. suppl. gr. 704—708 erhaltenen großen Sammlung von Originalurkunden aus den Jahren 1593—1798.

3. *Λόγος παρηγορητικὸς περὶ Δυστυχίας καὶ Εὐτυχίας κατὰ τὸν κώδικα τῆς Λειψίας ἀριθμ.* 35 (III S. 402—432δ): die neue Redaktion (vgl. Krumbacher GBL² 811 f.) wird vollständig abgedruckt; von der Hs saec. XV, die mit Federzeichnungen geschmückt ist und mancherlei paläographische und orthographische Besonderheiten enthält, ist ein Faksimile beigegeben.

4. *Μάρκου Ἀγγέλου ἀνέκδοτα στιχουργήματα* (III S. 433—439) auf den Eros und auf einen byzantinischen Kaiser; Dichter und Hs (Wien Philol. gr. 219) gehören ins 14. Jahrh.

5. *Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς ἐν Ἀθήναις βιβλιοθήκης τῆς Βουλῆς* (III S. 447—473 und IV S. 105—112. 122; Forts., vgl. oben S. 408): darunter ein *Γεροντικόν* saec. XII.

6. *Σύμμικτα*: *Ἡ Πρόρρησις τοῦ Ἀνδριτζοπούλου* (III S. 474—476) *πρὸς τὸν Ζωριάνον* (sic) *κὺρ Μιχαήλ*; vgl. Krumbacher GBL² 628⁴. — *Ἰωάννης Σερβόπουλος, Ἕλλην στηλοκόπας* (S. 476—477) und Hssschreiber saec. XV. — *Στίχοι εἰς Μαρίαν τὴν Αἰγυπτίαν* (S. 477—479) aus Cod. Mosqu. Syn. 437; es knüpfen sich daran Fragen der

Überlieferung von Gedichten des Michael Akominatos, Tornikes und Philes. — *Ἐπιστολαὶ Ἠλία Δόξα, Ἰωάννου καὶ Νικολάου Χαλκοκονδύλη καὶ Ἀλῆ πασσᾶ* (S. 479—480) an französische Gelehrte saec. XVIII. — *Ἐπίγραμμα Μαξίμου τοῦ μοναχοῦ εἰς τὸν μέγαν ῥήτορα Μανουήλ* (S. 480—481 mit Nachtrag von A. Papadopulos-Kerameus, Bd. IV S. 116—117). — *Τὸ Χριστὸς ἀνέστη καὶ τὸ εὐαγγέλιον τῆς μεγάλης Παρασκευῆς ἀλβανιστί* (S. 481—482) im Cod. Ambros. B 112 sup. — *Ἑλληνικὰ χειρόγραφα ἐν τῇ νήσῳ Κῷ* (S. 482—485), darunter die Abschrift eines trapezuntischen Chrysobulls. — *Αἱ ἐκκλησίαι τῆς Κωνσταντινουπόλεως* (S. 485—486 und IV 122): Liste im Cod. 275 der Patriarchalbibliothek von Kairo. — *Καθαρισμὸς τοιχογραφιῶν ἀπαλειφθεισῶν δι' ἀσβεστοκονιάματος* (S. 487—489): Warnung und Anregung. — *Τὸ χρυσόβουλλον τοῦ αὐτοκράτορος Τραπεζοῦντος Ἀλεξίου Γ'* (S. 486—487), *Ἡ ἐπιγραφικὴ συλλογὴ τοῦ Ζαχαρίου Σκορδυλίου* (S. 487), *Τὸ ἐπίγραμμα τοῦ ὀρθογράφου Τιμοκράτους* (S. 489), *Θεοδόσιος Ζυγομαλᾶς ὄχι Ζυγοβάλας* (S. 489) und *Σουμακῆ* (S. 489): Nachträge zu in früheren Bänden des *Νέος Ἑλληνομνήμων* erschienenen Aufsätzen.

7. *Τιμαίου τοῦ Ταυρομενίτου, τοῦ ἱστορικοῦ Θησέως καὶ ἄλλων ἀρχαίων συγγραφέων ἀνέκδοτα ἀποσπάσματα* (IV S. 1—13) aus dem Paris. suppl. gr. 134.

8. *Τὸ δικαίωμα τῆς πρώτης νυκτὸς παρὰ τοῖς Βυζαντίνοις* (IV S. 14—19): in zwei Urkunden des 14. Jahrh. wird eine Befreiung von der *παρθενοφθορία* gewährt, unter der wohl nur mehr eine Ehesteuer der Kolonen zu verstehen ist; die Fachgenossen sind gebeten, bei gelegentlicher Lektüre auf Wort und Sache zu achten.

9. *Προσθήκη εἰς τὰ περὶ τῶν τειχῶν τοῦ ἰσθμοῦ τῆς Κορίνθου κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας* (IV S. 20—26; vgl. B. Z. XV 709); u. a. Chresmoi aus Cod. Marc. VII 22.

10. *Βίος Εὐγενίου Ἰωαννουλίου τοῦ Αἰτωλοῦ ὑπὸ Ἀναστασίου Γορδίου* (IV S. 27—82 und 118—119) aus dem 17. Jahrh.

11. *Τρία πατριαρχικὰ σιγίλλια μονῶν τῆς Ἀττικῆς* (IV S. 83—104): aus der oben unter 2. notierten Sammlung; in den Erläuterungen kommt L. auch auf die byzantinische Geschichte der betreffenden Klöster zu sprechen.

12. *Σύμμικτα: Δύο χωρία τοῦ Ἰωάννου Κανανοῦ* (IV S. 113). — *Ἐπιτάφιον ἐπίγραμμα Γρηγορίου Γ' Κπόλεως* † 1459 (S. 114) aus Cod. Monac. gr. 495. — *Τὸ παίγνιον τῶν μηδενικῶν ἐν Κεφαλληνίᾳ* (S. 115). — *Τετάρνα, Τετάρινα, Τατάρνα* (S. 115—116): Name eines Klosters in Aitolien. — *Παράδοσις περὶ τῆς καλλιεργείας τῶν ἀμπέλων ἐν Ναυπάκτῳ* (S. 117—118) aus Cod. Laur. conv. soppr. 98 saec. XIV. — *Νέος κῶδιξ ἐν Ἄνδρῳ* (S. 119—120) saec. XVII mit Eintragungen. — *Ἐνετίησι = ἐν ἔτει* (S. 121—122): weiteres Beispiel dieses von L. schon früher beobachteten Mißverständnisses. P. Mc.

Échos d'Orient tome 8 (1905). Paris, Rue Bayard 5, 384 S. 8⁰. (Vgl. B. Z. XIV 745 ff.). **Ch. Auner**, La Moldavie au concile de Florence S. 5—12; 72—77; 129—137. Fortsetzung und Schluß eines im vorigen Bande begonnenen Aufsatzes. **J. Germer-Durand**, Inscriptions

grecques et latines de Palestine S. 12 f. Nr. 1 und 2 griechische Grabinschriften aus Jerusalem und Gaza. **J. Germer-Durand**, Sceau de Balian, seigneur de Naplouse S. 13 f. Balian II hat die heilige Stadt gegen Saladin verteidigt. **Siméon Vailhé**, Saint Barsanuphe S. 14—25. Fortsetzung aus Bd. 7. Biographie des Heiligen, eines geborenen Ägypters († um 540), der, obwohl wahrscheinlich niemals Priester, das Recht der Sündenvergebung, und zwar 'à distance' ausübte. **J. Pargoire**, Les LX soldats martyrs de Gaza S. 40—43. In den von Delehaye Anall. Bolland. 23 edierten Texten lassen sich 55 Martyrernamen mit Sicherheit feststellen. **J. Pargoire**, L'église Byzantine S. 65—68. Aus der Einleitung des B. Z. XV 287 ff. besprochenen Buches. **G. Jacquemier**, Le Palais de Caiphe d'après la tradition S. 68—72. Nach der alten Tradition c. 200 Meter östlich vom Cenaculum. **Siméon Vailhé**, Les monastères et les églises Saint-Étienne à Jérusalem S. 78—86. Es gab seit der Mitte des 5. Jahrh. zwei den Namen des Stephanus tragende Heiligtümer in Jerusalem, eines im Norden der Stadt, jetzt im Besitze der Dominikaner, und ein zweites im Tale Josaphat (bis zum Anfang des 9. Jahrh.). **Constantin Bacha**, Nouveaux évêques de Saidnaia S. 86—88. Ergänzungen zu dem Aufsatze von Boustani im vorigen Bande. **S. Pétridès**, Amulette Judéo-grecque S. 88—90. Jedenfalls nicht später als s. VI; zum Teil unverständlich. **L. Dressaire**, Une nouvelle collection de documents grecs S. 113—116. Über das von den vereinigten Akademien herauszugebende Corpus der griechischen Urkunden. **S. Pétridès**, Amulette Byzantine en or S. 148 f. Wahrscheinlich eines der sogen. Salomonssiegel. **Siméon Vailhé**, Jean le prophète et Séridos S. 154—160. Den ersteren, einen Freund des hl. Barsanuphius, lernen wir durch die B. Z. XIV 746 erwähnte Publikation des Nikodemos Hagiorites näher kennen, wogegen wir über Seridos, den Gründer des nach ihm benannten Klosters († zwischen 527—540), in dem Johannes lebte, nur erfahren, daß er ein sehr strenger Asket und dem hl. Barsanuphius durchaus ergeben war. **M. Théarvic**, Autour de l'Acathiste S. 163—166. Entgegnung auf die Angriffe von Papadopulos-Kerameus, *Ὁ πατριάρχης Φώτιος καὶ ὁ ἀκάθιστος ὕμνος* (Triest 1905). **J. Pargoire**, Les Porphyrogénètes Zoé et Théodora S. 174 f. Notiz über Schlumberger, L'épopée Byzantine III. **J. Bois**, Le rite baptismal dans l'église gréco-russe S. 193—200. Im Anschluß an das Buch von Staerk. (Vgl. B. Z. XIV 698.) **J. Germer-Durand**, La tradition et la grotte de Saint-Pierre à Jérusalem S. 200—205. 'Les prétendues grottes des larmes de saint Pierre, montrées aux pèlerins depuis la destruction de la crypte (der auf dem Platze des Kaiphashauses erbauten Petrusbasilika), sont purement légendaires'. **Siméon Vailhé**, Introduction de la fête de Noël à Jérusalem S. 212—218. Die Angabe des Basilius von Seleucia, daß Bischof Juvenal von Jerusalem (424—458) die Feier des 25. Dezember eingeführt habe, ist glaubwürdiger als die des Kosmas Indikopleustes, nach dem man zu Jerusalem noch im 6. Jahrh. die Feier am 6. Januar begangen hätte. **J. B. Rebours**, La réforme du chant grec S. 218—225. 'L'ennemi principal à combattre, c'est la misérable routine, hélas! trop commune parmi les chantres orientaux'. **J. Gottwald**, Amulette Byzantine S. 240. Auf der Vorderseite die sieben

griechischen Vokale (gnostisch), auf der Rückseite 'Χριστέ, βοήθει τοῦ φωροῦντι' (sic!). **R. Bousquet**, La société archéologique chrétienne d'Athènes S. 241—244. Geschichte und bisherige Erfolge der Gesellschaft, die dringend eines ordentlichen Lokales zur Unterbringung ihrer wertvollen Sammlungen bedarf. **S. Pétridès**, L'immaculée conception et les Grecs modernes S. 257—270. Die formelle Leugnung der unbefleckten Empfängnis beginnt in der griechischen Theologie erst im 17. Jahrh. mit Metrophanes Kritopulos (unter protestantischem Einflusse) und wird später nur als 'machine de guerre contre la propagande des missionaires catholiques' verwendet. **J. Pargoire**, Fragment d'une épitaphe juive de Nicomédie S. 271 f. Wir wissen nun bestimmt, daß die jüdische Kolonie in Nikomedia organisiert war und eine Synagoge besaß. **L. Petit**, Macaire de Thessalonique S. 272—274. Gegen Zerlentis, B. Z. XIV 254 ff. Der Episkopat des Makarios ist zwischen 1517 und 1527 anzusetzen, sein angeblicher Vorgänger Theonas muß von der Liste ganz gestrichen werden. **J. Pargoire**, Les Métropolites d'Ephèse au XIIIe siècle S. 286—290. Ergänzungen und Berichtigungen zu den Listen von Le Quien und Anthimus Alexudis (*Νεολόγος* vom 2. März 1890; *'Ανατολικὸς ἀστήρ* vom 13. Febr. 1891). **Siméon Vailhé**, Saint Abraham de Cratia S. 290—294. Auf Grund der von Graf edierten und von Peeters (Anall. Bolland. 1905) übersetzten arabischen Vita. **S. Pétridès**, David et Gabriel, hymnographes S. 298—301. Der Hymnograph David, Verfasser eines Kanons auf den hl. Georg, ist vielleicht zu identifizieren mit David Dishypatos, Mönch und Polemiker des 14. Jahrh. Gabriel, von dem wir eine Reihe von Kanones und Hymnen besitzen, hat gegen das Ende des 10. Jahrh. gedichtet. **J. Pargoire**, Léon, gouverneur du Kharsian et vestarque S. 301 f. Herstellung einer metrischen Siegelinschrift s. IX. **L. Petit**, „L'Asie mineure" de M. Strzygowski S. 307—311. **P. Khirlanghidj**, Médaillon et méreaux Byzantins S. 328 f. 1) Christus am Kreuz zwischen Maria und Johannes, vielleicht aus dem Anfang des 15. Jahrh. 2) Brustbild des Martyrers Eustathios, vielleicht s. XI.—XII. 3) Petrus und Paulus, sich den Friedenskuß gebend; auf der Rückseite zwei Verse; aus der gleichen Zeit wie Nr. 2. **J. Pargoire**, Épitaphe chrétienne de Bennisoa S. 329—334. Mischung von Vers und Prosa. **S. Pétridès**, Paul d'Amorion, hymnographe S. 344—346. Gehört spätestens ins 10. Jahrh. Er war zuerst Mönch, dann Metropolit von Amorion in Phrygien und dichtete Stichera, mindestens zwei Kanones auf die hl. Maria, mindestens einen Kanon auf Jesus Christus. **Siméon Vailhé**, La maison de Caiphe et l'église Saint-Pierre S. 346—349. 'L'église du Repentir du Saint-Pierre ist 'identique à la maison de Caïphe, et-c'est là qu'on vénérait son remords et ses larmes'. Dafür sprechen auch der von Nau edierte Text in der Revue de l'Orient chrétien 1905, 162 ff. und das Typikon der Karwoche von 1122 bei Papadopulos-Kerameus, *'Ανάλεκτα* II. **J. Pargoire**, Un prétendu document sur Saint Jean Climaque S. 372 f. Sowohl die 'Vita des hl. Johannes Klimakos' im codex 77 von Dokhiar als der Panegyrikus auf den hl. Johannes Klimakos vom hl. Anastasius Sinaita in verschiedenen Athoshss ist identisch mit der Predigt des hl. Anastasius vom Sinai 'de sacra synaxi et de non iudicando deque iniuriarum oblivione'.

tome 9 (1906) 384 S. 8⁰. **J. Pargoire**, Les monastères doubles chez les Byzantins S. 21—25. Das Doppelkloster 'abritait simultanément une communauté d'hommes et une communauté de femmes, communautés placées toutes deux sous le gouvernement de la même personne, mais séparées l'une de l'autre'. P. zeigt gegen Besse, daß diese Art von Klöstern nicht durch Justinian im Orient aufgehoben wurde. **G. Gaude**, Épitaphe chrétienne de Lycaonie S. 26f. **S. Pétridès**, Faux bronzes byzantins S. 27f. Eine von Kouppas veröffentlichte Bronze mit der Darstellung von Konstantin und Helena erweist sich als eine moderne Fälschung. **Siméon Vailhé**, Date de la mort de Saint Jean Damascène S. 28—30. 4. Dezember 749. **J. Pargoire**, Constantinople: La porte Basilikè S. 30—32. Gegen Preger, B. Z. XIV 276ff. **J. Pargoire**, Saint Thaddée l'homologète S. 37—41. Starb als Märtyrer der ikonoklastischen Verfolgung am 22. November 816. Eine Reihe von Angaben über ihn enthalten die Schriften Theodors von Studion. **G. Bartas**, Pour l'histoire du christianisme en orient S. 49—51. Über die Aktensammlung von Rabbath. **M. Jugie**, La reconfirmation des apostats dans l'église gréco-russe S. 65—76. Die heutige Praxis steht in direktem Widerspruch mit der Lehre der 'Kirche der sieben ökumenischen Konzilien'. **P. Khirlanghidj**, Amulette byzantine en plomb S. 77. Poids, tessère et méreaux byzantins S. 78f. Objets de piété byzantins S. 79f. **S. Vailhé**, Un mystique monophysite, le moine Isaie S. 81—91. Isaias, hesychastischer Mönch des 5. Jahrh., lebte in einem Kloster bei Gaza, verfaßte eine Reihe von Predigten oder wohl richtiger brieflichen Bescheiden asketischen Inhalts (bei Migne P. Gr. XL nur in lateinischer Übersetzung) und starb am 11. August 488. Über sein Leben sind wir hauptsächlich durch eine von seinem Freunde Zacharias Scholasticus verfaßte Biographie unterrichtet. **E. Ajam**, Le monothélisme des Maronites d'après les auteurs Melchites S. 91—95. Mitteilungen aus Theodor Abukara, einem alten melchitischen Euchologion und anderen Quellen. **S. Pétridès**, Inscription chrétienne de Vodena S. 96—98. Gegen Leclercq, Revue Bénédictine 23, 92ff. **J. Pargoire**, Sur l'épitaphe de Domnos de Bennisoa S. 99. Teilt eine evidente Verbesserung N. Festas zu der im vorigen Bande behandelten Inschrift mit. **J. Germer-Durand**, Amulette contre le mauvais oeil S. 129f. Ovale Kupferplatte im Museum Notre-Dame de France zu Jerusalem. — Glanes épigraphiques S. 130—133. Zwei Drittel der bei den Ausgrabungen auf dem Terrain von St. Pierre zu Jerusalem gefundenen Objekte mit Inschriften stammen aus der christlichen, d. h. der vorislamischen Zeit. **L. Petit**, La réforme judiciaire d'Andronic Paléologue (1329) S. 134—138. Über die von diesem Kaiser eingesetzten vier *καθολικοὶ κριταὶ τῶν Ῥωμαίων*. **S. Vailhé**, Origines de la fête de l'annonciation S. 138—145. Seine Heimatstätte ist die unter Konstantin erbaute erste Basilika in Nazareth. Der Tag des Festes war bis etwa 425 oder 430 der 6. April (entsprechend der Weihnachtsfeier am 6. Januar), von da an der 25. März. **J. B. Rebours**, Le temps dans la musique Byzantine S. 145—148. Zeigt, daß in dem Traktate des Hieromonachos Gabriel (15. Jahrh.) noch nicht vom *χρόνος* (Takt) die Rede ist. **J. Pargoire**, Constantinople: L'église Sainte-Théodosie S. 161—165. Die heutige

Moschee Gul-Djami ist die Kirche der hl. Theodosia; sie beherbergte den Leib der Heiligen seit dem 8. Jahrh., erhielt aber ihren Namen erst im 14. Jahrh. **M. Jugie,** L'Épiclèse et le mot antitype de la messe de Saint Basile S. 193—198. Basilius ist kein Zeuge der griechisch-orthodoxen Lehre, daß nicht die Konsekrationsworte, sondern erst die folgende Anrufung des hl. Geistes die Verwandlung von Brot und Wein bewirke. **S. Pétridès,** Amulette Byzantine en plomb S. 214 f. Sceaux byzantins S. 215 f. **J. Pargoire,** Épitaphes chrétiennes de Bithynie S. 217—219. **Siméon Vailhé,** Notes de littérature ecclésiastique S. 219—224. 1) Date de la mort de saint Hésychius de Jérusalem. H. ist nicht 433 gestorben, sondern war um 451 noch am Leben. 2) Saint Hilaire, évêque de Gabala. Er wird von Photius als Schriftsteller erwähnt und ist wohl zwischen 337—378 als Martyrer gestorben. 3) Succensus de Diocésarée. Von diesem allem Anschein nach angesehenen Theologen des 5. Jahrh. besitzen wir leider nur ein Fragment zu Gen. 22, 5 in der Leipziger Katene. 4) La lettre de saint Epiphane de Chypre contre les images. Eine zwischen 717—729 oder noch vor 717 entstandene Fälschung. 5) La syntaxe grecque de saint Michel le Syncelle. Zwischen 810—813 abgefaßt. **S. Pétridès,** Saint Roman le mélode S. 225 f. Hat, wie jetzt feststeht, im 6., nicht im 8. Jahrh. gedichtet. **J. Pargoire,** Constantinople: Le couvent de l'Évergétès S. 228—232. Über Lage (in nächster Nähe von Aïa-Kapou) und Geschichte (zuerst im Menologion Sirmondi, zuletzt von der Pilgerin Zosima [1419—1421] erwähnt) des Klosters. **G. Bartas,** Les annales Franciscaines d'orient S. 248 f. Über G. Golubovichs Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano. **Siméon Vailhé,** L'église Maronite, du Ve au IXe siècle S. 257—268; 344—351. 1) Saint Maron et son monastère de l'Oronte, du Ve au VIIe siècle. 2) l'église Maronite du Ve au IXe siècle. **G. Gaude,** Inscriptions latines et grecques d'Iconium S. 268—270. Nr. 3 und 4 griechische Epitaphien. **J. Pargoire,** Saint Joseph de Thessalonique S. 278—282; 351—356. Biographie des um 762 geborenen, am 15. Juli 832 als Erzbischof von Thessalonike gestorbenen Bruders des hl. Theodor von Studion. **V. Tschaplikof,** Le tombeau d'Euthyme de Tirnovo S. 292—298. Bericht über die Ende 1905 erfolgte Entdeckung seines Grabes und Epitaphs nach den offiziellen Dokumenten. **M. Théarvic,** Note de chronologie Byzantine S. 298—300. Die irrige Datierung des Todes der Theodora (Dezember 1301 statt 1300) durch M. Treu beruht auf einem häufig begangenen Fehler. **J. Pargoire,** Constantinople. Les dernières églises Franques S. 300—308. Auf Grund der Schrift von A. Mordtmann, Cpel zur Zeit Sultans Suleiman des Großen nach einem Bilde von Melchior Lorichs. **G. Mirleau,** Dédicaces religieuses de Dorylée S. 356—360. Eine Reihe griechischer Inschriften, meist Weiheinschriften, auf Stelen und Steinen, die in einen byzantinischen Brückenbau eingearbeitet wurden. **J. Pargoire,** Constantinople. Le couvent de l'Évergétis S. 366—373. Hauptsächlich auf Grund der von Dmitriewskij Kiew 1895 aus dem cod. 788 s. XII der Nationalbibliothek von Athen veröffentlichten Typika. C. W.

Bessarione, Pubblicazione periodica di studi orientali. Serie III. Anno XI (1906—1907) Vol. I Fasc. 91—93. In den neuen Heften (vgl. zuletzt oben S. 411 ff.) kommen für unsere Studien in Betracht:

1. **Niccolò Marini**, L'Immacolata Concezione di Maria Vergine e la Chiesa ortodossa dissidente (S. 5—12. 217—222; Forts. folgt): vgl. zuletzt B. Z. oben S. 411.

2. **P. Girolamo Golubovich**, Cenni storici (S. 43—51) behandelt auf Grund abendländischen Urkundenmaterials die in Unionsangelegenheiten unternommenen päpstlichen Legationen des Minoritengenerals Girolamo d'Ascoli v. J. 1276—77 und des Fr. Bartolomeo d'Amelia v. J. 1278—79 an Kaiser Michael VIII Palaiologos.

3. **P. Lodovico Ciganotto**, Della preghiera (S. 52—70; Forts. folgt): vgl. B. Z. oben S. 412.

4. **Ces. Tondini de Quarenghi**, Notice sur le calendrier liturgique de la nation Arménienne (S. 71—114; vgl. B. Z. oben S. 412 f.): verfolgt die einzelnen Festzyklen durch das Kirchenjahr hindurch und gibt zum Schluß einen vollständigen Kirchenkalender für das Jahr 1907.

5. **P. G. Aucher**, S. Espedito attraverso un' analisi critica (S. 140—153): über die Identität des vielbesprochenen Heiligen mit dem hl Menas und über seine armenische Herkunft.

6. **Niccolò Marini**, Impressioni e ricordi di un viaggio in Oriente (S. 154—164; Forts. folgt): vgl. zuletzt oben S. 412.

7. **Leone Caetani di Teano**, I popoli cristiani sottomessi ai Sassanidi (S 232—254): ein Vorläufer des eben zur Ausgabe gelangenden Monumentalwerkes der *Annali dell' Islam.* P. Mc.

Das Kaiserl. russ. archäologische Institut in Konstantinopel.

Das Institut (vgl. zuletzt B. Z. XV 441) hat in den letzten Jahren eine besonders ergebnisreiche Tätigkeit entfaltet. In schneller Folge sind von den „Nachrichten des russ. arch. Instituts in Kpel" (Izvjestija russkago archeologičeskago instituta v Kpolje) zwei mächtige Bände erschienen, jeder von einem stattlichem Tafelbande begleitet:

1. Band X, Sofia, Državna pečatnica 1905. 3 Bl., 596 S. Dazu ein „Album" von 117 Tafeln, Wien, Chr. Reißer Söhne 1905. Den Inhalt bilden „Materialien zum bulgarischen Altertum". Aboba-Pliska, Vgl. oben S. 726. Besprechung folgt.

2. Band XI, Sofia, IX, 306 S. 4⁰. Državna pečatnica 1906. In Kommission bei O. Harrassowitz, Leipzig. Inhalt: **F. J. Schmidt**, Kachrié-Džami. Dazu ein „Album". München, K. Kuhn 1906. 92 Tafeln. Folio. Vgl. oben S. 734 ff. K. K.

12. Mitteilungen und Notizen.

Eine ordentliche Professur für byzantinische Geschichte.

Durch Dekret vom 26. März 1907 ist an der Universität Paris eine „chaire magistrale" für byzantinische Geschichte errichtet und Herrn **Charles Diehl**, der seit 1899 einen Lehrauftrag (cours) für dies Fach an derselben Hochschule hatte, übertragen worden. Wir wünschen dem hochverdienten Förderer der byzantinischen Studien zu der hiermit voll-

zogenen Sicherung und Erweiterung seiner Lehrtätigkeit und der ehrwürdigen Universität Paris zu dieser neuen Bereicherung ihrer Lehrstühle aufrichtig Glück. Möge hiermit eine Erneuerung des für unsere Wissenschaft grundlegenden Zeitalters des Pariser Corpus der byzantinischen Historiker eingeleitet werden! K. K.

Eine Professur für neugriechische Philologie

ist im März 1907 an der Universität Leiden errichtet und unserem hochverdienten Mitarbeiter **D. C. Hesseling** übertragen worden, der schon seit 14 Jahren an der genannten Universität Vorlesungen über mittel- und neugriechische Sprache und Literatur abgehalten und durch eine reiche literarische Tätigkeit sowohl die Wissenschaft gefördert als zur Popularisierung der byzantinischen Dinge in Holland beigetragen hat. (Vgl. den Autorenindex der meisten Bände der B. Z. s. v. Hesseling.) Die Antrittsrede, die H. am 6. März 1907 vor dem Professorenkollegium und den Studierenden gehalten hat, führt den Titel: „De Betekenis van het Nieuwgrieks voor de Geschiedenis der Griekse taal en der Griekse letterkunde“ (E. J. Brill, Leiden 1907. 36 S. 8⁰). An verschiedenen Beispielen zeigt H., welche Bedeutung das Neugriechische für die tiefere Erkenntnis des Altertums hat, wie nicht nur die Grammatik (bes. die Akzentverhältnisse) der klassischen Sprache durch den Vergleich der späteren Perioden aufgehellt, sondern auch das innerste Wesen des hellenischen Geistes durch das Studium der Volkssprache und der Überlieferungen beleuchtet wird

K. K.

Zographos-Preis.

Die Kgl. Bayer. Akademie der Wissenschaften hatte am 14. März 1904 für den von Herrn Christakis Zographos gestifteten Preis zur Förderung des Studiums der griechischen Sprache und Literatur auf Vorschlag der philosophisch-philologischen Klasse als Aufgabe gestellt:

„Die Metrik der kirchlichen und profanen Poesie der Byzantiner“.

Hierfür ist rechtzeitig (31. Dez. 1906) eine Abhandlung eingelaufen, der der Preis von 1500 *M* erteilt wurde. Der Verfasser ist unser Mitarbeiter Dr. Paul Maas in München.

Gleichzeitig stellte die Akademie folgende neue Aufgabe:

„Das Plagiat in der griechischen Literatur untersucht auf Grund der philologischen Forschung (über *κλοπή* und *συνέμπτωσις*), der rhetorisch-ästhetischen Theorie und der literarischen Praxis des Altertums“

Einlieferungstermin: 30. Dez. 1910. Die Bearbeitungen dürfen nur in deutscher, lateinischer oder griechischer Sprache geschrieben sein und müssen an Stelle des Namens des Verfassers ein Motto tragen, welches auf der Außenseite eines mitfolgenden, den Namen des Verfassers enthaltenden, verschlossenen Briefumschlags wiederkehrt. Der Preis für die Lösung der Aufgabe beträgt 1500 *M.*, wovon die Hälfte sofort nach Zuerkennung des Preises, der Rest nach Vollendung des Druckes zahlbar ist. K. K.

Preise und Unterstützungen aus dem Therianosfonds.

In der zur Feier des 86. Geburtstages Seiner Königlichen Hoheit des Prinzregenten sowie des 147. Stiftungstages der Kgl. Bayer. Akademie am 16. März 1907 abgehaltenen öffentlichen Sitzung der Kgl. Bayer. Akademie verkündete der Präsident Geheimrat Prof. Dr. Karl Theodor von Heigel folgendes: Aus den Zinsen des Therianosfonds erhielten je einen Preis von 800 *M*: Gymnasialprofessor Dr. Otto Stählin in München für Band 1 und 2 seiner Ausgabe des Clemens Alexandrinus, Gymnasialprofessor Dr. Theodor Preger in Ansbach für Band 1 und 2 seiner Ausgabe der Scriptores originum Constantinopolitanarum, ferner Professor Dr. Furtwängler und Professor Dr. Reichhold zur Fortsetzung des Werkes „Griechische Vasenmalerei", 2. Serie, 2000 *M*., Professor Krumbacher zur Herausgabe der „Byzantinischen Zeitschrift" 1500 *M*., Kustos Dr. Curtius zu Studien über korinthische und protokorinthische Keramik 900 *M*. K. K.

Das mittel- und neugriechische Seminar der Universität München.

Die Frequenz ist ungefähr dieselbe geblieben wie im vergangenen Studienjahre. (Vgl. B. Z. XV 711.) Im Wintersemester 1906/1907 belief sich die Zahl der Teilnehmer auf 19 (darunter zwei Damen), im Sommersemester 1907 auf 17 (darunter eine Dame). Das Hauptkontingent stellte wiederum Deutschland. Unter den Ausländern waren 5 Griechen, 2 Serben, 1 Bulgare, 1 Italiener, 1 Amerikaner und 1 Amerikanerin. Das mit einer beständig ergänzten Spezialbibliothek ausgestattete Seminarzimmer steht den Mitgliedern den ganzen Tag offen und wird ausgiebig zur Arbeit benutzt.

K. K.

Das Corpus der griechischen Urkunden.

(Vgl. zuletzt B. Z. XV 446 ff.)

Infolge verschiedener materieller Schwierigkeiten, über die hier nicht berichtet werden kann, ist das Unternehmen leider in den letzten zwei Jahren nicht im wünschenswerten Maße gefördert worden. Genauere Mitteilungen über den Stand der Arbeiten findet man im „Vorbericht für die am 30. Mai 1906 zu Wien beginnende Zusammentretung des Ausschusses der „Internationalen Assoziation der Akademien" S. 33—36, und im „Zweiten Vorbericht, enthaltend die Darstellung des Standes der Verhandlungen der Internationalen Assoziation vom 1. Juni 1906 bis zum 15. April 1907", Beilage zu S. 36. Hier sei nur folgendes hervorgehoben: Dr. P. Marc hat mit Unterstützung des Therianosfonds der bayer. Akademie im März—Mai 1906 eine Reise auf den Berg Athos ausgeführt, auf welcher er auch den Urkunden seine Aufmerksamkeit widmete. Eine zweite Aktion der bayer. Akademie zur Förderung des Unternehmens bildet die am 14. März 1906 von der Zographoskommission gestellte Preisaufgabe „Technik und Geschichte des byzantinischen Urkundenwesens" (Preis 1500 *M*., Einlieferungstermin 31. Dezember 1908; vgl. B. Z. XV 710). Es steht zu hoffen, daß durch die Bearbeitung dieses Themas für die Publikation des Corpus neue sachliche und editions-technische Gesichtspunkte gewonnen

werden. Das Material hat seit der Veröffentlichung des Katalogs von N. Bees, B. Z. XV 446 ff., keinen erheblichen Zuwachs mehr erhalten. Doch sind vier unbekannte griechische Originalurkunden s. XII in S. Filippo di Gerace entdeckt worden (nach Mitteilung des Geheimrats Prof. Kehr in Rom an Prof. Krumbacher vom 25. März 1907).

Bei der 3. Generalversammlung der Internationalen Assoziation der Akademie, die in Wien vom 29. Mai — 2. Juni 1907 abgehalten wurde, ist beschlossen worden, daß zunächst mit den bisher schon flüssigen Mitteln ein Regestenwerk hergestellt werden soll. Dasselbe ist gedacht als ein in Regestenform abgefaßter detaillierter Dispositionsplan für das ganze Corpus, enthaltend sowohl die edierten als unedierten Urkunden, auf Grund dessen dann sowohl die Kostenfrage als die endgiltige Anordnung und Auswahl des Materials, bei der es sich namentlich um die Stellungnahme zu den massenhaften späteren Urkunden handeln wird, genauer beurteilt und entschieden werden kann. Obschon dieses Verzeichnis zunächst als aufklärende Vorarbeit für das Corpus gedacht ist, wird dasselbe, wenn es richtig ausgeführt wird, auch eine selbständige wissenschaftliche Bedeutung haben; es wird sowohl die Auffindung und Benützung der für einzelne Untersuchungen verschiedenster Art nötigen Urkunden, als auch die allgemeine Orientierung auf diesem ganzen Quellengebiet wesentlich erleichtern. Als Ersatz für das im vergangenen Jahre uns entrissene Mitglied der Kommission Herrn H. Gelzer (vgl. oben S. 417 ff.), der die kgl. sächsische Gesellschaft der Wissenschaft vertrat, ist Herr Ulrich Wilcken, Mitglied derselben Gesellschaft, vorgeschlagen worden, der sich auch schon bereit erklärt hat, die Wahl anzunehmen. Sobald es die materiellen Bedingungen erlauben, soll für das Corpus ein ständiger wissenschaftlicher Hilfsarbeiter bei der bayer. Akademie aufgestellt und für ihn ein eigener Arbeitsraum eingerichtet werden. K. K.

Das Corpus der griechischen Ärzte.

Da in dieses Corpus auch ein Teil der medizinischen Schriften aus der byzantinischen Zeit Aufnahme finden soll, muß über das Unternehmen auch an dieser Stelle berichtet werden. Über seine Vorgeschichte vgl. oben S. 751. Auf der 3. Generalversammlung der Assoziation der Akademien (Wien 1907) ist beschlossen worden: „Bezüglich der von den Akademien Berlin, Kopenhagen, Leipzig und den ferner noch etwa beitretenden Akademien geplanten Ausgabe eines Corpus medicorum antiquorum erklärt die Assoziation, daß diese Ausgabe von großem allgemeinen wissenschaftlichen Interesse ist. Sie billigt den vorgelegten Plan der Ausgabe und gestattet, daß sie unter den Auspizien der Assoziation erscheine. Sie genehmigt die Errichtung einer autonomen Kommission für das Corpus medicorum und ernennt als Mitglieder dieser Kommission die Herren Gomperz (Wien, als Vorsitzender), Diels (Berlin), Heiberg (Kopenhagen), Leo (Göttingen), Ilberg (Leipzig), Bywater (London), Krumbacher (München) mit der Befugnis, neue Mitglieder aus den konstituierenden Akademien zu kooptieren. Als Generalredaktor ist Privatdocent Dr. Joh. Mewaldt in Berlin aufgestellt worden. K. K.

Glotta.

Unter diesem Titel ist von **P. Kretschmer**, Wien VIII, Florianigasse 23, und **Fr. Skutsch**, Breslau XVIII, Scharnhorststr. 9, eine Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache gegründet worden, die im Laufe des Jahres 1907 zum ersten Male erscheinen soll. Einen Hauptpunkt des Programms bildet die Herstellung eines engeren Kontakts zwischen den Indogermanisten und klassischen Philologen. Schon vor mehreren Jahren war in Wien der Gedanke aufgetaucht, eine eigene Zeitschrift für griechische Sprachforschung zu gründen. Festere Gestalt gewann er bei der zweiten Generalversammlung der internationalen Assoziation der Akademien in London 1904 gelegentlich der Beratungen über den von der British Academy vorgelegten Plan eines griechischen Thesaurus. H. Gomperz, Wien, wies darauf hin, daß es nützlich wäre, zunächst ein Spezialorgan für griechische Wortgeschichte zu gründen, das dem großen Unternehmen in ähnlicher Weise vorarbeiten könnte wie Wölfflins Archiv dem lateinischen Thesaurus. Bei der Komitésitzung für die dritte Generalversammlung (Wien 1906) wurde der Plan einer solchen Zeitschrift auf Grund eines Memorandums von Prof. Kretschmer genauer besprochen und Kretschmer als Redakteur ins Auge gefaßt. Nach weiteren Verhandlungen, die sich meiner Kenntnis entziehen, ist nun auch das Lateinische in das Programm aufgenommen worden, was bei dem engen Zusammenhang der griechischen Sprache und Kultur mit der lateinischen gewiß viele Vorteile hat. Bedauerlich ist aber, daß in dem Prospekt der „Glotta" über die Entstehungsgeschichte des Organs keine Silbe mitgeteilt und der ursprüngliche Zweck, für einen griechischen Thesaurus das Terrain zu sondieren und zu ebnen, ganz in den Hintergrund geschoben ist. So ist denn auch bei der 3. Generalversammlung der internationalen Assoziation der Akademien, Wien 1907, beschlossen worden, daß die „Glotta", mit deren Begründung die Thesauruskommission in keiner Weise befaßt worden war, nicht als das ursprünglich ins Auge gefaßte vorbereitende Organ des griechischen Thesaurus gelten und damit auch nicht zu den von der Assoziation unterstützten Unternehmungen zählen könne.

Unsere Studien berührt die „Glotta" dadurch, daß hier die Geschichte der griechischen Sprache in ihrer weitesten Ausdehnung d. h. vom Altertum bis auf die Gegenwart berücksichtigt und also auch den Forschungen über das Mittel- und Neugriechische eine Heimstätte geboten werden soll. So werden in der griechischen Abteilung des Organs die Anschauungen verwirklicht, die der Unterzeichnete vor 23 Jahren (KZ 27, 1884, 491 ff.) programmatisch dargelegt und seitdem bei jeder Gelegenheit, bes. in zahlreichen Besprechungen in der Byz. Z. betont hat. Somit deckt sich die „Glotta" auch mit einem Teil des Stoffgebietes der B. Z. Ich möchte aber zur Vermeidung von Mißverständnissen schon jetzt betonen, daß die B. Z. trotzdem auch fernerhin die sprachliche Seite des griechischen Mittelalters beachten wird. Die Redaktion fühlt sich ihren Mitarbeitern und Lesern gegenüber verpflichtet, das alte Programm im vollen Umfange beizubehalten und sowohl selbständige Artikel über alle Teile des byzantinischen Gebietes aufzunehmen als über alle Neuerscheinungen bequem zu orientieren.

Da im Prospekt Äußerungen über das Programm und über die Gestaltung des Unternehmens als erwünscht bezeichnet werden, so möchte ich — wozu mir wohl auch meine langjährige Tätigkeit in der Redaktion einer technisch ungewöhnlich komplizierten Zeitschrift ein gewisses Recht gibt — einiges hierüber bemerken: Ein großes Verdienst würde sich die „Glotta" erwerben, wenn sie in einer bibliographischen Abteilung über alles was irgendwo über griechische und lateinische Sprache erscheint, genau berichtete und jedem Band einen vollständigen Index verborum beifügte. Auf dem sprachlichen Gebiete, wo mit Myriaden kleinster Tatsachen operiert werden muß, fühlt der einzelne Arbeiter die Notwendigkeit einer völlig aktuellen Bibliographie und Indexierung noch viel mehr als bei philologischen oder historischen Forschungen. Mein zweiter Wunsch betrifft die Bestimmung über die sprachliche Form der Beiträge. Sie sollen dem Prospekt zufolge „in der Regel deutsch geschrieben sein, aber ausnahmsweise auch in einer der anderen bekannteren Kultursprachen abgefaßt sein können". Diese engherzige Bestimmung klingt im Zeitalter der großartigen Internationalisierung der Wissenschaft wie ein seltsamer Anachronismus. Und gar in einer Zeitschrift „Glotta" ist diese Angst vor Polyglottie wie eine contradictio in adjecto. Schon die (im Prospekt freilich nicht erwähnte) Tatsache, daß bedeutsame Keime zu dem neuen Organ im Schoße der internationalen akademischen Vereinigung niedergelegt worden waren, hätte vor einem solchen Rückfall in den veralteten nationalen Standpunkt, der sogar etwas nach deutschem Chauvinismus riecht, behüten sollen. Wenn die Redaktion sich raten läßt, wird sie das „ausnahmsweise" in der Praxis fallen lassen und dem „Dorier verstatten Dorisch zu reden". So möge denn „Glotta" als ein wahrhaft internationales Sprachorgan wachsen, blühen und gedeihen! K. K.

Revue de Sigillographie.

Bei der besonderen Bedeutung, die das Bullenwesen für die byzantinische Geschichte hat, sei auf diese neue Zeitschrift auch hier hingewiesen. Sie wird von **A. J. Corbierre**, Paris, Rue Bonaparte 67, redigiert und soll im Jahre 1907 zu erscheinen beginnen. K. K.

Kunsthistorischer Kongreß 1907.

Am 24.—26. September findet in Darmstadt ein Kongreß statt, bei dem eine Organisation der Kunstwissenschaft zunächst im Sinne gemeinsam zu redigierender Jahresberichte und später eines Handbuches der Kunstwissenschaft versucht werden soll. Der provisorische Vorstand, an dessen Spitze der Unterzeichnete steht, ladet alle Fachgenossen zur tätigen Teilnahme ein. Es wäre sehr erwünscht, wenn auch die Byzantinisten mitmachten. Dürfte doch u. a. auch die von früheren Kongressen angeregte Ikonographische Gesellschaft auf dem Programme stehen. Die Kongresse waren bisher international und es dürfte sich jetzt entscheiden, ob das Ausland auch in Zukunft mithalten will. J. S.

Historikerkongreß 1908.

Ein internationaler Kongreß für historische Wissenschaften soll zu Berlin vom 6. bis 12. August 1908 stattfinden. Anmeldungen von Vorträgen für die Sektionssitzungen, Anfragen usw. sind an das Organisationskomitee zu richten, dessen Vorsitz die Herren Dr. R. Koser, Generaldirektor der kgl. preußischen Staatsarchive (Charlottenburg, Carmerstraße 8), sowie die Professoren Dr. Eduard Meyer (Großlichterfelde, Mommsenstraße 7/8) und Dr. Ulrich v. Wilamowitz-Möllendorff (Berlin, Westend, Ahornallee 12), Privatdozent Dr. Erich Caspar, Berlin W 15, Kaiserallee (als Schriftführer), Geh. Komerzienrat Leopold Koppel, Berlin NW 7, Pariser Platz 6 (als Schatzmeister) übernommen haben. K. K.

Orientalistenkongreß 1908.

Der 15. internationale Orientalistenkongreß soll zu Kopenhagen in der zweiten Hälfte des Monats August 1908 (also nach dem Berliner Historikerkongreß) stattfinden. Wie auf den Kongressen zu Genf, Paris, Rom, Hamburg und Algier ist auch diesmal eine Sektion für unsere Studien eingerichtet worden („Grèce et Orient"). Zum Präsidenten des Organisationskomitees ist Professor V. Thomsen, zum Vizepräsidenten Prof. Fr. Buhl, zum Präsidenten der Sektion „Grèce et Orient" Prof. J.-L. Heiberg (Classengade 13), sämtliche in Kopenhagen, ernannt worden. Der Preis einer Teilnehmerkarte ist auf 18 Kronen (25 Frs., 1 £, 20 ℳ.), der der Damenkarten auf 9 Kronen festgesetzt worden. Schatzmeister des Kongresses ist: M. J. Glückstadt, Conseiller intime, Landmandsbanken, Holmens Kanal 12, Kopenhagen. K. K.

Neudrucke von Mignes Patrologie.

In seinem „Eustathianum" (Rhein. Mus. 62, 1907, 373) spricht Martini mit berechtigter Schärfe von den „jetzt zum Glück fast ganz aus der Mode gekommenen Neudrucken älterer für ihre Zeit verdienstlicher Schriftstellerausgaben". Einen solchen Neudruck größten Stils bedeutete das von Abbé J. P. Migne in den Jahren 1844—64 (lat.), 1857—66 (gr.-lat.), 1856—67 (gr., lat. tantum edit.) unternommene Riesenwerk der Patrologie. Über die Güte des Neudrucks, über die Masse der Druckfehler ist so viel geklagt worden, daß neuerdings mit Recht Stimmen dagegen sich erhoben, so z. B. G. Krüger in Theol. Lit. Ztg. 1906 Sp. 354. Das Unternehmen war ohne Zweifel sehr verdienstvoll; geht auch sehr oft über den Neudruck älterer Ausgaben zu eigener wissenschaftlicher Bearbeitung über; sammelt vor allem zerstreutes Material und bietet es in handlicher Form dar. Die typographische Leistung ist geradezu staunenswert: wenn im Jahre 1864 allein von der griechisch-lateinischen Ausgabe etwa 30 Bände in teilweise recht kompliziertem zweisprachigen Satz die Presse verließen, so wird man um einige Druckfehler nicht zu viel Aufhebens machen dürfen, sondern im Gegenteil die Exaktheit des Druckes bewundern. Wenig beachtet aber scheint zu sein, daß die Patrologie selbst fortgesetzt Neudrucke erfährt: seit 1879, wenn ich recht sehe, bringt jedes Jahr ein bis vier Bände in

Neudruck.[1]) Das Unternehmen geht aus von der Firma Garnier frères (apud Garnier fratres editores, et J.-P. Migne, successores). Den Druck besorgt Paul Dupont in Clichy: es ist nicht mechanische Reproduktion, sondern Neusatz. Man kann die Exaktheit des Setzers bewundern, der Seiten und Zeilen im allgemeinen genau innehält. Sieht man aber näher zu, so wimmelt es von Druckfehlern. Die unzähligen falschen Akzente, die das Wortbild entstellen, auch einige falsche Buchstaben wird sich der verständige Leser leicht selbst korrigieren können. Aber es fehlt auch nicht an Stellen, wo darunter der Sinn leidet, wo ganze Wörter ausgelassen oder doppelt gesetzt sind. Daß da, wo in dem ersten Migneschen Druck zweierlei griechische Type verwendet war, jetzt nur noch eine erscheint, ist auch eine wesentliche Verschlechterung. Man kann das Unternehmen der Neudrucke, da vollständige Exemplare kaum noch zu haben waren, nicht verwerfen; man kann es, da dadurch der von dem Antiquariat gesteigerte Preis für Einzelbände wieder herabgedrückt wird, mit Freude begrüßen. Aber man muß fordern, daß dabei von Verlag und Druckerei das Maß von Sorgfalt angewendet wird, das den wissenschaftlichen Zwecken der Patrologie entspricht. Wird dies künftig nicht innegehalten, so ist vor den Neudrucken dringend zu warnen.

Straßburg. v. Dobschütz.

Neue Antiquariats- und Verlagskataloge.

L. G. Chatzilukas, Athen, *Ὁδὸς Σταδίου* 34: *Κατάλογος ἀριθμ.* 9 (Livres d'occasion), 1906—1907. — **Dieterich's** Universitätsbuchhandlung, Göttingen, Weenderstraße 22: Kat. 36, Klassische Philologie und Altertumskunde. — **Gustav Fock**, Leipzig, Schloßgasse 7—9: Kat. 265, Klassische Philologie und Archäologie (darunter mehrere Handapparate verstorbener Gelehrter). — **Otto Harrassowitz**, Leipzig, Querstraße 14: Kat. 300, Uralische und türkisch-tatarische Sprachen; Kat. 302, Semitische Völker und Sprachen, 1907. — **Alfred Lorentz**, Leipzig, Kurprinzstraße 10: Kat. 167, Bibliotheca historico-theologica I. — **B. G. Teubner**, Leipzig, Poststraße 3: „Aus dem Verlage von B. G. T." („eine reich illustrierte, durch ausführliche Inhaltsangaben, Proben, Besprechungen eingehend über jedes einzelne Werk unterrichtende Übersicht aller derjenigen Veröffentlichungen des Verlages, die von allgemeinerem Interesse für die weiteren Kreise der Gebildeten sind") 1906. — **H. Welter**, Paris, 4 rue Bernard-Palissy: Le marché des livres d'occasion, XXIIIe année, no. 9 à 12 (Scriptores classici. Scriptores Byzantini). P. Mc.

Gregorios Maraslis †.

Mit Maraslis (geb. zu Philippopel im J. 1833, gest. zu Odessa am 13. Mai 1907) ist einer der größten Wohltäter der griechischen Nation dahingeschieden. Zwar ist ihm Rußland eine zweite Heimat geworden, die

1) Referent kennt ein Exemplar der gr.-lat. Patrologie, in der 40 Bände (von 161) solche Neudrucke sind, in bunter Reihenfolge 124: 1879; 120: 1880; dann z. B. 1. 2. 29. 32: 1886; 99. 114: 1903; 138. 145: 1904; 105: 1905.

ihn durch Ehrenämter und hohe Auszeichnungen fesselte — er war Bürgermeister von Odessa und Kaiserlich russischer Kammerherr —; doch hat er seine erste Heimat und sein Volk nie vergessen. Seine großartigen philanthropischen Werke in Athen, Konstantinopel und seiner Vaterstadt Philippopel und die „Bibliothek Maraslis“ werden ihm überall, wo die griechische Zunge erklingt, und auch überall, wo man dem Fortschritt des neuen Hellas Teilnahme entgegenbringt, ein ruhmvolles Gedenken sichern. Die in der B. Z. oft erwähnte „*Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ*“, von der schon über 300 stattliche Lieferungen vorliegen, enthält zum größten Teile neugriechische Übersetzungen wissenschaftlicher und schönliterarischer Werke aus dem Deutschen, Französischen, Englischen und Russischen, außerdem mehrere neugriechische Originalwerke. Mit besonderer Anerkennung muß hervorgehoben werden, daß bei der Auswahl der Werke der früher in Griechenland alleinherrschende Klassizismus aufgegeben und u. a. auch das spätmittel- und neugriechische Gebiet reichlich berücksichtigt worden ist. Hierher gehören aus der Reihe der Übersetzungen: Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, Gust. Hertzberg, Geschichte Griechenlands unter der Römerherrschaft, Droysen, Geschichte der Diadochen und Epigonen, Gregorovius, Geschichte der Stadt Athen, Schlumberger, Nicéphore Phocas und Épopée byzantine, Krumbacher, Problem der neugriechischen Schriftsprache. Unter den griechischen Originalwerken, die unser Programm berühren, seien folgende hervorgehoben: Die zwei großen Werke von N. Polites über die neugriechischen Sprichwörter und Überlieferungen, St. A. Kumanudes, *Συναγωγὴ νέων λέξεων ὑπὸ τῶν λογίων πλασθεισῶν*, eine Gesamtausgabe der Werke des Dichters Dion. Solomos, A. Papadopulos-Kerameus, *Ὁ ἀκάθιστος ὕμνος*, des Metropoliten Basilios von Anchialos Schrift über Gregor von Nazianz, Chatzidakis, *Μεσαιωνικὰ καὶ νέα ἑλληνικά*, desselben Entgegnung auf Krumbachers Abhandlung über die neugriechische Schriftsprache (neugriechisch und — gegen den ursprünglichen Zweck der Bibliothek Maraslis — auch ein deutscher Auszug). Mithin hat auch der um die B. Z. versammelte Kreis alle Ursache, das Andenken des herrlichen Mannes in dankbarer Verehrung zu feiern. Maraslis hat das von dem Amerikaner Carnegie durch Wort und Tat vertretene Prinzip, daß die Besitzer großer Reichtümer schon zu Lebzeiten angemessene Teile ihres Vermögens für Kulturzwecke verwenden sollen, in großzügiger und vorbildlicher Weise betätigt. Möge der griechische Carnegie ähnlich wie der amerikanische als ein „Fackelträger zukünftiger Gestaltung der menschlichen Solidarität und Gesittung“ (A. Harnack) wirken und unter seinen mit Glücksgütern gesegneten Volksgenossen viele Nachfolger finden!

München. Christos N. Makris.





